

UNIVERSITE DE BOURGOGNE

UFR Langues et Communication

THÈSE

Pour obtenir le grade de
Docteur de l'Université de Bourgogne
Discipline : Espagnol

par

Mercedes ALFONSO MATHEY

le 4 novembre 2016

Constance et évolution d'une écriture engagée : l'œuvre de
Carmen de Burgos journaliste, essayiste et romancière.

Directeur de thèse
Anne CHARLON

Jury : Mesdames

BELMONTE Florence, Professeur Université de Montpellier 3, rapporteur

BUSSY GENEVOIS Danièle, Professeur Emérite Université de Paris 8

CHARLON Anne, Professeur Emérite Université de Bourgogne, Directeur de Thèse

YUSTA Mercedes, Professeur Université de Paris 8, rapporteur

A Carmen de Burgos, a mi hermana

Remerciements

Cette thèse est le fruit de nombreuses années de travail qui m'ont remplie d'une joie immense. Je remercie Madame le Professeur Anne Charlon, qui malgré cette durée m'a inlassablement apporté son aide inconditionnelle. Je la remercie également pour sa grande disponibilité, ainsi que pour sa bonne humeur et son optimisme.

Je la remercie également de m'avoir donné l'occasion de découvrir la grande Dame qu'est Carmen de Burgos, et d'approfondir l'histoire des femmes espagnoles du premier tiers du XX^{ème} siècle.

Je tiens également à remercier ma famille, et plus particulièrement mon mari, mes enfants et petits-enfants, pour m'avoir soutenue durant toutes ces années, malgré mes longues absences parmi eux, et d'avoir compris combien il était important pour moi de participer, à ma juste mesure, à la récupération de la mémoire d'une personnalité telle que Carmen de Burgos. Si son travail n'avait pas été anéanti par l'obscurantisme, combien aurait-été différente la vie de ma mère et par là même la mienne et celle de ma sœur à qui je dédie également ce travail.

Résumé

Carmen de Burgos est morte en 1932, laissant derrière elle une œuvre écrite considérable : des milliers d'articles publiés dans différents journaux, des essais, des romans et des centaines de *novelas cortas*. L'œuvre et le souvenir de cette militante pour les droits de la femme furent condamnés à l'oubli pendant la dictature franquiste.

C'est à la redécouverte et à l'analyse de cette œuvre, dans ses divers aspects, qu'est consacrée cette thèse. Nous y avons cherché les constantes mais aussi les évolutions. Carmen de Burgos a, en effet, évolué dans sa conception du rôle de la femme et des droits qu'elle devait conquérir. Au départ elle centrait plutôt son combat sur l'obtention de droits juridiques et sociaux plus égalitaires. Elle revendiquait une meilleure éducation pour les filles, éducation qui permettrait de travailler dignement et d'acquiescer ainsi une indépendance économique. Elle militait pour le droit au divorce. Néanmoins, très vite elle comprendra que le changement ne pourra se faire qu'à travers les urnes et prendra donc très ouvertement des positions en faveur du suffrage féminin, allant jusqu'à organiser la première manifestation de rue en faveur du vote.

Les fictions qu'elle a écrites ont été en général considérées comme de la littérature militante, sans grand intérêt littéraire. C'est pourquoi, après avoir étudié en quoi les intrigues, les dénouements et la construction des personnages étaient au service de la cause défendue, nous avons cherché à évaluer la qualité littéraire, qui ne nous a pas paru négligeable, de cette œuvre. Nous avons aussi voulu déterminer si son œuvre de fiction n'était qu'un outil au service des causes qu'elle défendait ou si elle offrait de réelles qualités littéraires.

Mots clés :

Féminisme espagnol, Egalité des sexes, Mariage et divorce, Codes Civil et Pénal, Vote féminin, Lutte féministe, Journaliste, Essayiste, Conférencière, Ecrivaine.

Abstract

Carmen de Burgos died in 1932, leaving behind a considerable amount of written material: thousands of articles published in different newspapers, essays, novels and hundreds of “novelas cortas”. The works and the memory of this women’s rights activist were doomed to oblivion during Franco’s dictatorship.

This thesis aims to rediscover and analyse these works from its various perspectives. We have been looking for the constant trends but also the evolutions. Carmen de Burgos has indeed evolved in her conception of the woman’s role and of the rights she had to acquire. In the early stages of her fight, she had been mainly focusing on the acquisition of equalitarian legal and social rights. She claimed a better education for girls; education that would allow them to work with dignity and gain economical independence. She was campaigning for the right to divorce. Nevertheless, she soon understood that change could only occur through the ballot boxes and would thus very openly stand in favour of women’s right to vote, up to the point of organising the first street demonstration in favour of women’s vote.

The fictions she wrote were, in general, considered activist literature, without a great literary interest. That’s why after having studied in which ways the plots, the denouements and the construction of the characters were serving the cause of women, we tried to evaluate the literary quality of the work, which appeared to us to have some significance. We also wanted to determine if her fiction work was just a tool serving the causes she was defending or if it offered some really good quality literature.

Key words:

Spanish feminism, Gender equality, Marriage and divorce, Civil and penal codes, Women’s vote, Feminist activism, Journalist, Essayist, Speaker, Novelist.

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS	3
RESUME	4
ABSTRACT.....	5
TABLE DES MATIERES.....	6
INTRODUCTION	15
PREMIERE PARTIE : CARMEN DE BURGOS JOURNALISTE	47
1. LE METIER DE JOURNALISTE A LA FIN DU XIXEME SIECLE ET AU DEBUT DU XXEME	48
1.1. LE METIER DE JOURNALISTE VU PAR CARMEN DE BURGOS	49
1.1.1. <i>A travers ses articles.....</i>	50
1.1.2. <i>A travers ses interviews</i>	55
1.1.3. <i>Dans la conférence de Logroño.....</i>	58
1.2. ACTIVITES JOURNALISTIQUES DE CARMEN DE BURGOS	61
1.2.1. <i>Différents journaux où elle a travaillé.....</i>	61
1.2.2. <i>Thème des articles</i>	66
2. LES PREMIERS PAS COMME JOURNALISTE DE CARMEN DE BURGOS.....	72
2.1. <i>LA LUZ DEL PORVENIR</i>	72
2.2. <i>EL ALBUM IBEROAMERICANO</i>	76
2.3. <i>EL GLOBO.....</i>	79
2.4. <i>LA CORRESPONDENCIA DE ESPAÑA</i>	85
2.5. <i>ABC</i>	92
2.5.1. <i>Articles politiques</i>	93
2.5.2. <i>Articles féministes.....</i>	99
2.6. <i>REVISTA CRITICA ET PROMETEO</i>	105
3. LA JOURNALISTE CONFIRMEE	109
3.1. <i>DIARIO UNIVERSAL (11/01/1903-03/01/1906).....</i>	109
3.1.1. <i>Mode opératoire</i>	113
3.1.2. <i>Articles sur le féminisme.....</i>	116
3.1.3. <i>Articles consacrés à l'éducation.....</i>	122

3.1.4.	<i>Articles consacrés aux droits des femmes</i>	128
3.1.4.1.	Les codes Civil et Pénal.....	128
3.1.4.2.	Le droit de vote.....	131
3.1.5.	<i>Articles consacrés au travail féminin</i>	135
3.2.	<i>EL HERALDO DE MADRID</i>	141
3.2.1.	<i>Articles sur le féminisme</i>	147
3.2.2.	<i>Articles consacrés à l'éducation</i>	162
3.2.3.	<i>Articles consacrés aux droits des femmes</i>	172
3.2.3.1.	Les codes Civil et Pénal.....	172
3.2.3.2.	Le droit de vote.....	181
4.	LES ENQUETES	200
4.1.	L'ENQUETE SUR LE DIVORCE.....	200
4.1.1.	<i>Les personnalités</i>	209
4.1.2.	<i>Les lecteurs</i>	228
4.1.3.	<i>Commentaires de Carmen de Burgos</i>	241
4.1.4.	<i>Analyse globale des résultats</i>	244
4.1.5.	<i>Conséquences de l'enquête</i>	245
4.2.	LES ENQUETES SUR LE DROIT DE VOTE.....	251
4.2.1.	<i>L'enquête de 1906</i>	251
4.2.1.1.	Le lancement.....	253
4.2.1.2.	L'opinion des lecteurs sur le vote actif.....	257
4.2.1.3.	L'opinion des lecteurs sur le vote passif.....	262
4.2.2.	<i>L'enquête de 1921</i>	273
4.2.2.1.	Le contexte.....	273
4.2.2.2.	Les résultats.....	278
5.	CARMEN DE BURGOS, JOURNALISTE POLITIQUE	290
5.1.	<i>EL PUEBLO</i>	290
5.1.1.	<i>Caractéristiques</i>	290
5.1.1.1.	L'anticléricisme.....	291
5.1.1.2.	Le choix du pseudonyme.....	293

5.1.2.	<i>Analyse des articles</i>	294
5.2.	L'AFFAIRE DE TOLEDE (18/02/1907-26/11/1909)	317
5.3.	CARMEN DE BURGOS CORRESPONDANTE DE GUERRE.....	328
5.3.1.	<i>Melilla</i>	328
5.3.1.1.	La « mission » de Carmen de Burgos.....	328
5.3.1.2.	Comment contourner la censure.....	354
5.3.2.	<i>La Première Guerre Mondiale</i>	357
DEUXIEME PARTIE : CARMEN DE BURGOS THEORICIENNE DE LA CONDITION FEMININE		367
1.	LES PREMIERS TEXTES THEORIQUES DE CARMEN DE BURGOS	368
1.1.	« LA EDUCACIÓN DE LA MUJER » DANS <i>ENSAYOS LITERARIOS</i>	369
1.1.1.	<i>Le prologue d'Antonio Ledesma Hernández</i>	369
1.1.2.	<i>Analyse du texte</i>	372
1.2.	TRADUCTION ET COMMENTAIRES DE <i>LA INFERIORIDAD DE LA MUJER</i> DE MOEBIUS.....	374
1.2.1.	<i>Présentation du livre</i>	374
1.2.2.	<i>Réception du livre</i>	376
1.2.3.	<i>Motivations de Carmen de Burgos pour faire la traduction</i>	382
1.2.4.	<i>Réactions de Carmen de Burgos aux affirmations de Moebius</i>	386
1.3.	<i>LA PROTECCIÓN Y LA HIGIENE DE LOS NIÑOS</i>	387
1.3.1.	<i>La ley de protección de la infancia</i>	388
1.3.2.	<i>La mortalidad infantil</i>	389
1.4.	PROPOSITIONS DE CARMEN DE BURGOS DANS SES DIFFERENTS TEXTES	392
1.4.1.	<i>L'éducation</i>	392
1.4.1.1.	La formation religieuse des mères	396
1.4.1.2.	Les enseignements qui doivent être impartis.....	400
1.4.1.3.	La formation des éducateurs	406
1.4.2.	<i>Les lois</i>	408
1.4.2.1.	Des lois répressives.....	408
1.4.2.2.	Les prisons	412
1.4.2.3.	Le code civil.....	422

1.4.3.	<i>La maternité</i>	426
1.4.3.1.	Le mariage et l'alcoolisme, sources de difficultés	426
1.4.3.2.	Les problèmes de la grossesse.....	430
1.4.3.3.	Les enfants illégitimes	432
1.4.4.	<i>Le travail</i>	435
2.	CARMEN DE BURGOS CONFERENCIERE	437
2.1.	LA CONFÉRENCE DE ROME	438
2.1.1.	<i>Caractéristiques régionales des Espagnoles</i>	441
2.1.2.	<i>Condition féminine et classe sociale</i>	446
2.1.2.1.	La femme dans le monde rural.....	446
2.1.2.2.	Les ouvrières.....	448
2.1.2.3.	Les femmes des classes moyennes.....	454
2.1.3.	<i>Le mariage</i>	461
2.1.4.	<i>La femme dans les Codes Civil et Pénal</i>	463
2.1.5.	<i>Les droits politiques de la femme</i>	468
2.2.	LA CONFERENCE DE VALENCE	472
2.2.1.	<i>L'éducation</i>	473
2.2.2.	<i>Egalité des sexes</i>	475
2.2.3.	<i>Mariage et divorce</i>	476
2.2.4.	<i>La femme dans les Codes Civil et Pénal</i>	477
2.2.5.	<i>Les droits politiques de la femme</i>	478
2.2.6.	<i>L'avenir de la femme</i>	480
2.3.	LA CONFERENCE DE BILBAO	482
2.3.1.	<i>Le terme « féminisme »</i>	484
2.3.2.	<i>La complémentarité homme-femme</i>	486
2.3.3.	<i>L'éducation</i>	488
2.3.4.	<i>Le travail féminin</i>	491
2.3.5.	<i>Situation légale de la femme, mariage, divorce</i>	492
2.3.6.	<i>Le droit de vote</i>	495
3.	L'ESSAYISTE FEMINISTE, LA MUJER MODERNA Y SUS DERECHOS	503

3.1.	EVOLUTION DE CARMEN DE BURGOS ET DE LA CONDITION FEMININE EN ESPAGNE DEPUIS 1911 503	511
3.2.	PROMOTION ET RECEPTION DU LIVRE.....	516
3.3.	ANALYSE DE L'ESSAI	525
3.3.1.	<i>Origines et conquêtes du féminisme</i>	527
3.3.2.	<i>Contre les préjugés</i>	547
3.3.3.	<i>Dénonciations des injustices</i>	554
3.3.4.	<i>Revendications</i>	582
4.	UN OUVRAGE HYBRIDE, LA VOZ DE LOS MUERTOS	625
4.1.	LA NOTE PRÉLIMINAIRE - <i>DIÁLOGO ENTRE LA AUTORA Y SU GENIO FAMILIAR</i>	626
4.2.	LES DIALOGUES.....	628
4.2.1.	<i>La virtud - diálogo entre una cortesana y una madre de familia</i>	628
4.2.2.	<i>La galantería - diálogo entre don Juan Tenorio y una feminista</i>	635
4.2.3.	<i>El romanticismo - diálogo entre Lucrecia Borgia y una educanda de las Ursulinas</i>	646
4.3.	<i>EL TEATRO IRREPRESENTABLE</i>	654
	TROISIEME PARTIE : CARMEN DE BURGOS ET LA LITTERATURE DE FICCTIONS	678
1.	LAS NOVELAS CORTAS : TREMLIN ET OPPORTUNITE POUR CARMEN DE BURGOS	686
2.	CRITIQUES DE L'IMAGE DE LA FEMME VEHICULEE DANS LA LITTERATURE ROMANTIQUE ET PROPOSITIONS DE CARMEN DE BURGOS	696
2.1.	LES ARTICLES DE JOURNAUX.....	696
2.2.	A TRAVERS LA CONFERENCE DE LOGROÑO EN 1912	712
2.3.	LES MODELES DE CARMEN DE BURGOS.....	720
2.4.	REFLEXION META-LITTERAIRE DANS LES FICCTIONS DE CARMEN DE BURGOS.....	731
3.	DES PERSONNAGES AU SERVICE DE LA CAUSE DEFENDUE	742
3.1.	LES PERSONNAGES DE <i>ARTICULO 438</i>	752
3.1.1.	<i>L'épouse : María de las Angustias Lozano</i>	754
3.1.2.	<i>Le mari : Alfredo Sánchez</i>	764
3.1.3.	<i>L'amant : Jaime González</i>	768
3.1.4.	<i>L'entourage du couple</i>	770

3.1.4.1.	La fille : Pepita.....	770
3.1.4.2.	Les parents de María de las Angustias	771
3.1.4.3.	Le personnel de maison.....	772
3.1.5.	<i>Le comportement des femmes et des hommes</i>	773
3.2.	LES PERSONNAGES DE <i>LA MALCASADA</i>	774
3.2.1.	<i>L'épouse : Dolores</i>	776
3.2.2.	<i>Le mari : Antonio</i>	784
3.2.3.	<i>L'amant : Pepe Suárez</i>	787
3.2.4.	<i>L'entourage du couple</i>	790
3.2.4.1.	Le père de Dolores	790
3.2.4.2.	Tío Eduardo	791
3.2.4.3.	César	793
3.2.4.4.	Paca et Paquilla les maîtresses d'Antonio	794
3.2.4.5.	La Tía Pepita.....	795
3.2.4.6.	Cecilia.....	796
3.2.5.	<i>Le comportement des femmes et des hommes</i>	797
3.2.5.1.	Les bourgeoises (hormis Dolores) :	799
3.2.5.2.	La famille et voisines de Dolores :	800
3.2.5.3.	Les bourgeois et hommes du peuple	803
4.	INTRIGUE ET DENOUEMENT AU SERVICE DE LA CAUSE DEFENDUE.....	807
4.1.	LES HEROÏNES QUI NE S'EN SORTENT PAS	817
4.1.1.	<i>La novela corta Artículo 438</i>	817
4.1.2.	<i>Le roman La Malcasada</i>	821
4.2.	DENOUEMENTS DRAMATIQUES ET DENOUEMENTS OUVERTS.....	836
4.3.	L'INSTANCE NARRATIVE	845
4.4.	DEFENSE DU PACIFISME	851
5.	AU-DELA DU PAMPHLET, UNE ŒUVRE LITTÉRAIRE	856
5.1.	TECHNIQUES D'ÉCRITURE	857
5.1.1.	<i>Les descriptions</i>	857
5.1.2.	<i>Symboles et métaphores</i>	863

5.1.3.	<i>Récits enchâssés</i>	866
5.1.4.	<i>Intertextualité</i>	870
5.2.	LA NOVELA CORTA <i>PUÑAL DE CLAVELES</i>	873
	CONCLUSION	894
	BIBLIOGRAPHIE	898

Prologue

No sería difícil en otro país encontrar la documentación necesaria de una época tan próxima, pero en España se hace casi imposible. No sólo hemos sido siempre descuidados para conservar el legado espiritual de nuestra Historia, sino que hemos tenido a gala y empeño la destrucción de los libros y documentos más notables. Los que tienen que bucear en los Archivos y Bibliotecas, mal ordenados y muchos sin catalogar aún, encuentran dificultades insuperables para los trabajos de investigación. Se ha procurado que no haya ventanales por donde penetre la luz; que no se ilumine lo que ha sucedido entre tinieblas.

[...] *Las persecuciones religiosas y políticas han hecho frecuentes las quemaduras de papeles y libros en España. Esa hoguera que hace el cura, con los libros de Don Quijote, es reflejo fiel de la costumbre. Pero Cervantes hace un expurgo, que no habían imitado inquisidores y gobernantes. La hoguera destruyó en España las famosas Bibliotecas árabes de Córdoba y de Almería, con sus miles de volúmenes; y lo mismo acabaron los tesoros de la literatura hebrea.*

[...] *Y así desaparecieron los manuscritos de Villena, de Lulio y de tantos sabios; así se acabaron los libros de Caballerías; así se arruinó el tesoro del saber acumulado para la posteridad: Libros de poesía, cuentos, anécdotas, historia, medicina, filosofía, astronomía... Parece que se oyen gemir al evocarlos. Es peor quemar esos libros que matar hombres. Esos libros representaban el alma humana en su conquista de la sabiduría al través de los siglos. Se ha quemado el alma de la humanidad. El sistema se sigue empleando.*

[...] *Se puede asegurar que las llamas de las hogueras españolas han significado un atraso para la civilización del mundo. Es difícil, en estas condiciones, tener una Historia imparcial y verídica. La labor de los biógrafos se dificulta extraordinariamente, condenados a caminar a ciegas, de deducción en deducción, con la esperanza de que el acaso les proporcione algo en que fundamentar sus teorías; fijar la figura del biografado y deshacer errores y falsedades. A falta de datos la fantasía crea una figura, de acuerdo con su deseo, o se contenta con aceptar las versiones ya cristalizadas, sin buscar nuevas facetas.*

[...] *Hay que estar atentos a las lecciones que nos da la Historia y ver cómo se repiten los mismos hechos, de igual manera que germinan las malas hierbas en el campo mejor abonado si no se destruye la simiente¹.*

¹ BURGOS DE, Carmen, *Gloriosa y desdichada muerte de Don Rafael del Riego (un crimen de los Borbones)*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1932, p.5-15 – Livre posthume de Carmen de Burgos.

INTRODUCTION

María del Carmen Ramona Loreta de Burgos Seguí, plus connue sous le nom de Carmen de Burgos ou sous son nom de plume *Colombine* (pseudonyme qui lui fut donné par Augusto Suárez de Figueroa, directeur de *Diario Universal* en 1903) a été longtemps, et reste encore pour la majorité des Espagnols de ce début du XXI^{ème} siècle une inconnue.

La vie et l'œuvre de cette avant-gardiste ont été effacées de la mémoire collective espagnole par ses détracteurs. Aujourd'hui encore certains en donnent, volontairement ou non, une image déformée. Ainsi pouvons-nous lire, par exemple, dans un livre récent, sorti en mars 2011, *14 de abril La República*, sous la direction de Ángel Bahamonde Magro, professeur d'Histoire Contemporaine à l'Université Carlos III de Madrid :

Colombine, aunque murió en 1932 [...] nació en Almería, al parecer se casó bastante joven –su fecha de nacimiento no está nada clara, ya que hizo lo posible por ocultarla para falsear la diferencia de edad que la separaba de Ramón de la Serna, con quien tuvo una larga y difícil relación amorosa, pero el matrimonio no funcionó desde el principio. [...] escribiendo sus artículos sobre temas relativos a las mujeres, organizó tertulias [...] En los últimos diez años se interesó por la política [...] Se afilió al Partido Socialista Radical y, activa como era, se convirtió en una formidable oradora².

Les quelques lignes consacrées à Carmen de Burgos comportent de nombreuses erreurs et donnent une image très partielle et erronée de sa vie. Ce texte a donc besoin de quelques rectifications. L'affirmation : « *su fecha de nacimiento no está nada clara* » est inexacte, son acte de baptême a été retrouvé et la date de naissance est clairement inscrite : 10 décembre 1867³, même si Carmen de Burgos a parfois triché sur son âge. Il en va de même pour : « *una larga y difícil relación amorosa* » se référant à Gómez de la Serna (et non pas à Ramón de la Serna qui était l'époux de Concha Espina) : l'adjectif «*larga*» convient effectivement pour qualifier une relation qui dura de 1909 jusqu'en 1929, mais l'adjectif «*difícil*» est faux. Les problèmes entre Carmen de Burgos et

² MAGRO BAHAMONDE, de, Ángel, Dr., *14 de abril La República*, Barbera del vallès, Limpergraf, 2011, p. 87-88

³ NÚÑEZ REY, Concepción, *Colombine en la Edad de Plata de la literatura española*, Sevilla, Fundación José Manuel Lara, 2005, p. 26. (ouvrage de référence)

Ramón Gómez de la Serna⁴ intervinrent uniquement en 1929⁵. Laissons la parole à Ramón Gómez de la Serna :

Por entonces aparece en mí lo excepcional, el amor compatible con el ser literato, la relación con la escritora que vive independientemente aunque pobre, gracias a artículos mal pagados, a un puesto de maestra y a traducciones: Carmen de Burgos⁶.

[...] Había encontrado una unión noble, pero no había habido en ella esa esencia raptora que se necesita en los amores. Había sido el muchacho ofuscado por una belleza de treinta años⁷ - ¡cuidado, biógrafos porque aunque esa unión dure muchos años no debéis olvidar su principio!-, y yo con diecisiete años⁸ delirantes. ¡Espléndido encuentro! Pero después habían de pasar muchos años sobre ese gran premio que fue para mí encontrar mujer bella, noble y con talento, hasta que los “Medios Seres” vinieron a ser su desenlace y me dejaron a mí mismo convertido en “medio ser”⁹.

Si la relation amoureuse se termine en 1929, commence à partir de 1932 une relation amicale que seule la mort de Carmen de Burgos interrompt :

En nuestra vida hay una hermosa concesión, y los domingos por la tarde voy a ver a Carmen de Burgos, hasta que Carmen muere la noche del 9 de octubre de 1932. [...] Quedé de luto por aquel gran corazón y pensé que desde que se va al otro mundo alguien a quien quisimos mucho, ya estamos denunciados allí por seguir viviendo¹⁰.

Autre erreur ou approximation : « *el matrimonio no funcionó desde el principio* » ; en effet, la construction de la phrase entretient une confusion entre Arturo (le mari) et Ramón le compagnon. Cette phrase peut concerner Arturo, le mari, mais pas Ramón, car Ramón et Carmen de Burgos ne se sont jamais mariés. Néanmoins ils auraient pu le faire car Carmen de Burgos était veuve depuis 1906. Le mariage, (sans le droit au divorce) tel qu’il se concevait au début du XX^{ème} siècle en Espagne, ne faisait plus partie des projets de vie de Carmen de Burgos qui avait compris à ses dépens sa méprise

⁴ Ramón Gómez de la Serna (1888-1963) fut le compagnon de Carmen de Burgos entre 1909 et 1929.

⁵ C’est pendant les répétitions de la pièce de théâtre *Los Medios seres* de Ramón Gómez de la Serna que Ramón devint l’amant de la fille de Carmen de Burgos (María avait 34 ans et Ramón 41 ans), ce qui mit un terme à l’idylle de Carmen et de Ramón). Ramón Gómez de la Serna raconte cette aventure avec María Álvarez de Burgos dans *Automoribundia 1888-1948* (p. 511-520). Carmen de Burgos est nommée sous le nom de la « *La Muñeca de Cera* ».

⁶ GÓMEZ DE LA SERNA, Ramón, *Automoribundia 1888-1948*, Madrid, Ediciones Guadarrama, 1974, p. 2.

⁷ En réalité 42 ans car Carmen de Burgos se rajeunissait en affirmant être née en 1879.

⁸ En réalité 21 ans. Ramón Gómez de la Serna est né en 1888. Il rencontre Carmen de Burgos en 1908. Ils vivront ensemble de 1909 à 1929.

⁹ *Ibid.*, p. 548.

¹⁰ *Ibid.*, p. 560.

lors de son mariage avec Arturo. Il est vrai aussi que l'éventuelle perspective de perdre l'autorité parentale sur sa fille en cas de remariage ne pouvait que la dissuader. Quant à l'affirmation selon laquelle Carmen de Burgos écrivait « *sus artículos sobre temas relativos a las mujeres* », elle est partielle et partielle car elle ne traitait pas que des thèmes relatifs aux femmes, par exemple dans *Diario Universal* des 12 avril, 16 juillet et 16 octobre 1903, elle déborde déjà des limites de sa section « *lecturas para mujer* » pour prendre position contre la peine de mort. Néanmoins il est vrai que Carmen de Burgos écrivait principalement sur et pour la femme.

On trouve également des phrases totalement fausses comme : « *En los últimos diez años se interesó por la política* » puisque Carmen de Burgos intègre dès 1910 la « *Agrupación Femenina Socialista* » del PSOE. Il en va de même pour : « *se convirtió en una formidable oradora y propagandista, que en 1931 hizo campaña en favor del voto femenino* » puisque Carmen de Burgos n'avait pas attendu 1931. Dès 1906, elle avait fait une enquête sur le vote des femmes dans *Heraldo de Madrid* et en 1921, au nom de la *Cruzada de Mujeres Españolas* (qu'elle avait fondée en 1920), elle présente au Congrès des députés un programme de revendications féminines qui inclut le suffrage féminin.

Nous constatons, à la lecture de ces quelques phrases, combien la figure de Carmen de Burgos reste encore floue. Pourtant, de son vivant, rien ne laissait présager cet oubli. Effectivement, nous pouvons lire dans *Diario de Almería* du 12 juin 1931 :

[...] *uno de los más altos valores de nuestra tierra y una de las primeras mujeres españolas, que más de treinta años lucha en las vanguardias del republicanismo; Carmen de Burgos Seguí, hoy la mujer española de más difundida popularidad, no sólo en su patria, sino en América y Europa, donde ha dado a conocer la fina sensibilidad y la alta capacidad de la mujer de España.*

Il nous reste donc à comprendre pourquoi et comment cet oubli¹¹ s'est installé. Et la première explication que nous pouvons proposer est liée à la dictature franquiste et au

¹¹ Dans *Femmes et démocratie : les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Florence Belmonte souligne la difficulté à construire une mémoire féminine : « *L'histoire semble avoir mis une application certaine à effacer les preuves que les femmes parvenaient à donner de leurs capacités à exercer le pouvoir et de la légitimité de leurs revendications d'un traitement égalitaire. C'est ainsi, la transmission de l'histoire des femmes est sans cesse interrompue entre les générations, leur interdisant la construction d'une mémoire.* » BELMONTE, Florence, coord., *Femmes et démocratie : les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Paris, Ellipses, 2007 p. 5.

modèle féminin imposé alors. Carmen de Burgos, mais également les mouvements féministes, ont été occultés ou contraints au silence pendant près de quarante ans avec la complicité de la « *Sección femenina* », appareil d'encadrement des femmes par la Phalange avec à sa tête, jusqu'au 1^{er} avril 1977 date de sa dissolution, Pilar Primo de Rivera¹². La « *nueva mujer de España*¹³ », femme traditionnelle, idéal phalangiste de la femme espagnole, promu par le régime franquiste avait vaincu la « *mujer moderna*¹⁴ » défendue par des femmes telles que Carmen de Burgos.

Carmen de Burgos était trop en avance pour son temps, trop moderne, trop libre, elle faisait peur à l'Espagne conservatrice et c'est certainement une des principales raisons qui ont fait interdire toute son œuvre et sa mémoire après la victoire des franquistes. Elle est en 9^{ème} position des auteurs interdits, et la première femme, se trouvant seulement précédée de Zola, Andreieff, Voltaire, Rousseau, Giolla, Upton Sinclair Lewis, Gorki et devant Eduardo Ortega Gasset¹⁵.

La chape de plomb a bien fonctionné, Carmen de Burgos est restée longtemps dans l'oubli. Manifestation de cet oubli, en 1974 sa tombe¹⁶ était abandonnée et recouverte d'herbe, mais ce n'est plus du tout le cas aujourd'hui grâce à la « *Fundación Carmen de Burgos* » qui l'a remise en état en 2009¹⁷ :

Con la ayuda del guarda del cementerio, y después de varios recorridos, encontramos el sitio donde yacía nuestra autora. Nos dijo el guardia que nadie iba a visitarle, pero que hacía poco, la familia había cambiado la piedra¹⁸ y que algunas señoras habían llevado flores. La tumba, aunque quizás mejor que

¹² Pilar Primo de Rivera (1907-1991) - Fille du dictateur Miguel Primo de Rivera et sœur d'Antonio Primo de Rivera fondateur de la Phalange.

¹³ Expression employée par Pilar Primo de Rivera article publié dans le journal *Arriba*, de Buenos Aires, en 1938.

¹⁴ « *En Madrid eran mujeres de la burguesía o de clase alta, generalmente heterosexuales, que lucharon años y a veces de modo independiente por lograr una voz (o estilo) propio dentro o fuera del movimiento vigente. Muchas de las modernas eran feministas o por lo menos tenían nociones sobre la emancipación femenina. Todas eran cultas y tenían una conciencia política liberal, de tradición krausista en su mayoría* » MANGINI, Shirley, *Las modernas de Madrid*, Barcelona, Ediciones Península, 2001, p. 77.

¹⁵ NÚÑEZ REY, *Op. cit.*, p. 625.

¹⁶ Cementerio civil de la Almudena : Adultos, cuartel 4B, manzana 39, letra A, 3 cuerpos.

¹⁷ *La voz de Almería*, le 10/10/2009.

¹⁸ Sa soeur Catalina est enterrée avec elle depuis la fin des années 60, d'où un changement de pierre tombale, in STARCEVIC, Elizabeth, *Carmen de Burgos defensora de la mujer*, Almería, Editorial Cajal, 1976 p. 127.

Une belle-soeur (la femme de Lorenzo de Burgos Seguí) est également enterrée avec Carmen de Burgos depuis le 3 décembre 1962, in BRAVO CELA, Blanca, *Carmen de Burgos (Colombine) Contra el silencio*, Madrid, Espasa Calpe, 2003, p. 217.

*antes, está cubierta de hierbas, atestiguando el olvido en que se ha mantenido a nuestra autora*¹⁹.

De fait, la volonté de faire taire les voix de certaines femmes, comme Carmen de Burgos, s'était manifestée dès que les conservateurs étaient revenus au pouvoir. Fin 1934, sous le « *bieno radical cedista* » de la Seconde République, cet oubli programmé se profilait déjà. Certains souhaitaient effacer au plus vite Carmen de Burgos de la mémoire collective. On peut lire le 19 décembre 1934 dans *Diario de Almería* :

Los periodistas visitaron en la mañana de ayer al gobernador civil señor Peyró quien les recibió en su despacho oficial. Dijo el gobernador a los informadores de prensa que había visto con desagrado la resolución del Ayuntamiento de Tahal de variar a una calle el nombre de la ilustre escritora almeriense y ferviente propagandista republicana Carmen de Burgos (Colombine), por una fecha del mes de octubre [1934]. He requerido oficialmente al alcalde de aquella localidad – dice el señor Peyró - para hacerle que vuelvan sobre su acuerdo y el nombre de la eximia escritora figure de nuevo en la calle de aquel pueblo. Refiriéndose a unas hojas de propaganda fascista el señor Peyró dijo que tenían pie de imprenta y estaban debidamente autorizadas.

Comme le souligne, à plusieurs reprises, son ami José Jesús García Gómez²⁰, Carmen de Burgos avait des problèmes de reconnaissance avec sa « patria chica » :

*Nuestra ciudad, que aún se deja impresionar por lo nuevo con el calor rudimentario de los pueblos niños, siéntese todavía como sobrecogida de no sabemos qué atávico terror ante la desenvoltura de esta luchadora, y no perdona a Carmen de Burgos Seguí que se haya hecho grande lejos de nuestras maledicencias y de la protección de nuestros caciques. Ha llegado, sin embargo, la hora de evocar su nombre, como el de la más legítima gloria del periodismo almeriense*²¹.

Carmen de Burgos, tal vez porque nació y por haber vivido aquí lo mejor de su vida, apenas es admirada de los almerienses que, como todos los humanos, guardan para “sus profetas” la más despectiva de las indiferencias. Sin embargo, “Colombine” no es ya un alma de este mundo, sino del otro, que vive, brilla, alienta y lucha más allá de la cresta de nuestros montes y de las espumas de nuestro mar. Carmen de Burgos es una reputación en la república de las letras españolas; es una firma de crédito en el mercado literario nacional, y llegó a ser todo eso sin nuestro auxilio, sin el estímulo de nuestro aplauso, ¡Quién sabe si a pesar de nuestras murmuraciones! No nos es dado ya anularla con nuestro silencio, ni con nuestro olvido. Podemos admirarla pues,

¹⁹ STARCEVIC, Elizabeth, *Op. , Cit.*, p. 132.

²⁰José Jesús García Gómez Ecrivain et journaliste (Almería 1865 – 1916). Il a fondé de nombreux journaux à Almería, dont *El Radical*. Député républicain aux Cortes de 1905 à 1907. Il s'affronta au caciquisme. Il était appelé *El maestro Pepe Jesús*. Il signait (tout comme son amie Carmen de Burgos) des articles sous le nom de *Perico el de los Palotes*.

²¹ *El Radical de Almería*, le 7/08/1911.

*sin menoscabo de “nuestra dignidad de patriotas” envidiosos, y sin detrimento de nuestras costumbres lugareñas*²².

Mais malgré leur acharnement, ses détracteurs, n’ont pas réussi à effacer complètement la mémoire et l’œuvre de Carmen de Burgos car, comme elle l’avait écrit elle-même lors de son hommage funèbre à José Jesús García Gómez en 1916, la force des livres est importante : « *De cualquier modo los libros que nos ha dejado Pepe Jesús bastan para perpetuar su nombre, honrar a la tierra en que nació*²³ » et Carmen de Burgos nous a laissé un bel héritage littéraire et journalistique. Ainsi son souhait « *Yo espero resucitar por la fuerza del libro*²⁴ » a-t-il été exhaussé. Manuel, un frère de Carmen de Burgos, avait transporté lors de son exil une grande partie de la bibliothèque de sa sœur à Mexico²⁵ ce qui a empêché la destruction de toute son œuvre écrite. « L’autodafé » n’a donc pas totalement fonctionné car il a été possible d’en récupérer chez des bouquinistes disséminés dans plusieurs pays. Néanmoins à ce jour certains titres restent encore introuvables.

Ne pouvant plus atteindre Carmen de Burgos, les franquistes s’en sont pris à sa famille, notamment à sa sœur Catalina²⁶. Il n’est pas difficile d’imaginer le sort qu’elle-même aurait subi, si elle avait été encore vivante en 1939 : au mieux elle aurait connu l’exil (comme Clara Campoamor, Victoria Kent, Margarita Nelken, Dolores Ibárruri, María Lejárraga, Federica Montseny, ...), la prison ou pire la mort comme Matilde Landa car les femmes modernes ou de gauche ont été les plus persécutées, voire soupçonnées d’être à l’origine de la guerre civile.

Carmen de Burgos était surnommée « *la dama roja* » ou « *la divorciadora* », elle n’avait donc aucune chance d’échapper à la chasse aux sorcières de la guerre et l’après-guerre d’Espagne. Elle présentait en effet trois caractéristiques la rendant haïssable aux

²² *El Radical de Almeria*, le 20/04/1910.

²³ *Patria y Poesía*, le 24/03/1916.

²⁴ NÚÑEZ REY, *Op. , Cit.*, p. 625.

²⁵ STARCEVIC, Elizabeth, *Op. , Cit.*, p. 127.

²⁶ [...] *Reunido el Tribunal Especial para la Represión de la Masonería y del Comunismo, para ver y fallar la causa instruida por el Juzgado Especial nº 3 contra el procesado rebelde –Catalina de Burgos Seguí por el Secretario se dio lectura a la parte sumarial que el Tribunal estimó pertinente, y concedida la palabra al Sr Fiscal, formuló como acusación definitiva la de considerar al procesado como incurso en el delito de Masonería que define la Ley de 1/3/1940 y solicitó la pena de 12 años y un día de reclusión menor, accesorias legales y lo conveniente en cuanto a responsabilidades civiles. [...] Madrid, 16/11/1944 – Centro Documental de la Memoria Histórica de Salamanca - Masonería TERMC Caja 9065/9092 –Expediente 17132 – Dossier 9075.*

yeux du nouveau pouvoir. Elle était féministe, franc-maçonne et de gauche. Elle est une républicaine convaincue bien avant l'avènement de la république. Comme nous l'avons signalé plus haut, elle intègre dès 1910 la « *Agrupación Femenina Socialista del PSOE* » et en février 1930 le « *Partido Republicano Radical Socialista* ». Les journaux et partis de gauche lui rendent de vibrants hommages. Voici ce qu'on pouvait lire dans *Diario de Almeria* le 12 juin 1931 :

Porque Carmen de Burgos ha militado toda su vida en el partido republicano, exponiendo su tranquilidad y su porvenir. Ella era "Gabriel Luna" en "El Pueblo" de Valencia y más de una vez Blasco Ibañez y Azzati tuvieron que responder de sus artículos. En unión de ellos fundó "La Biblioteca Revolucionaria" donde colaboraron Morote, Ferráudiz, Nakens y todos los grandes escritores.

Carmen de Burgos sera politiquement engagée jusqu'à sa mort et en première ligne. Par exemple en septembre 1932 elle était venue à Séville, tout comme Clara Campoamor, rendre hommage au maire de la ville, José González y Fernández de La Bandera qui avait fait échouer le coup d'état de Sanjurjo le 10 août 1932²⁷.

En juillet 1931, Antonio de la Villa²⁸ avait questionné Carmen de Burgos sur différents faits politiques (18 questions en tout : sur la religion, la laïcité, le vote des femmes, le statut des régions...). Voici la réponse de Carmen de Burgos à la question²⁹ :

*-¿Cómo no ha ido ni a las Cortes?
-Porque no he hecho ningún esfuerzo para lograrlo.
Me parecería empañar la pureza y la lealtad con que he servido a la República, antes de su advenimiento, pedir yo, sin que la Nación me lo ofrezca, una cosa que puede parecer recompensa, aunque en realidad no sea más que medio de seguirla sirviendo. [...] Yo dije en una encuesta en tiempos de la Dictadura, que deseaba haber nacido en la República Española. Me contento con morir en ella.*

Elle avait ajouté une phrase qu'elle avait, finalement, barrée: « *Aunque mi labor haya sido de precursora de muchas ideas que triunfan* ». Républicaine jusqu'à son dernier souffle ses dernières paroles seront pour la République : « *¡Muero feliz porque muero*

²⁷ *Heraldo de Madrid*, 07/09/1932.

²⁸ Antonio de la Villa, député du PRRS – Partido Republicano Radical Socialista – de Cáceres.

²⁹ Lettre manuscrite de Carmen de Burgos à Antonio de la Villa. BNE - Sala Cervantes MS5/23148/35 – Ref. 23148/35.

*dentro del pleno triunfo republicano! ¡Viva la República! Señores, griten ustedes conmigo: ¡Viva la República!*³⁰ ».

Le parti républicain radical socialiste lui rendra hommage à sa mort : « *Partido republicano radical socialista de Madrid : En señal de duelo por la muerte de la ilustre republicana doña Carmen de Burgos, se suspendió la sesión de cine*³¹ » et c'est pour sa lutte en faveur de l'égalité que de nombreuses personnes rendent hommage à une femme qui incarne à leurs yeux le féminisme espagnol :

*La muerte de Carmen de Burgos supone una doble pérdida para el movimiento de las ideas liberales y para la literatura y el arte de nuestro país. Fue, desde siempre, una incasable propagandista de la República y del laicismo, orientando sus propagandas hacia el feminismo hasta el punto que puede decir, sin hipérbole, que cuanto se ha logrado en España con relación a la liberación de la mujer se debe en parte al esfuerzo de "Colombine", cuyos libros, conferencias y trabajos periodísticos forman una copiosa obra de muchos años. [...] La continuidad en la labor, la inteligencia y la cultura que alumbraban toda su obra hacen de esta ilustre mujer una de las figuras sobresalientes de la democracia republicana de nuestro país. [...] Si en el orden de las ideas deja Carmen de Burgos una obra inolvidable, como escritora, que cultivó todos los géneros, constituye también una pérdida de gran consideración*³².

De nombreux républicains s'associent à cet hommage. Les premiers rappellent ses nombreuses activités :

*Escribió novelas, ensayos, teatro, libros de educación y puericultura, y su obra deja una indudable huella en la literatura española contemporánea. [...] Últimamente requerían su atención organizaciones feministas de tipo internacional en las que figuraba como miembro muy destacado*³³. *Sus más destacadas actividades fueron las literarias y periodísticas. En estas últimas puede calificárselas, sin injusticia ni agravio para ninguna otra, como la más brillante de su tiempo [...] deja escritas 77 novelas cortas, 31 obras de temas variados, 38 traducciones, cuatro obras para la mujer, cinco de crítica, varias numerosas conferencias que se imprimieron*³⁴.

Certaines voix, déjà, manifestent le souhait de marques publiques de reconnaissance et d'admiration :

³⁰ *Heraldo de Madrid*, le 10/10/1932.

³¹ *La libertad*, le 11/10/1932, page 2.

³² *Luz*, le 10/10/1932.

³³ *El Sol*, le 09/10/1932.

³⁴ *La Voz*, le 10/10/1932.

*En consideración a estos singulares méritos y a la alta categoría de escritora, de la insigne mujer que acaba de rendir su último aliento en un viva a la República, Unión Republicana Femenina, acogiendo un deseo de su presidenta, Clara Campoamor, acordó por unanimidad solicitar del Ayuntamiento de Madrid dé a una calle de esta capital el nombre preclaro de Carmen de Burgos*³⁵.

*Concha Peña tuvo también un recuerdo fervoroso para “su maestra”. Y exhortó a las mujeres españolas para que, siguiendo las huellas de Carmen de Burgos, continúen su obra de fraternidad universal*³⁶.

Et, peu à peu, sous différentes formes, ces hommages vont prendre forme :

*[...] las amigas y compañeras de Carmen de Burgos, “Colombine”, deseando proseguir su labor cultural y emancipadora en beneficio de la mujer, llevarán al Congreso Internacional de Mujeres Iberoamericanas, entre otros temas, uno titulado “Carmen de Burgos y su obra internacional” y otro “Homenaje a Carmen de Burgos*³⁷.

*El día 11 de febrero de 1933, el Ayuntamiento de Madrid, en colaboración con el ministerio de Instrucción Pública, inauguró un grupo escolar con el nombre de la insigne pedagoga Rosario de Acuña, idea que de manifiesto que este Gobierno no comete las insólitas vacuidades de olvidar a las figuras más relevantes y preclaras de nuestra democracia. En la actualidad se va a inaugurar [...] un nuevo grupo escolar, que viene a avalorar el plan pedagógico que se ha trazado el Municipio madrileño, y que me ha inspirado la siguiente proposición, dirigida a los elementos oficiales de la República*³⁸.

*En memoria de “Colombine” - Grupo escolar de la calle del Marqués de Zafra, que será inaugurado el 14 de abril, y para honrar la memoria de la que fue ilustre escritora se denominará Carmen de Burgos*³⁹.

Primer aniversario de la muerte de “Colombine”: Después tuvo lugar la inauguración oficial del grupo escolar que lleva el nombre de la finada. El alcalde de Madrid descubrió un retrato de la escritora regalado por el ministro de Instrucción D. Domingo Barnés. Pronunciaron discursos en este acto los señores Répide, Tato Amat, Guadalajara y el alcalde de Madrid⁴⁰.

Nous avons même trouvé un poème, intitulé *Una mujer*, écrit par Luis de Tapia Romero⁴¹ en hommage à Carmen de Burgos⁴² :

*¡Carmen de Burgos, mujer / ya del vivir no cautiva,/ dio a la República un
'¡viva! / ¡al tiempo de fallecer!... / ¡El gesto no pudo ser / más delicado y más
fino!..., /¡Primer voto femenino!... / ¡Ya ha votado la mujer! / - ¡Ya ha
votado!... ¡En el momento / en que el tibio siempre duda, / dio en firme su*

³⁵ *Heraldo de Madrid*, le 13/10/1932.

³⁶ *Heraldo de Madrid*, le 19/10/1932.

³⁷ *Heraldo de Madrid*, le 01/11/1932.

³⁸ *Luz*, le 17/03/1933.

³⁹ *Luz*, le 22/03/1933.

⁴⁰ *Luz*, le 09/10/1933.

⁴¹ (1871-1937), poète, humoriste et journaliste espagnol. Député pendant la IIème République.

⁴² *La Libertad*, le 11/10/1932.

pensamiento, / y dio su verdad desnuda!... /Ante la Muerte ceñuda / expresó su parecer!... / ¡Su boca no quedó muda!.../ ¡Ya ha votado una mujer! /- ¡Una mujer!... ¡Eso era / la encendida ciudadana, / laica y republicana, / que ha muerto de esa manera!... / ¡Los pliegues de mí bandera / la cobijaron ayer!... / ¡Sincera en la hora postrera, / ya ha votado una mujer! / - ¡Carmen de Burgos, su estrella / seguir quiso hasta el final; / su valentía ideal/ no ha podido ser más bella!... / ¡Y tan sólo una querella / me asalta al llegar aquí!... / ¡Habrà muchas como ella? / ¡Hemos de esperar que sí! /- ¡una mujer, que ya ha roto / sus cadenas de cautiva, / al lanzar su último “¡viva!” / ¡ha dado su primer voto!... / Sobre el plebeyo alboroto / se oye ese “¡viva!” crecer, / que dice desde lo ignoto: / ¡Ya ha votado la mujer!

Mais il ne faut pas oublier qu'en revanche, à l'annonce de son décès, ses ennemis se réjouissaient. *El Siglo Futuro* (journal catholique avec qui Carmen de Burgos avait eu plusieurs ennuis –elle avait notamment giflé le rédacteur chef qui l'avait insultée–) du 10 octobre 1932 fait part à ses lecteurs de la mort de Carmen de Burgos de manière irrévérencieuse : « *Bien poco hace que, en declaraciones hechas a un periódico, hacia alarde de su irreligiosidad. La muerte la ha sorprendido precisamente cuando anunciaba que en las bodas del futuro, se llamaría al médico en vez del confesor....* ». Sa fille, María Alvarez de Burgos rédigea une lettre de protestation au journal : « *Doña María Alvarez de Burgos [...] ha dirigido una enérgica carta al director de “El Siglo Futuro” protestando de la forma en que este periódico dio cuenta del fallecimiento de la inolvidable “Colombine”*⁴³ ».

L'incident avec *El Siglo Futuro* est rappelé dans l'article de *La Libertad* du 11 octobre 1932 :

Aquella campaña [encuesta sobre el divorcio] le costó a “Colombine” muchos ataques. “El Siglo Futuro” arremetió contra ella en un violento artículo, del que la escritora se enteró con retraso por haber estado ausente de Madrid. No era un artículo polémico, de rebatimiento de ideas, por atrevidas que éstas puedan parecer. Era un verdadero insulto. Ante ello, “Colombine” se dirigió a la Redacción del periódico en busca de una satisfacción. El director se excusó de salir. Lo hizo un redactor, ante el que la periodista ofendida solicitó una rectificación al violento ataque de hacía unos días. Se negó a ello el redactor del diario católico. Y “Colombine” le abofeteó allí mismo.... Después del incidente, Nosedal, que dirigía “El Siglo Futuro”, hizo en éste una extensa rectificación, satisfactoria totalmente para la escritora....

⁴³ *La Libertad*, le 20/10/1932.

Carmen de Burgos comptait sur ses livres pour assurer sa postérité et, pendant plus de cinquante ans, ce sont ses livres qui l'ont condamnée à l'oubli. Mais ce sont également eux qui ont permis sa redécouverte. «*Yo espero resucitar por la fuerza del libro*⁴⁴ » avait-elle écrit et c'est effectivement par le biais de ses livres⁴⁵ (environ 115 «*novelas cortas*»⁴⁶), mais surtout en 1976 grâce au travail du professeur américain Elizabeth Starcevic⁴⁷ *Carmen de Burgos, defensora de la mujer*, que Carmen de Burgos renaît.

Elizabeth Starcevic est donc une pionnière des études sur Carmen de Burgos (thèse soutenue dans les années 1975/1976). Avant le rétablissement de la démocratie, l'accès à certaines archives sensibles était plus facile aux chercheurs étrangers (comme par exemple Ian Gibson célèbre chercheur d'origine irlandaise (aujourd'hui naturalisé espagnol) spécialiste de Lorca, ou Mary Nash (irlandaise également) qui en 1977 avait fait sa thèse sur *La Mujer en las organizaciones de izquierda en España (1931-1939)*. Mais depuis une vingtaine d'années d'autres chercheurs sont venus compléter l'étude sur Carmen de Burgos, notamment le professeur Concepción Núñez Rey qui a également fait sa thèse sur la vie de Carmen de Burgos, thèse qu'elle a rendue publique à travers son livre *Carmen de Burgos Colombine en la Edad de Plata de la literatura española*, Fundación José Manuel Lara, Sevilla, 2005.

Carmen de Burgos renaît également à travers la littérature écrite par des écrivains contemporains. Elle apparaît comme personnage avec des représentations bien différentes. Dans *Máscaras de héroes*⁴⁸ de Juan Manuel de Prada paru en 1996 (inspiré de très loin de *La novela de un literato*⁴⁹ de Rafael Cansinos Assens paru en 1985 mais écrit dans les années cinquante), Carmen de Burgos est satirisée et calomniée :

Aceptó como inquilina [...] a una tal Carmen de Burgos, escritora sin gracia, partidaria acérrima de una república federal, sufragista y algo machorra. Firmaba Carmen de Burgos sus obras con el seudónimo de Colombine [...] nada recordaba en la escritora esa aura de inquietante misterio que atribuimos a la amada de Pierrot. [...] Carmen de Burgos, Colombine, recorría los Círculos Culturales pronunciando conferencias para un público femenino en las que se empezaba vindicando el divorcio y se terminaba, en medio de un

⁴⁴ NÚÑEZ REY, *Op., Cit.*, p. 625.

⁴⁵ L'œuvre de Carmen de Burgos se trouve référencée dans le *Manuel del librero hispanoamericano* d'Antonio Palau y Dulcet, publié en 1949. BRAVO CELA, Blanca, *Op. Cit.*, p. 213-214.

⁴⁶ *Diario de Almería* le 12/06/1931.

⁴⁷ STARCEVIC, Elizabeth, *Op., Cit.*

⁴⁸ DE PRADA Juan Manuel, *Mascaras de héroes*, Madrid, Edición Valdemar, 1996.

⁴⁹ CANSINOS ASSENS, Rafael, *La novela de un literato*, Madrid, Alianza Editorial, 2009.

frenesí de aplausos, instaurando un régimen de matriarcado donde no se excluyesen el amor sáfico y la castración. Vivía con una hermana más bien esmirriada, de mirada clorótica, y con una hija ilegítima, fruto de su nomadismo sentimental. Los miércoles, a eso de las ocho, reunía en el salón de su vivienda a un enjambre de poetas modernistas, políticos jubilados y escritores genialoides; la reunión nacía con pretensiones de cenáculo, pero se iba ramificando de bullicios, hasta adquirir un clima de verbena con churros. [...] Colombine, maestra de escuela por oposición y escritora didáctica por vocación, paseaba sus noventa quilos, esquivando los muebles que surgían a su paso, como cadáveres de dinosaurios, y se pavoneaba ante sus invitados con ademanes de gallina clueca. [...] había sido amante del secretario de Romanones y de Vicente Blasco Ibañez, pero antes de estos idilios ilustres [...] había sufrido el despecho y el abandono de hombres anónimos y juerguistas que, aprovechando su furor uterino, se la habían beneficiado. [...] Colombine se colocaba los senos en el sostén, grande como una albarda; dijo para comprobar la reacción de Ramón [de la Serna]: - Pues yo, señores, también me voy al África. El Heraldo me quiere al pie del cañon. [...] Colombine decidió que había que desvirgar a aquel muchacho tan pedante antes de cruzar el Estrecho⁵⁰.

Dans *Tiempo de Arena*⁵¹ de Inma Chacón, paru en 2011, Carmen de Burgos est représentée de manière plus positive :

Carmen de Burgos, una periodista que firmaba con el seudónimo de Colombine – y a quien los sectores más reaccionarios bautizarían con el despectivo “la divorciadora” se sumó a aquel manifiesto y se convirtió en referente de la lucha de la mujer por los derechos civiles [...] Colombine trataba de remover las conciencias de hombres y mujeres sobre la “cuestión femenina” promoviendo, entre otras cosas, un referéndum sobre la necesidad de una ley de divorcio que liberase del yugo de su esposo a las mujeres que vivían en el infierno de un matrimonio mal avenido⁵². [...] ¿Has visto el resultado de la encuesta que ha publicado Carmen de Burgos en El Universal? De los cuatro mil quinientos encuestados, sólo cien aprobarían el sufragio femenino sin restricciones⁵³ [...] Algunas masonas como Carmen de Burgos, la famosa Colombine, habían levantado sus voces contra esa corriente de pensamiento que proponía que la luz masónica sólo iluminase a las mujeres en las facetas que “les son propias”, un axioma que reproducía el modelo femenino del que Munda huía del que tenía uso de razón⁵⁴ [...] todo lo que había conseguido era que la llamasen “marimacho” o “divorciadora”, como a su admirada Carmen de Burgos. Quizás había llegado el momento de retirarse. Había mujeres más jóvenes y mejor preparadas que ella que despuntaban en la defensa de los derechos femeninos, como Clara Campoamor, Matilde de Huici, María de Echarri, Matilde Landa, María de Maeztu, Mercedes Pinto, Victoria Kent y otras muchas, y que no pararían hasta conseguir sus reivindicaciones⁵⁵.

⁵⁰ DE PRADA Juan Manuel, *Op., Cit.*, p. 50-55.

⁵¹ CHACÓN, Inma, *Tiempo de Arena*, Barcelona, Editorial Planeta, 2011.

⁵² *Ibid.*, p. 131.

⁵³ *Ibid.*, p. 166.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 182.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 336.

Aujourd'hui il existe une fondation Carmen de Burgos⁵⁶ dont la présidente est María Serrano. Cette fondation lutte contre les discriminations sociales, ce qui symbolise bien l'engagement de Carmen de Burgos. Il existe également depuis 1999, un prix littéraire Carmen de Burgos : « *Premio de Ensayo Carmen de Burgos* » mis en place par « *El Servicio de Igualdad de la Diputación Provincial de Almería* » dont les critères d'attribution sont : « *la calidad literaria, la perspectiva feminista, y la originalidad de la obra*⁵⁷ », critères qui sont représentatifs de l'œuvre littéraire de Carmen de Burgos. Il a été créé également depuis 2010 un prix de journalisme Carmen de Burgos : « *Premio de Periodismo "Colombine"* », mis en place par la « *Asociación de la Prensa de Madrid (APM)* » dans le but de : « *reconocer la labor profesional de quienes se ocupen de los temas relativos al papel de las mujeres en la sociedad y que quede reflejado en los medios de comunicación* ».

Depuis peu, renouant avec les hommages rendus par la République, des écoles et des rues portent le nom de Carmen de Burgos. En 2006 des plaques commémoratives ont été placées sur sa maison natale⁵⁸ à Almeria et à Madrid sur la maison⁵⁹ où elle est décédée.

Même si une autobiographie n'est pas un gage de vérité absolue nous laisserons Carmen de Burgos nous faire un rapide résumé de sa vie. Elle donne une première version de ce qu'a été sa vie dans *Confidencias de Artistas*, où elle répond aux questions de Ramón Gómez de la Serna, puis dans une autobiographie qu'elle a écrite à plusieurs reprises. Elle l'écrit pour la première fois sous forme de lettre adressée à José Jesús García Gómez dans *El Radical* du 4 avril 1909, puis dans *Prometeo*⁶⁰, numéro 10, d'août 1909, également sous forme de lettre adressée cette fois à Ramón Gómez de la Serna. Les deux versions comportent quelques variantes. Nous retrouvons l'autobiographie de Carmen de Burgos quelques années plus tard dans *Al balcón*⁶¹. Il

⁵⁶ <http://www.carmendeburgos.org/doc/dossierfundacioncarmendeburgos.pdf> consulté le 10/11/2014
Calle de las Cigarreras, 8, 28005 Madrid, Espagne

⁵⁷ <https://www.escriitores.org/recursos-para-escriitores/10896-xv-premio-de-ensayo-carmen-de-burgos-espana> consulté le 10/11/2014

⁵⁸ Plaza de la Constitución con acceso por calle Mariana número 16.

⁵⁹ Calle de Nicasio Gallego, número 2, piso entresuelo.

⁶⁰ Journal fondé par Javier Gómez de la Serna père de Ramón.

⁶¹ BURGOS, Carmen de, *Al balcon*, Valencia, Ed. Sempere, 1913 ou 1914 p. 8-14.

s'agit d'une troisième version sous forme de lettre qu'elle adresse à Francisco Sempere⁶². Cette troisième version ne diffère de la première version que par l'introduction et la signature. Elle donne d'elle-même l'image d'une lutteuse et d'une gagnante malgré une vie difficile : « *En la lucha se moldeó mi espíritu [...] No soy siquiera una amargada ni una vencida [...] las polémicas de que salí vencedora ; las iniciativas en que peleé en primera fila por el bien y la justicia...* »⁶³. Elle expose ses principaux chevaux de bataille : « *Movida de piedad, hago otros trabajos en favor del divorcio, contra la pena de muerte, contra el fanatismo... que me han valido el anatema de los imbéciles* »⁶⁴.

Elle avoue avoir eu des vies très différentes les unes des autres et avoir changé plusieurs fois d'opinion :

Mi vida se deslizó dentro de mí, y todas sus complicaciones nacieron en mi espíritu... He variado de fases muchas veces – tantas, que me parece haber vivido en muchas generaciones diferentes – Y yo también he cambiado de ideas... de sentimientos... ¡Qué sé yo! Me río de la unidad del yo, porque llevo dentro muchos yoes: hombres, mujeres, chiquillos, viejos.... Me pelearía si discutiese con alguno... pero les dejo que venza el que más pueda y haga cada uno lo que le dé la gana... ¡Todos son buenas personas!... A veces, imprudentes, demasiado confiados... suelen obrar con ligereza y tener de qué arrepentirse... Entonces intervengo. ¡Nada de esta debilidad que nos hace estar todo el tiempo de cara al pasado, lamentándolo... nada de lágrimas... Consuelo como puedo al culpable y despierto a todos los demás para que lo aturdan con sus cantos... »⁶⁵.

Mais elle évoque également les épreuves qu'elle a subies tout en restant très pudique quant à son mariage raté, la perte de trois enfants et sa décision de commencer une nouvelle vie :

He sufrido mucho... ya no me acuerdo... pero experimenté el placer del sufrimiento. No lo crea usted paradoja: tuve el placer de sentir la vida intensa vibrar, agitándome en ansias de muerte y desesperación... Otras veces se me desbordó del pecho en amor, en placer, en esperanzas... algunas en anhelos de bien y de justicia... ¿Qué más da? Lo hermoso es sentir la vida. Por fortuna tengo una naturaleza fuerte y sana que se libró del peligro de excitar la morbosidad del dolor... Hoy (con ligeros interregnos) mi gesto favorito es el

⁶² Francisco Sempere, (1859-1922) Fondateur en 1900 de la maison d'édition Sempere. Ami de Blasco Ibañez, ils fondèrent ensemble en 1914 la maison d'édition *Prometeo*.

⁶³ *Ibid.*, p. 11.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 14.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 8-9.

encogimiento de hombros. ¡Hay tan pocas cosas que valgan la pena de apasionarnos⁶⁶!

Después fui a la ciudad... y yo creía buena a la humanidad toda, vi sus pequeñeces, sus miserias... y sentí el dolor de los pesares ajenos, y lloré con los oprimidos, y envidié los mundos donde no habitan los hombres. [...] Fui rica y carecí de todo. Vi alejarse las gentes con la miseria, y dejarme sola cuando tuve hambre a los que me convidaban cuando nada me hacía falta. Y les vi volver otra vez con la fortuna... y les recibí con encogimiento de hombros... Y así, sufriendo y amando... entre lágrimas y goces, se formó mi espíritu... Viajé... estudié... me adularon y me zahirieron... Hoy sólo creo en el arte y no siento amor más que por los artistas⁶⁷.

Elle raconte également comment elle s'est donné les moyens de quitter son mari : Elle devient « *maestra de primera enseñanza* » en juin 1895, puis « *maestra de primera enseñanza superior* » en 1898 et obtient son premier poste en 1901 à Guadalajara. Elle évoque sa vie d'enseignante et ses idées sur l'éducation mais elle s'étend surtout sur le métier de journaliste qui a occupé une grande partie de sa vie. Très jeune, elle découvre ce métier à travers le journal *Almería Cómica*, *Almería Bufo* et *Almería Alegre*, de son beau-père Mariano Álvarez Robles⁶⁸ et de son mari Arturo Álvarez Bustos. C'est donc naturellement qu'elle se tourne vers le journalisme dès son arrivée à Madrid en 1901 (*Madrid Cómico*, *La Correspondencia de España*, *La Correspondencia Artística*, *El Globo* et *ABC*), mais c'est surtout en 1903 qu'elle prend son envol dans *Diario Universal* sous le nom de « Colombine » :

*Empecé por cajista de imprenta, en la que poseía mi padre político. Después escribí con las tijeras para completar un periódico satírico. Mi primer artículo mereció los honores de la crítica y la reproducción fuera de la provincia... Luego, circunstancias tristes de la vida, que pertenecen al sagrado de la familia y no quiero recordar, me impulsaron por la senda del Arte y del Trabajo. [...] Mi labor de periodista es extensa, apasionada por todas las causas nobles. En la actualidad soy redactora del *Heraldo de Madrid*, colaboro en un centenar de periódicos, y dirijo *Revista Crítica*, fundada por mí, que es la primera en tener una sección dedicada a los judíos. [...] En mi revista escriben todas las gentes de ideas progresivas y toda la juventud⁶⁹.*

He escrito muchos miles de artículos en toda la prensa del mundo; me los han traducido a todos los idiomas. Me pegaron y me elogiaron. Es decir, se me discute. ¡Qué honor! No se pondrán nunca de acuerdo, ni yo me inquietaré por el fallo. No tengo vanidad de escritora, y si alguno de mis compañeros la

⁶⁶ *Ibid.*, p. 9.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 10.

⁶⁸ Mariano Álvarez Robles (1814-1908), publiciste et fondateur de la revue *El Pensil* en 1835.

⁶⁹ *Al balcón*, *Op. Cit.*, p. 11-12.

*padece, le aconsejo que se haga periodista militante, vaya a las redacciones y verá cómo se nos dan los bombos....*⁷⁰.

Il est indéniable que la littérature joue un rôle très important dans la vie de Carmen de Burgos. Elle se décrit comme une écrivaine indépendante qui refuse d'être enfermée dans une catégorie et limitée par des genres préétablis :

*¿Tendencias? Yo soy naturalista romántica, variable como mis yoes. Me gusta todo lo bello y la libertad de hacerlo sin afiliarme a escuelas. Yo lo demuestro en los dos únicos libros que amo de todo lo que he producido : Por Europa, descripción de un viaje a Francia e Italia, escrito con toda sinceridad, sin pensar en el público, diciendo cuanto pensaba, y que me atrajo odios y persecuciones de carlistas y neos, por haber pintado fielmente a Pio X, el Pontífice de los carcas, y Cuentos de Colombine, en los que puse mucho de mi alma, y están traducidos ya por el ilustre Naquet al francés, y también al alemán y al italiano*⁷¹.

A partir de juin 1907 elle débute une longue série de « *novelas cortas* », mais elle affirme : « *Miro la novela con miedo. Es la diosa de la literatura*⁷² ».

Carmen de Burgos fait également de nombreuses traductions et écrit de nombreux prologues :

*¿Libros? Muchas traducciones y muchos prólogos : Naquet, Moebius, Tolstoi, Renán, Darwin, Bovio y todos los hombres cuya inteligencia puede influir sobre nuestro pueblo de un modo benéfico, destruyendo las doctrinas de Loyola, han sido traducidos por mí para la importante casa editorial de Sempere, que dirige en Valencia el gran novelista Blasco Ibáñez*⁷³.

Elle montre aussi, dans ses Mémoires, les sentiments qui l'ont poussée à agir:

*¿Mi pesar más intenso? ¿El que siempre va como espina molesta agarrado al corazón? Ver cómo ese enseñorea la injusticia; sentir el malestar del dolor ajeno; saber que existen seres que padecen hambre.... Y ver a los pueblos resignados con su miseria... desconocer su fuerza.... Ser esclavos en vez de hombres libres.... Forjar ellos mismos inconscientes las cadenas.... Y el hambre, la anemia, la prostitución y la tisis imperen en las grandes ciudades cuando se pierden los frutos de la Naturaleza en las selvas vírgenes donde para todos hay aire y sol*⁷⁴.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 12.

⁷¹ *Ibid.*, p. 12.

⁷² *Ibid.*, p. 12.

⁷³ *Ibid.*, p. 12.

⁷⁴ *Al balcón, Op. Cit.*, p. 13.

ainsi que ses espérances : « *¿Aspiraciones ?... Que sobre los cimientos de esta sociedad, arrasada, se levante la sociedad del porvenir... de hombres libres y buenos... sin más código que el espíritu de justicia grabado en sus corazones.... Es una utopía? Espero que no*⁷⁵ » et elle s'affirme comme une femme libre et indépendante :

*Detesto la hipocresía, y como soy independiente, libre y no quiero que me amen por cualidades que no poseo, digo siempre todo lo que siento y se me antoja. Así, los que me quieren me quieren de veras. Los que me detractan por la espalda, se quitan el sombrero delante de mí. Jamás pensé en el medro personal a costa de mi libertad o de abjurar de mis convicciones*⁷⁶.

Elle déplore que ses écrits n'aient pas eu l'impact qu'elle aurait souhaité :

*He pasado miseria... [...] Esos son los acontecimientos de mi vida, entreverados de pequeñas anécdotas, demasiado personales y menudas...; todo eso entre el trabajo abrumador y doloroso que ha llenado de libros míos tres plúteos de mi librería, y que ha llenado mis cajones de artículos, secos ya, demasiado fugaces, demasiado numerosos, y que cuando veo me entristecen al pensar que han pasado demasiado, y que como nadie los sabe ya, es como si nadie los hubiese sabido nunca... Me ahoga esa labor...*⁷⁷.

Elle rappelle également qu'elle n'hésite pas à traiter les sujets litigieux : «... *Inicié una enquéta ruidosa sobre el divorcio*⁷⁸, *la ley más necesaria*⁷⁹ » et qu'elle travaille beaucoup pour gagner sa vie: « *Podían ver que son las cuatro de la mañana y aun arde mi lámpara de trabajo*⁸⁰. » Il est à noter que toutes les descriptions de ses amis et de son compagnon coïncident avec sa propre autobiographie. Ainsi, en 1916, dans le prologue de *Confidencias de artistas*⁸¹, Ramón Gómez de la Serna décrit longuement (16 pages) Carmen de Burgos relatant les principaux épisodes de sa vie comme elle le fait elle-même. Nous avons noté cependant une remarque concernant la littérature. D'après Gómez de la Serna, l'objectif de Carmen de Burgos n'est pas d'écrire pour écrire. Ce qu'elle désire c'est participer à l'avènement de nouveaux êtres libres :

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ *Ibid.*, p. 9.

⁷⁷ *Confidencias de artistas, Op. Cit.*, p. 22.

⁷⁸ En 1903.

⁷⁹ *Confidencias de artistas, Op. Cit.*, p. 22.

⁸⁰ *Al balcón, Op. Cit.*, p. 14.

⁸¹ BURGOS, Carmen de, *Confidencias de artistas*, Madrid, V.H. de Sanz Calleja Editores, 1916.

En Carmen obedece todo a un bondadoso, afirmativo y legítimo impulso. Su esencia bravía y noble lo es todo. Su literatura, por eso resulta algo intermedio, engañoso y provisional junto a ella y su naturalidad; su decisión y su sinceridad sufren en la confección de la obra como ante un obstáculo y un desengaño. Ella necesitaría producirse en algo más denso y viable: en hijos e hijas que creasen un nuevo mundo lleno de una nobleza práctica, de confianza en la vida, de afinidad y de una buena intención dominadora y decisiva que hiciese posible la libertad que está más allá de los tópicos de la libertad. [...] Carmen, por esto será siempre, más que nada, el tipo ejemplar, avizor y anhelante, la gallardía, la excepción⁸².

On conçoit, en effet, que les romans et nouvelles de Carmen de Burgos ne correspondaient pas exactement aux idéaux littéraires de Gómez de la Serna.

Il reste un dernier aspect de sa vie que Carmen de Burgos n'évoque pas, son engagement comme franc-maçonne. Le 2 décembre 1931 elle fonde la *Logia Amor*⁸³, une loge féminine d'adoption. Elle devient La *Vénérable Maestra*. Elle sera enterrée avec les insignes des francs-maçons⁸⁴.



Aussitôt après sa mort, Carmen de Burgos allait devenir chez les républicains féministes, un mythe, celui-de la femme libre. Et c'est pour sa lutte en faveur de l'égalité que de nombreuses personnes rendent hommage à celle qui incarne à leurs yeux le féminisme espagnol :

⁸² *Ibid.*, p. 12.

⁸³ Sa fille María, sa sœur Catalina et Gloria Carbonell, Mercedes Fernández, Elena Fojó, María Gutiérrez, Eulalia Tabada, Jane Blanc, Blanca Alonso, Rosario Cuartero, Ana Fiorini, M^a Teresa Guinle et la célèbre Hildegart font partie de la même loge que Carmen de Burgos.

⁸⁴ "Tenida fúnebre celebrada en 1932 por la muerte de Carmen de Burgos, Venerable Maestra de la Logia "Amor". ORTIZ ALBEAR, Natividad, Las mujeres en la masonería, Malaga, Servicios de publicación de la universidad de Málaga, 2005.

La muerte de Carmen de Burgos supone una doble pérdida para el movimiento de las ideas liberales y para la literatura y el arte de nuestro país. Fue, desde siempre, una incasable propagandista de la República y del laicismo, orientando sus propagandas hacia el feminismo hasta el punto que puede decir, sin hipérbole, que cuanto se ha logrado en España con relación a la liberación de la mujer se debe en parte al esfuerzo de “Colombine”, cuyos libros, conferencias y trabajos periodísticos forman una copiosa obra de muchos años. [...] La continuidad en la labor, la inteligencia y la cultura que alumbraban toda su obra hacen de esta ilustre mujer una de las figuras sobresalientes de la democracia republicana de nuestro país. [...] Si en el orden de las ideas deja Carmen de Burgos una obra inolvidable, como escritora, que cultivó todos los géneros, constituye también una pérdida de gran consideración⁸⁵.

En 1911, José Jesús García définissait ainsi le féminisme de Carmen de Burgos :

Carmen de Burgos no es una feminista empalagosa, sino una mujer, pero una mujer que cree que a la vida le falta todo el encanto que puede y debe prestarle el privilegiado cerebro de la hembra, no sólo sin dejar de ser mujer dulce y amable, sino siéndolo con todos los esplendores de la educación espiritual...⁸⁶.

On peut s'étonner d'une telle définition dans la mesure où son auteur semble louer la féminité de Carmen de Burgos plutôt que son féminisme, bien qu'il lui reconnaisse des qualités intellectuelles. C'est également sa modération que vante, en 1931, “J. M.” dans le *Diario de Almería* :

El feminismo de Carmen de Burgos no tiene enemigos; ella desea la mujer virtuosa, esposa y madre, sin delirios, ni extravagancias; pero capacitada para ser compañera del hombre y libertada de su esclavitud. Para ella el feminismo es más que un partido político que trata de lograr la igualdad ante la Ley y el Derecho⁸⁷.

De fait, ces deux exemples illustrent bien le débat autour du féminisme de Carmen de Burgos car si les catholiques conservateurs ont vu en elle l'image même du féminisme le plus agressif et destructeur, des féministes plus radicales ont pu lui reprocher sa modération. Nous verrons en effet que certaines positions de Carmen de Burgos étaient proches des idées les plus traditionnalistes quant au rôle de la femme, nous verrons également qu'elle a évolué à bien des égards et qu'en certains domaines elle a toujours défendu des thèses très avancées.

⁸⁵ *Luz*, le 10/10/1932.

⁸⁶ *El Radical de Almería*, le 27/08/1911.

⁸⁷ *Diario de Almería*, le 12/06/1931.

Afin de mieux analyser les thèses de Carmen de Burgos et leur évolution, il convient de rappeler brièvement quelle était la situation de la femme et où en était la question du féminisme en Espagne quand elle commença à écrire.

Comme le rappelle Danièle Bussy Genevois, il faut « *avoir présent à l'esprit que les trois dernières décennies du XIX^e siècle et les deux premières du XX^e siècle signifient pour les Espagnoles un difficile cheminement*⁸⁸ ».

En 1860, les femmes représentaient 7 907 9333 des 15 673 536 habitants recensés en Espagne. Ce même recensement indique que 81, 02% de la population ne sait ni lire ni écrire. 61,91% des hommes sont analphabètes et 90,42% des femmes, même si quelques mesures, comme la Loi Moyano de 1857, visent à améliorer la situation.

Concrètement le *Sexenio democrático* n'apporte pas de grands changements même si quelques décrets, comme celui de 1868 ouvrant aux femmes l'accès aux lycées et universités, ouvrent la voie à des changements. Dans le même sens, Fernando de Castro crée en 1869 l'*Ateneo artístico y literario de señoras* et l'*Escuela de institutrices* ouvre ses portes en 1870. En 1870, selon les chiffres de Pilar Ballarín⁸⁹, le taux d'analphabétisme féminin est passé à 81%, ce qui représente un changement minime par rapport à 1860.

Sur le plan politique, en 1869 l'Espagne est dotée d'une nouvelle Constitution qui établit la souveraineté nationale, le suffrage universel masculin, la liberté de culte et d'enseignement, la liberté d'associations, de réunion, ce qui donnera une impulsion aux différents mouvements politiques, ouvriers, féminins ainsi qu'à l'enseignement. Néanmoins, cet événement va accentuer les inégalités entre hommes et femmes. Les hommes du *Sexenio* s'inspirent de la Révolution française et des idées des Lumières⁹⁰. Dans l'esprit de la Révolution française, les femmes devaient être exclues du droit de vote, de même que les domestiques, du fait de leur dépendance économique. Dans une famille, seul le chef de famille devait voter, donc les Espagnoles, pas plus que les Françaises, n'auront le droit de voter. L'inégalité civile date de cette période. En effet,

⁸⁸ BUSSY GENEVOIS, Danièle, « Féminisme, associationnisme, internationalisme sous la Restauration, 1890-1923 » in *Femmes et démocratie*, Nantes, Editions du temps, 2007, p. 83.

⁸⁹ BALLARIN, Pilar, « La construcción de un modelo educativo « de utilidad doméstica » in DUBY, Georges et PERROT, Michèle, *Historia de las mujeres* (version espagnole) Tomo IV, adenda: Una mirada española, Barcelone, Círculo de lectores 1993-1994, p. 602.

⁹⁰ Notamment Diderot (1713-1784) et Rousseau (1712-1778).

si antérieurement au *Sexenio*, il n'y avait qu'une distinction de classes, désormais il y aura en plus une distinction entre les sexes. Les hommes seront citoyens, et les femmes ne le seront pas. Elles resteront des éternelles mineures.

Isabel Cabrera Bosch souligne cependant : « *Es muy significativo que fuera después de la revolución de 1868, cuando se produjeron los primeros intentos para mejorar la condición de la mujer. La revolución trajo consigo un espíritu nuevo de libertad y de inquietudes intelectuales*⁹¹ ». En effet, durant le *Sexenio* puis, pendant la Restauration, on assiste à l'éclosion de nombreux cercles de réflexion et associations où des femmes peuvent s'exprimer et où l'on réfléchit aux moyens de faire évoluer la condition féminine. L'accès à l'éducation et au suffrage ne sont pas les seuls sujets de controverse : le travail salarié féminin ainsi que les inégalités établies par les différents Codes (civil, pénal, du commerce) se trouvent au cœur des débats.

En l'absence de recensements sur ce sujet et compte tenu du fait que de nombreuses femmes travaillent à domicile, il est difficile de connaître le pourcentage précis de femmes exerçant un emploi salarié à la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècles. On sait, par exemple que l'industrie du tabac employait presque exclusivement une main d'œuvre féminine (90%) et qu'à Séville la *Compañía Arrendataria de Tabacos* employait 30 000 ouvrières en 1887⁹². L'industrie textile catalane, pour sa part, employait un nombre croissant de femmes : elles représentaient par exemple 40% de la main d'œuvre dans l'industrie cotonnière dans les années 1870⁹³ ; Mary Nash ajoute : « *los datos en torno a la tasa de actividad femenina del orden del 17,1 por 100 en España en 1877 indican, pese a la tradicional invisibilidad de las mujeres en las estadísticas oficiales, el peso de la mano de obra femenina*⁹⁴. » Les chiffres donnés dans *Historia de las mujeres en España* par Josefina Cuesta Bustilla indiquent qu'entre 1900 et 1930 on compte plus d'un million de femmes exerçant un emploi salarié en

⁹¹ CABRERA BOSCH, Isabel, « Ciudadanía y género en el liberalismo español » in *También somos ciudadanas*, PÉREZ CANTÓ, Pilar, ed., Instituto de la Mujer, UNAM, Madrid, 2000, p. 176.

⁹² Chiffres donnés par Mónica BRUGERA, « El Trabajo de las mujeres » in MORANT, Isabel, dir., *Historia de las mujeres en España y América Latina*, III, Cátedra, 2006, p.297.

⁹³ Chiffres donnés par Mary Nash « Identidad cultural de género, discurso de la domesticidad y definición del trabajo de la mujer en la España del siglo XIX » in DUBY, Georges et PERROT, Michèle, *Historia de las mujeres (version espagnole) Tomo IV, adenda: Una mirada española, op. cit.*, p. 594-595.

⁹⁴ *Ibid.*

Espagne pour six à sept millions d'hommes⁹⁵. Or le travail féminin devient de plus en plus l'objet d'un débat complexe. Les valeurs (travail et enrichissement) de la bourgeoisie montante et dont le rôle s'accroît au cours des XIX^{eme} et XX^{eme} siècles, sont en contradiction avec le modèle féminin que cette même bourgeoisie impose à la société. Comme l'a analysé Mary Nash :

La sociedad española se fundamentó entonces en un poder represivo que delimitaba de forma clara los confines de actuación de la mujer. [...] Pero más significativa aún que las medidas legales, fue la influencia extraordinaria del discurso de la domesticidad en el asentamiento de las bases ideológicas de género en la sociedad. Esta construcción ideológica que configuraba un prototipo de mujer – la “Perfecta casada”– se basaba en el ideario de la domesticidad y el culto de la maternidad como máximo horizonte de realización de la mujer⁹⁶.

L'idéal féminin alors proclamé est celui d'ange du foyer :

En el siglo XIX el discurso de la domesticidad definía a la mujer como « ángel del hogar » y « perfecta casada », supeditada en todo momento al hombre. Evocada como ser inferior, abnegada, dependiente, definida por la naturaleza y falta de razón, la mujer debía confinarse al hogar y, como madre y esposa, dedicarse de forma exclusiva a su marido y a sus hijos. Sin vida propia, quedaba excluida del mundo público y del trabajo remunerado y dependía de su marido. Este modelo de mujer doméstica ha sido un instrumento capital en la continua legitimación de las desigualdades de género⁹⁷.

La mujer, símbolo augusto en la tierra del cariño y de la ternura, reina y domina en el hogar doméstico que administra y dirige; y a ella pertenecen los cuidados todos del interior de la familia, cuidados de amor y de cariño a que sólo puede atender el incomparable celo de esposa y de madre⁹⁸.

Mais dans le même temps, cette bourgeoisie a besoin de plus en plus de main d'œuvre féminine qualifiée pour occuper les postes dans un secteur tertiaire qui se développe (commerces, bureaux) et également de main d'œuvre ouvrière féminine non qualifiée pour faire baisser les coûts salariaux et augmenter les profits. De ce fait, la majorité des

⁹⁵ CUESTA BUSTILLA, Josefina, *Historia de las mujeres en España Siglo XX, T. 1*, Madrid, Instituto de la Mujer, 2003, Annexes 4.3.

⁹⁶ NASH, Mary, « Identidad cultural de género, discurso de la domesticidad y definición del trabajo de la mujer en la España del siglo XIX », *op. cit.*, p. 586.

⁹⁷ *Mujeres, los caminos de la libertad* (texte de présentation à l'exposition au Museo de historia de Cataluña, 2008).

⁹⁸ SÁNCHEZ DE TOCA, Joaquín, *El matrimonio: su ley, su historia, su importancia social*, Madrid, A. de Carlos e hijo, 1875, in JAGOE, Catherine, BLANCO, Alda, ENRIQUEZ, SALAMANCA de, Cristina, *La mujer en los discursos de género*, Barcelona, Icaria editorial, p. 85.

ouvriers voit dans les femmes une concurrence déloyale. Les ouvrières doivent donc faire face à une double hostilité de la part des hommes : celle basée sur la défense de leurs intérêts en tant que travailleurs à laquelle s'ajoute la conception bourgeoise de la place de la femme dans l'espace privé⁹⁹. Mais ce modèle est impossible à mettre en pratique dans le milieu ouvrier du fait des bas salaires masculins.

Les conditions de travail des femmes à l'usine sont dures, cependant le travail à l'usine va permettre aux femmes de sortir de leur sphère domestique, de s'introduire dans l'espace public et, surtout, de se regrouper en premier lieu pour lutter contre les conditions désastreuses de travail. Ce n'est pas le cas pour les femmes qui travaillent seules à leur domicile et qui n'ont pas cette possibilité de regroupement.

En 1905, Teresa Claramunt résume la situation de la femme :

La mujer es y ha sido para el hombre un ser incapacitado para todo y, salvo muy honrosas excepciones, nadie la ha defendido de esa usurpación de eres mía en el sufrimiento; eres mi "esclava", soltera lo eres de tu padre, casada pasas a serlo del marido, y ambos te hacemos depositaria de nuestra honra. Tanto el marido como el padre tenemos derecho a matarte si con tus actos machacaras nuestro nombre [...] No tienes derecho a quejarte, y menos a castigarnos como te castigamos nosotros, porque nosotros tenemos la libertad de la que tú careces y nos es permitidos sin decoro lo que en ti merecería todos los reproches y los castigos más crueles¹⁰⁰.

Et Teresa Claramunt conclut : « *creo imposible representar más gráficamente la brutal glorificación de las prerrogativas masculinas¹⁰¹* ». Elle rend les hommes responsables de l'état d'esclavage des femmes : « *El hombre es, a mi entender, el directamente responsable del infeliz estado de la mujer¹⁰²...* ».

⁹⁹ Autre difficulté pour les femmes, elles devaient également faire face à la double journée comme l'indique Florence Belmonte dans son article « Pour sortir de la sphère privée : éducation et droits individuels (Des années soixante à la Transition) » : « *Mais ce domaine privé, celui de la sphère individuelle, est aussi rythmé par les travaux domestiques, prosaïques, peu valorisants et valorisés au plus bas, dont il est théoriquement possible de s'acquitter collectivement, sans discrimination de sexe. Toutefois, par des mécanismes sociaux, culturels et historiques [...] c'est aux hommes, on le sait, qu'est revenue en général la possibilité de vivre dans l'espace privé un affranchissement d'une part de leurs obligations sociales et professionnelles, une possible rencontre avec soi, avec le bien être. Aux femmes, historiquement consacrées à celui des autres, sont échues les tâches domestiques, l'oubli de soi dans l'attention portée aux siens* ». BELMONTE, Florence, coord., *Op., Cit.*, p. 175.

¹⁰⁰ CLARAMUNT, Teresa, Prologue de *La mujer. Consideraciones generales sobre su estado ante las prerrogativas del hombre*, Mahón, Imprenta El Porvenir del Obrero, 1905, p. 5.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 5.

¹⁰² *Ibid.*, p. 1.

Si la visibilité des femmes au travail dans les usines dérange l'ordre établi par la bourgeoisie, la nécessité de travailler dans laquelle se retrouvent certaines femmes de la petite ou moyenne bourgeoisie (célibat, veuvage, revers de fortune) constitue une entorse encore bien plus problématique. C'est sans doute cette situation complexe qui conduit la bourgeoisie à s'intéresser au problème de la formation des femmes à des professions compatibles avec leur classe sociale. Ces professions seront des prolongements de la fonction maternelle. On retrouve donc principalement ces jeunes bourgeoises dans le monde de l'éducation.

C'est durant *El Sexenio* grâce à l'action du krausiste que l'on commence à se préoccuper réellement de l'éducation des femmes, toutefois le but recherché est qu'elles deviennent de bonnes épouses et mères, récupérant ainsi les stéréotypes de *La perfecta casada*. Durant la Restauration le processus est poursuivi toujours à l'initiative des krausistes avec la création d'écoles professionnelles (de commerce, des postes et télégraphes, de bibliothécaires etc.) tandis que se développent les congrès pédagogiques auxquelles participent en grand nombre les institutrices, notamment celui de 1892 où des voix féminines telles que Concepción Sáiz Otero, Emilia Pardo Bazán, Carmen Rojo¹⁰³, María Goyri¹⁰⁴, Berta Wilhelmi de Dávila¹⁰⁵, (Concepción Arenal étant malade, son discours sera lu) se feront entendre pour donner leurs avis sur l'éducation et la vie professionnelle des femmes.

Mais si le besoin d'éduquer les femmes rencontre moins de résistance à la fin du XIX^{ème} siècle, il y a encore beaucoup de questions en suspens. Une question nouvelle est posée : quelle éducation doit-on donner aux femmes ? Doit-elle différer de celle des hommes ? Quelle est la finalité de l'éducation ? Une finalité domestique ou une finalité professionnelle ? Le problème du contenu des formations ranime le débat sur la coéducation. La coéducation est vue comme l'égalité homme/femme car les deux sexes reçoivent la même instruction. Ces thèmes firent partie des grands questionnements du *Congreso Pedagógico* de 1892. En effet, lors du *Congreso Pedagógico* de 1892 (*La*

¹⁰³ Carmen Rojo (1846-1926), directrice de la *Escuela Normal de Maestras* de Madrid de 1882 à 1917.

¹⁰⁴ María Amalia Goyri y Goyri (1874-1954), écrivaine, professeur et chercheuse. Première étudiante officielle de philosophie et lettres à l'Université. Elle est l'épouse de Ramón Menéndez Pidal et la tante de María Teresa León Goyri.

¹⁰⁵ Berta Wilhelmi de Dávila, née en Allemagne en 1858, morte à Grenade en 1934, pédagogue, fondatrice d'une école et d'un préventorium à Grenade.

Educación del hombre y la mujer) Pardo Bazán dénonça la différence d'éducation entre les femmes et les hommes¹⁰⁶.

Ce début d'instruction, quoique médiocre dans le secteur public¹⁰⁷ et dans les établissements religieux, a fait prendre conscience aux femmes des inégalités qu'elles subissaient face aux lois et coutumes.... Et leur a donné l'envie de s'instruire encore plus et de repousser les possibilités d'instruction ; c'est ainsi qu'à partir de 1910 les femmes pourront s'inscrire à l'université sans autorisation préalable. Néanmoins il y avait encore 71,43 % de femmes qui ne savaient toujours pas lire et écrire en 1900¹⁰⁸. Cette même année, les filles représentent 0,13% des élèves préparant le baccalauréat dans les établissements secondaires. Le pourcentage est de 0,96% pour l'année scolaire 1909-1910 et 2,90% pour 1914-1915¹⁰⁹. La progression n'est pas immense mais significative.

Notons que l'accès à l'éducation a permis l'émergence d'un nouveau type de femme *La Nueva Mujer* qui venait contrecarrer celui de l'*Ángel del hogar* :

Aunque la mayoría de los defensores de la educación femenina apoyaban la mejora en la instrucción con el argumento que permitiría a las mujeres cumplir de manera más eficaz la misión que les estaba destinada como esposas y madres, el establecimiento de escuelas normales e institutos de formación profesional femeninos, así como la reticente admisión de las mujeres en la universidad, significó que unas cuantas mujeres de clase media en los centros urbanos españoles tuvieron la oportunidad de desarrollar carreras y actividades fuera del ámbito estrictamente doméstico. Así, para la última década del siglo, este fenómeno todavía excepcional proporcionó una mínima base en la realidad social española para el cuestionamiento ideológico del ángel del hogar lanzado por la imagen de la "Nueva Mujer", el estereotipo de la mujer moderna e independiente proveniente de sociedades más industrializadas como Gran Bretaña y Estados Unidos¹¹⁰.

Ces *nuevas mujeres* participeront en grande partie à l'émancipation féminine, et c'est à elles que Carmen de Burgos s'adresse le plus souvent dans ses nouvelles et articles de

¹⁰⁶ Emilia PARDO BAZÁN, «*La educación del hombre y de la mujer. Sus relaciones y diferencias*». *Memoria leída en el Congreso pedagógico de 1892*.

¹⁰⁷ Comme nous le verrons ci-après, selon Carmen de Burgos, même la fameuse *Escuela Normal de Maestras* donne un enseignement médiocre.

¹⁰⁸ BALLARIN, DOMINGO, Pilar, « *La educación de la mujer española en el siglo XIX*», *Historia de la educación*, Revista Interuniversitaria, n° 8, 1989, p. 249.

¹⁰⁹ Chiffres donnés par Consuelo FLECHA, «*Mujeres en Institutos y Universidades*» in *Historia de las mujeres en España y Latino América*, op.cit., p. 464.

¹¹⁰ KIRKPATRICK, Susan, *Mujer, modernismo y vanguardia en España (1898-1931)*, Madrid, Ediciones Cátedra, 2003, p. 39.

journaux. Ces *nuevas mujeres* ne sont pas les premières, elles reprennent le flambeau qu'avaient tenu avant elles des « femmes d'exception » comme Josefa Amar de Borbón ou Gertrudis Gómez de Avellaneda ou les premières journalistes, comme Margarita Pérez de Celis directrice du *Pensil Gaditano*, créé en 1857. Emilia Pardo Bazán et Concepción Arenal sont sans aucun doute les figures les plus emblématiques de ces femmes d'exception et *La mujer del porvenir*, publié en 1869 par Concepción Arenal, constitue un des premiers textes de référence publiés en Espagne sur la « question féminine ».

Cependant, du point de vue légal, la situation de la femme, et de la femme mariée en particulier n'évolue guère ni durant le Sexenio ni pendant les années de la Restauration. Les historiennes Mary NASH et Susana TAVERA nous donnent un excellent résumé de ce qu'était la condition de la femme mariée soumise aux codes discriminatoires, civil de 1889, pénal de 1870 et de commerce de 1885 :

La mujer casada no disponía de autonomía personal o laboral, tampoco tenía independencia económica y ni tan siquiera era dueña de los ingresos que generaba su propio trabajo. Debía obedecer al marido, necesitaba su autorización para desempeñar actividades económicas y comerciales, para establecer contratos e, incluso, para realizar compras que no fueran las del consumo doméstico. La ley tampoco reconocía a las trabajadoras casadas la capacidad necesaria para controlar su propio salario y establecía que éste debía ser administrado por el marido. El poder del marido sobre la mujer casada fue reforzado, además, con medidas penales que castigaban cualquier trasgresión de su autoridad: por ejemplo, el Código Penal estableció que la desobediencia o el insulto de palabra eran suficientes para que la mujer fuera encarcelada. Asimismo, el doble estándar de moral sexual le permitía al hombre mantener relaciones sexuales extra-matrimoniales y se las prohibía de forma tan tajante a la mujer que las diferencias quedaron explícitamente manifiestas en la legislación relativa al adulterio y a los crímenes pasionales. El Código Penal establecía que si el marido asesinaba o agredía a la esposa adúltera o al amante de ésta, al ser sorprendidos, sólo sería castigado con el destierro durante un corto espacio de tiempo. En la misma situación, las penas impuestas a la mujer eran mucho más severas: al ser considerado parricidio el asesinato del marido, la sentencia era siempre prisión perpetua¹¹¹.

Les injustices dont sont victimes les femmes à cause des discriminations établies par les Codes espagnols sont au cœur de toutes les revendications féministes. Mais qu'en est-il de ce terme à la fin du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} en Espagne ? Comme le

¹¹¹ NASH, Mary, TAVERA, Susana, *Experiencias desiguales: conflictos sociales y respuestas colectivas (Siglo XIX)* Madrid, Ed. Síntesis, 1999.

rappelle Danièle Bussy Genevois : « *le processus d'acceptation du mot est inégal et long, y compris chez les féministes elles-mêmes*¹¹² ». Comme nous le verrons, Carmen de Burgos aura bien des hésitations à son propos. Le mot « féminisme » a été inventé en 1872 par Alexandre Dumas fils dans sa brochure *L'Homme-femme*¹¹³, page 91, et non par Charles Fourier¹¹⁴ en 1837, mais la première militante à l'employer couramment est Hubertine Auclert¹¹⁵ en 1882. Il semble que ce soit Adolfo Posada qui l'introduit en Espagne en 1899 dans *Feminismo*. Il tente dans ce livre d'en donner une définition :

*Aunque la palabra FEMINISMO se salga del cuadro de nuestro idioma, no encuentro otra que exprese lo que de un modo general expresa; así que, sin discutirla, ni intentar cambiarla con otra que resultase más propia, la acepto y paso a definir su significado. En concepto de todos, feminismo sintetiza, en un término admitido, el movimiento favorable a la mejora de la condición política, social, pedagógica, y muy especialmente económica, de la mujer. Verdad es que en este sentido, todas las gentes que no estén ciegas, bajo el influjo de prejuicios invencibles, son feministas*¹¹⁶.

Concepción Saíz de Otero¹¹⁷, une institutrice représentative de la nouvelle élite féminine, répond à Adolfo Posada, à la suite de la sortie de son livre *Feminismo*, montrant ainsi que les femmes demandent la parole :

*El Sr. Posada, preocupado con los que hablan o escriben de feminismo, se ha olvidado de las que lo hacen. Existe en España un número, no escaso de mujeres que desatando suavemente los nudos de la consuetudinaria rutina, han sabido hacerse personas sin dejar de ser mujeres. No se las ve, apenas se las oye, pero sin embargo, se las siente, y su acción, no por modesta, carece de trascendencia. Ejercida por cada una en el campo limitado de las relaciones amistosas, forma insensiblemente el hábito de considerar a la mujer como algo más que vulgar ama de llaves o frívolo bibelot d'étagère, y crea costumbres que con el tiempo convertirá el hombre en leyes*¹¹⁸.

¹¹² BUSSY GENEVOIS, Danièle, *op. cit.*, p. 83.

¹¹³ <http://www.universalis.fr/encyclopedie/feminisme-histoire-du-feminisme/> consulté le 14/02/2016

¹¹⁴ Charles Fourier, philosophe français (1772-1837) figure du « socialisme critico-utopique », fondateur de l'école sociétaire. Pour Fourier, l'émancipation des femmes est la condition sine qua non de la réussite de l'Harmonie. Il écrit dans *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales* en 1808 : « La nature distribue aux deux sexes ; par égale portion, l'aptitude aux sciences et aux arts ».

¹¹⁵ Féministe militante française en faveur du vote des femmes (1848-1914). Elle entame en 1880 une grève de l'impôt sous prétexte que les femmes n'étant pas représentées ne peuvent pas payer d'impôt.

¹¹⁶ POSADA, Adolfo, *Femenismo*, Oviedo, 1899, p. 20-21.

¹¹⁷ Concepción Saíz de Otero (1851-1934). Elle avait participé activement au Congrès pédagogique de 1892. Elle écrivait régulièrement dans *La Escuela Moderna*.

¹¹⁸ SAIZ OTERO, Concepción, *La revolución del 68 y la cultura femenina – Un episodio nacional que no escribió Pérez Galdós*, (Edición de Carmen Colmenar Orzaes), Madrid, Editorial Biblioteca Nueva, 2006 p. 38 (Edition originale : 15/04/1929).

Elle définit ainsi le féminisme : « *lo que hemos convenido en llamar feminismo es en el fondo una parte de la cuestión social*¹¹⁹ ».

Concepción Jimeno de Flaquer¹²⁰ est également une féministe très active en cette fin de XIX^{ème} siècle et début du XX^{ème}, Carmen de Burgos avait une grande admiration pour elle. Voici comment Jimeno de Flaquer résume le féminisme dans son livre *El Problema feminista* fruit d'une conférence et publié en 1903¹²¹ :

Uno de los problemas sociales que más preocupan hoy a los pensadores es el problema feminista; adviértese su importancia observando que produce vehementes discusiones, invade Congresos, Senados y Academias, levanta controversias entre legisladores, casuistas, filósofos, literatos y pedagogos, habiendo llegado a repercutir en la cátedra sagrada.

No ha encontrado todavía eco en España; no se ha tomado en serio, porque nuestro carácter préstase más a la ironía que a la investigación; porque es más fácil entre nosotros condenar con sátiras un sistema filosófico que estudiarlo. [...] No tiene nada de nuevo el feminismo, ya que la lucha por la causa de la mujer es de todas épocas; sólo es nuevo el carácter que está tomando actualmente, y el vocablo que lo determina.

Algunos españoles figúranse que el feminismo es doctrina que pretende hacer del hombre y la mujer dos adversarios, una lucha, más que en pro de los derechos de la mujer, contra sus deberes; otros, que es producto del socialismo o anarquismo, sin tener en cuenta que no se hace solidario de ningún partido político militante, que Jesucristo fue su precursor, predicando la igualdad de los dos sexos. Compañera te doy, no sierva; esta fórmula sacramental del matrimonio católico entraña el programa feminista.

Dans son livre Jimeno de Flaquer défend la femme. Elle est pour un féminisme modéré, montre un rejet virulent de celles qu'elles qualifient de viragos : « *la virago es repulsiva* » (p. 13) et veut que la femme conserve sa féminité. Elle défend le droit de la femme à travailler : « *darle trabajo bien remunerado que la defienda de la inmoralidad* » (p. 14). Cependant, Jimeno de Flaquer ne demande pas de droits politiques car, selon elle, la politique corrompt : « *Los feministas templados no pedimos para la Eva moderna derechos políticos: siendo inevitable que la política desmoralice a su sexo, evitemos que corrompa a los dos* » (p. 13). Elle se qualifie elle-même de conservatrice : « *No pedimos los feministas conservadores que la mujer haga las leyes;*

¹¹⁹ *Ibid.*

¹²⁰ Concepción Jimeno de Flaquer Ecrivaine espagnole (1850-1910), féministe conservatrice, défenseur active des droits de la femme.

¹²¹ Ce livre est le reflet de sa conférence du 26 mai 1903 à laquelle avait assisté Carmen de Burgos en tant que journaliste. Elle-même en fera écho dans *Diario Universal* du 27 mai 1903.

JIMENO DE FLAQUER, Concepción, *El problema feminista, Conferencia en el Ateneo de Madrid*, Madrid, 26/05/1903 (livre de référence).

anhelamos que inspire a los legisladores la reforma de ellas » (p. 12). Pour elle, la place de la femme est à la maison. Ce qu'elle veut surtout ce sont des réformes des Codes civil et pénal injustes envers la femme. Jimeno de Flaquer dénonce l'ignorance des femmes qui met en péril les enfants : « *Una de las más importantes causas de la mortalidad de los niños es la ignorancia de la mujer* » (p. 33). Comme nous pouvons le constater, tout en adoptant le terme « féminisme », Jimeno de Flaquer défend une image on ne peut plus traditionnelle ; or, nous le verrons au long de notre étude, Carmen de Burgos va récupérer la plupart des revendications de Jimeno de Flaquer.

Si l'accès des femmes à l'éducation et la réforme des Codes Civil et Pénal sont partagés par l'ensemble des « féministes », il n'en est pas de même pour le suffrage féminin. On vient de voir que Jimeno de Flaquer s'y oppose. Ce n'est pas le cas de tous. Dans un article daté de 1901 Emilia Pardo Bazán¹²² revendique le droit de vote féminin :

*Hace falta oír a la otra parte [la mujer]; es necesario que tenga voz y voto la mujer. La mujer no hace las leyes, ni puede siquiera designar al que ha de hacerlas; pero las sufre de lleno, sin atenuaciones; la penalidad es para ella igual en todo caso, y mayor en algunos que para el varón. Así se entiende la justicia*¹²³.

Elle analyse ainsi la situation créée par l'avènement de la bourgeoisie :

*En efecto, la burguesía, que hizo las revoluciones políticas, no las hizo sino para el varón: a la mujer se puede afirmar que en vez de aprovecharla, la perjudicaron ; antes de ellas no era tan inferior al hombre. Un marido del siglo XVIII, sin derechos políticos, se encontraba más cerca de su esposa que el burgués elector y elegible del siglo XIX. Hoy, él ha andado; ella no se ha movido; distancia incalculable los separa. Los derechos políticos influyen en los derechos civiles; en nuestra organización presente, la política ejerce coacción sobre todo. La condición de la mujer contemporánea se resiente – hasta qué punto, lo han dicho con lógica inflexible Stuart Mill y tantos otros – de la anomalía creada por los acontecimientos que engrandecieron al hombre y dejaron a la mujer en su reducida esfera de acción, en su rincón de Cenicienta. Sólo la revolución económica, iniciada desde mediados del siglo, lleva en su programa la igualdad*¹²⁴.

¹²² Emilia Pardo Bazán (1851-1921), écrivaine, conférencière, journaliste, grande voyageuse. Surnommée par Pérez de Ayala « Lope con faldas ». Elle défend surtout le droit à l'éducation des femmes. Elle sera la première femme professeur d'université à la *Universidad Central de Madrid* en 1916, néanmoins elle exerça très peu, les étudiants refusant de venir à ses cours.

¹²³ *La Ilustración Artística*, n° 1015 de juin 1901.

¹²⁴ *Ibid.*

En 1899 Adolfo Posada résumait, dans son livre *Feminismo*, l'opinion dominante sur les droits politiques de la femme :

No es menor la resistencia que ofrecen los prejuicios dominantes en la opinión pública, contra la admisión expresa y específica de la capacidad jurídica de la mujer para el ejercicio de la vida política. La mujer funcionario público, la mujer elector y la mujer representante del Estado en el Municipio, en la Provincia y en las Cortes, choca abiertamente con el concepto reinante en España sobre el derecho y función políticos de la mujer. A nadie sorprende la mujer reina; pero sería cosa que levantaría quizá la más ruidosa de las protestas, aun en las gentes menos preocupadas, una mujer alcalde o una mujer gobernador de provincia. Conceder el voto a la mujer aun para las elecciones locales, está tan distante de la opinión dominante sobre la capacidad política de la mujer, que no es en España ni cuestión siquiera¹²⁵.

Cette contradiction signalée par Adolfo Posada, selon laquelle une Espagnole pouvait être Reine mais ne pouvait pas occuper un poste intermédiaire au sein d'un gouvernement, avait déjà été mentionnée par Concepción Arenal dans *La Mujer del Porvenir* :

¿Cómo una mujer ha de ser empleada en Aduanas o en la Deuda, desempeñar un destino en Fomento o en Gobernación? Sólo pensarlo da risa. Pero una mujer puede ser jefe del Estado. En el mundo oficial se le reconoce aptitud para reina y para estancquera; que pretendiese ocupar los puestos intermedios, sería absurdo. No hay para qué encarecer lo bien parada que aquí sale la lógica¹²⁶.

En 1882, Ambrosio Jimeno, ancien député aux Cortes, dans son livre *La mujer ante el hombre* faisait lui aussi part de son étonnement :

A la que permitís ser reina y gobernar las naciones, ¿Por qué no presidir una república, mandar una provincia o un pueblo, ser miembro de un municipio, de una diputación, de un congreso o de un senado? Por qué? ¿Decid! ¿Por qué? Y no arguyáis con el tiempo¹²⁷.

Carmen de Burgos s'inscrit donc dans le prolongement d'un combat déjà entamé et c'est ce combat qui lui vaudra les foudres de la dictature franquiste. Or ce combat, elle l'a mené en grande partie par l'écriture. On ne peut que rester confondu devant l'énormité de son œuvre écrite. Sans doute pour des raisons économiques –elle avait sa fille et sa sœur à sa charge et ne disposait, comme revenu régulier, que de son salaire

¹²⁵ POSADA, Adolfo, *FEMINISMO*, op. cit. p. 221.

¹²⁶ ARENAL, Concepción, *La Mujer del porvenir*, Vigo, Ur Indo Edicións, 2000 p. 12. 1ère édition 1869.

¹²⁷ JIMENO, Ambrosio, *La mujer ante el hombre*, Zaragoza, C. Ariño, 1882, p. 178.

d'enseignante— mais aussi par conviction car elle croit, nous semble-t-il, contribuer ainsi à la prise de conscience et à la réflexion de ses compatriotes et donc à l'amélioration du sort des femmes, Carmen de Burgos a écrit des milliers de pages sous forme d'articles de presse, de conférences, d'essais et de nouvelles ou romans. C'est à l'ensemble de cette œuvre écrite qu'est consacré ce travail car il ne nous a pas semblé légitime de privilégier l'une de ses activités puisqu'elle les a toujours menées de front. Cette étude d'ensemble permettait, de plus, de déceler une unité de pensée et des évolutions ; de percevoir comment une même préoccupation pouvait être abordée et développée dans des textes de nature différente ; d'analyser ce qui relevait d'une stratégie de communication et d'en mesurer l'efficacité.

Nous avons cependant choisi d'étudier successivement les trois grands genres dans lesquels elle s'est illustrée. Nous commencerons par les écrits journalistiques, d'abord parce que c'est dans la presse que Carmen de Burgos a commencé à écrire, mais aussi parce qu'elle y a trouvé la possibilité d'aborder les sujets les plus variés et de mettre en place des modes opératoires efficaces. Nous consacrerons la seconde partie aux essais et conférences. Il s'agit là de textes plus longs, plus élaborés qui reprennent et poursuivent les réflexions des articles de journaux. Nous aborderons enfin l'œuvre de fiction essentiellement comme expression de l'engagement féministe de l'auteure. Nous analyserons comment le choix de l'intrigue, le dénouement, la construction des personnages servent le projet idéologique que nous avons défini dans ses textes théoriques et journalistiques. Mais nous essaierons également de démontrer que Carmen de Burgos est une romancière/nouvelliste à part entière et que son œuvre de fiction mérite d'être redécouverte.

**PREMIERE PARTIE : CARMEN
DE BURGOS JOURNALISTE**

1. Le métier de journaliste à la fin du XIXème siècle et au début du XXème

Lorsque Carmen de Burgos commence à écrire dans un journal en 1895 la presse espagnole est en pleine expansion. La liberté d'expression est garantie par la loi de 1883. Il y aura néanmoins des périodes de censure pendant la guerre du Maroc et pendant la dictature de Miguel Primo de Rivera. De plus, le 23 mars 1906, la *Ley de Jurisdicciones*, impulsée par Segismundo Moret est votée. Elle implique que les délits contre la patrie et l'armée (offenses faites oralement ou par écrits), sont soumis aux tribunaux militaires, d'où une protestation au Parlement et dans la presse des défenseurs des libertés fondamentales.

En 1900 il y avait 1347 journaux en Espagne, on en comptait 1980 en 1913 et 2210 en 1920, 2289 en 1927. Le tirage moyen d'un journal était de 4800 exemplaires (trois quotidiens seulement avaient un tirage supérieur à 100000 exemplaires). Les années 1910 seront également celles de l'apparition des grands trusts. Les journaux vont à cette époque bénéficier de l'amélioration des techniques de fabrication et de l'utilisation du télégraphe. L'information va couvrir des espaces beaucoup plus vastes. C'est à cette même période que les journaux vont découper les informations en différentes rubriques et qu'apparaîtront systématiquement des colonnes plus frivoles telles que la mode, le cinéma, les voyages... *ABC*, *El Liberal*, *Heraldo de Madrid*, *La Vanguardia* puis plus tard *El Sol*, *La Libertad* vont dominer le marché espagnol¹²⁸.

¹²⁸ SERRANO, Carlos, SALAUN, Serge, *Temps de crise et "années folles"- Les années 20 en Espagne*, Paris, Presses de l'Université de Paris Sorbonne, 2002, p. 51-53.

1.1. Le métier de journaliste vu par Carmen de Burgos

Carmen de Burgos sut s'imposer comme journaliste. Enrique Gonzalez Fiol¹²⁹, lors de l'interview qu'il lui consacre le 24 juin 1922, la qualifie de « *batalladora periodista* », « *una maestra del periodismo* », « *una graciosa causeuse* » ; il avoue se sentir un peu intimidé car : « *iba a entrevistar una intervieweuse* ». Adela Carbone dans *Mujeres y Artistas*¹³⁰ l'appelle : « *Colombine la constante, la activa...* » et on la qualifie aussi de : « *Colombine, la valerosa cronista*¹³¹ ».

Mais quelles sont les conceptions du métier de journaliste de Carmen de Burgos ?

Carmen de Burgos décrit le métier de journaliste dans le prologue du livre d'Alejandro Ber *El caso del periodista español* :

[Alejandro Ber] *traza de mano maestra el cuadro del dolor del periodista, su gran amargura, sus grandes dudas, el suicidio en que consiste su profesión, el aplastamiento que sufre; pero la consciencia que tiene de su fracaso; una gran consciencia que lo rehabilita y que lo hace tan grande como hubiera podido llegar a ser*¹³².

Lorsque Carmen de Burgos écrit ce prologue elle a déjà une quinzaine d'années d'expériences plus ou moins douloureuses dans le journalisme. Elle considère le journal comme une « *tribuna popular*¹³³ », parce qu'il est pour elle : « *cátedra para la multitud, [...] defensa de los intereses generales, [...] una tribuna desde la que se dirige y enseña*¹³⁴ ».

¹²⁹ *La Esfera*, le 24/06/1922. L'interview de Carmen de Burgos fera partie de la collection « *Domadores del éxito* » d'Enrique Gonzalez Fiol (el Bachiller Corchuelo).

¹³⁰ *Nuevo Mundo*, le 11/08/1916.

¹³¹ *Nuevo Mundo*, le 04/08/1904.

¹³² BER, Alejandro, *El caso del periodista español*, Madrid, Imp. De «La mañana», 1917, p. 12.

¹³³ *La Correspondancia de España*, le 02/11/1902.

¹³⁴ *Diario Universal*, le 23/07/1904.

1.1.1. A travers ses articles

Carmen de Burgos donne sa vision de ce que devrait être le métier de journaliste à travers différents articles de journaux. Pour cela, elle choisit de décrire des journalistes étrangères, ce qui lui permet de critiquer ce qui se fait, ou ne se fait pas, en Espagne.

En 1904 elle écrit deux articles concernant les journalistes anglaises. Le premier, *Mujeres periodistas en Inglaterra*, est daté du 26 janvier et porte la signature de Raquel, tandis que le second, *Periodistas inglesas*, du 25 septembre, est signé Marianela. Mais il ne fait aucun doute que les deux articles sont de Carmen de Burgos.

Les deux articles disent pratiquement les mêmes choses. Ils montrent la capacité des femmes à s'organiser en une association, la *Sociedad Femenil de Periodistas* que préside Lady Sarah Wilson, association qui a aussi une vocation sociale :

*La Sociedad de periodistas femeninas no ha reducido su radio de acción a la enseñanza y al recreo; dispone también de un importante fondo de socorros para auxiliar a las que por enfermedad o falta de trabajo se hallen en situación apurada*¹³⁵.

En décrivant le métier de Lady Sarah Wilson, Carmen de Burgos entend prouver qu'une femme est capable d'être correspondante de guerre malgré les risques :

*Nombrada corresponsal militar de un diario inglés, publico durante un año interesantes crónicas, hasta que los Boers la hicieron prisionera en Mafeking*¹³⁶.

*Esta señora [...] es una periodista valiente, que fue corresponsal de un gran periódico de Londres durante la guerra. Se la veía seguir a las tropas [...] Hecha prisionera de los Boers, éstos la retuvieron en rehenes cerca de dos años*¹³⁷.

Carmen de Burgos présente les Anglaises comme des journalistes responsables et professionnelles qui, de plus, ont fondé une école de journaliste :

¹³⁵ *La Correspondancia de España*, le 26/01/1904.

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ *La Correspondancia de España*, le 25/09/1904.

*Miss Cartwright acaba de fundar una Escuela de periodismo para las mujeres, y las debutantes, lo mismo que las ya acreditadas, pueden encontrar útiles consejos en las enseñanzas de ese establecimiento*¹³⁸.

*Pero las mujeres, al invadir, por decirlo así, la Prensa inglesa, han querido hacerlo con competencia y miss Cartwright ha fundado una “Escuela de periodistas”*¹³⁹.

Elle apprécie que les journaux anglais ne confinent pas les journalistes féminines uniquement à des sujets frivoles. En effet :

*Entre las periodistas que más se distinguen debo citar a miss Flora Shavo [...] cuyos artículos sobre las cuestiones coloniales son desde 1899 uno de los rasgos característicos del Times*¹⁴⁰.

Carmen de Burgos présente également une journaliste : « *Mrs Sarah Fooley, que llama la atención del público cultivando el gran reportaje, la entrevistó sensacional relatada con arte admirable*¹⁴¹. ». Elle dévoile ainsi sa propre vision du métier de journaliste.

Elle juge les Anglaises moins superficielles que les Espagnoles. Selon elle, les Anglaises préfèrent la lecture « *aux paseos* » et créent de nombreux journaux féminins. De ce fait : « *Esto hace que el periodismo pueda constituir en el Reino Unido una carrera para las mujeres, las cuales son muy bien retribuidas*¹⁴². ». Elle accuse donc la frivolité des Espagnoles de contribuer à la non-reconnaissance du métier de journaliste.

Elle indique les centres d'intérêt des lecteurs anglais : « *En los diarios ingleses se encuentra la literatura, la crítica, el recreo, la nota cómica, la política, la información, cuanto pueda interesar los diversos gustos del público*¹⁴³. » Carmen de Burgos termine ses articles en montrant que c'est grâce à la fraternité et à l'union des femmes que tout ceci a été possible. On peut donc en déduire qu'il s'agit d'une invitation à prendre modèle sur les Anglaises.

¹³⁸ *La Correspondancia de España*, le 26/01/1904.

¹³⁹ *La Correspondancia de España*, le 25/09/1904.

¹⁴⁰ *La Correspondancia de España*, le 26/01/1904.

¹⁴¹ *Ibid.*

¹⁴² *La Correspondancia de España*, le 25/09/1904.

¹⁴³ *Ibid.*

Dans son article du 23 juillet 1904 « El periodismo femenino en Cuba¹⁴⁴ », Carmen de Burgos souligne que, pour les femmes, le métier de journaliste est un métier nouveau à Cuba et en Espagne, alors qu'à l'étranger il existe déjà de nombreuses « *croniquer y reporter* ». Selon elle, pour être un bon journaliste il faut aussi avoir les mêmes qualités d'écriture qu'un écrivain :

[...] *se le exigen [al periodista] [...] un estilo conciso, vibrante, con más ideas y noticias que imágenes y palabras, y con el ardor apasionado de los combatientes del ideal. [...] y las condiciones de erudición y de arte que requiere la literatura, para expresar en forma bella, clara y sencilla los pensamientos*¹⁴⁵.

Mais surtout : « [...] *el periodista necesita valor para decir la verdad como le ordene su conciencia, integridad para que su palabra sea respetada y entusiasmo para comunicarlo a los lectores*¹⁴⁶ ». Carmen de Burgos termine son article en affirmant que les femmes possèdent toutes les qualités qui font un bon journaliste.

Le 15 août 1906 Carmen de Burgos écrit un article dans sa colonne *Femeninas* intitulé « Periodista italiana », malgré ce titre la moitié de l'article concerne l'Espagne. Tout comme en 1904, elle affirme qu'il y a de plus en plus de femmes dans le journalisme et que c'est un nouveau métier pour elles. Néanmoins elle pense que s'il y a beaucoup de collaboratrices très peu sont celles :

[...] *que toman parte en las tareas diarias de la Redacción, las que escriben el artículo palpitante de vida que espera el cajista para lanzarlo al público, las que viven esta vida azarosa, en la que se escucha el eco de todas las miserias, de todas las aspiraciones, de todos los dolores y anhelos de la Humanidad.*

Elle présente ensuite deux journalistes italiennes Matilde Serao¹⁴⁷ et Olga Loti qu'elle décrit : « *como la madame Severine de la Italia* », ce qui équivaut à dire qu'elle est une journaliste féministe.

¹⁴⁴ *Diario Universal*, le 23/07/1904.

¹⁴⁵ *Diario Universal*, le 23/07/1904.

¹⁴⁶ *Ibid.*

¹⁴⁷ Carmen de Burgos avait rencontré Matilde Serao lors de son voyage en Italie en 1906. Elle l'a décrit dans *Por Europa* p. 242 : « *Matilde Serao es más simpática, tiene un temperamento de luchadora; con actividad asombrosa dirige un gran periódico diario, El Giorno, colabora en él, da conferencias, escribe novelas y hace una agitada vida de sociedad. Hemos coincidido en las opiniones contrarias al feminismo, y favorables al divorcio. Se propone hacer aquí la campaña que yo he realizado en España. Sin duda nos*

Carmen de Burgos présente Olga Loti comme une véritable journaliste : « *Febea*¹⁴⁸, [...] realiza su labor de obrera; hace un continuo trabajo de Redacción [...] », qui ressemble à une femme ordinaire : « [...] atiende al sustento de sus hijos, sobresaliendo entre todas sus hermosas cualidades la de ser una madre ejemplar ». Elle souligne également : « *Febea no es feminista en el sentido antipático que se da a esta palabra ; pero su ejemplo es de los que más favorecen a la causa femenina* ». Selon Carmen de Burgos ce sont les journalistes comme Olga Loti qui participent à l'émancipation féminine. Il est évident que le portrait d'Olga Loti que dresse Carmen de Burgos ressemble beaucoup à son propre portrait.

Carmen de Burgos donne les secrets d'une bonne journaliste et commence par rappeler ce qu'avait écrit Nogales¹⁴⁹ :

Hace algunos años que el ilustre Nogales dedicó uno de sus cincelados artículos a las periodistas españolas, y en él nos daba un consejo envuelto delicadamente bajo la forma de una reflexión: "Las periodistas –decía – necesitan despreocuparse".

Puis elle donne le fruit de sa propre réflexion :

Yo creo que aquí se encierra todo el secreto del periodismo; hay que no pensar en los que nos leen, ni en la conveniencia de lo que se dice; hay que escribir como si nadie hubiese de leer las cuartillas que tenemos delante. Sin esto se puede ser sincero, y la sinceridad es el único medio de llegar a tocar los corazones.

Et c'est très certainement la règle qu'elle devait s'appliquer.

Quelques années plus tard Carmen de Burgos revient sur le métier de journaliste. Elle écrit un article dans *Heraldo de Madrid* le 30 septembre 1915 : *La gran "reporter"*¹⁵⁰. Elle a maintenant une quinzaine d'années d'expérience dans le journalisme. Elle a été par deux fois correspondante de guerre et fait de nombreux reportages de voyages. Elle affirme : « *Los grandes triunfos del periodismo moderno no son triunfos de literatas ni de cronistas, son triunfos de "reporter"* ». Elle précise qu'elle savait que les grands

ha aproximado la simpatía del periodismo; en mi viaje he encontrado muchas intelectuales; ninguna periodista como Matilde Serao.»

¹⁴⁸ Febea est le pseudonyme d'Olga Loti.

¹⁴⁹ José Nogales Nogales (1860-1908) journaliste, oncle du journaliste Manuel Chaves Nogales.

¹⁵⁰ *Heraldo de Madrid*, le 30/09/1915.

reporters se trouvaient aux Etats-Unis, mais elle est très étonnée de découvrir qu'il y en a une très proche d'elle, au Portugal, en la personne de Virginia Quaresma.

Elle fait l'éloge de Virginia Quaresma, ce qui est une manière de donner son point de vue sur ce que doit être un bon reporter :

Virginia Quaresma es una periodista de vocación [...] enamorada del periodismo, al que ha consagrado toda su vida. Posee una rara instrucción [...] conocedora de varios idiomas, oradora y cronista notable, ella no quiere ser más que "repórter".

Elle présente Virginia Quaresma comme une femme et une journaliste moderne, reconnue dans son travail : « [...] *se pagan sus reportajes a precio de oro* », qui voyage à la recherche de l'information : « *Todos los años pasa seis meses en el Brasil y seis meses en Lisboa.* », et n'hésite pas, malgré les risques, à se déplacer sur les lieux de bataille au plus proche de l'information¹⁵¹ :

Cuando estalló la revolución en Lisboa. A los primeros tiros, el director nos miró sin atreverse a pedirnos que saliéramos. Ninguno de los redactores se movía de su sitio... pero yo era "repórter"... [...] me lancé a la calle, a pie, sola.... La tropa avanzaba por la avenida de la Libertad haciendo fuego y yo corría entre las balas pensando que no me darían.

Autre qualité vantée par Carmen de Burgos, Virginia Quaresman n'hésite pas non plus, si besoin, à se travestir :

[...] lo más difícil que he hecho fue la información de la muerte del duque de Palmelh. Había dejado previsto en su testamento que no se dejase entrar a ningún periodista. Yo me disfracé de hermana de la Caridad y pasé la noche junto al cadáver. Allí [...] me enteré de todas las disposiciones, de la enfermedad, de todos los detalles, y al día siguiente mi periódico pudo publicar una plana entera.

Carmen de Burgos souligne également que Virginia Quaresma fait du journalisme d'investigation avec un sens critique :

¹⁵¹ Dans sa nouvelle *En la guerra*, Carmen de Burgos reprochera aux journalistes de rester confiner dans un hôtel au lieu de se déplacer sur les champs de bataille comme elle-même le fera.

Ocurrió entonces un suceso, al que no se dio importancia: una mujer casada que se suicidó, dejando una carta en la que así lo confesaba. Yo sospeché, seguí la pista, hice examinar la letra y descubrí que la habían asesinado entre una hermana suya y su marido. No era éste el primer crimen: descubrí un infanticidio.

Et n'hésite pas à payer de sa personne : « [...] *En mi afán de acumular prueba me comprometí demasiado, y aquella mujer, al verse descubierta, me echó mano al cuello [...] Estuve muy grave ; pero se esclareció la verdad* ».

Carmen de Burgos fait le portrait d'une journaliste qui consacre sa vie à son métier :

*Yo no me casaré jamás*¹⁵². [...] *Además estoy demasiado enamorada de mi arte para poder enamorarme de otra cosa. No tengo miedo a nada del mundo más que a la persona que he de amar. Por eso huiré de ella y seré siempre la camarada de todos mis compañeros: la "repórter"*.

A travers ces différents exemples tirés de l'étranger, Carmen de Burgos veut encourager les directeurs de journaux à confier aux femmes journalistes d'autres colonnes que la mode, les spectacles, la beauté, la maison..., comme elle-même écrit à Juan Ramón Jiménez le 14 octobre 1908 : « [...] *he tenido la desgracia de tener que hacer de la pluma instrumento de trabajo y por eso escribo "Femeninas"*¹⁵³ », lorsqu'elle le sollicite pour *Revista Crítica*. Mais c'est également un appel aux femmes à collaborer pour faire reconnaître leurs compétences et un encouragement à les faire sortir des sentiers battus.

1.1.2. A travers ses interviews

Carmen de Burgos a donné sa conception du journalisme à travers différentes interviews ou dans son autobiographie, que nous pouvons considérer comme une pseudo-interview, puisqu'elle se pose elle-même les questions. Pour Carmen de Burgos le journalisme doit être un journalisme militant :

¹⁵² Virginia Quaresma (1882-1973) journaliste portugaise à *A Capital* était homosexuelle, elle ne s'est effectivement jamais mariée.

¹⁵³ UTRERA, Federico, *Memorias de Colombine La primera periodista*, Madrid, Imprenta Fareso, S.A., 1998, p. 114.

Mi labor de periodista es extensa, apasionada por todas las causas nobles. [...] He escrito muchos miles de artículos en toda la prensa del mundo; me los han traducido a todos los idiomas. Me pegaron y me elogiaron. [...] No tengo vanidad de escritora, y si alguno de mis compañeros la padece, le aconsejo que se haga periodista militante, vaya a las redacciones y verá cómo se nos dan los bombos... El lector puede tener la seguridad de que hemos puesto de necio y majadero por lo menos al insigne que elogiamos¹⁵⁴.

et il doit défendre des causes qu'elle juge, selon ses critères, justes :

—*Y así, como periodista en activo, hizo usted campañas sobre todos estos temas que ahora están llegando al Parlamento, ¿no es eso?*

—*Sí. El voto femenino, la pena de muerte, la igualdad legal de los hijos... Y no sólo desde la tribuna periodística: en el mitin, en la conferencia, en el libro, en todas las formas de propaganda posible, luché por esas leyes que yo creía justas y humanas, entonces, cuando todos eran desvíos y hostilidades...*

—*¿Y el divorcio?*

—*También, también el divorcio... Gran campaña aquella... Un revuelo enorme, centenares de cartas... [...]*

—*Entonces era yo redactora de El Diario Universal...¹⁵⁵.*

Elle insiste également sur le rôle de diffuseur des idées progressistes :

Carmen de Burgos, izquierdista y feminista de toda la vida, no de la hora fácil del triunfo, sino de todas las horas, fue periodísticamente la iniciadora, la precursora de estas realidades ya incorporadas a la Constitución.

No hubo campaña periodística sobre estos que ella no hiciera, adelantándose en el tiempo a la modalidad más reciente—reportaje, encuesta—del periodismo nuestro.

—*Así es... Usted no tiene idea de lo que entonces—han pasado veinticinco años—era esto de que una mujer fuese periodista y se interesase por las ideas avanzada¹⁵⁶.*

D'un point de vue formel elle affirme qu'il faut innover, oser de nouvelles pratiques :

Sin vanidad, puedo decir que así como a los reyes se les da un sobrenombre, a mí me cuadra el de Precursora en el periodismo yo he sido la primera mujer española que ha celebrado interviews con políticos y con artistas...

He sido la primera mujer que en España ha sido corresponsal de guerra, pues fui enviada a Marruecos por el Heraldo de Madrid¹⁵⁷.

[...] *Ahora dirijo la Agencia Telegráfica Latinoamericana...¹⁵⁸.*

¹⁵⁴ BURGOS, Carmen de, *Al balcon, Op.*, Cit., p. 12.

¹⁵⁵ *Nuevo Mundo*, le 24/10/1931 – interview de José Montero Alonso.

¹⁵⁶ *Ibid.*

¹⁵⁷ *La Esfera*, le 24/06/1922 – interview de E. Gonzalez Fiol.

Mais pour cela, dit-elle, il faut être proche de l'actualité et ne pas craindre de travailler durement :

[...] *Un día me pongo el mantón y escandalizo a mi portera, para ir a enterarme de cómo son las casas donde duermen los golfos o cómo viven los gitanos del barrio de las Cambroneras. Otro día tomo un palco en el Real y escandalizo a mis amigas con mi lujo (podían ver que son las cuatro de la mañana y aún arde mi lámpara de trabajo). [...] Yo tomo el tren para ver la miseria de Almadén o para aceptar una paella con mis amigos en la Albufera valenciana.*

Ce qu'elle souhaite surtout c'est qu'il n'y ait pas de distinction de sexe :

*Había mujeres que escribían, sí... pero no que fueran verdaderamente periodistas, que realizasen el mismo trabajo, de redacción y de calle, que los hombres. Yo fui la primera redactora de un periódico diario...*¹⁵⁹

Mais avec le recul, Carmen de Burgos exprime une certaine amertume, car elle n'a pas toujours pu faire le journalisme tel qu'elle le concevait :

A mí me ha perjudicado [el periodismo] —me replicó—la mayor parte de la labor periodística a que la lucha por la vida me obligó, lo mismo que las obras prácticas para la mujer que he tenido que componer... Cuando algún imbécil pretende hacerme de menos, me llama la ilustra autora de ¿Quiere usted comer bien?...¹⁶⁰.

Fatiguée, en 1922 elle songe à abandonner le journalisme :

- *¿Y cuál es su ideal para lo porvenir?*
- *Dejar el periodismo e irme a Portugal, que es un gran pueblo*¹⁶¹.

Pour elle le journalisme a été tremplin, car ce qu'elle aime c'est «*Escribir sin ser profesionales de la escritura es un deleite supremo que consuela todos los dolores. Y después suspira: “Si yo pudiera escribir sin profesionalismos!”*¹⁶²» ; elle ajoute que depuis très longtemps elle veut se consacrer de préférence à l'écriture de romans :

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ *Nuevo Mundo*, le 24/10/1931 – interview de José Montero Alonso.

¹⁶⁰ *La Esfera*, le 24/06/1922 – interview de E. Gonzalez Fiol.

¹⁶¹ *Ibid.*

¹⁶² *Nuevo Mundo*, le 11/08/1916 – interview d'Adela Carbone.

« *Ahora empiezo mi labor seria. [...] llevo tantos años de escritora, no me he atrevido a escribir mi primera novela*¹⁶³ ».

Mais Carmen de Burgos doit beaucoup à *Colombine*. C'est *Colombine* qui l'a rendue célèbre et qui lui a ouvert bien des portes dont celle de la littérature et de la politique.

1.1.3. Dans la conférence de Logroño

Dans sa conférence de Logroño du 24 mars 1912¹⁶⁴, Carmen de Burgos développe longuement ses idées sur le journalisme qui, selon elle, « [...] *es muy influyente por su continuidad y su divulgación. Se hace a un tiempo de él catedra y tribuna* ». (p. 20)
Elle le considère comme un témoin de la vie réelle :

Las columnas del periódico encierran la vida entera con todas sus palpitaciones, la noticia, el suceso, el pensamiento, la evolución política, las ideas de todas clases, la información y hasta el entretenimiento, la frivolidad, el figurín de modas que nos familiariza con la silueta de actualidad. (p. 20)

Carmen de Burgos apprécie le progrès, elle rend grâce à l'invention du télégraphe¹⁶⁵ qui a révolutionné le journalisme et qui intensifie la vie de chacun : « *Puede decirse que el periódico centuplica la intensidad del vivir poniéndonos por el sistema telegráfico al corriente de todos los acontecimientos del mundo. No comprendemos ya la vida antigua sin noticias de pueblo a pueblo* ». (p. 20)

Pour Carmen de Burgos, tous les journaux ne se valent pas. Elle s'en prend autant aux journaux réactionnaires qu'à ceux qui sont au service de certains intérêts (peut-être pense-t-elle à *El Siglo* avec qui elle a eu des démêlés en 1904, suite à son enquête sur le divorce en 1903 dans *Diario Universal*). Pour elle, ces journaux ne font pas partie de la bonne presse : « *¡Lástima que haya periódicos reaccionarios o al servicio de interés*

¹⁶³ BURGOS, Carmen de, *Al balcón, Op., Cit.*, p. 12.

¹⁶⁴ BURGOS, Carmen de, *Influencias reciprocas entre la mujer y la literatura*, Logroño, Imprenta La Rioja, mars 1912 (Edition de référence).

¹⁶⁵ Carmen de Burgos a constaté personnellement l'importance du télégraphe lors de son séjour à Melilla en tant que correspondante de guerre en 1909.

particulares! Esos no los conceptúo entre la verdadera y altísima Prensa de que me ocupo ». (p. 20)

Carmen de Burgos pense bien connaître le métier de journaliste car, en 1912, elle a déjà plusieurs années d'expérience dans la rédaction d'articles. Pour elle, la bonne presse est celle où elle travaille. Elle décrit ce que serait une presse idéale : «*Esta suele tener sus defectos, hijos más bien de la costumbre, el periódico sería ideal si no tuviera nunca folletines poco artísticos, relatos de crímenes, suicidios, sangre... toros... y pequeñas novelas de reportaje* » (p. 20). Pourtant Carmen de Burgos écrit elle aussi des reportages de voyage. On peut supposer que la bonne presse doit ressembler à *Revista Crítica* (qu'elle a fondée en 1908) ou à *Prometeo* (journal de Ramón Gómez de la Serna fondé en novembre 1908).

Sa conception de ce que doit être l'image de la femme véhiculée par la presse est particulièrement intéressante :

La leyenda moderna la crean los periódicos entrelazándola a las figuras de mujeres mezcladas en un crimen o de bailarinas y comediantas; cosas ambas de funestos efectos para la fantasía femenil. Precisamente el periódico debe hacer resaltar la mujer real, con su nombre auténtico y no hacer de ellas seres novelables. [...] Puede defender a la mujer no con artículos feministas sino justificándola frente a la inverosimilitud. (p. 20)

Ainsi, selon elle, la femme aurait plus besoin d'empathie et de protection que d'articles féministes, mais elle ne précise pas ce qu'elle entend par article féministe.

Pour Carmen de Burgos, la femme journaliste a un grand rôle à jouer pour moraliser la presse. Le ou la journaliste doit conjuguer en même temps les qualités d'un écrivain et celles d'un combattant qui défend ses idéaux et, par conséquent avoir des qualités morales : «*Tiene que tener el periodista valor para decir la verdad como se la ordene la conciencia, integridad para que su palabra sea respetada y entusiasmo para comunicarlo a los lectores*» (p. 20). Il n'a pas un travail de panache, mais plutôt de lutte qui l'oblige à côtoyer aussi bien les joies que les misères et les douleurs de la vie.

Carmen de Burgos ne s'éloigne pas du stéréotype de la femme, elle soutient que contrairement aux journalistes américaines le rôle de la journaliste espagnole est très proche du rôle maternel :

[...] *La mujer entre nosotros tiene la ventaja de que no desempeña el reportaje con las extravagancias de las norteamericanas y puede elegir su labor educativa; fijarse en adelantos e instituciones benéficas, recoger dolores de los pequeños, de los humildes, de los afligidos, tristezas del corazón, angustias de la existencia de un luchador modesto y tener para todos una palabra consoladora o una lagrima de ternura.* (p. 20)

Comme nous le verrons, Carmen de Burgos a effectivement eu un rôle maternel, tel qu'elle le décrit ci-avant, lors de son séjour à Melilla en tant que correspondante de guerre en 1909. Elle était la mère par procuration des soldats. Officiellement elle venait leur donner du réconfort et se proposait de faire le lien entre eux et leurs familles.

Carmen de Burgos veut « rassurer » son auditoire mais il est permis de penser qu'en fait elle ironise lorsqu'elle affirme :

No es de temer que la mujer abandone la familia y el hogar por el estudio y la ocupación seria, como no lo abandona por ir a bailes, paseos y visitas continuamente. La mujer abandona sólo el hogar para hacerse monja. No temed los demás casos. El sentimiento de la familia es natural, va en el corazón y no lo desconoce nadie. (p. 20-21)

Elle se moque donc de la frivolité de la femme et de la religion (les deux seules activités permises à la femme dans la société traditionnelle patriarcale. Ces deux activités ne font pas peur car elles ne permettent pas l'autonomie de la femme, en revanche l'étude, le travail, la politique, le syndicalisme... font très peur puisqu'ils permettent l'indépendance de la femme). Mais elle souligne aussi le courage des femmes journalistes : « *La primera periodista que hubo en España fue maestra de energías. Carmen Silva, esposa del Director de El Robespierre Español, quedó al frente del periódico*¹⁶⁶ ». (p.21)

Comme nous pouvons le constater sa vision du journalisme est très proche de celle offerte dans ses articles sur les journalistes étrangères que nous venons d'étudier.

¹⁶⁶ Tout comme Carmen de Burgos qui a fait vivre le journal de son mari *Almeria Alegre*, mais pour des raisons moins louables que celles de Carmen Silva.

1.2. Activités journalistiques de Carmen de Burgos

1.2.1. Différents journaux où elle a travaillé

Nous avons localisé des articles de Carmen de Burgos dans 60 journaux différents (*La Luz del Porvenir*, *ABC*, *Cosmópolis*, *El album ibérico-americano*, *El globo*, *El liberal*, *El país*, *El pueblo*, *Feminal*, *La Correspondancia de España*, *El duende*, *La Esfera*, *La Estampa*, *La lectura*, *Nuevo mundo*, *Por esos mundos*, *Prometeo*, *Revista de la Raza*, *Revista crítica*, *Arco Iris Sevilla*, *O Mundo*, *A sembradora*, *Donna...*) mais les principaux journaux où elle écrit sont *Diario Universal* et *Heraldo de Madrid*. Nous avons donc centré notre analyse sur ces deux journaux mais nous avons étudié également, compte tenu de l'intérêt qu'ils présentaient, quelques articles parus dans *Álbum Iberoamericano*, *Correspondancia de España*, *El Globo*, *La Luz del Porvenir*, *ABC*, *Prometeo*, *El Pueblo*, *Arcoiris*, *Mercurio de Barcelona*, *Mujer*, *La Estampa*, *La Esfera*, *Patria y Poesía*, *Flores y Abjeas*, *El Duende*, *Nuevo Mundo*.

Avant *Diario Universal* (1903), Carmen de Burgos avait publié essentiellement dans *La Luz del Porvenir*, *Álbum Iberoamericano*, *La Correspondancia de España*, *El Globo*. Parallèlement à sa collaboration avec *Diario Universal* (après 1903), Carmen de Burgos publie dans *Álbum Iberoamericano*, *ABC*, *El Radical de Almeria*. Parallèlement à celle avec *El Heraldo de Madrid* (à partir de 1906) elle publie de manière épisodique notamment dans *Revista Crítica*, *Prometeo*, *El Pueblo*, *Nuevo Mundo*, *El Radical de Almeria*, *Mujer*, *La Esfera*, *La Estampa*.

Carmen de Burgos a employé différents pseudonymes : Honorine, Marianela, Raquel, Perico el de los Palotes (en 1917 dans *Heraldo* pour la section littéraire), Gabriel Luna, Claudine, Colombine, Duquesa Laureana, Condesa de C***, Isabel León, León de Lara. Le plus célèbre est bien entendu *Colombine*, que Carmen de Burgos utilisa pour la première fois dans *Diario Universal* le 11 janvier 1903. C'est Carmen de Burgos elle-

même qui explique la genèse de ce surnom dans un article qui fait partie d'un recueil *Al Balcón*¹⁶⁷ :

*Augusto Suárez de Figueroa me dijo el primer día de Diario Universal:
- Usted se llamará Raquel en el periódico.
Le dijo en voz alta en la redacción y el seudónimo no se puede pensar perfectamente nunca, no se puede hallar ni todo lo supremo ni todo lo indiscutible que se quisiera. Siempre es discutible y liviano para uno mismo. Es una cosa de bagatela y de impremeditación.
Apareció aquel primer número de Diario Universal, que sólo leímos los redactores, porque no salió al público. Fue el ensayo general, con trajes, con pruebas, con número: el número humilde, caliente, perfumado, sin doblar. Mi artículo apareció con el seudónimo de Raquel, pero a Figueroa, por lo mismo que el seudónimo puede ser cualquiera antes de ser "uno", movido, propagado y hermanado, se le ocurrió que en el número definitivo del día siguiente me llamase Colombine. ¿Por qué? ¿Quizás creyó por la desenvoltura, por la agilidad y por la frivolidad que necesita el periódico mezclar a la sesudez de sus artículos de fondo y sus políticas era necesario que yo firmase Colombine? No lo sé. En íntimo coloquio con uno mismo no se puede justificar un seudónimo. Os es un acróstico, y en ese caso es algo muy externo y muy incongruente, o es un nombre novelesco o histórico de buena sonoridad, y entonces siempre al sentirse bajo el nombre supuesto nos encontramos distintos a él con hondas diferencias insuperables sin entusiasmo ni familiaridad con el seudónimo.*

Elle nous explique également pourquoi elle a accepté ce pseudonyme :

*¡Colombine! Acepté el seudónimo porque me lo dio un periodista insigne, un maestro, y quise revestirme al escribir de alegres carcajadas, de ligera frivolidad, de loco cascabeleo y relumbrón de lentejuelas de metal y collares de vidrio, de todo el aturdidor torbellino en que aparece envuelta la romántica, graciosa y picaresca hija de Casandra, esa creación de la comedia italiana que conquistó el mundo con sus risas. Se logra pocas veces; la escritora que sueña, piensa y analiza no puede reír con la alegre despreocupación de la pagana Colombine.
[...] ¡Colombine! Es para mí una cosa del oído más que del corazón y sólo cuando pienso veo a esa otra mujercita graciosa e insufrible del teatro.*

Mais avait-elle vraiment le choix ? Avant de travailler à *Diario Universal*, elle avait écrit peu d'articles et, pour des raisons économiques, avait besoin de compléter son

¹⁶⁷ BURGOS, Carmen de, *Al balcón, Op., Cit.*, p. 95-96.

salaire d'institutrice qui était de 1500 pesetas annuelles¹⁶⁸. Pour comparaison, nous citons un article de Juan José Morato¹⁶⁹ dans *El Socialista* :

El salario y la vida en Madrid. ¿Qué salario mínimo necesita el obrero en Madrid para reponer estrictamente las fuerzas gastadas en el trabajo? [...] Una familia de dos individuos [...] y no gastando un solo céntimo en nada que no sea lo estrictamente necesario [...] ha de ganar cada día un salario que no baje de 3 o 3,25 p., o si ha de reponer sus fuerzas [...] en medianas condiciones de salud, necesita 5 a 5,25 p. [diarias]. Ahora bien: el salario medio, sin ser diario ni mucho ni menos, acaso no llegue en Madrid a 2.50 p.

Ceci nous indique que Carmen de Burgos, avec les 4.10 pesetas par jour de son salaire d'institutrice, ne pouvait pas subvenir à ses besoins, ceux de sa fille et également de sa sœur Catalina qui vivait avec elle. Mais, comme nous le verrons dans cette partie, la vie matérielle de Carmen de Burgos s'améliora très rapidement.

En 1907 dans son prologue de *La Cocina Moderna*¹⁷⁰ elle explique que : « *trabajando como obrera, hace de la pluma aguja para ganar el sustento* » et Ramón Gómez de la Serna nous confirme l'obligation dans laquelle elle se trouvait de compléter son salaire d'institutrice pour vivre décemment :

Carmen, con su sombrero triste y con su hija siempre en brazos, hizo sus estudios de maestra superior, ganó sus oposiciones a Normales, entreverando todo eso con artículos en todos lados y hasta escribiendo fajas en casa de una modista que tenía un periódico de modas [...] escribía para vivir¹⁷¹ [...]. Por entonces aparece en mí lo excepcional, el amor compatible con el ser literato, la relación con la escritora que vive independientemente aunque pobre, gracias a artículos mal pagados, a un puesto de maestra y a traducciones : Carmen de Burgos¹⁷².

Très vite le public saura qui se dissimule derrière *Colombine*. Carmen de Burgos ne l'a jamais caché, au contraire on verra très souvent son nom accolé à son pseudonyme. De fait, dès le 4 janvier 1903, *La Crónica Meridional* (Almeria) dévoilait l'identité de *Colombine* :

¹⁶⁸ NÚÑEZ REY, *Op. Cit.*, p. 90.

¹⁶⁹ Juan José MORATO (1864-1938), socialiste espagnol, typographe de profession, ami et collaborateur de Pablo Iglesias. Il a écrit de nombreux ouvrages sur le socialisme espagnol *Partido Socialista Español* (1918), *Historia de la Sección Española de la Internacional (1868-1874)* (1930) et *Pablo Iglesias Posse, educador de muchedumbres* (1931).

¹⁷⁰ BURGOS, Carmen de, *La Cocina Moderna*, Valencia, Prometeo Sociedad Editorial, 1907.

¹⁷¹ BURGOS, Carmen de, *Confidencias de artistas, Op., Cit.*, p. 15.

¹⁷² GÓMEZ DE LA SERNA, Ramón, *Automoribundia* – Vol. II, Madrid, Ediciones Guadarrama, 1974, p. 210.

De la redacción del nuevo periódico de Madrid, “Diario Universal”, forma parte nuestra paisana la conocida escritora D^a Carmen de Burgos Seguí, la cual se ha encargado de la sección de “Lecturas para las mujeres” y firmará con el seudónimo “Colombine”.

Dans le prologue de *Confidencias de artistas* Ramón Gómez de la Serna s’interroge sur le pseudonyme *Colombine* :

¿Corresponde Colombine a Carmen?

Un poco extraño resulta ese nombre junto a su otro nombre. Colombine es ingrata y voluble aunque intrépida y amorosa. Colombine no es Carmen, no; pero Carmen no ha querido abandonar ese nombre después de haberle usado durante tantos días de lucha, como no queriendo abandonar el día del triunfo a esa mujercita graciosa y sentimental, a esa pizpireta Marionetta, que la acompañó en sus días de lucha, aunque tenga en su nombre algo de locura, de desaprensión y de escándalo. Carmen, a través del tiempo y de la asiduidad con Colombine, la ha educado, ha hecho de su concepto otro concepto, conservando su gracia, su generosidad y el buen corazón que tenía en el fondo el nombre de Colombine: ella ha hecho que el frívolo nombre aclarase la vida en vez de complicarla con su coquetería y su liviandad y ha hecho que él imponga desde lo alto un buen ejemplo de libertad y de valor. En vez de rechazar la ligereza de ese nombre, para dar una lección a las damas severas y mortificantes, lo ha recogido y lo ha dignificado benévola y fraternal¹⁷³.

Tout le monde ne verra pas dans *Colombine* la compagne de Pierrot, par exemple le journal catholique *El Castellano*¹⁷⁴, daté du 8 février 1908, a des propos injurieux envers Carmen de Burgos :

[...] lleva un nombre cristiano hermosísimo [...] CARMEN. A la profesora de la Normal de Toledo debió parecerle, sin embargo, un nombre vulgar, ordinario, y propio de damas adocenadas, no literatas de su altura, y prefirió cambiarlo por un extranjero, estrambótico [sic], extravagante y mal oliente, el de Colombine.

[...] Colombine significa palomina, [...] y palomina muchos lectores saben lo que es, pero otros no lo saben, de seguro, y no sé si hallaré medio de decírselo sin ofender sus oídos y sus narices. [...] Si conocía la significación de su seudónimo y a pesar de este conocimiento lo adoptó, también está juzgado su gusto literario que busca una porquería para vestirse con ella, y así vestida, presentarse en público.

¹⁷³ BURGOS, Carmen de, *Confidencias de artistas*, Madrid, Imprenta de Juan Pueyo, 1916, p. 15-16.

¹⁷⁴ NÚÑEZ REY, *Op. Cit.*, p. 200 article intitulé : « Colombine, nombre simbólico ».

Comme nous le verrons, Carmen de Burgos utilisera aux mêmes époques différents pseudonymes tout en signant également certains articles de son propre nom, voire de la seule lettre C., en fonction de la teneur de l'article et du journal. Les articles très virulents sont signés *Gabriel Luna*, car elle avait l'obligation de se masquer pour ne pas aggraver ses problèmes avec l'Eglise et le Ministère de l'Instruction publique.

Dans un article sur *Los Seudónimos de señoras*¹⁷⁵, Cándida López Venegas écrit :

[...] *El seudónimo es casi necesario a toda mujer que escriba, y mucho más si esta es española. La prevención con que generalmente se mira a las escritoras es muy grande, y sólo desaparece o se atenúa algo, cuando éstas se dedican sólo a escribir crónicas de modas, o cuentos para niños, pero al tratar otros asuntos reaparece nuevamente, y la crítica apasionada y satírica se ceba despiadadamente en un ser tan digno de disculpa como indefenso. [...] No soy partidaria completa del uso de los seudónimos, pero comprendo que son un arma defensiva o preventiva, pues para tratar de todo poniendo al pie de los trabajos el nombre y apellidos, es necesario tener la autoridad de la Pardo Bazán, o los puños de Colombine; y como ninguna de esas dos condiciones son de fácil adquisición, no seré yo quien abogue porque desaparezca un uso, que favorece a un sexo, sin perjudicar al otro.*

Cándida López Venegas rappelle, mais sans la nommer, les problèmes de Carmen de Burgos avec Matilde T. de Oiz : « [...] *Matilde T. de Oiz se firma Raquel; por cierto que se han suscitado violentas discusiones, porque otra escritora mucho más joven empezó a usar el mismo seudónimo.* » Matilde T. de Oiz¹⁷⁶ écrivait dans *La Tradición Navarra* et l'incident est repris dans *El Siglo Futuro* (2 journaux catholiques) qui abominait Carmen de Burgos jusqu'au-delà de la mort comme nous l'avons vu dans notre introduction à cette étude :

« *A mis lectoras* » : *Habiendo tomado el nombre de Raquel –el cual escribo hace más de treinta años- una señora que usa varios pseudónimos, entre ellos el de Colombine, con el cual firma sus escritos en el Diario Universal, según ella misma me escribió, le pedí que lo dejase, puesto que debía serle indiferente, ya que acababa de adoptarlo y usaba otros varios; pero se negó a mis ruegos con razones que no lo eran; pues se limita a decirme que no disputaría la posteridad por saber cuáles eran sus escritos o los míos, y que ambas nos debíamos considerar muy honradas con escribir para los mismos periódicos. Se equivoca lastimosamente la buena señora. No me halaga, antes me ofende, que alguien pueda suponer que escribo en periódicos que profesan ideas tan contrarias, y tengo por la mayor honra pertenecer al reducido*

¹⁷⁵ *La Alambra*, le 30/11/1904.

¹⁷⁶ Écrivaine andalouse qui écrit des articles et des poésies à caractère religieux. Auteur de *Layeta* (1892), *Sin Dios* (1892). Écrit notamment dans *El Triunfo* (Grenade), *El Adalid Seráfico* (Séville).

número de escritoras católicas que no buscan otra cosa que la gloria de Dios y detestan esas publicaciones donde se ofende al cielo de continuo, y que no debieran ser leídas por ninguna persona que quiera seguir las máximas del Evangelio. Como no puedo evitar que la señora Colombine se firme también Raquel, he resuelto que en adelante todos mis escritos aparezcan con mi nombre propio, además del literario que adopté desde niña, librándome así de la pregunta tantas veces repetido con gran extrañeza: “¿Pero cómo escribe usted ahora en periódicos liberales? Hago estas aclaraciones, lectoras mías, para quedar entendidas, para que podáis decir a todos que no escribo más que en periódicos católicos [...].

Nous ne connaissons pas la version de Carmen de Burgos, mais si nous prenons à la lettre ce que relate Matilde T. de Oiz, la réponse de Carmen de Burgos est ironique car elle ne risque pas d’écrire dans un journal catholique au même titre que Matilde T. de Oiz n’écrit, tout comme elle dit elle-même, dans un journal libéral. Cette dame a pourtant « échappé au pire » puisque Carmen de Burgos a failli signer *Raquel* dans *Diario Universal* !, ce qui lui aurait fait beaucoup d’ombre.

Sur les 1337 articles étudiés (de 1886 à 1932), de Carmen de Burgos, nous n’avons trouvé qu’un seul article portant la signature de *Raquel*, dans *La Correspondancia de España* du 26 janvier 1904.

1.2.2. Thème des articles

Sur l’ensemble des articles, nous avons déterminé 15 thèmes :

Thème	Nombre d’articles
-Féminisme	424
-Mode	169
-Culture	157
-Célébrités	146

-Faits de société	136
-Politique	113
-Décoration maison	48
-Littérature	43
-Beauté	25
-Hygiène	25
-Santé	21
-Faits divers	13
-Sports	9
-Vie privée	5
-Actualités	3

Quand nous employons le terme « féminisme » il faut comprendre qu'il s'agit d'un article décrivant des femmes, espagnoles ou étrangères, faisant quelque chose d'extraordinaire pour l'époque d'écriture de l'article comme, par exemple, être médecin, voyager seule, ou demander le droit de vote... Sous le terme « politique » nous incluons toutes les critiques de Carmen de Burgos sur la vie en Espagne, comme par exemple la mendicité, la faim... Par le terme « société », nous incluons tous les articles qui traitent de la vie quotidienne.

Ce tableau indique que Carmen de Burgos a réussi à traiter en grande partie les sujets qui l'intéressaient. Si nous excluons les articles concernant la beauté (25), la maison (48), les célébrités (146), la mode (169), les faits divers (13) et l'actualité (3), soit 404

articles qu'elle traitait par obligation, nous trouvons 933 articles dont le sujet lui plaisait, notamment ceux sur le féminisme (424), la culture (157), la politique (113) et la littérature (43).

Les sujets qui l'intéressaient représentent donc 69.78 % du total des 1337 articles étudiés, et ceux qui ne la séduisaient pas 30.22 %. Les articles sur le féminisme représentent 31.71 % du total, ils dépassent donc à eux seuls l'ensemble des sujets futiles.

Cette analyse nous montre que Carmen de Burgos a pu et su profiter de ses différentes colonnes, pour habilement traiter les sujets qu'elles jugeaient intéressants pour les femmes, et susceptibles d'élever le niveau de conscience de celles-ci pour revendiquer leurs droits. Nous notons qu'il n'y a pas vraiment de régularité dans l'alternance des articles féministes ou politiques avec les articles futiles.

Nous remarquons que dans les 9 premiers mois où elle écrit dans *Diario Universal* il y a très peu d'articles féministes, ensuite ils apparaissent avec plus de régularité, nous pouvons donc en déduire qu'elle parvient progressivement à écrire ce qu'elle veut.

Dans *Heraldo de Madrid*, nous remarquons que pendant que Carmen de Burgos se trouve en Italie, il y a principalement des articles futiles jusqu'en juillet 1906, période où elle a entrepris son voyage de retour en Espagne. En octobre 1906 on remarque une certaine alternance entre les articles féministes, politiques et les articles futiles. Puis les thèmes des articles « collent », dans la mesure du possible, à l'actualité.

Il est à remarquer que, pendant l'enquête qu'elle lance sur le vote (du 19 octobre au 25 novembre 1906), nous trouvons 32 articles sur le féminisme, 6 articles (culture, politique, santé) et seulement 9 articles futiles.

De la même façon, alors que se discute *La ley de asociaciones*, Carmen de Burgos écrit principalement des articles politiques qu'elle alterne avec quelques articles futiles et un article sur le féminisme. Entre le 16 décembre 1906 et le 31 décembre 1906 elle écrira 14 articles, dont 7 articles sur la politique. Nous remarquons que pendant cette période elle écrit parfois deux articles par jour, un futile et un politique. Par exemple le 17 décembre sont publiés « Las señoras liberales », article politique, et « Peinados », article futile, et le 20 décembre « Las señoras liberales » et « Modas ».

Pendant la discussion sur le projet du droit de vote féminin au Congrès, elle n'écrit que des articles féministes, comme en juillet 1907 et en mars 1908.

En août 1909, pendant les événements de Melilla, elle écrit principalement des articles politiques comme nous le verrons au chapitre V de cette partie.

Lorsqu'il n'y a pas d'événement important, nous assistons à une certaine alternance des articles, sans qu'il y ait pour autant une régularité.

Les années de journalisme les plus prolifiques de Carmen de Burgos sont de 1903 à 1906, avant qu'elle débute l'écriture de *Novelas cortas*. Pendant ces années, parallèlement au journalisme, Carmen de Burgos vivait également de ses traductions (*Historia de una vida, La inferioridad mental de la mujer, la guerra ruso-japonesa, Loca por razón de estado...*), de ses essais (*El divorcio en España, la protección y la higiene de los niños, la Mujer en España*) et d'un manuel pratique (*Moderno tratado de labores*).

Parmi le panel des 1337 articles étudiés Carmen de Burgos écrit :

	Nombre d'articles	
	<i>Diario Universal</i>	<i>Heraldo de Madrid</i>
1903	213	
1904	210	
1905	190	
1906	2	199
Total	615	199

Soit 814 articles en quatre ans uniquement pour *Diario Universal* et *Heraldo de Madrid*, ce qui représente la majorité des articles étudiés.

Dès 1907, le nombre d'articles décroît dans *Heraldo de Madrid* car Carmen de Burgos écrit également dans *El Pueblo* et se lance dans l'écriture de fictions.

Pendant ces quatre années (sur l'ensemble des journaux) ces articles se répartissaient de la manière suivante :

	1903	1904	1905	1906	Total
Culture	10	41	24	19	94
Féminisme	70	80	62	88	300
Littérature	4	3	1	2	10
Mode	31	24	15	32	102
Politique	10	6	7	20	43
Société	18	15	46	7	86
Beauté	11	2	4	7	24
Maison	25	10	4	5	44
Célébrités	31	34	33	18	116
Santé	6	5	2	2	15
Vie privée	0	0	0	0	0
Actualités	3	0	0	0	3
Faits divers	5	3	0	0	8
Hygiène	12	1	7	1	21
Sport	3	1	0	0	4
Total	239	224	206	201	870

L'analyse de ce tableau nous montre que Carmen de Burgos arrivait à traiter bon nombre de sujets qui l'intéressaient. Si nous excluons les articles concernant la beauté (24), la maison (44), les célébrités (116), la mode (102), les faits divers (8) et l'actualité (3), soit 297 articles qui n'étaient pas de son goût, nous trouvons 573 articles dont le

sujet la séduisait, notamment ceux sur le féminisme (300), la culture (94) et la politique (43). Cette analyse nous montre que Carmen de Burgos a su depuis sa colonne *Lecturas para la mujer* (*Diario Universal*) et *Femeninas* (*Heraldo de Madrid*) dépasser les « frivolités » attendues de ce genre de colonne. *Heraldo de Madrid* avait défini la colonne *Femeninas* ainsi : « *La sección Femeninas es una de las permanentes, creadas en El Herald de Madrid al aumentar éste su lectura [...]. Dedicarse diariamente, una página a la mujer es obligación que consideramos indispensable en un periódico que, como el nuestro, se ve favorecido por todas las clases sociales*¹⁷⁷ [...] ».

Les sujets qui l'intéressaient représentent donc 65.86 % du total des 870 articles écrits entre 1903 et 1906, et ceux qui ne la séduisaient pas 34.14 %. Les articles sur le féminisme représentent 34.48 % du total, soit à eux seuls l'équivalent des sujets futiles.

Il est évident que les articles frivoles servaient de couverture à Carmen de Burgos. Ils lui permettaient d'attirer un nombre important de femmes qui n'auraient sans doute pas lu les autres articles. De plus, avec ces articles elle essayait de gagner une réputation de femme « inoffensive » parmi le public, réputation qui sera cependant bien égratignée par ses différentes campagnes, notamment celle du divorce.

Mais il va s'en dire que Carmen de Burgos se trouvait aussi dans l'obligation d'écrire des articles frivoles, avant tout pour une raison économique, tout comme elle écrira plusieurs manuels pratiques pour la même raison.

¹⁷⁷ *Heraldo de Madrid*, le 13/02/1906.

2. Les premiers pas comme journaliste de Carmen de Burgos

Dans son interview du 24/06/1922 d'E. González Fiol Carmen de Burgos explique les raisons qui l'ont amenée à faire du journalisme :

—La vida me obligó. Empecé,.. Es un episodio de ingrato recuerdo. Lo motivó la equivocación más grande de mi vida. Mi rebeldía me llevó a casarme, contra la voluntad paterna, con un hombre que ejercía un periodismo de índole poco envidiable; tenía un periodiquito de ésos para meterse con la gente con fines interesados...

Se tiraba en la imprenta de mi suegro, y no se publicaba más que el primer número del mes y el último... para justificar las subvenciones... En aquel periódico, para ayudar a sostener mi hogar, me vi precisada a trabajar de cajista; y como mi marido, esclavo de sus vicios, no se ocupaba del periódico más que para sacarle provecho, muchas veces, para poder componer original, me valía de la tijera y recortaba de otros periódicos; otras, redactaba yo unas cuartillas, y así fui adquiriendo el entrenamiento periodístico... Luego, cuando no tuve más remedio que separarme de mi marido, vine a Madrid a luchar por la vida y por las letras...

C'est donc pour des raisons purement économiques, et par le fruit du hasard, que Carmen de Burgos débute dans le journalisme. Le journal de son mari Arturo Álvarez, était situé calle de las Tiendas à Almeria et s'appelait *Almería Cómico*. Le journal deviendra en 1886 *Almería Bufa*, pour terminer en 1897 sous le nom d'*Almería Alegre*.

2.1. *La luz del porvenir*

Néanmoins, avant d'écrire dans le journal de son mari, Carmen de Burgos avait écrit plusieurs articles, datés d'Andujar, sous le nom de Carmen Burgos, dans *La Luz del porvenir* (articles sur la mission des femmes, contes populaires, vertu du christianisme primitif...), revue hebdomadaire d'Amalia Domingo Soler¹⁷⁸. Nous en avons localisé 13, du 15 juillet 1886 au 17 mai 1888. Elle a publié deux fois le même article en changeant le titre : « La misión de la mujer » en 1886 et « A la mujer » en 1888. Ces

¹⁷⁸ Amalia Domingo Soler (1835-1909), journaliste, écrivaine, libre penseuse et divulgatrice du spiritisme en Espagne. Elle était malvoyante mais elle sut rester indépendante car elle ne se maria pas. Directrice de *La Luz del Porvenir* de 1879 à 1899.

articles ont été écrits alors que la vie ne l'avait pas encore meurtrie. Elle est une toute jeune mariée (elle a entre 19 et 21 ans), et n'a pas encore eu d'enfant¹⁷⁹. Elle a donc encore conservé ses illusions sur le mariage et la maternité. Si Carmen de Burgos ne remet pas en cause le rôle social de la femme, elle apporte malgré tout quelques nuances :

*¡Qué hermosa misión tiene que cumplir la mujer sobre la tierra!
La sociedad ahora y siempre debe proteger y realzar a la mujer, que Dios, si ha creado a la mujer débil, no lo ha hecho por hacerla inferior al hombre, sino para que obedezca a la sabia autoridad de su esposo. Dios al dar al hombre una compañera en la tierra, no lo hizo para ofrecerle un juguete, sino una amiga, para que le guiase hacia su perfección¹⁸⁰.*

Le concept de l'épouse-compagne sera son crédo pendant de longues années. Déjà à cette époque, elle aime s'appuyer sur des personnages célèbres, ici sur un écrivain, mais elle ne le nomme pas :

*Ahora bien, en apoyo de lo que llevo dicho, que tiene relación con la mujer, creo oportuno dar a conocer a mis queridas lectoras las brillantes reflexiones de un filósofo y eminente escritor que al ocuparse de la mujer dice así:
-“La Providencia queriendo multiplicar la especie humana, dio a [sic] el hombre una mujer para compañera, dotada esta de una sensibilidad admirable, de un alma pura y leal, de un corazón formado para excitar y sentir las dulces emociones del amor. [...] El hombre marcha por la senda que le ha trazado el Ser Supremo y cumple su misión sobre la tierra fortalecido por la dulce compañía de su consorte. Sin ella se detendría en la mitad del camino y dejaría de ser la criatura de Dios.
—Y en verdad que la mujer, este ángel enviado al hombre por la Providencia, está destinado a asegurar la felicidad del matrimonio, si sabe cumplir dignamente con sus altos deberes. [...] Desde los primeros años de su existencia e inspirada por las sencillas tradiciones de la familia, ella educa su corazón para cumplir más tarde las obligaciones que ha de imponerle su unión al hombre. Su pensamiento adelantándose al desarrollo de su naturaleza presiente la idea de ser madre¹⁸¹ [...].*

Elle rapporte les paroles de l'écrivain, partisan de l'influence de l'épouse et de la mère :

La mujer vive para el hijo, y en tanto que besa con el ósculo más casto al marido en el tálamo nupcial inculca en el ánimo de su compañero el sagrado deber del ciudadano, del cristiano, y así al hijo como al padre los enseña a ser obedientes y someterse a la voluntad del Ser Supremo, a respetar las leyes, a

¹⁷⁹ Elle perdra 3 enfants entre 1890 et 1894, pour finalement donné naissance à María en 1895.

¹⁸⁰ *La luz del Porvenir*, le 17/05/1888 – « A la mujer ».

¹⁸¹ *Ibid.*

*amarse mutuamente y a socorrerse en este valle dolorosísimo de destierro y llanto. El marido cede alucinado y convencido a las palabras de su compañera y el hijo crece entre los placeres de una vida tranquila y pura. Esta es la vida feliz*¹⁸².

Et elle montre son adhésion à la thèse de l'écrivain :

Por eso es preciso amables lectoras que todas nos unamos con fuertes vínculos de fraternidad, para que de nosotras salga siempre la iniciativa de la caridad y un eco de consuele para el desgraciado.

Libre pensadoras, demos gracias al cielo que ha venido a iluminar con un rayo de luz nuestra inteligencia. Sí, démosle gracias mil, porque nos ha hecho ver esa hermosa luz de la verdad que los ignorantes le dan mil injustos calificativos ¡desgraciados de ellos! día ha de llegar que aun cuando tarde conozcan su error y entonces verán sus inmensas desdichas.

*Amables lectoras: ¡Guerra a la ignorancia!*¹⁸³.

Nous remarquons que Carmen de Burgos se revendique « libre pensadora », et qu'elle n'hésite pas à écrire des articles anticléricaux comme par exemple :

¡Vosotros ministros de la Iglesia, representantes de Jesús en la tierra como decís! Imitad a Dios si queréis parecerle, profesando su verdadera religión, sembrando por vuestro camino la hermosa caridad, y las sublimes máximas de Jesús. [...] Jesús partía con los pobres su modesto alimento; acompañaba en su llanto a los desgraciados, afligidos por los rigores, de la adversa suerte, e inspiraba valor y confianza a los moribundos, que fallecían en sus brazos bendiciéndole.

— *Ahora, por el contrario, impera el egoísmo, la ambición de poder y nada más. [...] ¡Ah! La religión verdadera no es una adoración estúpida, ni una mera creencia. La religión que es toda amor, toda caridad, nos llama a todos sin distinción, porque todos somos hermanos, y nos dice – Amaos los unos a los otros y sed libres. Los ministros de la iglesia fueron grandes mientras vivieron en la pobreza. Los tiempos cambiaron y cambiaron con ellos los sacerdotes que a la blanca estola de lana sustituyeron los ricos ornamentos cuajados de pedrerías. [...] La religión de Cristo es la religión del pobre que debe trabajar para procurarse el necesario sustento, no la de los que explotan el prójimo en provecho propio. [...] Jesús enseñó a los pueblos que debían amarse como hermanos y que sus esfuerzos todos deben dirigirse al perfeccionamiento moral, físico y material del hombre mismo [...] Enseño al mismo tiempo que su religión era de amor, de caridad y de paz, imponiendo a los que la adoptaran la obligación de socorrerse recíprocamente [...] Librepensadores, espiritistas, demos gracias al cielo que ha venido a iluminar con un rayo de luz nuestra inteligencia. Sí, démosle gracias mil, porque nos ha hecho ver esa hermosa luz de la verdad que los ignorantes le dan mil injustos calificativos. ¡Desgraciados*

¹⁸² *Ibid.*

¹⁸³ *Ibid.*

*de ellos! día a de llegar que aun cuando tarde conozcan su error y entonces verán sus inmensas desdichas*¹⁸⁴.

Comme nous pouvons le constater, dès son très jeune âge, Carmen de Burgos n'hésite pas à écrire des textes engagés dans une revue très controversée : *La Luz del Porvenir* avait été interdite pendant 42 semaines suite à l'article d'Amalia Domingo Soler « La idea de Dios » en 1879. Les propos de l'article avaient déplu à l'Eglise et le catholicisme était religion d'état.

Carmen de Burgos n'était encore qu'une débutante inconnue, mais elle avait déjà reçu la reconnaissance d'Amalia Domingo Soler qui lui permettait d'écrire à côté d'écrivaines célèbres. Dans la revue, sur les 203 numéros localisés, nous avons trouvé principalement les signatures d'Amalia Domingo Soler, Rosario de Acuña¹⁸⁵ et quelques articles d'Emilia Pardo Bazán. Carmen de Burgos avait donc de bons modèles pour l'adouber dans le monde de l'écriture, de la libre pensée, de la franc-maçonnerie, et du féminisme...

Lorsque Carmen de Burgos quitte Almeria¹⁸⁶ en 1901 avec sa fille, elle ne souhaite pas prendre son poste d'enseignante de Guadalajara et fait tout ce qui est en son pouvoir pour résider à Madrid. Le 17 septembre 1901, elle demande l'autorisation de suivre un cours de pédagogie dans le *Colegio Nacional de Sordomudos y ciegos de Madrid*, autorisation qu'elle reçoit jusqu'en 1905. Ayant goûté au journalisme à Almeria et, rappelons-le, à nouveau pour des raisons économiques, c'est tout naturellement qu'elle cherche à collaborer avec les journaux madrilènes :

— *¿Dónde publicó usted algo suyo por primera vez en Madrid?*
— *En Madrid Cómico, unos versos, luego, en El Globo, escribí unos artículos acerca de Derecho Penal, con motivo del indulto que conseguí de un muchacho, que era algo así como el Claudio Hogue de Víctor Hugo. Gustaron tanto, que Soldevilla, que dirigía La Correspondencia de España, solicitó mi colaboración, y me ofreció cinco duros por artículo*¹⁸⁷.

¹⁸⁴ *La luz del Porvenir*, le 28/04/1887 - « El cristianismo ».

¹⁸⁵ Rosario de Acuña (1850-1923), écrivaine, journaliste, libre penseuse, maçonne et féministe espagnole.

¹⁸⁶ Elle se sépare de son mari certainement en 1898. Lors du recensement de décembre 1896 elle vit encore avec son mari Paseo del Malecón, n° 12 à Almeria. Mais lors du recensement de 1899 Carmen de Burgos habite seule avec sa fille chez ses parents.

¹⁸⁷ *La Esfera*, le 24/06/1922.

Effectivement, selon Núñez Rey, Carmen de Burgos publie ses poésies, 5 strophes de «*Notas del alma*¹⁸⁸» et 6 strophes «*Cantares*¹⁸⁹» dans *Madrid Cómico*. Elle avait publié auparavant un poème dédié à son amie Julia Bériz dans *España Artística*¹⁹⁰. Elle publie à nouveau dans *España Artística* 4 strophes de «*Notas del alma*» et 5 autres strophes de «*Coplas*». Elle publie un conte bref le 31/12/1900 «*Una tiple*» qu'elle dédie à l'artiste Loreto Prado. Elle signe ses articles sous son nom Carmen de Burgos Seguí. Comme nous le verrons dans la deuxième partie de cette étude, Antonio Ledesma¹⁹¹, qui avait écrit le prologue de son livre *Ensayos literarios* en 1900 s'adressait à cette époque-là à Carmen Burgos de Álvarez.

2.2. *El album iberoamericano*

Dès 1901 Carmen de Burgos collabore épisodiquement à *El Album Ibero-americano*, journal féministe conservateur de Concepción Jimeno de Flaquer pour qui elle a une grande admiration et qu'elle juge porte-étendard du féminisme¹⁹². Carmen de Burgos est citée dans plusieurs articles (non signés de ce journal), où nous apprenons avec surprise qu'elle aurait joué dans une pièce de théâtre :

*La notable escritora D^a Carmen de Burgos Seguí acaba de estrenar en Almería un drama traducido del francés, titulado Misterio, que ha obtenido brillante éxito. El alcalde la felicitó, en nombre de la ciudad de su cuna. A nuestra vez felicitamos a la ilustrada amiga y colaboradora*¹⁹³.

Nous avons étudié 13 articles écrits par Carmen de Burgos dans *El Album Ibero-americano*. Ceux-ci nous confirment son intérêt pour la littérature. Le premier article, qui ne comporte que quelques lignes, s'intitule *Los Claveles*¹⁹⁴ :

¹⁸⁸ *Madrid Cómico*, le 14/07/1900 et le 18/07/1900.

¹⁸⁹ *Madrid Cómico*, le 19/05/1900.

¹⁹⁰ *España Artística*, le 28/05/1900.

¹⁹¹ Antonio Ledesma, poète d'Almeria (1856-1937).

¹⁹² *Heraldo de Madrid*, le 19/03/1908 : « [...] *Pero antes todo, al hablar de feminismo, mis respetos a su portaestandarte en nuestra patria [...] Jimeno de Flaquer [...]*».

¹⁹³ *El Álbum Ibero-Americano*, le 30/05/1904.

¹⁹⁴ Ironie de la vie, sa dernière *novela corta* s'intitule *Puñal de Claveles*. Ce petit texte est prémonitoire de la fin funeste de *Bodas de Sangre*, mais pas de l'espoir de celle de *Puñal de Claveles*.

Lector, si vas por Almería, entra en el pequeño cementerio de la Cañada y veras un sepulcro cubierto de plantas de claveles rojos, en cuya modesta cruz de piedra se lee el nombre de “Adela”, y te contarán esta sencilla y breve historia que acabas de leer, asegurándote que Carlos, que no supo apreciar la felicidad de su amor, ha consagrado su vida a llorar sobre la tumba, haciendo reverdecer los claveles, tan rojos, que parecen todavía manchados de sangre¹⁹⁵.

Nous trouvons également une poésie (*Corona del monarca inglés*), qui traduit son mal être à cette époque : « [...] ¡Qué triste mi tumba / Mi espíritu llorará / si tú no vas algún día / a mi sepulcro a rezar!¹⁹⁶», et quelques critiques de livres dont *La mujer de raza latina*¹⁹⁷ de Jimeno de Flaquer¹⁹⁸ et de deux livres d’Antonio Ledesma (Almeria) : *Canuto espárago*¹⁹⁹ et *La nueva salida de Don Quijote de la Mancha*²⁰⁰. Nous constatons également que Carmen de Burgos reste encore très attachée à Almeria.

Elle écrit un hommage à Segismundo Moret dans la rubrique *Siluetas españolas*²⁰¹. Dans cet article nous remarquons, que dès 1902, elle formule très discrètement une demande de ce qui deviendra quelques années plus tard son combat, la participation des femmes aux décisions publiques, qu’elle désigne très pudiquement par « *participación en los comicios* » :

[...] Si las mujeres, que tan excepcional influencia ejercen en la vida de la familia, tuvieran participación en los comicios, yo levantaría la voz para pedir que amigos y adversarios, deponiendo un instante los mezquinos intereses personales, hicieran un acto de ostensible gratitud a ese hombre de honradez inmaculada, cien veces benemérito de la Patria, que ilustrará nuestra historia con páginas de oro.

Segismundo Moret était devenu son protecteur à la suite d’une rencontre que Carmen de Burgos avait un « peu » forcée, comme elle le raconte lors d’une interview que lui avait faite la journaliste et actrice Adela Carbone :

En mis primeros meses de estancia en Madrid, fui a pedir auxilio a un tío mío,

¹⁹⁵ *El Álbum Ibero-Americano*, le 22/12/1901.

¹⁹⁶ *El Álbum Ibero-Americano*, le 07/07/1902.

¹⁹⁷ *El Álbum Ibero-Americano*, le 14/12/1904.

¹⁹⁸ Carmen de Burgos s’inspirera de ce livre lors de sa conférence à Rome en 1906 en classifiant les Espagnoles selon les régions. Comme nous le verrons dans la partie II de cette étude, Jimeno de Flaquer est présente lors de cette conférence.

¹⁹⁹ *El Álbum Ibero-Americano*, le 22/08/1903.

²⁰⁰ *El Álbum Ibero-Americano*, le 30/05/1905.

²⁰¹ *El Álbum Ibero-Americano*, le 22/04/1902.

Senador del Reino y persona muy íntimamente relacionada con los políticos de más renombre. Me ofreció su protección..., pero...

Respondiendo al apoyo poco generoso del anciano, esta mujer inteligentísima y valiosa tuvo un rasgo, muy femenino y de ingeniosísima perversidad. Se apartó del pariente perseguidor y se vengó mandando a hacer un ciento de tarjetas, con el nombre del personaje, la lista de sus altos cargos y representaciones. Respaldándolas cariñosamente, ella misma se recomendaba muy eficazmente. Carmen de Burgos fue atendida y resolvió rápidamente sus expedientes.

A D. Segismundo Moret, que la acogió paternal y caballerosamente, lo confesó, sincera, el medio de que se había valido para llegar hasta él. Tan ingeniosa debió hallar el prócer la juvenil venganza, que no sólo supo perdonarla, sino que la dispensó una afectuosa amistad²⁰².

Elle publiera également deux contes brefs, *La voz de la consciencia*²⁰³, qui est un plaidoyer contre la peine de mort où elle fait dire à un personnage : « *Yo no entiendo eso que llamáis problemas sociales; pero yo no puedo comprender que el hombre esté autorizado para matar a otro hombre, y tan criminal me parece el que sentencia a muerte como el que ha cometido el delito* » et *El pajarillo*²⁰⁴ qui est une parabole sur la privation de liberté ; une cage même dorée reste une cage. La cage de l'oiseau est la métaphore de la maison ou du mariage de la femme privée de liberté²⁰⁵ :

[...] *¡Pobre y triste avecilla! ¿Qué es para ti la vida? ¿De qué te sirven tus alas, de qué tu belleza, si el egoísmo del hombre te priva de lo más santo, de lo más grande, de la libertad [...] No es tu cautiverio el que forma el cariño, no; tu dueña no te quiere: eres para ella un objeto de lujo, le agradas por tu vistoso plumaje, por tu armonioso canto, y te cuida pero no te ama. [...]*

El prisionero quiere seguirla, su garganta exhala una agudísima nota, sus alas se extienden, hace un supremo esfuerzo y cae sobre la dura tabla de su prisión. Al convencerse de su desgracia, al ver su impotencia, al no poder correr en pos de la dicha, el pajarillo ha muerto. ¡Pobre y triste avecilla! Su cuerpecillo es arrojado a la calle para colocar otro en su jaula; no queda de ella un recuerdo, ni al lado de su cadáver revoloteará piando tristemente su adorada compañera. ¡Qué sabe, el que es dichoso y libre, cómo aman y como sufren los cautivos y los desgraciados!

En 1903, Carmen de Burgos écrit un article qui se situe entre la mode et la culture : *Los abanicos*²⁰⁶ qu'elle signe sous le nom de plume, qui commence à être

²⁰² *Nuevo Mundo*, le 11/08/1916.

²⁰³ *El Álbum Ibero-Americano*, le 29/02/1904, ce conte est une reprise d'un autre conte *El fiscal* publié le 13/12/1902 dans *El Globo*.

²⁰⁴ *El Álbum Ibero-Americano*, le 30/06/1904.

²⁰⁵ Carmen de Burgos avait déjà publié *El Pajarillo* dans *Ensayos Literarios* (1900). Le conte (balada) était précédé d'un poème de José Burgos y Tamit (poète d'Almeria) : *Feliz el ave ignorada / que el espacio tiende el vuelo / sin leyes que a su albedrío / ponga tiránicos frenos.*

²⁰⁶ *El Álbum Ibero-Americano*, le 07/04/1903.

célèbre, *Colombine*. Puis nous trouvons également un article plus orienté vers la mode : *Bodas*²⁰⁷, qui décrit de riches trousseaux. Cet article est signé *Marianela*, un autre nom de plume de Carmen de Burgos.

A partir de 1903, nous notons que les contes sont signés Carmen de Burgos Seguí, les critiques littéraires sont signées soit Carmen de Burgos Seguí, soit *Colombine*. Quant aux articles de mode ils sont signés *Colombine* ou *Marianela*²⁰⁸, ce qui montre une distance vis-à-vis de ce type d'articles.

Il est à noter que *El Álbum Ibero-Americano* donne régulièrement des informations sur Carmen de Burgos comme par exemple sa participation à une colonne « *Páginas Femeninas* » dans la *Revista Universal Ilustrada*²⁰⁹, l'obtention de la médaille d'argent Alfonso XIII²¹⁰, la publicité pour sa traduction d'Elena Keller²¹¹ ou la mort de sa sœur Nicasia âgée de 15 ans²¹².

2.3. *El Globo*

Nous pouvons affirmer avec certitude que Carmen de Burgos commence sa collaboration avec le journal républicain *El Globo* à partir d'août 1902. Le premier article (article « politique ») que nous avons localisé date en effet du 19 août 1902. Il porte le titre de « Errores en la enseñanza » et est signé Carmen de Burgos Seguí. L'article est adressé à la directrice de l'école normale de Guadalajara (qui est aussi son amie) Doña Concepción Aparicio de Prado. Elle commence par faire l'éloge d'Álvaro de Figueroa, Comte de Romanones, Ministre de l'Instruction Publique :

Pero la aurora del siglo XX se distingue por su tendencia reformadora; fecunda es la obra del inteligente ministro que lucha con valentía contra los prejuicios enemigos del progreso. [...] La posteridad rinde siempre su

²⁰⁷ *El Álbum Ibero-Americano*, le 22/06/1904.

²⁰⁸ Pseudonyme qu'elle reprendra également dans *El Heraldo de Madrid* lorsqu'elle voudra se démarquer des articles futiles de la mode.

²⁰⁹ *El Álbum Ibero-Americano*, le 22/06/1903.

²¹⁰ *Ibid.*

²¹¹ *El Álbum Ibero-Americano*, le 22/12/1904.

²¹² *El Álbum Ibero-Americano*, le 14/12/1903.

admiración a los hombres que trabajan en la gran obra del progreso humano, y es indudable que entre los que más esfuerzos están realizando aparecerá envuelto de gloria el nombre de D. Álvaro de Figueroa.

Elle explique ensuite l'objet de la polémique : « *Se necesita suspicacia o más fe para afirmar que su hermoso decreto de inspección de la enseñanza ataque en lo más mínimo a la libertad individual ni a la religión* » et donne son avis :

Es muy justo exigir que todos los que se dediquen a la enseñanza tengan los conocimientos indispensables para desempeñar su difícil misión. No basta sólo la buena voluntad; la educación del hombre no puede ser fruto más que del estudio y la experiencia.

Elle décrit ce qui est, à son avis, un mauvais maître d'école : « *Un mal maestro, es decir, una persona que ignore las leyes admirables del organismo humano en su constitución y desenvolvimiento en vez de favorecer el desarrollo de todas las facultades destruirá sus gérmenes, las atrofiaría.* » Puis elle rappelle aux lecteurs (lectrices) ce qui se faisait jusqu'à présent :

Recuerdo lo que era una Escuela hace pocos años, cuando aún no se hablaba de procedimientos intuitivos, y el maestro demostraba su ciencia haciendo aprender a los niños de memoria, y con ayuda de un libro, el mayor número de palabras que le era posible, sin fijarse en que entendiera o no las ideas.

Déjà en 1902, Carmen de Burgos ne manque pas d'audace, alors qu'elle vient à peine de débiter son métier d'enseignante elle ose donner des conseils publics à la directrice de l'école normale de Guadalajara :

¿Cómo pueden evitarse los abusos en ambos sentidos? Dando unidad a la educación nacional, formando buenos maestros; con el tan combatido decreto de inspección de la enseñanza del señor conde de Romanones. Que no enseñe, que no ocupe la cátedra nadie más que el que tenga título para ello, el que estudie Pedagogía y acredite ante un tribunal instruido, imparcial y severo, sin influencia²¹³.

²¹³ Carmen de Burgos défendra tout au long de sa vie le métier d'institutrice. *El Radical de Almeria* du 22/0/1905 rapporte les remarques de Carmen de Burgos lors d'une assemblée d'instituteurs : « *Dice la señora Burgos, que si entran las monjas maestras sin título nada más que porque se les crea en condiciones, lo mismo podría hacerse con las que no son monjas, y en ese caso sobra el magisterio oficial ; el Estado puede hacer esa economía e irnos cada uno a nuestra casa.* ».

*Los que reconozcan que no son capaces de sufrir la prueba, deben sacrificar su interés particular en gracia del interés general.
Para los que tengan los conocimientos necesarios no será temible la prueba.
Desconfiad de los que se quejen.*

Il faut rappeler qu'Álvaro de Figueroa, Comte de Romanones, était le propriétaire de *El Globo*, Carmen de Burgos, bien que convaincue de ce qu'elle écrit, peut difficilement attaquer le Ministre de l'Instruction Publique. Álvaro de Figueroa aura certainement apprécié cet article car, lorsqu'il fonde *Diario Universal* en 1903, Carmen de Burgos rejoindra le journal qui fera sa notoriété. Carmen de Burgos et Álvaro de Figueroa auront toujours de bons rapports, comme nous le verrons lors des différentes enquêtes journalistes de Carmen de Burgos.

Carmen de Burgos montre dès ce premier article dans *El Globo* son intérêt pour tout ce qui touche à l'éducation, ce qui nous confirme que l'éducation est bien son premier cheval de bataille. Dans *El Globo* du 30 mars 1902 nous apprenons qu'elle avait créé avec une autre collègue une école gratuite pour les enfants abandonnés :

[...] algunas distinguidas señoras que se proponen la creación de Escuelas gratuitas de ambos sexos, donde recogerán los niños abandonados, educándolos y dándoles enseñanzas prácticas para que puedan desempeñar al salir de la Escuela todos los principales oficios. [...] las profesoras [...] doña Carmen de Burgos Seguí y doña Carolina Cobos y Notario, quienes hace más de un año vienen trabajando en tan hermosa obra, para la que ya cuentan con el apoyo de numerosas señoras de la aristocracia y valiciosos elementos. Hemos visto escritos de la señora Burgos insertos en los principales periódicos que así lo atestiguan, y hace un mes publicamos una crónica que tratando de este asunto [...]

A côté d'articles que nous avons qualifiés de « politiques », Carmen de Burgos est capable d'écrire des articles très futiles sur la mode. En 1902 nous en avons localisé trois. Les articles sur la mode apparaissent sous différentes rubriques. Deux d'entre eux apparaissent sans ambiguïté sous la rubrique « *Trapos y moños* » : l'un parle des costumes et l'autre de la coiffure. Dans celui du 5 décembre 1902, elle glisse tout de même une allusion à *La Fronde* et à l'actrice Cécile Sorel : « [...] *se coloca sobre el peinado, del mismo modo que los llevaban las damas de la Fronde y en la actualidad Mlle Sorel* ». Le troisième article apparaît sous la rubrique « *Crónica femenina* » : « *El uso de los perfumes* ». Selon la *Real Academia Española*, le terme « *crónica* » signifie :

«*Artículo periodístico sobre temas de actualidad*» et «*femenina*» :
«*Perteneciente o relativo a la mujer* ».

L'article le plus intéressant pour notre étude est celui du 8 décembre 1902. Il est placé sous la rubrique «*Notas femeninas* ». Selon la *Real Academia Española*, «*nota*» désigne «*un mensaje breve escrito*». En effet, Carmen de Burgos va développer cinq mini-articles qui concernent les femmes dans une perspective féministe. Elle sait parfaitement qu'elle doit manipuler le sujet avec prudence étant donné la peur et le rejet des féministes en ce début de XX^{ème} siècle. Elle ne fera qu'une allusion à l'Espagne sans même la nommer expressément. Elle commence son introduction par un constat :

El desenvolvimiento de los espíritus, el creciente desarrollo intelectual, ha influido de manera notable en la mujer de todos los países para buscar nuevas orientaciones que afirmen, de un modo decisivo, el puesto que le corresponde en la sociedad moderna.

Avant même de poursuivre son développement elle rassure ses lecteurs (lectrices) :

Muy lejos nosotros de los que aceptan el feminismo de forma absoluta, lamentamos, sin embargo, que en nuestro país partiéndose de una idea equivocada, se lance un injusto anatema contra todo lo que procede de este movimiento novísimo.

Mais elle ne rejette pas pour autant le féminisme dans sa globalité. Elle laisse la porte ouverte au débat. Partant de ce constat elle justifie sa colonne : «*Por esto, al dar cuenta del brillante progreso que la mujer realiza, creemos que esta sección resultará agradable y útil a nuestras lectoras* ».

Selon un mode opératoire qu'elle met en place dans ces années-là, elle poursuit son raisonnement en ne traitant que les événements qui se passent à l'étranger (il se passait d'ailleurs très peu de choses en Espagne en matière de féminisme). Elle commence par expliquer ce qui se passe en Angleterre²¹⁴. Elle décrit en premier lieu une association très classique de bienfaisance qui est le stéréotype des associations féminines :

En Londres existe una Sociedad, intitulada Industrial Council of women, o sea "El consejero industrial de la mujer", formada exclusivamente por señoras.

²¹⁴ L'Angleterre est alors une référence pour les féministes.

Fundada al principio para fines benéficos, ha extendido sus trabajos, y hoy constituye una Asociación de las más útiles de Inglaterra, y a la que las obreras y los niños tienen que agradecerle positivas mejoras.

Las grandes damas inglesas utilizan tres medios para llegar al ideal del progreso moral y práctico: primero, el cuidado de los pobres; segundo, la fundación de círculos de recreo, bibliotecas y placeres agradables para las clases modestas, y, por último, procuran poner en frecuente contacto a las mujeres ineducadas con las de espíritu cultivado y conocimientos superiores.

Finalmente elle décrit une association plus engagée :

Una gran parte de las ventajas concedidas a las obreras en estos últimos años se deben a la enérgica actividad de las mujeres que forman parte de esta Asociación. Con preferencia se ocupan de aplicar las leyes sanitarias y los principios de la higiene en las casas habitadas por numerosas aglomeraciones de obreros, obligando a los propietarios a la observancia de las prescripciones legales y tratando de reglamentar el trabajo de los niños en las fábricas y disminuir el número de horas.

Carmen de Burgos choisit pour deuxième mini-sujet la femme et le sport, car elle est très favorable à la gymnastique féminine. Elle décrit quelques Anglaises qui font des exploits sportifs à bicyclette, en voiture et en natation et n'hésite pas à mettre les femmes sur le même plan que les hommes : « [...] *Los campeonatos femeninos amenazan con una seria rivalidad a los hombres, y en todos los sports penetran las mujeres con entusiasmo digno de mejor causa* ».

Le troisième sujet est très certainement le plus litigieux. Il est situé au centre des articles de la colonne, entouré de chaque côté de deux autres articles, sans doute pour un meilleur « camouflaje ». Le sujet donne des informations sur le vote des femmes en Suède²¹⁵ et l'organisation que celles-ci ont mise en œuvre pour y parvenir. Nous notons que Carmen de Burgos choisit la Suède qui est un pays très peu connu de la plupart des Espagnols, mais peut-être ce choix a-t-il seulement été fait en fonction de l'actualité ? La distance (qui peut être également la métaphore de la longue distance à parcourir pour l'obtention du droit de vote en Espagne) entre les deux pays rajoute encore plus d'improbabilité, mais laisse entrevoir, tout de même, une note d'espérance :

[...] Con motivo del sufragio universal, en Suecia ha vuelto a ponerse sobre el tapete la debatida cuestión del voto de las mujeres. En 1899 Federica Bremer

²¹⁵ Les Suédoises obtiendront le droit de vote en 1919.

presentó al Gobierno una petición, que fue rechazada; ahora el asunto vuelve a ser discutido. La señora Bremer quiere que se obre sin ruido; pero el Club de mujeres, compuesto de elementos más radicales, y el Club femenino universal de Stockolmo, piensan que la publicidad aumentaría las probabilidades de éxito. Después de muchas reuniones, las Sociedades forman una sola Comisión y presentan a la Dieta las proposiciones de ley, que también son rechazadas, y esta vez en las Cámaras, por mayoría de votos. Sin embargo, la Comisión de mujeres no se ha dado por vencida, y el 4 de Junio último organizó un gran mitin, decidiéndose a fundar una nueva Sociedad con el mismo objeto. Otra de las resoluciones tomadas fue la de excluir a los hombres para evitar la aproximación con el socialismo.

Carmen de Burgos revient sur un sujet moins polémique, l'accès des femmes à de nouveaux métiers. Le choix se porte cette fois sur les Etats-Unis²¹⁶, puis l'Allemagne :

Desde hace tiempo se habla de emplear a las mujeres al servicio de la vigilancia que el Estado ejerce en las fábricas. La Prensa obrera lo solicita con el mismo calor que la Prensa feminista. Desde 1869, en los Estados Unidos; desde 1892, en Inglaterra, las mujeres han sido empleadas con éxito en la inspección de la industria. Alemania ha seguido este movimiento, y casi todos los grandes Estados federados tienen mujeres inspectoras. La nueva institución ha quedado establecida.

Elle termine l'article en se centrant à nouveau sur l'Angleterre : « *El país del mundo que ocupa mayor número de mujeres es Inglaterra; y según la última estadística se distribuyen en la siguiente forma : [...] En la industria 1.840.893 [sobre un] Total 3.945.580* », ce qui n'a rien d'étonnant puisque l'Angleterre est le berceau de la société industrielle.

Elle appelle à l'union des femmes pour que cessent les injustices et pointe l'aberrante adéquation entre salaire et état civil :

[...] La cifra que se refiere a la industria se calcula en dos millones. Pero cuando la obrera sin familia trabaja para ganar 10 shillings por semana, la mujer casada se ofrece para hacer el mismo trabajo sólo por siete shillings. Cuenta con agregar a su ganancia la de su marido, sin prever el porvenir, pues en caso de viudedad, tocaría las consecuencias de este mezquino salario. Es muy difícil hacerlas comprender que lo verdaderamente práctico es la unión y no la competencia.

On voit bien ici la technique mise en place par Carmen de Burgos. Elle n'a pas, en effet, dressé le panorama espagnol, mais tous les sujets qu'elle a évoqués à l'étranger peuvent

²¹⁶ Dans ces années, Les Etats-Unis étaient également précurseurs sur le féminisme.

être sources de réflexion pour les lectrices espagnoles, ce qui est indubitablement le but de Carmen de Burgos dès 1902.

2.4. *La correspondencia de España*

Le 2 novembre 1902, Carmen de Burgos collabore avec le journal conservateur *La correspondencia de España*. Son premier article « La penalidad en la infancia » (signé Carmen de Burgos Seguí) dépeint déjà sa préoccupation pour les injustices que provoque le code pénal en évoquant le mauvais traitement des enfants dans les prisons. De ce fait nous l'avons classé dans la rubrique « article politique ». Tout au long de sa carrière, Carmen de Burgos ne cessera de se préoccuper de l'enfance, notamment dans ses premières années d'écriture.

Dans cet article²¹⁷ Carmen de Burgos légitime les propos qu'elle va tenir : « *En mi reciente visita a la Cárcel Modelo*²¹⁸ *he podido sacar conclusiones y enseñanzas de la penalidad, que en vano trataría de aprender, profundizando en los Códigos o en los comentaristas de talento* ». Elle s'insurge contre la détention d'enfants et l'indifférence de la société : « [...] *Ni en la tribuna de los comicios ni en la tribuna popular del periódico se ha tratado con detenimiento esa grave cuestión de la penalidad en la infancia que afecta hondamente al organismo social* ». Elle souligne les conditions d'incarcération imposées à ces enfants :

El departamento de los micos, nombre que la gente de bronce da a la prisión de los niños, es un conjunto de celdas pequeñas, poco ventiladas, donde se destruye la actividad infantil y se puebla de ideas poco tranquilizadoras el cerebro de los niños.

Carmen de Burgos apprend au lecteur que le directeur de la prison est José Millán Astray²¹⁹. Il est évident que ce nom a aujourd'hui une autre résonance qu'en 1902. Elle

²¹⁷Carmen de Burgos reprendra cet article dans *La inferioridad mental de la mujer de Moebius* sous le titre « *Los micos* ».

²¹⁸ La prison des enfants était appelée Los micos.

²¹⁹ Le directeur de la prison Modelo est José Millán Astray le père du fondateur de la légion étrangère. José Millán Astray (père) avait été soupçonné de complicité du meurtre dans El crimen de la calle de

insiste sur les motifs qui occasionnent les emprisonnements: « *El hambre, la miseria, la ociosidad y el abandono, son los factores que se unen para lanzar a esos desgraciados bajo la acción de las leyes penales* », indiquant ainsi que les enfants ne sont en rien responsables. Elle accuse la législation espagnole :

Nuestras leyes son terribles: no hay en ellas ni un sólo artículo de misericordia; el juez castiga siempre, pero nunca perdona; ni aun en los casos más leves que están en pugna con su conciencia. Se le da el derecho de la represión, sin concederle la facultad grandiosa de dispensar las faltas. No podrá ser nunca el Código una fórmula exacta de equilibrio social mientras el niño esté sometido al castigo, que no educa ni corrige.

Et souligne l'inefficacité de l'incarcération: « [...] *entrar en nuestras cárceles; convencerse de la ineficacia de las prisiones, tales como hoy se conocen, tales como en nuestros días se practican* ». Et elle formule ses propositions pour une prison éducative:

Esos niños necesitan la escuela y el taller [...] Esta escena me produjo un aviva impresión confirmando mis ideas de la necesidad de la Escuela taller que debe servir de cárcel a la infancia, donde se estudien y corrijan los instintos nocivos del arroyo, las perturbaciones del hambre y la vagancia y las funestas consecuencias de la herencia y el alcoholismo.
[...] *La cárcel es un medio, no un fin; hay que modificarla en el sentido educativo, creando la escuela de instrucción elemental superior, el taller de rudimentos y el de maestros, inspirando amor al trabajo.*

Carmen de Burgos n'oublie pas son rôle d'éducatrice. Persuadée que la répression n'est pas la bonne méthode, elle termine son article en donnant des conseils éducatifs pour permettre la réhabilitation des enfants emprisonnés :

Que el niño comprenda por la persuasión lo que jamás entenderá por la fuerza; que se retenga al abandonado hasta que pueda salir de allí con un oficio aprendido, con conocimientos y con instrucción, dispuesto a ser un hombre útil en lugar de miserable ratero o repugnante criminal.

Alors qu'en 1902 elle n'a aucune notoriété, Carmen de Burgos a le courage d'affirmer à visage découvert : « [...] *afirmaré categóricamente que la niñez no puede ser allí*

Fuencaral en 1888. Perez Galdós en fait le récit dans « *El crimen de la calle Fuencarral : cronicón de 1888-1889* », Madrid, Ed. Prensa Moderna, 1928.

corregida ni modificada. », ce qui donne le ton de ses futurs articles politiques ou féministes.

Núñez Rey signale un autre article politique et/ou féministe « La mujer en el Código civil »²²⁰, mais nous n'avons pas réussi à le localiser.

Le 16 novembre 1902 Carmen de Burgos écrit un article « culturel » sur Isaac Peral, *Inconsecuencias de la gloria*.

En 1903 nous avons retrouvé 5 articles, deux appartiennent à la rubrique « littérature » (« Cuentos de Reyes » et « ¡Abandonada ! »), un à « société » (« Las familias de 8 hijos »), et deux à « féminisme » (« La sensibilidad de la mujer » et « Las mujeres de ciencia »).

Dans « La sensibilidad de la mujer »²²¹ Carmen de Burgos s'appuie avec ironie sur les stéréotypes très en vogue au sujet de la soit-disant sensibilité de la femme :

Una mujer sensible se sacrificará para cuidar a un herido, para socorrer al menesteroso, una sensiblería prorrumpirá en gritos y lágrimas contemplando la desgracia; pero no hará nada para socorrerla. La joven que coloca un cuello a su perrita para curarla de un catarro y pasa indiferente y altanera ante el pobre que pide limosna, da pruebas de sensiblería o de extravío de la sensibilidad.

Elle s'inquiète de ce phénomène :

[...] existen muchos ejemplos [de sensiblería], y nada más triste que esas niñas pálidas y ojerosas, incapaces de toda iniciativa, sin amor al trabajo ni al estudio, y sumidas en un sueño inactivo que se aproxima a la imbecilidad o la locura.

Carmen de Burgos, inscrite dans les mouvements de *Regeneracionismo* (Régénérationnisme) et du *krausismo* (krausisme), médite sur la capacité de la femme à améliorer la « race espagnole », voire l'humanité :

²²⁰NÚÑEZ REY, *Op., Cit.*, p. 101.

²²¹ *La Correspondencia de España*, le 15/03/1903

El mundo necesita fuerzas y caracteres, que perpetuando la lucha de emulación conquisten poco a poco el perfeccionamiento de la especie humana. Por eso es preciso no abandonar, como se ha hecho hasta ahora, a la mujer al predominio de su sistema nervioso.

Elle donne sa solution :

Es preciso desechar las antiguas teorías de formar a las niñas débiles, delicadas, dulces e incapaces de tener una voluntad libre y enérgica. La mujer no pierde su dulzura e idealidad femenina por ser sana, fuerte, robusta e ilustrada.

En nuestro tiempo se ha considerado como una necesidad fisiológica que no debe contrariarse el deseo constante de moverse libremente que tienen los niños, y se procura por todos los medios favorecerlo y despertar la voluntad.

Elle se lance ensuite dans un plaidoyer en faveur de la gymnastique : « *Con este sistema aplicado al sexo femenino, cuando la instrucción haya completado la obra educativa, la niña se sentirá fuerte para la lucha, dispuesta a las contrariedades y con energías creadoras* » ainsi que de l'éducation des femmes :

La sensibilidad es indispensable para que la voluntad triunfe, y no se acercará a los dominios de lo que llamado sensiblería, cuando la mujer haya adquirido un grado de instrucción superior, del que está todavía muy lejos, salvo contadas excepciones.

Elle défend également le travail « honnête » des femmes, ce qui lui permet de faire indirectement allusion à la prostitution :

Hoy se respeta en todos los países a la mujer que trabaja; a la que con el fruto de una ocupación honrada lleva el pan a su familia y se alimenta ella misma. Es preciso que este convencimiento de respeto a la mujer de firme voluntad entre también en España.

Dans cet article elle s'appuie, comme elle fait désormais très souvent, sur des personnages célèbres. Ici, elle invoque Malthus et Darwin, qui sont tous deux controversés par l'Eglise : « *Malthus había encontrado esta lucha como obstáculo del aumento en las poblaciones y Darwin hizo de ella una ley de vida* ».

Nous notons que dès ce premier article « féministe » Carmen de Burgos introduit plusieurs de ses chevaux de bataille : l'utilité de la gymnastique, de l'éducation, le droit au travail des femmes, l'abolition de la prostitution ainsi que le contrôle de la maternité, tout en remettant en cause les théories de l'Eglise par le biais de Darwin.

Carmen de Burgos débute son deuxième article²²², « Las mujeres de ciencia²²³ », en mentionnant qu'une femme vient de faire une découverte scientifique. Il s'agit certainement de Marie Curie puisque Carmen de Burgos évoque la nature de la découverte scientifique à la fin de l'article. Cette découverte tombe à point nommé : «*Un reciente descubrimiento científico, realizado por una mujer, vuelve a poner de actualidad la discutida cuestión de las aptitudes cerebrales femeninas* ».

Carmen de Burgos rappelle également qu'il y a bon nombre de femmes qui méritent le qualificatif de savantes : « *Refiriéndome tan sólo a lo que constituye verdadero conocimiento científico, son muchas las mujeres que han llegado a merecer el calificativo de sabias, brillando con luz propia en materias tan áridas* ».

Elle veut donc rendre justice à toutes les femmes savantes que l'Histoire a injustement oubliées : «*Mis lectores me perdonarán una ligera digresión. Por una injusticia histórica se citan con poca frecuencia los nombres de estas mujeres extraordinarias*». Elle commence donc son énumération par le passé et par les savantes étrangères :

[...] *La reina Cristina [...] Isabel de Bohemia [...] Ana María Shurmann [...] La marquesa Emilia del Chatelet [...] Margarita de Launay [...] Mme Hortensia Lepante [...] Sofía Germain [...] María Agnesi [...] Laura Bassi [...] Mary Somerville [...] María Crous [...] María Merian [...] la baronesa de Beausoline [...] Juana Damée [...] María Cunitz [...] Carolina Herschelle.*

Elle poursuit en citant les Espagnoles : « [...] *la marquesa de Monteagudo y doña María de Pacheco [...] Doña Beatriz de Galindo [...] doña Lucía Medrano [...] doña Francisca de Lebrija* ».

Puis Carmen de Burgos revient au présent pour montrer les bienfaits de l'accès récent des femmes à l'instruction : « *En nuestro siglo, difundida la instrucción, el número aumenta cada día* ». Elle cite à nouveau les étrangères en premier :

²²² Carmen de Burgos reprendra intégralement cet article dans *La Inferioridad de la Mujer* de Moebius sous le même titre.

²²³ *La Correspondencia de España*, le 19/07/1903

[...] *Sofía Kovalewski, matemática; María Mitschelle, Cristina Ladd-Franklin y Dorotea Klumpke, astrónomas; y Clemencia Royer, la grandiosa comentadora del dinamismo de los átomos, que venció a Proudhon en un concurso científico, y de la que dijo Renán : "Esta mujer es casi un hombre de genio"*.

Concepción Arenal est la seule Espagnole contemporaine citée²²⁴, car pour l'instant l'accès officiel à l'université est soumis à autorisation pour les Espagnoles. Il faudra attendre 1893 avec María Goyri²²⁵ et surtout 1910, année où les femmes pourront s'inscrire à l'université sans autorisation spéciale : «*Nuestra Concepción Arenal*²²⁶ *dedicó especialmente sus talentos a la ciencia jurídica, esparciendo sobre ella eternos resplandores* ».

Carmen de Burgos précise que, non seulement les femmes se sont engouffrées dans le temple de la connaissance dès qu'elles en ont eu l'opportunité, mais qu'elles ont eu d'excellents résultats, démontrant ainsi que lorsque les femmes ont accès à l'éducation elles peuvent égaler les hommes :

Apenas se entreabre la puerta de los prejuicios y de la ignorancia, la mujer penetra resueltamente en el camino de las reivindicaciones, todos los países se estremecen con la resuelta valentía femenina y deja sentir su poderosa influencia, haciendo despertar los cerebros dormidos o atrofiados por una serie de siglos rutinarios.

Carmen de Burgos ne mentionne l'exemple que de femmes étrangères qui ont fait leurs études soit aux Etats-Unis, soit au Royaume-Unis, soit en France²²⁷ (avec Marie Curie) :

Así vemos que una mujer india estudia en Filadelfia (Estados Unidos), conquistando en tres años el título de doctora en Medicina; se llama Joshee [...] tenía dieciocho años. [...] otra india, la Pundita Ramaboy, [...] desterrada de su país por sus opiniones avanzadas sobre la educación de las mujeres, se refugia en Londres, donde al poco tiempo gana la cátedra de sanscrito en un colegio femenino. Las japonesas no quedan regazadas en este movimiento civilizador y varias mujeres ricas hacen sus estudios superiores en América, contándose entre ellas a la condesa Ozama, esposa del general victorioso de los chinos.

²²⁴ Concepción Arenal (1820-1893). Elle avait suivi les cours de droit à l'université déguisée en homme entre 1842 et 1845.

²²⁵ María Goyri, première universitaire acceptée officiellement en 1893.

²²⁶ Il est à noter que Carmen de Burgos emploie l'adjectif possessif « *nuestra* », ce qui établit une relation d'appartenance au collectif des femmes dont Carmen de Burgos fait partie (*nuestra*) et Concepción Arenal. C'est peut-être aussi une façon de s'approprier Concepción Arenal.

²²⁷ Pays avec des avancées féministes.

Elle termine son article en explicitant la découverte de Marie Curie²²⁸. Pour elle, Marie Curie est une femme moderne supérieure : « *No terminaré este artículo sin citar entre las modernas a otra mujer superior, Madame Sklodowska Curie, doctora en Ciencias, que acaba de ilustrar su nombre con un importante descubrimiento* ».

Selon Carmen de Burgos, Marie Curie, par sa découverte du radium, donne la preuve que la femme instruite est à la hauteur de l'intelligence masculine, discréditant ainsi les thèses encore en vogue sur l'infériorité mentale de la femme. Carmen de Burgos donne néanmoins quelques conseils de prudence pour ne pas effaroucher les lecteurs :

El descubrimiento de esta substancia radioactiva, que hoy atrae la atención de los hombres de ciencia, prueba que las mujeres van poco a poco avanzando, y sin duda merecerán el aplauso de todos, siempre que sepan contenerse en los límites de la prudencia, sin pretender implantar de un golpe innovaciones para las cuales nuestra sociedad no está preparada todavía.

Il est indéniable que Carmen de Burgos ne pouvait pas trouver de meilleur exemple que Marie Curie. Le fait de la nommer ridiculise tous les « pseudo-scientifiques » tels que Moebius ou Gall. Néanmoins, malgré la reconnaissance internationale de Marie Curie (un prix Nobel en 1903 et un deuxième en 1911), bon nombre de personnes continuèrent de penser que la femme était inférieure à l'homme et que les femmes dotées de bonnes capacités intellectuelles étaient des femmes viriles. Voici par exemple ce que nous pouvions lire dans *Le Journal* lors de la leçon inaugurale de physique de Marie Curie à la Sorbonne le 5 novembre 1906 :

C'est [...] une grande victoire féministe que nous célébrons en ce jour. Car, si la femme est admise à donner l'enseignement supérieur aux étudiants des deux sexes, où sera désormais la prétendue supériorité de l'homme mâle ? En vérité, je vous le dis : le temps est proche où les femmes deviendront des êtres humains.

En 1904 nous trouvons deux articles de Carmen de Burgos appartenant au thème « féminisme » : « *Mujeres periodistas en Inglaterra* » et « *Periodistas inglesas* » que

²²⁸ Maria Skłodowska épouse de Pierre Curie (1867-1934) est née en Pologne. Elle deviendra française par son mariage en 1895. Elle obtiendra deux prix prestigieux : prix Nobel de physique en 1903 et prix Nobel de chimie en 1911. Elle est la seule femme à avoir reçu deux prix Nobel et la seule personne parmi tous les lauréats à avoir reçu deux prix Nobel dans deux domaines scientifiques distincts.

nous avons étudiés ci-avant. Les articles de Carmen de Burgos, qui est pour l’instant une novice, apparaissent en 5^{ème} page ou dans les suppléments.

2.5. ABC

Carmen de Burgos écrit entre 1903 et 1905 de nombreux articles dans le journal conservateur *ABC*. Nous en avons localisés 39, qui se décomposent selon les thèmes ci-dessous :

Thème	Nombre d’articles par an		
	1903	1904	1905
Beauté	1	0	0
Féminisme	3	3	5
Maison	2	0	1
Mode	2	0	0
People	2	1	2
Santé	2	0	0
Politique	2	1	1
Société	2	1	4
Culture	0	1	3
Total	16	7	16

Nous avons choisi d'étudier les articles suivants pour leur intérêt :

Titre	Année	Date	Thème politique	Thème féministe
Cuadros de la calle	1903	14/08	X	
La ley del perdon	1903	27/10	X	
Al salir del teatro	1905	15/06	X	
Una carrera para la mujer. La Steno-dactilografia.	1903	31/07		X
Homenaje a Concepción Arenal	1903	15/09		X
Las japonesas	1904	24/02		X
La mujer y la Agricultura	1904	08/12		X
Obra importante. La reunion de ayer	1905	11/06		X
Ecos de Palacio	1905	27/06		X
Las mujeres en los caminos de hierro del extranjero	1905	20/07		X
Las mujeres en la medecina	1905	28/7		X
La mujer en el comercio	1905	09/09		X

2.5.1. Articles politiques

Carmen de Burgos présente l'article « Cuadros de la calle²²⁹ » comme une petite pièce de théâtre, le titre lui-même va dans ce sens. Il rappelle *los cuadros de costumbre* de Larra dont Carmen de Burgos est une fervente admiratrice. L'article se trouve en page 6 et est entouré de deux autres articles²³⁰ sur la vie madrilène et d'une poésie

²²⁹ ABC, le 14/08/1903.

²³⁰ Le premier texte *Cosas* est un texte ludique de Carlos Luis de Cuenca et le deuxième une critique sur le *género chico* et les chansons pornographiques, ainsi que sur la censure des Autorités du pays *Los teatros, la Autoridad y los escarpelistas*. Il est signé « C. », il est donc fort possible qu'il soit de Carmen de Burgos car elle signait de temps en temps certains articles de la seule lettre « C ».

humoristique de Juan Pérez Zuñiga²³¹, ce qui permet à l'article de passer plus discrètement.

Cet article, où Carmen de Burgos se met en scène, se lit aisément. Il lui permet de dénoncer les nombreuses injustices commises envers les enfants et les femmes, comme par exemple :

-L'indifférence des hommes politiques face à la misère :

Los que frecuentan el Ministerio de Instrucción Pública y Bellas Artes, harán visto a la puerta, entre los golfillos apiñados para avisar los carruajes, pedir limosna y vender los periódicos una niña sucia y astrosa que alterna en completa libertad con los pilletes.

[...] *Han pasado esos tres años, y la pobre niña continúa en la puerta del Ministerio ejerciendo la mendicidad.*

[...] *¿Te dan limosna los ministros? Añadí, fija en la idea de averiguar si la vista de aquella miseria había producido alguna impresión en la conciencia de los gobernantes. – A los nuevos no les pido... pero hoy ha estado aquí el marqués de Vadillo²³² y me ha dado diez céntimos, añadió con alegría.*

-La pauvreté ambiante et la mendicité à Madrid :

[...] *pedir limosna [...] ¿Te dan limosna los ministros? [...] – ¿No sabes que hay una ley para que ya no se pida limosna? – Yo no hago mal a nadie, y si no pido nos moriremos de hambre.*

-L'enfance abandonnée : « [...] *una niña sucia y astrosa que alterna en completa libertad con los pilletes* ».

-Le risque majeur de tomber dans la prostitution : « *Ya no es la pequeñuela que vi el primer día, [...] toda la precoz insolencia de la vida abandonada y viciosa donde va haciendo la evolución de la niña en mujer* ».

-La non scolarisation des enfants (le choix de la scène devant le Ministère de l'Instruction Publique n'est pas anodin) : « - *No has ido nunca al colegio? - No señora, le hacía falta a mi madre* ».

-Le travail des enfants : « [...] *y vender los periódicos [...] Por la mañana vengo aquí, y por la tarde voy al campo a espiga* ».

²³¹ Juan Pérez Zuñiga (1860-1938) écrivain, journaliste et humoriste espagnol, a travaillé, tout comme Carmen de Burgos à *Madrid Cómico*.

²³² Francisco Javier González de Castejón y Elio (1848-1919).

-L'exploitation et la brutalité envers les enfants :

La voz de una mujer resonó imperiosa llamando a la niña y exigiéndole el dinero que negaba haber recibido, hasta que, al fin, registrándola brutalmente, se apoderó de la moneda. La muchacha rompió en llanto, y como no corriese detrás de otros transeúntes, un pellizco y un sordo empujón la impulsaron de nuevo a cumplir su deber.

[...] Y me explicó de qué manera una turba de chiquillos busca entre los rastros de las mieses recién segadas las espigas que caen de los haces y las desmedradas que escapan de la hoz, vendiéndolas luego por un pedazo de pan.

-L'inefficacité de *La Ley de protección de la infancia* :

Me alejé tristemente, comprendiendo que la ley de protección de la infancia que nos han dado es muy insuficiente, y que los pensadores tendrán que proseguir la campaña con nuevos bríos para lograr no sólo reprimir la vagancia, sino proteger al niño en la gestación, en la lactancia, en las escuelas y en el interior de los hogares.

[...] y que nos sabemos si será de las que [las leyes] se escriben y o se cumplen.

-Le retard de la société espagnole par rapport aux autres nations :

La he vuelto a ver [la niña] hace pocos días, a pesar de la ley de protección a la infancia, que al fin se ha promulgado entre nosotros setenta y nueve años después de existir ya en el Extranjero.

-L'abandon dans lequel se trouvent les mères (célibataires ou veuves) : « [...] *si no pido nos moriremos de hambre [madre e hija] [...] No puedo trabajar, porque le hago falta a mi madre que está enferma* ».

L'article se termine néanmoins sur une note d'espoir dans le progrès :

Y entonces sentí un soplo de esperanza acariciar mi frente, pensando que no importa que duerman las ideas en los templos creados para difundirlas, si la conciencia del pueblo está despierta. Los pueblos que trabajan no mueren; la humanidad que progresa marcha siempre con paso firme por el camino de las redenciones.

L'article du 15 juin 1905 s'intitule « Al salir del teatro²³³ ». A nouveau Carmen de Burgos choisit de présenter ses critiques sous forme d'histoire anodine, une discussion

²³³ ABC, le 15/06/1905.

mondaine entre elle-même et une étrangère, qui est très certainement son double : « [...] *Una ilustre escritora extranjera que quiere hacer un libro de impresiones de su viaje por España* » ce qui montre l'importance de l'enjeu ! Pour plus de précaution, Carmen de Burgos choisit de faire ses critiques les plus acerbes sous le masque de l'étrangère, un peu à la façon de Cervantes²³⁴ à qui elle fait référence dans l'article. Cet article de 1905 fait le lien avec l'article « Cuadros de la calle » de 1903 et semble en être une suite.

Pour qu'il n'y ait pas de doute sur la véracité de ses propos Carmen de Burgos ancre son récit dans un espace réel identifiable : « *Salimos de la Comedia, dirigiéndonos hacia la Puerta del Sol, cuando sonaban lentamente en el reloj del Ministerio de la Gobernación las doce campanadas que señalan la media noche. La acera izquierda de la Carrera de San Jerónimo.* » Puis elle commence ses dénonciations sur la prostitution des très jeunes filles, dont une pourrait être la fillette de l'article « Cuadros de la calle » :

[...] *una docena de mozas jovencuelas, casi niñas, de líneas infantiles, que se esforzaban por dar gracia picaresca a sus ojos, apagados por un prematuro cansancio, y prodigar frases mezcladas de desvergüenza y timidez a los mozueltos que departían con ellas y a los transeúntes.*

Elle utilise l'ironie pour dénoncer l'inertie du gouvernement et en profite pour donner ses propres conseils :

- *¿Cómo pasa esto en el sitio más céntrico de Madrid, a estas horas? – me preguntó [la escritora]*
- *Es una casualidad; precisamente aquí nos preocupamos mucho de estas cuestiones, y existe una importante Junta de señoras para...*
- *¡Ah! Piensan ustedes fundar asilos, escuelas-talleres, atacar el vicio en sus raíces, y que estas desdichadas dejen de ser para el Erario una clase productora....*
- *No, no hacemos nada de eso; pero....*
- *Convendría, sin embargo, que se evitasen estos espectáculos, sobre todo a la hora de salir del teatro las jovencitas que asisten a las representaciones blancas.*

²³⁴ Carmen de Burgos appréciait beaucoup Cervantes. Dans son discours *La resurrección de Don Quijote* elle dit : « *Todas las mujeres soñamos con la resurrección de Don Quijote ; [...] deshacedor de entuertos y paladín de la justicia. ¿Cómo no soñar con la resurrección bendita del caballero de la Mancha en un país donde la mujer no puede salir sola a la calle sin exponerse a impertinencias y groserías, donde se lucha con ella para arrebatarla un sitio o un asiento, donde las leyes no la protegen ni la sociedad la educa como debiera?* SAWA, Miguel et BECERRA, Pablo, *Crónica del Centenario del Quijote*, Tipogr. De Antonio Marzo, Madrid, 1905, p. 275.

- *Ya ve usted que se tiene cuidado que salgan temprano; nuestro Gobernador es muy moral.*

Elle confirme qu'en matière de mendicité rien n'a changé en deux ans :

Iba a seguir contando las excelencias de nuestras autoridades, cuando una niña que apenas se sostenía sobre sus piececitos nos cerró el paso pidiéndonos una limosna; más lejos, recostada sobre la esquina de la calle de Carretas, una mujer con dos niños de pocos años asidos a las faldas, pedía también limosna, arrojando el pecho seco a la boquita de un tercero, el cual lo rechazaba llorando de un modo que me recordó el caso narrado por el Sr. Parada y Santín en la Sociedad de Higiene, de una mujer que para evitarse pellizcar a un pequeñuelo, le ponía sobre los ojos dos inmundos insectos sujetos por los anteojos, para que molestasen a la criatura y estimulara con su acento lastimero la compasión del público.

Mais elle ne dresse pas pour autant des figures évangéliques de pauvres, ce qui la rapproche du style naturaliste de Pardo Bazán.

Puisque la *Ley de protección a la infancia* est toujours inopérante :

- *¿No hay ley de protección a la infancia? Me preguntó mi amiga.*
- *Sí; tenemos un hombre eminente, un verdadero apóstol, que ha formulado las bases de ella : el doctor Tolosa Latour ; nuestra Sociedad de Higiene se ocupa de la protección a los niños y a los anormales ; el doctor Ulecia Cardona ha establecido en Madrid la Gota de Leche, y el...*
- *¿Entonces...?*
- *Es que la ley está aprobada, pero no se aplica todavía. [...].*

elle en donne la raison avec ironie : « *Los gobernantes tienen otras cosas más urgentes...* ».

Elle décrit une réalité de Madrid qui ressemble à une véritable « Cour des miracles » telle que Cervantes la décrivait trois siècles auparavant :

[...] había un grupo de muchachos, que mi acompañante encontró parecidos al Rinconete y Cortadillo de Cervantes.
-Es curioso, ¿verdad? Murmuraba; en el siglo XX, en Madrid, en la Puerta del Sol...

Elle montre une société où règne l'insécurité :

-Le han quitado la cartera a un señor forastero. [...] y creo que llevaba buena suma.
-Eso es una imprudencia; debió dejarla en la casa donde para.

-No se atrevió, porque ya en una casa de huéspedes había perdido otra...

et les résultats de la mauvaise gestion carcérale des jeunes enfants :

No pudo completar su pensamiento ni acabar de oír la conversación de los precoces chicuelos, que celebraban la salida de uno de ellos de la cárcel, donde había aprendido nuevas artes y conocido a eminencias del robo y el pillaje.

Elle termine son article en ironisant sur la grandeur de l'Espagne : « *Arrastré suavemente a mi amiga hacia la calle de la Montera, hablándoles de nuestro progreso y de nuestra cultura para que no fijase la atención en esas pequeñeces* ».

Cet article est donc très politique, c'est une critique acerbe des hommes politiques qui ne s'intéressent pas à ceux que Carmen de Burgos appelait « *los sin voz*²³⁵ », c'est-à-dire en grande majorité ceux qui ne votent pas : les femmes et les enfants.

Carmen de Burgos est contre la peine de mort. Dans son article du 27 octobre 1903 « *La ley del perdón*²³⁶ » elle discourt sur la nécessité d'avoir des lois plus clémentes qui acceptent également le pardon : « *Lo mismo que en el corazón de madame Magnaud, la ley del perdón encontrará eco en el corazón de todas las mujeres de la tierra* ». Elle évoque la figure du juge français Paul Magaud²³⁷, connu également sous le nom donné par Clémenceau « *Le bon juge* ». Carmen de Burgos incite les juges espagnols à suivre le modèle de Paul Magnaud à travers une loi du pardon²³⁸. Elle évoque donc la clémence de Paul Magnaud envers Louise Menard, une jeune femme pauvre coupable d'avoir volé du pain pour ne pas mourir de faim. Carmen de Burgos attache de l'importance à l'influence de l'épouse du juge Paul Magaud : « *En la vida del*

²³⁵ « *En 1908 en el primer editorial de la Revista Crítica se pregunta [Carmen de Burgos]: ¿A qué persona, asunto o materia le dedico mis primeras líneas? Del corazón me sale dar la voz a los sin voz.* ». MEJIAS, Carmen, *Carmen de Burgos, la voz de los sin voz*, Madrid, Universidad de Mayores Experiencia Recíproca, p. 11.

²³⁶ *ABC*, le 27/10/1903 – Article repris dans *La inferioridad mental de la mujer* de Moebius.

²³⁷ Paul Magaud (1848-1926) était également connu pour ses positions féministes. C'est à Château-Thierry et devant le président Magnaud que plaida pour la première fois Jeanne Chauvin, la première avocate de France connue également pour ses positions féministes.

²³⁸ Paul Magnaud avait déposé un projet de « loi de pardon » mais il ne parvint pas à le faire adopter par ses pairs-

Presidente ha influido una mujer de espíritu superior, Teresa Vernet²³⁹ [...] esta mujer es su esposa y la colaboradora más activa y entusiasta de su hermosa obra ».

La « *ley del perdón* » sera promue par Luis Morote, député républicain et ami de Carmen de Burgos et de Blasco Ibañez en 1906/1907 : « *Unas ejecuciones recientes, la impulsan a escribir de nuevo contra la pena de muerte y a dar noticia de la “ley del perdón” que promueve en el Parlamento Luis Morote, diputado republicano y compañero suyo en Heraldo²⁴⁰».*

2.5.2. Articles féministes

Les neuf articles que nous avons étudiés portent essentiellement sur la capacité des femmes à exercer de nombreux métiers et leur besoin d'éducation.

L'article du 31 juillet 1903 informe les lectrices (lecteurs) d'un nouveau métier en Espagne : *Una carrera para la mujer : la steno-dactilografía²⁴¹*. Carmen de Burgos explique que ce métier n'est pas un phénomène nouveau à l'étranger. En France il y a déjà 20000 sténo-dactylographes, mais elle précise avec ironie :

Debe decirse que, si bien muy lentamente, la innovación penetra en España. “La Unión Española de Explosivos” cuenta desde su fundación con una señorita empleada en la steno-dactilografía, que presta muy útiles servicios a esta importante sociedad.

Elle signale que ce métier est un débouché professionnel pour les femmes : «*una buena stenodactilógrafa gana en Francia de 250 a 300 francos mensuales, lo bastante para independizar por completa a una mujer* ».

Elle lance donc un appel :

Como se ve, esta carrera se encuentra ya perfectamente organizada y se puede esperar que alguna de nuestras sociedades tome la iniciativa estableciendo

²³⁹ Marie-Thérèse Beneix-Vernet était la filleule de Georges Sand. Communication de l'historien Guy Penaud publiée dans le n°128 du *Journal du Périgord*.

²⁴⁰ NÚÑEZ REY, *Op. Cit.*, p. 169.

²⁴¹ ABC, le 31/07/1903.

cursos m3dicos para el aprendizaje. De esta manera realizar3a una obra social y humanitaria ofreciendo a las mujeres espa3nolas un nuevo medio de trabajo.

Le 15 septembre 1903, dans un autre article, Carmen de Burgos rend un hommage 3a Concepci3n Arenal²⁴² exclusivement pour son action dans les prisons :

Yo que he logrado alcanzar el principio de la evoluci3n de las ideas penitenciarias, tan limitadas en el tiempo de Arenal; que, como elle, aunque en una extensi3n m3s modesta, he recorrido las c3rceles estudiando la psicolog3a de las pasiones, puedo aplaudir su obra sin reservas y con entera imparcialidad.

Elle en profite pour lancer un projet²⁴³ :

Hace poco tiempo se inaugur3 en Madrid un Pante3n de Espa3nolos Ilustres; all3 reposan, quiz3s para siempre, los restos de Espronceda, Larra y Rosales. 3Por qu3 no trasladar a 3l los restos de do3a Concepci3n Arenal? Esto ser3a un homenaje solemne rendido al talento extraordinario de esta mujer incomparable.

Le 24 f3vrier 1904, Carmen de Burgos publie un article intitul3 *Las Japonesas*²⁴⁴. Cet article, qui est avant tout un documentaire culturel, lui permet de glisser quelques propos f3ministes :

Se ha dicho que el grado de la civilizaci3n de un pueblo pod3a medirse por la cantidad de respeto concedido a la mujer. No es este un principio absoluto, pero tiene una base fundada en la observaci3n, y la historia lo confirma en todas 3pocas.

et d'insister sur les bienfaits de l'3ducation : «*Nadie puede poner en duda que las mujeres japonesas conquistan r3pidamente sus derechos; el cuidado que ponen en su educaci3n les asegura el triunfo, pero tienen mucho que luchar [...]*».

Pourtant, la m3me ann3e, dans son article «*La mujer y la Agricultura*²⁴⁵ », Carmen de Burgos affiche une position conservatrice, voire presque anti-f3ministe :

²⁴² ABC, le 15/09/1903.

²⁴³ En 2016 il n'y a toujours aucune femme dans ce panth3on.

²⁴⁴ ABC, le 24/02/1904.

²⁴⁵ ABC, le 08/12/1904.

[...] los primeros gritos de la emancipación de la mujer trastornaron los cerebros débiles hoy las mujeres sensatas e ilustradas no pretenden una igualdad con el hombre que la misma Naturaleza hizo imposible, desean conservar dignamente su puesto en la sociedad y en la familia.

Mais l'article est également très politique car Carmen de Burgos critique le retard espagnol en matière d'agriculture : « *Entre nosotros la agricultura está muy atrasada, los procedimientos primitivos y el arado fenicio siguen usándose en muchas provincias* », et la difficulté à trouver un emploi en ville : « [...] *las ciudades llenas de luchadores que hacen difícil la adquisición de un empleo* ». Elle accuse la mauvaise gestion des terres : « *Las tierras sin cultivo, la agricultura sin adelantos* » et la condition inhumaine de journalier :

Se las ve ir de pueblo en pueblo, formando un miserable rebaño de mujeres y chiquillos a las órdenes de un jefe o manigero, para esperar agrupados en el rincón de una plaza al labrador que los contrata y les hace marchar delante de su mula como una tribu de esclavos africanos.

L'accusation est forte puisque Carmen de Burgos dépeint des procédés pratiquement esclavagistes en Espagne. Elle décrit les conditions difficiles du travail agricole pour les femmes. Malgré cela, elle affirme que l'agricultrice doit rester à la campagne. Elle propose donc des solutions :

La mujer del labrado es siempre su auxiliar, y su trabajo, rudo y monótono, ellas cuidan la casa y los animales, en el invierno siguen las yuntas, arrojando el grano en los surcos, y en el verano, con los pies desnudos y la cabeza descubierta, se exponen todo el día a los rayos de un sol de llamas.

Es preciso preocuparse con seriedad de mejorar su suerte evitando que se disgusten de sus tareas y vengán a marchitar su lozanía en los talleres de las grandes poblaciones. Implantando los adelantos modernos de la agricultura la mujer podrá ser la asociada, la compañera, el auxiliar pero ni ella ni el hombre harán el trabajo penoso de la bestia.

Les articles²⁴⁶ du 11 et du 27 juin 1905 traitent des activités de la *Unión Ibero-Americana*. Carmen de Burgos montre ainsi la capacité des femmes à s'organiser et à suivre des projets, ce qui lui fait écrire :

²⁴⁶ ABC, les 11/06/1905 et 27/06/1905.

De verdadera importancia fueron todos los asuntos que se trataron, y la marquesa de Ayerbe demostró que las mujeres pudieran, lo mismo que los hombres, presidir un Consejo de ministros, pues supo presentar y desarrollar todos los proyectos de una manera admirable. [...] Es la primera vez que las mujeres españolas se unen en empresas de tanta importancia, y esto prueba el adelanto y la cultura del elemento femenino en nuestra Patria.

Cette association propose notamment de créer : [...] « *un centro popular de cultura para la enseñanza de la mujer [...] una granja agrícola para las mujeres, en la que se les enseñe la agricultura y las industrias relacionadas con ella* », ce qui contitue également un credo de Carmen de Burgos en ce début de XX^{ème} siècle.

Elle suggère à ses lectrices (et lecteurs) de suivre les travaux de l'association :

De cada uno de los interesantes proyectos nos ocuparemos oportunamente con la extensión que merecen, ya que ABC ha de prestar toda su atención a cuanto con la defensa de los derechos y progreso de la mujer se relacione, sin caer en las extravagancias del feminismo.

Pour bien montrer l'importance de l'*Unión Ibero-Americana* dans son article du 27 juin 1905, elle précise que la Reine s'intéresse aux travaux de l'association, ce qui est un gage de sérieux :

La señora marquesa de Ayerbe dio cuenta a S.M. de los proyectos que abriga la Sociedad que preside, para difundir la cultura femenina y desarrollar las industrias propias de la mujer, estableciendo escuelas-talleres, escuelas de cocina y una granja agrícola.

L'article lui permet de lancer une idée qu'elle développera à de nombreuses reprises, toujours en évoquant l'étranger : « [...] *procurando, al mismo tiempo, evitar la explotación de que son víctimas las obreras, y lograr que vendan sus trabajos directamente, como ya se practica en Italia y en otros países* ».

L'article du 28 juillet 1905 porte sur : « Las mujeres en la medicina²⁴⁷ ». Carmen de Burgos fait une rétrospective de la place de la femme dans le monde de la médecine en Espagne et à l'étranger. Elle indique ainsi que la femme exerce le métier de médecin

²⁴⁷ ABC, le 28/07/1905.

depuis très longtemps. Elle met à l'honneur deux médecins espagnols, l'ophtalmologiste Trinidad Arroyo de Márquez et la gynécologue Concepción Aleixandre, qui deviendra une féministe engagée²⁴⁸ et amie de Carmen de Burgos. Elle ironise en qualifiant Concepción Aleixandre en ces termes : « *Y esa MUJER pequeñita, toda espíritu y bondad, es un verdadero HOMBRE de ciencia* », car ce type de remarque était très en vogue à cette époque : une femme qui réussissait intellectuellement était une femme virile.

L'article « *La mujer en el comercio*²⁴⁹ » est également à mi-chemin entre le féminisme et la politique. Carmen de Burgos démarre l'article sur un constat :

[...] en nuestra patria no ha llegado a arraigarse todavía la costumbre de ver tras los mostradores de las tiendas el lindo rostro de una dependiente [...] Sólo las que por circunstancias especiales se ven obligadas a ponérsela frente de sus establecimientos, suelen intervenir en los trabajos del mostrador [...] No sucede lo mismo en el Extranjero.

Elle explique la genèse de cette pénurie d'employées de commerce : « *Esta ausencia de comerciantes hembras en España, se debe indudablemente a nuestra educación* ». Elle en rend les mères responsables :

Nuestras madres nos dan la cultura necesaria para lucir habilidades con el objeto de encontrar marido o nos educan solamente para la vida del hogar, infundiéndonos ideas de arreglo y economía; pero sin ponernos en condiciones de producir lo que se nos enseña a ahorrar.

Elle accuse ces mères de délaissier les filles au profit des garçons, ce qui lui permet de dénoncer la différence de traitement selon le sexe :

Mientras que se cuida de dar carrera, empleo u oficio al hijo, se deja a la hija en condiciones tales, que sólo puede esperar la tranquilidad de su porvenir de un matrimonio problemático o de la caridad de sus parientes.

Bien qu'elle incite les femmes à travailler pour gagner leur indépendance, elle dénonce leurs mauvaises conditions de travail :

²⁴⁸ Néanmoins en 1906, elle n'est pas favorable au vote féminin.

²⁴⁹ *ABC*, le 09/09/1905.

El trabajo de la mujer es en todas las esferas rudo y mal retribuido. La dependiente tiene once horas de trabajo, a excepción de los domingos y días festivos; pero los dueños pueden exigir horas extraordinarias en época de balance o exposición; los sueldos, por lo general, son de 300 a 1200 pesetas; pero en muchos comercios llevan un pequeño tanto por ciento en las ventas que realizan.

Elle termine néanmoins sur une note d'espérance, ce qui est comme nous l'avons vu, caractéristique de sa technique: « *Como se ve, el comercio es una esfera de acción muy lucrativa para las mujeres de todos los países, y no tardará en serlo también en el nuestro [...]*», tout en soulignant : « *[...] pues nos vemos más precisadas cada día a tomar parte en la penosa lucha que constituye ganar la subsistencia, dentro de las necesidades de la vida moderna* ».

Après avoir étudié ces quelques articles nous pouvons clairement affirmer qu'entre 1901 et 1903 Carmen de Burgos avait déjà défini ses combats :

-sur le plan politique : la protection de l'enfance, la protection des mères célibataires ou veuves, l'abolition de la prostitution, le droit à l'éducation, la rédemption sous une autre forme que la prison, la lutte contre la pauvreté et les mauvaises conditions de travail...

-sur le plan féministe : le libre accès à l'éducation, le mariage ne doit pas être le seul « métier » des filles, le manque de qualification professionnelle, la difficulté d'accéder à un métier alors que la femme a la capacité d'exercer de très nombreux métiers si on l'éduque, la différence de traitement en fonction du sexe, la capacité à diriger une association voire plus...

Elle peaufinera toute sa vie ses combats. Mais le féminisme qu'elle affiche en ce début de XX^{ème} siècle peut être qualifié de conservateur, proche de celui de Jimeno de Flaquer.

Nous pouvons également constater que c'est par le biais de l'information qu'elle milite tout en cherchant à ne pas trop effaroucher les lectrices et lecteurs. Elle les alerte sur ce qui ne fonctionne pas en Espagne, propose des solutions, et informe sur les progrès et les timides avancées féministes à l'étranger. Il est légitime de penser qu'elle souhaite

que les femmes, à la lecture de ses articles, prennent conscience de leur retard et de leur enfermement dans un rôle qu'elles n'ont pas toutes choisi, et qu'elle leur permet de rêver à d'autres possibles.

2.6. *Revista Crítica et Prometeo*

Après avoir écrit dans différents journaux, Carmen de Burgos tente à son tour l'aventure de la direction d'un journal. Elle écrit à Galdós :

Voy a hacer una revista crítica, a realizar un sueño de una publicación como yo creo que debe serlo, emprendo sola la tarea y ya comprenderá usted qué serie de dificultades he de vencer. Le ruego a Usted que me autorice para que figure su nombre entre los colaboradores y hasta que me haga unas líneas²⁵⁰.

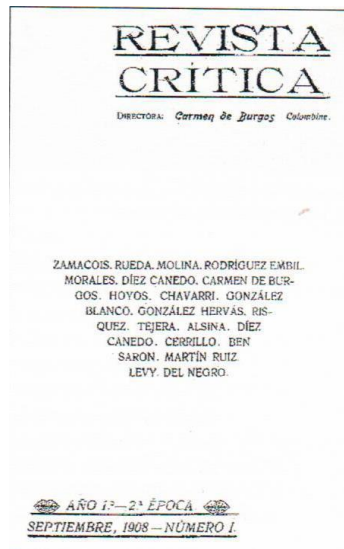
Voilà comment, selon Núñez Rey, Carmen de Burgos aurait commencé à avoir le projet de *Revista Crítica* :

En abril de este año 1908 comenzó [Carmen de Burgos] a fraguarse el proyecto de crear una revista en la que habían de participar los jóvenes literatos que rodeaban a la autora y en la que se habían de transmitir los ideales compartidos.

D'après Federico Utrera Carmen de Burgos aurait sorti le premier numéro en septembre 1908²⁵¹ :

²⁵⁰ NÚÑEZ REY, *Op. Cit.*, p. 216-217 – La lettre n'est pas datée.

²⁵¹ NÚÑEZ REY également.



Or, le 5 mars 1908, *Nuevo Mundo* annonce la sortie du premier numéro de *Revista Crítica* :

Es esta una nueva publicación mensual, que bajo la dirección de la ilustre escritora Carmen de Burgos (Colombine) acaba de hacer en Madrid su primera aparición. El primer número, que hemos recibido, consta de 40 páginas impresas a tres columnas en papel couché, confeccionadas con muy buen gusto e ilustradas con fotografías y dibujos. Entre sus redactores y -colaboradores figuran, no solamente las mejores firmas, sino todas las firmas de España (y algunas de América) de todas las categorías; pues la lista que de ellos inserta la revista en su portada, abarca treinta renglones de unas quince palabras cada uno²⁵². Nosotros esperamos que la dirección acierte a manejar las piezas de tan complicada batería; porque realmente el ambiente intelectual de España está muy necesitado, en todos los órdenes, de crítica ilustrada. Si tal sucede se podrá aplicar a la Revista Crítica, pero esta vez con justicia, la consabida frase; -Viene a llenar un hueco etc...« Aparte de esto, la Revista Crítica envuelve además una significación interesante: la que le da a estar dirigida por una mujer. Esta circunstancia no es la que menos ha de contribuir a captarle simpatías; porque no menos que de buena crítica, está España necesitada de cultura femenina.

Comme nous pouvons en juger d'après la photo représentée par Utrera dans son livre²⁵³ la description de la page de garde faite par *Nuevo Mundo* ne correspond pas, par conséquent il semblerait bien qu'il y ait eu un premier numéro en février ou mars 1908. Si nous regardons de plus près ce qui est écrit sur la page de garde de la revue datée de septembre 1908, nous pouvons lire : *Año I, 2^a época*. Il y a donc eu vraisemblablement

²⁵² C'est nous qui soulignons.

²⁵³ UTRERA, Federico, *Op., Cit.*, p. 108.

une première époque. Notre hypothèse semble se confirmer à la lecture d'un extrait de lettre de Luis Ruiz Contreras adressée à Carmen de Burgos le 18 avril 1908 : « *Mucho más que la referencia de mis obras en su revista, me fuera grato saber cómo, por qué y de qué manera confecciona su revista*²⁵⁴ ». Contreras emploie le présent de *confeccionar* et non pas le futur. Que se serait-il passé ? Y-aurait-il une relation avec les problèmes que connaît alors Carmen de Burgos à Tolède²⁵⁵ ?

Quoiqu'il en soit, *Revista Crítica* se veut une revue essentiellement culturelle (les rubriques sont : *novela, poesia, teatro, musica, politica, arte, ciencia, sociologia, cultura, letras españolas, americanas, extranjeras, sefarditas, femeninas, Gran mundo, comercio e industria, sport, agricultura y mineria*, ce qui n'empêche pas Carmen de Burgos d'écrire un article contre la prostitution dans le numéro de septembre 1908 :

[...] *Y todas ellas fueron niñas, pudieron prender azahares en su pecho, y todas ellas fueron adolescentes, y tuvieron ensueños de amor y acentos de pureza. [...] Hoy las he visto a pleno sol; pasaban conducidas por los guardias que las cazan en holocausto a una falsa moral; puesto que no está autorizado a perseguirlas el estado, que comercia con el vicio, le reglamenta y le impone contribución*²⁵⁶.

Cette revue est également le prolongement du salon littéraire de Carmen de Burgos, *Los Miércoles de Colombine*, fondé à l'automne 1906 car la majorité des écrivains qui assistaient à ce salon participèrent à *Revista Crítica*.

L'originalité de la revue était la section consacrée aux séfardis, Carmen de Burgos fait, en la matière, figure de pionnière. *Revista Crítica* sera également à l'origine de la création d'*Alianza Hispano Israelita* le 21 mars 1909 sous la coordination de Cansinos Assens. Voici ce que Carmen de Burgos écrit à ce sujet dans son autobiographie publiée dans *Al Balcón* :

En la actualidad [...] dirijo Revista Crítica, fundada por mí, que es la primera en tener una sección dedicada a los judíos. En sus columnas escriben con amor aquellos descendientes de los infelices que sufrieron la bárbara persecución que les arrojó de España en pasados siglos. [...] Cuento con las personas más eminentes para fundar una sociedad de "Alianza Hispano-Israelita", destinada a cumplir una misión de reparar la injusticia y estrechar los lazos fraternales.

²⁵⁴ NÚÑEZ REY, *Op. Cit.*, p. 216.

²⁵⁵ Nous développerons ce problème plus bas.

²⁵⁶ *Revista Crítica*, n°1, septembre de 1908 p. 18-19 in NÚÑEZ REY, *Op. Cit.*, p. 219-220.

[...] *En mi revista escriben todas las gentes de ideas progresivas y toda la juventud*²⁵⁷.

Revista Crítica cesse sa publication en avril 1909 pour des raisons financières²⁵⁸ et *Prometeo* accueille la *sección sefardi* :

[...] *su joven director [Ramón Gómez de la Serna] [...] me ofrece albergue en estas páginas para continuar la obra de amor y de justicia empezada por Revista Crítica en favor del noble pueblo judío, que injustamente perseguido supo guardarnos afecto de hermano y enseña las leyes a sus hijos en el viejo romance de Castilla. Prometeo es nuestra esperanza y nuestro último baluarte; sus columnas acogerán las legítimas aspiraciones de las sefarditas; [...] Prometeo realizará la creación de la Sociedad de la Alianza Hispano-Israelita, cuya convocatoria aparecerá de nuevos en sus columnas*²⁵⁹.

Carmen de Burgos en profite pour réaffirmer son *engagement* vis-à-vis du peuple sefardi et égratigner le gouvernement :

*Esta asociación tendrá centros correspondientes en todas las colonias israelitas y la obra de iniciativa particular llenará el vacío de que no se ocupan los gobiernos para la propagación de nuestro idioma y las relaciones sociales que engrandecen la patria*²⁶⁰.

Après la fermeture de *Revista Crítica*, Carmen de Burgos écrit dans *Prometeo* notamment son autobiographie²⁶¹ ainsi que des articles littéraires et elle participe aux « Diálogos triviales²⁶² » aux côtés de Ramón Gómez de la Serna qui avait pris le masque de Tristan.

Bien que continuant son travail de journaliste, par obligation alimentaire mais également pour toucher le plus de lecteurs et lectrices possible, l'écriture de récits et d'études littéraires va prendre de plus en plus de place dans la vie de Carmen de Burgos au détriment du journalisme.

²⁵⁷ *Al balcón, Op. Cit.*, p. 11-12.

²⁵⁸ « Desde febrero de 1909 la administración de la revista la encargó Carmen al editor Maucci para garantizar sur distribución. En una carta a Juan Ramón Jiménez de 5 de enero alude a las dificultades recientes: "No salió la Revista en Diciembre. Pasé mala temporada. Al fin logré triunfar y la casa Maucci se encargará de administrarla [...]" in NÚÑEZ REY, *Op.*, Cit., p. 224.

²⁵⁹ *Prometeo* n° 13 – 1910 p. 93.

²⁶⁰ *Ibid.*

²⁶¹ *Prometeo* n° 10, août 1909.

²⁶² *Prometeo* n° 15, abril 1910.

3. La journaliste confirmée

3.1. *Diario Universal* (11/01/1903-03/01/1906)

Lorsque Carmen de Burgos intègre *Diario Universal* c'est la consécration pour elle, elle devient : « *por fin [...] la primera "redactora"*²⁶³ ». Avec ce poste, elle inaugure son parcours de « *precursora* » dans différents domaines. Il s'agit, pour elle, d'une opportunité, elle a un espace de parole régulier bien à elle pour faire passer ses messages. Elle devient populaire et incontournable. Elle est très proche de ses lectrices et lecteurs qui lui écrivent à la rédaction et avec qui elle dialogue par le biais du journal. Si elle ne plait pas à tous, elle ne laisse personne indifférent : « *He escrito muchos miles de artículos en toda la prensa del mundo [...] me pegaron y me elogiaron. Es decir, se me discute. ¡Qué honor! No se pondrán nunca de acuerdo, ni yo me inquietaré por el fallo*²⁶⁴. » Travailleuse acharnée elle ne lésine pas sur le temps consacré :

*Desde que D. Augusto Figueroa la hizo formar parte de la redacción del Diario Universal y la dio el seudónimo de Colombine, comienza su labor febril que no abandona ni un momento, popularizándose y dejando fulgores de sus esperanzas en crónicas, interviús, críticas, cuentos, comentarios y novelas, originales y traducidas, llegando a figurar entre los más preciados escritores de nuestros días y renovándose como el mito proteico, a cada nuevo escrito*²⁶⁵.

Carmen de Burgos écrira entre le 11 janvier 1903 et 3 janvier 1906 environ 615 articles²⁶⁶, qui se répartissent de la façon suivante :

²⁶³ GÓMEZ DE LA SERNA, Ramón, *Confidencias de Artistas, Op., Cit.*, p. 15.

²⁶⁴ BURGOS, Carmen de, *Al Balcón, Op., Cit.* p. 12.

²⁶⁵ *Nuevo Mundo*, le 11/08/1916.

²⁶⁶ Les articles concernant l'enquête sur le divorce ne sont pas répertoriés dans les 615.

Féminisme	197	Politique	18
Célébrités	93	Beauté	16
Culture	70	Santé	11
Mode	67	Faits divers	8
Société	71	Sports	4
Maison	37	Actualités	3
Hygiène	20		

Ce tableau confirme qu'elle a réussi à écrire sur les thèmes qui l'intéressent : le féminisme, la politique et la culture, puisque ces sujets représentent 285 articles, pratiquement la moitié de ses contributions au *Diario Universal*. On peut affirmer qu'il s'agit là d'une belle performance car ce n'était pas l'objet de sa colonne. Les 330 autres articles traitent de sujets plus frivoles, notamment les célébrités, la mode, la beauté. La variété des thèmes lui permettait d'atteindre un plus grand public, notamment celui qui ne lisait pas les journaux féministes, un public qu'elle apprivoise doucement par le biais des sujets plus légers. Malgré cela Carmen de Burgos considère qu'écrire sur des thèmes frivoles est une non-utilisation de son talent de journaliste. Elle l'affirme dans *Revista de la raza* n° 176 d'avril 1930 : « *La escritora tenía que quedar relegada a ocuparse de modas y frivolidades en periódicos donde directores con menos cultura que ellas escribían los artículos de fondo o las críticas literarias*²⁶⁷ ».

Nous notons que les sujets des articles «féminisme» à l'étranger sont plus dynamiques que ceux d'Espagne, par exemple nous avons de nombreux articles sur les avancées du féminisme à l'étranger, le droit de vote en Australie, la femme et la franc-maçonnerie, le congrès des travailleuses anglaises, les femmes médecins à Berlin et en France, les femmes dans l'administration, une école d'infirmière, les femmes artistes, les sports féminins, les femmes journalistes à l'étranger ; nous trouvons également des articles sur des personnalités comme Louise Michel, un point sur le divorce en France, d'autres

²⁶⁷ *Revista de la raza* n°176 – 04/1930 – in NÚÑEZ REY, *Op., Cit.*, p. 103.

enfin sur les associations de femmes, les progrès de l'enseignement en Russie, les femmes socialistes...

Lorsque Carmen de Burgos traite de la situation en Espagne, nous avons prioritairement des articles pour montrer les carences de l'éducation des femmes, l'injustice du code pénal, les problèmes de salaire des enseignantes et des femmes en général, la place de la femme dans le foyer, l'impossibilité de divorcer malgré les mauvais traitements faits aux femmes, le vote des femmes, les conséquences du féminisme. Nous trouvons également un article d'éloges à Jimeno de Flaquer, un autre sur une conférence féministe ratée en Espagne ...

Pour notre étude nous nous intéresserons aux 197 articles du thème « féminisme » que nous découpons en trois catégories :

- 116 articles abordent le « féminisme » à l'étranger,
- 17 articles associent le « féminisme » à l'étranger et le « féminisme » en Espagne,
- 64 articles traitent uniquement du « féminisme » en Espagne.

Nous analyserons plus particulièrement les articles relatifs à l'Espagne, ainsi que quelques articles associant l'Espagne et l'étranger.

Les articles se répartissent de la façon suivante :

Année	Nombre total d'articles écrits	Nombre total d'articles « féminisme »
1903	214	65
1904	210	74
1905	189	57
1906	2	1
Total	615	197

Le premier article sur le « féminisme » en Espagne apparait le 13 avril 1903. Comme nous pouvons voir dans le tableau suivant Carmen de Burgos avait traité auparavant divers sujets, dont deux portant sur le « féminisme » en Espagne et à l'étranger :

Date	Thème
11 janvier 1903	« féminisme » à l'Etranger
16 janvier 1903	« féminisme » Espagne/Etranger. Il s'agit du 2^{ème} article de Carmen de Burgos dans <i>Diario Universal</i>
18 janvier 1903 (2 articles)	Mode et « féminisme » à l'Etranger
22 janvier 1903	« féminisme » à l'Etranger
23 janvier 1903	Mode
24 janvier 1903	Société
25 janvier 1903	Mode
26 janvier 1903	« féminisme » à l'Etranger
29 janvier 1903	« féminisme » Espagne/Etranger. Il s'agit du 10^{ème} article de Carmen de Burgos dans <i>Diario Universal</i>.
31 janvier 1903	Hygiène
3/4/5/12 février 1903	« féminisme » à l'Etranger
17 février 1903	Hygiène
19 février 1903	Célébrités
25 février 1903	Politique (contre l'utilisation des machines à coudre)
5/7/9 mars 1903	« féminisme » à l'Etranger

28 mars 1903	Société
1 ^{er} avril 1903	Politique (travail des femmes dans les salines)
7 avril 1903	Politique - Position de Carmen de Burgos sur les émeutes d'étudiants à Salamanque. (morts d'étudiants)
10 avril 1903	« féminisme » à l'Étranger
12 avril 1903	Société
13 avril 1903	« féminisme » en Espagne et curieusement le titre ne laisse rien prévoir : « El concurso de belleza » Il s'agit du 27^{ème} article de Carmen de Burgos dans <i>Diario Universal</i>.

Nous remarquons donc que les quatre premiers articles, du 11 janvier au 22 janvier 1903, portent sur le féminisme, et que la plupart des articles concernent l'étranger. Il faudra attendre le 27^{ème} article pour que seule l'Espagne soit évoquée, et encore de façon très discrète comme nous le verrons ci-après, car Carmen de Burgos ne pouvait se permettre d'être trop directe, elle devait d'abord se faire accepter de ses lectrices, lecteurs.

3.1.1.Mode opératoire

Article du 16 janvier 1903

La colonne s'appelle : « *Lecturas para las mujeres* », et la rubrique : « *Miscelanea de los Jueves* », par conséquent Carmen de Burgos traite plusieurs mini-sujets :

1- La polygamie en Extrême-Orient.

2-Les féministes russes et américaines, qui selon elle, présentent les mêmes caractéristiques. (L'égalité des sexes est reconnue en Russie et les femmes russes sont instruites).

3- Les Françaises peuvent passer des concours à l'Inspection du travail et de l'industrie, ce qui permet à Carmen de Burgos d'interroger ses lecteurs, lectrices :

[...] *¿Cuándo se protegerá en España de este modo a las mujeres que quieran conquistarse una posición independiente con su trabajo? Esto no sería un obstáculo para que cumpliera sus primeros deberes en el hogar y levantaría mucho su nivel moral. Es digno de que lo mediten los sociólogos y los que sólo la quieren en la casa, esclava del hombre que le proporcione el sustento que ella es incapaz de ganar.*

Elle affiche donc clairement ses convictions sur la capacité des femmes à mener de front un travail salarié sans négliger pour autant leurs travaux domestiques. Elle n'hésite pas non plus à invectiver les opposants au travail féminin.

Article du 29 janvier 1903

A nouveau nous avons la rubrique : « *Miscelanea de los Jueves* » avec cinq mini-sujets :

1-Jeux de hasard en Italie où les prix sont des femmes !

2-Nouveau journal féminin à Athènes (ce qui lui permet de donner son avis sur le féminisme) :

*Un nuevo periódico dirigido por mujeres acaba de aparecer en Atenas. Se intitula La Resurrección y viene a defender la causa del feminismo en el verdadero concepto de la palabra. **Su misión consiste en mejorar la vida moral y material de la mujer, señalarle los deberes y darle consciencia de sus derechos**²⁶⁸. La iniciativa es hermosa y no dudo que tendrá los mejores resultados. [...] Paris es la ciudad que marcha al frente del movimiento feminista de Occidente, y parece que Atenas la antigua y encantadora ciudad que fue cuna del arte, se pone al frente del feminismo oriental. Son la ciudad de ayer y la ciudad de hoy, unidos por el lazo de una aspiración de lo porvenir.*

Nous avons donc la définition d'un féminisme recevable selon les critères de Carmen de Burgos, sans toutefois trouver de précisions quant aux devoirs et aux droits des femmes. Nous pouvons affirmer que le féminisme de Carmen de Burgos correspond à ce qu'elle appelle « *Causa del feminismo* » et elle va, en partie par le biais du journal, tenter de faire prendre conscience aux femmes de leurs droits et devoirs. C'est cette aspiration

²⁶⁸ C'est moi qui mets en caractères gras.

qui l'incite à dévoiler à ses lecteurs, lectrices, ce qui se passe à l'étranger, afin qu'ils prennent conscience du décalage avec l'Espagne.

3-Présentation de Jimeno de Flaquer, pour qui elle a une profonde admiration, en tant que féministe espagnole :

En España hay una dama que consagra su talento y actividad a la causa feminista, y a la que no podemos pasar en silencio al tratar de estas cuestiones: doña Concepción Jimeno de Flaquer. Esta notable escritora ha empezado a publicar en El Álbum Ibero-Americano una interesante galería de americanas residentes en España. La primera de la serie ha sido la de la marquesa de Argüelles, notabilísima por la filigrana del lenguaje con que está escrita, y porque en ella se cultiva un género nuevo en nuestra patria.

Nous pouvons donc affirmer que le féminisme qu'elle défend à cette époque est plutôt un féminisme conservateur.

4-L'Académie française et la galanterie envers les femmes.

5-La fille de Krupp qui prendra en 1904 les rênes de l'empire industriel familial. Ce qui permet à Carmen de Burgos de montrer qu'en Allemagne on fait confiance à une très jeune fille de 21 ans pour diriger des usines stratégiques pour le pays.

Article du 13 avril 1903

Le titre est : « El concurso de belleza ».

Les allusions concernant la défense des femmes sont encore très timides. Après s'être interrogée sur le bien-fondé d'un concours de beauté féminin Carmen de Burgos fait la remarque suivante :

*El premio que se adjudique a la agraciada no la hará más vanidosas que hacen continuamente a todas los elogios que de su hermosura prodigan las madres y los lisonjeros, tratándose de **un país donde se procura halagar a la mujer en vez de instruirla**²⁶⁹[...]*

Soulignons la grande habileté de Carmen de Burgos. Elle n'attaque pas de front les concours de beauté et préfère dénoncer indirectement le manque d'éducation des

²⁶⁹ C'est nous qui mettons en caractères gras.

femmes occupées à des futilités. Elle montre également que les femmes sont appréciées et louées comme des objets de décoration ; la plastique est plus importante que l'intelligence.

Discrètement elle indique son adhésion à la philosophie krausiste :

Yo desearía que del mundo desaparecieran los premios y los castigos; que se cumpliera el deber por el deber y el bien por el bien, sin estímulos de ningún género, por el propio convencimiento... Y como ya me estoy oyendo llamar krausista sólo por eso diré que el ideal mío es el del soneto famoso, atribuido a distintos autores, que ocupan todos unos lugares en los altares [...].

C'est donc à travers un article très futile que Carmen de Burgos glisse une remarque sur le manque d'éducation des femmes et dénonce l'abandon dans lequel elles se trouvent.

3.1.2. Articles sur le féminisme

Parmi les articles du thème « féminisme » retenus, nous avons fait pour chaque année quatre sous-groupes : le féminisme proprement dit, l'éducation, les droits des femmes, le travail des femmes. Ce classement en sous-groupes nous permet de connaître la préoccupation principale de Carmen de Burgos selon les années :

	Féminisme	Education	Droits	Travail
1903	3	7	1	3
1904	12	2	2	3
1905	3	0	1	0
1906	0	0	0	0
Total	18	9	4	6

Nous constatons que les articles concernant le féminisme sont les plus nombreux notamment en 1904, d'autant plus qu'il faudrait rajouter les articles concernant l'enquête sur le divorce que nous n'avons pas répertoriés ici.

L'analyse des tableaux montrent clairement qu'en 1903, la préoccupation principale de Carmen de Burgos était l'éducation, alors qu'en 1904 c'est le féminisme, ce qui montre également une évolution de sa pensée ou une meilleure confiance en elle et ses lecteurs et lectrices pour développer ce type de sujet.

En ce début de XX^{ème} siècle, le féminisme n'a, en effet, pas bonne presse. Carmen de Burgos prend donc garde de ne pas effaroucher ses lecteurs et lectrices et de provoquer leur rejet, d'autant plus qu'elle débute en tant que rédactrice à *Diario Universal*. A de nombreuses reprises elle se démarquera du féminisme radical. Pour cela elle défend dans de nombreux articles le féminisme conservateur de Jimeno de Flaquer, qu'elle nomme « *feminismo racional y moderado* ». Jimeno de Flaquer est pour elle par antonomase la féministe espagnole :

*Portaestandarte de un feminismo racional y moderado, doña Concepción Jimeno de Flaquer es la defensora constante de la cultura y de los derechos de nuestro sexo. Su labor en pro de la emancipación de las mujeres le ha valido el título de "cantora de la mujer"*²⁷⁰ [...].

*El feminismo español, de que es campeón incansable mi ilustre amiga Concepción Jimeno de Flaquer, es un feminismo racional que sólo pide el respeto, la cultura y derechos de la mujer*²⁷¹.

[...] *pero deséchense esas ideas de la mujer electora, política, etc.; delirios de un feminismo radical que, por fortuna, no es más que una fiebre pasajera de la que se libran los cerebros bien organizados*²⁷².

Pour une meilleure visualisation du personnage auprès de ses lectrices, elle lui consacre un article en 1904. Article, que nous avons choisi d'analyser pour montrer son mode opératoire. Comme elle veut rassurer ses lecteurs et lectrices, Carmen de Burgos démarre son article comme si elle décrivait une des manifestations mondaines auxquelles les lecteurs sont habitués : « *El sábado, [...] tuvo lugar en el café Inglés el*

²⁷⁰ *Diario Universal*, le 24/01/1904.

²⁷¹ *Diario Universal*, le 06/05/1904.

²⁷² *Diario Universal*, le 23/09/1903.

*banquete que en honor de la eminente escritora doña Concepción Jimeno de Flaquer dieron sus números amigos y admiradores*²⁷³». Elle décrit Jimeno de Flaquer comme elle le fait habituellement dans sa rubrique mode ou celle consacrée aux célébrités, qui est une description très éloignée des féministes appelées par les antiféministes « *marimachos* » : « *La señora de Flaquer lucía un lindo vestido de gasa de seda blanca, bordada de hilillo de oro; el cuerpo descotado iba guarnecido con una draperie de oro y piedras blancas*²⁷⁴ [...] ». Elle termine l'article en présentant Jimeno de Flaquer comme la représentante du féminisme espagnol et en opposant cette féministe sympathique, aux suffragettes anglaises qui font peur :

*Pero el acto realizado es algo más que una muestra de admiración a la señora Jimeno de Flaquer; es la prueba evidente de la simpatía y el respeto que gana la mujer intelectual, la mujer ilustrada, consciente de sus derechos y deberes. La señora Jimeno de Flaquer debe estar satisfecha de su obra; ella ha puesto la primera piedra para alzar el edificio de la regeneración femenina en nuestra patria. Y ya que de acontecimientos feministas españoles hablo, mañana me ocuparé de la Exposición de cuadros femeninos que atraer actualmente la atención*²⁷⁵.

La description de Jimeno de Flaquer est sécurisante. Carmen de Burgos incite les lectrices à suivre son modèle et insiste sur la nécessité de s'instruire afin de prendre conscience de l'enjeu important qu'est la régénération de la patrie et de pouvoir y participer. Les lectrices comprendront qu'être féministe comme Jimeno de Flaquer c'est faire preuve de patriotisme et, logiquement, que dans le cas contraire c'est être antipatriotique. C'est donc aussi une manière de culpabiliser celles qui restent à la traîne du féminisme, mais aussi une façon d'inciter les hommes patriotes à collaborer avec les femmes.

A de très nombreuses reprises Carmen de Burgos refuse le qualificatif de « féministe » et rejette le féminisme radical :

*Yo no soy feminista*²⁷⁶.

²⁷³ *Diario Universal*, le 23/06/1904.

²⁷⁴ *Ibid.*

²⁷⁵ *Ibid.*

²⁷⁶ *Diario Universal*, le 11/08/1904.

*Lejos de mi ánimo predicar el feminismo en la vulgar acepción que generalmente se le da a esta palabra, pretendiendo igualar en todo la misión social de los dos sexos*²⁷⁷.

[...] *he repetido hasta la pesadez, que no soy feminista y aborrezco y combato esa fiebre, esa locura de la hegemonía de la mujer, a la que por llamarla de algún modo bautizaron con el nombre de feminismo*²⁷⁸.

[...] *El feminismo pretendiendo la Igualdad absoluta y hasta la hegemonía de la mujer, es el delirio de una fiebre ya dominada por la ciencia*²⁷⁹.

Elle l'écrit tellement de fois, qu'elle donne l'impression d'avoir besoin elle-même de se convaincre. Ses déclarations péremptoires sur le terme féminisme ne varieront pas dans *Diario Universal*, mais elle aura à plusieurs reprises des propos contradictoires en présentant des avancées féministes à l'étranger, comme dans l'exemple ci-dessous :

*Sin duda estas ideas [feministas] han de abrirse paso rápidamente. Francia, ese modelo que aparece siempre ante nosotros por ser el país más vecino y el primero en acoger todas las ideas de progreso, nos presenta un ejemplo muy elocuente*²⁸⁰.

Dans cet article elle présente plusieurs féministes françaises comme Maria Deraismes²⁸¹, Hubertine Auclert²⁸² et María Pognon²⁸³ qui ont créé des associations pour réclamer la réforme du Code Civil et le droit de vote.

Dans un autre, elle présente une association féministe internationale :

[...] *la asociación [...] de Council of women se fundó en Londres en el año 1888, con el fin de recabar los derechos de la mujer. [...] Desde esta fecha ha logrado agrupar bajo su bandera diez y nueve naciones y más de cuatro mil mujeres*²⁸⁴.

Elle précise que cette association organise un congrès féministe : « [...] *No trata el Congreso de fomentar un mal entendido feminismo, sino recabar los derechos y la*

²⁷⁷ *Diario Universal*, le 30/04/1903.

²⁷⁸ *Diario Universal*, le 07/03/1904.

²⁷⁹ *Diario Universal*, le 11/08/1904.

²⁸⁰ *Diario Universal*, le 06/05/1904.

²⁸¹ Maria Deraismes (1828-1894) féministe française. Première femme française initiée à la franc-maçonnerie. Journaliste et conférencière.

²⁸² Hubertine Auclert (1848-1914) féministe française, militante du droit de vote des femmes et de leur éligibilité. Elle crée le journal *Citoyenne*.

²⁸³ Maria Pognon (1844-1925), féministe, journaliste, socialiste et franc-maçonne française. Elle collabore à *La Fronde*.

²⁸⁴ *Diario Universal*, le 03/10/1904.

*protección que la mujer debe tener en las leyes*²⁸⁵». Et elle regrette l'absence de représentante espagnole :

*En el recién Congreso celebrado en Berlín [...] las asociadas han dado muestra de una gran cultura [...] en esa confederación femenina no figura ninguna española, y la presidenta, lady Aburdeen, una de las figuras de mujer más interesantes del Reino Unido por su inteligencia y posición, dirige todos sus esfuerzos a sacar de la apatía a las mujeres españolas*²⁸⁶.

Elle lance un appel à ses compatriotes : « *Desde luego sería conveniente que las españolas se afiliasen a tan hermosa idea para estudiar estos problemas y poder dirigir su actividad en el sentido que fuese más conveniente*²⁸⁷ », ce qui montre son intérêt pour ce genre d'organisation et de congrès, quoiqu'elle se dise non féministe.

Mais si elle n'est pas féministe, nous pouvons nous demander quel objectif elle poursuit. Dans une certaine mesure, nous pouvons dire qu'elle joue sur les mots en demandant des changements clairement féministes, mais qu'elle qualifie de simples mesures de justice : « [...] *es preciso educar a la mujer y protegerla; pero esto no es feminismo, no es más que una justicia alcanzada del progreso*²⁸⁸ ». Pour cela elle propose : « *Empecemos por educar a la mujer, que es lo que más falta hace, y ella conquistará sus derechos sin olvidarse de sus naturales deberes*²⁸⁹ ».

Nous pouvons donc en conclure qu'elle hiérarchise les combats à mener pour que les femmes parviennent à conquérir leurs droits, mais sans préciser lesquels.

Carmen de Burgos comprend bien que les Espagnoles ne sont pas encore prêtes pour le féminisme. Dans plusieurs articles elle décrit des conférences ou meetings féministes espagnols pour montrer l'amateurisme des organisateurs et des participants, comme dans l'exemple ci-dessous où elle présente ce qui a été qualifié de « *mitin feminista* » :

*[...] supe yo ayer que la Juventud republicana daba una velada feminista. [...] se veía gran número de mujeres.
[...] a las diez principió el acto en el que no habló ninguno de los señores que se había anunciado*²⁹⁰.

²⁸⁵ *Ibid.*

²⁸⁶ *Ibid.*

²⁸⁷ *Ibid.*

²⁸⁸ *Diario Universal*, le 11/08/1904.

²⁸⁹ *Ibid.*

²⁹⁰ *Diario Universal*, 28/03/1904.

Cela lui donne l'opportunité de dénoncer les représailles dont est victime Belén Sárraga, qui est une militante féministe engagée : « *Doña Belén Sárraga*²⁹¹, la ya célebre propagandista, está procesado en Málaga, y aunque goza de libertad provisional no puede salir de aquella población²⁹² ». Elle montre également le peu d'intérêt que suscite la conférence :

[...] el brillante escritor D. Antonio Zozaya no concurrió al acto. Se leyeron las excusas del Sr. Pi y Arsuaga y la señorita Gustavo. Esto obligó a los que hablaron a improvisar los discursos [...] sin duda por esta precipitación resultaron bastante medianos discursos más violentos que razonados, discursos de propaganda, que tienen todo el fanatismo de una fe vuelta al revés, y que nada resuelven. Sólo una señora dirigió la palabra a las asistentes [...] no recuerdo bien si es americana y española de corazón o española de nacimiento. Su discurso fue una contradicción de los anteriores; propuso la publicación de un periódico feminista como La Fronde y terminó dando vivas a España, al progreso, etc. [...] se lamentaba de la incultura e ignorancia de nuestras mujeres, rebajando tanto nuestro nivel intelectual que en más de una señora sorprendí violentas demostraciones de justa protesta²⁹³.

ainsi que le manque de cohérence des orateurs :

Gran falta de unidad se notó entre los oradores: unos se declaraban francamente feministas; otros renegaban de la religión y del confesionario; cuál pedía los derechos políticos para la mujer; alguno la invitaba a la revolución, mientras otros más templados [...] pedían sólo la cultura con completa libertad de conciencia; y la señora Solana abominaba de los derechos políticos.

Elle termine en faisant part de sa déception :

En resumen muy hermosa la idea de la Juventud republicana tratando de fomentar la educación femenina y darle a la mujer la conciencia de sus derechos. Muy mal el mitin celebrado con tan buen propósito. Yo fui a la velada creyendo que se estudiaría seriamente la cuestión y que se propondrían medios prácticos para conseguir el fin deseado. Al salir expuse sólo en tres palabras mi pensamiento: Una desilusión más²⁹⁴.

²⁹¹ Belén de Sárraga Hernández (1874-1951), féministe, républicaine et franc-maçonne espagnole. Elle collabore à *La Luz del Porvenir*.

« *En Málaga fue arrestada y condenada a dos meses y un día de arresto mayor en 1904, por pronunciar un discurso contra el general Polavieja a las puertas del hotel donde se hospedaba, censurando al general por el fusilamiento del poeta y héroe de la independencia de Filipinas José Rizal* ». https://es.wikipedia.org/wiki/Bel%C3%A9n_de_S%C3%A1rraga consulté le 08/06/2016.

²⁹² *Diario Universal*, le 28/03/1904.

²⁹³ *Ibid.*

²⁹⁴ *Ibid.*

Ce genre d'article permet à Carmen de Burgos de passer divers messages. Le premier est qu'il existe de véritables féministes comme Belén Sárraga mais que celles-ci sont persécutées. Le second est qu'il est possible de créer des journaux féministes comme celui qui a été créé en France, *La Fronde*²⁹⁵. Le troisième est qu'il y a effectivement un problème de déficit culturel parmi les femmes espagnoles. Il est intéressant de noter que dans ce meeting, les propos féministes ont été tenus par la seule femme qui a pris la parole mais qui, à en juger par les détails fournis, a de fortes chances d'être étrangère, ce qui pourrait signifier que les Espagnoles n'ont pas de conscience féministe.

Avec ce genre d'article Carmen de Burgos montrait que le féminisme faisait débat parmi la population espagnole, entre ses partisans et ses détracteurs. Elle se rendait bien compte qu'en Espagne le chemin à parcourir pour trouver un compromis était encore long et qu'il fallait s'engager prudemment dans cette voie et hiérarchiser les priorités. Pour elle le féminisme serait : « [...] *recabar los derechos y la protección que la mujer debe tener en las leyes*²⁹⁶ ».

Les propos que tenaient Carmen de Burgos à cette époque sur le terme féministe ont souvent été pris au pied de la lettre et ont donné prétexte pour ne pas la classer parmi les féministes, or il ne faut pas les sortir du contexte. Carmen de Burgos ne pouvait ouvertement se déclarer féministe sans prendre le risque de se faire rejeter. On peut donc légitimement considérer qu'elle a choisi la prudence et que, comme nous l'avons vu, certains de ses propos trahissent sa véritable pensée.

3.1.3. Articles consacrés à l'éducation

Carmen de Burgos dévoile : « *Una gran parte de mis lectoras que pertenece al magisterio, me pide con insistencia que me ocupe de las cuestiones de enseñanza*²⁹⁷ », ce qui explique l'intérêt que peuvent avoir les articles de Carmen de Burgos lorsqu'ils traitent de l'éducation. Que les lectrices de Carmen de Burgos soient, pour la majorité,

²⁹⁵ *La Fronde*, journal féministe français créé par Marguerite Durand en 1897.

²⁹⁶ *Diario Universal*, le 03/10/1904.

²⁹⁷ *Diario Universal*, le 14/11/1903.

des enseignantes n'a rien d'étonnant étant donné le fort taux d'analphabétisme en Espagne. L'éducation arrive indubitablement en tête des priorités de Carmen de Burgos, bien avant les autres thèmes féministes : « *Lo que yo deseo es la superior cultura femenina para que la mujer sea consciente de su dignidad y de los altos deberes que tiene que cumplir como esposa y como madre*²⁹⁸ ».

En 1903 elle a encore une vision très krausiste de l'utilité de l'éducation :

[...] *Tengo la firme creencia de que educando bien a la mujer para el hogar, se le dan los medios de lucha. Una mujer así educada, sabrá en caso necesario desempeñar un oficio para atender a sus necesidades*²⁹⁹.

[...] *y ¿Por qué no? La misión de la mujer está en el hogar; no consiste en ser semejante al hombre, sino en perfeccionarse para ser esposa y madre consciente de sus deberes cumpliendo la misión que la Naturaleza misma le ha asignado*³⁰⁰.

*Edúquese a la mujer, tanto física como moralmente, haciéndola instruida para ser educadora y capaz de ganar el sustento en una carrera u oficio si las circunstancias lo exigen*³⁰¹.

*Y puesto que la escuela es la preparación para la vida, es preciso darle un carácter práctico, útil, verdaderamente educativo: hacer escuelas de madres*³⁰².

On voit ici encore à quel point Carmen de Burgos prend garde de ne pas effaroucher son public en justifiant ses revendications pour l'éducation des femmes par leur fonction maternelle. On peut ajouter que l'éducation des mères est à ses yeux très importante car, ayant perdu elle-même trois enfants, elle est très sensible au problème de la mortalité infantile dont elle espère qu'elle pourra être réduite si les mères ont reçu une formation aux règles élémentaires d'hygiène :

*Si se preocupan los pensadores de la terrible mortalidad en la infancia, fijen la atención en la falta de conocimientos higiénicos de las madres, y verán que ellas, a pesar del inmenso cariño que profesan a sus hijos, causan su muerte por una culpable ignorancia*³⁰³.

Carmen de Burgos préconise que l'éducation des mères et futures mères se fasse à travers les écoles ménagères. Elle donne l'exemple d'initiatives privées :

²⁹⁸ *Diario Universal*, le 30/04/1903.

²⁹⁹ *Diario Universal*, le 08/09/1904.

³⁰⁰ *Diario Universal*, le 23/09/1903.

³⁰¹ *Ibid.*

³⁰² *Ibid.*

³⁰³ *Ibid.*

[...] *Tengo noticias de la creación de varios centros educativos y de enseñanza para la mujer. La Unión Ibero Americana que viene ocupándose de esto se propone establecer este año sus escuelas prácticas y crear una granja agrícola. El Heraldo de Aragón, importante periódico diario de Zaragoza trata asimismo de fundar escuelas prácticas para la mujer en aquella hermosa capital*³⁰⁴ [...] *Con este fin fundó [Melchor de Palau] en Mataró, hace algunos años, una escuela nocturna dirigida por religiosas franciscanas, donde se dan lecciones de toda clase de labores, desde las más sencillas a las más delicadas; planchado, corte de vestidos, cocina, etcétera. Una verdadera escuela de madres de familia*³⁰⁵.

Elle montre ainsi qu'il ne faut pas baisser les bras et qu'il est possible de pallier les manques de l'instruction publique.

Comme Carmen de Burgos n'est pas satisfaite de l'instruction publique, elle s'attache à en montrer les carences dans ses articles, dans l'espoir de l'améliorer. Elle dresse un constat de l'enseignement qui est sans appel : « [...] *el estado de la enseñanza en España es lamentable*³⁰⁶ », et rappelle à l'Etat ses devoirs :

[...] *Es indiscutible que el educar a sus individuos es deber del Estado; del mismo modo que ejerce la tutela sobre el pródigo, el menor y el demente. [...] Reglamentar la enseñanza, garantizarse de la competencia de los educadores y respetar la libertad de las conciencias, ese debe ser el bello ideal de un país*³⁰⁷.

Mais elle souhaite également responsabiliser l'ensemble de la population car, selon elle, l'enjeu est important : « [...] *y nos interesa a todos porque atañe a la suerte de nuestros hijos y de nuestro pueblo*³⁰⁸ ». Nous notons qu'elle fait très souvent référence à la fibre maternelle et patriotique des femmes.

Elle dresse dans ses articles un bilan effroyable de l'ignorance de la population espagnole et notamment des enseignants : [...] *Es indiscutible la incultura de nuestro pueblo, como lo es también la de la mayoría de los maestros*³⁰⁹ », et elle ajoute : « *los maestros se forman en las Escuelas Normales, y en ellas hay que atacar la raíz del*

³⁰⁴ *Diario Universal*, le 08/09/1904.

³⁰⁵ *Diario Universal*, le 16/09/1903.

³⁰⁶ *Ibid.*

³⁰⁷ *Diario Universal*, le 03/07/1903.

³⁰⁸ *Diario Universal*, le 16/06/1903.

³⁰⁹ *Diario Universal*, le 14/11/1903.

mal³¹⁰», il faut donc commencer par : « [...] *reformular las Normales para que saliesen de ellas maestros aptos y capaces de ayudar a la obra de la regeneración*³¹¹ [...] ». Nous notons qu'à nouveau elle s'appuie sur la régénération du pays qui était la grande préoccupation des intellectuels de ce début de XX^{ème} siècle. Mais elle n'a pas confiance dans la classe politique pour remédier aux problèmes d'inculture des enseignants et par ricochet du peuple. Dans un article elle ironise sur les hommes politiques³¹² :

*Ocupados los hombres públicos en la lucha de pasiones políticas de las cuales presentan tan lamentables ejemplos en las Cámaras, no paran la atención debida en un problema mucho más transcendental y hondo que el de las ambiciones y egoísmos personales: el del estado del magisterio*³¹³.
[...] *Estamos en un continuo tejer y destejer todo lo que un ministro hace es reformado por el que le sucede*³¹⁴ [...].

Elle cite en modèle l'Ecole Normale de Grenade³¹⁵ : [...] « *Por cierto que la Escuela Normal de Granada es una de las que cuenta con profesorado más instruido, activo, celoso e incansable para trabajar por la enseñanza*³¹⁶ ».

Mais Carmen de Burgos ne se contente pas de critiques, elle propose également des solutions :

*Yo creo firmemente que para remediar este estado de cosas hay que empezar por las Normales*³¹⁷.
*Poner las matriculas muy bajas, al alcance de todos, casi gratuitas, y los estudios muy altos hacer una carrera verdaderamente práctica que no pasara de la prueba de examen más que el que tuviera mérito indiscutible*³¹⁸.

Elle tient à un enseignement de qualité c'est pour cela qu'elle désapprouve que l'enseignement soit dispensé par des religieuses sans formation : « [...] *aquí, donde hay tantos conventos de monjas dedicadas a la enseñanza, y que carecen de los*

³¹⁰ *Ibid.*

³¹¹ *Diario Universal*, le 16/06/1903.

³¹² Ironie qui prélude les articles de Gabriel Luna dans *El Pueblo*.

³¹³ *Diario Universal*, le 14/11/1903.

³¹⁴ *Ibid.*

³¹⁵ C'est à l'Ecole Normale de Grenade que Carmen de Burgos a obtenu son titre de « *Maestra de Enseñanza superior* » et où elle avait été en contact avec les krausistes.

³¹⁶ *Diario Universal*, le 19/09/1903.

³¹⁷ *Diario Universal*, le 14/11/1903.

³¹⁸ *Ibid.*

*conocimientos pedagógicos necesarios*³¹⁹». Quoiqu'en désaccord avec l'enseignement des congrégations religieuses, elle ne rejette pas les écoles privées à une condition :

*En hora buena que los que deseen confiar sus hijos a los religiosos tengan libertad de hacerlo; pero que dentro del claustro pueda penetrar la inspección del Estado para vigilar las clases y convencerse de que el que enseña tiene suficiencia para ello*³²⁰.

Car il ne faut pas oublier que les congrégations religieuses prétendaient refuser la loi sur l'inspection de Romanones.

Malgré les difficultés de l'enseignement, elle présente dans ses articles aussi bien des enseignantes motivées qui, si elles en avaient la possibilité, aimeraient prendre part aux débats parlementaires sur l'enseignement qui étaient à l'ordre du jour en 1903 :

*Con interés creciente siguen el debate las profesoras españolas y hasta existe el proyecto de celebrar una reunión en Madrid, por iniciativa de la señorita Solo de Zaldiva, para hacer conocer a los legisladores el espíritu del Magisterio de España*³²¹.

que d'autres qui sont surtout occupées à défendre leurs privilèges et sont incapables de s'unir :

[...] Muchas veces intentaron unirse las profesoras para llevar el convencimiento de su derecho hasta el ánimo de los ministros; pero la unión fue imposible siempre. Rencores y rencillas [...] tienen dividido al profesorado femenino [...] Se citó [...] a una reunión para tratar los asuntos de interés general y sólo acudieron tres profesores y una profesora. En septiembre último, la directora de la Normal de Granada, de acuerdo con muchas de las compañeras, hizo el viaje a Madrid con el mismo objeto, y a su llegada se encontró sola. [...] Ahora me aseguran las que me escriben que se unen las profesoras de escuela superior para pedir la nivelación de sueldos sólo para ellas, con perjuicio de las elementales. [...] Y puestos ya en el camino de pedir cada uno para sí; los profesores de Pedagogía piden que les señalen un sueldo de 3000 pesetas, mientras las profesoras elementales disfrutan sus 1500, con descuento.

Il est évident que Carmen de Burgos prend le risque, avec ce genre de propos, de heurter une partie de ses lectrices. Mais elle est également capable de dépasser sa vision krausiste de l'éducation. Elle est favorable à l'enseignement professionnel pour les

³¹⁹ *Diario Universal*, le 03/12/1903.

³²⁰ *Diario Universal*, le 03/07/1903.

³²¹ *Ibid.*

femmes, notamment pour les plus défavorisées : « [...] *faltaba favorecer también a las hijas del pueblo que consumen la vida en fábricas y talleres*³²² ». Comme elle aime à le faire, elle cite dans plusieurs articles ce qui se fait à l'étranger comme par exemple : « [...] *se ha creado en Francia el Instituto profesional femenino, cuya importancia parece que será más grande en la instrucción práctica de las jóvenes*³²³ ». Ceci lui donne l'opportunité de critiquer les lacunes de l'Espagne : « [...] *¿Por qué en Madrid, donde se gasta tanto dinero en naderías, no hay quien emprenda una de estas obras benéficas?* ».

Elle sait également faire preuve d'originalité, comme lorsqu'elle mentionne une école avant-gardiste dans la ville progressiste de Valence qui donne accès à un enseignement d'ingénieur aux filles : « *Ahora acaba de fundarse en Valencia una Escuela especial libre de ingenieras electricistas mecánicas y mecánico-electricistas, que abre una clase para que las mujeres puedan seguir tan útiles carreras*³²⁴ ». Elle remarque cependant que, comme dans la très grande majorité des écoles, la coéducation n'y est pas non plus acceptée. Mais elle indique la solution trouvée par cette école pour pallier cet inconvénient :

Uno de los inconvenientes que tiene aquí la enseñanza de la mujer es la asistencia de los dos sexos a las clases, pues la rutina hace que aún se considere perjudicial la coeducación; pero esto lo salva muy acertadamente la nueva escuela, que tanto en lo que respecta a la mujer como en lo que a los hombres se refiere, representa un verdadero progreso.

*Las alumnas pueden matricularse en cualquier época que lo deseen y la escuela le envía los libros necesarios para que pueda estudiar libremente en su casa en las horas que sus ocupaciones le dejen libre*³²⁵.

Par conséquent, l'interdiction de la coéducation devient un faux problème pour refuser certains enseignements aux filles. Rappelons que Carmen de Burgos était favorable à la coéducation.

Comme nous le constatons, Carmen de Burgos peut avoir aussi bien une conception très conservatrice de l'enseignement pour les femmes, qu'une conception très avant-gardiste.

³²² *Diario Universal*, le 16/07/1903.

³²³ *Ibid.*

³²⁴ *Diario Universal*, le 25/07/1904.

³²⁵ *Ibid.*

En matière d'éducation, comme pour les autres sujets qui la préoccupent, elle aime présenter ce qui se fait à l'étranger dans le but de faire prendre conscience à ses lecteurs et lectrices, qui ne l'ont peut-être pas fait, du grand retard de l'Espagne sur les autres nations.

3.1.4. Articles consacrés aux droits des femmes

3.1.4.1. Les codes Civil et Pénal

Comme nous venons de le voir, la priorité de Carmen de Burgos est l'éducation (il s'agit pour elle des fondements de la lutte) car elle poursuit un but bien précis « [...] *hay que luchar para que las leyes y la sociedad nos asignen el puesto que de derecho nos corresponde*³²⁶ ». Elle a conscience que seule elle n'y parviendra pas. Pour atteindre cet objectif, elle souhaite donc passer de la lutte individuelle à la lutte collective. Elle parie sur l'union de femmes éclairées et incite dans plusieurs articles à la création d'associations comme par exemple :

[...] *Así partiendo de estas bases [educar y proteger la mujer], concibo yo una asociación de señoras para sostener sus derechos y para hacer el bien, no para propagar funestos delirios que extravíen las imaginaciones de las que no las pueden realizar*³²⁷.

Nous remarquons donc qu'elle tient, dans ces exemples, des propos très féministes ! Elle va, tout au long des trois années passées à *Diario Universal*, montrer les injustices et les lacunes des Codes Civil et Pénal espagnols. Elle le fait soit directement, soit, selon son mode opératoire préféré, en commençant par l'étranger comme dans l'exemple ci-après où elle défend le droit des femmes à la libre disposition de leur salaire : « *Un diputado francés [...] ha presentado a las Cámaras de su país una proposición de ley que tiene por objeto "la protección de las ganancias y salario de la*

³²⁶ *Diario Universal*, le 11/08/1904.

³²⁷ *Ibid.*

*mujer casada*³²⁸ »). Pour faire prendre conscience de l'injustice elle pousse ses lecteurs, lectrices dans leurs retranchements en les questionnant :

[...] *Días y noches vemos a la mujer trabajadora sacrificarse a una labor pesada, monótona y mal retribuida. ¿Para quién es el dinero que con tanta fatiga gana? ¿Para ella? ¿Para sus hijos si está casada? No. Por regla general el fruto de su trabajo es para el marido*³²⁹.

Elle glisse discrètement sur le Code Civil espagnol qui présente, selon elle, les mêmes lacunes que le français : « *Esto es una injusticia legal puesto que encaja que las leyes y el espíritu del viejo Código francés, tan arcaico como el nuestro e inspirados ambos en el Derecho romano*³³⁰. » Elle explique les conséquences néfastes de l'injustice du Code Civil : « [...] *Hay muchos maridos que al abrigo del Código retienen el salario de su mujer y lo malgastan fuera de su casa*³³¹ » et qui mettent ainsi en danger la vie du foyer.

Mais elle ne se contente pas uniquement de critiques, elle donne des solutions qui vont au-delà des problèmes de salaire :

[...] *para este caso se necesita que no le conceda la ley un derecho de superioridad sobre sus esposas en ninguno de los actos que caen dentro de la esfera del derecho civil en todo ciudadano.*

[...] *El derecho de la mujer a disponer libremente de su ganancia una vez establecido, lo protegerán las leyes como todo derecho de propiedad, sin tener en cuenta el sexo del propietario.*

[...] *¿Por qué [...] se ha de impedir la libre disposición de lo que gana? El hombre y la mujer deben llegar al matrimonio con derechos y deberes iguales.*

[...] *Los Códigos deben hacer constar la igualdad de derechos, y aún será preciso después pensar en medidas protectoras hasta que la costumbre haga cesar la opresión que pesará sobre la mujer mientras el hombre, a falta de otro mejor, haga valer el derecho... del más fuerte*³³².

Cependant, Carmen de Burgos n'est pas toujours tendre envers les femmes. Elle les met face à leurs responsabilités en ce qui concerne les injustices du Code Civil, les accusant d'ignorance et de désintérêt : « *El Código civil que aparece a los ojos de la mayoría de las mujeres como un librito poco interesante, que apenas estudian ni conocen, juega en*

³²⁸ *Diario Universal*, le 31/08/1905.

³²⁹ *Ibid.*

³³⁰ *Ibid.*

³³¹ *Ibid.*

³³² *Ibid.*

*nuestra existencia un papel incalculable; él organiza nuestra vida*³³³ [...] » et leur lance un appel :

*Si las mujeres leyeran ese libro que les parece tan poco interesante, no tardarían mucho en pedir esa reforma, de la que depende nuestra situación legal. No hay que olvidar que en las páginas de ese libro se dispone de nuestra suerte y se reglamenta nuestra vida*³³⁴.

Carmen de Burgos n'accepte pas le statut de la femme mariée dans le Code Civil, elle n'aura de cesse de dénoncer les injustices dont elle est victime comme par exemple :

*Es verdaderamente intolerable que la madre no tenga dentro de la familia los mismos derechos del padre, y que la mujer casada no tenga el de administrar libremente sus bienes y el pleno uso de los derechos civiles, considerándola siempre como una menor sometida a la tutela del marido. [...] El Código no puede quedar anacrónico ni adelantarse a la época; se necesita que sea la expresión exacta de nuestras costumbres y nuestras necesidades; el Código español necesita también una reforma, especialmente en lo que los derechos femeninos se refiere*³³⁵.

Le droit au divorce est également un de ses premiers chevaux de bataille. Elle fera, comme nous le verrons ci-après, une enquête en 1904, mais écrira également des articles en faveur du droit au divorce, comme par exemple lorsqu'elle réfute les arguments de ceux qui y sont hostiles :

*Los que rechazan el divorcio como perjudicial para los hijos, deben meditar en la situación de los hijos del asesino y de su víctima. El hombre puede ser infiel a su esposa (salvo raras excepciones) ella se limitará a llorar su abandono sin pensar en imitarle; el Código no le castigará sino cuando provoque escándalo...El novio podrá casarse con otra aunque haya comprometido la reputación de la novia. Sólo la mujer ha de ser fiel a un solo cariño eternamente*³³⁶.

Elle demande à plusieurs reprises une modification du Code Civil :

[...] *Al tratar de la reivindicación de los derechos de la mujer, todos los Códigos han de resultar defectuosos; [...] Algunos Códigos necesitan una*

³³³ *Diario Universal*, le 09/03/1904.

³³⁴ *Ibid.*

³³⁵ *Ibid.*

³³⁶ *Diario Universal*, le 17/08/1904.

*revisión general y escrupulosa; otros, como el español, tendrían bastante con una revisión particular sobre todo en lo tocante a los derechos de las mujeres*³³⁷.

Toutefois, consciente de ce que son appel restera certainement lettre morte, elle donnera régulièrement son interprétation du Code Civil dans ses articles de journaux, conférences et essais car, selon sa définition du féminisme, le rôle d'une féministe est de faire prendre conscience aux femmes de leurs droits et devoirs.

Le Code Pénal est aussi une de ses cibles. Elle souhaite que ses lectrices comprennent le danger qu'il représente pour elles, comme par exemple lorsqu'elle présente, sans le nommer, l'article 438 :

*El Código absuelve el marido que mata y califica con nombres distintos el delito de los esposos. Dentro de esta falta de sentido moral ya no sorprende ver convertirse al marido en juez y verdugo. La esposa es su mujer, su propiedad, una cosa que ha adquirido por un contrato irrevocable y que no tiene derecho a sentir ni a querer más que lo que su voluntad le ordene*³³⁸.

ou, de façon plus discrète, lorsqu'elle évoque le procès d'une criminelle ce qui lui permet également de faire campagne contre la peine de mort :

[...] *Nuestro Código necesita una reforma, hay mucho que estudiar en la naturaleza femenina para aplicar las penas a la mujer delincuente; examen que no es de este lugar, hoy en que sólo pretendemos elevar los ruegos de las mujeres españolas en favor de esa desdichada y culpable mujer [Cecilia Aznar], amenazada por el verdugo*³³⁹.

3.1.4.2. Le droit de vote

Nous notons une évolution de la pensée de Carmen de Burgos vis-à-vis du vote féminin au cours des trois années passées à *Diario Universal*. En 1903 elle est farouchement contre :

³³⁷ *Diario Universal*, le 09/03/1904.

³³⁸ *Diario Universal*, le 17/08/1904.

³³⁹ *Diario Universal*, le 16/07/1903.

*Edúquese a la mujer, tanto física como moralmente, haciéndola instruida para ser educadora y capaz de ganar el sustento en una carrera u oficio si las circunstancias lo exigen; pero deséchense esas ideas de la mujer electora, política, etc; delirios de un feminismo radical que, por fortuna, no es más que una fiebre pasajera de la que se libran los cerebros bien organizados*³⁴⁰.

Elle apprécie pourtant l'initiative suivante de Romanones :

*Las conquistas reales con fuerza legal del feminismo en España se deben al señor conde de Romanones que dio voto a las directoras de Escuelas Normales en los Claustros de los Institutos y a las madres de familia en las Juntas de Instrucción pública*³⁴¹.

Il n'y a pas de contradiction absolue avec la position qu'elle a défendue jusqu'alors car il s'agit d'élire des femmes instruites et pour une institution limitée. Le risque n'est donc pas bien grand. Elle considère quand même qu'il s'agit d'un véritable événement et elle l'interprète comme une première reconnaissance de la capacité des femmes à prendre des décisions. On peut donc considérer cela comme un début d'évolution.

En 1904, elle nuance ses propos sur le suffrage féminin : « *En nuestro país las mujeres no tienen voto político [...] ni creo que les hace falta*³⁴² ». En employant le verbe «*creer*», elle est moins catégorique, d'autant plus qu'elle spécifie : « *pero no por eso son indiferentes a la marcha de la vida pública, que les interesa como madres, esposas y ciudadanas*³⁴³ », indiquant ainsi que certaines femmes montrent de l'intérêt pour la politique.

Nous avons choisi deux articles de 1905, qui montrent bien l'évolution de sa pensée. Dans le premier, intitulé « ¡Votamos! », Carmen de Burgos donne sa vision négative des élections en Espagne : « *La mayoría de los españoles se presentan candidatos aunque carezcan de méritos y de historia política. La fiebre que se apodera de los más modestos para pretender entrar en las Cortes hace pensar con tristeza a las feministas*³⁴⁴ », et rappelle les revendications des suffragistes sans préciser leur nationalité : « *¿Por qué no votar también nosotras? ¿Por qué no ser elegibles?*

³⁴⁰ *Diario Universal*, le 23/09/1903.

³⁴¹ *Diario Universal*, le 05/05/1903.

³⁴² *Diario Universal*, le 26/10/1904.

³⁴³ *Ibid.*

³⁴⁴ *Diario Universal*, le 08/09/1905.

*Argumentos no les faltan en apoyo de su deseo*³⁴⁵ [...] », ce qui l'amène à faire un point sur l'avancée du droit de vote féminin :

*En otras naciones se discute seriamente si la mujer deber ser electora y elegible, y en algunos países ya han logrado notables concesiones. En los Estados Unidos [...] En Noruega [...] Donde la mujer ejercita con completa libertad este derecho es en Nueva Zelanda; allí pueden votar como los hombres y ser ellas también elegidas; y dado el carácter apasionado de la mujer, sería curioso el derecho de sufragio en los pueblos latinos*³⁴⁶.

On voit clairement, ici, qu'elle distingue la situation des pays anglo-saxons de celle des pays « latins » pour lesquels elle considère que l'obtention du droit de vote n'est pas encore réalisable, pays dont l'Espagne fait partie. On remarque au passage qu'elle motive sa position par le cliché du « caractère passionné » attribué aux femmes et à celles du Sud en particulier. Elle ne précise cependant pas clairement ce qui motive sa position. Puis elle poursuit en ironisant :

*[...] Pero todo podía darse por bien empleado con tal de ver luego embellecidos con la presencia de senadoras y diputadas los salones de las dos Cámaras legislativas. [...] No creo que los hombres perdieran nada por concedernos el voto político; ellos serían entonces los que recibirían en las tribunas los paquetes de caramelos*³⁴⁷, *como ahora los reciben las damas*³⁴⁸.

Ce qui est nouveau, c'est qu'elle finit par être d'accord avec les suffragistes :

*Así pues, me uno, por primera vez, a los feministas, y pregunto con seriedad: ¿Votamos? ¡Hay que luchar por nuestros derechos! No veo más inconveniente que el consumo de campanillas que harían los presidentes para llamarnos al orden*³⁴⁹.

Le deuxième article s'intitule « Feminismo socialista ». Carmen de Burgos, de passage à Paris, informe ses lecteurs de ce qui se passe dans la capitale française : « *Acaban de publicarse las conclusiones del Congreso de feminismo socialista celebrado en Paris*

³⁴⁵ *Ibid.*

³⁴⁶ *Ibid.*

³⁴⁷ Carmen de Burgos fait allusion à son article du 26/10/1904 où elle raconte que les députés donnent des bonbons aux dames de l'aristocratie qui assistent aux débats du congrès.

³⁴⁸ *Diario Universal*, le 08/09/1905.

³⁴⁹ *Ibid.*

durante los días 28 a 30 del mes de Septiembre último³⁵⁰» et présente les conclusions des congressistes qui rappellent les arguments des opposants au suffrage féminin, quel qu'en soit le pays :

[...] *Undécima: La actitud de las mujeres en las elecciones de 1906. Respecto a esta última conclusión, los congresistas han convenido en que poner la papeleta en manos de una mujer ignorante o que carece de pan y trabajo, sería lo mismo que poner un biberón en manos del recién nacido, que no sabe hacer uso de él. Sólo serviría para continuar la mentira del sufragio*³⁵¹.

Mais elle présente également les arguments qui contrecarrent les positions antiféministes :

*Pretenden, sin embargo que se les conceda el voto político [a las mujeres], porque en justicia se deben igualar ante las leyes los derechos de los dos sexos, ya que en la ley penal y en la contribución de cargas para el Estado se les considera lo mismo*³⁵².

Les lecteurs de *Diario Universal* peuvent donc transposer l'argument des congressistes parisiens en Espagne, puisque la situation des Espagnoles est la même que celle des Françaises.

Carmen de Burgos oppose le parti socialiste féminin aux associations féministes :

[...] *Hay que tener en cuenta que el partido socialista femenino en Francia es muy respetable y tiene verdadera influencia, por lo que no podemos reírnos de su acción social confundiéndonlo con los descabellados delirios de igualdad de los sexos y masculinización que forman la base del feminismo idealista a que allí estamos acostumbrados*³⁵³.

Mais sa remarque ne semble pas pertinente et elle contredit, dans une bonne mesure, sa remarque précédente sur l'égalité des sexes.

Carmen de Burgos, en présentant les revendications du parti socialiste féminin ouvre une autre voie. Peut-être faudrait-il politiser les revendications féministes et ignorer les associations féministes ?

³⁵⁰ *Diario Universal*, le 23/10/1905.

³⁵¹ *Ibid.*

³⁵² *Ibid.*

³⁵³ *Ibid.*

3.1.5. Articles consacrés au travail féminin

Carmen de Burgos est une femme qui travaille pour élever seule sa fille, par conséquent lorsqu'elle fait, comme nous l'avons vu, l'apologie de la femme au foyer, cela ne sonne pas très juste, et cela nous confirme dans l'idée que, si elle le fait, c'est pour ne pas heurter ses lecteurs.

Nous pouvons affirmer que Carmen de Burgos est favorable au travail de la femme comme elle le dit elle-même : « *No pasa día sin que se tenga noticia de algún proyecto que favorezca a la mujer trabajadora. Esto es verdaderamente digno de aplauso; nada más noble que una mujer ganando la vida con el fruto de su laboriosidad*³⁵⁴. » Pour elle, permettre à la femme d'exercer un travail salarié, c'est lui rendre sa dignité et l'empêcher de tomber dans la prostitution. Dans un de ses articles elle propose la solution pour éradiquer celle-ci :

La trata de blancas existe [...] para combatir este mal hay que atacarlo en sus orígenes. Educar a la mujer, despertar los sentimientos nobles que un medio viciado adormece en su alma y proporcionarle trabajos lucrativos que la libren de la miseria.

*Dar a la mujer una educación práctica que les permita atender a sus necesidades, no exaltar su imaginación para que les finja una felicidad imposible en la vagancia [...] son los medios más seguros para acabar el abominable comercio*³⁵⁵.

Elle a un raisonnement simple pour résoudre les problèmes de prostitution : puisque les femmes qui se prostituent n'ont pas d'autres moyens de subsistance, il faut leur donner une éducation professionnelle qui leur permette de trouver un travail.

Dans plusieurs articles, Carmen de Burgos insiste sur l'obligation d'apprendre un métier et de travailler. Elle dénonce l'aberration du statut des femmes célibataires de la classe moyenne. Le célibat fait peur aux femmes car elles ne sont pas préparées à affronter seules la vie puisqu'elles n'ont pas de formation professionnelle et qu'elles sont

³⁵⁴ *Diario Universal*, le 28/09/1903.

³⁵⁵ *Diario Universal*, le 12/08/1904.

prisonnières de leurs préjugés, par conséquent : « *La mujer se casa o se hace monja, aun sin vocación para lo uno ni lo otro, por no ser solterona, esa palabra inspira horror, y sin embargo su número ha de multiplicarse, porque los casamientos se hacen cada día más difíciles*³⁵⁶ [...]».

Chez les aristocrates, le problème des femmes célibataires est moins vital puisque celles-ci n'ont en général pas l'obligation financière de travailler. Dans les classes ouvrière et paysanne la question du travail des femmes ne se pose pas vraiment, puisqu'elles ont l'obligation de travailler pour subvenir à leurs propres besoins, voire à ceux de leur foyer. Le problème surgit dans la classe moyenne et plus particulièrement dans la petite bourgeoisie, car les jeunes filles qui sont souvent dans l'obligation de gagner leur vie, n'ont pas reçu l'éducation appropriée. Dans un article intitulé « Las solteronas », Carmen de Burgos explique la genèse du problème :

*Donde más se deja sentir esto es en la clase media [...] esta desdichada clase que tiene las necesidades del rico y menos recursos que el obrero, el matrimonio es una carga. Tal vez contribuye a esto la clase de educación que se les da a las jóvenes. [...] Los padres las educan para duquesas; no hay madre que, mirando la hermosura de su hija, no crea que ha de encontrar un millonario para esposo. No se la enseña a hacer nada en la casa; la cocina y los cuidados domésticos son desdeñados; a lo sumo se les enseña el piano y algo de francés, y la familia se sacrifica para que vistan con lujo. El joven modesto y trabajador es desdeñado; el de la clase acomodada no puede echar sobre su escaso presupuesto el gasto que supone una mujer así educada y el millonario visto en sueños no llega casi nunca*³⁵⁷...

Mais selon elle, il y a une solution :

*[...] es triste la suerte de las solteronas [...] hay un medio sencillo para evitarla. Si las jóvenes se educaran para ganar por sí mismas un puesto en la sociedad para no necesitar el escudo de un hombre que las proteja, esa situación habría concluido. El casamiento sería más fácil cuando dejasen de ser niñas gazmoñas o inútiles, y en caso de quedar solteras, el trabajo, el puesto conquistado valientemente en la sociedad; el respeto que rodea a la mujer independiente, bastarían para evitar la desairada situación actual*³⁵⁸.

Si Carmen de Burgos est favorable au travail de la femme, elle milite contre l'exploitation dont les femmes sont victimes: « [...] *aquí donde se enferma trabajando*

³⁵⁶ *Diario Universal*, le 17/04/1904.

³⁵⁷ *Ibid.*

³⁵⁸ *Ibid.*

por una peseta o se mueren [las mujeres] de hambre sin encontrar protección desinteresada³⁵⁹ ». Elle consacrera de nombreux articles à ce sujet comme par exemple :

He visto a uno de nuestros almacenes de lencería dar a hacer en la calle chambras con encajes y grupos de plieguecitos, que exigían dos días de trabajo continuo, perdiendo la vista en tan delicada labor, y pagar por ella una peseta. [...] para esto había además de someterse a exigencias de la hora de entregar la labor, de examen de su ejecución, y a un trato grosero y despreciativo de parte de los que se creen dispensados de tener la más leve sombra de cortesía con los que trabajan; como si con los céntimos que pagan comprasen también la dignidad del que los gana.

En cuanto a la otra clase de obreras, las que compran los materiales y hacen la obra de utilidad o de adorno, tropiezan con la falta de mercado, con la imposibilidad de dar a conocer su obra y ser explotadas por los corredores de que tienen que valerse para ocultar que trabajan³⁶⁰.

Quoique le travail dans les ateliers ou les usines soit très difficile, Carmen de Burgos le préfère au travail fait à la maison car, selon elle, ce dernier est une source supplémentaire d'exploitation : « [...] *Este trabajo es, quizá, el que menos se paga; los industriales que dan la labor en casa aprovechan la necesidad de la obrera para que aún les resulte más barato que con el mismo jornal pagado en los talleres*³⁶¹ ».

Elle incrimine les préjugés de la classe moyenne qui obligent les femmes et leurs familles à cacher leur travail salarié, ce qui les condamne aux travaux d'aiguille à domicile et, donc, à la surexploitation :

La necesidad de no poder dejar la casa impulsa a muchas obreras a ejecutar esta clase de trabajo [...] esa falsa vergüenza, que impide ir a un taller, o a una fábrica a trabajar a la luz del día, a decir, no aún sin cierto legítimo orgullo "Yo gano mi subsistencia con el trabajo, soy obrera"³⁶².

Elle montre dans ses articles les conséquences néfastes de l'éducation que les parents donnent aux jeunes filles de la classe moyenne.

Pero mientras llega el día en que caigan los prejuicios y las rutinas, los explotadores se aprovechan de la miseria vergonzante para conseguir un

³⁵⁹ *Diario Universal*, le 07/03/1904.

³⁶⁰ *Diario Universal*, le 19/12/1904.

³⁶¹ *Ibid.*

³⁶² *Ibid.*

*trabajo delicado y difícil por mezquina retribución. Ese trabajo casero, que se agradece como un favor, hace concurrir a la obrera abaratando los jornales*³⁶³.

Mais là-encore, elle ne se contente pas de dénonciations, elle apporte des solutions :

*Y sin embargo, estos dos males serían fáciles de remediar formándose una sociedad de damas que diesen a la obrera que trabaja en su casa los encargos, pagándoles como lo hacen en las tiendas, y evitando así la explotación. Del mismo modo, una Exposición permanente de las labores ejecutadas por la mujer facilitaría la venta y la producción, haciendo desaparecer poco a poco esa injustificada vergüenza que siente la mujer a confesar que trabaja en obras manuales*³⁶⁴.

Dans plusieurs articles Carmen de Burgos lance un appel à l'union des femmes, que ce soit, comme nous l'avons vu, pour les revendications féminines, ou pour le travail. Elle croit fermement à la force des associations et des groupements professionnels comme, par exemple, dans un de ses articles où elle informe ses lecteurs et lectrices de la création d'associations : « *Hace algún tiempo que las obreras españolas conocen las ventajas de la asociación, y crean Sociedades que se ocupan de sostener sus derechos y mejorar su situación*³⁶⁵ », et donne l'exemple des bienfaits de « *La asociación de modistas* » et de « *Criadas de servir* ».

Carmen de Burgos utilise donc sa tribune pour inciter les femmes à obtenir de meilleures conditions de travail par le biais de l'union.

Elle écrira également de nombreux articles dénonçant les inégalités salariales entre hommes et femmes comme par exemple : « [...] *La mujer desempeña la mayor parte de los trabajos, para los que tiene la misma aptitud que el hombre, ganando menos jornal*³⁶⁶ » et, comme la majorité de ses lectrices sont des enseignantes, elle dénonce à plusieurs reprises les bas salaires des enseignants : « *Pero en realidad, ¿Qué más puede exigírsele a quien cobra menos sueldo que cualquier criado o portero*³⁶⁷? » Elle se focalise surtout sur les inégalités de traitement :

³⁶³ *Ibid.*

³⁶⁴ *Ibid.*

³⁶⁵ *Diario Universal*, le 19/07/1904.

³⁶⁶ *Diario Universal*, le 16/09/1903.

³⁶⁷ *Diario Universal*, le 14/11/1903.

La remuneración de las profesoras es tan ruin como la de los maestros; y si nos concretamos a las profesoras se observa la anomalía de tener menos sueldo aun que sus compañeros, exigiéndoseles los mismos estudios y trabajos. Una profesora de Escuela Normal elemental tiene 6000 reales de sueldo, no reciben más emolumentos ni retribuciones, ni siquiera tienen local donde habitar; de modo que sus haberes se reducen al jornal de una obrera teniendo en cambio, que presentarse como las exigencias sociales imponen a su clase.

Por estas anomalías de nuestra legislación [...] y por lo mezquino del presupuesto de Instrucción pública, las profesoras sufrían las injusticia, no sólo de la diversidad de grado en las escuelas, sino también de que los sueldos de los profesores fuesen mayores que los de ellas, exigiéndoseles el mismo trabajo y los mismos conocimientos³⁶⁸.

Pour terminer nous signalons également un article pour son originalité qui pourrait être classé comme « féministe ». L'article qui suit se veut comique, mais il est en fait très sarcastique :

Acaba de inaugurarse en Bélgica una escuela modelo de niñeras para que los encargados de tan difícil tarea sepan cumplirla con la competencia que reclama. Como el triunfo del feminismo es tan completo, se han matriculado en dicha escuela los esposos de todas las feministas belgas destinados a ocuparse del cuidado de los niños mientras sus esposas resuelven los grandes problemas sociológicos y políticos, que son de su exclusiva competencia. Las reformas del traje en Alemania es ya un hecho; las señoras abandonan las incómodas faldas, adoptando el elegante traje masculino; [...] para vestir pantalón largo [...] La moda no tardará en generalizarse. A primeros del mes próximo se abrirá en Madrid una cátedra de feminología, dirigida por distinguidas señoras y caballeros que se repartirán las gratas tareas de explicar el programa. También no en vano estamos en el siglo de la mujer, acaba de fundarse un club feminista para el estudio de "la influencia de los sports sobre el cerebro". [...] El ministro de la Gobernación se ocupa con la prisa que el caso requiere de la ley que aparecerá en las Cortes (cuando las haya), para que la mujer pueda ser electora y elegible. Si se aprueba, como se espera, pronto ocuparán las damas los rojos escaños del Congreso y del Senado. Los presidentes de ambas cámaras han hecho un importante pedido de campanillas agudas, y la comisión de presupuestos se ocupa con actividad de aumentar la partida de los caramelos. Creyendo que la gente amiga de discusiones que asiste a las tribunas ha de aumentar, y para que la Cámara quede europeizada, los maceros será substituidos por elegantes bailarinas³⁶⁹.

³⁶⁸ *Diario Universal*, le 21/11/1903.

³⁶⁹ *Diario Universal*, le 28/12/1904.

Bien évidemment, étant donné la date, 28 décembre, rien n'est vrai ! Apparemment c'est un sujet qui pouvait prêter à rire mais qui faisait peut-être partie des rêves les plus fous de Carmen de Burgos fin 1904.

Quoique Carmen de Burgos n'ait cessé pendant ces trois années passées à *Diario Universal* de proclamer qu'elle n'était pas féministe, ses actes (en particulier l'enquête qu'elle a menée à bien sur le divorce) et ses nombreux propos dénonçant les inégalités envers les femmes, aussi bien dans les Codes Civil et Pénal qu'au travail, nous démontrent le contraire.

A la fin de sa collaboration avec *Diario Universal*, Carmen de Burgos avait atteint la notoriété suffisante pour être reconnue, aussi bien par les hommes que par les femmes, comme une militante féministe, mais pas encore suffragiste. Pour preuve ses détracteurs la surnommaient « *la divorciadora* », et elle commençait à donner des conférences où ses propos (et ses actes) étaient commentés dans la presse.

Il faudra attendre les années 15-20 pour que Carmen de Burgos accepte publiquement de reconnaître qu'elle est féministe.

Mais encore fin 1905, sa priorité est bel et bien l'éducation des femmes, car elle sait qu'il faudra plusieurs années (une génération) pour obtenir des résultats. En attendant elle pratique un féminisme modéré. Elle tente, à travers ses articles, de faire prendre conscience aux femmes de l'injustice dont elles sont victimes, mais surtout elle leur donne de l'espoir en montrant qu'il existe des solutions, notamment en se regroupant pour exiger des changements.

3.2. *El Heraldo de Madrid*

Le 1er janvier 1906 Carmen de Burgos apparaît parmi les collaborateurs du *Heraldo de Madrid*³⁷⁰. Le journal compte 71 collaborateurs, dont 4 femmes : Salomé Núñez Topete³⁷¹, Carmen de Burgos, Emilia Pardo Bazán et Consuelo Fernández Miranda³⁷². Cependant l'annonce officielle de la collaboration de *Colombine* à l'*Heraldo de Madrid* ne se fera que le 13 février 1906, date de son premier article sous le nom de *Colombine* dans « *Femeninas* »³⁷³. Cette anomalie nous a incitée à rechercher en amont de cette annonce officielle et, au vu des résultats, il nous a semblé intéressant d'analyser brièvement la collaboration de Carmen de Burgos avec l'*Heraldo de Madrid* avant 1906 car celle-ci, à notre connaissance, n'a jamais été mentionnée.

Carmen de Burgos travaillait à l'*Heraldo de Madrid* depuis au moins le 8 octobre 1904. Elle y tenait une colonne régulière « *Fruslerías* » qui, comme son nom l'indique, était faite de futilités avec des sujets comme : « *El arte de reir, Baños perfumados, los andares, las delgadas, los velos, sombreros de primavera...* ».

Nous avons localisé 66 articles de la colonne « *Fruslerías* » entre le 8 octobre 1904 et le 6 décembre 1905, signés du seul prénom de *Claudine*, un des pseudonymes de Carmen de Burgos.

En plus de ces 66 articles, nous trouvons également un article signé Carmen de Burgos Seguí le 15 octobre 1905 dans la rubrique « appartenant » à Salomé Núñez Topete « *Notas Femeninas* », où les deux journalistes écriront côte à côte. Dans cette même colonne, Carmen de Burgos écrira le 23 novembre 1904 un autre article, mais cette fois-ci sans Salomé Núñez Topete.

³⁷⁰ Sa collaboration avec *Heraldo de Madrid* ne cessera que par sa mort en 1932.

³⁷¹ Salomé Núñez Topete (1854-1931) écrivaine et journaliste espagnole. Elle écrivit dans *La Correspondancia de España, El Liberal, Diario de la marina* (Cuba). Elle était également membre de la *Asociación de la Prensa* en 1907.

³⁷² Nous ne l'avons pas localisée.

³⁷³ Le 5 octobre 1905 l'article de *Heraldo de Madrid* était plus vague que celui du 13 février 1906. Le 13 février 1906 semble l'annonce officielle de l'embauche de la journaliste *Colombine*, alors que celui du 5 octobre 1905 ressemble plutôt à une collaboration occasionnelle de l'écrivaine Carmen de Burgos.

Nous avons également localisé trois articles, qui n'ont pas de signature, mais que nous attribuons à Carmen de Burgos pour l'intérêt qu'elle portait aux sujets et qu'elle développe dans d'autres articles. Il s'agit des articles « Cárcel de las mujeres » et « Naquet ». Les deux articles apparaissent le 26 octobre 1904 l'un derrière l'autre, sur la même page que l'article de « *Fruslerías* ».

Le troisième article non signé, daté du 16 février 1905, s'intitule « La Señora Pardo Bazán ». Carmen de Burgos fait part aux lecteurs de l'*Heraldo de Madrid* d'une grande première : l'entrée de Pardo Bazán, première femme sociétaire, à l'*Ateneo* de Madrid le 9 février 1905³⁷⁴.

Depuis Paris elle écrira un article, qu'elle signera de son nom, sur « Jaures y Naquet » le 4 décembre 1905.

Il semble qu'il y ait eu une rivalité entre Salomé Núñez Topete et Carmen de Burgos, car nous pouvons constater à deux reprises une sorte de joute entre elles (à moins qu'il ne s'agisse que d'une passation de poste ?) Salomé Núñez Topete, qui signe SNT, avait débuté sa collaboration avec l'*Heraldo de Madrid* au moins depuis 1903, donc avant Carmen de Burgos. Elle avait une colonne occasionnelle « *Notas femeninas* » qui traitait les mêmes sujets que « *Fruslerías* ».

Comme nous venons de le voir, Carmen de Burgos « s'immisce » au côté de Salomé Núñez dans la colonne « *Notas femeninas* » le 15 octobre 1904. Puis elle fera une autre tentative le 23 novembre 1904 en remplaçant Salomé Núñez Topete dans la colonne « *Notas femeninas* ». Malgré cela, les deux femmes vont cohabiter jusqu'en février 1906.

Le 5 octobre 1905, l'*Heraldo de Madrid* annonce le voyage de Carmen de Burgos pour l'étranger. L'article est fort élogieux. Il précise : « *tendrán conocimiento los lectores del HERALDO por los artículos con que nos honrará la notable escritora que en el expreso de anoche salió por Paris*³⁷⁵ ». Suite à cette annonce, le premier article publié sera celui

³⁷⁴ Carmen de Burgos sera sociétaire de l'*Ateneo* de Madrid le 10/03/1905 en même temps que Blanca de los Ríos. Emilia Pardo Bazán, n° 7.925, socia de mérito, est admise le 09/02/1905; Blanca de los Ríos n° 7.935, est admise le 10/03/1905; Carmen de Burgos n° 7.945, est admise le 10/03/1905.

³⁷⁵ *Heraldo de Madrid*, le 05/10/1905.

que nous avons mentionné sur Jaures et Naquet le 4 décembre 1905³⁷⁶. L'article sera signé Carmen de Burgos Seguí. Nous pensons que, travaillant toujours pour *Diario Universal*, elle n'était pas autorisée à employer le pseudonyme de *Colombine* dans un autre journal, puisqu'elle ne l'utilisera qu'une fois sa collaboration avec *Diario Universal* terminée.

1906 est une année décisive pour Salomé Núñez Topete et Carmen de Burgos. Comme écrit précédemment, le 1^{er} janvier 1906, les deux femmes apparaissent en tant que collaboratrices de l'*Heraldo de Madrid*. Le 12 janvier 1906, alors que Salomé Núñez Topete ne signait jusqu'à présent que de ses initiales, elle signe un article dans « *Notas femeninas* » sous son nom, dévoilant ainsi son identité.

Le 1^{er} février 1906, est la date de naissance de la nouvelle colonne « *Femeninas* ». Les deux femmes vont la partager pendant quelques jours. Carmen de Burgos écrira dans cette colonne, toujours sous le nom de *Claudine*, deux articles le 1^{er} et le 3 février. Le 5 février, Salomé Núñez Topete écrit également dans la colonne « *Femeninas* » et signe à nouveau de son nom. Ce sera, à notre connaissance, son dernier article pour l'*Heraldo de Madrid* dans la colonne « *Femeninas* ».

Il y aura ensuite quatre articles de « *Femeninas* » du 7 février au 12 février 1906 signés *Claudine*. Finalement le 13 février 1906, *Heraldo de Madrid* annonce officiellement :

La notable escritora Carmen de Burgos que ha popularizado el pseudónimo de Colombine entra a formar parte de la redacción del Heraldo, en cuyas columnas tratará de asuntos interesantes para la mujer.

*La sección Femeninas es una de las permanentes, creadas en El Heraldo de Madrid al aumentar éste su lectura, poniéndose a la altura de los grandes periódicos de Europa. Dedicarse diariamente, una página a la mujer es obligación que consideramos indispensable en un periódico que, como el nuestro, se ve favorecido por todas las clases sociales y ha logrado un número de lectores excepcional en España. Por lo mismo estimamos de importancia el concurso constante de Colombine, y le anunciamos seguros de que él complacerá al público que apoya al Heraldo*³⁷⁷.

³⁷⁶ Carmen de Burgos continuera a publié des articles de son voyage dans la colonne « *Femeninas* » en signant *Colombine*.

³⁷⁷ *Heraldo de Madrid*, le 13/06/1906.

A partir de l'annonce officielle, qui semble clarifier la situation, Carmen de Burgos signera ses articles de la colonne « *Femeninas* » sous le nom de *Colombine*. La colonne sera définitivement à Carmen de Burgos et « *Fruslerías* » disparaîtra.

A notre sens, il ne devait pas y avoir de place pour deux journalistes traitant des sujets similaires quoique, comme nous le verrons, une bonne partie des articles de Carmen de Burgos ne traiteront pas de frivolités, ce que faisait exclusivement la colonne « *Fruslerías* » et « *notas femeninas* ». Carmen de Burgos devait « étouffer » dans « *Fruslerías* » et, de plus, elle se plaignait de ne pas publier régulièrement : « *La política, la guerra, los viajes regios, me han cerrado el paso durante algunas semanas. Hoy vuelvo a mis agradabilísimos coloquios con los lectores del HERALDO*³⁷⁸ [...]».

La colonne « *Fruslerías* » laissait peu de marge à Carmen de Burgos pour traiter d'autres sujets que la mode, la beauté, l'hygiène... alors que « *Femeninas* » lui laissait la porte ouverte : « [...] *en cuyas columnas tratará de asuntos interesantes para la mujer*³⁷⁹ », pour traiter les sujets qu'elle jugeait elle intéressants, par conséquent tous les sujets féministes avaient leur place dans cette colonne. Malgré cela Carmen de Burgos aurait préféré avoir une colonne plus politique, sociologique ou littéraire, sans l'obligation de traiter les sujets frivoles comme elle confesse dans la lettre datée du 14 octobre 1908 à Juan Ramón Jiménez³⁸⁰ que nous avons déjà citée plus haut.

Pour notre étude, nous avons volontairement exclu l'analyse approfondie des articles de la colonne « *Fruslerías* » pour leur peu d'intérêt. Nous nous sommes exclusivement attachée aux articles de Carmen de Burgos à partir du 13 février 1906.

Bon nombre des sujets que Carmen de Burgos développaient dans *Diario Universal* seront repris dans l'*Heraldo de Madrid*. Elle reprendra parfois les mêmes articles en y apportant quelques modifications.

Les articles de Carmen de Burgos sont interactifs. Elle avait déjà expérimenté ce procédé dans *Diario Universal* et même lorsqu'elle écrivait sa colonne « *Fruslerías* ». Elle écrit des articles et publie les réactions qu'ils suscitent, comme par exemple le 2

³⁷⁸ *Heraldo de Madrid*, le 03/07/1905.

³⁷⁹ *Heraldo de Madrid*, le 13/06/1906.

³⁸⁰ Lettre à Juan Ramón Jiménez datée du 14/10/1908 in UTRERA, Federico, *Op., Cit.*, p. 114.

août 1908 elle écrit un article « Sinceridad de la mujer ». Le 13 août elle publie une critique de lecteur à son article. Le 15 août elle publie une critique de la critique du 13 août, et finalement le 21 août elle répond aux courriers de ses lecteurs publiés les 13 et 15 août. Carmen de Burgos aime ce contact avec ses lecteurs et lectrices qui donne un côté vivant et attractif au journal. Elle les tient en haleine pour qu'ils suivent les débats. C'est aussi une manière de les rendre « captifs » de sa colonne.

Nous avons analysé 580 articles³⁸¹ de Carmen de Burgos du 13 février 1906 au 4 janvier 1923³⁸² qui se répartissent de la façon suivante :

Féminisme	200	Politique	72
Célébrités	43	Beauté	8
Culture	73	Santé	8
Mode	85	Faits divers	5
Société	49	Sports	5
Maison	8	Vie personnelle	1
Hygiène	5	Littérature	18

Comme pour *Diario Universal*, ce tableau confirme qu'elle a réussi à écrire sur les trois thèmes qui l'intéressaient (Féminisme, politique et culture), puisque ces sujets représentent 345 articles, soit plus de la moitié des articles étudiés. Mais bien évidemment c'était plus facile qu'à *Diario Universal*, puisque la colonne de l'*Heraldo de Madrid* lui laissait plus de liberté. Pour cette étude, nous nous focaliserons sur les 200 articles traitant du « féminisme ».

Nous avons remarqué que la colonne « *Femeninas* » apparaît dans les premiers mois de 1906 en quatrième page et, en première page, à partir du 4 août 1906³⁸³, avec un article

³⁸¹ Les articles « *Fruslerias* » ne sont donc pas comptabilisés dans ces 580 articles.

³⁸² A partir de 1923 les articles de Carmen de Burgos se feront plus rares.

³⁸³ Ce qui correspond approximativement au départ de Carmen de Burgos d'Italie.

sur l'enseignement des femmes : « La medicina en los hogares » qui est, selon notre tableau d'analyse, son quatre-vingtième article depuis sa prise en main de la colonne « *Femeninas* ».

Dans ses articles, Carmen de Burgos défend les mêmes thèmes que dans *Diario Universal* : le droit à l'éducation, à la formation professionnelle, le droit au travail, la dénonciation des injustices des Codes Civil et Pénal, les inégalités salariales... mais elle rajoute le droit de vote féminin. Elle fait toujours des comparaisons avec ce qui se passe à l'étranger et glisse ses thèses féministes au milieu de sujets plus légers. Elle ne change pas le mode opératoire qui a fait sa notoriété, mais au fil des années elle devient plus directe dans ses déclarations. Elle n'est plus la jeune débutante de *Diario Universal*, elle est une journaliste reconnue et expérimentée, de plus en plus engagée aussi bien du point de vue du féminisme que de la politique.

Mais en 1906, elle est encore prudente et doit conquérir ses nouveaux lecteurs et lectrices. Nous pensons pouvoir affirmer que, pour faire diversion, elle cache toujours sa véritable pensée en tenant parfois des propos que nous pouvons qualifier d'antiféministes. Prenons comme exemple un article qui se veut au départ culturel : Carmen de Burgos est en Italie et visite le site archéologique de Pompéi. Elle décrit les habitudes alimentaires de ses habitants et introduit une réflexion qui va à l'encontre de ses campagnes pour l'éducation des femmes, mais qui est conforme à ses demandes réitérées d'écoles ménagères³⁸⁴ :

Aun me queda que hablar de Pompeya muy interesante para las damas [...] Entre las pinturas y objetos hallados se encuentra todo lo necesario para reconstruir la vida de los pompeyanos [...] No se han encontrado tenedores; sólo cucharas y cuchillos se usaban entonces [...] La comida de los pompeyanos empieza por los huevos [...] tónico del estómago para recibir después todas las carnes, peces y demás viandas, y termina por la manzana [...]. No podemos ya comprenderlos los que hemos modelado nuestro espíritu con otras creencias y otras costumbres [...] ¡Es tan necesario que la dueña de casa sepa las propiedades de los alimentos que da a los suyos [...] Caminamos haciendo curvas, o un exagerado intelectualismo, que aleja a la mujer del hogar, y mientras la hace capaz de resolver problemas algebraicos, la deja inhábil para preparar una tisana o prodigar a los suyos los cuidados que en una equitativa y sabia distribución del trabajo corresponden a la guardadora del hogar, a la que administra el caudal de la familia, encargada al mismo tiempo de formar el espíritu y el corazón de la generación nueva. Cuando nos convenzamos de que para nada se necesita tanta instrucción, tantos

³⁸⁴ Le 5/10 et 22/10/1906 Carmen de Burgos écrira des articles vantant les écoles ménagères.

*conocimientos, ni mayor abnegación y talento que para desempeñar el puesto de directoras del hogar y la familia, dejará de agitar a muchas la funesta fiebre que las incita a masculinizarse y dejarán de ser feministas para ser femeninas*³⁸⁵.

Nous pensons que Carmen de Burgos est bien consciente qu'il va falloir plusieurs générations pour obtenir l'émancipation féminine. Son premier objectif est que toutes les filles soient scolarisées. Pour elle, il faut que la totalité des filles apprennent à lire, écrire, compter, entretenir leur foyer et connaître les règles d'hygiène pour s'occuper de leurs enfants, car n'oublions pas que c'est une régénérationniste et une krausiste :

*¡Cuánto hogar infeliz e destruido por una pobre mujer ignorante, cuya bondad no fue suficiente a conservarlo! De la enorme cifra que alcanza en España la mortalidad infantil, uno de los más tristes factores es la ignorancia de la mujer*³⁸⁶.

Pour elle c'est une première étape à franchir. La deuxième étape est l'émergence d'une nouvelle génération de femmes saines et éclairées et c'est cette nouvelle génération de femmes qui, en poursuivant des études plus approfondies, prendra conscience des injustices de la société patriarcale, ce qui les stimulera à militer pour une société juste et équitable envers elles.

D'autre part, pour ne pas se faire rejeter, Carmen de Burgos devait s'appuyer sur l'image dominante de la mère et de « l'ange du foyer ». C'était aussi une manière de flatter les antiféministes hommes et femmes, qui étaient les plus nombreux en Espagne, pour s'en faire des alliés au lieu d'adversaires.

3.2.1. Articles sur le féminisme

Lorsque Carmen de Burgos débute « *Femeninas* » en 1906 elle manie la plume toujours avec beaucoup de retenue. Elle aime évoquer dans ses articles les sujets qui tournent

³⁸⁵ *Heraldo de Madrid*, le 27/03/1906.

³⁸⁶ *Heraldo de Madrid*, le 04/08/1906.

autour du féminisme : soit pour le critiquer, soit pour informer ses lecteurs et lectrices sur des avancées qu'elle juge acceptables selon ses critères. Mais, pour Carmen de Burgos, même si le terme l'incommode, l'essentiel est de faire de la propagande pour le féminisme afin d'éveiller les consciences et montrer que c'est un sujet d'actualité : « [...] *Así es que el feminismo ocupa una parte importante en las conferencias de las señoras; algunas bajo ese antipático nombre, hablan de cultura y de los derechos de la mujer*³⁸⁷ ». Comme très souvent, elle s'appuie sur des personnalités. Elle aime rapporter leurs propos :

[...] *En su última conferencia ha abordado [Olga de Moraes Sarmiento³⁸⁸] con valentía el problema del feminismo, fijando de un modo admirable la orientación de la mujer [...] la mujer sólo necesita instruirse y emancipar de su ignorancia para colocarse al mismo nivel que el hombre y hacerle suave la existencia [...] Deseo a la mujer ilustrada, a la mujer capaz de emprender la lucha por la vida, porque tengo la certeza de que en esas circunstancias será mucho mejor esposa³⁸⁹ y mucho mejor madre³⁹⁰.*

Elle se donne ainsi la possibilité de les commenter et de les transposer à l'Espagne :

*Esa orientación sana y simpática [...] lejos de los delirios de las feministas [...] Las mujeres en Portugal como en España, no halan en sus compañeros una oposición que les haga desear emanciparse de una tiranía que no conocen. La inspirada oración de la joven y bella escritora, que tantas simpatías goza en España, terminó entre los aplausos más entusiastas y merecidos. ¡Así se entiende el feminismo!*³⁹¹

En cette année 1906, elle repart donc à la conquête de ses nouveaux lecteurs et lectrices de « *Femininas* » en opposant un féminisme conservateur à un féminisme radical : « *Es un hermoso feminismo (por llamarle así) el que, en vez de pretender delirios de una igualdad que hizo imposible la Naturaleza, va a la conquista del Derecho, de la dignidad y de la perfección a que las mujeres tienen derecho*³⁹² ». Elle aime lancer des

³⁸⁷ *Heraldo de Madrid*, le 22/07/1906.

³⁸⁸ Olga de Moraes Sarmiento (1881-1948), écrivaine et conférencière féministe portugaise. Amie de la journaliste Virginia Quaresma et d'Ana de Castro. Elle écrivit en 1906 « *Problema feminista* ».

³⁸⁹ Pourtant devenue veuve très jeune elle ne se remaria pas, et vivait avec l'écrivaine française la Baronne Hélène de Zuylen de Nyevelt née Rothschild.

³⁹⁰ *Heraldo de Madrid*, le 22/07/1906.

³⁹¹ *Ibid.*

³⁹² *Heraldo de Madrid*, le 06/08/1906.

idées prises à l'étranger, en feignant comme dans l'exemple ci-dessous d'en avoir entendu parler :

Personas autorizadas me aseguran que dentro de poco se abrirá en Madrid un Club femenino semejante a los que existen en el Extranjero, para que las señoras puedan tener un punto donde reunirse con el fin de leer o conversar, ya que entre nosotras, quizá por el poco respeto que se la concede, no arraiga la costumbre de ir a los Casinos que frecuentan los hombres. En este Club podrán hospedarse las señoras extranjeras o de provincias que pertenezcan a él. Nos alegraremos que se confirme la noticia³⁹³.

Elle annonce la création de ce club comme imminente³⁹⁴. Mais deux ans après c'est avec ironie qu'elle constate que ce rêve est pour l'instant inaccessible. Elle lance donc un appel aux aristocrates et aux écrivaines³⁹⁵ :

En España estamos aún muy lejos de pensar en una cosa tan importante, y que, sin duda, al pretender iniciarla, tropezaría con la nota cómica y la oposición sistemática de muchos, pero que debiera preocupar a las damas de prestigio que existen en la aristocracia y la literatura, deseosas de elevar el concepto de que debe gozar la mujer, pues a nadie se le ocultan las ventajas de esta Asociación, que tiende a unir a las mujeres de todos los países, ofrecer hospitalidad a las viajeras, protección a las artistas y viene a ocupar un puesto en la vida artística y social de la nación. Pero ya lo habéis visto, queridas lectoras, existen Círculos derivados del Lyceum hasta en el Sur de África... en todas partes, menos en España... ¡Y aun dicen que nos europeizamos³⁹⁶!

Face à l'inertie espagnole elle annonce quelques mois après :

En el Lyceum Bluh de Londres, de cuya Sociedad me honro forma parte³⁹⁷, se ha dado una importante velada literaria y musical, dedicada a S.A.R. la Infanta D^a Eulalia. [...] Con este motivo los salones del Club de Picadilly se vieron llenos de una selecta concurrencia, entre la que figuraban los miembros más ilustre de la colonia española³⁹⁸.

³⁹³ *Heraldo de Madrid*, le 29/08/1906.

³⁹⁴ Il faudra attendre 1926 pour que soit créé à Madrid le *Lyceum Club*.

³⁹⁵ Comme Pardo Bazán était les deux à la fois, c'est une manière indirecte de s'adresser à elle.

³⁹⁶ *Heraldo de Madrid*, le 19/02/1908.

³⁹⁷ Pardo Bazán avait également adhéré au *Lyceum Club* de Londres.

³⁹⁸ *Heraldo de Madrid*, le 04/09/1908.

Pour bien montrer qu'elle n'est pas en guerre avec les hommes, Carmen de Burgos s'exprime à travers la voix masculine de Roberto Bracco³⁹⁹ qui vient d'écrire un livre sur le féminisme, *En el mundo de las mujeres*. Elle présente Bracco ainsi :

*En el mundo de las mujeres, del eminente autor italiano Roberto Bracco [...] Bracco sabe colocar sus estudios de feminismo en el verdadero terreno, esto es, desechar los delirios de las que pretenden ser iguales al hombre y combatir al mismo tiempo los sofismas con que se pretende mantenerla en la ignorancia y la inacción esclava de su debilidad*⁴⁰⁰.

Comme Bracco est un écrivain célèbre, ses propos font autorité. Bien qu'elle partage son avis, elle préfère que ce soit lui qui explique la genèse du féminisme, qui selon lui, est dû aux contradictions de la société :

*Bracco, pronunciado partidario de la emancipación femenina, declara implícitamente que ésta representa, no un progreso de la sociedad, sino las consecuencias de su mala organización. [...] mientras la sociedad no esté organizada de manera que garantice a la mujer las ventajas de esa misma feminidad [sic] absoluta que le aconseja [...] Mientras el hombre, en vez de protector, sea corruptor, la mujer, muy mujer, será su víctima; de aquí la necesidad de emanciparse y tomar la vida pública que sienten las mujeres, de aquí el nacimiento de ese funesto feminismo mal entendido que las aleja del hogar*⁴⁰¹.

Jusqu'en 1907, Carmen de Burgos n'avait pas expliqué à ses lecteurs comment elle s'était fait son opinion sur le féminisme. Le 28 juillet elle s'explique :

*Creía a Benot*⁴⁰² *feminista [...] Mi sorpresa fue grande al escuchar al sabio filólogo anatemizar con frase jocosa los delirios del feminismo. Pasé muchas horas escuchando su palabra [...] ¿Ejerció influencia su opinión sobre mi credo feminista? Sin duda. [...] Cuando entré en el despacho de Benot*⁴⁰³ *[...] era feminista con todo el ardor de un neófito, con toda la exageración de las brillantes teorías de libertad y de igualdad. Después de conversar con aquel*

³⁹⁹ Dramaturge, romancier et journaliste italien (1861-1943). Carmen de Burgos va traduire son livre, *En el mundo de las mujeres* en 1906. Elle aimait citer l'anecdote de la dédicace du livre *En el mundo de las mujeres* de Bracco : "A Carmen de Burgos (Colombine), antifeminista... pero escritor; Roberto Bracco, escritor.... Pero feminista" in NÚÑEZ REY, *Op.*, *Cit.* p. 153.

⁴⁰⁰ *Heraldo de Madrid*, le 08/12/1906.

⁴⁰¹ *Ibid.*

⁴⁰² Eduardo Benot Rodríguez (1822-1907), écrivain, linguiste et homme politique espagnol. Il a élaboré une loi sur le travail des enfants et des femmes (Ley Benot 24/07/1873). Partisan de l'école unique de 3 à 16 ans. Il fut le maître des frères Machado.

⁴⁰³ Carmen de Burgos précise dans l'article « [...] la primera visita que le hice a mi llegada a Madrid », soit en 1901, à moins qu'elle ne parle de visites antérieures occasionnelles.

*amable anciano de espíritu de niño, las ideas, revueltas y ardorosas, se tornaban tranquilas, y parecían irse acomodando en su lugar justo como si se encasillaran en un tablero de ajedrez*⁴⁰⁴.

C'est donc à nouveau par une voix masculine qu'elle s'exprime pour justifier le cheminement de sa pensée :

*Benot, espíritu libre y progresivo, se dolía de la injusticia de las leyes que colocan a la mujer en perpetua servidumbre; lamentaba las costumbres en que se la relega a lo secundario, se la esclaviza y se la veja; pedía para ella igualdad de derechos y de educación ; la deseaba culta y capaz de trabajar y bastarse a sí misma, de intervenir en los destinos de la patria con sus consejos, en condiciones de llenar su misión de madre, compañera y educadora; pero rechazaba a la marisabidilla pedante, a la mujer masculinizada, a las que dejan por un deseo de vana gloria el sagrado del hogar y la familia, interviniendo en la vida pública*⁴⁰⁵.

Elle explique ensuite ce qui, à son sens, doit être considéré comme le bon féminisme :

*El credo de Benot era la mujer educada, adornada de todas las perfecciones para dirigir el hogar, capaz de trabajar y de ser respetada, de vivir con su propio esfuerzo; pero libre de los deseos de ser otra especie de hombre, y de luchar contra lo que su propia Naturaleza le impone, y la buena organización de la sociedad reclama. [...] La mujer que necesite trabajar ha de buscar el empleo que mejor cuadre a sus facultades*⁴⁰⁶.

C'est ce féminisme modéré qu'elle a finalement adopté pour plus de prudence : « *Y desde entonces, convencida de su teoría, formé mi credo feminista*⁴⁰⁷ » et qui, s'il n'est pas radical, semble moins conservateur que ce qui ressortait de certains propos tenus jusqu'à présent. Ces propos nous confirment que, lorsqu'elle feint d'avoir une position très conservatrice, voire antiféministe, ce n'est qu'une stratégie, puisqu'elle dit avoir adopté cette attitude après sa première visite chez Benot à son arrivée à Madrid, soit au plus tard en 1901.

Par contre elle est encore, à l'époque, éloignée des suffragistes, car en 1907 elle avait d'autres priorités. De plus, non seulement les suffragettes faisaient peur aux lecteurs ou lectrices, mais elles étaient persécutées, comme elle l'indique dans cet article :

⁴⁰⁴ *Heraldo de Madrid*, le 28/07/1907.

⁴⁰⁵ *Ibid.*

⁴⁰⁶ *Ibid.*

⁴⁰⁷ *Ibid.*

La cuestión del sufragio de la mujer sigue cada vez más empeñada en Inglaterra. Miss Christobel Pankhurst, campeón de esta causa, prepara una algarada en la Cámara, y las damas irán dispuestas a pasar una temporadita en la cárcel con tal de hacer algo que obligue al Gobierno a prestarles atención. El diputado liberal Mr. Bertram, que se opone al bill, declara que no teme a las amenazas y que, a pesar de todo el "Women's Franchise Bill" (sufragio femenino) no será ley⁴⁰⁸.

Néanmoins, si elle ne peut pas s'afficher comme féministe, elle fait part, selon son mode opératoire consacré, des avancées féministes à l'étranger comme dans l'exemple suivant, où parmi quelques brèves, elle évoque le congrès féministe qui s'est tenu à Paris en juillet 1908 pour les droits civils et politiques de la femme. Après avoir rappelé le précédent congrès qui avait eu lieu en 1900, elle énumère les demandes des Françaises :

- *Pedir que la mujer no pierda al casarse su nacionalidad.*
- *Reclamar su acceso al Consejo de familia y el derecho de ser tutoras.*
- *La investigación de la paternidad en provecho del hijo.*
- *Sustituir en los matrimonios el régimen de comunidad con el de separación de bienes, y que la madre tenga los mismos derechos y responsabilidades que el padre para con los hijos.*
- *El Congreso reclama que tengan acceso las mujeres al ejercicio de todas las carreras y al Jurado, así como el derecho de voto.*
- *Uno de los puntos que con más extensión se han tratado es el del divorcio. El Congreso ha sido favorable a su facilidad y extensión, rehusando, sin embargo, que pueda concederse por la voluntad de uno sólo de los esposos, sino por consentimiento mutuo⁴⁰⁹.*

Elle ouvre ainsi des pistes de réflexion aux Espagnols en espérant certainement que celles-ci s'approprient les demandes des Françaises. Comme nous pouvons le constater ce sont tous les thèmes de combat de Carmen de Burgos.

Mais nous pouvons souligner la grande contradiction de sa pensée puisqu'elle est capable d'écrire également, à quelques mois d'écart, des articles antiféministes comme celui-ci : « [...] *las tareas del hogar y las dulzuras del amor son más propias de la naturaleza femenina, que las algaradas, los mitines y luchas del legislador*⁴¹⁰ ».

⁴⁰⁸ *Heraldo de Madrid*, le 28/11/1906.

⁴⁰⁹ *Heraldo de Madrid*, le 04/09/1908.

⁴¹⁰ *Heraldo de Madrid*, le 17/01/1909.

Elle y reprend à son compte toutes les variantes des clichés de la féminité (impulsive, jalouse, passionnée, modeste etc.) et se moque des suffragettes :

*¿Definirnos? ¿Saber cómo somos? ¿Si no lo sabemos nosotras mismas!
Naturaleza, herencia, ambiente, todo nos hace ser más afectiva; el amor lo es
todo para nosotras [...].
Llegaremos al arte, a la gloria, a la vida superior, guiadas por la luz del divino
Eros.
Las de corazón seco, las suffragettes, las feministas masculinizadoras, son las
pobres mujeres a las que el amor cerró su templo. De modo que éstas no suelen
ser la mujer nueva, sino las mujeres viejas⁴¹¹ [...].*

Elle y reprend néanmoins en partie les propos de Bracco :

*El feminismo no es más que un producto de la mala organización social, que
lanza las mujeres fuera de los hogares y las obliga a protegerse.
¿Que nuestro atraso, positivo hoy, es producto de largos siglos de
servidumbre? ¿Que la educación elevará nuestra bóveda craneana y seremos
intelectualmente iguales al compañero? ¿Que la preponderancia del desarrollo
cerebral será con perjuicio del sentimiento y de las funciones maternas?
Cuestiones son éstas demasiado complejas para entrar en ellas.
Lo cierto es que, tal como estamos hoy, conservamos las dulzuras y defectos de
nuestra feminidad⁴¹² [sic].*

Elle est donc difficile à suivre et à cerner. Elle fait un pas en avant et un pas en arrière, ce qui justifie la grande difficulté pour certains de la classer dans une seule catégorie. Ainsi nous semble-t-il qu'il faut voir Carmen de Burgos dans sa globalité (actes, écrits, vie personnelle).

Selon ses besoins, le contexte et les circonstances, elle tient des propos antiféministes. Par exemple, lorsqu'elle veut corroborer l'intérêt des femmes pour les écoles ménagères⁴¹³, elle fait l'éloge de « l'ange du foyer » :

*Estas conquistas del progreso nos harían abdicar de preeminencia que nos
otorgó la galantería si quisiéramos dejar de ser la mujer y convertirnos en una
especie de hombres. Desprovistas de nuestra graciosa ternura femenil, no
tendríamos derecho a pedir todas esas atenciones que nos hacen grata la
existencia, y que se rinden en homenaje a nuestra debilidad.
Precisamente al ser más libres, debemos afianzar más el trono de nuestro
hogar; buscar la felicidad de ser madres, compañeras, esposas; de prestar*

⁴¹¹ *Ibid.*

⁴¹² *Ibid.*

⁴¹³ Comme nous le verrons son attitude n'est pas totalement désintéressée.

*nuestros cuidados a los que amamos. En ninguna parte es tan grande la mujer como en el seno de la familia*⁴¹⁴.

Alors que trois mois avant, lorsqu'elle lance l'idée révolutionnaire d'un parti suffragiste⁴¹⁵, ses propos sont féministes, et très politiques :

*Cada día aumenta el movimiento feminista en pro de la reivindicación de los derechos de la mujer [...]. Al escribir hoy presentando el nuevo ejemplo de una nación tan culta como Francia, abrigo la esperanza de despertar el interés femenino para lograr la creación del partido sufragista*⁴¹⁶. *Se necesita hacer entender que la causa de todas las mujeres, sea cualquiera su posición, así como la causa de la Humanidad, es siempre sola una*⁴¹⁷.

Puis à nouveau le 7 novembre 1911 elle affiche des propos antiféministes :

[...] *No soy una amargada; estoy contenta de la vida, quizás porque le doy poca importancia a lo que hay fuera de mi torre de marfil. Mi labor ha sido siempre sincera, y ella responde por mí. Jamás fui feminista, sufragista ni esprit fort. Es más creo que sólo las feas, las vividoras y las que no tienen quien las ame son alguna de esas tres cosas*⁴¹⁸.

ou conservateurs, ce qui peut laisser perplexe ses lectrices féministes :

*Del feminismo poco le he de decir [a Andrés González-Blanco] Comparto con González-Blanco*⁴¹⁹ *el anatema de los espíritus progresivos, y soy tan atrasada y conservadora (lagarto, lagarto), que hallo más encanto en el hogar y en el amor que en las vanidades de la vida pública. Acepto, cuando la necesidad lo impone, el deber del trabajo, en lo que siempre fue de la esfera masculina; pero jamás por gusto*⁴²⁰.

En 1911, Carmen de Burgos ne pense pas que les associations féministes arriveront à elles seules à faire changer les choses. Pour elle, le salut viendra essentiellement du socialisme :

⁴¹⁴ *Heraldo de Madrid*, le 14/06/1910.

⁴¹⁵ Carmen de Burgos intègre la *Agrupación Femenina Socialista* de Madrid en juillet 1910, puis la quitte en 1912, pour revenir en 1917 et en sortir définitivement en 1919.

⁴¹⁶ *Heraldo de Madrid*, le 09/03/1910.

⁴¹⁷ *Ibid.*

⁴¹⁸ *Heraldo de Madrid*, le 07/11/1911.

⁴¹⁹ Andrés González-Blanco (1886-1924), écrivain et critique littéraire espagnol.

⁴²⁰ *Heraldo de Madrid*, le 07/11/1911.

*La esperanza está en el socialismo, que considera las cosas desde el punto de vista de las grandes masas, y al querer destruir lo imperfecto encuentra como la mayor de las iniquidades la esclavitud de la mujer, según afirma Bebel, el jefe de los socialistas alemanes*⁴²¹.

Mais pas seulement : « [...] Hay tres grandes ideas redentoras de la mujer : el feminismo, la pacificación y el socialismo⁴²² ».

A partir de 1912, ses propos sont plus mitigés. Selon elle, le féminisme modéré a triomphé du féminisme radical américain. C'est donc une ère nouvelle :

*Pero el feminismo forma una especie de masonería y se extiende más cada vez. No es ya ese feminismo de delirios igualitarios en la misión social y de odio al hombre y aversión al hogar predicado por mujeres como [...] las sufragistas yanquis, parecen más bien defender los derechos de los hombres, a los que la Naturaleza las aceros con esa igualdad que produce la antipatía de sexos. Hoy son las mujeres cultas las que sin excesos, conservando toda su gracia y feminidad [sic] pretenden acrecentar sur fuerza con toda la amplitud de la misión que pueden desempeñar*⁴²³.

C'est pour cela qu'elle continue à parler des conquêtes féministes :

*Las conquistas del feminismo ganan cada día mayor terreno. A los triunfos conseguidos últimamente por las mujeres suecas, inglesas y americanas hay que añadir los que han logrado en la Europa central*⁴²⁴.

Elle va jusqu'à écrire un article sur le service militaire et le droit au sacerdoce :

*Siempre que se ha hablado de conquistas del feminismo, las propagandistas más fervorosas se han detenido ante la reclamación de los derechos militares y el derecho al sacerdocio. Cuanto más se pedía la igualdad en todo, no se trataba de cumplir el deber de la defensa de la patria con las armas. [...] En Alemania y en Inglaterra se están preparando las jóvenes para su aprendizaje militar, ejecutando marchas y contramarchas en el campo [...] En realidad, es preciso reconocer que no nos masculinizaríamos más por los ejercicios militares que por la gimnasia, y los deportes, tan recomendables para fortalecer la mujer en sus funciones de madre... Sin embargo [...] nos hace ver con disgusto a la mujer soldado*⁴²⁵.

⁴²¹ *Heraldo de Madrid*, le 15/01/1911.

⁴²² *Ibid.*

⁴²³ *Heraldo de Madrid*, le 17/07/1912.

⁴²⁴ *Heraldo de Madrid*, le 22/07/1912.

⁴²⁵ *Heraldo de Madrid*, le 30/07/1912

Ce qui lui permet de vanter à nouveau les mérites de la gymnastique.

Finalement en 1915 elle accepte à contre cœur le terme féminisme et en donne une définition plus élargie : « *Hay motivo para sentirse feminista, ya que en todo lo relacionado con el progreso de la mujer tenemos que aceptar esa antipática palabreja que le sirve de denominación*⁴²⁶ ». Mais l'exemple qu'elle donne ressemble plus à une association de bienfaisance qu'à une association féministe :

*Pero este feminismo no es el desacreditado por algunas viejas escritoras*⁴²⁷; es un feminismo sano que lleva a las mujeres a asociarse para el bien [...] *Mujercitas delicadas que han madrugado y trasnochado muchos días, han recorrido teatros pidiendo la limosna [...] unos céntimos, con los que tendrán alivio los males de muchas familias desgraciadas, de las más desgraciadas, porque pertenecen a esa desdichada clase media, que es la más necesitada de todas*⁴²⁸.

Elle termine son article en indiquant de manière détournée qu'elle est féministe et en donne les raisons :

[...] *Yo que no fui jamás feminista, ahora, en vista del ejemplo que con la guerra actual están dando todos los hombres, pienso que se debe hacer con ellos como con el jefe de familia pródigo y recuerdo el conocido estribillo "Si las mujeres mandasen"*⁴²⁹ ...

Beaucoup de féministes pensent qu'après la Première Guerre mondiale, le monde ne peut plus être comme avant. Les femmes ont montré leur capacité à remplacer les hommes à de nombreux postes. Les Espagnoles, quoique n'ayant pas participé au conflit, se trouvent également impactées par le vent de liberté des pays voisins. Elles créent de nombreuses associations comme par exemple la *A.N.M.E.*⁴³⁰, la *U.M.E.*⁴³¹, *Acción católica femenina*, *El Consejo Nacional de Mujeres*, *El Consejo Supremo Feminista Español*, *La Juventud Universitaria Feminista*... car elles se rendent compte que l'obtention du droit de vote féminin est désormais dans la logique des choses puisque plusieurs pays viennent de l'octroyer.

⁴²⁶ *Heraldo de Madrid*, le 25/05/1915.

⁴²⁷ Pensait-elle à Pardo Bazán ?

⁴²⁸ *Heraldo de Madrid*, le 25/05/1915.

⁴²⁹ *Ibid.*

⁴³⁰ A.N.M.E. – *Asociación Nacional de Mujeres Españolas* créée en 1918 par María Espinosa.

⁴³¹ U.M.E. - *Unión des Mujeres Españolas* créée en 1919 par la Marquise del Ter.

En 1920, Carmen de Burgos est au sommet de sa popularité. Elle-même fait partie de différentes associations féministes comme la U.M.E. et, en 1920, elle crée l'association suffragiste *La Cruzada de las Mujeres Españolas*. Elle a alors écrit de nombreux articles dans maints journaux, elle a fait des enquêtes sur le divorce et le vote, elle a écrit des essais et des romans engagés, et participé à une multitude de conférences sur le féminisme en Espagne et à l'étranger. A cette époque, elle ne cache plus ses idées féministes, au contraire, puisqu'en 1921 elle organise la première manifestation de rue en faveur du vote féminin. D'ailleurs, reconnue par tous, elle est à son tour devenue par antonomase la féministe espagnole, et c'est à ce titre qu'un de ses collègues antiféministe de *l'Heraldo de Madrid*, Manuel Bueno, lui adresse un article en première page dans lequel il se plaint des femmes :

[...] *¿Quién ha dicho que la mujer es esclava del hombre? [...] ¿Cuándo y por qué somos nosotros los tiranos y ellas las víctimas? Si cada hombre tuviese lucidez para recapacitar los episodios de su vida sentimental, habría de reconocer que ha sido más horas dominado que dominador en sus relaciones con las mujeres. [...] Viniendo a los llanos prosaicos de la existencia, ¿quién duda de que somos las víctimas y ellas los verdugos? [...] Es preciso ir a grandes capitales para convencerse de que la tiranía del varón es ilusoria y de que quien manda y se impone es el capricho de la hembra. Hay que verlas mirando aquellos escaparates con enfebrecida atención, con un deslumbramiento visual casi religioso. [...] ¿Qué les importa a ellas que el hombre sude, sufra y se encanalle en ocasiones para procurarlas esos atavíos de que ellas se ufanan tanto en el paseo, en los araos y en los teatros⁴³²? [...]*

Dès le lendemain, elle exerce avec ironie son droit de réponse en première page également :

Es verdad que en esos "llanos prosaicos de la existencia", la mujer suele ser el verdugo, si el hombre no tiene energía para encerrarla en su hogar, dejándola sin zapatos y sin abrigo, para que le prepare la comida y le componga la ropa, mientras él gasta en cigarros puros, es socio de un casino y no economiza ninguna comodidad y lujo. Esos dos tipos de hogares se dan con igual frecuencia⁴³³.

Et c'est, nous semble-t-il, aux hommes, et non aux femmes, qu'elle entend démontrer les avantages de l'émancipation féminine :

⁴³² *Heraldo de Madrid*, le 28/12/1920.

⁴³³ *Heraldo de Madrid*, le 29/12/1920.

Por eso cuando se habla de sacudir la esclavitud femenina, debe entenderse que es la del hombre la que se pretende abolir; que tenga una compañera que sepa crear el hogar feliz y próspero, mantener viva su ternura, sin ser la muñeca frívola y casquivana que lo tiraniza con sus caprichos y cuyo afecto tiene que conquistar con bombones, ni la mujer virago desprovista de gracia y de feminilidad [sic]. No hay que ser ni muñeca ni marimacho, sino simplemente “mujer”⁴³⁴.

Mais elle indique la condition *sine qua non* : « *Para realizar este ideal la mujer tiene que ser económicamente independiente, e igual al hombre ante las leyes*⁴³⁵ » et termine son article en rassurant les lecteurs :

*No por eso dejarán las mujeres de usar las cosas bellas, de engalanarse para agradar y de despertar pasiones que perpetúen la especie. Tal vez entonces nazcan menos chicos, pero éstos serán mejor educados y la raza degenerará menos*⁴³⁶.

En janvier 1920, Carmen de Burgos fait part de son enthousiasme et de l’effervescence des associations féministes en Espagne. Pour mieux en rendre compte, nous analyserons trois articles traitant du Congrès féministe qui devait se tenir à Madrid. Elle débute le premier article en saluant le réveil des Espagnoles :

*El adagio de que tal vez los últimos son los primeros, tiene una gran verdad en la ocasión presente. En España se ha despertado un ardor feminista, que en poco tiempo ha hecho que se formen numerosas Sociedades y que se empiece a trabajar seriamente*⁴³⁷.

Et elle cite les propos de María Martínez Sierra⁴³⁸ dans une conférence : « *La mujer debe tener en el matrimonio una actividad distinta de la del hombre, sin estar supeditada*⁴³⁹ » et ajoute : « *La señora Martínez Sierra hizo constar que las mujeres no quieren privilegios, sino educación y voto*⁴⁴⁰ ».

⁴³⁴ *Ibid.*

⁴³⁵ *Ibid.*

⁴³⁶ *Ibid.*

⁴³⁷ *Heraldo de Madrid*, le 10/01/1920.

⁴³⁸ Qui est Mariá de la O Lejárraga García, écrivaine féministe très engagée politiquement au P.S.O.E. Membre de la UME et du *Consejo Nacional de la Mujer*.

⁴³⁹ *Heraldo de Madrid*, le 10/01/1920.

⁴⁴⁰ *Ibid.*

Carmen de Burgos est contente puisque selon elle : «*Este feminismo sensato se impone*⁴⁴¹». Il est intéressant de constater qu'elle semble oublier que ce qu'elle appelait «*feminismo funesto, delirios igualitarios*», avait les mêmes revendications que ce qu'elle qualifie aujourd'hui de «*feminismo sensato* ».

Elle indique le but des conférences comme celle de María Lejárraga :

*Estas conferencias tan interesantes son la preparación del primer Congreso feminista que se ha de celebrar después de la guerra, organizado por La Alianza Internacional del Sufragio Femenino, cuya sede está en Londres [...] ha enviado para ponerse de acuerdo con nosotros y celebrarlo en España, a la gran propagandista mistress Chrystal Macmillan para organizarlo*⁴⁴².

Carmen de Burgos est fière que l'Espagne ait été choisie pour la prochaine conférence car, selon elle, c'est une reconnaissance des féministes espagnoles et cela va dynamiser les autres femmes espagnoles : «*Las españolas dan un gran paso sólo con que tenga lugar en España*⁴⁴³ ». Elle exprime cependant du ressentiment :

*Los que nos han creído indiferentes, incapaces de hacer nada para reclamar nuestros derechos, se hubiesen admirado de esta reunión de mujeres de todas las clases sociales, dispuestas a luchar y a seguir el ejemplo de todos los países en donde han sabido triunfar*⁴⁴⁴.

Elle donne de l'importance à l'événement en énumérant, avec un plaisir visible, la fonction des futures participantes :

*El Congreso aproximará a vosotras a todas estas mujeres. Veremos aquí las diputadas de Inglaterra, de Alemania y de Noruega; las concejales, las jueces, las abogadas, las directoras de Bancos, las dueñas de grandes fábricas y de grandes industrias. Mujeres que entienden de grandes Empresas, mujeres políticas, mujeres de carrera y mujeres que ejercen oficios y que se han sabido independizar. Sólo con su presencia tendremos el mejor alegato en favor del sexo*⁴⁴⁵.

⁴⁴¹ *Ibid.*

⁴⁴² *Ibid.*

⁴⁴³ *Ibid.*

⁴⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁴⁵ *Ibid.*

Elle entend montrer ainsi aux Espagnoles que, lorsqu'elles auront acquis leurs droits, rien ne s'opposera plus à ce qu'elles aient à leur tour, si elles en ont les capacités, les mêmes fonctions.

Comme nous verrons dans la suite de cette étude, il y avait une rivalité entre les associations (l'ANME et la UME), Carmen de Burgos ne manque donc pas de congratuler la Présidente de la UME, la marquise del Ter : « *La marquesa del Ter y las damas y Sociedades que se han agrupado a su alrededor merecen un sincero parabién por la iniciativa de tan hermosa idea, que nadie puede disputarles*⁴⁴⁶ ». Elle termine par un cri d'espoir : « *Esperamos a las congresistas como a las libertadores*⁴⁴⁷ ». Elle s'exprime avec un lexique guerrier montrant ainsi qu'elle est bel et bien en guerre contre les antiféministes. Elle tient toutefois à remettre les pendules à l'heure. Pour elle les antiféministes ne sont pas les hommes en général : « *Contra lo que generalmente se creen, los hombres españoles no son antifeministas, al contrario, están siempre dispuestos a proteger noblemente a la mujer, a ayudarla, a abrirla camino cuando vale*⁴⁴⁸ », mais plutôt : « *Aquí los antifeministas eran las mismas mujeres*. Elle ne développe pas cette affirmation. Il est dommage qu'elle ne reprenne pas l'explication qu'elle avait donnée en 1917 dans le journal *Mujer*⁴⁴⁹.

Finalement le congrès n'aura pas lieu à Madrid mais à Genève. Carmen de Burgos avance une explication :

*Durante mi ausencia de Madrid este proyecto se deshizo y a imaginación de las extranjeras, fija en nosotras, dejó volar las más absurdas teorías. Hay quien lo atribuye a influencias clericales, que para nada se mezclaran en este asunto; otros hablan de rivalidad entre damas feministas; algunas recuerdan que no querían aceptar el español*⁴⁵⁰.

Elle en cherche une également auprès de la Marquise del Ter :

⁴⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁴⁹ *España no ha sido nunca un país feminista. [...] Ha sido la misma mujer la que más obstáculos ha puesto a su liberación. Ha tenido el miedo al ridículo, que sienten todos los seres débiles; y se ha asustado de verse libre y responsable de sus actos: sentimiento propio de las personas sometidas a la esclavitud durante mucho tiempo. Hemos tenido mujeres sabias, artistas, escritoras; pero escasas feministas. Mujer, septembre 1917.*

⁴⁵⁰ *Heraldo de Madrid*, le 02/06/1920.

-¿Me quiere usted decir por qué no se ha celebrado aquí este Congreso, cuando tanto trabajo usted para ello?

-Vale más no hablar de eso. La obra femenina que empieza tiene que apartarse de pequeñeces, de personalismos, de rivalidades... [...] El Congreso se ha celebrado, eso es el principal⁴⁵¹.

Malgré son amertume elle fera part à ses lecteurs et lectrices des travaux du congrès, comme par exemple lorsqu'elle cite les impressions de son amie, la Marquise del Ter :

-Tendremos mucho que trabajar – me dice,- ¿quién lo duda?, pero estoy segura de que venceremos, el feminismo se impone, lo imponen las condiciones de nuestra vida social, las exigencias económicas, la marcha de las ideas. El porvenir es nuestro y yo podré quizás contribuir a que se anticipe si me ayudan todas las mujeres de espíritu sano que constantemente tengo a mi alrededor⁴⁵².

Et, comme bien souvent, elle termine son article sur une note d'espérance :

Es indudable que al despertarse aquí el feminismo con el proyecto del Sr. Burgos y Mazo de conceder el voto a la mujer, una de las damas que más impulso dio a las ideas feministas fue la marquesa del Ter, fundando la “Unión de las mujeres de España” a la que más tarde se sumarán otras Sociedades para formar el Consejo Nacional de Mujeres Españolas⁴⁵³.

Comme nous avons pu le constater jusque dans les années 1912/1915 la position affichée de Carmen de Burgos est déroutante et pas toujours en adéquation avec ses actes. Elle hésitera longtemps à se proclamer féministe. Le terme lui pose problème car toutes les femmes de progrès n'ont pas la même définition, ni les même attentes et encore moins les mêmes attitudes. Après mûre réflexion, elle conviendra qu'il existe en fait plusieurs féminismes, comme elle se plaira à l'expliquer dans son essai *La Mujer Moderna y sus Derechos*, que nous étudierons en deuxième partie de cette étude. N'oublions pas non plus qu'il lui faut faire preuve de beaucoup de pédagogie pour faire accepter à ses lecteurs et lectrices ce terme qui fait peur. Elle se devait d'avancer à petits pas et s'autocensurer lorsque la situation n'était pas favorable au mouvement féministe.

⁴⁵¹ *Heraldo de Madrid*, le 21/07/1920.

⁴⁵² *Ibid.*

⁴⁵³ *Ibid.*

Après la Première Guerre Mondiale le contexte a changé, les femmes et les hommes ont changé. Carmen de Burgos libère sa parole et nous ne trouvons plus d'ambiguïté dans ses propos. A partir de 1920, l'heure est maintenant au combat pour l'obtention du droit de vote, désormais elle est convaincue que c'est là le seul moyen de faire changer les Codes Civil et Pénal pour que cessent les injustices envers les femmes.

3.2.2. Articles consacrés à l'éducation

Lorsque Carmen de Burgos prend les commandes de « *Femeninas* », l'éducation reste toujours sa priorité, d'autant plus que c'est également son métier. Ses articles sont une suite logique à ceux de *Diario Universal* ; elle pointe donc toujours les lacunes de l'enseignement en Espagne : « *Las deficiencias de la enseñanza oficial, la falta de Centros de cultura, de escuelas y de una orientación práctica, se hacen cada vez más visibles, sobre todo en lo que con la mujer se relaciona*⁴⁵⁴. » Elle accuse le système politique du *turnismo* d'empêcher la mise en place des réformes nécessaires :

*¡Pobre enseñanza! El mal que la agobia viene de muy alto; en el continuo tejer y destejer de su legislación no hay nada provechoso para la patria; [...] Empírico, falso, sin base, el baño de instrucción que se adquiere está lejos de ser la educación integral que reclama la vida de una nación libre y progresiva*⁴⁵⁵.

Comme dans *Diario Universal*, elle dénonce la mauvaise qualité de l'enseignement dans les écoles normales : « *Nuestra enseñanza es una farsa, una caricatura, nada de útil ni práctico, definiciones áridas que no se entienden y prácticas rutinarias que nada enseñan*⁴⁵⁶ » et elle légitime ses propos : « *He tenido ocasión de observar esto mucho en los exámenes de las mujeres en las Escuelas Normales*⁴⁵⁷ », des propos qui devraient faire réagir positivement ou négativement ses lectrices enseignantes :

⁴⁵⁴ *Heraldo de Madrid*, le 06/04/1907.

⁴⁵⁵ *Heraldo de Madrid*, le 02/07/1907.

⁴⁵⁶ *Ibid.*

⁴⁵⁷ *Ibid.*

*Las he escuchado referirme la batalla de Roncesvalles, en la que, según su versión, Carlomagno derrotó a los franceses y el caudillo de los cristianos fue Abderrama I; ensalzar las dulzuras de la Inquisición y la expulsión de los judíos*⁴⁵⁸.

Mais, en bonne stratégie, elle n'accuse pas les enseignantes, elle incrimine plutôt les méthodes d'enseignement : « ¡Pobres niñas, que no han aprenden a pensar y que pierden entre sus libros los hábitos del hogar, el gusto del trabajo y la alegría de vivir. [...] Sacrifican los mejores años de la vida a un estudio infructuoso e incompleto⁴⁵⁹. » Elle reproche également à cet enseignement, de ne pas permettre aux élèves de pouvoir gagner leur vie : « Veamos si una joven que sale de la Escuela Normal es capaz de ganar la subsistencia en un empleo, en un oficio, una casa de comercio, si no tiene suerte de colocarse⁴⁶⁰ », ni même de s'occuper d'un foyer : « [...] Veamos si los conocimientos adquiridos tienen aplicación a su hogar y a la educación de sus hijos. Las que recitan de memoria fórmulas algébricas, que tampoco entienden, no saben preparar una tisana a un enfermo⁴⁶¹. » Car, remarque-t-elle : « Es indudable que no hay colocación para todos los títulos que se extienden anualmente⁴⁶² ». Elle montre ainsi l'inutilité de ce type de formation.

Elle critique également la mauvaise organisation du «*plan de estudios*» dans les Ecoles Normales et, en particulier, parce que les élèves sont obligées d'effectuer «*las labores en máquina*», ce qu'elle juge «*inadmisible desde el punto de vista higiénico*⁴⁶³ » car, selon elle, «*perjudica la salud*⁴⁶⁴ ». Carmen de Burgos qui habituellement aime le progrès, étonne dans cet article⁴⁶⁵, car elle donne une vision très conservatrice de ce qu'il convient d'enseigner, et comment il faut l'enseigner, aux jeunes filles des Ecoles Normales.

Face à l'abandon de l'Etat, elle salue les initiatives des régions :

⁴⁵⁸ *Ibid.*

⁴⁵⁹ *Ibid.*

⁴⁶⁰ *Ibid.*

⁴⁶¹ *Ibid.*

⁴⁶² *Ibid.*

⁴⁶³ *Heraldo de Madrid*, le 21/12/1908.

⁴⁶⁴ *Ibid.*

⁴⁶⁵ En fait nous verrons ci-après que Carmen de Burgos « prêchait pour sa paroisse ».

A esta necesidad obedece el que casi todos Centros regionales establezcan cátedras para la enseñanza y que las instituciones debidas a iniciativa particular se multipliquen. Son muchas las personas que dedican sus esfuerzos a la hermosa obra de crear Centro de enseñanza laica y libre de la férula rutinaria del Estado⁴⁶⁶.

Elle fulmine contre les dames patronnesses et les ordres religieux :

Si los esfuerzos no se ven coronados por un éxito feliz, depende de la falta de protección que en los Gobiernos encuentran las iniciativas individuales y de que las damas y personas que pudieran ayudar a tan loables empresas ponen en la mayor parte de los casos su bolsa a disposición de las Órdenes religiosas, que de modo funesto acaparan la enseñanza o, mejor dicho, la entorpecen⁴⁶⁷.

Elle s'en prend à plusieurs reprises aux ordres religieux qu'elle accuse de ne pas dispenser un bon enseignement. Elle le fait de manière indirecte, par l'intermédiaire d'autres voix féminines en rapportant leurs propos lors de meetings :

*La linda señorita Esther Azcárate, hija de nuestra compañera doña Consuelo Álvarez, Violeta⁴⁶⁸, protestó de la educación clerical, diciendo que las hijas deben alentar a sus madres en la defensa de los derechos⁴⁶⁹.
La Presidente doña Consuelo Álvarez, Violeta hizo un bello discurso [...] y leyó el siguiente mensaje, dirigido a S. M. la Reina [...]“Que siendo perjudiciales para el bienestar nacional las Órdenes religiosas, por estar en contraposición con el verdadero espíritu español [...] ocasionando la total ruina de numerosas familias con la desastrosa competencia a que su inmisión en todos los trabajos [...] creemos llegado el momento de que leyes equitativas supriman esas colectividades, evitando el monopolio que los monacales ejercen tanto en la enseñanza particular como en la práctica de las industrias a que se dedican⁴⁷⁰” [...].*

Elle signe alors ses articles par la lettre « C. », car ils ne font pas partie de sa colonne *Femeninas*, mais sans doute surtout parce qu'elle est en pleine affaire de Tolède⁴⁷¹ et doit donc faire profil bas.

⁴⁶⁶ *Heraldo de Madrid*, le 06/04/1907.

⁴⁶⁷ *Ibid.*

⁴⁶⁸ Consuelo Álvarez Pool (1867-1957) connue sous le nom de Violeta. Journaliste, féministe et républicaine espagnole. Elle écrivait dans *El País*.

⁴⁶⁹ *Heraldo de Madrid*, le 17/12/1906.

⁴⁷⁰ *Heraldo de Madrid*, le 16/12/1906.

⁴⁷¹ Que nous étudierons ci-après.

Carmen de Burgos se veut cependant positive. Elle laisse entrevoir dans certains de ses articles de l'espérance. Elle aime citer comme référence *La Institución para la Enseñanza de la Mujer* à Valence⁴⁷², qu'elle présente toujours comme l'école idéale :

*¡Qué diferencia con nuestros Centros oficiales! Al lado de la Ciencia y del Arte, enseñados en forma sencilla y de aplicación a la vida, con programas que miran al interés del alumno y no a que el profesor ostente una erudición que puede lucir cualquiera copiando el índice de un libro, se cultiva la inteligencia y se procura lo práctico*⁴⁷³.

Elle salue les méthodes pédagogiques bien différentes de l'enseignement officiel :

*Se emplea el método experimental de observación e impresión docente, y se dedican uno a dos días a la semana a excursiones, donde las alumnas pueden correr y jugar al aire libre, juzgando de lo que ven y de lo que estudian con criterio propio*⁴⁷⁴.

et qui rappellent celles de la *Institución Libre de Enseñanza* (ILE) et la *Escuela Nueva* de Ferrer y Guardia ou d'Ángel Llorca⁴⁷⁵.

Selon elle, les jeunes filles reçoivent dans cet enseignement-là une véritable formation professionnelle :

*De allí salen preparadas las jóvenes para desempeñar los cargos de institutrices, empleadas de comercio, profesoras de idiomas e instruidas en todas las bellas artes [...] No se olvida tampoco el oficio que pueden necesitar muchas. Como la abaniquería es una de las cosas en que más sobresale el arte valenciano, este año la escuela ha abierto una nueva clase de abaniquería para las alumnas*⁴⁷⁶.

Et elles apprennent également à s'occuper d'un foyer : « *Además se cuida de que adquieran conocimientos de las cosas que en la vida se necesitan diariamente, corte y hechura de vestidos, abrigos, sombreros [...] labores, higiene aplicada al hogar*⁴⁷⁷ ».

⁴⁷² Le 26/05/1907 Carmen de Burgos avait donné une conférence à *La Institución para la Enseñanza de la Mujer*, conférence que nous étudierons dans la Partie II de cette étude.

⁴⁷³ *Heraldo de Madrid*, le 02/07/1907.

⁴⁷⁴ *Ibid.*

⁴⁷⁵ Ángel Llorca i García (1866-1942), instituteur et pédagogue espagnol, partisan de la rénovation pédagogique. Il fut poursuivi par le régime franquiste qui lui interdit d'exercer, interdit ses livres et supprima sa pension de retraite.

⁴⁷⁶ *Heraldo de Madrid*, le 02/07/1907.

⁴⁷⁷ *Ibid.*

Pour Carmen de Burgos, ce type d'école est bénéfique en premier lieu aux femmes, mais également à la Patrie. C'est un essaim de Mujeres Nuevas ou Modernas, capables de participer à la régénération du pays :

*Entre las iniciativas más fecundas en favor de la cultura popular y la enseñanza de la mujer está la creación del Centro popular iberoamericano, que se debe al esfuerzo e inteligencia de la excelentísima marquesa de Ayerbe, presidenta de la Sección de señoras de la Unión Iberoamericana⁴⁷⁸.
[...] Su obra [de la marquesa de Ayerbe] se informa en las tendencias más modernas de la pedagogía; es quizás la primera institución donde aparece la pedagogía española, esto es, la que se adapta a nuestro medio y nuestras costumbres para realizar dentro de ellas su obra educadora⁴⁷⁹.*

Mais, comme nous pouvons le constater, cette école n'a rien de révolutionnaire car elle forme les jeunes filles à leur futur « métier » de mère et de femme au foyer :

La tendencia de este Centro es formar mujeres para el hogar, madres, jóvenes cultas, capacitadas para ser compañeras del hombre, educadoras, conscientes de todos sus derechos y deberes, al mismo tiempo aptas para buscar el sustento ya que la mala organización de la sociedad hace necesario el trabajo de la mujer y el feminismo es uno de los diferentes aspectos que presenta la cuestión social⁴⁸⁰.

Nous notons que Carmen de Burgos, fidèle à son féminisme conservateur affiché, présente le travail, non pas comme une source d'émancipation, mais seulement comme une conséquence de la mauvaise organisation de la société. Et si nous analysons les termes employés « [...] *formar mujeres* [...] *conscientes de todos sus derechos y deberes* », nous constatons qu'il s'agit bien de former des femmes selon ses critères féministes développés depuis *Diario Universal*.

Ce qui est interpellé c'est que cette école soit dirigée par un homme : « *Por eso los estudios del Centro están dirigidos por hombre tan eminente como el señor Méndez Bejarano⁴⁸¹* ». Si la direction de l'école par un homme semble être un gage de sérieux dans une société patriarcale, cela peut également froisser la susceptibilité féminine. Mais peut-être qu'il n'y avait tout simplement pas le choix ?

Les matières enseignées, à part la gymnastique, sont là-aussi très stéréotypées :

⁴⁷⁸ *Heraldo de Madrid*, le 06/04/1907.

⁴⁷⁹ *Ibid.*

⁴⁸⁰ *Ibid.*

⁴⁸¹ *Ibid.*

[...] desde las ciencias más abstractas hasta las clases de adorno y las enseñanza prácticas de labores, corte y confección, confección de sombreros, flores artificiales, plancha y cocina. Muy interesante esta última clase, está empeñada por la simpática inspectora de escuelas públicas doña Matilde García del Real. [...] No dejaré de mencionar la clase de Gimnasia, importantísima, de nuestro Centro, y las de Lecturas en público, Idiomas, Declamación, etc. que completan su programa el más amplio de cuantos hasta ahora se han hecho⁴⁸².

Elle appelle de tous ses vœux la pratique de la gymnastique dans de nombreux articles, comme par exemple quand elle souligne : « [...] las ventajas que los ejercicios físicos de la mujer reportarían a la raza⁴⁸³ [...] ». Nous notons qu'elle met à nouveau en premier lieu les bénéfiques pour la patrie. C'est certainement sa stratégie pour obtenir l'adhésion des hommes qui, elle ne l'oublie pas, sont les décideurs.

Carmen de Burgos présente les vertus de ce type d'école dans des termes qui devraient rassurer les antiféministes réfractaires à l'éducation des femmes :

[...] Tiene, además, esta enseñanza una misión altamente educativa, como es la de aficionar a la mujer a la vida del hogar y que no desdeñe esos cuidados que la administración de la casa le imponen, sin creerlos denigrantes para su intelectualidad o distinción⁴⁸⁴.

Pour montrer l'utilité de l'école, elle informe ses lecteurs et lectrices du succès qu'elle remporte : « Abierto el Centro a principios del presente curso académico, alcanza unas 600 matrículas y presenta un bello ejemplo a todos los que no conciben más que la educación rutinaria de nuestras Normales y de los conventos⁴⁸⁵ » tout en rappelant les difficultés de son implantation :

Incompatibilidades muy de lamentar con la Sociedad para la enseñanza de la mujer obligaron a la marquesa de Ayerbe a establecerlo en su propia casa [...] la joven marquesa sueña con mejorar y desarrollar su institución y fundar las granjas agrícolas femeninas⁴⁸⁶, a semejanza de las que en otros países existen ya⁴⁸⁷.

⁴⁸² *Ibid.*

⁴⁸³ *Heraldo de Madrid*, le 30/07/1912.

⁴⁸⁴ *Heraldo de Madrid*, le 06/04/1907.

⁴⁸⁵ *Ibid.*

⁴⁸⁶ Nous remarquons l'empreinte de Rosario de Acuña qui était une des premières à préconiser l'apprentissage de l'aviculture pour les jeunes filles de la campagne.

⁴⁸⁷ *Heraldo de Madrid*, le 06/04/1907.

Les écoles ménagères sont vraiment le credo de Carmen de Burgos en matière d'éducation jusque dans les années 1910/1915 car, pour elle, ces écoles participent à la régénération du pays : « [...] *No puede hacerse patria sin formar mujeres capaces de transmitir a sus hijos su vigor y su cultura. De nuestras escuelas ha de salir el destello de la deseada regeneración*⁴⁸⁸ ». Parler de régénération, c'est une façon d'obtenir l'approbation des intellectuels dont elle a besoin pour ses projets d'émancipation féminine.

Dans un autre article, Carmen de Burgos rend hommage à un Ministre de l'instruction publique qui a su reconnaître l'importance des écoles ménagères.

*El ilustre ex ministro liberal [Amalio Jimeno] ha sido el único que en España pensó en las Escuelas de menaje. Su primer intento fue la creación de una clase de cocina y economía doméstica, que no dio los frutos que eran de esperar porque la desdichada política española le hizo abandonar su puesto antes de acabar su obra*⁴⁸⁹.

Peut-être a-t-il fait partie de la commission qui a autorisé Carmen de Burgos à donner des cours d'enseignement ménager à la *Escuela Superior de Industrias* de Madrid en octobre 1906 ? On peut le supposer car en 1910, elle affirme :

*[...] Yo que he estudiado esta cuestión en un viaje al extranjero, que presenté al ministerio una Memoria inspirada en esos trabajos, que estuve nombrada para la cátedra que el talento de D. Amalio Jimeno*⁴⁹⁰ *intentó crear en nuestra Escuela*⁴⁹¹.

Nous comprenons donc mieux son double intérêt pour les écoles ménagères.

Carmen de Burgos est même devenue une référence en ce qui concerne les écoles ménagères, ce qui peut paraître paradoxal pour une féministe. Mais on peut le mesurer lorsqu'elle publie, par exemple, une lettre que Franco Condado, président du « *Congreso Internacional para la enseñanza doméstica* », lui a adressée :

“No tengo el honor de conocerla y usted tampoco me conoce; pero me dirijo a usted bajo los auspicios de la eminente escritora catalana Carmen Karr [...]”

⁴⁸⁸ *Heraldo de Madrid*, le 07/10/1911.

⁴⁸⁹ *Heraldo de Madrid*, le 08/09/1908.

⁴⁹⁰ Amalio Jimeno sera ministre de l'Instruction Publique du 03/04/1911 au 12/03/1912.

⁴⁹¹ *Heraldo de Madrid*, le 14/06/1910.

*Me han dicho que usted tiene medios de propaganda, que usted se ocupa en estas cuestiones y que puede difundir tan beneficiosas ideas entre sus compatriotas*⁴⁹²”.

Carmen de Burgos s’insurge fréquemment contre l’inertie de l’Espagne et le peu d’intérêt des enseignants pour le « *Congreso Internacional para la enseñanza doméstica* » :

*Cuando todas las naciones de Europa se aprestan a estudiar una obra educativa tan importante, nosotros permanecemos apartados del movimiento civilizador [...] Como amplificación a todo esto, el Congreso se ocupará de dar extensión a su obra tratando de que la enseñanza del hogar sirva de arma poderosa para la lucha contra el alcoholismo, la tuberculosis y la mortalidad infantil*⁴⁹³.

Elle utilise donc sa tribune pour lancer un appel à ses lecteurs dans l’intention de faire pression sur le gouvernement : « *¿Creen realmente mis lectores que merece la pena de ser estudiado este Congreso y que convendría al Estado enviar profesoras entendidas, lo mismo que se ha hecho en la Exposición de Londres*⁴⁹⁴? » Cet appel n’a pas dû avoir beaucoup d’effet, car en 1910, elle a bon espoir que cette fois-ci les choses bougent :

*[...] Es de esperar que continúe este movimiento en pro del verdadero progreso de la mujer, y más ahora que un periodista ilustre ocupa el ministerio de Instrucción pública*⁴⁹⁵ *y sabrá conceder a esta cuestión la importancia que realmente tiene*⁴⁹⁶.

Nous retrouvons dans ses articles un sujet constant : la coéducation. Elle ne manque jamais d’en vanter les bienfaits :

*En la coeducación ya es otra cosa. Pedagógicamente (¿eh?) soy coeducacionista [...] la coeducación suaviza los instintos rudos y groseros del hombre, le hace más culto y más dulce, más educado, justo y respetuoso. Que todos esos salvajes que insultan a las mujeres es porque no se han educado a su lado. [...] Diremos también que así ambos sexos se conocerán mejor; que las mujeres cultivarían más su intelecto*⁴⁹⁷ ...

⁴⁹² *Heraldo de Madrid*, le 08/09/1908.

⁴⁹³ *Ibid.*

⁴⁹⁴ *Ibid.*

⁴⁹⁵ Il s’agit d’Alvaro de Figueroa, Comte de Romanones.

⁴⁹⁶ *Heraldo de Madrid*, le 14/06/1910.

⁴⁹⁷ *Heraldo de Madrid*, le 07/11/1911.

Longtemps Carmen de Burgos a aimé faire des portraits d'étrangères exerçant des métiers considérés comme « masculins », notamment celui de journaliste, pour inciter les Espagnoles à réclamer le droit d'exercer des métiers jusqu'alors réservés aux hommes. Encore en 1910, bien que les femmes puissent enfin s'inscrire sans autorisation aucune à l'université, formation et droit d'exercer n'allaient pas toujours de pair. Elle souligne donc : « *Así hoy todos los países más adelantados procuran elevar el nivel intelectual y moral de sus mujeres, ponerlas en condiciones de igualdad, abriéndoles todas las puertas de carreras y empleos para el caso de verse obligadas a ganar la subsistencia*⁴⁹⁸ ». Mais à partir des années 1912/1915, Carmen de Burgos, contrairement à ce qu'elle faisait durant ses premières années de journaliste, informera très peu sur les nouvelles professions autorisées en Espagne, ni même sur la création de nouvelles entités, comme la *Residencia de Señoritas* en 1915. Somme toute, elle faisait avant tout de la propagande pour les écoles dont elle se sentait proche idéologiquement (*La Institución para la Enseñanza de la Mujer* à Valence) et aussi par intérêt (les écoles ménagères), quoiqu'elle soit intimement persuadée des bienfaits de l'éducation qu'elle a toujours considéré comme le fondement de l'émancipation féminine.

Il semble aussi qu'après la Première Guerre Mondiale, elle soit passée à une lutte plus politique. Le combat pour l'éducation n'est plus sa priorité, car celle-ci semble acquise. Malgré son avant-gardisme dans de nombreux domaines, elle reste paradoxalement attachée à un enseignement que nous pouvons qualifier de très conservateur dans la mesure où il n'offre aux femmes que quelques débouchés professionnels:

*La enseñanza de la mujer en los diez años que funciona la Escuela del Hogar ha progresado en Madrid notablemente y muchísimas señoritas de la clase media y obrera están ya colocadas en los mejores Bancos y oficinas de la villa y corte. También la carrera de institutriz cuenta con muchas señoritas titulares. El legislador debe difundir por toda España Centros de enseñanza, que de un modo tan eficaz contribuyen a la obra de cultura y del engrandecimiento nacional*⁴⁹⁹.

⁴⁹⁸ *Heraldo de Madrid*, le 27/05/1910.

⁴⁹⁹ *Heraldo de Madrid*, le 06/07/1921.

Il est évident que les nombreuses critiques que fait Carmen de Burgos de l'école, notamment de l'école normale, ne pouvaient que lui attirer les foudres du Ministère de l'Instruction Publique⁵⁰⁰. Cela risquait également de la couper d'une partie de ses lectrices enseignantes, ce qui néanmoins ne l'empêcha pas de collaborer avec les plus progressistes, car comme le souligne Pilar Ballarín Domingo :

*Cuando en el año 1921 las sufragistas españolas acudieron al Congreso a solicitar el voto, allí estarán "casi todas las mujeres intelectuales, profesoras de la Escuela Normal", que formaban parte de los distintos grupos feministas tanto de carácter conservador como radical o católico*⁵⁰¹.

De la même manière, ses invectives répétées contre l'enseignement dispensé par les congrégations religieuses ne pouvaient que lui attirer des ennuis avec les instances ecclésiastiques⁵⁰².

Nous remarquons qu'au fil des années Carmen de Burgos s'affranchit de la prudence qu'elle affichait au *Diario Universal* ou durant ses premières années à l'*Heraldo de Madrid*.

A partir de l'année 1913, elle écrira très peu d'articles sur la mode et autres futilités, mais plutôt des articles sur le féminisme, la politique et la culture. Elle signera ses articles littéraires sous le nom de *Perico de los Palotes* (dans la colonne « *Al margen de los libros* ») et, à partir des années 20, les très rares articles de mode sous le nom de *Marianela* (dans la colonne « *La moda al día* »). Elle écrivait ses articles de mode certainement pour des raisons économiques en évitant désormais le nom de *Colombine* qu'elle ne voulait plus associer à la futilité.

⁵⁰⁰ Notamment de Faustino Rodríguez Sampedro.

⁵⁰¹ BALLARÍN, DOMINGO, Pilar, *La educación de las mujeres en la España contemporánea (siglo XIX-XX)*, Madrid, Ed. Síntesis. S.A., 2001, *op. cit.*, p. 100.

⁵⁰² En particulier avec les évêques de Tolède et de Jaca.

3.2.3. Articles consacrés aux droits des femmes

3.2.3.1. Les codes Civil et Pénal

Tout comme dans *Diario Universal* Carmen de Burgos ne cessera dans ses articles de dénoncer les injustices dont sont victimes les femmes, notamment à travers les Codes Civil et Pénal comme par exemple :

*Perpetua menor la mujer en el Código Civil puede sin embargo responder en juicio, en ciertas pruebas ha de defenderse sola [...] En el Código Penal se iguala la menor al hombre para los efectos de la culpa, en cuanto a derechos políticos se los niegan todos*⁵⁰³.

Les injustices sont d'autant plus importantes que les femmes ne sont pas représentées parmi les jurés. Carmen de Burgos n'aura de cesse de réclamer cette représentation. Mais comment une femme mineure dans le Code Civil peut-elle être juré ? Voyant que c'est impossible elle se concentra sur l'obtention de l'égalité de traitement dans le Code Civil, passage obligé pour acquérir l'émancipation.

Elle écrira de nombreux articles sur le mariage et le divorce pour faire réagir les lecteurs et lectrices. Elle part de la réalité espagnole de son temps : « *Nuestras costumbres imponen el matrimonio; hay que casarse para recibir todo el tesoro de la pasión de la mujer que se ama. Lo contrario sería el engaño a la sociedad*⁵⁰⁴ [...] » et s'emploie donc tout au long de ses articles à décortiquer le mariage et à le dépeindre comme un marché de dupes pour les femmes. Elle se fait, de plus, la porte-parole des nombreuses femmes qui souhaiteraient divorcer, parce qu'elle sait, d'après l'enquête qu'elle avait menée dans *Diario Universal* et que nous analyserons plus loin, que les femmes sont favorables au divorce⁵⁰⁵. Elle le dit à plusieurs reprises, elle ne combat pas le mariage si celui-ci est un mariage d'amour :

[...] Se necesita que los esposos se hayan unido por un verdadero amor, más del alma que de los sentidos; que sus espíritus se comprendan en la comunión

⁵⁰³ *Heraldo de Madrid*, le 22/03/1910.

⁵⁰⁴ *Heraldo de Madrid*, le 21/08/1908.

⁵⁰⁵ Comme nous le verrons dans l'enquête, les hommes sont aussi favorables au divorce.

*de un mismo ideal; que los gustos se confundan en una misma aspiración. Los casos son raros por la vulgaridad de la elección*⁵⁰⁶.

Mais elle sait très bien, tout comme ses lecteurs et lectrices, que ce n'est pas toujours le cas. Elle donne la solution pour atteindre cet idéal : que les femmes soient éduquées et économiquement indépendantes, d'où l'importance de l'éducation et de la formation professionnelle. Mais cela ne suffit pas, il faut revoir les coutumes. Elle critique la manière dont se déroulent à cette époque les longues fiançailles :

*[...] En los países meridionales, donde hombres y mujeres apenas se tratan, donde la joven va continuamente guardada, creyendo ver en el hombre, no al compañero, sino al enemigo, al que es preciso temer... y engañar, donde los novios llegan al altar sin haber hablado, a solas jamás; donde a porfía se mienten [...] y se ocultan defectos. [...] Se ligan dos existencias en un eterno lazo, y cuando las leyes no dan el medio de rescindir el contrato, de rectificar el error, el fastidio, el desamor y hasta el odio se sientan en el hogar donde sólo debiera vivir el santo afecto de las almas puras*⁵⁰⁷.

En écrivant cela, elle sait que ses mots feront écho chez ses lecteurs et lectrices et que ce genre de situation apporte de l'eau à son moulin lorsqu'elle loue la coéducation dans les écoles.

Mais là encore, puisque la situation réelle est ce qu'elle est, l'instauration d'une loi sur le divorce est un des principaux chevaux de bataille Carmen de Burgos. Dans plusieurs articles elle en vante les bienfaits :

*Con libertad de elección, con medios de rectificar su vida, la mujer sabrá ser honrada, amante, madre, y cuando hallara al compañero entregaría todo su espíritu, envolviéndose en la ola del amor como en agua de baño*⁵⁰⁸.

*[La mujer] no tenga que engañarse, que mentir, que traicionar, sino que las leyes le consientan confesar su estado de alma con noble sinceridad, y pura, altiva, digna, pueda romper las cadenas y rehacer de nuevo su vida*⁵⁰⁹.

*La libertad es el medio único de la dignificación humana; ella destruiría el libertinaje latente e hipócrita que no asusta porque lo apagamos entre sedas y lo ocultamos entre flores*⁵¹⁰.

⁵⁰⁶ *Heraldo de Madrid*, le 17/08/1908.

⁵⁰⁷ *Ibid.*

⁵⁰⁸ *Heraldo de Madrid*, le 02/08/1908.

⁵⁰⁹ *Heraldo de Madrid*, le 21/08/1908.

⁵¹⁰ *Heraldo de Madrid*, le 02/08/1908.

Elle s'attaque également dans ses articles à la place excessive qu'occupe l'honneur en Espagne, et à ses conséquences. En bon stratège, elle présente le côté positif du divorce aux hommes. Selon elle, avec le divorce l'homme espagnol ne sentirait pas son honneur bafoué :

Cuando existe el divorcio, cuando la concepción del honor no hace pesar sobre la fama de un hombre digno la mancha de ligereza o inconstancia de una mujer, cuando éstas pueden, protegidas por las leyes y costumbres, mostrar libremente sus afectos, el engaño se hace tan repugnante que la sinceridad se impone⁵¹¹ [...].

Connaissant bien le thème du mariage, pour avoir été mariée, également pour l'avoir étudié dans le Code Civil, mais aussi par l'observation méticuleuse de la société, elle le combatta sous sa forme actuelle à travers tous les moyens dont elle dispose. Elle dénonce les mariages d'enfants (12 ans pour les filles et 14 ans pour les garçons), les mariages de petites filles avec des vieillards, les mariages consanguins avec la complicité de l'Eglise : « *Desdichada la que después de jurar ante los altares amor eterno se convenciera de que su felicidad no estaba en aquella unión! Las leyes la castigarían, la sociedad la lanzaría su anatema⁵¹²* ». Elle s'en prend à la double-morale et à la loi, car si l'homme peut sans vergogne tromper sa femme, celle-ci à la moindre faute risque sa vie en vertu de l'article 438. Elle fustige la loi faite par les hommes pour les hommes :

La falta de fidelidad, el engaño son imperdonables cuando se trata del sexo débil, sin que le sirva de excusa su decantada debilidad. En el hombre es pecado venial, se borra fácilmente. Por eso han hecho ellos el Código, y se llama infidelidad en el hombre lo que es adulterio en la mujer⁵¹³.

Carmen de Burgos écrit de manière explicite, sans ambiguïté, car elle veut des femmes conscientes de leurs droits et de leurs devoirs. Elle s'adresse à des lectrices instruites qui, espère-t-elle, ne manqueront pas de réagir.

Elle explique que c'est parce qu'il n'y a pas de loi sur le divorce que l'infidélité et l'adultère existent : « [...] *pese a convencionalismos, tenemos en abundancia hoy día*

⁵¹¹ *Ibid.*

⁵¹² *Ibid.*

⁵¹³ *Heraldo de Madrid*, le 25/01/1909.

[adulterios]. *Lea el Sr. X, las revistas de Tribunales, y si no le bastan observe a su alrededor*⁵¹⁴», ce qui sous-entend qu'il y a de nombreux cas d'adultères, mais paradoxalement ceci ne l'empêche nullement de décrire dans le même article : « *La mujer española, y aun aquella de más desenvuelto trato, es pudorosa por naturaleza*⁵¹⁵ ».

Carmen de Burgos est friande de ce genre de généralités. Autrement dit, elle croit, quand cela l'arrange, en l'existence des caractères « nationaux », et que toutes les femmes d'un même pays, voire d'une même région, se conduisent de la même manière :

[...] *A mi juicio, la mujer española es, en su mayor parte como debe ser [...] a pesar de lo mucho que queda por enseñarle para que conozca todos sus derechos, todo su valer, toda su dignidad. Por mucho que valgan las mujeres de otros países, podemos estar orgullosas de haber nacido en España*⁵¹⁶.

Elle est très nationaliste également si l'on en juge par ses termes récurrents : L'Espagne, la Patrie, la Race espagnole.... Mais n'oublions pas que c'était un vocabulaire courant à cette époque, notamment parmi les régénérationnistes.

Toujours fidèle à son mode opératoire, Carmen de Burgos fait part de ce qui se passe à l'étranger. Pour une meilleure identification des lecteurs et lectrices, elle s'appuie sur la fiction⁵¹⁷. Elle raconte l'histoire d'une parisienne qui divorce pour ne pas tromper son mari et ne pas entacher son honneur. Carmen de Burgos interpelle son public sous forme d'interrogations pour les pousser à la réflexion :

*¿Podría obrar del mismo modo una mujer en España*⁵¹⁸?

*¿Concebimos nosotros que una mujer pueda decirle a su marido, y hasta a su amante: No te amo y no te quiero engañar. Tú serás feliz; tu corazón volverá a tener amor [...] Separémonos amigos para rehacer nuestras vidas*⁵¹⁹.

⁵¹⁴ *Heraldo de Madrid*, le 21/08/1908.

⁵¹⁵ *Ibid.*

⁵¹⁶ *Ibid.*

⁵¹⁷ Histoire écrite par un certain Gómez Carrillo.

⁵¹⁸ *Heraldo de Madrid*, le 02/08/1908.

⁵¹⁹ *Ibid.*

Connaissant la réponse, elle répond pour ses lecteurs : « *El hombre la mataría*⁵²⁰ », sentant bien que la comparaison entre la situation en Espagne et en France est atterrante. Le but est de faire un électrochoc parmi les lectrices.

Mais très vite elle fait la part des choses tenant à souligner que, contrairement à ce qui se lit dans les romans, il n'y a rien de romantique dans cette mort, c'est juste une question d'égo de la part des hommes : « *Y no la mataría por amor; el amor no mata, porque del bien no puede nacer el mal. La mataría en nombre del amor, por la concupiscencia, por las costumbres que han impuesto el patrón del honor a las criaturas*⁵²¹. » Et elle conclut : « *¡Calumniado amor! Cuántos absurdos se cometen en tu nombre.* » [...] « *Cuánta más nobleza hay en la separación que en el engaño*⁵²²! »

Face à cette situation macabre, Carmen de Burgos décrit explicitement un monde idéal :

*Lo que yo deseo es que se nos eduque más a la moderna, que nuestra sociedad se modernice, que leyes y costumbres reconozcan nuestros derechos y deberes; [...] que la mujer soltera pueda elegir libremente, conscientemente, a su compañero, y que si, después de casados, un desdichado error labra su desdicha o una arbitraria y lamentable infidelidad del sentimiento nubla la desdicha del hogar*⁵²³.

Pour Carmen de Burgos, les hommes et les femmes ne sont pas coupables d'aimer en dehors du mariage. Selon elle, les problèmes sont dus à l'impossibilité de divorcer pour clarifier les situations, ce qui lui fait écrire :

*Yo no castigaría el adulterio mientras no existiese el divorcio. Después sería implacable. Con el divorcio podemos hacer desaparecer un delito: la infidelidad; si ésta nace del dualismo de leyes y Naturaleza, ponerlas de acuerdo me parece lo más sabio. ¿A qué inventarnos un pecado más*⁵²⁴?

Elle tient à rassurer ses lecteurs sceptiques ; selon elle, le divorce est le contraire du libertinage :

No debe asustarte el Sr. X [Carmen de Burgos respondía a una carta de lector] esto no quiere decir que la mujer sea una caprichosa "que abandone al esposo

⁵²⁰ *Ibid.*

⁵²¹ *Ibid.*

⁵²² *Ibid.*

⁵²³ *Heraldo de Madrid*, le 21/08/1908.

⁵²⁴ *Ibid.*

y los hijos para entregarse en brazos del primer advenedizo que logre interesarla⁵²⁵”.

Après avoir passé des années à militer pour le divorce, et malgré son enquête, ses conférences, essais et fictions, le divorce n’a toujours pas pris pied en Espagne en 1921 car, selon Carmen de Burgos, c’est le sujet le plus sensible : « *No hay asunto que más impresione aún en España, que más temores y controversias provoque, que el divorcio. Todo lo que se hable o escriba del divorcio encuentra siempre eco entre nosotros⁵²⁶.* » Elle ironise et montre que le divorce n’est pas compris en Espagne :

Parece que toda España está mal casada, según el miedo que tienen a abrir la puerta de la separación a los cónyuges. A algunos se les aparece la ley del divorcio como la de separación forzosa sin pensar que los que se amen y sean dichosos nada tienen que ver con esa ley⁵²⁷.

Malgré cela, elle garde toujours l’espoir :

Pero tarde o más temprano, el divorcio se establecerá, fatalmente, por la fuerza del progreso, que ha de imponerlo. El será el último puntal del matrimonio, y debe considerarse sólo como un remedio para sanear los hogares donde no reinen el amor y la paz⁵²⁸.

Et elle continue son travail militant en démontrant le côté salutaire d’une loi qui mettrait les femmes sur un pied d’égalité avec les hommes en leur permettant de refaire légalement leur vie :

La mujer será la más beneficiada por la ley del divorcio, pues los hombres, si no la tiene de derecho, la tienen de hecho: ellos forman a su voluntad nuevos hogares, y más de un caso conozco de hombres casados y con hijos, que se han vuelto a casar legalmente, acogiéndose a otras leyes y a otras patrias, y vulnerando la indisolubilidad del matrimonio⁵²⁹.

⁵²⁵ *Ibid.*

⁵²⁶ *Heraldo de Madrid*, le 18/04/1921.

⁵²⁷ *Ibid.*

⁵²⁸ *Ibid.*

⁵²⁹ *Ibid.*

On peut penser que, par ses propos, elle incite les femmes à faire pression sur les députés. Elle indique explicitement que les hommes n'ont pas besoin de cette loi pour refaire leur vie. Elle mesure donc la difficulté à faire accepter une loi sur le divorce aux députés qui sont des hommes, et qui ont de surcroît l'appui de l'Eglise qui ne veut pas de « désordre » dans les familles.

Pour elle, il existe une solution très simple. Elle suggère implicitement que le mariage devrait cesser d'être un sacrement, et incite à faire usage du mariage civil⁵³⁰ sous contrat, car celui-ci existe mais est très peu utilisé :

Pero hay un detalle que puede tranquilizar los enemigos del divorcio. El remedio está a su alcance. Basta hacer que el matrimonio adquiera toda la importancia como asociación que una los intereses de los dos cónyuges y los haga socios y amigos, en vez de solamente enamorados⁵³¹.

Ecrire ce genre de propos ne peut qu'attirer des problèmes à Carmen de Burgos avec l'Eglise, mais en 1921 elle se sent, peut-être imprudemment, hors de leur portée.

Carmen de Burgos n'aime pas les injustices. Elle n'admet pas que seule la femme perde sa nationalité en cas de mariage avec un étranger : « *La mujer pierde su nacionalidad, la protección de nuestras leyes⁵³² [...]* ».

Elle s'attaque également à plusieurs reprises à l'article 57⁵³³ : « *El marido debe proteger a la mujer y esta obedecer al marido* ». Quand on connaît sa personnalité, on comprend que cet article 57 ne pouvait que l'incommoder. Elle l'évoque une première fois très discrètement en 1906 dans sa rubrique *Miscelánea* :

Existe en Blackburn (Inglaterra) un sacerdote feminista que ha suprimido, por su propia autoridad, la palabra obediencia en la epístola que se lee a las jóvenes que se casan. Interrogado sobre las causas de esta innovación, ha respondido que le parece más leal suprimir esa palabra, sabiendo que las jóvenes esposas están resueltas desde el día de su matrimonio a no cumplir el mandato⁵³⁴.

⁵³⁰ Le mariage civil existait en Espagne depuis 1868.

⁵³¹ *Heraldo de Madrid*, le 18/04/1921.

⁵³² *Heraldo de Madrid*, le 04/04/1906.

⁵³³ Mais sans le nommer.

⁵³⁴ *Heraldo de Madrid*, le 31/10/1906.

Mais en 1920, et c'est là que nous voyons son évolution, elle écrit un article signé *Colombine*, sur deux colonnes avec en gros titre *Cuestiones interesantes ¿Debe la mujer obedecer al marido*⁵³⁵? Cet article ne fait pas partie de sa colonne « *Femeninas* », c'est pour cette raison que nous avons choisi de l'analyser complètement.

Pour cet article elle utilise son mode opératoire favori. Elle évoque la France : « *Hace algunos años se formó en Francia una comisión para revisar el Código civil*⁵³⁶ », et souligne ce qui ne va pas dans le Code Civil français :

*Ellos vieron que en este momento el Código y las costumbres no están de acuerdo, que la mujer no es una menor eterna, que tiene personalidad propia y que puede imponérselo la obediencia como una obligación*⁵³⁷.

*Suprimiendo la "obligación de la obediencia", el matrimonio revestiría su verdadero carácter y la mujer ganaría en dignidad*⁵³⁸.

S'appuyant sur la religion, elle donne son interprétation pour couper l'herbe sous le pied des bigots et des bigotes :

*Nada hay en esto contrario al espíritu religioso, que falsean los que quieren hacerlo incompatible. El gran talento político del romano Saulo (San Pablo) no dejó impuesta la esclavitud de la mujer en la famosa epístola que se lee en el matrimonio religioso. Él le dice terminantemente al marido: "Mujer te entrego, y no sierva", y más adelante añade: "Amala como Cristo amó a su Iglesia"*⁵³⁹.

Selon elle, l'obéissance au mari inscrite dans le Code Civil serait inutile si les mariages se faisaient selon son credo : « *La verdadera base del matrimonio, sobre la que no se puede legislar, es el amor*⁵⁴⁰ ».

Après avoir évoqué l'Eglise, elle passe aux hommes politiques, qui réagissent différemment selon leur bord :

La extrema derecha se muestra escandalizada [...] Las derechas más tolerantes creen que no debe suprimirse esa palabra. Sus razones son un poco jesuíticas [...] En cambio los espíritus se muestran encantados de que un

⁵³⁵ *Heraldo de Madrid*, le 27/07/1920.

⁵³⁶ *Ibid.*

⁵³⁷ *Ibid.*

⁵³⁸ *Ibid.*

⁵³⁹ *Ibid.*

⁵⁴⁰ *Ibid.*

*espíritu de justicia informe las leyes, y la mujer, que ya tiene acceso a la vida pública, que desde 1907 dispone en Francia de su salario, que avanza rápidamente en la conquista de todos sus derechos, no quede en un pie de inferioridad en el hogar delante de sus propios hijos*⁵⁴¹.

Elle en profite pour rappeler au passage les avancées obtenues par les féministes françaises, puis progressivement elle revient à l'Espagne : « *Nuestro código –ya lo he dicho– tiene igual disposición que el francés. Sería de desear que los hombres de espíritu justiciero fijasen en esto su atención, pensando que es más importante la reforma en España, donde aún no tenemos el divorcio*⁵⁴² ». Elle expose ensuite les conséquences des inégalités du Code Civil espagnol envers les femmes : « *y que es preciso reformar también esos artículos en que se llama falta a la infidelidad del marido y “adulterio” a la mujer*⁵⁴³ ». et envers les enfants : « *Esto es como la desigualdad de hijos legítimos e “ilegítimos” ante la ley, y que aun subsista en el código la palabra “máncer” para deshonor de los que llegan a la vida maculados por una organización social de la que no son culpables*⁵⁴⁴ ». Carmen de Burgos s'est effectivement depuis toujours préoccupée du statut des mères célibataires et des enfants illégitimes, d'où sa demande réitérée d'une loi sur la recherche de paternité. En 1906, lors d'un reportage sur les lavandières, elle dénonçait de manière subtile les injustices envers les enfants illégitimes. Après avoir décrit le travail difficile des lavandières, elle brosse le tableau d'une entreprise soucieuse du bien-être de ses employés :

*Hay un asilo para que las lavanderas puedan dejar sus hijos durante el tiempo que su penoso trabajo les obliga tenerlos abandonados. [...] Aquí ingresan los niños desde cinco meses hasta los ocho años, y hasta los catorce las hembras. Para los pequeñuelos se prodigan cuidados de lactancia, y las madres viene a darles el pecho en el momento que pueden dejar la labor; a los mayores se les da una comida a mediodía, se procura que aprendan algunas nociones de enseñanza primaria y se cuida de su limpieza*⁵⁴⁵.

⁵⁴¹ *Ibid.*

⁵⁴² *Ibid.*

⁵⁴³ *Ibid.*

⁵⁴⁴ *Ibid.*

⁵⁴⁵ *Heraldo de Madrid*, le 13/09/1906.

Mais, lorsqu'elle interroge une lavandière avec un enfant sur son poste de travail « - *¿Pero no estaría mejor en el asilo*⁵⁴⁶?», celle-ci lui répond : «- *Quizás... Pero se necesita andar muchos pasos para meterlos, tenemos que llevar la partida de bautismo... y si le falta algo, ya no los admiten... Tienen que ser hijos verdaderos, de padre y madre*⁵⁴⁷ ». C'est donc à travers une interview banale, et par la voix d'une mère, qu'elle dénonce l'injustice faite aux enfants. Ce type d'exemple fait appel à la fibre maternelle des lectrices qui, elles aussi, doivent connaître des cas de ce genre. Carmen de Burgos empêche leur bonne conscience de détourner les yeux de ce qui se passe autour d'elles. Peut-être, parmi les lectrices, y-a-t-il des mères célibataires qui se sentent concernées par le problème ?

Le mariage et son corollaire le divorce font partie des premiers chevaux de bataille de Carmen de Burgos, tout de suite après l'éducation. L'objectif de ses articles est de mettre en garde les jeunes filles (il devait y en avoir beaucoup parmi les institutrices) sur les conditions défavorables du mariage dans un pays qui ne donne pas droit à l'erreur. Pour celles qui sont déjà mariées et ne sont pas satisfaites de leur mariage, c'est un appel à l'engagement et à la lutte pour changer les Codes Civil et Pénal et demander une loi sur le divorce. Carmen de Burgos s'adresse également aux lecteurs et lectrices parents de jeunes enfants, pour les mettre en garde contre les dangers du mariage pour les filles.

Ces articles lui occasionnèrent des ennemis à vie et au-delà, car Carmen de Burgos touchaient à travers le mariage, au fondement même de la société bourgeoise et cléricale.

3.2.3.2. Le droit de vote

Pour Carmen de Burgos jusque dans les années 1910, date à laquelle elle adhère à la *Agrupación Femenina socialista*, l'obtention du droit de vote n'est pas une priorité, ce

⁵⁴⁶ *Ibid.*

⁵⁴⁷ *Ibid.*

qui ne veut pas dire qu'elle y est opposée, au contraire. Comme nous l'avons vu, ses priorités étaient l'éducation, le divorce et l'égalité dans les Codes Civil et Pénal. Toutefois, en ce qui concerne la question d'accorder le droit de vote aux femmes, il est clair qu'en 1906 elle aussi craignait l'influence de l'église sur les femmes analphabètes. Elle le dit très clairement dans un premier article daté du 4 mai :

[...] Así, pues, el peligro de que se conceda el voto político a la mujer aumenta siempre. He dicho peligro, sin contar con la protesta de alguna lectora. Si en el fondo de la cuestión hay un verdadero derecho de la mujer a intervenir en la Sociedad de que forma parte, no es menos cierto que, aunque todos necesitamos velar por la existencia, no se deben poner armas peligrosas en manos que no saben manejarlas. Necesita mucha cultura aún la mujer, si ha de intervenir en la vida pública, y un gran conocimiento de la política, que no es fácil adquirir ocupadas en las tareas gratas y altísimas del hogar y la familia. [...] La influencia social de nuestro sexo existe. Empecemos por saber inspirar la justicia, y luego se podrá reclamar el derecho de administrarla⁵⁴⁸.

Puis dans un second le lendemain :

Tengo que confesar que las feministas exaltadas no me son simpáticas. [...] Pienso que hay problemas que interesan más a la mujer que éste [hacer propaganda] y que entregarle el derecho de sufragio, mientras la cultura no sea más sólida y más general es lo mismo que poner un arma peligrosa en las manos de un niño⁵⁴⁹.

Elle montre néanmoins que le vote féminin fait débat dans différents pays :

Mientras con más o menos calor se discute el voto de la mujer en todos los países, muchas se lanzan a ejercer su influencia política, ya con discursos que arrastran al pueblo, ya presentando a los maridos la papeleta de voto. [...] En Francia existe la "Liga patriótica de francesas", fundada por la baronesa de Brigode, cuyo objeto es también asegurar la influencia femenina en la elección⁵⁵⁰.

La influencia política de la mujer se acentúa cada vez más con su intervención directa en la vida pública, y la defensa de los derechos políticos gana terreno. En Inglaterra, la que nos da el ejemplo, lady Balfour, acaba de hablar en el Liceo Club, de Londres, en favor del voto femenino⁵⁵¹.

Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, soucieuse de connaître l'opinion de ses lecteurs et lectrices, elle lance une enquête le 19 octobre 1906 qui a le mérite de

⁵⁴⁸ *Heraldo de Madrid*, le 04/05/1906.

⁵⁴⁹ *Heraldo de Madrid*, le 05/05/1906.

⁵⁵⁰ *Heraldo de Madrid*, le 04/05/1906.

⁵⁵¹ *Heraldo de Madrid*, le 19/12/1906.

déclencher des débats : « [...] en España, lanzada la cuestión desde las columnas de nuestro periódico, da lugar a animada discusión en el importante Centro Gallego⁵⁵²». Elle indique à son public différentes pistes qu'elle a entendues ici et là, comme par exemple lors de son voyage en Italie :

Piden unos el sufragio universal para las mujeres; se asustan otros, con razón, de la influencia que podrían desplegar ciertos partidos reaccionarios, de contar con los votos femeninos, y desean que se conceda sólo a mujeres que hayan probado su capacidad en las escuelas⁵⁵³.

El Heraldo de Madrid rend compte, à mesure qu'elles se produisent, des tentatives visant à donner le droit de vote aux femmes. Le 15 juillet 1907, Odón de Buen de *Solidaridad Catalana* présente un amendement pour accorder le droit de vote aux femmes pour les élections municipales. Le texte dit :

“Son electores para Diputados a Cortes y Concejales, todos los españoles varones mayores de 23 años, que se hallen en el pleno goce de sus derechos civiles y sean vecinos de un municipio en el que cuenten al menos dos años de residencia. En las elecciones de concejales tendrá voto las mujeres que reúnan las condiciones anteriores⁵⁵⁴” [15/07/1907]

Cet amendement ne sera même pas débattu :

*El Sr. ALVAREZ GUIJARRO, de la Comisión, contesta al Sr. De Buen brevemente, exponiendo las dificultades que oponen a aceptar las innovaciones propuestas por el orador republicano⁵⁵⁵.
El Sr. De Buen apoya una rebajando la edad del elector y concediendo el voto administrativo a las mujeres. La comisión no la acepta⁵⁵⁶.*

Dès le lendemain Luis Palomo dépose un autre amendement :

“Son electores para diputados a Cortes, diputados provinciales y concejales todos los españoles varones y las viudas que satisfagan una cuota de contribución por territorial que no sea menor de cien pesetas anuales, todos de mayor de edad y que se hallen en el pleno goce de sus derechos civiles y

⁵⁵² *Ibid.*

⁵⁵³ *Heraldo de Madrid*, le 05/05/1906.

⁵⁵⁴ *DSC, Senado, Apéndice 4, al n° 52* in FAGOAGA, Concha, *LA VOZ Y EL VOTO DE LA MUJER –El sufragismo en España 1877-1931*, Barcelona, Editorial Icaria, 1985, p. 95.

⁵⁵⁵ *Heraldo de Madrid*, le 18/07/1907.

⁵⁵⁶ *Heraldo de Madrid*, le 20/07/1907.

*residan en un término municipal con dos años de anterioridad*⁵⁵⁷.” [15/7/1907 – pero presentada el 16/07/1907]

Il n’y aura pas de débat de fond mais, contrairement au précédent, cet amendement sera débattu :

*El Sr. Palomo no lo limitaría, como el senador republicano a lo administrativo, sino que lo extendería a lo político, y en apoyo de su tesis estudia la labor literaria y periodística que han realizado y realizan actualmente muchas ilustres damas, demostrando una capacidad intelectual que muchos hombres envidian*⁵⁵⁸.

Comme l’écrit le journaliste de l’*Heraldo de Madrid* : « *La Comisión no acepta la enmienda, a pesar de la elocuente defensa que de la mujer han hecho los Sres. De Buen y Palomo*⁵⁵⁹ ». Il y aura effectivement 59 voix contre et 9 pour.

Carmen de Burgos commente ces faits :

*El resultado no fue favorable a la causa femenina; pero aquí que en poco tiempo la idea adelanta, llega a las Cámaras y preocupa a los legisladores. [...] La idea está lanzada, y a pesar de la indiferencia con que la mujer española, amante del hogar, mira la vida pública, es indudable que no dejará de preocupar al ejército de feministas*⁵⁶⁰.

On voit, à la lecture de ces lignes, qu’elle est dorénavant favorable au suffrage féminin et qu’elle désire faire avancer les choses. Elle précise à ses lectrices que l’Espagne vient de faire un bond en avant inespéré : « *Hace algunos años hubiese parecido una humorada hablar de la posibilidad de que la mujer interviniese en la vida política de las naciones*⁵⁶¹ » et malgré son refus affiché du féminisme elle annonce à ses lectrices : « *El feminismo progresa*⁵⁶² » et leur rappelle qu’elle est à l’initiative du mouvement : « *Nuestro periódico fue el primero que en serio se preocupó hace algunos meses de*

⁵⁵⁷ DSC, Senado, Apéndice 1, al nº 53 in FAGOAGA, Concha, *Op., Cit.*, p. 96.

⁵⁵⁸ *Heraldo de Madrid*, le 20/07/1907.

⁵⁵⁹ *Ibid.*

⁵⁶⁰ *Ibid.*

⁵⁶¹ *Heraldo de Madrid*, le 29/07/1907.

⁵⁶² *Ibid.*

conocer la opinión del país⁵⁶³ ». Mais après ces motifs de satisfaction, elle se veut plus pragmatique, et annonce :

Sin embargo, yo creo que, por ahora no se conseguirá nada. [...] Ha resonado en la Cámara la voz de los legisladores hablando del sufragio de la mujer; mas esto será una de tantas cosas como sirven para ocupar unos días las columnas de la Prensa e ir a caer en el vicio. No, señoras mías, no; por ahora no votaremos... ni seremos votadas⁵⁶⁴.

Le 17 mars 1908 il y aura une nouvelle tentative pour octroyer le droit de vote aux femmes. Le lendemain dans un article en première page Carmen de Burgos résume la session parlementaire en ces termes :

El Sr. Pi y Arsuaga, autor de la enmienda, y los Sres. Canalejas y Morote, que corroboraron sus razones, pedían, no el voto político ilimitado para todas las funciones legislativas de la mujer, sino el voto que pudiéramos llamar administrativo, para los Municipios, y concedidos a las mujeres emancipadas, es decir, que no estén ni bajo la patria potestad ni bajo la potestad del marido, las que sean cabezas de familia⁵⁶⁵.

Elle donne la raison invoquée par les opposants au vote féminin : «*Y dicen sus adversarios [de Pi y Arsuaga] : « Entregar hoy el voto a una viuda es entregarlo al cura⁵⁶⁶ »*». Ce sera la première fois, mais pas la dernière, que cet argument sera utilisé au Congrès par les adversaires du vote féminin⁵⁶⁷.

En rapportant la réponse de Pi y Arsuaga elle exprime son opinion à travers une voix masculine qui fait autorité :

Respondió a tal objeción, contestaba con mucha elocuencia y lógica el Sr. Pi y Arsuaga⁵⁶⁸: “Hoy, al fin y al cabo, no dejamos a la mujer otro círculo para desenvolver su actividad que ese del clericalismo, que es de lo que precisamente se quejan algunos; no procuramos que su actividad se desenvuelva en otros centros, en otra esfera de acción; de suerte que, al

⁵⁶³ *Ibid.*

⁵⁶⁴ *Ibid.*

⁵⁶⁵ *Heraldo de Madrid*, le 18/03/1908.

⁵⁶⁶ *Ibid.*

⁵⁶⁷ Clara Campoamor devra également faire face à cet argument en 1931.

⁵⁶⁸ Francisco Pi y Arsuaga (1865-1912) dramaturge et politicien républicain espagnol. Fils de l'historien et premier Président de la Première République Francisco Pi y Margall, et frère de Joaquin Pi y Arsuaga médecin et politicien.

*limitarla a esas actividades, arrebatándola otras, nosotros mismos empujamos a la mujer a eso que entendemos que es un mal*⁵⁶⁹”.

Pour éviter toute ambiguïté, elle commente l’argumentaire de Pi y Arsuaga avec ses propres termes :

*Ese argumento es de los que no tienen vuelta de hoja; a la mujer la llevan al peligro clerical los mismos padres, maridos, hermanos y tutores, que no le dejan libertad de elección, que no le ofrecen ni siquiera la duda entre dos caminos y que hasta para mayor comodidad en la vida de familia, para evitarse disgustos, para quedarse tranquilos e ir ellos a otras partes, la empujan a la beatería*⁵⁷⁰.

Et sa conclusion est sans appel : « *Para nosotros, la responsabilidad de los hombres es tremenda, y jamás nos ha convencido el señor que nos dice que no puede apartar a su mujer del poder clerical*⁵⁷¹ ». Nous remarquons qu’elle s’inclut dans les pensées des députés alliés de Pi y Arsuaga.

Soulignons que son ironie est imprudente car elle était en poste à Tolède⁵⁷² :

*El argumento más grave que se hace en contra de nuestro sufragio en España carece ya de fundamento: “La mujer pondrá la influencia política en manos del cura”. Esto no es de temer ya desde que nos gobiernan La Cierva*⁵⁷³, *Maura y Sampedro*⁵⁷⁴.

Elle est très fâchée contre les libéraux à qui elle reproche d’avoir manqué d’union et fait échouer la tentative de Pi y Arsuaga : « *Los liberales se dividieron, como siempre, es su sino, por gala en dos : 11 liberales a favor del voto femenino y 11 liberales en contra*⁵⁷⁵ ». Elle accuse certains d’être de faux libéraux ayant des doubles discours :

⁵⁶⁹ *Heraldo de Madrid*, le 18/03/1908.

⁵⁷⁰ *Ibid.*

⁵⁷¹ *Ibid.*

⁵⁷² *Heraldo de Madrid*, le 22/03/1908.

⁵⁷³ Juan de la Cierva y Peñafiel (1864-1938), homme politique espagnol du parti conservateur. Ministre de l’intérieur de 1907 à 1909. En 1902 il instaure un réseau de caciques pour se maintenir au pouvoir ; le « *ciervismo* ». Grand-père de l’historien Ricardo de La Cierva.

⁵⁷⁴ Faustino Rodríguez Sampedro (1833-1925), Ministre de l’Instruction Publique du 25/01/1907 au 21/10/1909, sous le gouvernement Maura.

⁵⁷⁵ *Heraldo de Madrid*, le 18/03/1908.

Además carece de derecho para fingirse luego liberal. Es decir, que no puede hacer la propaganda en su casa [de la religión], mandar en su hogar, y pretende conquistar el poder en su patria; ¿Será su cobardía moral la que invoque como título reformador⁵⁷⁶?

Abandonnant à nouveau toute prudence et sans craindre de se faire des ennemis, elle analyse méticuleusement les votes : Qui a voté et comment ?, de manière à démasquer les libéraux qu'elle juge être des imposteurs, car selon ses critères sont libéraux « [...] *pero liberal de veras, [...] esos que defienden el voto de la mujer*⁵⁷⁷ ». Elle donne les résultats : « *Concluyamos : 65 votos rechazaron la enmienda, 35 votos pidieron su adopción*⁵⁷⁸ » et termine sur une note de dépit, irritée envers les libéraux car elle avait pressenti une possible victoire :

De suerte que si los 11 liberales desertores de la buena doctrina progresiva se hubieran restado a la mayoría y sumado a la minoría, hubiera sido de 54 contra 46, es decir, casi una victoria. Y unidos republicanos y solidarios de la izquierda que faltaban, un evidente triunfo⁵⁷⁹.

Après cet épisode Carmen de Burgos veut faire pression sur les députés. Pour elle, la mobilisation et l'engagement des femmes deviennent une évidence. Mais elle sait aussi que le droit de vote féminin n'est pas encore fédérateur parmi la population féminine, elle tentera donc à plusieurs reprises de culpabiliser les femmes pour les faire réagir, notamment celles des classes moyennes qui sont majoritairement ses lectrices :

No tenemos en España, donde casi todas las feministas son teóricas, ninguna mujer sufragista; parece que el hecho de votar no nos inquieta, y hasta se hiere por ridículo a las que intentan reivindicar los derechos políticos. Y, sin embargo, como decía antes, en España no levantan bandera las sufragistas. Y, sin embargo, si se observa bien, si se profundiza en la clase media, la clase que es esencialmente feminista, porque aquí no se ha logrado una solidaridad femenina, se puede ver que la cultura de las españolas es quizás menos brillante, pero no menos sólida que en el extranjero⁵⁸⁰.

⁵⁷⁶ *Ibid.*

⁵⁷⁷ *Heraldo de Madrid*, le 19/03/1908.

⁵⁷⁸ *Heraldo de Madrid*, le 18/03/1908.

⁵⁷⁹ *Ibid.*

⁵⁸⁰ *Heraldo de Madrid*, le 09/03/1910.

Elle oppose ce qui se passe à l'étranger à ce qui se passe en Espagne :

*Así, miles de mujeres españolas no se han enterado siquiera de la fracasada tentativa en que Pi y Arsuaga, Morote y todos los hombres de espíritu liberal defendieron nuestro derecho a intervenir en la vida pública. Mientras las inglesas luchan denodadamente por sus ideales cívicos; mientras las francesas pretenden afirmar en las leyes la garantía de su egoísmo; mientras las rusas saben morir protestando de la tiranía, las españolas permanecen indiferentes a todo no por faltar de condiciones, sino por sobra de pasión*⁵⁸¹.

*No conocemos nosotros el ejemplo que ofrece Inglaterra; ninguna dama aristocrática va como lady Warwick con su automóvil rojo predicando la democracia por las calles y las plazas públicas al salir de palacio; o hace causa común con las obreras, igual que la Srta. Morgan en Nueva York. Ninguna mujer toma parte en la vida pública, indiferente, temerosa del ridículo*⁵⁸².

Dans les jours qui suivent la discussion au congrès elle écrit plusieurs articles sur le vote féminin. Comme elle ne cache plus ses convictions, elle fait sienne les discours des suffragettes anglaises⁵⁸³ : « *La mujer, responsable como el hombre de sus actos en la sociedad, debe tener, como él, el derecho de luchar por sus opiniones y también en el mejoramiento de la vida pública y la vida privada*⁵⁸⁴. »

Elle aime utiliser l'ironie pour faire passer des messages : « *¿Qué nos falta para el derecho. De hecho lo tenemos casi todas. [...] La mujer moderna presenta la papeleta de voto a su marido, como Eva presentó la manzana a Adam*⁵⁸⁵ ... », ce qui n'est pas vraiment glorieux pour les hommes !

Elle met également ses lectrices en garde contre certaines manœuvres qu'elle juge malhonnêtes :

En cuanto se le ataca el partido vaticanista clerical acude a buscar la influencia de las mujeres, y las aristocráticas Congregaciones se lanzan a la campaña política con una bandera en la mano, la bandera del partido que les

⁵⁸¹ *Heraldo de Madrid*, le 22/03/1910.

⁵⁸² *Heraldo de Madrid*, le 09/03/1910.

⁵⁸³ Pendant les discussions au Congrès Le Comte de Casa-Valencia lira un télégramme de Londres pour inciter les sénateurs espagnols à en faire de même : « [...] *lee un telegrama de Londres dando cuenta de haberse aprobado por la Cámara de los Lores un proyecto de ley autorizando a las mujeres para ser elegidas concejales. Este es un argumento más a favor de que se conceda a las mujeres españolas el voto administrativo.* [...] » *Heraldo de Madrid*, le 25/07/1907.

⁵⁸⁴ *Heraldo de Madrid*, le 19/03/1908.

⁵⁸⁵ *Ibid.*

*niega el derecho al sacerdocio por impuras y las obsequia con los galantes epítetos de víboras y escorpiones que les lanzan los Santos Padres*⁵⁸⁶.

A partir de 1910, elle change son fusil d'épaule. Elle adhère à la *Agrupación Femenina Socialista* et met son espérance dans la classe ouvrière familière des luttes :

*Y sin embargo, la conciencia empieza a manifestarse en las Asociaciones obreras femeninas. Hace pocos días dimos cuenta de un importante mitin femenino para pedir el servicio militar obligatorio. Ahora se prepara otro mitin grandioso en la Casa del Pueblo para que las mujeres afirmen la independencia de su conciencia*⁵⁸⁷.

*Hay una guerra, hay contribuciones o leyes desfavorables al pueblo, y entonces veréis a las obreras, a las mujeres de la masa que sufre y paga, a las hijas del pueblo, lanzarse a la manifestación o al mitin. Entonces ellas gritan, lloran, amenazan porque les quitan el fruto de un trabajo doloroso que lleva pedazos de vida o porque les arrancan los hijos de los brazos... Nadie se inquieta ¡Son las hijas del pueblo!*⁵⁸⁸

Elle fait une analyse de la situation et déplore à nouveau le manque d'union des femmes : « *La rebeldía vive en el espíritu de todos, el deseo de mejorar nuestra suerte es legítimo, y sin embargo, no avanzamos nada por el divorcio que existe entre las mujeres de las diferentes clases sociales*⁵⁸⁹ ». La pire de ces divisions est, pour elle, la division idéologique qui augure d'un avenir difficile : « *En estos momentos vemos la división profunda entre las mujeres españolas; se parten en dos bandos completamente separados, opuestos, sin fusionarse jamás*⁵⁹⁰ ».

Néanmoins, au vu d'un premier frémissement d'éveil des femmes, confiante elle lance pour la première fois l'idée d'une association suffragiste en Espagne⁵⁹¹ :

*[...] abrigo la esperanza de despertar el interés femenino para lograr la creación del partido sufragista. Se necesita hacer entender que la causa de todas las mujeres, sea cualquiera su posición, así como la causa de la Humanidad, es siempre sola una*⁵⁹².

⁵⁸⁶ *Heraldo de Madrid*, le 25/06/1910.

⁵⁸⁷ *Heraldo de Madrid*, le 09/03/1910.

⁵⁸⁸ *Heraldo de Madrid*, le 25/06/1910.

⁵⁸⁹ *Heraldo de Madrid*, le 09/03/1910.

⁵⁹⁰ *Heraldo de Madrid*, le 25/06/1910.

⁵⁹¹ Qui ne se concrétisera qu'en 1921 avec la Cruzada de las Mujeres Españolas.

⁵⁹² *Heraldo de Madrid*, le 09/03/1910.

Ce qui ne l'empêche pas d'écrire cinq jours plus tard :

Después de la violenta fiebre feminista que durante los últimos años conmovió a Europa y que, por fortuna, apenas se inició en España, vamos entrando en una era de verdadero progreso femenino, sin delirios igualitarios [...] Una prueba de ello está en el nombramiento de la Sra. Pardo Bazán para consejera de Instrucción pública. Este reconocimiento de los méritos y extraordinaria labor de la ilustre escritora parece una consagración aquí [...] Hoy es el Consejo de Instrucción pública el que nos abre sus puertas; mañana serán las Academias; pasado las carreras y las oficinas todas, y luego las leyes harán la justicia de igualarnos en derechos civiles y políticos, como nos igualan ante el Código penal. Es una consecuencia necesaria de la vida moderna, del cambio de costumbres, de nuestra defectuosa organización social. Pero precisamente en esta época de progreso es preciso cuidar más de nuestra cultura; al abrirnos la puerta hay que hacer una llamada a nuestra sensatez. Antes de entregar un arma a un niño débese enseñarle a que la maneje⁵⁹³.

On pourrait donc en déduire qu'elle condamne à nouveau la demande du droit de vote féminin, mais on peut également estimer que Carmen de Burgos a habitué ses lecteurs à lire entre les lignes.

Elle profite de l'espace de liberté qu'est « *Femeninas* » pour distiller régulièrement des informations qui sont au service de ses convictions. Par exemple elle aime souligner certains illogismes comme :

[...] Verdaderamente no hay una razón que impida a las mujeres en esas condiciones poder ocuparse de la política y de la legislación de su país si se les asigna el papel de jefes del Estado. La Soberana más joven de Europa, Su Majestad la gran duquesa María Adelaida de Luxemburgo, acaba de jurar gravemente la Constitución en la Cámara de diputados de su pequeño dominio; En este juramento de una niña de dieciséis años reposan las libertades y franquicias del Estado de Luxemburgo⁵⁹⁴ ...

Ces propos évoquent la célèbre remarque de Concepción Arenal.

⁵⁹³ *Heraldo de Madrid*, le 14/06/1910.

⁵⁹⁴ *Heraldo de Madrid*, le 22/07/1912.

En 1919, le sujet du vote revient sur la scène politique. Le député conservateur Manuel Burgos y Mazo⁵⁹⁵, Ministre de l'Intérieur, présente le 13 novembre un projet de loi électorale qui donnerait le droit de vote aux femmes et aux hommes de plus de 25 ans. Bien que l'amendement soit progressiste il est néanmoins discriminatoire car les femmes ne sont pas éligibles. Le projet prévoit que les élections se dérouleront sur 2 jours :

Los colegios electorales se hubieran encontrado con esta original y segregadora forma de medir las urnas, que hubiera servido, desde luego, para contrastar los resultados del sufragio de la mujer frente al del hombre. Hubiera servido para conocer con datos fidedignos si el voto de la mujer era realmente el voto diferencial que inclinaba la voluntad popular hacia determinados supuestos ideológicos que condicionaban actitudes de izquierda o de derecha⁵⁹⁶.

Mais ce projet n'aura pas plus de succès que les autres car il ne sera jamais débattu au Congrès. Avant même qu'il soit présenté, Carmen de Burgos informe ses lecteurs de la mobilisation des femmes socialistes :

El anuncio de que la mujer va a tener derechos políticos ha sido para las españolas un aliciente que las despierta de su apatía y les hace pensar en la lucha. Las valientes mujeres socialistas se aprestan a ella, dispuestas a presentar la batalla a las derechas cuando llegue el caso con la confianza de su fuerza numérica y de su entusiasmo⁵⁹⁷.

Elle exhorte toutes les femmes à s'engager dans le combat politique :

Pero no basta ya esperar con los brazos cruzados que el buen propósito del Sr. Burgos y Mazo no fracase; quieren pedir con una serie de mítines que se empezarán pronto, que se les conceda este derecho. Así dan un mentís a los que han propalado que el partido socialista se oponía al voto, cuando lo tiene en su programa desde hace muchos años⁵⁹⁸.

Elle écarte les femmes des classes aisées et catholiques qui, par ailleurs, ne sont certainement pas ses lectrices : « [...] *Sólo aquellas mujeres que no tienen comunidad de intereses con nosotras pueden ser enemigas de un derecho que ha de colocar a la*

⁵⁹⁵ Manuel Burgos y Mazo (1862-1946) homme politique espagnol du parti conservateur. Ministre de la justice en 1915 et 1917, puis Ministre de l'intérieur du 20/07/1919 et 12/12/1919.

⁵⁹⁶ FAGOAGA, Concha, *Op., Cit.*, p. 108.

⁵⁹⁷ *Heraldo de Madrid*, le 17/10/1919.

⁵⁹⁸ *Ibid.*

*mujer en condiciones de poderse emancipar y ser independiente*⁵⁹⁹.» S'appuyant sur l'image dominante de la mère, elle fait appel à la fibre maternelle de ses lectrices : « [...] *¿Cómo ha de ser indiferente para la mujer el influir en las leyes, de las que depende la suerte de sus hijos y la suya propia?* ⁶⁰⁰ » et se lance dans un discours très politique et très féministe :

[...] *Para el engrandecimiento de España es preciso que desaparezca la opresión y desigualdad femenina; que la mujer luche para hacer leyes justas que colabore con los hombres, que ejerza su benéfica influencia para proteger a la familia contra el alcoholismo y la inmoralidad.*

[...] *Hay que aplaudir la actitud resuelta y valiente de las mujeres que reclaman el voto y hay que prevenir a todas para que no miren con indiferencia una cosa que tiene mucha importancia en su vida que mejorará su suerte, que las hará respetadas*⁶⁰¹.

Elle rejette les arguments qu'elle juge éculés :

*No se hable de falta de cultura. Nuestro nivel es el mismo que el de los hombres; tan ineducados son unos como otros. La base de tener cultura y de alcanzar un mayor grado de moralidad, es la emancipación económica, y esa no lo tendrá el pueblo ni la tendrá la mujer, mientras no dicten ambos las leyes*⁶⁰².

Elle dévoile à ses lecteurs, lectrices ses convictions politiques et les stimule à apporter leur soutien aux socialistes :

*Quisiera poder iluminar los cerebros femeninos con el ardor del convencimiento, ya que hace tantos años que milito "oficialmente" en el partido socialista y que veo en él el mejor apoyo de nuestra causa, para que vinieran a inscribirse en la Casa del Pueblo, diciendo sólo: "quiero tener el voto", y que así se pudiera tener un censo ideal de cuantas mujeres anhelan tener los derechos políticos para trabajar por sus hermanas y por la causa de la Humanidad*⁶⁰³.

Ne connaissant certainement pas dans le détail le projet du conservateur Burgos y Mazo, elle invite les femmes à l'accepter :

⁵⁹⁹ *Ibid.*

⁶⁰⁰ *Ibid.*

⁶⁰¹ *Ibid.*

⁶⁰² *Ibid.*

⁶⁰³ *Ibid.*

*Hay que aceptar el voto en principio de cualquier modo, absolutamente, pues aunque el uso de ese derecho pudiera tener, al principio grandes vicios, la integridad de ese derecho representa una virtud de las que no se pueden renunciar*⁶⁰⁴.

Le projet ayant avorté, Carmen de Burgos ne baisse pas les bras, au contraire elle semble revigorée et poursuit son combat en s'appuyant sur l'*Heraldo de Madrid*. Le 30 novembre 1919 elle publie un article dont le titre est : « Mujeres de ahora – Luchando » qui est son programme pour les années qui suivent. Pour que ne retombe pas l'espérance suscitée par Burgos y Mazo, elle assure ses lectrices que : « *La cuestión del voto femenino sigue apasionando a las mujeres*⁶⁰⁵ ». Elle analyse objectivement l'échec du projet du vote féminin. Cette fois-ci elle n'incrimine ni les hommes, ni les politiques mais impute la faute aux femmes :

*No tienen, sin embargo, las mujeres españolas el entusiasmo que demostraron las inglesas; no se hace la campaña activa que se hizo en Norte-América y en Inglaterra, quizás porque nosotras creemos seguro el triunfo o porque no tenemos completa consciencia de la importancia que esto encierra*⁶⁰⁶.

Elle félicite à nouveau l'implication de *La Agrupación Femenina Socialista*, sans toutefois mentionner ses divergences avec certaines sociétaires⁶⁰⁷ :

*La Agrupación Femenina Socialista tiene el indiscutible mérito de ser la que más trabaja [...] en favor del sufragio, porque las mujeres que la componen tienen la experiencia de la vida que las capacita admirablemente para entender sus deberes cívicos*⁶⁰⁸.

Elle précise les activités de *La Agrupación Femenina Socialista* : « *Continuando la serie de conferencias que yo inauguré, acaba de ocupar la tribuna de la Casa del Pueblo la notable escritora que firma con el seudónimo*⁶⁰⁹ *de "Beatriz Galindo"*⁶¹⁰ », et informe ainsi ses lecteurs et lectrices de l'intérêt que portent les femmes au vote

⁶⁰⁴ *Ibid.*

⁶⁰⁵ *Heraldo de Madrid*, le 30/11/1919.

⁶⁰⁶ *Ibid.*

⁶⁰⁷ Elle quittera définitivement *La Agrupación Femenina Socialista* en 1919.

⁶⁰⁸ *Heraldo de Madrid*, le 30/11/1919.

⁶⁰⁹ Beatriz Galindo est le pseudonyme d'Isabel Oyarzabal de Palencia Smith.

⁶¹⁰ *Heraldo de Madrid*, le 30/11/1919.

féminin, mais elle indique également que *La Agrupación Femenina Socialista* participe à la formation politique des femmes.

Elle aime engager un dialogue virtuel avec son public : « *¿No está preparada la mujer española? Es cierto: pero ¿Lo están acaso los hombres*⁶¹¹? », elle ne prend même pas la peine de répondre car la réponse est implicite. Selon Carmen de Burgos, les femmes ont des qualités spécifiques :

[...] *si alguna ventaja existe está de nuestra parte, porque la mujer tiene una vida más intensa, más alejada de la taberna. Más enterada de las verdaderas necesidades de la familia, y la nación no es más que la prolongación de la familia, como dice Ruskin*⁶¹².

Soucieuse de montrer l'effervescence féminine, elle informe de la création très récente d'une nouvelle association :

*Otro paso importante para el progreso de la mujer es la creación del Consejo nacional de mujeres*⁶¹³, presidido por la marquesa del Ter⁶¹⁴.
*El Consejo nacional, fortalecido por la adhesión de importantes Sociedades femeninas, se propone dar pronto muestras de su vitalidad. No es Sociedad de caridad ni Asociación política: es organismo que tiende a mejorar la suerte de la mujer protegiéndose mutuamente para conquistar todos los derechos y ejercer una hermosa misión social*⁶¹⁵.

Elle attribue la réalisation du prochain congrès international au seul mérite du Consejo nacional : « *Por lo pronto, gracias al Consejo nacional este año se celebrará en España el Congreso internacional de mujeres que se celebra cada lustro (el último fue en Paris, y entonces fui yo la única española adherida)*⁶¹⁶. »

Nous notons que Carmen de Burgos n'est absolument pas impartiale. Elle fait de la propagande uniquement pour les associations dont elle fait partie. Elle aurait pu également informer de la création le 24 novembre 1919 du *Consejo Supremo Feminista*

⁶¹¹ *Ibid.*

⁶¹² *Ibid.*

⁶¹³ *El Consejo Nacional de Mujeres*, association suffragiste créée le 22 novembre 1919 avec la Marquesa del Ter, Celsia Regis, le Docteur Concepción Aleixandre.

⁶¹⁴ *Heraldo de Madrid*, le 30/11/1919.

⁶¹⁵ *Ibid.*

⁶¹⁶ *Ibid.*

Español, association suffragiste⁶¹⁷ ainsi que de la *Juventud Universitaria Feminista* fondée également en 1919 par María de Maetzu et Clara Campoamor. De fait, en mentionnant les autres associations, elle aurait donné une image plus dynamique du combat pour le vote. Mais elle a choisi volontairement de passer sous silence les associations rivales, ce qui est une attitude contradictoire à ses appels à l'union.

Jusqu'en 1920, Carmen de Burgos s'est beaucoup consacrée au journalisme. Dans ses articles elle alterne inlassablement des articles féministes ou politiques avec des articles frivoles, sans qu'il y ait une régularité dans l'alternance, mais plutôt au gré de l'actualité espagnole ou étrangère.

Cette année 1920 est une année charnière pour elle. Elle poursuit sa collaboration avec l'*Heraldo de Madrid*, sous plusieurs pseudonymes : *Marianela*⁶¹⁸ est réservée aux frivolités, *Perico de los Palotes* à la littérature, et *Colombine* ou Carmen de Burgos aux sujets féministes ou politiques. Elle tient donc à se démarquer clairement de la frivolité de ses premières années. Nous pensons que si elle continue à écrire des articles frivoles, c'est certainement pour des raisons économiques, ou pour remplir son contrat avec le journal.

Ses articles sont souvent en première page au même titre que ses collègues masculins. Elle n'est plus cantonnée aux seuls sujets frivoles, mais traite des sujets graves comme par exemple les événements liés à l'instabilité politique au Portugal en 1920-1921, où elle profite de sa résidence à l'Estoril⁶¹⁹ pour interviewer le Colonel Baptista ou commenter les événements connus sous le nom de « *la noche sangrenta*⁶²⁰ ». Elle écrit plusieurs articles : « *Ni Soviets ni Revolución*⁶²¹ », « *La verdad de Portugal*⁶²² »,

⁶¹⁷ *Consejo Supremo Feminista Español* : groupe de coordination de l'ANME (fondée en 1918 et adversaire de l'UME), de *La Liga Española para el Progreso de la Mujer*, *La Sociedad Concepción Arenal* de Valence, *La Sociedad del Porvenir* et *La Sociedad Progresiva Femenina de Barcelona* et toutes leurs différentes filiales avec María Espinosa comme présidente.

⁶¹⁸ Nous avons toutefois localisé encore 4 articles sur la mode signé Colombine en 1921. Elle ne devait certainement pas vouloir désorienter son public.

⁶¹⁹ Carmen de Burgos et Ramón de la Serna avait une résidence à Estoril.

⁶²⁰ Révolte menée par le colonel Manuel Maria Coelho. Nuit où plusieurs personnalités républicaines comme Antonio Granjo, Santos Machado et Carlos da Maia sont assassinés.

⁶²¹ *Heraldo de Madrid*, le 16/03/1920.

⁶²² *Heraldo de Madrid*, le 26/03/1920.

« *Cosas de Portugal*⁶²³ », « *El Presidente del consejo dice al Heraldo*⁶²⁴ » et « *El ministro de Estado habla para el Heraldo*⁶²⁵ ».

L'*Heraldo de Madrid*, lui sert avant tout de tribune pour défendre ses différents chevaux de bataille, et notamment le droit de vote qui devient une obsession à partir de ces années. En 1921, comme le débat sur le vote n'avait pas eu lieu au Congrès en 1919, elle l'organise elle-même à travers une campagne depuis le journal en faisant appel aux hommes politiques.

Mais étrangement, alors que le vote féminin l'a accaparée depuis une vingtaine d'années, contre toute attente, une fois celui-ci acquis⁶²⁶, elle n'écrit plus directement sur le sujet. Elle ne prendra même pas sa plume pour l'annoncer dans le journal, car depuis 1920, elle était davantage sur le terrain que dans les journaux. Elle a effectivement réorienté son combat pour le vote féminin vers le terrain politique. Ayant quitté *La Agrupación Femenina Socialista*, elle s'affilie à un parti qui n'est pas exclusivement féminin, *Unión Republicana* qui défend l'égalité des droits civils et politiques et qu'elle présente dans sa colonne :

*Para la Unión Republicana no admite duda ni discusión la concesión de los derechos civiles y políticos a la mujer, en toda su extensión, sin más limitaciones que las establecidas para los hombres en idénticos casos. La liberación de la mujer no puede alcanzarse más que así, con el apoyo fuerte de un partido que le dé el puesto que merece y que le abra francamente las puertas de su colaboración. Tiene que ser así, reformando los códigos, que tan secundario lugar le asignan, y reconociendo sus derechos políticos, como la mujer podrá emanciparse e influir de un modo directo, como ser responsable de todos sus actos en la vida social*⁶²⁷.

En 1920, elle redouble d'énergie. Elle crée *La Cruzada de las Mujeres Españolas*, avec la Marquessa del Ter, le Docteur Concepción Aleixandre, Magdalena Santiago Fuentes, Josefa Barrera, Carmen Blanco, Catalina de Burgos, María Encarnación de la Rigada, Micaela Rabaneda, Helena Ferrándiz... En 1921, elle organise le 30 mai la première manifestation de rue en Espagne pour demander l'égalité complète des sexes. Le 1^{er} juin

⁶²³ *Heraldo de Madrid*, le 08/05/1920.

⁶²⁴ *Heraldo de Madrid*, le 05/11/1921.

⁶²⁵ *Heraldo de Madrid*, le 12/11/1921.

⁶²⁶ le 1^{er} octobre 1931 et définitivement le 1^{er} décembre 1931.

⁶²⁷ *Heraldo de Madrid*, le 31/08/1920.

1921 au nom de *La Cruzada de las Mujeres Españolas*, elle dépose une pétition au Congrès⁶²⁸ que nous étudierons dans la Partie II de cette étude. De nombreux journaux se feront l'écho de ces événements. Puis en 1923 elle crée avec Elena Arizmendi *La Liga Internacional de Mujeres Ibéricas e Hispanoamericanas* ou *Liga de Mujeres de la Raza* et, en 1924, elle en prend la présidence, ce qui donne une dimension internationale à sa lutte pour les droits politiques et civils des femmes. Elle lutte donc sur les deux fronts : politique avec *l'Union Republicana* et féministe avec *La Cruzada de las Mujeres Españolas*, les deux étant complémentaires. Puis en février 1930 elle devient membre du *Partido Republicano Socialista* de Marcelino Domingo⁶²⁹.

La République proclamée, le député Antonio de la Villa lui posait la question suivante : *¿Cuándo cree que debe concederle el voto a la mujer*⁶³⁰?, elle répondait sans hésiter :

*Inmediatamente. Es un principio de justicia, un imperativo de la libertad. El problema del cura, que se invoca para dilatar el cumplimiento de que se establezca, en verdad, el sufragio universal; no puede existir, pues parto del principio de que nuestra República suprima al cura*⁶³¹.

Mais plus raisonnablement elle ajoutait :

*España más que religiosa es pagana. [...] un verdadero lazo espiritual con la Divinidad no existe. Ser religioso (o beato) era elegante, por elegancia se mantiene muchas cosas. En el momento que la mujer piense, estudie, conozca los fundamentos de las religiones y pierda el miedo a castigos, temores [...] quedará libertada de ellas*⁶³².

Si, après la proclamation de la république, Carmen de Burgos n'écrit pratiquement plus dans les journaux, en contrepartie ceux-ci mentionnent régulièrement sa présence. Ainsi apprend-on qu'elle a participé à l'hommage fait à Clara Campoamor⁶³³ et qu'elle se

⁶²⁸ DSC Apendice 5 AL NUM 62 p. 277.

⁶²⁹ Lettre manuscrite de Carmen de Burgos à Antonio de la Villa datée du 14/05/1931 – Archivo General de la Guerra Civil Española de Salamanca – Sala Cervantes MS5/23148/35.

⁶³⁰ *Ibid.*

⁶³¹ *Ibid.*

⁶³² *Ibid.*

⁶³³ *Heraldo de Madrid*, le 09/10/1931.

lance dans la préparation politique des femmes afin que celles-ci puissent voter en connaissance de cause :

Mañana [...] comenzará en la Casa de la República [...] el curso de adoctrinamiento cívico de la mujer. En dicho acto disertará D. Miguel Tato y Amat acerca del tema “Programa de la Casa de la República en relación con la mujer”, y doña Carmen de Burgos sobre “Lo que pretende la Liga Internacional y Cruzada de Mujeres Españolas”⁶³⁴ [...].

On apprend également que son activité prend une dimension plus politique par la création d’associations comme *Vanguardia republicana* où hommes et femmes travaillent ensemble pour la République :

La liga Internacional y Cruzada de Mujeres Españolas colaborará en favor de la República. [...] se ha celebrado el mitin de Vanguardia republicana, organizado por la Liga Internacional y Cruzada de Mujeres españolas. Hablaron la notable abogada Concha Peña, la periodista [...] que explicaron la necesidad de que la mujer se una para realizar la obra de educación cívica que la concesión de sus derechos exige y que se proponer llevar a cabo Vanguardia republicana. Los Sres. Ernesto Herrero, César Juarros y Ortega y Gasset hablaron elocuentemente para afirmar la colaboración de ambos sexos en pro de la República. La presidenta general, Carmen de Burgos, hizo con inspiradas frases el resumen, trazando un cuadro de la situación de la mujer en España⁶³⁵ [...].

Ou dans des partis politiques comme *Izquierda Republicana Anticlerical* :

La Izquierda republicana anticlerical tiene organizados dos mítines para el próximo domingo. Uno se celebrará en Soria [...] El otro será en Manzanares, con intervención de Carmen de Burgos (Colombine), Rafael de Buén, José Majó y el diputado López de Goicoechea. La I.R.A, que continúa recibiendo adhesiones de todos los pueblos de España, en los que está estableciendo consejos municipales, seguirá su campaña de mítines todos los domingos⁶³⁶.

Nous apprenons aussi, à la lecture de l’*Heraldo* qu’elle a ses entrées au gouvernement :
« *Han visitado al jefe del Gobierno la escritora doña Carmen de Burgos, “Colombine”⁶³⁷ [...]* », rien d’étonnant à cela puisqu’elle connaît très bien Marcelino Domingo ainsi que de nombreux députés.

⁶³⁴ *Heraldo de Madrid*, le 07/12/1931.

⁶³⁵ *Heraldo de Madrid*, le 05/11/1911.

⁶³⁶ *Heraldo de Madrid*, le 19/11/1931.

⁶³⁷ *Heraldo de Madrid*, le 05/12/1931.

C'est également à cette époque qu'elle fonde sa loge : *La Logia de Amor*. Maintenant il lui semble que tout est possible, elle se met donc complètement au service de la République.

Carmen de Burgos avait gagné certains combats pour lesquels elle s'était battue depuis une quarantaine d'années notamment à travers ses articles de journaux. Maintenant il lui restait à prendre part directement à l'élaboration des lois en devenant député car il semblerait qu'elle ait été pressentie pour être présente sur les listes électorales de 1933. *Colombine* allait laisser la place à Carmen de Burgos.

4. Les enquêtes

4.1. L'enquête sur le divorce

Alors que le mariage, considéré comme la « carrière » principale des femmes, est présenté un peu partout comme un événement heureux, romantique... Carmen de Burgos lance fin décembre 1903 une enquête sur le divorce dans *Diario Universal*. Celle-ci fera l'effet d'une bombe :

*Anda estos días rodando por los periódicos madrileños como una pelota, la Cuestión del divorcio, que, desde el Diario Universal, ha lanzado al aire de la actualidad Colombine, pseudónimo tras del cual se oculta una muy ilustrada, amena e infatigable periodista*⁶³⁸.

Carmen de Burgos commence à publier les réponses à son enquête à partir du 7 janvier 1904 (une douzaine en tout) jusqu'au 15 mars 1904, date où elle arrête, la pression des conservateurs et des catholiques étant très forte.

Néanmoins, il convient de souligner que bien que son enquête et la publication de son livre en 1904 aient fait scandale, le fait qu'une femme ait pu faire ce genre de travail montre qu'en ce début du XXème siècle on commence à rompre certains canons sociaux bien établis dans la culture de *La Restauración*. Comme nous le verrons ci-après son audace lui vaudra malgré tout l'attaque en règle de l'Eglise et certains journaux catholiques comme *El Siglo futuro*.

Lors d'une interview en 1916 par el Caballero Audaz (José María Carretero Novillo⁶³⁹) qui lui demandait quelle avait été son œuvre la plus combattue, elle répondra : « *El divorcio en España porque es la que atacó más directamente la gazmoñería, la mojigatería y la beatería ambiente*⁶⁴⁰ ».

⁶³⁸ El Sastre del Campillo (Antonio Marínez Viergol) in BURGOS, Carmen de, *El divorcio en España*, Madrid, M. ROMERO Impresor, 1904, p. 24 (ouvrage de référence).

⁶³⁹ José María Carretero Novillo, journaliste et écrivain espagnol (1887-1951) connu sous le nom de Caballero Audaz. Très célèbre pour ses interviews, il avait interviewé Lerroix, Hitler, Galdós, De Falla, Mussolini, Pablo Iglesias, Troski, Valle Inclán, Sofia Casanova, Margarita Xirgú...

⁶⁴⁰ *Novela Corta*, número índice del primer semestre de 1916.

Rappelons que le divorce n'existe pas en Espagne à cette époque, la seule possibilité en cas de mésentente étant une séparation de corps. Rappelons également que Carmen de Burgos était directement concernée puisqu'elle avait quitté son mari Arturo Álvarez Busto⁶⁴¹ en 1898 ou 1899, mais n'avait pu divorcer. Voici ce qu'elle écrit dans *La Mujer Moderna y sus Derechos* à propos du divorce :

*En España no existe el divorcio. Lo que el Código llama divorcio es sólo separaciones de bienes y cuerpos. Los cónyuges no pueden contraer otro matrimonio. Nuestro Código está bien determinante. Una vez celebrado el matrimonio, sin ninguna de las causas que lo invalidan, es indisoluble. El artículo 52 dice bien claro: "El matrimonio se disuelve por la muerte de uno de los cónyuges". Separados o no, mientras los dos viven el vínculo subsiste*⁶⁴².

Effectivement, l'article 104 du Code Civil de 1889 stipule : « *El divorcio sólo produce la suspensión de vida común de los casados* ».

En 1903 le divorce en Espagne est toujours un sujet tabou, quoique ce débat soit très ancien, comme l'indique un lecteur⁶⁴³ de *Diario Universal* à Carmen de Burgos :

*[...] ha desenterrado en el Diario Universal una vieja cuestión que siempre resulta nueva en España. ¿Admitimos o no admitimos el divorcio? ¿Es o no es conveniente? ¿Debe aceptarlo nuestra legislación o debe cerrarle para siempre las puertas? He ahí el punto a debatir; he ahí el problema que disfruta del privilegio de aparecer, en pleno siglo xx, después de debatido hasta la saciedad, con las galas del más cabal remozamiento*⁶⁴⁴.

Cette remarque sur la nouveauté du sujet, fera écho à celle de Carmen de Burgos lors de la conclusion de son enquête : « *El hecho de que se empiece a discutir entre nosotros la conveniencia del divorcio como una idea nueva, demuestra un lamentable retraso*⁶⁴⁵ ».

Selon le même lecteur, Francisco de Cabarrús⁶⁴⁶, ami de Jovellanos, aurait déjà tenté d'instaurer le divorce en Espagne :

[...] Cabarrús, aquel buen conde, que con su predecesor Macanas y su compinche Jovellanos se crió a los pechos de los enciclopedistas franceses;

⁶⁴¹ Arturo Álvarez Busto décédera en 1906.

⁶⁴² BURGOS, Carmen, *La mujer moderna y sus derechos, Op., Cit.*, p. 171.

⁶⁴³ Francisco Aznar Navarro in *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 119.

⁶⁴⁴ BURGOS, Carmen, *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 119.

⁶⁴⁵ *Ibid.*, p. 141.

⁶⁴⁶ Francisco de Cabarrús (1752-1810), financier et économiste français naturalisé espagnol, Ministre des finances en 1808 sous Joseph Bonaparte.

*aquel buen conde, menos conocido de lo que debiera... tal vez porque su efigie se ha reservado para los billetes del Banco, menos accesibles a la generalidad; aquel buen conde, que fue aquí de los primeros, por el tiempo y por los bríos empleados, en defender el divorcio como regulador social*⁶⁴⁷.

Plus proche de l'enquête de Carmen de Burgos, en 1901 « *El grupo de los Tres* » composé de Azorín, Pio Baroja et Ramiro de Maetzu avaient évoqué le divorce dans un « *manifiesto* »:

*Poner al descubierto las miserias de la gente del campo, las dificultades y tristezas de la vida de millares de hambrientos, los horrores de la prostitución y el alcoholismo; señalar la necesidad de la enseñanza obligatoria, de la fundación de cajas de crédito agrícola, de la implantación del divorcio, como consecuencia de la ley del matrimonio civil*⁶⁴⁸.

Ce groupe cesse ses activités fin décembre 1903 ou début 1904, c'est-à-dire à l'époque où Carmen de Burgos commence son enquête sur le divorce. Faut-il y voir un désir de continuation de sa part ? Carmen de Burgos, ne l'oublions pas, est une régénérationniste au même titre que « *El grupo de Los Tres* ». Martínez Ruiz, qui ne s'appelle pas encore Azorín, et Pio Baroja répondront à l'enquête, et tous deux font partie des membres les plus représentatifs de la « *Generación del 98* ». Quant à Maetzu il n'apparaît pas dans la liste des personnalités ayant répondu à l'enquête. A-t-il été sollicité par Carmen de Burgos, nous pouvons le supposer dans la mesure où c'est une personnalité très en vogue mais nous ne pouvons l'affirmer.

Selon la poétesse et dramaturge Maria del Pilar Contreras de Rodríguez le divorce faisait débat en 1903 : « *El apasionamiento con que hoy se pide el divorcio y el calor con que se discute, demuestra el crecido número de matrimonios desgraciados que existen*⁶⁴⁹ ». María de Echarri exprime une opinion analogue : « [...] y vivimos en época en la cual se oye hablar de divorcio con frecuencia para que a ninguna se nos oculte que llegue a existir⁶⁵⁰ [...] », tout comme Carmen de Burgos : « *El divorcio es una de*

⁶⁴⁷ BURGOS, Carmen, *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 120.

⁶⁴⁸ <http://biblioteca.org.ar/libros/155954.pdf> consulté le 06/07/2016.

⁶⁴⁹ BURGOS, Carmen de, *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 35.

⁶⁵⁰ *Ibid.*, p. 38.

las muchas cuestiones sociales que necesitan ser discutidas sin miedo al “anathema sit”⁶⁵¹».

En cette année 1903, Carmen de Burgos commence à évoquer discrètement le divorce dans un article daté du 10 avril 1903 :

¿Se sabe cuál es la ciudad que sostiene el record del divorcio? Podría creerse que era París la moderna Babilonia o Viena, Berlín, etc. Nada de eso. La ciudad de que se trata está en California y se llama Los Ángeles.

En 1900 se realizaron 1508 casamientos, y a los pocos meses se procedió a 364 divorcios; en 1901 hubo 1918 casamientos, y de ellos 400 divorcios, y en 1902, para 2391 casamientos, hubo 471 divorcios. Durante los dos primeros meses del presente año, se cuentan 75 divorcios por 301 casamientos, es decir, un 4 por 100... pero aún les quedan diez meses para divorciarse y para casarse⁶⁵².

Etant donné la difficulté pour localiser l'ensemble des numéros de *Diario Universal*⁶⁵³ traitant de l'enquête sur le divorce, nous nous sommes appuyée en priorité pour notre étude sur le livre de Carmen de Burgos *El divorcio en España* qui est beaucoup plus complet que les quelques lettres publiées dans *Diario Universal*. Selon elle l'enquête sur le divorce serait due au hasard :

Buscando originales para mi Crónica cotidiana del “Diario Universal”, tropecé con una carta firmada por un notable escritor y estimado amigo, D. Vicente Casanova⁶⁵⁴, que me instaba a dar la noticia de formarse un “Club de matrimonios mal avenidos”⁶⁵⁵.

Voici la lettre de Vicente Casanova qu'elle publie le 20 décembre 1903 :

“Me aseguran que muy en breve se fundará en Madrid un “Club de Matrimonios mal avenidos”, con objeto de exponer sus quejas y estudiar el

⁶⁵¹ *Ibid.*, p. 6.

⁶⁵² *Diario Universal*, le 10/04/1903.

⁶⁵³ Ce qui montre la clairvoyance de Carmen de Burgo qui dit avoir écrit son livre pour que : “[...] *no se pierda con la rapidez vertiginosa de la hoja periodística* » in BURGOS, Carmen de, *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 6.

⁶⁵⁴ Selon nos recherches, il y a de fortes chances qu'il s'agisse de Vicente Pérez Casanova, frère de Sofia Casanova, amie de Carmen de Burgos. Vicente Casanova était un archiviste, écrivain et poète mort en février 1947. Il utilisait, tout comme sa sœur, le nom de famille de sa mère.

⁶⁵⁵ BURGOS, Carmen, *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 5.

*problema en todos sus aspectos, redactando las bases de una ley de divorcio que se proponen presentar en las Cámaras*⁶⁵⁶.

A ce moment, Carmen de Burgos ne dévoile pas l'identité de Vicente Casanova. Puis elle publie une réaction aux propos de Vicente Casanova. Elle prétend alors que c'est la lettre de cette inconnue (C.V. de P.) qui aurait amorcé l'enquête :

*No dando importancia a la complacencia, la noticia apareció en el periódico, mereciendo fijar la atención de una señora que, con las iniciales de C. V. de P., envió la bien escrita carta que me apresuré a publicar, dando origen a las otras que siguieron*⁶⁵⁷.

La lettre de l'inconnue est publiée le 28 décembre 1903 dans *Diario Universal* :

Señora Colombine,

Muy respetable señora mía: En las Lecturas para la mujer leo una noticia mucho más sensacional que el artículo de Maetzu oponiéndose al centenario del Quijote pero mucho más.

Es esa noticia la que dice que se va a formar un Club de matrimonios mal avenidos para pedir el establecimiento del divorcio en España.

La idea me parece tan excelente, que siento el impulso de manifestar a usted que, ¡por Dios! nos tenga al corriente a sus numerosas lectoras de cuanto se haga respecto al asunto, porque sé de algunas señoras que, con la cabeza muy levantada, irían a formar parte de esa Sociedad, para lograr lo que en otros países ha logrado la mujer; esto es, no verse tiranizada, no ya por un hombre, sino por algo que es peor, por un contrato; que, después de todo, no es otra cosa el matrimonio.

Y, efectivamente, cuando ese contrato o puede realizarse en todas sus partes porque uno de los contratantes no quiere o no puede realizarlo, ¿Qué queda entre los dos? Una vida de amarguras sin fin, que pudiera tener remedio en otra unión, con la que se llenarían los fines de la existencia moral y material. Porque bien sabe usted, señora Colombine, que hay muchos matrimonios desavenidos y separados. Si el hombre en la separación ha encontrado una mujer que le ama, no puede acercarse a ella, pues esta hipócrita sociedad ha de tacharle cuando menos de hombre ligero, y si, por el contrario, es una mujer separada de su marido la que ama a otro hombre, porque no puede ni debe amar al suyo, ¡ah! Entonces es ella una mujer indigna y es repudiada por todos, cuando no comete otro delito que amar, que es uno de los fines de la vida y quizás de los más principales.

Si estas líneas le parecen a usted publicables, ya que hace usted tanto por la mujer, yo la ruego que las publique, pidiendo a las lectoras de estas líneas que expongan su opinión acerca de este asunto, de vital interés para la mujer, y cuente usted, señora Colombine, que, si desde este momento no doy mi nombre,

⁶⁵⁶ *Ibid.*, p. 7.

⁶⁵⁷ *Ibid.*, p. 5.

es porque estoy temerosa de que por el pronto se me critique; pero como tengo la certeza de que cuando una mujer empiece a exponer ideas relacionadas con esta cuestión han de seguir muchas, aplazo para entonces dar mi nombre. Entretanto, suplico a usted que dé vida y ampare en el Diario Universal a cuanto se relacione con la creación del Club y muy pronto tendrá el gusto de saludar a usted personalmente su afectísima segura servidora que su mano besa. C. V. de P. Madrid, 21 Diciembre 1903⁶⁵⁸.

Les propos que tient C.V. de P. ressemblent beaucoup à ceux de Carmen de Burgos ce qui peut conduire à imaginer qu'elle se cache derrière le masque de C. V. de P. Quoi qu'il en soit, l'enquête est lancée : « *Con gusto insertamos la carta anterior que nos remite una señora, y tendré gran satisfacción en dar a conocer la opinión de las lectoras en este delicado asunto. Colombine⁶⁵⁹* », soit disant avec la complicité de Vicente Casanova. On peut cependant interpréter ainsi les trois lettres : C. (Casanova), V. (Vicente) de P. (Pérez). De toute façon, Carmen de Burgos ne dévoilera jamais, à notre connaissance, qui se cache derrière les trois lettres.

Le lecteur Juan Pérez manifeste son étonnement face à ce qu'il considère le sexisme de Carmen de Burgos :

¿De las lectoras solamente? ¿De los lectores no? ¿No formamos los hombres una mitad, por lo menos, del matrimonio? Creyendo que, ha de ser usted imparcial y justa, me atrevo a molestar su atención y la de los lectores si usted quiere, dirigiéndole estas líneas, que han de ser pocas, aunque del asunto delicado podría hablarse mucho⁶⁶⁰.

Néanmoins Carmen de Burgos ne fait que reprendre les termes de la lettre de C. V. de P. : « [...] *pidiendo a las lectoras* [...] », ce qui va également dans le sens de notre thèse.

Le 2 janvier 1904 Carmen de Burgos donne à sa colonne le titre de : «*El club del divorcio*». Elle publie une lettre du chroniqueur Francisco Durante dont l'introduction est très sarcastique :

⁶⁵⁸ *Diario Universal*, le 28/12/1903.

⁶⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁶⁰ BURGOS, Carmen, *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 98.

La noticia publicada en el Diario Universal, relativa a la probable formación de un Club de matrimonios mal avenidos para pedir el establecimiento del divorcio, ha caído entre las señoras mujeres como agua de Mayo en tierra necesitada de bienhechora lluvia...⁶⁶¹.

Carmen de Burgos dans son livre *El divorcio en España* rectifie ses propos : « [...] *pero no entre las mujeres, en la nación entera encontró un eco simpático la enunciación de esta idea*⁶⁶²». Francisco Durante explique à son tour ce qu'en Espagne on entend par divorce : « *Pero no se trata del divorcio ilusorio admitido por la Iglesia y por nuestro Código civil, que consiste en la separación de los cónyuges*⁶⁶³ » et, pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté, il rappelle ce qui doit s'appeler divorce :

*Tratase de algo más trascendental: de lo que pudiéramos llamar jurídicamente rescisión del contrato de matrimonio, por la cual rescisión quedan en absoluta libertad las dos partes contratantes, de volver a casarse, o mejor dicho, de contratarse nuevamente*⁶⁶⁴.

Carmen de Burgos doit être d'accord sur les définitions de Durante puisqu'elle ne fait aucun commentaire. Durante prend la défense des Espagnols : « [...] *estas mismas mujeres empiezan a darse cuenta de que el matrimonio es un contrato cruel.*[...] *La mujer puede descasarse en Francia y volverse a casar. ¿Por qué no ha de ocurrir aquí lo mismo*⁶⁶⁵? » Il élargit le débat en s'interrogeant sur l'amour :

[...] *Las señoras que pidan el divorcio para volver a casarse, ¿han amado a sus maridos? Ésa es mi duda. ¿Se casaron sin amar y no se dieron cuenta de ello, o se dieron cuenta exacta y se casaron sin embargo? Los dos casos son harto frecuentes, por desgracia, en la mujer y en el hombre*⁶⁶⁶.

et sur le fondement même du mariage :

[...] *El amor, ha dicho una estimable señora en las columnas del Diario Universal, "es uno de los fines de la vida". Exacto. Pero, ¿acaso el matrimonio es un estorbo al amor, o es la consagración del amor mismo? [...]*
Nada más en defensa del amor, por el cual rompo lanzas en este artículo, que no rompería en defensa del matrimonio ni en contra de la rescisión del

⁶⁶¹ *Ibid.*, p. 94.

⁶⁶² *Ibid.*, p. 5.

⁶⁶³ *Ibid.*, p. 95.

⁶⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶⁶ *Ibid.*, p. 96.

*contrato. Es posible que mi radicalismo en este asunto y en algunos otros vaya más allá que el de los iniciadores de la idea del Club*⁶⁶⁷.

Cette lettre ouvrit le débat et, à partir de ce moment, Carmen de Burgos prendra publiquement ses distances : « *Yo me limito a exponer las opiniones de lectores y lectoras en pro y en contra de la idea*⁶⁶⁸ ». Soucieuse de ne pas se montrer partielle, elle écrivit :

*Ayer publicamos la carta de una de nuestras lectoras partidaria del establecimiento del divorcio. Hoy recibimos otra en contra de dicha idea, que llena las condiciones de revelarnos su nombre y domicilio, y nos apresuramos a publicarla. ¿No prueba esto nuestra imparcialidad*⁶⁶⁹?
*Con completa imparcialidad insertamos cuanto se nos ha dicho en favor y en contra del divorcio, y hasta las disculpas que prueban pedimos su parecer a los hombres de todas las ideas y de todos los partidos*⁶⁷⁰.

Dès lors l'enquête prend son envol : « *Los lectores y lectoras del periódico enviaron sus opiniones con tal abundancia, que los apremios de original y la falta de espacio me obligaron a no dar cuenta de todas, como fuera mi deseo*⁶⁷¹. » Les lettres de C. V. de P. et de Durante : « [...] *dieron origen al plebiscito*⁶⁷² ».

Mais le 15 mars 1904⁶⁷³, après la publication d'une douzaine de lettres, Carmen de Burgos est obligée, pour plus de prudence, d'annoncer l'arrêt de l'enquête : « *Los apremios de original y los asuntos de actualidad han hecho que no pudiésemos cumplir con nuestros lectores publicando todas las opiniones*⁶⁷⁴ », car comme le dit si justement Núñez Rey : « [Carmen de Burgos] *prefería abandonar una batalla para poder continuar la guerra*⁶⁷⁵ ». Elle annonce donc la prochaine publication du livre pour que son enquête perdure et s'en expliquera en préambule de *El Divorcio en España* : « *El deseo de perpetuar en el libro los primeros pasos para el planteamiento de esta mejora social, nos impulsa a recopilar en un volumen todo lo dicho en el plebiscito y que no se*

⁶⁶⁷ *Ibid.*, p. 96-98

⁶⁶⁸ NÚÑEZ REY, *Op. Cit.*, p. 117.

⁶⁶⁹ BURGOS, Carmen de, *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 105.

⁶⁷⁰ *Ibid.*, p. 6.

⁶⁷¹ *Ibid.*

⁶⁷² *Ibid.*, p. 93.

⁶⁷³ Les dernières lettres publiées apparurent le 30 mars 1904 (Celles du Président du Congrès et celle de la Comtesse de Barrantes).

⁶⁷⁴ *Diario Universal*, le 15/03/1904 in NÚÑEZ REY, *Op. Cit.*, p. 118.

⁶⁷⁵ NÚÑEZ REY, *Op. Cit.*, p. 118.

*pierda con la rapidez vertiginosa de la hoja periodística*⁶⁷⁶.» Elle souligne la grande originalité de ce livre : « *Hasta ahora el libro reflejó un alma, un pensamiento; este es un ensayo del libro “Colectivo o social”, muy adecuado al espíritu de nuestro tiempo; abonen por la insignificancia de quien lo intenta, las firmas que lo abrillantan*⁶⁷⁷ » et manifeste sa confiance dans l’avenir : « [...] *lo que puede ser una semilla de progreso lanzada al viento, pero que en su día germinará*⁶⁷⁸ ». Elle est sûre que tôt ou tard le divorce s’imposera.

Dans *El Divorcio en España* elle justifie son enquête : « *Quise conocer la opinión de hombres eminentes; y los escritores, los adalides del progreso, acudieron a mi llamamiento de un modo que les debo verdadera gratitud*⁶⁷⁹ ».

Carmen de Burgos avait écrit à de nombreuses personnalités pour leur demander leur avis sur le divorce, comme en atteste par exemple la réponse de Manuel Bueno : « *Mi distinguida amiga : Con algún retraso, bien a mi pesar contesto a sus corteses y renovadas invitaciones para que yo diga lo que pienso del divorcio*⁶⁸⁰ », ou de Nicolás Estévez : « *Mi respetable señora y amiga: Ausente de Madrid cerca de un mes, he recibido hoy su grata [carta] de 12 del corriente. Me apresuro a decírselo para que mi silencio no pueda traducirse por desatención*⁶⁸¹ ».

Nous disposons également de la lettre que Carmen de Burgos avait écrite à Galdós le 18 janvier 1904 pour lui demander son avis, mais qui restera sans réponse :

Sr. Dⁿ Benito Pérez Galdós,
Mi respetable Sr. como redactora del “Diario Universal” me atrevo a molestar su atención confiada en su bondad.
Este periódico ha comenzado a tratar una cuestión que, no por ser vieja, deja de ser siempre nueva, porque lleva consigo un problema social: la cuestión del planteamiento del divorcio en España.
No es este asunto de fácil resolución, y por eso me propongo acudir a los eminentes hombres de mi país, pidiéndoles su opinión para ser publicada, y en este sentido me permito dirigirme a Vd. suplicándole tenga la amabilidad de darme esa opinión suya autorizadísima, pudiendo tratar el asunto con toda la independencia que guste en sus múltiples aspectos.

⁶⁷⁶ BURGOS, Carmen de, *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 6.

⁶⁷⁷ *Ibid.*

⁶⁷⁸ *Ibid.*

⁶⁷⁹ *Ibid.*

⁶⁸⁰ *Ibid.*, p. 16.

⁶⁸¹ *Ibid.*, p. 38.

*Con el testimonio de mi respetuosa consideración, queda muy suya
agradecida*⁶⁸² [...]

Cette lettre est certainement un “modèle type” de celles qu’elle a adressées aux différentes personnalités.

Si Carmen de Burgos a apprécié la diligence et l’entrain de la majorité des écrivains à répondre à son enquête, elle reconnaît qu’elle a été : « *Menos afortunada [...] al tratar de conocer la opinión de los políticos*⁶⁸³ » et justifie la frilosité des hommes politiques : « *Sus ideas suelen variar a menudo, y la cuestión del divorcio amenaza pasar de las columnas del periódico al Parlamento. Sin duda temieron comprometerse, y muy pocos han manifestado su pensamiento*⁶⁸⁴ ».

Ont répondu à l’enquête deux types de personnes : les personnalités sollicitées par Carmen de Burgos et des lecteurs inconnus du public. Elle donne à la fin de son livre les résultats globaux que nous verrons ci-après. Pour notre part, nous avons analysé les 96 réponses qu’elle a publiées dans son essai *El divorcio en España*.

4.1.1. Les personnalités

Nous avons les réponses de 53 personnalités : 8 femmes et 45 hommes. Parmi les personnalités il y a trois types de réponses :

- . Les « non-réponse ou pas de réponse »
- . Les « Pour une loi sur le divorce »
- . Les « Contre une loi sur le divorce »

A ce jour, ce sont surtout les personnalités littéraires et politiques qui ont été étudiées, notamment Azorín, Unamuno, Pio Baroja et Blasco Ibañez.

⁶⁸² NÚÑEZ REY, *Op., Cit.*, p. 127.

⁶⁸³ BURGOS, Carmen de, *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 6.

⁶⁸⁴ *Ibid.*

Azorin⁶⁸⁵ qui signe encore de son nom Martínez Ruiz affirme ironiquement : « *Yo soy partidario del divorcio : yo estoy divorciado, no una, sino dos, sino tres, sino cuatro veces*⁶⁸⁶ », mais en fait, il esquivé la réponse. Il écrit un texte littéraire de trois pages où il s'imagine dans la peau d'individus malheureux en ménage vivant à la ville où à la campagne. A la fin de sa lettre il est content de revenir à la réalité et d'être célibataire :

*Ahora estoy libre, en mi cuarto de soltero, ante mi mesa, con mis cuartillas, mis plumas y mis libros, feliz bajo mi capa y mi sombrero de bohemio, escribiendo lo que yo quiero, saltando de uno en otro periódico, sin que me contenga "el pan de los hijos", ni me fuerce el pago del alquiler a tales o cuales humillaciones, sin hacer nada cuando me place no hacer nada*⁶⁸⁷.

Il est donc impossible de connaître son opinion sur le divorce : « *He aquí, señora, cómo yo me he divorciado sin divorciarme*⁶⁸⁸ ».

La réponse d'Unamuno apparaît dans *Diario Universal* du 4 janvier 1904. Pour lui le mariage va au-delà d'une relation entre un homme et une femme :

[...] *nunca he podido ver la familia como una mera unión de marido y mujer, sino que aparte, y aun además de los hijos, creo que lleva relación con la sociedad en general, que es una institución social y no un mero contrato entre los cónyuges*⁶⁸⁹.

Et selon lui, le divorce n'est pas forcément une solution y compris pour les femmes :

*Y pudiera ser que el divorcio trajese mayores males a la vida social que no esa sujeción de los que se casan a algo superior a ellos y a la familia que forman. Creo, además, que el divorcio es un arma contra la mujer*⁶⁹⁰.

La réponse qu'il donne sur le mariage est confuse :

⁶⁸⁵ Azorin répondra à Carmen de Burgos dans la revue *España*.

⁶⁸⁶ BURGOS, Carmen de, *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 59.

⁶⁸⁷ *Ibid.*, p. 62.

⁶⁸⁸ *Ibid.*, p. 63.

⁶⁸⁹ *Ibid.*, p. 84.

⁶⁹⁰ *Ibid.*, p. 84-85.

Comprendo muy bien que se combata el matrimonio en cuanto Sacramento religioso o contrato legalizado civilmente, y se propague la libre unión de hombre y mujer; pero me explico mal que se trate de desnaturalizarlo. "O herrar, o quitar el banco"»⁶⁹¹.

Unamuno termine sa lettre en reconnaissant l'ambiguïté de sa position: « *Como ver mis opiniones a este respecto son de las más tímidas, de las más atrasadas, de las más aburguesadas y de las menos innovadoras que cabe. Lo reconozco, pero no he conseguido hacerme otras*⁶⁹² ».

Le juriste et cofondateur de la *Institución Libre de Enseñanza* (la ILE), Gumersindo Azcárate, prétend ne pas avoir le temps de répondre car : « [...] *reclama ser tratada [la cuestión del divorcio] con una detención que no consienten, por ahora, las innumerables ocupaciones que me tienen abrumado de trabajo*⁶⁹³ ».

L'avocat et homme politique libéral José Canalejas ajourne sa réponse : « *El problema que usted plantea es de la mayor trascendencia y requiere detenido estudio. Procurar enviar a usted antes de la fecha que me indica algunas cuartillas*⁶⁹⁴. » Mais celle-ci semble être arrivée trop tard pour être publiée dans *Diario Universal* ou dans *El divorcio en Espana*, à moins qu'elle ne soit jamais arrivée.

Antonio Maura, pour sa part répond poliment qu'il a mieux à faire : « *Dadas mis ocupaciones en el cargo que ejerzo y la labor diaria parlamentaria a que me hallo sometido, no puedo tener el gusto de complacerla por falta absoluta de tiempo, no de deseo*⁶⁹⁵. »

Contre toute attente, alors qu'elle est présentée encore aujourd'hui comme une des plus grandes féministes espagnoles, Emilia Pardo Bazán ne prendra pas position sur le divorce, alors qu'elle est séparée de son mari et vit notoirement avec Galdós qui, comme nous l'avons vu, ne répond pas non plus à l'enquête : « *Muy seora ma y de mi aprecio: No contest a usted porque no tengo opinión alguna sobre el divorcio, y por lo*

⁶⁹¹ *Ibid.*, p. 85.

⁶⁹² *Ibid.*

⁶⁹³ *Ibid.*, p. 10.

⁶⁹⁴ *Ibid.*, p. 17.

⁶⁹⁵ *Ibid.*, p. 58.

*tanto no me es posible emitirla. Necesitaría dedicarme a estudiar esa cuestión, y no dispongo de tiempo*⁶⁹⁶ ».

Cinq autres personnalités n'ont pas d'opinion sur le divorce. Il s'agit de F. Navarro y Ledesma, Dionisio Pérez, Francisco Silvela, Antonio Aguilar y Correa, et Raimundo Fernández Villaverde.

Nous avons donc 11 réponses dans cette catégorie. Il est tout à fait compréhensible que Antonio Maura (chef du gouvernement lors de l'enquête du 05/12/1903 au 16/12/1904), Francisco Silvela (chef du gouvernement du 06/12/1902 au 20/07/1903) et Raimundo Fernández Villaverde (chef du gouvernement du 20/07/1903 au 05/12/1903), tous les trois du Parti Conservateur n'aient pas répondu à l'enquête de Carmen de Burgos. Ils avaient un droit de réserve comme l'indique Francisco Silvela :

*[...] con mucho gusto complacería sus deseos enviándole algún artículo para su "Diario", si no mediaran las especiales circunstancias en que me encuentro, y que me imponen como regla de elemental discreción ocupar lo menos posible a la prensa con mi nombre*⁶⁹⁷.

Une autre attitude aurait été inappropriée. Carmen de Burgos devait bien se douter qu'elle ne recevrait pas de réponse publiquement.

« Pour une loi sur le divorce »

Pio Baroja⁶⁹⁸ se déclare « *partidario acérrimo*⁶⁹⁹ » et donne ses raisons :

Soy partidario de él porque todo lo que sirva para resquebrajar esta costra de leyes, de preceptos, de costumbres, de dogmas intangibles e inmutables que no nos dejan vivir, me parece bueno. [...] Estamos sujetos a tanta ley, a tanto precepto, a tanta orden; estamos ya tan anquilosados por las férulas del

⁶⁹⁶ *Ibid.*, p. 71.

⁶⁹⁷ *Ibid.*, p. 81.

⁶⁹⁸ Réponse de Pio Baroja dans *Diario Universal* du 26/01/1904.

⁶⁹⁹ BURGOS, Carmen de, *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 11.

*Código, de la moral de la sociedad, del bien parecer, que aunque no sea más que un respiro, una ligadura de menos, ya es algo*⁷⁰⁰.

Il est sûr que cette enquête provoquera un scandale, ce qui n'était sans doute pas pour lui déplaire :

*Actualmente el planteamiento de la cuestión del divorcio puede producir un bien; la discusión y el escándalo. A la enunciación solamente del problema, de los rincones de todas las sacristías españolas, de todas las Congregaciones místicas y mundanas, de los palcos de los teatros, de los escenarios, hasta de los lupanares, vendrán protestas. Escandalizar es algo. Cuando la moral es absurda, el escándalo puede ser una forma de la buena moral*⁷⁰¹.

Carmen de Burgos a donc un allié de poids sur ce sujet.

Vicente Blasco Ibañez⁷⁰² est favorable au divorce : « *Soy partidario decidido del divorcio, por lo mismo que creo en el amor y no en el matrimonio*⁷⁰³ ». Il explique ensuite que : « *La bendición del sacerdote, el acta del juez, las conveniencias sociales, son invenciones humanas de las que se ríe el amor*⁷⁰⁴ » car, selon lui, seul l'amour peut créer un lien entre un homme et une femme :

*Cuando el amor se aleja para siempre, ¿a qué empeñarse en mantener la ligadura del matrimonio entre dos seres que se odian o se desprecian, como los presos que amarrados por la misma cadena han de satisfacer en común las más groseras necesidades?
Sin el amor no debe subsistir la asociación del hombre y la mujer, por más bendiciones que la santifiquen y leyes que la protejan.
Los seres sanos y fuertes, cuando no se aman, deben decirse adiós, sin pena y sin rencor, emprendiendo distintos caminos para rehacer de nuevo su vida*⁷⁰⁵.

La réponse de Blasco Ibañez est tout à fait conforme à sa réputation.

Le journaliste et député conservateur Manuel Bueno est partisan du divorce car pour lui : « *el divorcio es sano y moral*⁷⁰⁶ ».

⁷⁰⁰ *Ibid.*, p. 12-13.

⁷⁰¹ *Ibid.*, p. 13.

⁷⁰² Réponse de Blasco Ibañez dans *Diario Universal* du 20/03/1904.

⁷⁰³ BURGOS, Carmen de, *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 13.

⁷⁰⁴ *Ibid.*, p. 14.

⁷⁰⁵ *Ibid.*

⁷⁰⁶ *Ibid.*, p. 17.

Bien que conservateur, le journaliste Salvador Canals appelle de tous ses vœux une loi sur le divorce : « *Venga el divorcio en las leyes, puesto que en la realidad está; pero con todas aquellas precauciones que impone el temor de que la gente que ahora se casa tan irreflexivamente, se desease también con igual irreflexión*⁷⁰⁷ ».

Pour le journaliste, pédagogue et républicain Alfredo Calderón il faut commencer par se débarrasser des préjugés religieux :

Desde el momento en que se asegura que el matrimonio es un sacramento, ya no hay forma de comprender qué cosa el matrimonio sea. ¿A qué discutir con los que no discuten? Dejémosles repitiendo eternamente su eterno aforismo: quos Deus conjunxit homini non separent.

*Y hecho esto, al querer abordar el problema, nos encontramos, llenos de asombro, con que el tal problema no existe. Porque, en suma, ¿qué es el matrimonio? ¿Un contrato? ¿Una solemnidad religiosa consagrada por la bendición del sacerdote? ¿Un acto civil sancionado por la intervención de la autoridad competente*⁷⁰⁸ ?

Favorable au divorce, il interpelle les futurs lecteurs et lectrices de sa lettre :

*El divorcio es un hecho. Consulte cada cual su experiencia y diga si no ha conocido y conoce matrimonios aparentes que nada tienen de tales, hogares fríos, uniones mancilladas, consortes amarrados al yugo, cuya existencia es un infierno*⁷⁰⁹.

Alfredo Calderón⁷¹⁰ est d'ailleurs un féministe convaincu, il conclut sa lettre ainsi : « *La emancipación intelectual, social y económica de la mujer, que persigue el feminismo, permite ya vislumbrar en lo porvenir una transformación profunda en las recíprocas relaciones de uno y otro sexo*⁷¹¹ ».

El sastre del Campillo⁷¹² veut rester logique :

Admitir el amor como inevitable y no admitir también el divorcio como inevitable, es lo mismo que admitir el día y negar las noches [...]

⁷⁰⁷ *Ibid.*, p. 19.

⁷⁰⁸ *Ibid.*, p. 20.

⁷⁰⁹ *Ibid.*, p. 21.

⁷¹⁰ Alfredo Calderón (1850-1907) est un écrivain, professeur à la I.L.E., ancien élève de Julian Sanz del Río et de Fernando de Castro.

⁷¹¹ BURGOS, Carmen de, *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 23.

⁷¹² Antonio Martínez Viegol (1872-1935), écrivain et journaliste anticlérical.

*Quedamos, pues, en que los seres se han unido y desunido a voluntad antes de inventarse la ley del divorcio, como los días y las noches se sucedían antes de inventarse los calendarios y los relojes, como el calor y el frío existían antes de darse a luz los termómetros*⁷¹³ [...].

Il en profite pour critiquer le retard de l'Espagne : « *Creo, pues, que la cuestión legal del divorcio es una cuestión de puro aparato; nosotros no lo tenemos todavía, porque a España todo llega con un siglo de retraso, como llegaron los relojes y los termómetros*⁷¹⁴ ».

Pour l'écrivain et journaliste Bernardo G. de Candamo le divorce fait partie des lois de la nature :

*Para mí no hay nada más sagrado que el amor. ¡Cuántos misterios esa palabra amor encierra! En amor, como en química, todo es cuestión de afinidades electivas. Esto quiere decir que no hay derecho a exigir que el amor sea perdurable. [...] El divorcio es una lógica consecuencia de las leyes que rigen la vida del universo [...] Soy, pues, admirada Colombine, un partidario del divorcio y un modesto enemigo de la hipocresía jesuítica*⁷¹⁵ [...].

Le dramaturge Leopoldo Cano répond par le biais d'une poésie :

*Acepto por convicción
el matrimonio diario
o el divorcio voluntario*⁷¹⁶ [...].

Vicente Casanova résume bien la pensée de ceux qui sont favorables au divorce. Peu importe le statut du mariage :

*No discutamos si la Iglesia y los Santos Padres han dicho o no han dicho del matrimonio; no discutamos si éste es un sacramento, un contrato o una institución; veamos si es o no conveniente, ya que en la vida no podemos, ni debemos, apartarnos de la conveniencia.
Vivir bien sin hacer daño a nadie, es una doctrina muy santa y muy humanitaria*⁷¹⁷.

⁷¹³ BURGOS, Carmen de, *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 26.

⁷¹⁴ *Ibid.*, p. 27.

⁷¹⁵ *Ibid.*, p. 28-29.

⁷¹⁶ *Ibid.*, p. 29.

Il se montre son empathie avec ceux qui souffrent des chaînes du mariage :

¿Todos los matrimonios viven bien? No. Esos matrimonios que viven mal, ¿no es justo que hallen remedio a ese mal suyo? ¡Indudable!

Porque son conocidos los casos siguientes:

Un hombre y una mujer jóvenes no fueron felices casados, pero hallaron la felicidad: él, con otra mujer; ella, con otro hombre. Viven felices, pero ilegalmente. ¿No es mejor que vivan felices y en la legalidad, dado nuestro modo aún de ver las cosas?

Pero es el caso que el hombre tiene hijos con su amada, la mujer con su amado, y resulta que, mientras los hijos del hombre no pueden usar el apellido de su padre, los de la mujer y su amado llevan, tienen que llevar, el apellido del Marido, o, de lo contrario, no tienen madre... oficial. Esto es monstruoso, ¿no es cierto? Pues el divorcio acabaría con esas monstruosidades⁷¹⁸.

et rappelle aux futurs lecteurs l'hypocrisie de l'Eglise :

El otro caso, antítesis del anterior, lo conoce todo el mundo. La hija de D. Carlos de Borbón (el Pretendiente), Doña Elvira, enamorada del pintor Folchi, se fugó con él, que era casado. Para evitar mayores males, León XIII disolvió el matrimonio del pintor, o dispensó—como se dice en el Vaticano—que Folchi se casara con Doña Elvira. [...] Lo que se hace con la familia de D. Carlos, ¿por qué no ha de hacerse con los demás mortales? Y si Roma no quiere, ¿por qué no ha de quererlo el Poder civil⁷¹⁹?

Acerbe il conclut :

No se me arguya que en este asunto puede haber una víctima, él o ella, porque víctimas son los padres a quienes por fuerza arrebatan a sus hijos para llevarlos a la guerra, y a las esposas sus maridos, y nadie ha pensado en suprimir las guerras por no hacer víctimas de separación⁷²⁰.

Le directeur de l'ABC Angel María Castell favorable au divorce défend la cause des femmes :

Soy partidario del divorcio, y creo que las mujeres deberían serlo más que yo. La indisolubilidad del matrimonio las perjudica más que a nosotros. El hombre, al casarse, pierde poco de su libertad. La pierde por entero la mujer.

⁷¹⁷ *Ibid.*, p. 30.

⁷¹⁸ *Ibid.*

⁷¹⁹ *Ibid.*, p. 30-31.

⁷²⁰ *Ibid.*, p. 31.

*Mientras no tenga más derechos ni menos deberes, el lazo matrimonial la esclaviza*⁷²¹.

Il dénonce l'injustice du Code Pénal :

*La mujer, insisto, debería ser la más ardiente defensora de esa reforma, porque la legislación vigente la desampara en el terreno civil y en el canónico. Una de las causas legítimas del divorcio, según nuestro Código, es "el adulterio de la mujer en todo caso, y el del marido cuando resulte escándalo público o menosprecios". Así, como suena. Para la mujer en todo caso; sin excepciones. Para el hombre en ninguno, salvo el de escándalo público o menosprecio. Como si pudiese existir adulterio del hombre sin menosprecio evidente para su legítima mujer*⁷²².

Le journaliste Joaquín Dicenta a une position radicale :

*Creo el divorcio tan necesario, mientras exista el matrimonio, como la quinina mientras existan las calenturas. Claro que sería mejor suprimir las calenturas y el matrimonio; a ello se llegará. Mientras se llega estoy, con los médicos, por la quinina, y con usted, por el divorcio*⁷²³.

Tout comme le républicain et ancien chef du gouvernement sous Pi y Margall, Nicolás Estévanez Murphy :

*En lo del divorcio estoy, como en todo, a las órdenes de usted, pero le anticipo que soy resuelto adversario de ese desenlace, digan lo que quieran Naquet y demás judíos. ¿Puede ser partidario del divorcio quien es enemigo del matrimonio? En éste reside el mal, y yo soy enemigo de todos los Sacramentos*⁷²⁴.

La réponse du prêtre, écrivain et journaliste anticlérical José Ferrándiz y Ruiz⁷²⁵ est des plus étonnantes pour les lecteurs et lectrices qui ne le connaissent pas :

⁷²¹ *Ibid.*

⁷²² *Ibid.*, p. 31-32.

⁷²³ *Ibid.*, p. 37.

⁷²⁴ *Ibid.*, p. 38.

⁷²⁵ José Ferrándiz y Ruiz, prêtre, journaliste et écrivain anticlérical espagnol (1853-1927). Devenu ami de Carmen de Burgos, elle lui dédia en 1907 son livre *Por Europa: «Al valiente cronista de El País, maestro de la juventud sana, al que sabe demoler, con mano firme, prejuicios y tiranías, y ante quien tienen que inclinarse sus enemigos porque al acusarlo de rebelde, no pueden decir como de Lutero, que aprovecha su rebeldía para el propio lucro. Sigue siendo su vida demasiado pura para llamarla sacerdotal, y todos han de confesar que el teólogo combatiente contra los absurdos de la teología es un hombre honrado.»* p. 9. Le livre est écrit sous forme épistolaire. Lettres écrites à José Ferrándiz.

Las opiniones de los católicos en contra del divorcio se apoyan en el Evangelio, donde creen que hay una legislación del mismo Jesucristo sobre el matrimonio y la monogamia, base de la doctrina de la Iglesia. Es falso. La doctrina de la Iglesia católica sobre el matrimonio es incompleta, burda e inmoral. Dice que la saca del Evangelio; el Evangelio habla del matrimonio muy poco, del divorcio nada; de lo que habla es del matrimonio poligámico y del repudio: textos cantan⁷²⁶.

Il dénonce les abus de l'Eglise :

Afirma la Iglesia que el matrimonio es indisoluble; pero de hecho lo disuelve e introduce para ello distinciones arbitrarias que Jesucristo y los Apóstoles no hicieron, y por lo tanto no constan en la Sagrada Escritura. Por ejemplo: si dos casados permanecen en castidad los dos primeros meses de su matrimonio, puede, antes de que se cumplan, abrazar uno de ellos la vida monástica, aun repugnándolo el otro; pero ninguno de ambos puede hacer esa misma separación para casarse con otra persona o vivir libre en el mundo. ¿Por qué?, le preguntáis a la Iglesia. ¡Oh!, responde, ese es un privilegio en favor de la Religión; casarse o vivir honestamente entre cristianos libres, ¡no es religioso para la Iglesia! [...]
Y de ahí no saca nadie a la Iglesia, porque tendría que confesar que su doctrina no es de Cristo, ni Cristo-enseñó doctrina alguna sobre el matrimonio y sus contingencias; esto no lo puede hacer la Iglesia sin suicidarse⁷²⁷.

et l'injustice sociale dont l'Eglise se fait complice :

Admite el divorcio, no el repudio, que fuera lo evangélico; pero a condición de no casarse ninguno de los divorciados, y para eso sólo impone unos derechos que suben a miles de duros y unos expedientes que no bajan de cuatro años. No hay de hecho divorcio para los pobres y de nada sirve el de los ricos, porque para vivir cada cual por su lado así convenidos, no hay necesidad de gastar dinero y sufrir cuatro años de molestias, depósitos y otras desdichas.

Y estableciendo esa indisolubilidad brutal, se reserva, sin embargo, la Iglesia la facultad de disolver matrimonios de Príncipes y de magnates, nada más que de magnates y Príncipes, para que el más fuerte de los cónyuges pueda casarse por razón de Estado, pero no el débil; ese á un convento⁷²⁸.

Il critique le célibat des prêtres et la double morale :

No le pidáis más a la Iglesia; no lo tiene ni lo concibe. Tal vez si sus ministros fueran casados lo concibiera; mas son célibes y a la vez polígamos que admiten y repudian mujeres cuando y como les conviene: para el pueblo una doctrina y

⁷²⁶ BURGOS, Carmen de, *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 39.

⁷²⁷ *Ibid.*, p. 41-43.

⁷²⁸ *Ibid.*, p. 41-42.

*una conducta; para los sacerdotes otra conducta y otra doctrina secreta; ¡es delicioso!*⁷²⁹

Après cette longue diatribe contre l'Église, il confesse à Carmen de Burgos :

*Mi criterio, que no habría expresado si usted, doña Carmen, no me lo ruega, que es lo mismo que mandármelo, porque creo que a nadie le interesa conocerlo, es favorable al divorcio, prudentemente legislado, cuenta habida de los hijos; sobre todo, el divorcio, necesaria conveniencia de la indignidad de ser casado. Los dos ejemplos arriba puestos, dice todo mi pensar*⁷³⁰.

Et justifie son choix : « *La injusticia, una injusticia grande como los sufrimientos del inocente por las faltas de otro, no puede ser ley*⁷³¹ ». Il conclut de manière péremptoire : « *Mas para el triunfo de toda justicia hay un primer obstáculo que remover donde quiera que exista la Iglesia católica, apostólica, romana; ese ha de ser el primer divorcio, el de los pueblos y la Iglesia*⁷³² ».

Nous avons la certitude que la réponse de José Ferrándiz y Ruiz n'a pas été publiée dans *Diario Universal*, car celle-ci aurait eu l'effet d'un tsunami, risquant même sans doute d'entraîner la suspension du journal. Il s'en plaindra d'ailleurs plus tard, alors qu'il répond à l'enquête sur le divorce du *Heraldo de Madrid*, et proposera une explication :

*[...] voy a ser breve y todo lo anodino posible, no sea que me ocurra esta vez lo que en el plebiscito promovido por usted en el Diario Universal sobre el divorcio, que mi respuesta no fue insertada en tan liberal y hoy aparentemente anticlerical periódico, por excesivamente avanzada, por anticatólica; ¡qué gracioso aquello!*⁷³³

Il faut donc souligner le courage ou l'inconscience de Carmen de Burgos pour publier cette lettre dans *El divorcio en España*, car ce genre de hardiesse ne pouvait que lui attirer des ennuis. Non seulement elle publie la lettre de José Ferrándiz y Ruiz dans *El divorcio en España* mais elle lui dédiera son livre *Por Europa*, donc elle persiste et signe dans ses choix.

⁷²⁹ *Ibid.*, p. 42.

⁷³⁰ *Ibid.*, p. 43.

⁷³¹ *Ibid.*

⁷³² *Ibid.*, p. 43-44.

⁷³³ *Heraldo de Madrid*, le 09/11/1906.

Le traducteur Ricardo García de Vinuesa propose de ne pas limiter les motifs de divorce: « *La incompatibilidad de caracteres basta y sobra para disolver el matrimonio*⁷³⁴ ». Il se lance dans un sermon et interroge les futurs lecteurs :

*¿Había usted hecho el presupuesto de la casa antes de casarse? No. ¿Había usted hojeado el Código civil para conocer sus obligaciones y derechos? No. De suerte que firmó usted un contrato en blanco, con la misma inconsciencia que un pagaré de usurero cuando se anhela un puñado de duros*⁷³⁵.

Il mesure cependant la difficulté à imposer le divorce en Espagne :

*Como tema de controversia no está mal el del divorcio; pero váyales usted a hablar de eso a los once millones de españoles que no saben leer ni escribir. Y sobre todo a las mujeres, que se dedican los trescientos sesenta y cinco días del año a la busca y captura de un marido, en proporción de once contra uno, según la última estadística*⁷³⁶.

Alors, prudent, il affirme préférer éviter le mariage :

*En España el divorcio es una utopía. Los valientes que se tragan la píldora ya saben que no hay contraveneno.
Que el vino es malo, no beberle.
Que el tabaco es infame, no fumarlo.
Que el matrimonio es absurdo, no casarse*⁷³⁷.

L'illustre pédagogue et fondateur de la I.L.E. Francisco Giner de Los Ríos tient des propos très laconiques et pudiques :

*Pues aunque soy por completo favorable al divorcio, en interés de la moral y de la dignidad y santidad del matrimonio, como no se trata de votar, sino de dar razones, ni, además, conozco las opiniones que usted ha recogido hasta ahora, y de que no me sería lícito prescindir, creo inútil publicar la mía*⁷³⁸.

L'écrivaine et journaliste Eva Martínez Daza est favorable à l'instauration d'une loi sur le divorce :

⁷³⁴ *Ibid.*, p. 45.

⁷³⁵ *Ibid.*,

⁷³⁶ *Ibid.*, p. 46.

⁷³⁷ *Ibid.*

⁷³⁸ *Ibid.*, p. 50.

Se debe tratar de conseguir el divorcio como se halla establecido en Francia, para que al separarse el matrimonio cada uno quede en libertad de contraer nuevo enlace.

Creo, pues, que la Iglesia y el Estado, de común acuerdo, deben establecer el divorcio absoluto como único medio de evitar un sinnúmero de uniones irregulares y matrimonios desgraciados⁷³⁹.

et elle s'en explique : « *Es muy hermoso aquello de Quod Deus Conjunxit homo non separet; pero cuando esa frase se escribió, alumbrábanse las gentes con antorchas, mientras que hoy brilla por todas partes la electricidad⁷⁴⁰ ».*

L'écrivain, journaliste et critique d'art Jacinto Octavio Picón⁷⁴¹ est favorable à une loi sur le divorce car il préfère que les règles soient claires :

Los que no hallaron la felicidad en el matrimonio tienen derecho a procurarla fuera de él, y más vale que la busquen a la sombra de la ley que no en las sombras del delito.

Ni las religiones ni los Códigos podrán nunca evitar que quien al casarse fue engañado, o se engañó, busque amor o ilusión de amor nuevo.

Los hijos de los que se divorcian no pueden ser más desdichados que los de aquellos que viven engañándose; y es preferible tener por padres, a quienes confesaron haberse equivocado, que no a los que se hicieron traición.

El divorcio es más favorable a la mujer que al hombre, porque para ella son mayores los inconvenientes del matrimonio⁷⁴².

Consuelo de Rey, bien que favorable au divorce, préférerait une réforme du mariage :

Es indudable que debe ponerse remedio y evitar los matrimonios desgraciados; pero, a mi juicio, antes que la aprobación del divorcio, debe procurarse que los contrayentes vayan al matrimonio espontáneamente, por su voluntad, haciendo desaparecer el consentimiento y consejo paterno, la potestad en los padres de mejorar en su herencia a unos hijos en perjuicio de otros y la administración legal del marido de los bienes de la mujer.

Tengo la certidumbre de que esta reforma había de dar mucho mejores resultados que el divorcio⁷⁴³.

⁷³⁹ *Ibid.*, p. 57.

⁷⁴⁰ *Ibid.*, p. 58.

⁷⁴¹ Lettre publiée dans *Diario Universal* le 20/03/1904.

⁷⁴² BURGOS, Carmen de, *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 71-72.

⁷⁴³ *Ibid.*, p. 78.

L'écrivaine la Vicomtesse de Barrantes⁷⁴⁴ est favorable au divorce mais elle émet néanmoins une restriction :

[...] *pero esa medida, siempre extrema, sólo es aplicable a los que no tienen hijos los cuales no deben aperebirse de la desunión que existe entre sus padres, pues si como marido y mujer no se quieren, pueden quedar convertidos en buenos y correctos amigos y ponerse de acuerdo para la buena dirección de sus hijos*⁷⁴⁵.

D'autres personnalités seront favorables à une loi sur le divorce. Il s'agit de R. García Prieto, Teodoro Guerrero, Antonio Ledesma, Ángel de Luque, Alejandro Miquis, José Nogales, Pedro de Novo y Colson, J. Ortiz de Pinedo, Ángel Pulido, José Pérez Guerrero, Juan Pérez Zúñiga, Rodrigo Soriano, Ramón Suriñach Baell, Zeda (Francisco Villegas), Antonio Zozaya. Leurs arguments sont plus ou moins similaires aux propos tenus par les personnalités que nous venons d'analyser.

Comme nous avons pu le constater certains profitent de l'opportunité pour régler leurs comptes, notamment avec l'Eglise, comme par exemple Vicente Casanova ou José Ferrándiz y Ruiz. Bien que tous soient favorables au divorce, certains préféreraient en premier lieu une réforme du mariage, voire pas de mariage du tout. Ils dénoncent avant tout la sclérose de la société espagnole incapable de changer alors que la régénération du pays l'exige.

« Contre une loi sur le divorce »

Le philologue Fernando Araujo est catégorique :

¿Que si debe o no plantearse el divorcio en España? No, y mil veces no; ni en España, ni en ninguna parte; y en España menos que en ninguna parte. [...]

⁷⁴⁴ Sa réponse sera une des dernières à paraître dans *Diario Universal* le 30/03/1904.

⁷⁴⁵ BURGOS, Carmen de, *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 13.

Soy enemigo declarado del divorcio, lo mismo que examine la cuestión moralmente que sociológicamente, por su aspecto estético que por su alcance social⁷⁴⁶. [...]

Et il ne manifeste aucune empathie :

Si a muchos les va mal con el matrimonio... ¡que se aguanten! Siempre servirán de lección provechosa y viva a los que pretenden casarse, y su ejemplo, bien estudiado, permitirá sacar luminosas deducciones y reglas de conducta a quienes tomen en serio la meritoria obra de constituir una nueva familia⁷⁴⁷.

Selon la poétesse et dramaturge María del Pilar Contreras de Rodríguez le divorce ne résoudrait rien :

No soy partidario del divorcio porque considero que con la implantación de esta reforma no ha de conseguirse cortar en su raíz los males que se pretenden; o lo que es lo mismo: no ha de evitarse la existencia de matrimonios desgraciados, ni hemos de dejar de ver el cuadro triste y desconsolador que ofrecen muchos hogares cuando no reina entre los esposos esa cordialidad y buena armonía que nacen del mutuo afecto, de la tolerancia y del respeto, que en la sociedad conyugal constituyen la felicidad verdadera⁷⁴⁸.

Au contraire il fragiliserait les couples : « *El divorcio, dándole a los cónyuges facilidades para desligarse del santo nudo cuando por cualquier causa se les haga enojoso o insoportable, convierte el matrimonio en una unión temporal⁷⁴⁹».*

L'institutrice, syndicaliste et féministe catholique María de Echarri reconnaît qu'elle n'est pas très compétente sur ce sujet et donne la réponse stéréotypée des catholiques:

¿Que qué opino yo del divorcio? Pregunta algo difícil de contestar, sobre todo tratándose de una muchacha soltera cuyas ideas sobre este punto no pueden tener la misma profundidad ni expresarse con la claridad de las que recibieron la bendición nupcial, y conocen a fondo la vida matrimonial [...]. Como católica convencida que soy, no puede parecerme bien el divorcio, que la Iglesia no admite ni admitirá nunca, pues sería la destrucción del Sacramento que instituyó nuestro Señor Jesucristo [...].

⁷⁴⁶ *Ibid.*, p. 9-10.

⁷⁴⁷ *Ibid.*, p. 10.

⁷⁴⁸ *Ibid.*, p. 34.

⁷⁴⁹ *Ibid.*, p. 35.

*Aquello que unió Dios, no lo pueden desunirlos hombres; esto me dice la Iglesia... y a ello me atengo*⁷⁵⁰.

L'écrivaine et féministe Concepción Jimeno de Flaquer, qui a toute l'admiration de Carmen de Burgos, et que celle-ci considère comme la figure de proue du féminisme espagnol, s'octroie le droit de répondre au nom de la « *mujer española* » comme s'il n'existait qu'un modèle de femme en Espagne et qu'elle en était la porte-parole :

*La mujer española no es partidaria del divorcio; cuando Ruiz Zorrilla presentó nuevo programa con reformas legislativas, manifestó gran sorpresa uno de sus partidarios al ver que no incluía el divorcio, y el jefe del partido republicano contestó: Tendríamos en contra a las mujeres. Creo lo mismo; pero no sé si la oposición de ellas consiste en que están muy encantadas de sus maridos, o en que tienen tan mala opinión de ellos que les aterra se les facilite el medio de satisfacer sus inconstantes pasiones*⁷⁵¹.

Il est donc incontestable que Carmen de Burgos et Concepción Jimeno de Flaquer ne partagent pas la même opinion sur le divorce. Mais, évoluant différemment, elles auront également d'autres divergences, notamment sur le droit de vote des femmes.

L'écrivain catholique Jesús Pando y Valle, le Président du Conseil Francisco Romero Robledo⁷⁵² et l'écrivain Antonio Sánchez Pérez ne sont pas favorables non plus à une loi sur le divorce.

La plupart des réponses défavorables au divorce sont des réponses stéréotypées : le divorce n'attaquerait pas le mal à la racine, le mariage est un sacrement, les enfants de divorcés seraient malheureux.... Ces réponses n'élargissent pas le débat. Mais ce qui attire l'attention c'est que, parmi les sept réponses défavorables, trois proviennent de femmes dont deux « féministes » : Concepción Gimeno de Flaquer et María Echarri. Mais il ne faut pas s'en étonner étant donné qu'il s'agit de féministes conservatrices et catholiques.

⁷⁵⁰ *Ibid.*, p. 37-38.

⁷⁵¹ *Ibid.*, p. 44.

⁷⁵² Sa lettre sera publiée le 30/03/1904 en même temps que la Vicomtesse de Barrantes.

Provocatrice, Carmen de Burgos donne à sa colonne le titre de « *El divorcio de las monjas* », ce qui, si cela ne la met pas dans les bonnes grâces de l’Eglise et de ses lecteurs catholiques, a au moins la vertu d’intriguer, et donc de faire réagir les lecteurs. Elle rebondit sur un télégramme du Pape Pio X publié peu de temps auparavant dans la presse. Le Pape autoriserait les religieuses ayant perdu la foi à rompre leurs vœux, ainsi : « [...] *los votos no serán perpetuos, pudiendo romper la clausura cuando se arrepientan*⁷⁵³ ». Carmen de Burgos compare la situation des jeunes novices avec celles des jeunes mariées : « *No todas las religiosas van al claustro con una vocación verdadera, como no todas las jóvenes van al matrimonio por amor*⁷⁵⁴ », et elle prend la défense des religieuses : « *Pero los años pasan, muchas de aquellas niñas se convierten en mujeres, la impresión que obró sobre su ánimo desaparece y el arrepentimiento viene. ¿Por qué condenar a una criatura a que sufra siempre las consecuencias de un momento de imprevisión*⁷⁵⁵? » Elle suggère que la prise de voile des novices est le pendant du mariage des jeunes filles (le voile des jeunes mariées accentue la ressemblance, bien que le mariage en blanc ne fût pas encore la norme) : « *Las religiosas llaman a Jesús su Divino Esposo y se consideran como las desposadas del Señor; el día que pronuncian sus votos se coronan de azahares y visten el traje nupcial, jurando fidelidad al consorte glorioso*⁷⁵⁶. » Elle insiste sur l’ouverture d’esprit du Pape Pio X :

*Si el noble anciano [Pio X] realiza su obra, las religiosas podrán ir al monasterio y arrodillarse ante el altar mientras su corazón sea puro; si el arrepentimiento llega, las puertas de su convento no son las puertas de una cárcel, y pueden volver al mundo, casarse, ser madres y adorar a la divinidad cumpliendo todos los fines de la existencia*⁷⁵⁷.

Elle en tire donc les conséquences : « *Esto puede llamarse el divorcio de las monjas, puesto que es el fin del lazo espiritual, que se ha considerado como un matrimonio místico y ha tenido igual fuerza que el matrimonio real para su indisolubilidad*⁷⁵⁸. » L’argumentation de Carmen de Burgos semble indiscutable. Puisque le Pape autorise les religieuses à « divorcer » de Jésus qui est l’époux parfait « *¿qué razón hay para no*

⁷⁵³ BURGOS, Carmen de, *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 14.

⁷⁵⁴ *Ibid.*, p. 14-15.

⁷⁵⁵ *Ibid.*, p. 15.

⁷⁵⁶ *Ibid.*

⁷⁵⁷ *Ibid.*, p. 16.

⁷⁵⁸ *Ibid.*

*permitirlo a las esposas de los simples mortales*⁷⁵⁹? ». Elle semble même proposer le syllogisme suivant : une religieuse mariée à Jésus peut divorcer, une religieuse est une femme mariée, alors une femme mariée peut divorcer. Elle pose ensuite une question purement rhétorique puisqu'elle donne immédiatement la réponse à ceux qui voudraient s'abriter derrière les enfants : « *¿La suerte de los hijos? Cuestión es ésta que quedaría resuelta con leyes que garantizaran su situación*⁷⁶⁰ ». Elle s'autorise même à interpréter la pensée du Pape, qui selon ce qu'elle avance, ne serait peut-être pas totalement hermétique au divorce :

*Sería irreverencia pretender penetrar el pensamiento del Santo Padre en esta cuestión, más sociológica que religiosa; pero estoy casi segura de que el que abre las puertas de la clausura en nombre de la moral, no permitiría, en nombre de esa moral misma, los tormentos, los engaños y el mal ejemplo que introduce en los hogares el empeñarse en que vivan unidos los seres que empiezan por no amarse y acaban por aborrecerse*⁷⁶¹.

En conclusion, Carmen de Burgos semble dire qu'il n'y a pas de différence entre une religieuse et une mariée ordinaire ; par conséquent si une religieuse peut « divorcer », rien ne s'oppose à ce qu'une non-religieuse puisse également divorcer.

La démonstration a peut-être réjoui les anticléricaux, mais il ne fait aucun doute que les bigots, bigotes et tout le clergé ont dû crier au blasphème, ce qui signifiait perdre une partie des lecteurs, voire l'arrêt de l'enquête.

Bien que Carmen de Burgos n'écrive pas explicitement qu'elle est favorable à une loi sur le divorce, puisqu'elle sous-entend qu'elle est neutre, son article « *El divorcio de las monjas* » est suffisamment explicite. De plus, Joaquin Dicenta dévoile indirectement que Carmen de Burgos est pour le divorce :

*Creo el divorcio tan necesario, mientras exista el matrimonio, como la quinina mientras existan las calenturas. Claro que sería mejor suprimir las calenturas y el matrimonio; a ello se llegará. Mientras se llega estoy, con los médicos, por la quinina, y con usted, por el divorcio*⁷⁶².

⁷⁵⁹ *Ibid.*

⁷⁶⁰ *Ibid.*

⁷⁶¹ *Ibid.*

⁷⁶² *Ibid.*, p. 37.

Nous avons analysé les 53 réponses des personnalités (dont Carmen de Burgos) : 45 sont des hommes et 8 sont des femmes. Parmi les 53 réponses nous trouvons 35 réponses « favorable » à l'instauration d'une loi sur le divorce, 7 « contre » et 11 « sans réponse ». Si nous analysons les réponses des 8 femmes, nous avons 4 réponses « favorable », 3 « contre » et 1 « sans réponse ». Les réponses féminines ne représentent que 15.09 % des réponses, alors que les hommes représentent 84.91 %, par conséquent les réponses des personnalités féminines ne sont pas représentatives. Ce que nous ne savons pas c'est le nombre de femmes sollicitées par Carmen de Burgos et qui elles étaient.

Nous avons les réponses d'écrivaines dont trois « féministes » célèbres. Parmi ces trois « féministes » : une ne répond pas, et les deux autres sont contre une loi sur le divorce on peut donc affirmer que, pour cette enquête, Carmen de Burgos n'avait pas d'alliées « féministes ». Si la position de María Echarrri ne surprend absolument pas et celle de Jimeno de Flaquer très peu non plus, celle de Pardo Bazán déconcerte par son manque d'audace qui n'est pas à la hauteur de sa réputation de féministe. Carmen de Burgos devait en tirer les conclusions et chercher d'autres alliées plus téméraires.

Si nous nous focalisons sur les quatre réponses « favorable », hormis Carmen de Burgos, une seule l'est sans restrictions : Eva Martínez Daza, car Consuelo Rey préfère réformer le mariage et la Vizcondesa de Barrantes émet une restriction pour les couples avec enfants. Carmen de Burgos ne devait pas non plus s'attendre à trouver des alliées parmi ces femmes.

En ce qui concerne les 45 hommes, nous trouvons 31 réponses « favorable » à l'instauration d'une loi sur le divorce, 4 « contre » et 10 « sans réponse ». Par conséquent, 68.89 % des hommes qui ont répondu sont favorables à l'instauration d'une loi sur le divorce, ce qui est un encouragement car ce sont les hommes qui font les lois.

Nous pouvons donc synthétiser les 42 réponses (53 réponses moins les 11 qui n'ont pas répondu) de personnalités qui se sont exprimées, en laissant de côté les non-réponses :

	Favorables au divorce		Contre le divorce	
	Nombre	% sur 42 réponses	Nombre	% sur 42 réponses
Femmes	4	9.52	3	7.15
Hommes	31	73.81	4	9.52
Total	35	83.33	7	16.67

La majorité des personnalités est donc favorable au divorce.

Nous allons maintenant analyser les réponses des lecteurs.

4.1.2. Les lecteurs

Nous avons 43 réponses de lecteurs : 16 femmes et 27 hommes. Comme nous l'avons déjà noté, Carmen de Burgos aime favoriser les discussions entre lecteurs dans sa colonne. Suite aux publications des lettres de C.V. de P. et Francisco Durante il y aura des réactions, favorables et défavorables.

Carmen de Burgos publie la lettre de Daria Bünsen⁷⁶³ (avant le 7 janvier 1904). Celle-ci ne cache pas son refus du divorce. Elle est contre les propos de C.V. de P. :

*No sé quién será su servidora C.V. de P., pero desde luego puedo adivinar que ni ha nacido para mujer, ni merece serlo. Claro es que me refiero a la apasionada partidaria del divorcio, que quiere que todos paguen las culpas de ella o de él, sea quien sea*⁷⁶⁴.

Elle feint d'interroger C.V. de P. mais peut-être est-ce tout simplement Carmen de Burgos qu'elle interroge, car elle comprend bien que C.V. de P. a l'appui de Carmen de Burgos :

⁷⁶³ Nous ne connaissons pas la véritable identité des lecteurs : "Ahí va, señora Colombine, mi nombre y mi domicilio, esperando como afirma que para el público guarde el incógnito" *Ibid.*, p. 103.

⁷⁶⁴ *Ibid.*, p. 100.

¿No le parece a esa señora y a usted, que la apoya, que esas cosas, aun teniendo razón, no debe proponerlas nunca la mujer, porque si no se olvida de su sexo, llamado ciertamente a más altos fines y a más elevadas virtudes, debe poseer conformidad, si es desgraciada, y callar cuidadosamente su falta si es culpable, para no perder siquiera esa pública honestidad, que valiera más difundir, ya que tan maltrechas están las íntimas existencias del pudor y de la honra⁷⁶⁵ ?

Nous notons que les propos de Daria Bünsen sont très violents :

Ellas y ellos, todos los que piden el divorcio, o son unos insensatos, neurasténicos e histéricas, o son seres depravados, que merecen se les fustigue para que, ya que no aportan a la sociedad ningún átomo de bondad y pureza, al menos no entrometan en el ambiente común, con escándalo, y hasta con sus dejos de escuela, el virus de una prostitución sorda y verdaderamente aborrecible⁷⁶⁶.

Elle aimerait d'ailleurs voir cesser l'enquête : « *Señora Colombine, no se pueden publicar esas cosas; eso acusa, por lo menos, una ligereza, que en usted, que es amable, es disculpable, pero no es sana⁷⁶⁷* », et défie Carmen de Burgos de publier sa lettre : « *Ya sé que estas líneas no aparecerán en las columnas del Diario Universal⁷⁶⁸* [...] ».

Le 7 janvier 1904 Dolores Fernández, qui elle est favorable à une loi sur le divorce, répond à Daria Bünsen :

*A la señora doña Daría Bünsen he de decirla que es mujer y ha nacido para serlo. ¿Por qué no ha de proponer una mujer una medida que puede ser salvadora para muchas?
Si esa señora es desgraciada debe callar; ¿por qué? Al contrario, debe decirlo, porque la desgracia es un buen vehículo para hundirse en el abismo, y si se hunde, que al menos tenga la disculpa de su desgracia. Hay necesidad de que nos acostumbremos a pensar lo mismo en privado y en público. Si la señora de P. es la culpable y no la desgraciada, bastante es su desdicha; pero hay que reconocer que es discreta pidiendo el establecimiento del divorcio, precisamente para eso, para dejar de ser culpable. Sí, seremos unas neurasténicas las que pedimos, clamamos por el divorcio; pero no se nos tachará de hipócritas, que con aparentes vestimentas de santidad, ocultamos el odioso pecado de traicionar los juramentos que pronunciamos ante el altar⁷⁶⁹.*

⁷⁶⁵ *Ibid.*

⁷⁶⁶ *Ibid.*

⁷⁶⁷ *Ibid.*, p. 100.

⁷⁶⁸ *Ibid.*

⁷⁶⁹ BURGOS, Carmen de, *El divorcio en España, Op., Cit.*, p. 103.

Dolores Fernández dit être d'accord avec F. Durante et C.V. de P., mais elle répond plus particulièrement à F. Durante :

Como dice muy bien el notable cronista Sr. Durante en su crónica El Club del divorcio, la creación de este Club ha caído entre nosotras las señoras mujeres como agua de Mayo en tierra, necesitada de bienhechora lluvia. El caso no es para menos, mi respetable señora Colombine. Pero como el exquisito escritor hace algunas preguntas en son de duda, voy a ver si puedo responder las preguntas, para que las dudas desaparezcan⁷⁷⁰.

Elle insiste sur l'originalité du contrat de mariage : « *Sí, Sr. Durante: se trata de eso, se trata de la rescisión del contrato de matrimonio, ya que un contrato es, y el único que se celebra a perpetuidad⁷⁷¹ [...]* ». Puis il s'en suit toute une théorie sur la question de savoir si une personne peut aimer plusieurs fois en s'appuyant notamment sur le cas des veuves. Elle refuse qu'on dise que les adeptes du divorce sont incapables de se marier par amour :

Las señoras que pedimos el divorcio, hemos podido haber amado a nuestros maridos; pero ¿y si éstos se han hecho indignos de nuestro amor? ¿Y si éstos han profanado con sus mancebas algo más que el hogar conyugal, y la venda se ha caído de los ojos y el alma ha recobrado su imperio de dignidad? ¿Qué debemos hacer entonces? ¿Resignarnos? ¿Callarnos? ¿Besar la mano del amo que nos da el latigazo? ¿Son ustedes los amantes de la libertad, y quieren, para nosotras las mujeres, una odiosa esclavitud que repugna toda honrada conciencia? Hay muchas, infinitas mujeres, que van al matrimonio amando a sus esposos⁷⁷².

Elle justifie les mariages sans amour en incriminant les hommes : « [...] *pero hay muchas que van sin amarlos, porque aquí, en España, ustedes los hombres nos han enseñado a creer que la única carrera de la mujer es el matrimonio, y en éste la mujer ha encontrado un modus vivendi⁷⁷³.* » Nous trouvons également une lectrice habitant Ciudad Rodrigo (Province de Salamanque) dont la lettre est publiée sous le nom de Farinata. Cette lectrice est contre une loi sur le divorce. Elle répond aux lettres de C.V. de P. et F. Durante et incite les lecteurs et lectrices à réagir :

⁷⁷⁰ *Ibid.*, p. 101.

⁷⁷¹ *Ibid.*

⁷⁷² *Ibid.*, p. 102.

⁷⁷³ *Ibid.*

Creyendo que se trataba de una inocentada, señora Colombine, al publicar en el Diario Universal del 28 del pasado Diciembre la carta de una señora que se muestra decidida partidaria de la creación de un Club de matrimonios mal avenidos, no escribí a usted aquel mismo día; pero al leer el notable artículo del Sr. Durante, que parece que lo toma en serio, no puedo menos de suplicar a todos mis compatriotas que expongan su opinión en este asunto, de tan capital interés para la mujer española⁷⁷⁴.

Elle « recrache » le discours très stéréotypé des catholiques :

*[...] con el divorcio se destruye, juntamente que con la moral y la religión, la familia, y, por lo tanto, la sociedad
[...] la dignidad de la mujer, queda muy malparada. De la tristísima situación de los pobrecitos hijos no quiero tratar en este lugar, para que no broten las lágrimas de los hermosos ojos de mis sensibles lectoras⁷⁷⁵.*

Les arguments de cette lectrice sont pour le moins surprenants :

[...] No negaré que existen maridos con los cuales se hará insoportable la vida; también es evidente que algunas esposas convierten el hogar doméstico en un infierno; pero cuando esto suceda, me parece mejor que, armados de paciencia, abnegación y tolerancia, esperemos resignados a que Dios se sirva cortar el estrecho lazo del matrimonio con la muerte de uno de los cónyuges⁷⁷⁶.

Ce type de propos, qui ne semble pas très « catholiques », fait réagir les lecteurs. En publiant la lettre de Farinata, Carmen de Burgos agit en stratège. Comme elle ne veut pas répondre elle-même à cette dame, elle le fait par lectrice interposée. C'est donc Esperanza Castro qui répond à Farinata :

*[...] hay que discutir lo que dice Farinata, porque lo dicho por otras personas lo ha contestado ya, y muy bien, en mi juicio, Dolores Fernández.
[...] Y es además mucho más moral vivir legalmente con el ser a quien se ama, que desear la muerte del que se aborrece, esperando resignados a que Dios se sirva cortar el estrecho lazo del matrimonio con la muerte de uno de los cónyuges. ¡Qué horror!⁷⁷⁷*

Esperanza Castro salue le courage de Carmen de Burgos :

⁷⁷⁴ *Ibid.*, p. 104.

⁷⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁷⁶ *Ibid.*

⁷⁷⁷ *Ibid.*, p. 107.

Este asunto, señora Colombine, está dando juego, y hay que darle gracias, porque con su independencia y valentía aborda esta cuestión, de tan palpitante interés siempre, porque encierra la suerte de muchos seres y es un problema que urge resolver⁷⁷⁸.

Cette lectrice est favorable au divorce et, comme celui-ci n'existe pas en Espagne, elle refuse de se marier. Elle tient à s'exprimer sur la religion en rappelant aux femmes l'attitude de l'Eglise vis-à-vis d'elles :

[...] por lo que se refiere a la religión, yo no conozco otra, ni quiero, que la católica; pero ante cuestión tan trascendental como la del divorcio, y cuando se saca a plaza la religión diciendo que se la ofende y que se la destruye, será bueno que las mujeres sepan qué concepto tienen de nosotras los más eximios Santos Padres de la Iglesia católica. Sabido es que en el Concilio provincial de Macon se discutió con la mayor gravedad si las mujeres tenían alma. San Juan Crisóstomo asegura que la mujer es enemiga de la amistad, naturaleza del mal, peligro doméstico. Las palabras de San Jerónimo son éstas: La mujer es camino de la injusticia y picadura de escorpión. ¿Quieren ustedes más, mis queridas colegas? Pues aún se podrían citar innumerables piropos de los Santos Padres para nosotras que, por lo visto, queremos continuar esclavizadas al matrimonio para dar la razón a los venerables santos continuando siendo peligro doméstico y picadura de escorpión para el pobrecito marido⁷⁷⁹.

Nous avons également une dénommée Clara Y., favorable au divorce, qui répond elle aussi à Farinata :

Muy señora mía: Habiendo leído la carta que se publicó anoche en el Diario Universal, y comprendiendo que la autora de ella no es partidaria del Club de matrimonios mal avenidos, y que en su carta parece quiere darnos una lección de moral, me parece digno protestar contra algunas cosas que en ella escribe. Dice Farinata que con el divorcio se destruye la moral, la religión, la familia y también la sociedad y que la dignidad de la mujer queda malparada, y nos aconseja que debemos armarnos de paciencia, abnegación y tolerancia hasta que Dios se sirva cortar el estrecho lazo del matrimonio con la muerte de uno de los cónyuges. ¡Alto ahí! Protesto, protesto con toda el alma, y lo mismo creo harán aquellas que desde el día que se desposaron no encontraron en el mundo más que amargas y sinsabores⁷⁸⁰.

Comme nous pouvons le constater, les propos stéréotypés de Farinata font réagir, confirmant ainsi qu'il y a aussi un nombre important de femmes qui refusent

⁷⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁷⁹ *Ibid.*, p. 108.

⁷⁸⁰ *Ibid.*, p. 109.

l'endoctrinement religieux d'abnégation, de patience et de résignation. Carmen de Burgos a donc l'appui de femmes anonymes, qui sont aussi ses lectrices.

Clara Y. rejette également le faux prétexte du sort des enfants pour refuser l'instauration du divorce, car comme elle le fait si bien remarquer : « *Además, no todas tienen hijos*⁷⁸¹ », et rappelle comment la plupart des mariages se déroulent :

*[...] y también por desgracia en la sociedad hay muchos matrimonios que se casan por el interés, y a veces de los padres, sin que la hija sienta cariño hacia el hombre con quien se va a unir. Y si encima el marido no la ama, ¿qué es el matrimonio para la mujer?*⁷⁸²

Elle montre aussi l'inéluctabilité d'une loi sur le divorce : « *Pues no siendo por el divorcio, aquella es desgraciada y no hay salvación ninguna*⁷⁸³ ». Clara Y. tient également à casser un mythe dans lequel on enferme les femmes : « *[...] pero hay que desengañarse, que los hijos no le quitarán del todo los sufrimientos a una mujer*⁷⁸⁴ ». Elle termine sa lettre en incitant toutes les mal-mariées à s'engager :

*Yo opino que el deseo de que sea admitido el divorcio en España debe tenerlo toda mujer que en su matrimonio no sea feliz y que tenga amor propio y dignidad. Por último, doy un viva al Club de matrimonios mal avenidos, y también a todas aquellas que trabajen con ese fin*⁷⁸⁵.

Comme nous venons de le voir, le sujet du divorce fait réagir. Les lecteurs, et notamment les lectrices, se répondent et s'interpellent, ce qui donne un côté très interactif au journal. Cette enquête permet également à Carmen de Burgos de mieux connaître ses alliés, ainsi que les arguments des adversaires du divorce pour mieux les combattre.

Parmi les 43 réponses de lecteurs publiées dans *El divorcio en España*, nous avons 30 réponses favorables et 13 réponses défavorables. Nous avons repris pour chaque

⁷⁸¹ *Ibid.*

⁷⁸² *Ibid.*

⁷⁸³ *Ibid.*, p. 109-110.

⁷⁸⁴ *Ibid.*, p. 110.

⁷⁸⁵ *Ibid.*

catégorie les arguments qui reviennent le plus souvent dans les lettres des lecteurs, lectrices. Voici d'abord les arguments de ceux qui sont favorables au divorce :

« Pour une loi sur le divorce »

Selon certains lecteurs, les peuples civilisés considèrent le mariage comme un contrat, et non pas comme un sacrement. Ces peuples ont donc instauré une loi sur le divorce :

Las leyes civiles de casi todos los pueblos de la tierra, considerando el matrimonio como un simple contrato bilateral, han consignado en sus Códigos el derecho al divorcio por diferentes causas y en todas sus consecuencias, y hoy disfrutan de él las naciones más civilizadas, cristianas y algunas católicas⁷⁸⁶.

Pour les régénérationnistes suivre l'exemple de l'Europe est une des solutions aux problèmes de l'Espagne, par conséquent comme le dit un lecteur : « *se impone el divorcio en España si hemos de europeizarnos⁷⁸⁷* ».

D'autres soulignent que si l'Eglise considère le mariage comme un sacrement indissoluble, la solution pourrait être l'usage du mariage civil qui existe en Espagne, mais, comme le fait remarquer un lecteur : « [...] *en España los matrimonios puramente civiles son escasísimos, pues las familias y las propias interesadas se niegan a eso⁷⁸⁸* ».

Selon certains lecteurs, les mariages civils ne sont que des contrats entre deux personnes, par conséquent : « *El Estado debe conceder esta libertad a los matrimonios civiles, pues nada compromete con eso, y, además, debe servirle de argumento que los pueblos más cultos y adelantados lo tienen impuesto⁷⁸⁹* ».

Pour certains, la loi sur le divorce serait saine et éviterait bien des hypocrisies :

Creo que en algunos casos es hipocresía invocar nuestra religión como principal arma en contra, puesto que también prohíbe a los casados faltar a la debida fidelidad, a pesar de lo cual, continuamente sabemos de muchos que, no encontrando en sus hogares la soñada dicha, con más o menos razón, buscan fuera de ellos consuelo a sus disgustos, con grave perjuicio, en ocasiones, del

⁷⁸⁶ *Ibid.*, p. 126 - H. Alcalde.

⁷⁸⁷ *Ibid.*, p. 98 – Juan Pérez.

⁷⁸⁸ *Ibid.*, p. 118 – Antonio Jimeno Caridad.

⁷⁸⁹ *Ibid.*, p. 118 – Antonio Jimeno Caridad.

*porvenir de sus familias. ¿No sería más moral que pudieran romper sus cadenas aquellos que las encuentran demasiado pesadas, creándose legalmente lazos más suaves? Los que por consecuencia del divorcio se encontrarán libres y sus convicciones religiosas les impidieran contraer nuevas nupcias, podrían permanecer del mismo modo, como ahora hacen muchos viudos y viudas, que por diferentes razones no quieren volver a casarse*⁷⁹⁰.

Selon ce raisonnement, le divorce serait salubre pour un bon nombre de foyers :

*Creo que el divorcio caería como rocío bienhechor en muchos hogares, donde la mujer vive a veces en continuo martirio*⁷⁹¹.
*Para éstos, no solamente creo es una verdadera justicia, sino una necesidad imperiosa, a fin de evitar males mayores, la aplicación del divorcio; pues no hemos de creer a nadie tan malo que niegue a la criatura que sufre y padece un remedio con que salvarse, de la misma manera que se dan al enfermo las medicinas para su curación. El divorcio es un remedio para un mal extremo*⁷⁹².

Certains aiment à rappeler que ce n'est pas parce qu'une loi sur le divorce serait instaurée que celui-ci deviendrait obligatoire :

*Claro está que el divorcio no se ha hecho para los matrimonios que viven felices, disfrutando la paz y goces de la familia. El divorcio se ha hecho para los matrimonios mal avenidos, para los esposos que no pueden sufrirse, que viven en un estado continuo de hostilidad*⁷⁹³.

Des lecteurs signalent l'incongruité des mariages entre enfants alors que le divorce n'existe pas en Espagne, certains demandent même :

*Debía en absoluto prohibirse que en nuestro sexo se llevara a efecto el matrimonio antes de los veintitrés años; pues la que ha sido educada con retraimiento, es una niña sin experiencia casi antes de esa edad; así que, cuando se verifica a los diez y siete o diez y ocho años, se suelen tocar luego las consecuencias de ello y se hace a una mujer desgraciada*⁷⁹⁴.

Les lecteurs, et surtout les lectrices, dénoncent les injustices faites aux femmes dans le cadre du mariage, comme par exemple :

⁷⁹⁰ *Ibid.*, p. 127 – Fe Alis.

⁷⁹¹ *Ibid.*, p. 124 – Rosa Torre.

⁷⁹² *Ibid.*, p. 131 – Alberto Castro Girona.

⁷⁹³ *Ibid.*

⁷⁹⁴ *Ibid.*, p. 132 – Andrea Gómez.

*Cuando un hombre repudia con justicia a su esposa, la sociedad aplaude; cuando una esposa, cansada de sufrir en silencio infidelidades que arrastran a su esposo a ultrajarla y en ocasiones hasta calumniarla, cuando se ve maltratada de palabra y obra y se queja, la sociedad la censura. ¡Cuántas desdichadas mueren de dolor en un rincón, por no ser tras de víctimas culpadas!*⁷⁹⁵

Et selon certains lecteurs, seule une loi sur le divorce pourrait mettre un terme à ces injustices :

*[...] la implantación en España de la ley del divorcio, como lo está en Francia y otros muchos países. Considero a esa ley la de la igualdad y la más justa de todas las que se han implantado desde el principio del mundo, por ser la redentora del bien sobre la mayor parte de los grandes males que corroen nuestra sociedad hoy*⁷⁹⁶.

Les lecteurs favorables au divorce questionnent les réfractaires qui mettent en avant les enfants pour refuser une loi sur le divorce. Y-a-t-il des enfants qui valent plus que les autres ?

*[...] pero, ¿es, por ventura, menos anormal la situación de los vástagos que quizá tenga alguno de los cónyuges después de su amigable separación, hoy muy frecuente, y de la unión, también amigable, con otra persona? ¿Es acaso menos pernicioso el ejemplo que los matrimonios mal avenidos dan a sus hijos, entablado continuas reyertas y viviendo en un perpetuo escándalo? No; ni ésta ni ninguna otra razón justifican la enemiga de algunos elementos a la inmediata implantación del divorcio, que es, en los tiempos que corren, una verdadera necesidad*⁷⁹⁷.

Ils ne nient pas pour autant que les enfants puissent souffrir de la situation du divorce.

⁷⁹⁵ *Ibid.*, p. 132 – Leonor Ferrer.

⁷⁹⁶ *Ibid.*, p. 134 – Gumersindo Romero.

⁷⁹⁷ *Ibid.*, p. 135 – Enrique de Cardenas y Moya.

Voyons maintenant les arguments des détracteurs du divorce :

« Contre une loi sur le divorce »

Tout comme c'était le cas pour les réponses des personnalités, la plupart des réponses des lecteurs défavorables au divorce sont des réponses stéréotypées. Contrairement à ceux qui sont favorables au divorce et qui veulent s'eupéaniser, certains lecteurs défavorables au divorce préfèrent le renfermement de l'Espagne : « *Porque el divorcio esté implantado en varias naciones extranjeras, no es una razón para que se establezca en España, pues tenemos que salirnos de la costumbre de que el sello extranjero acredita las marcas*⁷⁹⁸. » Pour eux le mariage n'est pas un contrat, mais un sacrement que l'homme n'a pas le droit de dissoudre :

*Consideremos ahora el divorcio bajo el punto religioso. Todos sabemos que el matrimonio fue instituido por el Señor, primero como contrato, en las personas de Adán y Eva, cuando gozaban de las delicias del Paraíso; y más tarde Jesucristo lo elevó a sacramento al venir al mundo a predicar la religión cristiana. Es, pues, para nosotros contrato y sacramento, siendo las tres condiciones esenciales del último la unidad, la indisolubilidad y la legitimidad. Es evidente que la ley de la indisolubilidad del matrimonio descansa en la naturaleza de Dios, en la del hombre y en la de la sociedad civil*⁷⁹⁹.

[...] *el matrimonio, antes de ser un sacramento y contrato religioso, y mucho antes de ser un contrato civil, es un contrato natural, y precisamente por ese su carácter originario, el matrimonio es indisoluble*⁸⁰⁰.

Ceux qui refusent le divorce certifient que les enfants des divorcés seront malheureux, culpabilisant ainsi ceux qui souhaitent cette loi. Pour eux, la femme doit se comporter comme une bonne catholique et apprendre à se résigner de son sort :

La cristiana católica no tendrá ni otro amor ni otra ley que la que le permitan sus creencias; si se equivoca en la elección de compañero se consolará con sus hijos, si los tiene, y si no los tiene, con la satisfacción del deber cumplido, y

⁷⁹⁸ *Ibid.*, p. 132 – Antonio Vázquez de la Torre.

⁷⁹⁹ *Ibid.*, p. 110 – María Dolores Torres.

⁸⁰⁰ *Ibid.*, p. 115 – Eduardo Martínez Balsalobre – Presbitero.

*dejará que el vulgo la juzgue como quiera; su conciencia, limpia de toda mancha, la dará valor para esperar con calma la muerte*⁸⁰¹.

La résignation revient dans plusieurs réponses de lecteurs :

*La mujer, al divorciarse, además de quedar ridiculizada, pierde mucho en su honor, pues raro es el que echa la culpa de la separación al hombre, fundándose en que la mujer, y no les falta razón, tiene, o debe tener, el deber de resignarse y sufrir las genialidades de su esposo*⁸⁰² [...].

Et c'est à la femme de faire en sorte que son mari reste, ce qui sous-entend qu'elle est à l'origine de la mésentente du couple : « [...] *y atraerle, con medios que a, la mujer virtuosa siempre sobran, a la senda del honor y al cumplimiento de los compromisos que el día de sus bodas contrajo y juró cumplir al pie de los altares*⁸⁰³ ».

Certains accusent même les femmes de changer de comportement une fois mariée :

*Continúe la mujer española siendo como hasta ahora ha sido, y con justicia, la heroína del amor, y al mismo tiempo aconsejo a las madres que, para evitar las desavenencias matrimoniales, den una especial educación a sus hijas, a fin de que éstas, saliendo de lo general hoy día, se presenten a sus pretendientes tal y como ellas son, a fin de que nunca se pueda decir que la mujer es una de novia y otra de esposa*⁸⁰⁴.

Nous remarquons qu'hommes et femmes ne remettent jamais en cause le comportement de l'homme, comme si l'échec du mariage était dû exclusivement à la femme.

Nous avons analysé les réponses des 43 lecteurs, lectrices : 16 sont des femmes et 27 sont des hommes, par conséquent les réponses des femmes représentent 37.20 % des réponses et celles des hommes 62.80 %. Dans ces réponses nous avons 30 réponses favorables au divorce et 13 réponses défavorables. Parmi les réponses favorables il y a 12 femmes et 18 hommes, alors que parmi les réponses défavorables nous avons 4 femmes et 9 hommes. Si nous analysons uniquement les 16 réponses des femmes : 75 % sont favorables au divorce contre 25 % défavorables. En ce qui concerne les 27

⁸⁰¹ *Ibid.*, p. 123 – Ventura Quintana.

⁸⁰² *Ibid.*, p. 136 – A. de Mirabal.

⁸⁰³ *Ibid.*

⁸⁰⁴ *Ibid.*, p. 132 – Antonio Vásquez de la Torre.

réponses des hommes : 66.67 % sont favorables et 33.33 % sont contre. Prenons maintenant la globalité des 43 réponses des lecteurs :

	Favorables au divorce		Contre le divorce	
	Nombre	% sur 43 réponses	Nombre	% sur 43 réponses
Femmes	12	27.9	4	9.30
Hommes	18	41.87	9	20.93
Total	30	69.77	13	30.23

Nous pouvons en conclure que 69.77 % des lecteurs et lectrices sont favorables à l'instauration d'une loi sur le divorce, contre 30.23 %, ce résultat devait plaire à Carmen de Burgos.

Analysons maintenant la totalité des réponses exprimées⁸⁰⁵ et publiées dans *El divorcio en España* : 42 personnalités (y compris Carmen de Burgos) et 43 lecteurs, soit 85 réponses au total :

	Favorables au divorce		Contre le divorce		Réponses exprimées	
	Nombre	% sur 85 exprimés	Nombre	% sur 85 exprimés	Nb total	% sur 85 exprimés
Femmes	16	18.82	7	8.23	23	27.05
Hommes	49	57.65	13	15.30	62	72.95
Total	65	76.47	20	23.53	85	100

⁸⁰⁵ Nous excluons les 11 « non-réponses ».

Nous remarquons que l'enquête de Carmen de Burgos présente un bon équilibre entre les réponses exprimées : 42 personnalités et 43 lecteurs.

Il ne fait donc aucun doute que plus de la majorité des Espagnols était favorables au divorce comme le prouve le panel étudié. Néanmoins la puissance de l'Eglise, la puissance économique (bourgeoisie et caciquisme) qui avaient besoin de la stabilité des unions, et le peu de courage politique (politique qui était entre les mains des puissants), freinaient le changement que la population appelait de tous ses vœux.

Nous pouvons dresser un tableau sur les différences fondamentales entre les deux groupes :

Favorable à une loi sur le divorce	Défavorable à une loi sur le divorce
Ouverture sur l'Europe.	Repli sur l'Espagne.
Le mariage doit être considéré comme un contrat.	Le mariage doit être considéré comme un sacrement.
Il faudrait se marier civilement.	Il faudrait se marier religieusement.
Les enfants des divorcés ne souffriraient pas plus que les enfants illégitimes dont les parents ne peuvent se remarier. Le divorce et un remariage seraient plus salutaires à tous et beaucoup moins hypocrites.	Les enfants des divorcés souffriraient si leurs parents divorçaient. Il vaut mieux qu'ils vivent dans un foyer où règne la désunion. Les enfants illégitimes n'ont pas d'existence légale donc ces enfants n'existent pas.
La femme ne doit pas être seulement considérée comme une mère. Elle doit pouvoir refaire sa vie pour trouver le bonheur.	La femme n'a pour seule fonction que celle de la maternité. Elle doit se résigner et accepter de vivre avec son tourmenteur pour sauver les apparences.

Comme nous pouvons le constater, nous avons deux visions de l'Espagne complètement inconciliables qui ne feront que s'accroître aux cours des années qui suivront. Les progressistes verront aboutir leurs revendications pendant la Seconde République,

tandis que les obscurantistes ne les accepteront pas, ce qui comme nous le savons, aboutira à la Guerre Civile Espagnole.

4.1.3. Commentaires de Carmen de Burgos

Pour Carmen de Burgos le divorce doit être considéré sous trois aspects différents : religieux, moral et politique.

D'un point de vue religieux :

Elle souligne la difficulté de l'Eglise à se mettre d'accord sur le divorce. Elle fait un petit rappel historique pour montrer les divergences de l'Eglise sur le divorce. Elle rappelle que lors de la séparation des Eglises d'Orient et d'Occident, alors que l'Eglise grecque (orthodoxe) acceptait le divorce, l'Eglise romane le refusait, en l'acceptant toutefois pour les puissants, mais de manière déguisée sous forme de nullité du mariage. Carmen de Burgos insiste sur cette subtilité car, alors que la nullité suppose un vice de forme du mariage, le divorce est une rupture du mariage. Comme nous l'avons vu précédemment certains lecteurs pointent du doigt cette injustice vis-à-vis des plus pauvres qui ne peuvent divorcer.

Carmen de Burgos affirme que malgré les différences d'approche du problème tous les dogmes religieux (y compris le catholique) acceptent la séparation mais empêchent le remariage, car les époux même séparés sont considérés spirituellement mariés. Elle constate qu'alors que les pays protestants acceptent le divorce les catholiques ne veulent même pas discuter du sujet. Elle ironise : « *El asunto queda reducido a una cuestión de conciencia: si las leyes permiten el divorcio el creyente no acudirá nunca a él, y tendrá ocasión de merecer doblemente por la sumisión voluntaria*⁸⁰⁶ ».

⁸⁰⁶ *Ibid.*, p. 139.

D'un point de vue moral :

Selon Carmen de Burgos, le divorce d'un point de vue moral présente beaucoup d'avantages. Elle précise qu'elle est tout à fait d'accord avec les remarques de certains lecteurs: « *Los esposos que se amen no se separarán nunca, permítanlo o no las leyes ; eso es indudable*⁸⁰⁷ », mais elle leur pose la question : « *¿Qué si después de haberse amado pueden aborrecerse*⁸⁰⁸? », et leur répond instantanément que l'expérience montre que cela arrive fréquemment, par conséquent : « *Los cuerpos no deben estar unidos si los espíritus se repelen*⁸⁰⁹ ».

Elle dénonce la situation des mariés dans un pays qui n'admet pas le divorce : les époux qui sont « moralement divorcés » se trahissent, se détestent et peuvent aller jusqu'au crime. Selon elle : « *Es horrible el hogar de dos seres que se aborrecen y que saben que sólo la muerte puede separarlos*⁸¹⁰ », ce qui est une façon de répondre aux lecteurs, lectrices qui ont la même opinion que Farinata.

Carmen de Burgos réitère ce qu'elle a souvent dit : tant qu'il n'existe pas le divorce en Espagne il serait absurde de condamner l'adultère, puisque la loi ne laisse pas d'autre solution en cas de désamour. En contrepartie, elle accepte la notion d'adultère lorsque le divorce est possible, et se montre elle aussi intraitable : « [...] *la pena debe ser severísima*⁸¹¹ ». Mais elle affirme que tant que la loi ne permet pas le divorce, la trahison est une conséquence logique car : « *No todo los seres humanos tienen bastante voluntad para ser heroes o martires*⁸¹² ».

D'un point de vue politique :

Elle souligne que les objections sont souvent d'ordre familial, car si le divorce permet la dissolution du premier mariage et donne la possibilité d'en former un deuxième, certains considèrent qu'il règnera un véritable désordre dans les familles, notamment avec les enfants. Mais sa position est diamétralement opposée. Pour elle au contraire, la

⁸⁰⁷ *Ibid.*

⁸⁰⁸ *Ibid.*

⁸⁰⁹ *Ibid.*

⁸¹⁰ *Ibid.*, p. 139.

⁸¹¹ *Ibid.*

⁸¹² *Ibid.*

loi sur le divorce protégerait mieux les enfants et leur éducation serait meilleure auprès du conjoint « innocent » que dans un foyer où règnent la haine et les offenses.

D'autre part, elle aime souligner l'hypocrisie de la société, car elle affirme qu'aujourd'hui la séparation des parents a les mêmes effets sur les enfants que pourrait avoir le divorce. La seule différence, qui est en défaveur à la séparation, c'est que la séparation induit la notion d'adultère, alors que le divorce permet la stabilité dans un nouveau foyer légitime.

Le conjoint « innocent » serait également mieux protégé avec une loi sur le divorce. Il est clair que lorsque Carmen de Burgos évoque le conjoint « innocent » elle pense à la femme car elle dit :

Con divorcio o sin él, el abuso ha existido siempre. Entre los pueblos primitivos y entre los judíos, griegos y romanos, existía el repudio; el hombre, el señor, el fuerte, desechaba o esclavizaba a la mujer. En todo tiempo el fuerte tiraniza al débil cuando deja de amarlo, y es moral permitir la separación que pone término al martirio. El repudio disminuyó cuando cada mujer repudiada era una carga para el mando; y digo mujer, porque sólo el hombre tenía el derecho de repudio⁸¹³.

Elle passe ensuite en revue les différents pays où le divorce existe : l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis, la Suisse, la France, l'Autriche, la Hollande et cite également l'Amérique latine. Nous remarquons que tous ces pays ont des modalités différentes en ce qui concerne la loi sur le divorce. Par exemple en Angleterre, le divorce existe depuis 1859, il est facilité si un seul des conjoints est fautif, par contre si les deux le sont, la loi les oblige à poursuivre leur vie commune. En France, le divorce existe depuis 1884 et il est possible de divorcer par consentement mutuel, ou encore en Hollande, où la loi prononce le divorce après cinq années de séparation sans réconciliation. Cette énumération permet à Carmen de Burgos de relancer le débat et montrer qu'il n'existe pas qu'une seule et unique manière d'instaurer le divorce. Elle signale néanmoins que seuls l'Italie, le Portugal et l'Espagne n'acceptent pas le divorce alors qu'ils acceptent le mariage civil, montrant ainsi une certaine contradiction.

Maintenant que l'enquête est terminée, Carmen de Burgos s'autorise à donner son opinion sur le divorce :

⁸¹³ *Ibid.*, p. 140.

*El divorcio es un signo de progreso y está admitido en la mayoría de los países. El divorcio es conveniente a la sociedad y a la moral. Hay religiones que aceptan o que rechazan el divorcio y esto sólo depende de la conciencia del individuo, sin que interese al legislador*⁸¹⁴.

Elle termine sur une note d'espérance pour ses lecteurs, lectrices favorables au divorce : « *De nuestro plebiscito resulta que la opinión en España es favorable al divorcio, y es indudable que se establecerá entre nosotros como conquista de la civilización*⁸¹⁵. » Elle ajoute quelques notes en fin de page dans lesquelles elle dit regretter de ne pouvoir publier toutes les lettres, dont une remarquable de José María Macía qu'elle qualifie de « *tragicomedia* », ainsi que l'opinion de D. Miguel Cid Rey qui est contre le divorce.

4.1.4. Analyse globale des résultats

Nous avons fait une analyse rapide des résultats globaux de l'enquête pour vérifier la pertinence du panel étudié. Carmen de Burgos certifie avoir reçu 1782 réponses en plus de celles publiées dans son livre *El divorcio en España*. Parmi ces 1782 réponses, 1462 sont favorables au divorce et seulement 320 sont contre. Si nous ajoutons les 85 réponses exprimées dans le livre nous avons :

1527 (1462 + 65) réponses favorables et 340 (320 + 20) réponses défavorables, soit au total 1867 réponses. Ce qui donne les résultats suivant :

	Nombre de réponses	% sur 1867 réponses
Favorable	1527	81.79
Défavorable	340	18.21
Total	1867	100

⁸¹⁴ *Ibid.*, p. 142.

⁸¹⁵ *Ibid.*

Il est donc, comme l'affirme Carmen de Burgos, incontestable que l'opinion espagnole est favorable au divorce.

Si nous comparons ces résultats à notre panel :

	% sur 1867 réponses	% sur 85 réponses du panel
Favorable	81.79	76.47
Défavorable	18.21	23.53
Total	100	100

Nous notons que l'écart est minime, ce qui démontre que le panel des 85 réponses exprimées était assez représentatif de l'enquête globale. Néanmoins il ne nous est pas permis de faire une comparaison sur le pourcentage d'hommes ou femmes favorables ou défavorables au divorce, car Carmen de Burgos ne nous donne pas l'information. Nous ne pouvons par conséquent que lui faire confiance lorsqu'elle affirme : « [...] *puedo asegurar que las mujeres en España desean al divorcio. Muchos centenares de votos femeninos estuvieron en mayoría*⁸¹⁶, affirmation que nous acceptons étant donné les injustices que subissaient les femmes mariées.

4.1.5. Conséquences de l'enquête

Comme nous l'avons dit en introduction, l'enquête sur le divorce valut à Carmen de Burgos des ennuis avec les catholiques. Dans *El divorcio en España* elle fait part à ses lecteurs de l'attaque d'un prêtre :

⁸¹⁶ *Ibid.*, p. 42.

Un buen señor, que gasta faldas sin ser mujer, me censura agriamente en deslabazado y grotesco artículo de la Revista Benéfica Española. Es tan pobre de ingenio lo que el buen señor marqués de Siete Picos (muchos picos son) me dice, que no me tomaría la molestia de contestarle si no fuese por llamarle la atención hacia su injusticia, puesto que yo aún no he manifestado mi opinión. Aquí se trata sólo de una discusión, y como ya es sabido, “de la discusión sale la luz”. ¿Es que el Sr. de Picos teme a esa luz? ¡Vaya, una poquita más de lógica (aunque no se sepa el francés, como demuestra) conviene siempre al que toma los modestos pseudónimos de Trovador de la Virgen o de Cantor del Guadarrama! (Contestación a un suelto de la Revista Benéfica Española⁸¹⁷).

Elle raconte également cet épisode dans *Por Europa* :

Cuando mi campaña en favor del divorcio me atrajo el anatema de Nocedal y sus ridículos fariseos, un cura, no tonto, con pretensiones de poeta y de escritor, ansioso de notoriedad, fingiendo el fervor que no posee (un pillo muy largo, en una palabra), enamoradizo y descreído, bastante cínico por añadidura, fue uno de los que se mostraron más indignados de mi pecaminoso atrevimiento. Se firmaba Conde, Duque o Marqués de no sé cuántos picos, y vino a verme para conseguir de mí que le contestara en mi periódico; su objeto era dar ruido, que el Obispo agradeciera su defensa del matrimonio y le premiara con un destino⁸¹⁸.

L'épisode avec *El Siglo Futuro* est beaucoup plus connu car Carmen de Burgos l'a raconté elle-même à plusieurs reprises, comme par exemple dans *La Esfera* du 24 juin 1922 :

Con motivo de aquella campaña, El Siglo Futuro se metió conmigo en forma muy desabrida. No pude soportarlo, y me presenté en la redacción de El Siglo y pregunté por el director. Salió el redactor-jefe, y como se negase a darme explicaciones y a rectificar, le di de bofetadas. [...]. Suárez de Figueroa se quedó de una pieza al saberlo. Pero yo no me conformé con dar las bofetadas, y le escribí a D. Cándido Nocedal, que dirigía El Siglo Futuro, diciéndole que si no rectificaba, le iba a esperar a la puerta de la redacción con una zapatilla e iba a correrlo a zapatillazos por la calle. No sé si fue temor a que llevase a cabo la amenaza o galantería: ello es que El Siglo Futuro rectificó en un suelto bastante largo y expresivo para mí⁸¹⁹.

Dans une interview accordée à José Montero Alonso le 24 octobre 1931, elle donne quelques précisions sur la teneur des propos tenus par *El Siglo Futuro* : « Era, en efecto

⁸¹⁷ *Ibid.*, p. 106.

⁸¹⁸ BURGOS, Carmen de, *Por Europa*, Casa Ed. Maucci, Barcelone, 1906 p. 299.

⁸¹⁹ *La Esfera*, le 24/06/1922.

*un insulto, vergonzoso y lamentable*⁸²⁰» et nous apprend que le journal *El País* l'avait défendue. *El Motín* du 4 juin 1904 détaille l'événement en reprenant la version de *El País* :

"[...] - *Es que se trata de un asunto de honor. - El señor Nocedal no tiene... vamos, no sabe de eso, e insiste en no recibir a usted; puede entenderse usted conmigo - ¡Qué galante! Bueno... ¿Usted es redactor? ¡Responderá de lo que el periódico haya escrito! - Sí, señora. - Pues yo, fulana de tal, que me firmó Colombine, le digo a usted que insultar de ese modo a una mujer a quien ni aun se conoce es... el colmo de la bajeza y la cobardía. Mis escritos, del público son; júzuelos quien quiera como le plazca; mi persona, mi honor, son míos; no tolero que nadie los ultraje, aunque sea tan cobarde que ni se atreva a arrostrar mi presencia, como ese señor que se queda... Ahí dentro. [...] - Debiera usted sentir repugnancia de manchar sus manos escribiendo en ese papelucho impío, señora, y ¡qué cosas!*
*La ofendida, que fuera allí tan sólo a enterarse y a proceder con la corrección propia de su nacimiento y cultura, al verse de tal modo tratada, no se pudo contener; se sintió española, y tuvo la valentía loable de cruzar la cara del neaquel, que, sin decir palabra, se metió en el escondite del despacho*⁸²¹".

Ce à quoi le journaliste de *El Motín* ajoute: « *Pocas veces habrá estado mejor elegido rostro para dar una bofetada: un clerical insultador, cobarde y cochino*⁸²² », montrant ainsi son approbation.

27 ans après cette enquête Carmen de Burgos affirme : « *La campaña tuvo un eco formidable. Me llamaban la divorciadora [...] Hubo muchos que se metieron conmigo, naturalmente... [...] Gran campaña aquella... Un revuelto enorme, centenares de cartas*⁸²³... ».

Bien que Carmen de Burgos ait dû arrêter son enquête sur le divorce le 15 mars 1904, cela ne l'empêcha pas de continuer à militer à partir de *Diario Universal*. Dans le numéro du 16 avril 1904 elle choisit de traiter des sujets concrets tirés des faits divers. Elle raconte l'histoire d'un couple dont le mari inflige à sa femme des mauvais traitements et la séquestre. Elle le décrit ainsi : « *Es un hombre violento, animado por secretos impulsos, que detiene a su esposa y la maltrata; no es un marido celoso, la*

⁸²⁰ *Nuevo Mundo*, le 24/10/1931.

⁸²¹ *El Motín*, le 04/06/1904.

⁸²² *Ibid.*

⁸²³ *Nuevo Mundo*, le 24/10/1931.

*humildad de la mujer no justifica su crueldad*⁸²⁴», alors que l'épouse : « *Era la pobre mujer esclava sometida a todos los caprichos y brutalidades del amo*⁸²⁵ ». Malgré cette barbarie le mari ne sera puni que de trois ans, six mois et vingt-et-un jours de détention pour les coups et blessures, plus dix-sept ans, quatre mois et vingt-et-un jours de prison pour séquestration.

Carmen de Burgos, après avoir dénoncé la légèreté de la peine pour les coups et blessures, s'inquiète beaucoup plus du statut légal de cette femme que la loi ne protège pas et qui reste l'épouse de cet homme brutal : « *Su marido, al terminar la condena, puede recabar todos sus antiguos derechos; para evitarlo tendría ella que interponer la demanda de separación, lo que motivaría un nuevo pleito*⁸²⁶ ». Carmen de Burgos interpelle alors ses lecteurs :

*¿Se le considera rehabilitado al salir del presidio? En este caso podrían volver a unirse los esposos, lo que moralmente es una monstruosidad... Pero el matrimonio es indisoluble [...] el marido hasta la muerte, el cónyuge de la unión indisoluble que lleva atada a su cadena de presidiario la suerte de esa pobre señora, que ha de continuar con el nombre y los deberes de esposa de su verdugo*⁸²⁷.

Carmen de Burgos montre bien par l'exemple qu'elle cite, qui peut faire écho à certains lecteurs et lectrices, la nécessité et l'urgence d'une loi sur le divorce.

Le 23 septembre 1904, Carmen de Burgos revient sur le sujet du divorce, mais de manière détournée. Elle cite, selon son mode opératoire habituel, le divorce en France. Elle informe ses lecteurs de la parution de deux livres qui traitent du sujet. Il s'agit de *Dos Vidas*⁸²⁸ de Paul et Victor Margueritte (en faveur du divorce par consentement mutuel) et *Un divorcio*⁸²⁹ de Paul Bourget (contre le divorce).

Elle apprend à ses lecteurs que son enquête a fait des émules en France :

Tales son las dos obras que hoy llaman la atención en Francia. ¿Cuál es la buena? Esto es lo que se trata de averiguar y la importante revista quincenal Femina ha abierto un concurso para que los lectores den su opinión sobre el

⁸²⁴ *Diario Universal*, le 16/04/1904.

⁸²⁵ *Ibid.*

⁸²⁶ *Ibid.*

⁸²⁷ *Ibid.*

⁸²⁸ *Les deux vies*, livre paru en 1902.

⁸²⁹ *Un divorce*, paru en 1904, est le roman à thèse de l'académicien Paul Bourget, porte-parole des milieux catholiques traditionnels.

*divorcio, exactamente igual que lo hicimos nosotros en estas columnas hace algunos meses*⁸³⁰.

Et affirme que cette enquête en France ne fait pas de remous⁸³¹ :

*Femina es un periódico para señoras, y nadie protesta de este Concurso que tanta tempestad levantó en torno mío; ya daré a conocer el resultado del plebiscito, pues ya es sabida la discusión encarnizada de que es objeto este tema*⁸³².

Elle conclut son article en informant ses lecteurs de la parution de *El divorcio en España* : « *También, dentro de pocos días, cumpliendo la palabra empeñada con mis lectores, se pondrá a la venta el libro formado con las opiniones dadas sobre este asunto en las columnas del Diario Universal*⁸³³ ».

Le 2 novembre 1904 elle publie un très long article sur plusieurs colonnes sur Alfred Naquet, ce qui lui permet de reparler longuement du divorce. Nous apprenons ainsi que c'est à la suite de son enquête qu'elle est entrée en contact avec lui pour lui remettre un exemplaire de *El divorcio en España* et qu'il a jugé le livre très intéressant. Après que Naquet a raconté avec force détails comment il a réussi à faire voter la loi sur le divorce en France, Carmen de Burgos lui demande : « *¿Y cree usted que en España podrá conseguirse algo*⁸³⁴? ».

Mais si la réponse n'est pas séduisante, elle s'avère très pertinente : « *Desgraciadamente, creo que ha de tardar mucho tiempo, se necesitaría para ello uno o varios diputados decididos a que triunfassen libertad de cultos y república*⁸³⁵ ».

L'entretien avec Naquet se poursuit, et très stratégiquement Carmen de Burgos lui fait lever toutes les objections des réfractaires au divorce comme par exemple :

⁸³⁰ *Diario Universal*, le 23/09/1904.

⁸³¹ Selon l'enquête de *Femina*, Paul Bourget obtint auprès des lectrices la majorité relative avec 1557 voix contre 1505 voix pour les frères Margueritte. Ces résultats n'étaient pas en faveur de Carmen de Burgos. Nous ne savons pas si elle les a communiqués aux lecteurs de *Diario Universal* comme elle le promet.

⁸³² *Diario Universal*, le 23/09/1904.

⁸³³ *Ibid.*

⁸³⁴ *Diario Universal*, le 02/11/1904.

⁸³⁵ *Ibid.*

-La objeción más seria que se hace al divorcio, le dije, es la suerte de los hijos - ¡Oh! – repuso: - yo he demostrado en la Cámara francesa que es un error creer que se les perjudica. [...] crea usted que el divorcio, que impide la entrada del adulterio en los hogares, favorece a los hijos; la suerte de éstos, su interés, es el mismo que el de sus padres⁸³⁶.

Ainsi les réponses de Naquet lui permettent de légitimer son enquête et lever les doutes des ennemis du divorce.

Nous pouvons également saluer la finesse de Carmen de Burgos. Rappelons que Carmen de Burgos est séparée de son mari. Comme elle milite pour le divorce, ses détracteurs lui ont certainement reproché de militer à son profit. Elle amène habilement Naquet sur le sujet :

-Pero usted no necesita utilizarlo [el divorcio]- le dije, viendo la mirada de ternura que dirigía a su esposa. [...] – He sido casado dos veces – me dijo [...] No faltó quien creyese que me guiaba en mi campaña un interés personal; así lo dijo Le Figaro, pero yo declaré desde sus columnas que nunca aprovecharía esta ventaja. Mi declaración contribuyó mucho al triunfo de la ley⁸³⁷.

Comme nous avons pu le constater tout au long de l'étude sur l'enquête sur le divorce, Carmen de Burgos ne se décourage pas malgré les attaques dont elle est victime et l'arrêt de la publication des lettres dans *Diario Universal*. Elle a suffisamment de force pour rebondir. Elle le fait à travers la publication de son livre et de sa lutte dans la colonne du journal où elle publie, parmi des articles futiles, des articles judicieusement choisis en faveur des idées qu'elle défend. L'enquête lui a permis de faire de nombreuses connaissances, notamment Blasco Ibañez, José Ferrándiz y Ruiz et Naquet et de tisser son réseau d'influence. Cette enquête lui a également donné la notoriété qu'elle mettra au service de la cause qu'elle défend. En effet, à très court terme, elle continuera son travail de propagande en faveur du divorce dans ses conférences et ses fictions, semant un peu partout avec tous les moyens dont elle dispose, comme elle le confie à José Montero Alonso :

⁸³⁶ *Ibid.*

⁸³⁷ *Ibid.*

Y así, como periodista en activo, hizo usted compañías sobre todos estos temas que ahora están llegando al Parlamento ¿No es eso? - Sí, El voto femenino, la pena de muerte, la igualdad legal de los hijos... Y no sólo desde la tribuna periodística: en el mitin, en la conferencia, en el libro, en todas las formas de propaganda posible, luché por esas leyes que yo creía justas y humanas entonces, cuando todo eran desvíos y hostilidades⁸³⁸...

4.2. Les enquêtes sur le droit de vote

4.2.1. L'enquête de 1906

Après l'échec de l'amendement sur le droit de vote féminin de Luis Paloma le 16 juillet 1907, Carmen de Burgos écrit le 20 juillet 1907 dans l'*Heraldo de Madrid* : « *La idea [el voto femenino] está lanzada, y a pesar de la indiferencia con que la mujer española, amante del hogar, mira la vida pública, es indudable que no dejará de preocupar al ejército de feministas⁸³⁹.* ».

Elle semble oublier, comme bon nombre de ses contemporains, et comme c'est toujours le cas aujourd'hui dans la mémoire collective, qu'une première tentative pour instaurer le droit de vote féminin avait eu lieu, trente ans auparavant. Il s'agit de l'amendement du 29 mai 1877 présenté par sept députés ultraconservateurs « néo-catholiques », Alejandro Pidal y Mon, José Manuel Díaz de Herrera, José María Martorell y Firaller (Duc de Almenara Alta), Manuel de Azcárraga, Eduardo Garrito Estrada et le Marquis de Villalibar :

Los diputados que suscriben tienen el honor de proponer al Congreso la siguiente enmienda o adición al art. 1º del proyecto de ley provisional para la elección de Diputados a Cortes. Al final del art. 15 se añadirá:

Dentro de las condiciones establecidas por este artículo y el 11 serán electores las personas emancipadas, jefes de familia o sui juris. Las madres de familia, viudas o mayores de edad, a quienes corresponda el ejercicio de la patria

⁸³⁸ *Nuevo Mundo*, le 24/10/1931.

⁸³⁹ *Heraldo de Madrid*, le 20/07/1907.

*potestad según la ley de 20 de junio de 1862 y la de enjuiciamiento civil reformada, gozarán de derecho electoral con arreglo a las condiciones referidas, debiendo emitir su voto por escrito o por medio de apoderado en la forma que los reglamentos lo determinen*⁸⁴⁰.

Ces députés calquaient leurs revendications sur le modèle des Britanniques⁸⁴¹. Cet amendement sera rejeté au simple fait que le reste de l'assemblée craint d'ouvrir la boîte de Pandore :

*Si concediéramos ahora el derecho al sufragio a las viudas, menester sería quizá concederlo a todas las mujeres mayores de veinticinco años, para ser lógicos con el principio en su aplicación práctica, o al menos habríamos dado motivos para que con razón lo reclamasen. No hay por qué crear aspiraciones que dichosamente no existen*⁸⁴².

Concha Fagoaga souligne le « coup d'épée dans l'eau » que fut cette tentative :

*El grado de sensibilización de la opinión pública ante el debate planteado no alcanzó altas cotas. Ni la prensa conservadora, sujeta a los favores del poder establecido, ni la independiente, ni siquiera la "ultramontana" ofrecen espacio para hacer campaña, ya sea a favor o en contra de la iniciativa que acababa de surgir, por primera vez, en el Parlamento. La pobreza de información y opinión ante el debate de 1877 es tan grave como presentido, ya que al no existir grupos de presión sólidos, semejantes a los británicos, sólo sustituidos por núcleos de escasa representatividad social, los efectos del debate parlamentario en la opinión pública no podían ser más que irrelevantes*⁸⁴³.

Elle apparaît ainsi comme un « non événement » et on peut donc supposer que c'est pourquoi les députés républicains de 1907 pensent être les premiers à introduire le projet du droit de vote des femmes à la Chambre des députés. Et c'est, très certainement, avec une méconnaissance totale de cette tentative antérieure, que Carmen de Burgos lance son plébiscite sur le vote féminin en 1906.

⁸⁴⁰ DSC. Enmienda al dictamen de la comisión sobre el proyecto de ley restableciendo la electoral de 18 de julio de 1865. Apéndice primero al n° 26 in Fagoaga Concha, *Op., Cit.*, p. 85.

⁸⁴¹ John Stuart Mill avait présenté la demande de droit de vote pour les femmes en 1867.

⁸⁴² DSC Sesión del martes, 5 de junio de 1877, n° 30, p. 600 in Fagoaga Concha, *Op., Cit.*, p. 88.

⁸⁴³ Fagoaga Concha, *Op., Cit.*, p. 89.

4.2.1.1. Le lancement

Sur le chemin du retour d'Italie, Carmen de Burgos annonce cette enquête dans un article publié le 15 juillet 1906. Cet article paraît en première page sous le titre « ¡Pobres Mujeres! » Il n'est pas signé, mais notre connaissance de Carmen de Burgos nous permet de l'identifier avec certitude comme l'auteur de l'article. L'article relate les crimes dont ont été victimes des femmes tuées selon « le code d'honneur » en vigueur en Espagne et à cause de l'impossibilité de divorcer. Carmen de Burgos annonce ainsi sa future enquête :

[...] *El horror que causa ese estado social [mujeres sin derechos] nos impulsará a estudiar la condición de las mujeres en todas las clases sociales, y no tardaremos en abrir una campaña en pro de esa mitad del género humano, que no hace las leyes y las sufre, que no vota, que no participa de la vida del Derecho y a la que, para mayor dolor, se la suprime porque aspira a tener un corazón*⁸⁴⁴...

Le 19 octobre 1906, Carmen de Burgos de retour à Madrid lance l'enquête dans *Heraldo de Madrid*. L'article est composé de deux parties égales : la première est un dessin représentant un groupe de femmes qui votent, comme nous pouvons le voir sur la photo ci-dessous :



Nous remarquons que toutes les classes sociales sont représentées. Les 3 états : Noblesse, Clergé et Tiers état. Les femmes des classes aisées sont représentées avec un chapeau, signe ostentatoire de la richesse économique, tandis que les femmes du peuple portent un tablier et une coiffe, signes de leur condition de travailleuses. Nous notons

⁸⁴⁴ *Heraldo de Madrid*, le 15/07/1906.

également la présence d'une religieuse représentative du Clergé. Ce dessin va donc au-delà de la représentation du vote féminin, car la présence des domestiques représente l'abolition du vote censitaire, et la présence de la religieuse, l'interdiction de vote du clergé.

Les trois âges sont aussi représentés : une fillette accompagne sa mère et nous apercevons également une femme plus âgée. La présence de la fillette montre l'importance de l'apprentissage de l'exercice du droit de vote dès le plus jeune âge.

Nous avons donc un dessin d'une journée électorale virtuelle, qui imagine ce que pourrait être le vote des femmes dans un proche avenir, si celui-ci était octroyé.

La deuxième partie est composée du texte dont le sous-titre est « Pidiendo opiniones ». Il s'étale sur les trois colonnes et occupe la même proportion que l'image. Le titre est très explicite : *El voto de las mujeres*, il englobe les trois colonnes du texte. Dans l'introduction Carmen de Burgos propose une réflexion sur le droit de vote. La rhétorique du texte est importante, car au lieu de poser la question simplement, elle dénonce subtilement la discrimination dont sont victimes les femmes : « [...] *resulta bastante nuevo el tema político que consiste en saber si la mujer tiene o no derecho a expresar su voluntad en la forma democrática que, las leyes autorizan al hombre; se trata, pues de la cuestión del voto*⁸⁴⁵. » Peut-être, pense-t-elle ainsi, obtenir l'adhésion d'un plus grand nombre de femmes.

Elle indique que la question du vote des femmes fait débat parmi les grands penseurs notamment : « [...] *por los que del estudio de las diversas formas de evolución del progreso lo consideran sólo como uno de los diversos aspectos de la cuestión social*⁸⁴⁶ ». Elle prend les devants, sachant par expérience que le sujet prête à rire, elle rappelle à ses lecteurs la réaction première des Nords-américains :

¡El voto de las mujeres! Hace algunos años parecía a muchos ridículo y a otros subversivo. Cuando en 1900 las oradoras del Congreso feminista de Chicago

⁸⁴⁵ *Heraldo de Madrid*, le 19/10/1906.

⁸⁴⁶ *Ibid.*

*lanzaron esta idea, fue acogida con risas y burlas; pero desde entonces la opinión pública ha evolucionado visiblemente*⁸⁴⁷.

Elle montre à son public que le vote des femmes n'est plus une utopie, pour preuve la Nouvelle-Zélande et certains états des Etats-Unis ont sauté le pas. Elle reconnaît néanmoins que ces pays sont minoritaires et que, par conséquent, les Anglaises et les Italiennes s'organisent avec à leur tête des leaders : « [...] *en Inglaterra, lady Abeeden pide la igualdad de los derechos políticos, como lo hace al Parlamento italiano la Princesa de Venosa, y como lo pretenden las feministas de todos los países*⁸⁴⁸ ». Peut-être Carmen de Burgos espère-t-elle réveiller une vocation parmi les femmes influentes⁸⁴⁹ ? Elle indique aux Espagnoles la voie à suivre car désormais : « *Es evidente que la cuestión ha de llegar hasta nosotros y cautivará a muchas mujeres*⁸⁵⁰ ». Mais, connaissant les Espagnoles, elle ne se fait pas vraiment d'illusion : « [...] *aunque el recto buen sentido y amor al hogar de las españolas no lo haga muy temible*⁸⁵¹ ».

Echaudée par son enquête sur le divorce, Carmen de Burgos préfère prendre du recul. Elle s'abrite cette fois derrière *El Heraldo* : « *El HERALDO, que tanto se preocupa de cuanto concierne a la vida femenina, se propone abrir en sus columnas un plebiscito para conocer la opinión de sus lectores en este asunto*⁸⁵² ». Mais ce subterfuge ne leurre personne. En effet, un lecteur lui écrit lors de sa réponse : « [...] *al plebiscito convocado por usted en el Heraldo de Madrid*⁸⁵³ ».

Carmen de Burgos explique à ses lecteurs comment va se dérouler l'enquête, et leur indique avec précision les trois questions auxquelles ils doivent répondre :

1° *¿Debe o no, concederse voto a las mujeres?*

2° *En caso afirmativo, ¿Ha de ser en sufragio universal, o solo para las que reúnan determinantes condiciones?*

3° *¿La mujer puede ser además de electora, elegible*⁸⁵⁴?

⁸⁴⁷ *Ibid.*

⁸⁴⁸ *Ibid.*

⁸⁴⁹ Carmen de Burgos trouvera l'appui de la Marquise de Ayerbe et la Marquise del Ter.

⁸⁵⁰ *Heraldo de Madrid*, le 19/10/1906.

⁸⁵¹ *Ibid.*

⁸⁵² *Ibid.*

⁸⁵³ *Heraldo de Madrid*, le 18/11/1906 – B. Portillo.

⁸⁵⁴ *Heraldo de Madrid*, le 19/10/1906.

Afin d'élargir le débat, et pour en faire une cause nationale, elle invite, sous couvert de l'*Heraldo*, un maximum de personnes à participer :

[...] *A todas las damas, a todos los pensadores, a todos los periodistas, a todos los políticos, a todos los hombres cultos, en fin a que den a conocer su opinión personal, para de este modo crear una corriente de ideas que venga a iluminar una cuestión de suyo tan compleja y tan sugestiva.*

Et elle sollicite notamment le groupe de pression de la presse :

*Esta invitación se hace con el mayor encarecimiento a los directores de todos los periódicos de provincias, cuyo criterio ha de tener un alto interés, por el hecho de estar en continuo contacto con el público, con la opinión, con las masas y con el espíritu del pueblo*⁸⁵⁵.

Avant de lancer officiellement l'enquête elle s'engage au nom de l'*Heraldo de Madrid* à publier toutes les opinions ; c'est la raison pour laquelle elle demande des réponses succinctes. Dans son article du 24 octobre 1906 elle rappelle aux lecteurs qu'elle ne publiera pas les réponses anonymes. A la fin de l'article elle dévoile son rôle dans l'enquête :

*En cuanto a mí, nuevo capitán Araña*⁸⁵⁶, *me limito a embarcar la gente en esta nave que el director del HERALDO me confía y que por tan procelosas aguas va a navegar. Entiéndase y valga la inmodestia, que no es que carezca de opinión sobre este asunto; pero al exponerla anticipadamente pudiérase acusar de parcialidad o de apasionamiento con el propósito de influir en el ánimo de los lectores*⁸⁵⁷.

Pour terminer son article, très optimiste, elle utilise le lexique propre aux élections : « *Así, pues, en este asunto me limito a ser presidente de Mesa... ¡La urna está abierta! Señores y señoras : ¡a votar*⁸⁵⁸! », comme si le vote féminin était déjà effectif. Mais pour l'instant il ne s'agit que de participer à l'enquête, qui peut être considérée comme une sorte de vote démocratique sur le sujet.

⁸⁵⁵ *Ibid.*

⁸⁵⁶ Selon la légende le Capitán Araña était un excellent recruteur. Il recrutait les hommes de la Péninsule pour aller se battre contre les insurgés des Colonies. Par contre, ce personnage avait sa part d'ombre, car il ne s'embarquait jamais dans l'aventure. D'où l'explication de Carmen de Burgos : ce n'est pas qu'elle refuse de s'embarquer dans le plébiscite, elle ne veut pas influencer ses lecteurs.

⁸⁵⁷ *Heraldo de Madrid*, le 19/10/1906.

⁸⁵⁸ *Ibid.*

4.2.1.2. L'opinion des lecteurs sur le vote actif

Nous avons localisé les 70 opinions de lecteurs publiées dans *Heraldo de Madrid*. Certains lecteurs sont plus connus que d'autres, comme par exemple le Comte de Romanones, Concepción Aleixandre, Felix Azzati, Luis Morote, les frères Quintero...

Nous avons la réponse de 61 hommes et 9 femmes. Ce qui représente un énorme déséquilibre pour l'enquête. Les hommes représentant 87,14 % des réponses contre 12,86 % pour les femmes. A nouveau nous pouvons dire que la participation des femmes est insignifiante par rapport à celles des hommes.

Nous analyserons dans un premier temps le panel des réponses publiées, puis dans un deuxième temps les résultats globaux communiqués par Carmen de Burgos dans *Heraldo de Madrid* du 25 novembre 1906.

Nous notons que parmi les réponses il y a celles de personnes ayant déjà répondu à l'enquête sur le divorce, comme nous l'indique le tableau ci-après :

NOM	Réponse enquête sur le divorce	Réponse concernant le droit de vote des femmes ⁸⁵⁹	Réponse concernant l'éligibilité des femmes ⁸⁶⁰
Vicente Casanova	Favorable	Contre	Contre
María del Pilar Contreras	Contre	Contre	Contre
Joaquin Dicenta	Favorable	Favorable	Favorable
José Ferrandez	Favorable	Favorable	Favorable

⁸⁵⁹ Nous incluons les réponses avec restrictions.

⁸⁶⁰ Nous incluons les réponses avec restrictions.

Ruiz			
Antonio Zozaya	Favorable	Contre	Contre
Salvador Canals	Favorable	Favorable	Favorable
Bernardo G. de Candamo	Favorable	Contre	Contre
Vizcondesa de Barrantes	Favorable	Favorable	Contre

Comme nous pouvons le constater, ce n'est pas parce que certains ont été favorables à une loi sur le divorce, qu'ils le sont pour octroyer le droit de vote aux femmes, et/ou à accepter leur éligibilité.

Parmi les réponses nous notons qu'il y a deux réponses d'étrangers : Max Nordau et Alfred Naquet. Carmen de Burgos leur a personnellement demandé leurs avis par l'intermédiaire d'une lettre-type comme celle adressée à Galdós :

[...] *En el "HERALDO" del día 19, se ha abierto un plebiscito cuya finalidad consiste en conocer la opinión que merece a todas personas autorizadas la cuestión del voto de la mujer, planteándolo con la mayor amplitud posible. Abarca los siguientes extremos:*

1° ¿Debe o no, concederse voto a las mujeres?

2° En caso afirmativo, ¿Ha de ser en sufragio universal, o solo para las que reúnan determinantes condiciones?

3° ¿La mujer puede ser además de electora, elegible?

Constándome su cultura y su talento, me apresuro a solicitar su opinión acerca de este problema que ocupa hoy la atención de todos los países.

Esperando su amabilidad se digne enviarme con urgencia unas cuantas líneas para ser publicadas, le anticipa las gracias y queda de V. S.⁸⁶¹.

Nous ignorons si Galdós a répondu car, hormis les 70 réponses publiées, Carmen de Burgos ne donne aucune information dans la conclusion de son enquête, ni même dans *La Mujer Moderna y sus Derechos*. Nous ne connaissons pas non plus le nombre de réponses féminines.

⁸⁶¹ NÚÑEZ REY, *Op. Cit.*, p. 166.

Nous avons scindé l'étude des résultats de l'enquête en deux parties : les résultats concernant le droit de vote, puis ceux sur l'éligibilité des femmes.

Nous rappelons que chaque personne devait répondre à deux questions (sur le droit de vote et sur l'éligibilité). Nous avons donc en tout 140 réponses.

25 réponses sont favorables au droit de vote féminin sans restriction, 10 émettent des restrictions, et 35 sont contre. Parmi les 70 réponses, 61 sont des hommes et 9 sont des femmes. Nous avons choisi le même mode de calcul que Carmen de Burgos⁸⁶², c'est-à-dire que nous comptabilisons les 25 réponses sans restrictions avec les 10 avec restrictions, soit 35 réponses favorables contre 35 réponses défavorables, ce qui donne 50 % à chacun des deux groupes. Parmi les 9 femmes, 4 sont favorables (Magdalena Mallebrera, Le Docteur Arroyo de Marquez, Carmen Blanco et la Vizcondesa de Barrantes), et 5 sont contre (la Marquise de Ayerbe, Maria del Pilar Contreras, le Docteur Concepción Aleixandre⁸⁶³, Julia Crespa et l'écrivaine Patrocinio de Biedma), soit 44,44 % de femmes favorables au vote féminin, contre 55,56 %. En ce qui concerne les hommes, nous avons 61 réponses. 31 sont favorables au vote des femmes et 30 sont contre, soit 50,82 % pour et 49,18 % contre. Nous constatons que les hommes sont divisés pratiquement équitablement sur le droit de vote féminin, tandis que les femmes sont majoritairement contre ce droit. Dans ce panel, elles sont donc plus conservatrices que les hommes.

Nous nous sommes penchée sur les arguments de chaque groupe.

La plupart de ceux qui sont favorables au droit de vote pensent comme Magdalena Mallebrera : « *Debe concederse le voto a la mujer, porque constituyendo la mitad de la Humanidad es justo que tenga iguales derechos que el hombre*⁸⁶⁴. Pour l'ouvrier Lucio Martínez le refus d'accorder le droit de vote aux femmes dépasse l'entendement : « *No concibo cómo teniendo corazón para sentir y cerebro para pensar se le niegue a la*

⁸⁶² Carmen de Burgos totalise dans les réponses favorables, les réponses favorables avec et sans restriction (107 favorables + 815 favorables avec restriction, soit 922 réponses).

⁸⁶³ Concepción Aleixandre changera d'avis car elle militera auprès de Carmen de Burgos dans *La Cruzada de Mujeres Españolas*.

⁸⁶⁴ *Heraldo de Madrid*, le 26/10/1906.

*mujer el derecho al voto*⁸⁶⁵ ». Rafael Cansinos pointe, comme beaucoup d'autres, une anomalie flagrante qu'utilisent comme argument les suffragistes américaines ou anglaises : « *Es además irritante que una mujer esté privada del derecho que disfruta cualquier carboneo o cualquiera nulidad masculina*⁸⁶⁶ ». La docteure Arroyo de Márquez répond sous forme de question : « *¿Será acaso preferible el voto de una mujer culta al de un hombre analfabeto*⁸⁶⁷ ?

Antonio Sánchez Pérez a une réponse très pertinente qui amène les lecteurs à réfléchir sur le terme « *Conceder* » :

*¡¡Conceder!! ¿Qué es eso de conceder? ¿Y quién puede conceder esas cosas? Tanto valdría concederme el derecho a llamarme Antonio. No; de ningún modo transijo con el empleo de ese vocablo –conceder–, que significa hacer merced u otorgar gracia. No se trata de eso; no hay para qué tratar de eso. La mujer, sin que nadie se lo conceda y sin que nadie, en justicia, pueda negárselo, tiene perfectísimo, indiscutible, derecho social a intervenir en los asuntos de la sociedad, de la cual es parte integrante. [...] Es de justicia; por consiguiente, es de necesidad absoluta reconocer, o proclamar, o garantizar ese derecho; no de concedérselo a quien, por el hecho sólo de pertenecer a la sociedad le tiene. [...] Las mujeres (no veo cómo puede negarse ni desconocerse esto) tienen derecho a intervenir en los asuntos públicos, exactamente lo mismo que lo tenemos los hombres*⁸⁶⁸ [...].

Certains lecteurs comme B. Portillo, favorables au droit de vote des femmes, rejettent les arguments de ceux qui le leur refusent. Carmen de Burgos, qui se doit de rester impartiale, utilise la voix masculine de B. Portillo pour « répondre » indirectement aux réfractaires du vote féminin :

Dos son los principales argumentos que se aducen contra el derecho electoral de las mujeres y su capacidad para ser elegibles: uno, que, en general no están aún lo bastante ilustradas para opinar por cuenta propia, y otro, que están influidas por el clero y sus votos serán contrarios a las ideas radicales y progresivas. Parece imposible que se digan tales cosas por gentes serias. ¿Están, por ventura, ilustrados ni opinan por su cuenta los hombres analfabetos a quienes se les concede el sufragio universal?

¿Es lícito privar de su derecho a los que creamos que van a votar en contra nuestra? Esto es casi lo mismo que el “muera quien no piense igual que pienso yo”. El ser hombre no da ninguna ciencia infusa ni debe dar ningún privilegio

⁸⁶⁵ *Heraldo de Madrid*, le 15/11/1906.

⁸⁶⁶ *Heraldo de Madrid*, le 06/11/1906.

⁸⁶⁷ *Heraldo de Madrid*, le 07/11/1906.

⁸⁶⁸ *Ibid.*

*ante la ley. El título de reina del hogar y otras lindezas con que se quiere engañar a las mujeres por los falsos liberales para no reconocerles derecho alguno, es como la proclamación de una reina de Castilla a la que se hubiese privado de reinar. Tanto monta, monta tanto, Isabel como Fernando*⁸⁶⁹.

B. Portillo a effectivement fait un bon résumé des objections les plus récurrentes : le manque d'instruction des femmes, l'influence de l'église, la politique est une affaire d'hommes, les femmes doivent se consacrer à la maternité et à leur foyer.

D'autres, comme Mario Jiménez Laa, craignent que la divergence de point de vue en politique engendre des discussions dans un couple et mène au divorce⁸⁷⁰. Pour María del Pilar Contreras il y a des choses plus urgentes à faire, comme instruire les femmes et leur procurer un travail. La Marquise d'Ayerbe, grande amie de Carmen de Burgos, partage le point de vue de María del Pilar Contreras et ajoute en plus une autre priorité :

*Considero que el hecho de otorgar el sufragio a la mujer solamente podría ocurrir cuando ésta hubiera adquirido los derechos y garantías de que carece, sobre todo en España, y que sólo puede conseguir paulatinamente, a medida que, acrecentando su cultura, alcance condiciones de disfrutarlas*⁸⁷¹.

Il n'y a donc rien de très original dans ces réponses.

Ceux qui sont favorables, mais avec des restrictions, considèrent que seules les femmes instruites devraient voter, comme le fait remarquer E. Caballero de Puga : « [...] *habría que comenzar concediéndole muy restringido y de forma que únicamente pudieran votar las que, a más de una ilustración acreditada, reunieran ciertas y precisas condiciones, pudiendo ser elegibles*⁸⁷² [...] », ou Joaquín Olmedilla y Puig : « [...] *el voto pudiera concederse tan solamente a la mujer cuya instrucción y cultura la revelara la importancia y transcendencia del acto que realiza*⁸⁷³ [...] ». Et, comme le préconise le prêtre José Ferrándiz, il ne faut surtout pas que les femmes soient sous l'influence de l'Eglise :

⁸⁶⁹ *Heraldo de Madrid*, le 18/11/1906.

⁸⁷⁰ Divorce, qui rappelons-le, n'existe pas !

⁸⁷¹ *Heraldo de Madrid*, le 02/11/1906.

⁸⁷² *Heraldo de Madrid*, le 11/11/1906.

⁸⁷³ *Heraldo de Madrid*, le 24/10/1906.

[...] *Que sea primero la mujer sui juris, no una inteligencia atrofiada, en desequilibrio con el sentimiento y éste en poder del cura o el fraile, y luego votará, primero con ciertas condiciones; después, educada ya la masa general de mujeres por el ejemplo y práctica del voto de las inteligentes, podría llegar la universalidad del sufragio femenino; antes, nunca*⁸⁷⁴.

Parfois certains rajoutent des limitations d'âge (entre 18 et 50 ans, ou plus de 30 ans, ou plus de 25 ans et moins de 60 ans, sans argumenter leurs propos).

4.2.1.3. L'opinion des lecteurs sur le vote passif

En ce qui concerne l'éligibilité des femmes, 21 réponses sont favorables sans restriction, 8 émettent des restrictions et 41 sont contre, soit au total 70 réponses. Tout comme pour le vote féminin, 61 sont des hommes et 9 sont des femmes. Nous avons également comptabilisé les 21 réponses sans restriction avec les 8 avec restrictions, soit 29 réponses favorables, contre 41 réponses défavorables, ce qui donne 41,83 % pour les favorables et 58,57 % pour les contre.

Parmi les 9 femmes, 3 sont favorables (Magdalena Mallebrera, le Docteur Arroyo de Marquez, Carmen Blanco) et 6 sont contre (la Vicomtesse de Barrantes, la Marquise de Ayerbe, Maria del Pilar Contreras, le Docteur Concepción Aleixandre, Julia Crespa et l'écrivaine Patrocinio de Biedma), soit 33,33 % de femmes favorables à l'éligibilité, contre 58,57 %. Nous notons que La Vicomtesse de Barrantes favorable au droit de vote ne passe pas le pas de l'éligibilité.

D'après cet échantillon, les femmes apparaissent à nouveau plus conservatrices que les hommes, mais devant le petit nombre de réponses, nous ne pouvons pas en tirer une conclusion générale. Nous pouvons seulement en conclure que les femmes ne sont pas encore habituées à s'exprimer publiquement et surtout que le fort taux d'analphabétisme les excluait des débats.

⁸⁷⁴ *Heraldo de Madrid*, le 09/11/1906.

En ce qui concerne les hommes, nous avons 61 réponses. 26 sont favorables au vote des femmes et 35 sont contre, soit 42,62 % pour et 57,38 % contre. Là aussi, nous remarquons qu'il y a plus de réticence à accepter l'éligibilité des femmes. Les hommes ne sont pas encore prêts à partager le pouvoir politique avec les femmes.

Parmi les réponses favorables à l'éligibilité certains ont confiance en la femme, ils pensent comme B. Cermeño Hernández que :

Puesto que la mujer sabe gobernar y educar en su hogar mejor que el hombre a los pueblos y naciones, debe concedérsele todos los derechos, tanto administrativos como políticos. Puede votar; sufragio universal igual que el hombre, y elegible⁸⁷⁵.

Alfred Naquet a une réponse plus originale. Il a une réflexion pays par pays, et époque par époque. En ce qui concerne l'Espagne il a une piètre opinion de la gouvernance des hommes : « *En España, el sufragio de los hombres da tan mezquinos resultados [...] No creo que las mujeres hiciesen más daño que el sexo fuerte⁸⁷⁶* ». Opinion que partage Agustín Sardá : « *Mal gobierno tendríamos con ellas añaden muchos. No es una maravilla el que disfrutamos ahora, replico. En cambio podemos envidiar el de los países donde interviene, más o menos eficazmente, en la gobernación del Estado⁸⁷⁷*. »

D'autres, comme le Docteur Arroyo de Márquez font remarquer : « *¿Nos estará acaso vedado desempeñar cargos de menor cuantía a la que ha podido ser reina⁸⁷⁸ ?* ».

De son côté A. Sánchez Pérez fait un rappel historique pour montrer l'incohérence des hommes :

¡Bueno sería ahora, al terminar el año 1906, sintiésemos escrúpulos acerca de esto los nietos de aquellos políticos que –hace más de doce lustros- declararon mayor de edad y apta para regir los destinos de la nación a una niña que apenas había cumplido trece años!⁸⁷⁹

Luis Morote a une remarque analogue :

⁸⁷⁵ *Heraldo de Madrid*, le 22/10/1906.

⁸⁷⁶ *Heraldo de Madrid*, le 13/11/1906.

⁸⁷⁷ *Heraldo de Madrid*, le 17/11/1906.

⁸⁷⁸ *Heraldo de Madrid*, le 07/11/1906.

⁸⁷⁹ *Ibid.*

En España, más que en ningún otro país del mundo, la realidad de los hechos está a su favor, pues si hemos estado gobernados por mujeres desde la más alta magistratura del Estado, no hay razón de lógica ni motivo jurídico o de mediana equidad que pueda excluirlas de los comicios.

Durante el siglo XIX y hasta los comienzos del siglo XX, tuvimos en España dos reinas regentes y una reina efectiva, la reina gobernadora, de 1833 a 1840; la reina Isabel, de 1843 a 1868, y la regente doña Cristina, de 1885 a 1902; total cincuenta y dos años de reinado o gobierno femenino. ¿No resultaría inicuo, monstruoso, de una desigualdad irritante, otorgar al sexo bello durante más de medio siglo el poder total y supremo de la Nación y negarle una mínima parte de soberanía, la que se contiene en la papeleta electoral?

Lucio Martínez, quant à lui, fait plus confiance aux femmes pour résoudre les problèmes sociaux :

[...] Pues si éstas tomaran parte activa en la obra legislativa, seguramente harían leyes más en armonía con nuestras necesidades y nos evitaríamos el ver y contemplar esas legiones de obreros hambrientos que denigran y se denigran pidiendo limosna⁸⁸⁰.

En tant que femme, Magdalena Mallebrera est persuadée que : « *Así es que puede ser elegible, y al llegar a los altos puestos de la política sabrá defender mejor sus intereses⁸⁸¹* ».

A nouveau la majorité des restrictions tournent autour de la capacité intellectuelle des femmes : « *[...] Además de electora puede ser elegida concejal, diputado o senador, si tiene título académico⁸⁸²* ». Certains comme E. Caballero de Puga se montrent d'une extrême prudence :

Dada la época en que vivimos, y con el fin de que no pudieran falsearse laudables propósitos, habría que comenzar concediéndole muy restringido y de forma que únicamente pudieran votar las que, a más de una ilustración acreditada, reunieran ciertas y precisas condiciones, pudiendo ser elegibles, y esto sólo para determinados cargos las que además de tener la condición de electoras, estuviesen en posesión del título de bachiller o de otro profesional; con cinco años por lo menos de ejercicio⁸⁸³.

⁸⁸⁰ *Heraldo de Madrid*, le 15/11/1906.

⁸⁸¹ *Heraldo de Madrid*, le 26/10/1906.

⁸⁸² *Heraldo de Madrid*, le 22/10/1906 – A. Real.

⁸⁸³ *Heraldo de Madrid*, le 10/11/1906.

Mais d'autres vont même plus loin. Ils apprécieraient qu'hommes et femmes aient le même traitement : « [...] *para ser elector y elegible, tanto la mujer como el hombre, debieran sufrir un examen de aptitud*⁸⁸⁴ ».

L'âge et l'indépendance de la femme sont également donnés comme conditions (veuves, célibataires de plus de 30 ans, voire à partir de 40 ans).

La liberté de conscience fait partie des préoccupations, par exemple Aquilino Muñiz annonce clairement :

*No deben ser religiosas, porque hay un número de monjas de la Caridad y hermanas paulinas que dominarían al poco número de mujeres instruidas y libres de confesionario con lo cual sólo conseguiría el Gobierno engrosar las filas de los enemigos del progreso*⁸⁸⁵.

Certains, comme le prêtre José Ferrándiz, émettent des conditions encore plus draconiennes :

*[...] cuanto a ser elegida, opino que no se podría en manera alguna reconocerle ese derecho sin ciertas condiciones, y sólo a los veinte años de haber sido únicamente electora, esto es, de haber empezado a regir sin interrupción el sufragio femenino restringido, primero, universal, más tarde*⁸⁸⁶.

Alors que pratiquement tous refusent l'éligibilité des femmes mariées, Max Nordau fait preuve d'originalité : « *La elegibilidad no quisiera concederla más que a las mujeres casadas (o viudas) y madre. Pero mi lógica exige que el hombre tampoco fuese elegible sin ser padre*⁸⁸⁷ ». Conscient de la nouveauté de ses propos, il explique son raisonnement:

*La colectividad debe exigir del legislador que tenga un vivo interés por el porvenir del Estado y de la nación, y sólo el que piensa sentir ese interés de una manera concreta. Para el celibatario [celibato] o la persona sin hijos el porvenir es una abstracción, una cosa que pertenece a los demás, y ya es sabido que hasta las personas de más conciencia ponen menos celo en los asuntos ajenos que en sus propios negocios*⁸⁸⁸.

⁸⁸⁴ *Heraldo de Madrid*, le 11/11/1906 - Rafael Ruiz López.

⁸⁸⁵ *Heraldo de Madrid*, le 12/11/1906.

⁸⁸⁶ *Heraldo de Madrid*, le 09/11/1906.

⁸⁸⁷ *Heraldo de Madrid*, le 08/11/1906.

⁸⁸⁸ *Ibid.*

José del Real Rodríguez a des propos pratiquement similaires : « *Opino [...] que debe ser elegible a los cuarenta; que sea culta, bienhechora y madre, por supuesto, condición esta última indispensable para el desempeño de los destinos de la nación*⁸⁸⁹ », et lui aussi s'explique :

*La mujer, por el carácter de madre, sabe muy bien atender a las necesidades del hogar, lo mismo cuando tiene mucho que cuando tiene poco. [...] Yo afirmo que sí [hacer política administrativa] por estar la mujer más al contacto de las necesidades que el hombre, y sobre todo, que es la que resuelve todos los problemas familiares*⁸⁹⁰.

Il est même très favorable à la gouvernance des femmes :

*[...] si España fuera gobernada por la mujer [...] estaría mejor cuidada y más esplendorosa en razón de la que llaman los políticos en sus discursos nuestra querida madre patria. Basta decir que las hijas son más cariñosas que los hijos*⁸⁹¹.

Ceux qui sont contre l'éligibilité des femmes ont des arguments similaires à ceux qui leur refusent le droit de vote. Selon eux, la femme a une autre mission : « [...] *la hembra debe limitarse a los cuidados del hogar y la maternidad, sin que eso quiera decir que la mujer sea esclava*⁸⁹² » ; c'est l'ange du foyer : « *Ángel nacido para el hogar, al hogar sólo debe consagrar sus aptitudes y sus sentimientos. Sin su hermosa figura no se concibe la grandeza y santidad del altar familia; sólo en él debe rendirse culto, admiración y respeto* ». De plus elle manque d'instruction, n'a aucune connaissance politique : « [...] *desconoce en absoluto los derechos políticos* [...] » et est influençable. Les deux objections qui reviennent le plus souvent sont le manque de culture des femmes et l'influence de l'Eglise qui est considérée par certains comme dangereuse. Sanchimerosa le dit en vers :

[...] El voto de las mujeres [...] es idea liberal / progresiva y muy social / que nobles fines entrañas; / pero que aún encaja mal / en las mujeres de España. /

⁸⁸⁹ *Heraldo de Madrid*, le 13/11/1906.

⁸⁹⁰ *Ibid.*

⁸⁹¹ *Ibid.*

⁸⁹² *Heraldo de Madrid*, le 24/10/1906.

*Porque aquí, por el contrario / vendría el confesionario / a ser Centro electorero, / y harían del incensario / el electoral puchero*⁸⁹³.

Angel Pulido le souligne également : « *Paréceme a que a los clericales habría de venirles como de perlas la novedad, porque la siembra del confesionario sería fructífera*⁸⁹⁴ ». Le Comte de Romanones, s'exprime : « *como político y gobernante*⁸⁹⁵ », et non en tant qu'homme. Il dénonce pour sa part la corruption des hommes politiques, il craint donc un autre type d'influence que celle de l'Eglise :

*[...] considero que, por ahora por lo menos, la mujer no debe ser electora ni elegible. Las razones en que apoyo mi opinión no son para expuestas en una carta; pero nada hay en esas razones que suponga inferioridad de la más bella mitad del género humano. Si entre nosotros la práctica electoral nos lleva a tantas corruptelas, ¿qué sería interviniendo el elemento femenino? Y no ciertamente por mayor falta de sentido moral, sino por menor resistencia ante las pasiones que el ejercicio del sufragio lleva consigo*⁸⁹⁶.

Grand ami de Carmen de Burgos, nous remarquons les termes affectueux de sa lettre : « *Mi distinguida amiga [...] su atento y afectísimo amigo*⁸⁹⁷ ».

Pour la Marquise de Ayerbe, les femmes ont d'autres priorités. Selon elle, il faut commencer par les instruire, car leur donner le droit de vote et l'éligibilité avant : « *[...] sería como si un arquitecto encargado de construir un soberbio edificio que ofreciese garantías de solidez y duración prescindiese de los cimientos para comenzar la casa por el tejado*⁸⁹⁸ ».

Certains n'ont aucun complexe à afficher des propos très machistes, comme par exemple Fernando Solares Encina :

*Si la introducimos en la lucha social y política, cuando busquemos en torno nuestro algo distinto de aquello que nos abrumba, nos agita y nos cansa, ¿dónde encontrar nuevas fuerzas? En la mujer que nos hable de política, de votos y de próximas elecciones? No*⁸⁹⁹.

⁸⁹³ *Heraldo de Madrid*, le 26/10/1906.

⁸⁹⁴ *Heraldo de Madrid*, le 29/10/1906.

⁸⁹⁵ *Heraldo de Madrid*, le 03/11/1906.

⁸⁹⁶ *Ibid.*

⁸⁹⁷ *Ibid.*

⁸⁹⁸ *Heraldo de Madrid*, le 02/11/1906.

⁸⁹⁹ *Heraldo de Madrid*, le 24/10/1906.

Il les assume parfaitement : « *Se dirá que esto es egoísta. Lo sé...; pero es muy humano*⁹⁰⁰... ».

Enrique La-Gasca, rédacteur de *La Correspondencia de España*, refuse que soit accordé le droit de vote et l'éligibilité aux femmes et il s'en explique :

*La extensión del sufragio al bello sexo sería de consecuencias deplorables, no porque la mujer carezca de facultades intelectuales de indiscutible valía, sino porque, a nuestro humilde juicio, el voto tiene que ser, debe ser, ilustrado, y la ilustración no es patrimonio de la generalidad*⁹⁰¹.

Il reste logique : « *Si fuese posible negar el voto a muchos hombres y otorgárselo a no pocas mujeres tendríamos dado un paso gigantesco en el camino de la reconstitución social*⁹⁰² ». Et selon son raisonnement :

*Y si todas las mujeres fuesen Colombine, ¡ah!, entonces, no sólo tendrían derecho a ser electoras, sino que deberían ocupar en muchos casos el banco azul. Seguramente que no se suspendería ninguna sesión de las Cámaras por falta de número. Y las tribunas.... ¡llenas!*⁹⁰³

Son argumentation lui permet de dénoncer l'absentéisme des députés. Effectivement nous voyons souvent signaler cet absentéisme dans les *Diarios de Sesión*.

Le 25 novembre 1906, Carmen de Burgos clôt l'enquête. Mais contrairement à ce qu'elle avait annoncé le 19 octobre 1906, tous les résultats n'ont pas été publiés. Carmen de Burgos l'explique à ses lecteurs :

*La necesidad de atender a los múltiples asuntos de actualidad que hoy reclaman la atención del público nos obliga a dar por terminada, una vez transcurrido el tiempo que podemos disponer, la interesante información del voto de la mujer, aunque aún nos quedan en cartera valiosos originales, algunos pedidos a amigos queridísimos*⁹⁰⁴.

⁹⁰⁰ *Ibid.*

⁹⁰¹ *Heraldo de Madrid*, le 15/11/1906.

⁹⁰² *Ibid.*

⁹⁰³ *Ibid.*

⁹⁰⁴ *Heraldo de Madrid*, le 25/11/1906.

Elle affirme que la participation a été remarquable : « *EL HERALDO queda agradecido a todos los que contribuyeron al plebiscito y a sus lectores, cuyos votos, que ascienden a 4562; se hace imposible publicar por lo excesivo del número*⁹⁰⁵ ». Et elle en fait le détail dans *El Heraldo de Madrid* du 25 novembre 1906 :

*Los 4962*⁹⁰⁶ [4562] *votos se clasifican como sigue:*
¿Debe concederse le voto a la mujer? No, 3640. Sí, 922.
¿Debe ser extensivo a todas el sufragio? No, 815. Sí, 107
*¿Pueden ser elegibles? No, 68. Sí, 39*⁹⁰⁷.

Ces chiffres semblent beaucoup plus probables que ceux qu'elle avance en 1927 dans *La Mujer Moderna y sus Derechos* : « *Fuimos derrotadas: Hubo 30640 votos contra el sufragio y 20025 en favor. De ellos, 9500 contra la elegibilidad*⁹⁰⁸ ». Devant l'écart très important des deux sources, nous pensons qu'il ne peut pas s'agir d'une erreur involontaire. Nous pensons donc que Carmen de Burgos, en fonction des circonstances, prenait des libertés avec la vérité historique. Il est évident que les faux chiffres publiés dans *La Mujer Moderna y sus Derechos* donnent beaucoup plus de poids à son enquête, enquête qu'elle situe en 1907 au lieu de 1906.

Rappelons que l'enquête aura duré du 20 octobre 1906 au 24 novembre 1906 (lancement le 19 octobre et publication des résultats le 25 novembre), soit 36 jours. Le nombre de 4562 réponses exprimées semble déjà très honorable, comparé aux 1867 réponses de l'enquête sur le divorce. De plus, Carmen de Burgos a pu publier 70 réponses, ce qui est nettement supérieur à la douzaine de réponses publiées sur le divorce⁹⁰⁹. Le sujet du vote semble donc effectivement moins litigieux que celui du divorce.

⁹⁰⁵ *Ibid.*

⁹⁰⁶ Nous pensons qu'il y a une erreur typographique.

⁹⁰⁷ *Heraldo de Madrid*, le 25/11/1906.

⁹⁰⁸ BURGOS, Carmen, *La Mujer Moderna y sus Derechos, Op., Cit.*, p. 269.

⁹⁰⁹ Mais qu'elle avait compensé avec la publication du livre *El divorcio en España*

Nous pouvons synthétiser les différentes réponses dans le tableau suivant :

	Droit de vote féminin				Eligibilité des femmes			
	Résultat global		Résultat panel		Résultat global		Résultat panel	
	Nb	%	Nb	%	Nb	%	Nb	%
Pour	922	20,21	35	50	39	36,45	29	41,83
Contre	3640	79,79	35	50	68	63,55	41	58,57
Total	4562	100	70	100	107	100	70	100

L'écart important en pourcentage sur le droit de vote, nous indique que Carmen de Burgos a essentiellement publié les réponses les plus favorables au vote féminin.

Nous remarquons également que très peu de lecteurs ont répondu à la question sur l'éligibilité, seulement 107 contre 4562 réponses pour le vote actif. Carmen de Burgos a donc pratiquement publié les $\frac{3}{4}$ des réponses, ce qui explique l'écart en pourcentage moins important entre les deux résultats.

Néanmoins, quel que soit le calcul, le résultat ne change pas : « *Queda moralmente derrotado el sufragio femenino*⁹¹⁰ ». Comme nous l'indique le panel, Carmen de Burgos a raison d'affirmer : « *¡Verdad es que la inmensa mayoría de los electores han sido hombres*⁹¹¹! ». Elle fait un résumé des raisons évoquées par les lecteurs :

*El pueblo español, comparado con el de otras naciones sufre un notable atraso; es aún mayor el peso de los atavismos que la fuerza del progreso que le impulsa. La mujer necesita en España conquistar primero su cultura; luego, sus derechos civiles, puesto que en nuestros Códigos no la conceptúan en muchos casos persona jurídica, y después hacer que las costumbres le concedan mayor libertad, más respeto y condiciones de vida independiente. Entonces estará capacitada para conquistar el derecho político*⁹¹².

⁹¹⁰ *Heraldo de Madrid*, le 25/11/1906.

⁹¹¹ *Ibid.*

⁹¹² *Ibid.*

Ce sera exactement la hiérarchisation des priorités que Carmen de Burgos développera lors de ses conférences. Elle est bien consciente que son enquête est prématurée :

Cualquiera que haya viajado un poco, que haya visto la protección y el respeto de que es objeto la mujer en todos los países y oiga las palabras soeces que soportan aquí a todas horas las mujeres que se ven obligadas a salir solas, me dirá con razón: - Colombine está loca al preguntar si se le puede dar voto a la mujer en un país donde se la trata de este modo⁹¹³.

Elle n'a pas d'autre choix que de reconnaître : « *No, no estamos aún en condiciones de pensar aquí en el derecho político de las mujeres⁹¹⁴* ».

Ne voulant pas décevoir les 922 lecteurs favorables⁹¹⁵ aux droits politiques des femmes, elle indique immédiatement sa détermination à continuer sa propagande : « *Pero esto no quiere decir que, como problema próximo, no merezca ir solicitando nuestra atención⁹¹⁶* » et, pour preuve, elle fait un point sur la situation dans différents pays dans le monde : le Danemark, l'Italie, l'Angleterre, l'Australie, la Finlande, les Etats-Unis, la Russie, la Hollande, la Hongrie, la Norvège, la Suisse et l'Allemagne. Elle informe son public des conquêtes acquises grâce à l'union et la mobilisation féminine. Elle lui communique les travaux de *La Alianza internacional para el sufragio de las mujeres* et signale : « *La Alianza internacional para el sufragio de las mujeres cuenta ya con Comités en todas las naciones, menos en España, Portugal y Austria⁹¹⁷* », ce qui est en quelque sorte une incitation à créer un comité avant la prochaine tenue du Congrès : « *El próximo Congreso se reunirá en Ámsterdam en 1908⁹¹⁸ [...]* ».

Elle déplore le retard et le manque d'intérêt des Espagnols : « *En España sólo existe este plebiscito del HERALDO para conocer la opinión, indiferente a este asunto en su mayoría⁹¹⁹* ». Le sujet du vote féminin reviendra cependant au Congrès moins d'un an après l'enquête de Carmen de Burgos, les 15, 16 juillet 1907, puis l'année suivante le 17 mars 1908. Nous avons analysé les débats qui eurent lieu alors à partir des articles de Carmen de Burgos dans *Heraldo de Madrid*.

⁹¹³ *Ibid.*

⁹¹⁴ *Ibid.*

⁹¹⁵ Le nombre doit être plus important car tout le monde n'a pas participé à l'enquête.

⁹¹⁶ *Heraldo de Madrid*, le 25/11/1906.

⁹¹⁷ *Ibid.*

⁹¹⁸ *Ibid.*

⁹¹⁹ *Ibid.*

Carmen de Burgos ne donnera pas son opinion dans son article de conclusion du 25 novembre 1906. En fait, elle l'a déjà fait en amont de l'enquête dans ses articles des 4 mai et 5 mai 1906 que nous avons déjà mentionnés :

[...] *no se deben poner armas peligrosas en manos que no saben manejarlas. Necesita mucha cultura aún la mujer, si ha de intervenir en la vida pública, y un gran conocimiento de la política, que no es fácil adquirir ocupadas en las tareas gratas y altísimas del hogar y la familia. [...] La influencia social de nuestro sexo existe. Empecemos por saber inspirar la justicia, y luego se podrá reclamar el derecho de administrarla*⁹²⁰.

[...] *Pienso [...] que entregarle el derecho de sufragio, mientras la cultura no sea más sólida y más general es lo mismo que poner un arma peligrosa en las manos de un niño*⁹²¹.

Puis en aval de l'enquête, le 19 décembre 1906 où elle écrit le contraire :

[...] *Pero la mayoría de las españolas, especialmente las de la clase media, son hoy ilustradas y de conciencia libre que si no se manifiesta con más energía es por falta de medios para desenvolverse en nuestras actuales costumbres, y en parte también por esta explotada leyenda de incultura que no se trata de desvanecer*⁹²².

Comment expliquer ces retournements ? Peut-être a-t-elle évolué grâce à l'enquête entre mai et décembre 1906 ? Nous pouvons, d'autre part, légitimement nous demander si cette enquête a influencé les députés ? Certainement, si nous nous fions à ce qu'écrit Carmen de Burgos le 19 décembre 1906 dans *Heraldo de Madrid* : « [...] *en España, lanzada la cuestión desde las columnas de nuestro periódico, da lugar a animada discusión en el importante Centro Gallego*⁹²³ ». Concha Fagoaga de son côté le pense également :

*Es previsible que la encuesta del Heraldo contribuyera a formar un estado de opinión, teniendo en cuenta que en los dos años siguientes el debate sufragista se sitúa en el Parlamento, pero ese estado de opinión no cala con la suficiente profundidad como para dar alas al movimiento en esa década*⁹²⁴.

⁹²⁰ *Heraldo de Madrid*, le 04/05/1906.

⁹²¹ *Heraldo de Madrid*, le 05/05/1906.

⁹²² *Heraldo de Madrid*, le 19/12/1906.

⁹²³ *Ibid.*

⁹²⁴ FAGOAGA, Concepción, *Op., Cit.*, p. 117.

Peut-être est-ce la raison principale pour laquelle Carmen de Burgos lance une enquête sur le vote féminin en 1906, sachant parfaitement que l'opinion est défavorable. Elle veut seulement lancer le débat pour que celui-ci arrive au Congrès des députés.

Ce qui est sûr, c'est que Carmen de Burgos continue d'informer son public sur les avancées féministes, comme par exemple trois jours après la clôture de l'enquête dans sa colonne « Femeninas » elle annonce :

La cuestión del sufragio de la mujer sigue cada vez más empeñada en Inglaterra. Miss Christabel Pankhurst, campeón de esta causa, prepara una algarada en la Cámara, y las damas irán dispuestas a pasar una temporadita en la cárcel con tal de hacer algo que obligue al gobierno a prestarles atención. El diputado liberal Mr. Bertram, que se opone al bill, declara que no teme a las amenazas y que, a pesar de todo el "Women's Franchise Bill (sufragio femenino), no será ley"⁹²⁵.

Elle montre ainsi des suffragettes déterminées malgré une conjoncture défavorable. Il est évident aussi que ce genre d'article peut faire peur à celles qui voudraient s'engager dans le combat féministe. Carmen de Burgos prend donc le risque d'effrayer une partie de son public.

Carmen de Burgos sait qu'il faut « qu'elle occupe le terrain » pour que l'enthousiasme de ses alliées ne retombe pas, et pour récupérer également d'autres adeptes. Elle sait que la lutte sera longue, et qu'elle doit semer sans discontinuer avant de récolter le fruit de son travail, dans au moins encore une génération.

4.2.2. L'enquête de 1921

4.2.2.1. Le contexte

Comme nous l'avons vu, lorsque Carmen de Burgos fait son enquête en juillet 1921 le contexte est totalement différent de celui de 1906.

⁹²⁵ *Heraldo de Madrid*, le 28/11/1906

S'ajoute une différence significative : depuis 1906, la droite catholique a pris conscience du poids électoral que représentent des femmes et a fait campagne dans *El Debate* de novembre 1918 :

Una estratégica campaña a favor del voto es abierta por El Debate aquel año para dejar bien sentado el principio de que se defiende a la mujer como electora y no como persona activa en la vida política, ya que “la apartaría de su sagrado ministerio en el hogar”, pero “tal innovación política sería muy beneficiosa a la causa de las derechas en España”⁹²⁶.

La droite catholique compte tirer parti du vote féminin car elle est persuadée que : « *la inmensa mayoría de las mujeres de España son cristianas, católicas fervorosas*⁹²⁷ ». María de Echarri, prend part à la campagne de *El Debate* et défend le féminisme catholique :

*No debe alentarse un feminismo que salga de los senderos de lo sensato y se despeñe en el abismo del ridículo [...]. El feminismo posible, razonable, en España debe ser netamente católico [...] la neutralidad no conduce a nada, o si conduce es al triunfo del mal*⁹²⁸.

Pour contrecarrer les associations féministes qu'il qualifie de « *hereje[s] y revolucionaria[s]* », le Cardinal Guisasola encourage la création de *Acción católica de la Mujer* (ACM) le 24 mars 1919. L'Eglise catholique étend ainsi sa toile sur tout le territoire espagnol, et 10 ans après sa création, l'ACM comptait 60 associations, 118000 adhérentes et 7 revues⁹²⁹.

L'Eglise est donc sur plusieurs fronts. Elle avait déjà créé pour les classes ouvrières un syndicalisme catholique (avec María Echarri), maintenant elle crée pour les classes moyennes un féminisme catholique (à nouveau avec avec María Echarri). L'Eglise occupe donc une place délaissée par les partis libéraux qui n'ont pas encore conscience de l'importance électorale des femmes⁹³⁰.

⁹²⁶ FAGOAGA, Concepción, *Op., Cit.*, p. 174.

⁹²⁷ *El Debate*, 4, 11, 18 et 22/11/1918 in FAGOAGA, Concepción, *Op., Cit.*, p. 174.

⁹²⁸ *El Debate*, 08/11/1918 in FAGOAGA, Concepción, *Op., Cit.*, p. 174.

⁹²⁹ « Organismos nacionales de la ACM, *Anuario Social de España*, Madrid, 1929, p. 448 in FAGOAGA, Concepción, *Op., Cit.*, p. 178.

⁹³⁰ Les votes des libéraux à l'amendement de Pi y Arsuaga le 17 mars 1908 montrent leur peu d'intérêt à la cause des femmes. Ce qui avait fâché Carmen de Burgos.

C'est dans ce contexte, et selon cette stratégie que, comme nous l'avons vu précédemment, le député conservateur Manuel Burgos y Mazo présente le 13 novembre 1919 un projet de loi électorale qui donnerait le droit de vote à toutes les femmes et tous les hommes de plus de 25 ans. Mais comme nous le savons ce projet échouera.

Comme nous l'avons vu, à cette occasion, Carmen de Burgos avait fait campagne depuis *El Heraldo de Madrid* en exhortant les femmes à la mobilisation et était alors très active. De plus, Carmen de Burgos n'est plus la jeune débutante de 1906, elle est maintenant une écrivaine et journaliste engagée qui ne cache plus ses convictions. C'est une personnalité importante en Espagne, incontournable dans le monde du féminisme.

C'est donc dans ce contexte fébrile que Carmen de Burgos relance une enquête sur le vote féminin, enquête dont elle fait état le 6 juillet 1921. Quand elle annonce les résultats de son enquête elle signale elle-même que le contexte a changé :

Si hace diez años sólo se hubiese atrevido a tanto [Pedir a las Cortes la igualdad] la mujer española la chacota y el ridículo le hubiesen salido al paso. Hoy acogidas cortésmente por políticos de todos los partidos, elogiadas por periódicos de diversos matices, recibidas con simpatía por una inmensa mayoría, se ve cuánto ha cambiado el concepto de su misión en la sociedad moderna⁹³¹.

Alors qu'auparavant elle les avait critiquées, elle se montre reconnaissante envers les suffragettes étrangères qui ouvrent la voie :

Las españolas tenemos que agradecer esto al alto ejemplo de valor cívico y de moralidad que han dado las sufragistas inglesas y el alto concepto moral que ha revestido el uso del derecho electoral en los Estados Unidos, Alemania y Escandinavia⁹³².

Quoique le titre soit déjà très explicite « –El sufragio femenino– », elle introduit le sujet de son article en rappelant : « *Es un derecho [el voto femenino] que cada vez adquiere mayor sanción en todos los países⁹³³* ».

⁹³¹ *Ibid.*

⁹³² *Ibid.*

⁹³³ *Ibid.*

Par sa forme, l'enquête de 1921 est très dissemblable de celle de 1906. Carmen de Burgos n'a pas fait appel à tous ses lecteurs. Elle a fait un choix comme elle l'explique elle-même :

Queriendo conocer la opinión de ilustres políticos y escritores, he hecho la siguiente pregunta a los señores cuyas opiniones consigno, como representativas de la opinión de los partidos políticos: “¿Cree usted que la mujer española debe ser electora y elegible en las mismas condiciones que el hombre?”⁹³⁴.

Carmen de Burgos a donc fait un choix très restreint de personnalités qui seront, selon ses propos, les « porte-paroles » de leurs partis politiques. Nous ne savons pas précisément à combien de personnes elle a envoyé une lettre et si toutes ont répondu. Nous notons que parmi les réponses il n'y a aucune femme, ce qui est logique étant donné que Carmen de Burgos s'adresse à des représentants de partis politiques. De plus, si nous nous en tenons à ce qu'elle a écrit dans *Heraldo de Madrid*, nous avons la confirmation qu'elle n'a posé la question qu'à des hommes : « [...] *he hecho la siguiente pregunta a los señores* ».

⁹³⁴ *Ibid.*

Les personnalités sollicitées sont :

Représentants	Apparenté au Parti Conservateur	Apparenté au Parti Libéral
Azorin	X	
Conde de Romanones		X
Ángel Ossorio y Gallardo	X	
Manuel Burgos y Mazo	X	
Antonio Maura y Montaner	X	
Juan de la Cierva y Peñañil	X	
Ángel Fernández Caro y Nouvilas	X	
Roberto Castrovido Sanz		X
Dr Cortezo y Prieto de Orche	X	
Baldomero Argente del Castillo		X
Antonio Goicoecha Cosculluela	X	
Alejandro Lerroux García		X
Juan Navarro Reverter		X
Joaquín Codorniu y Bosch	X	
Total	9	5

4.2.2.2. Les résultats

Nous avons localisé 14 réponses du 6 juillet au 27 juillet 1921. Dans *La Mujer Moderna y sus Derechos* elle publie 9 de ces réponses (n'apparaissent pas celles d'Ángel Fernández Caro, Roberto Castrovido, Dr Cortezo, Juan Navarro de Reverter, Joaquín Codorniu). Nous ne pensons pas qu'il y en ait plus de 14. Les 14 réponses se décomposent ainsi :

Si l'on en juge par ces résultats, il semble que les conservateurs sont donc plus nombreux à répondre à l'enquête de Carmen de Burgos, pourtant nous pensons qu'elle a dû très certainement solliciter plus de cinq libéraux.

Rappelons que pendant l'enquête sur le droit de vote féminin du 6 juillet au 27 juillet 1921, le parti conservateur était au pouvoir avec à sa tête Manuel Allendesalazar y Muñoz de Salazar⁹³⁵, chef du gouvernement jusqu'au 14 août 1921, date à laquelle il fut remplacé par Antonio Maura suite au désastre d'Annual le 22 juillet 1921.

Par conséquent, ce sont les conservateurs qui permettent à Carmen de Burgos de faire et de publier l'enquête sur le vote féminin, montrant ainsi leur intérêt pour le sujet.

Nous avons donc 14 réponses pour chaque question, qui se répartissent ainsi :

	Droit de vote féminin				Eligibilité des femmes			
	Pour		Contre		Pour		Contre	
	Nb	%	Nb	%	Nb	%	Nb	%
Conservateurs	8	72.73	1	33.38	7	70	2	50
Libéraux	3	27.27	2	66.67	3	30	2	50
Total	11	100	3	100	10	100	4	100

⁹³⁵ Manuel Allendesalazar y Muñoz de Salazar (1856-1923), ingénieur et homme politique espagnol du parti conservateur.

Nous avons donc 11 réponses en faveur du droit de vote féminin, contre 3. Puis 10 réponses en faveur de l'éligibilité des femmes, contre 4. Etant donné le nombre plus important de conservateurs (9) que de libéraux (5), nous avons analysé famille par famille :

	Conservateurs				Libéraux			
	Droit de vote		Éligibilité		Droit de vote		Éligibilité	
	Nb	%	Nb	%	Nb	%	Nb	%
Pour	8	88.89	7	77.78	3	60	3	60
Contre	1	11.11	2	22.22	2	40	2	40
Total	9	100	9	100	5	100	5	100

Les conservateurs sont donc plus favorables au droit de vote et à l'éligibilité des femmes⁹³⁶ que les libéraux. Carmen de Burgos affirme avoir choisi des hommes politiques représentatifs de leur parti, ce qui veut dire, en toute logique, compte tenu des résultats mentionnés ci-dessus, qu'aussi bien les conservateurs que les libéraux sont prêts à octroyer le vote féminin et accepter l'éligibilité des femmes.

Ce résultat est d'autant plus encourageant qu'au moment de l'enquête de Carmen de Burgos les conservateurs sont majoritaires au Congrès, cela donne certainement beaucoup d'espérance à Carmen de Burgos : « *En 1920⁹³⁷ volví a abrir otra encuesta en la tribuna de Heraldo de Madrid, al que inspiraba el alto espíritu de don Miguel Moya, y pude comprobar con alegría que la causa femenina ganaba terreno, y muchos habían cambiado de opinión⁹³⁸.* » Mais l'enquête prend fin avec les événements d'Annual : « *Los desdichados acontecimientos de Melilla, que constituyen la preocupación de todos, me hicieron suspender la encuesta relativa al voto de la mujer, iniciada en esta*

⁹³⁶ Certainement pour les raisons évoquées en introduction de ce chapitre.

⁹³⁷ Il y a une erreur. Il s'agit de 1921 et non pas de 1920.

⁹³⁸ *La Mujer Moderna y sus Derechos, Op., Cit.*, p. 270 – Elle ne donne aucun résultat chiffré dans son livre, certainement pour ne pas minimiser les résultats.

*sección*⁹³⁹. Ces événements vont déboucher deux ans plus tard sur la dictature de Miguel Primo de Rivera, qui, comme nous le verrons dans la seconde partie de cette étude, instaurera un semblant de « droit de vote », dont Carmen de Burgos fera la critique dans *La Mujer Moderna y sus Derechos*.

⁹³⁹ *Heraldo de Madrid*, le 27/07/1921

Après avoir étudié globalement les réponses, il nous semble intéressant de connaître les réponses individuelles des députés. Nous les avons synthétisées dans le tableau suivant :

	Droit de vote		Eligibilité	
	Pour	Contre	Pour	Contre
Azorin	X		X	
Conde de Romanones	X		X	
Ángel Ossorio y Gallardo	X		X	
Manuel Burgos y Mazo	X			X
Antonio Maura y Montaner	X		X	
Juan de la Cierva y Peñafil	X		X	
Ángel Fernández Caro y Nouvilas	X		X	
Roberto Castrovido Sanz	X		X	
Dr Cortezo y Prieto de Orche		X		X
Baldomero Argente del Castillo		X		X
Antonio Goicoecha Cosculluela	X		X	
Alejandro Lerroux García	X		X	

Juan Navarro Reverter		X		X
Joaquín Codorniu y Bosch	X		X	
	11	3	10	4

Seul Manuel Burgos y Mazo est favorable au droit de vote et contre l'éligibilité. Les autres hommes sont constants dans leurs réponses.

1-Les libéraux :

Le Comte de Romanones fait le *mea culpa* des libéraux : « *Nos quedamos tan tranquilos los liberales hace pocos años proclamando el sufragio universal. ¡Universal cuando de él se excluyó algo más de la mitad del género humano!*⁹⁴⁰ ». Bien que favorable : « *La mujer debe ser electora y elegible, no puede caber duda sobre ello*⁹⁴¹ », il fait part de ses appréhensions : [...] *la duda nace en el momento de apreciar si el advenimiento de la mujer al censo electoral no podrá constituir perjuicio para los principios liberales en la hora presente, pues hoy en España la mujer no es políticamente muy independiente*⁹⁴² [...] » Il admet cependant que celles-ci ne sont pas fondées : « *aunque reconozco que se dirá que tampoco lo es el hombre*⁹⁴³ ». Romanones est le seul parmi les politiques sollicités à avoir répondu aux deux enquêtes. Nous notons son changement de position par rapport à 1906, mais peut-être s'exprime-t-il cette fois-ci en tant qu'homme et non pas en tant que « *político y gobernante*⁹⁴⁴ ».

⁹⁴⁰ *Heraldo de Madrid*, le 06/07/1921.

⁹⁴¹ *Ibid.*

⁹⁴² *Ibid.*

⁹⁴³ *Ibid.*

⁹⁴⁴ *Heraldo de Madrid*, le 03/11/1906.

Roberto Castrovido, n'est pas d'accord sur les arguments de ses collègues, qui soutiennent que les femmes sont conservatrices et soumises au clergé. Pour lui, il existe aussi des femmes socialistes, anticléricales et qui ont la conscience libre. Selon lui, « [...] *el voto y la función legislativa servirían para ir manumitiendo a todas ellas*⁹⁴⁵ ». Pour sa part il ne refuse pas l'entrée des femmes en politique sous prétexte que celles-ci voteraient contre la gauche. Il est optimiste : « *Viviendo se aprende a vivir*⁹⁴⁶ ».

Alejandro Lerroux a des propos analogues à ceux du Comte de Romanones :

*Una cosa es que la mujer deba y otra cosa es que pueda ser electora y elegible. Yo creo que debe serlo, pero también creo que no puede serlo sin evidentes riesgos. Sin embargo, por temor a los peligros de la libertad no es lícito renunciar a la libertad*⁹⁴⁷.

Il admet que la femme n'est pas responsable de son inculture politique, par conséquent : « [...] *como ninguna clase de razones ni intelectuales, ni morales, ni sociales, ni éticas, se pueden oponer a que un ser humano, cualquiera que sea su sexo, intervenga en la dirección y administración de la causa pública*⁹⁴⁸ ». Il s'engage⁹⁴⁹ très clairement en faveur du vote féminin et donne ses raisons :

*Todo ello no quiere decir que si se plantease seriamente el problema le negara yo mi voto, porque en las circunstancias actuales es necesario aprovecharse de la tremenda perturbación que convulsiona a la sociedad para ganar posiciones desde donde podemos defendernos y defender los progresos realizados por la civilización*⁹⁵⁰.

Et il conclut que finalement la femme électrice et éligible serait salulaire au pays :

[...] después de las conmociones y perturbaciones que esto pudiera producir vendría una saludable reacción, obligaría a todos a modificar el medio

⁹⁴⁵ *Heraldo de Madrid*, le 22/07/1921.

⁹⁴⁶ *Ibid.*

⁹⁴⁷ *Heraldo de Madrid*, le 27/07/1921

⁹⁴⁸ *Ibid.*

⁹⁴⁹ Alejandro Lerroux s'engagera également auprès de Clara Campoamor. Mais il la laissera seule défendre le droit de vote, et votera contre au grand dam de Clara Campoamor. Ce qui avec le recul historique donne peu de crédit à ses propos lors de cette enquête.

⁹⁵⁰ *Heraldo de Madrid*, le 27/07/1921

*ambiente, la legislación y las costumbres para que la mujer-ciudadano fuera y pudiera ser lo mismo que el hombre-ciudadano*⁹⁵¹.

Le libéral Baldomero Argente, bien qu'il soit favorable dans l'absolu, se déclare, dans la pratique, contre le droit de vote et l'éligibilité de toutes les femmes sous le prétexte suivant :

*Su incorporación a las Asambleas tendría, en la organización social presente, consecuencias a mi ver tan deplorables, que excederían con mucho las ventajas supuestas de llevar a la deliberación de los asuntos públicos una superior sensibilidad*⁹⁵².

Il appuie son argumentation sur des stéréotypes :

*La mujer no ha nacido para luchar en la vida pública y deja de serlo cuando en la práctica se iguala con el hombre; ha nacido para ser un auxiliar de éste, para mantener encendida la antorcha que simboliza la vida de la especie y para tantas otras cosas como en las producciones líricas se dicen, muchas de las cuales son verdad*⁹⁵³.

et préfère incriminer l'organisation de la société espagnole :

*Si hoy, en parte, la mujer tiene necesidad de salir de esa esfera es porque la organización social está viciada, equivocada, extraviada, y lo que importa es modificar esa organización social, restituyéndola a base de justicia, que permitan la floración de los espíritus de uno y otro sexo, de un modo natural*⁹⁵⁴.

Comprenant néanmoins que les temps ont changé, il accepte une remise en question du statut légal des femmes : « [...] *lo que no quiere decir que en el orden civil no esté necesitada de que se le franqueen los caminos que hoy jurídicamente le están cerrados*⁹⁵⁵ ».

⁹⁵¹ *Ibid.*

⁹⁵² *Ibid.*

⁹⁵³ *Ibid.*

⁹⁵⁴ *Ibid.*

⁹⁵⁵ *Ibid.*

Quant à Juan Navarro de Reverter, il choisit de répondre de façon originale à Carmen de Burgos en posant des questions, comme par exemple :

*¿Está la mujer preparada para discutir, opinar y resolver, con criterio propio, acerca de la gobernación interior del país, de los grandes problemas políticos, administrativos, financieros, militares y diplomáticos; de su sistema de instrucción pública, en todos sus grados, y de todas aquellas hondísimas y complejas cuestiones que afectan a la seguridad, a la prosperidad y al bien estar nacionales*⁹⁵⁶?

Il montre ainsi implicitement son opposition à la concession du droit de vote et à l'éligibilité des femmes car ce ne sont bien entendu que des questions rhétoriques, les lecteurs connaissant la réponse. Carmen de Burgos ne retiendra pas sa réponse dans *La Mujer Moderna y sus Derechos*. Peut-être n'a-t-elle pas apprécié sa manière de répondre ?

2-Les conservateurs :

Les conservateurs sollicités par Carmen de Burgos semblent très progressistes. La plupart ont des réponses similaires à celle d'Azorín⁹⁵⁷ :

*Diré una vez más que para mí la mujer debe ser total, absolutamente igual al hombre. Igual en el derecho, en la política, en la economía social, en el trabajo, en la remuneración del trabajo*⁹⁵⁸...

Ou Juan de La Cierva ;

*Desde luego, me complazco en manifestar mi opinión francamente favorable a la concesión de tal derecho, en las mismas condiciones que se le ha otorgado al hombre, con la seguridad de que al hacerlo prestaría un gran servicio a la causa del progreso*⁹⁵⁹.

⁹⁵⁶ *Ibid.*

⁹⁵⁷ Azorin avait participé à l'enquête sur le divorce et n'avait pas pris position claire comme il le fait cette fois-ci.

⁹⁵⁸ *Heraldo de Madrid*, le 06/07/1921.

⁹⁵⁹ *Ibid.*

L'avocat Antonio Goicoechea⁹⁶⁰ a lui aussi des propos très favorables en faveur des femmes :

*La cruzada en favor de la emancipación femenina tendría más aparato escénico que contenido real si no se propusiera la triple finalidad de obtener para la mujer, a la vez, la libertad civil, la económica y la política, con la supresión de las desigualdades que la colocan a más bajo nivel que el varón en estos tres aspectos fundamentales de la vida. En la legislación actual, decía con profundo acierto doña Concepción Arenal: "No hay lógica, porque no hay justicia. Reemplazarla o en lo posible corregirla, será obra generosa en que debe acompañar al esfuerzo emprendido la simpatía y el apoyo de todos los hombres de buena voluntad"*⁹⁶¹.

Certains ont des réponses très brèves comme Joaquín Codorniu : « *Estimo que la mujer española debe ser electora y elegible, y que no debe haber diferencia de derechos ni deberes por razón del sexo*⁹⁶² », ou le Docteur Cortezo : « *A la pregunta de si la mujer debe ser electora y elegible, lo mismo que el hombre, sólo tengo estas palabras que contestar : ¡DIOS NOS LIBRE!*⁹⁶³ ». Ces réponses sont sans équivoque.

Ángel Ossorio est favorable au vote des femmes et à leur éligibilité. Néanmoins il est partisan d'une mise en place progressive de la réforme. Il craint que, si celle-ci ne s'implante pas de manière progressive, elle échoue. Ses craintes n'ont rien d'innovant. Elles tournent, comme souvent, autour du manque de préparation des femmes et leur manque de liberté. Il préconise que : « [...] *sólo debe concederse el derecho electoral activo y pasivo a las mujeres que disfruten de plena libertad jurídica, es decir, a aquellas solteras o viudas que no están sometidas a la dependencia de ningún hombre de su familia*⁹⁶⁴ ».

La réponse la plus originale vient d'Ángel Fernández Caro y Nouvilas, membre de la *Real Academia de Medicina* ; il a 76 ans lorsqu'il répond à Carmen de Burgos. Sa réponse apparaîtra sur deux longues colonnes, ce qui explique certainement que Carmen de Burgos ne l'ait pas reprise dans *La Mujer Moderna y sus Derechos*. Ángel Fernández

⁹⁶⁰ Antonio Goicoechea est un ami d'Antonio Primo de Rivera et futur partisan de Franco.

⁹⁶¹ *Heraldo de Madrid*, le 27/07/1921.

⁹⁶² *Ibid.*

⁹⁶³ *Heraldo de Madrid*, le 22/07/1921.

⁹⁶⁴ *Heraldo de Madrid*, le 06/07/1921.

Caro y Nouvilas fait une rétrospective de la condition féminine. Il commence par sa mère : « [...] *Pobre madre mía, con un corazón lleno de tesoros, con un cerebro lleno de ignorancia*⁹⁶⁵ ». Il décrit une femme analphabète entièrement dévouée à son mari et à sa famille, qui ne se préoccupe absolument pas des droits civils et politiques de la femme. Il poursuit son récit avec les femmes de sa génération⁹⁶⁶. Selon lui, leur seule préoccupation était le mariage. Elles recevaient un minimum d'instruction : « [...] *algo de dibujo y de piano, muy entendidas en labores, bordados y todos esos primores, que constituían en aquel tiempo el principal adorno de la mujer de su casa, de la futura esposa y madre*⁹⁶⁷ », et elles aussi ne se préoccupaient nullement des droits civils et politiques de la femme. Néanmoins, malgré une certaine nostalgie des femmes de sa jeunesse, il admet : « [...] *Aquellos tiempos pasaron; aquellas mujeres se fueron. [...] La mujer de ayer es la "femenina". No hoy*⁹⁶⁸ » et conçoit que les femmes de 1921 aspirent à un autre avenir :

*[...] no busca ni quiere la protección del hombre, no necesita de su emparo ni de su defensa; quiere tener personalidad propia, independiente, con facultados, con derechos, con aspiraciones iguales a las del hombre; quiere bastarse a sí misma. No se contenta con ser un miembro de la familia; quiere ser un miembro de la sociedad, intervenir en sus elecciones tomar parte en sus comicios, ocupar un sitio en sus Cámaras, influir directamente, por derecho propio en su política. Y ¿Por qué no? Sus facultades, su inteligencia, su valor son iguales a los del hombre. [...] ¿Debe ser la mujer electora y elegible en las mismas condiciones que el hombre? Sí*⁹⁶⁹.

Après un long préambule vantant les femmes d'autrefois, la chute est d'autant plus inattendue pour le lecteur.

Pour sa part, Manuel Burgos y Mazo est très bref, il se contente de rappeler la position qu'il avait défendue en 1919 à la Chambre des députés :

*Mi contestación la he dado ya de antemano, cuando presenté en el Congreso sobre materia electoral el primer proyecto de ley en nuestro país en el que se concede voto amplísimo a la mujer desde los veintiún años. Allí está mi pensamiento sobre el asunto, ajustado, como procuro siempre que lo esté, a mis convicciones leales y sinceras*⁹⁷⁰.

⁹⁶⁵ *Heraldo de Madrid*, le 20/07/1921.

⁹⁶⁶ Il est né en 1845.

⁹⁶⁷ *Heraldo de Madrid*, le 20/07/1921.

⁹⁶⁸ *Ibid.*

⁹⁶⁹ *Ibid.*

⁹⁷⁰ *Heraldo de Madrid*, le 06/07/1921.

Nous en déduisons donc qu'il est favorable au droit de vote des femmes, mais contre leur éligibilité.

Tout comme pour son enquête sur le divorce, Carmen de Burgos a besoin de l'avis d'une personnalité comme Antonio Maura⁹⁷¹ : « *No podía dejar de pedir la opinión de persona tan calificada como D. Antonio Maura*⁹⁷² ». Sa présence dans cette enquête confère plus d'autorité à celle-ci, et rend les lecteurs captifs qui souhaitent connaître les autres réponses⁹⁷³. Carmen de Burgos est aussi consciente de l'impact des propos d'Antonio Maura sur ses partisans. Elle résume sa pensée en ces termes : « [...] *y a pesar de la vaguedad de los términos de su respuesta, podemos contarla como favorable*⁹⁷⁴ ». Il est effectivement très réservé dans sa réponse :

*Contestación especial no puedo darla. Pues antes de ahora me vi solicitado para dar mi opinión sobre el tema, y mis ocupaciones incesantes me impidieron cumplir el compromiso. Quiero evitar que parezca desaire hacer ahora lo que antes no hice*⁹⁷⁵.

Ne pouvant se permettre de répondre du fait de son statut, il renvoie Carmen de Burgos à une de ses conférences : « *Este pensamiento tuve ocasión de desenvolverlo en una conferencia que di en la Academia Española, no publicada aún*⁹⁷⁶ » la laissant ainsi répondre elle-même.

L'enquête de 1921 confirme l'intérêt pour le vote féminin et l'éligibilité des femmes, que Carmen de Burgos pressent dans l'opinion publique, et parmi les hommes politiques qui sont les décideurs. Par contre, le petit nombre de réponses empêche un quelconque triomphalisme, quoique Carmen de Burgos considère les hommes politiques qu'elle a contactés comme des représentants de leur parti politique. Mais nous savons

⁹⁷¹ Antonio Maura avait participé à l'enquête sur le divorce en 1903. Il n'avait pas donné de réponse.

⁹⁷² *Heraldo de Madrid*, le 06/07/1921.

⁹⁷³ La réponse d'Antonio Maura apparaît dans le premier article daté du 6 juillet 1921.

⁹⁷⁴ *Heraldo de Madrid*, le 06/07/1921.

⁹⁷⁵ *Ibid.*

⁹⁷⁶ *Ibid.*

qu'il y a toujours plusieurs courants dans un parti politique, d'où leurs nombreuses divergences, comme en atteste au demeurant le panel réduit de son enquête. Le libéral Roberto Castrovido écrit lui-même qu'il a des divergences de point de vue avec ses collègues, dévoilant ainsi la pensée dominante de son parti. Peut-être est-ce une des raisons qui ont motivé Carmen de Burgos à ne pas reproduire sa réponse dans *La Mujer Moderna y sus Derechos*. Il est à noter que Carmen de Burgos ne reproduit dans son livre aucune réponse défavorable au droit de vote, hormis celle de Baldomero Argente, qui est néanmoins favorable dans l'absolu.

Cette enquête succincte a le mérite de confirmer que les conservateurs sont intéressés par le vote féminin et que les libéraux ne sont pas tous des progressistes en la matière, comme le démontrent Baldomero Argente et Juan Navarro de Reverter, qui n'ont pas encore pris conscience de l'importance de l'électorat féminin, et restent prisonniers de leurs peurs.

Les réponses de personnalités comme le Comte de Romanones, Alejandro Lerroux, Juan de la Cierva ou Antonio Maura attestent la notoriété de Carmen de Burgos.

Il est à regretter, tout comme Carmen de Burgos l'a fait dans son article du 27 juillet 1921, que le désastre d'Annual soit venu interrompre l'enquête, mais surtout l'élan qu'avait impulsé *La Cruzada de Mujeres Españolas* et autres associations féministes, car désormais les députés ont d'autres priorités.

5. Carmen de Burgos, journaliste politique

5.1. *El Pueblo*

5.1.1. Caractéristiques

Carmen de Burgos collabore quelques années (vraisemblablement à partir de fin 1906) à *El Pueblo*, journal républicain fondé par Blasco Ibañez en 1894, dans lequel elle peut s'exprimer librement. A sa mort le journal lui rend un vibrant hommage :

[...] *Colombine inició el momento en que la mujer española comenzó a emanciparse del yugo embrutecedor del clericalismo cerril y a manifestar sus ideas valientemente en la tribuna y en el estadio de la Prensa. [...] La prensa republicana acogió alborozada sus valientes y bien escritos y razonados artículos [de Carmen de Burgos]. EL PUEBLO fue uno de los primeros diarios republicanos que le brindó la resonancia popular de sus columnas. En nuestra colección figura una serie de artículos de Colombine dignos de una antología. Fue gran amiga de Blasco Ibañez, al que admiraba fervorosamente, y posteriormente de Félix Azzati y de otros distinguidos correligionarios de su tiempo. Colombine anduvo por entonces por muchos pueblos de la región y se connaturalizó con la vida valenciana. Después de su estancia en Valencia cambió su seudónimo de Colombine por el de Gabriel Luna, el protagonista de La Catedral, como un nuevo tributo de admiración al novelista genial. Fueron muchos los lectores de EL PUEBLO que celebraron la colaboración del nuevo escritor que ocultaba su nombre con el seudónimo blasquista, y muy pocos los que advirtieron que aquellos varoniles escritos, trazados con potente garra, se debían a un espíritu artista y delicadamente femenino. Todos cuantos viven dedicados al cultivo de las letras, cuantos aman la Libertad y reverencian las figuras primitivas del pensamiento liberal de nuestro siglo, sentirán en lo más profundo la pérdida de esta campeona insigne de nuestras ideas*⁹⁷⁷ [...].

Comme le souligne l'article d'hommage, Carmen de Burgos est une amie et admiratrice de Blasco Ibañez. Ils se sont connus lors de son enquête sur le divorce en 1903⁹⁷⁸. Dans un article publié dans *Prometeo* en février 1909 Carmen de Burgos veut faire cesser certaines rumeurs⁹⁷⁹ concernant la nature de ses liens avec Blasco Ibañez: « *Siempre he*

⁹⁷⁷ *El Pueblo*, le 11/10/1932.

⁹⁷⁸ Blasco Ibañez est favorable au divorce.

⁹⁷⁹ Rafael Cansinos Assens soutient le contraire de ce qu'avance Carmen de Burgos, il écrit dans le tome 1 de *La novela de un literato* (livre écrit dans les années 50) : « *Colombine, la dama roja, es la..., bueno, la antigua de Blasco Ibañez, y dispone, como de cosa propia, de la Editorial Sempere [...]* » (p. 200)...

*seguido la labor de Blasco Ibañez con el interés de una amistad fraternal (pese a los que niegan la existencia de ese sentimiento entre personas de sexo distinto), y con devoción de fervorosa discípula.*⁹⁸⁰ ». Cela peut s'expliquer dans la mesure où, en 1909, elle avait déjà rencontré Ramón Gómez de la Serna et leur amitié prenait un autre chemin. De plus, *Prometeo* appartenait au père de Ramón Gómez de la Serna⁹⁸¹, elle devait donc être prudente car sa réputation de femme avait déjà été égratignée à plusieurs reprises, notamment pour ses prises de position favorables au divorce.

5.1.1.1. L'anticléricalisme

En septembre 1906, pendant son voyage de retour d'Italie, elle s'arrête quelques jours à Valence : « *Sempere, Azzati y los redactores de El Pueblo, me han hecho muy agradable la estancia de esta bella ciudad*⁹⁸² ». Félix Azzati⁹⁸³ sera son guide : « *Subí con Azatti a la vieja Lonja*⁹⁸⁴ [...] ».

Carmen de Burgos se sent bien à Valence⁹⁸⁵ qui est à ses yeux la ville républicaine dont elle se sent le plus proche. Elle est donc étonnée d'y voir autant d'églises :

Me extraña tanto templo en país tan libre, pero Azzati me hace notar que más de 500 casinillos y comités republicanos han minado el pulmón robusto del clericalismo y ya en Valencia no es más que el esqueleto de un tísico próximo a desaparecer.

L'affirmation de Cansinos-Assens est crédible si on accepte de voir dans les protagonistes de *La Incompreible* (*Cuentos de Colombine* écrit en 1908) et de *Senderos de Vida* (1908), l'alter ego de Carmen de Burgos. Quoi qu'il en soit la relation sentimentale aurait duré peu de temps car Basco Ibañez rencontrera en 1905 Elena Ortúzar, le grand amour de sa vie, qui deviendra sa femme en 1925. Il est à noter que Rafael Cansinos Assens a dû être un amoureux éconduit, ce qui pourrait expliquer son éventuelle mauvaise foi !

⁹⁸⁰ *Prometeo*, n° 4 - février 1909.

⁹⁸¹ Le père de Ramón Gómez de La Serna s'opposera aux amours de son fils avec Carmen de Burgos. Pour l'éloigner de Madrid, il le fera nommer secrétaire de la *Junta de Pensiones* à Paris courant 1909. Elle le rejoindra fin décembre 1909.

⁹⁸² BURGOS, Carmen de, *Por Europa*, Barcelona, Casa Editorial Maucci, 1906, p. 500.

⁹⁸³ Felix Azzati (1874-1929), fondateur avec Blasco Ibañez de *El Pueblo* en 1894. Il prend la direction du journal en 1906. Député de Valence de 1908 à 1923. Républicain et très anticlérical puisqu'il alla jusqu'à déclarer la guerre à Dieu. Il a été emprisonné pour ses propos à plusieurs reprises.

⁹⁸⁴ *Ibid.*, p. 499

⁹⁸⁵ Elle se sent valencienne. Elle l'exprimera explicitement lors de sa conférence à Valence en 1907.

Entourés de tels amis, Carmen de Burgos ne pouvait être que confortée dans l'anticléricalisme qu'elle avait déjà exprimé à plusieurs reprises à visage découvert, notamment dans son livre *Por Europa* lors de sa visite au Pape au Vatican⁹⁸⁶ :

El padre común de los fieles no ve más que a los hijos bien vestidos; a los que llegan gozosos a sus pies, los desnudos, los tristes, los hambrientos... esos no tienen entrada cerca de él. [...]

Elle dénonce l'idolâtrie :

Su Santidad hace esperar media hora. Al cabo de este tiempo el criado rojo da orden de esperar de pie, y a los pocos minutos entran los guardias nobles, los Cardenales y el Pontífice. Todos los que esperan caen de rodillas. ¡La glorificación de un hombre!

Elle décrit un pape bien éloigné des représentations picturales ecclésiastiques :

Aprovecho los momentos para contemplar la figura del Pontífice [...] no tiene la dulce idealidad de esos monjes que Zurbarán rodeó de blancos linos [...] ¡En verdad que debe ser suave! Es una mano regordeta, sanguínea, algo sensual; no es la mano adorante de líneas puras que indica espiritualidad y sufrimiento; [...] es una mano mantecosa de angelito cebado o de francesa rubia.

Malgré cela, Carmen de Burgos a de la sympathie pour le papa Pie X :

Los que le rodean y mantienen esta institución lo tienen como secuestrado para que no hable y comprometa los intereses de la Iglesia, contestando que sí a todo lo que le dicen. Este pobre señor nació para cura de pueblo; se conoce que se ahoga en esta atmósfera del Vaticano. Cuando fue elegido lloró amargamente; [...] Y aquí está, manejado como un maniquí, sufriendo la nostalgia de su hermosa Venecia.

Elle souligne l'absurdité de la prêtrise :

Al llegar a mi hija pareció experimentar un momento de ternura, y puso la mano sobre su cabeza. Yo sentí piedad. ¡Pobre hombre! Para él no hay goces legítimos de paternidad; es un preso en jaula de oro.

⁹⁸⁶ BURGOS, Carmen de, *Por Europa, Op., Cit.*, p. 383 à 386.

Et ironise sur la sensualité des dévotes : « *Me fijé en su mano; había oído decir que más de una aristócrata devota resbala los labios del anillo de San Pedro para rozar su piel satinada* », ainsi que sur son échange avec le Pape :

*El Papa me demandó mi país y profesión.
—Periodista española—contesté.
—¿Qué escribe?—preguntó con curiosidad. [...]
—En el Heraldo de Madrid y en toda la prensa liberal de España—dije. [...]
—Mi bendición sea contigo, con toda tu familia, y con los amigos que te sean queridos—dijo alejándose. [...]
¡Oh! Esta última parte lleva la bendición del Papa a los más avanzados españoles. Entre los amigos que yo quiero, quedan benditos además de muchos compañeros del Heraldo, Domingo Blanco, García Aguado, usted [José Ferrándiz y Ruiz], Baldomero Argente y Blasco Ibañez.*

Carmen de Burgos dédicace son livre *Por Europa* à José Ferrándiz y Ruiz, ce qui a certainement été perçu comme de la provocation par l’Eglise. En effet José Ferrándiz y Ruiz est un prêtre, journaliste et écrivain anticlérical⁹⁸⁷. Il écrit des romans et essais sous le pseudonyme Constancio Miralta. L’Eglise lui avait fait un procès et ses livres étaient directement mis à l’*Index librorum prohibitorum*. Il n’y avait donc rien d’étonnant à ce que l’Eglise pose des problèmes à Carmen de Burgos comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

5.1.1.2. Le choix du pseudonyme

Gabriel Luna est le personnage principal⁹⁸⁸ de *La Catedral* de Blasco Ibañez écrit en 1903. L’histoire de *La Catedral* se déroule à Tolède. Gabriel Luna est un ancien séminariste devenu très anticlérical. Tout le roman est une critique de l’obscurantisme de l’Eglise et on peut affirmer que Gabriel Luna y est la voix de Blasco Ibañez. Il dénonce la misère sociale, les injustices, l’intolérance du catholicisme, la luxure des

⁹⁸⁷ Comme nous l’avons vu précédemment, José Ferrándiz y Ruiz prendra part à différentes campagnes de Carmen de Burgos.

⁹⁸⁸ La Cathédrale de Tolède est également un personnage du roman.

prêtres (l'évêque a une maîtresse et des enfants), l'endoctrinement du peuple par l'Eglise, la falsification de l'histoire, la torture en prison, la double-morale, le manque d'éducation, la complicité de l'Etat avec l'Eglise... comme par exemple :

*El despotismo de los dos cesares había impuesto a los españoles una ciega obediencia a los reyes, como representantes de Dios. El clero los educaba en esta creencia, por la comunidad de intereses entre la Iglesia y el Trono*⁹⁸⁹.

Gabriel Luna est un redresseur de torts, il tente d'aider quelques pauvres hères comme Sagrario, la jeune fille délaissée par son fiancé et tombée dans la prostitution, ainsi que le personnel de la cathédrale. Mais il échoue complètement et perd la vie. Ce personnage ne pouvait qu'inspirer Carmen de Burgos et il n'est donc pas étonnant qu'elle ait choisi Gabriel Luna comme pseudonyme, personnage auquel elle s'identifie, elle-même étant une sorte de Gabriel Luna au féminin, «une Don Quichotte» comme elle l'exprime elle-même :

*Dentro de pocos días estaré de nuevo en Madrid; ahí me espera el trabajo, la constante lucha... la eterna rebeldía que levanta mi pensamiento contra el terrible fardo de prejuicios, convencionalismos y miserias que nos oprimen. Luchar contra esa montaña, desquebrajarla, abrir en ella surcos para que germinen la Justicia y la Libertad, es un empeño semejante al que hizo salir a D. Quijote a los campos de Montiel. Lo sé. Sé que las fuerzas de una mujer no removerán la montaña, pero acaso le arranque un grano de arena y enseñe a otros el camino La lucha es la vida y yo siento el ansia de vivir*⁹⁹⁰.

5.1.2. Analyse des articles

Nous avons localisé 18 articles de Carmen de Burgos dans *El Pueblo*, publiés entre le 3 juin 1906 et le 7 septembre 1908. Tous les articles signés Gabriel Luna sont publiés en première page du journal. Un seul article est signé *Colombine*, il s'agit du premier qui a pour titre « Blasco Ibañez en el extranjero »⁹⁹¹ et est un éloge de Blasco Ibañez en tant

⁹⁸⁹ BLASCO, IBAÑEZ, Vicente, *La Catedral*, Tecnibook Editions, 1903, p. 71. (Edition moderne).

⁹⁹⁰ BURGOS, Carmen de, *Por Europa, Op., Cit.*, p. 502-503.

⁹⁹¹ *El Pueblo*, le 03/06/1906 – En fait il s'agit d'une copie d'article de Carmen de Burgos qu'elle avait écrit dans *La Revue franco-italienne*.

qu'écrivain. Elle évoque le roman *La Catedral*, ce qui lui permet d'émettre une critique sur l'Eglise :

La Catedral es quizá la más grande de sus obras [...] llega al alma el idilio de esos dos desdichados, en el silencio de una tarde gris, perdidos en los callejones de la gran mole de piedra donde se guardan millones en alhajas y mientras los infelices mueren de hambre. [...] Es imposible entrar en la Catedral de Toledo después de leer la obra de Blasco, sin evocar a Gabriel Luna y a Sagrario [...].

Sous « la plume » de Gabriel Luna nous trouvons également trois articles dont le thème est la littérature : « Sangre y arena⁹⁹² », « Poema de la gloria, del amor y del mar de Tomas Morales⁹⁹³ » et « El dolor de la Casa⁹⁹⁴ », et un que nous avons classé dans la catégorie féminisme (mais que nous pouvons également classer comme politique), les treize autres sont politiques.

Le 15 août 1907, l'article signé Gabriel Luna s'intitule « Aliento de espías⁹⁹⁵ ». L'origine de cet article semble être la création d'un corps policier féminin par le gouvernement belge, ce à quoi Carmen de Burgos n'est pas favorable. Son argumentation s'appuie sur le stéréotype de la douceur féminine, stéréotype qu'elle approuve ou rejette en fonction du contexte et de ses besoins :

Todas estas profesiones que tienen por objeto hacer daño a otras, ya sea en nombre de la justicia o como venganza, castigo, preservación de la sociedad, repugnan al temperamento afectivo de la mujer, formada para el amor y la dulzura.

Mais cet article lui donne un prétexte pour critiquer le gouvernement Maura qui vient d'emprisonner Azzati :

[...] El ejército se multiplica bajo Maura, el terrible perseguidor de la Prensa, el que impone obispos a los pueblos libres y los mete en sus palacios entre un ejército armado; el que retiene en prisión a los que pueden impedir sus propósitos.

⁹⁹² *El Pueblo*, le 03/05/1908 – Eloge de Blasco Ibañez.

⁹⁹³ *El Pueblo*, le 15/08/1908 – Tomas Morales est un ami de Carmen de Burgos.

⁹⁹⁴ *El Pueblo*, le 23/08/1908.

⁹⁹⁵ *El Pueblo*, le 28/02/1907.

Elle en profite également pour évoquer la loi du pardon du juge français Paul Magnaud, loi qu'elle aimerait bien que l'Espagne adopte.

Nous allons poursuivre notre étude par l'analyse des différents articles que nous avons classés comme « politiques ».

Article du 27/01/1907 – « Hambre y banquetes »

Carmen de Burgos commence par dresser un constat alarmant du pays :

Los telegramas reflejan el malestar general de todas las provincias: revueltas en Valencia, bombas en Barcelona, miseria en Andalucía, motines y algaradas en Bilbao, disgusto en toda la Península, mientras en Madrid el hoy pacífico pueblo que un día supo alzarse por su independencia, ya que no responde a la voz de los ideales, atiende a las necesidades exigentes e imperiosas del estómago para apedrear e incendiar tahonas cuando de encarecer el pan se ha tratado.

Puis elle critique les journaux qui semblent ignorer les problèmes de pénurie alimentaire⁹⁹⁶. Elle pointe avec une ironie féroce la contradiction : alors que le peuple à faim, les articles tournent autour des banquetes :

[...] El 23 la nota saliente han sido los banquetes; no hemos tenido bastante prudencia para contener los eructos de una pesada digestión y los hemos lanzado sobre el pueblo hambriento desde las columnas de los periódicos donde el día antes apareció la reseña de las luchas a que les obliga la miseria. Hemos tenido, cosa rara, banquete de literatos. Viergol⁹⁹⁷ ha hecho una hermosa obra anticlerical y sus amigos pensaron en festejarla comiendo reunidos.

Carmen de Burgos a du mal à contenir son désarroi, voire sa colère, ce qui la fait médire sans retenue de certains de ses amis :

⁹⁹⁶ Critique qu'elle pourrait se faire à elle-même car en janvier 1907 ses articles de la colonne *Femeninas* dans *El Heraldo de Madrid* traitent de sujets féministes (*La doctora C. Alexandre, una exploradora*, une enquête *¿Quiere Ud ser un hombre ?*, les suffragettes anglaises...), de sujets de société (*Protección de los animales, el flirt...*) ou de sujets de mode (*Flores y joyas, los guantes...*).

⁹⁹⁷ Antonio Martínez Viergol (1872-1935) dramaturge poète, et journaliste espagnol sous le nom de El Sastre del Campillo – Il répondra à l'enquête sur le divorce de Carmen de Burgos. Il est favorable au divorce.

No se crea sin embargo, que el banquete ha sido un éxito. Según la reseña de los periódicos se excusaron de asistir los señores Canalejas, Cavia⁹⁹⁸, Moya, Castrovido⁹⁹⁹, Ortega Munilla¹⁰⁰⁰, Laserna¹⁰⁰¹, Bueno, Galdós y otros muchos portaestandartes del liberalismo, que sería prolijo enumerar. La excusa no era un cumplido muchos de los señores de que se trata iban a aquella hora al besamanos del palacio o a llevar al rey los votos que sus cortes hacen al todopoderoso por la felicidad de la real casa y la salud, paz y sosiego de estos reinos y de todos los príncipes cristianos.

Elle montre le mépris « des Grands » et l'absurdité des pauvres :

Hemos tenido un día de brillante desfile de trajes, cruces y uniformes; los generales, grandes de España, caballeros del Toisón y damas de la reina unieron sus preseas y lujosas toilette dando un lúcido espectáculo al público parado a contemplarlas [...] Siempre es un consuelo distraer el hambre admirando a los ahítos. Nuestro buen pueblo olvida sus desgracias con el católico consuelo de la felicidad de sus magnates.

Elle émet des doutes sur la viabilité de la *Ley de asociaciones* : « *Lo más lastimoso de todo es ahora ver cómo quedará relajada en el olvido sin llegar a ser sancionada la debatida ley de asociaciones. Su de profundis se entóno entre los brindis de un banquete.* » Elle montre un peuple sous le joug de l'Eglise : « *El pueblo que sale a pelear cuando padece el latigazo del hambre, no siente como le abofetea el rostro la mano del clericalismo imperante, que dificulta y obstruye su camino de bienestar y de progreso* ». Mais elle termine son article sur une note d'espoir : « *Cuando nuestro pueblo tenga conciencia para representarse a sí mismo e imponer su voluntad, no serán necesarias las representaciones oficiales que pasean en carrozas sus mensajes de servidumbre* ».

⁹⁹⁸ Mariano de Cavia (1855-1920) journaliste à *El Imparcial*. Son 1^{er} article s'intitule : *La misa de los ateos*. De tendance libérale. Il reçoit le 24/01/1916 la *Grand Cruz de la Orden Civil de Alfonso XII*.

⁹⁹⁹ Roberto Castrovido Sanz (1864-1941) – Journaliste, directeur de *El País*. Il collabore également à *El Pueblo*, *La Esfera*, *Nuevo Mundo*. Député républicain. Il est condamné en 1908 par la *Ley de Juridicciones*. Il participera à la rédaction de *Alianza Republicana* contre le dictateur Primo de Rivera.

¹⁰⁰⁰ José Ortega Munilla (1856-1922) écrivain et journaliste, père du philosophe José Ortega y Gasset. Ami de Miguel Moya il fonde avec lui la revue littéraire *La Linterna*. Proche du Krausisme. Membre de la R.A.E. en 1902. Directeur de *El Imparcial*.

¹⁰⁰¹ Nous n'avons pas pu identifier avec certitude Laserna. Peut-être y-a-t-il une erreur de typographie et qu'il s'agisse de La Serna ? Si tel est le cas nous pencherions pour Javier Gómez de la Serna, le père de Ramón Gómez de la Serna, fondateur de *Prometo* où il écrivait des articles politiques. Il était de tendance libérale.

Article du 03/02/1907 – «El triunfo de la reacción »

Antonio Aguilar¹⁰⁰², Marquis de la Vega de Arnijo, a perdu les élections : « *Con él el partido liberal desecho y herido de muerte* ». Il est remplacé par Antonio Maura. A nouveau Carmen de Burgos craint pour la *Ley de Asociaciones* :

[...] y se pretende que sea infecunda toda la lucha sostenida en favor de la necesaria ley de Asociaciones, que había de librarnos de todos los frailes y monjas refugiados entre nosotros cuando los demás países cultos los arrojan de su seno.

Elle dénonce les manigances des Conservateurs :

La entrada de Maura significa el triunfo de la reacción y trae la prueba evidente de las intrigas urdidas en los últimos tiempos. El nuevo presidente tenía su Gabinete preparado hacia días, y a las ocho horas de su llamada al poder pudo presentar completa la combinación de gobernadores para todas las provincias.

Déplorant le peu d'intérêt du peuple pour la politique, elle cherche à comprendre la raison de cette léthargie :

De todas maneras en España interesan poco a la opinión los cambios de gobierno. Acaso sea porque en los programas de los diversos partidos no hay diferencias substanciales, acaso porque el pueblo, aplanado por la miseria, piensa en el problema económico y relega a segundo término el problema político. Acaso, y ésta parece ser la razón más justa, porque entre los profesionales del arte de gobernar no hay aquí artistas ni grandes figuras. Con la muerte de Cánovas parece como si hubiérase agostado el árbol que producía estas flores.

On remarque la virulence des propos de Carmen de Burgos dans sa critique des ministres. Elle considère qu'aucun ministre, par manque d'envergure, n'est digne de ce nom, et elle dénonce la confiscation du pouvoir par une poignée de familles :

Es por completo inútil la tarea de buscar un nombre prestigioso entre los que forman el nuevo Gabinete. La Cierva cayó anteriormente por efecto de una algarada estudiantil sin importancia. Osma por su falta de energía [...] Rodríguez San Pedro cayó por su propio peso. [...] Los demás ministros no

¹⁰⁰² Antonio Aguilar chef du gouvernement du 04/12/1906 au 25/01/1907 – Parti libéral.

*merecen ni aun el honor de que sus nombres se transcriban; el que mejor ejecutoria tiene no va más allá de ser sobrino de algún tío*¹⁰⁰³.

Article du 10/02/1907 – « La farsa liberal »

Dans cet article, Carmen de Burgos a un nouvel angle d'attaque ; elle s'en prend à la division des libéraux :

*Trabajan activamente en esta labor de alta ingeniería presupuestivara [presupuestara], los señores Moret y Montero Ríos*¹⁰⁰⁴. *Imaginan puentes y túneles para aproximar distancias y salvar los abismos de la envidia y del rencor en que se disipan los directores de esta tramoya de carácter cómico-burlesco.*

Elle porte à leur rencontre une accusation acerbe :

[...] Son los liberales algo así como encarnación de nuevas Casandras, arúspices de toda desgracia y de toda hecatombe, autores de toda execrable inmoralidad y de todo crimen de lesa nacionalismo. Unido a su historia va el catálogo de nuestras desdichas nacionales y antillanas.

Et les accuse de laisser perdre l'acquis de leurs prédécesseurs : « *De un siglo de luchas por la libertad no quedan más que los nombres de las personas que las realizaron; tristes esqueletos que se aparecen fantásticamente en el vasto cementerio de nuestros programas.* » Elle termine son article en manifestant sa perplexité sur le devenir des libéraux :

¿Sobre qué base podrá realizarse esta unión de los liberales? ¿Qué principio puede servirles de piedra angular? Su obra ha sido asesinada por ellos mismos, y ya la patria lo único que desea es la desaparición de esos señores, que incapaces para redimirla, han sido hábiles para engañarla, esgrimiendo su nombre como estandarte de luchas mezquinas y personales.

¹⁰⁰³ Valle-Inclán fera le même type de remarque dans *Lucas de Bohemia* : « *García Prieto es un yerno más* ».

¹⁰⁰⁴ Eugenio Montero Ríos (1832-1914), politique et juriste espagnol. Ministre sous Amadeo I et sous la régence de Maria Cristina de Hasburgo Lorena. Président du conseil de ministre entre le 23/06/1905 et 01/12/1905, il remplacera Moret. C'est un libéral soutenu par le système de caciquisme.

Article du 27/02/1907 – « Los que triunfan »

Felix Azzetti, directeur de *El Pueblo* et ses rédacteurs ont été convoqués chez le juge le 21 juillet 1907. Il leur ait reproché leurs prises de position dans le journal. Felix Azzetti, en tant que directeur, prend seul la responsabilité de l'ensemble des articles, pour cela :

El juez dictó tres autos de procesamiento, uno por ataques al Gobernador y fianza metálica de 2000 pesetas; otro por escarnio a la religión y fianza de 5000 pesetas y otro de prisión preventiva por un supuesto delito de lesa majestad¹⁰⁰⁵.

Il est emprisonné le jour même : « [...] *por una torcida interpretación a unas frases de un artículo suyo*¹⁰⁰⁶ ». Suite à son emprisonnement il y aura de nombreux articles de protestation dans *El Pueblo*. C'est donc dans ce contexte que Carmen de Burgos écrit « Los que triunfan ». Carmen de Burgos débute son article pleine de bravoure ; elle défend avec détermination *El Pueblo* et Azzati : « *Empeña la lucha por la verdad, iremos de proceso en proceso, de multa en multa; nuestro director estuvo ayer en el destierro y hoy en la cárcel; pero el triunfo suyo, será el nuestro.* » Elle insulte avec mépris les ministres : « *¿Qué es el triunfo? ¿Acaso llegar a vestir el uniforme lacayesco de ministro de la monarquía? ¿Acaso ser gobernador de una provincia después de haber servido de criado a cualquier cacique?* » Et prétend que leur sort n'est pas enviable :

Es mejor dormir en la celda de una prisión rodeado del amor de sus amigos [...] que despertarse en fatigosa pesadilla en la cámara de un palacio.... arzobispal, rodeado del odio y las maldiciones de todo un pueblo que hará sentir su enojo para escarmiento de opresores.

Elle oppose le sort d'Azzati à celui des représentants de l'Etat :

Es mejor ser revolucionario perseguido y encarcelado, que gobernador perseguidor e idiota; es mejor ser periodista y verter luz sobre un papel para emancipar conciencias, que magistrado y señalar con lápiz rojo lo que disipa las sombras, para encarcelar defensores del progreso.

Elle harangue ses lecteurs :

¹⁰⁰⁵ *El Pueblo*, le 21/07/1907.

¹⁰⁰⁶ *El Pueblo*, le 21/07/1907.

¡Adelante en la campaña! Que nos denuncien que nos persigan; el triunfo es nuestro es el porvenir [...] podremos caer muchos heridos y muertos en las filas de los combatientes, pero la idea llegará al fin triunfante. Ella lo es todo, nosotros no somos nada.

Elle cite le martyr Giordano Bruno¹⁰⁰⁷ : « [...] *Giordano Bruno quemado por la inquisición es hoy más grande que Pio X prisionero de un palacio [...]* », et reprend l'idée qu'elle avait développée dans *Por Europa* : « [...] *al lado del Pontífice no hay más que interés personal de unos cuantos egoístas* ».

Elle fait l'éloge de Blasco Ibañez qu'elle rapproche d'Azzati :

Nuestro maestro, nuestro jefe, nuestro ídolo¹⁰⁰⁸, Blasco Ibañez comió también el pan de la emigración, y antes de triunfar como artista grande e indiscutible triunfó como hombre, como republicano, y con ser tan grande, tan inmenso, su labor de literato queda eclipsada ante su labor de patriota, ante su obra de cultura en Valencia, ante su grandeza de revolucionario. ¡Por eso al artista se le admira y al valenciano se le ama tanto!

Dios y Apóstol a un tiempo, para nosotros ninguno de discípulos renegará de su obra; ninguno de los que han comulgado en sus ideas será Judas ni apóstata. En nuestra epopeya de libertad, más limpia que la triste epopeya cristiana, no existirá ningún Pedro que por temor niegue sus doctrinas.

Azzati es un discípulo de Blasco Ibañez, un luchador que trabaja en su obra, un valiente que sabe sostener el prestigio de este periódico, dirigido y fundado por el gran artista [...].

Nous remarquons que Carmen de Burgos emploie un vocabulaire appartenant au champ lexical religieux pour évoquer Blasco Ibañez et Azzati. On peut se demander s'il s'agit d'une maladresse ou, à l'opposé, d'une extrême habileté puisqu'elle attribue à de notoires anticléricaux les vertus prônées par l'Eglise. Elle poursuit sur le même registre en les présentant comme des sauveurs : « *Esta es la felicidad, este el triunfo: para lógralo hay que padecer, hay que ir al destierro, hay que ir a la cárcel [...] los enemigos, los vividores, se inclinan, avergonzados, ante el verdadero sacrificio.* » Puis elle quitte le champ lexical religieux pour celui de la guerre et termine son article en

¹⁰⁰⁷ Giordano Bruno (1548-1600), ancien frère dominicain. Il développe la théorie de l'héliocentrisme. Il est accusé d'athéisme, de blasphème et d'hérésie par l'inquisition qui le fera brûler après 8 années de procès car il refusera de se rétracter.

¹⁰⁰⁸ Ses propos à l'égard de Blasco Ibañez prêtent à confusion et vont dans le sens de Cansinos Assens. Elle reprochait l'idolâtrie du Pape, mais elle en fait de même !

incitant les lecteurs à aller aux urnes¹⁰⁰⁹ : « *La campaña está empezada. ¡Adelante a la lucha, al triunfo, y caiga el que caiga, con tal que quede un solo para gritar después de destruido el enemigo común! ¡Viva Blasco Ibañez! ¡Viva la libertad!* ».

Article du 08/03/1907 – «Cómo se vence al Vaticano»

Carmen de Burgos commence son article en exprimant son dépit : « *Mauratoff*¹⁰¹⁰ acaba de derribar de un plumazo lo único que Romanones ha hecho en toda su vida, y el ilustre cojo se declara a la faz del país vencido por el Vaticano al que no tuvo energía e independencia para combatir. » Alors qu'elle faisait des éloges de Romanones dans *El Globo* du 19 août 1902, nous remarquons son changement de ton. Elle mélange les deux champs lexicaux, religieux et guerrier, pour mieux montrer la connivence entre l'Eglise et l'Armée de l'Etat : « *No predicaré yo aquí una revolución que cueste sangre; el Vaticano tiene el máuser a su servicio y la fiscalía de Mauratoff afila el lápiz funesto* ». Elle souligne la servilité du gouvernement face au Vatican : « *Se nos impone el vaticano, le obedece el gobierno español, o mejor dicho, cumple Mauratoff el pacto al que debe su encumbramiento y su librea* ». Mais elle ne baisse pas les bras, au contraire elle redonne de l'espoir aux lecteurs : « *¿Pero de qué se trata? De legislar sobre la familia, de imponerse a las conciencias; eso está en nuestra mano impedirlo con una resistencia pasiva y terca* ». Elle leur explique sa stratégie, ce qui lui permet de donner son opinion sur le mariage :

Despreciemos todas las formas de unión que la Iglesia establece y que el Estado impone. No hace falta ni el matrimonio civil ni el religioso. Desechemos la absurda idea que denomina concubinato a la unión libre de dos seres que se aman. El amor es lo único santo, lo único sagrado (valiéndonos de la jerga de la Iglesia). Es asqueroso concubinato la unión sin amor que legaliza la firma de un juez o la bendición de un cura. No hay nada pecaminoso en las uniones por amor, no hay nada ilegal y no hacen falta en ellas ni magistrados ni sacerdotes.

Elle introduit cependant une réserve : « *Queda sin embargo, un aspecto legal a la unión: la forma de contrato y garantía para los hijos y para la esposa en los casos que el amor y la buena fe no presiden al himeneo* » mais montre que les solutions existent :

¹⁰⁰⁹ Blasco sera élu en 1907 à Valence, mais Maura sera chef du gouvernement.

¹⁰¹⁰ Surnom que donne Carmen de Burgos à Antonio Maura y Montaner.

Para esto tampoco hace falta la Iglesia ni el juzgado. Existen el Matrimonio Popular y el Compromiso ante Notario.

Para el primero, basta que se reúnan amigos y familias y en presencia de todos, leal y francamente, los esposos confiesen su amor, su fe mutua; y con palabra de personas honradas se comprometan a convivir y ayudarse en las luchas de la existencia y reconocer la paternidad de los hijos. Pocas personas faltarían a este compromiso de honor que trae en su falta el desprecio de las gentes honradas, desde el momento que obliga en conciencia y no con la fuerza despótica de la bendición de un cura.

En cuanto al compromiso ante notario, obliga solemnemente para no contraer otro enlace, reconocimiento de los hijos, partición de bienes, etc.

¿Qué falta hace la comedia del matrimonio legal?

Par conséquent elle appelle à un boycott complet de l'Eglise :

Empleemos estos procedimientos para casarnos y no llevemos a las pilas bautismales a nuestros hijos; que nuestras mujeres rechazadas por la Iglesia no sostengan el culto, y esos templos tendrán que cerrarse como las tabernas que no tienen parroquianos; y el Vaticano sin dinero y los mitrados pobres renegarán de la religión que no podrán seguir explotando.

No combatir a la Iglesia, despreciarla. Ella caerá como un edificio viejo que nada sirve. Trátala como un trasto inútil [...]

Celebremos fiestas de boda y ni un casamiento legal.

Elle termine son article en se voulant rassurante : « *Nos niegan su sanción el Estado y la Iglesia. ¿Qué importa, si la da amor, inmortal soberano del mundo?* ».

Article du 28/06/1907 - « La obra solidaria »

Dans cet article, Carmen de Burgos exprime sa déception vis-à-vis d'un Nicolás Salmerón vieillissant :

Mirad un momento a Salmerón y comprenderéis esa amargura. Viejo, cansado al final de su carrera ese hombre que supo inspirar fe en su talento [...] se presenta derrotado, vencido ante su partido; es un reo, un residenciado que se presenta a juicio. [...] Salmerón, débil y miedoso, con esos escrúpulos monacales, retardando el triunfo de la revolución, dificultando la república, tenía que ser condenado. [...] sólo sé que los que le hemos querido, los que creímos en él, coreamos la frase [...] ¡Ojalá hubiera muerto antes! Este es un deseo de cariño; nos hubiera gustado ver a Salmerón ir, como Pi y Margall, a la fosa envuelto en la bandera republicana. [...] ¡Es tan triste ver caer un ídolo! [...] La solidaridad Catalana¹⁰¹¹, que protege carlistas y neos y destroza el partido republicano.

¹⁰¹¹ Salmerón appuiera le catalanisme en intégrant *Solidaridad Catalana*.

Elle rendra hommage malgré tout à ce qu'il a représenté :

Pero tened en cuenta que las ideas de libertad, de República, de regeneración, que ha encarnado en nuestras almas, se levantará aún más grande, más potente, más pura; y ella desparramará sus luces sobre la sociedad del porvenir, que ya habrá olvidado a la Solidaridad y a su Santón.

Après avoir exprimé sa déception, elle tente de ranimer la flamme de l'espérance :
« *Tengamos fe, no ya en Salmerón, no ya en un hombre ni en un partido, sino en el triunfo de la libertad fundado en la conciencia y la razón* ».

Article du 08/07/1907 – « La ciudad de los Cristos »

Carmen de Burgos présente avec dérision le sujet de son article : « *Toledo es católica, tan católica que no se encuentra en el invierno ninguna casa de baños; yo la llamaría la ciudad de los Cristos. En ninguna parte, ni aún en Nápoles, donde hay tantos crucificado célebre* ». Elle continue avec ironie en présentant les dérives de la religion :

Aquí está la famosa Virgen de Los Alfileritos, a la que las solteras piden novio como a una vulgar casamentera; y las casadas ruegan piadosamente la muerte de sus esposo; gracia que concede la imagen dentro del año, a las que arrojan un alfilerito blanco para pedir la boda, negro para la viudez. Casi siempre hay más número de alfileres negros.

Après avoir présenté grand nombre de Christs disséminés dans la ville de Tolède, elle s'arrête sur celui qui lui permet de dénoncer la barbarie de l'Eglise :

En la plaza de Tocodoner está el pequeño nicho de El Cristo de la Sangre. Este Cristo estuvo condenado a contemplar todos los autos de fe, todas las ejecuciones, todos los tormentos que inventó la barbarie de una época fanática y cruel. Hacia él se volvían con angustia los ojos de los reos. ¡Cuántas miradas de desesperación, de rebeldía, de maldición, de terror y de súplica se habrán quebrado en su inmóvil faz! ¡Ah! ¡Cómo este Cristo no hizo también un milagro!

Puis elle passe au monument le plus emblématique de la ville : « [...] *entremos en la catedral; me atrae el soberbio y feo edificio de un modo poderoso. Quizás porque Gabriel Luna nació en sus claverías* ». Ce qui lui permet de dénoncer avec dérision une pratique plus proche de la loterie que de la foi religieuse :

Muchas devotas rezan a una imagen de Cristo [...] al acabar el Padre Nuestro dan un golpe a la rueda de hierro y la cambian de posición. La imagen concede así uno de tres favores que le piden. – Pero este ruido es muy molesto para los demás fieles, digo. – Si en efecto; pero el Cardenal quiso quitarlo y se amotinaron las beatas; mucha gente dejó de dar limosna para el culto.

Elle présente une Eglise otage des bigotes :

Comprendí la fuerza del razonamiento tendiendo la vista a mi alrededor. En casi todas las columnas hay cepillos. “Limosna para cera”, “Limosna para aceite”, “Limosna para el culto”, “Limosna para San Pedro”... Sí, han pasado los tiempos en que la Catedral daba limosna; ahora las pide y tiene que sufrir la gazmoñería de las beatas.

Et termine l'article par « un pied de nez » : « *Alargué una moneda al guía, que deseoso de complacerme añadió: -Después de todo, ni las coberteras son coberteras, ni el Cristo hace milagros* ».

Article du 29/12/1907 – « Era de retroceso »

Carmen de Burgos constate les dégâts perpétrés par les Conservateurs sans que les libéraux leur fassent barrage :

La obra demoledora del oscurantismo continúa lenta, tenaz, pero certera en su misión de aniquilamiento. Cada día se propala con más serenidad el error, sin que los hombres de espíritu liberal lancen una enérgica protesta.

Elle expose ensuite l'objet de son inquiétude : « *Lo que está sucediendo con el presupuesto de Instrucción pública es verdaderamente vergonzoso* » et explique pourquoi l'école ouverte à tous fait peur à ceux qu'elle qualifie d'obscurantistes :

Estorba la enseñanza de las masas y se procura dificultarla. Cuando el pueblo no sabía leer ni escribir, cuando el obrero no era hombre pensante sino hombre máquina, cuando no tenía conciencia de sus derechos, se le manejaba fácilmente [...] se le oprimía y se le vejaba sin peligro. Pero el pueblo, educado, consciente, digno, quiere ser un pueblo libre. No se contenta ya con la promesa de una vida de ultratumba que le ofrecen los que disfrutan en ésta de comodidades y de lujo mientras él sufre y padece miseria y hambre. Quiere su parte de felicidad ahora, y reivindica sus derechos de hombre.

Elle va au-delà de la querelle du moment. Pour elle, c'est la liberté de penser qui est visée : « *De aquí el miedo a la escuela, el miedo a la Prensa, el miedo a la ciencia, las trabas puestas a la libertad de pensamiento* ». Sans hésiter, elle décrie nommément les hommes politiques responsables selon elle de l'obscurantisme :

Y ya no nos ocultan este odio, ya se atreven a manifestárnoslo. Un hombre tan inepto como D. César Silió, subsecretario de Instrucción pública por obra y gracia del espíritu... de Maura. [...] un ministro caduco, de cerebro petrificado como Rodríguez San Pedro, y toda la cohorte que les sigue, dan al traste con la enseñanza, con la cultura, con la educación nacional.

Et elle dénonce leurs pratiques :

Se prohíbe tácitamente al negar las pensiones, que se estudien los adelantos del extranjero. [...] niega el aumento de ingresos al presupuesto y con él los derechos que asisten al país para tener las escuelas que la ley, incumplida, le concede.

Pour Carmen de Burgos l'obscurantisme se loge partout :

Si del Congreso pasamos a Ateneos y Academias, se observa el mismo fenómeno. Hasta en la misma Academia de Higiene [...] un adulator de La Cierva, el Dr. Mariscal, hablaba con desprecio y groseros dictados de Heine, Byron, Leopardi, Maupassant, Zola, Nietzsche... todas las glorias del mundo... [...] pedía la previa censura... D. Juan Cierva y Peñafiel aplaudía...

Elle utilise à nouveau le lexique religieux : « *No hay ningún revolucionario que como Cristo sepa blandir el látigo y arrojar a los mercaderes lejos de la patria* », et dénonce les attaques dont fait l'objet *la Asociación de la Prensa* :

La Prensa nea¹⁰¹² [sic] completa a mansalva su obra. [...] Ahora uno de esos papeluchos de la Corte lanza su baba contra la Asociación de la Prensa [...] El odio de esos carlistas sigue a los hombres más allá de la tumba y no comprende nada noble y grande... Lanzan sur censura a la Asociación de la Prensa formando parte de ella y disfrutando sus beneficios.

Ceci la fait s'interroger : « *¿Por qué no se les arroja de su seno como traidores? Por una indiferencia culpable, porque nos vamos haciendo decadentes y nos buscamos más*

¹⁰¹² Carmen de Burgos qualifie les néo-catholiques de Neos et leur presse de nea.

que triunfos de palabra... ». Elle termine son article avec un constat amer : « Entramos en una verdadera era de retroceso ».

Article du 23/01/1908 – «Merienda de negros»

Comme nous le verrons, Carmen de Burgos n'accepte pas sa mutation à Tolède, elle saisit toutes les occasions pour médire de la ville :

Los pueblos más desgraciados son los que están sujetos al poder del clericalismo. [...] si tuviese necesidad de demostración bastaría examinar lo que sucede en Toledo. La desdichada ciudad se halla aplastada por la sombra nefasta de su catedral y por la poco envidiable gloria de ser la Primada de España.

Elle démontre l'omniprésence de l'Eglise dans la ville :

Se trató de celebrar el centenario de D. Francisco Rojas [...] la organización de las fiestas de juegos florales y la idea eran dignas de elogio. Los cándidos no veían a los fantasmas negros cernerse sobre el cadáver de Rojas. ¡Una fiesta sin clericalismo en Toledo! ¡Imposible!

Et saisit l'opportunité pour se glorifier :

Se dice, empero, que las señoritas de Toledo no asistirán a los Juegos Florales pero no lo creo. Allí todas veneran al Primado. Actos de independencia como el de nuestra compañera Colombine llevando a los tribunales a un periódico neo, que se publica con la censura eclesiástica, e insulta a todas las personas honradas, se conocen pocos. Sé de este asunto, que se ha celebrado el juicio de conciliación, y aunque el director del papel neo declaró que no tuvo intención de ofender a la dama, ésta no se conforma y la justicia sigue su curso.

Elle s'apitoie néanmoins sur la ville : « ¡Desdichada Toledo! Ciudad de recuerdos, de arte, de pasadas grandezas, convertida hoy en merienda de negros...» et regrette l'attitude passive du peuple : « *desdichada nación que consiente... Así se comprende que se atrevan a todo los clericales... ».*

Article du 01/03/1908 - « ¡Pobrecito Vaticano! »

Carmen de Burgos écrit un article tragi-comique. Elle explique que l'Eglise veut fêter dignement le Jubilé de Pie X et que, pour ce faire, elle demande à ses fidèles des dons et des cadeaux. Le Comité Central de Rome a envoyé une circulaire en demandant la

collaboration de toutes les femmes pour : « [...] *reunir una colección de ropas y ornamentos sacerdotales para las iglesias pobres* » et en échange : « *El Vaticano [...] ofrece [...] la bendición papal* ».

En bon chrétien le Roi d'Espagne accueille favorablement la demande et charge sa sœur María Teresa de s'en occuper. Aidée de plusieurs grandes dames, celle-ci écrit une circulaire qu'elle adresse à l'ensemble des Espagnoles :

¡Qué hermoso sería que no quedase en España una sola mujer que no hiciera profesión de católico, apostólico, romano, amando a la Iglesia y al soberano Pontífice con verdadero afecto, cooperando a la celebración del Jubileo sacerdotal de nuestro Santísimo Padre el papa Pio X, ya con limosnas unas, otras con ofrendas de ropas y ornamentos, y las más con su propio trabajo.

Gabriel Luna a une réponse ironique : « *Me he sentido conmovido [...] Aprendo que la mejor manifestación del catolicismo es trabajar y abrir la bolsa en provecho de la Santa Sede.* »

Il s'ensuit trois dialogues indiquant la mise en application de la circulaire. Les trois dialogues sont très sarcastiques. En voici un exemple :

*Mi mujer vino esta mañana a consultarme un caso de conciencia:
-Oye, Gabriel, tengo reunido unos lienzos y algunas pesetas para contribuir al Jubileo de...
-Sí, sí, me parece bien [...]
- Pero el caso que los niños de la verdulera que se ponen en la esquina, están desnuditos, yertos de frío, y esos lienzos podrían servirles...
-¡Qué disparate!...
-Y el vecino de la buhardilla está cesante...no tienen que comer, los despiden de la casa, y este dinero pudiera remediar...
-¡Ni pensarlo!
-Pero si se mueren de frío y de hambre...
-¿Qué importa? ¡Más pasó Dios por nosotros! Todas esas pequeñeces a las demandas del pobrecito Vaticano... Para algo somos católicos.*

Carmen de Burgos continue son article en mettant en scène le même genre de discussion entre un maçon et sa femme, et entre deux aristocrates. Elle n'hésite pas à se mettre en scène elle-même par le biais de *Colombine* : « *Colombine es de las que han abierto una de estas suscripciones y a su amabilidad y deseo de atraer a El Pueblo al buen sendero, debe la nota de regalos que ya le han enviado.* » Elle poursuit son article dans la même veine et donne une liste fictive, très provocatrice, de 25 noms de

personnalités qui, selon elle, ont fait un présent pour le Jubilé du Pape, comme par exemple :

- El padre Ferrándiz, una casulla del año 80.*
- Luis Morote, una corbata color fresa [...]*
- Blasco Ibañez, dos ejemplares de “La Catedral”*
- Felipe Trigo, un par de guantes (ambos de la mano izquierda) [...]*
- Doña Emilia Pardo Bazán, un par de ligas con letreros de “Viva mi dueño”.*
- Antonio de Hoyos, un kimono japonés [...]*
- Eduardo Zamacois, sus obras completas.*
- José Francés¹⁰¹³, un chaleco de fantasía. [...]*
- Cansino, una túnica del Nazareno. [...]*
- El marqués de Pidal, los primeros pañales que le pusieron.*
- Doña Concepción Jimeno de Flaquer una peluca rubia. [...]*
- Franco Rodríguez¹⁰¹⁴, un ejemplar de « Las Virgenes locas ». Y otros muchos objetos que sentimos no recordar.*

Comme nous pouvons le constater, la plupart des noms cités ne sont pas en odeur de sainteté ! Hormis bien entendu le Marquis de Pidal qui était ambassadeur au Vatican.

Nous pouvons souligner l'audace de Carmen de Burgos qui, alors qu'elle était surveillée de près à Tolède, prend des risques en se citant, et en citant les personnes de son entourage, ce qui aurait pu dévoiler son identité. Elle termine son article de façon moqueuse : « ¡A trabajar, pues, para el pobrecito Vaticano! ».

Article du 10/06/1908 – « Hay que enterrarlo »

L'article porte sur la *Ley del terrorismo* que le gouvernement Maura souhaite faire passer. Carmen de Burgos donne quelques éclaircissements sur les événements. Selon ses propos, tout le monde semblait d'accord :

Ayer cuando se preparaban veinte conferencias en Madrid contra el desventurado proyecto de ley del terrorismo; cuando la propaganda iniciada por la Junta de defensa realizaba su campaña en provincias de un modo tan brillante; cuando la opinión unánime se alzaba como un solo hombre [...] el

¹⁰¹³ José Francés y Sánchez-Heredero (1889-1963), journaliste, écrivain et critique d'art espagnol. Il organisa le *Salón de humoristas de Madrid*.

¹⁰¹⁴ José Francos Rodríguez (1862-1931), journaliste (Directeur de *Heraldo de Madrid*), écrivain (pseudonyme Juan Palomo), médecin, Maire de Madrid, Ministre de l'Instruction Publique en 1917. Féministe, il écrivit en 1920 : *La mujer y la política española*.

Gobierno hizo conocer que la Comisión no daría dictamen sobre la ley nacida en cerebros enloquecidos por la vanidad satánica e incomprensible que provocó este alarde insensato contra las libertades de un pueblo.

Mais il y a eu un rebondissement : « *La ley del terrorismo estaba muerta antes de nacer, pero ayer nos presentaron su cadáver.* » Elle incite donc la population à la vigilance : « *No, no hay que descuidarse. La buena fe conservadora no merece la confianza del país; hay que seguir la campaña, evitar el mal olor de ese cadáver descompuesto* » et à rester unie pour faire face au gouvernement : « *Sería bueno que no se desperdiciara el movimiento de opinión, la revolución de las ideas, la efervescencia y el calor del entusiasmo y fuéramos más lejos. No deben tolerarse los seres capaces de engendrar sólo monstruos.* » Elle explique ensuite pourquoi une telle loi ne peut exister en Espagne : « *Esa ley que no podía aprobarse porque pugna con el espíritu progresivo de los tiempos, porque era de una imposible regresión a la barbarie, debía lógicamente arrastrar tras sí al cementerio a los que la engendraron* », ce qui l'amène à demander la démission du gouvernement :

Un gobierno rechazado por la nación, desautorizado, en cierto modo, por el monarca, no podía seguir dirigiendo al ser derrotado de modo tan vergonzoso por todo un pueblo alzado en contra suya. [...] No cabía al Gobierno más conducta digna que sostener su criterio o presentar su dimisión.

Elle décrit ce que prétend imposer la loi :

La obra de Maura tiene la impudicia de prescindir de lo legal, tiene lo horrible de dar al traste con todas las conquistas; atropella los derechos individuales, la inviolabilidad del domicilio, la propiedad, tiene hasta la pretensión de arrojar sin pruebas de culpabilidad a los ciudadanos del territorio de España, que no es del Gobierno que es nuestro.

Elle illustre ses propos par des exemples concrets pour une meilleure compréhension :

El odio, el rencor de un cacique, puede destruir una familia, hacer desaparecer a las personas sin que se sepa adónde van... está abierta la puerta del crimen mismo. ¿Más? Hasta decir la verdad será castigado si el Gobierno no cree que esa verdad debe decirse.

Elle remémore à ses lecteurs les garanties inscrites dans la Constitution :

Desde la constitución de Bayona [...] hasta la de 1876 todas sancionan y proclaman los derechos individuales de ciudadanía, de propiedad, de asociación, la inviolabilidad del domicilio, el respeto a las leyes y a los códigos.

Et termine son article en frappant d'anathème le gouvernement, et lance un appel à la rébellion pacifique : « *Todo esto pretendía atropellar [...] Maura [...] ¿Puede lógicamente el país tener fe en semejante persona? No. Es preciso enterrar el engendro y arrojar lejos de nosotros a los que engendran tales monstruos.* »

Article du 7/09/1908 – « No es integriste »

L'article débute sur une querelle littéraire, qui est en réalité une querelle idéologique, à propos du roman de l'auteur valencien Julio Hoyos, *El dolor de la casa*. Gabriel Luna répond à une critique :

Si en el artículo de un querido maestro que inserta El País de hoy, se tratara solo de mi humilde persona, yo me limitaría a sufrir en silencio la amargura de no coincidir en algunas apreciaciones con quien posee toda mi admiración y mi cariño, con quien formó mi espíritu, y merece reverencia por su talento, su hermosura de alma y su nunca desmentida rectitud; pues todo eso evocan las iniciales J. F.¹⁰¹⁵ de El País. Pero en ese artículo, hay algo que concierne a El Pueblo que pudiera ir para algunos en menoscabo de su labor, que pudiera ser una acusación lanzada a Gabriel Luna ante Azzati y Cantacclaro¹⁰¹⁶ y que me importa deshacer.

J. F. reproche à Gabriel Luna d'avoir fait des éloges¹⁰¹⁷ du livre de Julio Hoyos *El dolor de la casa* et de coïncider avec *El Siglo Futuro*, qui lui aussi a fait des éloges de Julio

¹⁰¹⁵ Nous pensons qu'il s'agit de José Ferrandiz à qui Carmen de Burgos avait dédié *Por Europa*. Les autres journalistes portant les initiales de J. F. sont José Francos et José Francés mais aucun n'écrivait dans *El País* contrairement à José Ferrandiz.

¹⁰¹⁶ *Cantacclaro* est le pseudonyme de José Pérez Martinón (1848-1911), prêtre qui fut poursuivi pour ses idées (il avait fait la Révolution de 1868 et s'était battu à Cuba) par plusieurs évêques. Il fut excommunié par l'évêque d'Almeria et dut quitter l'Eglise. Il fut journaliste républicain, défenseur de la franc-maçonnerie. *El Siglo Futuro* l'attaqua à plusieurs reprises et le qualifia d'« *Hereje* ». Il collabora à *El País* et à *El Pueblo* sous le nom de *Cantacclaro*. Il fonda à Valence une école privée « *San Felipe Neri* ». Il rédigea un manifeste pour défendre les instituteurs libéraux contre la « *frailería* » et participa à différents congrès pédagogiques défendant la neutralité de l'enseignement face à l'enseignement catholique. Il se fit enterrer dans le cimetière civil de Valence avec ses habits de prêtres. (*El País* 01/02/1911).

¹⁰¹⁷ « *Cuando conocí a Julio de Hoyos no fue como escritor, sino como valenciano. Vino a formar parte de esta colonia, que mi amor a Valencia reunió en torno mío [...] Llamaba a Julio en broma el cantor de*

Hoyos : « *Arte notamente valenciano es el que ha hecho el Sr. Hoyos en El dolor de la casa [...] El dolor de la casa es novela de tesis o problema. El que plantea el señor Hoyos es de la más complejo y difícil de resolver que conocemos*¹⁰¹⁸ ». Or, pour J. F., si *El Siglo Futuro* congratule Julio Hoyos, c'est forcément parce que celui-ci est un intégriste :

*[...] los neos principalmente los integristas, y de éstos los de El Siglo Futuro inquisitorial, recalitrante, no alaban, ni recomiendan, ni mencionan siquiera lo bueno y aún lo óptimo que haga o diga nadie no perteneciente a su gremio o por lo menos al carlismo más echado hacia atrás y jesuita*¹⁰¹⁹.

J. F. rappelle à Gabriel Luna :

*En este periódico se ha fustigado a Valera, a Picón [...] no se ha respetado en ocasiones ni a Menéndez y Pelayo, y de las obras de Galdós lo menos malo que se escribe es que son “impíos y ridículos esperpentos”*¹⁰²⁰ [...] *Blasco Ibáñez el de ateo mamarrachista ; Carmen de Burgos allí ha sido maltratada*¹⁰²¹ [...].

Il ne comprend donc pas l'attitude de Gabriel Luna : « [...] *un escritor radical de lo más anticatólico, viene a coincidir con otro integrista del periódico que tanto ha ofendido a Carmen de Burgos y también a Gabriel Luna. ¿Qué hay aquí*¹⁰²²? », et se demande si celui-ci était au courant de l'éloge du *Siglo Futuro*. Gabriel Luna lui répond par journal interposé :

*Yo sabía que el asqueroso Siglo Futuro había elogiado el libro de Julio Hoyos. No lo leí, porque yo no leo semejante papelucho, que se asusta de una mujer enfadada*¹⁰²³. *Creo esos periodicastrós neos, útiles solo como tónico anticlerical y yo no lo necesito, porque los desprecio siempre. Pero como mi*

la Albufera, y en serio el poeta de Valencia. [...] Julio de Hoyos tiene alma de poeta y siente el dolor suyo y el dolor de la humanidad. [...] Esta personalidad y la de articulista discreto eran las que yo conocía de Julio de Hoyos, hasta que se me revela en un nuevo aspecto con su libro “El dolor de la casa” [...].

Gabriel Luna rend hommage à Julio Hoyos car il a osé traiter le sujet de l'homosexualité. (El Pueblo, le 23/08/1908).

¹⁰¹⁸ *El Siglo Futuro*, le 15/08/1908.

¹⁰¹⁹ *El País*, le 01/09/1908.

¹⁰²⁰ Nous notons que le terme « *esperpento* » est employé avant l'œuvre de Valle-Inclán.

¹⁰²¹ *El País*, le 01/09/1908.

¹⁰²² *Ibid.*

¹⁰²³ Carmen de Burgos doit faire allusion à son altercation avec *El Siglo Futuro* lors de son enquête sur le divorce.

*amor a la libertad y mi odio al clericalismo no pueden ponerse en duda, no debo insistir sobre ello*¹⁰²⁴.

Il indique la manière dont il a eu connaissance de l'article de *El Siglo Futuro* :

*Decía que supe que El Siglo Futuro había elogiado a Julio Hoyos por el mismo autor. Me lo dijo sorprendido, sin explicarse por qué no siendo de su cuerda se ocupaban con elogio de él, puesto que esto es verdaderamente obscuro para los que conocemos la brutal intransigencia de la clerigalla*¹⁰²⁵.

Et lui explique que lui aussi a cherché à comprendre la raison de cet éloge :

*A mí se me ocurrió la misma idea que al ilustre maestro. “Les ha seducido, le contesté [a Julio Hoyos], que no fustigues a los Homosexuales”. Y comprendí, con “el gesto benévolo que lo perdona todo”, de que habla un poeta, la causa de por qué era de la cuerda de El Siglo Futuro el libro de Julio Hoyos*¹⁰²⁶.

La réponse à J.F. permet à Gabriel Luna d'accuser directement les jésuites de pédophilie:

*No podía dudarlo, conozco a los jesuitas, no directamente, que mi mano no se manchó con su contrato; los conozco en su obra, los conozco en una multitud de jóvenes afeminados que pululan por nuestros salones y que salieron de sus colegios. [...] Todos los padres debieran leer ese libro, “La Educación Jesuítica”, publicado por la casa Sempere. Leed y entended. ¡Desdichada la familia que envía a uno de esos colegios a un niño de bello aspecto, a un adolescente de formas correctas! Conozco más de uno que nos podría contar escenas de que han sido víctimas, y que hoy, en su impudor, no recatan; pero temo ofender la castidad de los no jesuitas*¹⁰²⁷.

Gabriel Luna donne son interprétation de la genèse de l'homosexualité chez les anciens élèves des jésuites :

¿No es antiguo en la Iglesia el odio a la mujer? ¿No es tendencia del Cristianismo, en todos los tiempos, dificultar la unión y facilitar las agrupaciones de un mismo sexo en las órdenes monásticas? ¿Por qué Juan Bautista, en el seno de una sociedad polígama, como lo era la judía del siglo

¹⁰²⁴ El Pueblo, le 07/09/1908.

¹⁰²⁵ *Ibid.*

¹⁰²⁶ *Ibid.*

¹⁰²⁷ El Pueblo, le 07/09/1908.

primero de nuestra era, se alza fustigando el adulterio y no increpa al hombre, sino a la mujer? ¿Por moralidad? No. Por odio al sexo.

Et montre la contradiction de l'Eglise :

De este modo la Iglesia inspira desprecio a la mujer y al mismo tiempo dificulta la unión legal, ensalza el estado de castidad sobre el matrimonio, aunque hace de este último un sacramento, sostiene los sacrificios personales a la divinidad en jóvenes vírgenes que se ofrendan al ser supremo, de un modo que es contra el progreso de la sociedad y contra las leyes de la Naturaleza¹⁰²⁸ [...].

l'accusant de favoriser l'homosexualité : « [...] y favorece las agrupaciones inmorales que hacen de los conventos pequeñas provincias de los reinos de Sodoma y Gomorra ».

Ceci expliquerait donc les éloges du livre de Julio Hoyos par le journaliste de *El Siglo Futuro* :

Por eso el Marcial [el periodista] de El Siglo Futuro halla de perlas que se hable, sin fustigarlo, de un vicio asqueroso y dándolo por cuenta suya nombre de pasión amorosa, lo antepone al amor casto¹⁰²⁹, y al amor natural, legítimo y legitimado por la naturaleza y la atracción de los sexos complementarios para el gran sacerdocio de la reproducción de la especie¹⁰³⁰.

Il poursuit son explication :

Julio Hoyos presentó un caso de la vida real sin comentarios. En "El dolor de la casa" vimos todos lo repugnante sólo con retratarlo. Los camaradas del desdichado Nazario sintieronse alagados de que se hablara de ellos sin fustigarlos, sin execrarlos, sin llamarles algo que tienen costumbre de oír. No vieron que solo con mostrarlos como son, caía sobre ellos la execración de todos y batieron palmas. Por eso elogiaron la obra de un escritor que no es neo, sino liberal, como buen valenciano¹⁰³¹.

Et corrobore son choix :

¹⁰²⁸ *Ibid.*

¹⁰²⁹ « Pertenece El dolor de la casa, a lo que yo llamo literatura emancipada. Emancipada, entiéndase, del imprescindible par de tórtolos que buscan enlazar sus vidas con las inevitables contradicciones [...] Y hora es ya de que los escritores se persuadan de que hay algo más en la sociedad, de que no son las únicas pasiones el amor casto o el amor adultero o simplemente ilegítimo ; de que en la vida social y en la vida política pululan elementos pasionales libres [...]» – *El Siglo Futuro*, le 15/08/1908

¹⁰³⁰ *El pueblo*, le 07/09/1908.

¹⁰³¹ *Ibid.*

¿Íbamos nosotros a renegar de él por ese solo hecho? ¿Íbamos a no hacer justicia a quien lo merece, y más siendo de los nuestros, porque un efebo neo lo elogiase estúpidamente sin comprenderlo? ¿Íbamos a caer en el defecto de intransigencia, que es patrimonio de los neos, nosotros, los fuertes, los sanos? Creo lealmente que no y por eso hice justicia a la novela de Julio Hoyos¹⁰³².

Gabriel Luna saisit l'opportunité de parler de Carmen de Burgos : « *Harta desgracia ha tenido el autor en ser elogiado por los neos; sin duda, el no deberles un solo elogio, es la gloria más grande de Valera, Picón¹⁰³³, Palacio Valdés¹⁰³⁴, Dicenta¹⁰³⁵, Carmen de Burgos, Galdós y Blasco Ibañez¹⁰³⁶*, ce qui permet à Carmen de Burgos d'accoler son propre nom aux côtés des grandes plumes de cette époque, quoique certains soient méconnus aujourd'hui.

Il ne fait aucun doute que Carmen de Burgos aime la politique mais en tant que femme elle ne pouvait être député. Son activité de journaliste lui permet donc d'exposer ses idées et d'agir. Il lui était cependant difficile de le faire très clairement dans les journaux où elle travaillait, du moins au début de sa carrière. Elle pourra le faire, mais toujours avec prudence, une fois sa notoriété bien installée, notamment dans les années 20.

Sa rencontre en 1906 avec Blasco Ibañez et Felix Azzeti lui permet donc de satisfaire son goût pour le journalisme politique dans le journal républicain *El Pueblo*. C'est dans

¹⁰³² *Ibid.*

¹⁰³³ Javier Octavio Picón (1852-1923), écrivain, ultra libéral et favorable au divorce. Il a écrit dans *El Cuento Semanal*.

¹⁰³⁴ Armando Palacio Valdés (1853-1938) écrivain et critique espagnol. Ami de Clarin. Membre de la R.A.E. en 1906. Son œuvre la plus célèbre est *Marta y María* en 1883. Il est mort pendant la Guerre Civile dans la misère.

¹⁰³⁵ Joaquín Dicenta Benedicto (1862-1917), journaliste, dramaturge et écrivain naturaliste. Il collabore à *El Liberal*. En 1885, il écrit un poème *Prometeo* où il se déclare athée. Il dirige la revue *Germinal* (1897) où écrivent de nombreux auteurs du naturalisme, républicains et anticléricaux qui se font appeler *Gente Nueva*, comme par exemple Eduardo Zamacois, Nicolás Salmerón, Alejandro Sawa, Ramón del Valle-Inclán, Pío Baroja...

¹⁰³⁶ *El pueblo*, le 07/09/1908.

ce journal qu'elle va faire ses premières armes de journaliste politique et déployer tout son savoir-faire sous le masque de Gabriel Luna, car la circonspection s'imposait.

Comme nous l'avons vu dans ses articles d'*El Pueblo*, elle dévoile ses idées et prend position sur l'actualité politique. Elle ne fait aucune concession aux hommes politiques, ni à l'Eglise. Elle n'hésite ni à combattre les conservateurs et l'Eglise, ni à critiquer les libéraux, dont certains sont ses amis. Mais elle dénonce également l'indolence du peuple, qu'elle aimerait voir se rebeller pour que le pays change. Républicaine dans l'âme, il est évident qu'elle appelle de ses vœux la proclamation de la République.

Nous pouvons donc nous demander pourquoi Carmen de Burgos n'a pas poursuivi sa collaboration dans *El Pueblo* après 1908, alors qu'elle semble tout à fait à l'aise ? Bien évidemment la création de *Revista Crítica* devait l'accaparer beaucoup, tout comme ses problèmes d'enseignante. De plus, elle était aussi absorbée par un travail d'écriture : *Cuentos de Colombine*, *Senderos de vida* et projetait d'écrire *Los Inadaptados*.

Mais nous émettons également une autre hypothèse beaucoup plus triviale. Au cours de l'année 1908 elle rencontre celui qui sera l'amour de sa vie, Ramón Gómez de La Serna. Peut-être cesse-t-elle sa collaboration avec *El Pueblo*, tout simplement pour couper court à toutes les rumeurs autour de ses amours avec Blasco Ibañez. C'est également à la suite de sa rencontre avec Ramón Gómez de La Serna qu'elle mettra un terme à *Los Miércoles de Colombine*, car elle y avait beaucoup d'adulateurs, parmi eux Tomás Morales qui, semblerait-il, ne lui était pas indifférent¹⁰³⁷. Ramón Gómez de La Serna était peut-être tout banalement un homme jaloux et Carmen de Burgos une femme amoureuse absorbée par cet amour naissant ?

¹⁰³⁷ NÚÑEZ REY, *Op.*, *Cit.* p. 195-197.

5.2. L'affaire de Tolède (18/02/1907-26/11/1909)

En septembre 1906, à la suite d'une réforme de l'enseignement¹⁰³⁸, l'école de Guadalajara où travaillait Carmen de Burgos a changé de statut. Elle est passée de « *Escuela Elemental* » à « *Escuela Superior* ». Afin de ne pas perdre son poste, Carmen de Burgos demande à changer elle-même de statut pour devenir « *profesora de enseñanza superior* ». En octobre 1906, une commission autorise Carmen de Burgos à donner des cours d'enseignement ménager à la « *Escuela Superior de Industria* » de Madrid. Elle y travaillera, au moins un certain temps, comme l'atteste la couverture de son livre *La Cocina Moderna* édité chez *Prometeo* à Valence, « *Carmen de Burgos Seguí, Profesora de esta asignatura en la escuela de artes e industrias de Madrid* » et un article dans *El País*¹⁰³⁹ : « *La Cocina Moderna, prólogo y arreglo de doña Carmen de Burgos Seguí (Colombine), profesora de esta asignatura en la escuela de artes e industrias de Madrid* ». Or, à peine installée dans ce poste Carmen de Burgos est mutée le 18 février 1907 à Tolède¹⁰⁴⁰. (En janvier 1907, le conservateur Antonio Maura est au gouvernement et Rodríguez Sampedro devient Ministre de l'Instruction Publique. Carmen de Burgos perd de ce fait l'appui de son ami libéral, Segismundo Moret). Elle ne s'y rend pas car elle est persuadée qu'elle peut rester à Madrid dans le poste qu'elle occupe. Or Sampedro la révoque de son poste à Madrid le 15 mars 1907. Pour ne pas perdre tout emploi, Carmen de Burgos se rend au plus vite à Tolède le 18 mars 1907 et demande 15 jours d'autorisation d'absence pour éclaircir sa situation. Sa demande de rester à Madrid est rejetée : « *Se desestima petición de licencia formulada por doña Carmen Burgos y Seguí, Profesora en Comisión de la Escuela Normal Superior de Maestras de Toledo*¹⁰⁴¹ ». On donne 48 heures à Carmen de Burgos pour rejoindre son poste de Tolède. Elle le fera le 22 avril 1907 et recevra une deuxième nomination

¹⁰³⁸ Real decreto de 30/03/1905 sous le conservateur Juan de la Cierva y Peñafiel – Réorganisation des Écoles Normales en accord avec la réforme de l'enseignement primaire. AVILA FERNANDEZ, Alejandro, *FORMACIÓN DEL MAGISTERIO EN ESPAÑA – La legislación normalista como instrumento de poder y control (1834-2007)*, Ministerio de Educación política social y deporte, 2008, Ed. Taravilla S. L., p. 133.

¹⁰³⁹ *El País*, le 18/06/1907.

¹⁰⁴⁰ « *Por Real orden de 18 de febrero de 1907 ha sido destinada, en comisión, a la plaza de Profesora numeraria de la Normal Superior de Toledo* » (Extracto de la hoja de servicios de doña Carmen de Burgos y Seguí) – *El Magisterio Español*, le 11/05/1907.

¹⁰⁴¹ *Gaceta de Instrucción Pública* du 24/04/1907 p. 439.

officielle : « *En virtud de concurso y por Real Orden de 27 de Abril pasado, han sido nombrados Profesora de la Normal de Maestras de Toledo, Sección de Letras, doña Carmen de Burgos [...] (Gaceta del 8 [mayo])¹⁰⁴² ».*

L'intérêt que porte le Ministre à Carmen de Burgos semble curieux et ressemble plus à une persécution politique qu'à un simple problème administratif. Il dira lui-même à l'Evêque de Jaca le 2 décembre 1908 que les problèmes administratifs liés aux enseignants ne sont pas de son ressort et qu'il ne s'occupe que des fautes graves :

Yo puedo decir a S.S. que llamé la atención sobre eso, que hasta ahora no ha dado resultados, tal como yo hubiera apetecido, porque el Ministro no se ocupa directamente de esas cosas. Eso es propio de la dirección y claustro de cada escuela o de Instituto y únicamente cuando se produzca un hecho tal que revele una falta grave [...] es cuando el Ministro interviene¹⁰⁴³.

L'affaire est donc devenue politique. Les journaux libéraux se rangent du côté de Carmen de Burgos :

UN ATROPELLO – Nuestra compañera Colombine ganó por oposición una cátedra en la Escuela Normal de Guadalajara, y contra toda ley y contra todo derecho se le privó de ella, no obstante tener de su lado la opinión y el criterio del Consejo de Instrucción pública, siendo éste asunto en que intervienen los Tribunales. Ahora desempeña una cátedra en la Escuela de Artes e Industrias de Madrid, y sin asomo de motivo se la envía en comisión a Toledo, y aunque nuestra ilustra compañera prueba con certificado facultativo que se encuentra enferma¹⁰⁴⁴, en un oficio destemplado se la conmina con la baja si no se presenta inmediatamente en su nuevo destino. Enferma y todo sale para Toledo, y excusamos decir que desde allí seguirá honrando las columnas del HERALDO con sus trabajos. Podríamos comentar esta serie de abusos y de menosprecios a los derechos ganados en buena lid por Colombine; pero son tan elocuentes los hechos, que excusan toda paráfrasis¹⁰⁴⁵.

[...] Hace tiempo que con esa señora ocurren en el Ministerio de Instrucción pública algunas cosas un tanto singulares. [...] cuando dicha escuela [Normal de Guadalajara] fue elevada a la categoría de primera [...] se acordó [el Ministerio] que su profesorado pasara a otras escuelas [...] Reclamó doña Carmen, y mientras estaba en el extranjero con una misión pensionada de su ministerio, se acordó que desempeñara en comisión una cátedra inútil y desierta de la Escuela de Artes e Industrias, como así se verificó, mientras la asendereada profesora se alzaba ante el Consejo y allí le reconocían la razón.

¹⁰⁴² Gaceta de Instrucción Pública du 12/05/1907 p. 462.

¹⁰⁴³ Diario de sesión de la Cortes – Senado – del 02/12/1908.

¹⁰⁴⁴ Effectivement nous pouvons lire dans la Gaceta de Instrucción Pública datée du 24/08/1907 : « *Se desestima instancia de doña Carmen de Burgos y Seguí, en solicitud de que se rectifique la R.O. de 12 de abril negándola licencia por enferma* ».

¹⁰⁴⁵ Heraldo de Madrid, le 25/04/1907.

Bien que el ministro echó abajo ab irato lo acordado por el Consejo. ¿La razón? A su tiempo saldrá, porque esta historia es muy curiosa, intrincada y llena de incidentes a cual más sintomático. [...] El neismo verá con malos ojos que una escritora liberal, no carlista, ni lo bastante humilde para doblegarse a exigencias e hipocresías del ultramontanismo, perteneciera al profesorado. El Correo Español¹⁰⁴⁶ la injurió y se vio condenado por ello en los Tribunales. Nocedal¹⁰⁴⁷ la insultó en El Siglo Futuro y uno de sus redactores fue abofeteado lindamente por la escritora, que lo tomó por Nocedal [...] En Valencia y en Málaga y en otras partes, la prensa nea la ha injuriado valientemente a su gusto. Fue al extranjero, estuvo en Roma y su visita al Vaticano produjo en ambas embajadas españolas una serie de ridículos conflictos [...] Su artículo sobre la visita al Papa [...] fue causa, aquí está el deus ex machina del asunto de que el Nuncio en persona pidiera la destitución de la profesora, que no habría disgustado mucha a Pío X cuando éste la bendijo muy afable ; pero los neos y los lacayos del Vaticano son más papistas que el Papa; Carulla¹⁰⁴⁸ colmó de insultos a la escritora [...] y los gobiernos liberales, tan lacayos del Vaticano como los carlistas, accedieron y quedó decretada la petición del Nuncio, mas no para realizarla de una vez, sino por etapas, una de las cuales es esta de la traslación a Toledo; las otras ya vendrán. Un detalle: a raíz de subir al poder Rodríguez Sampedro, el neo de los lagartos, como le llaman por ahí, un alto señor neo y siervo de la Nunciatura, recortó el artículo [de Carmen de Burgos sur sa visite au pape] en cuestión más otro también del Herald y se lo envió bajo sobre al ministro casi alelado, quien al punto decretó lo que ahora se ha hecho... para empezar. [...] Suponemos que ahora en Toledo, con tranquilidad concluirá y publicará doña Carmen el libro sobre ministerios negros de la Enseñanza oficial que tenía planeado y que con solo oír hablar de él entran temblores en los centros docentes y en otros más o menos descentrados¹⁰⁴⁹.

L'article d'*El País* n'était pas pour rassurer les ennemis de Carmen de Burgos. C'est pourquoi pendant son séjour forcé à Tolède (22/04/1907-26/11/1909) elle sera la cible des carlistes et extrémistes religieux. Ses cours étaient critiqués :

[...] quedan testimonios de su activa presencia en Toledo, en cuya prensa republica colaboraba y en cuyas tribunas pronunciaba conferencias. Por ello recibía duras críticas de los sectores conservadores, que censuraban incluso el contenido de sus clases: en una ocasión, la revista carlista El Progreso la criticó por haber explicado en clase que el origen del lenguaje no era divino, sino fruto de la evolución humana¹⁰⁵⁰.

¹⁰⁴⁶ *El Correo Español*, journal devenu organe de presse des carlistes après que *El Siglo Futuro* soit devenu journal des intégristes.

¹⁰⁴⁷ Ramón Nocedal directeur de *El Siglo Futuro*, journal carliste fondé en 1875 par son père Cándido Nocedal. Sous Ramón Nocedal *El Siglo Futuro* devint l'organe de diffusion du parti intégriste de Nocedal. Le journal disparaîtra après que la CNT l'ait réquisitionné le 18/07/1936.

¹⁰⁴⁸ José María Carulla (1839-1919) avocat. Il avait écrit la bible en vers (*El País* 15/05/1985).

¹⁰⁴⁹ *El País*, le 30/04/1907.

¹⁰⁵⁰ NÚÑEZ REY, *Op. Cit.*, p. 199.

Comme nous l'avons vu précédemment, le journal catholique *El Castellano*¹⁰⁵¹ a même tenu des propos injurieux envers le pseudonyme de Carmen de Burgos.

Carmen de Burgos accusent les carlistes et les fanatiques religieux de persécutions envers elle. Autant dans son *Autobiografía*¹⁰⁵², que dans son livre *Por Europa*, elle pense que celles-ci sont dues au portrait qu'elle avait fait du Pape :

[...] *Por Europa, descripción de un viaje a Francia e Italia, escrito con toda sinceridad, sin pensar en el público, diciendo cuanto pensaba, y que me atrajo odios y persecuciones de carlistas y neos, por haber pintado fielmente a Pio X, el Pontífice de los carcas [...]*.

Mais dans un article de journal inclus dans *Al Balcón*¹⁰⁵³, elle attribue cette persécution à sa dénonciation des vols de tableaux du Greco :

[...] *Esta mañana, acompañada del corresponsal del Herald, el diputado don Gregorio Ledesma, ante cuyo prestigio se abrían todas las puertas, empecé mis visitas por el palacio arzobispal. [...] la conversación vino a parar al punto que yo deseaba impaciente: la venta de los cuadros del Greco. – El conde de Guendulain – me dijo el arzobispo – solicitó permiso para la venta de esos dos cuadros, con objeto de atender a los gastos de las reparaciones de la capilla y para fundar otras capellanías que en ella debe existir. Nosotros no hemos hecho más que tramitar el expediente a la Nunciatura, y luego supe que se le había concedido... Eran de su propiedad... - Entonces, ¿Cómo se explica el misterio de la venta y esa solicitud de permiso? – No sé [...] Después del cardenal Sancha pasamos a visitar al gobernador, señor marqués de Fuensanta de Palma [...] – Fue en tiempo de mi antecesor - nos dijo – cuando mediaron cartas entre el Gobierno y el conde de Guendulain a propósito de la venta de esos cuadros [...] En la actualidad, unos anticuarios han ofrecido 50.000 duros por un cuadro del Greco que hay en la capilla de la Caridad, en el inmediato pueblo de Illescas, no logrando que se les venda. Parece que se trata de robar este cuadro, lo mismo que el famoso Entierro del conde de Orgaz, en Santo Tomé. ¡Son cuadros en peligro! El amable alcalde de Toledo poco pudo añadir a los datos ya recogidos [...] Después de todas esas conferencias me queda sólo una triste impresión, que puede condensarse en un vulgar refrán: “Entre todos la mataron...” Sí; la Iglesia con su consentimiento, el Estado con su abandono, los dueños con su egoísmo y el pueblo con su indiferencia, todos han contribuido a esta expoliación de las obras de arte y a estos abusos que lamentamos, y que seguramente alejarán aún más a los escasos extranjeros que nos visitaban. Sólo una entidad, la importante Sociedad defensora de los intereses de Toledo, de la que es presidente nuestro*

¹⁰⁵¹ *Ibid.* p. 200 article intitulé : «Colombine, nombre simbólico».

¹⁰⁵² «Autobiografía» in *Al Balcón* p. XIII.

¹⁰⁵³ *Ibid.*, 213-217.

ilustrado corresponsal, don Gregorio Ledesma, se propone enviar un mensaje a las Cortes a la mayor brevedad, pidiendo se busquen los medios de proteger las obras de arte que en Toledo existen. Trata también de averiguar si han podido legalmente venderse las que desaparecieron y se es posible ejercer la acción popular sobre los culpables de estos abusos [...].

C'est également ce qui est rapporté dans *Revista literaria*¹⁰⁵⁴ en 1932 :

Con motivo de haber denunciado el robo de los cuadros del Greco realizado en Toledo y de censurar que durante el centenario de Rojas 600 obreros se morían de hambre y el alcalde se disculpaba de atenderlos por los gastos de los Juegos Florales, en los que fueron premiados un cura y seis seminaristas, arreció la persecución que contra ella hacía el entonces ministro de Instrucción pública señor Rodríguez San Pedro. En el Senado, el obispo de Jaca la atacó duramente, y el Congreso se ocupó también del asunto, formándole expediente, y después un proceso. En esa época, Besteiro¹⁰⁵⁵, Ferrándiz¹⁰⁵⁶ y otros miembros de los partidos avanzados tuvieron que defenderla de ataques de toda clase.

N'ayant pas réussi à faire révoquer Carmen de Burgos, ses ennemis, par la voix de l'Evêque de Jaca, tentent de persuader le Ministre Faustino Rodríguez Sampedro de prendre des mesures disciplinaires à son encontre. C'est ainsi que le 18 novembre 1908 l'évêque de Jaca¹⁰⁵⁷ interpelle le Ministre de l'Instruction Publique, Rodríguez Sampedro, sur l'existence de livres interdits par l'Eglise dans les écoles publiques, ainsi que sur le comportement antireligieux de certains professeurs. Etant donné la suite de son intervention, il ne semble aucun doute que parmi ces professeurs, Carmen de Burgos devait occuper une bonne position car, comme nous l'avons vu précédemment, ses cours étaient critiqués :

*Entonces yo desearía que el Sr. Ministro de Instrucción pública aceptase una interpelación sobre que en las bibliotecas de las escuelas públicas existen libros condenados por el Índice, y algunos profesores explican, en esas mismas escuelas públicas, doctrinas condenadas por la Iglesia.
[...] el art. 167, donde se dice que para ejercer el profesorado se requiere justificar buena conducta religiosa y moral; y yo pregunto: ¿justifica buena conducta religiosa el profesor que se conduce, relativamente a la religión de*

¹⁰⁵⁴ *Revista literaria* « Novelas y Cuentos » n° 207, le 18/12/1932.

¹⁰⁵⁵ Julián BESTEIRO FERNÁNDEZ (1870-1940), professeur et homme politique, Président de las Cortes pendant la Seconde République. Il exerce à Tolède entre 1899 et 1908. Il devient conseiller à la mairie de Tolède. C'est à Tolède qu'il rencontrera celle qui deviendra son épouse Dolores Cebrián Fernández de Villegas qui était l'amie de Carmen de Burgos.

¹⁰⁵⁶ Il s'agit, comme tout porte à le croire, de Rodolfo Llopis Ferrándiz (1885-1983), dirigeant socialiste et pédagogue. Cofondateur de la UGT.

¹⁰⁵⁷ Don Antolín López Peláez, Arzobispo de Tarragona, Obispo de Jaca y senador por Derecho Propio

esta manera el profesor que en su cátedra explica doctrinas contrarias a la misma religión? Por ejemplo, el art. 170, donde se dice que puede ser separado de su clase el profesor de dos maneras, o por sentencia o por expediente gubernativo en que se declare que infunde en sus alumnos doctrinas perniciosas; y yo pregunto: ¿no son doctrinas perniciosas las doctrinas contrarias a la religión?

[...] art. 11, debe quedar siempre “a salvo el respeto a la moral cristiana”, y yo pregunto: ¿respetará la moral cristiana un profesor que explica en su clase la moral independiente, un profesor que pide nuevas bases para la moral?

En segundo lugar, según la Constitución, no se permitirán “otras manifestaciones públicas que las de la religión del Estado”, y yo digo: manifestación pública hecha en lugar público, es la de un profesor que en las escuelas del Estado, porque esas doctrinas, o serán propias de algún otro culto, o indirectamente favorecerán a otra religión, o será favorables al ateísmo, que es una religión negativa.

[...] el Estado español tiene una religión [...] es la católica apostólica, romana. [...] Sería peor que no tener ninguna el permitir que los catedráticos en las escuelas de ese mismo Estado la maltratasen y la escarneciesen.

[...] Si el Estado es católico, deben serlo sus funcionarios, los funcionarios públicos; porque ¿qué es el Estado sin los funcionarios? Y que entre los funcionarios públicos deben ser también contados los profesores¹⁰⁵⁸ [...].

Sampedro, qui semble un peu irrité, lui répond :

[...] libros prohibidos [...] que dice que se encuentran en las bibliotecas públicas [...]

Desaparece la base de que yo posea como Ministro los libros que tienen los señores profesores (probablemente de su exclusiva propiedad y de su entera posesión) y menos todavía los de aquellas librerías donde se surten unos u otros de esos mismos libros.

De suerte que todo lo que ha dicho el Sr. Obispo de Jaca, lo ha dicho por decir, pero no porque tuviera fundamento de ninguna clase, ni sólido, ni siquiera deleznable, que es el menor fundamento que se puede tener.

[...] el incumplimiento de deber, la falta de acatamiento de las leyes ([...] la ley más principal es la Constitución) [...] no debe ser tolerada en personas que ejerzan función tan importante, yo la llamaría sagrada, función tal, como es la de la enseñanza, porque ésta requiere todo género de miramientos [...] y el no admitir ninguna clase de incorrecciones en el profesor, puesto que se debe dar como base principal de la educación el ejemplo a sus discípulos; y un profesor incorrecto, aunque sea muy sabio, no da a sus discípulos el ejemplo que les debe presentar¹⁰⁵⁹.

La réponse du Ministre ne satisfait pas l'Evêque de Jaca qui lui réplique :

¹⁰⁵⁸ *Diario de sesión de la Cortes – Senado – del 18/11/1908.*

¹⁰⁵⁹ *Ibid.*

[...] pues yo no he obtenido la contestación que deseaba [...] ¡Es cierto o no es cierto, Sr. Ministro, que en muchísimas escuelas primarias y en varios institutos hay libros condenados nominatum por la Santa Sede [...] Yo los afirmo y diré dónde los he visto. [...] Hay muchas escuelas donde esto sucede [...] quiero que sea un ruego, el ruego de que S.S. vea los libros heterodoxos que hay en las librerías y en las bibliotecas que depende de él, y haga en ellos un expurgo, como el que hicieron el cura y el barbero en la librería de Don Quijote.

[...] Yo entiendo que los profesores deben tener menos libertad, como tales, que cualquiera otro ciudadano [...] dentro de esa Constitución hay un art. 12 que dice que una ley especial regulará los deberes de los profesores; por consiguiente, es el profesor mismo quien limita su libertad desde el momento en que se hace profesor. Lo mismo ocurre en lo militar.

Todo eso ocurre, Sr. Ministro; un catedrático como ciudadano, puede pensar lo que quiera, pero como funcionario del Estado, como profesor, no puede combatir de ningún modo la religión del Estado. [...] El profesor [...] no puede faltar a los deberes que le impone la religión del Estado católico.

[...] lo que quiero es que S.S. me explique las medidas que va a tomar con esos profesores, que como se asegura explican malas doctrinas, es decir, doctrinas perjudiciales, y también qué es lo que a hacer S. S. con esos libros de texto, si los va a mandar recoger, a quemar o dejar las cosas conforme están¹⁰⁶⁰.

Ce à quoi le Ministre répond :

Yo tengo en los establecimientos de enseñanza los rectores y directores, que son los encargados de que allí se cumplan las leyes, y tengo en las escuelas los inspectores; lo que se me puede pedir es que tenga establecida y ordenada la inspección, y que se haga eficaz ésta, y de eso doy muestras, de que estoy dispuesto a hacerlo y de que lo estoy haciendo, porque he reformado unas y otras inspecciones.

[...] Pero S.S. dice que quiere que yo le conteste concretamente lo que habría de hacer en presencia de un profesor que faltase a sus deberes, o de libros en los cuales se cometan infracciones contra las leyes vigentes del país. Yo ya lo dije antes, y manifesté que cualquier profesor podía caer como todo ciudadano, como todo individuo, podía caer en delito o en falta ; si caía en delito, iría a los Tribunales de justicia ; y si caía en falta, la cuestión sería administrativa ; y yo abriría el expediente necesario, lo remitiría a los Cuerpos y autoridades académicas que están llamadas por la ley a pronunciar su fallo, unas veces con revisión y otras veces sin revisión o aprobación del Ministro, y obraría en consecuencia de lo que resultase en esos expedientes si estuviesen confiados por las leyes, a mi acuerdo a mi resolución.

[...] respecto a los profesores, que el que falta a su deber, si su falta resulta comprobada, recibirá aquella sanción que le corresponda; ahora diré respecto a los libros [...] yo haré sencillamente lo que hay que hacer: recoger esos libros que son cuerpo de delito, y como no puedo salirme de la ley ni de lo que sea justo, tengo que aplicar el castigo al que lo merezca, y no aplicarlo al que no lo merezca¹⁰⁶¹ [...].

¹⁰⁶⁰ Ibid.

¹⁰⁶¹ Ibid.

A la lecture des minutes des *Diarios de sesión*, Il semblerait que ce soit le clergé de Tolède qui alimente la polémique, car l'Evêque de Jaca s'en prendra directement à Carmen de Burgos le 2 décembre 1908. Le Ministre semble être déjà au courant de la demande de l'Evêque : « [...] porque su S.S. tiene ya conocida la denuncia que le voy a presentar ahora¹⁰⁶² ». Il aurait même reçu plusieurs fois la dénonciation :

[...] según me aseguran, le han escrito en repetidas ocasiones sobre el asunto y yo no tengo más remedio que hablar de esta cuestión.

[...] Todo esto se le ha denunciado al Sr Ministro, y siento muchísimo tener que venir a hacerme eco de las quejas de los interesados para excitar a S.S. a que vea el medio de que se remedie, sin perjuicio, claro está, de las profesoras, pero en beneficio también de las alumnas, que tienen el derecho muy respetable, de se les atienda¹⁰⁶³.

La plainte de l'Evêque est très précise et il semble bien documenté sur Carmen de Burgos :

Se trata de algunas profesoras de la Escuela Normal de maestras de Toledo. Se dice que el horario de la enseñanza en Toledo en esa Escuela Normal de maestras se ha hecho para favorecer a dos profesoras que residen en Madrid, combinando las cosas de tal manera que una vaya allá los lunes y vuelva los miércoles y otra vaya los jueves y vuelva los sábados. Hay dos señoras profesoras que no residen en Toledo, y ahora hay tres porque la directora está aquí, aunque con permiso, ocupada en asuntos de la enseñanza misma.

L'Evêque indique comme preuve de ce qu'il dit les emplois du temps de plusieurs professeurs. Deux résident à Madrid, Carmen de Burgos et Valentina Aragón, mais seul l'emploi du temps de Carmen de Burgos sera détaillé, donnant ainsi la preuve que c'est elle la cible de l'Evêque :

Lunes

10 a 11 *Ciencias: Doña Carmen Borrego, residente (Toledo)*

11 a 12 *Derecho: En Toledo, señora directora (en su ausencia la secretaria)*

2 a 3 *Historia y Geografía: Doña Carmen Burgos, reside en Madrid*

¹⁰⁶² *Diario de sesión de la Cortes – Senado – del 02/12/1908.*

¹⁰⁶³ *Ibid.*

- 3 a 4 *Agricultura: Doña Carmen Borrego, Toledo*
- 4 a 5 *Gramática: Doña Carmen Burgos, en Madrid*
Doña Valentina Aragón, de labores, en Madrid : jueves, viernes y sábado

Martes

- 9 a 10 *Gramática: Doña Carmen Burgos*
- 10 a 11 *Pedagogía: Señora directora (en su ausencia la secretaria)*
- 11 a 12 *Historia y Geografía: Doña Carmen Burgos*
- 3 a 4 *Agricultura: Doña Carmen Borrego, Toledo*
- 4 a 5 *Prácticas: Doña Dolores N., con colegio, reside en Toledo.*

Miércoles

- 10 a 11 *Ciencias: Señora Borrego*
- 11 a 12 *Derecho: Señora directora (o secretaria en su ausencia)*
- 2 a 3 *Historia y Geografía: Señora Burgos*
- 3 a 4 *Agricultura: Señora Borrego*
- 4 a 5 *Gramática: Señora Burgos¹⁰⁶⁴*

L'évêque de Jaca accuse Carmen de Burgos de déséquilibrer la répartition des cours :

De modo que hay casi vacaciones, porque apenas hay nada que estudiar en la Escuela Normal de maestras de Toledo, los jueves, viernes, sábado y además el domingo. En estos días apenas estudian las alumnas nada¹⁰⁶⁵, solamente se dedican a labores, prácticas y alguna otra asignatura¹⁰⁶⁶ [...].

¹⁰⁶⁴ *Ibid.*

¹⁰⁶⁵ Ce qui montre le peu d'intérêt que sont les travaux d'aiguille et autres apprentissages dits « féminins » pour l'évêque.

¹⁰⁶⁶ *Diario de sesión de la Cortes – Senado – del 02/12/1908.*

Il accuse également Carmen de Burgos de fatiguer les élèves (on remarquera le ridicule de l'accusation) :

[...] *quejándose los padres de familia, que dicen que en estos tres días, lunes, martes y miércoles, en que asiste a la clase doña Carmen Burgos, se les impone un trabajo excesivo a las alumnas, que tienen que estar en clase cinco horas oyendo explicar seis asignaturas, y pasados esos días no tienen apenas ninguna asignatura que estudiar*¹⁰⁶⁷.

et d'écourter ses cours afin de prendre son train pour Madrid pour convenances personnelles :

*Por otra parte, resulta que como el tren no espera a nadie, llega la profesora un poco tarde y pierde el tren, no pudiendo ir a Toledo [...] También resulta que, como el miércoles sale el tren un poco más temprano, tiene la profesora que salir antes de la hora, por todo lo cual resultan siempre perjudicadas las alumnas y sus familias, porque además, siendo en un día tantas explicaciones, no se está en clase el tiempo debido*¹⁰⁶⁸.

Ces propos indiquent combien Carmen de Burgos est épiée et dénoncée par le personnel de l'école. L'Evêque veut terminer son accusation sur une note d'humour : « [...] *por lo cual yo creo que resultaría mejor reformar el horario de los trenes y no el horario de las clases*¹⁰⁶⁹ ».

La réponse du Ministre aux accusations de l'Evêque de Jaca révèle qu'il est déjà personnellement intervenu mais sans obtenir satisfaction, et qu'il compte bien reprendre le dossier en main :

[...] *Por fin, el Sr. Obispo de Jaca ha recordado algo que suponía como irregularidad en el modo de funcionar de la Escuela de maestras de Toledo, creyendo S.S. que la enseñanza no se da allí como corresponde, porque alguna de las maestras asignadas a ese centro de enseñanza, no reside en Toledo y da preferencia a la satisfacción de sus ansias de viajar sobre el deber que tiene de estar a disposición de la misma enseñanza que le está confiada. No digo a S.S. que no sea cosa cierta todo eso. No me atreveré a decirlo. (El Sr. Obispo de Jaca: Aquí tengo el horario oficial). [...] Aun en lo de Toledo, a que se ha referido S.S., me encuentro con que en los partes que se me dan se dice que están allí las profesoras dando sus clases. Es verdad que si el hecho a que se refiere S.S. es cierto, esas clases están expuestas a muchas*

¹⁰⁶⁷ *Ibid.*

¹⁰⁶⁸ *Ibid.*

¹⁰⁶⁹ *Ibid.*

contingencias: a un retraso de ferrocarril, o cualquier otro accidente semejante, que no dejan de ser frecuentes, y en todo caso, resultará que el horario no está dispuesto en la forma más conveniente para otra cosa muy distinta.

Yo puedo decir a S.S. que llamé la atención sobre eso, que hasta ahora no ha dado resultados, tal como yo hubiera apetecido, porque el Ministro no se ocupa directamente de esas cosas. Eso es propio de la dirección y claustro de cada escuela o de Instituto y únicamente cuando se produzca un hecho tal que revele una falta grave [...] es cuando el Ministro interviene.

Por consiguiente, conste bien que no opongo una negativa a la afirmación de S.S., antes me inclino a pensar que tiene algún fundamento, que ya de antemano había llamado mi atención y yo había llamado a mi vez la de los que debieran corregirlo ; pero S.S. me dice que la falta continúa, y si eso fuera cierto, procuraré averiguarlo, y en lo que alcancen mis atribuciones, poner inmediato remedio, porque no puedo consentir que la enseñanza esté a disposición de conveniencias particulares, cualesquiera que ellas sean¹⁰⁷⁰.

Carmen de Burgos avait reçu effectivement une plainte administrative le 13 juillet 1908. Mais le 28/09/1909 la plainte est rejetée par Leopoldo Solier y Vilches, faute de preuve :

[...] no parece probable que caiga en la contradicción de escatimar los días de clase y que incurra en las faltas que se le atribuyen, por todo lo cual manifiesta el Ponente del Consejo Universitario, que no encontrando motivos para la prosecución del expediente, ni en estas faltas demostradas con la evidencia y claridad necesarias para imponer castigo, cree debe darse por terminado sin que por él se le siga a la expresada Profesora, perjuicio en su justa fama, y buen nombre, pues no pueden estar los mismos a merced de una denuncia anónima, como la que ha motivado la formación de este expediente¹⁰⁷¹.

ce qui explique la relance de l'Evêque de Jaca¹⁰⁷² le 2 décembre 1908.

De ces incidents Carmen de Burgos gardera rancune au Ministre Rodríguez Sampedro. Elle écrivit dans son autobiographie¹⁰⁷³ : « *Mis penas como profesora son dos... la imbecilidad de gentes inferiores que dirigen a los que valemos más que ellos... o haber visto un día un sitio vacío en el banco que ocupaba una pobre alumna pálida... ¡La mató la primavera!* ».

¹⁰⁷⁰ *Ibid.*

¹⁰⁷¹ Expediente Administrativo n° 1970-15 en el Archivo Histórico Nacional de la Administración (Alcalá de Henares) in Núñez Rey, *Op., Cit.*, p. 202.

¹⁰⁷² Faut-il voir dans le roman *Los espiritoados* (1923) et sa version courte *Los Indemoniados de Jaca* (1932) (qui traitent du fanatisme religieux) un lien avec les persécutions de l'Evêque de Jaca ? Cela semble fort probable, quoique la géographie des montagnes aragonaises se prêtait à la persistance de la superstition religieuse, et au surnaturel.

¹⁰⁷³ *Aubiografía in Al Balcón, Op., Cit.*, p. XI.

En 1909, elle lui dédiera *Los Inadaptados*¹⁰⁷⁴ : « *Al que ni admiro ni estimo, en agradecimiento de haberme proporcionado ocasión de escribir este libro, destinándome a Toledo durante su desdichada etapa en el Ministerio de Instrucción Pública* ».

Face à toutes ces attaques, aussi bien de la part des carlistes, des extrémistes religieux, que du Ministre de l'Instruction Publique, Carmen de Burgos se radicalisera dans son anticléricalisme, comme le prouvent les articles qu'elle écrit dans *El Pueblo* sous le nom de Gabriel Luna.

Il faudra attendre la fin des répercussions de la *Semana Trágica* de Barcelone et le retour au pouvoir de Segismundo Moret (21/10/1909-09/02/1910) pour que cessent les persécutions contre Carmen de Burgos. Antonio Barroso y Castillo est nommé Ministre de l'Instruction. Le 24 novembre 1909 paraît dans le *Suplemento de la Escuela Moderna*, la nomination temporaire de Carmen de Burgos à Madrid : « [...] *doña Carmen de Burgos Seguí, auxiliar de la misma Escuela* [la Normal Central de Maestras], *con 4500 pesetas, cesando en el de profesora numeraria de la Normal de Toledo* ». Elle obtiendra son poste définitif le 18/02/1911 en tant que « *Profesora numeraria de la Sección de Maestras* » de Madrid.

5.3. Carmen de Burgos correspondante de guerre

5.3.1. Melilla

5.3.1.1. La « mission » de Carmen de Burgos

Il est communément admis aujourd'hui que Carmen de Burgos fut la première femme correspondante de guerre (elle-même le revendique). Carmen de Burgos a effectivement été présente quelques semaines (du 23/08/1909 à la mi-septembre 1909) sur le terrain lors de la guerre du Rif en 1909. Plusieurs journaux l'attestent, même si certains le font

¹⁰⁷⁴ BURGOS, Carmen de, *Los inadaptados*, Valencia, F. Sempere y Compañía, Editores, 1909, p. 14

de façon satirique. Nous retrouvons également la preuve de sa présence à Melilla dans le livre de Fernando Soldevilla *El año político 1909*¹⁰⁷⁵ qui donne les noms des journalistes et photographes qui ont couvert la guerre du Rif¹⁰⁷⁶. Pour *El Heraldo de Madrid* nous pouvons lire :

Rocamora, que no le teme a las balas, y cuando silban a su lado las saluda como si fueran amigas. Alfonso, el fotógrafo, ha gastado ya el objetivo que traía en la máquina y por eso no salen bien los clichés. Ahora les ayuda en las informaciones la imponderable Colombine, en cuyo honor se celebran fiestas en el cuartel del Zoco por la noche. Mencheta (Francisco) es una bellísima persona, que pone al día cinco mil telegramas de quince palabras, en recortes de papel y conserva uno del que la censura le borró hasta la firma.

D'après Fernando Soldevilla, le journaliste Rocamora est le principal envoyé de l'*Heraldo de Madrid*. Il le présente comme un véritable reporter de guerre proche des lignes de combats. Quant à Carmen de Burgos il la décrit plutôt comme une mondaine qu'une journaliste, mais ne nie pas pour autant qu'elle aide Rocamora. Soldevilla semble étonné de la présence de Carmen de Burgos en la qualifiant d' « *imponderable Colombine* », ce qui nous conforte dans l'idée que Carmen de Burgos n'était pas prévue à l'origine, car à notre sens sa mission à Melilla, ainsi que son commanditaire, ne sont pas très clairs. Qui lui a confié la mission ? A-t-elle été envoyée à Melilla par l' *Heraldo de Madrid* ou a-t-elle mis le journal devant le fait accompli ? Nous avons essayé de répondre à ces questions en étudiant les différents articles écrits, soit par Carmen de Burgos, soit par d'autres journalistes, relatant le séjour de cette dernière au Maroc. Nous avons trois versions différentes de sa mission :

- Travailler pour la Croix Rouge et/ou informer sur les travaux de la Croix Rouge.
- Représenter *La Nación* de Buenos Aires, ce qui semble très peu plausible car aucun écrit ne confirme cette thèse.
- Servir de lien entre les familles et les soldats à travers la colonne de l'*Heraldo de Madrid*.

Regardons les articles mentionnant sa mission :

¹⁰⁷⁵ SOLDEVILLA, Fernando, *El año político 1909*, Madrid, Ed. Ricardo Rojas, 1910.

Date	Journal	Article
22/08/1909	<i>La Crónica Meridional de Almería</i>	Carmen de Burgos s'embarque pour Melilla pour « <i>informar al periódico Heraldo de Madrid sobre los trabajos que la humanitaria Asamblea de la Cruz Roja está prestando en aquella plaza española</i> »
24/08/1909	<i>La Correspondancia de España</i>	Carmen de Burgos est envoyée à Melilla : « <i>Viene en representación de la Nación de Buenos Aires</i> »
30/08/1909	<i>Heraldo de Madrid</i>	Carmen de Burgos écrit dans son article : « <i>La difícil misión de contestar al sinnúmero de cartas que recibimos preguntando por soldados nos obliga con frecuencia a recorrer los campamentos y nos ofrece la ocasión de contemplar las escenas de la vida de los ejércitos en guerra</i> »
03/09/1909	<i>Heraldo de Madrid</i>	« <i>Deseoso el Heraldo de corresponder al creciente favor del público, abre esta nueva e interesante sección en sus columnas para responder a las preguntas de las personas que se interesan por saber la suerte de los seres queridos que lucha por la patria en ese momento. Hasta ahora no nos ha sido posible organizar este servicio con la prontitud que reclama. Hoy damos cuenta de esta información arreglada por Colombine. Esta tarea es de las más penosas de realizar [...] y se hace necesario recorrer los campamentos, con no poco peligro a veces.</i>

Pour tenter de répondre aux différentes questions nous avons retracé, sous forme de tableau pour faciliter la lecture¹⁰⁷⁷, la trajectoire de Carmen de Burgos pendant ces quelques jours.

¹⁰⁷⁷ Nos propres commentaires sont entre []

Date	Ville où se trouve Carmen de Burgos	Faits et Résumés d'articles écrits par Carmen de Burgos sur la guerre du RIF entre le 08/08/1909 et le 19/9/1909	Références
31/07/1909		Des blessés arrivent à Malaga. On attend la Marquise de Polavieja accompagnée de dames de la Cour pour organiser le service de la Croix Rouge. [article non signé, peut-être de Carmen de Burgos]	<i>El Heraldo de M.</i> 01/08/1909
08/08/1909	Malaga	<p><u>1^{er} Article de Colombine</u></p> <p>Carmen de Burgos est accueillie à la gare par le Président de la Croix Rouge D. Antonio Gómez Díaz [avocat célèbre] ainsi que des journalistes de Madrid dont Leopoldo Romeo [Directeur de <i>La Correspondancia de España</i> qui va couvrir la guerre du Rif].</p> <p>Malaga se prépare à accueillir les blessés car le Général Marina est sur le point d'attaquer.</p> <p>Par conséquent la Croix Rouge aura un rôle important à jouer. Son Président est allé à Melilla pour se rendre compte des besoins.</p> <p>Le 07/08/1909 la Marquise de Polavieja est arrivée à Malaga pour assister à une assemblée présidée par son mari le Général de Polavieja.</p> <p>La Croix Rouge se prépare à intervenir à Malaga [récupération de matériel]. Elle interviendra à Melilla uniquement à la demande de l'autorité militaire et seulement en cas de besoin car les médecins militaires sont efficaces.</p> <p>Eloge de la Croix Rouge et de ses membres (30000 membres en Espagne).</p> <p><i>Colombine</i> précise le but de son article : « <i>Van hoy estas líneas sólo para acusar mi llegada y mis primeras impresiones</i> ».</p> <p><i>Colombine</i> assiste à l'assemblée des dames de la Croix Rouge. Elle est invitée par La Marquise de</p>	<i>El Heraldo de M.</i> 09/08/1909

		<p>Polavieja à visiter, en compagnie des dames de la Croix Rouge, les hôpitaux de la ville.</p> <p><i>Colombine</i> insiste sur le côté maternel des dames de la Croix Rouge qui prêtent assistance aux blessés.</p> <p>Pour tenir en haleine ses lecteurs elle annonce le but de sa chronique du lendemain : raconter sa visite aux hôpitaux et parler des travaux de l'assemblée des dames de la Croix Rouge.</p>	
09/08/1909	Malaga	<p><u>Article de Colombine</u></p> <p>Elle débute son article par « <i>Decíamos ayer</i> » [Clin d'œil à Fray Luis de Léon] qui fait le lien avec sa chronique de la veille.</p> <p>Carmen de Burgos s'intéresse plus particulièrement aux travaux des dames de la Croix Rouge.</p> <p>Tout est prêt pour le cas où l'Armée aurait besoin de la Croix Rouge à Melilla (ambulance, matériel).</p> <p>Interview de la Marquise de Polavieja par Carmen de Burgos ; Carmen de Burgos veut savoir si la Marquise va se rendre à Melilla. La Marquise lui apprend que le Général Marina ne souhaite pas la présence des dames de la Croix Rouge espagnole car elles ne peuvent pas être hébergées dans l'enceinte fortifiée. C'est pourquoi la Marquise de Polavieja a demandé à Mme Marina de présider à Melilla la Croix Rouge et de faire, avec l'aide des femmes de Melilla, ce qu'auraient dû faire les femmes de la Croix Rouge de la Péninsule.</p> <p>La Croix Rouge espagnole enverra du matériel médical à Melilla.</p> <p><i>Colombine</i> raconte la visite des hôpitaux de Malaga par les dames de la Croix Rouge, ce qui lui permet de parler de la mission des</p>	<i>El Heraldo de M.</i> 10/08/1909

		<p>femmes auprès des blessés (servir de mères aux blessés et de boîtes aux lettres en donnant des nouvelles aux familles).</p> <p>Commentaires sur les hôpitaux et le nombre de blessés (700 à 800 depuis le début de la guerre) [ce qui permet à Carmen de Burgos de contourner la censure par le biais d'un article peu belliqueux].</p> <p>D'après l'étude de Carmen de Burgos, Malaga peut accueillir 1500 blessés et encore plus avec l'aide de la Croix Rouge.</p>	
10/08/1909	Malaga	<p><u>Article de Colombine</u></p> <p>La Croix Rouge est prête à intervenir si l'Armée le demande. Le gouverneur militaire le Général Villalón a demandé 750 lits.</p> <p>Appel aux dons au profit de la Croix Rouge qui œuvre pour les blessés et les familles (compliments de Carmen de Burgos). Une assemblée générale a déposé 4000 pesetes sur le compte courant de la Commission provinciale de Malaga.</p> <p>Les femmes de la Croix Rouge et de Malaga visitent les hôpitaux.</p> <p>Carmen de Burgos se met en scène : elle essaie d'aider les femmes de la Croix Rouge. Elle propose son aide aux blessés.</p> <p>Evocation de la censure : « <i>He procurado ayudarles y preguntar a los heridos en qué pudiéramos servirles ya que otras preguntas son inútiles, pues ni estas ni las respuestas las dejaría pasar la censura; es preciso guardarlas para momentos más oportunos</i> »</p> <p>Les soldats demandent à Carmen de Burgos en tant que représentante de <i>l'Heraldo de M.</i> de les aider à obtenir le droit d'aller en convalescence chez eux. [elle commence donc à se faire le</p>	<p><i>El Heraldo de M.</i> 11/08/1909</p>

		<p>porte-parole des soldats, elle cherche à avoir une mission].</p> <p>Carmen de Burgos suit la présidente de la Croix Rouge, la Marquise de Polavieja dans ses déplacements.</p> <p>Elle introduit son prochain article « [...] y de que la que hablaré mañana ».</p>	
11/08/1909	Malaga	<p><u>Article de Colombine</u></p> <p>Les articles de Carmen de Burgos se lisent comme un feuilleton : « <i>Ayer como anunciado en mi anterior</i> »</p> <p>Description de salles de blessés.</p> <p>Evocation de problèmes d'eau à Melilla et de l'intervention de la Croix Rouge pour acheminer de l'eau jusqu'à Melilla.</p> <p>Appels à dons.</p> <p>Carmen de Burgos profite de son article pour donner des informations importantes sur les événements militaires : « <i>Parece que flota en el ambiente un presentimiento de graves sucesos, según centros oficiales y particulares activan los preparativos de socorro y resistencia. La Cruz Roja está prestando su apoyo a la Sanidad militar y a todos cuantos lo reclaman [...] pero se deja sentir la necesidad de que organice sus servicios y aparezca con la grandeza de que es capaz y que ha demostrado en los diversos países en todas ocasiones, prestando tan importantes auxilios. Si, como es probable los sucesos se complican, el papel de la Cruz Roja es importantísimo y no puede prescindirse de ella cuando la humanidad reclama su concurso</i> ». Elle insiste sur la nécessité de faire appel à la Croix Rouge. [Elle pense certainement que la Croix Rouge est une bonne piste pour se</p>	<p><i>El Heraldo de M.</i> 12/08/1909</p>

		rapprocher des événements].	
12/08/1909		Un journal d'Almeria fait part à ses lecteurs de la présence de Carmen de Burgos à Malaga.	<i>La Crónica Meridional de Almeria</i> 12/08/1909
12/08/1909		Article sans signature qui fait état de l'arrivée à Almeria par bateau d'un nombre important de lettres de soldats (50000) et de ce que la Poste se trouve débordée, d'où les difficultés pour les familles de recevoir des informations. [Cette information a très bien pu donner l'idée à Carmen de Burgos de se charger de faire le lien entre les soldats et les familles.]	<i>El Herald M.</i> 12/08/1909
Du 12 au 18/08/1909		Pas d'articles de <i>Colombine</i> . Cela lui donne le temps d'aller de Malaga à Almeria où elle réapparaît dans le journal du 20/08/1909	
19/08/1909	Almeria	<u>Article de Colombine</u> L'hôpital d'Almeria s'organise pour récolter du sang. 80 lits sont arrivés de Séville. Organisation des femmes pour collecter des fonds. Dons pour apporter de l'eau à Melilla. Transport gratuit des dons jusqu'à Melilla. Festival taurin pour récupérer des fonds. Toute la ville d'Almeria est tournée vers l'effort de guerre le reste de l'actualité (féria, jeux floraux...) n'a pas d'importance. Seule la guerre intéresse la population. [Carmen de Burgos montre une ville et des femmes très patriotiques].	<i>El Herald de M.</i> 20/08/1909
20/08//1909	Almeria	<u>Article de Colombine</u> Le 19/08/1909 les femmes d'Almeria se sont réunies pour créer <i>La Junta de Damas de la Cruz Roja</i> afin d'aider les blessés	<i>El Herald de M.</i> 21/08/1909

		qui arrivent à Almeria. La Présidente Honoraire est la Marquise de Polavieja. Toutes les femmes se mobilisent. Compliments de Carmen de Burgos aux dames d'Almeria qui sont de bonnes patriotes tout comme les autres Espagnoles. [Carmen de Burgos insiste sur l'implication des femmes dans l'effort de guerre].	<i>El Siglo futuro</i> 21/08/1909
21/08/1909	Almeria		
22/08/1909	Almeria	D'après <i>La Crónica Meridional</i> du 22/08/1909, Carmen de Burgos s'embarque pour Melilla avec « <i>con objeto de informar al periódico "El Heraldo de Madrid" sobre los trabajos que la humanitaria Asociación de la Cruz Roja está prestando en aquella plaza española</i> ». Elle est accompagnée par un journaliste d'Almeria Carlos Perez Burillo [maire d'Almeria en 1917] qui doit l'aider dans son entreprise.	<i>La Crónica Meridional de Almeria</i> 22/08/1909
23/08/1909	Arrivée à Melilla dans l'après-midi	D'après <i>El Impartial</i> du 24/08/1909, <i>El Adelanto</i> [journal de Salamanca] du 24/08/1909 et <i>La Correspondancia de España</i> du 24/08/1909, Carmen de Burgos est arrivée à Melilla dans l'après-midi du 23/08/1909. Dans l'après-midi, Carmen de Burgos (en compagnie de sa sœur) est allée au fort de Camellos pour visiter <i>el aduar rifeño</i> [bled marocain]. Carmen de Burgos est interpellée par les « rifeñas » qui sont impressionnées par son grand chapeau mais, comme il se fait tard, Carmen de Burgos doit rentrer. Elle veut donner de l'argent aux « rifeñas » qui le refusent mais qui lui offrent un œuf. Carmen de Burgos rencontre des hommes dans un café. « <i>El Gato</i> » [chef marocain] l'invite à voir sa	<i>El Impartial</i> du 24/08/1909 <i>El Adelanto</i> le 24/08/1909 <i>La Correspondancia de España</i> du 24/08/1909

		<p>famille. Les « rifeños » sont surpris qu'une femme écrive dans un journal.</p> <p>Cet épisode est rapporté :</p> <p>-par Carmen de Burgos dans son article « <i>En el Dchar</i> » du 02/09/1909 [de façon plus détaillée].</p> <p>-par la <i>Crónica Meridional</i> d'Almeria du 27/08/1909 [qui résume l'article de l'<i>Impartial</i> du 24/08/1909]</p> <p>-par <i>El siglo futuro</i> du 31/08/1909 mais de manière satirique en se moquant violemment de Carmen de Burgos ; on lit, par exemple : « <i>Colombine escribe crónicas saladísimas [...] Sobre todo aquellas en que predicaba el amor libre y la otra en que canonizó a Soledad Villafranca, la amiga de Ferrer</i> » [on vient juste d'arrêter Ferrer après les événements de la <i>Semana trágica</i> (26/07/1909–02/08/1909)]</p> <p>-par <i>El Adelanto</i> le 24/08/1909</p> <p>L'article de Carmen de Burgos « <i>En el Dchar</i> » du 02/09/1909 sera repris dans <i>El balcón</i> p. 181 et elle s'en inspirera dans sa nouvelle <i>En la guerra</i>. Carmen de Burgos parle des conditions de vie des Marocains amis de l'Espagne mais elle en profite également pour parler de la guerre. Thèse féministe à la fin de l'article <i>En el "dchar"</i>: «[...] <i>pienso que elemento tan poderoso podía ser la mujer tomando parte como lo han hecho las francesas, en la obra de la civilización de los pueblos</i>».</p> <p><i>La Correspondancia de España</i> du 24/08/1909 précise que Carmen de Burgos est envoyée à Melilla « en</p>	<p><i>El Heraldo de M.</i> 02/09/1909</p> <p><i>La Crónica Meridional</i> d'Almeria du 27/08/1909 <i>El siglo futuro</i> du 31/08/1909</p> <p><i>El Adelanto</i> le 24/08/1909</p> <p><i>La Correspondancia de España</i> du</p>
--	--	---	--

		<i>representación de "La Nación" de Buenos Aires », mais elle-même ne mentionnera jamais ce fait.</i>	24/08/1909
24/08/1909	Melilla	<p>Carmen de Burgos se trouve en compagnie de la Commission de la Croix Rouge et du Président de la Croix Rouge de Malaga [Antonio Gómez Díaz]. Le Président de la Croix Rouge est reçu par le gouverneur de Melilla et le Général Marina.</p> <p>La Commission de la Croix Rouge a loué une salle pour entreposer le matériel qui arrive de Malaga et va parcourir dès le lendemain (le 25/09/1909) les campements pour installer des abris médicaux. [Carmen de Burgos devrait donc faire partie de ces déplacements].</p> <p><u>1^{er} Article de Colombine (sous forme de télégramme) depuis Melilla.</u></p> <p>Carmen de Burgos informe les lecteurs de l'<i>Heraldo de M.</i> de l'activité de la Croix Rouge. Le Président de la Croix Rouge de Malaga (Antonio Gómez Díaz) vient d'arriver à Melilla avec l'Inspecteur chef des ambulanciers (Dr Zalabardo). Ils se sont présentés au Gouverneur militaire de Melilla puis sont allés voir le Président de la Commission [nous supposons de la Croix Rouge] de Melilla (Dr Oran). Antonio Gómez Díaz a loué un local pour entreposer le matériel qui arrive de Malaga et va parcourir les campements pour installer des abris médicaux. Deux jours plus tard, [soit le 26/09] il y aura une remise de Croix militaires aux soldats et officiers blessés. Cette remise sera faite au campement du Général Tovar. [Carmen de Burgos ne précise pas si elle sera présente</p>	<p><i>Correspondancia Militar</i> du 25/08/1909</p> <p><i>El Heraldo de M.</i> 25/08/1909</p>

		<p>mais cela semble probable car une photo de Carmen de Burgos entourée de nombreux soldats et officiers paraîtra le 01/09/1909 dans <i>Actualidades</i>]</p>	<p><i>Actualidades</i> du 01/09/1909</p>
25/08/1909	Melilla cuartel del batallón de Figueras	<p><u>Article de Colombine</u></p> <p>Carmen de Burgos informe qu'elle a pour mission de répondre aux familles des soldats ce qui l'oblige à parcourir les camps : « <i>La difícil misión de contestar al sinnúmero de cartas que recibimos preguntando por soldados nos obliga con frecuencia a recorrer los campamentos y nos ofrece la ocasión de contemplar las escenas de la vida de los ejércitos en guerra</i> ». [Cela lui donne l'occasion d'être témoin de la vie des soldats. C'est donc un témoin direct sans censure.]</p> <p>Arrivée de Carmen de Burgos à la caserne du bataillon de Figueras. Le chef du bataillon est Ricardo Burguete.</p> <p>Les soldats attendent le combat. Arrivée de volontaires et d'un Anglais. Il y a plusieurs Anglais dans les régiments de Melilla.</p> <p>Description d'une veillée. Eloge des soldats qui font leur devoir. Rappel qu'Ibañez Marín (du bataillon de Figueras) est mort le 27 [pas d'autres précisions, mais le lecteur sait que Carmen de Burgos parle du 27/07/1909 – El Barranco del lobo].</p> <p>Il y a de nombreux blessés parmi les officiers (qui sont tous courageux, dit-elle).</p> <p>Les soldats montrent à Carmen de Burgos les photos et lettres de leurs épouses, enfants...</p> <p>Carmen de Burgos dépeint la</p>	<p><i>El Heraldo de M.</i> 30/08/1909</p>

		<p>souffrance des épouses et fiancées. Malgré cette souffrance ces femmes sont contre ceux qui se sont débrouillés pour ne pas aller à la guerre. [Carmen de Burgos se doit de dépeindre le patriotisme avant tout.]</p> <p>Carmen de Burgos exprime ses propres sentiments : « <i>Me siento invadida de una tristeza profunda</i> » et ceux des soldats qui partent aux combats : « <i>incertidumbre de volver a ver. No hay seguridad</i> ». On entend le bruit des canons et des fusils. [Elle a fait passer de nombreux messages dans son article. Elle reprendra dans sa nouvelle <i>En la guerra</i> de nombreuses anecdotes de l'article qui sera inclus dans <i>El Balcón</i> p. 186]</p>	
26/08/1909	<p>Melilla Campement du Général Tovar</p> <p>Retour à Melilla</p>	<p>Remise de médailles au Campement du Général Tovar. Carmen de Burgos s'est promenée en compagnie du Duc de Medina de Ríoseco. La voiture où elle se trouvait a été attaquée par les Marocains. [Donc elle se trouve sur le terrain et non pas enfermée dans un hôtel de Melilla comme la plupart des journalistes ; c'est ce qu'elle dénonce dans <i>En la guerra</i>. Néanmoins, d'après Fernando Soldevilla (<i>El año político 1909</i> pp. 307/308) l'envoyé de l'<i>Heraldo de Madrid</i>, Rocamora, est sur le terrain]</p> <p>L'événement est raconté dans plusieurs journaux (de façon satirique dans <i>La lectura dominical</i> du 04/09/1909) et également, mais sans raillerie, par <i>El Adelanto</i> (Salamanca) du 28/08/1909.</p> <p>Carmen de Burgos le raconte également dans son article du 30/08/1909. Elle dit ne pas avoir peur des combats : « <i>Pero ni mi hermana ni yo sentimos miedo</i></p>	<p><i>Actualidades</i> du 01/09/1909</p> <p><i>El liberal</i> du 28/08/1909</p> <p><i>La lectura dominical</i> du 04/09/1909</p> <p><i>El Adelanto</i> (Salamanca) du 28/08/1909</p> <p><i>Heraldo de M.</i> du 30/08/1909</p>

		<i>entre las tropas ».</i>	
27/08/1909	Melilla Hôtel Victoria	<p>Article sur Carmen de Burgos dans <i>El Labaro</i> (Salamanca) du 27/08/1909.</p> <p>Carmen de Burgos a invité Privato Macías [héros du 23/07/1909 dans la bataille du Barranco del lobo] à l'hôtel Victoria de Melilla. Elle lui remet une lettre et de l'argent liquide au nom de La Croix Rouge d'Almeria.</p> <p>Dans l'<i>Heraldo de Madrid</i> du 20/08/1909 et celui du 21/08/1909 Carmen de Burgos relatait les initiatives de certaines femmes d'Almeria, notamment pour l'organisation d'une Kermesse « <i>cuyo importe se destina a las necesidades de la guerra actual</i> » et la création de <i>la Junta de damas de la Cruz Roja</i> « <i>que ha de prestar sus auxilios a los heridos de Melilla que lleguen a Almeria</i> ». [Peut-être a-t-elle été mandatée (ou s'est-elle proposée) à cette occasion pour représenter la Croix Rouge d'Almeria ?] Ce qui est étonnant c'est que Carmen de Burgos ne mentionne cet épisode dans aucun de ses articles. Il est d'ailleurs étonnant que Carmen de Burgos remette de l'argent au nom de la Croix Rouge car, comme lui avait dit la Marquise de Polavieja dans son interview du 09/08/1909, le Général Marina ne souhaite pas la présence des dames de la Croix Rouge espagnole puisque elles ne peuvent pas être hébergées dans l'enceinte fortifiée. De plus, lors de l'assemblée de dames de la Croix Rouge, qui a eu lieu le 11/09/1909, le Général Polavieja précisait, par le biais d'une communication lue ce jour-là qu'il y avait des dames non autorisées par la Croix Rouge à Melilla [non nommées mais il s'agit vraisemblablement de</p>	<p><i>El Labaro</i> (Salamanca) du 27/08/1909</p> <p><i>El Heraldo de M.</i> 20/08/1909</p> <p><i>El Heraldo de M.</i> 21/08/1909</p> <p><i>El Heraldo de M.</i> 10/08/1909</p> <p><i>El Heraldo de M.</i> 12/09/1909</p>

		Carmen de Burgos et sa sœur – voir nos commentaires du 11 et 12/09/1909–]	
28/08/1909	Melilla		
29/08/1909	Melilla ou camp militaire face au Gurugú	<p><u>Article de Colombine</u></p> <p>Carmen de Burgos se trouve peut-être à la messe en compagnie des soldats, messe qu'elle décrit dans un article d'<i>El Heraldo de M.</i> du 10/09/1909.</p> <p>[Comme la messe a eu lieu un dimanche, il ne peut s'agir que du dimanche 29/08/1909 ou du dimanche 05/09/1909]</p> <p>Article repris dans <i>El Balcón</i> page 190.</p> <p>Elle en profite pour glisser aux lecteurs qu'il ne reste, comme survivants du batallon de Llerena, que 3 officiers et 1 capitaine suite à l'action du 27/07/1909. [Les informations sur les événements du Baranco del Lobo sont très difficiles à obtenir du fait de la censure.]</p>	<i>Heraldo de M.</i> du 10/09/1909
30/08/1909	Melilla		
31/08/1909	Melilla	<p>Article satirique sur <i>Colombine</i> dans <i>El siglo futuro</i> du 31/08/1909.</p> <p>Le journaliste raconte que Carmen de Burgos a rencontré <i>El Gato</i> (chef marocain), que celui-ci a été impressionné par la largeur de son chapeau et qu'elle a rencontré de nombreuses Marocaines et bu le café avec elles. [Le journaliste veut minimiser le travail journalistique de Carmen de Burgos. Il qualifie ses chroniques de « <i>saladísimas</i> » et rappelle une chronique consacrée à Soledad Villafranca, la compagne de Ferrer. Or nous sommes exactement un mois après les événements de la Semana Trágica de Barcelone et Ferrer vient d'être arrêté.]</p>	<i>El siglo futuro</i> du 31/08/1909

		<p>Cette histoire est racontée sans moquerie plusieurs fois dans différents journaux (voir date du 23/08/1909)</p> <p>Carmen de Burgos racontera sa rencontre avec El Gato et les Marocaines dans son article « <i>En el dchar</i> » du 02/09/1909 (ainsi que dans la nouvelle « <i>En la guerra</i> »).</p>	
01/09/1909	Melilla Convocation du Général Arizón.	<p>Carmen de Burgos apparaît sur une photo entourée de soldats et d'officiers. Peut-être prise lors de la remise de médailles au Campement du Général Tovar le 26/08/1909 ?</p> <p>Article d'<i>El Heraldo de M.</i> du 01/09/1909 qui reproduit un article de Peris Mencheta (journaliste célèbre à l'époque). Peris Mencheta accompagne Carmen de Burgos et sa sœur (ainsi qu'un correspondant de Milan le Dr. Mueli) dans les différents campements. Il constate que les chefs militaires aident Carmen de Burgos dans son travail d'informations pour <i>El Heraldo</i> (« <i>el delicado cargo que le ha confiado Heraldo de Madrid</i> », mais il n'y a pas de précision sur la mission : « <i>su misión altruista</i> »).</p>	<p><i>Actualidades</i> du 01/09/1909</p> <p><i>El Heraldo de M.</i> 01/09/1909</p>
02/09/1909	Départ de <i>Colombine</i> de Melilla pour parcourir les camps ?	<p><u>Article de Colombine</u></p> <p>Parution dans <i>El Heraldo de Madrid</i> de l'article de Carmen de Burgos « <i>En el dchar</i> ».</p> <p>Nous trouvons dans <i>El Imparcial</i> du 24/08/1909 un résumé de sa visite au <i>dchar</i> (fait par le correspondant de l'<i>Imparcial</i> – article sans signature).</p> <p>[voir journée du 23/08/1909] [Carmen de Burgos raconte des événements passés le 23/08/1909, par conséquent ses articles ne racontent pas obligatoirement les événements chronologiquement.]</p>	<p><i>El Heraldo de M.</i> 02/09/1909</p> <p><i>El Imparcial</i> du 24/08/1909</p>

03/09/1909	Camps militaires autour de Melilla	Article de <i>La Época</i> du 03/09/1909 qui reproduit un article paru dans <i>La Unión Mercantil</i> de Malaga. Les lecteurs apprennent par un télégramme daté du 01/09/1909 que Carmen de Burgos a été convoquée par le Général Arizón (gouverneur militaire de Melilla) : « <i>La distinguida escritora Colombine fue llamada hoy a presencia del general Arizón, el que le indicó que no eran necesarios sus servicios para atender a los heridos. Marchará mañana</i> ».	<i>La Época</i> du 03/09/1909
03/09/1909	Camps militaires autour de Melilla	<u>Article de Colombine (nouvelle colonne)</u> Parution dans <i>El Heraldo de Madrid</i> de la nouvelle colonne de Carmen de Burgos : Réponses aux familles des soldats. [Nouvelle mission de Carmen de Burgos car d'après <i>La Época</i> du 03/09/1909 et <i>El Globo</i> du 11/09/1909 le Général Arizón (gouverneur militaire de Melilla) ne veut pas des services de la Croix Rouge et notamment de ceux de Carmen de Burgos]	<i>El Heraldo de M.</i> du 03/09/1909 <i>La Época</i> du 03/09/1909 et <i>El Globo</i> du 11/09/1909
04/09/1909	Camps militaires autour de Melilla	Article satirique de <i>La lectura dominical</i> du 04/09/1909 daté du 27/08/1909 qui relate que Carmen de Burgos s'est promenée le 26/08/1909 en compagnie du Duc de Medina de Ríoseco. La voiture où elle se trouvait a été attaquée par les Marocains. L'article de <i>La lectura dominical</i> est basé sur un article d' <i>El Liberal</i> du 28/08/1909. Le journaliste minimise le danger et ridiculise Carmen de Burgos : « <i>Y todo esto lo hizo Colombine, según afirma el corresponsal de El Liberal "sin preocuparse del peligro". Del peligro de caerse mientras corría de aquel modo. Digo, me parece a mí.</i> » [Pourtant à	<i>La lectura dominical</i> du 04/09/1909 <i>El Liberal</i> du 28/08/1909

		la lecture de l'article d' <i>El Liberal</i> on sait que le danger était réel et Carmen de Burgos a fait ce que la plupart aurait fait, se sauver]	
05/09/1909	Melilla ou camp militaire face au Gurugú	Carmen de Burgos se trouve peut-être à la messe qu'elle décrit dans <i>El Heraldo de M.</i> du 10/09/1909. Comme la messe a eu lieu un dimanche, il ne peut s'agir que du dimanche 29/08/1909 ou du dimanche 05/09/1909. (voir le 29/08/1909)	<i>Heraldo de M.</i> du 10/09/1909
06/09/1909 07/09/1909	Camps autour de Melilla et hôpitaux militaires de Melilla	Pas de nouvelle de Carmen de Burgos mais d'après son article du 09/09/1909, elle visitait les hôpitaux militaires de Melilla afin de rencontrer les soldats et ainsi répondre aux familles. Dernière visite le 07/09/1909	
08/09/1909	Melilla	<p>Ecriture des articles publiés le 09/09/1909.</p> <p>Parution dans <i>La Vanguardia</i> d'un article satirique sur Carmen de Burgos qui, d'après ce journal, aurait oublié la mission pour laquelle elle était venue à Melilla (pas de précisions sur la mission).</p>	<i>La Vanguardia</i> du 09/09/1909
09/09/1909	Camps militaires autour de Melilla	<p><u>Article de Colombine (colonne)</u></p> <p>Parution dans <i>El Heraldo de Madrid</i> du 09/09/1909 des réponses aux familles des soldats</p>	<i>El Heraldo de M.</i> du 09/09/1909
09/09/09	Hôpitaux militaires de Melilla	<p><u>Article de Colombine (sur la même page (3) que sa colonne)</u> <u>Titre : «Visitando hospitaes»</u></p> <p>Parution dans <i>El Heraldo de Madrid</i> du 09/09/1909. [Cet article semble avoir été écrit avant l'entretien que Carmen de Burgos a eu le 01/09/1909 avec le Général Arizón car Carmen de Burgos parle des blessés. On peut donc penser qu'elle le fait en tant que représentante de la Croix Rouge. Or, à regarder de plus près l'article nous pensons que Carmen de Burgos a effectivement écrit cet</p>	<i>El Heraldo de M.</i> du 09/09/1909

		<p>article le 08/09/1909 prétextant approcher les soldats blessés pour donner des nouvelles aux familles : « <i>Hasta hoy (le 08/09/1909 ?) no he acabado de girar mi visita a los hospitales militares de Melilla. La falta de un buen local hace que se encuentren diseminados, dificultándose así la asistencia [...] Ayer (le 07/09/1909?) le hice mi última visita para recoger noticias de soldados enfermos...</i> ». [Elle profite de son article pour montrer le manque de moyens des hôpitaux, le manque d'hygiène et la vétusté des bâtiments alors que le général Arizón prétend ne pas avoir besoin de la Croix Rouge !]</p> <p>Enumérations de soldats gravement blessés qui se trouvent dans des locaux qui servent d'hôpitaux (fabrique, église, école...). Evocation du 1^{er} blessé du conflit, un ouvrier qui travaillait à la carrière. Chaque jour beaucoup de blessés meurent des suites de leurs blessures. Malgré cela les blessés sont très bien nourris grâce à l'assistance qu'ils reçoivent depuis l'Espagne (dons, voir article de Carmen de Burgos depuis Almeria).</p> <p>Reproduction de dialogues patriotiques des soldats blessés mais qui, néanmoins, souhaitent tous retourner en Espagne.</p> <p>L'armée espagnole soigne également un blessé marocain [thème repris dans la nouvelle <i>En la guerra</i> pp. 193/194]. Carmen de Burgos décrit un Marocain apeuré [peur d'être tué par les Espagnols] et humain. Cet homme n'est pas un Marocain féroce [tel que ceux que la presse les décrit</p>	
--	--	--	--

		<p>habituellement]</p> <p>[Carmen de Burgos profite de son article pour dénoncer l'abandon dans lequel se trouve Melilla : pas d'eau potable, pas de port, pas d'hôpitaux. Elle espère qu'après la guerre, l'Espagne en tirera une leçon et améliorera les conditions de vie des habitants de Melilla. Comme à son habitude, Carmen de Burgos profite de sa chronique pour dénoncer ce qui l'entoure. Cet article ne sera pas repris dans <i>El balcón</i>]</p>	
10/09/1909	Melilla	<p><u>Article de Colombine</u></p> <p>Parution dans <i>El Heraldo de Madrid</i> du 10/09/1909. Thèmes repris pratiquement intégralement dans la nouvelle « <i>En la guerra</i> » et article repris dans <i>El Balcon</i> p. 190.</p> <p>Description de la messe dominicale à laquelle assistent des soldats.</p> <p>[Il ne peut s'agir que de 2 dimanches : soit le 29/08/1909, soit le 05/09/1909].</p> <p>Carmen de Burgos en profite pour glisser dans son article qu'il ne reste comme survivant du Bataillon de Llerena qu'un capitaine et 3 officiers suite à l'action du 27 juillet [pas d'autres indications sur la date].</p>	<i>El Heraldo de Madrid</i> du 10/09/1909 – 1ère page
11/09/1909		<p>Article satirique dans <i>El Globo</i> du 11/09/1909.</p> <p>Le journaliste Fernando de Urquijo se moque de Carmen de Burgos qui, selon lui, serait venue à Melilla pour passer des vacances. Elle se promènerait de camp en camp en compagnie de soldats et monopoliserait l'attention des soldats. Il rappelle</p>	<i>El Globo</i> du 11/09/1909

		<p>que Carmen de Burgos avait dit se trouver à Melilla pour organiser les services de la Croix Rouge et que le Général Arizón lui a dit personnellement qu'il n'avait pas besoin de ses services : « [...] <i>que estando los servicios de ambulancia perfectamente atendidos por ahora, no eran precisos los que generosamente ofrecía la Cruz Roja y personalmente Colombine</i> ». [Cet épisode avait eu lieu le 01/09/1909 et avait déjà été mentionné dans <i>La Época</i> du 03/09/1909. <i>Colombine</i> devrait donc retourner en Espagne. Carmen de Burgos n'évoquera jamais son entretien avec le Général Arizón.]</p>	<p><i>La Epoca</i> du 03/09/1909</p>
<p>12/09/1909</p>		<p>Depuis Málaga le journaliste Escovar de <i>l'Heraldo de M.</i> donne quelques informations sur la guerre. Il fait, entre autres, le compte-rendu d'une assemblée de dames de la Croix Rouge qui a eu lieu le 11/09/1909. Lors de cette assemblée est lue une communication du Général Polavieja : « [...] <i>y se leyó una interesante comunicación del general Polavieja, relativa a la marcha a Melilla de damas no autorizadas por la Asamblea Suprema o Comisión provincial</i> ». [Là encore les dames ne sont pas nommées, mais il s'agit très certainement de Carmen de Burgos et de sa sœur Catalina. Ceci est à rapprocher de l'entretien que Carmen de Burgos a eu avec le Général Arizón (dont, rappelons-le, elle ne fera jamais mention).]</p> <p>Carmen de Burgos inaugure une nouvelle colonne dans <i>l'Heraldo</i> : « <i>Deseoso el Heraldo de corresponder al creciente favor</i></p>	<p><i>El Heraldo de M.</i> du 03/09/1909</p>

		<p><i>del público, abre esta nueva e interesante sección en sus columnas para responder a las preguntas de las personas que se interesan por saber la suerte de los seres queridos que luchan por la patria en este momento. Hasta ahora no nos ha sido posible organizar este servicio con la prontitud que reclama. Hoy damos cuenta de esta información arreglada por Colombine. Esta tarea es de las más penosas de realizar en una plaza donde hay en este momento cerca de 40 000 hombres, acampados a grandes distancias unos de otros, y se hace necesario recorrer los campamentos, con no poco peligro a veces ».</i></p>	
<p>13/09/1909 jusqu'au 18/09/1909</p>	<p>Melilla ou sur le chemin du retour via Almeria ou Malaga</p>	<p>Pas de nouvelle de Carmen de Burgos Est-elle de retour en Espagne ? 2 articles vont paraître le 19/09/1909 : sa colonne de réponses aux familles et un article sur le thé et coutumes arabes.</p> <p>Il est possible que ces articles soient parus dans <i>El Heraldo de M.</i> du 19/09/1909 après le retour de Carmen de Burgos en Espagne [la rentrée scolaire devait se faire courant septembre, début octobre ? Etant encore institutrice à Tolède à cette époque là, il valait mieux pour elle qu'elle soit à son poste.]</p>	<p><i>El Heraldo de M.</i> du 19/09/1909</p>
<p>19/09/1909</p>	<p>Melilla ou Madrid ?</p>	<p><u>Article de Colombine (colonne)</u> Parution dans <i>El Heraldo de Madrid</i> du 19/09/1909 des réponses aux familles des soldats.</p>	<p><i>El Heraldo de M.</i> du 19/09/1909</p>
<p>19/09/1909</p>	<p>Melilla ou Madrid ?</p>	<p><u>Article de Colombine</u> Article paru en même temps que sa colonne dans <i>El Heraldo de Madrid</i> du 19/09/1909.</p>	<p><i>El Heraldo de M.</i> du 19/09/1909 – 1ère page</p>

		<p>[Carmen de Burgos se servira beaucoup de cet article dans sa nouvelle « <i>En la guerra</i> ». Reproduit dans <i>El Balcón</i> p. 195.]</p> <p>Elle décrit la vie « mondaine » des camps, les repas, l'invitation de Mohamed Maimón (Arabe fidèle à l'Espagne), la cérémonie du thé. [Elle glisse une vision féministe de la société arabe : les femmes travaillent tandis que les hommes se prélassent.]</p> <p>Carmen de Burgos présente un peuple raffiné, bien éloigné des clichés anti-arabes de l'armée mais indique que les Arabes, pour la plupart, ne savent pas lire. [Elle dénonce donc de façon implicite l'ignorance dans laquelle les Espagnols ont laissé les Arabes qui étaient « sous leur protection ».]</p>	
--	--	---	--

Ce qui apparaît clairement à la lecture de tous ces articles c'est que Carmen de Burgos ne laisse personne indifférent. Elle dérange la Croix Rouge qui ne lui donne pas de mission, l'Armée qui ne veut pas de ses services et certains confrères des journaux concurrents qui se moquent d'elle (*El Siglo futuro, La lectura dominical, El Globo, El liberal, La Vanguardia*). Tout cela l'oblige à "ruser" pour faire son travail d'informations auprès du public, d'où certainement le projet d'écriture de la fiction "*En la Guerra*".

Voyons maintenant les arguments permettant de défendre les différentes thèses quant à sa présence à Melilla.

Arguments en faveur de la thèse : Informer et/ou travailler pour la Croix Rouge

1 -Les premiers articles de Carmen de Burgos pendant cette période sont tous axés sur la Croix Rouge, aussi bien lorsqu'elle écrit de Malaga (*Heraldo de Madrid* du 9/8/1909, du 10/08/909, du 11/08/1909), que d'Almeria (*Heraldo de Madrid* du 20/8/1909, 21/08/1909) et lors de son premier article à Melilla (25/08/1909).

2 –Selon l'article paru dans *El Labaro* (Salamanca) du 27/08/1909, Carmen de Burgos aurait invité Privato Macías à l'hôtel Victoria pour lui remettre une lettre et de l'argent liquide au nom de la Croix Rouge d'Almeria : « *Colombine [...] le felicitó por su heroismo y le entregó una carta y una cantidad en metálico que por su mediación le remite la Cruz Roja de Almería* ».

3 - Carmen de Burgos était effectivement présente lors de la création de la *Junta de Damas de la Cruz Roja* à Almeria et de l'organisation d'une kermesse.

Arguments contre la thèse : Informer et ou travailler pour la Croix Rouge

1 - Carmen de Burgos n'a jamais personnellement écrit qu'elle était envoyée à Melilla au nom de la Croix Rouge.

2. D'après *La Época* du 03/09/1909 le Général Arizón aurait convoqué Carmen de Burgos pour lui signifier qu'il n'avait pas besoin d'elle pour s'occuper des blessés.

3. Le Général de Polavieja précise dans *Heraldo de Madrid* du 12/09/1909 qu'il y a à Melilla des dames non autorisées par l'Assemblée suprême ou la Commission provinciale.

4. Selon *La Vanguardia* du 8/9/1909, Carmen de Burgos aurait oublié la mission pour laquelle elle était venue. Mission non précisée. Mais la conclusion de l'article est fausse : « *Se va sin haber visitado los hospitales* » car paraît dans *Heraldo de Madrid* un article de Carmen de Burgos intitulé « *Visitando hospitales* » le 9/9/1909.

5. Selon *El Globo* du 11/9/1909 dans un article satirique, Carmen de Burgos serait en vacances à Melilla. Il est rappelé que Carmen de Burgos avait dit se trouver à Melilla pour organiser les services de la Croix Rouge, or le Général Arizón a dit personnellement à Carmen de Burgos qu'il n'avait pas besoin de ses services.

6. Carmen de Burgos ne mentionne plus la Croix Rouge après le 1/9/1909, ce qui correspondrait à la date de son entretien avec le Général Arizón.

Arguments en faveur de la thèse : Représenter *La Nación* de Buenos Aires

Aucun. Carmen de Burgos ne mentionne jamais cette éventualité. Néanmoins nous n'avons pas fait de recherche dans les archives de *La Nación*.

Arguments en faveur de la thèse : Répondre aux familles des soldats pour *Heraldo de Madrid*

1 – Le 30/08/1909 Carmen de Burgos annonce dans un article qu'elle a pour mission de répondre aux lettres que l'*Heraldo de Madrid* reçoit. Elle doit donc parcourir les campements proches du champ de bataille.

2 – D'après Peris Mencheta, Carmen de Burgos est à Melilla avec sa sœur pour accomplir la mission que l'*Heraldo de Madrid* lui a confiée (mais il ne cite pas la mission – nous remarquons donc la prudence du journaliste) – *Heraldo de Madrid* du 01/09/1909.

3 – Le 3/9/1909 parution de la nouvelle colonne de Carmen de Burgos dans l'*Heraldo de Madrid*. Mission officielle annoncée par l'*Heraldo de Madrid*.

4- Le 9/9/1909 et le 19/9/1909 l'*Heraldo de Madrid* publie de nouvelles réponses aux familles des soldats par Carmen de Burgos

Arguments contre la thèse : Répondre aux familles des soldats pour *Heraldo de Madrid*

Aucun. Néanmoins nous pensons que cette tâche semble être une mission de repli qui lui permettrait de parcourir les camps. Si on accorde crédit aux dires de *La Vanguardia*, *La Época*, *El Globo*, il semblerait que cette mission soit venue justifier la présence de Carmen de Burgos à Melilla.

Suite à son entretien avec le Général Arizón (dont, rappelons-le, elle ne fera jamais mention) elle cesse de parler de la Croix Rouge, et c'est juste avant cet entretien que Carmen de Burgos précise sa mission comme si elle devait justifier sa présence sur le terrain, aussi bien auprès de l'Armée que de l'*Heraldo de Madrid*.

Le 3/9/1909 *El Heraldo de Madrid* officialise sa mission.

Au départ, Carmen de Burgos était très proche de la Croix Rouge (voir ses articles de Malaga et d'Almería). Dans son article du 11 août 1909, elle avait proposé ses services aux soldats et, dans son article du 12 septembre 1909, elle insiste sur la nécessité de faire appel à la Croix Rouge. Elle a dû penser que la Croix Rouge lui offrait une bonne opportunité pour se rendre à Melilla, et effectivement elle arrive à Melilla en compagnie du Président de la Croix Rouge de Malaga.

Nous pensons donc qu'elle a dû jouer sur les deux tableaux puisqu'elle semble être membre de la Croix Rouge et est journaliste à l'*Heraldo de Madrid*. Par contre nous pouvons légitimement nous demander si l'*Heraldo de Madrid* était bien au courant de son déplacement à Melilla. Cela ne semble pas évident.

Carmen de Burgos n'est-elle pas devenue la Première correspondante de guerre à l'insu d'*El Heraldo de Madrid*, qui aurait fini par lui confier une mission officielle par le biais d'une colonne de réponses aux lettres des familles, puisque le courrier des soldats aux familles était effectivement un gros problème. Plusieurs articles de journaux en font état (*Heraldo de Madrid* du 12/8/1909 – *Heraldo de Madrid* du 22/8/1909, *La Crónica Meridional* du 27/8/1909...) Rocamora (envoyé officiel de *Heraldo de Madrid*) écrit dans un article paru le 22/8/1909 : « *Tengo en mi cartera cartas rebosantes de amargura, de madres que me interrogan porque no saben de sus hijos* ». Dans le même journal on peut lire un article sur *El servicio de Correos* :

El ministro de la Gobernación [...] al recibir por la tarde a los periodistas, les manifestó que no está demostrado de una manera oficial que el servicio de correos con Melilla ofrezca las dificultades de que hablan la mayoría de los corresponsales de los periódicos que allí se encuentran.

Carmen de Burgos elle-même recevait de nombreuses lettres : « *Por falta de espacio no podemos publicar algunas cartas inéditas de soldados y madres dirigidas a nuestra compañera Colombine*¹⁰⁷⁸ ».

Cette dernière thèse (Répondre aux familles des soldats pour l'*Heraldo de Madrid*) semble la plus plausible. C'est d'ailleurs la seule revendiquée officiellement par Carmen de Burgos et officialisée par son journal. Néanmoins, il nous semble que ce n'était pas l'objectif premier de Carmen de Burgos. Travailler et organiser la Croix Rouge à

¹⁰⁷⁸ *Prometeo* n° 10 d'août 1909.

Melilla auraient eu sa préférence. Cette mission a donc été une mission de repli et de couverture qui lui a permis de prolonger son séjour à Melilla et parcourir les camps de bataille. Il nous semble donc bien que, lors de son départ pour Melilla, l'*Heraldo de Madrid* ne devait pas être au courant de la démarche de Carmen de Burgos.

5.3.1.2. Comment contourner la censure

La période (juillet/septembre 1909) n'était pas propice à la liberté de la presse. Il y avait bel et bien la censure que permettait la *Ley de Jurisdicciones* de 1906. Carmen de Burgos évoque directement ce problème dans l'un de ses articles : « *He procurado ayudarles y preguntar a los heridos en qué pudiéramos servirles ya que otras preguntas son inútiles, pues ni estas ni las respuestas las dejaría pasar la censura; es preciso guardarlas para momentos más oportunos*¹⁰⁷⁹. »

En 1910 Fernando Soldevilla¹⁰⁸⁰ publie un livre très détaillé (plus de 500 pages) sur les événements politiques de 1909 : *El Año político 1909*¹⁰⁸¹. Les événements sont décrits au jour le jour. On peut lire à plusieurs reprises des plaintes au sujet de la censure comme par exemple : « *La alarma creció a medida que avanzaba la tarde [...] algunos telegramas de Melilla, mutilados por la censura*¹⁰⁸² », « *los periódicos no se publicaron*¹⁰⁸³ », « *El Ministro de la Gobernación publicó dos circulares verdaderamente duras contra los periódicos, prohibiéndoles todo, hasta publicar las noticias con titulares y amenazándoles con la suspensión*¹⁰⁸⁴ ». A l'étranger nous trouvons également des plaintes contre la censure en Espagne. *El Heraldo de Madrid* du 26 août 1909 reproduit un article d'un journal français *Le Temps* qui met en avant la censure officielle en Espagne : « *No se sabe nada, y parece que el Gobierno no quiere que se sepa* ».

¹⁰⁷⁹ *El Heraldo de Madrid*, le 11/08/1909.

¹⁰⁸⁰ Fernando Soldevilla (1854-1931), député aux Cortes et rédacteur en chef de la Correspondancia de España

¹⁰⁸¹ SOLDEVILLA, Fernando, *El año político 1909*, op. cit.

¹⁰⁸² le 23/07/1909 p. 259.

¹⁰⁸³ le 23/07/1909 p. 265.

¹⁰⁸⁴ le 25/07/1909 p. 268.

Les journalistes étaient poursuivis, comme l'atteste un article de Carmen de Burgos dans *El Radical* du 4 novembre 1909: « *Querido amigo*¹⁰⁸⁵ : *dos letras para darle la enhorabuena de que su delito haya sido en tiempo de que no lo pueda fusilar La Cierva. Sabe el interés con que le sigue su amiga.* » Carmen de Burgos Seguí.

Dans son article¹⁰⁸⁶ « ¡Guerra a la guerra !¹⁰⁸⁷ » Carmen de Burgos se plaint de la censure : « *La prensa enmudece [...] y todos callamos de buen grado unos, otros por no poder publicar los artículos (como me sucedió a mí) [...] aunque nos amordacen con encarcelamiento cuando se quiere hablar*¹⁰⁸⁸. Elle montre clairement son hostilité à la guerre, en dépeint la barbarie et refuse l'image romantique qu'en donnent les journaux.

Dans ces conditions, comment Carmen de Burgos contourne-t-elle la censure dans ses articles ? Elle ne montre pas (elle n'en n'a pas le droit) directement sa désapprobation de la guerre dans les articles publiés entre le 23 août et 19 septembre 1909, par contre elle montre les conséquences funestes de la guerre afin que les lecteurs puissent lire entre les lignes. Par exemple, dans l'article du 30 août 1909, elle décrit une veillée dans un camp où elle glisse quelques détails :

Cualquiera que los contemple [los soldados] creería que estos bravos soldados no han sufrido nada, y hasta hallarían deliciosa la vida de campaña. [...] Entre los oficiales están los compañeros de Ibáñez Marín, los que le vieron caer muerto en el funesto combate del 27 y rescataron su cadáver. [...] casi todos los oficiales han estado heridos o contusos, y sin embargo, muéstranse animados, satisfechos, con ese valor que seduce hasta a los más furibundos antimilitaristas.

Elle ne donne pas de précision sur Ibáñez Marín, ni sur le combat du 27, mais le lecteur sait qu'il s'agit d'un soldat du bataillon de Figueras mort le 27 juillet 1909 dans *El Barranco del lobo*¹⁰⁸⁹. Elle indique également que cette guerre peut faire des victimes parmi les civils : « *El médico ha perdido a una esposa amada, que deja tres hijos pequeños, víctima de la impresión que le produjo la falsa noticia de la desaparición de su marido* ».

¹⁰⁸⁵ José Jesús García directeur de *El Radical de Almería*.

¹⁰⁸⁶ Il nous a été impossible de localiser cet article dans une hémérothèque.

¹⁰⁸⁷ Article reproduit dans *El Balcón* p. 200.

¹⁰⁸⁸ BURGOS, Carmen de, *En el Balcón, Op., Cit.*, p. 200-201.

¹⁰⁸⁹ *El Heraldo de Madrid*, le 30/08/1909.

Carmen de Burgos veut rester politiquement correcte. Pour cela elle ne se démarque pas de la propagande officielle, elle n'attaque pas directement l'armée et montre le patriotisme des soldats : « *Soldados y oficiales dominaban recuerdos que no se pueden haber borrado su alma para dar curso a la alegría franca y serena de los hombres que cumplen con su deber* ».

De façon anodine elle parle de ses sentiments : « *Me siento invadida de una tristeza profunda* », ce qui lui permet d'évoquer l'anxiété des soldats qui partent aux combats : « *La despedida de dos amigos va envuelta en la incertidumbre de volver a ver. No ha seguridad en ningún momento* ».

Ces exemples nous montrent sa façon d'opérer pour ne pas éveiller les soupçons de la censure. Elle attendra son heure pour se montrer plus explicite dans son article *¡Guerra a la guerra!* et dans sa nouvelle *En la guerra*.

Quelques années plus tard, Carmen de Burgos réitérera son opposition à la guerre. Dans *La Vanguardia* du 1^{er} août 1922, on évoque un meeting organisé par *La Cruzada de las Mujeres Españolas* avec à sa tête Carmen de Burgos :

Ayer se celebró en el Teatro de la Comedia el anunciado mitin organizado por La Cruzada de las mujeres españolas en contra la guerra. El acto fue presidido por Carmen de Burgos (Colombine) [...] Habló del fracaso del ejército y dijo que no sólo ha fracasado el ejército, sino también los políticos, a los que calificó de cobardes e incapaces para levantar el país. Carmen de Burgos (Colombine), se mostró partidaria de la intervención de la mujer para evitar que la guerra continúe, diciendo que con la guerra no se consigue más que la destrucción de los hijos.

Comme nous l'avons vu précédemment, Carmen de Burgos admirait le travail de reporter de l'Anglaise Lady Sarah Wilson et de la Portugaise Virginia Quaresma. Peut-être a-t-elle voulu les imiter pour prouver aux directeurs de journaux qu'une Espagnole était aussi capable de faire un travail de reporter ? Ce qui est sûr c'est qu'elle avait envie que lui soient confiées des missions intéressantes, car les chroniques de mode et de mondantés ne l'intéressaient pas du tout. Être correspondante de guerre était plus dans sa manière de concevoir le journalisme : « *El periodismo no es labor de lucimiento; es labor de lucha, obliga a vivir respirando las miserias y grandezas de la vida: los*

*dolores y las alegrías, todo caliente, palpitante, sin presunción ni amaneramiento*¹⁰⁹⁰ ». Mais de toute façon Carmen de Burgos était une « provocatrice ». Il fallait donc qu'elle montre de quoi elle était capable.

5.3.2. La Première Guerre Mondiale

En 1914 Carmen de Burgos se retrouve correspondante de guerre à son insu. En effet, elle se trouvait en voyage d'études avec sa fille lorsque la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie la surprend. Elle est au Cap Nord, prête à se rendre en Russie lorsque la nouvelle lui parvient. Pour sa sécurité elle décide d'abandonner son projet et de rentrer le plus vite possible en Espagne en passant par l'Allemagne. Elle a confiance, elle pense qu'en tant qu'Espagnole rien ne peut lui arriver. Mais elle va vite déchanter.

De ses péripéties trois articles seront publiés dans *El Heraldo de Madrid* : les 25, 26 et 27 août 1914. Ils seront en première page sous le titre « *Telegramas de nuestros corresponsales* » et à la première place. Si lors de la guerre du Rif en 1909, Carmen de Burgos avait eu beaucoup de difficultés à se faire reconnaître en tant que correspondante de guerre, elle n'en a eu cette fois aucune. Néanmoins, à part les trois articles cités envoyés depuis Londres, nous ne sommes pas arrivés à savoir si elle en avait adressé d'autres à la rédaction de l'*Heraldo de Madrid*. Nous ne connaissons la suite (avec plus de détails) de son voyage qu'à travers son livre *Perigrinaciones*¹⁰⁹¹ paru en 1916.

A partir du 28 août 1914, nous trouvons quotidiennement d'autres articles sur la guerre, mais signés par d'autres correspondants que Carmen de Burgos ; bien qu'elle soit toujours à Londres, les articles qui arrivent de la capitale anglaise sont du correspondant local Leslimay. Contrairement à ceux de Carmen de Burgos, ces articles sont plus axés sur les combats.

¹⁰⁹⁰ *Diario Universal*, le 23/09/1903.

¹⁰⁹¹ BURGOS, Carmen de, *Perigrinaciones*, Madrid ; Imprenta de « *Alrededor del mundo* », 1916

Il est évident que les trois articles de Carmen de Burgos ont dû plaire à la Rédaction de l'*Heraldo de Madrid*, d'une part parce que c'étaient des informations de première main et qu'il y avait encore peu d'informations à donner aux lecteurs et, d'autre part, parce que Carmen de Burgos est une célébrité qui vient de vivre une aventure rocambolesque. Quelques années plus tard, Carmen de Burgos était fière de raconter sa mésaventure lors d'une interview à José Montero Alonso en 1927 :

[...] A propósito de uno de mis viajes, recuerdo que estuve a punto de ser fusilada... -¿Fusilada? A ver... cuente.... - Fue en Alemania, cuando empezaba la gran guerra. Volví yo de ver el magnífico espectáculo del “sol de medianoche”. Me acompañaba mi hija. Unos soldados iban buscando en el tren una espía. Creyeron que era yo, y unos instantes tuve las bayonetas junto a mí. Eran entonces los días del odio más enconado entre las naciones de uno y otro bando. Y a mí me habían tomado por una espía rusa... Hasta que la cosa se pudo aclarar, imagínese las molestias y las zozobras... Se apoyan, para creerme espía en varios hechos, totalmente pueriles. Entre ellos, el de que yo había dicho, al ver pegar a unos prisioneros rusos, compadecida: ¡Pobrecitos!...¹⁰⁹²

Le premier article du 25 août 1914 donne deux types d'informations aux lecteurs. D'abord l'aventure proprement dite de Carmen de Burgos :

[...] De momento en momento se nos preguntaba si éramos rusas, y veía constantemente a mi lado rostros hostiles. [...] nadie que quisiera cargar con nuestro equipaje - ¿Rusas? - nos preguntaban [...] En el “restaurant” no nos quisieron servir [...] A subir al vagón, un hombre rubicundo y rojizo empuja a mi hija [...] me abalanzo a él [...] y se le ocurre gritar: “un ruso vestido de mujer”. La multitud se agrupa en torno nuestro; se alzan bastones, una mano me arranca el velo y otra se lleva el sombrero. [...] Como en les novelas, un joven oficial alemán ha sido nuestro salvador. [...] Me dice en francés que nos ha seguido con interés, porque nos ha visto en peligro, y le consta que somos españolas. [...] Nos escribe en una hoja de papel “Somos españolas y rogamos que nos lleven ante nuestro cónsul”. [...] Suben tres soldados, bayoneta en mano, y me dicen algo que no entiendo: “Españolas” contesto [...] “Parece que buscan a alguien” [...] “A una espía, contesta un señor [...] Los soldados vuelven, me rodean y me hacen seña de que les siga. [...] “El equipaje”, pregunta. Recuerdo que en mi maleta van documentos que me harían fusilar: llevo la guía de Rusia, una tarjeta con que me favoreció la Infanta [...]. Presento sólo el equipaje de mano. [...] - ¿Usted entiende el español? [...] - Mejor que Usted. El hombre examina mis papeles y parece dudar. Me hace mil preguntas. Me acusan de saber el alemán y no querer hablarle [...] me acusan también de llevar dinero francés. [...] Al fin el hombre consiente en llevarnos al Consulado general de España en Hamburgo, y me considero salvada.

¹⁰⁹² *La Libertad*, le 28/04/1927.

On trouve également les conséquences de la guerre sur la population russe vivant en Allemagne :

[...] muchas personas venían enseñándonos periódicos y hojas sueltas en las que se decía que los alemanes habían destruido la escuadra rusa.

[...] había visto con enorme tristeza el espectáculo de barbarie con que los alemanes embarcaban en Sassnitz a los pobres rusos que querían abandonar la Alemania. [...] El espectáculo del embarque de los rusos era humillante; familias enteras, apiladas en la playa, entre bayonetas y culatazos de fusil, aterrorizadas de no caber en el barco que las había de sacar de aquella tierra inhospitalaria.

[...] Por meros indicios han fusilado en Rostock a un hombre y dos mujeres, quizás inocentes.

Mais l'article se focalise surtout sur l'aventure de Carmen de Burgos qui termine son article en ménageant le suspense : « [...] y aun ignorábamos todo lo que será objeto del artículo siguiente ».

Le deuxième article, du 26 août 1914, se polarise beaucoup plus sur l'état de guerre en Allemagne. Carmen de Burgos donne des informations sur la situation des étrangers :

Alemania expulsó de su territorio a los súbditos y, al mismo tiempo, les cierra la frontera impidiéndoles salir.

[...] Se han reunido tres mil rusos en un campamento y el puerto está lleno de barcos que llevan bandera enemiga.

et les mauvais traitements qu'ils subissent :

Alemania está llegando a crueldades inconcebibles, tales como hacer salir a los enfermos de los sanatorios y apalea a los transeúntes pacíficos. Los españoles peligran por su parecido con los rusos, por sus cabellos negros [...]

En el Consulado de España hemos visto al Sr. Alberto Ferrer Peris, corresponsal de una revista de Barcelona con la cabeza vendada, el rostro herido y todo el cuerpo molido a palo. [...] le tomaron por espía

[...] Desde el balcón del hotel he visto una terrible escena. Tres rusos, agredidos por cinco alemanes, defendiéndose bravamente a puñetazos. [...] A la noche, los periódicos daban la noticia de la muerte de "tres espías", serán sin duda, aquellos tres bravos que han dejado un dolor en mi vida con su recuerdo. Pero eso se repite todos los días. Camino del Consulado hemos encontrado el cadáver de otro pobre ruso.

[...] Se han dado batallas en los cafés contra los extranjeros.

Elle décrit une Allemagne en état de guerre :

[...] El día en que declaró oficialmente la guerra con los ingleses¹⁰⁹³, las campanas llamaban plañideras a misa y en las calles silenciosas, no se escuchaba el himno nacional. [...]

[...] Todos los hombres, desde veintiuno o cincuenta años, han sido llamados a las filas. Alemania se propone movilizar seis millones de soldados desde el 1^{er} al 21 de agosto. [...] Se votaron cinco mil millones de marcos para la guerra. Los pacifistas no pueden oponerse a esa corriente y la movilización se lleva a cabo [...] Los periódicos excitan el patriotismo.

Si la situación se prolonga, el hambre va a ser espantosa. Es verdad que el Gobierno trata de regularizar los precios [...] En muchos restaurantes no había comida, y los tranvías habían limitado su circulación.

Elle attire l'attention sur le comportement positif des Allemandes : « [...] *Se están formando numerosas Ligas femeninas para que no les falte a los soldados en campañas el tabaco, la bebida y el correo* ».

Carmen de Burgos présente la situation critique du Consulat espagnol :

La situación de nuestro digno cónsul de España en Hamburgo no puede ser más triste ni más apurada. El haberse hecho cargo de los Consulados de Francia, Rusia y Bélgica le coloca en situación comprometida. [...]

Es un espectáculo tristísimo aquella peregrinación de gente al Consulado en demanda de socorros y, más que nada, de medios de escapar de ese país inhospitalario.

Et elle donne la suite de son aventure :

Sentía una desesperación violenta de no poder salir de Hamburgo, cerradas todas las fronteras. [...] El tormento mayor era el aislamiento, la falta de noticias, el no poder escribir ni telegrafiar para tranquilizar a nuestras familias. [...] No se podía salir a la calle hablando español; no se alquilaba un coche sin que antes nos pidieran el pasaporte [...]

Cuando se supo que me encontraba en Hamburgo, acudieron a visitarme numerosas Comisiones de nuestra colonia para rogarme que si lograba comunicar con el HERALDO DE MADRID pidiera por su mediación al Gobierno un barco de bandera neutral que sacase a los españoles de Hamburgo.

¹⁰⁹³ Le 4 août 1914.

Elle termine son article en méditant sur les comportements humains :

¿Los españoles solos? ¿Y esos pobres rusos, franceses, belgas?... ¿No habrá un momento en que se sobreponga a todo el sentimiento humanitario y se asegure la suerte de tanta familia pacífica víctimas de las crueldades de la guerra? ¡Oh, la civilización!

De nouveau le troisième article¹⁰⁹⁴ informe plus sur son aventure que sur la guerre. Néanmoins le récit de sa mésaventure donne des informations sur ce qui se déroule en Allemagne. Elle décrit sa fuite d'Allemagne, montrant ainsi que sa présence n'était due qu'au hasard :

La noticia de que hay un vapor mercante español atracado al muelle de Hamburgo, es un rayo de esperanza para los que logramos enterarnos. [...] Cuando logramos, al fin, llegar al muelle y divisamos la bandera de España, mi hija y yo corremos hacia ella; jamás podré describir la emoción que nos embarga al pisar la cubierta del "Ciscar". [...] De todos los peligros, el más temible es el de que no nos dejen marchar y estar por tiempo indefinido aislados de todo, sin poder dar noticias nuestras. Por fin, al cabo de tres días, se recibe orden de marchar a las once y media de la mañana.

Elle montre les inconvénients de la vie à bord, prouvant ainsi à ses lecteurs que ce n'était pas une croisière touristique :

El "Ciscar" es un vaporcito, [...] y no tiene comodidad para pasajeros. [...] recibe a bordo treinta y nueve refugiados. Son todos gentes distinguidas, que se acogen allí sin dinero, puesto que el papel alemán ha perdido su valor, sin equipaje y sin ropas. [...] No hay camas ni sillas la primera noche, pero se traen butacas de lona y colchonetas. El trato cariñoso de la oficialidad y la tripulación [...] nos aflige durante los tres mortales días que permanecemos anclados en el puerto sin lograr el permiso de salida.

Elle montre une Allemagne sur le qui-vive :

No poco trabajo me cuesta llegar a él, a pesar de ir provista de pasaporte y paso del Consulado. Cuatro veces detienen mi auto los soldados y otras tantas me registran los bultos. [...] Un oficial alemán y dos soldados, revólver en mano, nos cuentan como cabezas de ganado y luego nos dan el permiso de partir.

¹⁰⁹⁴ *Heraldo de Madrid*, le 27/08/1914.

[...] *La Policía se opone a que se reciba a bordo a varios españoles que acuden a última hora. Uno se esconde en la máquina; pero le descubren y le sacan a viva fuerza.*

Et décrit les dangers de la guerre :

Nuestro ánimo se sobrecoge al pensar en lo imprevisto, en esas minas flotantes, contra las que no se puede luchar; en hallarnos en la posible batalla que debe haber en estas aguas.

[...] *A las doce de la noche nos despierta la voz potente del oficial de guardia con un grito: “A babor”, y casi instantáneamente suena un cañonazo y sentimos un golpe seco que hace crujir las tablas. [...] Afortunadamente, el cañonazo es un aviso y el choque obedece a la maniobra de hacer atrás la máquina para evitar el disparo. [...] el crucero alemán se acerca, y la bocina, con su acento estridente, desagradable y hosco, grita: “¡Ihre Papiere!” (Los papeles). [...] al cabo de media hora nos la devuelven, gritando con su bocina: “Das Schiff Kann weiter fahren” (Este barco puede seguir). La escena vuelve a repetirse al cabo de dos horas.*

[...] *Un barco que ha salido del puerto ha tropezado con una mina, a pesar de llevar práctico, y ha volado en mil pedazos.*

Carmen de Burgos exprime également son inquiétude sur le sort des Anglais : « *Cerca de nosotros hay un vaporcito inglés, el “Campeador”, de la misma Compañía del “Ciscar”; vemos con pena como le hacen arriar su bandera y como confiscan su cargamento* » et donne des informations stratégiques sur l’Armée allemande :

[...] *Los alemanes han destruido ellos mismos los edificios y los faros de Cuxhaven para que no puedan servir de guía a los enemigos, y han quitado todos los chatos. [...] vemos la escuadra alemana: torpederos, cruceros y submarinos que se mantienen casi constantemente a la entrada de Cuxhaven y del canal de Kiel o guardando la entrada del Báltico.*

Tous ses articles ont été envoyés d’Angleterre les 17-18-19 août 1914. Carmen de Burgos ne risquait donc rien en dévoilant certaines informations sur l’Allemagne. Nous notons que dans ses articles elle veut donner une bonne image de l’Espagne et des Espagnols, c’est la raison pour laquelle elle a caché certains détails. Par exemple, lorsque des Espagnols veulent monter à bord du Ciscar, elle écrit dans son article : « *La Policía se opone a que se reciba a bordo a varios españoles que acuden a última hora. Uno se esconde en la máquina; pero le descubren y le sacan a viva fuerza.* » Or, dans son livre *Perigrinaciones* elle précise : « *alguien, más egoísta, que piadoso lo delata, y*

*lo sacan a viva fuerza*¹⁰⁹⁵ », ce qui aurait certainement déplu à sa rédaction, ses compatriotes et au gouvernement espagnol à qui elle demande d'affréter un bateau pour récupérer les autres Espagnols restés en Allemagne.

Le 30 novembre 1914, alors que la guerre est désormais bien engagée, Carmen de Burgos écrit un article dans *El Heraldo de Madrid* intitulé : « Las mujeres y la paz » car elle est profondément pacifique. Elle rappelle que, bien que les hommes n'écoutent pas les femmes, celles-ci lancent néanmoins un appel à la paix. Elle ne manque pas de spécifier que les femmes sont la moitié de l'humanité et qu'elles sont toujours privées de droits civiques et politiques. Selon elle, cette initiative des femmes est : « [...] *algo molesta [...] porque su orgullo [del hombre] no quiere que las compañeras, que en gran parte los representa, traten de solucionar el conflicto creado por ello.* ». Pourtant, selon elle, les femmes sont mieux placées que les hommes pour voir : « [...] *con más claridad todo el dolor y toda la transcendencia de la guerra* », parce que la guerre leur enlève ce qu'elles ont de plus cher : « [...] *el amado o el hijo* ».

Carmen de Burgos précise : « *el problema se plantea claramente para las mujeres de todos los países, lo mismo los neutrales*¹⁰⁹⁶ *que los que sufren las crueldades de la guerra* ». Elle présente l'ensemble des femmes unies par les mêmes préoccupations. Malgré une présentation positive des femmes, elle ne les affranchit pas de leurs responsabilités dans ce conflit, au contraire :

Porque podemos estar seguras de que si las mujeres no pueden ahora evitar la guerra, son, en cambio, las verdaderas responsables de que exista, porque no han sabido adelantarse a los ejércitos, inculcando de modo inquebrantable la idea de los deberes indiscutibles de la Humanidad.

Elle espère ainsi qu'elles en tireront les leçons :

Tal vez el ejemplo sea fecundo en lo venidero, y las mujeres, dolidas de su impotencia para contener el conflicto que estalla, sean más previsoras y sepan intervenir a tiempo en la vida social, sin desempeñar sólo en ella un papel de muñeca o de criada y sepan educar hijos, cuyo sentimiento no haga posible el guerrear.

¹⁰⁹⁵ BURGOS, Carmen de, *Perigrinaciones, Op., Cit.*, p. 276.

¹⁰⁹⁶ L'Espagne était restée officiellement neutre pendant la guerre de 14-18.

Cet article est par conséquent un appel de Carmen de Burgos à l'union des femmes pour prendre leur destin en mains en exigeant des droits politiques, afin d'éviter les guerres. Mais Carmen de Burgos n'est pas dupe pour autant des enjeux de la guerre :

Tal vez el esfuerzo sea estéril. Los intereses que se mezclan en esta guerra no parecen satisfacerse con la paz pactada por los combatientes. Se busca la eliminación franca y resuelta de una de las dos fuerzas que chocan. No se oyen ni lamentos de madres, ni gritos de moribundos, ni mensajes sensatos y racionales, ni conminaciones religiosas.

Carmen de Burgos défendra la thèse sur la capacité des femmes à éviter la guerre tout au long de sa vie, à travers les journaux, la littérature et les conférences. Elle utilisera sa notoriété dans ce but.

Bien qu'elle soit arrivée par le fruit du hasard dans le journalisme pour gagner sa vie, Carmen de Burgos ne s'est pas contentée, comme la grande majorité de ses contemporaines, de remplir « des colonnes » de frivolités, de poèmes ou contes comme elle avait d'ailleurs commencé à le faire¹⁰⁹⁷. Il est vrai que cette position était plus confortable que celle qu'elle a adoptée par la suite, et plus en adéquation avec l'image de la femme. Mais elle ne lui aurait pas permis de sortir du lot, et elle n'aurait certainement pas écrit des milliers d'articles pendant une trentaine d'années.

Très vite elle prend conscience de l'espace de parole formidable que sont les journaux. Pour elle c'est une très belle opportunité pour défendre ses propres intérêts, mais également défendre les autres femmes, et les différents sujets qui la préoccupent comme l'hygiène, l'enfance, l'abolition de la prostitution, la mendicité, le contrôle de la maternité, la peine de mort... Sans oublier bien entendu ses grands combats qui sont le droit à l'éducation, au divorce, l'égalité des sexes et le droit de vote.

Au début du XX^{ème} siècle la concurrence des journaux était rude et Carmen de Burgos est une jeune inconnue. Elle comprend rapidement qu'elle doit se singulariser, mais en y allant par petites touches pour ne pas effrayer et provoquer son rejet par ses lecteurs, lectrices.

Mais très vite elle se prend au jeu, et c'est avec une idée bien précise qu'elle se lance dans le métier de journaliste. Elle s'attache donc à imiter ses modèles et réussit dans cette entreprise peut-être au-delà de ses espérances. C'est pour cette raison qu'elle n'hésite pas à sortir de chez elle pour aller au-devant de l'actualité. Son audace lui vaudra un poste de rédactrice. Elle pratique donc des reportages comme par exemple sa visite des prisons, des interviews, comme celle d'Antonio María Baptista Président du Conseil du Portugal¹⁰⁹⁸, et force même le destin pour devenir la première femme correspondante de guerre espagnole. C'est donc une « *precursora* » comme elle-même se qualifie avec fierté.

Elle va même au-delà des prérogatives de son métier, car à plusieurs reprises elle fait ses enquêtes d'opinion, ce qui comme nous l'avons vu, lui vaudra certains ennuis. Mais

¹⁰⁹⁷ C'est certainement aussi qu'on ne proposait rien d'autres aux femmes.

¹⁰⁹⁸ *El Heraldo de Madrid*, le 26/03/1920

nous pensons que ce sera surtout la femme transgressive qui sera persécutée et non la journaliste.

Le journalisme a été pour Carmen de Burgos une excellente école. Elle a connu beaucoup de monde et cela lui ouvre bien des portes. Elle s'est fait une réputation de trublion mais elle s'en moque : « *Detesto la hipocresía, y como soy independiente, libre y no quiero que me amen por cualidades que no poseo, digo siempre todo lo que siento y se me antoja. Así los me quieren me quieren de vera [...] Jamás pensé en el medro personal a costa de mi libertad o de abjurar de mis convicciones*¹⁰⁹⁹ » car, pour elle, le vrai journaliste doit dire la vérité¹¹⁰⁰ à ses lecteurs. Elle contourne donc la censure en utilisant ses autres talents car, comme elle l'avait dit elle-même, un journaliste doit avoir un talent d'écrivain. Elle utilise parfois ses articles comme base de travail pour écrire des fictions comme par exemple *En la guerra* pour décrire la guerre du Rif, ou dans *El honor de la familia* pour exprimer son anticléricalisme. Mais elle poursuit aussi ses réflexions et ses différents combats soit à travers des essais, soit à travers des conférences comme nous le verrons dans la seconde partie de notre étude.

¹⁰⁹⁹ BURGOS, Carmen de, *Al balcón, Op.*, Cit., p. 9.

¹¹⁰⁰ Quoiqu'elle fasse parfois quelques entorses quand cela l'arrange. Mais, comme nous l'avons vu, à l'échelle nationale celles-ci n'ont pas beaucoup d'importance.

**DEUXIEME PARTIE : CARMEN
DE BURGOS THEORICIENNE
DE LA CONDITION FEMININE**

1. Les premiers textes théoriques de Carmen de Burgos

Carmen de Burgos a publié un grand nombre d'essais. Cette activité, similaire et parallèle à celle de journaliste présente les mêmes caractéristiques. En effet, à côté d'ouvrages clairement consacrés à la situation de la femme et à la revendication, elle publie des livres de mouture apparemment plus traditionnelle consacrés au jardinage ou à toutes ces activités supposément attachées à la condition féminine que le régime franquiste résumera dans l'expression « *sus labores* », comme par exemple : *Moderno tratados de labores*, *La mujer en el hogar*, *Modelos de cartas*, *El tocador práctico*, *Las artes de la mujer*, *La mujer jardinero*, *El arte de seducir*, *¿Quiere usted ser bella y tener salud ?*, *¿Quiere usted comer bien ?*, *¿Quiere usted ser amada ?*, *La cocina moderna*, *Salud y belleza*, *Vademecum femenino...* qui selon ses propos lui auraient portés préjudice : « *Cuando algún imbécil pretende hacerme de menos, me llama la ilustra autora de ¿Quiere usted comer bien*¹¹⁰¹ ?... ».

Bien que nous ayons trouvé parsemé de-ci de-là des remarques féministes dans les livres de conseils de beauté, cuisine etc... Notre analyse portera sur trois ouvrages seulement : « *La educación de la mujer* » publié en 1900 dans un livre intitulé *Ensayos literarios*, la traduction commentée de *La inferioridad de la mujer*, de Moebius parue en 1903 et *La protección y la higiene de los niños* de 1904.

¹¹⁰¹ *La Esfera*, le 24/06/1922.

1.1. « La educación de la mujer » dans *Ensayos literarios*

Le livre *Ensayos Literarios*¹¹⁰² paraît en 1900, il comprend 14 textes dont 2 poèmes et un essai. Nous n'analyserons que l'essai et le prologue car eux seuls présentent un intérêt pour cette étude. Il est à noter que l'essai « *La educación de la mujer* » est le dernier texte du livre. Peut-être est-il placé à la fin pour ne pas éveiller les soupçons des hommes qui, en lisant les premiers récits, très anodins, autoriseront sa lecture à leurs épouses et filles ?

Il y a une dédicace dans l'original du livre que nous ne retrouvons plus dans la réédition moderne : « *A mi querido tío el Excmo. Sr. Don Agustín de Burgos Cañizares, senador del reino* ». Carmen de Burgos résida chez cet oncle à son arrivée à Madrid, mais elle dut le fuir car il avait tenté d'abuser d'elle. Elle décrit cet événement en 1923 dans *La Malcasada*.

1.1.1. Le prologue d'Antonio Ledesma Hernández

A cette époque Antonio Ledesma Hernández¹¹⁰³ est une figure littéraire importante en Espagne notamment à Almeria il était donc flatteur pour Carmen de Burgos d'avoir pour son premier livre un tel prologue comme un gage de qualité. Par la suite Ledesma et Carmen de Burgos auront des contacts permanents. Antonio Ledesma participera à la traduction des poèmes de Leopardi dans l'étude de Carmen de Burgos, *Giacomo Leopardi (su vida y su obra)* en 1911. Lui-même avait fait une étude sur Leopardi, *El pesimismo de Leopardi*.

¹¹⁰² BURGOS, Carmen de, *Ensayos literarios*, Almeria, 1900 (ouvrage de référence).

¹¹⁰³ Antonio Ledesma, poète d'Almeria (1856-1937) qui a participé, avec Plácido Langles, en 1891 à la création du «*Círculo Literario de Almeria* ». Il organisa (et reçut des prix) lors des «*Juegos florales*» en 1897 et 1900. Il connaît Moret, Canalejas, Unamuno, Salmeron, Salvador Rueda, Jose de Burgos Tamarit et est ami d'Arturo Alvarez, époux de Carmen de Burgos.

En 1900, Carmen de Burgos est institutrice et a déjà présenté son mémoire dont elle s'est fortement inspirée pour son essai, comme nous allons le voir.

Dans « *La educación de la mujer* », les propos de Carmen de Burgos sont modérés et elle avance précautionneusement dans ses démonstrations. Pour comprendre son attitude il n'est pas inutile de prendre en compte le point de vue de Ledesma, d'une part sur l'écriture des femmes (Ledesma n'est pas contre le fait qu'une femme écrive) et, d'autre part, sur le féminisme qui semble refléter l'avis dominant de l'époque :

No soy de los que creen que esté vedado a la mujer el campo de las Letras y de las Artes. Repúgname pensar que, por escrúpulos monjiles o de moralistas anticuados, su misión en la vida quede reducida, como en la sociedad romana, al culto de los Lares y al cuidado de la familia y de los siervos; ni son incompatibles con estos sagrados deberes las nobles obras del espíritu. Negar a la mujer la facultad del Arte, en la que supera al hombre en delicadeza y percepción, es condenar a media Humanidad a la esterilidad del pensamiento: hacer del género humano otro triste planeta de las noches que nos muestra una sola cara y nos deja la otra en eterno misterio [...]. La obra artística no es de éste ni es de aquel operario individual, sino del ser humano completo de la Humanidad toda, que con ella continúa la creación divina. [...] y, como parte de esta Humanidad, la mujer no puede ni debe dejar de laborar en esa empresa, donde aporta unas veces el caudal de su cultura, otras los tesoros de su imaginación, siempre los nobles destellos de su alma (p. 2- 3).

De eso, al feminismo exagerado que se ha despertado en nuestros días, hay ciertamente gran distancia: porque una cosa es reconocer a la mujer como útil colaboradora en la obra artística, y por igual razón en la científica, industrial y hasta política de las sociedades, sin hacerle olvidar el centro de atracción de su vida, que es el hogar y la familia; y otra caer en esa promiscuidad feminista que, no haciendo diferencia entre la distinta misión moral y social de ambos sexos, pretende igualarlos en aptitudes y derechos, y crear una sociedad histórica donde no hay a preeminencias para ninguno, ni autoridad, ni por consiguiente familia ni Estado posibles. Este delirio de una minoría exaltada, este verdadero anarquismo del hogar, por fortuna sólo es una fiebre pasajera; y la mujer en general, después de haber salido de las esclavitudes antiguas, de verse redimida por el espíritu cristiano, y hasta realzada por el sentimiento caballeresco que le sucedió; después de tener abiertas hoy las puertas de las Ciencias y de las Artes para su talento y su corazón, no sueña con aquellas exageradas emancipaciones, qué le harían perder su propia dignidad y el bello papel que en la sociedad representa (p. 3).

Voici comment Ledesma voit l'ouvrage de Carmen de Burgos :

[...] esos Ensayos literarios de V, en que, sin caer en aquellas tendencias innovadoras, decidiéndose a colaborar con su delicado espíritu en la obra artística de nuestros días, aporta V. a ella las primeras flores de un fecunda imaginación y los primeros frutos de un talento privilegiado (p. 3).

On peut lire dans le prologue de Ledesma quelques critiques du travail de Carmen de Burgos, ce qui nous permet de noter qu'il manque, dans *Ensayos Literarios*, l'essai intitulé : « La mujer en España ». Carmen de Burgos publia en 1906 sa conférence donnée à Rome intitulée *La Mujer en España*. Peut-être cette conférence est-elle le fruit de l'essai manquant dans *Ensayos Literarios* ? :

Imposible hacer una crítica detenida de todas las producciones en este libro coleccionadas: las hay realistas y conmovedoras como "Las Dos Madres"; legendarias como "Salud de los enfermos", donde por cierto se encuentra un hermoso paralelo de la catedral y la ermita con la grandeza divina y su humildad misericordiosa; caballerescas y medioevales como "Una Venganza", y de otra muy diversa índole, como "La Mujer en España", "La Educación de la mujer" en que la imaginación cede la pluma a la reflexión y al estudio. Condenar todos estos trabajos por falta de fijeza, de dirección y de estilo por descuidos naturales en toda primera tentativa, por defectos propios de cualquier obra humana, sería mostrar una severidad incompatible con la justicia que debe reinar en todas partes, incluso en el mundo de las Letras, como raigada virtud: aquella justicia dulcore misericordia temporata, como definió Justiniano la equidad, no es menos necesaria contra el rigorismo de la crítica, que contra la severidad de las leyes. A esa adusta censora habría que decirle, como Cicerón. Noli ese multum justum, no hay que ser muy justo; por que la suma justicia suprema injuria es (p. 3-4).

Ledesma donne un conseil à Carmen de Burgos au sujet des lecteurs:

Después de todo, no lo olvide V., el escritor que se decide a buscar lectores, tiene que vivir del favor del público, supeditarse a sus gustos, dejarse llevar por esas turbulentas corrientes; y si con ello sus obras ganan en oportunidad, pierden en subjetivismo y en independencia, El Arte, subordinado a esas corrientes sociales, no es un Arte puro y libre, como necesita serlo para aspirar a la realización de la eterna belleza; el verdadero artista sería el que, con genio superior e intuición poderosa, trasladase a escritos, partituras, lienzos o mármoles, el ideal estético, sin consideración a que ojos, oídos ni cerebros humanos hubiesen de sentir sus obras, como si en la tierra no hubiera más ser racional que él mismo, monarca de sus regiones solitarias. Por eso, los grandes artistas no han tenido en cuenta los gustos y preocupaciones reinantes; y sacando de su propio genio sus obras maestras, las han impuesto y han contrariado aquellas tendencias de la sociedad en que vivieron, reformándolas, encauzándolas, y siendo respecto a ellas, no siervos, sino señores. Así Cervantes mató con su Quijote el pésimo gusto de los malos libros de caballería, y su obra es inmortal precisamente porque, en vez de supeditarse a las aficiones de su tiempo, levantó más la mente y el corazón, y sorprendiendo el perpetuo contraste del ideal y la realidad, les dio carne y vida en aquel andante caballero y en aquel escudero práctico y socarrón, eternos personajes de la comedia humana (p. 5-6).

1.1.2. Analyse du texte

Notons d'abord que l'introduction de l'essai de Carmen de Burgos « La educación de la mujer » ressemble à celle du mémoire qu'elle avait rédigé pour devenir institutrice, il est donc fort possible que Carmen de Burgos se soit largement inspirée de ce mémoire. Voici, pour mieux en juger quelques extraits de celui-ci :

Una de las cosas que preferentemente deben llamar la atención de la sociedad, por su gran importancia y necesidad es la cultura y educación de la mujer de la que dependen la civilización y el progreso de los pueblos. Ocuparse asiduamente de la educación de la mujer es ocuparse de la regeneración y progreso de la humanidad en la educación de la mujer está la solución de los problemas sociales que tanto nos afectan, pues como dice Rousseau: Los hombres serán siempre lo que quieran las mujeres; y el que desee hombres grandes y virtuosos que eduque a las mujeres en la grandeza y la virtud¹¹⁰⁴.

L'essai de Carmen de Burgos, *La educación de la mujer*, est dédié à sa sœur Catalina (qui a 11 ans de moins que Carmen de Burgos et qui sera durant toute sa vie sa meilleure amie¹¹⁰⁵) : « *A mi querida hermana Catalina de Burgos Seguí* » (p.63).

Il est à noter que son essai reprend en grande partie les thèses défendues par Concepción Arenal dans *La mujer del porvenir* (1861) et *La educación de la mujer* (1896) ainsi que celles des participantes aux congrès pédagogiques de 1882 et 1892.

Carmen de Burgos débute son essai par une citation de Rousseau mais elle ne le nomme pas : « *El que desee hombres grandes y virtuosos, que eduque a las mujeres en la grandeza y la virtud* ». Suit une affirmation qui fait écho à la citation de Rousseau : *La civilisation et le progrès dépendent de l'éducation des femmes* : « *Es la cultura y educación de la mujer, de la que dependen la civilización y el progreso de los pueblos* » (p. 63), par conséquent tout le monde (homme, femme et état) doit se sentir concerné par le sujet. En écrivant cela Carmen de Burgos ne s'éloigne pas des thèses de Panades

¹¹⁰⁴ BURGOS, Carmen, *Memoria que acompaña al Programa de gramática, Filología y Literatura Castellana*, in NÚÑEZ REY, *Carmen de Burgos Colombine en la Edad de Plata de la literatura española*, *Op. Cit.*, p. 76.

¹¹⁰⁵ Ce qui explique certainement, comme nous l'avons vu dans l'introduction de ce travail, l'acharnement des franquistes à «punir» Catalina de Burgos à défaut de pouvoir le faire à Carmen de Burgos.

y Pöblet (et des krausistes) qui avait écrit en 1878 : « *La salvación, la civilización, la felicidad del hombre, de la sociedad, está indefectiblemente en la educación de la mujer*¹¹⁰⁶ ». C'était également l'opinion de Joaquín Costa¹¹⁰⁷ :

*Eduquemos e ilustremos a la mujer, sin adularla ni envanecerla, y sin separarla de la senda que le tiene trazada la naturaleza; enseñémosla el camino que le conduzca al conocimiento de su deber y le guíe en la ejecución de sus preceptos, y, no lo dudemos, la sociedad será prontamente regenerada, las clases y los sexos girarán con regularidad y orden dentro de la órbita de su misión respectiva*¹¹⁰⁸.

Par conséquent, en ce qui concerne l'éducation des femmes, Carmen de Burgos tient à s'inscrire dans le mouvement de pensée progressiste de la fin du XIX^{ème} siècle.

Carmen de Burgos, comme nous l'avons déjà mentionné, ne veut pas effrayer ses lecteurs par son radicalisme, peut-être s'efforce-t-elle également de suivre le conseil de Ledesma. Elle va donc faire une démonstration tout en douceur en s'appuyant le plus possible sur le stéréotype de « *la perfecta casada, el ángel del hogar* » et surtout sur le rôle de la mère, mais en montrant les faiblesses de ce modèle. En effet, explique-t-elle, si cette femme ne reçoit pas d'éducation, elle sera une charge pour la société (donc pour les hommes) et cela l'empêchera de mener à bien sa mission d'éducation des générations futures, mettant ainsi en péril la patrie. En quelques mots, et pour prendre une image, elle « noie le poisson » dans un verbiage qui reprend les thèses conservatrices pour mieux en montrer les faiblesses. Elle arrive ainsi à faire comprendre à son lecteur, et sa lectrice, que les femmes doivent recevoir une bonne éducation puisque cela leur permettra de travailler, d'être indépendante, leur évitant ainsi de se marier par obligation matérielle, de faire du mariage une carrière et les préservant, si elles sont seules dans la vie, de la prostitution. Elle choisit d'adopter une attitude modeste face à l'enjeu :

¹¹⁰⁶ PANADES Y PÖBLET, J.: *La educación de la mujer según los más ilustres moralistas e higienistas de ambos sexos*, Ed. Seix i Cia, Barcelona, 1878, Prologue p. XI.

¹¹⁰⁷ COSTA Joaquín, (1846-1911) homme politique, juriste, économiste et historien espagnol, représentant majeur du mouvement intellectuel de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle connu sous le nom de régénérationnisme. Proche de la *Institución Libre de Enseñanza* et de Giner de los Ríos.

¹¹⁰⁸ COSTA, Joaquín, *Apuntes sobre instrucción: la mujer labradora*, p. 26-27. Archivo Histórico Provincial de Huesca, carpeta 26 dans «La educación de la mujer según Joaquín Costa» de Otilia Pueyo Moy dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/105049.pdf consulté le 21/08/2014.

Tarea demasiado ardua para nuestra pobre pluma es el ocuparnos de punto tan importante y trascendental, y solo el deseo que nos anima de dedicar nuestros esfuerzos a contribuir, en la medida que nos sea posible, a la gran obra de la regeneración social, cuya base es la educación de la mujer, nos hace emprenderla en cumplimiento del deber que todos tenemos de llevar aunque no sea más que un grano de arena, para levantar ese colosal edificio del que la mujer es la base sobre que ha de descansar la suerte de las sociedades futuras (p. 63).

Elle affirme vouloir seulement participer, tout comme les intellectuels de l'époque, à l'immense tâche de régénération dont le pays a besoin. Son argumentation est que l'éducation de la femme est la base de la régénération du pays, qu'il s'agit donc d'un objectif national vital, et non du simple désir de satisfaire les nouvelles marottes de certaines femmes : « *En la educación de la mujer está la solución de los problemas sociales que tanto nos afectan, pues como dice De Segur : “Los hombres hacen las leyes y las mujeres forman las costumbres”* » (p. 63).

Dans « La educación de la mujer » Carmen de Burgos applique la stratégie que nous l'avons déjà vue mettre en œuvre dans ses articles de journaux : parler de ce qui se fait à l'étranger, afin d'informer, mais surtout de suggérer que ce modèle pourrait être adopté en Espagne : « *En América y en algunas naciones de Europa, como Suecia y Francia, se da a la mujer una educación, que le permite desempeñar mucha profesiones, carreras, artes y empleos y en España se opera un movimiento favorable en este sentido* » (p. 71).

1.2. Traduction et commentaires de *La inferioridad de la mujer* de Moebius

1.2.1. Présentation du livre

Cet ouvrage fut publié en 1900 par le psychiatre allemand Paul Julius Moebius (1853-1907). Ce livre se propose d'apporter une aide aux médecins lorsqu'ils sont face à des

patientes. S'il provoqua un scandale à sa sortie¹¹⁰⁹, il eut aussi beaucoup de succès car il venait corroborer l'idée que seul l'homme (bien entendu blanc et de type européen) était doté de raison. De plus il reconnaissait un certain pouvoir à la médecine en lui conférant un statut scientifique, ce qui n'était pas encore totalement le cas à la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècle.

Moebius se base sur différentes « théories médicales », notamment la phrénologie pour son argumentation. Ses idées principales sont les suivantes :

- Le cerveau de la femme est moins développé que celui de l'homme ; le développement mental de celle-ci se trouve donc plus proche de celui de l'enfant que de l'homme adulte.

- La femme est un être inférieur à l'homme car son corps est naturellement et uniquement adapté à la fonction maternelle que la Nature lui a réservée.

- La mission des femmes doit être la maternité : concevoir et éduquer les enfants doit être leur seul objectif dans la vie. Or, pour éduquer les enfants, les femmes ne doivent pas être trop cultivées, car l'accès à l'instruction diminue leurs fonctions maternelles.

- Les femmes sont par nature des êtres arrogants, mais elles sont patientes et endurantes ce qui pourrait en faire de bonnes étudiantes. Mais, bien que dotées de bonnes capacités, elles ne savent pas les mettre à profit et, par conséquent, elles apprennent peu et ont peu de mémoire. Les femmes sont, d'autre part, mentalement stériles et incapables de créativité, celles qui en possèdent ne sont pas des femmes mais des hermaphrodites¹¹¹⁰.

- Les femmes ne doivent pas avoir de désir sexuel, elles doivent se contenter d'être des objets de désir. Mais ce sont des menteuses qui cachent leurs désirs sexuels.

¹¹⁰⁹ « *Tan rudos han sido los ataques asestados por escritores y literatos de otros países, que han llegado a minar las convicciones del mismo autor, iniciándose en el prólogo de la tercera edición una evolución inesperada e ilógica; pues habiendo sustentado el aforismo de que "la mujer debe ser sana y tonta" (análogo al de Schopenhauer "la mujer es un ser de cabellos largos e ideas cortas"), retuerce el sentido de la frase y del vocablo, diciendo que tonta significa no erudita, y añade que es muy esencial en la elección para el matrimonio la sabiduría de las jóvenes.* » Santiago Fuentes - *La lectura : Revista de ciencias y artes* – Año 4 n° 45, septiembre 1904.

¹¹¹⁰ C'était également la thèse d'Otto Weininger que défendait Gregorio Marañón dans *Biología y feminismo*, Madrid, 1920 in ARENAL, 19:2; julio-diciembre 2012, 393-413 Pilar Muñoz López « *¡Cuán (...) llenas de profundo sentido biológico estas palabras de Weininger! : "cuando una mujer quiere emanciparse, no es ella, sino el hombre que hay en ella el que quiere emanciparse"* »

- Les femmes n'ont rien apporté à la science et n'apporteront jamais rien. De plus elles constituent un obstacle au développement de celle-ci.

Il faut donc que les hommes médecins intègrent bien l'idée de l'infériorité mentale des femmes afin d'établir les bons diagnostics et donner les bons traitements à leurs patientes. Ils doivent également, pour le bien de la race humaine, combattre le plus possible les aspirations contre nature des féministes.

On peut légitimement s'étonner du fait que Carmen de Burgos ait accepté (ou décidé) de traduire ce livre en espagnol. Nous verrons qu'il s'agissait pour elle d'une excellente occasion de s'attaquer à ce genre de théorie. Voyons d'abord les réactions que suscita la parution du livre en Espagne.

1.2.2. Réception du livre

Voyons la résonance qu'eut la traduction du livre de Moebius à travers deux commentaires antagoniques, écrits à quelques mois d'intervalle, par deux contemporaines de Carmen de Burgos. Lorsque la traduction de Carmen de Burgos paraît¹¹¹¹ (vraisemblablement au cours de l'année 1904), le livre fait l'objet de commentaires, comme par exemple celui de Magdalena Santiago Fuentes¹¹¹² dans le journal *La Lectura*¹¹¹³. Magdalena Santiago Fuentes commence par citer des extraits du livre de Moebius, d'abord ceux qui concernent « l'infériorité féminine » et qu'elle juge clairement anti-féministes :

En nuestros tiempos eminentemente eclécticos, en los cuales se admite todo género de opiniones, ofrece verdadero interés el estudio psicológico social de Moebius, estudio que puede considerarse como la antítesis más absoluta de la amplitud y transcendencia del feminismo contemporáneo. En el bando antifeminista en que militan Schopenhauer y Nietzsche, entran de lleno las hipótesis de este otro egoísta que impone sus apreciaciones con un radicalismo atrabiliario.

¹¹¹¹ MOEBIUS, Paul Julius, *La inferiodridad mental de la mujer* (Traducción y prólogo de Carmen de Burgos Seguí), Sempere, Valencia, 1904 (ouvrage de référence).

¹¹¹² Magdalena Santiago Fuentes, Institutrice, écrivaine et traductrice espagnole (1873-1922).

¹¹¹³ *La lectura : Revista de ciencias y artes* – Año 4 n° 45, septiembre 1904.

Elle rappelle ensuite les propos de Moebius sur les femmes artistes et médecins :

Las teorías sustentadas en la obra pueden resumirse así : hay verdadero antagonismo entre la vocación natural de la mujer y su votación estética ; las doctoras y artistas son producto de una degeneración ; en fuerza y aun en destreza mecánica, la mujer es inferior al hombre, el cual la supera cuando se dedica a oficios femeninos, debiéndose a él hasta los progresos culinarios é indumentarios; existen multitud de caracteres comunes,—como la preponderancia de los instintos, — entre la bestia y la mujer, cuya esterilidad psicológica es completa y rayana con la imbecilidad, caracterizándola la carencia de opinión propia y de discernimiento entre el bien y el mal.

Elle poursuit par une attaque en règle en énumérant tous les points de la théorie de Moebius susceptibles de heurter les femmes :

Incita a los médicos en nombre de la humanidad, a que contrarresten los ideales feministas por juzgarlos incompatibles con los deberes maternales, suponiendo que con el desarrollo cerebral se atrofian los órganos maternos, se imposibilitan la concepción y la lactancia, y queda la mujer convertida en un repugnante andrógino, por lo que considera el feminismo como un suicidio social y como una traición a la patria y a la naturaleza.

Elle rappelle la position de Moebius sur les écoles supérieures féminines et ses accusations contre les Français et les Anglo-américains :

Opina también Moebius que deben demolerse todas las escuelas superiores femeninas, y señala dos derroteros opuestos que han falseado en la mujer su vocación verdadera; el francés que ha creado la inútil dama de salón y el anglo-americano que la masculiniza y aparta del hogar. Como se ve, la pluma de Moebius se ensaña cruelmente con las mujeres.

Sans employer le mot elle accuse Moebius de misogynie : « *Parcialidad irreflexiva denotan también sus apreciaciones sobre la deficiencia moral de la mujer. Esas mismas reflexiones carecen de originalidad. La teoría de Moebius ha sido sustentada prolija y anteriormente por Hartmann.* » Magdalena Santiago Fuentes avertit ses lecteurs que Carmen de Burgos, à travers les articles qu'elle a ajoutés à la fin de la traduction, conteste la thèse de Moebius sur la supposée infériorité mentale de la femme :

A continuación de la obra de Moebius figuran varios trabajos originales de Carmen de Burgos, cuya inclusión en el mismo volumen no puede juzgarse casual ni arbitraria. Como madre y como escritora a un tiempo mismo, protesta implícitamente de la incompatibilidad de ambas misiones, oponiendo a la supuesta inferioridad mental de su sexo el artículo Las mujeres de ciencia, y

contra la negación de derechos jurídicos y civiles por que aboga Moebius, estudios como La mujer ante la Ley y otros relativos a la organización de nuestras prisiones, que hermanan el derecho penal con la pedagogía y evocan el recuerdo del generoso altruismo de las obras de Concepción Arenal.

Elle rappelle à ses lecteurs le livre de Carmen de Burgos écrit également en 1904, *El divorcio en España* :

El divorcio en España .—El pleito del divorcio sintetiza las diversas -opiniones del plebiscito que surgió espontáneamente en El Diario por una donosa carta en que D. Vicente Casanova pedía a Colombine anunciase en sus crónicas la formación de un Club de matrimonios mal avenidos. Una mujer fue la primera a exponer su opinión, aglomerándose después un sinnúmero de respuestas que con ecléctica imparcialidad ha recopilado la distinguida escritora Carmen de Burgos, sin admitir las galantes excusas de varios hombres públicos que, por convencionalismo o indiferencia, evaden la respuesta al plebiscito. Distinguidos literatos y multitud de damas abogan por el divorcio, y en la erudita recopilación de Colombine, la muda elocuencia de las cifras revela evidentemente que la opinión general es partidaria del divorcio. A 1.462 asciende el número de los votos favorables: los votos en contra son tan sólo 320.

Quelques mois plus tard, le 28 février 1905, Cándida López Venegas¹¹¹⁴ écrit un article dans le n° 167 de *La Alhambra* favorable à Moebius. Elle salue également la traduction de Carmen de Burgos. Cándida López Venegas défend, dans cet article, des thèses anti-féministes, ce qui est surprenant car elle tient également parfois des propos très féministes¹¹¹⁵. Cette attitude montre la difficulté pour les femmes du début du XX^{ème}

¹¹¹⁴ Cándida López Venegas, Ecrivaine et traductrice de Grenade (1881-1958). Elle écrivait des articles dans de nombreux journaux, notamment *La Alhambra*. Elle rendait hommage à ses contemporaines comme Emilia Pardo Bazán, Pepita Vidal (poétesse andalouse – 1883-1908), Carolina Coronado ou Carmen de Burgos (Cándida dédit à Colombine sa nouvelle “Nocturno” *La Alhambra*, VI, n° 122, 31 de enero de 1903, p. 32-34).

¹¹¹⁵ «¿Qué razón hay, me pregunto incesantemente, para que las pobres mujeres, víctimas siempre de las pasiones y los afectos de la sociedad, de los hombres o de las circunstancias, sean el blanco de todas las censuras? ¿Qué razón hay para quererlas encerrar en un círculo tan limitado como algunos pretenden? ¿Por qué razón ha de suceder, como dijo Víctor Hugo, “que funcione con tanta desigualdad la balanza del Código, donde el hombre puso en su platillo todos los derechos, y todos los deberes en el platillo de la mujer?” [...] ¿Qué derecho tiene nadie para querer privar a una mujer de que se dedique al estudio del arte, de la ciencia o de la literatura? [...] El problema de las reivindicaciones femeninas está próximo a resolverse, pues sólo espíritus obscurantistas y rutinarios se oponen a la solución que desde tiempo inmemorial reclamaba la justicia y el derecho. » “Acerca de la mujer”, *La Alhambra*, Granada, VI, n° 129, 15 de mayo de 1903, p. 201, 202.

Cándida López Venegas traduire et fera un prologue en 1911 de l’œuvre de l’anti-féministe français Théodore Joran, *Alrededor del feminismo*, auteur de *Le mensonge du féminisme* (1905) et *Le Suffrage des femmes* (1914).

siècle d'avoir une position tranchée sur le féminisme¹¹¹⁶. Leur prise de position dépend aussi du journal dans lequel elles écrivent, c'est pourquoi nombreuses sont celles qui, comme Carmen de Burgos ou Cándida López Venegas (Violante), utilisent des pseudonymes.

Pour sa part, Cándida López Venegas fait des éloges de Moebius et de Carmen de Burgos :

Acabo de leer un libro que por su alarmante título ha excitado vivamente mi curiosidad. Es autor de él, P. I. Moebius, el sabio profesor de neuropatología y psiquiatría tan ventajosamente conocido en el mundo científico, como en el literario; y está cuidadosamente traducido por Carmen Burgos Seguí, la distinguida escritora andaluza, que ha entrado en un período de franca actividad de la que pueden esperarse muchos y buenos resultados.

La méfiance qu'avait eue Cándida López Venegas à la lecture du titre du livre a été apaisée par la notoriété aussi bien de l'auteur que de la traductrice :

Autor y traductora, se elevan considerablemente sobre esa multitud de necios presuntuosos que con armas rastreras han conseguido acreditar sus nombres, y esto basta para que desapareciera momentáneamente la prevención nacida en mi ánimo, por leer en la cubierta del citado libro título tan escueto y alarmante, como el de La inferioridad mental de la mujer.

Cándida López Venegas se réjouit de ce que le féminisme, qu'elle qualifie de nocif (il s'agit là du féminisme radical), ait reçu un coup fatal et trouve particulièrement

¹¹¹⁶ Por su parte, en « El feminismo », Cándida López Venegas expone que el habitual temeroso recelo con que se recibía a los movimientos sufragistas por parte de la sociedad establecida se debe a desconocimiento de lo que realmente éste significa. Así pues, según la autora, se tiende a menospreciar cualquier idea nueva, "y cuesta mucho trabajo llegar a comprender y admitir todo lo que indica civilización, verdad y regenerador progreso". Según explica, el verdadero sentido de la palabra "feminismo" no es radical ni revolucionario, como la mayoría parece temer, sino pacífico, pues aspira a que desaparezca el tradicional sometimiento a que se ha visto abocado el sexo femenino. López Venegas sostiene que, para conseguir dicho objetivo, no se debería recurrir a la lucha ni al empleo de métodos violentos, sino que, por el contrario, el único medio posible para lograrlo sería a través de la imprescindible educación. LÓPEZ VENEGAS, Cándida, "El feminismo", *La Patria*, Jaén [h. 1902-1903]; apud Cuaderno para copias de los escritos de la Señorita Doña Cándida López Venegas, s. p in CÁNDIDA LÓPEZ VENEGAS (1881-1956): *Dualidad, contradicción e historia literaria olvidada*. Nuevos datos y aportaciones [Publié dans *Estudios literarios en homenaje al profesor Federico Bermúdez-Cañete* (CORREA RAMÓN, Amelina, MORALES RAYA, Remedios y D'ORS LOIS, Miguel, eds.), Granada, Universidad de Granada, 2008, pp. 43-64].

pertinentes les remarques au sujet de l'éducation des jeunes filles et la mission des mères :

[...] Verdaderamente, ese feminismo nocivo, nacido al calor de interesadas adulaciones, necesitaba (y aún necesita) golpes fuertes que lo reduzcan a la impotencia, y llevado de esta idea (que debe agradecer en extremo toda mujer que desee dignidad para su sexo) escribió [Moebius] un libro lleno de árida frialdad, pero lleno también de atinadas observaciones para la educación de las jóvenes, y para la misión difícil de las madres.

D'ailleurs elle recommande la lecture du livre de Moebius aux mères et aux jeunes filles qu'elle encourage à ne pas se laisser leurrer par les théories féministes qui transforment, selon elle, les femmes en êtres dégénérés :

Unas y otras debieran leer con detención el libro de Moebius, y no dejarse alucinar por esas teorías feministas que tratan de convertir a la mujer en un ser degenerado, de indumentaria ridícula, de cabellera corta y de lentes ahumados... [...] Libros como este son necesarios en las sociedades, que entendiendo de equivocada manera la ley de las evoluciones, quieren que éstas se efectúen en sentido inverso, sin tener presente que el mayor enemigo de estas teorías es la naturaleza misma, que se burla de los cerebros enfermos cumpliendo con regularidad matemática las leyes que le están asignadas.

Cándida López Venegas déplore que l'ensemble des femmes aient à souffrir des erreurs de certaines féministes :

Los feministas que han tomado como tipo a Jorge Sand y que se entusiasman ante la Nora de Ibsen, histérica y degenerada, necesitan golpes como el de Moebius, aunque se resienta nuestro espíritu por esa extremada violencia con que se nos trata. La ley de las reivindicaciones es muy árida, y a una parte de nuestro sexo toca sufrir las inconveniencias que por correr tras un progreso falso, ha cometido la otra mitad.

Elle abonde dans le sens de Moebius :

La mujer no debe nunca, ni pensar siquiera, que sus facultades intelectuales están al nivel de las del hombre, y menos pedir que sus deberes y derechos se igualen, para que esto constituya tal desatino, que la naturaleza misma con sus leyes inmutables está patentizando la enormidad de tal locura.

Elle demande néanmoins qu'on reconnaisse à la femme le droit d'avoir une vie intellectuelle qui, bien que différente de celle de l'homme, n'en n'est pas moins pour autant inutile :

Debemos, sí, pedir el reconocimiento de nuestro derecho a la vida intelectual, pues no por ser diferentes a las del hombre nuestras facultades, son inútiles. Al existir la dualidad como regla general en todo el orden, no parece probable que Dios pusiera a la inteligencia femenil y masculina fuera de este orden natural, que con su dualidad sostiene el equilibrio de la creación entera...

Cándida López Venegas félicite Carmen de Burgos pour son objectivité et le service rendu aux femmes. Elle suggère à celles-ci de lire plus de livres du genre de celui de Moebius et de délaisser la littérature à l'eau de rose :

[...] *Con la traducción del citado libro, Carmen de Burgos ha dado una prueba de su desapasionamiento para tratar ciertas cuestiones y ha prestado un gran servicio a la mujer española; y es lamentable que ésta, siguiendo una rutina equivocada, no salga de las novelas de Fernández y González¹¹¹⁷, y de lo que es aún peor: de los farraguistas franceses, desatendiéndose de libros, que como el de Moebius son útiles para la educación de los jóvenes, haciéndoles alejarse de esas teorías locas que envuelven una idea de desequilibrio, "y es locura suponer que nuestro sexo evolucione en sentido inverso, creando a la mujer degenerada, mezcla de los dos sexos igualmente rechazada por ambos".*

Elle loue les articles joints par Carmen de Burgos sans paraître remarquer qu'ils contredisent les thèses de Moebius. Leur lecture lui rappelle le travail de Concepción Arenal auprès des prisonnières :

Los artículos de Carmen de Burgos, que completan el citado tomo, son todos dignos de elogio, y al leer algunos venía a mi memoria el recuerdo de la inolvidable Concepción Arenal. Yo deseo a la distinguida Colombine tantos triunfos como los conquistados por la eximia escritora antes citada, a la vez que la felicito por la esmerada traducción de La inferioridad mental de la mujer.

¹¹¹⁷ Fernández y González, auteur espagnol (1821-1888) prolifique à succès. Connu pour ses romans écrits sous forme de feuillets, notamment des romans historiques transformés en romans d'aventures dans lesquels il était peu respectueux de la réalité. A la fin de sa vie il dictait ses romans à des secrétaires (dont Blasco Ibañez). Payé à la page il écrivit environ 300 romans de qualité littéraire contestable.

Mais quelle a été la réception du livre de Moebius en Espagne ? Selon Magdalena Santiago Fuentes le livre de Moebius ne devrait pas être controversé du fait que la majorité des femmes (ainsi que des hommes) adhèrent aux théories de celui-ci :

La obra de Moebius ha sido apasionadamente discutida por los críticos extranjeros. En España seguramente despertará menores controversias, pues el hecho de que la inmensa mayoría de nuestras mujeres constituye el ideal preconizado por Moebius, demuestra una firme adhesión a sus opiniones.

Il faut donc bien admettre que c'est l'image de la femme décrite par Moebius qui s'imposait en Espagne lorsque Carmen de Burgos commençait à écrire, et il ne sera pas le seul à affirmer que les femmes sont inférieures aux hommes. Quelques années plus tard, en 1913 par exemple, le philosophe, traducteur et écrivain Edmundo González Blanco (1877-1938) écrit que la femme est inférieure à l'homme de par sa nature¹¹¹⁸. Lors de la réédition de son livre en 1930, il refuse que les femmes soient instruites ou participent à la culture car elles doivent accomplir leur fonction maternelle, chose qu'elles refusent maintenant. Cela voudrait donc dire que les femmes ont réagi depuis 1913 !

1.2.3. Motivations de Carmen de Burgos pour faire la traduction

La raison qui peut sembler la plus évidente est d'ordre économique, mais ce n'est certainement pas la seule. Carmen de Burgos essaie de justifier son travail dans son prologue. Elle admet avoir eu, pendant sa traduction quelques hésitations et désaccords avec Moebius mais, malgré cela, elle affirme s'être montrée le plus objective possible :

Cuando comencé la traducción de este libro, un temor instintivo detuvo mi pluma; era tanto el escándalo de que venía precedido, tan apasionados los comentarios de encontradas opiniones, que recelaba se interpretase mi tentativa como una imperdonable osadía. [...] Confieso que al leer quise despojarme de todos los prejuicios; si alguna idea nublaba mi espíritu,

¹¹¹⁸ González Blanco, Edmundo, *La mujer según los diferentes aspectos de su espiritualidad*, Madrid, Ed. Reus, 1930, p. 377.

*interrumpía la lectura para volver a reanudarla pasada la ráfaga de protesta*¹¹¹⁹.

D'autre part, peut-être a-t-elle subi la pression de son éditeur (Sempere) car celui-ci devait bien compter sur la notoriété de la traductrice pour augmenter ses ventes. La traduction par Carmen de Burgos du livre très controversé de Moebius ne pouvait qu'intriguer les lecteurs. Pour Sempere, il s'agissait là d'une bonne affaire commerciale. Néanmoins, nous pouvons envisager d'autres raisons plus idéologiques : la possibilité pour Carmen de Burgos de commenter et/ou contrecarrer les affirmations de Moebius, d'avoir, en quelque sorte, une tribune pour un droit de réponse. Carmen de Burgos procède de la manière suivante : elle traduit le texte de Moebius et ajoute quelques fois ses propres commentaires, comme par exemple lorsque Moebius affirme :

*La mayoría de las mujeres se detienen en el estadio del centro o terreno del medio. Su moral es, sobre todo, moral de sentimiento, o sea una rectitud inconsciente; la moral que deriva del raciocinio les es inaccesible, y la reflexión no consigue más que hacérsela peor. A esta unilateralidad se agrega una limitación de visual conexas con su natural posición. Ellas viven pendientes de sus hijos y de su marido; lo que es extraño a la familia no las interesa*¹¹²⁰.

Nous pouvons lire un commentaire de Carmen de Burgos dans une note de bas de page : «*Inexacto, pues, fanatizadas, prefieren, más que nada, los intereses de la religión y del sacerdote a los del hogar, con un ahinco que se llama heroísmo entre hombres.*» (N. de la T.¹¹²¹).

Mais les théories de Moebius lui semblent également utiles pour appuyer certaines de ses revendications ; ainsi lance-t-elle un appel aux législateurs pour qu'ils tiennent compte de la physiologie de la femme telle que la décrit Moebius. Cette possibilité d'interpeler les législateurs peut être également une des motivations de la traduction du livre :

Que mediten los legisladores sobre estas ideas que no hacemos más que abocetar, que se fijan en la fisiología femenina, y seguramente una sensación

¹¹¹⁹ MOEBIUS, Paul Julius, *Op., Cit.*, p. 15.

¹¹²⁰ *Ibid.*, p. 45.

¹¹²¹ *Ibid.*

*de generosa piedad seguirá en la mayor parte de las ocasiones los pasos de la mujer delincuente*¹¹²².

La traduction d'un livre scandaleux et très controversé allait lui apporter de nombreux lecteurs et lectrices, et lui donner ainsi la possibilité de diffuser ses propres idées et ce surtout à travers ses propres articles ajoutés à la fin de la traduction.

Carmen de Burgos admirait Concepción Arenal. Dans un livre, écrit en 1861, *La mujer del porvenir*, Arenal critiquait les travaux du Docteur Gall¹¹²³ et sa prétendue infériorité de la femme :

*Ni el estudio de la fisiología del cerebro ni la observación de lo que pasa en el mundo, autorizan para afirmar resueltamente que la inferioridad intelectual de la mujer sea orgánica, porque no existe donde los dos sexos están igualmente sin educar, ni empiezan en las clases educadas, sino donde empieza la diferencia de la educación*¹¹²⁴.

Tout comme le souligne Cándida López Venegas, nous pourrions donc penser que Carmen de Burgos souhaitait imiter Arenal. La traduction de Moebius (dont les thèses sont proches de celles du Dr Gall) lui permet de donner, à son tour, son propre point de vue sur l'infériorité de la femme, sur les Codes Civil et Pénal, tout comme sur les conditions d'incarcération des femmes. Elle s'inscrit donc dans la pensée d'Arenal, voire se revendique comme son héritière, comme semblent l'indiquer les articles qu'elle consacre aux prisons espagnoles à la suite de la traduction du livre de Moebius.

L'attaque du féminisme radical semble faire également partie de ses motivations. Comme nous l'avons déjà analysé dans les articles journalistiques, à cette époque, et pour longtemps encore, Carmen de Burgos refuse le féminisme tel qu'on l'entend généralement¹¹²⁵, c'est-à-dire le féminisme violent des suffragettes anglaises. Elle refuse leur radicalisme et leur endoctrinement :

*En mi concepto, su cualidad más preciosa es la de ser un libro útil, que hace pensar, que provoca las discusiones y que ataca osadamente al feminismo nocivo*¹¹²⁶.

¹¹²² *Ibid.*, p. 172.

¹¹²³ Docteur Gall, médecin allemand, fondateur de la phrénologie (1758-1828).

¹¹²⁴ ARENAL, Concepción, *La mujer del porvenir*, Ir Indo Ediciones, Vigo, 2000, p. 26-27.

¹¹²⁵ Voir « El feminismo » de Cándida López Venegas en note de bas de page ci-avant

¹¹²⁶ MOEBIUS, Paul Julius, *Op., Cit.*, p.11.

Es preciso hablar claro, en voz alta, con valentía; el feminismo militante, tal como se interpreta por la generalidad de las mujeres envuelve una idea de desequilibrio, de aniquilamiento, que parece una regresión mística al ideal puro religioso. No puede ponerse en duda, lleva consigo los gérmenes de una absurda teocracia que la adula para mejor esclavizarla¹¹²⁷.

Carmen de Burgos présente les raisons de sa méfiance vis-à-vis des féministes :

[...] el feminismo tiene para mí un aspecto social sospechoso; cubierto con el espléndido manto del progreso ataca solapadamente a la libertad humana. Basta observar con atención que en casi todos los países los adalides de las reivindicaciones femeninas pertenecen a las clases elevadas de la sociedad, al elemento conservador, al funesto non mouve; son congregaciones piadosas, caritativas, minadas por el cristianismo, que difuminan ideas atrevidas en los vagos con tomos de aspiraciones imposibles¹¹²⁸.

On voit dans ces lignes que Carmen de Burgos se situe du côté des syndicalistes et des politiciens de gauche selon lesquels les femmes du peuple ne sont pas féministes car elles ont d'autres préoccupations et réclament d'abord la justice sociale : « *Las mujeres del pueblo, entiéndase esto bien, no son nunca feministas, sino esencialmente anarquistas, no piden jamás la identidad absoluta de los sexos, desean sólo la igualdad humana dentro de la justicia equitativa¹¹²⁹* ».

Carmen de Burgos ne remet pas non plus en question le rôle maternel de la femme. Selon elle, la femme doit perpétuer l'espèce et éduquer les hommes mais elle conteste la théorie de l'infériorité mentale des femmes. Elle l'avait déjà écrit en 1900 dans son essai « *La educación de la mujer¹¹³⁰* ». Elle présente la thèse du Docteur Gall mais précise que d'autres savants ne sont pas d'accord avec lui (elle oppose donc un savant à un autre savant, suggérant par conséquent que la science n'est pas toujours exacte. Pourquoi le Docteur Gall aurait-t-il plus raison qu'un autre ?). La seule chose qui est prouvée, poursuit-elle, c'est que lorsque la femme a accès à l'éducation supérieure elle peut montrer ses aptitudes. C'est donc le manque de culture qui la rend inférieure :

¹¹²⁷ *Ibid.*, p.6.

¹¹²⁸ *Ibid.*, p. 6-7.

¹¹²⁹ *Ibid.*, p. 7.

¹¹³⁰ Fait partie de *Ensayos literarios*.

Sin embargo otros sabios muy eminentes han combatido con éxito esta teoría, y está probado que en todas partes que se han establecido o estudios superiores para nuestro sexo este ha dado evidentes muestras de su aptitud y que únicamente la falta de cultura en que se le tiene sumido, es lo que da esa apariencia de superioridad intelectual al hombre¹¹³¹.

1.2.4. Réactions de Carmen de Burgos aux affirmations de Moebius

Carmen de Burgos se plaît à souligner ce qu'elle considère comme une contradiction dans la pensée de Moebius: « [...] *me ha parecido una contradicción sombría la que manifiesta Moebius aceptando dos principios antitéticos: el amor libre y la vida conventual¹¹³²* ». Elle s'insurge contre l'église qui cloître les femmes. Non seulement elle n'admire pas le sacrifice de ces femmes, qui ressemblent à des mortes vivantes, mais les juge égoïstes et nocives pour les autres femmes :

Nada más perjudicial para el desarrollo de la especie que esos votos de castidad y de pobreza ofrecidos en holocausto al fugitivo fantasma de un ideal enfermizo. La atrofia voluntaria de las facultades fisiológicas representa un acto contra natura, una violación de la ley imperiosa que regula la persistencia del tipo humano.

Todo ese mundo con la mirada fija en las tinieblas de la eternidad [...] todos esos rostros pálidos, cadavéricos, consumidos por el suplicio del infinito, torturados por el ayuno y la oración, que circulan como misteriosas sombras en oscuros corredores, en celdas austeras, donde la luz penetra velada por tupidas rejas ; esas mujeres, en fin, que han abandonado la hermosa lucha de la vida por el aniquilamiento del claustro, no cumplen la ley de la existencia, son seres egoístas que contaminan dulcemente, arteramente, a los sansos, a los fuertes, a los elegidos¹¹³³.

Elle estime, d'autre part, que la société espagnole n'est pas encore assez mûre pour accepter l'amour libre : « *En cuanto al amor libre, fisiológicamente hablando, es un*

¹¹³¹ BURGOS, Carmen de, *La educación de la mujer*, p. 69-70

¹¹³² MOEBIUS, Paul Julius, *Op. Cit.*, p.7

¹¹³³ *Ibid.*, p. 6-7

*principio de extraordinaria sencillez ; pero aplicado al concepto sociológico, encuentra, para ser comprendido, obstáculos insuperables*¹¹³⁴ ».

Pour elle il n'y a pas de sexe inférieur à l'autre, mais des sexes complémentaires : « *La diversa aptitud de los dos sexos no indica inferioridad en ninguno de ellos, sino modalidades diferentes, armónicas y necesarias para la marcha de la humanidad*¹¹³⁵ ».

Elle a tout de même quelques points de concordance avec Moebius. Elle est d'accord avec lui lorsqu'il évoque l'éducation des jeunes filles et la mission des mères :

*Moebius, que confunde lastimosamente la libertad con el libertinaje, que se obscurece y vacila cuando habla de psicología, que aparece hasta como un degenerado físico en algunos momentos, se eleva cuando trata de la educación de las jóvenes y hace atinadas observaciones, juzgando serenamente la delicada misión de las madres*¹¹³⁶.

Elle n'attaque pas les stéréotypes, elle s'en sert pour ses démonstrations. Selon elle, le manque d'éducation que les hommes refusent aux femmes est à l'origine des « maux et défauts » que les hommes reprochent aux femmes. Il faut donc permettre aux femmes de s'éduquer. Elle revient sur ce sujet dans tous ses essais car il est essentiel à ses yeux.

1.3. La protección y la higiene de los niños

Le livre *La Protección y la higiene de los niños*¹¹³⁷ de Carmen de Burgos est publié en 1904. Il est bien accueilli et il est déclaré « *de mérito y utilidad* » par le « *Consejo de Instrucción Pública* » et par la « *Real Academia de Higiene* ».

¹¹³⁴ *Ibid.*, p. 8

¹¹³⁵ *Ibid.*, p. 10.

¹¹³⁶ *Ibid.*, p. 9.

¹¹³⁷ BURGOS, Carmen de, *La protección y la higiene de los niños, El Campeón del Magisterio*, Imprenta de Manuel Alufre, Valencia, 1904.

Dans ce livre, Carmen de Burgos montre sa préoccupation pour les plus faibles. Elle dénonce le manque de protection de l'enfance et le taux effrayant de mortalité infantile. Selon son étude, les causes principales de ce fléau se trouvent en amont de la naissance.

1.3.1. La ley de protección de la infancia

Carmen de Burgos critique la « *ley de Protección de la Infancia* », mal nommée, selon elle : « *Nada tan injustificado como su nombre*¹¹³⁸ ». Elle explique en quoi cette loi consiste en réalité : « *es a lo sumo una "Ley contra la mendicidad de los niños"*¹¹³⁹ ». Fidèle à son mode opératoire, Carmen de Burgos compare ce qui se passe en Espagne aux pays voisins. Selon elle, là où les pays voisins promulguent de véritables lois de protection de l'enfance (comme par exemple en Angleterre *la Infant life protection*), l'Espagne se contente d'interdire aux enfants de mendier, alors qu'il y a un nombre important d'enfants abandonnés.

Elle précise qu'elle a déjà traité le sujet de la protection de l'enfance dans différents journaux : « *Lo he dicho en las columnas de nuestros más importantes periódicos : El Diario Universal, El Globo, El ABC*¹¹⁴⁰, *La correspondancia de España y El Campeón del Magisterio*¹¹⁴¹ », ce qui semble dire que le public a déjà été averti.

A la lecture de son livre, nous nous apercevons que les propos de Carmen de Burgos sont parfois antinomiques et quelque peu erronés.

Alors qu'elle réfute la « *ley de Protección de la Infancia* », dont l'investigateur est le Docteur Manuel Tolosa Latour :

*Desde su puesto en la Sociedad Española de Higiene elaboró unas Bases normativas para una Ley para la infancia que fue debatida, discutida y aprobada por dicha Sociedad en 1902*¹¹⁴². Finalmente, fue presentado como proyecto de Ley a las Cortes el 26 de enero de 1904 por el ministro de la

¹¹³⁸ *Ibid.*, p. 3.

¹¹³⁹ *Ibid.* P. 3

¹¹⁴⁰ *ABC*, le 14/08/1903.

¹¹⁴¹ BURGOS, Carmen de, *La protección y la higiene de los niños*, *Op. cit.*, p. 3.

¹¹⁴² «Proyecto de Ley de Protección a la Infancia», Boletín de la Sociedad Protectora de los Niños, 263 (1903), pp. 3-8. in *El Futuro del Pasado*, n° 5, 2014, p. 359.

Gobernación, José Sánchez Guerra. El 12 de agosto de 1904 fue aprobada por las Cortes como la primera Ley de Protección a la Infancia en España.

Elle donne Tolosa Latour comme exemple quelques pages plus loin pour une autre de ses actions, toutefois: « [...] *la hermosa idea del Dr. Tolosa Latour*¹¹⁴³ *de crear sanatorios del embarazo para las mujeres desvalidas* [...]»¹¹⁴⁴.

Malgré les dires de Carmen de Burgos, la loi ne semble pas uniquement s'intéresser à la mendicité des enfants :

*Comprendía tanto la salud física y moral del niño, como la vigilancia de los que habían sido entregados a la lactancia mercenaria o estuviesen en casa cuna, escuela, taller o asilo y cuanto directa o indirectamente pudiera referirse a la vida de los niños en ese período*¹¹⁴⁵.

1.3.2. La mortalidad infantil

Selon Carmen de Burgos, la mortalité infantile augmente de façon préoccupante. Elle lance un appel à la population: « *es preciso que la conciencia del pueblo despierte*¹¹⁴⁶ ». Il ne faut pas que celle-ci s'imagine que l'Etat, par le biais de la loi sur la protection de l'enfance, se charge du problème: « *no descansemos engañados en un falso título, creyendo que los gobernantes han previsto los males*¹¹⁴⁷ ». Elle cite ensuite un nombre alarmant d'enfants morts : « *sólo en el año 1900 fallecieron en España ¡229 348! Niños*

¹¹⁴³ Docteur Tolosa Latour, pédiatre et écrivain espagnol (1857-1919). Il fut secrétaire général du Consejo superior de Protección a la infancia y represión de la mendicidad. Il dirigea la revue *Pro Infantia*, Membre du "Consejo de sanidad y patronato de sordomudos y ciegos" et Inspecteur du Cuerpo Médico escolar. Il fut l'un des principaux inspirateurs de la "ley de protección de la infancia" de 1904. Auteur de nombreux livres sur l'enfance, notamment en 1900 *Medicina e hiegiene de los niños, El problema infantil y la legislación* et en 1916, *La madre española y la defensa del niño en España*.

<http://www.mcabiografias.com/app-bio/do/show?key=tolosa-latour-manuel-de> consulté le 11/03/2015

¹¹⁴⁴ BURGOS, Carmen de, *La protección y la hiegiene de los niños, Op., Cit.*, p. 11.

¹¹⁴⁵ Consejo superior de protección a la infancia: *Leyes y disposiciones vigentes de protección a la infancia*, Madrid, Imp. del Asilo de Huérfanos del S. C. de Jesús, 1908, pp. 15-21 in *El Futuro del Pasado*, n° 5, 2014, p. 359.

¹¹⁴⁶ *La protección...*, op.cit. p. 4.

¹¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 4.

*menores de cinco años*¹¹⁴⁸». D'après elle, c'est dans sa ville d'Almería que la mortalité infantile est la plus importante : « *La provincia que tiene el triste privilegio de figurar la primera en el cuadro negro, es Almería, mi tierra natal, que arroja un 53.86 por 100 en la mortalidad de los niños. Madrid da 41.40 por 100*¹¹⁴⁹ », ce qui, pour avoir perdu elle-même trois enfants, doit l'interpeler. Pour mieux interpréter les chiffres cités par Carmen de Burgos, nous pouvons les comparer à ceux d'autres pays européens¹¹⁵⁰ aux mêmes dates :

Mortalité entre 0 et un an en 1900, au lieu de 0 à 5 ans :

En Norvège (taux le plus bas) : 8.8 %, En France : 14.9 %, en Espagne : 19.5 %, en Autriche : 22.1 % (taux le plus élevé)¹¹⁵¹.

Mortalité entre un an et 15 ans en 1900, au lieu de 0 à 5 ans :

En Norvège (taux le plus bas) : 7 %, en France : 10.5 %, en Espagne : 26.1 % (taux le plus élevé)¹¹⁵², en Autriche : 15.9 %.

Ces chiffres et ceux cités par Carmen de Burgos sont impressionnants (Pour comparaison le taux de mortalité infantile en France était en 2012 de 2.9 % pour les enfants de 0 à 1 an et de 0.3 % de 1 à 4 ans)¹¹⁵³.

Carmen de Burgos dénonce donc les législateurs qui ne protègent pas les enfants et légitime ainsi son étude : « *Aterra, en verdad, la inexorable elocuencia de estas cifras y hacen que el corazón impulse a la pluma para que estampe en el papel un grito de indignación y de protesta contra los que no dedican todos sus esfuerzos a proteger a esos seres*¹¹⁵⁴ ».

¹¹⁴⁸ Ce qui représente pratiquement l'ensemble de la population d'une ville comme Lille (France) qui en 2012 comptait 228 652 habitants (sources Insee).

¹¹⁴⁹ BURGOS, Carmen de, *La protección y la higiene de los niños, Op., Cit.*, p. 4.

¹¹⁵⁰ Quoique nous n'ayons pas tout à fait le même échantillon.

¹¹⁵¹ Chasteland Jean-Claude. *Évolution générale de la mortalité en Europe occidentale de 1900 à 1950*. In: *Population*, 15e année, n°1, 1960 p. 62

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pop_0032-4663_1960_num_15_1_1200, consulté le 11/03/2015

¹¹⁵² Chasteland Jean-Claude. *Évolution générale de la mortalité en Europe occidentale de 1900 à 1950*. In: *Population*, 15e année, n°1, 1960 p. 85-86.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pop_0032-4663_1960_num_15_1_1200, consulté le 11/03/2015

¹¹⁵³ Source INED. <http://www.ined.fr/fr/tout-savoir-population/chiffres/france/mortalite-cause-deces/taux-mortalite-sexe-age/> consulté le 11/03/2015

¹¹⁵⁴ BURGOS, Carmen de, *La protección y la higiene de los niños, Op., Cit.*, p. 4.

Elle revendique des droits pour les enfants, mais également pour les femmes : « *Hay que reivindicar los derechos del niño. [...] Primero reivindica sus derechos individuales el hombre, el más fuerte, y hora es ya de que proclamen los suyos los débiles; la mujer y el niño*¹¹⁵⁵ ». Elle s'inscrit à nouveau dans le courant régénérationniste en rappelant que ces enfants représentent l'avenir de l'Espagne : « *Así, pues, hay que mirar con respeto a esos seres débiles, depositarios de la herencia de cientos de generaciones, que han de continuar la marcha de la humanidad hacia el porvenir*¹¹⁵⁶ » et que, par conséquent, en veillant sur eux on permettra l'essor du pays. Elle précise aussi que c'est pour protéger les enfants qu'elle a écrit ce livre qui s'adresse en premier lieu aux mères, car elle déplore que ce soit justement l'ignorance de celles-ci qui soit le premier facteur de mortalité infantile :

*Sólo me propongo condensar en pocas páginas las condiciones que necesita una ley para poder llamarse con justicia de protección a la infancia, y los consejos higiénicos que son indispensables a las madres, primeras y naturales protectoras del niño. La ignorancia de la mujer ¡triste es confesarlo! Constituye el primer factor de la mortalidad infantil*¹¹⁵⁷.

Mentionner les mères amène Carmen de Burgos à évoquer également le féminisme. Elle rejette à nouveau le terme lorsqu'il s'agit de féminisme radical. Elle soupçonne néanmoins une erreur d'interprétation :

*No soy sospechosa de feminismo, al que he declarado abierta guerra, en el sentido que se le da a esa palabra, que no sé si es otra de las que disfrazan la idea ; pero creo que si en el hombre existe mayor fuerza física, la fuerza de la sociedad reside más bien en el niño y en la mujer*¹¹⁵⁸.

Nous avons vu les principaux thèmes abordés par Carmen de Burgos dans chacun de ses premiers essais théoriques, nous étudierons à présent les différentes propositions qu'elle fait pour remédier aux nombreuses injustices que subit la femme et, par ricochet l'enfant, compte-tenu de son manque d'éducation et de l'inégalité des Code Civil et Pénal envers elle.

¹¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 5.

¹¹⁵⁶ *Ibid.*

¹¹⁵⁷ *Ibid.*

¹¹⁵⁸ *Ibid.*

La plupart des thèmes que nous analyserons présentent des caractéristiques communes et sont, pour la plupart, présents dans les trois essais.

1.4. Propositions de Carmen de Burgos dans ses différents textes

1.4.1. L'éducation

Dans *La Educación de la mujer*, déjà, Carmen de Burgos rappelle que les pères n'ont ni le temps, ni les connaissances pour s'occuper de leurs enfants. Elle n'oublie cependant jamais de les flatter pour les faire adhérer à ses affirmations: « [...] *ya porque la necesidad de entregarse a sus faenas se lo impida, y hasta en las clases que por su posición y conocimientos pudieran dedicarse con éxito a tan honrosa tarea, vemos que la sociedad les hace crearse una multitud de deberes que les impide dedicarse a este*¹¹⁵⁹ ».

Elle poursuit son argumentation en reprenant le stéréotype de la femme vertueuse, bonne mère et bonne épouse, entièrement dévouée à son mari et à sa famille :

*La mujer tiene dotes preciosas e inapreciables, como son un corazón tierno y generoso, un alma elevada y sensible, un carácter ligero e impresionable y una imaginación viva y perspicaz. Ahora bien, estas cualidades constituyen un peligro sino se contienen con la moral más severa y la piedad cristiana, para evitar la soberbia que su superioridad le pudiera hacer concebir, y que quisiera traspasar los límites que Dios le señala, dando oídos o las sugerencias de su amor propio y no cumpliendo la sagrada misión que en el hogar le está encomendada. La mujer virtuosa y educada sabe rodear de encantos a las personas de su familia y hacer que el esposo, hastiado de sus tareas ordinarias, encuentre a su lado la paz y la alegría, conservando puro y brillante el cristal de la ilusión que nos oculta la espantosa realidad de la materia*¹¹⁶⁰.

¹¹⁵⁹ BURGOS, Carmen de, *Educación de la mujer*, Op., Cit., p. 64.

¹¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 65.

On dirait que Carmen de Burgos a besoin de ponctuer régulièrement son discours de stéréotypes (ici la sensibilité des femmes) : « *La constitución física de la mujer hace que en ella domine más que en el hombre el sistema nervioso, y que su sensibilidad sea más delicada, digámoslo así*¹¹⁶¹ ». Partant de ce stéréotype, mais sans doute plus subtilement en l'utilisant pour appuyer son propos, elle donne la solution au problème :

*En esto se ha de fijar particularmente la que eduque para dirigir la sensibilidad convenientemente, evitando los excesos y que sus educandas se hagan en vez de sensibles, "sensibileras", que todo las afecte, o que el abuso llegue a agotar el sentimiento, que tan gran papel representa en nuestra vida*¹¹⁶².

Elle propose encore d'autres exemples pour susciter la réflexion. Autre stéréotype, concernant cette fois les conduites des femmes dont il est souvent affirmé qu'elles sont rivales entre elles ; la solution à ce problème est à nouveau l'éducation :

*Con no menos cuidado hay que evitar que la emulación, tan común entre el sexo femenino, llegue a traspasar los límites en que debe estar contenida y se den los tristes ejemplos de luchas y enemistades tan comunes por desgracia. La mujer bien educada debe estar por encima de estas debilidades, porque la educación la hace ser culta, discreta, indulgente, sensible, fiel y modesta*¹¹⁶³.

Carmen de Burgos s'attaque à un autre stéréotype, celui de l'imagination des femmes. Elle rappelle que l'imagination est nécessaire au peintre, au poète, au sculpteur (elle ne parle pas des femmes artistes), qu'elle est à l'origine de toutes les œuvres d'art avant de donner son opinion quant à la meilleure façon de maîtriser chez la femme la « folle du logis ». Encore une fois elle trouve le remède dans l'éducation et avance un argument décisif pour les hommes :

En las mujeres es muy temible el extravió de la imaginación, porque estando reducidas a un círculo mucho más estrecho y limitado que él de los hombres, y debiendo generalmente dedicarse a trabajos más prosaicos y monótonos, si tiene una imaginación novelesca y exaltada se disgusta de ellos, anhela lo imposible y se hace desgraciada, contribuyendo a que lo sean las personas que la rodean. Por el contrario, la imaginación bien dirigida es uno de los más inestimables dones en la mujer; ella hace que todo lo alegre y lo embellezca, le sugiere medios de agradar y complacer a los que la rodean, y preside a la

¹¹⁶¹ *Ibid.*, p. 66.

¹¹⁶² *Ibid.*

¹¹⁶³ *Ibid.*, p. 66-67.

*colocación de todos los muebles y enseres de la casa, en la que se nota el gusto artístico que la hace agradable al esposo que viene a buscar en ella el descanso de sus trabajos y fatigas. El medio de evitar el extravío de la imaginación es el cultivo de la razón, que es la facultad anímica que funciona, como reina y señora de todas las demás. Todo el trabajo de la educadora debe tender al buen desarrollo de la razón, porque esta nos libraré de errores, nos hará juzgar con verdad y sin apasionamiento, nos libraré de las equivocaciones, evitando que adornemos con las galas que creé nuestra fantasía seres imaginarios, labrando nuestra desgrana, y por último nos hará reflexionar y conocer nuestros sentimientos*¹¹⁶⁴.

En opposition à tous les stéréotypes de la femme douce et sensible, Carmen de Burgos publie en 1903 dans *La inferioridad de la mujer* de Moebius un texte intitulé « ¡El eterno femenino! », titre très ironique. Alors que la tendance est d'évoquer, pour l'éloigner de l'espace public, l'ange du foyer qu'il faut protéger dans l'espace privé, Carmen de Burgos choisit de traiter la femme et le crime, montrant ainsi que la femme a les mêmes aptitudes que l'homme pour la sauvagerie. Elle affirme que la femme, tout comme l'homme est capable du meilleur comme du pire :

*La mujer no es más que una parte de la humanidad, que por causa de su organización física y educativa, siente con más intensidad los opuestos sentimientos: así la observamos con frecuencia llevar la caridad y la abnegación muy cerca de lo sublime, y de la misma manera llegar en la maldad hasta los límites de la locura*¹¹⁶⁵.

Carmen de Burgos fait ensuite référence à la scène où Gervaise, l'héroïne de *L'Assommoir* de Zola, se bat dans le lavoir. Elle soutient que cette scène belliqueuse entre deux femmes décrite par Zola se rencontre également maintes fois parmi les femmes du peuple espagnol :

*La escena repugnante del lavadero que magistralmente describe Zola en L'Assommoir, tiene diaria repetición entre nuestra gente del pueblo. Es frecuente ver espectadoras contemplando sonrientes la pelea de dos celosas, batir palmas de contento. Un mordisco que hace brotar la sangre, un fuerte golpe que descuaje los dientes, son motivo de júbilo y algazara*¹¹⁶⁶.

¹¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 68.

¹¹⁶⁵ MOEBIUS, Paul Julius, *Op.Cit.*, p. 224-225.

¹¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 225.

Pour confirmer ce qu'elle vient d'avancer, Carmen de Burgos raconte une scène où l'altercation entre deux femmes débouche sur un crime, sans que personne n'ait pensé à les séparer :

Hace poco se cometi6 un crimen en circunstancias semejantes : dos mujeres pelearon por f6tiles pretextos ; [...] ambas vienen a las manos en el amplio patio de una casa de vecindad, los curiosos contemplan la batalla ; risas mal reprimidas corean los gritos de fiera que lanzan al aire las dos combatientes; nadie se acerca a separarlas ; [...] llega el marido de una de las luchadoras; la ola del odio inunda su coraz6n y lo ciega ; no comprende lo f6cil que le ser6a separarlas, y hunde la hoja de un cuchillo en el cuello de la rival de su mujer, ensa6andose ambos en la v6ctima con ferocidad de locos. La vencedora siente la embriaguez del triunfo, del amor propio satisfecho. Su orgullo de un momento es la desgracia de dos familias¹¹⁶⁷.

Mais Carmen de Burgos souligne 6galement que la femme est souvent victime de meurtre dont les causes sont la jalousie, la passion ou l'alcoolisme des hommes :

En muchas ocasiones la mujer lanza al hombre al asesinato. Un gesto solo, como el de la desgraciada Eugenia Torres, hace de su amante un asesino. 6l [...] ha visto a su amada en brazos de un rival; y la pasi6n salvaje ha rugido en el fondo de su pecho, y ha matado a la misma que desea conservar para 6l solo. Otras veces la mujer es la v6ctima de un furioso acceso de infundados celos, de un rencor engendrado por la pasi6n satisfecha [...] o del salvajismo y la locura producidos por el alcohol, como el caso reciente de Mar6a Romanillo¹¹⁶⁸.

Elle termine en affirmant que la femme est toujours au c6ur des trag6dies : «*Y en medio de todas las tragedias, unida siempre a ellas, la influencia de la mujer. ¡El eterno femenino!*¹¹⁶⁹». Se moquant ainsi de l'expression de Goethe à la fin de Faust et surtout du galvaudage de l'expression, car l'éternel féminin serait ce qui attire l'homme vers le haut, vers la transcendance divine !

Carmen de Burgos met en cause le manque d'éducation des femmes qui les maintient dans un état de dépendance vis-à-vis de l'homme, en ne les préparant pas à la réalité de la vie et en leur fermant la porte des arts et de la science :

¹¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 225-226.

¹¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 227-228.

¹¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 228.

Generalmente se educa a la mujer de un modo muy incompleto; se procura tender ante sus ojos un velo de ilusión que le oculta la triste realidad de la vida; se la dedica a trabajos mecánicos que la disgustan de la monotonía de un hogar donde no puede ocupar el rango de compañera del hombre; se llena su cerebro de preocupaciones y se le cierra la puerta de las artes y las ciencias, donde pudiera acudir ansiosa de investigar la verdad, ilustrarse y encontrar pasto a su imaginación exaltada e ignorante¹¹⁷⁰.

Elle poursuit sa démonstration en exposant l'absence de possibilités laissées aux femmes sans éducation :

Todo ese mundo con la mirada fija en las tinieblas de la eternidad [...] todos esos rostros pálidos, cadavéricos, consumidos por el suplicio del infinito, torturados por el ayuno y la oración, que circulan como misteriosas sombras en oscuros corredores, en celdas austeras, donde la luz penetra velada por tupidas rejas; esas mujeres, en fin, que han abandonado la hermosa lucha de la vida por el aniquilamiento del claustro, no cumplen la ley de la existencia, son seres egoístas que contaminan dulcemente, arteralmente, a los sansos, a los fuertes, a los elegidos¹¹⁷¹.

1.4.1.1. La formation religieuse des mères

En 1900 en Espagne la religion catholique est religion d'Etat. L'Eglise a une grande influence, notamment dans le domaine de l'éducation. Il est donc difficile de la critiquer de façon explicite, Carmen de Burgos va donc le faire avec finesse dans son essai sur l'éducation de la femme.

Dans « *La educación de la mujer* » Carmen de Burgos insiste sur l'importance du rôle de la mère pendant les premières années des enfants. Comme il revient à la mère d'inculquer les principes moraux aux enfants, il est donc indispensable qu'elle soit vertueuse pour être capable d'accomplir sa mission sociale. Or, Carmen de Burgos montre que la vertu est acquise par l'éducation. Elle explique qu'un homme peut également être dominé par une femme (par le pouvoir de ses sens). Il vaut donc mieux que celui-ci tombe sur une femme qui ait reçu une bonne éducation : « *Por esta razón se debe hacer de la mujer un elemento de progreso y engrandecimiento social, religioso y*

¹¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 169-170.

¹¹⁷¹ *Ibid.*, p. 7-8.

*moral; y esto solo puede conseguirse por medio de una buena y sólida educación, que debe descansar en principios religiosos; pues sin esta base nunca podríamos llegar a obtener los resultados apetecidos*¹¹⁷² ».

Comme nous l'avons dit précédemment, il s'agit d'une des rares fois où Carmen de Burgos associe bonne éducation et éducation religieuse (d'autres textes dans *Ensayos Literarios* ont une connotation religieuse comme par exemple *¡Salud de los enfermos!, Desesperación*: « *Todo el trabajo de perfección de las facultades que necesita hacer la educadora, han de descansar sobre una base sólida y verdadera, que es la religión*¹¹⁷³.») Mais très vite elle rejettera l'éducation religieuse. Pour le moment, on peut supposer qu'elle devait rester prudente, d'autant plus que, comme nous l'avons évoqué précédemment, cet essai semble s'inspirer du mémoire qu'elle avait rédigé pour devenir institutrice et le comportement des maîtresses d'école était très surveillé :

*La Ley de Instrucción Primaria del 2 de junio de 1868 no creó ni reorganizó la situación de las Escuelas Normales para Maestras tras la ley Moyano, tanto es así que afirma dicha ley: Hasta tanto que puedan organizarse establecimientos donde se formen Maestras adornadas de todos los conocimientos que exige la educación cristiana y social de la mujer, podrán obtener el título de Maestras las aspirantes que acrediten buena conducta, edad mayor de 18 años, haber asistido al menos dos años a una Escuela o congregación a las pruebas de examen oral, escrito y de labores que el reglamento determine*¹¹⁷⁴. « *En cada provincia y por la Junta respectiva se llevará un libro donde aparecerían los nombres de las Maestras y Maestros. En este registro se harán constar:*

- *La conducta religiosa y moral de los Maestros y Maestras.*
- *La puntualidad en el cumplimiento de sus deberes.*
- *El estado y movimiento de la matrícula de niños y niñas en sus respectivas escuelas.*
- *El resultado de los exámenes de cada año.*
- *El número de concurrentes a la enseñanza de adultos.*
- *El juicio o apreciación que se hubiera formado a consecuencia de la visita de inspección.*
- *El informe ordinario o extraordinario que se hubiera emitido por la Junta local*¹¹⁷⁵.

¹¹⁷² BURGOS, Carmen de, *Educación de la mujer, Op., Cit.*, p. 64, (c'est nous qui soulignons).

¹¹⁷³ *Ibid.*, p. 68.

¹¹⁷⁴ *Gaceta de Madrid*, jueves 4 de junio de 1868, Ley de Instrucción Primaria, Año CCVII, n° 156, Cap. III, art. 36, p. 2 dans <http://www.um.es/tonosdigital/znum9/estudios/formacionmaestra.htm> consulté le 16/08/2014.

¹¹⁷⁵ *Gaceta de Madrid*, op. cit., Título 2°, Cap. I, art. 67, p. 3.

dans <http://www.um.es/tonosdigital/znum9/estudios/formacionmaestra.htm> consulté le 16/08/2014.

Elle revient sur la responsabilité des femmes en matière d'éducation des enfants et des sociétés futures en s'appuyant sur la religion. Sa façon d'opérer est ainsi plus difficilement attaquable :

El primer sentimiento que se desarrolla en el alma del niño es el amor, y la educadora debe cuidar que el germen del amor no se extinga en su alma, haciendo de ellos seres egoístas, sino que se desarrolle y se haga extensivo a todos sus semejantes, para que brote de él la caridad; en cumplimiento de la hermosa máxima del Crucificado que envuelve toda la moral de la ley divina: Amaos los unos a los otros¹¹⁷⁶.

Dans son essai, Carmen de Burgos donne ensuite un bel exemple (inspiré de la morale chrétienne) pour montrer que pour les femmes la beauté morale est plus importante que la beauté physique :

[...] si vemos una pobre mendiga sucia y haraposa que pide un pedazo de pan necesario para su sustento, y que en el momento, que con sus suplicas llega a conseguirlo, cuando se prepara a llevarlo con ansia a la boca, se le acerca un niño que mira con tristeza aquel pan de que él carece, y entonces ésta mujer dominando sus necesidades y sus pasiones da su pan al niño para ir ella a buscarlo a otra parte donde no sabe si lo encontrará... Ninguna belleza tiene la mendiga, su aspecto no es repulsivo, pero la acción que ha ejecutado halaga nuestra alma porque envuelve una gran belleza moral. Más en el momento que se verifica la escena descrita pasa una mujer hermosísima, rodeada de todos los refinamientos del lujo y la coquetería, y se ríe desdeñosamente a la vista de estos infelices, notáremos que a pesar de halagar nuestra vista como estatua nos repugna por su falta de caridad, lo que nos demuestra que hay belleza física, más no belleza moral. Por eso [...] hay que acostumbrar a la mujer a no dejarse llevar de las impresiones de sus sentidos, sino que reflexione y busque la belleza verdadera, la que es de un orden más noble y elevado que la material, la que Dios infunde; la belleza moral¹¹⁷⁷.

Carmen de Burgos insiste longuement sur la religion :

Una razón bien desarrollada no admite sofismas engañosos; todo lo que no es verdadero, bueno y justo, es rechazado por ella; y si pudiésemos ver el alma de los que se dicen ateos en el momento de negar la existencia del Supremo Hacedor, veríamos como a pesar de todos sus argumentos la razón les grita contra la doctrina que propaga¹¹⁷⁸.

La religión es la base sobre que descansa la sociedad. La Historia nos lo prueba. Antes de la aparición del cristianismo consumía a la sociedad el más

¹¹⁷⁶ Carmen de Burgos emploiera la même formule dans *Influencias reciprocas entre la mujer y la literatura* lors de son discours de Logroño en 1912.

¹¹⁷⁷ BURGOS, Carmen de, *Educación de la mujer*, Op., Cit., p. 67.

¹¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 68.

horrible anarquismo y la relajación más absoluta de sus vínculos. Los padres tenían sobre sus hijos los derechos más despóticos y las mujeres eran miradas como cosas. El matrimonio casi no existía, por la facilidad de los divorcios y Juvenal nos habla de una mujer que llegó a tener 8 maridos; y S. Francisco de un hombre que llevaba 20 esposas. Únicamente él pudo poner fin a este estado de cosas; santificó el matrimonio haciendo a la mujer compañera del hombre y no esclava, dignificó a nuestro sexo y trajo al mundo la paz extinguiendo los privilegios de nacimiento y poder, para hacer a todos los hombres hermanos y unirlos con los lazos de la bendita Caridad. Por eso la mujer tiene doble obligación de amar a su Redentor, a Jesús, a esa gran figura que llena con su grandeza todos los ámbitos del Universo, que selló con su sangre su doctrina y que dio su vida en aras de su amor a los descendientes de Adam; y con conciencia de sus deberes debe mostrarse digna del puesto que el Dios hombre le ha asignado en la sociedad¹¹⁷⁹.

Ce texte tend également à montrer combien le monde est éloigné de la doctrine chrétienne. La double morale permet à l'homme de vivre de la même manière qu'avant l'avènement du christianisme. Les Codes Civil et Pénal n'ont pas libéré la femme de l'esclavage puisque l'article 438 permet au mari de « se débarrasser » de son épouse. Il a encore le droit de vie et de mort sur elle. Les privilèges de naissance sont toujours là, quant à l'amour de son prochain il est loin de la réalité.

L'argument proposé est que la femme, pour connaître ses devoirs, doit recevoir une éducation. Carmen de Burgos ne mentionne pas si l'homme doit recevoir une éducation pour connaître ses devoirs. L'analyse de son texte montre une certaine ironie implicite.

Il est difficile de penser que Carmen de Burgos puisse être sincère dans ce qu'elle écrit sur la religion car, dès qu'elle en aura l'occasion elle écrira des articles et des contes anticléricaux comme, par exemple en 1906 dans *El Pueblo* de Valence ou, en 1908, avec *Cuentos de Colombine*. Elle-même écrira dans son autobiographie : « *Nadie me habló de Dios ni de leyes ; y yo me hice mis leyes y me pasé sin Dios*¹¹⁸⁰ ».

Elle ajoute dans son essai qu'une femme doit être également éduquée pour plaire à son époux :

Más para que conozca sus deberes, la mujer tiene que ser instruida. Un hombre ilustrado gusta de una mujer bien educada que lo comprenda y que pueda

¹¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 69.

¹¹⁸⁰ DE BURGOS SEGUI, Carmen, *El Balcón*, Sempere, *Op. Cit.*, p. 9.

*compartir sus goces y sus pesares, asociándola al consorcio del espíritu y no a la comunidad de la materia, y satisfaciendo la noble ambición del alma*¹¹⁸¹.

Carmen de Burgos montre toujours le profit que l'homme pourrait tirer de l'éducation de la femme. Elle sait qu'elle a besoin de l'adhésion des hommes à sa thèse car ce sont eux qui ont le pouvoir de faire changer les lois.

1.4.1.2. Les enseignements qui doivent être impartis

L'enseignement que doivent ou ne doivent pas recevoir les femmes a largement été débattu notamment dans les années 1869, 1882 et 1892 où ont eu lieu « *Las conferencias Dominicales para la educación de la Mujer* » et les deux « *Congresos Pedagógico Hispano Portugués Americano*¹¹⁸² » à l'initiative des krausistes (et notamment Fernando de Castro¹¹⁸³), dont le but était avant tout de former de bonnes mères et épouses capables de participer à la régénération du pays. Voici un extrait du discours inaugural des conférences dominicales de Fernando de Castro qui résume assez bien l'objectif de l'éducation des femmes :

Una de las cuestiones capitales que el progreso de la civilización ha traído al debate en las sociedades modernas, es la de la educación de la mujer, compañera del hombre, alma y vida de la familia, maestra de las costumbres. [...] Os hemos invitado, Señoras, a las presentes conferencias. Su objeto [...] es por hoy sumamente limitado. Despertar en unas y arraigar en otras la firme convicción de que la mujer debe educarse en más amplia esfera que antes [...] Por esto, la serie de conferencias que [...] me toca hoy inaugurar en ese sitio, constituirán un bosquejo de cómo deba ser esa educación, [...] No hay, por tanto, desigualdad no inferioridad esencial, sino distinción de funciones, división (digámoslo así) del trabajo [...] la mujer ayuda del hombre, educando a sus hijos, y llevando como casera y hacendosa el gobierno interior de su casa; lo es, consolando a su marido y asistiéndole en su vejez y enfermedades [...] Ahora bien, Señoras; para que la mujer responda a este ideal, y sea siempre ángel de paz en la familia, madre del hogar doméstico [...] debe instruirse y prepararse dignamente con la sólida educación que estos fines reclaman. [...] Ante todo, el conocimiento de la elevada misión en que por ley

¹¹⁸¹ *Educación de la mujer, Op., Cit.*, p. 69.

¹¹⁸² Premiers endroits où les femmes peuvent s'exprimer sur les sujets qui les concernent.

¹¹⁸³ Fernando de Castro, pédagogue (1814-1874) et recteur de l'Université de Madrid de 1868-1870. Fondateur de *La Asociación para la enseñanza de la mujer*.

de la naturaleza se halla constituida, debe determinar la esfera, extensión y carácter de sus estudios. La Religión y la Moral, la Higiene, la Medicina y la Economía domésticas, las Labores propias de su sexo y las Bellas Artes, forman la base fundamental de su instrucción [...]. La Geografía y la Historia, las Ciencias naturales, la Lengua y Literatura patrias, con algunas nociones de la Legislación nacional en lo relativo, especialmente, a los derechos y obligaciones de la familia. [...] A éstos, por lo menos, pueden reducirse los estudios comunes a toda la que aspire al desarrollo y perfección de su naturaleza, en la Sociedad y en el seno del hogar doméstico. Tres condiciones han de distinguir y hacer interesantes estas enseñanzas: moralidad, religiosidad y belleza. [...] No aprendáis tanto para cultivar en sí misma la Ciencia y para profesarla en la Sociedad, cuanto para aplicar en el círculo íntimo de la familia y contribuir poderosamente a despertar la vocación de vuestros hijos. [...] pues nunca ha de perder de vista la mujer, que debe educarse, ante todo, para ser esposa y madre, y que la Providencia la ha colocado al lado del hombre en las tres edades que recorre la vida; en la infancia, para guiar los primeros pasos del niño; en la virilidad, para moderar las pasiones del hombre; y en la vejez, para mantener el vacilante paso del anciano [...].

En 1882 : le thème central du congrès portait sur l'enseignement primaire et l'éducation populaire en vue d'adapter le système éducatif aux conditions modernes. Sur 2182 participants il y avait 431 femmes surtout des enseignantes. Le thème n° 5 de la 4ème session était consacré à l'éducation des femmes « *en armonia con el triple aspecto de hija, esposa y madre* ». Les conclusions principales du congrès sont les suivantes :

- Confier l'enseignement des petits aux maîtresses d'école,
- Uniformiser l'enseignement dans les écoles normales masculines et féminines,
- Droit des femmes à avoir le même salaire que les hommes,
- Droits des femmes d'enseigner dans les établissements féminins.

Néanmoins il fut impossible d'obtenir l'égalité totale des droits pour les garçons et les filles. Concepción Sáiz Otero recueillit les exposés du congrès de 1892 dans la revue pédagogique : *La Escuela Moderna* (vol. IV, Febrero 1893, pp. 88-91). Tous les articles parurent en 1893 sous le titre : « *Lo que piensan las mujeres acerca de los problemas de su educación* ».

En 1892, une session fut entièrement consacrée à l'éducation des femmes sous le titre : « *Concepto y límites de la educación de la mujer y de la aptitud de ésta* ». La réflexion porte principalement sur :

- Les relations et différences entre l'éducation de l'homme et de la femme,
- Les moyens d'organiser un bon système éducatif pour la femme,
- Les aptitudes de la femme pour les autres professions (que l'enseignement) et les limites qu'il faut fixer sur ce point,
- L'éducation physique de la femme.

Le monde de l'enseignement était largement représenté. Faisaient partie des organisateurs (mesa del congreso) : Concepción Sáiz Otero (institutrice), Manuel Ruiz de Quevedo (président de la *Asociación para la enseñanza de la mujer*), Emilia Pardo Bazán, Rafael Torres Campos (professeur à l'école normale centrale de Madrid, partisan de la gymnastique pour les filles et originaire d'Almería), Asunción Vela (institutrice à la *Asociación para la enseñanza de la mujer*), Concepción Aleixandre Ballester (1882-1952, médecin gynécologue depuis 1889), Juan Facundo Riaño (historien, académicien de *Bellas Artes de san Fernando*, Directeur Général de l'instruction publique entre 1881-1883 – sénateur). Concepción Arenal, malade, ne put venir. Son discours fut lu, en voici un extrait :

*¡No creemos que puedan fijarse límites a la aptitud de la mujer ni excluirla a priori de ninguna profesión, como no sea la de las armas, que repugna a su naturaleza y ojalá que repugnara a la de los hombres... Sería fuerte cosa que los señoritos respetaran a las mujeres que van a los toros y faltasen a las que entran a las aulas!*¹¹⁸⁴

Notons que, comme nous le verrons, ce discours ressemble à celui de Berta Wilhelmi Enrich.

Pardo Bazán demandait le libre accès à l'université aux femmes : non pas par galanterie mais aux mêmes conditions que les hommes. Dans son exposé elle critique l'éducation des femmes : « *No puede en rigor, llamarse tal educación de las mujeres, sino doma, pues se propone por fin la obediencia, la pasividad y la sumisión*¹¹⁸⁵ ».

¹¹⁸⁴ CAMPO ALANGE, María, *La mujer en España. Cien años de historia. 1860-1960*. Aguilar, Madrid, 1964 p. 161.

¹¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 162.

Il y eut de nombreux exposés intéressants comme ceux de Carmen Rojo (directrice de la *Escuela Normal Central de Maestras*), Berta Wilhelmi de Dávila (fondatrice d'une école mixte, un préventorium), Crescencia Alcañiz (maîtresse d'école), Rafael Torres Campos (professeur de l'École Normale Centrale d'Instituteurs et de la *Asociación para la enseñanza de la mujer*), Agustín Sardá (directeur de l'École Normale Centrale d'Instituteurs), María Encarnación de la Rigada (professeur de mathématique de l'École Normale), Matilde García del Real (professeur de l'École Normale), María Goyri (professeur de l'École Normale). La plupart des femmes seront d'accord pour : « *dirigir la educación de la mujer en un sentido que le permita aspirar un día al dictado de persona*¹¹⁸⁶ ». María Encarnación de la Rigada, Matilde García del Real et María Goyri étaient d'accord pour que : « *a la mujer se la eduque para ser útil a sí misma, a la familia y a la sociedad, sin imponer restricciones, que justificadas por un caso, serían impugnadas por mil*¹¹⁸⁷ ».

Certains hommes étaient favorables à l'éducation des femmes mais ils furent minoritaires, « *los más se declararon resueltos partidarios de que la mujer conserve los encantos con que la adorna la ignorancia*¹¹⁸⁸ ».

Les résultats globaux permettent de conclure que le congrès montra que la question de l'éducation des femmes n'était pas résolue mais au moins débattue. L'école primaire pour les filles n'était plus remise en cause, il fallait donc se centrer sur l'éducation supérieure pour les filles¹¹⁸⁹.

Dans ce contexte Carmen de Burgos est prudente, dans « *La educación de la mujer* » elle répète plusieurs fois les limites qu'il convient de donner à l'éducation féminine : « *Es preciso no olvidar que hay que educar madres y esposas*¹¹⁹⁰ ». Et, comme la mission de la femme est la maternité, il faut que les femmes aient un corps sain ; ce thème lui permet d'introduire la gymnastique dans le système éducatif en montrant les

¹¹⁸⁶COLMENAR ORZÁES, Carmen, *La voz de las maestras en la sociedad de la restauración: Concepción Saíz de Otero, Op., Cit.*

¹¹⁸⁷ *Ibid.*

¹¹⁸⁸ *Ibid.*

¹¹⁸⁹ « *La legislación referente al acceso de las mujeres a la Universidad (Real Orden de 11 de Junio de 1888) disponía que las mujeres fueran admitidas a los estudios dependientes de la enseñanza privada y que "cuando alguna solicite matrícula oficial se consulte a la Superioridad para que ésta resuelva, según el caso y las circunstancias de la interesada". Esta reglamentación sería derogada, entrando ya en el siglo XX, por R. O. de 8 de Marzo de 1910* » .

¹¹⁹⁰ BURGOS, Carmen de, *Educación de la mujer, Op., Cit., p. 65.*

bienfaits que celle-ci pourrait apporter aux futures mères (ce sont des thèses krausistes défendues également par Concepción Arenal¹¹⁹¹) et de récuser les thèses qui montrent les méfaits de la gymnastique :

Lo primero que debe procurar la educadora es no descuidar la educación física para que sus alumnas gocen la mayor salud, energía y robustez posible y que puedan ser madres de familia en vez de jóvenes nerviosas y anémicas, incapaces de desempeñar el más ligero trabajo. Hay que hacer desaparecer la preocupación de que el desarrollo físico perjudica la belleza de las formas o puede dar a la mujer un aspecto demasiado varonil. El desarrollo físico lejos de perjudicar favorece a la belleza, y así se observa que los pueblos de la antigua Grecia, donde tan gran importancia se daba a la educación física, llegaron a poseer un grado de belleza que hace se citen justamente como modelos, a juzgar por las magníficas estatuas que de ellos han llegado hasta nuestros días y que sin duda están tomadas del natural¹¹⁹².

Carmen de Burgos en profite pour fustiger et diaboliser le corset et propose de le remplacer par de la gymnastique :

Convendría, pues, que se generalizase la gimnasia entre el sexo femenino, y no se olvidara ninguno de los cuidados que la Higiene nos aconseja, procurando hacer desaparecer las preocupaciones de las que creen, que contrallando la naturaleza, dando al pie, al talle y a todo el cuerpo un aspecto artificial por medio de corsés e incómodos vestidos, se consigue más belleza estética, cuando lo que se hace es destruirla, perder la salud y llegar por esos medios hasta el decaimiento de la raza y el empobrecimiento de la nación¹¹⁹³.

Son discours rappelle (sur de nombreux points) celui de Berta Wilhelmi Enrich¹¹⁹⁴ :

¹¹⁹¹ “[...] la educación física del hombre está descuidada, la de la mujer ha de estarlo más [...] Ya perdiendo el gusto natural de ejercitar las fuerzas, de arrostrar la intemperie, debilitándose y haciéndose completamente sedentaria; así llega a ser madre de hijos más débiles que ella, sus nietos lo serán aún más todavía, y la degeneración es indefectible y visible para cualquiera que observe. Con la inacción física o intelectual se quiere tener buenas madres, y se tienen mujeres que no pueden criar a sus débiles hijos ni saben educarlos”. ARENAL, Concepción, *La Educación física de la mujer*.

<http://www.cervantesvirtual.com/nd/ark:/59851/bmc1r6p1> consulté le 23/10/2010.

¹¹⁹² BURGOS, Carmen de, *Educación de la mujer, Op., Cit.*, p. 65-66.

¹¹⁹³ *Ibid.*, p. 66.

¹¹⁹⁴ Il est fort probable que Carmen de Burgos ait connu Berta Wilhelmi lorsqu'elle préparait son diplôme de maîtresse d'école à Grenade, car Berta Wilhelmi était une figure connue à Grenade. Après la guerre civile elle est tombée dans l'oubli tout comme Carmen de Burgos. Pilar Ballarin Domingo tente de la sortir de l'oubli. Féministe d'origine allemande habitant Grenade (1858-1934). Très progressiste, laïque, amie de Fernando de los Ríos, Manuel Torres Campos, Hermenegildo Giner, Gloria Giner... Elle sera très proche des krausistes et du socialisme. Mariées 2 fois et séparée 2 fois. Après la mort de son père elle dirigera sa fabrique de papier. En 1892 elle participera au Congreso Pedagógico Hispano-Portugués-Americano. Elle prononcera une conférence sur: « La aptitud de la Mujer para todas las profesiones ». Elle

¡Como si el corsé, productor de innumerables enfermedades, los altos tacones, causa de desviación de la matriz, las antihigiénicas colas, la vida sedentaria de nuestras señoras, el menosprecio del desarrollo físico, etc., no fueran poderosos enemigos de la maternidad! Parécenos que el mal para la procreación y el perfeccionamiento de la especie no está en que la madre ejerza una profesión, sino en que pierda el equilibrio de todas sus fuerzas. Así como la mujer del pueblo no nos lega hoy generaciones robustas, porque a su trabajo, tras ser excesivo, no corresponde su alimentación, y la señora, con laborioso embarazo y escasa o ninguna lactancia, produce hijos endebles, porque en diversiones y holganza descuida sus actividades físicas, así la mujer docta cumpliría mal sus deberes maternos, si a fuerza de ser docta dejara de ser mujer. Pero lo mismo que el filósofo, el matemático, el abogado, etc., ante todo debe ser hombre, así la mujer verdaderamente ilustrada, conocedora de las necesidades de todo su ser, sabrá apreciar bien sus funciones y deberes de madre, procurará el desarrollo armónico de todas sus facultades y contribuirá material y moralmente al perfeccionamiento de la especie¹¹⁹⁵.

Dans « *La educación de la mujer* », Carmen de Burgos démontre l'utilité pour les filles d'apprendre les travaux d'aiguille. Coudre était effectivement ce qui leur était enseigné en priorité, elle ne pouvait donc pas aller totalement à l'encontre :

*Desde que...levantan media vara del suelo, la madre las sienta a su lado y les pone una aguja en la mano. Antes de aprender a leer, aprenden a hacer vainica... Las escuelas, los colegios... siguen ... este impulso familiar : dos, tres, cuatros horas diarias se consagran... al cosido, al bordado, a las... "labores de adorno"...¹¹⁹⁶
Leer, escribir, calcular y coser, esto es lo que las niñas deben aprender sin aparato alguno y, por decirlo así, en familia¹¹⁹⁷.*

Selon Carmen de Burgos, toutes les classes sociales peuvent tirer parti de la connaissance de la couture : les pauvres peuvent gagner leur vie, les classes moyennes peuvent faire des économies et les classes privilégiées peuvent se distraire. Carmen de Burgos est donc d'accord sur le fait de l'enseigner aux *filles* mais elle précise très vite, qu'heureusement, depuis peu d'autres matières sont enseignées aux filles, car si les femmes ne reçoivent pas les mêmes enseignements que les hommes elles ne pourront

créera une école mixte, une bibliothèque populaire, une colonie pour enfants avec des excursions et la vie en plein air, un préventorium.

¹¹⁹⁵ *Aptitud de la mujer para todas las profesiones por Dña. Bertha Wilhelmi de Dávila*

http://www.culturandalucia.com/GRANADA/Berta_Wilhelmi_textos.htm#Inicio%20art%C3%ADculo
consulté le 21/08/2014.

¹¹⁹⁶ MARTINEZ, SIERRA, Gregorio, *Feminismo, feminidad y españolismo*, Renacimiento, Madrid, 1917; p. 165.

¹¹⁹⁷ SENAN, ALONSO, «La educación de las niñas», *Familia*, Granada, 1882, p. 155.

pas devenir leurs égales. Elle a précédemment démontré, comme nous l'avons vu, que la prétendue supériorité des hommes est due au fait qu'eux ont accès à l'instruction :

Sin embargo otros sabios muy eminentes han combatido con éxito esta teoría, y está probado que en todas partes que se han establecido o estudios superiores para nuestro sexo este ha dado evidentes muestras de su aptitud y que únicamente la falta de cultura en que se le tiene sumido, es lo que da esa apariencia de superioridad intelectual al hombre.

Carmen de Burgos fait remarquer le retard que l'Espagne a pris sur les autres pays occidentaux : « *Por fortuna en las sociedades modernas hay una marcada tendencia hacia la cultura femenina, y ya se abre a la mujer la puerta del Templo de las Ciencias, cuando hace poco se la privaba del conocimiento de las primeras letras*¹¹⁹⁸ », ce qui semble dire que l'Espagne ne fait pas partie des sociétés modernes.

1.4.1.3. La formation des éducateurs

Dans « *La educación de la mujer* » Carmen de Burgos insiste sur l'importance de la formation des éducateurs: « *La educación no puede ser fruto del amor ni el instinto, sino de estudio y los conocimientos adquiridos*¹¹⁹⁹ ». Selon elle, les institutrices sont chargées de faire des jeunes filles de futures épouses et mères :

*Las Maestras reemplazan a la madre en esta sublime misión, ellas tienen que nutrir la tierna inteligencia de las niñas, ellas tienen que formar su carácter, desarrollar sus facultades, dirigir sus instintos y sentimientos, y enriquecer su inteligencia con los conocimientos que les comuniquen, para que más tarde puedan llenar los santos y delicados deberes que están llamadas a desempeñar en el hogar doméstico, donde como madres, son maestras, y como esposas consejeras*¹²⁰⁰.

Carmen de Burgos ne s'éloigne pas, là non plus, des thèses krausistes. En effet, le rôle de l'institutrice est conçu comme un prolongement de la maternité dans l'espace public.

¹¹⁹⁸ BURGOS, Carmen de, *Educación de la mujer*, Op., Cit., p. 70.

¹¹⁹⁹ BURGOS, Carmen, *Educación de la mujer*, Op., Cit., p. 65.

¹²⁰⁰ *Ibid.*

Voici le conseil que recevaient les futures maîtresses d'école : « *Madres concienciadas, tratad a cada niño como si fuera vuestro*¹²⁰¹ ».

Carmen de Burgos précise les connaissances dont ces éducatrices ont besoin :

*Necesita la educadora para poder llenar su difícil cometido poseer una gran suma de conocimientos, amar tiernamente a sus discípulas o ver en su ministerio un sacerdocio y comprender la gran responsabilidad moral que entraña, ya se considere bajo el punto de vista individual o social*¹²⁰².

ce qui lui permet d'une part de critiquer la formation actuelle des maîtresses d'école et donner son point de vue sur ce qui devrait être enseigné (elle reprendra ce sujet suite à son voyage en Suisse en 1906) et, d'autre part, d'insister sur la nécessité pour la femme de travailler :

*La educación no consiste en ciertos adornos que comúnmente se le enseñan a la mujer, sino en el desarrollo y perfección de todas sus facultades enseñándola más a pensar que a brillar; más a ser respetable que fascinadora, inculcarles los sentimientos religiosos y el habito del trabajo para que comprendan que todos, hasta las clases más altas de la sociedad, tienen el deber de contribuir con su trabajo físico o intelectual al desarrollo y progreso de la humanidad, evitando la ociosidad, causa y raíz de los vicios; y que es mayor el placer que experimenta una pobre obrera al cubrir su cuerpo con un modesto vestido de percal fruto de su trabajo, que el que experimenta la gran dama que se engalana con regias joyas para asistir a un sarao*¹²⁰³.

Elle termine son essai en faisant l'éloge du métier d'enseignant puisque l'éducation est au cœur du processus de régénération :

*En el ejercicio del Magisterio tiene también ancho campo para demostrar sus aptitudes, en él puede dedicarse con fe al mejoramiento de la sociedad, en él puede prodigar su cariñosa ternura, convirtiendo la escuela en una prolongación del hogar doméstico, y en él puede desenvolver con el ejemplo, los gérmenes que existen en las tiernas plantas que a su lado crecen y se desarrollan, para que puedan convertirse en árboles frondosos que den abundante y óptimo fruto, llevando al partir de esta vida el consuelo de haber podido ser útil en algo a sus semejantes*¹²⁰⁴.

¹²⁰¹ Varios: *Cambiando el conocimiento: Universidad, Sociedad y feminismo*. KRK, Oviedo, 1999, pág. 100 dans <http://www.um.es/tonosdigital/znum9/estudios/formacionmaestra.htm> consulté le 16/08/2014.

¹²⁰² BURGOS, Carmen, *Educación de la mujer, Op., Cit.*, p. 65.

¹²⁰³ *Ibid.*

¹²⁰⁴ *Ibid.*, p. 71.

Elle reste donc logique avec ce qu'elle avait dit dans son introduction : « *es la cultura y educación de la mujer, de la que dependen la civilización y el progreso de los pueblos*¹²⁰⁵ ».

1.4.2. Les lois

1.4.2.1. Des lois répressives

Il est assez amusant de voir comment Carmen de Burgos utilise, dans le texte *La mujer ante la ley*, ajouté à la traduction de *La inferioridad mental de la mujer*, les idées de Moebius pour arriver à ses fins. Elle ne contredit pas explicitement Moebius, elle s'appuie sur ses thèses pour démontrer l'inadéquation de la loi espagnole. Elle dit vouloir être objective et laisse par conséquent ses lecteurs et lectrices tirer leurs propres conclusions. Carmen de Burgos souligne en premier lieu le côté répressif de la loi :

*Jamás, ni los pueblos más salvajes, sumidos en completa ignorancia, han tenido una fórmula del derecho tan absoluta como los europeos; no hay una civilización antigua donde la ley, hasta la más tiránica, se haya hecho sólo para castigar. Hasta los mismos señores de horca y cuchillo tenían entre sus siniestras prerrogativas la facultad hermosa del perdón*¹²⁰⁶.

Elle souligne que le Code pénal espagnol ignore le pardon :

*Pero en nuestro Código, lleno de penas incomprensibles, se ha negado al juez el derecho de perdonar, haciendo de su figura, que debería ser respetable y querida, una especie de símbolo amenazador, sombrío y temible, entre cuyas manos corre la pluma que dicta la prisión o la muerte*¹²⁰⁷.

En plus des lois qu'elle juge aberrantes, Carmen de Burgos dénonce également la gestion des prisons qui font cohabiter les petits voleurs avec les grands criminels. Elle

¹²⁰⁵ *Ibid.*, p. 63.

¹²⁰⁶ MOEBIUS, Paul Julius, *Op., Cit*, p. 164.

¹²⁰⁷ *Ibid.*, p. 164-165.

en conclut qu'avec de telles lois la femme ne peut s'attendre à recevoir une quelconque protection :

Figuráos el lugar que ocupara la mujer en unas leyes donde los mismos hombres no han sabido protegerse del mal ni corregir el vicio; que reúnen en el mismo presidio al que roba un carnero por estar hambriento y al que mata a su padre en un acceso de locura impulsiva¹²⁰⁸.

Carmen de Burgos avertit ses lecteurs qu'elle ne peut pas pour l'instant, faute de temps et d'espace, analyser tous les articles du Code Civil. Elle s'engage néanmoins à le faire lorsqu'elle jugera qu'un tel travail est susceptible de recevoir une écoute favorable (elle le fera notamment en 1921 à travers sa fiction *Artículo 438*) :

No puedo ahora analizar todos los artículos del código sobre la penalidad de las mujeres; es tarea que requiere mucho espacio y mucho tiempo; quiero dedicar a ella un poco de mi actividad el día que la esperanza de conseguir que me oigan, anime mi voluntad a ese árido y necesario trabajo¹²⁰⁹.

Avant d'approfondir le sujet, elle veut toutefois donner quelques précisions. Forte des remarques de Moebius qui « démontre » que la femme est mentalement inférieure à l'homme, elle s'interroge et questionne ses lecteurs sur la non différenciation de la sanction lorsque la femme commet un délit :

Lo que desde luego puedo afirmar ahora es que las condiciones fisiológicas de la mujer contradicen plenamente todas las prevenciones del Código; para nada se ha tenido en cuenta la configuración anatómica, la excesiva impresionabilidad nerviosa y el estado especial de su organismo, que tanta influencia tiene en sus afecciones morales¹²¹⁰.

Car, selon Moebius, les délits commis par la femme sont dus à sa condition de femme : «¿Cuál es la fuente principal de los delitos de la mujer? Los crímenes pasionales, la superstición y el error¹²¹¹ ». Carmen de Burgos poursuit sa démonstration de l'incohérence de situation. Si ce qu'affirme Moebius est vrai, comment se fait-il que le Code Pénal n'en tienne pas compte ? :

¹²⁰⁸ MOEBIUS, Paul Julius, *Op., Cit*, p. 165.

¹²⁰⁹ *Ibid.*, p. 165.

¹²¹⁰ *Ibid.*

¹²¹¹ *Ibid.*, p. 169.

*Para el castigo se nos iguala, y si bien es cierto que la reforma de nuestro Código se hizo cuando la ciencia biológica estaba en mantillas y no se contaba con ella, ninguna aplicación se le ha dado más tarde, ni aun hoy mismo. [...] que en la Ley penal sean considerados cada uno con arreglo a su constitución orgánica. Con ello ganará mucho la moral*¹²¹².

La « faiblesse » présumée des femmes n'est pas prise en compte par le Code Pénal. La femme, jugée inférieure ou presque déséquilibrée, est punie de la même manière qu'un homme considéré *a priori* en pleine possession de ses moyens, par conséquent comme elle l'avait dit précédemment, la loi ne protège pas les faibles :

*No se tiene en cuenta los efectos que sobre un ser débil, ignorante y nervioso, producen las excitaciones constantes del lujo y la pasión. Se la castiga del mismo modo que al fuerte, al ilustrado, al que está en plena posesión de todas sus facultades*¹²¹³.

Carmen de Burgos souligne que la loi est même plus sévère envers les femmes : « *Un hombre sugestionada la voluntad de una mujer, llega a hacerse dueño de su alma : ella, dominada por la pasión, comete un crimen, y la ley no castiga al seductor, castiga a la víctima*¹²¹⁴ ».

La peine de mort est également prévue pour les femmes. Carmen de Burgos en profite pour dénoncer la barbarie de celle-ci et s'inscrit clairement dans le courant abolitionniste. Cette position contre la peine de mort montre que Carmen de Burgos ne s'intéresse pas exclusivement aux problèmes rencontrés par les femmes :

*¿Cómo? Con las penas más severas, con la prisión y hasta con la pena de muerte, cuya existencia no se comprende ya en nuestro siglo, y que hará a las generaciones venideras mirarnos con el mismo horror que nosotros contemplamos a los atormentadores de las pasadas edades*¹²¹⁵.

Dans le texte « La cárcel de Almería¹²¹⁶ » elle réitère ses dénonciations¹²¹⁷ :

Aterra la frecuencia con que nuestros tribunales sentencian a muerte.

¹²¹² *Ibid.*

¹²¹³ *Ibid.*, p. 170.

¹²¹⁴ *Ibid.*

¹²¹⁵ *Ibid.*, p. 171.

¹²¹⁶ Fait partie de MOEBIUS, Paul Julius, « *La inferioridad de la mujer* ».

¹²¹⁷ Salvador Puig Antich et Georg Michael Welzel furent les derniers condamnés à mort par garrot le 2 mars 1974. La dernière femme fut Pilar Prades Expósito Santamaría en 1959. Le garrot fut définitivement aboli en 1995.

A pesar de veinte años de trabajo honrado, se castiga con esa pena al pobre anciano de blanca barba que he visto en aquella cárcel; y la herrumbre de la rutina ha marcado de tal modo nuestras costumbres, que por si no fuera bastante que exista en España la pena de garrote, que ya ha desaparecido de todas las naciones europeas, consiente también que veamos a uno de nuestros semejantes llevando unidos los pies con una gruesa cadena de hierro, que casi le impide andar.

Nunca había visto este espectáculo, que me hizo estremecer de indignación. Mil revueltas ideas agitaron mi cerebro, mezclándose en ellas el concepto de la dignidad humana y las conquistas del progreso con las muestras de abyección, de esclavitud, de servidumbre y de castigo deshonoroso que se ofrecían allí a mis ojos¹²¹⁸.

Dans « La víctima de un crimen », Carmen de Burgos lance un appel aux législateurs pour qu'ils réorganisent les tribunaux, afin que les familles (notamment la femme et les enfants) des condamnés soient respectées. Elle demande que soit créé un lieu réservé aux familles des accusés, afin de les préserver des commentaires des curieux et du personnel judiciaire. Elle cite, pour étayer sa demande, l'exemple d'une pauvre femme qui attend, aux yeux de tous, avec son enfant dans les bras la sentence concernant son mari :

En los pasillos de las Salesas, en aquellos inmundos corredores por donde circula toda la turba covachuelista, pasean también sus amarguras las familias de los infelices que ocupan asientos en el banquillo de los acusados. [...] Me quedo en umbral y veo a la infortunada esposa de León Casado, que con intensa amargura espera el fallo de los Tribunales, sosteniendo en sus brazos a una niña inocente. Sabía tal vez que su marido la engañaba con una antigua novia; pero el ultraje de la mujer era borrado por la madre. En aquellos momentos, llenos de tragedia ansiedad, la infeliz sólo veía al padre de su hija acusado de asesinato. [...] Los testigos, los curiosos, pasaban indiferentes, haciendo comentarios en voz alta, analizando el crimen y las probabilidades de la sentencia. Y la madre, estremecida, estrechaba a la criatura contra su pecho, [...] y oyendo las frases brutales que herían sus oídos. ¿Por qué no hay en la Audiencia un sitio especial para las familias de los acusados, lejos de las conversaciones de la Sala y de las crudezas del público ¿ sería esto un acto de humanidad realizado por la justicia¹²¹⁹.

¹²¹⁸ MOEBIUS, Paul Julius, *Op.*, *Cit.*, p. 190-191.

¹²¹⁹ *Ibid.*, p. 229-231.

1.4.2.2. Les prisons

Comme nous venons de voir, Carmen de Burgos montre que la justice espagnole n'est pas clémentine. Elle ne connaît que la répression. La prison n'a pas de fonction éducative ou préventive. La femme ne doit donc pas s'attendre à une quelconque protection, malgré sa prétendue faiblesse et infériorité.

Carmen de Burgos insiste beaucoup sur la très grande promiscuité qui règne dans les prisons. Les petits délinquants sont mêlés aux criminels. Les enfants sont également incarcérés avec les adultes. Rien n'est prévu à leur sortie de prison. Pourtant, selon Carmen de Burgos, la prison devrait avoir comme mission de rendre les gens meilleurs et non pas uniquement une fonction répressive.

Elle écrit dans « En el interior de nuestras cárceles¹²²⁰ »: « *¿Cuándo se entenderá que la cárcel es para educar, corregir y evitar el delito?*¹²²¹, dans « En la cárcel de Almería »: « *¿A qué se las lleva allí? ¿La sociedad quiere vengarse del criminal o corregir y evitar el delito?*¹²²² » et dans « En el interior de nuestras cárceles¹²²³ » : « *El preso no debe tener en la cárcel más pena que la privación de su libertad. La prisión no debe ser para castigar, sino para corregir*¹²²⁴ ».

Carmen de Burgos montre l'incohérence de la politique, de la religion et des coutumes espagnoles qui, tout en prônant la maternité, ne prennent aucun soin des enfants qui sont les premières victimes de la société. Dans le texte « La penalidad en la infancia¹²²⁵ », elle s'inquiète des enfants plus au moins abandonnés qui se trouvent dans les rues des grandes villes : « *Es muy singular la psicología de estos niños abandonados que Madrid denomina golfos, y que abundan lo mismo en el Albaicín de Granada [...] y en las playas santanderinas o gallegas*¹²²⁶ ». Elle cherche les causes des problèmes de la société : « *una herencia funesta y la falta de todo freno de autoridad comienzan la obra*

¹²²⁰ Fait partie de MOEBIUS, Paul Julius, « *La inferioridad mental de la mujer* ».

¹²²¹ *Ibid.*, p. 181.

¹²²² *Ibid.*, p. 171.

¹²²³ Fait partie de MOEBIUS, Paul Julius, « *La inferioridad mental de la mujer* ».

¹²²⁴ *Ibid.*, p. 172.

¹²²⁵ Fait partie de MOEBIUS, Paul Julius, « *La inferioridad mental de la mujer* ».

¹²²⁶ *Ibid.*, p. 216.

*desmoralizadora ; el medio ambiente hace lo demás*¹²²⁷» et montre une parenté avec le courant naturaliste.

Carmen de Burgos accuse la société de maltraiter ces enfants et d'être coupable de leur délinquance étant donné l'abandon dans lequel elle les laisse :

*Pero cuando un niño delinque, la sociedad, que no se ha preocupado de esta minúscula existencia, le exige responsabilidades. No se le obliga a ir a escuelas y talleres; no se le enseña a agradecer y amar; no se le habla de religión ni de deber; pero se le dice que su porvenir está en el cuartel y el hospital; que hay un presidio que infama y un Juez que no perdona... y se le envía a la cárcel*¹²²⁸.

Lorsque les enfants sortent de prison ils sont pires, dit-elle, que lorsqu'ils sont entrés, car ils ont été en contact avec la criminalité :

*!Qué cárcel! Yo he visitado muchas; en algunas están revueltos los niños en el patio común con los delincuentes de todas clases, como en una academia de estudios superiores del bandidaje y del crimen. En otras, se les relega al departamento de los micos; pero en todas se les infama. El niño que atraviesa los umbrales de la cárcel, rebaja su nivel moral en vez de dignificarse, y no se mejora ni se educa*¹²²⁹.

Carmen de Burgos critique à nouveau le système carcéral :

*[...] y cumplida la condena, se le pone en libertad. ¿Qué precauciones se toman para que no vuelva a delinquir? ¿De qué modo se le protege en lo sucesivo? Nuestras leyes no previenen este caso; terminado el castigo, ya no se ocupan de la suerte del desgraciado*¹²³⁰.

Elle cite comme modèle les Etats Unis où il existe un tribunal réservé aux enfants : «[...] en el mes de septiembre de 1902 los magistrados tuvieron que añadir esta nota al Código penal : “Todos los delitos de los niños deben ser juzgados aparte de los otros crímenes”¹²³¹», où les juges ont reçu une formation spéciale : « Los jueces designados para formar este tribunal, hacen estudios especiales de la infancia y de los niños criminales ; podría llamárseles jueces pedagogos¹²³² ».

¹²²⁷ *Ibid.*

¹²²⁸ *Ibid.*, p. 219.

¹²²⁹ *Ibid.*, p. 219-220.

¹²³⁰ *Ibid.*, p. 220.

¹²³¹ *Ibid.*, p. 221.

¹²³² *Ibid.*, p. 222.

Elle affirme qu'ainsi, les enfants sont mieux défendus :

El guardia que ha hecho el arresto expone las causas, y el representante de la "Sociedad protectora de los niños llevados ante la justicia" toma la palabra en favor del acusado. Se oye a los padres y a los testigos y se concede al niño el derecho de defenderse él mismo. Todo el esfuerzo del juez se dirige a buscar la causa origen del delito¹²³³.

et souligne les avantages de ce système :

El juez interroga a los padres y al niño; los carea y adopta las medidas necesarias para evitar las faltas en lo sucesivo. El niño queda vigilado, se le obliga a trabajar e instruirse, y si obtiene buenas notas de su tutor oficial y de su maestro, se ve libre al cabo de cierto tiempo. Si, por el contrario, vuelve a delinquir, se le envía a una casa especial de corrección que no es una cárcel, donde encuentra a la vez taller y escuela¹²³⁴.

Carmen de Burgos termine son article en s'adressant aux législateurs espagnols pour qu'ils améliorent le sort des enfants :

Si se compara este tratamiento de los niños delincuentes para corregir y evitar, con nuestros procedimientos, que tienen por única norma el castigo estéril, se comprenderá la falta de una reforma en nuestro Código penal. Es preciso que penetre en nosotros la convicción de que "cuesta menos educar a un ciudadano, que mantener a un criminal"¹²³⁵.

Sa conclusion pourrait faire écho à la célèbre phrase attribuée à Victor Hugo « Ouvrez une école et vous fermerez une prison ».

Dans un autre texte ajouté à la traduction de Moebius, « *En el interior de nuestras cárceles*¹²³⁶ », Carmen de Burgos exprime sa stupéfaction de rencontrer des enfants en compagnie de leurs mères dans les prisons :

Podría tener unos cinco años, estaba pálida, delgadita, con el pecho hundido, el cuello alargado por el enflaquecimiento y el vientre enormemente desarrollado como una hidrópica; [...] – ¿Tienes gana de salir de aquí? – le pregunté. Movi6 negativamente su cabecita; salir de allí representaba para ella

¹²³³ *Ibid.*, p. 221-222.

¹²³⁴ *Ibid.*, p. 222.

¹²³⁵ *Ibid.*, p. 223.

¹²³⁶ Fait partie de MOEBIUS, Paul Julius, « *La inferioridad mental de la mujer* ».

*separarse de su madre, y la criatura prefería la prisión a su lado. Una nube de tristeza inundó mi alma. Consideré una vez más el abandono que tiene la mujer en nuestras leyes*¹²³⁷.

La vue de cet enfant permet à Carmen de Burgos de donner son opinion sur l'emprisonnement des mères :

*Mi pensamiento se abismó en este problema. ¿Debe imponerse la pena antes de que la mujer haya cumplido su sagrado deber de madre durante la primera infancia? ¿Debe separársela de sus hijos? ¿Quién debe cuidar de la suerte de esos desgraciados inocentes? Ignoro lo que contestarán a esto los penalistas; en mi opinión, debe existir un instituto especial que se encargue del cuidado y educación de esas criaturas, evitando una futura generación de criminales, y las madres no deben abandonar a sus hijos sino en el caso de que su compañía pudiese serles moralmente perjudicial*¹²³⁸.

Elle précise, de plus, que les enfants nés en prison qui restent auprès de leur mère, vivent dans des conditions d'hygiène catastrophiques, d'où un taux de mortalité important.

Carmen de Burgos avait visité la prison d'Almeria. Elle décrit sa visite dans « La cárcel de Almeria¹²³⁹ » : « *Tres mujeres y un niño de pocos meses, nacido entre aquellos tristes muros, atestiguaban con su aspecto demacrado la insuficiencia de la alimentación*¹²⁴⁰ ».

Dans son article « Los micos », Carmen de Burgos s'insurge à nouveau contre la détention d'enfants. Elle illustre ses propos dans son article « Carmelo Cano¹²⁴¹ ». Elle y écrivit un réquisitoire contre la peine de mort et l'emprisonnement des enfants qui, comme nous venons de le voir, n'a pas de vertu corrective. Elle s'insurgeait contre la condamnation à mort d'un jeune garçon. Celui-ci avait tué à 14 ans un jeune de son âge, mais au lieu d'être soigné, il était mélangé aux autres prisonniers. Elle utilisa le cas de Carmelo Cano pour militer contre la peine de mort¹²⁴² :

¹²³⁷ MOEBIUS, Paul Julius, *Op., Cit*, p. 182.

¹²³⁸ *Ibid.*, p. 183.

¹²³⁹ Fait partie de MOEBIUS, Paul Julius, « *La inferioridad mental de la mujer* ».

¹²⁴⁰ MOEBIUS, Paul Julius, *Op., Cit*, p. 188.

¹²⁴¹ Fait partie de MOEBIUS, Paul Julius, « *La inferioridad mental de la mujer* ».

¹²⁴² Selon un journaliste du *Diario de Almeria* du 12/06/1931 Carmen de Burgos « *alcanzó el indulto de Carmelo Cano* ».

[...] *En efecto, los partidarios de la escuela positivista encontrarán en Carmelo Cano todos los caracteres fisiológicos del llamado criminal nato¹²⁴³, sujeto a las fatales leyes de la herencia, del atavismo y de la influencia orgánica; pero los partidarios de la escuela espiritualista pueden hallar fácilmente argumentos para considerarle como un neurasténico, presa de esa tristeza moral que engendran el abandono y la ignorancia. [...] ¿Debe condenársele a muerte? Yo siento en el fondo de mi alma una voz que recusa con energía esa sentencia. Prescindo de lo absurda que es la pena de muerte en las naciones cultas, de donde va desapareciendo con las honrosas conquistas del progreso, que destierran incomprensibles castigos y tormentos usados en la antigüedad y que hoy nos causan verdadero horror. Prescindo de la inhumana forma del garrote, que sólo existe en España y en Oriente. [...] No comprendo que se paguen verdugos en vez de crear colonias agrícolas, reformatorios, escuelas y casas de salud, donde se dé al criminal el tratamiento patológico que su estado requiera. [...] Este año, como el pasado, no ha disminuido la criminalidad en España, bien claro resulta del discurso en la apertura del Tribunal Supremo y de los datos estadísticos [...] ¡Justicia para la infancia abandonada!¹²⁴⁴*

Il est évident que Carmen de Burgos s'adresse là aussi aux législateurs. Il lui semble donc essentiel de témoigner de ce qu'elle voit. C'est pour cela qu'au sortir de sa visite de la prison d'Almería, elle se sent investie de la mission urgente de rendre compte des conditions d'incarcération. Il est clair qu'elle éprouve également le besoin de hurler son indignation¹²⁴⁵ :

Salí a la calle [...]. Entonces comprendí que aunque sintiera enrojecer mis mejillas de vergüenza presentando al público las miserias de mi tierra natal, tenía el deber de hacer que los pequeños pedazos de plomo estamparan en el papel el lamentable estado de la cárcel de Almería. Es preciso que esta miseria sea conocida para que la opinión juzgue a los culpables, y para que resuene en todas partes el grito de angustia que la propia debilidad y la propia miseria no dejan salir de los labios de aquellos infelices¹²⁴⁶.

Carmen de Burgos dénonce, tout comme Concepción Arenal¹²⁴⁷ l'avait fait auparavant, les conditions infrahumaines d'incarcération et notamment celles des femmes :

¹²⁴³ Référence aux thèses de Lombroso.

¹²⁴⁴ MOEBIUS, Paul Julius, *Op., Cit.*, p. 206-207

¹²⁴⁵ Le journaliste républicain et anticlérical José Nakens Pérez en fera de même à la suite de son incarcération en 1906. Son indignation sera entendue. Il écrira également 2 livres sur le sujet : *Mi paso por la cárcel* et *La celda número 7*.

¹²⁴⁶ MOEBIUS, Paul Julius, *Op., Cit.*, p. 191-192.

¹²⁴⁷ Concepción Arenal, romancière et journaliste espagnole (1820-1893). Pionnière du féminisme espagnol. Première femme (déguisée en homme) à étudier à l'université. Diplômée en droit, elle devient en 1863 la première femme « *Visitadora de cárceles de mujeres* ». Poste qu'elle occupera jusqu'en 1865. De son expérience elle écrira en 1865, *Cartas a los delincuentes*. Nommée par Salmeron, membre de la Comisión jurídica pendant la 1^{ère} République « *para estudiar la reforma del sistema penal, mediante el*

¡Y qué prisión! Entrad en el patio de una cárcel y veréis qué horrible promiscuidad. Allí no se las educa, no se les hace tener amor al trabajo y salen mucho más desmoralizadas que entraron, se connaturalizán con el vicio, se manchan con ese sello de infamia que imprime la cárcel entre nosotros¹²⁴⁸.

Dans « La cárcel de Almería », Carmen de Burgos décrit un monde dantesque. Elle tient à marquer le contraste entre deux mondes, l'extérieur et l'intérieur des prisons, pour cela elle décrit dans la première page une Almería idyllique, paradisiaque qui contrastera avec la description infernale de la prison :

Oleadas de luz espléndida, que se reflejan en un mar tranquilo, semejante a gigantesco espejo de acero bruñido; una hermosa vega de lujuriente vegetación y un puñado de casitas blancas, es lo primero que ofrece Almería a la vista del viajero¹²⁴⁹.

A première vue la prison d'Almería ne se distingue pas des autres édifices si ce n'est par sa saleté et son délabrement. Carmen de Burgos ose comparer les salles de visite de la prison à celles des couvents : « *Estaban agrupados cerca de una doble reja igual a la de los locutorios de los conventos, por cuya parte interior se agolpaban los presos, hablando todos a la vez¹²⁵⁰* ». Au premier étage se trouvent les prisonniers politiques. Ils sont isolés des autres prisonniers. Selon le directeur de la prison, ils se trouvent dans le meilleur cachot : « *En el primer piso no hay más que un calabozo, sin aire ni luz, donde, por ser lo mejor de la casa, se guardan los presos políticos y los que el director cree no deben estar en contacto con los criminales vulgares¹²⁵¹* ». Cette simple phrase permet à Carmen de Burgos d'introduire, d'une part, le fait qu'il existe des prisonniers politiques et que ceux-ci sont isolés afin de ne pas « contaminer » les autres prisonniers et, d'autre part, que les criminels ne sont pas séparés de l'ensemble des prisonniers. Elle corrobore cela à la page suivante : « *En la planta baja vi un patio pequeño, lleno de hombres sucios, astrosos, de barbas y cabelleras aborascadas. Allí se mezclaban los*

régimen celular, y la reforma del Código” - CAMPOAMOR, Clara, *El pensamiento vivo de Concepción Arenal*, Editorial Losada, Buenos Aires, 1939, p. 12. Proche des krausistes, elle est persuadée que l'émancipation des femmes passera par l'éducation.

¹²⁴⁸ MOEBIUS, Paul Julius, *Op., Cit.*, p. 171.

¹²⁴⁹ *Ibid.*, p. 185.

¹²⁵⁰ *Ibid.*, p. 186.

¹²⁵¹ *Ibid.*, p. 187.

*criminales de la peor especie con los detenidos por sospechas, y los niños con los reos de muerte. ¡Ese era el cuadro!*¹²⁵² »

La description du cachot des femmes relève plus d'une description de prison moyenâgeuse, que d'une prison du début du XX^{ème} siècle :

*Al abrir la puerta, la obscuridad era tanta que estuve un rato sin ver; después distinguí una habitación sucia, nauseabunda, húmeda, sin ventilación... y sin una silla ni una cama. Un jergón y unas mantas, una cazuela de barro y un farol, constituían todo el mobiliario de aquella covacha*¹²⁵³.

Les chambres sont aussi répugnantes que le reste de la prison :

*Pasamos a los dormitorios. La pluma se resiste a describirlo; parece mentira que seres humanos sean tratados de un modo que constituye un crimen. Figuraos una habitación estrecha, con el suelo de tierra y las paredes húmedas y ennegrecidas, con dos pequeñas ventanas en un mismo lienzo del muro, y allí dentro, tirados en miserables jergones, en mantas o en el suelo, un hormiguero humano, una asociación anónima y pestilente de criaturas, masa informe y sucia, fumando, escupiendo, exhalando ese repugnante olor de las multitudes que forma una atmósfera densa y pesada*¹²⁵⁴.

Mais l'état des cachots des prisonniers tenus au secret ou mis à l'écart est encore plus impressionnant : « *Pero aun peor que esto son los dos horribles calabozos donde se encierra a los incomunicados. Esos calabozos no tienen por donde recibir ninguna luz, y de sus paredes mana el agua en abundancia*¹²⁵⁵ ».

Dans cet inframonde l'existence d'une toute petite chapelle semble incongrue :

*La capilla está en un cuarto interior, de tan exiguas proporciones, que la misa constituye un castigo para los que la oyen, medio asfixiados. El aspecto de la capilla es tan pobre como el de todo el edificio, y hasta la imagen del Cristo que se ve en el altar tiene un aire severo y triste, como si el Mártir sintiera aún deseos de blandir el látigo para azotar a los infames mercaderes que explotan la desgracia*¹²⁵⁶.

La vue d'un prisonnier condamné à mort, vivant dans des conditions inhumaines, moins bien traité que les animaux, révolte Carmen de Burgos :

¹²⁵² *Ibid.*, p. 188.

¹²⁵³ *Ibid.*, p. 187-188.

¹²⁵⁴ *Ibid.*, p. 188-189.

¹²⁵⁵ *Ibid.*, p. 189.

¹²⁵⁶ *Ibid.*, p. 189-190.

*Estoy segura, segurísima, de que en el cortijo más pobre, los cerdos y las bestias son mejor atendidos que los presos de aquella cárcel. El dueño los cuida por egoísmo, por su propio interés. Pero, ¿qué le importa a la sociedad que enfermen y mueran todos los presos?*¹²⁵⁷

Toujours selon Carmen de Burgos, il serait judicieux de réorganiser les prisons afin d'éviter la délinquance et la criminalité :

*Para conseguir esto último, es preciso que las cárceles de mujeres tengan una organización completamente distinta de la actual, que sean verdaderos gabinetes de masoterapia social donde se apliquen los distintos tratamientos que las necesidades psico-físicas determinen en cada caso concreto ; y que exista una vigilancia continua y un trabajo adecuado*¹²⁵⁸.

Carmen de Burgos dénonce donc la vie carcérale infrahumaine et l'injustice du Code Pénal qui est encore plus sévère envers les femmes, comme en témoigne le texte « El presidio de mujeres de Alcalá de Henares¹²⁵⁹ ». Elle souligne qu'il s'agit là, pourtant, d'une des prisons pour femmes considérées comme modèle : « *!Y esta es una de nuestras mejores prisiones*¹²⁶⁰! »

Au début de sa description, on peut penser que, comparativement à la prison d'Almería, les conditions d'incarcération sont acceptables :

*Así que al ver los hermosos y ventilados dormitorios de La Galera, los patios amplios y con abundante agua, la enfermería limpia y bien cuidada y el aspecto de paz y tranquilidad que han sabido darle las Hermanas de la Caridad encargadas de su cuidado, la impresión que produce no es nada desagradable*¹²⁶¹.

Mais on comprend très vite qu'il ne s'agit que de différences superficielles : « *Todas estaban limpias y bien peinadas; pero los rostros pálidos, la mirada vaga, la expresión distraída, como si su pensamiento hubiese huido de allí o como si la organización*

¹²⁵⁷ *Ibid.*, p. 191.

¹²⁵⁸ *Ibid.*, p. 171-172.

¹²⁵⁹ Fait partie de MOEBIUS, Paul Julius, « *La inferioridad mental de la mujer* ».

¹²⁶⁰ MOEBIUS, Paul Julius, *Op.*, *Cit.*, p. 198.

¹²⁶¹ *Ibid.*, p. 194-195.

monótona y rutinaria las atrofiara¹²⁶². » Carmen de Burgos dénonce indirectement un autre aspect de ces incarcérations¹²⁶³ :

El taller donde se dedican a los labores estaba lleno de mujeres, que hacían preciosos bordados y encajes, en su mayor parte destinados a ornamentos de iglesia, como si se complacieran en adornar a la Divinidad con las obras ejecutadas por manos de las criminales¹²⁶⁴.

Elle précise ensuite qu'il y a également des cellules de punition même si une seule est utilisée :

Al salir de allí tuvimos que atravesar una larga galería, donde están las celdas de castigo. En honor de la verdad, y haciendo justicia al exquisito tacto que emplean las monjas en la dirección de las penadas, hay que decir que abundan poco los castigos en La Galera. Las dos filas de celdas estaban abiertas; solo una del piso principal se veía cerrada¹²⁶⁵.

Carmen de Burgos apprend que la personne enfermée est une malade qui souffre de problèmes psychiatriques, ce qui montre l'amalgame entre folie et délinquance et met l'accent sur le manque de moyens pour soigner les maladies psychiatriques : « *No haga usted caso – se apresuró a decir la monja, siseando con fuerza a la presa ; - es una loca que tenemos encerrada¹²⁶⁶* ». Carmen de Burgos présente ensuite plusieurs condamnées, ce sont pour la plupart des criminelles célèbres :

Entre ellas las hay tristemente célebres en los anales del crimen¹²⁶⁷; Cecilia Aznar, la mujer que mató para conquistarse un porvenir de lujo [...] Cerca de ella, disputándole su fama lúgubre, Isabel Lucas, la protagonista del crimen de

¹²⁶² MOEBIUS, Paul Julius, *Op., Cit*, p. 194.

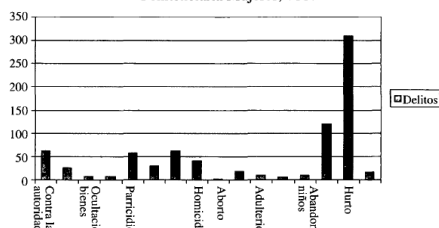
¹²⁶³ Margarita Nelken dénoncera également, quelques années plus tard, l'exploitation des prisonnières et la concurrence déloyale de leur travail vis-à-vis du travail des autres femmes. (*Discurso sobre el proyecto de congregaciones religiosas, 1 de marzo de 1933 – Congreso de diputados*).

¹²⁶⁴ MOEBIUS, Paul Julius, *Op., Cit*, p. 194.

¹²⁶⁵ *Ibid.*, p. 194-195.

¹²⁶⁶ *Ibid.*, p. 195.

¹²⁶⁷ Pourtant la plupart des détenues étaient en prison pour vols et larcins.



Fuente: Salillas, R.: *La vida penal en España*, pp. 97-298

la calle Mayor de Madrid y más allá la figura altiva, de ojos vivos y tez bronceada de Ana Cortés, la parricid¹²⁶⁸.

Elle mentionne Cecilia Aznar, la prisonnière pour laquelle elle avait écrit un article contre la peine de mort dans *Diario Universal* du 16 juillet 1903 :

Porque la pena de muerte, que va desapareciendo del Código de la mayor parte de las naciones civilizadas, tiene que caer vencida por el progreso, y su empleo hará que nos miren las generaciones venideras con el mismo horror que nosotros contemplamos a los atormentadores de pasadas edades y a los esbirros del Santo Oficio. [...] el sol de cada siglo alumbra grandiosas reformas, como la abolición de los tormentos, la desaparición de las cadenas, la supresión del derecho de venganza a padres y maridos y la terminación de la esclavitud.

Carmen de Burgos souligne, du fait de sa rareté, la présence d'une garderie pour les enfants des prisonnières :

Las Hermanas de la Caridad tienen un departamento donde cuidan de los pequeñuelos, sin privarles del todo de las caricias de su madre. Es el único penal donde he visto esto, tan necesario para las infelices víctimas del delito de las que les dieron el ser¹²⁶⁹.

Elle profite de l'occasion pour donner son opinion sur la garde des enfants des prisonnières : « *En mi opinión, debería existir un instituto que se encargara del cuidado y educación de esos niños, evitando una futura generación de criminales¹²⁷⁰* ».

Avant de poursuivre, elle déplore à nouveau l'abandon dans lequel se trouvent les femmes : « *En el momento que me abismaba en dolorosas reflexiones acerca del abandono que tiene la mujer en nuestras leyes [...] ¹²⁷¹* ».

Avant de terminer son récit Carmen de Burgos ne manque pas de raconter le sadisme d'un prêtre, normalement chargé du bien être spirituel des prisonnières, dont l'attitude contraste avec les religieuses :

[...] el sonido de una campana, volteada ligeramente por una presa, atrajo mi atención. [...] ¿Es alguna fiesta? – pregunté viendo el aspecto satisfecho del cura, alto, moreno, enjuto de carnes, de nariz borbónica y mandíbula

¹²⁶⁸ MOEBIUS, Paul Julius, *Op., Cit*, p. 196.

¹²⁶⁹ *Ibid.*, p. 197.

¹²⁷⁰ *Ibid.*

¹²⁷¹ MOEBIUS, Paul Julius, *Op., Cit*, p. 197.

*lombrosiana*¹²⁷². – No – me respondió, - es que vamos a dar el Viático a una enferma, a una vieja que se está muriendo. Y añadió, dirigiéndose a las presas: - Vamos, vamos pronto, que ya está en la agonía; esa no sale de aquí, y le ha dado por llorar. – Se acordará de su familia – dijo dulcemente la religiosa, queriendo borrar la nube de tristeza que cubría a las penadas. – No – repuso el cura con una carcajada; - tiene miedo del infierno...¹²⁷³

Cette dernière intervention fait fuir Carmen de Burgos, gâchant par la même occasion la bonne impression qu'elle avait eue au premier abord : « *No pude aguantar más ; me dirigí a la puerta y salí sin despedirme ; la última escena había borrado mi primera impresión*¹²⁷⁴ ». ».

1.4.2.3. Le code civil

La sagesse populaire donne souvent bien des informations du statut de la femme mariée : « *Madre, ¿qué cosa es casar? Hija, hilar, parir y llorar* ». Ce dicton résume la vie de la plupart des femmes mariées de cette époque.

Dans « *La mujer ante la ley*¹²⁷⁵ », Carmen de Burgos s'en prend au Code Civil qui nie la capacité civile de la femme : « *El Código civil limita la capacidad de obrar de la mujer, que carece, por lo tanto, de capacidad civil*¹²⁷⁶ ». Quel que soit l'état de la femme (célibataire, mariée et même veuve) elle est une éternelle mineure. Carmen de Burgos glisse au passage que la femme n'a aucun droit politique (elle commence donc, dès 1904, à mettre l'accent sur cette anomalie) : « *La mujer soltera está bajo la patria potestad ; casada, es perpetuamente menor ; viuda, no goza de todos sus derechos, y siempre carece en absoluto de los derechos políticos*¹²⁷⁷ ». ».

Carmen de Burgos, pour montrer le caractère régressif des lois de son époque et du code civil, cite *La ley de Partida* qui est le livre de lois le plus ancien établi par d'éminents

¹²⁷² Référence à Lombroso (1835-1909), professeur italien de médecine légale, il est l'un des fondateurs de l'école italienne de criminologie. Il est célèbre pour ses thèses sur le « criminel né », étude basée sur l'apparence physique. En 1903, il écrit *La donna delinquente, la prostituta e la donna normale*. Tout comme Moebius il considérait la femme comme un être inférieur à l'homme.

¹²⁷³ MOEBIUS, Paul Julius, *Op., Cit*, p. 197-198.

¹²⁷⁴ *Ibid.*, p. 198.

¹²⁷⁵ Fait partie de MOEBIUS, Paul Julius, « *La inferioridad mental de la mujer* ».

¹²⁷⁶ MOEBIUS, Paul Julius, *Op., Cit*, p. 167.

¹²⁷⁷ *Ibid.*

juristes sous le règne d'Alfonso X (1252-1284). Ces livres sont à l'origine du droit espagnol, ils font donc autorité. Elle rappelle quelle était dans ce texte la définition du mariage : « *La Ley de Partida define así el matrimonio : “Ayuntamiento de varón e de mujer echo con tal intención de vivir siempre en uno e non se departir, guardando lealtad cada uno de ellos al otro... viviendo ambos a dos”*¹²⁷⁸ ». Et elle compare avec la situation du début du XX^{ème} siècle : « *Parece lógico que dentro de esta hermosa concepción del matrimonio fuesen iguales los derechos de los cónyuges, pero no es así*¹²⁷⁹ ».

La situation que présente Carmen de Burgos est la suivante : La coutume, l'Eglise et l'Etat sont tous d'accord pour assujettir la femme à travers l'institution du mariage. Dans ces conditions, il est très difficile pour une femme d'y échapper car, comme elle ne reçoit pas ou peu d'instruction, elle ne peut subvenir à ses propres besoins et encore moins à ceux d'enfants. Bien que le mariage lui soit défavorable, elle n'a pourtant pas d'alternative, sous peine de recevoir l'opprobre de la société. La femme est donc sommée de se marier et faire des enfants. Carmen de Burgos poursuit son raisonnement : puisque le mariage représente pour la femme son futur « métier », elle doit être éduquée dans ce but. Rappelons que l'Eglise catholique donne tous les droits à l'homme dans le couple : « *Es menester, pues, trasladar al hombre, como cabeza de familia, aquel derecho de propiedad que hemos demostrado que la Naturaleza dio a cada uno en particular*¹²⁸⁰ ».

Comme nous venons de le voir, Carmen de Burgos dénonce le Code Civil (de 1889) qui nie la capacité civile de la femme et dénonce l'injustice de traitement que la femme reçoit dans le mariage :

*La esposa pierde su nacionalidad y su nombre de soltera, está obligada a seguir al marido y no puede, sin su permiso, contratar, ser albacea, aceptar herencias o donativos, ni viviendo el marido se necesita la licencia o el consejo de la madre para el matrimonio del hijo*¹²⁸¹.

Pour Carmen de Burgos, l'injustice la plus flagrante se trouve dans l'article 237 du Code Civil: « *Pero lo más cruel de la desigualdad del Código es el artículo 237, que*

¹²⁷⁸ *Ibid.*, p. 167-168.

¹²⁷⁹ *Ibid.*, p. 168.

¹²⁸⁰ Léon XIII, *Rerum novarum* (1891).

¹²⁸¹ MOEBIUS, Paul Julius, *Op. Cit.*, p. 168.

dice : *PERSONAS INHÁBILES...* “no pueden ser tutores ni protutores las mujeres” (salvo algunos casos)¹²⁸² ». Et elle rappelle que les législations de certaines régions d’Espagne sont plus clémentes envers la femme :

*Sólo las Constituciones aragonesa y navarra permiten a la mujer ser tutora de sus hijos sin intervención de nadie.
En Aragón existe aún el Derecho de viudedad, por el cual las madres no tienen que dar a los hijos cuenta del capital, ni están obligadas a dividirlo*¹²⁸³.

Elle dénonce également l’article 438: « *El marido que sorprendiendo en adulterio a su mujer matase en el acto a esta o al adúltero o les causara alguna de las lesiones graves, será castigado con la pena de destierro. Si les causara lesiones de segunda clase, quedará libre de pena* ». Par contre, si la femme tue son mari ce meurtre est considéré comme un parricide et la femme est au moins condamnée à perpétuité. Cet article inspira une nouvelle à Carmen de Burgos en 1921.

En se mariant la femme doit obéissance à son mari. L’article 57 est très clair : « *el marido debe proteger a la mujer, y esta obedecer al marido* ».

Devant toutes les injustices dont la femme est victime, Carmen de Burgos demande expressément l’égalité des sexes par la modification du Code civil et la prise en compte de la constitution de la femme dans le Code Pénal : « *Que la diferencia entre el hombre y la mujer se borre del Código civil, y que en la Ley Penal sean considerados cada uno con arreglo a su constitución orgánica*¹²⁸⁴ ».

Comme nous venons de le voir, le mariage était pratiquement une obligation pour une femme. Cette situation obligeait les femmes (et leur famille, notamment les mères) à se préoccuper dès leur jeune âge de la « chasse » aux bons partis¹²⁸⁵. L’âge légal pour le mariage était de 12 ans pour une fille, et 14 ans pour un garçon : « *Art. 83 (CC 1889) : No pueden contraer matrimonio : 1) Los varones menores de 14 años cumplidos y las hembras menores de 12, también cumplidos.*» Carmen de Burgos dénoncera le mariage dans plusieurs de ses récits comme *La malcasada* (1923), *Artículo 438* (1921), *La que*

¹²⁸² *Ibid.*

¹²⁸³ *Ibid.*

¹²⁸⁴ *Ibid.*, p. 169.

¹²⁸⁵ Comme nous l’avons vu dans notre introduction Pardo Bazán dénonçait également cette situation.

se casó muy niña (1923), *Puñales de Clavel* (1931)... et également dans *La protección y la higiene de los niños* (1904).

Carmen de Burgos affirme et dénonce, dans « *La mujer ante la ley* », le manque d'éducation de la femme qui l'oblige à recourir à la protection d'un homme par le biais d'un mariage sans amour qui aura des conséquences néfastes :

*La mujer así educada no se basta a sí misma, necesita la protección de un hombre, no tiene derecho a escoger; debe ocultar cuidadosamente sus impresiones como se oculta un delito, y consecuencia de todas esas causas son los casamientos sin amor, los adulterios, el vicio, los robos, los infanticidios, y todo ese triste cortejo que las pasiones llevan en pos de ellas*¹²⁸⁶.

Dans « *La educación de la mujer* » elle va à nouveau emmener ses lecteurs sur le sujet du mariage, elle y donne sa conception d'un mariage réussi :

*La mujer no debe ser solo materialmente la compañera del hombre, no debe vivir con él en el divorcio intelectual, sino que debe comprenderlo y ayudarlo con sus consejos, para poder vivir unidos con esos lazos morales que son los que no pueden romperse nunca, los que forman la unión y la identidad de las almas*¹²⁸⁷.

Pour Carmen de Burgos, la véritable union se fait à travers l'intellect et la communion des âmes. Cette union morale est celle qui ne peut jamais se rompre (par conséquent nous pouvons en déduire qu'il en existe une autre qui peut se rompre). Il est donc très important pour Carmen de Burgos qu'il n'y ait pas de divorce intellectuel entre les époux et, pour éviter cela, il faut donner une bonne éducation aux femmes.

¹²⁸⁶ MOEBIUS, Paul Julius, *Op., Cit.*, p. 170.

¹²⁸⁷ BURGOS, Carmen, *Educación de la mujer, Op., Cit.*, p. 70.

1.4.3. La maternité

Carmen de Burgos, qui elle-même a perdu trois enfants¹²⁸⁸, cherche à connaître les raisons du fléau qu'est la mortalité infantile. Pour éradiquer le problème, elle pense qu'il faut s'intéresser à ce qui se passe en amont de la naissance : « *Es de gran importancia investigar la condición de las uniones, las herencias que los padres pueden legar a los hijos, y el influjo que la situación de la madre, durante la gestación, tiene sobre el niño*¹²⁸⁹ ». Sa réflexion l'amène à dénombrer cinq grands problèmes : l'anarchie des mariages, l'alcoolisme, la sédentarité de la femme, les mauvaises conditions de la grossesse et les enfants illégitimes. Elle analyse donc ce qui, dans l'organisation des mariages peut avoir des conséquences désastreuses pour la maternité.

1.4.3.1. Le mariage et l'alcoolisme, sources de difficultés

Selon Carmen de Burgos, l'âge des parents est important. Il ne faut pas que ceux-ci soient trop jeunes ou trop âgés, par conséquent Carmen de Burgos dénonce les mariages d'enfants, tout comme les mariages de vieillards avec des jeunes filles :

*Hoy los legisladores, conforme al antiguo derecho Romano, consienten el matrimonio desde la edad de 12 y 14 años para hembras y varones respectivamente y se unen muchos niños que nos pueden producir hijos fuertes y robustos; no existe tampoco ninguna ley que pueda prohibir el matrimonio de hombre viejo con mujer joven*¹²⁹⁰.

Elle dénonce également les mariages consanguins et la complicité de l'Eglise qui accorde des dispenses, comme si celle-ci mettait à l'abri des problèmes de consanguinité : « *Se dispensa el matrimonio entre parientes, y los individuos de una misma familia unen gérmenes similares y producen hijos raquíuticos, sordomudos, imbéciles o degenerados*¹²⁹¹ » et en expose les conséquences : « *Los matrimonios entre*

¹²⁸⁸ Arturo en 1890, María del Mar Ramona Petra en 1891 et Arturo José María en 1894 à l'âge de 8 mois. Elle décrira la mort de ce dernier dans son premier roman *Los Inadaptados* en 1909.

¹²⁸⁹ BURGOS, Carmen de, *La protección y la higiene de los niños*, Op., Cit., p. 7.

¹²⁹⁰ *Ibid.*, p. 8.

¹²⁹¹ *Ibid.*

*parientes, son causa de la sordomudez, como son causa de debilidad general, cuando en las familias existan tendencias morbosas que de esta manera se suman, dice el ilustro Dr. Bejarano*¹²⁹² *en su memoria “Tratamiento pedagógico de los sordomudos”*¹²⁹³.» Elle s’insurge également contre le fait qu’un malade contagieux (elle doit certainement penser à la syphilis) puisse se marier et faire des enfants qui en garderont des séquelles : « *Pero hay más : el que padece una de esas terribles enfermedades contagiosas, cuya propagación alcanza cifras terribles, puede con entera libertad contraer matrimonio y crear una generación de seres enfermos*¹²⁹⁴ ». Selon elle, la Loi et l’Eglise sont complices, car tous ces types de mariages devraient être interdits :

*La ley deja que se consumen esos asesinatos morales y hasta se discute si es pecado ocultar las dolencias para unirse a una mujer joven y sana*¹²⁹⁵.
*Mirad esas mujeres prematuramente envejecidas y esos niños de ojos inteligentes, caritas pálidas, cuello enflaquecido y vientre abultado, consumidos por la escrófula, la tisis y la anemia, y comprenderéis los funestos efectos de la herencia, cuya mayor parte pudieran evitarse con la inspección de los matrimonios*¹²⁹⁶.

Carmen de Burgos montre qu’il y a d’autres causes aux maladies et infirmités dont souffrent de nombreux nouveaux nés. Elle souligne que l’accroissement de l’alcoolisme est un véritable fléau qui crée une génération de malades et contribue à la baisse des naissances :

*No es posible hablar de esto sin consagrar especial atención a los males que origina el alcoholismo, ese enemigo que “arruina al cuerpo, al espíritu y al alma” según la frase feliz del Conde Douglas*¹²⁹⁷.
*Viene luego el alcoholismo, cuyos estragos crecen y se multiplican, haciendo disminuir los nacimientos y creando una generación de tuberculosos, neuróticos y anémicos*¹²⁹⁸.
Pero a medida que se absorbe este veneno, el organismo se debilita más; las casas de salud se pueblan de locos o idiotas; los hospitales se llenan de

¹²⁹² Dr. Bejarano, médecin espagnol (1855-1917), Conseiller de la Sociedad Protectora de Niños.

¹²⁹³ BURGOS, Carmen de, *La protección y la higiene de los niños*, Op. Cit., p. 8.

¹²⁹⁴ *Ibid.*

¹²⁹⁵ *Ibid.*

¹²⁹⁶ *Ibid.*

¹²⁹⁷ *Ibid.*, p. 8.

¹²⁹⁸ *Ibid.*

*epilépticos y tísicos; disminuye el número de nacimientos, y se prepara el terreno a toda clase de enfermedades*¹²⁹⁹.

Elle fait remarquer que l'alcoolisme est un phénomène nouveau produit par la civilisation. Selon elle, c'est une conséquence des migrations vers les villes des ruraux venus chercher du travail :

*El alcoholismo es un producto de nuestra civilización; los pueblos primitivos, donde la vida es sana y normal, encuentran en la naturaleza y en el arte un manantial de alegrías puras*¹³⁰⁰.

*A medida que los hombres se van agrupando en las ciudades y se ocupan en un trabajo más sedentario, sienten disminuir su actividad vital, debilitada por unas ocupaciones monótonas y continuadas y se toma el alcohol "como un buen espíritu enviado por el cielo" que reanima las fuerzas y devuelve la alegría*¹³⁰¹.

Elle ajoute que l'alcoolisme est également la cause de trois quarts des crimes commis : « *Las revistas de tribunales y la prensa diaria proclaman bien claramente la funesta influencia del alcohol sobre las costumbres ; debiéndose a él las tres cuartas partes de los crímenes*¹³⁰² » et le condamne sans appel : « *El alcohólico pierde, no sólo la idea de moralidad, sino hasta la voluntad y la dignidad humanas, cayendo en la inconsciencia y la irresponsabilidad del bruto*¹³⁰³ ». Elle reviendra sur ce thème dans ses œuvres de fiction.

Elle accuse la société d'excessive indulgence face à ce fléau : « *Cuando la opinión pública pierda la indulgencia con los ebrios y no considere la borrachera como una ligera falta, habremos dado un gran paso para que desaparezca el funesto vicio*¹³⁰⁴ ». Car, ajoute-t-elle, tant qu'il n'y aura pas de prise de conscience, l'alcoolisme fera encore des milliers de victimes parmi les enfants : « *Sólo una moral superior puede vencer al alcoholismo, y, entre tanto, millares de criaturas humanas perecen víctimas de este veneno*¹³⁰⁵ ».

¹²⁹⁹ *Ibid.*, p. 9.

¹³⁰⁰ *Ibid.*, p. 8.

¹³⁰¹ *Ibid.*

¹³⁰² *Ibid.*, p. 9.

¹³⁰³ *Ibid.*

¹³⁰⁴ *Ibid.*

¹³⁰⁵ *Ibid.*

Carmen de Burgos, selon le mode opératoire qu'elle a commencé à adopter, cite d'autres pays qui ont mis en place une véritable lutte contre l'alcoolisme :

*Así las sociedades que se forman para combatirlo con constantes conferencias y predicaciones; los cafés de temperancia, donde los obreros encuentran una bebida sana y abundante por poco dinero; los teatros, bibliotecas y sitios en que gratuitamente se puede hallar un agradable recreo y aparten al trabajador de la taberna, en la cual consume en una noche el trabajo de toda la semana; todos estos son medios más eficaces que los de la imposición y la fuerza*¹³⁰⁶.

Elle cite certains pays qui ont déjà créé des centres de désintoxication, alors qu'en Espagne le sujet n'a même pas encore été évoqué : « *En Dinamarca existen 7 sanatorios para alcohólicos, Suiza cuenta con 10, los Estados Unidos tienen 50, la Alemania 700 logias de templanza, en España no se piensa aún en ninguno...* »¹³⁰⁷.

Elle donne l'exemple de l'action d'un Français, le Docteur Brouardel : « *El profesor Bronardel*¹³⁰⁸ *se propone formar una "Alianza de Higiene" en la que tomarán parte los principales sabios de Europa en la lucha contra el alcohol*¹³⁰⁹ ». (L'Espagne ne semble pas en faire partie car Carmen de Burgos ne la cite pas.) Les femmes, dont le rôle est d'éduquer les enfants, et qui sont les premières victimes avec leurs enfants, sont partie prenante du projet. Carmen de Burgos cite le cas de la Norvège :

*Fácilmente se comprende la gran parte que la mujer puede tomar en esta cruzada, conociendo su influencia en la familia y su misión educadora*¹³¹⁰.
*Sólo en Noruega 60 000 mujeres luchan contra el alcoholismo, y en todos los países encuentra esta campaña su eco simpático entre nosotras que con nuestros hijos somos las primeras víctimas de este vicio*¹³¹¹.

Carmen de Burgos incite donc les Espagnol(es) à prendre le train de la lutte contre l'alcoolisme, pour ne pas rester, comme pour d'autres sujets, en dehors du progrès : « *Hace falta que se preste mayor atención a la propaganda antialcohólica, si no*

¹³⁰⁶ *Ibid.*, p. 10.

¹³⁰⁷ *Ibid.*

¹³⁰⁸ Il doit y avoir une faute de frappe. Il doit s'agir du Professeur Paul Brouardel, médecin français (1837-1906), spécialiste de médecine légale. Il dirige à partir de 1884 le Comité consultatif d'hygiène publique qui dépend du Ministère de l'Intérieur. Il a joué un rôle déterminant dans la promotion de l'hygiénisme. Il joua également un rôle important dans l'adoption de la loi du 30/11/1892 sur l'exercice de la médecine et la répression du charlatanisme.

¹³⁰⁹ BURGOS, Carmen de, *La protección y la higiene de los niños, Op., Cit.*, p. 10.

¹³¹⁰ *Ibid.*

¹³¹¹ *Ibid.*

*queremos en esto, como en otras muchas cosas, quedar fuera del movimiento progresivo de los pueblos*¹³¹² ».

Carmen de Burgos ne se limite pas à dénoncer les fléaux qui mettent en danger les futurs enfants, elle suggère des actions qui pourraient permettre aux femmes d'avoir une descendance en bonne santé. Elle met en garde ses lecteurs et lectrices contre les préjugés qui interdisent aux filles la pratique de la gymnastique. Comme nous l'avons vu, c'était un thème qui avait été débattu lors des congrès pédagogiques en 1882 et 1892 et qui était toujours à l'ordre du jour. Selon Carmen de Burgos cette croyance est à l'origine des problèmes névrotiques, dont les filles sont accusées, et qui les empêchent certainement d'avoir des enfants sains :

*Existe también la preocupación de que la vida al aire libre, la gimnasia y los ejercicios hacen que la mujer adquiera un excesivo desarrollo y modales masculinos con perjuicio de su dulzura e idealidad. Esta ridícula creencia hace que las niñas se eduquen de un modo sedentario, que no se desarrollen lo suficiente y que sean nerviosas, neuróticas, como la moda las llama*¹³¹³.

1.4.3.2. Les problèmes de la grossesse

Mais, c'est surtout sur les conditions dans lesquelles doit se dérouler la grossesse que Carmen de Burgos met l'accent. Elle critique l'attitude des femmes des classes aisées : « *Si la mujer pertenece a las clases acomodadas será muy raro que deje sus deberes de sociedad para dedicarse al que tiene absoluto derecho a sus cuidados; al nuevo ser que se agita en su seno*¹³¹⁴ ». Elle remet en accusation la mode du corset :

*Y la dama se mortificará con corsés, asistirá a bailes y reuniones y cuidará la belleza y la corrección de líneas, disimulando su estado hasta los últimos meses y sin pensar en la tortura que impone al feto, ni en que puede adelantar el parto o dar a luz seres deformes, de un desarrollo incompleto, incapaces de resistir los males que en la infancia les acechan*¹³¹⁵.

¹³¹² *Ibid.*

¹³¹³ *Ibid.*, p. 10.

¹³¹⁴ *Ibid.*

¹³¹⁵ *Ibid.*, p. 10-11.

En ce qui concerne l'ouvrière, la situation est différente et le ton de Carmen de Burgos change : « *Si la mujer es una obrera, su embarazo es una desgracia más para ella, vive en habitaciones malsanas, carece de suficiente alimentación, y se dedica a oficios penosos que la obligan a estar de pie o en posturas violentas*¹³¹⁶ ». Elle reprend à son compte les théories selon lesquelles le travail en usine et, en particulier l'utilisation de la machine à coudre, provoque fausses couches, avortements et maladies congénitales au futur bébé : « *La costura en máquina causa gran número de víctimas y da lugar a hemorragias, abortos y la debilidad congénita del nuevo ser que en tan triste situación viene a pedir su parte de dolores a la humanidad*¹³¹⁷ ».

Carmen de Burgos fait remarquer qu'il manque en Espagne des lieux où les femmes déshéritées puissent vivre sereinement leur grossesse et déplore que le projet du Docteur Tolosa Latour n'ait pas été mené à bien en Espagne :

*Este espectáculo inhumano se hubiese evitado llevando a la práctica la hermosa idea del Dr. Tolosa Latour de crear sanatorios del embarazo para las mujeres desvalidas que no tuvieran que ir a la maternidad para ocultar el parto, y que éste no se verificase nunca en la soledad y el desamparo*¹³¹⁸.

Carmen de Burgos informe les femmes de la nécessité d'être entourées de personnes compétentes lors des accouchements :

*En la terrible crisis fisiológica que sufre la madre para dar al mundo un nuevo ser necesita estar rodeada de personas competentes, y por lo general recurre a esas charlatanas que se precian de prácticas y entendidas, las cuales, con sus trabajos y brebajes, causan gran número de víctimas entre las madres y entre los recién nacidos*¹³¹⁹.

Car en Espagne, les anciennes coutumes sont encore prégnantes et très souvent les femmes préfèrent faire appel à leurs voisins plutôt qu'aux personnes compétentes :

Esto es un efecto de la ignorancia, pues la Beneficencia municipal y las casas de maternidad no niegan nunca sus socorros, y, sin embargo, las mujeres prefieren a la vecina sabia mejor que a los médicos y las matronas. [...]

¹³¹⁶ *Ibid.*, p. 11.

¹³¹⁷ *Ibid.*

¹³¹⁸ BURGOS, Carmen de, *La protección y la higiene de los niños*, Op., Cit., p. 11.

¹³¹⁹ *Ibid.*, p. 11-12.

*Cuando se recurre a la verdadera ciencia suele ser ya tarde y mueren muchos niños sin haber salido a luz*¹³²⁰.

Carmen de Burgos s'en prend également à celles qu'on appelle les *curanderas* qu'elle accuse d'avortements clandestins, ce qu'elle considère comme des crimes (on ne sait pas très bien si elle est contre l'avortement en général ou contre l'avortement tel qu'il se pratique) : « *Y no es lo peor que estas curanderas se dediquen a ayudar, sino que consagren su ciencia a proporcionar abortivos ; prestándose a toda clase de amaños y crímenes*¹³²¹ ».

Carmen de Burgos lance donc un appel aux autorités pour qu'elles fassent la chasse à ces matrones clandestines : « *El gran número de éstos que se ha descubierto demuestran elocuentemente la vigilancia que debe ejercer la autoridad sobre las matronas clandestinas*¹³²² ».

Carmen de Burgos veut donc inciter les femmes à faire confiance au progrès de la médecine, qui selon elle, est la seule science capable d'éviter la mort des femmes en couche et les décès néonataux.

1.4.3.3. Les enfants illégitimes

Elle aborde un autre point concernant les enfants, celui de ceux nés hors mariage. Selon les statistiques en possession de Carmen de Burgos, il y a plus de morts parmi les enfants illégitimes que les enfants légitimes : « *Las estadísticas acusan un número mayor de defunciones entre los hijos ilegítimos que entre los legítimos*¹³²³ ». Elle accuse l'impossibilité de divorcer d'être à l'origine du problème. Cette absence de loi fait que les hommes ont peur de s'engager dans le mariage : « *Esto tiene varias razones de ser. Las costumbres modernas hacen temer a los hombres un lazo indisoluble que los sujete y les imponga cuidados y obligaciones*¹³²⁴ ». Mais elle précise très vite que si certains

¹³²⁰ *Ibid.*, p. 12.

¹³²¹ *Ibid.*

¹³²² *Ibid.*

¹³²³ *Ibid.*, p. 11.

¹³²⁴ *Ibid.*

hommes ne veulent pas se marier, ils ne renoncent pas pour autant aux femmes, ce qui engendre beaucoup d'enfants illégitimes, de filles mères et de prostitution. Comme nous l'avons vu précédemment, ces femmes abandonnées termineront, pour beaucoup d'entre elles, en prison avec leurs enfants, qui à leur tour finiront pour la plupart en prison :

Por eso muchos renuncian al matrimonio, sin renunciar a la mujer, y la prostitución aumenta y se propaga con mujeres infecundas o madres de ese montón anónimo de niños, lanzados en medio del arroyo como un insulto a las conquistas del progreso ; masa dispuesta al vicio, al crimen y al presidio¹³²⁵.

Elle compare ensuite la situation de la femme mariée à celle de la femme célibataire qui attend un enfant : « *Además existe gran diferencia entre los cuidados, por escasos que sean, de que se rodea la mujer casada durante el embarazo y la intranquilidad moral en que está la soltera, y que sin duda influye en la debilidad adquirida por el feto¹³²⁶* ».

Carmen de Burgos, qui est favorable à la recherche de la paternité, indique preuve à l'appui avec le cas de l'Allemagne, que lorsqu'un pays interdit la recherche de paternité, il y a de nombreux infanticides :

*En los países donde se prohíbe la investigación de la paternidad abundan los infanticidios¹³²⁷.
Alemania, cuyas leyes varían en las distintas regiones, presenta una elocuente prueba, pues en las que se permite la investigación es menor el número de estos crímenes¹³²⁸.*

Elle affirme ainsi que, par conséquent, les législateurs, par manque de décision et de lois favorables à la mère, ont une large part de responsabilités.

La suite de *La protección y la higiene de los niños* est un ensemble de conseils d'hygiène tirés du Docteur Ulecia¹³²⁹ et du Docteur Vergara, comme par exemple :

En los primeros días no ha de descuidarse la faja ni la atención el desprendimiento del cordón umbilical; después se cuidará de que el niño vaya fajado, sin apretarlo y dejarlo reposar largas horas en la camita; el ponerlos

¹³²⁵ *Ibid.*

¹³²⁶ *Ibid.*

¹³²⁷ *Ibid.*

¹³²⁸ *Ibid.*

¹³²⁹ Dr Ulecia, pédiatre espagnol (1850-1912).

*de pie y sentados antes de que sus músculos tengan la fuerza necesaria trae deformaciones y desviaciones funestas*¹³³⁰.

La conclusion du livre, reprend l'ensemble des remarques et conseils de Carmen de Burgos :

- 1º) *Se necesita reglamentar la edad de los matrimonios estableciendo la inspección médica y combatiendo por todos los medios el alcoholismo.*
- 2º) *Proteger a las mujeres durante el embarazo y los primeros meses después de dar a luz, impidiendo que haga trabajos que puedan perjudicarla.*
- 3º) *Establecer la investigación de la paternidad.*
- 4º) *Fundar asilos para las embarazadas.*
- 5º) *Crear escuelas de Maternología y divulgar con cartillas y conferencias los conocimientos higiénicos.*
- 6º) *Proteger a la madre, sea cualquiera su estado y condición, para que pueda criar a su hijo y facilitar los socorros rápidamente.*
- 7º) *Propagar la lactancia materna.*
- 8º) *Establecer un registro de nodrizas.*
- 9º) *Organizar un servicio de médicos inspectores y damas visitadoras para los niños que se dan a criar fuera de casa.*
- 10º) *Reorganizar e inspeccionar las inclusas.*
- 11º) *Multiplicar los Consultorios donde se dé buena leche a los niños y se dirija su lactancia.*
- 12º) *Fomentar la benéfica institución de las Cunas de Jesús.*
- 13º) *Reglamentar el trabajo y el salario de las obreras para que puedan fundar cajas de ahorros.*
- 14º) *Hacer la vacunación obligatorias.*
- 15º) *Prohibir enérgicamente la vagancia y la mendicidad.*
- 16º) *Declarar la enseñanza obligatoria.*
- 17º) *Multiplicar las escuelas haciéndolas higiénicas y educativas, y estableciendo en ellas la gimnasia, los juegos, el canto y la música.*
- 18º) *Hacer respetar las leyes referentes al trabajo de los niños.*
- 19º) *No consentir los niños en los espectáculos públicos que les son perjudiciales.*
- 20º) *Hacer paseos y establecimientos como los *settlemen*, donde se reúna los niños a la salida del colegio, evitando verlos por medio de las calles y plazas públicas.*
- 21º) *Crear colonias de vacaciones suficientes para todos los niños.*
- 22º) *Establecer hospicios marinos, sanatorios y hospitales para niños*¹³³¹.
- 23º) *Tener instituciones que amparen al niño delincuente, y Escuelas de Artes y Oficios reformatorias y colonias agrícolas, en vez de cárceles inmorales y malsanas.*
- 24º) *Establecer tribunales especiales para juzgar los delitos de los niños*¹³³².

¹³³⁰ BURGOS, Carmen de, *La protección y la higiene de los niños*, Op., Cit., p. 13.

¹³³¹ Carmen de Burgos doit avoir en mémoire *el Sanatorio de Santa Clara* fondé en 1897 à Chipiona (Cadix) par le Docteur Toloso Latour.

¹³³² BURGOS, Carmen de, *La protección y la higiene de los niños*, Op., Cit., p. 49-50.

Carmen de Burgos termine son essai en espérant que toutes ses préconisations seront mises un jour en œuvre : « *Tales son en síntesis las conclusiones que podemos sacar de este modesto trabajo; otros lo tratarán con más extensión y brillantez. ¡ Ojalá haya quien lo lleve a la práctica*¹³³³ ! » Elle sera entendue, car l'ensemble de ses conseils seront mis en œuvre à plus ou moins brève échéance.

1.4.4. Le travail

Dans « *La educación de la mujer* », Carmen de Burgos évoque le débat très en vogue alors, notamment durant le congrès pédagogique de 1892¹³³⁴, autour de la question de savoir si une femme doit apprendre un métier autre que celui d'épouse ou mère.

Avant de poursuivre son raisonnement, et afin de ne pas froisser ses lecteurs, elle rappelle à nouveau que le métier principal de la femme est celui d'épouse et mère : « *Esta última es la misión de la mujer, en ello encuentra especial gusto y sus instintos, sus juegos de niña, todo, en fin, la inclina a la vida tranquila y pacífica del hogar, donde ella tiene su trono*¹³³⁵ ».

Néanmoins elle fait remarquer que toutes les femmes ne peuvent se contenter d'être mère au foyer et que, par conséquent, il faudrait donner à celles-ci les moyens de pouvoir gagner leur vie : « *Pero como hay muchas mujeres que por circunstancias especiales se ven obligadas a buscar su sustento y el de sus familias, debe procurarse dar a la mujer una profesión con la que pueda estar en actitud de atender a sus necesidades*¹³³⁶ ». Ceci permettrait aux femmes de ne pas tomber dans la prostitution, ni de se marier pour survivre :

¹³³³ *Ibid.*, p. 50.

¹³³⁴ Le « *Congreso hispano-portugués-americano* » eu lieu à Madrid du 13 au 27 octobre. Une session est entièrement consacrée à l'éducation des femmes, dont le titre est : « *Concepto límites de la educación de la mujer y la aptitud de ésta* ». Concepción Arenal étant malade son discours fut lu. Voici un extrait sur l'aptitude des femmes à exercer différentes professions : « *¡No creemos que puedan fijarse límites a la aptitud de la mujer ni excluirla a priori de ninguna profesión, como no sea la de las armas, que repugna a su naturaleza y ojalá que repugnara a la de los hombres... Sería fuerte cosa que los señoritos respetaran a las mujeres que van a los toros y faltasen a las que entran a las aulas!* ».

¹³³⁵ BURGOS, Carmen, *Educación de la mujer*, Op., Cit., p. 70.

¹³³⁶ *Ibid.*

Con esto se evitaría la desgracia de muchas mujeres, a las que la miseria y las necesidades materiales obligan a ejecutar actos que su razón rechaza; y el gran número de matrimonios que se verifican sin la meditación y desinteresado cariño que un acto tan trascendental requiere: y que gran número de jóvenes den su mano, sin entregar su corazón, al primero que las solicita, con el fin de asegurarse una posición que no pueden conseguir por otro medio, por aquello de que la mujer no tiene más carrera que el matrimonio¹³³⁷.

Lorsque Carmen de Burgos publie ses premiers essais la situation est la suivante : Les femmes travaillent dans les champs, dans les usines, notamment de textile et du tabac, et un grand nombre comme domestiques.

Il ne faut pas non plus oublier un nombre croissant de prostituées qui travaillent dans des maisons closes ou dans la rue, ainsi que les religieuses qui travaillent dans les couvents.

Dans les classes moyennes on retrouve les femmes dans les métiers de gouvernante ou d'institutrice qui sont le prolongement du rôle social de la mère. Certaines commencent à travailler dans les officines et commerces.

Dans les milieux aisés, hormis celles qui ont fait des études universitaires, les femmes ont des activités de création, telles que l'écriture, la peinture ou la musique. Ces activités sont tolérées à condition que la femme ne veuille pas gagner sa vie avec, car c'est dans ces milieux que le travail féminin est le plus mal perçu puisqu'il ne représente pas une nécessité absolue. Ce sont néanmoins ces femmes qui tenteront de faire changer les choses car la plupart sont instruites et ont soif d'indépendance.

Comme nous l'avons rappelé dans l'introduction, en 1900, la femme qui travaille est encore peu protégée, car l'Etat n'interviendra dans la législation ouvrière qu'à partir de la loi du 13 mars 1900¹³³⁸. Cette loi limitera la journée de travail des enfants et des femmes dans les usines et prendra en compte la grossesse de la femme.

¹³³⁷ *Ibid.*

¹³³⁸ *Gaceta de Madrid*, 14/03/1900 p. 875-876.

2. Carmen de Burgos conférencière

En 1905, le nom de Carmen de Burgos (et surtout son nom de plume Colombine), commence à être célèbre, notamment à cause de l'audacieuse enquête sur le divorce que nous avons analysée ci-avant. 1905 est pour Carmen de Burgos une année riche en conférences :

- « *La mujer en el periodismo* » faite à la *Junta de Mujeres de la Unión Iberoamericana*¹³³⁹, calle de Alcalá à Madrid.

- « *La mujer en la sociedad* » au *Centro Alcarreño* de Madrid.

- « *La resurrección de Don Quijote* », discours prononcé au *Paraninfo de la Universidad Central* de Madrid à l'occasion de la commémoration, organisée par la « *Unión Iberoamericana* », de la publication du premier livre du Quichotte. Etaient présents dans la salle des sénateurs, écrivains, députés, artistes, industriels, journalistes, ainsi que de nombreuses femmes issues de la noblesse, de la littérature et de l'enseignement. Pardo Bazán y lut également un discours¹³⁴⁰.

Ces trois conférences ont fait l'objet d'une publication¹³⁴¹ mais nous ne les avons pas localisées. Nous avons néanmoins retrouvé un commentaire de la conférence « *La mujer en el periodismo* » dans *El Radical*¹³⁴² du 18 juin 1905. Nous apprenons que Carmen de Burgos a évoqué la condition des femmes journalistes en Angleterre, en Italie, en France, au Portugal, en Amérique Latine, ainsi qu'en Espagne. Mais elle a également évoqué la mission de la femme qu'elle envisage dans différentes sphères, traditionnelle comme le foyer, mais également dans la sphère publique : l'enseignement, la politique et la société en général. Nous apprenons également que cette conférence était présidée par la Marquesa de Ayerbe et par Rodríguez Sampedro¹³⁴³. Nous nous intéresserons ici

¹³³⁹ L'écrivaine féministe Concepción Jimeno de Flaquer (1850-1919) est la vice-présidente de la Junta.

¹³⁴⁰ SAWA, Miguel et BECERRA, Pablo, *Crónica del Centenario del Quijote*, Tipogr. De Antonio Marzo, Madrid, 1905, p. 275-276.

¹³⁴¹ Les trois conférences sont mentionnées page 4 de *La mujer en España* dans « *obras publicadas por Carmen de Burgos Seguí* ».

¹³⁴² Journal républicain d'Almería.

¹³⁴³ Ministre qui va suspendre Carmen de Burgos de son poste d'enseignante à Madrid le 13/03/1907 et à qui elle dédiera son livre en 1909 *Los Inadaptados*. Ministre de l'Instruction Publique du 25/01/1907 au 21/10/1909.

à trois conférences : celle faite à Rome en 1906, celle de Valence en 1907 et celle de Bilbao en 1911.

2.1. La Conférence de Rome

Le 10 juillet 1905, Carmen de Burgos sollicite une bourse d'études à l'étranger (elle se rendra effectivement en France, en Italie et en Suisse) auprès de *La Junta de Ampliación de estudios*, via la directrice de *la Escuela Normal Central*. Celle-ci lui sera accordée sans problème, car Carmen de Burgos sera la seule à en faire la demande cette année-là. Son voyage dure du 1er octobre 1905 au 30 septembre 1906. Comme nous l'avons vu dans la première partie elle a écrit de nombreux articles de journaux tout au long de ses voyages. Elle écrit également un livre en 1906 intitulé *Por Europa*¹³⁴⁴, fruit de ses voyages, et publie quelques années plus tard dans la *Gaceta de Madrid* du 29 janvier 1910 son sujet d'étude : *Memoria correspondiente al curso de amplificación de Estudios en el Extranjero realizados por la autora desde 1er de octubre de 1905 a 30 de septiembre de 1906*¹³⁴⁵.

C'est au cours de ce long voyage qu'elle est invitée à Rome pour faire une conférence sur la femme espagnole. En effet, après son voyage en France, Carmen de Burgos arrive en Italie début 1906. Elle visite d'abord Gènes, Pise, Liorna, l'île d'Elbe, Naples, Le Vésuve, Pompéi, avant d'arriver début avril à Rome où elle est accueillie chaleureusement, notamment grâce à Arturo Mattei, journaliste italien correspondant de *l'Heraldo* en Italie, à qui elle dédie son livre *La mujer en España*.

Le 28 avril 1906, Carmen de Burgos est invitée, en tant que célèbre rédactrice de *Heraldo de Madrid*, mais également pour ses prises de positions courageuses sur la position des femmes dans la société, par *La Asociación de la Prensa italiana* pour donner une conférence sur la condition de la femme en Espagne. Elle tient sa conférence en présence de nombreuses personnalités, notamment le Consul d'Espagne, des représentants des deux ambassades espagnoles M. Multedo et P. Solar, du directeur

¹³⁴⁴ BURGOS, Carmen de, *Por Europa*, Casa Ed. Maucci, Barcelone, 1906.

¹³⁴⁵ NÚÑEZ REY, *Op. Cit.*, p. 160.

de la *Academia de Bellas artes de España* José Benlliure¹³⁴⁶, du président de la *Asociación de la Prensa italiana*, don Salvador Bargilai, chef du groupe républicain au Parlement, une grande partie de la Colonie espagnole, des congressistes de la *Unión Postal de la América Latina* et du *Congreso de Química español*, le Prince Wirniewty, son amie Concepción Jimeno de Flaquer, ainsi que sa propre fille María Álvarez de Burgos âgée de 10 ans. Toutes ces personnalités seront mentionnées dans l'*Apéndice* situé en deuxième partie du livre à partir de la page 49, à travers les extraits de journaux commentant la conférence de Carmen de Burgos.

Etant donné l'assistance, Carmen de Burgos se devait d'être prudente, aussi bien dans sa présentation de la femme espagnole, que dans ses revendications féministes et sociales. Dans son livre *Por Europa*, elle avouera n'avoir pas dit toute la vérité :

*Claro es que, por patriotismo, no dije la verdad, y me guardé muy bien de hablar de la estupidez de las señoras de Carrión de los Condes coligadas contra la prensa liberal, y de muchas damas aristocráticas que censuran esta "mala prensa"*¹³⁴⁷.

Ce n'est pourtant, pas ce qu'elle déclara alors : « *Yo no puedo por mi exagerado patriotismo ocultar defectos cuando se espera oír la verdad de mis labios*¹³⁴⁸. » Sa conférence remporta un grand succès dont la presse italienne se fit l'écho, avec des répercussions dans la presse française et anglaise. Diverses organisations féministes adresseront à Carmen de Burgos des télégrammes de félicitations.

Cette conférence sera éditée en 1906 par les Editions Sempere à Valence. Ce sera la première œuvre personnelle que Carmen de Burgos publiera chez Sempere. Elle n'avait jusqu'à présent publié que des traductions, dont la célèbre *La inferioridad mental de la mujer* de Moebius que nous avons étudiée dans la première partie de cette étude.

Carmen de Burgos publiera également sa conférence de Rome dans la revue *Arcoiris Sevilla (Revista literaria de Artes, ciencias, labores y salones)* en 1907. Il existe encore quelques exemplaires de cette revue à l'hémérothèque municipale de Madrid. Nous

¹³⁴⁶ José Benlliure, peintre espagnol (1855-1937), directeur de *Bellas Artes* à Rome depuis 1901 et frère du célèbre sculpteur Mariano Benlliure.

¹³⁴⁷ BURGOS, Carmen de, *Por Europa*, *Op. Cit.*, p. 343.

¹³⁴⁸ BURGOS, Carmen de, *La mujer en España*, Sempere y compañía Editores, Valencia, 1906, p. 9 – (Ouvrage de référence).

pouvons lire des parties de sa conférence dans deux numéros : Año II n° 10 et n° 16, la suite de la conférence se trouvant dans des numéros ayant disparu.

Avant de se présenter et rappeler le thème de la conférence, Carmen de Burgos qui connaît les usages du monde et les techniques de communication, commence par faire l'éloge de l'Italie et de la *Asociación de la Prensa Italiana*, en des termes très flatteurs :

Ha sido siempre Italia la tierra de mis ensueños, el nombre que acaricié desde de la cuna en mis anhelos de arte, el que hizo latir mi corazón con su poesía [...] Después de recorrer sus diversas regiones, donde se hallan esparcidas las flores del arte y el aroma de los recuerdos, llego a Roma, la ciudad augusta, la que legisló un día sobre todas las naciones. [...] Es en Italia, en Roma, donde la « Asociación de la Prensa Italiana » dispensa esta cariñosa acogida a la periodista extranjera. (p. 7-8)

Elle passe ensuite à sa propre présentation :

[...] la periodista extranjera, quien llega [...] sin querer hacer valer ningún título académico adquirido en su país con el trabajo y el estudio. Sola, con una pluma en la mano y algunos centenares de artículos publicados en una obscura labor diaria, sin otra gloria que la de no plegarse nunca a exigencias y convencionalismos, y expresar siempre con leal sinceridad lo que le ordena la conciencia (p. 8).

A en juger par le commentaire inclus dans l'édition, le public réagit favorablement à sa présentation : « *bien, muy bien* ». (p. 8) Carmen de Burgos rappelle ensuite le thème de la conférence, « *La mujer en España* », et dit avoir dû la préparer dans la précipitation: « *El tema de esta conferencia, preparada con más precipitación que la importancia del lugar donde se pronuncia requiere es, "La mujer en España".* » (p. 8), ce qui est fort possible car sa conférence ne semble pas très structurée. Le thème de la conférence est très large, ce qui équivaut à donner carte blanche à Carmen de Burgos pour traiter les sujets qui la préoccupent constamment en ce début de XX^{ème} siècle. Pour traiter le sujet, Carmen de Burgos fait appel à ses compétences pédagogiques. Cela se perçoit à travers le terme « *estudio* » qu'elle emploie à deux reprises : « *Lo primero para el estudio de un pueblo es conocer sus costumbres y su carácter. Por eso examinar la situación de la mujer en España es difícil, porque es un estudio complejo.* » (p. 8).

A cette époque, aussi bien en Espagne qu'en Italie, les us et coutumes (et certaines lois) étaient encore différents d'une région à une autre, c'est la raison pour laquelle Carmen de Burgos choisit de présenter la femme espagnole selon les particularités de sa région : « *Lo primero para el estudio de un pueblo es conocer sus costumbres y su carácter* » (p. 8). Nous notons que Carmen de Burgos ne citera que quelques régions : L'Andalousie, l'Aragon, la Catalogne, le Pays basque, la Cantabrie, la région de Valence, la Galice et les Asturies, et n'aura qu'une seule phrase pour l'Extrémadure : « *las mujeres de Extremadura, desgarrándose las carnes entre los ásperos bosques de encinas* » (p. 17). Les grandes absentes sont notamment la Castille, les îles (Baléares et Canaries), ainsi que les colonies (Melilla, Ceuta). Nous aurons donc une présentation partielle de la femme espagnole péninsulaire. La plupart des régions (hormis l'Andalousie) citées par Carmen de Burgos sont connues pour leurs activités industrielles qui fournissent du travail aux hommes, mais également aux femmes, dans le secteur secondaire, et qui sont souvent des laboratoires sociaux. Les villes portuaires, comme Barcelone, Cadix, Valence étaient également des villes plus progressistes car les idées nouvelles arrivaient encore souvent par la mer.

A la lecture de la conférence, nous pouvons remarquer que Carmen de Burgos entérine la théorie selon laquelle toutes les femmes d'un espace géographique déterminé présentent des traits de caractère semblables. Elle s'avoue en revanche beaucoup plus sceptique en ce qui concerne l'influence des classes sociales sur les caractères. : « *Y ahora, para mayor claridad, tengo que hacer una división en clases. ¡Yo que desearía borrar este concepto de la mente humana!* » (p. 10).

2.1.1. Caractéristiques régionales des Espagnoles

Carmen de Burgos présente les traits, spécifiques selon les différentes régions, des femmes appartenant aux classes populaires et commence par ce qu'elle juge commun à toutes : « *Es triste la vida de la mujer del pueblo en España. Está sujeta a los trabajos más duros de la agricultura, de la servidumbre y de la industria, que varía de región a región como el carácter y las costumbres* » (p. 10). La première région qu'elle envisage est la sienne : l'Andalousie. Elle n'hésite pas à adopter les clichés habituellement

utilisés pour définir les Andalous et accuse, comme elle le fera également à travers sa littérature, l’empreinte du passé arabe de l’Andalousie d’être responsable des défauts qu’elle attribue aux habitantes :

Las andaluzas son alegres, ligeras y algo indolentes; conservan mucho de la negligencia árabe; sentarse a tomar el sol en las horas de descanso es el más grato de sus placeres; viven resignadas con su suerte, con una especie de fatalismo morisco y una inconsciencia de sus derechos que no las invita a la rebeldía. (p. 10)

Elle affirme toutefois vouloir rétablir la vérité sur la réalité de l’Andalousie qui est, selon elle très éloignée de l’Andalousie d’opérette¹³⁴⁹ souvent décrite dans les arts. Elle loue, en revanche, la lucidité de Blasco Ibañez, dans son roman *La Bodega*¹³⁵⁰: « *Blasco Ibañez, nuestro gran novelista, al que se llama el Zola español, ha pintado un hermoso cuadro de las miserias de Andalucía en su libro de rebelión La Bodega.* » (p. 10)

Parler de l’Andalousie rurale permet à Carmen de Burgos d’outrepasser le sujet de la conférence et de dénoncer le problème de la mauvaise répartition des terres qui produit la misère du peuple : « *Su desgracia consiste en el mal reparto de la propiedad, en las grandes heredades pertenecientes a un solo amo, que deja parte de ellas sin explotar, mientras los braceros perecen de hambre o emigran en busca de trabajo.* » (p. 11-12)

Elle présente ensuite ce qui, selon elle, contribue à maintenir les Andalouses dans l’ignorance et éloignées du progrès :

Los caseríos diseminados acá y allá dificultan la escuela; existe un alejamiento del mundo que hace pasar años sin ver una cara nueva; se vive de un modo primitivo, rutinario, con un corto número de ideas, aferradas a la tradición, hasta el punto de rechazar los adelantos modernos y labrar la tierra con el antiguo arado fenicio. (p. 12)

Elle accuse l’absence d’éducation :

Crece la niña libremente en este medio como flor salvaje, la naturaleza entrega a sí misma, y desde pequeña ayuda ya en las tareas de los

¹³⁴⁹ *Carmen* de Prosper Mérimée (1847) mis en opéra par Bizet (1875).

¹³⁵⁰ Roman écrit en 1905.

padres; trae la hierba sobre la espalda, acarrea el agua y vive con la hermosa tranquilidad de un animalillo nacido en la casa. (p. 12)

Elle se livre ensuite à une attaque en règle de la vie qui attend ces femmes une fois mariées :

Casadas, terminado el reino efímero de su juventud, se convierten en siervas del marido; ellas van al monte a arrancar el cogollo y el esparto, hacen la siega, labran la tierra, trillan la mies en la era y hasta se levantan a media noche a dar el pienso a los pares de la labranza, mientras el esposo queda en el lecho. (p. 12-13)

Comme le font d'autres féministes, elle critique le comportement des hommes, même pauvres :

Es común ver en los caminos el padre subido en una mula, mientras la mujer y los chiquillos siguen detrás a pies. Se cree que el hombre para mostrar su fuerza y ser varonil ha de ser despótico y hacer sentir siempre que es el amo y el señor. Hay algo de feudatario en toda familia andaluza. (p. 13)

Pour Carmen de Burgos, la fête (« *la juerga* ») est le plus grand ennemi de la femme andalouse, car celle-ci mène les hommes, du laboureur au « *señorito* », à l'alcoolisme. Elle ne développe pas alors sa présentation du « *señorito* » car c'est hors sujet mais elle le fera à travers la littérature, notamment en 1923 dans *La Malcasada*.

Poursuivant sa présentation des caractères régionaux, et en bonne adepte du naturalisme, Carmen de Burgos explique le caractère des Aragonaises par la rudesse du climat: « *En Aragón la mujer es más enérgica que la andaluza, el clima es más duro. [...] su carácter es más grave y reconcentrado que el de la andaluza, y al mismo tiempo más activo y emprendedor* » (p. 13-14), et leur plus grande sociabilité par la densité de la population : « [...] *los caserios están más unidos, es mayor la sociabilidad.* » (p. 13)

Elle évoque ensuite la situation économique de l'Aragon et ses effets positifs pour les femmes : « [...] *y la industria, más desarrollada, ofrece amplio campo a la actividad femenina. [...] Fuertes y decididas, las aragonesas desempeñan también los rudos trabajos campestres* » (p. 13-14).

Continuant sa série de clichés, Carmen de Burgos définit les Catalanes : « [...] *las catalanas son inteligentes, hacendosas; tienen espíritu cosmopolita, deseo de instruirse; son activas y, ¿por qué no decirlo? Creo que la más cultas de España.* » (p. 14)

Pour elle, les Catalanes sont de bonnes ouvrières. Elles connaissent bien le travail de l'industrie textile. C'est, d'après Carmen de Burgos, peut-être une des raisons de la prospérité économique de la Catalogne, qui possède une industrie textile capable de concurrencer les meilleures industries anglaises. Les nombreuses entreprises textiles catalanes donnent du travail à un nombre important de Catalanes¹³⁵¹. Toujours selon Carmen de Burgos, le sort de ces ouvrières du textile est meilleur que celui des ouvrières des autres régions d'Espagne :

“Saben hilar la lana”. Por esto, sin duda, es Cataluña la región la más floreciente de España; en ella la mujer encuentra ocupación en las industrias, muy desarrolladas, y su suerte es mejor que en las otras provincias. Las fábricas de tejidos, capaces de competir con las mejores de Inglaterra, dan trabajo a muchos millares de obreras. (p. 14)

Effectivement, selon les sources de *l'Instituto de Reformas Sociales*, une ouvrière du textile (dans les années 1914-1925) gagnait à Barcelone 3.5 pesetas par jour, alors qu'à Salamanque elle n'en gagnait que 0.5¹³⁵². Néanmoins, d'après José Prat¹³⁵³, contemporain de Carmen de Burgos, le sort des ouvrières n'était pas du tout enviable¹³⁵⁴.

Carmen de Burgos présente ensuite le Pays Basque comme un pays primitif, réfractaire au progrès, où les habitants sont très conservateurs, ce qui explique la condition des femmes, selon elle :

¹³⁵¹ Selon Marta BIZCARRONDO, après 1914, dans la province de Barcelone, les ouvrières représentaient 30 % de la population ouvrière. BIZCARRONDO, Marta, « *los orígenes del feminismo socialista en España* » in *Femmes et démocratie : les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, BARRACHINA, Marie-Aline, Editions Sedes-CNED, 2007, p. 51.

¹³⁵² CAPEL, Rosa Maria, *El trabajo y la educación de la mujer en España (1900-1930)*, op. cit. p. 146.

¹³⁵³ José Prat, journaliste anarchiste espagnol (1867-1932).

¹³⁵⁴ « *Y allí cose, y allí teje, y allí sufre, y allí se agosta, y allí suda sangre y agua, debilitando su organismo durante diez o más horas del día para aportar al término de la semana unas monedas que casi siempre no son suficientes para pagar al médico y al boticario que facilitan la curación de enfermedades contraídas en el trabajo* » Conferencia leída en el “Centro Obrero” de Barcelona los días 18 y 24 de octubre de 1903, in NASH, Mary, *Mujer, Familia y Trabajo en España, 1875-1936*, Anthropos Editorial del hombre, Barcelona, 1983, p. 83.

Aptas para los trabajos corporales, fuertes y varoniles, desempeñan los más rudos oficios, trabajan en las minas y en algunos pueblos del litoral ayudan a los hombres en las tareas de la pesca. El pequeño pueblecito de Pasajes es celebre entre los de España por sus bateleras. [...] (p. 15)

La ville de Santander en Cantabrie était connue pour être la destination touristique de l'aristocratie et de la bourgeoisie, or Carmen de Burgos choisit de présenter l'envers du décor de la station balnéaire : « *En Santander he visto mujeres empleadas en acarrear objetos pesados y trabajos de gran fuerza, tales como la carga y la descarga de los buques en el puerto.* » (p. 15)

La Galice et les Asturies sont deux régions éloignées du centre administratif, disposant de peu de moyens de communication, ce qui leur a permis, toujours selon Carmen de Burgos, de conserver leurs caractères authentiques. Voici comment elle évoque les Galiciennes et les Asturiennes :

Sus mujeres presentan el tipo de mayor fuerza física de toda España. Criadas en el seno de la Naturaleza, analfabetas, hermosas, fuertes, con mejillas donde se ostentan los colores de las frutas jugosas y el aterciopelado del melocotón madura, se explota su sencillez primitiva para sacarlas de sus campos y llevarlas de nodrizas de todos los hijos de los ricos. Es la sangre gallega la que sostiene mucha degenerada sangre azul. [...] Decir gallega o asturiana es España es sinónimo de fuerza no de falta de inteligencia, como se ha creído a veces. (p. 15 à 16)

Les femmes de la région de Valence semblent être les femmes idéales à ses yeux :

Las huertanas de Valencia son una visión de luz y de color, mujeres bellísimas como las catalanas, fuertes como las gallegas, apasionadas como las andaluzas; parece que el hada protectora de su región (que es hoy por sus artistas la Florencia de España) puso en su canastilla de nacimiento las gracias y los dones recogidos entre todas las otras comarcas. (p. 16-17)

Les Valenciennes n'ont pas que des qualités physiques : « *Las mujeres valencianas son de un espíritu libre y saben infundirlo en sus hijos* » (p. 17). Le sens de cette phrase s'éclaire si l'on admet que Carmen de Burgos fait allusion à l'un des plus célèbres enfants de la région : Blasco Ibañez. Il ne fait aucun doute que Carmen de Burgos

appréciait beaucoup la région de Valence. Fin mai 1907 dans son premier discours prononcé à Valence pour « *la fiesta de la Rialla* » elle dira :

[...] *esta ciudad es para mí algo muy grande, muy querida: mi verdadera patria, puesto que tengo por muy secundario el lugar en que se ha nacido si en él no se han despertado los ideales que son la vida del espíritu, y estos nacieron para mí en Valencia*¹³⁵⁵.

Après cette présentation régionale, Carmen de Burgos passe à une étude des différentes classes sociales.

2.1.2. Condition féminine et classe sociale

2.1.2.1. La femme dans le monde rural

Contre l'idée reçue selon laquelle la misère du monde rurale est due à la pauvreté de la terre, Carmen de Burgos affirme : « [...] *nuestro suelo es hermoso en toda España, que presenta medios de vida, que sería fácil hacerla cómoda, agradable, amena, para la clase agrícola, con un pequeñísimo esfuerzo.* » (p.18). Et elle ajoute que l'on pourrait développer certaines activités dérivées du monde agricole : « [...] *la jardinería, ornamentación, cultivo de plantas medicinales, avicultura, sericultura, apicultura, lechería y otras muchas.* » (p. 18), ce qui présenterait des avantages pas seulement économiques: « *Las jóvenes campesinas de todas las regiones se disgustan de la monotonía de su vida, sienten el deseo de dejar la aldea, ir a las ciudades, centros de luz que las atraen, y vienen a aumentar los ejércitos de la miseria o del vicio.* » (p. 19)

On voit comment Carmen de Burgos parvient à critiquer la situation de l'Espagne, et en particulier le sort réservé aux femmes, tout en semblant vanter les charmes de son pays et de ses habitants. Elle suggère, comme dans ses essais, que l'éducation serait le vrai remède :

¹³⁵⁵ *El Pueblo*, 27/05/1907.

La Junta de señoras de la Unión Ibero Americana, presidida por la Excelentísima Sra. Marquesa de Ayerbe¹³⁵⁶, y de la que es Presidenta Honoraria S.M. la Reina madre, se propone también fundar en España escuelas de Agricultura, como he visto una cerca de Milán. (p. 19)

Carmen de Burgos en profite pour glisser qu'elle est à l'origine de cette idée :

Me cabe el honor de haber iniciado este pensamiento en tan importante sociedad, de las que formo parte, y en la cual se mezclan los títulos más preclaros de la grandeza de España con los de las intelectuales y las obreras del progreso. (p. 19)

Elle profite également de l'occasion pour faire de la propagande pour *La Junta de señoras de la Unión Ibero Americana* en montrant que l'union fait la force : « *Es hermoso, señoras, este ejemplo de democracia que dan las mujeres españolas unidas para mejorar la suerte de sus hermanos* » (p. 19).

Les propositions de Carmen de Burgos en matière d'éducation n'ont rien de révolutionnaire : « *La hija del aldeano debe recibir una instrucción a la vez técnica e industrial ; la hija del rico hacendado necesita cultura para dirigir su casa y ser compañera del padre, el hermano o el esposo en la vida comercial y rural.* » (p. 20), ainsi chacune restera à sa place, dans tous les sens du terme :

Es de una gran importancia que la campesina se aficione a la vida de la agricultura y no venga a las ciudades a empeorar la suerte de las obreras, agravando también la suya, porque no es la más temible competencia la que el hombre hace a la mujer, sino la que se hacen ellas mismas. (p. 20)

Cette dernière remarque permet à Carmen de Burgos de faire une transition pour introduire la condition ouvrière.

¹³⁵⁶ María Vinyals y Ferrés connue sous le nom de Marquesa de Ayerbe, surnommée la Marquesa roja pour ses idées progressistes. (1875-1940) Féministe galicienne. Elle adressera un télégramme à Carmen de Burgos avant sa conférence à Rome. Carmen de Burgos le lira, avec d'autres, à la fin de sa conférence. (p. 51).

2.1.2.2. Les ouvrières

Carmen de Burgos dénonce les mauvaises conditions de travail, ainsi que le manque de solidarité et d'engagement des ouvrières. Elle explique également à son public le mode d'attribution des salaires féminins, à savoir que le salaire de la femme ne dépend pas de la qualité de son travail, mais de sa condition familiale. Elle critique la concurrence déloyale faite par les petites bourgeoises vivant dans un relatif besoin et prêche en faveur de l'union entre toutes les travailleuses :

Mientras que la obrera sin familia trabaja para ganar dos pesetas al día, la casada o la soltera hacen la misma labor por una peseta; pero no piensan que si un día huérfanas o viudas necesitan ganar el sustento, han perjudicado sus intereses. Es difícil hacerles comprender que el porvenir depende de la unión y la competencia es perjudicial siempre. No entienden que la causa de las obreras es una. (p. 20-21).

Elle cite d'ailleurs l'existence de quelques associations (*gremios*) de couturières ou de bonnes. Mais selon Carmen de Burgos, ces « *gremios* » n'obtiennent pas pour l'instant de bons résultats, car il y a un malentendu sur l'objectif à atteindre et la manière d'y parvenir :

Empiezan ya a fundarse sociedades obreras mixtas o de mujeres solas. Las modistas, las criadas y algunas otras están unidas en gremios, pero aún no alcanzan resultados prácticos, porque predomina un mal entendido radicalismo, un deseo de invertir los términos de la sociedad actual, la utopía de una vida sin trabajo, y no es este el camino de ir ganando poco a poco el terreno de las reivindicaciones en una evolución natural y justa. (p. 21)

On remarquera le caractère très traditionnaliste de certains arguments de Carmen de Burgos. Elle affirme ainsi comprendre que l'incorporation de la femme au monde du travail peut ne pas être vue comme un progrès, mais plutôt comme un retour en arrière : « *Yo entiendo que la participación de la mujer en el trabajo no es un progreso de las sociedades, sino un retroceso.* » (p. 21). Selon elle, idéalement un homme devrait gagner suffisamment pour entretenir sa famille, et la femme mariée ne devrait s'occuper que de son foyer. Et elle ajoute que le travail salarié de la femme mariée devrait être un complément de salaire pour aider sa famille, et que celle-ci ne devrait jamais exercer une profession au détriment de ses devoirs de mère. Elle défend donc le modèle social traditionnel mais introduit une réserve. Ce modèle ne peut se concevoir que dans une

société parfaite où les salaires des ouvriers est suffisant, ce qui n'est pas le cas de l'Espagne de ce début du XX^{ème} siècle :

En una sociedad perfecta, donde exista la buena distribución del trabajo, a la mujer le estaría sólo encomendado el de la guardia del hogar, no el de las oficinas ni las fábricas.

El trabajo de la mujer casada debería ser siempre sólo para ayudar a la familia, nunca con detrimento de sus deberes de madre; entre el esposo y ella ganan menos que ganaría él solo en otras condiciones, sin contar con que los gastos son mayores cuando el cuidado de ganar impide administrar lo ganado.
(p. 21)

Carmen de Burgos cite, sans le nommer, un écrivain anglais qui déplore l'obligation de travailler pour une mère de famille : « *Pienso que es una vergüenza para la humanidad ver a la mujer casada levantar del lecho a sus hijos para enviarlos a la escuela o dejarlos al cuidado de una vecina complaciente mientras ella va a la fábrica o al taller* ». (p. 22-23)

En écho à la citation de l'écrivain anglais, elle poursuit son discours en décrivant les mauvaises conditions de travail de l'ouvrière et leurs répercussions dans sa vie et celle de ses enfants. Elle montre ainsi que la femme ouvrière travaille, non pas par goût, mais parce qu'il s'agit d'un besoin vital. Pour ces raisons, il devient urgent d'améliorer les conditions de travail de la femme ; d'une part pour son bien, mais également pour celui de sa famille et de l'humanité.

Elle expose les conditions de travail catastrophiques subies par les ouvrières en Espagne:

Existen en España obreras que trabajan en su casa y otras que hacen la labor en los talleres. Si se establece entre ellas un paralelo, la ventaja de ganar está de parte de las últimas, que no pierden el tiempo de un modo inevitable en los cuidados domésticos. Pero en cambio tienen mayores gastos, abandonan el hogar y arruinan la salud.

[...] *El taller mata a las mujeres: generalmente son locales malsanos y están sujetas a una excesivo trabajo, que engendra la neurastenia.* (p. 22)

Elle dénonce particulièrement l'absence de protection de la maternité : « *Es tristísimo ver a las obreras asistir a los talleres en vísperas de un alumbramiento y acudir a ellos a los pocos días de la maternidad, dejando el hijo abandonado en manos extrañas. No*

tenemos aún ni leyes ni asociaciones que favorezcan a las madres.» (p. 22). Elle oppose alors la situation dans d'autres pays européens :

En Suiza, Alemania, Austria, Bélgica, Holanda, Noruega y Portugal existen leyes que hacen obligatorio el descanso de la mujer algunas semanas después del alumbramiento. Esto ya es un progreso, pero aún no se exige en ninguna parte el necesario descanso antes de la maternidad. (p. 23)

Les propos de Carmen de Burgos sur la maternité ne sont pas tout à fait exacts. Il existe bien en Espagne une loi de protection de la mère, celle du 13 mars 1900, et le règlement du 13 novembre 1900¹³⁵⁷, mais la plupart des femmes les rejetaient car elles n'étaient pas accompagnées de mesures salariales. Il faudra attendre le décret royal du 22 mars 1929 pour qu'une assurance maternité soit enfin créée, mais elle ne sera pas appliquée avant le 29 janvier 1930¹³⁵⁸, jour où le dictateur Miguel Primo de Rivera démissionnera.

Carmen de Burgos expose ensuite la situation de la mère célibataire :

Se nota esta falta de protección doblemente cuando se trata de una madre soltera. Las estadísticas acusan mayor mortalidad de los hijos naturales que de los legítimos, porque existe gran diferencia entre los cuidados de los que se rodea la mujer casada, por escasos que sean, y la intranquilidad moral de la soltera. (p. 22)

Elle expose également les conséquences de l'abandon dans lequel se trouvent ces mères célibataires : « *Como en todos países donde se prohíbe la investigación de la paternidad, suele haber infanticidios, y ya se trata de crear sanatorios para las desdichadas que huyen de las casas de Maternidad y de las casas de expósitos.* » (p. 22) Mais ce sont les mauvaises conditions de travail qu'elle accuse surtout :—« *Pero el mayor infanticidio, como decía antes, son las condiciones en que trabaja la obrera en los talleres, obligada a estar de pie largas horas, en oficios penosos y posturas molestas.* » (p. 23). Et elle reprend les arguments de ceux qui sont opposés au travail des couturières: « *La costura en máquina causa numerosas víctimas y es origen de*

¹³⁵⁷ Articles 9 à 13 de la loi du 13/03/1900 et article 18 du règlement du 13/11/1900 « Art. 18 : *Las mujeres que hayan entrado en el octavo mes de embarazo podrán solicitar del patrono el cese en el trabajo, teniendo derecho a que se les reserve el puesto que ocupaban hasta seis semanas después del alumbramiento* », NASH, Mary, *Mujer, familia y trabajo en España, 1875-1936*, Anthropos Editorial del hombre, Barcelona, 1983, p. 376.

¹³⁵⁸ CUESTA, Josefina, « *Hacia el seguro de maternidad: la situación de la mujer obrera en los años veinte* » in BARRRACHINA, Marie-Aline, *Femmes et démocratie : les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Editions Sedes, CNED, 2007, p. 67.

debilidad y defectos en los pobres seres que en condiciones tan tristes vienen a pedir su parte en los dolores de la humanidad. » (p. 23)

Carmen de Burgos poursuit son discours en dénonçant le contraste qui existe entre le sort des ouvriers et celui des ouvrières et fait l'apologie de ceux qui œuvrent pour une prise de conscience :

El progreso de los obreros en España es rapidísimo. Han comprendido que necesitan instruirse; leen, estudian y trabajan.

Algunas casas editoriales, como la de don Francisco Sempere, de Valencia, popularizan en tomos económicos todas las joyas del pensamiento humano: gracias a esto nuestros obreros se familiarizan con todos los grandes filósofos y artistas del mundo. Pérez Galdós y Blasco Ibañez hacen una labor fecunda enseñando derechos y deberes, al mismo tiempo que despiertan la conciencia y la dignidad; la prensa ayuda con energía a la difusión de la cultura con artículos notabilísimos de apóstoles del progreso, que luchan a la descubierta, tales como José Ferrándiz, Luis Morote¹³⁵⁹, José Nogales¹³⁶⁰, Antonio Zozaya¹³⁶¹ et Joaquin Dicenta¹³⁶². (p. 23)

On peut cependant remarquer que, soit parce qu'elle n'ose pas prendre des positions marquées politiquement à gauche devant son auditoire, soit parce que ses idées sur la question sont encore très confuses, elle reprend à son compte toutes les affirmations sur les conséquences catastrophiques qu'aurait le travail féminin sur la vie familiale :

Pero la obrera, con la doble ocupación del trabajo y el hogar; no sigue al hombre en la cultura, y la ilustración de su compañero la aleja de él, queda más sola, más aislada.

Se ve que muchos obreros acuden a la taberna, pero no se ve que el plato mal guisado que allí le sirven, la mesa poco limpia y la conversación de los camaradas, son superiores para ellos a la casa sombría, el potaje sin variación, la acritud constante de la mujer, amargada por el trabajo, y el llanto o las impertinencias de los hijos mal educados. (p. 24)

¹³⁵⁹ Luis Morote, écrivain, journaliste et député républicain espagnol anticlérical (1862-1913). Elève de Francisco Giner de los Ríos et Gumersindo de Azcarate. Il est un des premiers à introduire les thèses sur la criminalité de Lombroso. Ami de Blasco Ibañez et Carmen de Burgos, il introduit en 1906/1907 « *la ley del perdón* » comme nous l'avons vu dans notre étude sur le journalisme.

¹³⁶⁰ José Nogales, journaliste et écrivain espagnol (1860-1908). Il écrivit dans de nombreux journaux dont *El álbum Ibero-americano* de Jimeno de Flaquer.

¹³⁶¹ Antonio Zozaya, juriste, écrivain et journaliste (*El Liberal*, *La libertad*) espagnol (1859-1943). Disciple de Francisco Giner de los Ríos, Salmerón et Gumersindo de Azcarate. Il s'exilera au Mexique en 1939.

¹³⁶² Joaquin Dicenta, journaliste (*El liberal*) et dramaturge espagnol (1862-1917). Il est influencé par le socialisme utopique et le krausisme.

Elle cite cependant les quelques efforts faits pour améliorer l'éducation des ouvrières : « *Hace poco se han fundado unas importantes escuelas en Cataluña por el escritor y poeta don Melchor de Palau¹³⁶³, para que en los ratos que la obrera tenga libre pueda instruirse y aprender algo de las cosas de casa* » (p. 24) et elle évoque les moyens mis en œuvre pour inciter les jeunes femmes à fréquenter ces écoles :

Para despertar la atención, para hacerles acudir, el Sr. Palau ha pensado en darles ventajas positivas hasta tanto estén en condiciones de comprender el interés. Se les proporcionan gratuitamente telas para sus equipos y canastillos si van a coserlas allí; reina la libertad, no se les obliga a la asistencia. Pero poco a poco ellas se aficionan, acuden a los cursos de cocina, de costura, etcétera, y acaban por aprender lo que necesitan. Permittedme insistir sobre esto: las escuelas prácticas, las escuelas de menaje son de un interés grandísimo. (p. 24)

Il faut cependant souligner à quel point sont modestes les ambitions éducatives pour ces jeunes filles, la maternité demeurant la seule finalité : « *En ellas aprenden las jóvenes sus deberes de dueñas de casa, los cuidados de la familia y los hijos ; porque es un error, señoras, educar a las niñas sin tener en cuenta que han de ser madres y esposas* » (p. 24-25). Carmen de Burgos cite des exemples en Allemagne et en Angleterre :

En Alemania e Inglaterra existen estas escuelas en casi todas las provincias para que puedan adquirir los conocimientos de cocina, arreglo de casa, etc. En muchas regiones se enseñan las industrias que les son propias. Así debería hacerse entre nosotros con los encajes de Almagro, célebres en el mundo. (p. 25)

Elle fait à nouveau l'éloge de la *Unión Ibero Americana* qui vient d'ouvrir une école pour les ouvrières et les jeunes filles modestes : « *En el centro que acaba de inaugurar la Unión Ibero Americana, se atiende en particular a estas enseñanzas prácticas para las obreras y las jovencitas de posición modesta.* » (p. 25) Puis déplore les inégalités et le manque de solidarité entre ouvrières :

La explotación de la clase obrera es grande; hasta en las lavanderas y planchadoras hay ya patronas que toman las ropas y realizan una gran ganancia empleando infelices obreras por un jornal mísero. En las tiendas de bordados y costura las oficiales hacen por algunos céntimos lo que luego pagan muy caro las parroquianas. Naturalmente que hay algunas excepciones en grandes casas, como la de D. Laureano Herce, pero yo hablo aquí de la generalidad. (p. 26)

¹³⁶³ Melchor de Palau (1842-1915) ingénieur, poète et écrivain.

Elle propose quelques idées pour améliorer le sort des ouvrières :

Se agita ahora la idea de mejorar la suerte de las obreras fundando una “liga de compradoras” que se unan para adquirir los productos sólo en los comercios que atiendan a sus obreras de un modo equitativo, y fundar también un bazar con objeto de vender directamente los productos sin la intervención del comerciante. (p. 26)

Carmen de Burgos poursuit son panorama du travail féminin en décrivant les *cigarreras*. Selon elle, les *cigarreras* forment une catégorie d’ouvrières à part¹³⁶⁴. Elles sont respectées et craintes. Les plus caractéristiques se trouvent à Séville et à Madrid¹³⁶⁵ :

Hay una clase de obreras respetada y temida en España, las cigarreras, cuyo tipo más puro se encuentra en Sevilla y en Madrid.

Son ellas las descendientes de las majas y chisperos, las chulas despreocupadas, alegres, varoniles, que recuerdan las mujeres del Dos de Mayo. Patrióticas, revolucionarias, apasionadas, encarnación del viejo espíritu del alma española.

La cigarrera se señala entre mil; tiene un tipo y una psicología especial. La veréis siempre vestida a estilo del pueblo, con la cabeza descubierta, cuidadosamente peinada, cruzar las calles con paso cadencioso, provocativa, sarcástica y oportuna. (p. 26)

Selon elle, les *cigarreras* ont toujours joué un rôle important dans les mouvements populaires :

Siempre prontas a la burla, escépticas, capaces de armar camorra por el más pequeño motivo y prontas a dejarse conmover por todo dolor o sacrificarse por los que sufren.

En los movimientos populares tienen gran importancia.

Una huelga de cigarreras es temible para los poderes públicos. El pueblo va siempre con ellas; arrastran hijos, padres y esposos en pos de sí.

Para honra nuestra, las cigarreras están siempre de parte de la justicia y demuestran exquisito sentimiento femenino. (p. 27)

¹³⁶⁴ Il y avait en Espagne en 1890 environ 25 000 *cigarreras*, en 1902 (arrivée des machines) 21 317, en 1914, 14 951, en 1930 12 570. CAPEL, MARTINEZ, Rosa María, *El trabajo y la educación de la mujer en España (1900-1930)*, op. cit. p. 150.

¹³⁶⁵ Il existait à cette époque des fabriques à tabac à Alicante, Bilbao, Cádiz, La Coruña, Guipúzcoa, Logroño, Madrid, Oviedo, Santander, Séville et Valence. En 1925, les plus importantes en nombre d’ouvrières sont : Alicante (3202), Madrid (2188), Séville (1826), La Corogne (1716). *Ibid.*, p. 151.

Carmen de Burgos clôt le chapitre des *cigarreras* en introduisant le thème de la corrida, qui, tout comme les *cigarreras*, fait partie du folklore d'opérette que Carmen de Burgos rejetait dans son introduction : « *Porque es muy distinta la realidad tritísima a la leyenda del país de opereta que se suele presentar* » (p. 10). Elle poursuit son panorama sur la femme au travail en décrivant les conditions de vie des bonnes à tout faire qui sont, comme elle le fait remarquer, très nombreuses en Espagne¹³⁶⁶ et particulièrement vulnérables :

Un gran número de mujeres se dedican en España a criadas, con una retribución escasa que corresponde al mal servicio. En muchas ocasiones se ven arrojadas a la calle, solas, perdidas en las grandes ciudades, sin ahorros ni medios de vida. (p. 25)

Elle évoque les centres créés pour leur venir en aide :

Para atender a esto se han creado centros donde se recoge a las criadas sin acomodo hasta que tienen nueva colocación. Se las sostiene librándolas del peligro de la miseria, y se las instruye. [...]

Un gran número de señoras hace la demanda de servidas a estos centros, y es evidente que las escuelas para criadas prestarían grandes servicios. (p. 25).

Mais elle souligne les limites de ce système: « *Es tristísimo que el temor de que mejorando su condición tengan mayores exigencias, haga oponerse a su mejoramiento a muchas damas.* » (p. 25)

2.1.2.3. Les femmes des classes moyennes

Pour aborder le groupe que constituent les femmes de la classe moyenne, Carmen de Burgos s'intéresse à leur niveau d'éducation et de culture : « *En cuanto a las mujeres de lo que se llama clase media, pueden considerarse como las más cultas de España* » (p. 30). Néanmoins, toujours selon Carmen de Burgos, les jeunes filles de cette classe sociale ne reçoivent pas l'éducation qui leur conviendrait :

¹³⁶⁶ Effectivement, en 1900, il y avait 36 927 femmes qui travaillaient dans le secteur des services domestiques, soit 61.2 % de la population active féminine. En 1930, elles seront 67 329, soit 69,5 % de la population active féminine. *Ibid.*, p. 74.

Ved el tipo que existe en todas partes de la madre de posición modesta que se empeña y sacrifica para que su hija lleve un lujo contrario a su situación, y le enseña sólo a tocar el piano y hablar el francés, como si las tareas caseras hubieran de degradarla. (p. 30)

Après avoir raillé cette éducation inutile, Carmen de Burgos présente un autre aspect négatif, frisant l'absurdité à ses yeux :

Las jovencitas así educadas, carga insoportable para el hombre, lo alejan cada vez más del matrimonio; se ven obligadas a trabajar; desdeñan los oficios y de ellas nace el ejército de feministas exaltadas, como si bajo este nombre florecieran las facultades. (risas) (p. 30)

Comme le souligne le commentaire entre parenthèses, cette dernière remarque fait rire l'assemblée, néanmoins elle donne prétexte à Carmen de Burgos de s'exprimer sur le féminisme. Elle veut gagner son auditoire, elle tient à le rassurer et, pour ce faire, elle fustige à nouveau le féminisme radical :

Pero la cuestión del feminismo no es más que uno de los muchos aspectos de la cuestión social; los funestos delirios de igualdad entre los dos sexos, la discusión antipática, las exageraciones, han venido a crear antagonismos y perjudicar la justa causa de las reivindicaciones femeninas. Afortunadamente el feminismo exagerado no arraiga en España. (p. 30-31)

Elle ne développe pas ce qu'elle appelle « *la justa causa de las reivindicaciones femeninas* », mais il s'agit très certainement de l'accès des femmes à l'éducation et du droit au divorce, car en 1906 c'étaient là ses deux principaux chevaux de bataille. En revanche, elle développe sa conception du féminisme. Elle affirme que certains points ne méritent plus d'être abordés :

Han pasado ya los tiempos en que los Concilios discutían gravemente si teníamos alma. No somos ya las mujeres de placer, como nos consideró el paganismo [...] Huelga, pues, gastar el tiempo en la manoseada cuestión de facultades, peso y tamaño del cerebro, etc. Lo que hay que estudiar son los hechos, la vida, hermoso libro abierto a la observación de todos. (p. 31)

Elle défend un féminisme de la complémentarité et critique toutes les autres formes du féminisme :

Relativamente perfectos unos y otras para cumplir nuestra común y diferente misión social, como mitades de la humanidad, me disgusta escuchar que las mujeres se proclamen, no ya iguales, sino superiores, y bajo el nombre de

conciencia colectiva del sexo, inspiran horror hacia los hombres, presentándonos como eternas víctimas. (p. 31)

Selon Carmen de Burgos, l'attitude des féministes radicales est contre productive :

Así se logra que las reivindicaciones parezcan represalias, que los hombres se prevengan en contra nuestra y desaparezca la galantería, que veremos renacer cuando les pidamos con gracia femenil lo que exige en nuestro favor y vuestro derecho de justicia. (p. 31)

Ces affirmations ne nous surprennent pas. Nous l'avons déjà vu dans ses articles de presse, à cette époque Carmen de Burgos a encore sur bien des points des idées conservatrices et elle veut, de plus, ménager la susceptibilité des hommes. Elle choisit d'en faire des alliés (car ce sont eux qui font les lois) : « *No es en España el hombre celoso de los triunfos femeninos. Cumpliendo el elemental deber de cortesía de no ofenderlas, nunca escucha más que elogios de las mujeres* ». Elle essaie en même temps de donner de l'espoir aux femmes qui veulent ou doivent travailler :

No podemos todas invadir el campo del arte y las carreras liberales, pero no es este motivo de odio para con el hombre. La que no pueda ser artista, tiene oficios lucrativos en los que puede trabajar, y las que tengan facultades, hallarán seguramente protección, no antagonismo, en nuestros galantes compañeros. (p. 32)

Le tableau que peint Carmen de Burgos de l'éducation donnée aux femmes des classes supérieures est très négatif, lui aussi : « *Las mujeres de las clases altas en España se educan con institutrices extranjeras o en el convento ; tienen, pues una educación más brillante que sólida.* » (p. 32). Comme nous le verrons dans cette partie de notre étude, Carmen de Burgos illustrera ce propos dans *La voz de los muertos* en 1911. Carmen de Burgos présente ensuite ce qu'elle considère comme l'éducation idéale de la femme :

Para mí el ideal de la educación de la mujer lo he encontrado en la Nicolasa de la hermosa obra del ilustre filósofo alemán Max Nordau, Morganáticos. Es el tipo ideal de la mujer moderna, dulce y fuerte, que ama y piensa, con conciencia perfecta de sus derechos y sus deberes. (p. 33)

Puis elle précise les conditions nécessaires à la formation de ce type de caractère :

Pero ese carácter no se forma en la escuela, es preciso que sea igual todo el medio ambiente, que la sociedad sea libre sin prejuicios ni preocupaciones... y

que la voluntad se forme para que surja el carácter... En España tenemos la primera materia... ¡esperemos! (p. 33)

Mais elle nuance le côté négatif de ses propos en présentant ce qui existe déjà :

Muchas damas son ya verdaderamente instruidas; Madrid posee salones femeninos, donde las señoras, entre dulces discreteos, se ocupan de política, literatura y arte. La marquesa de Ayerbe, activa, inteligente y escritora de talento, puede citarse como el tipo más honroso de la aristocracia actual. (p. 33)

Elle créera elle-même son propre salon littéraire à l'automne 1906 : « *Los miércoles de Colombine* » et mettra en fiction les salons littéraires de Madrid dans *El veneno del arte* en 1910. Carmen de Burgos semble ici faire un appel aux dames des classes aisées : « *Si todas las grandes damas la imitasen, mejoraría pronto nuestra suerte. Las clases altas son las que pueden, como sucede en Inglaterra, crear clubs Setteleman, hospitales, fábricas y asociaciones para favorecer a las mujeres.* » (p. 34-35). Elle cite l'exemple d'autres femmes qui œuvrent pour la société : « *Obras son de mujer la propaganda por la paz, de la cual fue apóstol la inolvidable princesa Wizniewski; la lucha contra el alcoholismo, que cuenta con millones de adeptos; el combate contra la tuberculosis, a que ha dedicado todo su entusiasmo la bella reina de Portugal.* » (p. 34)

Elle passe ensuite à un sujet lié aux classes privilégiées, celui de la présence féminine dans le monde des arts et de la culture. Elle affirme que les femmes espagnoles sont très douées dans le domaine artistique, notamment au théâtre (La Malibrán, María Guerrero¹³⁶⁷ ...), mais leur notoriété ne les empêche pas de s'impliquer dans les œuvres sociales :

La facultad artística abunda en las mujeres de España, En el teatro hemos tenido cantantes tan famosas como María García (Malibrán¹³⁶⁸) y Adelina Patti¹³⁶⁹, que nació en Madrid. El arte dramático ha tenido a Matilde Diez,

¹³⁶⁷ María Guerrero, actrice dramatique espagnole (1871-1927). Grand-mère de l'acteur Fernando Fernán Gómez (enfant non reconnu par son père Luis Fernando Diaz de Mendoza y Guerra) – El País, 23/11/2007.

¹³⁶⁸ María García (La Malibrán) , chanteuse d'opéra française d'origine espagnole (1808-1836). Elle vivait séparée de son mari.

¹³⁶⁹ Adelina Patti, Chanteuse italienne (1843-1919). Elle avait divorcé 2 fois.

Teodora Lamadrid y en la actualidad las señoras Tubau¹³⁷⁰ y María Guerrero¹³⁷¹. Hasta en las mujeres dedicadas a representaciones de género más modesto hay que admirar la gracia nativa, el encanto particular de su acento o de sus movimientos. He tenido ocasión de tratar algunas, y he confirmado el juicio acerca de nuestro carácter. Lucrecia Arana, una de las triples mejores de España, gasta el tiempo que sus tareas le dejan libre en visitar a los pobres del barrio que habita; bautismos y casamientos, socorros y recomendaciones, todo cuanto necesiten sus vecinos pueden pedirlo al corazón generoso de la artista convertida en hermana de la caridad. (p. 34)

Elle remarque, sans proposer d'explication, que les femmes espagnoles ne sont pas très visibles dans le monde de la peinture :

En las artes plásticas alcanza pocos progresos aún la mujer. Con el cincel o la paleta no hemos tenido un genio femenino en la patria de Velázquez, Murillo, Ribera, Goya y Zurbarán. Puedo citar actualmente, empero pintoras tan notables como la señora Sánchez Aroca y doña Clara Salazar, y en París la señora de La Riva Muñoz que ha conquistado honroso nombre pintando cuadros de frutas y flores, llamándoles siempre, con patriotismo conmovedor, españoles. (p. 35)

Carmen de Burgos cite ensuite plusieurs femmes cultivées et illustres. En musique : Maria del Pilar Contreras de Rodríguez¹³⁷², dans le monde des lettres: Sofia Casanova¹³⁷³, Carolina Conrado¹³⁷⁴, Carmen Blanco¹³⁷⁵, Pardo Bazán, Jimeno de laquer (présente dans la salle), Rosa Eguilaz¹³⁷⁶, Blanca de los Ríos, Magdalena Fuentes¹³⁷⁷. (p. 36/37).

¹³⁷⁰ María Álvarez Tubau, actrice espagnole (1854-1914).

¹³⁷¹ María Guerrero, actrice dramatique espagnole (1867-1928). Grand-mère de l'acteur Fernando Fernán Gómez (enfant non reconnu par son père Luis Fernando Diaz de Mendoza y Guerrero) – *El País*, 23/11/2007.

¹³⁷² María del Pilar Contreras de Rodríguez, poétesse, dramaturge et compositeur espagnole (1861-1930). Elle répondit à l'enquête sur le divorce de Carmen de Burgos. Sa lettre est publiée dans *El divorcio en España*, Romero Impresor, Madrid, 1904, p. 35-37. Elle est contre le divorce.

¹³⁷³ Sofia Casanova, écrivaine et journaliste espagnole (1861-1958). Correspondante de guerre pendant la 1^{ère} guerre mondiale en Pologne et en 1917 en Russie.

¹³⁷⁴ Carolina Conrado, écrivaine espagnole (1823-1911). Amie d'Isabel II. Son salon à Madrid était célèbre. Elle est la tante de Ramón Gómez de la Serna. Elle vivra de nombreuses années près de Lisbonne.

¹³⁷⁵ Carmen Blanco, écrivaine et journaliste espagnole (1840-1921). Carmen de Burgos écrivit un article sur elle dans le n° 8 de *Feminal* le 24/11/1907 (article écrit en catalan). Elle écrivit des chroniques sur son voyage au Maroc en 1907.

¹³⁷⁶ Rosa de Eguilaz y Renart de Parada née en 1864, amie de Carmen de Burgos. Auteure de 2 œuvres de théâtre : *Después de Dios* (1889) et *Mujer famosa* (1889), dans laquelle une écrivaine prend un pseudonyme masculin. Elle a fait partie de la section féminine de la « Unión Ibero-americana » de Madrid. RAMIREZ GOMEZ, Carmen, *Mujeres escritoras en la prensa andaluza del siglo XX* (1900-1950), Universidad de Sevilla, Sevilla, 2000, p. 139.

Carmen de Burgos poursuit son discours en veillant toujours à ne pas froisser les hommes : « *Sería injusto quejarse de que los hombres españoles no apoyan el progreso de la mujer* » (p. 37).

Après avoir expliqué la finalité de l'Ateneo, et cité quelques sociétaires et conférenciers célèbres tels que, le roi d'Espagne Alfonso XIII, Castelar, Segismundo Moret... Carmen de Burgos précise le rôle positif de l'Ateneo pour les femmes: « *Esta sociedad, señores, ha abierto sus puertas a la mujer: doña E. Pardo Bazán y yo nos honramos de haber sido los primeros socios femeninos* » (p. 37). En fait, comme nous l'avons vu en première partie de cette étude, Carmen de Burgos est la troisième, car Blanca de los Ríos occupe la deuxième place¹³⁷⁸, même si les deux femmes sont rentrées le même jour. D'autres sociétés prestigieuses ouvrent les portes aux femmes. En 1906 Carmen de Burgos est déjà sociétaire de la *Sociedad de Autores españoles*, la *Sociedad de Escritores y artistas*, et la *Asociación de la Prensa*. Elle déplore que : « *Sólo la Real Academia de la Lengua permanece cerrada, envuelta en rancias preocupaciones que se toleran a su vejez*¹³⁷⁹ .» (p. 37-38)

Carmen de Burgos poursuit son discours par l'un de ses principaux chevaux de bataille, l'éducation des femmes : « *Nuestros principales defectos son de educación* » (p. 40) et déplore que la culture physique¹³⁸⁰ soit négligée : « *Se desatiende la educación física [...] perjudicará la delicada dulzura femenina* » (p. 40). Elle dénonce l'infantilisme dans lequel est plongé la femme : « *Se exagera tanto el recogimiento, mezcla de árabe y cristiano, que la mujer de alguna provincia no sale más que los domingos a misa, siempre seguida de un guardián, como en los tiempo de capa y espada* » (p. 40/41). Mais elle reconnaît qu'il existe quelques bonnes écoles : « *Hay buenos centros de enseñanza en España. Las Escuelas Normales para el estudio del magisterio y las de la*

¹³⁷⁷ Magdalena Fuentes, pédagogue, écrivaine et traductrice espagnole (1873-1922) . Comme nous l'avons vu dans notre étude ci-avant sur *La inferioridad mental de la mujer*, Magdalena Fuentes avait écrit en 1904 dans *La lectura*, un article contre la thèse de Moebius. Año 4 n° 45, septiembre 1904.

¹³⁷⁸ Emilia Pardo Bazán, n° 7.925, socia de mérito, ingresa el 09/02/1905; Blanca de los Ríos n° 7.935, ingresa el 10/03/1905; Carmen de Burgos n° 7.945, ingresa el 10/03/1905.

¹³⁷⁹ Concepción Arenal, Gertrudis Gómez de Avellaneda ainsi que Pardo Bazán avaient été refusées. Il faudra attendre 1979 pour que soit élue la 1^{ère} femme : Carmen Conde (1907-1993). En 300 ans d'histoire, la RAE n'a admis que 10 femmes, la dernière femme élue est la poétesse et traductrice Clara Janès le 07/05/2015.

¹³⁸⁰ Le sujet avait déjà fait débat lors du Congrès Pédagogique de 1892.

“Enseñanza de la mujer”, donde se aprende a construir flores artificiales, sombreros, corte y preparación de prendas de vestir. » (p. 32) Et elle met en garde contre les effets secondaires néfastes de la mode, venue d’Angleterre, des gouvernantes: « *La carrera de institutriz está muerta por la moda de educadoras inglesas.* » (p. 32). Elle énumère les professions auxquelles les femmes peuvent avoir accès :

Las universidades, las escuelas de comercio, las de farmacia, etc., tienen abiertas sus puertas a nuestro sexo, pero aún hay poca recompensa a las que se dedican a estos estudios.

[...] *hay muchas telefonistas, telegrafistas, empleadas de comercio, etc., pero su vida no es muy halagüeña; van trituradas entre el engranaje de nuestra maquina social, esclavas del trabajo, que no permite más que ganar para gastar.* (p. 32)

Carmen de Burgos dénonce le manque de professionnalisme et la concurrence des religieuses, face aux nouvelles infirmières qui viennent d’être formées dans l’école fondée par le docteur Federico Rubio¹³⁸¹ :

En los hospitales, hasta hoy son religiosas las que se ocupan en la asistencia. El difunto doctor don Federico Rubio creó una escuela de enfermeras que está dando resultados excelentes. Esto debe constituir una carrera, pues no basta la caridad para saber poner un vendaje o cuidar a un enfermo, si la instrucción especial falta (Bien). (p. 32-33)

Carmen de Burgos cite l’exemple de deux célèbres femmes médecins : Concepción Aleixandre¹³⁸² et Trinidad Arroyo de Marqués¹³⁸³ : « *Hay ya varias doctoras en medicina. La señorita Concepción Aleixandre es una verdadera eminencia, reputada y considerada por sus colegas masculinos, lo mismo que la oculista señora Arroyo de Marqués.* (p. 33)

¹³⁸¹ Federico Rubio (1827-1902), chirurgien et homme politique espagnol, connu à Séville sous les noms de « *médico de los pobres* » et « *Príncipe de la Cirugía.* ». En 1868 il fait partie de la Junta Constitucional del Gobierno de Seville. Député de Séville en 1869 pour le Parti Fédéral. Ambassadeur à Londres sous la 1^{ère} République espagnole. Il créa plusieurs écoles de médecine, dont la Real Escuela de Enfermeras de Santa Isabel de Hungría en 1896, qui est la 1^{ère} école laïque pour infirmières. Les études d’infirmière ne seront officiellement reconnues qu’à partir du 7 mai 1915.

¹³⁸² Concepción Aleixandre, 1^{ère} gynécologue espagnole (1862-1910). Elle obtient son doctorat en 1889. Elle fit partie du comité organisateur du *Congreso Pedagógico* de 1892. Avec Elisa Soriano et Arroyo de Marqués, elle créa en 1928 l’*Asociación de Médicas españolas*. Féministe engagée, elle soutint la candidature de Pardo Bazán à la R.A.E.

¹³⁸³ Trinidad Arroyo de Marqués, 1^{ère} ophtalmologue espagnole (1872-1959). Elle, et son mari Manuel Arroyo, opérèrent en 1912 Pérez Galdós, le sauvant ainsi de la cécité.

Elle met enfin l'accent sur les contradictions insurmontables par les jeunes filles de l'éducation qu'elles reçoivent : « *Se la acostumbra a ver en el hombre a un enemigo al que hay que temer... y engañar porque se le dice que la mujer no tiene más carrera que el matrimonio.* » (p. 41)

2.1.3. Le mariage

Cette remarque lui permet de donner, et de défendre, sa position sur le mariage, qui est lui aussi une de ses préoccupations premières. Elle explique pourquoi la plupart des mariages se soldent par un échec :

Separados desde la infancia, no ejerce la mujer la influencia de su dulce carácter sobre la rudeza masculina, no se conocen, y el matrimonio es pocas veces hijo del amor y la reflexión. [...]

El hombre va por la calle y detiene el paso ante una reja, como deslumbrado por una visión de luz. En un marco de claveles y albahaca, bañada por el sol, hay una aparición, mitad odalisca mitad virgen cristiana, una mujer que se apoya con indolencia en los hierros, que deja vagar los ojos como si buscara el infinito; que sueña y espera... Y el hombre que se ha detenido pasa... vuelve a pasar... la virgen sonríe; a los pocos días son novios... El amor ha estallado con ardor meridional, como estalla el botón de las flores al beso del sol. (p. 41)

Carmen de Burgos évoque également une coutume très andalouse : le rapt avant le mariage. Elle l'évoquera de façon fictionnelle notamment dans *Puñal de claveles* (1931) : « *Muchas veces el matrimonio va precedido del rapto.* » (p. 41)

Selon elle, même si les fiançailles ont été longues, les couples apprennent à se connaître seulement après le mariage¹³⁸⁴ car l'homme pendant les fiançailles ment sans effort, et la femme ne montre que ses bons côtés. Pour illustrer ses propos Carmen de Burgos se réfère à la littérature. Elle évoque la sonate de Kienzes¹³⁸⁵ de Tolstoi¹³⁸⁶ qui est

¹³⁸⁴ Décrit dans *Luna de Miel* (1921)

¹³⁸⁵ Résumé d'après https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Sonate_%C3%A0_Kreutzer

«Au début du printemps, lors d'un voyage de plusieurs jours en train, le narrateur est dans un compartiment avec trois personnes depuis le départ du train. Une femme déjà âgée, un ami à elle qui se révélera être un avocat et un homme sans âge aux cheveux blancs. La femme et l'avocat parlent des relations homme-femme et de l'augmentation du nombre de divorces, l'homme aux cheveux blancs qui était jusque-là taciturne se joint à la conversation et prétend que l'amour n'existe pas, qu'il s'agit tout au plus d'une attirance physique qui ne dure pas. Puis il se présente, il s'appelle Pozdnychev et il a tué sa

l'histoire du meurtre d'une femme par son époux jaloux, qui sera acquitté lors de son procès. Cette histoire ressemble à l'histoire de *Artículo 438* que Carmen de Burgos écrira en 1921 :

Después de casados empiezan a conocerse, y esto hasta en las relaciones largas, pues durante el tiempo del noviazgo la mujer y el hombre mienten... mienten sin esfuerzo... ella muestra sólo gracias, él condescendencia y dulzura. ¿Conocéis la Sonata de Kienzes, de Tolstoi? Está repetida hasta lo infinito. (p. 41-42)

Pour détruire les rêves matrimoniaux, elle montre que les illusions ne durent pas: « *La vida en común revela los defectos y los días se cuentan por las decepciones.* » (p. 42) Mais sa critique la plus virulente concerne l'âge auquel on se marie souvent : « *Añadid a esto que se consienten los matrimonios entre niños de doce y catorce años, que en ellos no toma parte el higienista, y podréis comprender cuánto deja que desear la organización de la familia.* » (p. 42)

Après avoir présenté le mariage et ses problèmes, Carmen de Burgos passe logiquement au divorce. Elle dit dépeindre la réalité et déplore qu'il n'existe pas le droit au divorce, dans un pays où les époux ne se connaissent pas avant de se marier, et peuvent parfois

femme. Pozdnychev raconte au narrateur sa vie. Il a commencé à fréquenter les prostituées alors qu'il n'avait pas encore seize ans. A trente ans, il se considère comme un fornicateur mais, n'ayant pas abandonné l'idée de se marier, il choisit la jeune fille la plus pure qu'il puisse trouver. La lune de miel est un échec après trois jours et « l'épuisement de la sensualité ». Sa femme se retrouve enceinte immédiatement, elle aura cinq enfants en huit ans. L'incompréhension dans le couple fait place au dédain puis à la haine. Après une dispute particulièrement orageuse, sa femme fait une tentative de suicide. C'est à ce moment que Pozdnychev présente Troukhatchevski à sa femme. C'est un excellent joueur de violon et justement elle s'est remise depuis peu au piano. Les deux parlent musique et décident de faire une répétition puis un petit récital chez le couple. Lors de la soirée, Troukhatchevski et sa femme jouent la sonate à Kreutzer de Beethoven. La soirée est une réussite, mais Pozdnychev ressent la morsure de la jalousie en constatant l'entente qui s'est créée entre sa femme et Troukhatchevski. Il est convenu que ce dernier doit repasser dans une semaine. Le surlendemain, Pozdnychev part en province. Il reçoit une lettre de sa femme. Elle a reçu la visite de Troukhatchevski. Cette visite non prévue rend Pozdnychev fou de jalousie. Il ne dort pas de la nuit, repart à l'aube à Moscou et, pendant le long voyage, imagine des scénarios entre sa femme et Troukhatchevski. Dans le train, il est comme un fauve en cage. Quand il arrive chez lui à minuit, il prend un poignard, rentre dans la pièce où sont sa femme et Troukhatchevski. Ce dernier fuit, Pozdnychev poignarde sa femme et s'enferme dans son cabinet. Deux heures plus tard, sa belle-sœur lui demande de venir parler à la mourante, il lui demande pardon. Il fera onze mois de prison avant le procès et sera acquitté : c'est un drame de la jalousie et il était le mari trompé. Ses enfants sont maintenant dans sa belle-famille. Il vient d'aller les voir, mais on ne les lui confiera pas.

¹³⁸⁶ Carmen de Burgos avait traduit en 1904 une œuvre de Tolstoi : La guerre ruso-japonaise. Elle en citera un passage dans son article « ¡Guerra a la guerra ! » reproduit dans *Al Balcón*, Sempere, Valencia, p. 200.

être des enfants : « *Y de esta manera se va al matrimonio en un país donde no existe el divorcio.* » (p. 42) Selon Carmen de Burgos, cette situation porte plus de préjudices à la femme qu'à l'homme:

Eso perjudica más a la mujer. El hombre es más fuerte: las costumbres toleran muchas de sus faltas, hasta el punto de llamar el Código adulterio a la de la mujer y absolver al marido que la mata, mientras que denomina sólo infidelidad a la del hombre y nada atenúa la venganza de la esposa. (p. 42)

Elle saisit l'occasion pour parler de la récente enquête sur le divorce qu'elle a effectuée en 1903 dans *Diario Universal* et publiée en 1904 dans son livre *El divorcio en España*. Elle affirme, que d'après les résultats de son enquête, les femmes espagnoles sont favorables au divorce :

He escrito un libro sobre el Divorcio en España, pedí y recopilé las opiniones de los hombres más ilustres, políticos y escritores, abrí en el periódico de que soy redactora un plebiscito, y puedo asegurar que las mujeres en España desean al divorcio. Muchos centenares de votos femeninos estuvieron en mayoría. (p. 42)

2.1.4. La femme dans les Codes Civil et Pénal

Carmen de Burgos poursuit son discours en expliquant les raisons de l'assujettissement des femmes : « *La organización de la familia sufre una evolución bastante pronunciada. En los países donde el antiguo derecho romano y el cristianismo han marcado sus huellas, como Italia, España, Bélgica y Francia, la suerte de la mujer es más triste.* (p. 43) Elle lui oppose le sort de la femme en Russie et en Angleterre : « *Sólo en Inglaterra y Rusia donde no hay esta influencia del derecho romano, la mujer alcanza un estado superior. En lo que concierne a la administración de sus bienes, la mujer rusa tiene capacidad absoluta, con vergüenza de nosotros los latinos.* » (p. 43)

Elle rappelle que le mariage civil a été mis en place lors de la Révolution de 1868, mais qu'il reste une exception : « *El matrimonio civil*¹³⁸⁷ *fue instituido por la Revolución de*

¹³⁸⁷ « *La ley reconoce dos formas de matrimonios: el canónico, que deben contraer todos los que profesan la religión católica; y el civil, que se celebrará del modo que determine este Código* » Art. 42 du Code Civil de 1889.

1868, pero son raros los matrimonios puramente civiles que se verifican, aunque ya se han dado casos de hasta de la que se llama Matrimonio popular, o compromiso de honor contraído sin jueces ni sacerdotes, y sin más obligación que el amor. » (p. 43)

Pour ses auditeurs étrangers, elle précise quelques spécificités espagnoles : la femme mariée conserve son patronyme, les enfants également : « *Dentro del matrimonio la mujer española conserva por las costumbres su nombre de soltera. Doña María Gutiérrez se seguirá llamando así después del matrimonio, con sólo añadir a su apellido el del esposo, de López, de Pérez, etc. Los hijos tienen la filiación paterna.* » (p. 43-44)

Elle évoque également les législations spécifiques à certaines régions : « *Desde el punto de vista legal hay una diferencia. En Cataluña el régimen conyugal está reglamentado por leyes especiales*¹³⁸⁸; *en Aragón la mujer, en caso de viudez, tiene derecho de ser tutora.* (p. 44) et indique : « *La mayor edad se declara a los veinte años para algunos derechos, y se completa a los veintitrés.* » (p.44) Elle énumère les quelques articles qui s'avèrent défavorables aux femmes comme : « *El marido debe protección a la mujer, la mujer obediencia al marido*¹³⁸⁹ » dont les conséquences sont : « [...] *el marido es dueño, puede elegir el lugar de su domicilio, y la mujer está obligada a seguirlo a todas partes, excepto al extranjero*¹³⁹⁰ » (p. 44). Elle passe ensuite à d'autres aspects du Code Civil :

*Ella no es persona jurídica para el Código, no puede vender, hipotecar, obligarse, ni recibir donaciones*¹³⁹¹. *Sólo tiene alguno de estos derechos en el caso de estar casada bajo el régimen de separación de bienes*¹³⁹², y aun así no

¹³⁸⁸ Effectivement, par exemple l'Article 92 de la Legislación foral catalana de 1883: «*La mujer tiene la administración y disfrute de los bienes parafernales, puede disponer libremente de sus frutos, y respecto a dichos bienes puede contratar y estar en juicio sin necesidad de licencia marital* » est bien différent de l'Art. 1387 du Code Civil espagnol qui est en vigueur dans le reste de l'Espagne «*La mujer no puede, sin licencia de su marido, enajenar, gravar ni hipotecar los bienes parafernales, ni comparecer en juicio para litigar sobre ellos, a menos que sea judicialmente habilitada al efecto.* » (Code Civil de 1889).

¹³⁸⁹ « *El marido debe proteger a la mujer, y está obedecer al marido* » Art. 57 du Code Civil de 1889.

¹³⁹⁰ « *La mujer está obligada a seguir a su marido donde quiera que fije su residencia. Los Tribunales, sin embargo, podrán con justa causa eximirlo de esta obligación cuando el marido traslade su residencia a Ultramar o a país extranjero.* » Art. 58 du Code Civil de 1889.

¹³⁹¹ Art. 1387 du Code Civil de 1889

¹³⁹² «*La mujer tendrá la administración de los bienes parafernales, a no ser que los hubiera entregado al marido ante Notario con intención de que los administre. En este caso, el marido está obligado a constituir hipoteca por el valor de los muebles que recibiere o asegurarlos en la forma establecida para los bienes dotales* » Art. 1384 du Code Civil de 1889 + « *Tampoco puede la mujer, sin licencia o poder de su marido, adquirir por título oneroso ni lucrativo, enajenar sus bienes, ni obligarse, sino en los casos y con las limitaciones establecidas por la ley* » Art. 61 du Code Civil de 1889.

son completos, pues siempre hay limitaciones. Sólo concede el Código el derecho de testar y de revocar las donaciones hechas al marido durante el matrimonio. (p. 44)

Elle affirme que même les articles permettant aux femmes de se défendre s'avèrent inopérants : « *Tenemos la ventaja de que en el régimen de comunidad de bienes el marido no puede vender sin consentimiento de la esposa*¹³⁹³. *Pero este derecho es casi ilusorio. ¡Hay tan pocas que resistan a la fuerza o al halago!* (p. 44) », et elle ajoute : « *En cuanto a la administración de bienes*¹³⁹⁴, *es completamente libre el marido, no tiene que dar cuentas, puede disipar a su gusto las rentas y el producto del trabajo de la mujer, y hasta le pertenece la propiedad literaria de sus obras*¹³⁹⁵. » (p. 45) Elle énumère ensuite tous les articles contre lesquels lutteront les féministes espagnoles :

*El padre ejerce también el dominio sobre los hijos*¹³⁹⁶; *él decide la educación que se les da, la religión que se les inculca, les concede el permiso de elegir estado. Si las creencias de los dos esposos no están de acuerdo, la voluntad del padre triunfa. [...]*

*En caso de separación, los hijos de ambos si son mayores de tres años corresponden al padre, salvo en el caso de que se pruebe su culpabilidad y la inocencia de la esposa*¹³⁹⁷. (p. 45)

Elle présente ensuite tout ce qui concerne la situation des veuves : « *Si muere el marido, la mujer es tutora de los hijos con muchas restricciones y limitación de derechos, y pierde estos por completo al contraer nuevo enlace*¹³⁹⁸ ». (p. 45)

¹³⁹³ « *El marido no podrá ejercitar acciones de ninguna clase respecto a los bienes parafernales sin intervención o consentimiento de la mujer* » Art. 1383 du Code Civil de 1889.

¹³⁹⁴ « *El marido es el administrador de los bienes de la sociedad conyugal, salvo estipulación en contrario y lo dispuesto en el art. 1348* » Art. 59 du Code Civil de 1889.

¹³⁹⁵ « *El marido es el administrador de la sociedad de gananciales, salvo lo dispuesto en el art. 59* » Art. 1412 du Code Civil de 1889 + Art. 59 du Code Civil de 1889.

¹³⁹⁶ « *El padre, y en su defecto la madre, tienen potestad sobre sus hijos legítimos no emancipados; y los hijos tienen la obligación de obedecerle mientras permanezcan en su potestad, y de tributarles les respeto y reverencia. Los hijos naturales reconocidos, y los adoptivos menores de edad, están bajo la potestad del padre o de la madre que los reconoce o adopta y tienen la misma obligación de que habla el párrafo anterior.* » Art. 154 du Code Civil de 1889.

¹³⁹⁷ « *Ejecutoriada la nulidad del matrimonio, quedarán los hijos varones mayores de tres años al cuidado del padre, y las hijas al cuidado de la madre, si de parte de ambos cónyuges hubiese buena fe. Si la buena fe hubiese estado de parte de uno solo de los cónyuges, quedarán bajo su poder y cuidado los hijos de ambos sexos. Si la mala fe fuere de ambos, el Tribunal resolverá sobre la suerte de los hijos en la forma que dispone el párrafo segundo del núm. 2º del art. 73. Los hijos e hijas menores de tres años estarán en todo caso, hasta que cumplan esta edad, al cuidado de la madre, a no ser que, por motivos especiales, dispusiere otra cosa la sentencia.* » Art. 70 du Code Civil de 1889 + « *Lo dispuesto en los párrafos primero y segundo del artículo anterior no tendrá lugar si los padres, de común acuerdo, proveyeren de otro modo al cuidado de los hijos* » Art. 71 du Code Civil de 1889.

Carmen de Burgos aurait dû préciser qu'en cas de séparation des parents, les filles, quel que soit leur âge, restaient avec leur mère. Le père récupérait les garçons de plus de trois ans. (Art. 70 du Code Civil de 1889). On comprend mieux pourquoi Carmen de Burgos avait la garde de sa fille María¹³⁹⁹ âgée de plus de 3 ans lors de sa séparation avec son mari¹⁴⁰⁰. Il y avait également l'article 71 du Code Civil qui stipulait que les parents pouvaient d'un commun accord en décider autrement.

Il est étrange que Carmen de Burgos n'ait pas mis en avant cette différenciation de traitement en fonction du sexe de l'enfant, car cela montre bien l'importance du garçon par rapport à la fille. Le garçon est le transmetteur du nom et de l'héritage, alors que la fille n'est qu'un instrument de reproduction et d'alliance.

Néanmoins, lorsque nous comparons ce que dit Carmen de Burgos avec les articles du Code Civil, nous pouvons constater qu'elle reste assez fidèle à celui-ci et que seul le choix de quelques mots montre qu'elle s'insurge contre l'injustice faite aux femmes. Ajoutons, en ce qui concerne les quelques oublis ou imprécisions, que le Code Civil de 1889 comprend des centaines d'articles il était donc difficile, notamment pour une non juriste, de tous les connaître précisément, d'autant plus qu'il y a des particularités selon les régions.

Le Professeur Cristina Enríquez de Salamanca¹⁴⁰¹ affirme :

[...] los artículos 57-62, 154, y 167 [sic – il s'agit du 168] del Código civil de 1889 supusieron la institucionalización de la autoridad patriarcal en la familia en España, ya que, sumariza Aldaraca¹⁴⁰², “permitían al marido, controlar la propiedad, el lugar de residencia y el empleo de su esposa, y le concedían la custodia total y permanente de los hijos, el derecho de patria potestad”. [...] Pero esta argumentación puede matizarse [...] Se puede apreciar la difícil convivencia entre el discurso doméstico y el de la igualdad en el examen de dos artículos del Código civil. El Art. 1315 respondía al principio de libertad contractual al prescribir que los que se unieran en matrimonio podrían elegir

¹³⁹⁸ «La madre que pase a segundas nupcias pierde la patria potestad sobre sus hijos, a no ser que el marido difunto, padre de éstos, hubiera previsto expresamente en su testamento que su viuda contrajera matrimonio y ordenado que en tal caso conservase y ejerciese la patria potestad sobre sus hijos» Art. 168 du Code Civil de 1889.

¹³⁹⁹ María de los Dolores Ramona Isabel Álvarez de Burgos est née le 6 novembre 1895.

¹⁴⁰⁰ Carmen de Burgos se sépare de son mari Arturo Álvarez Bustos en 1899. Elle arrive à Madrid en 1901 avec sa fille.

¹⁴⁰¹ Cristina Enríquez de Salamanca a enseigné à Yale University, Middlebury College et à l'Université de Californie de San Diego. Elle est co-auteur de *La mujer en los discursos de género*.

¹⁴⁰² ALDARACA, Bridget, *El ángel del hogar: Galdós y la ideología de la domesticidad en España*, tra. Vivian Ramos, Madrid, Visor, 1992.

libremente el sistema económico que iba a regir su relación acordándolo en capitulaciones matrimoniales. En dicho convenio, que tenía que otorgarse antes de celebrar el matrimonio, se podían estipular las condiciones que se aplicarían a los bienes presentes y futuros que formarían la sociedad conyugal. El Art.1315 es fruto de una ideología liberal que afirmaba que la autoridad sobre los ciudadanos correspondía al Estado y no a la Iglesia. Por ello, [...] se entendía que el matrimonio era, además de un sacramento, un contrato de derecho privado cuya ordenación competía al Estado. [...] El Art. 1315 concedía a ambas partes, tanto al varón como a la mujer, la posibilidad de estipular libremente las condiciones económicas de su matrimonio, comprendiéndose por tanto la posibilidad de que el régimen económico matrimonial pactado fuera el de separación de bienes, e incluso, que la esposa fuera la administradora de la sociedad de gananciales; esto es posible porque el único límite que existía a la libertad contractual era que los acuerdos no se establecieran en contra de la ley. [...] Aunque este acuerdo pareciera en principio oponerse a la autoridad del varón, era posible establecer a la mujer como administradora de la sociedad conyugal porque esta posibilidad no se derivaba del capricho de las partes sino del mismo principio que fundamentaba el sistema legal, el de la libertad contractual. El principio de libertad contractual, así, primaba sobre el discurso doméstico, y creaba un modelo de mujer con similar capacidad para obligarse que el varón. El derecho, entonces, funcionaba creando una subjetividad que era idéntica a la del sujeto masculino del discurso liberal.

En cambio, el Art. 57 del Código civil, que imponía a la esposa el deber de obediencia a su marido, se inspiraba en la ideología doméstica. [...] Al comparar el deber de obediencia al esposo establecido en el Art. 57 con el sistema de libertad de pactos del Art. 1315, vemos que podía producirse una situación paradójica si los futuros cónyuges hubieran pactado que la mujer fuera la administradora de la sociedad de gananciales, posibilidad que la libertad de pactos autorizaba. La autoridad concedida a esposa en el Art. 57 podía entrar en conflicto con la ostentada por la esposa como administradora de la sociedad de gananciales en virtud de las capitulaciones matrimoniales. Si el conflicto llegara a los tribunales, la justicia tendría que decidir cuál de los dos principios prevaleciera, el de la libertad contractual o el de la autoridad marital, una decisión que indudablemente implicaría una declaración sobre el sistema de género que establecían las leyes¹⁴⁰³.

Cristina Enríquez de Salamanca montre bien les difficultés à faire adopter l'article 1315. L'article 1315 stipule : « *El régimen económico del matrimonio será el que los cónyuges estipulen en capitulaciones matrimoniales, sin otras limitaciones que las establecidas en este Código* ».

Il paraît vraisemblable que Carmen de Burgos n'ait pas eu connaissance de cet article, comme c'était d'ailleurs certainement le cas général, étant donné l'âge précoce des

¹⁴⁰³ JAGOE, Catherine, BLANCO, Alda, ENRIQUEZ, SALAMNCA de, Cristina, *Op. , Cit.* p. 241-243.

mariages, la complexité de la mise en place de l'article 1315 et le fort taux d'analphabétisme.

Après avoir donné son opinion sur le Code Civil, Carmen de Burgos passe au Code Pénal. Tout comme elle l'avait fait à l'occasion de sa traduction du livre *La Inferioridad mental de la mujer* de Moebius, Carmen de Burgos montre les incohérences du Code Pénal qui, contrairement au Code Civil, place la femme sur un pied d'égalité en ce qui concerne sa responsabilité : « *En cambio el Código Penal nos iguala al hombre en responsabilidades y penas.* » (p. 45) et interpelle son auditoire :

Porque si se nos considera incapaces de discernir como el hombre, si se nos considera débiles, debe también en ciertos casos juzgárenos irresponsables, si no es que se quiere sostener la teoría de que el ser incapaz de gobernarse por sí mismo en la vida, es consciente sólo en el mal. Una delicada piedad debe seguir la mayor parte de las veces los pasos de la mujer delincuente. (p. 45)

A en juger par les réactions précisées dans le texte « *Muy bien* », le public apprécie la manière dont elle présente les faits. Elle poursuit donc sur le même ton sarcastique : « *Nuestro organismo está sujeto a alteraciones y desequilibrios que se han exagerado para las leyes civiles y no se toman en cuenta en la ley penal.* » (p. 45/46) et ajoute une autre information : « *La criminalidad de la mujer en España no es crecida, y sólo se registran crímenes pasionales; son muy raros los que tienen por móvil la avaricia.* » (p. 46). Il en va de même, affirme-t-elle, en ce qui concerne les suicides : « *Lo mismo ocurre con el suicidio: las estadísticas demuestran que mientras muchos hombres dejan la vida cansados de las dificultades de la lucha material, la mujer sólo llega al suicidio por dolores del corazón, por pasión, por abandono del que ama.* » (p. 46)

2.1.5. Les droits politiques de la femme

Selon Carmen de Burgos, la revendication du droit de vote n'est pas pour l'instant à l'ordre du jour : « *En cuanto a los derechos políticos, no se agita en España el deseo de reivindicarlos* » (p. 46), car le peuple ne connaît pas l'importance des droits politiques, et la politique est la même dans tous les pays : « *No es nuestro carácter a propósito ; el pueblo no conoce su importancia, y además la política es la misma en todas partes* » (p.

46). Elle rappelle la phrase d'une célèbre écrivaine française, mais sans la nommer : « *Cuando la manzana está podrida, no hay que hincar el diente en ella*¹⁴⁰⁴ ». (Réaction de la salle : « *muy bien* »). On peut remarquer que ses arguments sont extrêmement traditionnels :

[...] la mujer ejerce verdadera influencia en la familia; muchas, aconsejadas por un director espiritual, dan la papeleta de voto al marido como Eva presentó la manzana a Adán. Primero es necesario que sepan ejercer su influencia, después pueden ejercitar. Sería temible el poder de algunos partidos reaccionarios que sugestionan la conciencia de la mujer si fuéramos electoras y elegibles. (p. 47)

Sa conclusion sur ce point est d'une parfaite modération :

Desde luego que sería de desear que la mujer fuese culta para comprender los verdaderos intereses de su país, más que por el derecho de votar por la educación cívica de sus hijos. Pero ahora darle el derecho de voto es poner un arma peligrosa en manos de un niño. Claro que no por ser mujer, sino por ser ignorante. (p. 46)

Dans sa conférence de Rome, Carmen de Burgos fait remarquer que le problème ne s'est pas posé pour les hommes : « *Lo mismo sucede con el sufragio en los hombres. Desde que los ignorantes votan, cada elección es un escándalo; se compran los sufragios, se anda a tiros por las calles y hay que lamentar toda clase de inmoralidades. ¿Para qué aumentarlas? (muy bien).* » (p. 46/47) Elle reprend des arguments également très communs à l'époque sur une influence indirecte de la femme dans les choix électoraux des hommes :

[...] la mujer ejerce verdadera influencia en la familia; muchas, aconsejadas por un director espiritual, dan la papeleta de voto al marido como Eva presentó la manzana a Adán. Primero es necesario que sepan ejercer su influencia, después pueden ejercitar. Sería temible el poder de algunos partidos reaccionarios que sugestionan la conciencia de la mujer si fuéramos electoras y elegibles. (p. 47)

Afin qu'il n'y ait pas d'ambiguïté, Carmen de Burgos conclut son discours en explicitant exactement les revendications de la femme espagnole :

La mujer española desea reivindicar sus derechos jurídicos como hija, esposa y madre; desea que las leyes autoricen la libre disposición del producto de su

¹⁴⁰⁴ Nous n'avons pas pu identifier l'écrivaine.

trabajo, y en el orden social aspira al libre acceso de universidades, oficios y empleos, puesto que no sería justo que sirviera solo para reina o estanquera, como dijo nuestra inolvidable Concepción Arenal. (p. 47)

Elle clôt la conférence avec humour :

[...] pero tened por seguro que un resto de buen sentido las sostiene, que no piden ni siquiera el derecho al sacerdocio con exigir poco trabajo (bien), que sabrán mantenerse en un justo límite y que hasta las que se dediquen a las altas matemáticas no olvidarán por eso los cuidados del hogar (muy bien). (p. 47).

Les réactions de la salle semblent à nouveau très positives. Carmen de Burgos termine son discours comme elle l'avait commencé, par des éloges et des remerciements :

Amo a Italia y llevaré grabado en mi corazón su recuerdo, junto con el agradecimiento imborrable a la Asociación de la Prensa, encarnación genuina del espíritu de esta tierra, que con exquisita cortesía ha acogido a la compañera española. (p. 48)

Terminaré dedicando un saludo de gratitud a todos los que han tenido la bondad de honrar este acto con su presencia y un saludo fraternal y cariñoso a las señoras. Estas evocan en mi espíritu la noble y gentil figura de la mujer italiana, tan amante del hogar, tan sencilla, tan modesta e inteligente, que ha sabido inspirar la poesía y la grandeza en el alma de este pueblo de artistas y héroes. (p. 48)

Ses dernières paroles seront un vers de Leopardi en langue italienne : « *Donne, da voi non poco la patria aspetta* » (Femmes, de vous la Patrie attend beaucoup¹⁴⁰⁵), qui est à lui tout seul, tout un programme.

APÉNDICE DU LIVRE

Après avoir terminé sa conférence, Carmen de Burgos a lu quelques télégrammes et lettres qu'elle avait reçus. Il y a des télégrammes de Françaises, d'Anglaises, d'Italiennes et d'Espagnoles. Parmi les Espagnoles on trouve la Marquise de Ayerbe, Pilar Contreras de Rodríguez¹⁴⁰⁶ et la doctoresse Concepción Aleixandre. Ces

¹⁴⁰⁵ Traduction par nos soins.

¹⁴⁰⁶ Pilar Contreras de Rodríguez, écrivaine et compositeur espagnole (1861-1930). Elle répondit aux enquêtes de Carmen de Burgos sur le divorce et le vote féminin.

télégrammes ne seront pas publiés. Parmi les lettres reçues, celles de Max Nordau¹⁴⁰⁷ et Alfred Naquet¹⁴⁰⁸ seront publiées.

Nous trouvons ensuite dans l'appendice les commentaires de différents journaux¹⁴⁰⁹ sur la conférence de Carmen de Burgos. Ils confirment que la conférence était en langue espagnole, mais que les Italiens présents comprennent l'espagnol : « *La ha pronunciado en la lengua española, pero los que saben el italiano entienden el español* » (p. 59).

Dans les articles de journaux cités on ne parle pas des thèmes féministes que défend Carmen de Burgos. Les articles parlent du décorum de la conférence, de la fête, des personnes présentes (en particulier Concepción Jimeno de Flaquer et la fille de Carmen de Burgos), de la beauté et la gentillesse de Carmen de Burgos, et ne reprennent que les éléments les plus folkloriques de son intervention : les différents types de femmes en Espagne (Andalouse, Aragonaise...), les *cigarreras*, la corrida etc. Dans l'article du 1^{er} mai 1906 de *La Vita*, il est précisé que la traduction de l'épilogue de la conférence est reproduite sur 2 colonnes¹⁴¹⁰ : « *Creemos hacer cosa grata a cuantos oyeron y aplaudieron a la ilustre señora publicando el epílogo de su conferencia, sintiendo no poder darla toda para hacer conocer cómo se desenvuelve la mujer española en España. (Siguen dos columnas de traducción)* ». (p. 57)

Seul Arturo Mattei, dans *l'Heraldo de Madrid*, effleure le thème du féminisme : « *Al tratar del problema feminista no se extendió la conferenciante en vagas descripciones, sino que, dando la nota palpitante, reveló el alma femenina española en toda su realidad* ». (p. 53).

La lecture des articles de journaux indique que la grande majorité du discours de Carmen de Burgos n'a pas été retenu par ses confrères. C'est certainement ce qui a

¹⁴⁰⁷ Max Nordau, médecin hongrois résident en France, critique sociologique (1849-1923). Grand meneur du sionisme.

¹⁴⁰⁸ Alfred Naquet, né à Carpentras le 6 octobre 1834 et mort à Paris le 10 novembre 1916, est un médecin, chimiste et homme politique français, promoteur du divorce judiciaire et partisan de la séparation de l'Église et de l'État.

¹⁴⁰⁹ Journaux : *Heraldo de Madrid* (2 articles dont un de Arturo Mattei), *El popolo Romano* (Rome), *Il Messaggero* (Rome), *La Tribuna* (Rome), *La Vita* (Rome) – 2 articles, *El Giornales d'Italia* (Rome), *Il Mattino* (Naples), plus différents journaux de Milan, Turin, Florence, Gènes, Sicile, Calabre et quelques journaux d'Angleterre et France. Nous avons également *Le Petit Poète* (France), mais son correspondant est à Rome.

¹⁴¹⁰ Elles ne sont pas reproduites dans le livre.

motivé Carmen de Burgos à reproduire sa conférence chez *Sempere* et dans la revue *Arcoiris Sevilla (Revista literaria de Artes, ciencias, labores y salones)* en 1907.

Il est indéniable que le discours de Carmen de Burgos à Rome est un discours féministe et très engagé pour son temps, proche du féminisme conservateur de Concepción Jimeno de Flaquer¹⁴¹¹, qui d'ailleurs est présente. Carmen de Burgos a profité de la liberté qui lui a été accordée pour s'exprimer sur les thématiques qui lui tiennent à cœur, face à un public réceptif et influent pour la plupart.

En cette année 1906, selon Carmen de Burgos, l'Espagne n'est pas encore mûre pour libérer la femme de la domination masculine. Devant l'ampleur du travail, et pour un meilleur résultat, Carmen de Burgos incite les femmes à s'organiser et à hiérarchiser leurs priorités pour améliorer leur vie future et celles de leurs enfants.

2.2. La conférence de Valence

Il est à noter que Carmen de Burgos reprendra en partie les thèmes de sa conférence de Rome, lors de sa conférence le 26 mai 1907 à la *Institución para la Enseñanza de la Mujer* de Valence. Le texte de cette conférence de Valence sera intégralement publié dans *El Pueblo* du 29 mai 1907, ce qui nous permet de l'analyser à partir de ce support. Le public de cette conférence était très différent de celui de Rome car La *Institución para la Enseñanza de la Mujer* de Valence avait l'appui des « blasquistas¹⁴¹² » et du

¹⁴¹¹ « No pedimos los feministas conservadores que la mujer haga las leyes ; anhelamos que inspire a los legisladores la reforma de ellas ». [...] Los feministas templados no pedimos para la Eva moderna derechos políticos : siendo inevitable que la política desmoralice a su sexo, evitemos que corrompa a los dos» JIMENO DE FLAQUER, Concepción, *El problema feminista, Conferencia en el Ateneo de Madrid*, 26/05/1905, p. 12-13.

¹⁴¹² Mouvement politique républicain fondé par Blasco Ibañez dans la ville de Valence à la fin du XIXème siècle. Son organe de diffusion était le journal *El Pueblo*. A partir de 1909, ce mouvement devient le *Partido de Unión Republicana Autonomista (PURA)*.

journal *El Pueblo*. L'école est subventionnée par la *Diputación* et la mairie de Valence¹⁴¹³. Carmen de Burgos avait donc un public acquis à sa cause, elle pouvait par conséquent s'exprimer plus sincèrement et plus librement qu'à Rome¹⁴¹⁴.

La lecture de ces deux conférences (celle de Rome et celle de Valence) permet de constater que Carmen de Burgos reprenait parfois des longs passages de différents discours ou écrits, se limitant à adapter ses textes en fonction des destinataires.

2.2.1. L'éducation

Carmen de Burgos affirme à nouveau, tout comme le faisaient les krausistes, que la régénération du pays passe par l'éducation et notamment celles des femmes. Elle ajoute que parler de l'éducation de la femme implique automatiquement de parler du féminisme, ce qui veut donc dire que les deux mots sont liés. Comme à son habitude, elle écarte immédiatement le féminisme radical : « *La regeneración de España ha de tener por base la educación de la mujer. Para hablar de esto se hace necesario hablar de feminismo, palabra en la que muchos no ven a la aceptación de cultura y progreso, sino los delirios igualitarios que han arrastrado a lamentables exageraciones y ridiculeces* ».

Pour Carmen de Burgos le terme « féminisme », est positif lorsqu'il ne s'applique pas au féminisme radical, elle l'emploie cependant encore à cette époque avec parcimonie. Comme elle l'avait défini lors de sa conférence à Rome en 1906, le féminisme est : « *la justa causa de las reivindicaciones femeninas* » (p. 31). Considérant que l'accès à l'éducation est une des revendications féminines prioritaires, parler d'éducation c'est parler effectivement du féminisme. Elle reprend les critiques émises à Rome concernant les défaillances de l'éducation donnée aux femmes :

[...] *Nuestros principales defectos son de educación. Se desatiende la educación física y se exagera tanto el recogimiento, mezcla de árabe y*

¹⁴¹³ SANFELIU, Luz, *Republicanas: Identidades de género en el blasquismo (1895-1910)*, Imprenta Lluís Palàcios, Valencia, 2005, p. 277-278.

¹⁴¹⁴ Carmen de Burgos visitera le lendemain de cette conférence *La Escuela Moderna (El Pueblo* du 29/05/1907), dirigée par Samuel Torner, disciple de Ferrer i Guàrdia. Samuel Torner sera emprisonné en 1909, suite aux événements de la *Semana Trágica* de Barcelone et l'école sera fermée. (SANFELIU, Luz, *Ibid*, p. 275).

cristiano, que muchas mujeres pasan la vida sin leer, sin trabajar, sin pensar...separadas de todo trato con los hombres, privadas de ejercer su dulce influencia sobre la rudeza propia del carácter varonil y de conocer a su vez al que ha de ser su compañero.

Et elle dénonce le manque d'intérêt de l'Etat pour l'éducation des femmes :

No hay escuelas del Estado, que enseñen oficios lucrativos y las pongan en aptitud de ganar la subsistencia; oscilamos en 2 polos: o la ciencia pura o las analfabetas; no se preocupan de fundar escuelas de madre, escuelas de cocina, escuela de menaje, como las hay en otros países.

Carmen de Burgos s'en prend à l'éducation impartie dans les couvents. Elle avait également dénoncé ce type d'éducation à Rome :

[...] peor es la educación que se da en los conventos. Las mujeres retiradas del mundo no pueden educar para el mundo las otras; los ideales que oprimen el espíritu no pueden elevar la bóveda craneana para albergar un pensamiento libre. [...] A ellos acude la aristocracia y la burguesía enriquecida que considera de buen tono educar a sus hijos cerca de los que llevan eso que aún llaman nombres ilustres.

Carmen de Burgos va passer en revue tous les défauts de cette éducation :

Es doloroso ver cómo los educan; nada de ejercicios físicos; los baños y el bienestar del cuerpo están reñidos con sus doctrinas. Miedos, supersticiones, ideas de superioridad y orgullo, junto con un superficial baño de adorno, ocupará aquellos pobres cerebros; y una niña neurótica y vana extenderá influencia nefasta en los hogares.

On peut remarquer la violence des mots employés, très loin de la prudence manifestée à Rome. Carmen de Burgos peut alors conclure : «*De aquí la necesidad a que corresponde la creación de estas escuelas donde se forma un espíritu libre, se robustece la libertad y se adquiere la personalidad necesaria para las luchas de la vida*».

2.2.2. Egalité des sexes

Sa critique de ce qu'elle qualifie de délires d'égalité (« *los delirios igualitarios* ») du féminisme radical n'empêche pas Carmen de Burgos de demander cette égalité devant la loi, ainsi que l'adoption de mêmes lois pour les deux sexes, et la mise en œuvre d'une même éducation pour les hommes et les femmes :

Claro que no voy a emplear el manoseado y vulgar argumento de si a consecuencia de estas diferencias somos superiores o inferiores. Creo relativamente perfectos a unos y a otros para cumplir su común y diferente misión social como mitades de la humanidad. [...] Pero yo que empiezo reconocer estas diferencias orgánicas y sociales, quiero para ambos sexos idénticos derechos, las mismas leyes e igual educación.

Elle tient beaucoup à se démarquer du féminisme radical (ou féminisme de l'égalité) sur la forme, mais également sur le fond, car ne l'oublions pas Carmen de Burgos défend un féminisme de la complémentarité (ou de la différence) des sexes¹⁴¹⁵, et non pas de l'égalité des sexes. Carmen de Burgos est très attachée à la fonction de maternité et c'est une des raisons pour lesquelles elle demande que la loi permette aux femmes de pouvoir s'instruire, de travailler, de gérer leurs gains... afin qu'elles ne soient pas une charge et élèvent dignement leurs enfants :

[...] habréis comprendido cómo lamento que exista la necesidad de descender del trono del hogar ; reconozco la precisión de trabajar y defenderse que, se impone a la mujer en nuestra sociedad ; aunque dentro de ella condeno y condenaré siempre, el delirio de las igualitarias en todo aquello que se opone a nuestra naturaleza.

Elle rappelle que les femmes représentent la moitié de l'Humanité et que leur rôle de mère et d'épouse est très important ; elles ne peuvent donc pas être inférieures aux hommes d'un point de vue culturel et juridique. A Valence, nous nous trouvons clairement face à une Carmen de Burgos militante. Contrairement à Rome, elle lance explicitement un appel aux femmes à revendiquer ce qu'elle considère comme leurs justes droits, mais tout cela, sans oublier leur rôle principal :

¹⁴¹⁵ Ce féminisme est en phase avec la société patriarcale car il bouleverse moins les coutumes. Il est donc plus facilement admis par les hommes et les femmes conservatrices.

Mitad de la humanidad y educadoras como madres y compañeras, no debemos ser inferiores al hombre en conocimiento y en cultura. Hay que reclamar igualdad completa ante las leyes, hay que conquistar la independencia y el respeto y contribuir al progreso y desenvolvimiento de la sociedad; pero sin olvidar jamás que nacimos mujer, sin querer ser hombre, sin dejar de gozar siempre el inefable placer de velar por la familia, de ofrecer aliento y paz a los que amamos, de dormir con dulces cantos entre nuestros brazos al hijo que se alimenta en nuestro seno.

[...] *no existe nada más grande que la flor de pasión que desgarrar sus entrañas para perpetuar la humanidad. ¡Nada más grande que la madre! Entended señoras que para ser madre no basta tener hijos; es preciso ser capaces de darles la vida del espíritu, misión altísima que sólo las mujeres cultas, las mujeres emancipadas de prejuicios, pueden cumplir.*

Es preciso que la instrucción y las leyes nos pongan al mismo nivel que al hombre; después id a la lucha las que tengáis necesidad de ello e id con la frente alta, la voluntad firme y el corazón sereno. Elegid el camino que sea propio de vuestras facultades y seguidlo con perseverancia. Triunfaréis.

2.2.3. Mariage et divorce

Carmen de Burgos reprend en grande partie son discours de Rome sur le mariage et le divorce. A Valence elle déplore à nouveau que le mariage soit le plus souvent la seule carrière proposée aux femmes :

Se la acostumbra a ver en el hombre a un enemigo al que hay que temer... y engañar porque se le dice que “la mujer no tiene más carrera que el matrimonio”, frase terrible que hace de la unión de 2 seres, la cual debía ser sancionada únicamente por el amor, un negocio, un contrato; y un contrato indisoluble. Pero esa frase cruel encierra una triste verdad; la mujer no tiene medios de desenvolverse y ganar la subsistencia, no tanto por las costumbres, puesto que tenemos abiertos costumbres, artes, carreras y empleos, como porque no se la educa por ello.

Elle poursuit son discours en montrant l'hypocrisie sociale autour du divorce : Officiellement le divorce n'existe pas en Espagne mais, dans les faits, ceci n'est valable que pour les femmes qui doivent rester auprès de leur mari, même si celui-ci les trompe et/ou les maltraite, car l'homme qui ne s'épanouit pas dans son foyer, ou cherche la

nouveauté, recrée un autre foyer « officieux¹⁴¹⁶ », sans recevoir l'opprobre ni de la société, ni de l'Eglise. Ce qui veut dire que l'homme marié peut refaire sa vie aux yeux de tous avec une concubine, et continuer à dilapider la fortune de son épouse. Tout ceci explique, dit-elle, que ce soient les femmes qui aient essentiellement besoin d'une loi sur le divorce. Mais elle rappelle aussi que, pour qu'il puisse y avoir le droit au divorce, le mariage doit cesser d'être un sacrement :

El matrimonio civil y el divorcio son necesarios a la libertad de la mujer. Para convencernos de ello basta mirar cómo el hombre que no es feliz en su hogar huye de él y se crea otros lazos con la tolerancia de la sociedad; la mujer tiene que aceptar siempre el papel de mártir sin preguntarle si tiene o no fuerza para ello.

Carmen de Burgos, tout comme à Rome, décrit la formation rapide des couples. Elle reprend également la question des mariages entre des enfants mais elle souligne, en plus, le silence du monde médical sur ce problème :

Después de casados empiezan a conocerse, y esto hasta en las relaciones largas, pues durante el tiempo del noviazgo la mujer el hombre mienten... mienten sin esfuerzo... ésta muestra sus gracias; él, condescendencia y dulzura... La vida en común revela los defectos y trae la decepción... Añádase a esto que se consienten los matrimonios entre niños de 12 y 14 años, que en ellos no toman parte el médico, y podréis comprender cuánto deja que desear la organización de la familia... ¡Y no existe el divorcio!

2.2.4. La femme dans les Codes Civil et Pénal

Carmen de Burgos rappelle, là aussi, toutes les injustices des Codes Civil et Pénal vis-à-vis des femmes :

El código civil nos coloca en una situación lamentable. No somos personas jurídicas; estamos sometidas a una minoría casi perpetua, hijas y esposas no podemos vender, hipotecar, obligarnos ni recibir donaciones. Solo se tienen algunos de estos derechos en el caso de estar casada bajo el régimen de separación de bienes, y aun así, no son completos pues siempre hay

¹⁴¹⁶ Lorsque l'homme n'entretient pas une autre femme (ou famille) car cela coûte cher, il peut se rendre dans les maisons closes, sans que la société trouve à redire quelque chose.

limitaciones. Sólo concede el Código el derecho de testar y de revocar las donaciones hechas al marido durante el matrimonio.

Elle reprend les arguments déjà vus maintes fois sur l'incohérence entre les deux codes ainsi que sur les définitions de l'adultère différentes selon le sexe. Lorsque la femme trompe son mari, le Code Pénal parle d' « *adulterio* », et lorsque c'est le mari qui trompe sa femme, le Code Pénal parle d' « *infidelidad* ». Selon le dictionnaire de la *Real Academia Española*, « *adulterio* » veut dire : « *Relación sexual voluntaria entre una persona casada y otra que no sea su cónyuge* ». Le mot « *infidelidad* » est défini comme « *falta de fidelidad* » et « *fidelidad* » comme « *lealtad, observancia de la fe que alguien debe a otra persona* ». On mesure ainsi la différence de gravité dans ce qui est reproché à la femme. Par conséquent, le mari, pour laver son honneur, se sent légitimement autorisé à tuer sa femme, car il encourt une peine légère¹⁴¹⁷.

Carmen de Burgos rappelle également que la femme mariée peut effectivement se retrouver dans une situation d'adultère, puisque le divorce n'existant pas en Espagne, elle ne peut pas refaire « honorablement » sa vie. Mais elle va plus loin car elle lie ces injustices au fait que les femmes ne peuvent ni participer à l'élaboration des lois, ni élire les législateurs : « [...] *el hombre es resuelto si mata bárbaramente a la esposa que lo engaña, porque no puede abandonarlo, y nada atenúa la responsabilidad criminal de la venganza de una mujer traicionada. Esta desigualdad se comprende sabiendo que la mujer ni se preocupó de las leyes ni eligió a los legisladores* ».

2.2.5. Les droits politiques de la femme

En ce qui concerne les droits politiques des femmes, Carmen de Burgos reprend à Valence la majorité de ses arguments développés à Rome. A Rome, elle présentait que la population espagnole n'était pas mûre pour attribuer le droit de vote aux femmes. Si

¹⁴¹⁷ Rappel de l'article 438 du Code Pénal de 1870 : « *El marido que sorprendiendo en adulterio a su mujer matase en el acto a esta o al adúltero o les causara alguna de las lesiones graves, será castigado con la pena de destierro. Si les causara lesiones de segunda clase, quedará libre de pena* ».

elle se fie aux résultats de son enquête, faite entre le 19 octobre et le 25 novembre 1906 dans l'*Heraldo de Madrid*, maintenant elle en est sûre. Carmen de Burgos veut trouver une explication au manque d'intérêt des femmes pour revendiquer le droit de vote. Selon elle, cela est dû au contexte dans lequel se déroulent les élections qu'elle appelle « *farsa y tiranía* ». Elle remet en cause, sans le nommer, le système du « *turnismo*¹⁴¹⁸ ». Le truquage des élections et l'impossibilité d'imposer un autre parti que ceux impliqués dans le « *turnismo* », n'incitaient pas les femmes à s'intéresser à la politique :

Aún no se agita en España el deseo de reivindicar los derechos políticos. No es nuestro carácter a propósito; el pueblo no conoce su importancia y la mujer siente algo de repugnancia, sin duda porque ve la farsa y la tiranía y recuerda la frase de ala escritora francesa "Cuando la manzana está podrida, no hay que hincar el diente en ella".

Bien que Carmen de Burgos comprenne que les élections, telles qu'elles se pratiquent en Espagne, n'encouragent pas les femmes à revendiquer le droit de vote, elle les exhorte néanmoins à s'intéresser aux élections : « *Pero la mujer no debe ser indiferente en una cosa que puede mejorar su situación propia y la de su país, ha de ser capaz de defender los derechos de sus hijos y de darles la educación cívica para que sean ciudadanos honrados y libres* ».

Tout comme lors de sa conférence à Rome, Carmen de Burgos est d'accord sur le principe qu'une femme ignorante ne doit pas voter. Mais elle fait à nouveau remarquer qu'il faudrait alors appliquer le même principe aux hommes : « *Desde luego que no*

¹⁴¹⁸ « *El turnismo se basó en la creación de dos grandes partidos, uno en sentido conservador, liderado por el propio Cánovas, el Partido Liberal-Conservador, y otro en sentido liberal, heredero del régimen de libertades del sexenio, presidido por el político riojano Práxedes Mateo Sagasta y conocido como Partido Liberal-Fusionista. A estos dos partidos les correspondía agrupar al máximo número posible de grupos y facciones, con el único requisito de aceptar la monarquía alfoncina. Por este motivo, se les conocía como partidos dinásticos. Estos dos partidos se "turnarían" en el poder (de ahí el nombre de turnismo). A cada mandato de un partido le sucedía un gobierno del otro. De esta forma, aunque se dejaba fuera a las minorías carlista y republicana, se garantizaba una importante estabilidad, que se tradujo en la larga duración del régimen. Claro que para ello había que basarse en un sistema no democrático, aunque fuera de carácter representativo. Es decir, se elegía un Parlamento, pero las prácticas caciquiles y el gran pacto entre los dos partidos hizo que siempre ganara las elecciones el partido que las convocaba. En un sistema democrático, el partido que gana las elecciones forma el gobierno. En el sistema de la Restauración, en cambio, el rey nombraba el gobierno, y después se hacían las elecciones para que ese gobierno tuviera una mayoría parlamentaria con la que gobernar. Esto hizo que el sistema electoral de la Restauración tuviera que descansar sobre el caciquismo.* » <http://clio.rediris.es/fichas/restaur01.htm> consulté le 18/12/2015.

debe votar la mujer ignorante pero tampoco el hombre en esas condiciones. Ved como desde que eso sucede cada elección es un escándalo, se compran sufragios se anda a tiros por las calles y hay que lamentar toda clase de inmoralidades. ¿ Por qué habíamos de ir nosotras a aumentarlos ? ».

Carmen de Burgos développe, avec les mêmes propos qu'à Rome, l'influence des femmes sur le vote de leur mari, elles-mêmes soi-disant influencées par leur confesseur. Carmen de Burgos dénonce les procès d'intention que l'on fait aux femmes. et encourage explicitement les femmes à demander le droit de vote : « *Esto puede decir que se nos atribuye no poca parte de todas las inmoralidades y que sería conveniente demostrar nuestra aptitud en favor del país, reclamando los derechos políticos para la aprobación de leyes, sin las cuales vivimos sujetas, y de las que depende la suerte de los que amamos.* » On peut donc mesurer la différence d'opinion entre les deux conférences.

Carmen de Burgos ne revendique pour les femmes, ni la possibilité d'être militaire, ni celle d'être prêtre, car elle dit récuser également ces deux possibilités pour les hommes. A Rome elle ne pouvait pas se permettre de rajouter cette précision. Elle s'était contentée de rejeter la prêtrise féminine avec humour : « *No hablo de los derechos militares y del derecho al sacerdocio que reclaman las feministas de otras naciones, porque son 2 cosas que yo no quisiera ni para hombres* ».

2.2.6. L'avenir de la femme

Carmen de Burgos termine son discours sur une note optimiste, pleine d'espoir pour l'avenir. Elle est admirative de l'enseignement donné à Valence par la *Institución para la enseñanza de la mujer* :

*¡Dichosas vosotras, hijas de una ciudad republicana y libre, que podéis desarrollar vuestras facultades y formar vuestros espíritus en un centro tan admirable, dirigido por tan cultos y competentes profesores!*¹⁴¹⁹
[...] *yo me congratulo de que se inicie esta era de regeneración en la enseñanza femenina*¹⁴²⁰, *porque veo entre vuestras manos el porvenir de la patria.*

Elle a effectivement raison d'avoir foi dans les prochaines générations, car ce sont les futures « *modernas* » de la « *Edad de Plata de la cultura* », ou des femmes comme la valencienne María Cambrils¹⁴²¹. Carmen de Burgos demande aux femmes d'avoir des projets à long terme :

No miréis nunca cerca; tended lejos la vista, mirad al porvenir; buscad ansiosas la cultura para cumplir vuestros deberes de madres y educadoras; y si un día alguna de mis pobres ideas germina en vuestro cerebro, no olvidar que es grande la responsabilidad que ante la Humanidad tenéis, y que vuestros son los destinos de los pueblos. He dicho.

Comme nous venons de le voir, Carmen de Burgos s'exprime à Valence en tant que militante féministe. Ses revendications sur l'égalité des droits civiques et politiques sont explicites, et ses propos sont très anticléricaux¹⁴²². Elle ne cache pas sa préférence pour l'éducation laïque.

Le terreau de Valence était plus facile que celui de Rome, car en 1907 Valence était majoritairement républicaine, et les organisations féministes étaient très actives, notamment *La Asociación General Femenina*¹⁴²³ créée par Belén Sárraga (franmaçonne

¹⁴¹⁹ Par exemple María Carbonell (1852-1926), professeur de l'école normale de Valence était une pédagogue célèbre.

¹⁴²⁰ Les écoles laïques de Valence avaient pour fonction de neutraliser les effets de l'enseignement religieux.

¹⁴²¹ María Cambrils, écrivaine et journaliste féministe née à *El Cabañal* dans la région de Valence (1878-1939). Elle écrivit notamment en 1925 *Feminismo socialista* préfacé par Clara Campoamor.

¹⁴²² Les catholiques étaient également très présents à Valence, notamment *La Liga Católica* et comme nous l'avons vu Carmen de Burgos a eu déjà de nombreux maux avec la presse intégriste notamment *El Correo Español* et *El Siglo Futuro*.

¹⁴²³ L'association changea de nom en : *Asociación femenina* (AF) ou *Sociedad Femenina, Asociación Feminista* à partir de 1901 (*El Pueblo*, 05/01/1901).

et très engagée politiquement) en 1897, qui diffusait ses idées féministes à travers *La Conciencia libre*¹⁴²⁴, puis par l'intermédiaire de *El Pueblo*.

Comme Carmen de Burgos l'avait dit à Rome, Valence est sa véritable patrie. Elle est sous le charme de cette ville, et peut librement parler de ses idéaux. Selon son ressenti, les Valenciennes sont réceptives aux idées nouvelles d'émancipation féminine : « *las mujeres valencianas son de un espíritu libre y saben infundirlo en sus hijos* », elle a, comme elle l'exprime dans cette conférence, foi dans les jeunes générations de femmes. Elle constate que les graines semées par elle, et d'autres féministes, commencent à germer.

2.3. La conférence de Bilbao

Le 18 février 1911, Carmen de Burgos est invitée à donner une conférence sur la « *Misión social de la mujer* » dans le célèbre établissement de la *Sociedad del Sitio*¹⁴²⁵ de Bilbao. Cette conférence sera publiée par l'imprimeur José Rojas Núñez¹⁴²⁶. Carmen de Burgos se dit très honorée de l'invitation : « [...] *al honroso llamamiento de esta Sociedad, una de las más prestigiosas de España, en cuya tribuna me han precedido tantos oradores ilustres, que no me atrevo a nombrar por no empequeñecer más el momento presente.* » (p. 5) Pour Carmen de Burgos, sa présence dans ce lieu est un triomphe pour la cause féminine : « *Vuestra invitación significa que podéis traer a la*

¹⁴²⁴ Journal créé par Belén Sárraga et les féministes franmaçonnnes Amalia Carvia (qui avait créé *La Sociedad Unión Femenina* à Huelva en 1898), et María Ángeles López de Ayala (qui avait créé avec Amalia Domingo Soler, *la Sociedad Progresiva Femenina* en 1892 à Barcelone).

¹⁴²⁵ Les membres de la *Sociedad El Sitio* de Bilbao étaient de tendance libérale et anti-carliste. Ils faisaient partie des classes aisées. Le *Sitio* avait des liens avec les générations littéraires de 1898, 1914 et 1927. Des personnes célèbres y donneront des conférences comme par exemple : Miguel de Unamuno, Manuel Azaña, Indalecio Prieto, Niceto Alcalá Zamora, Federico García Lorca, Margarita Xirgú, Ramiro de Maeztu et José Ortega y Gasset. Les conférences étaient parfois retransmises à la radio.

<http://www.sociedadelsitio.org/2006/11/historia-de-la-sociedad-el-sitio.html> consulté le 04/01/2016.

¹⁴²⁶ Il n'y a pas de date d'impression sur le feuillet.

tribuna a las mujeres que trabaja. Pensé que el ejemplo podía ser útil a la causa femenina y me atreví a dejar la soledad de mi gabinete, la confianza de mis cuartillas, para venir adonde me requeríais ». (p. 5- 6)

Elle est fière de dire qu'elle doit sa présence uniquement à la reconnaissance de son travail, et non pas à sa naissance :

No me habéis traído aquí ni por la influencia de un nombre heredado, ni por mi posición, ni por mi cargo oficial. He escalado esta tribuna como la del Paraninfo de la Universidad de Madrid, la de la Asociación de la Prensa en Roma y la popular Lonja valenciana, con la escala maravillosa de un trabajo continuo y perseverante. (p. 5)

Sa déclaration permet à son auditoire, ainsi qu'à ses lecteurs, de prendre connaissance des différents lieux prestigieux où Carmen de Burgos est intervenue. Carmen de Burgos dit s'inscrire dans le même courant politique que la *Sociedad del Sitio* :

Me anima sólo el pensamiento de que los ideales que aquí alientan son los mismos a que he consagrado mi vida. Me lo dice el reciente paso de Lerroux¹⁴²⁷ y Dicenta¹⁴²⁸ por este mismo lugar; me lo dice vuestra historia gloriosa, vuestro abolengo liberal; toda vuestra labor de cultura, de amplitud de miras, de ansias de progreso... De otro modo no me hubiera atrevido a venir. (p. 6)

Carmen de Burgos faisait depuis juillet 1910 partie de la *Agrupación Femenina Socialista de Madrid*¹⁴²⁹. Cette association avait été fondée en 1904 à Bilbao par Virginia Gonzalez Polo¹⁴³⁰. Nous apprenons par Carmen de Burgos qu'elle est parfois qualifiée de « *Fanática* » et de « *Sectaria* » (mais elle ne précise pas pourquoi, ni par qui), ce qui, loin de l'offenser, lui convient parfaitement :

Cuando alguna vez, en las ásperas censuras que hemos de soportar las que en la causa pública laboramos, me han querido ofender llamándome Fanática o Sectaria he experimentado inmenso regocijo. Creo que se necesita ser fanático

¹⁴²⁷ Alejandro Lerroux, journaliste et homme politique espagnol (1864-1949) du Parti Républicain Radical, Chef du gouvernement de 1933 à 1935.

¹⁴²⁸ Il s'agit certainement de Joaquín Dicenta (1862-1917), journaliste de *Germinal* (1897) et dramaturge espagnol. Ami de Eduardo Zamacois, fondateur de *El Cuento Semanal* et *Los Contemporáneos* où Carmen de Burgos écrivait à partir de 1907 et 1910, que Carmen de Burgos citait déjà lors de sa conférence à Rome en 1906.

¹⁴²⁹ Carmen de Burgos intègre la *Agrupación Femenina Socialista* de Madrid en juillet 1910, puis la quitte en 1912, pour revenir en 1917 et en sortir définitivement en 1919.

¹⁴³⁰ Virginia Gonzalez Polo, dirigeante politique socialiste et féministe espagnole (1873-1923). Elle abandonnera le parti socialiste et fera partie des fondateurs du *Partido Comunista Obrero Español*.

para no ser mezquino. El fanatismo supone convencimiento, amor, decisión, pasión, vida. Todo enamorado de un ideal ha de ser fanático, sectario. Como yo lo soy. (p. 6)

Son introduction étant faite, tout comme lors de ses précédentes conférences, elle développe et défend les thèmes qui lui tiennent à cœur depuis de nombreuses années : le féminisme, l'éducation, la politique, le mariage, le divorce, le travail de la femme, les droits politiques de la femme, le pacifisme...

2.3.1. Le terme « féminisme »

Comme à Valence et à Rome, Carmen de Burgos manifeste ses réticences pour le terme féminisme qu'elle a du mal à définir :

No he logrado fijar aún la verdadera acepción de la palabra feminismo. La he oído emplear unas veces denominando a esas mujeres envanecidas, que se creían superiores porque aprendieron a saludar la ciencia, sin penetrar en el laberinto a cuyo fin nos espera la grande e incontestable interrogación de lo desconocido. La he oído aplicar a mujeres masculinizadas que abominan del amor y del hogar. Esas que visten sombreritos redondos, trajes sastre, sin un encaje... sin una flor... sin un perfume... (p.7)

On retrouve la présentation caricaturale du féminisme qu'elle qualifie de radical et une autre définition :

La he oído usar también simbolizando en ella la causa del progreso, de la emancipación y de la cultura de la mujer. Así es que en realidad yo no sé si soy feminista. Me da miedo un feminismo que tiende a masculinizar a la mujer, que viene acompañado de los delirios y desequilibrios de las que no supieron entender su verdadero significado; y en cambio la idea de la libertad y dignificación de nuestro sexo tiene en mí un paladín apasionado, romántico e idealista... porque nada he de pedirle que sin necesidad de estar afiliada a ningún partido no haya sabido yo conquistarme. (p. 7)

La phrase : « *Así es que en realidad yo no sé si soy feminista* » a peut-être contribué à faire dire que Carmen de Burgos n'était pas féministe¹⁴³¹. Or, il faut bien évidemment la

¹⁴³¹ Dans *El Heraldo de Madrid* du 4/07/1909 elle s'exprimait également dans ces termes : « [...] *No soy feminista ; he reído más de una vez de los delirios igualitarios [...] pero el problema de la educación y del trabajo femenino existen como resultado de la mala organización de nuestra sociedad y es necesario*

remettre dans son contexte. Carmen de Burgos, rappelons-le, avait dit lors de sa conférence à Valence que parler de l'éducation de la femme, c'est parler du féminisme et, puisqu'il s'agit là de son principal combat, selon cette définition elle est, par syllogisme, féministe.

Elle reprend les propos qu'elle a tenus à Rome. Selon elle, la femme idéale c'est la *Nicolasa* de Max Nordau :

Mi ideal de la educación de la mujer lo he encontrado en la Nicolasa de Matrimonios Morganáticos de Max Nordau. Es el tipo ideal de la mujer moderna; dulce y fuerte, que ama y piensa, con perfecta conciencia de sus derechos y sus deberes. Una mujer muy tierna, muy amante del hogar, algo coqueta (en la aceptación de deseo de agradar) jamás masculinizada. (p. 7)

La description de *Nicolasa* faite par Carmen de Burgos n'est pas très transgressive et semble fort éloignée de la suffragette anglaise, ce qui devrait rassurer son auditoire. A nouveau, Carmen de Burgos place la maternité au-dessus de toutes les préoccupations et ambitions de la femme. Comme elle l'avait déjà proclamé à Valence, rien n'est plus grand pour la femme que la maternité :

He querido decir que la mujer puede serlo todo. Ahora desearía convencerlos de que sabrá renunciar a todo, porque en su naturaleza se enseñoreará siempre el amor. No dejará jamás de ser la madre. ¿Qué mayor grandeza? ¡Grande es el sabio, grande es el artista, grande es el poeta, pero no hay nada más grande que la flor de pasión que rompe sus entrañas para perpetuar la humanidad! ¡Nada más grande que la Madre! (p. 24)

Carmen de Burgos veut défendre toutes les mères. Comme à Rome, elle dénonce les coutumes et les lois qui marginalisent les mères célibataires¹⁴³² et demande :

Pero al menos [...] que códigos y costumbres aseguren el respeto a toda maternidad. Cuando leo en los periódicos infanticidios cometidos por madres

vencerlos.» C'est donc le contexte social et politique qui explique l'engagement de Carmen de Burgos. Elle met en priorité deux fléaux à combattre : le manque d'éducation et les mauvaises conditions de travail des femmes.

¹⁴³² D'autres femmes feront de même : « *La mujer que salía de maternidad, con un hijo en brazos, si no tenía junto a ella lo que el pueblo llama tan gráficamente la sombra de un marido, no tenía ninguna puerta donde llamar, porque hasta en el comedor de madres lactantes se le negaba la entrada si era una madre soltera. Y nos encontrábamos con que no se la protegía porque era soltera [...] ¿Qué queráis que hiciera aquella pobre mujer? Lo que tantas y tantas han hecho. [...] 90 % se prostituyen por miseria, y muchas veces para no dejar en la inclusa a su hijo o para no cometer un infanticidio [...]* ». Discours de Margarita Nelken le 01/03/1933 devant les Députés.

solteras, por un sentimiento de vergüenza, experimento una gran compasión. [...] Quizás aquella criatura que viene al mundo, como todas, con la completa ignorancia de su nacimiento, sin el estigma que la sociedad pone en la frente podría ser un genio... [...] Debemos ser severas e intransigentes sólo con nosotras mismas. Piadosas con las faltas de los demás. [...] Alejandro Dumas dijo: “La moral evangélica es una gran cosa ¡Pero nos atormentan tanto el hambre y la miseria!”

Señoras, en nombre de la misma moral, seamos tolerantes con las desgraciadas, que tal vez faltaron porque la sociedad las desamparó. (p. 18)

Elle affirme ne pas comprendre le mythe de la virginité car, selon ses dires, la maternité est le plus bel attribut de la femme : « *Se funda en esos mitos que entronizaron la virginidad sin pensar que la maternidad es el más hermoso atributo de la mujer* » (p. 9). Elle ne semble pas avoir lu les textes d'Engels puisqu'elle ne fait pas le rapport entre désir masculin de s'assurer, par la virginité de l'épouse, de la paternité des futurs enfants, et mythe de la virginité. Elle affirme que c'est la Nature, qui par sa différenciation sexuelle par rapport à l'homme, a doté la femme de la fonction maternelle et a institué sa mission dans la société : « *Otras diferencias físicas demuestran que la Naturaleza, previsora, nos dotó para la función de la maternida.* » (p. 8). Cette explication peut surprendre car elle apparaît comme très conservatrice, excluant la majorité des changements que Carmen de Burgos revendique alors. Elle montre la relative confusion conceptuelle qui la domine encore. De cette théorie très conventionnelle, elle passe à la défense d'une permanence logique des rôles différenciés, chacun devant rester à sa place.

2.3.2. La complémentarité homme-femme

Voici sa définition de la relation idéale entre hommes et femmes :

[...] las modalidades que su constitución determina en el sentir, el pensar y el querer, quedando clara y bien definida la misión que cada uno ha de desempeñar. Se ve claramente que en las misteriosas germinaciones de la existencia, ambos tenemos un papel claro y bien definido, de extraordinaria importancia, admirablemente determinado; y caen por tierra los manoseados y vulgares argumentos de la superioridad y la inferioridad entre dos mitades del género humano destinadas a complementarse en una sola misión. (p. 8)

Elle ne voit que des avantages à cette complémentarité :

Qué delicia para el hombre el compañerismo de la mujer. Todos necesitamos confesarnos, contar a otros las aspiraciones de nuestra alma. ¿Quién mejor que la mujer abnegada y casta que hicisteis depositaria de vuestro amor? [...] Es indescriptible la capacidad que nos da nuestra colaboración. Unidos fatalmente para completarnos, nuestra desviación es la inercia para ambos. [...] Unos a otros nos prestamos fuerza. (p. 15-16)

Mais pour devenir la compagne de l'homme, il faut que la femme soit éduquée à l'égal de l'homme. Chacun tirerait profit de cette situation. Carmen de Burgos rejette à nouveau la théorie de Moebius sur l'infériorité de la femme. Selon elle, cette théorie n'est plus recevable aujourd'hui :

Las diferencias en el cerebro se nos han querido imputar como prueba de la pretendida inferioridad. Nuestro cráneo es menos alto y más prolongado [...] Pero el argumento del peso y tamaño del cerebro con relación a la estatura (también menor en la mujer en circunstancias normales) no resiste ya la crítica. (p. 9)

La seule nouveauté que Carmen de Burgos apporte par rapport à ses autres conférences, concerne le rôle qu'a le mariage, selon Moebius : « [...] *tenemos según la teoría de Moebius, que el matrimonio disminuye la potencia intelectual de la mujer. Si así fuese ¿no le sucedería lo mismo al hombre? Tampoco esa afirmación resiste la crítica científica.* » (p. 9)

Carmen de Burgos aborde sa réflexion sur la condition féminine sous un angle qu'elle n'avait pas encore envisagé :

A otro mito le debemos nuestra esclavitud durante tantos siglos. Leed a San Ambrosio y encontraréis este párrafo: "Adán ha sido engañado por Eva y no Eva por Adán. Es justo que la mujer tenga por director al que impulsó a cometer la falta a fin de que no nos pierda por segunda vez la ligereza femenina". [...] Pues gracias a ese razonamiento se nos ha negado la cultura, llevándonos a una positiva inferioridad. (p. 9)

Carmen de Burgos conclut avec humour : « *¿No sería una peregrina idea, en buen derecho, que el delito del padre se castigue encarcelando al hijo?* ». (p. 9)

Autre apport original, Carmen de Burgos explique l'origine des différences entre les sexes : « *En las sociedades primitivas hombres y mujeres eran iguales, tanto en mentalidad como en fuerza física; y no por eso dejaban de existir el amor y la familia, aún en sus formas más rudimentarias. La diferencia ha nacido de las diversas educaciones y ejercicios.* (p. 9-10) Cette remarque permet donc à Carmen de Burgos de critiquer une fois de plus le déficit d'instruction donnée aux femmes, ainsi que le refus d'introduire la gymnastique féminine dans les écoles.

Elle cite Tarde pour expliquer pourquoi les femmes sont si peu présentes dans le monde des arts. Selon ses propos la privation de liberté empêche leur imagination et leur esprit créatif de s'exprimer :

Se argumenta que no hemos producido obras de arte y de ciencia tan admirables como las de los hombres. Es cierto. Pero oíd lo que a propósito de esto dice Tarde¹⁴³³: “Todos los descubrimientos de verdades, todos los inventos de utilidad han sido conquistados por hombres libres, los esclavos no inventaron nada” y añade: “Los ciudadanos libres deben su superioridad a las ventajas de su situación no a la superioridad de la raza”. Esto puede aplicarse a la mujer que no pudo desarrollar sus facultades en la esclavitud a que se la sometía. (p 10)

2.3.3. L'éducation

Tout comme à Rome et à Valence, Carmen de Burgos dénonce l'insuffisance de l'éducation des femmes. Selon ses dires, la femme espagnole ne peut pas aspirer à être libre, faute d'avoir reçu une bonne éducation : « *El problema de la libertad de la mujer, queda demostrado que es sólo de educación.*» (p. 12) [...] *¿Cómo se educa aquí a la mujer?* [...] *La iniciativa privada está muerta.* (p. 16) On peut donc déduire de ses propos que, pour elle, la femme a les mêmes capacités intellectuelles que l'homme.

Puis elle prend position sur le terrain politique, mettant les conservateurs en accusation :

Los Conservadores (designo con este nombre a todos los enemigos del progreso y con el de liberales a todos los partidos de izquierda) no quieren la educación de la mujer.

¹⁴³³ Il doit s'agir de Jean-Gabriel Tarde (1843-1904), juriste, sociologue et philosophe français. Adversaire de la biologie du crime de Lombroso.

Novicow pone en boca de los conservadores estas palabras. : “Es inútil instruir a las hijas. Saber mucho no les es necesario. Deben tener un papel subordinado y obedecer dócilmente a sus maridos. Si se les meten muchas ideas en la cabeza se vuelven amantes de la libertad y enemigas de la familia”.
(p. 13)

Carmen de Burgos fait le point sur l'éducation des femmes en Espagne et, comme à Rome et Valence, elle critique l'éducation reçue dans les couvents : « *Pero aún nos queda otra plaga: la educación de los conventos. [...] los conventos, perdido su carácter primitivo, se dedicaron a explotar las industrias y la enseñanza* ». (p. 16).

A Rome, Carmen de Burgos avait affirmé qu'il y avait de bonnes écoles en Espagne, notamment celles de la formation des enseignants¹⁴³⁴ or cinq ans après à Bilbao elle dit totalement le contraire :

Hace diez años que gané por oposición una cátedra de Escuela Normal... Esto quiere decir que conozco la insuficiencia de dichos centros, donde en vez de explicar para formar maestros se enseñan las asignaturas que debieran saber al llegar allí. El arte de enseñar a enseñar apenas existe; pomposamente llamamos Pedagogía a los conocimientos rutinarios que poseemos... Lo escaso y mísero de las escuelas españolas lo sabéis todos. Lo único raro es que se sepa y se tolere; que no se alce el pueblo en masa, pidiendo escuelas como los hambrientos piden pan. Que una nación se deje morir de ignorancia como un pobre hombre fuerte y joven se dejó morir de hambre hace pocos días en las calles de Madrid; donde están los escaparates de Lardy y de Turnie. Las pensiones al extranjero sirven de poco. Yo tuve una y al volver, en vez de ser escuchada por el infausto Rodríguez San Pedro¹⁴³⁵, sufrí persecuciones sin cuento, por el delito de decir estas cosas que apunto y algunas más que callo.
(p. 12)

Il faut voir dans ce revirement de propos la persécution constante que Carmen de Burgos a subie depuis l'arrivée des Conservateurs au pouvoir, notamment entre janvier 1907 et novembre 1909 avec la nomination au Ministère d'Instruction Publique de Faustino Rodríguez Sampedro. De plus, il est fort probable que durant ses 6 ans de pratique de l'instruction elle a eu l'occasion de mesurer toutes les carences de l'école, alors qu'au moment des louanges elle avait encore toute ses illusions.

¹⁴³⁴ «Hay buenos centros de enseñanza en España. Las Escuelas Normales para el estudio del magisterio y las de la “Enseñanza de la mujer”, donde se aprende a construir flores artificiales, sombreros, corte y preparación de prendas de vestir ».

¹⁴³⁵ Faustino Rodríguez San Pedro, ministre de l'Instruction Publique qui avait muté Carmen de Burgos à Tolède en avril 1907. En février 1911 elle obtient son poste définitif à La Escuela Normal de Maestras de Madrid.

Carmen de Burgos dénonce le peu de professionnalisme des écoles d'enseignement. C'est une des raisons qui avaient poussé les krausistes à créer en 1869 une école privée : *La Escuela de Institutrices*, qui fut la première école créée par la *Asociación para la Enseñanza de la Mujer*. Le terme employé était « *Institutriz* » et non pas « *maestra* » pour se démarquer de la *Escuela Normal de Maestras*. Francisco Ferrer i Guardia créa également une *Escuela Normal Racional* pour former les professeurs à la pédagogie de la *Escuela Moderna*. En 1909 sera créée la *Escuela de Estudios Superiores de Magisterio*¹⁴³⁶.

Carmen de Burgos dénonce également le peu d'intérêt de ses supérieurs, et notamment du Ministre de l'Instruction Publique Faustino¹⁴³⁷ Rodríguez San Pedro, pour les études faites à l'étranger par l'intermédiaire de la bourse de *La Junta de Ampliación de estudios*. Elle avoue être très étonnée de la passivité de la population face à la mauvaise qualité de l'enseignement imparti dans les écoles publiques.

Carmen de Burgos tient le même discours qu'à Rome et qu'à Valence. Elle est toujours favorable à la coéducation, et déplore la séparation des sexes à l'école : « *Un buen sistema de educación debe empezar por la coeducación. Entre nosotros apenas existe; separados desde la infancia los dos sexos, la mujer no ejerce la influencia de su dulce carácter, ni el hombre la de su firmeza y decisión. No se compenetran, no se conocen nunca bien* ». (p. 13)

Elle n'oppose pas « femme instruite » et « bonne maîtresse de maison ». Comme à Valence, elle déplore qu'en Espagne il n'y ait pas de juste milieu :

La mujer, cuanto más sólidamente instruida, es más amante del hogar y de la familia. Lo que hay es que aquí oscilamos entre los dos polos; o ignorantes, o marisabidillas. Precisamente, la educación de la mujer en el extranjero tiene una tendencia a formar la buena directora de a casa, la educadora del hijo, la compañera del esposo. (p. 13)

¹⁴³⁶ Real decreto de 3 de junio de 1909 firmado por el ministro don Faustino Rodríguez San Pedro “una Escuela Superior del Magisterio donde se modelen en su generalidad los futuros profesores de Escuelas Normales e Inspectores de Primera Enseñanza; que, con plena conciencia de sus deberes y la preparación necesaria para cumplirlos, puedan los profesores formar maestros cultos y de vocación comprobada que, bajo la acción de inspectores tan capaces como celosos, realicen la magna obra de difundir los beneficios de la educación e instrucción primarias por todo el territorio nacional...”

¹⁴³⁷ On remarquera le jeu de mot de Carmen de Burgos : *el infausto Rodríguez San Pedro*, pour Faustino Rodríguez San Pedro, ce qui montre qu'elle n'a toujours pas accepté son exil à Tolède de 1907 à 1909.

Elle donne à nouveau l'exemple des écoles ménagères à l'étranger. A Bilbao elle énumère en plus les matières qui sont enseignées dans les écoles italiennes et françaises :

Sólo os diré que los programas de estas escuelas comprenden la cocina, la higiene, lavado, plancha y confección y compostura de ropa, sombreros, etcétera. Cuanto una mujer necesita saber en la vida práctica; y al lado de esto, la pedagogía para educar al niño; la historia natural, la física y la química, sin la cual la higiene y la teoría de la alimentación serían vanas; los cuidados que reclama la asistencia de ancianos, heridos y enfermos; el derecho y la contabilidad, para resolver sus asuntos y administrar sus bienes; el idioma, la estética, la historia; todas las ciencias que necesita comunicar a sus hijos. (p. 14)

Carmen de Burgos fait l'éloge de ces écoles car, selon elle, si toutes les femmes ne sont pas obligées de travailler, toutes ont besoin des enseignements ménagers pour s'occuper de leurs enfants :

No es que todas las mujeres hayan de trabajar y tener carreras, es que todas tendrán estos conocimientos que hoy sólo cultivan las que se dedican al Magisterio. Seréis todas maestras. Pero para cuidar sólo de vuestros hijos; para tener un hogar feliz; para serlo vosotras mismas con la intensidad de vida que la cultura os aporte; y si algún día la desgracia os obliga a trabajar, seréis aptas para poder hacerlo y no sufrir la humillación de la mendicidad. (p. 14-15)

2.3.4. Le travail féminin

Pour Carmen de Burgos, il est injuste et absurde d'interdire à une femme, sous prétexte que c'est une femme, le droit d'exercer un métier :

Es una injusticia negar a las mujeres que tienen aptitudes para ello el derecho a ejercer todos los cargos. Decid por ejemplo a Jorge Sand: "Usted tiene que cuidar la casa, que su marido escriba los libros". ¿No sería absurdo si la naturaleza la dotó a ella de un talento que a él le había negado. Cuando se admira una obra de arte ¿preguntamos si el autor tuvo o no hijos? ¿Por qué se ha de preguntar el sexo? (p. 20)

Au contraire des précédentes conférences où elle mettait en avant les conséquences néfastes du travail pour certaines catégories sociales, Carmen de Burgos répond aux détracteurs du travail des femmes et interroge ces détracteurs :

Algunos creen que la mujer abandona a los hijos al dedicarse al trabajo. Olvidan sin duda a las madres viudas que han de ganarles el sustento. ¿Es más moral que carezcan de medios para sostenerlos y educarlos? Están menos abandonados en esos asilos en los que la miseria les hace depositarlos y con los cuales las sociedades modernas han querido ocultarla vergüenza de que cada uno no tenga su casa creando la casa para todos? (p. 20-21)

On remarque ici une réelle évolution de ses positions puisqu'elle poursuit son discours en dénonçant les mauvaises conditions de travail des femmes et en condamnant l'injustice face à l'inégalité des salaires hommes-femmes. Elle illustre ses propos par l'exemple d'une femme en Russie :

Estas limitaciones no se ciñen sólo a las carreras y a las artes liberales. La injusticia y la desigualdad siguen a la mujer en el trabajo, en la fábrica, en el taller. Se abusa de su debilidad de mil modos indignos. Se trata de cerrarle la puerta alegando que abarata los jornales. (p. 21)

Un periódico ruso refería un caso característico de la injusticia que con el trabajo femenino se comete. Oídlo: "Una joven, vestida de hombre, había trabajado durante muchos años en una fábrica. Al fin un día se descubrió el engaño, y preguntada por qué usó aquel disfraz, repuso: Es muy sencillo. Con faldas me hubieran pagado 30 copers (0.80), vestida de hombre gano un rublo (cerca de 3 pesetas). Soy pobre y sola. La diferencia era para mí una fortuna". La moraleja es fácil de hallar y nos muestra la preocupación de considerarse inferior nuestro trabajo, puesto que durante tantos años la labor de aquella mujer, no había sido inferior a la de sus compañeros. (p. 21)

A nouveau son illustration montre bien l'absurdité, et l'injustice des ignominieuses rémunérations féminines.

2.3.5. Situation légale de la femme, mariage, divorce

Concernant le mariage, Carmen de Burgos reprend les mêmes propos qu'à Rome et qu'à Valence. Néanmoins, Carmen de Burgos ne veut pas qu'on la présente comme une ennemie du mariage :

Se me ha creído una enemiga sistemática del matrimonio. Nada de eso. Es tanto lo que significa para mí la santidad de la unión de los seres que han de formar el hogar y la familia que no quisiera que se uniesen más que por amor y estimación mutua. Un matrimonio que no esclavice a las personas sino, que una las almas. (p. 17)

Et elle argumente pour montrer de quelle manière et à quelles conditions elle défend cette institution : « *Por eso quiero a la mujer independiente, para que no se case por necesidad ; para que tenga derecho a elegir ; para que sea consciente de sus actos. »* (p. 17) Mais elle campe sur ses positions en ce qui concerne le divorce :

En los pueblos antiguos se organizaba desde el punto de vista político y religioso; ahora ya no puede dejar de verse la necesidad económica, la idea de asociación se propaga con fuerza extraordinaria y a ella debe ir unida la libertad de poder rescindir el contrato matrimonial. El matrimonio civil y el divorcio son necesarios a la libertad de la mujer. (p. 17)

Carmen de Burgos en appelle à nouveau à la Nature pour justifier sa position : « *Si el corazón puede amar más de una vez y a más de una sola persona, que las leyes previsoras no condenen a que el matrimonio sea indisoluble. Dos personas que no se aman, unidas eternamente, acabarán por odiarse »* (p. 17) et continue d'affirmer que le divorce permettrait de régler bien des problèmes :

Por eso quiero a la mujer independiente, para que no se case por necesidad; para que tenga derecho a elegir para que sea consciente de sus actos. Y si aun así la vida convenciera los cónyuges de la infelicidad que les espera unidos, que las leyes permitan la separación, el divorcio, el que los equivocados puedan formar un hogar nuevo. Admitido esto, tenemos quitado todo el cortejo de engaños, adulterio y deshonor de la sociedad moderna. (p. 17)

Comme lors de ses conférences de Rome et Valence, Carmen de Burgos dénonce l'injustice des Codes Civil et Pénal. En particulier :

- l'incapacité juridique de la femme (éternelle mineure),
- l'obéissance que celle-ci doit à son mari,
- l'obligation de le suivre, sauf à l'étranger,
- la mainmise du mari sur les biens de la femme, ainsi que sur ses propres gains lorsque celle-ci travaille (toujours le même exemple de la propriété littéraire de l'épouse),
- l'appropriation des enfants par le père (choix de l'éducation, de la religion, garde des enfants de plus de trois ans en cas de séparation...),
- l'injustice de l'article 438 : « *El puede matarla impunemente... ella ha de resignarse y llorar »* (p. 19),

- l'égalité homme-femme uniquement dans le Code Pénal,
- la perte de l'autorité parentale de la femme en cas de remariage.

A Bilbao elle donne néanmoins plus de précisions : « [...] *a no ser que el marido, antes de morir, la hiciera gracia de poder conservar la patria potestad sobre los hijos comunes* » (p. 19) . A nouveau, elle insiste sur l'incohérence du Code Civil qui juge la femme irresponsable et le Code Pénal qui la juge responsable de ses actes :

[...] el código penal nos iguala al hombre en responsabilidades y penas. ¿Por qué si se nos considera incapaces de discernir como ellos, si se nos considera débiles, no se nos juzga menos responsables? Se sostiene la teoría de que el ser incapaz de gobernarse por sí mismo en la vida es consciente sólo para el mal. (p. 20)

Mientras no se nos eduque de otro modo, una tierna piedad debe seguir los pasos de la mujer delincuente. Nuestro organismo está sujeto a alteraciones y desequilibrios que se han exagerado para las leyes civiles y no se toman en cuenta en la ley penal. (p. 20)

En ce qui concerne la criminalité et le suicide, elle a les mêmes propos que dans ses autres conférences, apportant néanmoins quelques éléments nouveaux. Elle insiste sur le mauvais exemple que les pères et la société donnent aux fils, perpétuant ainsi l'injustice faite aux femmes : « *Nuestros hijos se acostumbran a vernos como inferiores. ¿Qué extraño es que luego vejen a las otras mujeres y no sepan respetarlas? ¿Qué extraño es que sean vánales y caprichosos si se educaron entre la injusticia y la desigualdad?* » (p. 15-19) Elle dénonce également l'absence des femmes parmi les jurés¹⁴³⁸ :

También se la excluye del jurado. Ambas cosas afectan a nuestra honra y dignidad. La equidad más elemental exige que entraran en los jurados igual número de hombres que de mujeres, para garantizar la imparcialidad de las influencias de sexo, sobre todo en las causas de crímenes pasionales. (p.19)

Elle récuse les arguments qui justifient la non-représentation de la femme dans les tribunaux : « *Los que argumentan haciendo parecer ridículo que la mujer suspendiera un juicio para amamantar a un pequeñuelo no piensan en que también lo suspenden los hombres para fumar en el descanso un cigarrillo* ». (p.19-20)

¹⁴³⁸ Elle l'avait déjà fait dans sa traduction *La inferioridad mental de la mujer* de Moebius en 1904 et le fera dans ses fictions comme par exemple dans *El Artículo 438* en 1921.

2.3.6. Le droit de vote

Carmen de Burgos reprend les propos qu'elle avait tenus à Rome sur le droit de vote des femmes : « *Es verdaderamente absurdo que tengan derecho a emitir el sufragio los ignorantes sólo por ser hombres, y que se niegue ese derecho a las mujeres cultas sólo por ser mujeres* » (p. 21). Elle ne demande toutefois toujours pas pour autant le droit de vote pour toutes les femmes :

Naturalmente que sólo la mujer ilustrada debe tener derecho al sufragio, no íbamos a ir a engrosar las filas de los que en cada elección andando a tiros por las calles y cometen todas las inmoralidades. Sería electora sólo la mujer culta; pero sólo también los hombres en idénticas condiciones. (p. 22)

Elle demande le même traitement pour les deux sexes. Elle admet que l'obtention du droit de vote ne fasse pas l'unanimité parmi les femmes :

Entre nosotras no se agita aún la idea de reclamar los derechos políticos, tal vez porque no comprendemos toda la importancia y porque nos repugna la farándula, recordando la frase de la célebre escritora francesa: "Cuando la manzana está podrida es mejor no hincar el diente en ella". (p. 21)

Comme à Rome, Carmen de Burgos concède que la femme peut influencer le mari dans son choix électoral :

Téngase en cuenta que el no intervenir directamente en la política no evita el que se nos dé una parte de culpa en las vicisitudes de un estado. Muchas mujeres presentan la papeleta de voto al marido como Eva presentó la manzana a Adán: inducida por la serpiente. [...]
No se puede negar nuestra influencia. Nosotras enseñamos al niño y abrimos al amor el corazón del hombre. Es preciso no ser inferiores a él en el pensamiento. (p. 22)

Carmen de Burgos veut montrer à son auditoire et à ses futurs lecteurs, qu'obtenir le droit de vote pour les femmes n'est plus une utopie et elle cite les pays où les femmes l'ont conquis, encourageant ainsi les Espagnoles à revendiquer leurs droits politiques :

La conquista de los derechos políticos gana terreno en todas las naciones. Las elecciones locales y los cargos municipales son ya puntos conquistados en todos los países anglo-sajones y eslavos y en algunos latinos; hasta en Francia misma (país más retrógrado, desde este punto de vista). En los Estados Unidos

tienen las mujeres el derecho del sufragio que el Estado de Wyoming, fue el primero en proclamar en 1868. También existe en Oceanía. En Europa, es Inglaterra la que marcha a la cabeza del movimiento sufragista, admitido ya en principio por la Cámara de los Comunes. (p. 22)

Selon Carmen de Burgos, les femmes doivent se sentir concernées par toutes les lois qui les affectent elles et ceux qu'elles aiment : « *No debe sernos indiferentes el modo de hacer las leyes que nos afectan y a las cuales están sujetos los que amamos. No podemos ignorar las ciencias políticas si hemos de educar en ellas a nuestros hijos para que sean ciudadanos honrados y libres.* » (p. 22)

Les propos tenus par Carmen de Burgos indiquent clairement qu'elle n'est pas seulement une militante féministe, mais également une militante politique. Selon elle, la richesse des nations se mesure à la liberté de leurs femmes, par conséquent « libération des femmes » et « richesse de la nation » vont de pair. Elle donne l'exemple de quelques nations, qui sont incontestablement plus riches que l'Espagne, où la mobilisation des femmes commence à porter ses fruits : « *En la actualidad mirad cuales son las naciones más ricas: aquellas que otorgan mayor libertad a sus mujeres ; América del Norte, Alemania, Inglaterra y Suiza*¹⁴³⁹ ». (p. 11)

Elle est confiante dans cette marche vers la liberté, que rien ne semble désormais arrêter¹⁴⁴⁰ :

La libertad de la mujer es uno de los eslabones de la inmensa cadena que va desde el salvajismo a la civilización. Privarla de todos sus derechos es no declarar emancipada a la mitad del género humano; el sufrimiento suyo restará la suma de felicidad que debe desarrollarse en la sociedad al par que la idea de su esclavitud nos repugna. Vemos pues, que todas las ideas de progreso, amor y felicidad son como afluentes de un gran río, cuyo curso no puede detenerse ni remontarse ¡Él nos llevará hasta el Océano de la igualdad y la justicia! (p. 11-12)

¹⁴³⁹ Il est à noter qu'en ce qui concerne la Suisse, les femmes n'obtiendront le droit de vote qu'en 1971, au grand dam de Clara Campoamor qui s'était réfugiée en partie à Lausanne après la guerre civile espagnole!

¹⁴⁴⁰ La défaite de la Seconde République espagnole en 1939 mettra entre parenthèse pendant plus de 40 ans l'acquit des femmes espagnoles pendant la période démocratique. Événement que Carmen de Burgos ne pouvait pas prévoir en cette année 1911, ni d'ailleurs en 1932 lorsqu'elle meurt confiante dans la République.

Carmen de Burgos cite un personnage qui abonde dans son sens. Selon une logique imparable, la déclaration des droits de la femme serait le prochain grand pas vers plus de justice : « *Mr. Ostogaski*¹⁴⁴¹ dice : “*Después de la declaración de los derechos del hombre y del ciudadano, la declaración de los derechos de la mujer viene como consecuencia lógica*”». (p. 11)

Elle poursuit son discours très engagé politiquement. Elle n’hésite pas à critiquer les élections et à qualifier les politiciens de personnages inutiles : « *Se espera todo del continuo tejer y destejer de los gobiernos, que nada pueden hacer porque carecen de independencia. Pensamos que son la panacea de todo... Quizás porque no sirven para nada... como el unguento amarillo* ». (p. 16)

Grâce au panorama de la vie politique espagnole dressé par Carmen de Burgos, il est facile de comprendre que celui-ci n’incitait pas la majorité des femmes à s’impliquer politiquement, et à revendiquer leurs droits politiques. Ceux-ci ne semblent pas être d’un grand intérêt pour modifier les conditions de vie des femmes. Ceci explique donc pourquoi Carmen de Burgos cristallisait ses revendications sur l’éducation et les droits civiques.

On le sait, Carmen de Burgos était pacifiste. Elle milita régulièrement contre la guerre, notamment à travers ses articles de journaux, et sa nouvelle *En la Guerra* écrite en 1909, où elle décrit l’horreur de la guerre. Elle est persuadée que les femmes ne feraient pas la guerre :

*Nuestro programa aboliría las guerras. Educaríamos a nuestros hijos como esos Doukhobors*¹⁴⁴² *de que nos habla Tolstoy*¹⁴⁴³, *como los educaban los primeros cristianos en Alejandría. Para que supieran morir con las manos puras. ¿Qué falta le haría la guerra a una sociedad en que dominase la razón?* (p. 23)

Yo he visto la guerra. Fui a Melilla en momentos que España sufría. No era rica para ofrecer sin molestarme desde mi gabinete un puñado de oro que tranquilizase mi espíritu, pensando que había cumplido mi misión al oír los

¹⁴⁴¹ Personnage non localisé. L’orthographe la plus proche est Ostrogradsky qui fut un mathématicien ukrainien (1801-1862).

¹⁴⁴² Membres d’un mouvement religieux pacifique en Russie que Tolstoy admirait. Il écrivit en 1899 son livre *Résurrection* afin de trouver des fonds pour les aider à s’installer au Canada. Ces membres étaient comme Tolstoy antimilitaristes et anti-dogme.

¹⁴⁴³ Carmen de Burgos avait traduit en 1904 *La guerra ruso-japonesa* de Tolstoy. Elle traduira également plus tard, mais à une date inconnue, *Objeciones contra la guerra y el militarismo* de Tolstoy. Ce livre de 121 pages sera édité en 1998 par les Editions L’ipardi.

gemidos dolorosos. Hice, por el mismo egoísmo, el sacrificio de mi tranquilidad. Las madres llorando pedían a “Heraldo de Madrid” noticias de sus hijos, de los pobres soldados anónimos cuyos nombres no transmite el telégrafo. Yo fui a buscar esas noticias. (p. 23)

He visto el horror de la batalla, del campamento, del hospital. ¿Sabéis lo que más me aterró? Sentir que me llegaba el odio al corazón (yo que no lo había sentido jamás) y comprender que podía llegar la anestesia ante el sufrimiento. (p. 23)

Carmen de Burgos profite de son auditoire pour rappeler qu'elle n'a reçu aucune médaille pour le travail journalistique effectué à Melilla en 1909 ; alors que dans *La Correspondencia Militar* du 17 août 1910, journal qui faisait l'éloge de Carmen de Burgos, celui-ci demandait au Ministre de la Guerre¹⁴⁴⁴ de lui remettre une récompense bien méritée selon eux. Néanmoins elle ne manifeste aucun ressentiment envers les militaires, notamment les appelés, elle exprime, au contraire, de la compassion pour eux. De son passage à Melilla il lui reste un dégoût profond pour la guerre¹⁴⁴⁵ :

Saqué de la campaña una enseñanza útil, de vida... he tenido el honor de que no se me dé ninguna cruz ni recompensa... y aquel odio que germinó un día como planta maldita en mi corazón arraiga hoy en él... pero sólo contra la guerra. El odio es tan abyecto que se vuelve contra la madre que lo engendró. (p. 23- 24)

Comme elle l'avait déjà dit à Rome et à Valence, elle n'ambitionne pas non plus le statut de prêtre pour les femmes, car elle aimerait plutôt l'abolir pour les hommes : « *No hablo de los derechos militares y del derecho al sacerdocio, porque son dos cosas que yo no quisiera ni para el hombre...* ». (p. 23)

Carmen de Burgos termine son allocution sur la femme et la politique, en trouvant étrange qu'une femme puisse gouverner un pays dans sa totalité (les reines Isabel la Católica et Isabel II, ainsi que les différentes régentes), mais ne puisse pas être conseillère, députée ou ministre. Elle cite à nouveau Novicow qui a, bien entendu, la même opinion qu'elle :

La lógica no sale bien parada en muchos casos. Se nos declara incapaces de ser concejales, diputados y ministros, y en cambio aptas para gobernar un estado como reinas o regentes. “Las incapaces de regir la parte pueden regir el todo”, dice Novicow y añade: “Una mujer tiene derecho a ser ministro si

¹⁴⁴⁴ Le passage de Carmen de Burgos n'avait pas été apprécié par le haut commandement de l'Armée.

¹⁴⁴⁵ Elle écrira un article intitulé *¡Guerra a la Guerra!* dans lequel elle donnera de nombreux détails sur les horreurs de la guerre. Elle publiera cet article chez Sempere en 1910 dans *Al balcón*.

tiene la capacidad necesaria, del mismo modo que tiene derecho a ser maestra de escuela”. (p. 21)

Carmen de Burgos conclut son discours de Bilbao en s’adressant uniquement aux femmes. Elle tient à préciser que les femmes participent, ou doivent participer, à la construction d’une grande œuvre. Cette œuvre n’est pas terminée. Elle a débuté il y a plusieurs siècles, et va se poursuivre sur de nombreux siècles encore. Mais cette œuvre nécessite la collaboration de toutes les femmes, comme si celles-ci formaient une grande chaîne¹⁴⁴⁶. Le choix des mots est important. D’après le dictionnaire de la *Real Academia Española*, « *una obra* » peut être un édifice en construction, quelque chose d’important qui demande beaucoup de travail et de temps. Quant à « *la colaboración* », c’est la réalisation à plusieurs d’une œuvre.

Carmen de Burgos ne veut surtout pas décourager les femmes, au contraire elle veut, sans leur mentir sur la complexité du travail à accomplir, les encourager à poursuivre la lutte. Elle ne garantit pas à celles qui l’écourent qu’elles verront triompher leur cause, mais elle leur garantit que celle-ci triomphera un jour.

Carmen de Burgos se veut altruiste et exhorte les autres femmes à le devenir : peu importe quelle génération de femmes verra le triomphe de ce grand édifice en construction, car une femme restera toujours une femme, que ce soit aujourd’hui ou demain.

Elle utilise plusieurs métaphores : la rose qui symbolise la femme, et l’essaim d’abeilles qui représentent les femmes qui travaillent ensemble :

Termino: He querido decir que la mujer puede serlo todo. [...] Nuestra obra, señoras, es obra de colaboración, obra de siglos. No importa que no veamos el triunfo, sabiendo que ha de llegar. Es igual que sea para nosotros o para los venideros¹⁴⁴⁷. Todos somos siempre los mismos. Las rosas no son más que las rosas aunque florezcan todas las primaveras y en todos los rosales. La

¹⁴⁴⁶ En France : Olympe de Gouges (déclaration des droits de la femme) en 1789, en Angleterre Mary Wollstonecraft (fondatrice de la philosophie féministe) en 1792, en Espagne María de Zayas y Sotomayor (Nouvelles amoureuses et exemplaires) au XVI^{ème} siècle etc.

¹⁴⁴⁷ Clara Campoamor était également confiante en l’avenir. Elle avait dit lors d’une conférence à la Academia de Jurisprudencia y Legislación le 13 avril 1925 : « *El siglo XX será, no lo dudéis, el de la emancipación femenina [...] Es imposible imaginar una mujer de los tiempos modernos que, como principio básico de individualidad, no aspire a la libertad* » Conférence recueillie dans son livre *El derecho de la mujer* publié en 1931.

humanidad es también una sola. ¡Es el enjambre de doradas abejas que se confunde en el eterno laborar de la olorosa miel! (p. 24)

Il est dommage que nous ne percevions pas l'impact des propos de Carmen de Burgos sur le public car, contrairement à sa conférence de Rome, les réactions de la salle ne sont pas reproduites. Néanmoins, à la lecture de ce discours, nous constatons que Carmen de Burgos n'a rien perdu de sa ferveur revendicative et que, comme lors des autres conférences, elle se questionne toujours au sujet du terme « féminisme ».

Malgré un début d'ouverture prometteur à l'université¹⁴⁴⁸, l'éducation féminine reste toujours au cœur de ses préoccupations et sa principale revendication.

La grande nouveauté de cette conférence est une plus grande politisation de ses propos, et l'ostentation de son pacifisme (il est vrai que depuis les autres conférences, Carmen de Burgos a connu, en tant que correspondante de guerre, la guerre du Rif).

Son radicalisme politique est certainement une riposte aux attaques politiques dont elle a fait l'objet à Tolède. On peut y voir également l'influence de personnes comme Blasco Ibañez, Luis Morote ou Julián Besteiro. Cette radicalisation s'est manifestée par son récent engagement dans différentes associations politisées comme *La Agrupación Femenina Radical* « *las Damas Rojas*¹⁴⁴⁹ », et *La Agrupación Femenina Socialista de Madrid*, associations proches du Parti Socialiste.

Comme dans ses autres conférences, Carmen de Burgos termine son discours sur une note d'espérance : elle est persuadée que ses différentes revendications aboutiront un jour et, là aussi, l'avenir lui donnera raison... du moins pour un certain temps.

¹⁴⁴⁸ Depuis septembre 1910, les femmes peuvent s'inscrire à l'université sans autorisation spéciale.

¹⁴⁴⁹ DEL MORAL, VARGAS, Marta, *HISPANIA, Revista Española de Historia*, 2007, LXVII, n°226, mayo-agosto, p. 549-550 et DEL MORAL, VARGAS, Marta, *Acción colectiva femenina en Madrid (1909-1931)*, Universidad de Santiago de Compostela, 2012, p. 100.

Comme nous l'avons constaté dans cette étude sur ses conférences, Carmen de Burgos adapte son discours à son public. La différence de ton de ses discours montre également l'évolution de son engagement féministe et politique entre 1906 et 1911. La plupart des thèmes exposés sont, pour la plupart, récurrents dans les trois conférences.

En ce qui concerne l'éducation féminine, on notera au fur et à mesure du temps une critique de plus en plus explicite des manquements ou de la mauvaise qualité de l'éducation donnée aux fillettes et jeunes filles. Si à Rome, Carmen de Burgos vante la qualité des écoles en Espagne, à Valence et à Bilbao elle déplore le manque d'intérêt de l'Etat pour l'enseignement féminin. Pire, à Bilbao elle accuse les conservateurs de freiner volontairement l'éducation féminine et révèle les machinations dont elle a fait l'objet de la part du ministre Rodríguez Sampedro¹⁴⁵⁰.

Pour ce qui est des Codes civil et pénal, nous notons qu'à Valence elle va plus loin qu'à Rome. Elle lie les injustices faites aux femmes à leur impossibilité de participer à l'élaboration des lois, tandis qu'à Bilbao, elle récuse toute justification des hommes à l'absence de femmes dans les tribunaux.

Carmen de Burgos attaque dans les trois conférences l'institution du mariage. A Rome, elle justifie sa position principalement parce qu'il n'existe pas le divorce. Quant à Valence, sa position se fait plus précise : le mariage doit cesser d'être un sacrement pour être perçu comme un contrat, afin qu'en cas de désaccord le divorce en résulte. A Bilbao, Carmen de Burgos, refuse d'être considérée comme l'ennemie du mariage, car selon elle, comme le mariage est l'aboutissement de l'amour il ne devrait pas être une profession pour les femmes, ce qui équivaut à remettre en cause toute la société basée sur ce précepte.

Dans les trois conférences Carmen de Burgos est clairement opposée au féminisme radical mais souscrit au féminisme de la complémentarité. Néanmoins, à Valence et à Bilbao elle est plus modérée dans ses propos car elle évoque le féminisme en des termes positifs, elle l'identifie à la culture et au progrès. C'est à Valence et à Bilbao que

¹⁴⁵⁰ Lors de sa conférence à Bilbao, Sampedro n'était plus Ministre de l'Instruction Publique.

Carmen de Burgos se présente comme une militante féministe où elle exhorte les femmes à revendiquer leurs justes droits, sans pour autant rejeter la maternité.

Sa position sur le vote des femmes va également évoluer tout au long des conférences. A Rome, elle ne semble pas favorable au droit de vote des femmes car elle considère que ni la population dans son ensemble, ni même les femmes n'y sont prêtes. A Bilbao, elle est favorable à ce que seules les femmes instruites votent (tout comme les hommes d'ailleurs). A Valence et à Bilbao, elle met les hommes face à leurs responsabilités, car elle justifie le désintérêt des femmes pour le vote féminin par l'exemple calamiteux qu'ils donnent lors des élections. A Bilbao, son discours est encore plus politique, n'hésitant pas à incriminer directement les politiciens.

Nous constatons que Carmen de Burgos se fait, au fil des années, de plus en plus insistante dans ses revendications féministes et politiques, notamment dans sa demande du droit de vote. A partir des années 1910-1911, Carmen de Burgos semble être passée à une deuxième phase aussi bien d'un point de vue féministe que politique. Sa radicalisation débouchera notamment sur son adhésion à la UME (*Unión de Mujeres Españolas*) en 1919 et à la création de la *Cruzada de las Mujeres Españolas* en 1921 avec la première manifestation de rue de femmes le 21 mai 1921.

3. L'essayiste féministe, La mujer moderna y sus derechos

3.1. Evolution de Carmen de Burgos et de la condition féminine en Espagne depuis 1911

Lorsque le livre *La Mujer Moderna y sus Derechos* paraît en librairie en 1927, Carmen de Burgos est désormais une figure incontournable du panorama politique et culturel espagnol. Son amie Mercedes Pinto¹⁴⁵¹, en se référant à elle, écrira quelques années plus tard : « [...] *gloria de España por aquel tiempo [...] escritora de fuste, sobre todo por su valiente libro “Los Derechos de la Mujer”, muy en “entredicho” por sus ideas progresistas durante la dictadura de don Miguel Primo de Rivera*¹⁴⁵² ».

En 1911, elle a publié un récit de voyages, *Cartas sin destinatario*¹⁴⁵³, dans lequel elle donne ses impressions sur les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg. En 1913 elle voyage en Argentine et s'y illustre en tant que conférencière. A son retour, elle fait le 2 novembre 1913 une conférence à Almeria au *Círculo Mercantil e Industrial*, où elle est reçue chaleureusement. Cette conférence fera l'objet d'un livre : *Impresiones de Argentina*, elle y donne son point de vue mitigé sur l'Argentine. Elle essaie notamment de dissuader les Espagnols d'y émigrer en dressant un portrait « esperpentique » de l'immigration, et elle tente de démystifier ce pays vu par certains Espagnols comme un eldorado :

¿Y el emigrante? ¡Cuánta miseria he contemplado en los conventillos donde mueren de hambre, cuantos abusos! Actualmente hay 14000 obreros sin trabajo en Buenos Aires y produce espanto ver como se agrupan llorando en los muelles cuando sale un trasatlántico, en el que no tienen pasaje para volver al patria. En el campo se les mata sin que nadie pida cuentas. Se han invertido los términos de la esclavitud. Se pueden contar miles de casos terribles de opresión y de miseria, de abandono... y ya es ilusorio pensar en hacer allí fortuna. Nuestros gobiernos debían empezar por informarse bien y prohibir la

¹⁴⁵¹ Mercedes Pinto (1883-1976), écrivaine et journaliste espagnole.

¹⁴⁵² <http://www.aliciallarena.com/> consulté le 3/2/2012.

¹⁴⁵³ Selon Esther Daganzo-Cantes, Gómez de la Serna serait le véritable destinataire de ces lettres. *Carmen de Burgos: Educación, viajes y feminismo* Jaén, Universidad de Jaén, 2010, p. 76-77. BURGOS, Carmen de, *Cartas sin destinatario*, Valencia, Ed. Sempere, 1912.

emigración de los obreros a la única tierra en donde se registra el caso de que las hordas de niños bien corrieran las calles acompañados de la policía y gritando “Mueran los obreros”¹⁴⁵⁴.

Femme engagée, elle profite de cette conférence pour dénoncer les causes politiques de l’émigration, comme par exemple :

En España hay mucho por explotar, minas, salinas, industrias, cultivo, plantaciones... Está todo abandonado por que falta el espíritu de asociación, y los grandes negocios españoles están en manos de extranjeros. ¿Es moral, que teniendo tanto que hacer en nuestra patria la abandonemos para ir a llevar a otra nación nuestro esfuerzo, y nuestro dinero? No. Se dice que así nos produce más. Es un error. Hay miles de negocios explotables en España que producirían tanto como los que nos deslumbran en la Argentina, y que son de una ganancia más positiva, más honrada, más solariega, por decirlo así ; puesto que nuestro esfuerzo sería fecundo para la patria y perdurable en ella¹⁴⁵⁵.

En 1914 elle voyage à nouveau en Europe, et publie en 1916 *Perigrinaciones*¹⁴⁵⁶ avec un épilogue de Gómez de La Serna. Du 2 au 7 juin 1913, Carmen de Burgos participe au Xème Congrès International de la femme, organisé par Le Conseil National des Femmes Françaises. Comme en témoigne l’article daté du 10 juin 1913 dans *La Crónica Meridional* d’Almeria, Carmen de Burgos en profita pour faire une conférence à Paris sur le thème de la femme espagnole. D’après cet article, sa conférence de Paris ressemble à sa conférence de Rome en 1905, et ne reflète pas l’évolution de Carmen de Burgos par rapport à cette dernière :

La notable escritora, nuestra paisana doña Carmen de Burgos Seguí, que ha hecho tan popular el pseudónimo de Colombine, ha dado una conferencia interesantísima en el Parthenon de Paris. Versó en el discurso sobre el alma pasional de la mujer española, que Colombine estudió detenidamente, mostrando al público que la mujer española es capaz de profundas y concentradas pasiones, y que su espíritu está apegado a las viejas tradiciones castellanas. Analizó el ambiente pasional español, donde se desarrolla el espíritu austero y maternal de la mujer española. [...] Al final se la tributó una ovación ruidosa.

¹⁴⁵⁴ BURGOS, Carmen de, *Impresiones de La Argentina*, Almería, Publicación El Círculo Mercantil e Industrial, 1913, p. 25-26.

¹⁴⁵⁵ *Ibid.* p. 29-30.

¹⁴⁵⁶ BURGOS, Carmen de, *Perigrinaciones*, Madrid, Imprenta de Alrededor del Mundo, 1916.

Cette conférence de Paris a été publiée, mais nous ne l'avons pas localisée. Elle est mentionnée en page 2 de son livre *La Mujer Moderna y sus Derechos*.

1915 marque le début d'une grande amitié entre Carmen de Burgos et le Portugal, pays qui en 1919 la décorera du titre de « *Comendador da Ordem de San Tiago da Espada* ». On peut la voir sur de nombreuses photos arborant le Collier de Commandeur. Au Portugal elle fait la connaissance de celle qui deviendra sa très grande amie, et qui donnera un nouveau souffle à son propre combat. En effet, Ana de Castro Osorio est une écrivaine féministe et franc-maçonne portugaise qui a fondé en 1916 *La Cruzada das Mulheres Portuguesas*¹⁴⁵⁷, association qui servira de modèle pour *La Cruzada de Mujeres Españolas* qu'elle créera en 1920 avec la Marquise del Ter. Carmen de Burgos écrira régulièrement des articles dans le journal de l'association d'Ana de Castro Osorio, *A Semeadora*. Vraisemblablement sa rencontre avec Ana de Castro Osorio a joué un grand rôle dans sa propre entrée dans la franc-maçonnerie. Elle intègre la loge portugaise « *Carolina Angelo* » vers 1920 et plus tard en 1931 elle crée sa propre loge : *La Logia Amor*¹⁴⁵⁸. Selon Núñez Rey, c'est en Argentine qu'elle s'est initiée à la franc-maçonnerie, en 1913 : « *También en aquellos días entró en contacto con la masonería, en la que fue iniciada a través del Grande Oriente Argentino*¹⁴⁵⁹ ».

Après avoir collaboré depuis juillet 1910 à la *Agrupación Femenina Socialista*, Carmen de Burgos démissionne définitivement le 13 décembre 1919, après qu'il lui avait été reproché de ne pas être affiliée à sa branche professionnelle.

A partir des années 1919-1920 Carmen de Burgos manifeste de plus en plus ses opinions, aussi bien politiques que féministes. Comme elle l'avait déjà dit lors de sa conférence à Bilbao en 1911, elle présage que l'obtention du droit de vote féminin est proche. Désormais elle revendique sans détour ce droit, ainsi que l'égalité de tous les droits, le droit au divorce, une loi sur la recherche de paternité, et la suppression du délit d'adultère. Ses prises de position très fermes sont visibles, par exemple, dans sa conférence du 11 octobre 1919 à la *Casa del Pueblo* de Madrid. Le thème en est « *Los derechos de la mujer* ». Carmen de Burgos y tient un discours engagé, aussi bien féministe que politique :

¹⁴⁵⁷ En 1920 Carmen de Burgos en deviendra « *Socia benemérita* ».

¹⁴⁵⁸ NÚÑEZ REY, *Op., Cit.*, p. 601.

¹⁴⁵⁹ *Ibid.*, p. 333.

Carmen de Burgos comenzó por decir que, excepcionalmente, había abandonado su retraimiento habitual porque consideraba llegado el instante de emprender la lucha y no podía ella sustraerse al requerimiento de sus compañeras de la Agrupación. [...] Enunció el programa de las mujeres francesas, que acaban de obtener el sufragio [sic], y añadió que a ese programa debían añadir las mujeres de España estos tres puntos: supresión del adulterio como delito, ley sobre el divorcio, e igualdad de derechos para los hijos legítimos y para los bastardos¹⁴⁶⁰.

[...] No me hago ilusiones. Acaso no nos den los derechos políticos tan pronto como creen algunos elementos conservadores, que han llegado a decir se opondría el Socialismo español a esta medida. Nuestro Partido ha sido el único que ha luchado por la igualdad de derechos. ¿Cómo se iba a oponer a lo que siempre ha venido reclamando? Lucharemos y el sufragio nos dará legiones de mujeres que vendrán a nuestro lado. Las derechas no tienen razón para hacer de esta reforma una bandera suya. La Iglesia ha injuriado a la mujer, discutiendo si tenía alma. Los santos padres llenaron de diatribas a la mujer. Nunca se han ocupado de nuestra cultura ni de organizarnos. [...] Si ahora estamos a punto de vencer ha sido preciso que la guerra, con sus hechos aplastantes, haya demostrado que somos indispensables, en la guerra como en la paz. [...] Carmen de Burgos leyó el programa de acción de las mujeres de Francia. A él tenemos que agregar el divorcio y la igualdad de derechos para los hijos legítimos e ilegítimos. [...] Pero yo os digo que a vuestro lado estaré para defender nuestra acción feminista socialista, dispuesta a lo que de mi creáis preciso¹⁴⁶¹.

Le féminisme en Espagne a pris un tournant dans les années 20. Cette période correspond au moment où les filles des premières femmes instruites, que nous avons évoquées dans l'introduction de cette étude, sont devenues adultes. Celles qu'on appelle les « *modernas* » ont atteint, grâce à l'éducation, la première condition de l'émancipation. On remarquera dans le tableau¹⁴⁶² ci-dessous (n°1) que l'écart du taux d'analphabétisme entre les hommes et les femmes diminue en 1930 par rapport à 1900 ; par exemple en ce qui concerne la population des 11-20 ans, l'écart en 1930 n'est plus que de 5.90 % au lieu de 11 % en 1900 :

¹⁴⁶⁰ *El Sol*, le 12/10/1919.

¹⁴⁶¹ *El Socialista*, le 13/10/1919

¹⁴⁶² L'ensemble des tableaux (de 1 à 6) a été élaboré par mes soins à partir des données de Rosa Maria Capel dans *El trabajo y la educación de la mujer en España (1900-1930)*, *Op., Cit.*, p. 62, 67 et p. 367.

	1900 (en %)		Différence F/H (en %)	1930 (en %)		Différence F/H (en %)
	Homme	Femme		Homme	Femme	
Age						
6-10 ans	68.20	74.50	+ 6.30	49.80	52.60	+2.80
11-20 ans	45.90	56.90	+11.00	20.00	25.90	+5.90
21-30 ans	42.20	62.50	+20.30	18.00	30.20	+12.20
31-40 ans	42.30	65.70	+23.40	21.09	36.90	+15.81
41-50 ans	43.70	71.50	+27.80	26.10	44.40	+18.30

Tableau 1 : Taux d'analphabètes entre 1900 et 1930

Ces « *modernas* » sont en voie d'atteindre la deuxième condition qui est celle de l'indépendance économique grâce à un emploi salarié. Néanmoins, toutes les professions ne sont pas encore permises aux femmes, mais progressivement elles auront accès à de nouveaux métiers. Dans les années 20, les deux premières conditions pour obtenir l'indépendance sont désormais réunies.

Dans les tableaux suivants (n°2 et 3) nous constatons que, parmi la population active, les femmes mariées représentent un pourcentage très faible : 28.43 % en 1900 et 19.29% en 1930. On peut donc en déduire que le mariage était encore perçu comme une « carrière ».

Etat civil	1900			
	Homme	Femme	% d'H. / Pop. Active	% de F. / Pop. Active
Célibataires	2282858	726149	37.03	52.52
Mariés	3223387	3931128	52.29	28.43
Veufs	324402	212889	5.26	15.40
Total	5830647	1332166		

Tableau 2 : Population active selon état civil en 1900

	1930			
Etat civil	Homme	Femme	% d'H. / Pop. Active	% de F. / Pop. Active
Célibataires	2998893	728009	39.13	65.60
Mariés	4034671	214082	52.65	19.29
Veufs	372552	158267	4.86	14.26
Total	7406116	1100358		

Tableau 3 : Population active selon état civil en 1930

Cependant, nous pouvons raisonnablement penser que bon nombre de femmes ne sont pas déclarées comme ayant une activité salariée (dans l'agriculture, dans les commerces, dans les métiers à domicile comme la couture ou les cours particuliers...) en partie également parce que la bourgeoisie cachait le travail de ses femmes.

Nous pouvons remarquer également qu'au fil des années les femmes délaissent le secteur primaire au profit notamment du secteur tertiaire, comme l'indique le tableau ci-après :

Secteur économique	1900	1910	1920	1930
	(en % par rapport à la population active féminine)			
Primaire	57.81	42.75	30.87	23.67
Secondaire	13.24	19.10	27.42	31.82
Tertiaire	28.36	37.45	41.55	44.16

Tableau 4 : Population active féminine en fonction du secteur économique

Néanmoins l'analyse du secteur tertiaire montre que, même si les femmes travaillent principalement dans les services domestiques (341550 sur les 487148 travaillant dans le secteur tertiaire en 1930), le nombre de femmes exerçant une profession libérale augmente de manière conséquente (+20996) en 1930 par rapport à 1900 :

	1900	1910	1920	1930	Ecart entre 1930 et 1900
Professions libérales	18593	24640	25699	39589	+ 20996

Tableau 5 : Nombre de femmes ayant une profession libérale entre 1900 et 1930

Mais il y a également deux branches du secteur tertiaire qui sont en augmentation, le commerce et la vie religieuse considérée également comme une profession :

	1900	1910	1920	1930	Ecart entre 1930 et 1900
Commerce	22435	20397	56030	37813	+ 15378
Vie religieuse	43317	46635	51466	60107	+ 16790

Tableau 6 : Nombre de femmes dans le commerce ou ayant choisi la vie religieuse entre 1900 et 1930

A la lecture de ces tableaux nous constatons que c'est à nouveau un petit nombre de femmes qui va faire évoluer les mentalités. C'est également le constat que faisait Carmen de Burgos en 1921. Elle écrivait en préambule de sa pétition remise aux députés :

*La Liga Internacional de Mujeres Ibéricas e Hispano-americanas y Cruzada de Mujeres Españolas, en nombre de una culta minoría de las mujeres de este país, e interpretando sentimientos, no por completo expresados, de esa mayoría que aún vive en la ignorancia de sus derechos y deberes*¹⁴⁶³ [...].

¹⁴⁶³ BURGOS, Carmen de, *La Mujer Moderna y sus Derechos, Op., Cit.*, p. 283.

Cette minorité de femmes cultivées devient effectivement de plus en plus visible dans l'espace public. Elles sont pour la plupart issue de la bourgeoisie, et font partie d'un cercle familial ou amical influent. Virginia Woolf les appelaient « *les filles et les sœurs des hommes éduqués* ». Carmen Baroja en est un bon prototype. Il ne restait plus à ces femmes qu'à trouver un espace qui leur était propre, une « chambre à soi » dira Virginia Woolf en 1929, qui vraisemblablement sera *La Residencia de Estudiantes* et le *Lyceum Club*.

En ce qui concerne leur visibilité à l'université, on comptait 345 étudiantes au cours de l'année 1919-1920 et 1744 en 1929-1930, soit une augmentation de 405,50 %. Néanmoins les étudiantes ne représentaient que 1.5 % en 1919-1920 de la population étudiante et 5.2 % en 1929-1930. Les étudiantes choisissaient principalement des études de lettres et de pharmacie.

Mais, comme nous l'avons vu, bien que la grande majorité des femmes n'aient pas occupé un emploi salarié et aient choisi le mariage (tout comme l'immense majorité des adhérentes du *Lyceum Club* de Madrid), cela n'empêcha pas ces « *modernas* » de passer à la troisième étape de l'émancipation en s'organisant en associations, notamment à Madrid, Barcelone et Valence, afin de revendiquer leurs droits civiques et politiques et pouvoir ainsi jouir pleinement de leur indépendance.

Il existe désormais une multitude d'associations féminines aux différents courants et surtout des lieux de rencontre comme *La Residencia de Señoritas* créée en 1915 et *Le Lyceum Club* en 1926. A partir de ces années 1915-1920 les femmes espagnoles vont passer du combat individuel d'une Arenal, Pardo Bazán, Jimeno de Flaquer et, dans une bonne mesure, de Carmen de Burgos jusqu'en 1910... au combat collectif.

Nous ne citerons que quelques associations importantes déjà présentes au moment de l'écriture de *La Mujer Moderna y sus Derechos* :

-*La Agrupación femenina socialista* créée en 1906 à Madrid avec Virginia Gonzalez.

-*La Residencia de Señoritas*, fondée en 1915 et dirigée par María de Maetzu, qui est un des premiers lieux importants de rencontre de plusieurs générations de femmes. Certains grands noms de la *Generación del 98*, de la *Generación del 14* et de la *Generación del 27* se retrouveront à la *Residencia*. María Goyri (professeur de

littérature), María Zambrano (enseignante de philosophie), Margarita Nelken, Clara Campoamor, María Lejárraga, María Martos de Baeza (écrivaine), Matilde Huici, Victoria Kent, María Moliner (bibliothécaire et lexicologue), Carmen Baroja, Zenobia Camprubi, María Teresa Leon, Dolores Cebrían de Besteiro (professeure de *La Normal de Madrid*, grande amie de Carmen de Burgos), Maruja Mallo, Concha Méndez, Carmen de Zulueta... feront partie de la *Residencia de Señoritas*.

-L'ANME, association suffragiste fondée en 1918 avec María Espinosa, Celsia Regis, Benita Asas Manterola, Isabel Oyarzabal, Elisa Soriano, Victoria Kent, María de Maetzu, Clara Campoamor.

-L'UME, association suffragiste fondée en 1919 avec la Marquesa del Ter (Lilly Rose Schenrich), María Lejárraga, Carmen Eva Nelken (Magda Donato), Celsia Regis (qui abandonnera l'ANME), Carmen de Burgos.

-La *Acción Católica Femenina*, association suffragiste qui voit le jour en 1919 avec María de Echarri.

-El *Consejo Nacional de Mujeres*, association suffragiste créée le 22 novembre 1919 avec la Marquesa del Ter, Celsia Regis, le Docteur Concepción Aleixandre.

-Le *Consejo Supremo Feminista Español*, association suffragiste du 24 novembre 1919: groupe de coordination de l'ANME, de *La Liga Española para el Progreso de la Mujer*, *La Sociedad Concepción Arenal* de Valence, *La Sociedad del Porvenir* et *La Sociedad Progresiva Femenina de Barcelona* et toutes leurs différentes filiales avec María Espinosa comme présidente et Isabel Oyarzabal à partir de 1920.

-La *Juventud Universitaria Feminista* fondée également en 1919 avec María de Maetzu et Clara Campoamor.

-La *Cruzada de las Mujeres Españolas*, association suffragiste de 1920, avec Carmen de Burgos, la Marquesa del Ter, le Docteur Concepción Aleixandre, Magdalena Santiago Fuentes, Josefa Barrera, Carmen Blanco, Catalina de Burgos, María Encarnación de la Rigada, Micaela Rabaneda, Helena Ferrándiz.

-*La Liga Internacional de Mujeres Ibéricas e Hispanoamericanas* ou *Liga de Mujeres de la Raza*, autre association suffragiste, créée en 1923 avec Carmen de Burgos et Elena Arizmendi¹⁴⁶⁴; Carmen de Burgos en sera la présidente à partir de 1924.

-*Le Lyceum Club* de Madrid, dont la création date du 26 novembre 1926 à Madrid, deuxième grand lieu de rencontre important et emblématique des années 1920 et 30 en Espagne.

L'objectif du *Lyceum Club* est, en plus de créer un endroit convivial et culturel pour les femmes, de démontrer la capacité des femmes à prendre leur destin en main, grâce à l'éducation et à leur force de proposition pour améliorer leurs conditions de vie. Le *Lyceum Club* se voulait apolitique et anti-confessionnel. Néanmoins, ses adhérentes feront campagne en 1927 contre les articles 57 et 438 du Code Civil et seront favorables au droit de vote féminin. Il y avait parmi elles plusieurs avocates dont Clara Campoamor, Victoria Kent et Matilde Huici. Toutes trois sont les fondatrices de la *Asociación de Mujeres Españolas Universitarias* en 1928.

Parmi les activités sociales du *Lyceum* il y eut la création d'une garderie (*La Casa del niño*), d'une bibliothèque pour aveugles, d'un service d'infirmières à domicile (*La Enfermera a domicilio*), d'une association d'aides à l'enfance. A la veille de la Seconde République le *Lyceum Club* avait environ 500 adhérentes (dont des étrangères) ; environ 475 étaient des femmes mariées.

Durant ces mêmes années il n'y avait pas que des associations féministes ou suffragistes. Les femmes s'organisaient également pour améliorer leurs conditions de travail :

La dinámica asociativa creció en el transcurso de la Primera guerra Mundial y la posguerra. Pero, como contrapunto, se consolidaron importantes focos de sindicalismo católico en el servicio doméstico, corte y confección, bordados y otros "trabajos de la aguja" realizados a domicilio [...]. También el sector de las cigarreras fue infiltrado por el "amarillismo" católico, surgiendo tres organizaciones en Cádiz, Gijón y San Sebastián. [...] Según Rosa Capel, en el período 1910-1929 existían 151 sociedades de oficios católicas que aglutinaban quince mil afiliadas, lo que suponía un 5 % de la población activa

¹⁴⁶⁴ Elena Arizmendi (1884-1949), féministe mexicaine à qui, comme nous le verrons ci-après, Carmen de Burgos dédiera son livre *La Mujer moderna y sus derechos* en 1927.

femenina en las actividades industriales. [...] Paloma Candela Soto señala, por su parte, que estas trabajadoras “amarillas” contribuyeron a contrarrestar el impulso de las organizaciones socialistas y anarcosindicalistas. Evidentemente, el sindicalismo de clase femenino siguió su propia trayectoria. En 1916, el Consejo de Dirección de la Casa del Pueblo de Madrid suministró una relación de sociedades femeninas de oficios vinculadas a la UGT [...] En 1917 se creó la Asociación de Cigarreras y Tabaqueros de la Fábrica de La Coruña, un año más tarde se produjo la organización de las obreras estuchistas y de las faeneras de la pasa, la almendra y otros frutos secos en Málaga ; se fundaron también asociaciones de jornaleras andaluzas y extremeñas, propagándose las sociedades de cigarreras por todo el Estado español [...] En 1918 se organizó por primera vez una “Secretaría femenina” en el PSOE, de la que formó parte Virginia González, y se creó la Federación Nacional de Cigarreras, afiliada a la UGT, que llegó a contar con un periódico mensual : Unión Tabacalera, adhiriéndose la entidad a la Tercera Internacional en 1921. En Sevilla las tejedoras crearon la asociación “La Afinidad Obrera” y las aceituneras las sociedades “La Luz del Porvenir” y “La Fecundidad” en 1922, encuadradas en la CNT¹⁴⁶⁵.

Mais la plupart de ces associations avaient à leur tête des hommes qui ne voulaient pas que les femmes luttent indépendamment d’eux et qui reproduisaient le modèle bourgeois de la place de la femme au sein de la société. Les luttes féministes n’étaient pas leur priorité :

El rasgo común que comparten estos sindicatos, sea cual sea la vanguardia obrera a la que se vinculen, es la dirección masculina. Este desplazamiento del poder sindical y la autoridad hacia el lado de los varones, se basó en la idea de que las obreras, sobre todo las que tenían responsabilidades familiares, no debían asumir el papel de los obreros, ni comportarse como hombres. Una actitud que sesgó en gran medida las reivindicaciones de género y las estrategias de lucha¹⁴⁶⁶.

Les associations exclusivement féministes étaient donc plus appropriées pour revendiquer les droits civils et politiques des femmes.

Le droit de vote faisait partie du programme de *l’Asociación Nacional de Mujeres Españolas* (ANME), de la *Unión de Mujeres Españolas* (UME), de *La Cruzada de las Mujeres Españolas* et de *La Ligua Internacional de Mujeres Ibéricas e*

¹⁴⁶⁵ RAMOS, Dolores « Trabajo, pan y rosas. Mujeres, movimiento obrero y acción colectiva en España :1900-1930 in *Femmes et démocratie : Les Espagnoles dans l’espace public (1868-1978)*, Ouvrage collectif coordonné par Marie-Aline Barrachina, Danièle Bussy Genevois et Mercedes Yusta, Nantes, Editions du Temps, 2007, p. 76-77.

¹⁴⁶⁶ *Ibid.* p. 77.

Hispanoamericanas. Il est à noter que Carmen de Burgos faisait partie de ces associations hormis l'ANME.

Le 17 janvier 1921 lors d'une conférence à l'Ateneo de Madrid, qui a pour thème: «*De los derechos civiles y políticos de la mujer*», la Présidente de l'ANME Benita Asas Manterola¹⁴⁶⁷, explique:

Antes del año 1914 se consideraba el voto femenino como una cosa masculinizante, o como una prerrogativa a la que nunca se habían hecho acreedoras las mujeres.

Después del año 1914, apenas se pronuncia discurso o se escribe artículo relacionado con el voto femenino en los cuales no se procure hacer resaltar que, luego de haberse apreciado la capacidad femenina en la última guerra europea y lo que la mujer puede hacer en beneficio de la patria, es decir, después de haber demostrado su amor patrio, no es posible continuar negándosele los derechos civiles y políticos que ella reclama¹⁴⁶⁸.

Avant Carmen de Burgos et la *Cruzada de las Mujeres Españolas*, en 1920 *La Liga Española para el Progreso de la Mujer*¹⁴⁶⁹ de Ana y Amalia Carvia y López de Ayala adressait depuis Valence une pétition au Congrès pour demander le droit de vote féminin :

[...] La Liga Española para el Progreso de la Mujer, organización radicada en Valencia, envía al Congreso en febrero de 1920 una petición para que se conceda a la mujer, sin restricción alguna, el derecho al sufragio. La petición es acogida en la comisión correspondiente, comisión de peticiones, la cual propone que se remita al ministerio de la Gobernación¹⁴⁷⁰.

Néanmoins c'est bien Carmen de Burgos qui est la pionnière en ce qui concerne la première manifestation de rue suffragiste le 30 mai 1921. Elle, et d'autres membres de *La Cruzada de Mujeres Españolas*, transmettent une pétition au Congrès réclamant le droit de vote. Comme nous le verrons ci-après, Carmen de Burgos relate l'événement dans son essai *La Mujer Moderna y sus Derechos* au chapitre XIII.

¹⁴⁶⁷ Benita Asas Manterola (1873-1968), institutrice et suffragiste espagnole. Présidente de la ANME de 1924 à 1932.

¹⁴⁶⁸ AGUILERA SASTRE, Juan, LIZARRAGA VIZCARRA, Isabel, Barcelona, Icaria editorial, 2010, p. 97

¹⁴⁶⁹ *La Liga Española para el progreso de la Mujer* est fondée en 1918 à Valence par Ana y Amalia Carvia y López de Ayala. Leur journal est *Redención*.

¹⁴⁷⁰ DSC, Congreso, apéndice 4. Al n° 77, 27 de febrero de 1920 in FAGOAGA, Concha, *La voz y el voto de las mujeres. El sufragismo en España 1877-1931*, Barcelona, Editorial ICARIA, 1985, p. 108.

Cette même année Carmen de Burgos fait preuve d'engagement politique par rapport à la Guerre du Rif. Au Teatro Barbieri, elle et *La Cruzada de Mujeres Españolas* tentent de récupérer des fonds pour libérer les prisonniers espagnols.

Toutes ces luttes et cette vie intense ont fatigué Carmen de Burgos. Depuis un certain temps elle se sait malade, mais c'est en mai 1922, comme elle l'indique dans une lettre à Rafael Romero¹⁴⁷¹, qu'elle apprend qu'elle est cardiaque :

*Estoy enferma, con una apariencia de salud, pero muy enferma. Una afección al corazón y a la aorta [...] Un corazón descomunal de grande que ocupa todo el pecho y oprime los pulmones, por eso creían que padecía de estos. ¡Pobre corazón que sufrió mucho y enfermo!*¹⁴⁷²

Peut-être est-il l'heure pour Carmen de Burgos d'écrire un bilan de ses combats ? C'est ce bilan, nous semble-t-il, que nous trouvons dans *La Mujer Moderna y sus Derechos*. Il est également permis de penser que Carmen de Burgos, face à l'appropriation du thème suffragiste par de nombreuses associations, ait voulu laisser par écrit l'histoire de ses combats en insistant sur son rôle de pionnière en la matière. Peut-être n'accepte-t-elle pas de se retrouver dans l'ombre de ces « *modernas* » auxquelles elle a contribué à donner naissance ?

Il y a peut-être une autre raison, plus politique, à la sortie de son livre, quoiqu'incertaine car elle en a commencé l'écriture en 1919. Lorsque le livre paraît en 1927 ou 1928 l'Espagne est sous la dictature de Miguel Primo de Rivera et il existe une censure sur les medias. Selon les professeurs Carlos Serrano et Serge Salaün il était plus facile de s'exprimer à travers les livres :

*Bridée dans la presse, la diffusion d'écrits militants trouvent exutoire dans le livre qui, jugé peu dangereux en raison de son prix, échappe à la censure [...] qui ne s'applique pas aux volumes de plus de 200 pages. Il en résulte, dans la deuxième moitié des années 20, une floraison de maisons d'édition politiquement et socialement engagées*¹⁴⁷³.

¹⁴⁷¹ Alonso Quesada de son vrai nom Rafael Romero est un poète des Îles Canaries (1886-1925). Figure du modernisme ainsi que son ami Tomás Morales. Tous deux amis personnels de Carmen de Burgos.

¹⁴⁷² NÚÑEZ REY, *Op., Cit.* p. 519.

¹⁴⁷³ SERRANO, Carlos, SALAÜN, Serge, *Temps de crise et "années folles"- Les années 20 en Espagne, op. cit.*, p. 48

3.2. Promotion et réception du livre

Lorsque le journaliste José Montero Alonso interviewe Carmen de Burgos en avril 1927, propos recueillis dans *La libertad* du 28 avril 1927, celle-ci lui annonce la sortie prochaine de plusieurs livres dont un essai *La Mujer Moderna y sus Derechos* :

-¿En qué trabaja usted ahora? Pregunto a la autora de “Los Anticuarios”.
- Preparo para en breve un libro de temas femeninos y dos novelas. El libro se titulará “La Mujer Moderna y sus Derechos”. Trabajo en él desde hace ocho años. Es una obra que estoy haciendo con mucho entusiasmo y muy documentalmente. El tiempo que llevo con ella le dará idea de lo que la he preparado y estudiado. Creo que podrá aparecer en el próximo otoño.

Carmen de Burgos tient à montrer le sérieux de son étude, qu'elle nomme « *obra*¹⁴⁷⁴ », précisant qu'elle s'est abondamment documentée pour l'écrire et qu'elle prend le temps nécessaire pour le rédiger. Cela signifie également qu'elle ne peut pas se consacrer uniquement à l'écriture de ce livre. Comme elle l'indique elle-même, elle est en train d'écrire parallèlement deux nouvelles qui sont *El « Misericordia »*¹⁴⁷⁵ et *Se quedó sin ella*¹⁴⁷⁶, sans oublier son travail de journaliste, conférencière et pédagogue qu'elle mène de front malgré les problèmes de santé qu'elle dévoile en début d'interview : « [...] *He estado ahora muy enferma. Por eso he de marchar, renunciando a mi carrera... Siento tener que abandonar, después de muchos cursos, el trato con mis discípulas. ¡Eran tan buenas, tan cariñosas!...* ».

Elle signale également à ses lecteurs qu'elle écrit ce livre avec beaucoup d'enthousiasme, témoignant ainsi de l'importance qu'elle lui attribue. Mais peut-être veut-elle aussi arborer une figure dynamique malgré son âge et son état de santé, pour ne pas se laisser distancier par les nouvelles figures montantes du féminisme ?

¹⁴⁷⁴ La R.A.E définit le terme *Obra* ainsi : « *cualquier producto intelectual en ciencias, letras o artes y con particularidad el que es de alguna importancia* », « *Tratándose de libros, volumen o volúmenes que contienen un trabajo literario completo* ».

¹⁴⁷⁵ BURGOS, Carmen de, *El « Misericordia »*, Madrid, La Novela Mundial, Año II, n° 73, 4/08/1927.

¹⁴⁷⁶ BURGOS, Carmen de, *Se quedó sin ella*, Madrid, La Novela de Hoy, Año VIII, n° 352, 08/02/1929.

Carmen de Burgos dévoile une partie du contenu du livre pour susciter l'intérêt des lecteurs. Elle dit vouloir être objective et exhaustive :

*- ¿Puede usted de decirme algo del contenido del libro?
- Estudio la vida y los derechos de la mujer de hoy desde puntos de vista diversos para que de este modo pueda haber una visión completa del tema. Así, hay en la obra aportaciones de Historia, y de Costumbres y de Sociología y de Legislación y...*

Carmen de Burgos affirme au journaliste consacrer une grande partie de son livre (en fait ce ne sera pas la plus longue : 24 pages seulement) au travail de la femme. Comme nous l'avons vu précédemment le travail féminin ne fait pas encore l'unanimité dans la société espagnole. Elle veut légitimer son travail et déclare être le porte-parole d'un bon nombre de femmes qui font appel à ses conseils pour pallier les injustices dont elles sont victimes :

En este aspecto –en todos los aspectos que a la vida de la mujer se refieren-, crea usted que hay casos que indignan y que reclaman imperiosamente leyes nuevas de justicia y de reparación de los errores habidos durante tanto tiempo... Aquí, a mi casa, llegan doloridas, muchas pobres mujeres a contarme sus casos, para que les aconseje, para que les guie...

Le journaliste pose une question d'actualité : «*–¿Es usted partidaria de la igualdad del hombre y la mujer ante la ley?* » Carmen de Burgos répond : «*– Sí, sí, desde luego... En ese aspecto, la mujer ha sido siempre una esclava. Las leyes la han creído tradicionalmente inferior al hombre* » mais ne continue pas son discours dans cette voie. Pour elle le problème vient du manque d'éducation des femmes. Comme nous pouvons le constater, sur ce point précis, sa réponse ne diffère pas de ses discours antérieurs : «*Y no... El problema de la mujer es un problema de educación, de la que hasta ahora no se le ha dado.* » Elle fait remarquer : «*Hoy, que ya se le empieza a dar, se ve que la mujer desenvuelta ya en otras condiciones puede competir perfectamente con el hombre.* » Carmen de Burgos ne veut pas de traitement de faveur pour la femme :

Yo pido la igualdad de él y de ella. Y pido que esa igualdad le sea concedida a la mujer, no por galantería, no en atención a su sexo, sino por razón, por justicia, por capacidad. Crea usted que de esto no debe hacerse una cuestión de sexo, sino de inteligencia... Si para desempeñar cualquier puesto, o misión, una persona es inteligente o capaz no debe tenerse en cuenta que sea hombre o

mujer. Si no es inteligente o capaz, debe excluirse, lo mismo si es de un sexo que de otro...

Le journaliste revient sur le thème du travail féminin : « - ¿Volviendo al tema anterior el trabajo femenino, no cree usted que hoy se atiende ya un poco más a la mujer en este aspecto? » Carmen de Burgos ne nie pas qu'il y ait eu des avancées en matière de protection des femmes au travail¹⁴⁷⁷ mais selon elle : « *Lo que se ha hecho no es nada en relación con lo que aún hay que hacer* ». Elle profite de l'interview pour accuser le patronat : « *Cuando los patronos acogen en sus fábricas o en sus talleres a la mujer, es porque les sale mucho más barato que el hombre.* »

Elle dénonce également la loi qui, sous couvert de protection, interdit certains postes de travail¹⁴⁷⁸ aux femmes et qui ignore volontairement la nuisance de certains métiers principalement occupés par des femmes.

Pour Carmen de Burgos, travail et éducation demeurent les deux principaux problèmes que la femme doit résoudre en plus de celui de la communication :

Hay que acabar con esa separación de los sexos, con esa barrera de hostilidad, de prejuicio y de miedo, que separa a las mujeres de los hombres, como de algo nefando. “Los hombres son malos. Hay que huir de ellos », se les dice a las niñas, en el colegio, en el hogar... Y luego, ese concepto grabado en los días infantiles, sobre el espíritu de la mujer no deja ya de proyectar su influencia a lo largo de toda la vida... De este tema de la educación trato también extensamente en mi obra.

Pour susciter la curiosité du journaliste et de ses futurs lecteurs, Carmen de Burgos dévoile deux thèmes provocateurs de son livre : la femme prêtre et la femme soldat. Ses lecteurs, connaissant son anticléricalisme et son pacifisme, seront certainement enclins à lire son livre pour connaître son point de vue et ses motivations à écrire sur le sujet :

¹⁴⁷⁷ Le décret du 21 août 1923 protégeait les femmes enceintes et les jeunes mères. Il instaurait les prémices des « congés maternité » comme par exemple : Art. 3^o : [...] *se establece un régimen de subsidio tutelar de la obrera que dé a luz [...] A) Consistirá el subsidio en 50 pesetas, que satisfará el Estado por mediación de los organismos que se determinan en el Real decreto. Se concede este subsidio, para costear la asistencia adecuada en el alumbramiento y para el sostenimiento de la madre y del hijo durante un mínimo de reposo obligatorio que después del parto proteja su salud.* [...]

¹⁴⁷⁸ Effectivement le décret du 25 janvier 1908 précise un nombre impressionnant de métiers interdits aux femmes mineures ainsi qu'aux enfants des deux sexes jusqu'à 16 ans.

Algunos otros capítulos, relativos a otros asuntos, acaso remuevan un poco la atención del público, tan dormida, tan indiferente casi siempre...

- ¿Cuáles son esos capítulos?

- Por ejemplo, los de la mujer en el sacerdocio y en el servicio militar...

- ¿La mujer sacerdote, la mujer, soldado?

- Sí... Puede aspirar perfectamente a ello. Puede ir al sacerdocio... No hay razón para negárselo, admitido y aceptado como un mal común, como una condenación de todos, el pecado original... ¿Es que puede decirse que ella sea impura y que el hombre no?... En Inglaterra por ejemplo hay ministras... Y en cuanto a la guerra, conocida es la intervención que en muchas contiendas –en la gran guerra principalmente- tuvieron. Así se ha podido decir que ellas fueron las que ganaron la guerra europea. El esfuerzo admirable de esos cientos de miles de obreritas francesas... Cuando llegue el caso de una movilización, si no precisamente a las líneas de fuego a veces han ido: aquí, en España en la guerra de la Independencia se puede recordar Agustina de Aragón y de la condesa de Bureta, sino el de otras muchas mujeres, si no es a las líneas de fuego, la mujer puede ir a las fábricas de armas, a las encinas militares, a esas aplicaciones que una guerra exige fuera del campo de batalla. Se dice que la mujer no va a la guerra, y sin embargo se le deja que marche de cantinera con los regimientos y que figure en la Cruz Roja, aplicaciones ambas en las que puede haber peligro... ¿En qué quedamos?...

Nous pouvons noter qu'elle choisit l'Angleterre pour étoffer son argumentation sur la prêtrise des femmes, or les Anglais sont majoritairement anglicans et non pas catholiques ; les entraves ne sont donc pas les mêmes. Elle souligne également la contradiction des militaires qui refusent aux femmes le droit d'être militaires, mais qui acceptent qu'elles aillent sur le front en tant que support logistique où elles se retrouvent, contrairement à eux, sans arme pour se défendre.

Alors que jusqu'à présent les thèmes sur le mariage et le divorce ont occupé en grande partie les écrits et conférences de Carmen de Burgos, désormais elle les fait passer au deuxième plan. Sa priorité est l'acquisition de l'égalité des droits entre les hommes et les femmes qui, selon elle, régleront la majorité des problèmes :

- El libro de usted recogerá también dos temas muy interesantes de la vida femenina: el matrimonio y el divorcio...

- Sí, hablo también de ello, pero no muy detenidamente. Al adquirir la mujer, como yo persigo, igualdad de derechos que el hombre ante la ley, atenúan su capital importancia de hoy esos problemas del matrimonio y del divorcio. Si ahora la tienen, es por la tremenda esclavitud en que la ley deja y desampara a la mujer...

- En síntesis, como nota general de su libro, usted cree que la mujer está capacitada por todo...

- Sí. Puede llegar a muchas actividades hoy reservadas casi exclusivamente a los hombres. Hay -eso sí- que exigir condiciones a la mujer, como al hombre... En muchos momentos, en mi libro defiendo a los hombres.

Elle termine cependant la présentation de son livre sur une note de modération en rassurant ses lecteurs sur le féminisme auquel elle souscrit :

Mi feminismo no es intransigente, egoísta e irrazonable. No porque se tengan y se conquisten unos derechos, haya que vestir de esta o aquella manera y ponerse una corbata masculina... Igualdad, pero sensatez... No hacer de esto un problema de rebeldía, sino de justicia. Mi feminismo no va en contra del hogar, sino hacia él. No excluye, ni muchísimo menos la maternidad, como alguien pudiera creer a primera vista...

Pour Carmen de Burgos, ce livre s'inscrit dans la droite ligne de ses combats. Depuis plusieurs années elle n'a plus de doutes. Elle est convaincue que la bataille de l'indépendance se gagnera par l'obtention des droits civiques et politiques. Dans cette interview elle fait comprendre que cet objectif doit être le premier de toute femme, parce que ces droits sont le graal qui améliorera leurs conditions de vie. Néanmoins pour les obtenir, Carmen de Burgos insiste, encore et toujours, sur l'importance de l'éducation, à laquelle elle consacre le plus long chapitre de son essai (34 pages).

Malgré nos multiples recherches il nous a été impossible de trouver des informations sur la sortie et l'accueil du livre *La Mujer Moderna y sus Derechos* avant le 26 juin 1928 dans *Heraldo de Madrid*, qui ne fait que le mentionner dans la rubrique *Libros recibidos* parmi onze autres livres dont *Ahora* d'Ernestina de Champourcin. Selon Núñez Rey il existe un livre dédié à Ana de Castro Osorio portant la date du 12 avril 1928 : « *Para Ana de Castro Osorio, la más inteligente y buena de todas las mujeres. Con inmenso cariño (12 de abril 1928. Estoril)* ». Ce livre se trouve actuellement à la *Biblioteca de la Comissão para a Igualdade e para os Direitos das Mulheres*, à Lisbonne¹⁴⁷⁹. Carmen de Burgos étant absente d'Espagne, le livre aurait-il pris du retard malgré l'inscription *Copyright 1927 by Carmen de Burgos* en page 4 ? Il est tout de même étrange que le livre de Carmen de Burgos figure parmi les livres reçus seulement le 26 juin 1928.

Le deuxième article retrouvé provient du journal *El Sol*, il est bref, daté du 10 juillet 1928 dans la colonne *Feminismo* et signé de J. V. La première moitié de l'article est

¹⁴⁷⁹ NÚÑEZ REY, *Op.*, *Cit.*, p. 559.

consacré aux divers problèmes rencontrés par les féministes pour faire reconnaître leurs droits, et la deuxième moitié à l'essai de Carmen de Burgos.

Le (ou la) journaliste fait des éloges du livre de Carmen de Burgos. Il (ou elle) rend hommage au travail approfondi et reconnaît la qualité d'essayiste de Carmen de Burgos : « "Colombine" en " La mujer moderna y sus derechos" *ha hecho un estudio profundo y detallado de las diversas fases del feminismo en los distintos países* ». Selon lui (ou elle), ce livre ne peut laisser personne indifférent, ni les partisans ni les adversaires du féminisme : « *La somera exposición de los temas que trata, en relación con la finalidad de su obra sería más que suficiente para llamar hacia ella la atención de convencidos y adversarios.* » Il (ou elle) salue l'objectivité de l'auteur et souligne ce qui fait l'originalité du livre par rapport à d'autres sur le même thème :

No es este libro una simple apología de la mujer, como otros muchos que han salido de las prensas. La autora la analiza biológica, jurídica, teológica, literariamente, etc. Y con objeto de no aparecer partidista en materia que tanto la afecta, aduce textos favorables y adversos, refutando unos y ampliando otros razonada y lógicamente, de los principales autores que han hablado de la mujer en sus estudios o trabajos.

Pour le (ou la) journaliste ce livre est indispensable : « *Es, pues esta nueva obra de Carmen de Burgos de gran utilidad para todas las mujeres y una guía para cuantos se ocupan del problema feminista* ».

Le deuxième article localisé est daté du 7 août 1928 dans *La Voz*. A nouveau le (ou la) journaliste signe de ses initiales : S.O. L'article est entièrement consacré au livre *La Mujer Moderna y sus Derechos*. Le (ou la) journaliste divise son argumentaire en trois parties. La première, qui est l'introduction, est consacrée à un panégyrique de Carmen de Burgos. Le (ou la) journaliste montre la légitimité de Carmen de Burgos pour publier une telle étude :

Estamos frente a la obra más recia que ha salido de la pluma de una escritora de las que con títulos más legítimos disfruta de la estimación del público lector por la cantidad y, sobre todo, por la calidad de su producción. Del centenar de publicaciones que consigna en el índice de ésta, unas lograron ediciones múltiples, otras están agotadas y las restantes cimentaron la justa fama literaria de que goza su ilustre autora.

La deuxième partie résume le livre en quelques lignes et en fait surtout l'éloge :

Carmen de Burgos (Colombine en el mundo periodístico) aborda en La mujer moderna y sus derechos el tema del feminismo, de actualidad universal, y paso a paso, desde su origen, lo analiza en todos sus aspectos, sin que uno solo escape a su observación ; examina todas sus vicisitudes, relata las luchas que la mujer viene sosteniendo al través de los siglos en pos de una independencia social, civil y política que la equipare al hombre ; de una igualdad de derechos y de deberes consignados en las leyes, problema en el que han opinado las más relevantes figuras de la Historia con criterios y doctrinas contrapuestos, y que Carmen de Burgos recoge, comenta, refuta o fortalece en este libro modelo de serenidad, de nobleza, de elevación de miras, formidable en su dialéctica, ordenado, metódico en la exposición, nítido en el razonamiento, convincente y triunfador para quienes, sin prejuicios, recorren sus páginas vibrantes de emoción y de convencimiento... En la copiosa bibliografía del feminismo no hay en lengua española trabajo más completo que este de Colombine ni argumentación más sólida.

La troisième partie, qui est en même temps la conclusion de l'article, lance un défi.

Selon le (ou la) journaliste ce livre ne doit pas rester lettre morte :

La mujer moderna y sus derechos es por sí mismo la prueba más irrefutable, más rotunda de la capacitación de la mujer para la especulación psicológica, literaria y filosófica que puede ofrecerse ; es un argumento vivo al no cabe oponer la cobardía del silencio ni los oropeles del ingenio frívolo y banal; al que hay que contestar desde la acera opuesta con otro semejante o del que hay que sacar la consecuencia práctica que encaje en los códigos, en las costumbres y, sobre todo, en el concepto de los hombres la idea grandiosa de la emancipación femenina.

Nous sommes face à un (ou une) journaliste féministe ayant pour Carmen de Burgos et son travail beaucoup de respect et d'admiration.

Le troisième article émane de la prestigieuse revue *La Esfera* où des plumes célèbres comme Emilia Pardo Bazán, Miguel de Unamuno, Ramón Perez de Ayala, Concha Espina... publient des nouvelles. Carmen de Burgos y publie également des nouvelles et certains récits de voyage. Cet article est daté du 28 juillet 1928 et consacre deux pages (pages 8 et 9) complètes à l'essai de Carmen de Burgos. Néanmoins le journaliste donne très peu d'informations sur le livre. Il salue la qualité du travail de l'auteure :

Carmen de Burgos (Colombine), la admirable escritora, ha publicado muy recientemente el libro " La mujer moderna y sus derechos", en el que se estudian, reposada y valientemente, todos los aspectos de la vida y el espíritu femeninos. Obra concienzuda, serena, llena de datos y de puntos de vista muy

certeros y muy justos. Carmen de Burgos ha sabido estudiar siempre con magnífica visión los problemas femeninos. Su obra de ahora es completísima, y debe ser conocida por toda mujer. El fragmento del capítulo XII que a continuación publicamos reflejará a nuestros lectores el gran interés que el libro tiene.

Le chapitre XII, reproduit dans le journal, concerne la mode mais il n'est pas frivole, au contraire c'est une réflexion sur les bienfaits de la mode pour l'émancipation des femmes. Le texte n'est pas reproduit entièrement, il manque les pages 250-251 et 252. Ces pages portent sur l'histoire de la tenue vestimentaire, l'influence des coutumes sur l'habillement des femmes en Inde et en Turquie, ainsi que l'influence de la littérature sur la mode. Il manque également les pages 259 à 263 qui, comme nous le verrons ci-après, sont d'un réel intérêt car on y lit une réflexion de Carmen de Burgos sur les clubs masculins et féminins, qu'elle critique les uns comme les autres, car selon elle, les deux sexes doivent se côtoyer. On peut lire également en filigrane une critique du *Lyceum Club*. Les quelques pages reproduites dans l'article de *La Esfera* montre effectivement l'érudition de Carmen de Burgos qui cite bon nombre de personnages historiques ou contemporains comme par exemple le philosophe et sociologue allemand Simmel, l'essayiste espagnol le Père Feijóo, le philosophe et historien Taine, la grande couturière française Jeanne Paquin¹⁴⁸⁰, le docteur Gregorio Marañón...

Le quatrième article est également un article de *La Esfera* du 12 janvier 1929, page 12. Il fait partie d'un ensemble d'articles sur *El año literario, autores y libros* qui est une rétrospective de l'année 1928 (ce qui semble confirmer la sortie du livre en 1928). C'est un véritable dithyrambe signé par Cristobal de Castro :

He aquí la Summa feminista, el Corpus juris y aun el Corpus societatis, el Libro, por antonomasia, de la Mujer. Carmen de Burgos, la escritora más dotada, más preparada, de cuantas en España abordan el Feminismo, encierra en La Mujer moderna y sus derechos todo un caudal de hechos y doctrinas. La aportación de sus talentos y experiencias va de la Historia a la Estadística, de la Psicología a la Fisiología, del Hogar al Código, con el paso firme y ligero del habituado. Es un periplo feminista rico en datos, jugoso de observaciones, amenizado por anécdotas, copioso de paisajes y lecturas. Fuera del libro de Abensur – Historia del Feminismo- no conocemos nada semejante a éste, realmente valioso, de Carmen de Burgos.

¹⁴⁸⁰ Jeanne Paquin (1869-1936), couturière française de renommée internationale. Première femme concepteur à recevoir la légion d'honneur.

Tout ceci rejoint les commentaires de Cristóbal de Castro et de Ángel Ossorio y Gallardo : « *La Biblia del Feminismo* », « *el libro de un abogado* ». Il faut préciser que Cristóbal de Castro n'est pas tout à fait impartial. C'est un écrivain féministe et un ami personnel de Carmen de Burgos. Il écrira un article le 22 février 1931 dans *ABC* pour défendre l'entrée des femmes à la *Real Academia* et parmi elles Carmen de Burgos pour son livre *Figaro* : « *Entre las escritoras de hoy destacan en labor academicista, de erudición, de investigación, de aportación crítica y documental, de eficacia para las letras puras, Blanca de los Ríos, Concha Espina y Carmen de Burgos* ».

Les mots qui ressortent le plus souvent des commentaires des journalistes peuvent se classer en quatre catégories :

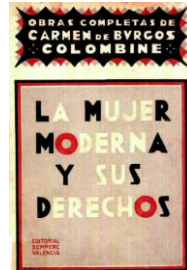
- Livre de référence : « *libro modelo de serenidad* », « *no conocemos nada de semejante* », « *libro valioso* ».
- Exhaustivité des thèmes : « *estudio profundo y detallado* » « *trabajo más completo* », « *todos los aspectos de la vida* », « *lleno de datos* », « *obra completísima* », « *todo un caudal de hechos y doctrinas* ».
- Impartialité des points de vue : « *elevación de miras* », « *sin prejuicios* », « *obra concienzuda, serena* », « *llena de puntos de vistas* ».
- Utilité pour toutes les femmes : « *gran utilidad para toda las mujeres* », « *debe ser conocido por toda mujer* ».

Il est à noter que tous les journalistes saluent la légitimité de Carmen de Burgos pour écrire cet essai. Selon un journaliste du *Diario de Almería*, *La Mujer Moderna y sus Derechos* aurait été traduit en anglais¹⁴⁸¹ : « *Está traducido al inglés, en Norte América, que, como se sabe, es el país más avanzado en estas materias* », ce qui peut être interprété comme une reconnaissance du travail accompli par Carmen de Burgos de la part de ses homologues américaines.

¹⁴⁸¹ *Diario de Almería*, 12/06/1931

3.3. Analyse de l'essai

L'essai de Carmen de Burgos comprend 14 chapitres, sans introduction et sans conclusion. Il a un format de poche et compte 323 pages. Sa couverture est sobre et comprend trois couleurs (blanc, rouge et noir).



Le titre occupe les trois quart de la couverture : LA MUJER MODERNA Y SUS DERECHOS. Le haut de la couverture contient le nom de l'auteur : CARMEN DE BURGOS COLOMBINE

On remarque que le nom de plume, indissociable de Carmen de Burgos, a la même taille que le nom de l'auteur. L'essai est présenté comme OBRAS COMPLETAS DE au pluriel. Le lecteur s'attend donc à lire l'ensemble du travail de l'auteur, soit un condensé de toute la vie de labeur et de militantisme de Carmen de Burgos et/ou Colombine. Le livre est édité chez Sempere, comme indiqué sur le bas gauche de la couverture. La quatrième de couverture renseigne le lecteur sur une collection éditée chez Sempere intitulé : *El problema de la mujer moderna*. L'objectif de la collection est :

En su colección de « Obras Maestras de la Literatura mundial », la EDITORIAL SEMPERE ha publicado ya, y seguirá publicando, varias obras de extraordinario interés, en las que se estudia detenidamente, desde puntos de vista muy distintos, este problema capital de nuestro tiempo: la mujer en la sociedad moderna y la evolución de las relaciones entre los sexos. Quienquiera que se interese por estas apasionantes cuestiones debe leer [...].

Trois livres sont présentés et deux autres sont à venir. Le lecteur en déduira que l'essai de Carmen de Burgos fait partie de cette collection.

La page deux énumère une bonne partie des livres de Carmen de Burgos. La page trois indique le titre du livre et le nom de l'auteur (sans Colombine) suivi de ses titres :

« Profesora por oposición de la Escuela Normal Central de Madrid, y Presidente General de la Liga Internacional de Mujeres Ibéricas e Hispanoamericanas. ». Nous remarquons qu'elle ne mentionne pas *La Cruzada de Mujeres Española*, mais selon le Professeur Ángeles Ezama Gil : « *La Cruzada funcionó de modo independiente hasta la constitución de la Liga en 1923; a partir de este año ambas se fusionan en la persona de Carmen de Burgos, tal y como esta declara en una entrevista de 1923*¹⁴⁸² ». Carmen de Burgos se donne d'une part une image internationale plus autorisée et, d'autre part cela lui permet de s'harmoniser avec la dédicace de son livre à Elena Arizmendi que nous trouvons en page 5 : « *A mi querida amiga Elena Arizmendi, que con tan gran talento ha luchado por la liberación de la mujer. CARMEN DE BURGOS* ».

Si on lit la couverture du livre de façon linéaire, nous arrivons au résultat suivant : *Obras completas de Carmen de Burgos Colombine la Mujer Moderna y sus Derechos*, comme si Carmen de Burgos était par antonomase cette femme moderne.

L'essai de Carmen de Burgos est effectivement très documenté. Le lecteur pourra apprécier l'érudition et la puissance de travail de l'auteure. Il nous a été difficile de localiser toutes les personnes qu'elles citent car elle ne précise pas ses sources.

Les 14 chapitres de *La Mujer Moderna y sus Derechos* sont de tailles inégales : ils vont de 11 pages pour le chapitre 2 sur l'infériorité de la femme, à 34 pages pour le chapitre 4 sur le droit à l'éducation. Dans le chapitre 2 Carmen de Burgos donne la parole à des experts pour délégitimer les propos de Moebius et ses partisans, elle-même s'exprime peu jugeant le sujet clos. La longueur du chapitre 4 montre l'importance que Carmen de Burgos a toujours attribuée à l'éducation qui est à ses yeux la clé de voûte de l'émancipation.

En accord avec Pilar Ballarín Domingo qui prologue la version moderne de *La Mujer Moderna y sus Derechos*, nous classerons les chapitres en 4 grands blocs :

1– Origine du féminisme et ses acquisitions : chapitres 1 et 14.

¹⁴⁸² EZAMA, GIL, Ángeles, « *La liga internacional de mujeres ibéricas e hispanoamericanas y Cruzada de las mujeres españolas* » – *MUJERES EN LA FRONTERA*, Madrid, UNED, 2013.

2– Contre les préjugés : chapitres 2 et 3.

3–Dénonciation de la situation de la femme dans les codes civil et pénal : chapitres 6, 7, 8 et 9.

4–Revendication des droits : chapitres 4, 5, 10, 11, 12 et 13.

Pour plus de cohérence, nous étudierons les chapitres par bloc.

3.3.1. Origines et conquêtes du féminisme

Chapitre I :

Carmen de Burgos débute son premier chapitre de 17 pages en plantant le décor. L'horreur de la Première Guerre Mondiale a montré que le monde ne pouvait plus suivre le même chemin. Il est en train de changer à 360 degrés, il faut donc perdre certains repères et en trouver d'autres car les certitudes héritées du passé ont été ébranlées. L'Espagne, quoique n'ayant pas participé au conflit directement, se trouve également impactée par les changements. De plus un bon nombre d'intellectuels espagnols, comme Unamuno, Ortega y Gasset et Carmen de Burgos, sont très européanisés et souhaitent que l'Espagne suive le modèle des pays voisins.

Pour Carmen de Burgos ce monde à reconstruire est une opportunité :

[...] la Gran Guerra, que estalló en 1914, da comienzo a un nuevo período histórico y remueve hondamente principios y costumbres. Estamos en el momento en que se derriba más que se construye; en el que se cogen los materiales viejos para edificar con ellos y se deshacen entre las manos; el momento preciso de prepararse frente a un porvenir que trata de romper con el pasado, en un desbordamiento, tanto más impetuoso cuanto mayores son los obstáculos que se le oponen. (p. 7)

Selon elle, les changements impactent plus les femmes que les hommes :

En medio del desconcierto, de la vaguedad, en que todo se agita con el ansia de renovación insaciable que acompaña a la humanidad durante toda su peregrinación por la tierra, la mujer aparece turbada, más intensamente porque es en ella más brusca la transformación. (p. 7-8)

Carmen de Burgos affirme qu'il existe déjà de nombreuses femmes (les femmes modernes) prêtes à affronter leur mission dans cet univers nouveau, mais elle précise qu'il faudra avancer prudemment dans cette société en pleine mutation. Elle utilise une métaphore puisée dans la nature pour parler de cette nouvelle femme dont le monde a aujourd'hui besoin :

Aunque existe ya una gran mayoría de mujeres preparada para la misión social que en el mundo de la post-guerra deben desempeñar, se necesita una gran prudencia para no malograr el fruto en esta época de adaptación, pudiéramos decir de trasplante, en la que así como el árbol pierde sus hojas y conserva las yemas que han de dar nuevos brotes, la mujer debe perder la falsa hojarasca de preconceptos, ideas falsas y costumbres arbitrarias, conservando lo de noble y fundamental que hay en su naturaleza, lo que constituye una verdadera orientación. (p. 8)

Si les coutumes ont changé dans les années 20, les lois ne traduisent pas encore ces changements. Carmen de Burgos aimerait que les législateurs en prennent conscience et fassent évoluer les lois pour qu'elles soient plus en adéquation avec la nouvelle société car elle craint qu'en l'absence de réformes législatives, les progrès soient fragiles: « *La base está en las leyes, en la proclamación de la "Igualdad de derechos "* » (p. 8) Pour mieux se faire comprendre de ses lecteurs, elle cite l'exemple des Romaines de l'Antiquité qui avaient péché par trop de confiance :

Ellas no se inquietaron de su situación en el Código, no discutieron; todo fue acción y feminismo, que podemos llamar práctico, y todo desapareció con el Imperio sin dejar huella. Se borró el influjo de las costumbres y quedó sólo el derecho escrito, que ha servido de sello para marcar como esclava a la mujer durante tantos siglos. (p. 8)

L'avenir ne donnera pas entièrement raison à la théorie de Carmen de Burgos ; dès 1939 les femmes perdront la plupart des conquêtes de la Seconde République alors même qu'elles étaient inscrites dans la loi. Néanmoins, le droit de vote féminin survivra à la période franquiste et les femmes pourront voter en 1977. Mais lorsqu'elle écrit son essai elle est convaincue du bien-fondé de sa demande : « *Se necesita que la libertad conquistada en las costumbres esté garantida por las leyes* ». (p. 8)

Dès les premières pages de son essai, Carmen de Burgos revendique l'obtention des droits civils et politiques pour les femmes du nouveau monde qui se profile. Il n'y a donc pas de rupture avec le pacte de lecture que le titre de l'essai laissait présager.

Les quinze pages suivantes seront consacrées au féminisme. Certainement lasse d'entendre tout et n'importe quoi sur le thème, Carmen de Burgos décide : « *Hay que fijar de un modo definitivo el verdadero concepto del feminismo.* » (p. 8) Elle le fera de manière très didactique, en expliquant l'origine du mot, la naissance du féminisme et les différents types de féminisme. Cela lui permet également d'éclaircir sa propre pensée car, comme nous l'avons vu à maintes reprises, elle-même a toujours eu des problèmes avec le mot et le concept. En premier lieu, Carmen de Burgos souhaite réhabiliter le féminisme :

Pocas doctrinas han sido tan combatidas y tan mal comprendidas. Se hizo caer sobre el feminismo el descrédito que sólo merecía la conducta de algunas mujeres que no entendieron su significación, y las campañas de hombres y mujeres que ridiculizaron a las que luchaban por la liberación de una parte de la humanidad. (p. 8-9)

Elle semble oublier qu'elle a elle-même fait partie des femmes qui ont discrédité le féminisme. Ses propos indiquent clairement qu'elle n'est toujours pas d'accord avec les méthodes radicales de certaines féministes qui, à son sens, ont fait plus de tort que de bien, malgré cela, elle tentera de justifier leurs méthodes dans le chapitre XIV.

Carmen de Burgos inscrit le combat féminisme sur le même plan que l'abolitionnisme ou l'anticolonialisme puisque le féminisme est une lutte pour libérer une partie de l'humanité. Elle ne veut pas que le combat féministe soit minimisé. Elle souhaite le légitimer. Il lui semble donc important que le féminisme soit pris au sérieux et selon ses dires cela semble désormais acquis :

La primera conquista importante del feminismo fue la de hacer que se le tomase en serio, que cesasen las fáciles bromas y chistes de mal gusto, que hombres eminentes se declarasen partidarios de la liberación de la mujer y se definiera con claridad que feminismo significa: PARTIDO SOCIAL QUE TRABAJA PARA LOGRAR UNA JUSTICIA QUE NO ESCLAVICE A LA MITAD DEL GÉNERO HUMANO, EN PREJUICIO DE TODO ÉL. Se alejó de la palabra feminismo el concepto de desequilibrios y ridiculeces, la idea de hegemonía femenina y de peligro para la sociedad. (p. 9)

Tout porte à croire que Carmen de Burgos, par l'utilisation d'un vocabulaire appartenant au champ lexical politique, ambitionne de porter le féminisme sur la scène politique.

Elle se penche ensuite sur l'historique du mot féminisme : « *La palabra con que se ha designado este movimiento y esta doctrina es de origen francés y se le atribuye a Fourier, ese gran defensor de las mujeres* » (p. 9). C'est sous la bannière du mot féminisme que le combat pour la libération des femmes a été engagé. Mais pour Carmen de Burgos le nom n'a vraiment pas d'importance. Elle est très optimiste dans ses propos car elle est persuadée que très rapidement il n'y aura plus lieu de l'utiliser. Elle a foi dans le changement de société : « *Lograda la justicia para regirse las dos mitades del género humano, no habrá necesidad de hacer esa distinción, que ha obligado a buscar una palabra que represente la vindicación de la mujer.* » (p. 10)

Carmen de Burgos rappelle l'origine géographique du féminisme : « *El aire moderno, que avivó la hoguera, vino de tierra americana, [...] La semilla había sido de Europa; de América venía el fruto maduro* ». Elle rappelle que le féminisme a été adopté plus vite en France et en Angleterre qu'en Espagne, mais également qu'il est difficile de comparer l'Espagne avec les autres pays, les conditions sociales, économiques, politiques et religieuses étant trop différentes.

Mais quel phénomène a donné naissance au féminisme ? Carmen de Burgos l'explique ainsi :

[...] *Desapareció, casi por completo, un tipo de organización familiar dentro de la cual, aunque carecía de derechos, la mujer se sentía moralmente amparada. Apenas existen ya aquellos hogares [...] cuyo jefe protegía a cuantas mujeres lo ligaba una relación de parentesco, por lejano que fuese. La mujer encontraba siempre albergue en aquellos hogares [...] Tenía satisfechas sus necesidades económicas; no habían penetrado aún en su espíritu inquietudes ni ambiciones y se resignaba a la vida rutinaria. Pero al no quedar más que una minoría de ese tipo de hogares; al no encontrarse ya la mujer respetada y garantida, ni en el suyo propio, a veces, tenía que sentir un profundo malestar e irradiarlo sobre la sociedad entera, víctima de su propio egoísmo; [...] Y a la transformación de la familia acompañó la transformación económica. La vida se hizo más difícil; con las grandes fábricas y las grandes empresas industriales escasearon jornales y trabajo. La mujer, para ganar su sustento, no contando con hombre que la mantuviese, tenía que salir del hogar para ir al taller y a la fábrica. [...] Tenía que elegir entre trabajar o arrastrar una existencia abyecta; ya que se le suele ofrecer, a cambio de su dignidad, lo que no se concede a su conmovedora debilidad. Esta fue la raíz del movimiento feminista. Las mujeres se acogieron a la doctrina que predicaba su igualdad social con el hombre [...]* (p. 12)

Carmen de Burgos justifie le bien-fondé du féminisme mais, soit pour ne pas trop apeurer ses lecteurs, soit par réelle conviction elle utilise les arguments du féminisme conservateur, comme Dolores Monserdà de Macia, expliquant l'apparition du féminisme par l'évolution de la société et l'évocation d'une période antérieure où les femmes protégées par le système patriarcal s'accommodaient de leur situation. Selon elle, ce sont la disparition des équilibres traditionnels et le développement de l'industrialisation qui, en fragilisant les femmes, ont provoqué leur prise de conscience et leurs revendications. Et elle rend hommage aux ouvrières qui, quoique engluées dans leur mal être, ont néanmoins trouvé la force pour revendiquer une vie meilleure et plus équitable à travers le féminisme ouvrier, mais surtout à travers la doctrine anarchiste et le syndicalisme¹⁴⁸³.

Mais, souligne Carmen de Burgos, avec l'apparition du féminisme est apparu son corollaire l'antiféminisme. Elle rappelle que les femmes y étaient aussi nombreuses que les hommes : « *Representaban éste los hombres injustos y celosos de su hegemonía y las mujeres egoístas que temían perder una situación de privilegio.* » (p. 12). Puis elle évoque comment la société patriarcale a remis au goût du jour un modèle du XVIème siècle, celui de « *la perfecta casada* » : « *Se proclamó con todos los tonos patéticos que la naturaleza marca la misión de los dos sexos: El hombre debe trabajar, la mujer no debía ser más que madre, ángel del hogar, reunión de todas las gracias y bellezas.* »(p. 13)

Carmen de Burgos nous donne sa propre interprétation de l'« ange du foyer » : « *Esto, traducido al lenguaje vulgar, significa que la mujer no debía ser más que servidora y recreo del hombre* ». (p. 13) et elle met les hommes face à leurs contradictions :

Pero si se hubiera hecho una ley de acuerdo con su canto lírico, para que todos los hombres hubiesen tenido la obligación de sustentar a ese «ángel del hogar», al que ellos se encargaban de cortar las alas, sin que tuviesen necesidad de trabajar y sin menoscabo de su dignidad de mujeres, la protesta hubiera sido general. (p. 13)

¹⁴⁸³ C'est ce que Carmen de Burgos avait écrit dans sa traduction de Moebius : « *Las mujeres del pueblo, entiéndase esto bien, no son nunca feministas, sino esencialmente anarquistas, no piden jamás la identidad absoluta de los sexos, desean sólo la igualdad humana dentro de la justicia equitativa* ». Moebius *Op. Cit.*, p. 7.

Nous remarquons que l'opinion de Carmen de Burgos a évolué par rapport à la maternité. Alors qu'elle l'a toujours défendue et l'a longtemps considérée comme la mission principale de la femme, dans cet essai elle dénonce le chantage à la maternité exercé sur les femmes par la société patriarcale :

Invocar la maternidad para mantener la esclavitud, envuelve un cinismo superlativo y un desconocimiento inexplicable de la expansión que requiere la actividad de las mujeres que no han sido madres y de las viudas y casadas que, después de criar y educar a sus hijos, terminada la misión materna, tienen energías que reclaman aplicación. (p. 13)

Comme à son habitude, elle ne dédouane pas pour autant les femmes de leur responsabilité par rapport à leur situation : «*Pero ese canto, con el cual hicieron los hombres de SIRENAS, engañó a muchas pobres mujeres, que aceptaron la idea de su inferioridad como un dogma.*» (p. 13) car selon Carmen de Burgos elles ont été les premières à refuser le féminisme :

Acostumbradas a la esclavitud se asustaban de la libertad, a la que iba unida la idea de responsabilidad. Otras no se daban cuenta, en medio de su ignorancia e inconsciencia, de lo importante que era verse libres de los males que las afligían; algunas deseaban contentar a sus dueños con la sumisión. Se repetía el fenómeno que se verificó al libertar a los esclavos y a los siervos; se oponían a su emancipación, movidos por el sentimiento de miedo a la libertad, que la herencia y la práctica de una larga esclavitud había impreso en ellos. (p. 13)

Néanmoins elle tente de comprendre leur attitude : «*Su fuerza estaba para unas entre sus cacerolas, para otras en sus gracias de salón, e imponían su autoridad despóticamente a la familia, escudadas en su carácter de Amas de su casa.*» (p. 13-14)

Là aussi, Carmen de Burgos semble ignorer ses propres raisons lorsqu'elle affichait son refus du féminisme. Mais visiblement aujourd'hui elle a foi dans le mouvement féministe :

A estas mujeres se ve el feminismo obligado a libertarlas aun a pesar suyo. Son como enfermos suicidas a los que hay que ponerles la camisa de fuerza y obligarles a tomar las medicinas salvadoras, con ese derecho que tienen los sanos a defender la salud y evitar el contagio. (p. 14)

C'est pourquoi elle dénonce la campagne de dénigrement des antiféministes :

Se hacía creer que el feminismo era enemigo del hombre, que disolvía el hogar y constituía la negación del amor. No se podían convencer de que el feminismo no es la lucha de sexos, ni la enemistad con el hombre, sino que la mujer desea colaborar con él y trabajar a su lado. (p. 15)

et affirme que, malgré l'opposition et les campagnes de dénigrement menée par les antiféministes, le mouvement féministe a triomphé.

Comme elle le fait depuis toujours, elle implique les hommes. Elle leur montre les profits qu'ils pourraient tirer de l'émancipation féminine :

El amor y el hogar adquieren mayor solidez; porque la mujer libre otorga su amor en una abdicación consciente de sí misma, llena de una dignidad que no tiene la sierva. El marido encuentra en ella no una inferior inconsciente, frívola y ociosa, sino una igual a la que puede confiar todas sus ideas, sentimientos y aspiraciones. (p. 15)

Carmen de Burgos explique ensuite qu'il n'y a pas qu'une sorte de féminisme, mais qu'il en existe en fonction des circonstances et des catégories sociales¹⁴⁸⁴ :

Por su acción pueden señalarse claramente definidos: El Feminismo Obrero, el Feminismo Burgués, el Feminismo Mundano, y el Feminismo Profesional. No tardaron en apoyarse en ellos ideas filosóficas y partidos políticos, que establecieron las doctrinas feministas del Feminismo Cristiano. Feminismo Revolucionario, y Feminismo Independiente. (p. 15-16)

¹⁴⁸⁴ Pour la classification des féminismes, il semble que Carmen de Burgos se soit inspirée du livre de Charles Turgeon *Le féminisme français, l'émancipation individuelle et sociale de la femme*, publié en 1902. Exemple : « En fait, il existe déjà autour de nous, un féminisme ouvrier, un féminisme bourgeois, un féminisme mondain, un féminisme professionnel » (Turgeon- p. 12) Charles Turgeon cite également le féminisme chrétien, le féminisme indépendant, le féminisme révolutionnaire comme le fait Carmen de Burgos dans son essai. Turgeon consacre des chapitres complets à chaque type de féminisme.

Nous retrouvons également de nombreuses citations identiques telles que : « *Hilda Sachs, en su viaje a Paris en 1896, dijo : "Desde que estoy en Francia oigo siempre a la mujer envanecerse de ser madre y cansar a todo el mundo con la exhibición de sus hijos. Yo también tengo hijos y no me alabo. Es una función natural de la que no hay que envanecerse"* » (De Burgos - p. 200-201) A comparer avec Charles Turgeon : « *On raconte qu'au congrès féministe de 1896, Mme Hilda Sachs a jeté, d'une voix tremblante de colère, ces mots significatifs : "Depuis que je suis en France j'entends toujours les femmes se vanter d'être mères, fatiguer tout le monde par l'exhibition de leurs enfants. Moi, j'ai des enfants, mais je ne m'en vante pas. C'est une fonction naturelle qui n'est pas autrement flatteuse.* (Turgeon, p. 66-67)

Nous retrouvons d'autres citations identiques. Carmen de Burgos, tout comme Charles Turgeon, cite de nombreuses personnalités. La structure du livre est également ressemblante. Il est donc indéniable que Carmen de Burgos ait lu le livre de Charles Turgeon. Elle ne le cite qu'une fois dans son essai page 267 avec une faute d'orthographe à son nom. Elle indique : « *Charles Turgean* ».

Elle en tire la conclusion que chaque femme devrait se reconnaître dans le type de féminisme qui correspond à sa classe sociale.

Carmen de Burgos commence son recensement par le féminisme qui est à l'origine du mouvement :

Donde primero se produjo el movimiento feminista fue entre las mujeres del pueblo que sufrían más rudamente los efectos del malestar económico. El feminismo obrero se desarrolló primero, y adquirió mayores proporciones, en la ciudad que en el campo. La disipación y el absolutismo del marido obligaron a la rebeldía a la mujer, esposa y madre. No puede tener origen más digno y más justo. (p. 16)

Elle présente ensuite le féminisme bourgeois :

La clase media fue más retardataria para enarbolar la bandera feminista, que ahora sostiene con gran entusiasmo. El feminismo lleva implícita la obligación de trabajar y la clase media, inteligente, culta, dotada de un gran respeto a las tradiciones, estaba, sin embargo, minada por la vanidad y la imprevisión. El origen popular del feminismo la apartaba de él. En su deseo de borrar la frontera que la separa de la aristocracia, la pobreza se ocultaba como un crimen y se imponían toda clase de privaciones para conservar el brillo exterior y honrar sus apellidos, con una vida holgazana más que pura. (p. 16)

Elle dénonce ainsi l'entêtement des classes bourgeoises à cacher ou à refuser le travail de leurs femmes par mimétisme avec l'aristocratie. Elle développera dans le chapitre V les conséquences néfastes de cette attitude. De plus elle accuse l'inconscience de cette bourgeoisie envers ses femmes :

Y al lado de la vanidad estaba la imprevisión. Familias que con el sueldo del padre podían vivir bien, educaban a las hijas en el lujo, la molicie y la ostentación. Un hecho tan natural e inevitable como la muerte del cabeza de familia los cogía siempre desprevenidos. Entonces llegaba la pobreza con todo su horror. Si alguna economía restaba la ignorancia de la mujer la consumía bien pronto. Se soportaba la miseria, la degradación, pero no se recurría al trabajo. A veces se sostenían de la limosna de la familia pudiente, que prefería eso a ver a sus parientes trabajar. Era menos deshonroso tener un sobrino en la cárcel por falsario que una sobrina obrera o actriz. (p. 16-17)

Et, selon elle, c'est cette inconscience qui aurait donné naissance à un féminisme bourgeois plus en accord avec sa classe :

Al fin, los apremios y luchas de la vida, más difícil cada vez, rompieron las filas de la burguesía pobre y nació el feminismo burgués, pero marcado por el deseo de librarse del trabajo manual y acogerse todas a las carreras liberales y las profesiones artísticas. (p. 17)

Carmen de Burgos rend grâce à ces féministes bourgeoises, car ce sont elles, du fait de leur position sociale, qui ont permis de nombreuses avancées : « *Fueron las burguesas las que lucharon con desnudo defendiendo su derecho a ejercer la abogacía y la medicina, a desempeñar empleos, a educarse como los hombres y a tener en las leyes un puesto igual al suyo.* » (p. 17) L'attitude de Carmen de Burgos a bien changé vis-à-vis du féminisme bourgeois qu'elle avait tant raillé lors de sa conférence à Rome.

Même si la notion semble étrange, Carmen de Burgos défend le féminisme mondain car, selon elle, ces femmes issues de l'aristocratie ou la riche bourgeoisie ont révolutionné les coutumes au bénéfice de l'ensemble des femmes :

La aristocracia formó el feminismo mundano. Sus mujeres se aprovecharon de las doctrinas feministas, no para tomar puesto en las áridas luchas y aceptar su parte de trabajo y responsabilidad, sino para emanciparse de la reclusión a que se las obligaba. Al amparo de su feminismo desplegaron su lujo, conquistaron el derecho de salir solas, de viajar, de presentarse en sociedad y de tomar parte en los deportes, que se creían privativos del hombre. Se libertaron del disimulo para pintarse, vestirse y peinarse a su gusto... Emanciparon el gesto. Y aunque parezca pueril, esta corriente que ha familiarizado con la presencia de la mujer en todas partes, ha influido mucho en favor del feminismo. (p. 17)

Elle met cependant en garde ses lecteurs : « *No hay que confundir con este feminismo mundano un pseudo feminismo aristocrático, que no consiste más que en realizar obras benéficas y crear sociedades de recreo, que nada suponen en la obra feminista* ». (p. 18)

Carmen de Burgos décrit ce qu'elle appelle le féminisme professionnel. Par ce biais elle rend hommage aux femmes et aux hommes, qui depuis leur poste de travail, propagent le féminisme en vue d'obtenir l'égalité des sexes :

El feminismo profesional tiene un marcado carácter de propaganda. Sus mantenedores son no sólo mujeres, animadas de una gran piedad hacia los dolores que sufren sus hermanas, sino hombres de noble corazón y superior inteligencia, que reconocen la justicia de las vindicaciones femeninas. Con un completo desinterés realizan unas y otros su apostolado de divulgar las doctrinas feministas en la cátedra, la prensa y el libro, al par que se esfuerzan en recabar la igualdad ante las leyes. (p. 18)

Dans cette description du féminisme professionnel, le lecteur pourra aisément reconnaître Carmen de Burgos qui, par son métier de pédagogue, par l'écriture de ses articles et de ses livres, œuvre pour l'égalité des hommes et des femmes. Elle déplore l'image que donnent les associations féministes :

Desgraciadamente existen profundas divisiones en el campo feminista, luchan entre sí, más o menos ostensiblemente, unas sociedades con otras, creyendo que tienen intereses contrarios, cuando la causa de la mujer es sólo una. En la práctica, las diversas tendencias suelen aparecer mezcladas y confundidas, porque en todas existen deseos de emancipación e independencia. (p. 18)

Elle impute cette division à : « *los elementos políticos que se mezclan al feminismo* » (p. 18). Carmen de Burgos ne donnera pas d'autres explications. Mais il y avait effectivement des divergences politiques au sein des associations féministes, par exemple l'ANME était plus conservatrice que l'UME. Pour sa part, Carmen de Burgos, quoique luttant sur les deux fronts (féminisme et politique), militera dans des entités différentes mais complémentaires, certaines purement féministes comme *La Cruzada de las Mujeres Españolas* et *La Liga Internacional de Mujeres Ibéricas e Hispanoamericanas* et à l'*Unión Republicana*, un parti politique.

Nous pouvons néanmoins remarquer une certaine contradiction dans ses propos car, comme nous l'avons vu auparavant, elle-même emploie un vocabulaire politique (*Partido...*) pour décrire le féminisme.

Carmen de Burgos poursuit en présentant le féminisme révolutionnaire qui, par sa ressemblance avec le féminisme ouvrier, ne semble pas présenter de caractéristiques spécifiques :

El feminismo revolucionario es una consecuencia lógica de la opresión que sufre la mujer. Lucien Descaves¹⁴⁸⁵ dice: "La mujer es la víctima de la ley del

¹⁴⁸⁵ Lucien Descaves (1861-1949) est un écrivain *naturaliste* et libéraire français. Il fit partie des fondateurs de l'Académie Goncourt dont il fut le président de 1945 à 1949.

hombre que le exige obediencia y de la sociedad que la mantiene en servidumbre". Es la perpétua explotada. (p. 18)

Elle met en garde ces féministes révolutionnaires contre leur possible instrumentalisation par les hommes politiques :

De ese estado se valen los que a cambio de la emancipación que le ofrecen, hacen de ella un instrumento para servir a sus intereses. De esta manera se forma un partido feminista revolucionario que se suma en su mayor parte al socialismo y que está integrado, en su mayoría, por obreras y mujeres del pueblo. Parece que la suerte del feminismo tiene que ir unida al socialismo, porque así como en América hicieron una causa común, la emancipación de la mujer y la del negro, en Europa, va unida a la del negro-blanco: el obrero. (p. 18-19)

Carmen de Burgos répertorie également un féminisme indépendant :

Pero el feminismo independiente no cree en las bellas teorías, y recordando la ingratitud con que trató la Revolución Francesa a las mujeres, que tan entusiasta concurso le prestaron, quiere la evolución, las reformas pacíficas, el triunfo por el convencimiento, y forma un bloque homogéneo con el mismo espíritu en sus diversas ramas. (p. 19)

Mais comme elle donne très peu d'informations, nous ne pouvons le distinguer des autres si ce n'est par sa méfiance envers les institutions.

Carmen de Burgos mentionne ensuite le féminisme catholique, mais émet quelques réserves : « *Las palabras Feminismo Cristiano parecen antagónicas, porque el cristianismo somete siempre la mujer al hombre* ». Elle le trouve très proche des idées dominantes du patriarcat : « *El feminismo católico no quiere que la mujer abandone la subordinación al hombre, que, según San Pablo, le corresponde en el hogar* ». (p. 19) Elle accuse ce type de féminisme de surveiller les femmes : « *Sin embargo, tanto el feminismo protestante como el católico, rivales entre sí, buscan la influencia de la mujer. Las respectivas iglesias dirigen y vigilan la marcha del feminismo* » (p. 19) et donne des exemples de ce qu'elle avance : « *Se ha visto no hace mucho al arzobispo católico de París presidir un Congreso feminista, y al jefe de la iglesia anglicana, arzobispo de Cánterbury, colaborar en otro.* » (p. 19) Néanmoins elle lui reconnaît un rôle social dans le désir d'améliorer le sort des femmes : « [...] *aunque al mismo*

tiempo trata de mejorar su suerte y liberarla de los abusos del exceso de autoridad. Quiere compaginar la libertad y la obediencia [...] » (p. 19)

Pour terminer son inventaire, Carmen de Burgos va citer un autre type de féminisme, ce qu'elle appelle le féminisme moderne : « *Estudiar la manera de borrar la injusticia de la desigualdad es el fin del feminismo moderno.* » (p. 20), dont nous ne voyons pas très bien en quoi il se distingue des autres féminismes déjà cités : « *Actualmente la mujer sufre en muchas naciones, como en la nuestra: Inferioridad pedagógica, Inferioridad económica, Inferioridad cívica, Inferioridad política, Inferioridad conyugal, Inferioridad maternal* ». (p. 20)

Carmen de Burgos fait une distinction entre être féministe et être féminine :

Ser femenina como quieren las ilusas, es estar sometida sólo a los imperativos sexuales, sin aspira más que a ser nodriza y gobernante. Ser feminista es ser mujer respetada, consciente, con personalidad, con responsabilidad, con derechos, que no se oponen al amor, al hogar y a la maternidad. (p. 21)

ce qui revient à faire une distinction entre « *mujer tradicional* » et « *mujer moderna* ».

Elle critique les livres sur le féminisme qu'elle a dû consulter pour son étude :

Pero la mayoría de los numerosos libros, leídos unos, estudiados otros, que he tenido que consultar para este trabajo, están escritos por hombres y excepto aquellos cuyos autores, por su superior cultura, están libres de celos, egoísmos y chabacanería, son enemigos de la mujer emancipada, más o menos solapadamente. Por desgracia, hasta muchos libros escritos por mujeres adolecen de no darse cuenta de lo que es el feminismo. (p. 22)

Ceci pourrait expliquer l'incompréhension dont sont victimes les féministes et peut-être est-ce aussi une raison de plus pour écrire *La Mujer Moderna y sus Derechos* ?

Carmen de Burgos termine son chapitre sur une note optimiste : « *Pero hay una fuerza en la vida superior a todas las teorías. Ha llegado para nosotras la plenitud de los tiempos.* » (p. 22). Elle s'appuie sur une prophétie qu'elle attribue à Victor Hugo :

Al fin todo hace pensar que se va a cumplir con un siglo de retraso la profecía pronunciada en Jersey por Víctor Hugo, [...] ya que no se realizó en el siglo XIX, el siglo XX será el que proclame los derechos de la mujer, aunque realmente no se han proclamado hasta ahora de modo justo y amplio ni siquiera los derechos del hombre. Los obstáculos son muchos, pero la corriente

social que forma el feminismo avanza y no cabe duda de que ha de triunfar por la fuerza que lleva en sí misma. (p. 22)

Le chapitre a une structure circulaire : Carmen de Burgos le termine comme elle l'avait commencé, en saluant les avancées féministes dues à la Première guerre mondiale, heureuse que l'émancipation soit passée de la théorie à la pratique :

La mujer conquista el poder y la libertad; quiere tener el lugar que le corresponde al lado del hombre, con toda dignidad, apoyada en la fuerza de la razón y del derecho, que ha de hacer desaparecer de la humanidad todo testigo de esclavitud. Es indudable que lo conseguirá; la marcha de la civilización, en el transcurso del tiempo, colabora con el feminismo. (p. 22-23)

Dans ce premier chapitre, Carmen de Burgos appelle à l'union de toutes les féministes, quel que soit leur courant, pour mieux se faire entendre et œuvrer ensemble pour obtenir l'égalité homme-femme qui semble désormais à portée de main dans le nouveau monde qui se profile. Pour elle le féminisme est légitime : « *El feminismo, con las diversas ramas que nacen de su único tronco, no es más que vindicación de los derechos de la mujer.* » (p. 21-22)

Chapitre XIV :

Le chapitre 14 (29 pages) est consacré au suffrage féminin dans divers pays. Le but de ce chapitre est de faire une rétrospective détaillée des luttes pour l'obtention des droits politiques féminins, mais également de présenter ses bienfaits. Carmen de Burgos s'adresse directement aux femmes et les invite à se mobiliser pour obtenir le droit de vote. Elle s'adresse également aux réfractaires en leur montrant par des exemples précis que leurs peurs n'ont pas de fondement. Elle fait un point sur de nombreux pays en détaillant plus longuement certains, mais à aucun moment elle ne fera une comparaison avec l'Espagne, elle laisse tout loisir à ses lecteurs et lectrices de le faire.

Elle tient à commencer son chapitre par les pionnières du suffrage féminin : « *Al hablar del sufragio femenino, sería injusto no comenzar por Inglaterra, cuyas mujeres han sido verdaderas heroínas en favor de los derechos de su sexo.* » (p. 291)

Carmen de Burgos fait le choix d'explicitement la lutte des Anglaises pour signifier à ses lecteurs, et surtout lectrices, qu'elles ont obtenu le suffrage féminin grâce à la pugnacité de plusieurs générations de femmes et d'hommes. Elle indique clairement que le résultat est le fruit d'une longue chaîne qui commence en 1790 pour durer jusqu'en 1927 date où elle écrit son essai :

La lucha se inició con el libro de Mary "Walstonecraft, «Reivindicación de los derechos de la mujer », en 1790 [...] echó la semilla, que vino a hacer brotar John Stuart Mill con su obra «La servidumbre de las mujeres», setenta y nueve años después, en 1869. Stuart Mill no fue sólo campeón teórico del feminismo. Fue presidente de la primera sociedad para el sufragio de la mujer y presentó sus peticiones al Parlamento. Mary Walstonecraft [...] combatió valientemente las teorías de Rousseau sobre educación de las niñas. Es una precursora de las ideas educacionistas modernas: quiere la educación mixta, los dos sexos unidos desde la infancia, que la mujer se eduque como el hombre y pueda desempeñar todos los oficios. Era una novedad ese aspecto económico del feminismo que establecía Mary "Walstonecraft, la cual reclama como medio para realizar sus teorías la entrada de las mujeres en el Parlamento y el derecho a elegir representantes. [...] John Bright continúa la obra y hace triunfar una ley en 1869, que concede igualdad de derechos a los dos sexos para el sufragio municipal. Gladstone patrocina más tarde, en 1883, la causa femenina, haciendo notar que la séptima parte de los propietarios ingleses eran mujeres, 20.000 eran arrendatarias y tres millones de solteras y cien mil casadas trabajaban para ganar el sustento. Aunque la conservadora Inglaterra niega la victoria a Gladstone, la agitación feminista se acentúa, se fundan sociedades con el mismo fin, conservadoras y liberales. Como la «Primrose League» y la «Women's liber Federation», que lograron presentar candidatos suyos en las elecciones de 1884. En el Congreso feminista internacional, celebrado en Londres en 1898, las mujeres recabaron promesas favorables de dos jefes del partido liberal, para incluir en sus programas el voto femenino. Durante la lucha, las mujeres habían conseguido algunas victorias parciales, como la de ser electoras y elegibles en las Comisiones escolares y en los Concejos parroquiales. [...] Por fin, en 1907, se agudiza la campaña y un nuevo proyecto fue presentado al Parlamento y nuevamente derrotado, pero estableciendo una división dentro de todos los partidos y del mismo gobierno. [...] y al fin, en 1918, cuando místress Fawcett se aprestó a llevar a la lucha de nuevo a sus huestes, frente a los enemigos, entre los que hay mujeres como Humphry Ward, triunfa el proyecto presentado al Parlamento el año anterior para que tuviesen derecho a ser electoras y elegibles todas las mujeres mayores de treinta años [...] En Abril de 1927 el jefe del Gobierno ha declarado que piensa presentar un proyecto de ley para que las mujeres desde los veintiún años puedan ya ejercer su derecho de sufragio.(p. 290-295)

Après ce long historique, elle s'arrête plus particulièrement sur les suffragistes contemporaines mettant en avant comment et pourquoi elles ont gagné :

Las luchadoras toman nuevo impulso, distinguiéndose entre todas Christabel y Silvia Pankhurst y su amiga Annie Kenney que desde 1905, en una reunión pública, interrumpieron violentamente al orador y se pusieron a la cabeza del movimiento. Las hermanas Pankhurst estaban amamantadas en las ideas feministas, su madre fue la fundadora de la «Liga para el derecho de las mujeres», y les había inculcado los principios de libertad. [...] Las tres como iluminadas se dedican a cumplir su misión. Sólo así se triunfa, sólo así se transmiten el entusiasmo y la fe. (p. 292)

Alors que Carmen de Burgos a toujours voulu se démarquer des suffragettes anglaises, aujourd'hui elle semble admirative face à leur organisation et à leur détermination :

Recuerdo haber presenciado sus luchas en mis viajes a Londres. Aquellas procesiones que enarbolaban la bandera verde y violeta y que seguían millares de mujeres [...] Por todas partes se veían anuncios, proclamas, letreros con el grito de guerra: Votes for women. Mujeres de todas clases sociales, de todas edades, convertidas. Mujeres Sandwiches, con sus anuncios en el pecho y la espalda. Son verdaderamente admirables, no retrocediendo ante el escándalo y el castigo como no han retrocedido ante el ridículo. Van a la cárcel y llegan a la protesta por el hambre, con tanta entereza, que Silvia [Pankhurst] tuvo que ser alimentada artificialmente. Se presentan en manifestación en los teatros, despliegan estandartes, arrojan manifiestos, acuden al Palacio real y al Parlamento. Llegan hasta a barrer las calles para allegar fondos. (p. 293)

Carmen de Burgos, bien que ne cautionnant pas les méthodes violentes, voudrait faire comprendre à ses lecteurs que les suffragettes anglaises ont tout tenté avant d'arriver à la violence. Elle signale aussi que leurs méthodes violentes ne font qu'imiter celles des hommes et que le gouvernement ne leur a pas laissé d'alternative pour être prises au sérieux. Elle souligne également leur courage : « [...] Otro [día] luchan por acercarse a la carroza regia y miss Davidson, mártir voluntaria, se deja pisar por el caballo que monta el Rey, en Epsom ». (p. 293)

Carmen de Burgos redore ainsi l'image des suffragettes. Elle les montre comme des personnes responsables : « [...] La guerra fue un paréntesis de esa lucha, haciendo hablar al patriotismo más alto que todos los intereses » (p. 294). Et elle conclut que cette attitude responsable finit par porter ses fruits :

Pero Inglaterra no fue ingrata al esfuerzo realizado por sus mujeres. Chamberlain tomó por subsecretarías a mistress Tenant y a mistress Violet Marckham; muchas mujeres vistieron el uniforme kaki y desempeñaron los trabajos masculinos, y al fin, en 1918, cuando mistress Fawcett se aprestó a llevar a la lucha de nuevo a sus huestes, frente a los enemigos, entre los que

hay mujeres como Humphry Ward, triunfa el proyecto presentado al Parlamento el año anterior para que tuviesen derecho a ser electoras y elegibles todas las mujeres mayores de treinta años. De este modo seis millones de inglesas tienen voto y afirman su fuerza y sus derechos. (p. 294).

Elle indique également que ceux qui étaient les plus critiques envers le droit de vote féminin sont finalement ceux qui en tirent le plus de profit :

Las multitudes inconscientes que silbaban ayer a las sufragistas aplauden hoy entusiasmadas a las mujeres que se dirigen al Parlamento. Las hermanas Pankhurst no han sido elegidas; la primera que franquea las puertas de Westminster es la condesa Marckiewickz, leader del partido Sinn Fein. (p. 294)

Aujourd'hui, le chef du gouvernement anglais voudrait aller encore plus loin, ajoute-t-elle :

Cada vez la competencia de la mujer y su influjo saludable en la vida pública se demuestra más. En Abril de 1927 el jefe del Gobierno ha declarado que piensa presentar un proyecto de ley para que las mujeres desde los veintiún años puedan ya ejercer su derecho de sufragio. Con ello se puede decir que la suerte de Inglaterra está en manos de la mujer porque hay varios millones más de mujeres que de hombres. Se cree que el triunfo será de los partidos avanzados, pues la mayoría de las mujeres, como dejamos dicho, no es conservadora. (p. 295)

On peut légitimement penser que ces lignes sont destinées à rassurer les réfractaires libéraux sur les bienfaits du droit de vote mais qu'elles risquent d'effrayer les conservateurs.

Après le combat des Anglaises, Carmen de Burgos décrit le combat des féministes françaises dans une bonne partie du chapitre.

Comme nous l'avons vu dans le 1^{er} chapitre Carmen de Burgos met beaucoup d'espoir dans les changements de société après la Première guerre mondiale. Néanmoins dans ce chapitre elle montre que la bonne volonté des femmes ne suffit pas. Les deux exemples choisis le confirment. Seules les Anglaises ont été récompensées pour leur patriotisme en obtenant partiellement le droit de vote, ce n'est pas le cas des Françaises. Carmen de Burgos résume leurs différentes batailles pour obtenir le droit de vote, principalement à partir de la Révolution de 1789 et elle montre ainsi que si la France est la patrie des droits de l'homme, elle n'est pas celle des droits de la femme :

Pero la revolución fue ingrata con las mujeres. Olympia de Gouges, hija del poeta Lefranc de Pompignan, bella artista, abrazó la causa de la mujer con entusiasmo. «La mujer, decía, tiene derecho a subir al cadalso, por lo tanto lo debe tener para subir a la tribuna». Desdichadamente ella sólo alcanzó el primero. (p. 297)

Carmen de Burgos analyse les différentes décisions politiques qui ont contribué à la soumission des Françaises et, en particulier le Code Napoléon qui, comme nous le savons, eut des répercussions jusqu'en Espagne par l'intermédiaire de Joseph Bonaparte : « [...] Napoleón reprimió todo el movimiento femenino, su Código despótico la colocó en un plano de inferioridad. Acabó con su independencia. » (p. 297)

En citant quelques féministes françaises Carmen de Burgos démontre que, tout comme les Anglaises, les Françaises se sont mobilisées de longue date pour obtenir le droit de vote :

Hubertina Auclerc inicia una campaña sufragista, y mademoiselle Laloé se presenta a las elecciones municipales, pero sus esfuerzos, sino estériles porque preparan el ambiente, no alcanzan el fruto deseado.

En 1889 se realiza el primer Congreso feminista, que logra una atmósfera de simpatía.

A principios de este siglo, Margarita Durand funda un diario feminista, compuesto y redactado sólo por mujeres, La Fronde, que, desdichadamente, vive poco tiempo.

[...] La influencia de la mujer ha hecho que sin tregua se lleve el asunto al Parlamento. En 1906 Ferdinand Buisson pedía que fueran las mujeres electoras y elegibles.

La petición se reprodujo en 1910, pero en 1913 no se había logrado aún discutirla. El 3 de Febrero de 1914 estaba en la orden del día y tampoco se discutió, a pesar de pedirlo 300 diputados, y quedó para la nueva legislatura.

En 1918 se constituyó una comisión para estudiarla, pero tampoco dio dictamen. (p. 299-300)

Elle remarque que, si elles ne l'ont pas obtenu, les Françaises ont tout de même progressé dans certains domaines :

La mujer francesa continúa su propaganda y si no de derecho, de hecho ocupa muchos cargos públicos.

Madame Panneviel ha formado parte del Consejo Superior del Trabajo; Mme. Paquin, en la sección de costura; Mme. Avril de Sainte Croix, ha laborado con Beranger, Brioux, etc., en la comisión de reforma social y tanto ella como Severine y otras escritoras de valía formaron parte con Poincaré, Paul y Víctor Margueritte, Prévost y Paul Adam en la comisión de reforma de la ley del matrimonio. En la actualidad, mademoiselle Landry es secretaria de su padre, ministro de Marina (p. 301)

Carmen de Burgos indique à ses lecteurs et lectrices que chaque pays réagit différemment. Les Françaises ont choisi la seule voie du pacifisme pour s'exprimer. Faut-il comme les Anglaises se battre avec plus de pugnacité ? Carmen de Burgos laisse ses lecteurs et lectrices se forger leur propre opinion.

Elle continue sa rétrospective en faisant le point sur le droit de vote féminin, aussi bien à travers les pays l'ayant concédé que ceux qui l'ont refusé. Lorsqu'elle cite le Portugal elle ne cache pas sa déception, car : « *Portugal no ha dado a sus mujeres el puesto que merecen* » (p. 301), alors qu'elle avait depuis toujours mis beaucoup d'espoir dans la république portugaise¹⁴⁸⁶ :

De espíritu liberal y culto, la mayor parte de las mujeres de la clase media eran republicanas. [...] En efecto, las mujeres fueron las más activas propagandistas de las ideas republicanas y las que más eficazmente ayudaron a la proclamación de esa República que se implantó sin derramar sangre, en medio del júbilo de todo el pueblo. La Asociación Portuguesa de Propaganda Feminista y la Liga Republicana de Mujeres Portuguesas pidieron el sufragio que el sabio e inolvidable Teófilo Braga, presidente del Gobierno provisional, parecía dispuesto a conceder. Pero la ley propuesta por Antonio José d'Almeida negó el sufragio a la mujer y a los soldados. (p. 301-302)

Pourtant, comme Carmen de Burgos l'indique, les Portugaises étaient représentées par des personnalités influentes et organisées :

Elzira Dantas, esposa del presidente Bernardino Machado y doña Ana de Castro Osorio, la ilustre escritora y socióloga, en la que culmina la mentalidad femenina de su país. Estas dos damas son presidentas de la gran Asociación «Cruzada de Mujeres Portuguesas» unida hoy a nuestra Liga Internacional de Mujeres Ibéricas e Hispanoamericanas. (p. 302)

Fortes de l'expérience du Portugal, Carmen de Burgos et les féministes espagnoles seront très attentives et combatives jusqu'à l'obtention du droit de vote en 1931.

Carmen de Burgos montre qu'elle connaît bien le sujet du suffrage féminin. Elle fait un point sur l'Italie, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, Le Luxembourg, l'Autriche, la Hongrie, la Pologne, La Lituanie, la Lettonie, la Grèce, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, la Suède, la Norvège, la Danemark, la Finlande, l'Islande, la Russie, les

¹⁴⁸⁶ République portugaise (1910-1926).

Etats-Unis, l'Uruguay, l'Argentine, le Brésil, la Nouvelle-Zélande, l'Australie et la Chine. Son érudition lui donne la légitimité pour traiter le sujet.

Après avoir présenté les différents combats des féministes de par le monde, Carmen de Burgos souligne les bienfaits de leur participation en politique : « [...] *la situación jurídica y económica de su sexo ha adelantado; la moral progresa y el estado sanitario mejora, disminuyendo la mortalidad infantil* ». (p. 316) Elle donne ensuite des exemples favorables à son argumentation, prenant ainsi à contrepied les antiféministes :

Pero la experiencia de los países donde está establecido el sufragio demuestra que la mujer, lejos de olvidar su misión de esposa y de madre, no ha buscado en el voto más que el medio seguro de cumplir sus deberes.

En los Estados Unidos, donde el divorcio es tan fácil, ha disminuido el número de divorcios y aumentado el de matrimonios con el establecimiento del sufragio. La natalidad no ha disminuido, y en cambio, es menor la mortalidad infantil. Pruebas evidentes de que la sufragista no deja de ser mujer, en la amplia acepción de la palabra, y que no descuida su hogar. (p. 316)

Comme elle aime à le faire souvent elle s'appuie sur une personnalité, ici le juge Ben Lindsey¹⁴⁸⁷ :

“¿Por qué puede suponerse, con buen sentido, que el sólo hecho de votar desnaturalice el carácter femenino? Esto no aparta a la mujer de sus deberes de madre y de dueña del hogar más que diez minutos para ir a poner la papeleta en la urna y después volver al seno de la familia. Durante esos diez minutos han desplegado un poder bienhechor para proteger sus hogares.” (p. 316)

L'observation de Ben Lindsey montre l'ineptie de certaines remarques antiféministes.

Malgré son travail colossal Carmen de Burgos indique à ses lecteurs qu'elle ne peut pas tout traiter dans les quelques pages de son essai. Cependant, elle montre par quelques exemples précis que, grâce à l'obtention du droit de vote, les femmes pourraient améliorer leur vie ainsi que celle de toute la population :

En Inglaterra, Nueva Zelanda y los estados de Wyoming, Idaho, Utah y Colorado, así como en Noruega, la mujer casada tiene la libre disposición de su fortuna personal y del producto de su trabajo. El marido no puede vender

¹⁴⁸⁷ Ben Lindsey (1969-1943) juge américain connu pour ses idées avancées sur le mariage sous le nom de « *companionate marriage* ».

muebles ni objetos sin su consentimiento; en algunos de estos países (Colorado y Noruega) tiene idénticos derechos que el marido sobre los hijos. Todas las carreras les están abiertas a las mujeres; hay sabias leyes para reglamentar el trabajo, prevaleciendo el principio de salario igual a trabajo igual, lo mismo en los países citados que en Suecia y los Estados de Victoria y Tasmania. Se han creado escuelas profesionales e industriales y para la formación moral de los niños. Se ha hecho la enseñanza obligatoria, se han fomentado las bibliotecas circulantes, las escuelas de menaje y las cocinas ambulantes. En Finlandia la situación del hijo natural es casi la de los legítimos y existen tribunales para niños, e Instituciones que velan por los abandonados y los huérfanos. Existen también Cajas de Previsión para viejos, viudas, enfermos y huérfanas. Asistencia a las madres y retiros de vejez. La venta de tabaco y de licores está prohibida a los mineros y a los menores de diez y ocho años y se hace activa campaña contra el opio, la cocaína y demás drogas estupefacientes. (p. 317)

Nous notons que les combats cités sont les chevaux de bataille de Carmen de Burgos depuis de nombreuses années.

Le chapitre 14 ferme l'essai et fait le lien avec le 1^{er} chapitre. L'essai complet a une structure circulaire. Carmen de Burgos avait commencé *La Mujer Moderna y sus Derechos* en traitant le sujet des féminismes et sa foi dans un monde nouveau. Dans son dernier chapitre elle montre que grâce à la mobilisation des femmes et des hommes féministes, le droit de vote n'est plus une illusion pour de nombreux pays et peut devenir une réalité pour les Espagnoles. Carmen de Burgos présente les bienfaits du droit de vote pour l'Humanité. Par conséquent, c'est une manière implicite d'encourager les femmes à s'associer, s'entendre et lutter pour l'obtention de ce droit.

Elle termine sur une citation de Lloyd Georges¹⁴⁸⁸ qui exprime la confiance de celui-ci en l'intelligence et la sagesse féminine :

“Si las mujeres, por tomar parte en las elecciones, evitan la infamia de una sola guerra, habrán justificado su derecho al sufragio delante de Dios y delante de los hombres. Cuando las mujeres tengan derecho de votar en todo el continente, las madres impedirán que los campos de Europa se rieguen con sangre de sus hijos”. (p. 319)

Cette remarque qui va dans le sens de la lutte de Carmen de Burgos pour le pacifisme.

¹⁴⁸⁸ David Lloyd George (1863-1945) homme d'état britannique. Il fut le dernier Premier Ministre à appartenir au parti libéral.

3.3.2. Contre les préjugés

Chapitre II :

Ce chapitre (11 pages) est consacré à une bataille d'experts sur la prétendue supériorité masculine et infériorité féminine à partir de la morphologie de chaque sexe. Bien que Carmen de Burgos ait déjà traité partiellement ce sujet dans sa traduction de *La inferioridad mental de la mujer* de Moebius en 1903, et qu'elle ait affirmé lors d'une conférence à Logroño en 1912 qu'elle ne voulait plus l'aborder, elle revient sur la question et de façon plus complète. Les réflexions de Moebius n'occupent toutefois qu'une partie minime du chapitre.

Quelles sont donc ses motivations pour dissenter à nouveau sur le sujet ? Peut-être a-t-elle ressenti le besoin de réexpliquer à la nouvelle génération de femmes et d'hommes l'origine de la domination masculine, et leur montrer le peu de crédit qu'ils devaient leur accorder.

D'autre part, ce thème fait le lien avec le suivant (la double-morale) et a tout à fait sa place dans le recueil des pensées qu'elle voudrait certainement laisser à la postérité dans un seul et même livre.

Dans ce chapitre, Carmen de Burgos laisse s'exprimer les partisans de l'infériorité des femmes, mais elle cite également de nombreuses études de médecins et experts qui ne partagent pas cette opinion, comme dans les exemples ci-dessous :

Broca encontró una cabeza de mujer inteligente con las dimensiones de una cabeza de idiota. Para él nunca la inteligencia es proporcional al volumen de la cabeza.

Pancharpe, en medidas comparadas, encontró cabezas de hombre de inteligencia normal, de dimensiones menores que las cabezas de los idiotas. Después de estos trabajos, asegura que la inteligencia no es nunca proporcional al volumen de la cabeza.

Bischoff ha refutado también las relaciones que se quieren establecer entre el peso y el tamaño del cerebro y la inteligencia. (p. 32)

Elle démontre ainsi l'absurdité de la théorie de Moebius et de ses partisans : « *Y de toda esta serie de estudios comparados, que no prueban nada más que la diferente*

morfología de los sexos, se ha querido deducir la inferioridad femenina y apoyarse en ellos para esclavizar a la mujer. (p. 33) » Elle termine le chapitre en affirmant : « En los dominios del pensamiento, en la libre aplicación de la actividad, en la esfera igualitaria de la justicia y del derecho, el sexo no debe tener ninguna importancia.» (p. 34)

Avant de poursuivre son essai, Carmen de Burgos se devait de faire taire immédiatement les misogynes et leurs soi-disant études scientifiques prouvant l'infériorité des femmes. N'étant ni médecin, ni experte scientifique, elle ne leur répond pas elle-même, mais laisse la parole à d'autres experts qui font contrepoids à leur thèse de manière à ce que ses lecteurs tirent eux-mêmes leurs conclusions.

Chapitre III :

Après avoir présenté dans le chapitre II les pseudos études scientifiques, Carmen de Burgos explique dans le chapitre III (26 pages) la genèse de la double-morale :

Del falso análisis de la naturaleza femenina nace la teoría de la existencia de dos morales diferentes: De que el sistema nervioso de la mujer alcance mayor grado de sensibilidad deducen los antifeministas que son inferiores, por demasiado sentimentales. (p. 35)

Selon ses propos celle-ci prendrait sa source également dans les théories misogynes de certains penseurs. Elle illustre ses propos par tout un panel de citations dont voici un exemple :

Schopenhauer, que no perdona al cristianismo haber modificado “el dichoso estado de inferioridad en que la antigüedad tenía a la mujer, con la galantería y la estúpida veneración de la tontería germano cristiana”, dice: “La dama europea es un monstruo; el producto de la bestialidad humana, máquina de gastar dinero. La naturaleza que le ha negado la fuerza, le ha dado, para proteger su debilidad, la ruindad y el disimulo”. En esto no hace más que parodiar a Anacreonte que escribió: “Dios le ha dado a la mujer la hermosura a cambio del juicio con que dotó a los hombres”. Pero Schopenhauer les niega también una belleza, que su naturaleza anormal no podía comprender, y exclama: “Ese sexo de anchas caderas, cabellos largos e ideas cortas, en lugar de llamarse bello, sería más justo llamarle antiestético” (p. 37)

Carmen de Burgos relève l'absurdité des remarques misogynes qui, selon elle, discréditent ceux qui les profèrent :

Hasta las virtudes se les achacan a las mujeres como defectos, La fidelidad conyugal se considera en ella como un signo de animalidad, pues distingue a la hembra de todos los mamíferos. El amor materno es animal también. Se la compara con la hembra de los macacos que llegan a morir de dolor cuando pierden un hijo [...] Si es menos criminal, dicen, es porque es menos fuerte. Así explican también como debilidad su tendencia pacifista. (p. 38)

Pour faire contrepoids à ces remarques, elle cite d'autres personnes illustres bienveillantes envers les femmes, venues d'horizons différents comme par exemple Goethe, Jorge Simmel¹⁴⁸⁹ ou l'actrice Peggy Wood¹⁴⁹⁰ :

En cambio, Goethe ha dicho que la mujer aspira por su naturaleza hacia las buenas costumbres, "que muchas veces el hombre obstaculiza", y añade: "La moralidad en la mujer es algo así como la piel de la substancia femenina". Jorge Simmel no cree a la mujer amoral y hasta sostiene que son mucho más fieles que los hombres por su naturaleza. (p. 40-41) Peggy Wood declara "No creo en la superioridad de un sexo sobre el otro, sentada como principio general". (p. 43)

Après avoir dénoncé la double morale, Carmen de Burgos va concrètement montrer les conséquences néfastes de celle-ci sur les femmes et les enfants.

Depuis sa conférence à Rome en 1906 Carmen de Burgos défend les mères célibataires. Elle continue de le faire en refusant qu'elles seules soient mises au banc de la société. A nouveau elle les désigne comme les premières victimes de la double-morale et du soi-disant « honneur » :

Uno de los grandes males de la diversa moral que se aplica a las relaciones sexuales es el concepto de deshonor que acompaña a la madre soltera y a la joven seducida, aunque hayan sido impulsadas por el amor. En cambio, el hombre no se deshonorra por seducir sin amor, la mayor parte de las veces, sino por capricho o por vicio. (p. 45)

¹⁴⁸⁹ Jorge Simmel (1858-1918) philosophe et sociologue allemand.

¹⁴⁹⁰ Peggy Wood (1892-1978) actrice américaine.

Carmen de Burgos critique la permissivité sexuelle des hommes qui a donné naissance au donjuanisme et qui a des conséquences néfastes sur les femmes et les enfants, sans que la société s'en émeuve pour autant :

La sociedad censura a la mujer mientras deja al varón en completa libertad de faltar a todos los deberes que se han establecido respecto a la sexualidad. Es como si existiese un pecado exclusivamente femenino. El hombre que se considera más fuerte, que tiene la acometividad y la incitación, puede alabarse como de un timbre de gloria, de haber conocido muchas mujeres, de haberlas engañado, humillado y causado su desgracia, sin dejar de ser por eso una persona decente. (p. 46)

Carmen de Burgos montre l'illogisme d'une société qui admet et encourage la liberté sexuelle masculine: « *Y así el hombre exige la pureza a la esposa como base de fundamento del nuevo hogar, que parece radicar sobre la pureza de la mujer.* » (p. 46)

Cette remarque permet à Carmen de Burgos de critiquer, comme elle l'a souvent fait, le mariage indissoluble de jeunes filles vierges avec des hommes souvent porteurs de maladies vénériennes :

No se piensa en la monstruosidad que es entregar una joven pura y digna a uno de esos hombres encenagado en todos los vicios, cansado, gastado y enfermo. Hasta se cree que es una garantía de felicidad para la pobre mujer, que ve así pisoteadas y marchitas todas las flores de su idealidad. (p. 46)

Comme elle l'a déjà fait à plusieurs reprises, elle accuse également les femmes de complicité et d'ignorance :

Ese concepto de justificación que existe para los vicios del hombre se refleja en la vulgar locución que repiten hasta mujeres inconscientes: "Quien no la corre de soltero, la corre de casado". Ese tipo de mujer sin concepto de su esclavitud, que está abandonada en una casa que no merece el nombre de hogar, vituperada por el marido, fracasada en todas sus ilusiones, y aun goza con el concepto de dueña que envuelve el de esposa legítima y se siente orgullosa con la idea de que el marido engaña a otras muchas mujeres, que envidian su situación, lo ha retratado Jacinto Benavente en «Señora Ama». Es el tipo de la mujer inconsciente, que ha perdido el concepto de su dignidad y de los deberes para con su sexo. La ha extraviado el aplauso de la burguesía que cree esa resignación el colmo de la virtud, por lo que protege el egoísmo de la mayoría. (p. 46)

Elle rappelle que les mères célibataires ne reçoivent aucune aide et sont vilipendées par la société. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il y ait un fort taux d'infanticides parmi cette catégorie de femmes :

Muchos de los casos de abortos e infanticidios cometidos por mujeres, derivan del temor que sienten las jóvenes al tener que confesar públicamente lo que constituye una deshonra. (p. 45-46)
[...] *Una de las causas de infanticidios, casi la única durante mucho tiempo, ha sido el concepto de deshonra que acompaña al nacimiento de hijos fuera de matrimonio. (p. 47)*

Elle présente les peines prévues par la loi pour des cas d'infanticides :

“La madre que para ocultar su deshonra matare al hijo, que no haya cumplido tres días, será castigada con la pena de prisión correccional en sus grados medio y máximo”.
“Los abuelos maternos que para ocultar la deshonra de la madre incurrieran en este delito, con la de prisión mayor”.
“Fuera de estos casos, el que matare a un recién nacido, incurrirá, según los casos, en las penas del parricidio o del asesinato”. (p. 48)

Chose qu'elle fait très rarement, Carmen de Burgos indique en bas de page le numéro de l'article : *“Sección segunda, capítulo IV, título V”*, tant elle craint que le lecteur juge ses propos incroyables.

Pour mettre un frein à l'abandon des jeunes filles, aux avortements et infanticides, Carmen de Burgos demande depuis longtemps (à travers ses essais, conférences et articles de journaux) une loi sur la recherche de paternité parce que : *« Es evidente que la investigación de la paternidad con el temor a la ley y a los abusos pone freno a la inmoralidad masculina (1) »* (p. 49). Elle rappelle qu'elle-même l'avait demandée dans sa pétition aux Cortes en 1921, montrant ainsi son intérêt pour le sujet : *« (1) La Cruzada de Mujeres españolas, presidida por la autora, presentó a las Cortes en 1921 la petición de que se establezca la investigación de la paternidad. »* (p. 49)

Elle insiste, selon elle, le Code Civil est complice de l'injustice faite aux femmes lors de la naissance d'un enfant adultérin :

Nuestro Código civil establece que (salvo los casos en que no resulte probada la paternidad por documento indubitado): “No se admitirá enjuicio demanda alguna que directa ni indirectamente tenga por objeto investigar la paternidad de los hijos ilegítimos en quien no concurra la condición legal de naturales”.

En cambio, se investiga la maternidad y la madre está obligada, siempre que se pruebe el hecho del parto, a alimentar al hijo (2). (2) Artículo 143 del mismo título. (p. 48)

Comme elle l'avait déjà fait dans son essai *La protección y la higiene de los niños*, Carmen de Burgos donne la preuve de l'utilité d'une loi sur la recherche de paternité :

Es evidente que en los países donde se practica la investigación de la paternidad, los infanticidios disminuyen. [...] Los países donde está consentida la investigación de la paternidad afirman que el interés del Estado la exige. Las estadísticas dan un número mucho menor de infanticidios y abortos y por tanto mayor natalidad. (p. 48-49)

En citant les textes de lois espagnols, Carmen de Burgos souligne clairement l'inégalité de traitement entre les hommes et les femmes. Elle estime certainement que ces exemples bien choisis ne peuvent qu'encourager les femmes à souhaiter prendre part à l'élaboration des lois par le biais du vote féminin.

Carmen de Burgos poursuit son raisonnement : les hommes ont une très grande liberté sexuelle et la loi, considérant les femmes comme seules responsables, ne les oblige pas à reconnaître les enfants adultérins. Ces femmes abandonnées par tous finiront, pour la très grande majorité, dans la prostitution ou comme maîtresse du père de ses enfants, elles sont donc condamnées à une vie en marge de la société. Mais comme les hommes ont besoin du mariage pour avoir une descendance légitime et, pour être sûrs de celle-ci, ils exigent que leur épouse soit vierge au moment du mariage et qu'elle reste plus ou moins cloîtrée à la maison, ils imposent une morale très rigide aux femmes, mais très souple pour eux-mêmes, qui même mariés poursuivent parfois leur vie de débauche. Les hommes semblent donc propriétaires des femmes qu'ils divisent en deux catégories : les unes pour leur plaisir et les autres pour assurer leur descendance. Dans les deux cas ce sont eux qui tirent les ficelles : « *Es un hecho que con la institución del matrimonio y la supresión de la barraganía y de las uniones clandestinas, aumentó la prostitución* ». (p. 53)

C'est pour toutes ces raisons que Carmen de Burgos a toujours été favorable au divorce, car la fidélité dans le mariage n'était exigée que pour les femmes.

Elle poursuit sa démonstration en précisant que, dans ce cercle vicieux, il est très difficile de combattre la prostitution tant que ce seront les hommes seuls qui fixeront les lois car :

Con la complicidad del Estado hay una categoría de mujeres verdaderas esclavas, mientras el hombre goza de seguridad e irresponsabilidad en el vicio. Se hacen pesar sobre la mujer sola las consecuencias de un acto cometido en común. (p. 55)

Carmen de Burgos rappelle en bas de page qu'elle avait demandé dans sa pétition aux Cortes en 1921 la suppression de la prostitution : « (1) *En la solicitud presentada a las Cortes en 1921 por la Cruzada de Mujeres Españolas, figura esta petición.* » (p. 56)

Elle veut mettre l'Etat face à ses responsabilités en matière de prostitution :

Las infelices que caen en este horror son generalmente las más pobres; las abandonadas, las que no tuvieron quien las educase y protegiese y el Estado, que en este caso debía ser tutor y amparo, consiente en sustraerlas al derecho común y dejarlas sometidas a reglamentos especiales, que permiten tratarlas como verdaderas esclavas, sin tener en cuenta que la corrupción sistemática es la destrucción de la moral. [...] Esto es tanto más lamentable cuando se observa que las mujeres no aceptan de buen grado, ni por placer, salvo tristes excepciones, esa clase de vida. (p. 56-57)

Avant de terminer ce chapitre Carmen de Burgos donne l'exemple de la Suède qui s'est attelée aux problèmes de l'éducation sexuelle, la recherche de paternité, la prostitution :

Los medios establecidos en Suecia para suprimir la prostitución, son:

- 1.º No consentir las casas de tolerancia.*
- 2.º Mejorar la condición económica de la mujer, para evitar que la miseria la obligue a prostituirse.*
- 3.º Reglamentar la protección de menores y penar severamente a los que las seduzcan o inviten al delito.*
- 4.º Dar en escuelas oficiales la instrucción que evite la ignorancia en cuestiones sexuales, puesto que la ignorancia no es la inocencia. Dar su verdadero valor a todos los fenómenos naturales de la pubertad y la generación, de modo que ni llamen la atención de las jóvenes ni se les aparezcan envueltos en los velos de un misterio incitante.*
- 5.º Considerando la prostitución como un delito, que no puede cometer la mujer sola, exigir la pena de su cómplice en igual grado.*
- 6.º Fomentar la investigación de la paternidad.*
- 7.º Respeto a la ley moral, que ha de estar en la conciencia de todos. (p. 59)*

Par cet exemple, Carmen de Burgos veut montrer que l'éradication des problèmes que constituent les mères célibataires, les infanticides, la prostitution, est une question de volonté de la part des états.

On peut penser que ce chapitre contribuera à faire prendre conscience aux femmes des injustices dont elles sont victimes, mais c'est aussi une incitation implicite à refuser la double-morale et à se mobiliser, à travers les différentes associations telles que la *Cruzada de Mujeres Españolas*, pour exiger le droit de vote afin de changer les lois que Carmen de Burgos juge scélérates envers les femmes. Et elle profite de l'opportunité que constitue son livre pour faire de la propagande pour la *Cruzada de Mujeres Españolas* en montrant combien elle est active.

3.3.3. Dénonciations des injustices

Chapitre VI :

Ce chapitre (16 pages) traite essentiellement de l'historique des structures familiales qui va du passé lointain jusqu'aux années 20.

Carmen de Burgos commence par poser les jalons de son argumentaire : « *La subordinación de la mujer al hombre no es tampoco un hecho fatal por sus antecedentes históricos* » (p. 119). Pour preuve elle cite le théoricien du matriarcat Joahann Bachofen¹⁴⁹¹ qui énonce la théorie la plus opposée à la société patriarcale : « *El sabio alemán [suizo] Bachofen asegura que todos los pueblos han pasado por una fase de matriarcado en su historia.* » (p. 119). Sans aller jusqu'à cet extrême, Carmen de Burgos tient à signaler que :

La familia no puede considerarse como una institución existente desde la aparición del hombre sobre la tierra. Es una conquista de orden moral—como sostiene Stuart Mill—que ha sufrido grandes transformaciones y está llamada a sufrir otras nuevas, puesto que es un organismo vivo, que no puede cristalizar

¹⁴⁹¹ Joahann BACHOFEN (1815-1887), juriste, philosophe et sociologue suisse.

en forma definitiva. No existe razón para que no continúe evolucionando. (p. 120)

Là aussi elle s'appuie sur une personnalité influente, le féministe Stuart Mill, qui soutient que l'organisation familiale telle qu'elle existe alors n'est pas immuable. C'est donc avec espérance qu'elle va poursuivre son argumentaire. Elle explique, comme elle l'a déjà fait à plusieurs reprises, comment est apparu l'asservissement des femmes. Selon ses propos, il serait dû au christianisme et aux invasions barbares :

La invasión de los pueblos bárbaros y el advenimiento del cristianismo acabaron de privar a la mujer de la libertad que le restaba. Los germanos traen el culto a la fuerza, la barbarie, el militarismo y el principio del patriarcado. Ellos dan las leyes, el yugo material, mientras que el moral lo da la teología cristiana (p. 120)

[...] Hay un momento terrible para la mujer cuando San Pablo dice: "Mujeres, sed sumisas a vuestros maridos", y el derecho germánico añade: "Ninguna mujer puede vivir independiente y por su propia ley. Toda su vida debe estar bajo la autoridad del marido o del Príncipe". (p. 121)

Elle rappelle que longtemps l'Eglise a été permissive mais que ce ne fut plus le cas à partir du Concile de Trente :

Durante mucho tiempo, la Iglesia no rechazó el régimen de unión libre, es decir, formada por el consentimiento sólo, sin oficial público, sin sacerdote y sin testigos. La presencia del sacerdote para la validez del matrimonio sólo se hizo indispensable a fines del siglo XVI cuando el Concilio de Trento, y las ordenanzas de Blois proclamaron que el matrimonio es un acto que interesa a la sociedad entera y debía ser consagrado y sometido a leyes severas para instituir definitivamente la monogamia. (p. 123-124)

Elle entend ainsi suggérer, qu'à l'échelle de l'histoire de l'humanité, le mariage tel qu'il se pratique dans les années 20 est quelque chose de récent.

Carmen de Burgos va ensuite comparer la structure familiale de son époque avec celle du passé, la « *barraganía* » et le « *matrimonio clandestino* ». A nouveau, elle s'appuie sur « *Las leyes de Partida* » :

En las leyes españolas existieron desde muy antiguo instituciones que quebrantaban la del matrimonio; una de ellas es la admisión de la barraganía. La palabra barragana vino de dos palabras árabes: barra (fuera) y gana (ganancia). Significa, según define la ley primera de las Partidas en su título XIV, "ganancia hecha fuera de mandamiento de la Iglesia». A pesar de eso se

toleran, hasta el punto de que en la Edad Media llegaron a tomar tal incremento, que sólo no tenían barraganas los hombres solteros y los legos. (p. 125)

[...] Cuando no se declaraba la condición de las barraganas, se presumía que por el hecho de vivir juntos, formaban un matrimonio clandestino, género de unión muy común en ese tiempo, en que de hecho prevalecía el principio proclamado por Saint Just. «Todos los que se aman son marido y mujer» (p. 126)

Il ne faut pas se leurrer, Carmen de Burgos ne fait pas l'apologie de ces structures familiales. Elle veut seulement démontrer que celles-ci étaient moins hypocrites que la double-morale qui règne alors et, surtout, que les enfants illégitimes étaient mieux traités :

Los hijos se consideraban naturales porque la barragana tenía que ser (1) "amiga declarada y fiel del varón, dedicada solo a él. [...] Se consideraban esas uniones como una especie de matrimonio, no sacramento, pero sí contrato, en bien de los hijos. Las Partidas disculpan así su tolerancia (2). "Los sabios antiguos consintieron que algunos pudiesen aver barraganas sin pena temporal, porque tovieron que era menos mal de haber una que muchas, e porque los fijos que nacieran de ellas fuesen más ciertos". (p. 126)

Elle cite ses sources : (1) *Título XX, Partida IV*, (2) *Título XIV, Partida IV*, très certainement pour ne pas avoir de problème avec ses détracteurs et elle précise qu'alors cohabitaient trois types de structure : «*Así teníamos tres clases de uniones : El matrimonio solemne público y legítimo, el matrimonio a Yuras reconocido pero clandestino, y la barraganía.*» (p. 126)

Après avoir traité le passé, elle rappelle : «*Hoy tenemos el matrimonio canónico y el matrimonio civil.* » (p. 127) et en explique à nouveau le fonctionnement :

*El primero tiene validez por efecto de los concordatos entre el Estado y la Santa Sede, pero se exige la presencia de un funcionario del Estado y su inscripción en el Registro civil.
En cuanto al matrimonio civil, surte todos los efectos legales sin necesidad del canónico. (p. 127)*

Mais elle ne cache pas les difficultés que rencontre le mariage civil : «*Su implantación se hizo difícil, pues los que consideran legal el matrimonio-sacramento no se avenían a considerar legal el matrimonio-contrato.* » (p. 127)

Carmen de Burgos s'abrite derrière Rafael María de Labra¹⁴⁹² pour vanter le mariage civil :

“La ley del matrimonio civil, decía a este propósito don Rafael María de Labra, es la consagración de un adelanto jurídico, ya generalizado en el mundo culto y una consecuencia indeclinable del principio de libertad religiosa, proclamada en Westfalia y sancionada por procedimientos sucesivos y progresivos, que le han dado el carácter de un supuesto inexcusable en la vida moral, política y social contemporánea”. (p. 127)

Mais elle ajoute : « *Cada día se adelanta más en este orden de ideas* » (p. 127). Elle poursuit son argumentaire, pour aller encore plus loin dans sa réflexion, en s'appuyant sur Auguste Bebel, qu'elle n'a sans doute pas choisi par hasard étant donné sa vie :

Bebel, el apóstol del Socialismo, dice que la unión de la mujer y el hombre es sólo un contrato privado, que no necesita estar legalizado por ningún funcionario y que debe existir para ambas partes libertad de escoger y libertad de romper (p. 127)

Mais, reprenant une de ses idées favorites, Carmen de Burgos rappelle que l'ingrédient indispensable dans un couple est l'amour. Là aussi elle renforce son propos en citant Elisée Reclus fervent partisan de l'union libre : « *Pero acéptese la forma de matrimonio que se quiera, la base del hogar es, como señala Elíseo Reclus, el amor.*» (p. 129) et elle ajoute que la plénitude dans les couples pourra être atteinte seulement : « *educando a los dos sexos dentro de la misma moral con tendencias puras, para que la unión deje de ser esa cosa viciosa que se confunde con el amor* » (p. 129) Car : « *Sólo el amor, que supera a toda ley, establece la igualdad entre los cónyuges y mantiene el hogar indisoluble.* » (p. 132)

Carmen de Burgos a depuis toujours dénoncé et combattu les mariages sans amour, ici elle fait appel à Georges Sand pour traduire sa pensée : « *Jorge Sand dice que hecho sin amor el matrimonio es "el concubinato legal y la prostitución legalizada"* » (p. 132)

Elle prend à contrepied les remarques des antiféministes qui accusent le féminisme de vouloir détruire les mariages et n'hésite pas à utiliser pour cela le lexique religieux :

¹⁴⁹² Rafael María de Labra (1840-1918) homme politique espagnol, libéral et antiesclavagiste. Il fut un des fondateurs de la *Institución Libre de Enseñanza* dont il fut le recteur de 1881 à 1882 et de 1885 à 1918.

« *El feminismo, lejos de perjudicar al matrimonio, como de mala fe se ha dicho, lo favorece. A medida que el nivel moral se eleve el matrimonio adquirirá un carácter más sagrado.*» (p. 132) Et elle explique les raisons : « *La mujer instruida y emancipada no dejará de sentir el amor, más intenso cuanto más fuerte sea su personalidad.* » (p. 132)

Carmen de Burgos donne ensuite les motifs de la méfiance des femmes envers le mariage : « *Si hoy las mujeres recelan del matrimonio no es porque no posean la capacidad de amar, el deseo de amar, el amor mismo. Es que sienten miedo porque conocen la falta de virtud y de justicia de nuestra sociedad.*» (p. 133) Il s'agit donc d'un appel aux législateurs à « nettoyer » la Constitution et les Code Civil et Pénal des injustices envers les femmes. Carmen de Burgos n'évade pas le sujet du divorce. Elle le présente même comme un allié de l'institution du mariage en donnant l'exemple de la Russie :

[...] *porque se da el caso de que todas las instituciones que parecen combatirlo favorecen al matrimonio. El divorcio no ha hecho más que aumentar su número; el Código bolchevique, estableciendo mayores facilidades, fue un puntal para no dejar derrumbarse la familia tan rudamente combatida.* (p. 133-134)

Carmen de Burgos poursuit avec sa stratégie habituelle, elle présente aux hommes un premier avantage à vivre avec une épouse féministe :

Además, el feminismo favorece al matrimonio desde el punto de vista económico que es otro de los fines legales de la asociación. Al dejar de ser la mujer una carga para el hombre, se facilita el matrimonio y se da una garantía de selección al hogar. (p. 133)

Puis un deuxième :

[...] *pues la mujer, con su situación económica asegurada no se casará con el primero que la pretenda, hostigada por la necesidad. Culta y libre sabrá elegir y el matrimonio se realizará llenando los requisitos necesarios de amor, estimación y conveniencia.* (p. 133)

C'est donc, selon son raisonnement, une garantie de bonheur, l'avènement d'une ère nouvelle pour les couples : « *Se formará un tipo de hogar nuevo sobre nuevos jalones*

económicos, que constituirá una forma superior de relaciones familiares lo que vendrá a ser como un refuerzo del vínculo ». (p. 133)

Carmen de Burgos conclut ce chapitre en condamnant les mariages tels qu'ils se pratiquent alors :

El matrimonio no es la unión que sólo aspira a legalizar los deseos sexuales, ni la asociación comercial en la, que no entra para nada el amor; pero necesita un poco de todo: deseo, amor y conveniencia. Está demostrado que o el matrimonio es un contrato firmado con iguales derechos y libertad por ambas partes o que no es más que la legalización del derecho de la fuerza. (p. 134)

Et en brocardant les « vœux pieux » les concernant : « *Sin amor y libertad, por parte de ambos cónyuges, no puede existir el hogar feliz y la santidad del matrimonio; la monogamia y la indisolubilidad quedan reducidas a simples palabras.* » (p. 134)

Dans ce chapitre consacré au mariage, Carmen de Burgos apporte très peu d'éléments nouveaux par rapport à ses autres essais et conférences, si ce n'est un historique plus détaillé des structures familiales. Il est néanmoins intéressant dans le sens où il constitue un parallèle avec le chapitre III sur la double-morale et fait le lien avec le chapitre suivant sur le statut de la femme mariée. D'autre part, il apporte une pierre supplémentaire à l'édifice du féminisme.

Chapitre VII :

Le chapitre VII (27 pages) est consacré au statut de la femme mariée dans les différents Codes.

Dans les chapitres précédents Carmen de Burgos a affirmé que l'asservissement de la femme était dû aux différents Codes. Dans ce chapitre elle explicite ses propos et commence par les réaffirmer : « *La subordinación de la mujer está proclamada en nuestros Códigos.* » (p. 135) pour réclamer : « *Se necesita en un plan razonable de emancipación comenzar por la igualdad de derechos.* » (p. 165)

Elle réitère le bien-fondé de la demande des féministes : « *El feminismo no desea para la mujer una situación de privilegio, no es una doctrina revolucionaria; tiende sólo a*

reconocer a la mujer todos sus derechos, sin emanciparla de ninguno de sus deberes.
(p. 135)

De manière très pédagogique elle débute par l'explication de l'article 32 qui traite de l'incapacité juridique :

El matrimonio no debía disminuir la capacidad civil de la mujer casada puesto que el Código declara (1) que «la menor edad, la demencia o imbecilidad, la sordomudez, la prodigalidad y la intervención civil no son más que restricciones de la personalidad jurídica». (1) Artículo 32. (p. 135)

Elle souligne la situation incongrue des femmes mariées : « *Así, pues, el matrimonio no está incluido entre las causas de disminución de la capacidad que sufre la mujer en general, pero que se acentúa en la casada para convertirla en la eterna menor.* » (p. 135). Elle fait appel à la *Novísima Recopilación*¹⁴⁹³ et à la Constitution :

El espíritu de nuestras leyes ha sido de igualdad. «La Novísima Recopilación» dice que la ley es común así para varones como para hembras, de cualquier edad y estado que sean. La [...] Constitución, flor de paz y de cordura, regada con noble sangre y aromada por grandes espíritus, da las garantías al ciudadano, prescindiendo en absoluto de los sexos. Bastaría respetarla para crear un buen estado de derecho. (p. 136)

Et accuse ceux qui la manipulent : « *Las trasgresiones y las falsas interpretaciones de su espíritu son causa de que se multipliquen disposiciones que se enredan y embrollan en una complicada legislación.* » (p. 136)

Carmen de Burgos montre que le Code Civil n'est plus en phase avec la société :

Las costumbres están también en pugna con las disposiciones del Código. Este da mayores derechos a la mujer soltera o viuda que a la casada, y en cambio, en la vida social la casada goza de mayor libertad. El casamiento es como un ascenso en la categoría social y la mujer adquiere más libertad en las costumbres. La sociedad es más benévola y tolerante con la mujer casada cuya moral es dudosa que con las jóvenes solteras. Pero el Código cierra la puerta de esa libertad aparente. La mujer casada, a la que se le canta esa dulce letanía de Esposa casta, Reina del hogar. Madre amorosa, Espejo de virtudes, etc., etc., etc., está peor considerada en las leyes que las mujeres de vida equívoca que permanecen solteras. (p. 136)

¹⁴⁹³ Systématisation du droit espagnol publiée en 1805. Elle demeure le texte législatif en vigueur et de référence avant le Code Civil de 1889. Le texte comprend 12 livres.

Ce long plaidoyer explique son insistance, dans le premier chapitre, pour faire inscrire dans les lois les nouveaux comportements des années 20.

Elle ironise sur le mariage : « *Hasta parece que el matrimonio borra los errores del pasado y restaura el honor en muchos casos.* » et raille l'hypocrisie du vocabulaire employé pour qualifier la femme mariée : « [...] *Esposa casta, Reina del hogar, Madre amorosa, Espejo de virtudes* » (p. 136)

Comme elle l'a fait à maintes reprises dans ses essais et conférences, Carmen de Burgos poursuit son argumentation en dénonçant toutes les injustices et aberrations des différents codes (mais sans vraiment apporter de nouveaux arguments) :

- La jeunesse des mariés (12 et 14 ans),
- L'écart d'âge important entre les époux,
- La méconnaissance des futurs mariés malgré de longues fiançailles,
- L'indissolubilité des mariages,
- Le mariage de jeune vierge avec des hommes pervers,
- L'absence de visite médicale prénuptiale,
- La perte de la nationalité espagnole pour les femmes (mais pas les hommes) qui se marient avec un étranger,
- L'obligation pour les femmes d'accoler à leur nom de jeune fille le nom de leur mari (les deux noms reliés par la préposition « de » qui exprime la possession),
- La filiation des enfants qui portent le nom du père en premier,
- L'obligation pour la femme de suivre son mari sauf à l'étranger,
- L'élection du domicile par le mari,
- L'obligation des femmes d'obtenir l'autorisation de leur mari pour voyager (sans la réciproque),
- L'obligation d'obéissance au mari,
- Le mauvais exemple que donnent les pères aux enfants en asservissant leur mère,
- L'impossibilité pour la femme de se présenter seule devant les tribunaux,

- L'incapacité juridique des femmes pour gérer leurs biens sans autorisation de leurs maris,
- L'éternelle minorité des femmes mariées,
- L'illogisme du Code Civil qui permet à une femme mariée d'avoir du jour au lendemain la plénitude de ses droits en cas de défaillance du mari,
- L'obligation pour la femme mariée d'avoir l'autorisation de son mari pour travailler y compris continuer de tenir le commerce qu'elle tenait étant célibataire,
- L'usurpation de la propriété intellectuelle de la femme par le mari,
- Etc.

Carmen de Burgos illustre très souvent ses propos par des exemples pour une meilleure compréhension comme ici :

El marido es el dueño de la sociedad conyugal, aunque sea un joven de catorce años y la mujer pase de los treinta. Se prefiere que tenga un tutor a que administre la mujer.

A los diez y ocho años está ya libre de tutela el marido, pero hasta llegar a la mayor edad no puede contraer deudas ni gravar los bienes raíces. Cuando llega a la mayor edad ya puede hacerlo. La mujer no llega a la mayor edad nunca. (p. 144)

Elle condamne le despotisme du mari et compare le mariage à une monocratie :

El principio moral de todo gobierno doméstico o político, hace que no exista ninguna autoridad legítima si no es un instrumento bienhechor, justo e igualitario. No se puede parodiar en la familia la frase de la monarquía absoluta. "El Estado soy yo" y que el marido diga: "El Hogar soy yo", como suele hacerlo cuando declara ufano: "En mi casa no hay más amo que yo", o más rudamente, como si la esposa no mereciese cortesía: "Soy yo el que lleva los pantalones". (p. 143)

La dernière remarque qui, comme nous le verrons, n'est pas anodine prélude le chapitre 12 concernant la mode.

Carmen de Burgos consacre 15 pages aux problèmes d'administration des biens des femmes mariées. Elle avait déjà évoqué ce sujet de nombreuses fois, mais ici elle le détaille pour la première fois. Avant de commencer elle affirme :

El régimen más común en los matrimonios ha sido el de la comunidad de bienes, pero esta comunidad no ha existido más que de nombre, puesto que la

mujer no puede disponer de nada ni de su jornal, y el marido es el que manda en los bienes comunes que puede dilapidar a su antojo. Es un régimen que engaña con su nombre y sacrifica los intereses de la mujer a los caprichos del hombre. (p. 146)

Puis elle passe en revue les différents articles du Code Civil qui traitent des biens propres de la femme au moment du mariage. Elle débute par la dot :

Sabemos que la dote son los bienes que la mujer aporta al tiempo de contraer matrimonio y los que durante él reciba por donación o herencia con carácter dotal. [art. 1336]

La dote pueden constituirla los poderes o personas extrañas a la familia, antes o después del matrimonio. El marido sólo puede constituirla antes. [art. 1338]

Los padres tienen la obligación de dotar a los hijos legítimos con la mitad de la herencia presunta, excepto si se casan, sin su consentimiento, antes de cumplir la mayor edad. [art. 1340 à 1342] (p. 147-148)

Le but de Carmen de Burgos est de faire une explication de texte des différents codes qui ne sont pas toujours faciles à comprendre et, surtout, de montrer la différence de traitement entre les hommes et les femmes, comme nous pouvons le constater dans l'article 1338 ci-dessus. Elle montre également comme il est facile de contourner la loi : « *Pero esta disposición se burla fácilmente porque está prohibida la investigación de la fortuna de los padres. Además éstos tienen derecho a abonar a la hija una renta anual en lugar de la dote. (p. 148)* » Elle démêle la complexité de ce qui est appelé « *dote estimada et dote inestimada* » :

En la dote estimada el marido queda obligado a restituir su importe, asegurándola con hipoteca.

En la dote inestimada está obligado a restituir los mismos bienes y objetos que ha recibido, si no son fungibles. El administra y usufructúalos bienes que constituyen la dote inestimada y no está obligado a prestar la fianza de los usufructuarios comunes. Puede enajenar, con el consentimiento de la mujer, a condición de invertir su importe en otros valores igualmente seguros. Pero si por cualquier accidente no lo hace así, no es responsable de nada. Entrega los bienes inmuebles como se hallen, y si se hubieran enajenado, el precio de la venta o... nada.

La mujer, con permiso del marido, puede gravar o enajenar los bienes de la dote inestimada. Esta responde a los gastos usuales de la familia causados por la mujer o a su orden con la tolerancia del marido. [art. 1346 à 1348] (p. 148)

Et elle conclut : « *Fácilmente se observa qué poca garantía ofrece para la mujer el sistema dotal. La única ventaja es que en concurso de acreedores del marido tiene derecho preferente a rescatar su dote* ». (p. 148)

Pour légitimer ses propos, et éviter la controverse, elle s'appuie sur celui qui était appelé « *Papa de la juridicidad* », l'avocat Ángel Osorio¹⁴⁹⁴ :

“En puridad y salvando limitaciones excepcionales, el marido puede hacer de la dote de su mujer lo que mejor le parezca, pues aunque le estén vedadas algunas enajenaciones sin el consentimiento de la mujer, todos sabemos a lo que queda reducida la libertad de ésta cuando tropieza con un marido violento capaz de amedrentarla con amenazas dirigidas a ella o a sus hijos”.

“Cierto es—añade—que el marido viene obligado a garantizar con hipoteca de sus bienes la dote que recibe. Pero eso es... cuando tiene fincas. Si carece de ellas, como la ley tampoco exige garantías de otra clase, se emboza en el refrán “al que no tiene, el Rey le hace libre”, y puede arruinar a su mujer impunemente. Los jurisperitos dirán que cabe evitar eso con el artículo cual y el artículo tal. [se trata de los artículos 1336 a 1380] Yo, en cambio, citaré millones de casos en que el marido ha devorado la dote de su mujer y ha dejado a ésta en la miseria, a pesar de todos los artículos y de todos los Códigos.” (p. 148-149)

Ceci montre combien la femme mariée était bafouée et suggère que le Code Civil offre une parodie de justice.

Carmen de Burgos poursuit son argumentaire en commentant quelques articles du Code Civil concernant les biens paraphernaux. Selon ses explications, nous pouvons déduire qu'il s'agit des articles 1381, 1382, 1385, 1387 et 1388 du Code Civil de 1889. Elle conclut : « *De modo que esa afirmación de la mujer conserva su administración y dominio, resulta completamente falsa.* » (p. 149) Pour Carmen de Burgos la législation espagnole : « [...] *es de las más atrasadas, cuando se comparan las diferentes legislaciones que protegen los bienes y la libertad de la mujer* » (p. 154) Elle attribue les avancées égalitaires des autres pays au féminisme, montrant ainsi le bien fondé des associations féministes, et cite l'exemple de l'Angleterre :

Pero la libertad avanzó a grandes pasos desde que en 1868 se inició la campaña pro-feminismo con campeones como Jacob Bright¹⁴⁹⁵, R. Lowre, S. Mill y Le Fevre; en 1874 conquistó la mujer el derecho al trabajo; en 1883 la separación de bienes, y hoy ya no existen ni restos del poder marital. La

¹⁴⁹⁴ Ángel Osorio (1873-1946), avocat et homme politique espagnol. Ministre des travaux publics sous Alfonso XIII et ambassadeur pendant la Seconde République.

¹⁴⁹⁵ Jacob Bright (1821-1899) homme politique libéral anglais.

libertad de la mujer casada es completa y la familia inglesa sigue siendo modelo. (p. 155)

Elle poursuit avec d'autres pays comme la Russie, le Portugal, la France, l'Autriche, La Hongrie, les Etas-Unis... et salue les avancées féministes en Argentine :

La República Argentina ha dado un gran paso en el camino de la civilización, concediendo en 1926 los derechos civiles de la mujer. En lo que respecta a la mujer casada, la más perjudicada siempre, le concede la igualdad sin regateos. Puede, sin necesidad de autorización alguna, ejercer profesión, industria o empleo, y administrar y disponer libremente del producto de esas ocupaciones, así como adquirir con él toda clase de bienes, los que administrará, pudiendo disponer de ellos con completa libertad. (p. 157)

[...] *Es la Argentina la que con esta ley va a la cabeza de todas las naciones de América Latina respecto a la emancipación de la mujer casada. (p. 158)*

Mais, selon les propos de Carmen de Burgos, l'Argentine apparaît comme un cas isolé en Amérique latine :

En los Estados Unidos ya es sabida la libertad que dan a la mujer, costumbres y leyes; pero la América Latina conserva aún el sello del derecho español. El marido es dueño en casi todos los estados; aun en el libre Uruguay, que tiene leyes tan progresivas; y la situación, con escasas variaciones, es la misma en Bolivia, Perú, Ecuador, Costa Rica, San Salvador, Nicaragua, Guatemala, Venezuela, Méjico y Cuba. En Colombia, las capitulaciones matrimoniales le dan algunas mayores ventajas a la mujer. En Chile puede ejercer las profesiones e industrias libremente, pero no puede disponer de lo que le produzcan sin permiso del marido. (p. 158)

Elle accuse l'empreinte de l'Espagne en Amérique Latine d'être responsable du retard. L'Argentine se distingue certainement des autres pays car le brassage des nationalités y a permis l'influence des cultures de divers pays européens.

Dans ces propos Carmen de Burgos s'exprime certainement au nom de *La Liga Internacional de Mujeres Españolas e Hispanoamericanas*.

Après avoir dénoncé les différents Codes, Carmen de Burgos revendique clairement les modifications qui doivent être apportées : « *En estos momentos las mujeres españolas pedimos la reforma del Código civil con rara unanimidad* » (p. 158). Elle fait remarquer

que, si parfois les différentes associations et courants ont des divergences, la revendication concernant les Codes fait l'unanimité parmi les femmes.

Elle fait à nouveau la propagande de ses associations en montrant leur allant et leur activisme :

En Enero de 1927, como presidente de la Liga Internacional de Mujeres Españolas e Hispanoamericanas y la Cruzada de Mujeres Españolas, presenté una solicitud al presidente de la Comisión de Códigos en la que solicitábamos igualdad de derechos civiles, especificando que deben ser reformados los artículos que vejan a la mujer española en la sociedad y la familia. Repetíamos las peticiones que ya habíamos formulado a las Cortes en 1921. (p. 158-159)

Ses propos nous indiquent que sa pétition de 1921 est restée lettre morte.

Pendant la dictature de Miguel Primo de Rivera les femmes avaient accédé très partiellement à l'espace politique, avec notamment l'article 51 du Statut Municipal du 8 mars 1924, et la nomination de 13 personnalités féminines à l'Assemblée Nationale Consultative en 1927¹⁴⁹⁶, comme par exemples María de Maeztu, Blanca de los Ríos ou María Echarri.

Carmen de Burgos voulait-elle profiter des bonnes dispositions démagogiques de la dictature pour faire progresser les revendications féministes en présentant sa pétition de janvier 1927 ?

Elle nous livre ici ses revendications au sujet de la femme mariée¹⁴⁹⁷, tirées de sa pétition de 1927 :

- Le droit de garder sa nationalité en cas de mariage avec un étranger:

“Modificación del artículo 22, por el que la mujer pierde su nacionalidad al casarse con extranjero. La mujer no debe dejar de ser española sino en el caso de que ella así lo pida, pues la patria no puede abandonar de esa manera la protección o la sanción que como madre previsora está obligada a ejercer sobre todos sus hijos.”

¹⁴⁹⁶ Elle fut fondée par le *Real Decreto-Ley* du 12/09/1927 et la première séance eut lieu le 10 octobre 1927. Carmen de Burgos avait donc présenté sa pétition avant même que soit fondée l'Assemblée.

¹⁴⁹⁷ De la page 159 à la page 160.

-L'élimination de l'obligation d'obéissance au mari :

“Eliminación del artículo 57, que dice: “El marido debe proteger a la mujer, y ésta obedecer al marido”. Esta desigualdad dentro del hogar está en contradicción con el espíritu ortodoxo, puesto que la fórmula del matrimonio canónico es “Mujer te entrego, y no sierva: trátala y ámala como Cristo amó a su Iglesia”. En este respecto de obligaciones mutuas en el matrimonio, sólo debe quedar el artículo inmediato anterior, núm. 56, en esta forma: “Los cónyuges están obligados a guardarse fidelidad y socorrerse mutuamente.”

-L'élimination de l'obligation de suivre son mari :

“Al artículo 58, que trata de la obligación de la mujer a seguir al marido donde quiera que fije su residencia, deben ser añadidas estas otras limitaciones del precepto: “La mujer puede tener domicilio propio cuando su marido no tenga domicilio conocido o cuando padezca mal contagioso, o la reputación de la mujer corra grave riesgo en el domicilio conyugal, o la conservación y prosperidad de los bienes de la mujer estén gravemente amenazadas por la vida en común”.

-La possibilité d'accéder librement aux tribunaux, d'être témoin, se porter caution :

“Los artículos 60 y siguientes deben ser modificados en el sentido de que la mujer pueda comparecer en juicio sin autorización del marido y ejercer todos los derechos que al marido se atribuyen para iguales efectos, servir de testigo, prestar fianza por otra persona, etc..

-La révision des articles concernant l'autorité du père :

“[...] Igualmente deben ser modificados todos los artículos que se refieran al poder paternal, y que son vejatorios para la madre si no participa de dicho poder. Al juez o al Consejo de familia se debe atribuir la resolución de los conflictos en casos de desacuerdo”

-La possibilité d'acheter, vendre, commercer et gérer ses gains :

“En el libro II, que trata “De los bienes, de la propiedad y sus modificaciones”, deben establecerse las disposiciones necesarias para que—sea cualquiera el régimen por el cual la mujer esté casada—tenga las mismas prerrogativas que el esposo, y, por lo tanto, pueda contratar, vender, comprar, etc., y tener la libre administración del producto de su trabajo, en el cual debe corresponderle, a tarea igual, igual salario que para el hombre se fije”

Carmen de Burgos en profite pour introduire des revendications syndicales : « [...] a tarea igual, igual salario que para el hombre ». (p. 160)

Elle termine en insistant sur l'urgence d'établir l'égalité homme-femme dans un couple si on veut que celui-ci fonctionne : « [...] *En todo hogar cuya base no sea la igualdad no podrá albergarse la dicha y realizarse, con toda su grandeza, los fines de la unión matrimonial.*» (p. 160) et si on veut que le mariage soit attractif pour les femmes.

Dans ce chapitre Carmen de Burgos dénonce à nouveau, mais avec force détails, les injustices dont sont victimes les femmes mariées dans les différents codes. Mais elle ne se contente pas de les dénoncer, elle apporte, au nom de la majorité des femmes, des propositions d'amélioration afin que cesse la subordination de la femme mariée.

Chapitre VIII :

Dans ce chapitre (28 pages) Carmen de Burgos dénonce la partialité de traitement des Codes Civil et Pénal en matière d'adultère, et fait l'éloge du divorce qui, selon elle, mettrait fin à l'adultère.

Pour avoir combattu l'indissolubilité du mariage depuis toujours¹⁴⁹⁸, Carmen de Burgos apporte peu d'éléments nouveaux dans cet essai. La plupart du temps elle ne fait que répéter les propos qu'elle a déjà tenus. Elle insiste beaucoup sur la différence de vocabulaire dans le Code Civil, qui par ricochet, donne naissance à un traitement inéquitable pour les femmes dans le Code Pénal :

El Códico [Código] civil, al tratar de las causas de divorcio (1) (1) Artículo 105, sección 4.a, título IV, dice que éstas son: "1.º, el adulterio de la mujer en todo caso, y el del marido cuando resulte escándalo público o menosprecio para la mujer". (p. 161)

Et elle montre que, d'une façon générale, le Code Pénal se fait complice de l'homme :

Ya en esto comienza la desigualdad que aumenta el Código penal, cuya definición del adulterio no alcanza al marido, sino a la mujer (2) (2) Artículo

¹⁴⁹⁸ Son enquête sur le divorce date de 1903.

448, capítulo 1º, título IX y a su cómplice. Dice: “Cometen adulterio la mujer casada que yace con varón que no sea su marido, y el que yace con ella sabiendo que es casada”. (p. 161)

car il laisse une échappatoire à l’homme qui « commet » l’adultère avec la femme mariée.

A nouveau nous notons une différence de vocabulaire dans le Code Pénal :

Luego, el mismo artículo, al establecer las penas, dice: “El adulterio será castigado con pena de prisión correccional, en sus grados medio y máximo”. Pero como el adulterio no lo constituye la falta del marido, sino el delito de la mujer, no se previene nada respecto a él más que en el caso de que: “El marido que tuviese manceba dentro de la casa conyugal, o fuera de ella con escándalo, será castigado con la pena de prisión correccional en sus grados mínimo y medio”. (p. 161-162)

Ce que d’ailleurs Carmen de Burgos fait remarquer à ses lecteurs : « *La falta del marido, como se ve, no la llama el Código adulterio, sino amancebamiento. El adulterio, lo cometen únicamente la mujer y su cómplice, pero éste sólo si sabe que es casada.* » (p. 162)

Elle poursuit son argumentaire en signalant le peu de cas des femmes que font les lois, puisque l’amant de l’épouse ne sera puni que pour avoir porté préjudice au mari de sa maîtresse, ce qui confirme que la loi des hommes est faite pour les hommes, car il est très facile à l’homme de contourner le Code Pénal : « *Un marido no incurre jamás en penalidad, si tiene la habilidad de variar de amantes, porque no se pena en él la infidelidad, sino el concubinato con escándalo.* » (p. 162)

L’affect des femmes important peu : « *Lo que se desea es que no trascienda a la sociedad; que la mujer sufra por la mala conducta del esposo, no importa. Es la hipocresía lo que se trata de salvar, conservando la autoridad marital.* » (p. 162), seules comptent les apparences.

Par ces quelques lignes, Carmen de Burgos montre l’importance pour les femmes d’obtenir le droit de vote, afin qu’elles puissent participer à l’élaboration de lois plus justes.

Elle poursuit la stratégie adoptée pour cet essai en rappelant que dans le passé les lois étaient différentes. L'homme n'a pas toujours pu échapper à ses responsabilités. Elle s'appuie à nouveau sur les *Leyes de Partida* :

Ya las Partidas establecían que la mujer no pudiera ser acusada de adulterio más que por el marido, con la excepción de (1) (1) Ley 2.a, título XVII, partida 7.a., que “si el marido fuese negligente y ella por fiosa en la maldad, podrá acusarla su padre; su hermano, su tío y, en último caso, los otros del pueblo”. El plazo para acusar a la adúltera era de cinco años. La ley se mostraba entonces más benigna con la mujer que con su cómplice, pues establecía la pena de muerte para él y para ella sólo la de azotes, reclusión en un convento y pérdida de sus arras y su dote.

Si el marido la sorprendía infraganti podía matar al cómplice, pero no a ella, que debía ser entregada a la justicia. En cambio, el padre podía matar a su hija adúltera, con la condición de matar también al cómplice cuando los sorprendiera infraganti. (p. 162-163)

Elle donne ainsi la preuve que les lois ne sont pas immuables, ce qui est un encouragement à la mobilisation pour faire bouger les choses.

Bien entendu, Carmen de Burgos s'attaque à l'article qu'elle n'a cessé de dénoncer depuis des années, l'Article 438 :

[...] además el vergonzoso artículo 438, que conserva el derecho a matar, que dice así: “El marido que, sorprendiendo en adulterio a su mujer, matare en el acto a ésta o al adúltero o les causare alguna de las lesiones graves, será castigado con pena de destierro. Si les causare lesiones de otra clase quedará exento de pena.

Estas reglas son aplicables en iguales circunstancias a los padres respecto a sus hijas menores de veintitrés años, y sus corruptores mientras aquéllas vivieran en la casa paterna.

El beneficio de este artículo no aprovecha a los que hubieren promovido o facilitado la prostitución de sus mujeres o hijas” (1). (1) Capítulo XIII, título XIII. (p. 164)

Mais c'est la première fois que Carmen de Burgos mentionne que les pères ont les mêmes droits que les maris sur leurs filles mineures. Malgré son refus de l'Article 438, elle fait momentanément preuve d'empathie pour le mari trompé (ou feint de le faire) : « *Podría considerarse una circunstancia atenuante del asesinato cometido por el marido el caso de revelársele, con el hallazgo de los culpables una traición no sospechada y que no tuviese tiempo de reflexionar.* » (p. 164) Mais très vite son scepticisme reprend le dessus :

Pero en casi todos los casos, el marido sospecha primero, espía, adquiere la evidencia y en lugar de acudir a la ley se deja llevar de la cólera y comete un verdadero asesinato con premeditación. Esto es un crimen vulgar, que no debe absolverse. (p. 164-165)

Elle cite l'argumentation d'avversaires de l'Article 438 : « *Hay quien dice que en el caso de aceptarse el derecho del marido a matar a la infiel, también debe reconocerse el de la mujer a obrar de la misma manera y poder matar al marido y a su rival.* » (p. 165)

Mais elle indique son désaccord. Selon elle, les femmes n'ont pas l'esprit vengeur : « *Pero no es eso lo que la mujer desea, sino que se suprima ese infamante artículo para ambos (1).* » (p. 165). Elle rappelle que : « *(1) La autora ha publicado una novela con este tema, intitulada «El Artículo 438».* » (p. 165), démontrant ainsi combien le thème lui tient à cœur.

Comme nous l'avons vu, Carmen de Burgos aime s'appuyer sur des personnages célèbres. Pour avoir maintes fois traité le sujet, elle connaît ses opposants qui se retranchent la plupart du temps derrière la religion. Pour les contrecarrer, elle s'appuie sur une autorité incontestable pour les catholiques, Jésus Christ :

Cristo no fue severo con la mujer adúltera “Yo no te condeno”—dice—y dirigiéndose a los acusadores, añade: “El que esté sin mancha arroje la primera piedra”. Y al ver que todos retroceden sin atreverse a castigar, exclama: “Vete y no peques más”. (p. 165)

Mais n'oublie pas les non catholiques :

Séneca afirma que la fidelidad conyugal es un deber igual para los dos esposos; encuentra odioso que el hombre que exige el pudor de parte de su mujer pueda hacer de corruptor de la mujer de otro. Afirma que la condición de las mujeres es la salud o la muerte del Estado. (p. 165)

Puis elle cite Alfred Naquet, ce qui lui permet d'introduire le thème du divorce :

Alfredo Naquet, ese apóstol de los derechos humanos que hizo la ley del divorcio en Francia y logró implantarla, luchando por ella una gran parte de su vida, con desinterés, pues no quiso jamás aprovechar sus ventajas, declaraba: “Debe haber igualdad absoluta entre ambos adulterios”. (p. 166)

Et affirme que désormais : « *No hay razón para que en España no exista el divorcio que está establecido en todas las naciones más cultas de Europa y América, sin que influya desfavorablemente en su vida.* » (p. 168) Pour preuve de ce qu'elle avance, elle donne l'exemple du Portugal et montre les bienfaits du divorce :

En Portugal he asistido a su implantación y he tenido lugar de observar que la sociedad no ha sufrido conmoción alguna. Muchos hogares mal constituidos se sanearon y los que eran víctimas en ellos, pudieron crear nuevos y felices hogares. Se comprueba que perdido el miedo a la indisolubilidad, el número de matrimonios aumenta. La situación económica de los hijos está protegida y la educación es más moral al lado del cónyuge inocente que recibiendo los malos ejemplos de un hogar desunido. (p. 168)

Carmen de Burgos rappelle qu'en Espagne :

[...] *no existe el divorcio. Lo que el Código llama divorcio es sólo separación de bienes y de cuerpos. Los cónyuges no pueden contraer otro matrimonio. Nuestro Código está bien determinante. Una vez celebrado el matrimonio, sin ninguna de las causas que lo invalidan, es indisoluble.* (p. 171)

Et, pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté, elle cite l'Article 52 du Code Civil : « *“El artículo 52 dice bien claro: “El matrimonio se disuelve por la muerte de uno de los cónyuges”. Separados o no, mientras los dos viven el vínculo subsiste.* » (p. 171) Elle explique, par l'exemple, combien il est facile pour un homme de contourner la loi :

Hay casos como éste de un hombre casado en España, que pierde la nacionalidad española por haber servido en el ejército mejicano y se acoge a los beneficios que ofrece la ley suiza a los sin patria. Merced a eso, se divorcia en Ginebra legalmente de su esposa, por disparidad de religión, y se vuelve a casar, formándose un nuevo hogar respetado. Pero su esposa, católica y española, continúa casada, y sin poder tener el consuelo de otro hogar y otro amor legítimo (p. 171)

Puis elle énumère les motifs de « divorce », en pointant là aussi les disparités de traitement en fonction du sexe :

Las causas legítimas de divorcio son también desiguales para el hombre y la mujer. Hay igualdad en las que se refieren a malos tratos, atentados a la moralidad de los hijos, o condena del otro cónyuge a reclusión perpetua. La mujer puede invocar las violencias del marido para obligarla a cambiar de religión o para atentar a su moralidad; pero en lo que se refiere al adulterio, ya hemos visto que el del hombre no es causa de divorcio más que cuando

resulte de él escándalo público o menosprecio a la mujer. El adulterio de la mujer es causa de divorcio en todo caso. (p. 172)

Ceci rend le « divorce » pratiquement impossible aux femmes. Elle souligne le paradoxe :

Sin embargo, se da el caso de que el derecho canónico anula el matrimonio con más facilidad que el derecho civil, porque admite como nulos los que se contraen sin consentimiento pleno. Así basta que dos personas prueben que faltó éste al contraerlo, para que el Tribunal de la Rota pronuncie la anulación. (p. 172)

Et pour preuve, elle rappelle à ses lecteurs des exemples récents : « *Pueden, entre otros, verse los casos de anulación recientes, del duque de Marlborough con una Vanderbilt, el de Marconi con Beatriz O'Brien* » (p. 172). Elle termine son chapitre en évoquant son enquête de 1903 dans *Diario Universal* et en reproduisant les réponses de quelques hommes célèbres : Pio Baroja, Vicente Blasco Ibañez, Manuel Bueno, Salvador Canals, Ángel María Castell, José Ferándiz, Miguel Unamuno, Azorin. Cette reproduction de lettres permet ainsi aux lecteurs de 1927 de prendre connaissance de l'enquête puisque selon ses dires : « (1) *Del libro de la autora, ya agotado, «El Divorcio en España.»*. (p. 188)

Nous remarquons néanmoins que Carmen de Burgos ne publie que des réponses d'hommes pour la plupart favorables au divorce, en faisant abstraction de toutes les réponses de femmes.

Ce chapitre permet à Carmen de Burgos de démontrer à ses lecteurs combien les femmes sont maltraitées par les lois et comme il est facile aux hommes de contourner ces dernières. Ce chapitre rejoint la multitude d'articles, essais, conférences, enquête et fictions de Carmen de Burgos sur le sujet. Avec l'accès à l'éducation, le droit au divorce est un des principaux chevaux de bataille de Carmen de Burgos. Ce chapitre montre l'importance de participer à l'élaboration des lois, il invite donc les sceptiques à revendiquer le droit de vote féminin.

Chapitre IX :

Carmen de Burgos débute le chapitre (23 pages) par une affirmation péremptoire : « *En todo el Código civil español vemos siempre preterido el derecho de la mujer.* » (p 189)

En toute logique elle débute son argumentaire par la naissance en citant l'article s'y référant : « *El título II que trata del nacimiento y la extinción de la capacidad civil, dice: [Artículo 31] “La prioridad de nacimiento, en caso de partos dobles, da al primer nacido los derechos que la ley reconozca al primogénito”* ». (p. 189)

Mais, si l'article 31 ne semble pas discriminatoire, il le devient lorsque parmi les jumeaux il y a une fille :

No hace distinción de sexo, pero hay que determinar bien cuál es el primer nacido, porque en caso de haber duda, es necesario atenerse a la Ley 12 de la Partida 7.a, la cual establece “que si fueran varón y hembra los nacidos se entenderá que nació primero el hombre. Si los dos fuesen varones partirán por igual su derecho de heredamiento y honra de primogénito”, que es lo que en justicia debía hacerse siempre, pero la ley acompaña con la injusticia a la mujer desde su nacimiento. (p. 189)

Carmen de Burgos montre que le droit espagnol jongle très souvent entre les Codes et les *Leyes de Partida* en fonction du résultat recherché. Elle révèle que l'absurdité de certaines lois ou coutumes peut amener certains peuples à des génocides féminins, comme par exemple : « *Tener hijas es casi una maldición en algunos pueblos. Entre los árabes, suelen matarlas al nacer.* » (p. 189). Elle n'accuse pas l'Espagne de tels agissements mais, étant donné le fort taux d'infanticide en Espagne, les lecteurs seront amenés à se poser des questions, notamment par la forte empreinte arabe en Espagne que Carmen de Burgos dénonce très souvent.

Après la naissance, elle ferme la boucle de la vie :

El art. 33 del Código dice que si se duda entre dos o más personas llamadas a sucederse quién de ellas ha muerto primero, el que sostenga cuál ha sido, debe probarlo y a falta de prueba “se presumen muertas a un mismo tiempo y no tiene lugar la trasmisión de derecho de uno a otro”. Esto enmienda el abuso de las leyes de Partidas que expresaban que “se considerase a la hembra muerta primero”. (p. 190)

Elle ironise : « *Como se ve, las leyes querían, en casos de dudas, que las mujeres nacieran después y se murieran antes. Han logrado que el derecho de la mujer vaya siempre subordinado al del hombre.*» (p. 190)

Carmen de Burgos a consacré un chapitre entier (VII) à la femme mariée. Elle s'intéresse maintenant aux célibataires et veuves afin d'éclaircir certains points.

Selon les Codes, ces catégories semblent plus libres que la femme mariée, mais Carmen de Burgos émet un doute :

No es cierto que solteras y viudas tengan plenitud de derechos. No sólo se les ponen trabas para recibir ciertas enseñanzas y desempeñar determinados trabajos y profesiones y a ejercer los derechos políticos, sino que hasta la tutela, que no es cargo público, sino institución destinada a suplir la autoridad paterna y velar por la educación de un menor o incapacitado y proteger sus intereses, no se consiente que la ejerza la mujer con los mismos derechos que el hombre. (p. 190)

puis donne la preuve de ce qu'elle avance : « *Las hermanas solteras no pueden ser tutoras de los hermanos menores, y sin embargo, pueden serlo de los hermanos dementes o sordomudos, en el caso de que éstos no tengan padres, abuelos ni hermanos varones* ». (p. 190-191)

Elle souligne les illogismes des Codes qui permettent à la femme de s'occuper des plus faibles (qui représentent une charge), mais pas des bienportants (qui peuvent être « rentables » pour les tuteurs). La société accepte que les femmes jouent un rôle social, ce qui permet à l'Etat de se dédouaner de ses obligations envers les indigents.

Autre injustice qu'elle souligne : en interdisant la tutelle des mineurs aux femmes, celles-ci se retrouvent dans la même catégorie que les voleurs, escrocs et faussaires, qui eux non plus ne peuvent être tuteurs.

Dans le chapitre VII, Carmen de Burgos revendiquait pour les femmes mariées le droit d'être témoin mais, selon ses propos, l'état civil a finalement peu d'importance :

Otra función de orden civil privado es servir de testigo en documentos públicos y también se le niega la mujer. No se la admite como testigo de matrimonio, contrato, testamento o muerte. Si se necesita un testigo para uno de estos actos puede servir un hombre cualquiera que se preste, a veces sin conocer al interesado ni saber de qué se trata. (p. 191)

Pour montrer les aberrations du système, elle se sert du même type d'arguments que lorsqu'elle revendique le droit de vote féminin :

Pero no puede servir la señora abogada, doctora o profesora, ni la comerciante o propietaria de reconocida solvencia y honorabilidad. Se acepta al que va oliendo a vino, derrotado, asalariado tal vez, pero su testimonio tiene valor... por ser hombre. (p. 191)

Carmen de Burgos souligne que la majorité des filles n'est que relative puisque :

A las mujeres mayores de edad aún se les regatean todos los derechos posibles antes de emanciparlas, pues hasta los veinticinco años no pueden dejar la casa paterna sin permiso del padre o de la madre en cuya compañía vivan, a no ser que éstas contraigan segundas nupcias o que ellas tomen estado. (p. 192)

Elle ne nie pas que les femmes « sans mari » aient plus de droits que les femmes mariées :

Se dice que tienen capacidad jurídica las solteras, viudas y legalmente divorciadas porque pueden comprar, vender, administrar sus bienes, hacer contratos, ser albaceas testamentarios, adoptar y elegir su domicilio y que éste sea inviolable, así como su correspondencia. Se les reconoce el derecho de reunión, de asociación y de libre emisión del pensamiento que concede la Constitución a todos los ciudadanos españoles. (p. 192)

Cependant leur état de femme les bride au quotidien :

[...] pero realmente, su capacidad jurídica está limitada, no es cierto que tienen plenitud de derechos, se les impide desempeñar ciertos cargos, ejercer algunas profesiones, realizar determinados trabajos; carecen de derechos militares y políticos en absoluto y de los derechos civiles que dejamos dichos. (p. 192)

Carmen de Burgos a souvent dénoncé l'infamie des Codes vis-à-vis des femmes. Elle réitère ses propos :

En cuanto a obligaciones sí somos iguales. La mujer paga las mismas contribuciones que los hombres; tiene igual obligación que ellos de subvenir a las cargas del Estado, y la de dar alimentos a sus ascendientes y descendientes legítimos, naturales o ilegítimos y hasta a su marido. (p. 192)

Nous remarquons qu'elles ont même plus de devoirs que les hommes puisqu'elles ont l'obligation alimentaire des enfants illégitimes.

Carmen de Burgos poursuit son argumentaire. Si les femmes sont très souvent considérées comme des mineures, il serait de bon ton qu'elles reçoivent une protection de l'Etat et que ceci se traduise dans le Code Pénal, or : « *La ley no extrema el rigor de las penas para castigar los delitos cometidos contra las mujeres. [...] La lenidad de las penas es causa del abuso y la falta de respeto a las mujeres.* (p. 192 -193). Elle donne des preuves de ce qu'elle avance au sujet du viol, du rapt et des fiançailles rompues, dont voici un exemple :

Los abusos contra el pudor [Capítulo II, título IX] sólo se castigan con pena de reclusión temporal y prisión correccional en sus grados medio y mínimo. La corrupción de menores sólo tiene la última pena mencionada, aunque se trate de hermana o descendiente y si la mujer es mayor de doce años sólo se castiga al reo con arresto mayor. (p. 192)

Carmen de Burgos va pendant 8 pages dissenter sur le statut de la mère. Elle renouvelle ce qu'elle a toujours avancé mais avec certaines nuances, car : « *La autoridad de la madre está desconocida. El Código no dice nunca conjuntamente el padre y la madre, sino el padre o EN SU DEFECTO la madre.* » (p. 196) Paradoxalement elle commence par les droits du père sur les enfants, droits qu'il exerce seul sans consultation, ni autorisation de la mère. Ce sont donc des non-droits pour la mère. Le père exerce seul l'autorité parentale. Il choisit l'éducation (ou le refus d'éducation) et la religion de ses enfants. Il a le droit de les punir avec « *el auxilio de las autoridades para hacerlo en determinados casos.* » (p. 197). Il est l'administrateur et l'usufruitier des biens des enfants dont il est le tuteur, et lui seul donne son consentement pour le mariage des enfants mineurs. Il existe très peu de cas où la mère récupère l'autorité parentale : « *Es necesario que él se muera, se vuelva loco, sufra condena o abandone a la familia para que ejerza la madre la patria potestad.* » (p. 197) Néanmoins : « *Sólo cuando se trata de hijos ilegítimos ejerce su derecho la madre legalmente reconocida, o los abuelos maternos (1) (1) Artículo 46 del Código civil.* » (p. 197) Carmen de Burgos rétorque narquoisement : « *Esto da una ventaja a la madre soltera sobre la madre casada y está en contraposición con el concepto de deshonor en que se ha querido envolver la maternidad ilegal.* » (p. 197) Comme elle l'a souvent fait auparavant, elle refuse la distinction entre enfants légitimes et illégitimes et revendique l'égalité de traitement pour tous :

[...] *sobre todo en los hijos ilegítimos cuyos derechos deben ser iguales a los derechos de los hijos legítimos. Se debe hacer desaparecer esta distinción y que no conste en las partidas de nacimiento más que el nombre de los padres y no el si son casados o no, puesto que los derechos deben ser iguales.* (p. 198)

Carmen de Burgos dénonce l'antinomie suivante : « *Se ve claramente qué diversa manera hay de considerar la maternidad en la teoría, en la práctica y en los Códigos* » (p. 199). Alors qu'elle a elle-même longtemps participé à l'apologie de la maternité, ici elle tient un discours complètement différent : « *En la teoría todo es elevar la maternidad de una manera lírica, llegando a hacer una cosa semidivina de una función meramente animal, pues el hecho de dar a la luz no constituye un mérito ni una excelstitud* ». (p. 199)

Elle déconnecte la fonction reproductive du « métier » de mère : « *La verdadera maternidad, digna de toda loa, se adquiere después con el trabajo de criar y educar con los sacrificios que por amor al niño se impone la mujer.*» (p. 199) C'est pour cela qu'à l'extrême : « *En ese concepto se puede decir que hasta las vírgenes son madres y muchas mujeres que tienen hijos no merecen ese nombre* ». (p. 199)

Désormais elle refuse d'être complice et dénonce les véritables raisons pour les quelles la maternité est encensée :

En la exaltación de la maternidad ha entrado por mucho la ambición, que Napoleón no supo disimular. Su. "¡Gloria a la madre!" significaba: "¡Gloria a las fábricas de carne de cañón!" Quería como la mejor mujer de su imperio a la que tuviese más hijos, como a la llueca que nos da más pollos. (p. 199)

Par ses comparaisons avec le règne animal, Carmen de Burgos enlève intentionnellement tout lyrisme à la maternité pour que cesse l'exploitation de l'ingéniosité de certaines femmes. Pour elle la maternité est une chose naturelle, sans plus. Mais si c'est naturel, elle ne veut pas pour autant que la maternité soit imposée aux femmes :

Pero al mismo tiempo que en la teoría se enaltece así la función maternal para animar a la mujer, engañando su vanidad, y que no rehúya la perpetuidad de la especie, en la que tanto dolor hay para ella, se la encadena en la práctica, a lo que pudiera llamarse maternidad obligatoria. Se invoca la maternidad como uno de los motivos que deben retenerla en el hogar apartada de toda otra actividad, como si el papel exclusivo de la mujer fuese el de madre y esposa.

Hay muchas mujeres que no se casan, otras que no son madres, y otras que, cumplida su misión, respecto a los hijos, tienen tiempo de dedicarse a otras cosas. (p. 201)

Elle renouvelle son credo d'égalité :

Pero así como es absurdo ese concepto de superioridad en la función paterna y el exceso de autoridad del padre en la familia, es absurdo también elevar la maternidad sobre la paternidad. Cualquier desigualdad sea como sea, en el hogar, perjudica a la familia toda. (p. 200)

Elle exprime sa reconnaissance envers certains hommes :

Afortunadamente somos muchas las personas, que, aun defendiendo los derechos de la mujer, podemos formar excelente idea del sexo masculino, porque hemos tenido la suerte de tener padres y hermanos dignos de estimación y de tratar hombres de honor, ejemplos de fidelidad y de conocer hogares dichosos. (p. 200)

Comme elle l'a déjà exprimé dans cet essai, Carmen de Burgos ne veut pas qu'on confonde le féminisme avec l'aversion des hommes.

Elle termine avec le statut de la veuve. Rappelons-nous que Carmen de Burgos est veuve depuis le 18 septembre 1906. A nouveau elle pointe les illogismes du Code Civil :

La viudez hace que la mujer recobre toda la mayor suma de capacidad jurídica que se le concede, si es mayor de edad. Durante la minoría está sujeta a tutela y hasta los veintitrés años no puede tomar dinero a préstamo ni hipotecar o vender sus bienes raíces. Sin embargo, tiene, desde que muere el marido, aunque ella sea menor de edad, la patria potestad sobre los hijos y capacidad para representarlos, según declaración de la Dirección de los Registros. Sólo puede ejercer la patria potestad mientras se conserve viuda, al casarse de nuevo la pierde, pero la recobra si vuelve a enviudar.

Se funda la ley en que la madre casada sufre la influencia de su marido que pudiera ser perjudicial para los hijos. Lo mismo podría decirse del viudo que se casa, también sufre la influencia de la nueva esposa, y, sin embargo, no pierde la patria potestad.

La vida demuestra que es mayor el número de madrastras, que el de padrastros, que maltratan a sus hijastros. (p. 204)

Elle souligne aussi qu'il contribue également à la spoliation des femmes :

La viuda no hereda la propiedad de los bienes sino el usufructo, tiene una parte de herencia igual a la legítima de cada uno de los hijos. Si no hay hijos le corresponde en usufructo la mitad de la herencia. [...] Al casarse de nuevo pierde definitivamente su pensión la viuda. (p. 206-207)

Mais Carmen de Burgos ne se contente pas de dénoncer les injustices. Comme dans le chapitre VII, elle rappelle les revendications qu'elle a formulées, au nom de *La Liga Internacional de Mujeres Ibéricas e Hispanoamericanas*, lors de sa pétition de janvier 1927 :

-Protection des jeunes filles :

“El art. 44 debe ser adicionado en esta forma: La mujer prometida, cuyo matrimonio no se efectúe por culpa del novio, tendrá derecho a exigir de éste una indemnización proporcionada al daño, a título de reparación moral. Sólo se considerará prometida a los efectos de esta prescripción la mujer que haya sido pedida en matrimonio. La mujer doncella que pierda su honor, engañada por promesa matrimonial o por efecto de fuerza o abuso de autoridad, tendrá derecho a indemnización; a que se la, atiende pecuniariamente en todo caso, y a exigir la reparación o el castigo del culpable en caso de maternidad o de infección contagiosa”. (p. 209)

-Correction des articles sur l'autorité parentale :

Es necesario que desaparezca de los artículos 155 y siguientes la frase “El padre, y, en su defecto, la madre”, sustituyéndola por “El padre y la madre, y en defecto de uno de éstos, el otro cónyuge”. La mujer reclama para sí la participación en el sagrado derecho de velar por la educación y por la satisfacción de las necesidades de sus hijos, y no quiere prescindir en este punto de igualar sus obligaciones a las del marido. (p. 209)

-Droit de la femme à être nommée tutrice :

También es de justicia que en el título IX, capítulo I y siguientes, se modifiquen todas las disposiciones que para nombrar tutor o ejercer la tutela dan la preferencia a los varones, en el sentido de que las mujeres puedan hacer este nombramiento y ser tutoras o protutoras en igualdad con el hombre. (p. 209)

-Droit à faire partie des conseils de familles :

Debe desaparecer la irritante preterición de la mujer en el art. 249, que da preferencia sobre aquélla, para constituir el Consejo de familia, a los ascendientes y descendientes varones, y hasta a los maridos de las hermanas vivas. (p. 209)

-Accès à tous les métiers :

Deben ser derogadas las leyes que abusivamente cierran a las mujeres determinadas carreras o empleos que tanto unas como otros sean asequibles a las mujeres en iguales condiciones que lo son a los hombres; que las mujeres puedan también ejercer la abogacía, ser notarios, magistrados, etcétera, y que tanto en éstas como en todas las profesiones y empleos que ya le son permitidas (telégrafos, correos, profesorado, etcétera, puedan, en legal competencia, llegar a los más altos puestos, sin otras limitaciones que aquellas que imponga la capacidad, y en igualdad con el hombre. (p. 210)

-Egalité dans le Code Pénal :

La mujer debe tener también la igualdad con el hombre en lo que se refiere al Código penal. No deseamos con esto privilegio alguno en favor de la mujer, pero sí que deje el adulterio de considerarse, al propio tiempo, como delito en la mujer, y sólo como falta en el hombre; que no se necesiten circunstancias agravantes para que la infidelidad, una vez probada, sea delictiva en el hombre, puesto que no se necesitan cuando se trata de la mujer, y que desaparezca para el crimen del hombre que mata a su esposa la atenuante de flagrante delito que establece el artículo 438, y del mismo modo para el padre que sorprende a sus hijas menores de veintitrés años y sus corruptores, mientras aquéllas vivieren en la casa paterna. (p. 210)

-Instauration de la recherche de paternité :

Se necesita establecer la investigación de la paternidad. Y ésta es una de las demandas más justas, ya que la ley autoriza la de la maternidad, demostrando con esto que los Códigos fueron hechos por varones y sólo para su beneficio, cuando son ellos, por las costumbres y la certeza de su impunidad, los principales culpables de la procreación ilegal. Son, además, los protegidos por la ley, los que pueden burlar la responsabilidad de criar y educar un Hijo, que tanto es suyo como de la desdichada que, después de ser madre, sin ser esposa, queda descalificada ante la sociedad, y, la mayor parte de las veces, en tristísima situación económica. Es privilegio odioso del varón ese de que la ley ampare la investigación de la maternidad, al mismo tiempo que prohíbe la de la paternidad. Y como para alcanzar completa equidad se necesita suprimir la una o crear la otra, pedimos

esto último, como lo más provechoso para el inocente ser que llega a la vida, y cuyos derechos de ser humano deben ser respetados. (p. 210-211)

-Invalidation de la distinción entre enfants légitimes et illégitimes : « *Deseamos que se consideren con iguales derechos ante la ley, en todo caso, los hijos legítimos y los ilegítimos.*» (p. 211)

Elle conclut en rappelant la légitimité de ses revendications :

Todas estas, son reformas indispensables para que la mujer conquiste el respeto social y pueda atender a sus necesidades remediándolo con lo que podemos llamar capital propio, sin tener que tender la mano para implorar de limosna lo que se le debe en justicia. (p. 211)

L'analyse de ce chapitre confirme la phrase introductive de Carmen de Burgos. Il démontre bien que les injustices et le mépris des Codes sont dus à la volonté des hommes qui font les lois à leur profit, ce qui légitime les revendications présentées en 1927 par *La Liga Internacional de Mujeres Ibéricas e Hispanoamericanas*.

Ce chapitre doit contribuer lui aussi à la prise de conscience des femmes pour exiger le droit de vote afin de participer à l'élaboration de lois égalitaires

3.3.4. Revendications

Chapitre IV :

Carmen de Burgos fait l'historique de la lutte des femmes pour accéder à la culture et exercer les métiers de leur choix. Elle s'intéresse aussi bien aux femmes des légendes, des religions, de la littérature, qu'aux personnages historiques... Elle dresse un panorama qui va de l'Antiquité jusqu'au XXème siècle et parcourt une bonne partie du globe (Italie, Grèce, Chine, Russie, Suède, France, Espagne...). Elle conclut que :

La mujer ha tenido que sostener una verdadera lucha para vindicar su derecho a la cultura. Partiendo de un arbitrario análisis psicológico (1) para

demostrarsu inferioridad, todo se ha falseado en torno de ellas. (1) Véase capítulo III. (p. 61)

Elle ajoute que, quel que soit le pays, l'enseignement a été le premier métier permis aux femmes pour les raisons suivantes :

La primer[a] carrera a que las mujeres tuvieron acceso fue a la enseñanza. Concurrían para ello dos factores: el reconocimiento tácito de su misión de guía y amparo del niño y el poco aprecio que de misión tan importante se ha hecho para confiarla a cualquiera. (p. 76)

Carmen de Burgos disserte pendant 34 pages sur le thème de l'éducation des femmes, montrant ainsi son intérêt constant jusqu'à l'obsession puisqu'elle le traite depuis 1900 et son premier essai « La educación de la Mujer » dans *Ensayos literarios*.

Dans ce chapitre IV, elle nomme une centaine d'hommes et de femmes plus ou moins connus, mais ne donne aucune indication sur elles, elle donne très peu de dates et ne précise pratiquement pas ses sources. De ce fait, elle est parfois difficile à suivre.

Carmen de Burgos cherche une justification à l'opposition des hommes à l'éducation des femmes. Selon elle, les hommes ont toujours eu peur des femmes intelligentes, c'est une des raisons pour lesquelles ils ont tenté de restreindre leur accès aux études. Pour illustrer ses propos elle prend les Universités de Cambridge et Oxford comme exemple :

En las inmediaciones de Cambridge y Oxford se crearon centros de estudiantes femeninos, autorizados para asistir a las clases de la Universidad. El primero se ha convertido en el gran colegio de Girton, donde las alumnas pueden obtener el título de doctores. Hoy existen damas que dirigen hospitales en Londres y hay gran número de mujeres médicos, practicantes y enfermeras. Se da, sin embargo, el caso anómalo de que la Universidad de Oxford restrinja el número de mujeres, a consecuencia de la campaña hecha por los estudiantes, los cuales han llegado a declarar que "las mujeres estudian más; que ellos y hacen que se eleve el nivel medio de los conocimientos, por lo que resultan más difíciles los exámenes". [...] La célebre Universidad inglesa da un triste ejemplo en el momento actual, admitiendo sólo una mujer por cada cuatro hombres. Así podrán continuar empleando el consabido argumento de que es menor el número de mujeres que el de hombres que sobresalen. (p. 77)

Après avoir longuement discoursu sur les pays étrangers, Carmen de Burgos termine son chapitre en se centrant sur l'Espagne, qui n'occupe que 6 pages malgré la longueur du chapitre. Elle révèle pour la première fois quelque chose d'étonnant. Selon ses propos la

Constitution espagnole de 1876 (qu'elle rapproche de la Constitution de 1812) garantirait les mêmes droits aux hommes et aux femmes :

Nuestra Constitución de 30 de Junio de 1876, lo mismo que la del año 12, consagra los derechos humanos prescindiendo del sexo. La mujer es, en realidad, igual al hombre. Tiene la inviolabilidad de domicilio y correspondencia, no puede sufrir pena de confiscación de bienes ni ser molestada por sus opiniones religiosas. Es libre de elegir la profesión que guste y ejercerla como mejor le parezca. No está obligada, lo mismo que el hombre, a pagar más contribución que las votadas en Cortes o por Corporaciones legalmente autorizadas.

La Constitución reconoce por igual a hombres y mujeres los derechos políticos y el de emitir ideas por escrito o de palabra, sin sujeción a censura previa.

Tiene derecho de reunión pacífica, petición, asociación para los fines de la vida, admisibilidad a empleos y cargos. No pueden ser procesadas ni condenadas más que por juez competente y con arreglo a las leyes anteriores al delito. Posee el derecho de ejercer las profesiones a que la habiliten los títulos que obtenga del Estado, conforme a lo que éste determine para alcanzarlos y tiene el deber de defender la Patria con las armas en la mano cuando sea necesario y contribuir a los gastos nacionales y provinciales en proporción de sus haberes. (p. 84-85)

Que ce serait-il donc passé pour que la réalité soit si différente ? Toujours selon Carmen de Burgos ce serait le Code Civil qui aurait permis la différenciation entre les sexes :

A pesar de estas declaraciones terminantes, el Código civil ha desenvuelto los principios y artículos de la Constitución de un modo absurdo y contrario a su espíritu, privando a la mujer de derechos que realmente tiene e inmovilizándose con esa rigidez del derecho escrito, sin revisión desde 1888, cuando, como nacido de las costumbres, necesita ser flexible y evolucionar con ellas. (p. 85)

Au passage elle dénonce le manque de remise en cause du Code Civil qui refuse de prendre en compte l'évolution des mœurs, d'où sa revendication dans le premier chapitre. Comme elle l'a souvent fait, elle rappelle que si la femme n'a pas de droit elle a néanmoins des devoirs : « *Lo único en que siempre la iguala es en el orden financiero y contributivo. Aquí no existen diferencias de sexo. Para pagar contribuciones y recargos la considera igual al hombre.* » (p. 85) Elle poursuit ses révélations sur la Constitution, en affirmant que : « *Tan terminante es el principio constitucional de libertad de trabajo para los dos sexos que no hace salvedad alguna, en lo que respecta a artes y oficios, lo mismo sucede con los cargos públicos.* » (p. 85) Par conséquent, la femme devrait avoir la possibilité d'exercer le métier de son choix.

Mais, comme tel n'est pas le cas, elle explique également par quel biais les législateurs ont pu contourner la Constitution :

Pero los legisladores se han acogido al subterfugio de distinguir entre profesión, industria y trabajo. "Al Estado corresponde expedir los títulos profesionales —dice la Constitución—y establecer las condiciones de los que pretendan obtenerlos y la forma en que han de probar su aptitud". Por esta puerta entro el abuso que pone fuera de la ley común a las mujeres. (p. 85)

Il est évident que cela équivaut à signer un chèque en blanc à tous les législateurs (qui sont tous des hommes) pour écarter les femmes des formations et emplois dont ils veulent garder l'exclusivité. Selon Carmen de Burgos, cette interprétation n'a pas porté préjudice seulement aux femmes mais également à l'Espagne : « *Y así, aun siendo el espíritu de España progresivo, aparece retrasado por la abusiva interpretación* ». (p. 85). Elle précise que les femmes eurent du mal à accéder à certaines professions : « *La ley dio acceso a las mujeres, a los Institutos, Universidades y Escuelas oficiales profesionales, pero les vedaba tres profesiones liberales: abogado, procurador y farmacéutico* ». (p. 86)

Elle souligne l'illogisme des législateurs qui vont puiser dans les anciennes « *Leyes de Partidas* » pour justifier leur refus, alors qu'ils détournent la récente Constitution comme dans les exemples suivants :

Para prohibir los dos primeros, se fundaban en las absurdas leyes de Partidas que negaban a la mujer el ejercicio de las profesiones, diciendo: "non es quisada nin honesta, cosa que la mujer tome oficio de varón estando públicamente enbuelta con los ornes para razonar por otri".

Y muy expresamente vedaban el ejercicio de la abogacía, alegando que "cuando las mujeres pierden la vergüenza es fuerte cosa oírlas y contender con ellas".

No añade el célebre Código lo que sucede cuando un hombre deshonra la toga porque «cuando un hombre ha perdido la vergüenza es fuerte cosa oírlo y contender con él».

Pero no es la justicia la que domina en las Partidas al tratar de la mujer.

La ley 3ª del título VI insiste y dice: "Ninguna mujer, quanto quier que sea sabidora, puede ser abogado en juicio por otri".

Sólo se le consiente que pueda representar a sus ascendientes o descendientes, viejos y enfermos o embargados "cuando no hubiese otra persona en quien pudieran fiar para su defensa o se tratase de librarlos de servidumbre o de muerte".

A la profesión de farmacéutico se oponía la tradición de la "Novísima recopilación" (1) que veda que la mujer tenga botica "ni aunque en ella tenga oficial examinado". (1) Ley 3.ª, título XIII. (p. 86)

Nous constatons que la profession d'avocate a longtemps été interdite aux femmes. Carmen de Burgos critique les législateurs qui s'appuient sur les « *Leyes de Partidas* », mais elle oublie qu'elle-même en fait autant lorsque que cela l'arrange, comme par exemple pour définir le mariage dans *La inferioridad mental de la mujer* de Moebius.

Carmen de Burgos s'est toujours battue pour que les femmes soient représentées dans les tribunaux. Elle explique le fondement de sa demande :

Las mujeres hacen especialmente falta en los llamados crímenes pasionales, donde el hombre absuelve siempre al hombre; en esas causas donde un hombre hace un viaje para matar a la mujer que lo desobedece, fraguando su crimen con premeditación, en vez de recurrir a las leyes; en esos casos donde al amparo del vergonzoso artículo 438 (1) es absuelto el hombre que mata, acaso porque tendió un lazo a la esposa, y queda dueño de la fortuna ejerciendo la patria potestad sobre los hijos habidos de la asesinada. Un jurado de mujeres no condenaría a presidio a la mujer que prohió a una niña abandonada por su madre, por haber olvidado alguna formalidad de la ley escrita. (p. 81)

Elle rappelle en bas de page que l'abrogation de l'article 438 est un de ses chevaux de bataille, et qu'elle combat celui-ci à l'aide de sa plume et de son association la *Cruzada de Mujeres Españolas* : « (1) *La autora ha hecho una activa campaña contra él. Véase su novela "El artículo 438", que está publicada, en segunda edición, en la colección "Mis mejores cuentos", y véase su exposición a las Cortes en 1921* ». (p. 81)

Mais, étonnamment, elle ne mentionne pas qu'en 1927 une femme peut être avocate en Espagne, ce qui va pourtant dans le sens de ce qu'elle souhaite depuis longtemps.

Malgré ces restrictions, Carmen de Burgos reconnaît que désormais les femmes peuvent exercer un nombre important de professions :

Hoy existen ya doctoras en Medicina de verdadero talento, directoras de Balnearios, oculistas, dentistas, practicantes y enfermeras; abogados de valer, empleadas en Correos, Telégrafos, Bancos, oficinas particulares, etc. Hay mecanógrafas, oficiales de secretaría de centros del Estado, etc., etc. (p. 87)

Cette première conquête étant le fruit des victoires féministes, elle souligne qu'il reste encore un long chemin à parcourir :

[...] pero siempre con limitaciones, diferencias de sueldo, prohibición de ascensos y un gran número de injusticias; pues la preterición no es por razón de capacidad sino de sexo, de manera que resulta un privilegio irritante de los hombres. (p. 87)

Carmen de Burgos fait une très brève présentation du système éducatif ; son but est de montrer la lenteur du processus et le peu d'entrain des législateurs :

Así se ha avanzado tan lentamente y con tanta dificultad. En 1836 se fundó el Conservatorio de Música y Declamación que admitía mujeres en sus aulas. En 1857 la ley de Instrucción pública reconocía los títulos de matronas y parteras, previo examen y de acreditar práctica. Hasta 1858 no hubo Escuelas Normales de Maestras. En esa fecha se estableció la Central en Madrid bajo la vigilancia de las Damas de Honor y Mérito, teniendo agregada una lancasteriana de niños. En 1877 se establecieron las Normales de provincias. En 1885 se admitieron matronas en el Cuerpo de Consumos y Aduanas, y en 1884 [1882¹⁴⁹⁹] auxiliares de Telégrafos y celadores en las prisiones de mujeres. (p. 85-86)

Elle en profite pour égratigner au passage l'enseignement privé qu'elle juge de mauvaise qualité :

Respecto a la enseñanza privada, ha estado descuidadísima. La de las niñas completamente rutinaria, consistía en la lectura, doctrina y reglas de pudor, aseo, modestia y quietud. Las labores ordinarias de costura, bordado, crochet y calceta eran lo esencial. Y aun así escaseaban las escuelas. España tiene mucho que agradecer en esto a la iniciativa particular y a las Sociedades Económicas de Amigos del País en esa época de enseñanza libre, en la que sólo se exigía título a los profesores oficiales. Hoy se necesita título para ejercer la enseñanza privada, y el Estado se reserva el derecho de inspección según la ley del conde de Romanones, a la que nos referiremos al tratar de la enseñanza en los conventos. (p. 87-88)

¹⁴⁹⁹ «En 1882, se admitió en la plantilla de Telégrafos a la mujer con un salario anual de 625 pesetas, frente a las 1.000 que cobraba la escala más baja del escalafón del Cuerpo de Telégrafos, del que por supuesto quedaban excluidas».
http://www.coit.es/foro/pub/ficheros/libro_total_ef085fdc.pdf consulté le 25/03/2016
Exposición 150 aniversario del telégrafo en España - UNIVERSIDAD DE MÁLAGA 29 de marzo - 22 de abril Málaga – 2006 Sociedad Estatal Correos y Telégrafos, S.A.

Elle signale les améliorations et la diversité de l'enseignement et rend hommage à la *Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas* à laquelle elle-même a eu recours :

Poco a poco se han ido fundando escuelas especiales de Institutrices, del Hogar, de Sordo-mudos y Ciegos, de Comercio, de Idiomas, Superior del Magisterio, de Bellas Artes, de Artes y Oficios, en todas las que tiene acceso la mujer. La Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas, informada en el espíritu verdaderamente progresivo y liberal, concede pensiones a las mujeres para hacer estudios en el extranjero lo mismo que a los hombres, y en la futura Ciudad Universitaria que se proyecta construir en Madrid se cuenta ya con la mujer. Sin embargo, no se la ha admitido aún a tomar parte en los concursos artísticos para estudiar en Roma las bellas artes. (p. 88)

Carmen de Burgos affirme qu'en 1900 il y avait plus d'hommes analphabètes que de femmes malgré la mauvaise instruction que celles-ci recevaient, or ces chiffres ne sont pas exacts. Selon le professeur Pilar Ballarin¹⁵⁰⁰ en 1900 il y avait 71.43 % de femmes analphabètes et 55.7 % d'hommes :

Lo raro es que habiendo sido tan limitada la enseñanza de la mujer en España, no existiendo la coeducación y siendo mayor el número de escuelas de niños que de escuelas de niñas, el Censo de 1900 probaba que la mayoría de los analfabetos eran hombres: sabían leer y escribir un 63 por 100 de mujeres y un 38 por 100 de hombres. Hasta hace poco tiempo sólo estudiaban en los centros oficiales mujeres de la clase media, que eran las únicas que ejercían profesiones. Las señoritas aristocráticas recibían la educación en los conventos, los colegios extranjeros y con las institutrices en su casa, salvo algunas excepciones. Aun hoy se prefiere para las mujeres ricas una instrucción meramente de adorno. (p. 88)

Comme nous pouvons le constater, cette étude est un travail d'érudition. Carmen de Burgos s'adresse uniquement à des personnes cultivées qui sont ses lecteurs cibles (notamment les enseignantes). Pour avoir depuis très longtemps débattu sur le sujet de

¹⁵⁰⁰ BALLARIN, DOMINGO, Pilar, "La educación de la mujer española en el siglo XIX", *Historia de la educación, Op., Cit.*, p. 249.

l'éducation en Espagne, elle apporte dans cet essai très peu de nouveautés. Ce travail reste néanmoins très intéressant d'un point de vue historique puisqu'il montre l'évolution de l'accès à l'éducation des femmes de par le monde. L'innovation se trouve dans ses commentaires sur la Constitution et le détournement de celle-ci par les législateurs.

Comme l'égalité homme-femme n'est toujours pas atteinte en matière d'éducation et d'accès libre à toutes les professions, ce chapitre IV peut être considéré comme un texte supplémentaire des revendications de Carmen de Burgos en matière d'éducation, et nous pouvons ajouter également une revendication sur l'égalité homme-femmes en matière professionnelle.

Chapitre V :

Le chapitre V (24 pages) est consacré au travail des femmes et aux difficultés rencontrées par celles-ci pour pouvoir travailler librement et dignement.

Carmen de Burgos rappelle que les femmes ont toujours travaillé avec plus ou moins de visibilité, et que de tout temps elles ont dû affronter les préjugés. Dans ce chapitre elle va reprendre bon nombre des idées déjà émises lors de ses conférences ou dans ses précédents essais avec tout de même quelques nouveautés.

Elle débute le chapitre en affirmant :

El derecho al trabajo ha sido una conquista del feminismo; hasta esas labores a las que se llama «Labores de su sexo» y se consignan así, como una profesión, en los padrones municipales, le ha costado a la mujer rudas luchas obtenerlas. (p. 95)

Comme nous l'avons vu dans le chapitre IV, Carmen de Burgos a toujours été favorable à l'accès des femmes à tous les métiers. Elle indique clairement que les femmes ayant la même force physique que les hommes peuvent occuper des postes identiques et, qu'inversement, les hommes peuvent occuper les postes dits « féminins » sans que les femmes fassent de la résistance contrairement à eux.

Elle s'en prend au travail à domicile qui, selon elle, fait diminuer les salaires des femmes qui travaillent dans les usines ou les commerces. Ces travailleuses à domicile sont les premières victimes parce que :

[...] Se las paga tan mal que apenas sacan un jornal mínimo, después de catorce horas de trabajo pesado que las priva de salir, hacer ejercicio, respirar aire libre y esparcir el espíritu, que parece atrofiarse e inmovilizarse en la monotonía. (p.101)

Selon Carmen de Burgos ceci est dû aux préjugés des classes moyennes exposés dans le chapitre I. Dans ce chapitre V elle expose les conséquences de ces attitudes qu'elle juge irresponsables :

Las leyes protegen a la mujer obrera como no pueden proteger a las que ocultan que trabajan, y que son las que hacen el mayor daño al trabajo femenino. [...] La mayor competencia viene de las obreras-señoritas, esas mujeres de la clase media que podíamos llamar obreras vergonzantes. Aún no ha desaparecido del todo el prejuicio que ha hecho que durante largo tiempo, si en alguna buena familia la situación económica obligaba a trabajar a las mujeres, cosían, bordaban, hacían dulces y flores, pero a escondidas y con gran cuidado de que no se supiese. Todavía, en la mayoría de los casos, estas familias aceptan el trabajo que tiene ciertos visos de intelectualidad, pero ocultan que hacen labores manuales. [...] Algunos oficios prefieren obreras duchas en el trabajo que se les encomiende, mientras que en otros dan la preferencia a esas señoritas, que se ocultan, porque las creen con más preparación y más cuidadosas para la labor delicada. (p. 100-101)

Carmen de Burgos regrette que ces travailleuses à domicile perdent le bénéfice des nouvelles lois :

*Hoy que las horas de trabajo se han limitado a ocho y recordamos con miedo las campañas realizadas para reducirlas ¡a doce! Hoy que existen leyes de inspección de los locales, éstos resultan más higiénicos que las casas. (p. 99)
Mientras permanece en el taller la obrera no tiene ninguna otra preocupación, gana un jornal superior al que le rendiría ese mismo tiempo en su casa. Terminadas sus horas le quedan diez y seis libres, que bien administradas con orden, dan lugar a descansar, atender a la familia y proporcionar alguna distracción. (p. 100)*

Elle cite Simmel : « [...] “las mujeres, aprovechándose de que viven en condiciones de mayor baratura que los hombres, han empezado a suplantarlos y han provocado así una rebaja de salarios”.» (p. 104)

Carmen de Burgos n'accepte pas que l'on puisse imputer aux femmes la responsabilité de la baisse des salaires et les accuser de concurrence déloyale envers les hommes. Selon ses propos, il faudrait plutôt les protéger des abus patronaux qui considèrent, pour leur plus grand profit, le travail des femmes comme un complément de salaire alors que bien souvent : « [...] *la mujer [...] si es jefe de familia y tiene a su cargo padres, hermanos, hijos, y a veces hasta al propio marido, no le cuesta menos el mantenerlos que le costaría a cualquier hombre en su lugar.* » (p. 104)

Elle dénonce également les organismes de « bienfaisance » :

[...] Y sin embargo, como la contratista primera defiende su derecho, no abarata para el comerciante la mano de obra tanto como lo hacen los Centros de gran caridad. Estos que realizan la labor altruista, más o menos real, de recoger las mujeres abandonadas, las alimentan de un modo sobrio y las hacen trabajar de la mañana a la noche para los almacenes. Como la obrera aquí produce más que gasta y esos Centros tienen recursos propios para su misión filantrópica, toman la labor a cualquier precio. Lavan, planchan, bordan, cosen... todo. A precios inverosímiles, que no consienten competencia, y esos Centros de gran caridad se llevan toda la labor con perjuicio de las obreras y abaratan la mano de obra de un modo lamentable. (p. 106)

Mais elle souligne également que les inégalités vont bien au-delà du monde salarial, les femmes les retrouvant dans leur vie quotidienne :

Además, para la mujer se hace más difícil todo. Se le exigen mayores garantías para alquilar una casa, hay Compañías de electricidad que exigen a las mujeres, aun siendo solventes, depósitos que no exigen al hombre insolvente ¡Sólo por ser hombre! (p. 104-105)

C'est pour cela que Carmen de Burgos rend hommage à la bonne gestion des femmes :

Si al creer que necesita menos para su vida la mujer, se fija Simmel en que ella tiene fuerza de voluntad para privarse de lo superfluo: Tabaco, alcohol, tertulia de café y cosas semejantes, entonces hay que darle la razón. Y no es que la mujer carezca en absoluto de afición a estas cosas, es que la costumbre le ha hecho permanecer alejada de ellas, sin que llegasen a constituir una necesidad. (p. 105)

Elle signale tout de même que les coutumes ne leur ont pas laissé le loisir de faire autrement. Carmen de Burgos pointe un illogisme de la part du patronat :

[...] ella [la mujer] es más puntual, llega al trabajo menos cansada, con la imaginación más lúcida, y lo desempeña con gran celo y cuidado. El director de una importante Sociedad editorial de librería me ha dicho la gran diferencia que notaba entre obreros y obreras al entrar al trabajo, sobre todo los lunes. —El domingo—me decía—les sirve a ellos para cansarse y a ellas para descansar.

A muchos jefes de negociados de los ministerios y de oficinas públicas, oficiales y particulares, les he oído hablar con elogio del trabajo femenino. ¿Por qué, pues, si no es para ellas la vida más barata ni su trabajo inferior, ganan menos las mujeres? (p. 105)

Elle démontre ainsi que les patrons profitent de la misogynie de la société patriarcale pour augmenter leurs bénéfices.

Face à la *concurrence* des organismes de « bienfaisance », les féministes se mobilisent pour que la loi vienne mettre un frein à ces abus :

Por eso en el X Congreso Feminista pedía Margarita Durand que se reglamentara el trabajo ejecutado en las prisiones, en los conventos, en los orfanatos, laicos o religiosos, y en todos los establecimientos donde la mano de obra casi gratuita hace la competencia nefasta a los trabajadores de los dos sexos. (p. 106-107)

Carmen de Burgos déplore le peu de clairvoyance des ouvriers : « *Pero los obreros, en vez de ayudar a su compañera a mantener sus derechos frente a esos acaparamientos de trabajos clandestinos, se vuelven contra ella, queriendo prohibirle trabajar.* » (p.107)

Elle appelle à l'union des femmes et des hommes. Elle rappelle aux hommes qu'ils se trompent de cible, et qu'au lieu d'interdire le travail aux femmes ils devraient se battre à leurs côtés car : « [...] *es indispensable el triunfo del principio: A TRABAJO IGUAL, SALARIO IGUAL.* » (p. 108) Elle ajoute que les féministes ne demandent surtout pas de privilège, c'est la raison pour laquelle le X^{ème} congrès féministe : « [...] *votó que las leyes de excepción del trabajo de las mujeres fuesen abolidas y reemplazadas por un régimen igual de protección a mujeres y hombres. Eso es lo equitativo y justo. El verdadero feminismo no desea privilegios.* » (p. 109) Selon Carmen de Burgos, le véritable féminisme demande l'égalité complète entre les sexes car : « [...] *No merece más protección la mujer que el hombre, la salud de unas y otros es igualmente respetable.* (p. 110) [...] *Ni labores privativas de un sexo ni protección o prohibiciones a uno solo.* » (p. 112)

Elle est d'accord avec la loi de protection faite par *el Instituto de Reformas Sociales* : « *Está bien lo que ha hecho nuestro Instituto de Reformas Sociales, que prohibió a las*

mujeres realizar trabajos superiores a sus fuerzas y dio leyes para reglamentar el peso de los fardos que acarrear sobre la cabeza. (p. 110) Mais souhaiterait que : « [...] esa ley debe ser extensiva al hombre. Ninguno de los dos sexos debe realizar trabajos que los perjudiquen y destruyan. » (p. 110-111) Ainsi elle reste logique avec sa demande d'égalité homme-femme:

Las prohibiciones han de hacerse teniendo en cuenta la capacidad individual, no haciéndola genérica. Proteger a una mitad de la humanidad, es proteger a toda ella. Hombres y mujeres tienen el mismo derecho; la salud del padre interesa a la especie tanto como la de la madre. [...] La protección debe acompañar desde la cuna al sepulcro a los dos sexos por igual. (p. 111)

Carmen de Burgos n'est pas dupe, elle fait tout de même remarquer que : « *Además los trabajos que se prohíben a las mujeres no suelen ser los más nocivos, sino los que excitan los celos y la competencia.* » (p. 111), même s'il est vrai qu'un nombre important de métiers interdits aux femmes sont dangereux, comme nous pouvons le constater dans le décret du 25 janvier 1908. Quoi qu'il en soit, Carmen de Burgos fait remarquer qu'il est inhumain d'interdire de travailler à quelqu'un dont c'est le seul moyen de subsistance. Travailler empêche les femmes de tomber dans la prostitution. Elle interpelle l'Etat : « [...] *El Estado, en ningún caso, puede prohibirle trabajar. Su papel protector consiste en que los diferentes trabajos se realicen en las mejores condiciones posibles.* » (p. 112) Et elle salue les récentes avancées sociales :

Hay disposiciones favorables a la mujer, dadas por el Instituto de Reformas Sociales y por el Ministerio del Trabajo. En este mismo año se han reglamentado el trabajo a domicilio y el trabajo nocturno de las obreras (1) (1) Decreto ley del Ministerio del Trabajo. Agosto, 1927. Se establece un descanso mínimo de doce horas entre cada dos jornadas consecutivas de trabajo, para todas las mujeres, sin distinción de edad, empleadas en fábricas y talleres y demás explotaciones y establecimientos industriales y mercantiles. Quedan exceptuadas de este precepto las mujeres dedicadas al servicio doméstico, las que realizan trabajos a domicilio y las que trabajan en talleres de familia. El descanso debe comprender siempre las horas de la noche, o sea el intervalo de nueve de la noche a cinco de la madrugada siguiente; pero hay numerosas excepciones para casos de interrupción de trabajo imposibles de preveer. (p. 116-117)

Tout en rappelant également de plus anciennes :

Existe también la llamada Ley de la Silla¹⁵⁰¹ que dio el noble don Eduardo Dato, y parece una estrofa lírica en la colección de nuestras leyes. Según esta ley, en cada lugar donde trabajan mujeres hay obligación de tener una silla para cada una, a fin de que no permanezca demasiado tiempo de pie. Existen también leyes de protección a las madres, y el Reglamento de Policía minera prohíbe a las mujeres de cualquier edad que sean el trabajo en el interior de las minas. (p. 117-118)

Malgré les progrès de la législation du travail Carmen de Burgos lance explicitement un appel aux ouvrières pour qu'elles se syndiquent :

En general, la suerte de la obrera es triste y cada vez se advierte más su necesidad de sumarse a la Unión General de Trabajadores¹⁵⁰². [...] La mujer obrera necesita sindicarse, que se la reconozca como obrera, para tener—entre otras cosas— la libre disposición de su salario, como veremos al tratar de los derechos de la mujer casada en diversos países. Es preciso que se les reconozcan los mismos derechos que a sus compañeros: retiros, seguros, sustitución de la mano de obra y libertad de trabajo; así como igual jornada e igual remuneración. (p.118)

Et elle invective l'Etat : « *De nada sirve que se proclame el principio de libertad de trabajo de la mujer y de igualdad de salarios, si no posee una fuerza que la haga respetar.* » (p. 117)

Néanmoins il est fort probable que très peu d'ouvrières auront accès à la lecture de son essai étant donné le fort taux d'analphabétisme parmi cette population et le coût d'un livre¹⁵⁰³.

Carmen de Burgos déplore que la mauvaise propagande ait éloigné les femmes du syndicalisme : « *Y sin embargo, las obreras siguen teniendo miedo a sindicarse. Se les ha hecho creer que las organizaciones obreras son revolucionarias y enemigas del patrón y muchas tienen miedo a perder el jornal* ». (p. 117-118)

¹⁵⁰¹ 1912.

¹⁵⁰² La UGT est proche du PSOE, tous les deux fondés par Pablo Iglesias.

¹⁵⁰³ En 1922, le prix moyen d'un livre (3.5 pèses) correspondait à plus de la moitié du gain journalier d'un instituteur (entre 5 et 7.5 par jour). SERRANO, Carlos, SALAUN, Serge, *Op., Cit.*, p. 41.

Elle indique que le syndicalisme a le vent en poupe, et donne l'exemple de la Catalogne : « *Cataluña, en donde más domina el sindicalismo, cuenta con importantes federaciones de obreras y ya van siguiendo su ejemplo otras provincias.* » (p. 117)

Carmen de Burgos invite à nouveau les hommes et les femmes à s'unir pour obtenir de meilleures conditions de travail. Elle rappelle aux hommes les décisions de la *Federación Internacional de Trabajadores* : « *Esto debían solucionarlo los obreros sosteniendo el criterio de la conferencia celebrada en Viena por la Federación Internacional de Trabajadores, que ha mantenido el criterio de evitar toda forma de separación de sexos.* » (p. 118) et les invite à réfléchir car il serait dommage de se priver du poids des femmes dans la balance syndicale :

No hay más que fijarse en que pasan de cien millones las mujeres que actualmente trabajan en los diversos continentes para darnos cuenta de qué fuerza desplegarían si en vez de estar disgregadas formasen una masa homogénea. (p. 117-118)

Dans ce chapitre V Carmen de Burgos a une position clairement politico-syndicale et pas seulement féministe, quoiqu'elle insiste sur les injustices que rencontrent les femmes dans le milieu professionnel et dans leur vie quotidienne. Elle indique la diversité de ces injustices : les préjugés, les hommes, le patronat et l'Etat. Elle invite vivement les femmes à se syndicaliser aux côtés des hommes, et eux à les accueillir. Mais elle ne veut surtout pas raviver l'hostilité des hommes envers le travail des femmes, c'est pour cela qu'elle insiste sur le refus de tout privilège lié à leur sexe.

Ce chapitre V est une revendication au droit au travail, à l'égalité professionnelle et à la liberté syndicale.

Chapitre X :

Ce chapitre (19 pages) est consacré à la place de la femme au sein de l'Eglise et au statut juridique des religieuses. Carmen de Burgos dresse un long historique de la place de la femme au sein des religions. Elle affirme que dans les civilisations anciennes les femmes pouvaient être prêtres, chose toujours impossible dans la religion catholique.

Bien qu'anticléricale, Carmen de Burgos revendique pour les femmes, au nom de l'égalité des sexes, le droit de devenir prêtre. Elle donne de nombreux exemples pris à l'étranger, où la femme peut exercer un rôle identique à celui de l'homme au sein de son église, comme par exemple :

Las sectas cristianas separadas del catolicismo, han tratado de manera distinta a las mujeres. Los cismáticos griegos no dan papel a la mujer en el sacerdocio. Los protestantes le conceden el derecho de predicar y en los Estados Unidos hay mujeres que ejercen el sacerdocio. La reverenda Anna Shaw¹⁵⁰⁴ es uno de los más renombrados pastores con que cuenta el protestantismo americano. Una mujer, María Balder, es la fundadora de la secta Christian Scientist Church que quiere conciliar la ciencia y el misterio. En Noruega, Mrs. Marthasfeusvia fue la primera mujer que predicó y celebró los oficios de tarde en la iglesia de Gronland, en Chiristianía. (p. 218)

Elle dénonce sur plusieurs pages la misogynie de l'Eglise qui continue à justifier l'asservissement de la femme par la création et le péché d'Eve :

Aun suponiendo, entre absurdos, la culpabilidad de Eva, habrá que confesar que Cristo vino para redimir a los dos sexos y que el dolor supremo del drama del Calvario encarnó en María. La Madre, al pie de la Cruz, bastaría para redimir a todas las mujeres. Es inconcebible que los que creen que Cristo redimió a todo el género humano, digan después, como San Ambrosio: "Adán ha sido inducido por Eva y no Eva por Adán; es justo que la mujer tenga por soberano al que indujo a pecar". (p. 214)
San Pablo explica la subordinación femenina, diciendo: "El hombre es el jefe de la familia porque no ha sido sacado de la mujer, sino la mujer del hombre. El hombre no ha sido creado por causa de la mujer, sino la mujer por causa del hombre". (Véase la Epístola a los Corintios, XI, 3, 8, 9) (p. 216)

Elle ajoute que cette misogynie n'empêche pas que : « *Más tarde, en el esplendor de las Ordenes monásticas aparecieron las abadesas* » (p. 222), ce qui permet à Carmen de Burgos de prétendre ironiquement que :

Las abadesas son las precursoras del feminismo español porque ellas fueron las primeras en pretender la igualdad de derechos con los abades. En algunos monasterios llegaron a superarlos, como las de Santa Cruz de la Seros a los de San Juan de la Peña. (p. 223)

¹⁵⁰⁴ Anna Howard Shaw (1847-1919), médecin et suffragette américaine. Une des premières pasteurs aux Etats-Unis. Elle était la présidente de la *Nacional American Woman Suffrage Association*.

Elle rappelle que, parmi les abbesses on trouvait souvent de grands noms de la noblesse car les couvents servaient de refuge aux « *segundonas* » ou aux femmes séparées ce qui enrichissait l'Église.

Carmen de Burgos poursuit son discours en analysant le Code Civil à l'égard des religieuses qui fait peu de différence avec les autres femmes:

Nuestro Código civil exige que la mujer sea mayor de edad para entrar en el convento sin permiso de los padres o el tutor. La mayor de edad necesita el consejo como para contraer matrimonio. En cuanto a la capacidad jurídica nuestras leyes se la regatean todo lo posible, según uso al tratarse de la mujer. (p. 227)

Puis elle analyse le Code Pénal :

En el Derecho penal vigente no se tiene en cuenta la profesión religiosa de la víctima. Los atentados al pudor se castigan con las penas establecidas para los atentados contra las doncellas. [...] En cuanto a los delitos que una religiosa profesa cometa, está sujeta a la ley común, su condición no influye en la sanción que le corresponda. (p. 230)

Et elle ironise : « *¡En Derecho penal las leyes son muy generosas para conceder la igualdad!* » (p. 230)

Pour avoir longtemps combattu la concurrence déloyale des couvents vis-à-vis des autres travailleuses, Carmen de Burgos rappelle:

El Código de Comercio niega a las religiosas el ejercicio de la profesión mercantil, al establecer (2) que no pueden ejercerla los que lo tengan vedado por leyes o condiciones especiales, pues ya es sabido que el Derecho canónico les prohíbe comerciar. (2) Artículo 17, número 3º (p. 229)

Elle souligne combien cette interdiction est transgressée : « *El cumplimiento de esta disposición es importante para evitar ruinosas competencias a industriales y obreros, pero no siempre se cumplen* » (p. 229). Dans le chapitre V elle avait développé les conséquences néfastes des congrégations religieuses sur le travail des autres femmes.

Carmen de Burgos a toujours critiqué la mauvaise éducation impartie par les religieuses. Elle réitère ses propos du chapitre IV :

Muchos conventos se dedicaban a la enseñanza sin tener títulos de profesoras las monjas y sin inspección del Estado, cosa que remediaron las sabias leyes

dadas por el conde de Romanones. Hoy las monjas necesitan título profesional y el Estado tiene el derecho de inspección. (p. 229)

Elle termine son chapitre en vantant l'ouverture d'esprit de certains pays :

Hay países en que las monjas han logrado hasta derechos políticos. En Hungría ha sido elegida diputado sor Margarita Slachta,¹⁵⁰⁵ de la Orden de "Hermanas del Servicio Social", por el partido Cristiano Social, cuya representación ha llevado al Congreso de Washington. Es el primer caso de diputado monja, o de monja diputado. (p. 230)

Ce chapitre atteste du retard de la femme au sein de l'Eglise catholique et montre que le droit ne protège pas plus les religieuses¹⁵⁰⁶ que les autres femmes. Il permet également à Carmen de Burgos de dénoncer les passe-droits accordés aux couvents en matière de commerce ou d'enseignement, malgré leurs interdictions dans les Codes.

Chapitre XI :

Ce chapitre (17 pages) est consacré à la revendication du service militaire pour les femmes et à la reconnaissance de leur participation à l'effort de guerre.

Tout comme le chapitre précédent sur la prêtrise il montre l'évolution de la pensée de Carmen de Burgos, car rappelons-nous qu'en 1907 lors de sa conférence à Valence elle avait dit : « *No hablo de los derechos militares y del derecho al sacerdocio que reclaman las feministas de otras naciones, porque son 2 cosas que yo no quisiera ni para hombres* ».

Carmen de Burgos reste profondément pacifiste, néanmoins elle revendique la formation militaire pour les femmes car il vaut mieux « *ser un soldado valeroso en caso de necesidad* » (p. 237). Elle reste cependant persuadée que : « *Es cierto que, como*

¹⁵⁰⁵ Inspirée du Rerum Novarum de Léon XIII, Margarita Slachta fonde avec Edith Farkas et l'évêque Ottokar Prohaska "Hermanas del Servicio Social" le 19 /11/1908 : "Las hermanas de la Misión Social habrían de ser mujeres laicas que hicieran votos privados [...] Margarita Slachta "preparó a las mujeres para la acción política y fue la primera mujer que ocupó un sitio en el Parlamento de Hungría" <http://www.sssinternational.org/es/historia/los-primeros-anos?showall=1> consulté le 5/04/2016.

¹⁵⁰⁶ Comme nous l'avons vu, il y avait en Espagne en 1920, 51466 religieuses.

legisladora, trataría siempre de evitar la guerra, pero una vez aceptada, la fatalidad de ésta combatiría sus falsos sentimentalismos, sin que eso signifique falta de ternura, como no lo significa en el hombre » (p. 245). Cette remarque lui permet de réclamer explicitement le droit de vote qu'elle justifie pour le profit de l'Humanité.

Elle donne les raisons qui poussent les femmes à combattre en utilisant un lieu commun :

Precisamente es por amor por lo que la mujer se ha lanzado siempre a los combates, para defender a los suyos. Ella ve siempre en el hombre al hijo, el eterno niño, y desea protegerlo en los campos de batalla como lo hace en el hogar. (p. 245)

Ce qui ne l'empêche pas de signaler la férocité des femmes au combat, égratignant cette fois le stéréotype de la douceur des femmes :

Es cierto que al llegar el período maximalista la mujer rusa reprodujo las terribles escenas de la época del terror en Francia, demostrando que lo mismo en crueldad que en actos heroicos pueden igualarse al hombre. Una mitad de la humanidad tiene los mismos vicios y virtudes que la otra mitad. (p. 245)

Pour preuve de la bravoure et de l'implication des femmes, elle fait un très long historique des combattantes, en passant par les amazones jusqu'à la Première guerre mondiale, comme dans les exemples suivants :

En España hubo siempre Amazonas. Las mujeres de Cantabria cultivaban los campos en la paz y tomaban parte en la guerra lo mismo que los hombres. En el siglo VIII las mujeres de Jaca salieron en defensa de los hombres que combatían con los moros, armadas de lanzas, cuchillos y piedras, con tal esfuerzo y algarabía, que atemorizaron al enemigo y decidieron la victoria. (p. 238)

Durante la gran guerra, las rusas no sólo acudieron a trabajar, sino que formaron batallones de mujeres soldados. (p. 244)

El valor de las rusas fue admirable cuando el 3 de Noviembre de 1917 formaron el Batallón de la muerte. Ellas fueron las primeras víctimas que cayeron ante el Palacio de Invierno, luchando contra el golpe de Estado y defendiendo el orden y la república. (p. 245)

Par conséquent pour Carmen de Burgos : « *Si se medita en esos ejemplos de guerreras, veremos que la mujer puede ser apta para el servicio militar » (p. 245).* Elle signale

également que les femmes, même lorsqu'elles ne combattent pas, sont proches des champs de bataille :

La abnegación con que la mujer acompaña siempre a los Ejércitos, ya con la benemérita Cruz Roja, ya como cantinera, es una prueba de su valor. Es injusto si se la deja exponer su vida acompañando así a los Ejércitos, que no se le consienta tomar parte en la lucha y llevar armas para su defensa. Si puede ir como cantinera, puede ir igualmente de jefe u oficial. (p. 245-246)

Nous remarquons qu'elle utilise à nouveau un stéréotype, ce lui de « *la abnegación de la mujer* », alors qu'elle-même dénonce les stéréotypes.

Carmen de Burgos ne demande pas forcément que la femme combatte armes à la main, elle énumère un certain nombre de missions qu'elle pourrait accomplir, missions qui sont elles-aussi très stéréotypées¹⁵⁰⁷ :

La mujer puede desempeñar una misión importante en las ambulancias sanitarias, en el Estado Mayor, en las oficinas y en la parte administrativa y en otros muchos puestos que acaparan los hombres, tanto en la Marina como en el Ejército de tierra. (p. 246)

Carmen de Burgos indique que certaines femmes ont déjà occupé des postes importants pendant la Première guerre mondiale : « *Ya durante la gran guerra ha habido mujeres ocupando el cargo de oficiales en la Marina de guerra norte-americana.* » (p. 246)

Pour toutes les raisons évoquées elle revendique :

[...] el derecho que tiene la mujer a formar parte del Ejército, recibir la instrucción militar como el hombre y estar como él preparada, que no se le vuelva a exigir ese prodigioso esfuerzo que realizaron en los países beligerantes en 1914. (p.246)

Et justifie ses revendications :

Sólo en los dos últimos años de la guerra organizaron los servicios de las mujeres, para evitar un mayor gasto de energía y que realizaran en mejores condiciones su trabajo. Después del ejemplo dado por las mujeres, nadie duda de las ventajas de la movilización femenina en caso de una guerra, sin tener que organizar esa movilización precipitadamente, improvisándolo todo. (p. 246)

¹⁵⁰⁷ Missions qu'accompliront un grand nombre de miliciennes ou de « *margaritas* » pendant la Guerre civile, montrant ainsi combien ces stéréotypes ont la vie dure.

Carmen de Burgos explique que :

Recientemente han demostrado las mujeres su prodigiosa facilidad de adaptación. Durante la gran guerra se encargaron en los países beligerantes de todas las labores agrícolas, de las fábricas, de los talleres, de los almacenes y de las oficinas. Se las ha visto desempeñar todos los oficios, sin excepción; confirmando la verdad de la célebre frase de Voltaire: "la mujer es capaz de todo lo que es capaz el hombre". (p. 231)

Elle poursuit son argumentation. Quel que soit le pays, leurs femmes se sont mobilisées. Elle cite d'abord l'Angleterre : « [...] *las mujeres desempeñaron los más rudos oficios, ejecutaron todas las obras públicas, trabajaron en las fábricas de explosivos y como cocineras, telefonistas y ciclistas militares, hasta desempeñaron las funciones de policías.* » (p. 244) et rappelle que leur attitude patriotique fit dire à Lloyd George : « *sin el esfuerzo de las mujeres no hubieran vencido los aliados* ». (p. 231)

Elle évoque ensuite la France pour montrer la capacité d'adaptation des femmes :

Cuando Viviani llamó a todos los hombres a defender la Francia en 1914, las mujeres se lanzaron valientemente, sin ninguna preparación a desempeñar las oficinas militares, y trabajar en las fábricas y los talleres, de tal modo, que todos han confesado que gran parte de la victoria les corresponde a las municionnettes¹⁵⁰⁸. (p. 244)

Elle précise que, de leur côté, les Allemandes en firent de même : « *Las alemanas pidieron la creación del Ejército Nacional de mujeres, queriendo participar de todas las luchas y peligros, y dieron ejemplo de valor en el trabajo de campos y de minas.* » (p. 244).

¹⁵⁰⁸ René Viviani, Ministre des Affaires Etrangères en 1914 ordonne la mobilisation du pays le 2 août 1914, et le 7 août 1914 lance un appel aux agricultrices françaises et non pas à l'ensemble des femmes car Viviani (et bien d'autres hommes) pensait que la guerre allait durer peu de temps. "Debout, femmes françaises, jeunes enfants, filles et fils de la patrie. Remplacez sur le champ de travail ceux qui sont sur le champ de bataille. Préparez-vous à leur montrer, demain, la terre cultivée, les récoltes rentrées, les champs ensemencés ! Il n'y a pas, dans ces heures graves, de labeur infime. Tout est grand qui sert le pays. Debout ! A l'action ! A l'œuvre ! Il y aura demain de la gloire pour tout le monde".

La mobilisation des ouvrières (*les municionnettes*) se fera à partir de 1915. Elles seront environ 400000 à la fin de la guerre.

Puis elle passe aux Etats-Unis : « *El presidente Wilson*¹⁵⁰⁹ *llamó a las mujeres para la movilización igual que a los hombres.* » (p. 244) et évoque l'hommage qu'à la fin de la guerre leur a rendu le président Wilson : « *sólo la movilización voluntaria de las mujeres permitió a las naciones aliadas el poder emplear toda su fuerza en el conflicto mundial* ». (p. 231)

Carmen de Burgos atteste les avancées réalisées par les féministes des Etats-Unis : « *En el Ministerio de servicio Nacional de los Estados Unidos, ocuparon altos cargos las señoras Violette y Marckham, y la señora Tenant fue subsecretario de Estado* ». (p. 244)

Nous constatons qu'il y a un deuxième message dans ce chapitre : celui de la reconnaissance ou non de la part du pays. Effectivement les femmes qui, lors de la Première guerre mondiale, ont participé à l'effort de guerre n'ont pas toutes été récompensées de la même façon. Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, les Anglaises et les Américaines obtinrent en grande partie le droit de vote. Les Allemandes et les Russes également. Dans les exemples cités, seules les Françaises se le virent refuser. C'est ce que rappelle Carmen de Burgos :

La revolución no ha podido ser ingrata con ellas [las rusas] como lo fue la francesa; no porque sus hombres sean más justos o más consecuentes, sino porque las mujeres más expertas exigieron en vez de rogar. Una manifestación de 45.000 mujeres, precedidas de un escuadrón de amazonas, se situaron ante el palacio de Tauride y los presidentes de los Soviets y de la Duma, Techeidze y Rodrianko, tuvieron que romper el silencio y reconocerles los derechos civiles y políticos. (p. 244-245)

Elle suggère ainsi que la voie diplomatique n'est peut-être pas toujours la plus efficace et elle termine son chapitre en rappelant :

La Constitución española no niega el derecho a defender la patria a la mujer, puesto que no distingue de sexos al hablar de ciudadanos. Virtualmente se reconoce el derecho cuando se conceden grados en el ejército a las reinas y miembros femeninos de la familia real, que tienen el mismo derecho de ciudadanía, ante la ley, que las demás mujeres. Existen también los precedentes

¹⁵⁰⁹ Thomas Woodrow Wilson (1856-1924), Président des Etats-Unis de 1913 à 1921. Instigateur de la Société des Nations (aujourd'hui ONU). Il reçoit le Prix Nobel de la Paix en 1919.

de las que tuvieron grados como María Pita, Agustina Zaragoza y algunas otras.

En nuestra antigua legislación no estaba tampoco excluida la mujer del servicio militar, pues la ley de Partidas dice: “está obligada a ir a la guerra en caso de rebelión contra el Rey.” (p. 246-247)

Nous remarquons que cette fois la Constitution et *La ley de Partidas* sont d'accord. Mais elle ironise : « *Analizando bien se advierte que se la deja correr el peligro, pero que no se le da puesto donde pueda tener cargos.* » (p. 247)

Pour ne pas créer de polémique, elle termine en rappelant son credo féministe d'égalité :

Hay que recordar, respecto a la aptitud, la célebre frase de Tácito: que “El ánimo de una mujer en caso de peligro puede sobrepujar en valor y sufrimiento al de grandes y esclarecidos varones”.

Pero como toda idea de superioridad en sentido genérico es absurda, hay que convenir en que los dos sexos pueden ser completamente iguales. (p. 247)

Ce chapitre XI, tout comme le chapitre X, marque une rupture avec les idées de Carmen de Burgos. Malgré son pacifisme affiché, elle convient de l'utilité d'une préparation militaire pour les femmes car, de toute façon, en cas de guerre déclenchée par les hommes, elles font partie des belligérants. Elle reste néanmoins convaincue que les femmes éviteraient la guerre, ce qui lui donne une raison supplémentaire pour demander le droit de vote féminin. L'exemple des Russes n'est peut-être pas anodin, il permet à Carmen de Burgos d'inciter les femmes à s'organiser et à montrer leurs forces.

Chapitre XII :

Le chapitre 12 est consacré principalement à la mode dans tous ses aspects. Carmen de Burgos commence par traiter le sujet le plus facile, la mode vestimentaire, pour emmener progressivement son lecteur vers la revendication de l'égalité homme/femme.

On peut souscrire totalement aux propos de Carmen de Burgos quand elle proclame sa légitimité pour traiter le sujet : « *Muchos años para tratarlos en el periódico y en el*

libro » (p. 249) En effet, elle a beaucoup travaillé ce thème de la mode, notamment à travers ses articles de journaux et ses différents manuels destinés aux femmes¹⁵¹⁰.

Carmen de Burgos va développer tout un argumentaire pour démontrer que la mode est bénéfique à la femme. Pour cela, elle s'appuie sur l'Histoire et montre que la mode n'est pas anodine, les vêtements féminins traduisant les mœurs d'un pays. Elle donne l'exemple du « *pudah* » indien et du « *petché* » arabe qui cachent le visage des femmes. Carmen de Burgos fait remarquer qu'on retrouve une trace de cette coutume en Andalousie, les femmes ne pouvant sortir sans foulard.

Elle rappelle également qu'autrefois les vêtements féminins étaient des marqueurs sociaux, par exemple il était interdit aux « *villanas* » de porter les mêmes vêtements que les dames. Mais Carmen de Burgos affirme que désormais la mode a mis un terme à cela : « *La moda tiende a igualarlo todo. Esa diferencia que existía en el aspecto exterior de la gran dama, la burguesa y la mujer de conducta dudosa, ha desaparecido. Todas visten lo mismo.* » (p. 262)

Or, selon le témoignage d'une ancienne élève de Carmen de Burgos, Doña Etelvina Collantes, Carmen de Burgos émettait encore quelques réserves à ce sujet : « *Hay que suprimir el sombrero, solía decir [Carmen de Burgos], porque el sombrero es la línea divisoria entre la burguesía y el pueblo*¹⁵¹¹. »

Selon Carmen de Burgos, nombreux sont ceux qui lient la frivolité de la mode à la féminité. Les antiféministes se servent de cette prétendue féminité pour condamner le féminisme qu'il juge incompatible avec la féminité. Carmen de Burgos cite même les propos d'une grande couturière française, madame Jeanne Paquin : « *el movimiento feminista significa la muerte de la belleza de la mujer y por esa razón el feminismo jamás triunfara en Francia* » (p. 253). Mais, comme Carmen de Burgos ne cite pas ses sources, nous ne connaissons ni la date, ni le contexte dans lequel Jeanne Paquin aurait prononcé cette phrase. Le but de Carmen de Burgos nous semble être seulement de montrer l'absurdité de cette affirmation, car elle ajoute :

Pero precisamente es todo lo contrario. El feminismo ha venido a salvar la moda porque ha emancipado a la mujer. Todo eran par ella cortapisas. Sobre

¹⁵¹⁰ Comme par exemple *Arte de elegancia, ¿Quiere usted ser bella y tener salud?, Salud y belleza...*

¹⁵¹¹ STARCEVIC, Elizabeth, *Op., Cit.*, p. 130.

todo el pintarse se consideraba como una cosa pecaminosa y se debatía si era lícito o no. (p. 253)

Et elle poursuit son raisonnement :

He dicho que el feminismo ha proclamado el derecho de la mujer a cuidar su belleza. El poderse vestir y pintar a su gusto, sin disimulo, es una de sus grandes conquistas; perdida la libertad con que lo hacían egipcias, griegas y romanas, luchando con los prejuicios que le imponía un traje determinado y le prohibían usar perfumes y productos que aumentasen su belleza cuando al escuchar a los moralistas aconsejarle: “sé buena para ser amada”, su instinto me decía: “sé también hermosa”. (p. 258-259)

Nous notons, que selon les propos de Carmen de Burgos, les Egyptiennes, les Grecques et les Romaines étaient des femmes libres dans leur manière de se vêtir et de prendre soin de leur corps. Comme nous le savons, ces femmes de l'Antiquité faisaient partie de pays polythéistes. Nous pourrions en déduire que, par ce choix, Carmen de Burgos accuse implicitement les pays monothéistes, et plus précisément la religion catholique qui voit le péché en tout, d'entraver la liberté de la femme en interdisant les soins du corps : « [...] *la excesiva severidad, en la que se llegó a considerar impropia de las mujeres honestas hasta la limpieza del cuerpo. Tal vez porque se asociaba a ella la idea gentílica de los baños de las romanas y de las abluciones de las árabes.* » (p. 259)

Carmen de Burgos rejettent ces interdits imposés par la force. Elle prône la conviction par le biais de l'éducation :

Aun hoy existen prohibiciones de entrar las mujeres descotadas, con faldas cortas y con melena en algunas iglesias. Abusivamente se obliga a las empleadas de ciertos centros a no vestir a su gusto y se les prohíben las modas. Se quiere imponer por la fuerza lo que sólo por la educación y el convencimiento puede lograrse¹⁵¹². Sólo la educación estética fortalecerá el buen sentido de la mujer para rechazar modas ridículas. (p. 260)

Carmen de Burgos s'attaque également aux préjugés sur la chevelure et signale que le fait de la couvrir indique l'état civil de la femme :

¹⁵¹² Pour un lecteur contemporain la phrase « *Se quiere imponer por la fuerza lo que sólo por la educación y el convencimiento puede lograrse* » fait écho à la célèbre phrase prononcée par Unamuno le 12 octobre 1936 : « *Venceréis pero no convenceréis* »¹⁵¹², mais bien entendu dans un contexte sans commune mesure.

Las conquistas contra los prejuicios han sido difíciles. Aún está sin resolver por completo la relativa a las melenas, que se ha considerado como una moda procaz e impropia de damas serias y honestas, como si estas cualidades estuvieran unidas a la cabellera igual la fuerza de Sansón. Sobre todo en España, la cabellera tenía excepcional importancia¹⁵¹³. [...] En el pueblo, después del matrimonio, la mujer no descubría su cabeza. (p. 259-260)

Elle souligne que l'homme n'a pas les mêmes contraintes. Le fait de couvrir sa tête n'est pas un marqueur de son état civil. Peut-être pouvons-nous voir une influence de la religion catholique car dans l'iconographie chrétienne la pêcheuse Marie-Madeleine portait toujours les cheveux longs non couverts.

Pour Carmen de Burgos, porter les cheveux courts était un signe d'émancipation. Voici ce qu'elle avait écrit dans un journal « féminin » :

Dans le numéro 2 de Elegancias, Carmen de Burgos rend compte de la portée symbolique de ces changements, dans un article intitulé "Signos de Libertad":

"La moda de los cabellos cortados en melena puede tomarse como símbolo de la libertad de la mujer", car "la cabellera corta, que se puede lavar en pocos minutos [...] es la que corresponde [...] a la mujer emancipada, ya que por emancipación se entiende el conquistar sur derecho al trabajo"¹⁵¹⁴.

Pour mémoire, à une période de sa vie Carmen de Burgos portait des cheveux courts comme l'atteste certaines photographies et son portrait fait par Romero en 1917.

Pour donner plus de crédit à ce qu'elle avance, Carmen de Burgos cite le jésuite Well¹⁵¹⁵ et le Docteur Marañón. A des années de distance et avec des statuts différents, les deux hommes défendent les femmes qui prennent soin d'elles pour séduire leurs maris. Selon Marañón une des raisons de la mode serait d'ordre sexuel. C'est ainsi que la mode, par sa nouveauté constante, garantirait la longévité des couples :

El hombre y la mujer viven sujetos a la ley inexorable de la necesidad de cambiar. Se ha dicho muchas veces que no hay enemigo más fuerte para el amor que la costumbre; y con toda razón. Un hombre y una mujer que se aman necesitan renovar constantemente los motivos externos de su atracción, para que ésta perdure; los trajes nuevos, la conmemoración de ciertas fechas, las

¹⁵¹³ La remarque de Carmen de Burgos nous semble tout à fait juste, puisque pour humilier les femmes et les toucher dans leur intégrité, certaines seront tondues pendant et après la Guerre Civile espagnole.

¹⁵¹⁴ SERRANO, Carlos, SALAUN, Serge, *Op., Cit.*, p. 134-135.

¹⁵¹⁵ Il se peut que ce soit Bernard Well (1751 ?), professeur au collège à Montréal qui dénonçait les écrits de Voltaire sous le nom de Anonyme ?

ausencias, las riñas y la reconciliación subsiguientes no son más que formas diferentes de renovar el poder de atracción y de luchar contra la línea recta del hábito y las costumbres. (p. 254)

Une autre raison de la mode serait son utilité pratique. La femme moderne qui travaille, conduit sa voiture, prend l'autobus, fait du sport... ne peut plus s'habiller comme autrefois avec des robes longues, des crinolines, des chapeaux etc. qui entravaient ses gestes. La femme active doit pouvoir bouger aisément : « *Tal vez hay también en esto el motivo de utilidad porque la mujer en esta época vertiginosa de trabajo y deportes, necesita ser ágil y ligera.* » (p. 255) Mais l'analyse va plus loin puisqu'elle montre que le corps s'adapte à son époque, tout comme les vêtements, la silhouette féminine suit également la mode :

Unas veces se prefiere el cuerpo de ánfora, otras la morfología matronil y algunas como ahora –dice Marañón–: “Pasamos a una época de arquetipo sexual flaco. Las mujeres de nuestro tiempo está, casi sin excepción, poseídas de la obsesión de lo que se llama la línea impropia, porque la línea amplia y curva, hoy pasada de moda, es también una línea que recobrará alguna vez su prestigio sobre la línea recta que hoy impera” (p. 255)

Les raisons économiques sont également évoquées par Carmen de Burgos : « *Los trajes complicados que llevaban encajes y multitud de metros de tela, que exigían grandes modistas, han dejado su puesto a los vestidos lisos, sencillos y fáciles de llevar* » (p. 255). Il semble évident que Carmen de Burgos ne désigne que les vêtements des nobles et des bourgeois. Les femmes du peuple, et celles de la classe moyenne émergente, ont toujours porté des vêtements simples. La mode des robes plus courtes leur fera peut-être gagner quelques pesetas sur le tissu.

Carmen de Burgos souligne le bon prodigieux de l'évolution de la femme des années 20 qui ne ressemble en rien à celle de la fin du XIX^{ème} siècle :

La evolución ha sido tan rápida que parece que hay muchos siglos de distancia entre las mujeres de 1899 y las actuales. Es otro tipo de mujer flaca, con la cabellera cortada, la falda corta y el descote amplio, con las cejas depiladas, fumando su cigarrillo y pintándose labios, mejillas y pestañas públicamente. (p. 260-261)

Mais, comme elle l'avait dit elle-même dans le chapitre I de son essai, le monde a bien changé après la Première guerre mondiale et la mode venue des Etats-Unis fait partie de ces changements. Elle arrive en Espagne à travers les revues et le cinéma naissant :

L'Espagne, comme toute l'Europe, s'adonne aux vertiges de la modernité, même si les nouveautés ne sont encore accessibles qu'à des minorités. Leur fonction de vitrine du progrès et l'espoir d'y accéder un jour dépassent de loin leur aspect plus ou moins élitiste [...] Un article de Joyzelle, dans La Correspondancia de España, du 10 octobre 1918, intitulé "la mujer americana", prévoit que l'une des conséquences de la guerre sera d'influencer "de modo decisivo sobre la mentalidad femenina". La femme américaine, libre de ses mouvements [...] devient un modèle à suivre. C'est surtout son aspect physique qui frappe les esprits et contribue à modifier certains critères esthétiques relatifs à la femme. Carmen de Burgos s'engouffre dans la brèche: "Y ahora, ¿podemos dudar que el zapato yanqui, el tacón militar, el sombrero semi masculino y el traje sastre son productos del feminismo, de la necesidad de trabajar y de tomar parte activa en la vida moderna, que experimenta la mujer al salir de la dulce reclusión del hogar?" (El Arte de ser mujer, Belleza y perfección, 1921, p. 30). La guerre, en provoquant une mutation de la mode, doit faire évoluer les conditions de vie de la femme, en particulier en ce qui concerne le travail et le sport. [...] La mode des années 20 « révolutionne » le vêtement, car elle libère le corps de l'entrave des corsets, des jupons amidonnés qui traînent dans la boue des rues mal pavées. Les censeurs s'offusquent de ce que les robes remontent impudiquement¹⁵¹⁶.

L'industrie prend pour cible la femme de la nouvelle classe moyenne qui est celle qui achète livres, revues, parfums, toilettes... :

La femme devient avant tout un marché [...] Le 22 janvier 1920, le très sérieux La Correspondancia de España, lance une nouvelle rubrique : "la moda al día", à l'intention de ses lectrices, qui regorge d'informations et de conseils sur les parfums, les soins de beauté, l'hygiène. [...] "Este cuidado de la belleza [...] lo necesita igualmente la más modesta mujer del hogar" [...] La présence d'un public féminin, avide de consommer et d'exister socialement apparaît clairement dans nombre de périodiques et de livres de l'époque¹⁵¹⁷.

Carmen de Burgos souligne que la libération de la femme due à la mode va beaucoup plus loin:

Con la moda la mujer lo ha conseguido todo. Una de sus grandes conquistas ha sido el derecho a andar, a salir de la casa... y a salir sola, rompiendo la

¹⁵¹⁶ SERRANO, Carlos, SALAUN, Serge, *Op., Cit.*, p. 131.

¹⁵¹⁷ *Ibid.*, p. 132.

ancestral máxima de que la mujer debía estar en la casa e hilar la lana. (p. 256)

Hay modas y costumbres que permiten a la mujer salir a pie o guiando ella misma su coche, sin tener que llevar la indispensable dueña u obligar a la madre a acompañarla. [...] Puede ir vestida como quiera, asistir a fiestas, entrar en el café y en el teatro, jugar con sus amigas una partida de polo y bailar en un té danzante. (p. 260)

Néanmoins, Carmen de Burgos semble oublier que très peu de femmes avaient son audace car, comme le rappelle Concepción Vilela une de ses anciennes collègues : « *Con cierta ironía la califica de algo “modernista”, refiriéndose a que “hacia cosas que otras mujeres contemporáneas no se atrevían, como tomar café, sola, en un café público*¹⁵¹⁸ ».

Carmen de Burgos s'appuie à plusieurs reprises sur la littérature pour étayer son argumentaire. Par exemple, elle évoque un personnage de fiction célèbre qui va créer le style Garçonne. Monique est le prototype de la femme moderne qui peut rebondir dans la vie grâce à son indépendance. Carmen de Burgos incite donc les femmes à suivre ce modèle pour faire face aux vicissitudes de la vie :

La Garçonne, de Victor Margueritte, retrata bien una mujer actual. Nos comprende el escándalo producido. Mónica es un tipo noble. Herida por la traición del hombre, loca de dolor porque la sorprende en su inocencia, en un momento de fiebre y de extravío cae en los más bajos fondos que tiene la sociedad siempre dispuestos, porque está siempre a su lado el hombre pronto a hacerla caer. Pero Mónica se redime por el trabajo y recobra toda su dignidad con su independencia, y es capaz de volver a amar, de ser amada, de ser esposa ejemplar, madre amorosa y dueña de un hogar feliz. (p. 258)

Selon Carmen de Burgos, les Espagnols ont toujours montré leurs affinités politiques par le biais de leurs tenues vestimentaires ou leur apparence physique :

En España ha habido tal apego a las modas, llamadas nacionales, que el dejar la mantilla por el sombrero se consideraba afrancesado; el mostacho en los hombres era como un emblema nacional, y bien conocido es el célebre motín contra Esquilache por defender el chambergo, la capa y los mantos. (p. 260)

¹⁵¹⁸ STARCEVIC, Elizabeth, *Op., Cit.*, p. 129.

Et l'avenir corroborera ses propos, puisqu'à partir de 1939, la coiffure féminine à la mode était le « *Arriba España* » et la tenue vestimentaire la chemise bleue.

Carmen de Burgos a toujours prôné le rapprochement des sexes depuis leur plus jeune âge, notamment par le biais de la coéducation. Selon elle, cette séparation des sexes a toujours porté préjudice à la femme et contribué à la maintenir dans l'ignorance, à la confiner dans l'espace privé. Carmen de Burgos cite Navicov, qui déclare : « *en su bello libro "La esclavitud de la mujer", daba como la causa más importante la falta de derecho a salir sola. Además, estaba separada del hombre en el paseo, en el teatro, en la escuela y hasta en la iglesia* ». (p. 256). Cette séparation continuelle des hommes et des femmes a toujours été dénoncée par Carmen de Burgos car elle y voit la cause des problèmes des couples.

Carmen de Burgos évoque un club féminin sans le citer, mais tous les lecteurs auront compris qu'il s'agit du *Lyceum Club* qu'elle critique ouvertement :

Ella tiene su club como el hombre, cosa que algunos creen que es una manifestación de feminismo, cuando todo lo que no sea trabajo para conseguir los derechos propios de todo ser humano, cae fuera del campo de acción del feminismo, aunque esté realizado por mujeres. (p. 261)

Elle atténue toutefois la dureté de sa critique :

Los hombres fueron los primeros en realizar esa obra de apartarse de la sociedad de la mujer y crear los clubs donde no le permitían la entrada más que en caso de fiestas, para su mayor diversión. El club masculino y la vida de café que aparta al hombre de la intimidad de su casa no son recomendables. (p. 261)

Et elle présente les caractéristiques de ces différents clubs :

Por regla general, los clubs de mujeres son más severos que los masculinos. No suelen tener esa pecera o ventana de cristales abierta a la calle que sirve de figoneo y prólogo de aventura. No son el lugar de recibir la carta que no debe ir a casa y de dar cita a quien en el hogar no pueden recibir. Sobre todo en los clubs de mujeres no se juega. (p. 261)

A nouveau, pour défendre la mixité, Carmen de Burgos s'appuie sur une célébrité qui va dans son sens :

W. Fernández Flores¹⁵¹⁹ decía [...] : “La mujer debiera decir al hombre : he demostrado que puedo hacer lo mismo que tú ; que puedo ser buen médico, buen abogado, buen contable, buen concejal, buena escritora...; [...] ¿Por qué crees que puede continuar vedada para mí la entrada en los Casinos? ¿No comprendes que cuando yo traspusiese su puerta se arrojaría por la más alta ventana el aburrimento, que es el socio más antiguo y más perseverante de vuestros cubiles de hombres solos? ¡Ea! ¡Venga mi butacón junto a la ventana donde carraspean los ancianos! Y que pongan sobre la mesita un cenicero donde yo pueda sacudir con mis uñitas de cristal la ceniza de mi cigarrillo rubio” (p. 261-262)

Es el verdadero concepto de lo que la mujer debiera reclamar. Nada de privilegios de uno o de otro sexo; nada de antagonismo, nada de aislamiento. Hay que vivir unidos en la sociedad y en el hogar, con igual dignidad e iguales derechos. Sobre todo nada de separación. (p. 262)

Le chapitre XII se termine sur la reconnaissance d'un échec. La mode n'a pas pu imposer le pantalon qui reste l'attribut de l'homme : « *La única conquista que no ha realizado la mujer en la moda ha sido la del pantalón. La tentativa de la falda pantalón fue rechazada escandalosamente por los hombres* ». (p. 262-263)

Alors que la mode a permis à la femme de se libérer de nombreuses entraves plus importantes que la tenue vestimentaire, la remarque de Carmen de Burgos est pertinente. Pour quelles raisons les hommes interdisent-ils aux femmes le port du pantalon et ne portent-ils pas de robe ? Les hommes s'attachent à ce privilège, parce que le pantalon est signe de liberté de mouvement, mais également symbole de masculinité, et par conséquent de pouvoir comme l'indique l'expression : « *Porter le pantalon* » pour celui qui commande dans un couple. Porter un pantalon est donc un signe de domination masculine c'est pour cela qu'il est interdit aux femmes¹⁵²⁰.

¹⁵¹⁹ Wenceslao Fernández Flores (1885-1964) écrivain et journaliste espagnol. En 1926, il reçoit le *Premio Nacional de Literatura* pour *Las siete columnas*.

¹⁵²⁰ Le sujet du port du pantalon n'est pas anodin. Christine Bard, a écrit en 2010 : *Une histoire politique du pantalon*, livre dans lequel elle explique que le pantalon est un objet genré, symbole de pouvoir avec une signification politique. En France, l'ordonnance du préfet de police Dubois n°22 du 16 brumaire An II (7 novembre 1800) intitulée « Ordonnance concernant le travestissement des femmes » vient seulement d'être abrogée le 31 janvier 2013. Son incompatibilité avec les droits d'égalité inscrits dans la Constitution a enfin été reconnue. Ce qui est paradoxale aujourd'hui c'est que la lutte féministe s'est déplacée pour le « droit à la jupe ». Christine Bard est Professeur d'histoire contemporaine, spécialiste du genre et du féminisme, Présidente de l'association « archives du féminisme » à la bibliothèque universitaire d'Angers.

En Espagne, les libertaires, les miliciennes et celles qui lutteront pour la liberté, aussi bien sur le front qu'à l'arrière-garde, porteront pour la plupart un pantalon (le célèbre « *mono* »), signe de praticité, mais également d'égalité dans la défense de la République.

Carmen de Burgos termine le chapitre XII sur une note d'humour : « *Sólo con el uso del pijama ha logrado la mujer satisfacer el deseo de usar esta prenda, como ellos llevan la falda con el pantalón “chanchullo”, que es el verdadero pantalón-falda.* » (p. 262-263)

Hommes et femmes peuvent intervertir leurs attributs vestimentaires au moment de se coucher. Le pantalon est donc permis dans la sphère privée loin des regards. La femme a le droit de « porter le pantalon » à condition que cela ne se sache pas.

Chapitre XIII :

Le chapitre (26 pages) fait un point sur le vote féminin en Espagne et les différentes actions de Carmen de Burgos pour l'obtenir.

Elle débute sa réflexion avec le constat suivant : « *El sufragio femenino no forma parte aún de todos los programas feministas.* » (p. 264). Elle essaie d'en analyser la raison :

Hay sociedades que se abstienen de pedirlo, ya porque equivocadamente lo creen de un interés secundario, ya porque tienen miedo de estar en oposición con los que aplauden el feminismo sensato, que sólo pide protección para la mujer. [...] Hay quien aplaude como feminismo sensato el que pide la igualdad de derechos civiles, sin pensar que colocándose en el punto de vista conservador, esto es más atentatorio a la organización de la familia que la igualdad en el derecho político. (p. 264)

Elle ne critique pas, car elle comprend les partisans du « *feminismo sensato* », ayant été elle-même pendant de nombreuses années plus proche de ce type de féminisme qu'elle avait nommé « *la justa causa de las reivindicaciones femeninas* », que des féministes qui réclamaient l'égalité et qu'elle qualifiait de « *funestos delirios de igualdad* », car selon elle à l'aube du XX^{ème} siècle l'Espagne n'était pas prête à entendre d'autres discours.

Nous pensons que sa pensée a bien évolué en faveur du droit de vote, certainement à partir de la première enquête qu'elle avait menée sur le sujet. Même si les résultats n'étaient pas encourageants, elle a perçu une lueur d'espoir, car lors de sa conférence de Valence en 1907 elle est beaucoup plus revendicative sur le droit de vote.

Mais lorsqu'elle écrit cet essai, elle n'a plus aucun doute sur l'utilité du droit de vote.

Comme elle l'a expliqué à plusieurs reprises dans cet essai, le monde a changé. Plusieurs pays ayant donné le droit de vote aux femmes, elle sent qu'il est temps de donner le coup d'accélérateur pour l'obtenir en Espagne. Désormais toutes les conditions sont réunies : éducation et autonomie d'un groupe croissant de femmes organisées en associations adhérentes à la IWSA et, surtout, la nouvelle loi électorale du 8 mars 1924 promulguée par Miguel Primo de Rivera qui, même si elle ne satisfait pas Carmen de Burgos, prépare les esprits récalcitrants à voir les femmes agir dans l'espace politique.

Elle poursuit son argumentaire qui est sans équivoque :

Pero las mujeres cultas de todos los países han comprendido que la papeleta de voto es un arma¹⁵²¹ y que si no tienen, el derecho al sufragio no obtendrán fácilmente de los Parlamentos las reformas que solicitan.

Las mujeres que se interesan por cuestiones de moralidad, de higiene, de educación y pacifismo, saben bien que necesitan reclamar el sufragio, no por vano orgullo, sino para tener medios de trabajar en mejorar el porvenir. (p. 264-265)

Et selon sa stratégie consacrée, elle s'appuie sur une personnalité pour donner plus de poids à ses propos :

Nada mejor que las palabras de Mme. Abbadie d'Arrast¹⁵²² en el bello libro donde estudia la situación de la mujer en los diversos países.

“La mujer podrá por sí sola, cuando posea el voto político, el electorado y la elegibilidad, tomar la defensa de sus propios intereses y colaborar en los trabajos de los legisladores, velar para que las leyes se hagan para ella y no contra ella.” (p. 265)

¹⁵²¹ Nous sommes loin de sa remarque de 1906 à Rome : « *Pero ahora darle el derecho de voto es poner un arma peligrosa en manos de un niño* ».

¹⁵²² Marie Abbadie d'Arrast née Coulomb (1835-1913), française, membre fondateur du Conseil National Français (1901), membre du Comité des œuvres des prisons, Présidente de la ligue contre le crime d'avortement.

Carmen de Burgos veut redonner ses lettres de noblesse à la politique et rappelle à tous que celle-ci concerne l'ensemble de la population :

España ha sido la nación que ha permanecido más tiempo alejada del problema político quizás porque ni los hombres mismos han comprendido su importancia y que la política, o sea cuanto forma el ambiente nacional, es a la vez un derecho y un deber de todos los ciudadanos y que el voto es una función inexcusable, para los dos sexos, puesto que la soberanía no es de esencia masculina. (p. 265-266)

Nous remarquons au passage sa réflexion sur la confiscation de la politique par la dictature de Primo de Rivera : « [...] *la política, o sea cuanto forma el ambiente nacional* ».

Carmen de Burgos donne les raisons, selon elle, du retard de l'Espagne pour accorder le droit de vote aux femmes : « *Hemos tenido en España, de un lado, la indiferencia inconsciente de unos, el miedo de los liberales y la parálisis de los conservadores.* » (p. 266). Tous les bords politiques sont incriminés, mais également les femmes quel que soit leur niveau social :

Las mujeres, por su parte, han tardado mucho en comenzar a darse cuenta de su situación y de sus intereses. País tradicional, que se asusta de las ideas progresivas como revolucionarias y disolventes, las mujeres de la burguesía acomodada se encastillan en una situación de privilegio y consideran, a las feministas, de la clase media trabajadora, como excéntricas o exaltadas. Las obreras, faltas de cultura, no se daban cuenta de su miseria y de la injusticia social. Las aristócratas, aduladas e inconscientes, sólo se han preocupado de fiestas y de obras filantrópicas. Ser feminista no se ha considerado elegante. (p. 266)

Mais Carmen de Burgos signale très vite qu'elle s'est depuis très longtemps démarquée de la masse : « *Tengo, necesariamente, que hablar de mi labor al tratar de la historia del sufragio en España ya que tuve que ser precursora de este movimiento.* » (p. 266). C'est effectivement sous le qualificatif de « *precursora* » du vote féminin que Carmen de Burgos est restée dans la postérité, même si elle n'était pas la seule femme à lutter pour le suffrage féminin.

Elle commence la rétrospective de sa contribution à la prise de conscience pour l'obtention du droit de vote féminin en rappelant sa première enquête, que nous avons étudiée en première partie de ce travail, faite en 1906 dans *El Heraldo de Madrid* et cite

à ses lecteurs qui, pour la plupart, ne connaissent certainement pas l'enquête, quelques propos comme par exemple ceux de Romanones, Max Nordau, Luis Morote, Mariano de Cavia, les frères Quintero et de quelques femmes comme Patrocina de Biedma et le docteur Concepción Aleixandre qui montrent qu'effectivement : « [...] *salvo muy pocas, las opiniones fueron raras, rutinarias y vulgares. [...] Fuimos derrotadas [...] El fruto estaba aún verde, pero al menos el Heraldo consiguió despertar un movimiento de opinión acerca de este asunto olvidado* ». (p. 269)

Elle rappelle que, malgré les résultats peu encourageants elle continua le combat :

Fortalecida en mi opinión, en mis largos y continuos viajes, por los ejemplos de los países que tenían el sufragio, veía con pena que sólo la mujer española no se preocupaba de vindicar su derecho. En el periódico, en el libro, hasta en la novela y la conferencia continué laborando en favor de la mujer, y especialmente por el sufragio. (p. 269-270)

Elle montre ainsi sa constance dans la lutte à travers tous les moyens dont elle disposait, et qu'elle a effectivement utilisés.

Carmen de Burgos rappelle la tentative infructueuse de Pi Arsuaga en 1908 :

En 1908, con motivo de un proyecto de Administración local, el señor Pi Arsuaga pidió el voto para la mujer en los Municipios. La Comisión parlamentaria, conservadora, rechazó la propuesta por "falta de oportunidad y de preparación del público español". (p. 270)

Ce qui lui permet de dénoncer l'incohérence des hommes politiques dits «progressistes»: « *El Gobierno dejó libre la votación, pero se perdió porque votaron en contra muchos liberales, demócratas y republicanos* ». (p. 270)

Elle poursuit son argumentation en signalant sa dernière enquête sur le sujet, que nous avons également étudiée en première partie de cette étude :

En 1920 volví a abrir otra encuesta en la tribuna de Heraldo de Madrid, al que inspiraba el alto espíritu de don Miguel Moya¹⁵²³, y pude comprobar con alegría que la causa femenina ganaba terreno, y muchos habían cambiado de opinión. (p. 270)

¹⁵²³ Miguel Moya (1856-1920) député républicain, journaliste espagnol à El Imparcial. Il dirigea El Liberal, et fut le fondateur et le 1er Président de *la Asociación de la Prensa de Madrid*. Il était le beau-père de Marañón.

A nouveau elle cite quelques réponses de personnalités comme Romanones, Lerroux, Baldomero Argente, Azorin, Antonio Maura, Juan de la Cierva, Antonio Goicoechea, A Ángel Osorio, Manuel Burgos y Mazo, ce qui lui permet de souligner l'évolution de l'opinion de Romanones, mais ne cite aucune femme.

Encouragée par les résultats de sa seconde enquête, elle affirme que la victoire se rapproche : « *Como se observa en este ligero examen, las objeciones que se hacen al sufragio femenino se reducen a bien poco* » (p. 274), mais que certains préjugés sont tenaces :

Todos reconocen el derecho de la mujer; pero así y todo quieren privarla de ejercerlo por egoísmo y miedo de que puedan surgir mayores daños para la colectividad. Se oponen a la libertad en nombre de la libertad misma, como si motivos de utilidad pudieran contrabalancear el verdadero derecho. (p. 274-275)

Comme nous l'avons vu en Première partie, Carmen de Burgos répondra aux différentes objections.

Puis tout naturellement Carmen de Burgos arrive à 1921. Elle retrace sa campagne et sa manifestation en faveur du droit de vote, confirmant ainsi son rôle de précurseur et de leader :

En 1921, la "Cruzada de Mujeres Española" y la "Liga Internacional de Mujeres Ibéricas e Hispanoamericanas", convencidas de la justicia de la causa femenina y de que nada existe en la Constitución española que se oponga al voto, acudió a las Cortes a presentar su demanda y su programa de vindicación de todos los derechos civiles y políticos. Grupos de mujeres de todas las clases sociales repartieron el manifiesto por la calle y lo presentaban en el Congreso y el Senado, realizando así el primer acto público de las sufragistas españolas. (p. 283)

Puis elle cite quelques extraits de la pétition remise au Congrès. Le préambule de *La Cruzada de Mujeres Españolas* et de *La Liga Internacional de Mujeres Ibéricas e Hispanoamericanas* précise les motivations de la manifestation :

"La Liga Internacional de Mujeres Ibéricas e Hispanoamericanas y Cruzada de Mujeres Españolas, en nombre de una culta minoría de las mujeres de este país, e interpretando sentimientos, no por completo expresados, de esa mayoría

que aún vive en la ignorancia de sus derechos y deberes y en la atonía de su actividad, resuelve acudir a la más alta representación de los Poderes públicos para formular las reclamaciones, cuya satisfacción estima urgentemente necesaria al progreso individual y a nuestra renovación social” (p. 283)

Elle débute ensuite l’argumentation que nous pouvons qualifier de provocation. Puisqu’elle affirme que, contrairement à d’autres nations plus civilisées, l’esclavage humain en Espagne n’est pas totalement banni :

“Mientras que en las naciones más cultas el problema de la dignificación legal de la mujer ha dejado de ser materia de controversia académica para convertirse en viva y apremiante necesidad legislativa, en gran parte satisfecha por sabias y justas leyes, en España, la resistencia tradicional a toda reforma progresiva, y el miedoso interés de los privilegiados a las novedades igualitarias, colocan a las mujeres ante las leyes y las costumbres en situación tan poco airosa, tan poco apropiada a seres inteligentes y libres, que puede afirmarse, al considerar las limitaciones impuestas a la personalidad femenina, que la esclavitud humana no se ha borrado por completo en la Historia; puesto que la imposición, legalmente, subsiste para vejar, maniatar y oprimir a la parte físicamente más débil de la Humanidad, como si la libertad en sus manos fuese un arma terrible que pudiera ser esgrimida contra la otra parte.” (p. 283-284)

Par conséquent les pétitionnaires demandent aux députés de faire cesser cet état d’infamie envers les femmes:

“Pedimos la igualdad de trato que nos ponga en el mismo y justo nivel que a las demás mujeres civilizadas; y lo que más de cerca nos interesa, que es lo que interesa también a toda la colectividad española en unos tiempos de peligro en que es preciso aunar todos los esfuerzos para defender la civilización y la organización social, torpemente amenazadas. Nuestras palabras serán sencillas, justas, concretas; cada una de ellas resumirá una aspiración libertadora de prejuicios que representan siglos de servidumbre, vejamen y sufrimiento para la mitad de la Humanidad.” (p. 284)

Les signataires formulent clairement leurs revendications :

Así, pues, ahorrando consideraciones que están seguramente en el ánimo de todos, expondremos nuestras justas aspiraciones, que son las siguientes : Igualdad completa de derechos políticos, y, por tanto, ser electoras y elegibles en las mismas condiciones que los hombres, sin otra restricción que la de capacidad legal que se tiene en cuenta para los varones. (p. 284-285)

Elles insistent sur l’égalité complète qui inclut le droit de vote :

No pedimos en este punto de nuestra demanda ningún privilegio para la mujer, sino la igualdad completa, la convivencia con el nombre en la vida ciudadana,

como la tenemos con nuestros padres, nuestros hermanos y nuestros esposos en el seno de cada hogar. Deseamos, con ello, desarraigar de nuestros hijos la costumbre de considerarnos como seres inferiores. Y que no se nos prive de cumplir el deber de emitir el sufragio, en beneficio del país, sin la punible indiferencia a que nos obligan y de la cual van participando los mismos hombres. (p. 285)

Elles rappellent que ni la Constitution, ni la loi électorale ne l'interdisent :

Por otra parte, el espíritu de la ley en España no ha sido nunca el de eliminarnos del derecho político. Además de probarlo así el hecho de que puedan reinar las mujeres, no hay ningún artículo de la Constitución ni de la ley Electoral que taxativamente nos prohíba ejercer ese derecho. (p. 285)

Et citent les articles de la Constitution sur la nationalité et sur l'accessibilité aux postes de sénateur et député :

El título I de la Constitución. “De los españoles y sus derechos”, dice: “Son españoles: 1.º Las personas nacidas en territorio español; 2.º Los hijos de padre o madre españoles, aunque hayan nacido fuera de España...”, etc. Después se expresan los derechos comunes a los españoles, sin hacer distinción de sexos. En el título III, “Del Senado”, hay un artículo 26, que dice: “Para tomar asiento en el Senado se necesita ser español, tener treinta y cinco años cumplidos, no estar procesado criminalmente ni inhabilitado en el ejercicio de sus derechos políticos, y no tener sus bienes intervenidos”. En el título IV, “Del Congreso de los Diputados”, el artículo 29, dice: “Para ser elegido diputado se requiere ser español, de estado seglar, mayor de edad, y gozar de todos los derechos civiles”. Ni en uno ni en otro artículo aparece la prohibición respecto a las mujeres. (p. 286)

Puis elles s'attaquent au Code Civil :

[...] examinemos el Código civil, en su libro I, título I, artículo 17, que repite el artículo 1.º de la Constitución vigente en la misma forma que ya hemos visto, y que contiene un artículo 22 en que añade: “La mujer casada sigue la condición y nacionalidad de su marido”. Así, pues, es también española la mujer que se case con un ciudadano español. (p. 286)

Elles signalent une incohérence. Pour renforcer leur argumentation, elles font une parenthèse linguistique :

En el sentido riguroso de nuestra lengua, debe entenderse que no habló el legislador sólo de los hombres, sino también de las mujeres. Cuando se dice,

España tiene x millones de habitantes, se comprende en este número los dos sexos: de otra manera se diría, por ejemplo, x millones de mujeres y z millones de hombres, lo que sería ridículo e impropio. (p. 286)

Cette parenthèse démontre que les femmes ne sont pas exclues du corps électoral :

Se ve claro, pues, que no se trata, al referirse a los derechos cívicos de los españoles, solamente de los hombres, sino también de las mujeres. Si el legislador hubiese querido excluir a las mujeres del censo electoral, lo hubiera podido y debido decir, cerrando así la puerta, que, por el contrario, dejó abierta con tanta franqueza y justicia. (p. 286)

Elles concluent en inscrivant leur pétition dans une démarche internationale :

“Estas peticiones que la Cruzada de Mujeres Españolas presentó a las Cortes están contenidas en los once [siete] artículos de la Carta de la Mujer¹⁵²⁴, sancionada en el VIII Congreso Internacional Femenino de Ginebra, sin más diferencia que la de razonar las demandas y amoldarlas a nuestras especiales circunstancias”.

“La mujer no puede continuar siendo una masa inerte al lado de la actividad social masculina, sino que aspira a compartir con el hombre obligaciones al mismo tiempo que derechos; en una palabra, quiere tornarse la criatura consciente y digna llamada a colaborar y preparar un porvenir dichoso”. (p. 286).

Bien que Carmen de Burgos ait écrit en préambule de sa pétition qu'elle la présentait « [...] en nombre de una culta minoría de las mujeres de este país », elle écrit dans son essai : « Firmaron el manifiesto millares de mujeres de todas las clases sociales, damas aristocráticas, federaciones de obreras de varias provincias y una gran mayoría de mujeres intelectuales, profesoras, estudiantes y artistas. » (p. 286-287). Elle rappelle que la presse avait accueilli favorablement l'initiative de *La Cruzada de Mujeres Españolas* et de *La Liga Internacional de Mujeres Ibéricas e Hispanoamericanas* et impute cette bonne presse aux conditions favorables du pays :

Además la situación de la mujer española es favorable a esta concesión. Hay un equilibrio entre los dos sexos. Sólo existen medio millón más de mujeres que de hombres; es mayor el número de viudas que el de viudos y están en mayoría las mujeres que saben leer y escribir como ya hemos visto. (p. 287)

¹⁵²⁴ *La Carta de la Mujer* est le programme international de la IWSA mis en place par Carrie Chapman Catt suite au VIII^{ème} Congrès à Genève en 1920.

Elle pense que la nouvelle loi électorale du 8 mars 1924 qui laisse entrevoir le bout du tunnel a sans doute joué un rôle :

La nueva ley electoral dice: (2).

“Art. 83. El cargo de concejal, es gratuito, obligatorio e irrenunciable.

Art. 84. Para ser concejal es preciso: 1.º Figurar en el Censo electoral del respectivo Municipio.

2.º Saber leer y escribir, excepto en los Municipios de menos de 1.000 habitantes.

4.º Tener veinticinco años de edad. Son elegibles las mujeres cabezas de familia, mientras no pierdan esta condición, si reúnen los requisitos enumerados en el párrafo anterior”.

(2) Capítulo III, que trata de las condiciones requeridas para el cargo de concejal. (p. 287-288)

Carmen de Burgos expose ensuite les conditions pour être électeurs et éligibles¹⁵²⁵ :

“Serán electores en cada Municipio los españoles mayores de veintiún años y elegibles los mayores de veinticinco que figuren en el Censo electoral formado por el Centro correspondiente del Estado.

Tendrán el mismo derecho de sufragio las mujeres cabezas de familia, con cuyos nombres se formará un apéndice al Censo electoral de cada Municipio.

Figurarán en este apéndice las españolas mayores de veintitrés años, que no estén sujetas a patria potestad, autoridad marital ni tutela y sean vecinos con casa abierta en algún término municipal.” (p. 288)

Il s’agit de l’Article 51 qui comporte lui aussi des disparités en fonction du sexe, ce que Carmen de Burgos dénonce :

Esta concesión no ha satisfecho por completo a la mujer. Colocada en un apéndice del Censo, postergada como siempre, separado su derecho del derecho general por razón de sexo, sufre la merma de que no tenga voto la mujer casada, de no poder ser elegible más que para cargos municipales y de que no puedan serlo las solteras ni las viudas, si no son cabeza de familia y tienen casa abierta.

Se reduce así el derecho electoral a un pequeñísimo número de mujeres¹⁵²⁶, con limitaciones que no se tienen en cuenta para los hombres. (p. 288)

Elle rappelle, peut-être avec une pointe de découragement, le manque d’intérêt des Espagnols pour la politique : « *Pero tiene la mayoría en España tan poca idea de la*

¹⁵²⁵ Il n’y aura jamais d’élection pendant la dictature de Primo de Rivera.

¹⁵²⁶ Il y aura 6.783.629 votants dont 1.729.793 femmes (soit, 3.324.043 hommes en plus alors que Carmen de Burgos avait souligné que les femmes étaient supérieures en nombre). Archivo del Congreso de los Diputados, Sección de Varios, Serie de la Junta Central del Censo o Junta Electoral Central, Legado 69/2 Octubre 1924 in *La dictadura de Primo de Rivera. Una oportunidad para la mujer* de Paloma Díaz Fernández – UNED Serie V, Historia Contemporánea, t. 17, 2005, p. 180.

importancia del derecho político, tal vez porque entre nosotros no se tiene idea de lo que es la política, desacreditada al confundirla con el Gobierno.» (p. 288)

Lorsqu'elle écrit son essai, plusieurs femmes sont devenues maires ou conseillères municipales¹⁵²⁷. Carmen de Burgos ironise et donne un cours de grammaire¹⁵²⁸ :

[...] que no se concedió gran atención a este asunto y al nombrarse los primeros concejales y alcaldes, se ocuparon sólo en la frivolidad de si se la debía llamar concejal o concejala, cosa ya resuelta por nuestro idioma, que llama Regente a la que ejerce la Regencia y Regenta a la mujer del Regente y que fija los nombres que se incluyen gramaticalmente en el género común, no varían determinaciones y admiten el artículo masculino o femenino, según se trate de varón o de hembra: el concejal, la concejal con el mismo derecho que el testigo y la testigo. (p. 288-289)

Mais elle remet l'événement dans le contexte de la dictature : « *Tal vez la falta de interés en la mujer española estriba en que se ha concedido el derecho de sufragio en una época en que no existe el sufragio ni para los hombres.* » (p. 289), car ces femmes n'ont pas été élues mais désignées : « *Las mujeres que ejercen cargos en los Municipios españoles todavía no los han alcanzado por elección.* » (p. 289) Effectivement les femmes furent nommées et non élues. Elles étaient sympathisantes du régime de Primo de Rivera, conservatrices ou proches du catholicisme.

Magda Donato¹⁵²⁹ illustre parfaitement la situation dans une interview de Blanca Igual, Vicomtesse de Llanteno¹⁵³⁰, l'une des trois premières conseillères municipales de Madrid¹⁵³¹ :

*Las señoritas Echarri y Calonge no me han manifestado mucha simpatía, a pesar de las atenciones que yo he tenido con ellas, y la primera de todas la de ser yo causa de su nombramiento.
- ¿Cómo fue eso?*

¹⁵²⁷ « [...] la renovación de los ayuntamientos comenzada a partir del 1 de abril de 1924 permitió a la mujer desde un primer momento participar activamente en las instituciones municipales, gracias a su nombramiento como concejal e incluso alcaldesa. La novedad que ello suponía nos lo hace ver el que su nombramiento apareciera en titulares en los periódicos: “Una profesora Concejal Corporativo en Ronda”; “Cuatro concejales femeninos en Segorbe”; “La directora de la Normal, concejal en Málaga”; “Un distrito feminista” *ibid.*, p. 183.

¹⁵²⁸ Elle était professeur de grammaire.

¹⁵²⁹ Carmen Eva Nelken.

¹⁵³⁰ Blanca Igual Vicomtesse de Llanteno fut désignée pour être conseillère municipale de Madrid du 01/04/1924 au 15/07/1927. Elle habitait dans un hôtel particulier dans les beaux quartiers de Madrid (Marqués de Salamanca).

¹⁵³¹ *El Heraldo de Madrid*, le 14/03/1925.

- El conde de Peñalver vino a ofrecerme el cargo de concejala, y a la vez me presentó una lista de nombres femeninos para que yo eligiese, entre ellos, una compañera. Enseguida pensé en la señorita de Santillana: pero su padre, consultado, negó el consentimiento hasta tanto no resolviera unos asuntos. Entonces indiqué a María Echarri, que por formar parte del Instituto de Reformas sociales y ser una de las primeras feministas españolas, me parecía persona docta en la materia; además la suponía cierta educación, por haber sido educada en el convento de Santa Isabel, y por último juzgué conveniente la influencia que posee en la prensa.

- En cierta Prensa, sí.

- Luego caí en la cuenta de que si las primeras concejales habíamos de quedar mal, cuanto más numerosas fuésemos, menor cantidad de ridículo había de tocarnos a cada una. Consulté con mi amiga la marquesa de Rivera, y siguiendo su consejo designé a la señorita Calonge, conocida suya y muy amiga de la señorita Echarri. Como ve usted, en un principio me animaban las mejores disposiciones hacia mis compañeras de Municipio. [...]

L'extrait de l'article montre la parodie d' « élection » et la démagogie de la dictature envers les femmes. Cela explique également le peu d'intérêt que pouvait susciter ce genre d' « élection » auprès des femmes et pourquoi le combat pour obtenir un véritable droit de vote était toujours d'actualité à la date de la parution de *La Mujer Moderna y sus Derechos*.

Comme l'a écrit María Cambrils, rejoignant ainsi les propos de Carmen de Burgos :

[...] se les ha concedido a las viudas y a las solteras el derecho de intervenir como electoras y elegibles en la administración municipal y provincial; pero tal concesión, del todo restringida, no puede ni debe satisfacernos, ya que aspiramos a intervenir en todo cuanto se relacione con los intereses del país, que son también los nuestros. Las mujeres españolas no debemos conformarnos con tan menguada concesión¹⁵³² [...]

Dans ce chapitre Carmen de Burgos retrace son long combat pour obtenir le droit de vote féminin et salue l'évolution des mentalités en citant quelques personnalités qui ont répondu à ses enquêtes. Elle indique explicitement que la loi électorale de 1924, même si elle permet la visibilité des femmes dans l'espace public, trahit la lutte des femmes pour l'égalité totale avec les hommes. C'est donc un appel à la mobilisation pour poursuivre le combat jusqu'à l'obtention des revendications présentées dans ses différentes pétitions et une mise en garde afin de ne pas se laisser bernier par la fausse

¹⁵³² CAMBRILS, María, *Feminismo Socialista*, Bilbao, Publicaciones Clara Campoamor, 1992, p.25-26. Première édition en 1925.

ouverture de la dictature envers les femmes. C'est également un appel discret aux hommes pour reconquérir le pouvoir.

Carmen de Burgos, contrairement à des femmes comme María de Maetzu, Blanca de los Rios ou Victoria Kent, ne collaborera pas avec la dictature de Primo de Rivera, mais il est fort probable qu'elle ne devait pas non plus correspondre aux critères de la dictature.

Dans ce livre qui est un aboutissement de ses années de lutte et de réflexion, Carmen de Burgos insiste beaucoup sur l'opportunité que représentent les changements dans le monde. Selon elle, il faut profiter du fait que le droit de vote féminin a le vent en poupe pour l'exiger en Espagne. C'est donc un essai très féministe, mais pas uniquement.

Ce livre est un appel à la mobilisation de l'ensemble des femmes pour que cessent les inégalités dans le Code Civil et le Code Pénal. Il est clair, à la lecture de son livre que Carmen de Burgos tient à rassurer les femmes : elle s'efforce de prouver que leurs revendications sont légitimes car, d'une part elles ont les mêmes capacités intellectuelles que les hommes et, d'autre part, la Constitution joue en leur faveur. Elle leur demande donc de dépasser leurs différences sociales et leurs divergences politiques.

Pour Carmen de Burgos, malgré la parodie d'ouverture envers les femmes de la part de Primo de Rivera, l'heure est toujours à la mobilisation, condition *sine qua non* pour obtenir le droit de vote car, et elle insiste beaucoup, seule l'obtention du droit de vote leur permettra de prendre leur destin en mains en participant à l'élaboration de lois plus justes, comme celles proposées par *La Cruzada de las Mujeres Españolas* et *La Liga Internacional de Mujeres Ibéricas e Hispanoamericanas* en 1921 et en 1927.

On remarque que cet essai est également très politique, n'oublions pas que Carmen de Burgos était membre de *Unión Republicana* depuis 1920. Carmen de Burgos dénonce le

détournement de la Constitution et des Codes par les législateurs au profit des hommes, les inégalités salariales, le manque d'organisations et de libertés syndicales, ainsi que la confiscation du pouvoir par Miguel Primo de Rivera.

Pour toutes ces raisons, Carmen de Burgos ne veut aucun privilège pour les femmes et revendique même l'instauration du service militaire pour elles. Elle veut que les femmes prennent la place qui leur revient, près des hommes et avec eux, pour œuvrer ou défendre le pays en cas de besoin.

Nous pouvons souligner le courage de Carmen de Burgos qui a publié *La Mujer Moderna y sus Derechos* en pleine dictature, en abordant sans langue de bois de nombreux sujets tabous et en se montrant clairement contre le pouvoir en place. Le choix des éditions Sempere n'est certainement pas un hasard. Peut-être le retard de publication est-il dû à ses prises de position ?

4. Un ouvrage hybride, *La voz de los muertos*

En 1911 Carmen de Burgos livre au lecteur des pensées, que nous pouvons qualifier de rationalistes et pessimistes, dans *La voz de los muertos*¹⁵³³. Le livre se compose d'une note préliminaire et de deux parties. Dans la première partie nous trouvons différents dialogues où Carmen de Burgos, à travers deux personnages (l'un vivant et l'autre mort) exprime ses réflexions sur l'amour, l'honneur, la vertu, le patriotisme, la grandeur, la loyauté, la galanterie, la justice, la gloire, l'art, le romantisme et la mort. La deuxième partie se compose de quatre pièces de théâtre que Carmen de Burgos qualifie de «*Teatro irrepresentable*». Il est intéressant de souligner que ce sera, à notre connaissance, l'unique fois où Carmen de Burgos écrira du théâtre. Nous nous trouvons donc, avec ces textes, en présence d'un genre hybride intermédiaire entre l'essai et la mise en fiction. On peut d'ailleurs voir dans ce livre, peut-être influencé par Ramón Gómez de la Serna, la recherche d'une nouvelle forme littéraire qui s'oppose au modernisme, ce qui rapprocherait Carmen de Burgos du mouvement littéraire qui s'appellera un peu plus tard *El Novecentismo* ou *La generación de 14*.

Influencée, de manière évidente, par Leopardi (Carmen de Burgos venait de terminer sa biographie en deux volumes), elle utilise les dialogues comme mode d'expression ainsi que la parodie et l'ironie comme, par exemple, dans *Diálogo entre don Juan Tenorio y una feminista*, la féministe, qui est un être vivant, discute avec don Juan Tenorio, personnage littéraire, qui est « mort », alors que dans la pièce de Zorrilla, don Juan Tenorio est « vivant » et discute avec Doña Inés « morte ».

Le choix du dialogue, entre un vivant et un personnage mort, peut être interprété comme une recherche de la vérité acquise avec la distance de la mort.

¹⁵³³ BURGOS, Carmen de, *La voz de los muertos*, Ed. Sempere, Valencia, 1911 (ouvrage de référence).

4.1. La note préliminaire - *Diálogo entre la autora y su genio familiar*

Carmen de Burgos emprunte également à Leopardi le personnage du « *Genio familiar*¹⁵³⁴ », qu'il avait fait dialoguer avec Torcuato Tasso, alors que Carmen de Burgos choisit de le faire dialoguer avec l'auteur, donc avec elle-même. C'est, par conséquent, à travers le « *Genio familiar* » et « *la Autora* » que Carmen de Burgos énonce ses propres réflexions philosophiques sur le monde et, notamment, la condition féminine.

Carmen de Burgos prétend énoncer des vérités proches de celles de Socrate, Platon, Leopardi et Parini, et elle ne craint pas d'être accusée de faire de l'imitation comme le montrent les dialogues suivants :

Genio familiar: -Estos diálogos me traen un vago recuerdo de verdades enunciadas por Sócrates, Platón, Leopardi, Parini...

Autora: -Es fácil. La verdad es una al través del tiempo y resuena con idéntica armonía en todos los corazones.

Genio familiar:- ¿Y si dicen que los imitaste?

Autora: - ¡Qué importa; Si la parodia grotesca recuerda la obra inmortal, no ha faltado arte al autor de la parodia. Si los genios nos dejaron sus ideas, ¿Qué mal hay en que fructifiquen? ¿Por qué no le pides a la tierra que en cada nueva cosecha dé frutos desconocidos? (p. 10).

Elle prend les devants de la critique et affirme accepter comme seul juge sa propre conscience :

Genio familiar: - Dirán que son inmorales [los diálogos].

Autora: - ¡Inmorales, y los ha de leer mi hija! Lo inmoral no existe sino en las almas corrompidas. Mirando de frente a la vida, sin hipocresía, no existe el mal. Si la opinión ajena lograra hacernos perder la serenidad, seríamos bien mezquinos. Nuestro único juez debe ser la propia conciencia. (p. 10)

Carmen de Burgos dit ne pas avoir, en écrivant son livre, de prétentions littéraires, scientifiques ou philosophiques. Elle prétend vouloir simplement faire part de ses propres réflexions face à des concepts abstraits comme l'honneur, la gloire, l'amour, l'immortalité, la vertu, la patrie qui influencent le comportement de la société

¹⁵³⁴ BURGOS, Carmen de, *Giacomo Leopardi (su vida y sus obras), Tomo II*, Ed. Sempere, Valencia, 1911.

espagnole, et qui ont par conséquent des répercussions sur la condition féminine. Selon elle, ses réflexions valent celles d'autres savants étant donné que le travail des uns dément celui des autres, de ce fait chacun détient sa vérité :

Autora: - No pretendo hacer sistema ni me importa nada lo que puedan demostrarme. Mis arbitrariedades valen tanto como las deducciones lógicas más severas, puesto que cada sabio viene a desmentir el trabajo de los anteriores. [...] No he querido más que repetir todas las voces de las humanas creencias, las más opuestas entre sí, haciendo igualmente respetable toda razón y todo capricho, y como no creo que para hablar de cosas que llaman trascendentales haya que ponerse hosco, pretendí darles una amable forma literaria. [...] Nada quiero ni nada espero. Léame el que guste y arrojen otros al fuego el libro. Me es igual.

Genio familiar: - Pareces una gran pesimista.

Autora: - ¿Por qué? Hay verdades que se deben decir y conceptos abstractos que se necesita fijar: honor, gloria, amor, inmortalidad, virtud, patria... ¿No cambian de significado las palabras en el vocabulario? Pues si esto sucede y la palabra no es más que el signo de la idea, es indudable que las ideas han cambiado y que se necesita examinar lo que significan ya entre nosotros. (p. 11)

Elle tient à souligner qu'elle a voulu faire œuvre de pédagogue : « *Escribo para el pueblo más que para los eruditos. Hay que divulgar la verdad en forma sencilla, que pueda llegar a todas las almas.* » (p. 12).

On peut néanmoins penser que son livre, qui n'a certainement pas la large diffusion de ses *novelas cortas*, était difficile d'accès pour la majorité des femmes peu instruites et que, donc, seules certaines « érudites » comme les enseignantes, l'ont lu ; mais il s'agit bien là du public cible de Carmen de Burgos.

Comme nous le verrons ci-après, le livre est également un pamphlet anticlérical, à cet égard, le choix des éditions Sempere à Valence n'est certainement pas anodin. La même année Carmen de Burgos avait écrit *El honor de la familia*, *novela corta* que nous étudierons dans la Troisième partie. Dans cette *novela corta* Carmen de Burgos met en scène des prêtres libidineux et des dévotes qui ne pratiquent pas la charité chrétienne envers une jeune femme qui a « péché ».

4.2. Les dialogues

Nous avons choisi trois textes qui nous semblent bien illustrer l'opinion de Carmen de Burgos sur la condition des femmes ainsi que les contradictions de leur éducation : *La virtud, la galantería, el romanticismo*.

4.2.1. *La virtud - diálogo entre una cortesana y una madre de familia*

Dans ce texte, une courtisane morte (qui est, comme nous le verrons, la voix de Carmen de Burgos) apparaît à une mère de famille en prière. La courtisane, qui refuse l'hypocrisie sociale et connaît bien l'âme féminine, pousse la mère de famille bigote dans ses derniers retranchements en la forçant à s'exprimer honnêtement, et non pas uniquement avec les idées dominantes qui lui ont été inculquées depuis toujours par l'Eglise et les hommes, et qu'elle a fini par faire siennes :

Madre: - ¡Aparta, visión, que me vienes a turbar en mis oraciones y en la dulce paz de mis existencia honrada!

Cortesana: - Todo eso está muy bien para el mundo; pero aquí, las dos solas, frente a la verdad de la tumba, no valen engaños.

Madre: - ¿Qué quieres decir?

Cortesana: - Que no invoques una honradez cuyo secreto sabemos ambas. (p. 35)

S'en suit une discussion sur ce que signifient mérite et devoir : « *Si el cumplir deberes es un deber, no hay para qué hacer mérito de que los cumples* » (p. 35), affirme la courtisane. « *No todas saben cumplirlos* » (p. 35), répond la mère de famille. A partir de là une discussion va s'engager entre les deux femmes sur la condition féminine, ainsi que la responsabilité de la société à laquelle appartient la mère de famille, puis sur la détresse et la déchéance des femmes qu'elle rejette. La mère de famille se retranche derrière sa vertu : « *Merecen reprobación; que no ha de medirse igual a las que faltan a sus deberes que a las que perseveran en la virtud.* » (p. 35-36).

Carmen de Burgos par la voix de la courtisane montre la responsabilité des femmes dans la diffusion des idées toutes faites :

C.—*¡Deberes, virtud! ¿Puedes tú decirme en qué consisten?*
M.—*En ser honesta y morigerada.*
C.—*¿Qué es la honestidad?*
M.—*¿No lo sabes?*
C.—*No. Si para la soltera está en la inocencia, habrá perdido ésta el día de su boda.*
M.—*Nada de eso si es casta y fiel a su marido. (p. 36)*

On voit dans cet extrait que, par le biais de ces deux femmes, Carmen de Burgos défend à nouveau les bienfaits qu'aurait l'instauration du divorce dans la société espagnole : « C.—*Vamos por partes. Todo eso es tan acomodaticio, que si se consiente el divorcio, la mujer no deja de ser honrada por conocer otro varón* » (p. 36). Ce qu'étonnamment, la mère de famille approuve momentanément et spontanément : « M.—*¡Naturalmente!* » (p. 36).

La courtisane poursuit son argumentation en montrant que la chasteté est une notion relative :

C.—*Luego la castidad no consiste en el hecho, sino en las leyes que lo permitan. Partiendo de esto, cuando la Naturaleza no se conforma con la castidad y la fidelidad, o debe haber pecado, puesto que obedecemos a una ley superior a las de los hombres. (p. 36)*
C.—*¿Por qué? Eso es natural. Si no existiesen leyes estúpidas no existiría el pecado. (p. 37)*

A l'évocation du péché, la mère de famille bigote se ressaisit très rapidement en reprenant son discours officiel :

M.—*Hay que resistir los impulsos.*
C.—*¿Para qué? Ningún pecado existiría si no pusiéramos a la Naturaleza en lucha consigo misma.*
M.—*No deben tenerse deseos que no permiten las leyes que se nos han impuesto. (p. 36)*

La courtisane veut mettre cette mère de famille face à ses contradictions : « C.—*Júrame que no has sentido deseos fuera de tu marido*». (p.36), mais celle-ci lui répond de manière implicite : « M.—*He sabido vencerlos.*» (p.36) A partir de ce moment, la courtisane va lui démontrer qu'en fait, contrairement à ce qu'elle pense, elle n'est pas une femme vertueuse car elle a péché « par intention », ce qui revient, selon les préceptes de l'Eglise, à tromper tout de même son mari :

C.—*Si entraron en tu pecho, cometiste adulterio; que cuando el espíritu se mancha, sólo de la casualidad depende la pureza del cuerpo.*

M.—*¡Me aterras!...* (p. 36-37)

Et elle ajoute, par le biais d'une question incidieuse, un argument plus retors :

C.—*¿Has tenido ocasión?*

M.—*No.*

C.—*¿Qué mérito tienes entonces?*

M.—*Haber sabido evitarlas.*

C.—*¿Cómo? Dime. ¿Fuiste lo bastante bella para inspirar una pasión que te instara á satisfacerla?*

M.—*No.*

C.—*¿Estuviste sola, abandonada y expuesta a los peligros?*

M.—*No.*

C.—*¿Padeciste hambre y miseria para obrar contra tu pudor?*

M.—*No..*

C.—*¿Qué valor tiene eso que tú llamas virtud, si no te instigó la necesidad ni se te presentó la ocasión de dejar de ser casta?* (p. 37)

La courtisane refuse donc à la « bonne épouse » le droit de s'en prendre aux pauvres femmes qui n'ont pas eu sa chance : « *¿Con qué derecho pudiste abominar de las desdichadas?* » (p. 37) La courtisane accuse l'ensemble de la société, y compris les femmes comme la mère de famille, d'être hypocrite et à l'origine de la prostitution :

C.—*¿No pensaste que toda prostituta fue virgen antes? ¿No compadeciste todo el dolor que destroza un alma para pasar de un estado a otro?*

M.—*La mayor parte fueron inconscientes y desmoralizadas, sin sentir pena alguna*

G.—*Con esas eras más culpable.*

M.—*¡Yo!*

C.—*Tú y toda la sociedad. Te es cómodo ser parte de ella y no ser culpable de sus actos. Sois culpables todos, los que no supisteis enseñarles el camino de lo que llamáis virtud, los que no las educasteis, los que explotaron su inocencia y el Estado que cobra contribución de su vil tráfico para sostener con él las cosas santas.*

M.—*Blasfemas....*

C.—*Víctimas de la mala organización de la sociedad, no os quejéis si la envenenan.* (p. 37-38)

Ce que la courtisane veut faire admettre à l'épouse vertueuse –et au lecteur– c'est que, du fait de leur ignorance et de leur innocence, certaines femmes n'ont pu échapper à la prostitution: « C.—*Casi siempre porque su nobleza se pagó con ingratitud y se vieron solas y abandonadas o porque se las engañó en su ignorancia.* » (p. 38)

Carmen de Burgos, par la voix de la courtisane, introduit un thème qui lui tient à cœur : démontrer les méfaits du mariage indissoluble, accuser l'hypocrisie sociale d'être la cause de la prostitution, suggérant ainsi les bienfaits du divorce.

La courtisane lance ensuite une nouvelle idée, encore plus subversive, en comparant la femme qui se marie sans amour à une prostituée :

C.— [...] En el acto de dejar de ser vírgenes, al que das tanta importancia, ¿es más honrada la joven que llega sin amor al tálamo matrimonial, vendiendo su virginidad a plazo fijo, con la garantía de las leyes, que la muchacha que se entrega por un impulso natural en brazos del que ama ? (p. 38)

Elle affirme que le mariage est un véritable marché de dupe pour les femmes sans que celles-ci en soient conscientes. Les hommes se marient pour avoir une servante au foyer, en contrepartie d'une respectabilité acquise avec leur patronyme. Elle condamne également la double morale :

*O.—Tal vez cansados de vuestra árida virtud.
M.—Ellos nos la exigen.
C.—Para que seáis las criadas en sus hogares.
M.—Nos dieron su nombre.
C.—Y vosotras les creísteis vuestra propiedad y no pensasteis en halagarlos. Mi hombre llaman las aldeanas a sus esposos; mi marido decís vosotras; tenéis del matrimonio ese concepto de propiedad. Os creéis hacer lo suficiente con no tener un amante, acaso porque no podéis, para que se os considere buenas, aunque amarguéis la vida con caprichos, imbecilidad o abandono.
M.—Vivimos para nuestros hogares y no para lo vano.
C.—¿Creéis vano el amor de vuestros esposos? ¿Por qué nos envidiáis entonces?
M.—¡Envidiaros!
C.—No lo ocultes. Sentís una secreta envidia «de vernos pasar victoriosas y triunfantes. ¿Acaso no pensáis que si estuviéramos en vuestro lugar sabríamos hacer feliz el hogar para vosotras vacío? (p. 39)*

La courtisane souligne également que les apparences sont très importantes dans la société espagnole et que, pour autant, certaines femmes « bien » ont eu des enfants hors mariage en s'arrangeant pour le cacher :

*C.—Sin duda. La mitad de las impecables no faltarán sólo en deseo, como tú, sino de hecho.
¿Acaso no conoces a las que tuvieron hijos antes de su matrimonio, o las que engañaron a sus maridos, a las que se vendieron?...
M.—Sí; pero evitaron el escándalo y el mal ejemplo.
C.—Unieron la hipocresía a sus victos. (p. 40)*

ou bien que certaines épouses « respectables » trompent leur mari à l'abri des regards :

M.—Sea lo que quieras; no pueden compararse con la esposa.

C.—¿Ni siquiera con las que engañaron a sus maridos por capricho o vicio?

(p. 38)

Carmen de Burgos va ensuite traiter un autre sujet qui lui tient à cœur, l'éducation des enfants et, surtout, la responsabilité des femmes dans la pérennité de la domination masculine. C'est de nouveau par la voix de la courtisane qu'elle s'exprime :

C.—¿Tienes hijas?

M.—Sí.

C.—¿Y no temes condenarlas al condenar a las otras?

M.—Las eduqué conforme a la ley de Dios;

C.—¿A qué llamas educar en la ley de Dios?

M.—¿No lo sabes?

C.—Será a hacerlas ser ignorantes, a que crean las cosas sin analizar y los hechos naturales sean para ellas misterios.

M.—Eso sobre todo.

O.—¿Y crees que se pueden llamar virtuosas las ignorantes y las que no han luchado? Os envanecéis de lo que sólo es hijo del acaso. Si tus hijas hubieran nacido en un lupanar, tal vez hoy serían unas...

M.—¡Calla!

C.—¿Valdrían menos por eso? Cuando oigo envanecerse a alguien de su honradez y de su rectitud, pienso siempre: Si existiese la justicia, ¿ocuparías ese cargo o ese puesto?

M.—No entiendo.

C.—Es, sin embargo, bien sencillo. Existiendo la justicia existiría la igualdad, y no habría superiores ni inferiores.

M.—Pero eso es un imposible.

C.—Por los vicios de la humanidad; pero debe existir, al menos, la tolerancia.

(p. 40-41)

En conséquence, Carmen de Burgos vilipende les femmes qui ne luttent pas pour l'égalité, la justice et qui acceptent de ce fait la place que la société patriarcale, avec la bénédiction de l'Eglise, leur a assignée.

Après avoir devisé sur l'éducation des filles, la courtisane s'intéresse à l'éducation des fils par les mères :

C— [...] ¿tienes hijos varones?

M—Sí.

C.—¿Cuidas de educarlos de manera que respeten a la mujer?

M.—Desde luego, si son honradas.

C.—De ellos depende que lo sean. ¿Cuidas de su pureza como de la de tus hijas?

M.—No es igual en eso el hombre que la mujer. (p. 42)

A travers la réponse de la mère, Carmen de Burgos montre bien la contradiction de certaines femmes qui éduquent différemment leurs enfants selon qu'il s'agisse d'une fille ou d'un fils. Elle suggère qu'ainsi elles n'apprennent pas à leurs fils le respect dû aux femmes. Elle veut ainsi faire comprendre à ses lectrices que c'est ce qui engendre et perpétue la situation présente. Elle accuse implicitement ces femmes d'adopter volontairement un comportement de fuite ou de se complaire dans des croyances confortables. Selon la courtisane (qui apparaît clairement comme la voix de Carmen de Burgos) ce sont les mères qui détiennent le pouvoir de faire cesser ce que la société appelle « vice » :

C.—Si todas las madres educasen a los hijos para que fuesen honrados y castos y no se acercasen más que con amor y respeto a toda mujer, cesaría ese mal que llamas vicio, y que existirá mientras hayan uniones sexuales sin amor. (p. 42)

La réaction de la mère de famille révèle son fanatisme : « *M.—Tenemos el deber de ser intransigentes e inflexibles con el vicio. Quisiera mejor ver a mis hijas muertas que culpables* » (p. 41). Cette intransigeance permet à la courtisane d'obliger la mère de famille à réfléchir sur la notion de vertu :

C.—Esa es la ferocidad de vuestra virtud, tan contraria a los sentimientos naturales. Ten en cuenta que el más virtuoso es el más tolerante [...]

C.—Nosotras sabemos compadecer y perdonar.

M.—Nosotras también os encomendamos a Dios.

C.—Que es como abandonarnos, dándole a otro la culpa de vuestra negligencia. Creéis que hay más pecado en entregar el cuerpo al placer que en no apagar el hambre o la sed de los semejantes, en escarnecerlos, en perjudicarlos.

M.—La moral lo quiere así.

C.—¿Qué será la moral cuando en cada pueblo y en cada época ha sido diversa? (p. 41 et 42)

La courtisane met un point final à la discussion en donnant sa propre définition de la vertu :

M.—¿Cuál es, pues, la verdadera virtud?

C.—La de los limpios de corazón, que no quieren para otros el mal que no quieren para ellos. (p. 43)

Cette définition exclut, bien évidemment, la mère de famille et ses semblables.

Comme nous venons de le voir, dans ce récit Carmen de Burgos met en scène un grand nombre de sujets qui la préoccupent. Elle dénonce :

- La responsabilité des femmes dans la diffusion des stéréotypes sur elles-mêmes et leur responsabilité dans la pérennité de la domination masculine en éduquant les enfants dans le respect de la société patriarcale.
- Le manque de solidarité entre les femmes, entre celles qui se croient vertueuses et manquent de compassion et celles qui, par ignorance, sont tombées dans la prostitution.
- L'endoctrinement de l'Eglise.
- L'insuffisance des luttes des femmes pour l'égalité.
- La double-morale que la société, y compris les femmes, accepte.
- L'importance des apparences.
- Le manque d'éducation des femmes.

Elle défend le droit au divorce et condamne les mariages de raison, qui ne sont, selon elle, qu'une forme légale de prostitution.

4.2.2. *La galantería - diálogo entre don Juan Tenorio y una feminista*

Nous sommes en présence de deux personnages antagonistes : une féministe (qui ne porte pas de nom, l'article indéfini « *una* » permet de la considérer comme la représentante de la catégorie à laquelle elle appartient¹⁵³⁵, ou la porte-parole des féministes dont fait partie Carmen de Burgos, et un personnage littéraire don Juan Tenorio, personnage synonyme de séducteur libertin et grand pécheur. Le lecteur peut déduire que ce dernier est certainement au purgatoire à cause de l'apostrophe : *¡Ánimas del purgatorio!* à la page 73. Tout permet de penser que, pour Carmen de Burgos, ce personnage est représentatif de l'homme espagnol, porteur de valeurs conservatrices et ne pensant qu'à son propre plaisir au détriment de la femme. Don Juan est un mythe, d'où le qualificatif que lui attribue la féministe : « *quizás porque eres el menos real* » (p.74). Il existe effectivement une controverse quant à l'existence d'un véritable don Juan Tenorio, fils de l'amiral Alonso Jofre Tenorio au XIV^{ème} siècle¹⁵³⁶.

Don Juan fait référence à *El burlador de Sevilla y convidado de piedra*, pièce de théâtre de Tirso de Molina, créateur du personnage, écrite en 1630 (l'utilisation du "vos" fait référence à cette époque), mais plus précisément (clin d'œil à la figure de don Luis Mejía) à *Don Juan Tenorio* de José Zorrilla¹⁵³⁷, pièce de théâtre écrite en 1844. La figure de don Juan sera reprise par de nombreux auteurs (Antonio de Zamora (œuvre qui est plus proche de celle de Zorrilla que celle de Tirso de Molina), Jacinto Grau...), aussi bien espagnols qu'étrangers (Molière, Mozart, Byron...). Dans la version de Carmen de Burgos, don Juan Tenorio est très sûr de lui lorsqu'il se présente à la féministe : « *J.—¿ Qué os amedrenta cuando ante vos se presenta muy rico, don Juan Tenorio ?* » (p. 73) Mais le charme n'opère pas. La féministe reste insensible face à don Juan et lui montre, au contraire, qu'elle connaît bien le personnage : « *F—Eso es otra*

¹⁵³⁵ POTTIER, Bernard, *Grammaire explicative de l'espagnol*, Paris, Nathan Université, 2000, p. 131.

¹⁵³⁶ GENDARME DE BEVOTTE, Georges, *La légende de Don Juan*, Université Paris, Paris, 1906 p.22-24.

¹⁵³⁷ José Zorrilla, poète, écrivain et dramaturge (1817-1893). Carmen de Burgos appréciait Zorrilla. Elle lui rendra hommage en 1929 dans son livre *Hablando con los descendientes*. Elle le qualifiera de « *uno de los poetas más grandes de la España moderna [...] el poeta que recogió las leyendas más hondas de la raza. [...] Poeta impetuoso y descuidado.* » (p. 105). Carmen de Burgos étant une fervente admiratrice de Larra elle ne pouvait qu'apprécier Zorrilla pour le poème récité lors de l'enterrement de Larra en 1837.

cosa; que persona de posición es siempre tenida por persona decente, siquiera tenga desdichada fama ». (p. 73)

Don Juan est néanmoins flatté que sa réputation ait perduré malgré les nombreuses années écoulées : « *J.—¿ Llegó mi fama a vuestros oídos ?* » (p. 73) Mais la féministe s'empresse de le détromper :

F.—Sí. Los poetas encarnaron en la figura de don Juan el tipo de los calaveras, gallardos, pendencieros y románticos, que simbolizaban el espíritu antiguo. De toda la familia de don Juanes tú eres el más popular y conocido, quizás porque eres el menos real, más superficial y fanfarrón.

F.—Confieso que tienes razón. Te juzgo irreal como individuo; como síntesis de ese espíritu conquistador que llevan en sí todos los hombres, y cuanto más necios, en mayor grado sois irreprochables. (p. 73-74)

Ce discours surprend don Juan qui n'est pas habitué à être perçu de cette façon, notamment lorsqu'il s'agit d'une femme : « *J.—¿ Bueno me pones! jamás en labios femeninos escuché tales desprecios. Sobre todo me ofende que me creas irreal* ». (p. 74)

Il est également très étonné des capacités que manifestent les réponses de cette femme : « *J.—En mi tiempo no discurrían las mujeres como tú* ». (p. 74).

La féministe le met alors au courant de l'évolution des mœurs : « *F.—Entonces se las educaba menos, eran ignorantes y sencillas* ». (p. 74)

A ce stade de la conversation, nous allons assister à un échange de points de vue sur des sujets divers tels que les femmes, les hommes, l'amour, le mariage, l'émancipation de la femme, entre don Juan qui émet des jugements selon les critères de son époque, mais qui sont encore majoritairement en vigueur en ce début de XX^{ème} siècle, et la féministe qui lui oppose d'autres idées. De toute évidence Carmen de Burgos s'exprime à travers la voix de la féministe et don Juan, comme nous le verrons, se fait l'écho de ce que pense la majorité des hommes et des femmes opposés à l'émancipation féminine.

L'éducation de la femme est ce qui surprend le plus désagréablement don Juan :

J.—Les encontraba mayores encantos.

J.—Ellas se entregaban noblemente al sentimiento, sin reservas. Vosotras analizáis y discutís.

J.—Aun así, os quita el encanto de la ingenuidad. (p. 74-75)

Carmen de Burgos s'amuse visiblement à créer un don Juan désarmé face à la féministe. Ne trouvant pas d'arguments contre l'éducation des femmes, il utilise un terme péjoratif

de « *marisabidillas* » pour parler des femmes éduquées : « *J.—Nos molestan las marisabidillas.* » (p. 75).

L'argument que lui oppose la féministe est très dénigrant pour les séducteurs :

*F.—Comprendo que os gusten las ingenuas y las ignorantes.
F.— [...] Podías engañarlas mejor y abusar de su ingenuidad
Valéis tan poco, que como no elevarais vuestro nivel moral, os encontraríais en
ridículo ante las mujeres ilustradas.* » (p. 74-75)

Par la bouche de son personnage, Carmen de Burgos oppose alors deux modes de relations entre les hommes et les femmes et défend son grand souhait : « *Nosotras no servimos para amantes, sino para compañeras* » (p. 74). La réponse de don Juan est caractéristique de la double morale et du mépris implicite des femmes que celle-ci suppose : « *J.—Ellas eran más felices que vosotras. F.—¿Por qué? J.—Porque gozaban la mentira del engaño y la felicidad del padecer.* » (p. 74)

La féministe critique néanmoins la qualité de l'éducation que reçoivent les femmes en ce début de XX^{ème} siècle :

F.—Las mujeres educadas no son marisabidillas. Poca cultura las envanece. Se comparan con las otras inferiores y se creen sabientes, pero cuando verdaderamente se instruyen conocen cuán poco saben y son dulces, modestas, comprensivas; libres de muchas maldades y pequeñeces que atribuyen a nuestro sexo y que no son producto de él, sino de la ignorancia. (p. 75)

Elle revendique une meilleure éducation, non pas pour une minorité, mais pour l'ensemble des femmes. Don Juan, ne se sentant pas très à l'aise pour discuter de ce sujet, va introduire le thème dont il pense avoir l'expertise, l'amour : « *J.—No negarás que sois casi incapaces de amar.* » (p. 75)

La féministe met alors don Juan face aux contradictions de son raisonnement :

F.—Te diré. El amor es flor de la primavera de la vida, la sabiduría de su otoño. Por eso es casi imposible el anhelo de que os ame una mujer sabia, puesto que cuando llega a serlo ya se ha marchitado su corazón. Pedid sólo el amor a la juventud. (p. 75)

Rappelons qu'en 1911, Carmen de Burgos est au début de sa relation amoureuse avec Ramón Gómez de la Serna qui a 21 ans de moins qu'elle¹⁵³⁸. Il est donc très probable que ce soit elle qui s'exprime à travers la féministe pour donner son point de vue et, surtout, pour faire part de ses doutes et ses peurs (dans une sorte de catharsis) sur les amours entre personnes d'âges différents. Comme nous le verrons, le discours de la féministe sur le sujet reste assez confus et exprime de profondes contradictions :

J.—¿Y si un otoño nos enamora?

F.—Hacéis mal; aunque comprendo la seducción que os lleva a él.

J.—Dices que no podéis amar, y sin embargo yo te citaré casos.

F.—No lo niego. El deseo de ser amadas no muere fácilmente en los corazones. Nos dejamos engañar engañando, quizás por el anhelo de buscar el amor y no por el amante.

J.—Soléis buscarnos.

F.—Cierto que no todas tienen el talento de saber envejecer dignamente. Cuando el amor acaba hay muchos ideales que pueden llenar nuestro corazón.

(p. 76)

On peut lire ici le regret implicite de la féministe de ne pas parvenir à renoncer à l'amour, tout en suggérant qu'il existe d'innombrables formes d'amour. Le dialogue se poursuit autour du problème de l'âge :

J.—Niegas a los años el derecho de amar.

F.—Todo al contrario, creo que sólo con la madurez el hombre siente el verdadero amor.

J.—Entonces...

F.—Pero el amor no es el donjuanismo impropio de las canas.

J.—No amáis las canas las mujeres.

F.—Sí; con verdadera adoración, cuando ciñen una cabeza venerable, una frente genial y las ostenta un hombre de corazón bondadoso. -Te diré que el amor más puro lo inspiran esos seres a los que se admira. (p. 76)

Carmen de Burgos réactive ici sa propre conception de l'amour véritable (basé, comme nous l'avons vu, sur le respect mutuel et l'entente intellectuelle) mais don Juan ne comprend visiblement rien à ce discours puisqu'il objecte : « *J.—¿Y por qué niegas entonces el amor para las mujeres ancianas ?* » (p. 76). Elle lui répond en opposant les conceptions féminines et masculines de l'amour :

¹⁵³⁸ C'est certainement la raison pour laquelle elle tentait de faire croire qu'elle était née en 1879 et non pas en 1867, et qu'elle avait par conséquent 12 ans de moins que la réalité.

F.—Porque la mujer ama lo que admira. La ineducada, el macho que la maltrata; la culta, el genio a quien comprende; mientras que el hombre sólo se deja seducir por la belleza, y busca en el amor la satisfacción de sus goces. (p. 77)

Don Juan est d'accord sur la partie de l'analyse concernant les hommes que fait la féministe : « *J.— No te puedo desmentir, porque así amo yo siempre* » (p. 77) mais Carmen de Burgos s'empresse de le ridiculiser en montrant à quel point il est incapable de soutenir une discussion sérieuse et seulement désireux d'améliorer sa technique: « *¿qué os seduce más a vosotras, la belleza, la bondad, el talento o la fama?* » (p. 77) La féministe fait là aussi une différence entre les femmes ignorantes et les femmes sages :

« F.—Las inexpertas, las jóvenes, las que no han sufrido, se deslumbran por la belleza, la fama y hasta la fanfarronería en el hombre. Las que reflexionan aman la bondad y el talento, sin dejar de sufrir la sugestión de las otras dotes.» (p. 77)

La féministe donne alors la définition de ce qu'est, pour elle, l'amour véritable, définition qui est celle de l'auteure :

*J.—¿Crees en el amor eterno?
F.—Como principio no. Sin embargo, suele existir cuando se soldán dos almas que se comprenden. (p. 77)*

La conversation va se poursuivre sur l'infidélité que la féministe justifie chez les femmes comme la quête de l'idéal :

*F.—A. veces la mujer busca su ideal en hombres que no pueden realizarlo. Se aparta de ellos al convencerse de esto último, y suele sufrir un nuevo engaño.
J.—¿Tan ciegas sois ?
F.—Tanto, que á veces pasamos al lado del que buscamos y no sabemos conocerlo.
J.—¿Por qué?
F.—Mil causas contribuyen a ello. Preocupaciones, conveniencias... ¡Qué sé yo! Las trabas que sujetan la razón son las enemigas del amor y la felicidad. (p. 77-78)*

De son côté, don Juan justifie l'infidélité des hommes du fait de l'impossibilité de trouver dans une seule femme toutes les qualités souhaitées :

J.—Eso mismo nos pasa a nosotros; somos polígamos por naturaleza. Como todas las cualidades adorables no existen en una sola mujer, completamos nuestro tipo ideal entre varias.

[...] J.—Tú hablas de espiritualidad, yo del amor en su extensión más amplia: alma y cuerpo. (p.78)

Le dialogue souligne que la défense de l'infidélité ne rapproche qu'en apparence don Juan et la féministe :

F.—Así debe ser. Eres hombre, y la Naturaleza no debe quedar olvidada por completo. Sobre el amor, aspiración del alma, que era del que yo te he estado hablando hasta ahora, hay una necesidad de la Naturaleza para la conservación de la especie a la que le habéis llamado amor. Si a ese amor te referías, tienes razón. Los hombres debéis ser polígamos, pues no es justo que una sola mujer, atormentada por la gestación y la lactancia de los hijos, sufra todas esas brutalidades vuestras. (p. 78)

La féministe réaffirme la supériorité de l'amour spirituel :

F.—También nos sucede a nosotras. Padecemos una poliandria espiritual; pero entre todos los amados no amamos a ninguno, sino al tipo espiritual que forjamos. (p. 78)

F.—Algo de afección espiritual, porque no podemos separar esto que llamamos espíritu y materia, y que son en realidad un todo armónico. Os agrada más lo más bello, lo más simpático, aunque esto mismo despierte y avive el instinto brutal. El verdadero amor excluye esto. (p. 78-79)

Cette affirmation en entraîne une autre : « *No hay amor más puro que el de padres e hijos, y está libre de deseos; igual sucede a los hermanos y a todos los amores grandes.* » (p. 79), ce qui revient à rejeter complètement l'amour physique :

J.—¿Negarás que hay seres que se aman, a pesar de la unión carnal?

F.—Pocos son, y sólo los privilegiados que saben alzar su espíritu de la miseria del deleite para no ver en él más que un incidente mezquino.

J.—¿La voluptuosidad mata al amor?

F.—Completamente.

J.—¿Cómo explicas las que se morían por mí?

F.—Ilusas engañadas o no satisfechas. (p. 79)

La conversation va progressivement dériver sur le mariage, qui est un des thèmes de prédilection de Carmen de Burgos. La féministe rappelle sa position sur le mariage et, curieusement, Carmen de Burgos fait de don Juan le défenseur du mariage, ce qui aggrave encore son côté traditionaliste :

J.—¿El matrimonio es enemigo del amor?

F.—Del amor carnal; y como ese es el que conocen casi todos, por eso se dice que el lecho conyugal es tumba del amor.

J.—No es así.

F.—El amor de las almas unidas legalmente es el paraíso y la delicia, que no acaba jamás. (p.79)

Elle met cependant dans la bouche du séducteur une question de bon sens :

J.—¿Para qué necesitan las almas la unión legal?

F.—Para que una sociedad hipócrita no las condene y pasen por santas las adúlteras, y por pecadoras las que sienten una pasión. En realidad, esto no quita ni añade nada al sentimiento, pero da la tranquilidad. Hasta te diré que consolida el amor con el agradecimiento que nos inspira el hombre que nos hace respetadas. (p. 79)

La réponse de la féministe montre qu'elle tient compte de la réalité de son temps :
« *F.—Siendo depresiva para el mundo la unión, que no sancionan sus leyes, el hombre debe cuidar que ninguna sombra empañe la pureza de la mujer amada.* » (p. 80).

La position défendue par la féministe est complexe car elle met en jeu différentes vertus :

J.—¿Y si un obstáculo invencible lo impide?

F.—Entonces debe atenderse al corazón antes que a los convencionalismos. Pero entiende bien, al amor, no al capricho.

J.—¿Y podrían ser dichosos?

F.—No sé. Según el obstáculo roto para unirse. Si su amor destrozaba otros corazones, no serían felices jamás.

J.—¿Deben sacrificarse a la dicha ajena?

F.—Según cada caso.

J.—¿Han de preocuparse de las censuras?

F.—Sólo si las han merecido.

J.—En otro caso...

F.—Basta la paz de la conciencia. (p. 80)

Don Juan revient alors sur une idée que la féministe a suggérée auparavant : « *J.—Has dicho antes que otros ideales sustituían al amor. ¿Cuáles?* » (p. 81) Carmen de Burgos se donne ainsi l'occasion de développer ses idées sur les attachements supérieurs :

F.—En primer lugar, la amistad.

J.—Es un amor disfrazado.

F.—Pero que se despoja de impurezas y es bueno y tolerante.

J.—¿Y en segundo lugar?

F.—Muchas cosas. El arte, el estudio, el interés de la humanidad. Ancianos y ancianas pueden ocuparse en mil cosas dignas.

J.—Pero no gozarán ellos; será como un sacrificio.

F.—Nada de eso. Serán fuentes de goces puros. Nosotras no comprendemos a la mujer que cuando pierde belleza y juventud se sienta al lado del luego a rezar el rosario y tomar pectorales como si todo hubiese terminado para ella. Hay en la tierra tantos paisajes bellos, museos, óperas, exposiciones, conferencias y congresos... (p. 81)

Notons que la description faite par la féministe correspond relativement bien à la vie que mène Carmen de Burgos depuis sa séparation avec son mari, mais ce mode de vie effraie don Juan qui ne reconnaît plus le type de femmes qu'il avait l'habitude de côtoyer. Il va s'en suivre une discussion sur l'émancipation des femmes et la revendication des droits de la femme. Le premier point abordé est la galanterie :

J.—¿No gustáis de la galantería?

F.—Ahora ya no tienen de eso los hombres. Dicen que como trabajamos y somos sus iguales, no nos deben la especial consideración que antes dabais a todas las mujeres.

J.—¿Y ha desaparecido la galantería de la tierra?

¿No es dama toda mujer y todo caballero desenvaina por servirla su espada?

F.—No. Nos disputan el sitio en todas partes. Pero no te indignes. Nos respetan más que vosotros, que mientras defendíais teatralmente a las damas, las engañabais y deprimíais. Ahora la buena educación sustituye a la galantería. Somos más respetadas porque somos más sabias, y llegaremos a tener todas nuestros derechos. (p. 82)

C'est à ce stade de la conversation que don Juan va se faire le porte-parole de tous les antiféministes, en utilisant tous les stéréotypes et clichés sur l'émancipation des femmes. En premier lieu, il exprime la peur des antiféministes, mais également des travailleurs (réticents à l'embauche des femmes qu'ils accusaient de faire baisser les salaires et de prendre leurs places), face à la remise en cause de la représentation bourgeoise de la famille (femme au foyer et homme nourricier) :

J.—¡Estaréis bonitas las mujeres con la toga y los maridos meciendo a los niños!

F.—Hablas como tu siglo. ¿Es acaso mejor que estéis emborrachándoos mientras la dama os cose los calcetines? (p. 82)

L'allusion au raccommodage des chaussettes : « ¿[...] *mientras la dama os cose los calcetines ?* » (p. 82) de la part de la féministe ne semble pas un hasard, car elle rappelle étrangement la question posée par Luis Pereira en mai 1910 dans *El socialista* à propos de l'accès des femmes au travail salarié : *¿Quién nos coserá los calcetines?*¹⁵³⁹

Selon don Juan les femmes qui travaillent ne s'occupent plus correctement de leur foyer. Il ne semble pourtant pas se poser de question lorsque les femmes vont à la messe où s'occupent de mondanités : « *Sólo me queda una duda. Si trabajáis vosotras, ¿abarataréis el jornal y quedará descuidada la casa?* » (p. 83) La féministe lui montre au contraire les bienfaits de l'émancipation de la femme : « *F.—No. Ganaremos unos y otros sin que la fatiga sea para uno solo. La proporción no se alterará. [...] Sabremos educar mejor a nuestros hijos y sin abandonar el hogar seremos vuestras compañeras.* » (p. 83) L'auteur, à travers la voix de la féministe, rappelle à nouveau les causes de la prostitution : « *Nos dignificaremos porque no nos hará prostituirnos la miseria.* » (p. 83) La féministe rejette également les soupçons traditionnellement brandis par les traditionalistes :

J.—Os masculinizaréis.

F.—Esas masculinizaciones, nuestras y afeminamientos de vuestra parte son fiebres de vicio y desequilibrio que precisamente la cultura hará desaparecer.
(p. 83)

Le débat revient alors sur les lois. Don Juan se moque de celles que pourraient faire les femmes et la féministe lui rétorque : « *F.—Mejores que las vuestras; que protejan a todos, que hagan desaparecer la pena de muerte, la guerra y la opresión.* » (p. 83). La réponse de don Juan l'inscrit à nouveau dans la catégorie des conservateurs réactionnaires :

J.—Utopías de mujeres. ¿No veis que son cosas necesarias?

F.—Todo el mundo está ya convencido de lo contrario. (p. 83)

Ne sachant plus quoi répondre, don Juan a recours à l'argument stéréotypé selon lequel les femmes émancipées rejettent la maternité : « *J.—¿No renegaréis de la maternidad?* » (p. 84), la réponse de la féministe le détrompe: « *F.—La santificaremos en toda mujer*

¹⁵³⁹ *El Socialista*, le 01/05/1910, page 5.

que tenga hijos. » (p. 84). On voit bien ici encore à quel point Carmen de Burgos fait exprimer ses propres convictions par son personnage. Elle continue également de montrer la faiblesse intellectuelle de Don Juan en le faisant revenir à son unique obsession : « *J.—¿Y cómo se os podrá seducir ?* » (p. 84) et la féministe de lui répondre : « *F.—Ya no nos seduciréis; nos tendréis que enamorar* » (p. 84).

On sent alors poindre le désarroi du séducteur par la succession rapide des propositions, toutes rejetées :

J.—¿Cómo? ¿Con dinero?

F.—No, que sabemos ganarlo y ser independientes.

J.—¿Con gloria, posición y fama?

F.—También sabemos ganarla nosotras.

J.—¿Con estirpe?

F.—Nos reímos de ella. En casi todos los blasones hay bastardía de lacayos.

J.—¿Con belleza y juventud?

F.—No concedemos gran importancia a dotes que no dependen de vosotros.

J.—¿Con valor y gallardía?

F.—Eso nos seduce siempre, pero no hasta para amar.

J.—¿Con talento?

F.—También lo estimamos, pero estamos familiarizadas con él.

J.—¿Con bondad?

F.—Es la condición más amable de todas.

J.—Y la que menos poseemos los enamoradores de oficio.

F.—Por eso terminó vuestro reinado. (p. 84)

Après cette conversation avec la féministe, don Juan laisse échapper le mot révélateur : « *J.—Lo veo, y no me extraña que los hombres abominen de las mujeres cultas.* » (p. 85) car c'est effectivement le problème principal qui se pose aux femmes cultivées : « *F.—Has puesto el dedo en la llaga. Eso es todo lo que encierra nuestro problema.* » (p. 85). La fin du dialogue montre l'extrême ironie de Carmen de Burgos puisque Don Juan, ayant perdu tous ses repères, préfère retourner dans sa tombe :

J.—Pues por mi parte me considero vencido y me vuelvo a la tumba. Ahora es cuando don Juan Tenorio ha muerto realmente. Decidlo así, y si aún aparece el seductor imprudente en vuestro camino, no confundirlo conmigo. Será algún émulo de don Luis Mejía. (p. 85)

Le choix des deux personnages antagonistes par Carmen de Burgos est très efficace. Don Juan, perçu généralement comme le séducteur, devient simplement le conservateur des traditions ancestrales tandis que la féministe est la représentante de la modernité, de ce que pourraient devenir les femmes dans le futur si celles-ci recevaient une bonne éducation. Carmen de Burgos, à travers le personnage de la féministe, veut avant tout montrer les bienfaits de l'éducation qui permet de ne pas succomber aux charmes de don Juan qu'elle construit comme complètement dérouté et ne pouvant s'exprimer qu'avec des stéréotypes antiféministes.

Carmen de Burgos met dans ce récit l'accent sur les sujets qui la préoccupent :

- Le manque d'éducation ou la mauvaise éducation des femmes et donc l'urgence de leur donner une éducation véritable.
- L'amour entre personnes d'âge différent.
- La recherche de l'amour véritable.
- Le mariage d'amour ou communication des âmes, à la place du mariage de raison.
- Les conventions sociales et la difficulté de vivre l'amour libre.
- La fidélité et l'infidélité des hommes et des femmes que le divorce pourrait résoudre.
- L'émancipation de la femme.
- La revendication de l'égalité.
- Le manque de participation des femmes à la vie législative. Selon Carmen de Burgos (à travers le personnage de la féministe), les femmes feraient pourtant de meilleures lois que les hommes au bénéfice de tous.
- La lutte contre les stéréotypes des anti-féministes.

Mais ce qui est remarquable dans ce dialogue c'est l'habileté littéraire de Carmen de Burgos, son sens de l'humour qui va jusqu'à l'ironie mordante.

4.2.3. *El romanticismo - diálogo entre Lucrecia Borgia y una educanda de las Ursulinas*

Nous sommes en présence de Lucrèce Borgia (1480-1519), personnage bien connu, presque autant que don Juan, noble italienne (dont la famille est originaire du royaume de Valence) d'une grande beauté, fille du pape Alexandre VI, protectrice des arts et des lettres, célèbre pour ses mœurs dissolues et ses rapports incestueux avec son père et son frère César Borgia, et d'une jeune fille noble, élève chez les Ursulines en Espagne (dans ce récit l'auteur emploie également l'article indéterminé « una »).

Il s'agit là aussi d'un récit fantastique : Lucrèce Borgia est morte depuis 1519 et arrive de l'au-delà pour discuter avec une jeune fille du début du XX^{ème} siècle : « *cabalgaba en un rayo de luna para ir a Ferrara y no sé cómo, al interponerse una nube en mi camino, me he encontrado aquí.* » (p. 115)

La jeune fille se trouve dans un collège dirigé par des religieuses, dans le but de recevoir l'éducation qui lui permette de devenir dame de compagnie d'une princesse :

*LUCRECIA.— [...] . ¿Qué es esto?
E.—Un colegio dirigido por religiosas.
L.—Creí que eras dama de alguna princesa.
E.—Para ello me educo, que de sangre noble soy.* (p. 115)

Comme nous le verrons, Carmen de Burgos, par la voix de Lucrèce Borgia, montre que les religieuses modifient la vérité historique. Carmen de Burgos signale ainsi à ses lecteurs et lectrices combien il est facile de falsifier l'Histoire. Les religieuses font un tri dans les personnages et les événements, divulguant ce qui les arrange et passant sous silence ce qu'elles considèrent impropre à être divulgué, notamment ce qui entache l'Eglise. L'auteur va ainsi, par le biais de la jeune élève, dénoncer la mauvaise qualité de l'instruction donnée aux jeunes filles, une instruction tournée uniquement vers la recherche d'un bon parti pour se marier, et non pas vers l'acquisition de l'autonomie financière et psychologique. Comme nous le verrons, la jeune fille ne remet pas en cause ce type d'éducation qui lui convient parfaitement, montrant ainsi que l'endoctrinement religieux a été très efficace.

Les religieuses ont présenté Lucrece Borgia comme une belle femme mais diabolique, une grande pécheresse. C'est en quelque sorte une nouvelle incarnation de l'Eve tentatrice :

E.—¿Pero tú quién eres?

L.—Lucrecia Borgia.

E.—¡Jesús, María y José!

L.—No huyas. No temas. ¿Me conoces?

E.—Sí; nos hablan de ti como de un modelo de disolución. (p. 115)

Lucrece Borgia veut savoir ce que la jeune fille sait sur elle, comme si elle suspectait les religieuses de ne pas dire la vérité :

L.—¿Y no os dicen que fui hermosa?

L.— [...] ¿Os dicen que fui muy amada? [...] L.—¿Os cuentan que fui semejante a Lorenzo de Medicis (p. 116)

L.— [...] ¿Te han dicho que fui poderosa? [...] ¿Te han dicho que fui criminal? [...] ¿Sabes quién fue mi padre ? (p. 115- 117)

La jeune fille ne sait effectivement qu'une partie de la vérité :

L.— [...] ¿Te han dicho que fui poderosa?

E.—Poderosa y terrible.

L.—¡Aun me rodea mi aureola!

E.—¿No quieres morir del todo?

L.—No; por conservar la hermosura.

E.—Eres vana.

L.—No es vanidad amar la belleza sobre todas las cosas.

E.—La belleza artística.

L.—Con más razón, la natural y la propia. ¿Te han dicho que fui criminal?

E.—Sí. (p. 117)

En revanche, la jeune fille ignore tout ce que Lucrece Borgia a fait de positif. Elle sait seulement qu'Arioste¹⁵⁴⁰ vivait à la cour de Lucrece Borgia : *L.—¿Os cuentan que fui semejante a Lorenzo de Medicis y que protegí a los artistas y a los poetas? E.— Sabemos que en tu corte vivió el gran Ariosto. (p. 116)*

Mais ce que les religieuses ont surtout caché à la jeune fille, c'est qui était le père de Lucrece Borgia :

¹⁵⁴⁰ Arioste, poète italien de la Renaissance (1474-1533) qui célébra Lucrece Borgia notamment dans *Orlando furioso* en 1516.

[...] *¿Sabes quién fue mi padre?*

E.—No.

L.—Fue un pontífice, artista, disoluto y criminal como yo.

E.—¡Un pontífice!

L.—Sí, y fue mi padre y mi amante. Yo he besado en los transportes de la voluptuosidad al más alto dignatario de los cristianos y he visto estremecerse de rodillas ante mí al padre y al pontífice. (p. 117-118)

Lucrece Borgia va même lui apprendre que son père ne fut pas un cas isolé : « *L.—No fue él solo. Hay ejemplos en otros muchos; Julio II con la Farnesio y...* » (p. 117) La jeune fille est horrifiée d'entendre ces propos qu'elle juge blasphématoires : « *E.— ¡Calla! [...] E.—¡Impío! [...] E.—¡Por caridad calla!... [...] E.—¡Eres un monstruo!* » (p. 118)

Lucrece Borgia engage une conversation avec la jeune fille sur la littérature et les écrivains :

E.—Sabemos que en tu corte vivió el gran Ariosto.

L.—Y a él le debo el existir aún, puesto que vivo en las páginas de su Orlando. (p. 116)

E.—¿No quieres morir del todo?

L.—No; por conservar la hermosura.

E.—Eres vana. (p. 117)

Il nous semble que Carmen de Burgos, par la voix de Lucrece Borgia, fait part aux lecteurs de sa propre opinion sur les écrivains :

E.—¿Te amó el poeta?

L.—Me amaron todos los que me conocieron.

E.—Le amarías tú a él.

L.—Era demasiado hermosa y demasiado solicitada para poder amar.

E.—Pero era un gran poeta.

L.—A los artistas se les admira en sus libros, pero no se les ama.

E.—¿Por qué?

L.—Vistos de cerca son pequeños, mezquinos.

E.—¿No son seres superiores?

L.—Sólo cuando la inspiración los anima.

E.—¿La inspiración no vive en ellos?

L.—No; la inspiración es la luz que arde en la tosca vasija de barro. Cuando se apaga deja un mal olor de pavesas. (p. 116-117)

Mais elle laisse Lucrece Borgia exprimer sa fierté pour ce qu'elle a été :

L.—No es vanidad amar la belleza sobre todas las cosas.

E.—La belleza artística.

L.—Con más razón, la natural y la propia. ¿Te han dicho que fui criminal?

E.—Sí.

L.—¿Y no me has visto grande, artística y magnífica en mis crímenes?

E.—No.

L.—Tienes entonces espíritu mediocre. Yo era un ser superior, sentía la inquietud de todo lo extraordinario, el ansia sin límites de conocer y de gozar. Para comprender el amor hubiera necesitado todos los amores; para poseer la belleza, todas las bellezas. Mi ser deseaba habitar a un mismo tiempo en todos los palacios, en todas las cabañas, en todas las latitudes, en todo el universo. Era un dios desterrado que deseaba estar en todo. (p. 117)

La jeune fille ne peut comprendre un tel discours. Elle essaie donc d’emmener Lucrece Borgia sur le terrain de la vertu, terrain qu’elle croit connaître :

E.—¿Cómo no fuiste virtuosa?

L.—Fui una fiera como toda mi familia, pero no un chacal, sino una pantera, una leona, una tigresa: siempre grande y real. ¿Sabes quién fue mi padre? (p. 117)

Carmen de Burgos met alors en évidence les différences de système de pensées entre les deux personnages. Lucrece Borgia, comme l’avait fait la courtisane dans le texte que nous avons analysé plus haut, va démontrer à la jeune fille, en se basant sur le péché d’intention, qu’elle n’est pas plus vertueuse qu’elle :

L.—Estaba familiarizada con eso que llamáis monstruosidad. Amé como amante á mis hermanos, asesiné á mis enemigos y á los amigos que me estorbaban.

E.—¡Eres un monstruo!

L.—No lo creas. Ejecuté lo que otras desean y no pueden realizar.

E.—¿Cómo?

L.—¿Te crees menos culpable que yo cuando un vago deseo de la muerte de un semejante tuyo te agita?

E.—No la realizo.

L.—El solo deseo es ya el asesinato. Has perpetrado el crimen en tu corazón. (p. 118)

Lucrece Borgia montre à la jeune fille que c’est peut-être sa mauvaise conscience qui l’a conduite jusqu’à elle : « *E.—¿Has venido a atormentarme? L.—Me traje hacia aquí la luna en vez de llevarme a las riberas del Po.* » (p. 119)

Selon Lucrece Borgia, le pire et le meilleur se côtoient dans chaque être et dans la vie tout n’est finalement qu’une question de hasard :

E.—¿No hubo un sentimiento bueno jamás en tu alma?
L.—Muchos. Mi espíritu era igual al de las santas que veneráis en los altares.
E.—¿Blasfemas!
L.—No. En todo espíritu grande hay la posibilidad de las grandes virtudes y de los grandes crímenes. Es cuestión del azar que guía los destinos. Sólo los mezquinos son siempre insignificantes. (p. 119)

Dans les propos de Lucrèce Borgia nous pouvons reconnaître la voix de Carmen de Burgos qui, comme elle le montre déjà dans le texte précédent *La galantería : diálogo entre don Juan Tenorio y una feminista*, considère l'amour maternel comme l'amour véritable, exprimant ainsi son attachement à la maternité. Comme le faisait la courtisane dans le texte analysé plus haut, Lucrèce Borgia place l'amour maternel au-dessus de tout :

E.—¿Fuiste madre?
L.—Sí, y vi morir a mi hijo adorado.
E.—¿Sufriste?
L.—Tanto, que el agua Castalia lavó todas mis culpas.
E.—¿Por qué?
L.—Porque el dolor fue superior a los pecados.
E.—¿No decías que no habías amado nunca? ¿Cómo sufriste?
L.—Me hablabas de amor de amante. No de madre; que la fiera ama a los cachorros que amamanta.
E.—¿Y el amor de esposa llegó a tu alma?
L.—Sólo por Alfonso de Este, mi tercer marido, un niño débil y enfermizo. Le amó por eso, por su debilidad, por su ternura, por su inocencia. Le amé en madre. Es de la única manera que puede sentirse el verdadero amor. (p. 119-120)

La conversation entre les deux femmes se poursuit sur la fidélité dans le mariage :

E.—¿Le fuiste fiel?
L.—¿Para qué?
E.—Le harías sufrir.
L.—Procuré engañarlo.
E.—¿No repugnaba el engaño a tu grandeza?
L.—Los Borgias estábamos acostumbradas al engaño y al veneno. Pero en esta ocasión mi mentira fue piadosa, porque lo hizo feliz. (p. 120)

De là, le débat passe à l'amour éternel :

L.—Después de todo, la vida misma no es más que un engaño. Nos mentimos a nosotros mismos al creer que aborrecemos o que amamos.
E.—¿Por qué?
L.—Porque sólo el tiempo es el que puede responder del sentimiento.

E.—De modo que cuando pensamos amar en eterno...
L.—Suele suceder que no amamos ni siquiera de presente. (p. 120)

Ces propos dans la bouche de Lucrece Borgia, qui est rappelés par la voix de l'auteure, vont à l'encontre de ce qu'exige l'Eglise. L'Eglise refuse la dissolution des mariages, c'est donc qu'elle pose comme postulat que l'amour est éternel. Or, comme le suggère Lucrece Borgia, la réalité est tout autre. Par conséquent, l'impossibilité de divorcer oblige les époux à vivre ensemble même sans amour. Carmen de Burgos défend donc à nouveau, même indirectement, le droit au divorce.

La jeune fille pose une dernière question à Lucrece Borgia : « *E.—¿No hubo un Borgia santo*¹⁵⁴¹? ». La réponse de Lucrece Borgia est complexe : « *L.—Sí. Fue un pobre hombre que se horrorizó ante la vista del cadáver de su querida lleno de podredumbre y de gusanos, y quiso salvarse acogiéndose a la Divinidad.* » (p. 120) Elle poursuit par une remarque plutôt sarcastique sur la valeur à accorder aux canonisations :

E.—Tendrás á orgullo y á dicha tener un pariente santo que puede pedir por ti.
L.—Calcula el caso que yo haré de las canonizaciones conociendo cómo las hacía mi padre. (p. 120)

Les propos de Lucrece Borgia mettent en doute l'ensemble des canonisations. On peut donc les considérer comme un blasphème, ce qui perturbe beaucoup la jeune fille qui ne veut pas, certainement par confort, remettre en cause l'enseignement qu'elle reçoit : « *¡Vete! ¡Te lo ruego! No turbes más mi espíritu.* » (p. 121)

Dorénavant les rôles vont s'inverser. C'est au tour de Lucrece Borgia de poser des questions à la jeune fille : « *L.—Antes déjame que te pregunte algunas cosas. Vive aún mi curiosidad de mujer.* » (p. 121) Lucrece Borgia veut connaître le point de vue de la jeune fille sur l'éducation, l'amour, le mariage, la maternité, la culture, la charité, les voyages et la religion. D'après les réponses de la jeune fille, on peut constater que l'éducation qu'elle reçoit est bien dérisoire :

¹⁵⁴¹ Il s'agit de Francisco de Borja, 4^{ème} duc de Gandia, canonisé en 1671. On peut voir aujourd'hui sa statue, ainsi que celles de toute sa famille devant l'université de Gandia (province de Valence). Gandia est le berceau de la famille des Borja (Borgia en italien).

L.—Me has dicho que eres noble. ¿Cuáles son tus aspiraciones?
E.—Las de todas las de mi clase. Aquí aprendo á tener un ligero baño de cultura, poca ciencia, pero mucha coquetería. Sobre todo á saber saludar, sonreír y hacer reverencias. (p.121)

Comme elle l'avait fait pour don Juan, Carmen de Burgos met, dans la bouche de la jeune fille les idées les plus conventionnelles :

L.—No me parece mal. ¿Desearás así encontrar un apuesto marido?
E.—Lo de apuesto sería grato, pero basta con que sea rico e influyente.
L.—¿Aunque sea feo y viejo?
E.—Eso no importa si me da lujo y comodidades. (p. 121)

Contrairement à Lucrèce Borgia qui a aimé son fils, mais que la légende et l'historiographie présentent comme un monstre¹⁵⁴², la jeune fille semble ignorer ce qu'est l'amour maternel sans toutefois remettre en cause la maternité puisque cela faisait partie des devoirs de la bonne épouse. Carmen de Burgos fait alors de son personnage le prototype des femmes des classes aisées dont elle censure la conduite et la vie superficielles :

L.—¿Quisieras tener hijos?
E.—Los enviaría a criar donde no me molestasen
L.—¿Protegerás como yo a los poetas y a los artistas?
E.—Bastante tendré con los modistos y servidores.
L.—¿No gustarás de las bellas artes?
E.—Iré a la ópera a que me vean y elogiaré la música por que no digan.
L.—¿Y la pintura, los museos, los...?
E.—Prefiero los escaparates. Sin embargo, para que me den bombo los periódicos, compraré de vez en cuando algún objeto de arte. (p. 121-122)

Et elle souligne l'hypocrisie liée à la seule obsession de respectabilité :

L.—¿Tendrás amantes?
E.—Sólo cuando no me hayan de comprometer.
L.—¿Amarás?
E.—Mientras me amen. (p. 122)

¹⁵⁴² Il semblerait que des historiens contemporains (Marcel Brion, Ivan Cloulas et Geneviève Chastenot) exonèrent Lucrèce Borgia des nombreux crimes et méfaits qui lui étaient imputés. *Le figaro magazine* du 08/10/11.

Ce personnage féminin, comme d'autres créés par Carmen de Burgos, n'accorde d'importance qu'à l'apparence :

*L.—¿Viajarás? E.—Á las playas de moda.
L.—¿Serás religiosa? E.—Tendré un confesor elegante y comprensivo.
L.—Gustarás de proteger á los desdichados?
E.—Sólo cuando mi caridad haya de elogiarse. (p. 122)*

Carmen de Burgos a alors beau jeu de résumer lapidairement la vie à laquelle aspire la jeune fille: « *L.—Pero la tuya será una vida de egoísmo, sin goces, sin pasiones.* » (p. 122).

On remarque ici que l'auteure va trop loin dans son désir de caricaturer car la conclusion qu'elle met dans la bouche de la jeune élève des Ursilines est assez invraisemblable : on imagine mal la jeune fille s'exprimant ainsi. Ici l'auteure préfère asséner ses vérités à la vraisemblance littéraire : « *E.—Ese es el espíritu de nuestro siglo y la educación de los conventos.* » (p. 122)

Carmen de Burgos termine ce dialogue comme le précédent, bien qu'elle ait cette fois attribué le rôle positif au personnage venu de l'au-delà. Lucrece Borgia préfère retourner dans le royaume des morts :

L.—Pues yo siento hacia tu frialdad el mismo desprecio y el mismo miedo que lo que llamas mis pecados te inspiraran á ti. En mi alma va todo el fuego, todo el ímpetu, toda la sinceridad de los grandes siglos gloriosos. Temería que se helase mi corazón á tu contacto. Me voy. Existe más vida en los muertos del pasado que en los vivientes de hoy. (p. 122)

Comme nous venons de le voir, la discussion entre les deux femmes est l'occasion pour l'auteure de critiquer l'éducation dispensée par les religieuses aux jeunes filles de bonne famille, une éducation qui produit des filles ignorantes et sottes et, en fin de compte, suggère-t-elle, à la moralité plus que douteuse. Il est possible d'en conclure qu'elle espère que les lecteurs et lectrices aux idées relativement avancées déduiront qu'il est impossible de progresser sur la voie de l'émancipation féminine avec des jeunes filles formatées par l'éducation dispensée par l'Eglise ; quant à ceux dont les idées sont conservatrices ils devraient être horrifiés par l'absence de moralité résultant de cette éducation.

Carmen de Burgos insiste à nouveau dans ce dialogue sur les sujets qui lui tiennent à cœur :

- La toute puissance de l'Eglise en matière d'éducation,
- La mauvaise éducation des femmes,
- L'ignorance des femmes,
- La frivolité des femmes,
- La falsification de l'Histoire,
- La corruption de l'Eglise,
- Le mariage de raison au lieu du mariage d'amour,
- La fidélité et l'infidélité des hommes et des femmes,
- Le bien-fondé du divorce,
- L'hégémonie du prêtre.

4.3. *El teatro irrepresentable*

Nous trouvons quatre pièces de théâtre : *Idilio roto* (12 pages), *La Nochebuena del poeta* (12 pages), *El peso del recuerdo* (34 pages) et *Renovación* (24 pages). La lecture des pièces de théâtre permet de comprendre la signification du titre « *Teatro irrepresentable* » car on décèle plusieurs raisons rendant ces œuvres difficiles ou impossibles à représenter à l'époque :

- Du point de vue de la forme, il y a dans *Idilio roto* deux dénouements et dans *Renovación*, deux scènes simultanées.
- Du point de vue des règles de bienséance, il y a beaucoup d'échanges de baisers dans *El peso del recuerdo* et *La Nochebuena del poeta*, et dans *Idilio roto* et *La Nochebuena del poeta* les héroïnes sont des prostituées.

- Du point de vue du message transmis, il y a des remises en cause de certaines mœurs et certains modes de vie (prostitution, double-morale, enfant adultérin...) pouvant heurter un public bourgeois. Il y a également une dénonciation des mariages de raison et une apologie du divorce dans *Renovación*.

On retrouve dans les pièces de théâtre certains des concepts débattus dans les *Dialogues*. Prenons l'exemple de la pièce *Renovación*. Certaines répliques font écho au discours que tient la féministe à don Juan, lorsque celle-ci lui affirme que les femmes qui admirent un homme peuvent en tomber amoureuses, même si ceux-ci sont beaucoup plus âgés qu'elles :

Ya conoces a mi esposa. Educada en un ambiente literario, dotada de singular talento, admiradora de mi obra. Se creía enamorada de mí. Ella sostenía que el talento lo es todo, que se ama al artista grande a pesar de sus canas, que únicamente la admiración nos lleva al amor verdadero. ¡Era todo eso tan dulce! (p. 194-195)

L'intrigue de *Renovación* tourne autour de l'amour véritable, du mariage, des difficultés occasionnées par un mariage entre deux personnes d'âge différent et de l'impossibilité de divorcer. Le mari, Eduardo, a 60 ans et son épouse Rosalía (ou Rosario ?) a 21 ans. Le dialogue entre Rosario et Eduardo pose la question de ce qu'est l'amour :

E - Se creía enamorada de mí. Ella sostenía que el talento lo es todo, que se ama al artista grande a pesar de sus canas, que únicamente la admiración nos lleva al amor verdadero. (p. 195)
R.—Yo te amaba; para mí no significaba nada la nieve de la edad; la luz del entendimiento te rodeó de una aureola espléndida.
E.—Así lo creí yo también y me olvidé de la Naturaleza, que se sobrepone al pensamiento (p.211)

Le mari se repent d'avoir épousé une jeune femme :

He unido a mi árida vida una juventud hermosa y fresca; he impedido la felicidad que podía haber gozado esa mujer, que tal vez un día se arrepienta. (p. 195)
E.—Yo te sacrifiqué, te uní a mí, encantado de tu inteligencia, de tu juventud, sin pensar que mis cabellos blancos no podían inspirarte amor. (p. 211)

Dans la scène simultanée, nous apprenons que la jeune femme est tombée amoureuse de Luis, neveu de son mari qui a 25 ans et qui vit sous le même toit que le couple :

L.—Yo no te reconvengo, te reconviene y te acusa la Naturaleza. Tienes veintiún años, Rosario, y te crees que puedes prescindir del corazón. ¡Pobre loca! Ese deseo vago que te incita a buscar las novelas, a encarnar en sus heroínas, a apropiarte sus goces de amor, te espanta, y sufres, porque pones en pugna la conciencia con lo que son sentimientos muy naturales. R. —¿Qué dices? L.—La verdad; tú oyes la voz de la Naturaleza, que te grita con más fuerza cuando más pretendes sustraerte á sus leyes. (p. 199)

Cet amour est partagé par le jeune homme :

Te casaste con mi tío cerebralmente y le eres infiel de pensamiento. (Rosario hace un movimiento de desagrado.) Escúchame, perdona; es preciso que la verdad salga hoy de mis labios. Yo había creído poder callar siempre... pero... nos dejan solos... ¡Rosario, no tengo yo la culpa de que te hayas cruzado en mi camino... no se admira a una mujer joven y hermosa y se vive constantemente a su lado sin amarla!... ¡Rosario... yo debo irme de esta casa!... ¡Yo te amo! (p. 200)

Mais les jeunes gens sacrifieront leur amour par respect d'Eduardo. Luis choisira de quitter la maison et d'aller vivre loin de celle qu'il croît aimer.

Nous retrouvons les personnages des années plus tard, grâce à une ellipse. Luis a annoncé sa visite prochaine à son oncle. Ce dernier apprend, avant l'arrivée de Luis, de la bouche même de sa femme qu'elle est amoureuse de Luis. Edouardo comprend les jeunes gens et décide de partir car il ne peut pas divorcer, ce qu'il ferait si les lois le permettaient. C'est donc par le jeu de la double énonciation que Carmen de Burgos s'exprime en faveur du divorce.

E.—Aquí hay tres seres que padecen; sólo uno debe echar sobre sus hombros el dolor, y ese debo ser yo. Nuestras leyes no consienten el divorcio, no podemos reparar el error que cometimos... no puedo devolverte la libertad para unirte legalmente al que amas. ¡Desgraciados ambos!... Sabiendo que somos el estorbo de la felicidad el uno para el otro, ¿hemos de seguir unidos... siempre? ¡Qué absurdo! (p. 212)

E.—No existe el divorcio en nuestras leyes y no puedo separar su suerte de la mía ante el mundo... pero nosotros haremos el divorcio... Formaréis nuevo hogar... (p. 215)

Mais il est trop tard. Le sacrifice d'Eduardo serait inutile car Luis n'aime plus Rosario, il est amoureux d'une autre jeune fille qu'il souhaite épouser. La réplique de Luis montre que, comme l'avait expliqué la féministe à don Juan dans le dialogue de la première partie, l'amour éternel n'existe pas :

Yo pensaba en Rosario. Pero el tiempo distrajo mi pensamiento... mi corazón fue emancipándose; poco a poco no me quedó de su amor más que un melancólico recuerdo... Después... la vida... la renovación. Un nuevo amor vino a llenar mi alma. Tío, he vuelto a pisar esta casa porque vengo a pedirle su consentimiento para casarme. Porque ya todo pertenece al pasado... (p. 216)

La pièce se termine par la mort de Rosario qui avait tout entendu de la conversation des deux hommes.

Malgré l'intérêt des quatre pièces de théâtre, nous n'en étudierons de manière approfondie qu'une seule, *El peso del recuerdo : Comedia dramática en un acto*. (34 pages, dont une pour le *dramatis personae*).

Contrairement aux dialogues de la première partie du livre, nous n'avons pas dans cette pièce de théâtre des personnages « irréels » venant du monde des morts. Au contraire, le respect de la règle des trois unités du théâtre participe à l'ancrage de la pièce dans la réalité. La pièce ne comporte qu'un seul acte composé de onze scènes.

Le nœud de l'intrigue se situe dans la scène sept, qui selon la symbolique du chiffre sept indique un changement. Effectivement, à partir de cette scène, rien ne sera plus comme avant dans la vie du jeune Fernando. La pièce se termine avec la scène onze, chiffre symbole de la lutte intérieure (selon la symbolique) et c'est effectivement ce qui arrive à Fernando. Le dénouement de la pièce est ouvert, laissant le lecteur (car la pièce ne sera pas représentée) imaginer, en fonction de sa sensibilité, la suite de l'histoire du couple : « ¡Quién sabe! Acaso vuelva mañana... Acaso no vuelva nunca... (Sale con paso vacilante.) » (p. 192)

Les principaux protagonistes sont Fernando (35 ans) et María (28 ans), qui sont mariés depuis environ deux ans : « ¡ Hemos sido tan felices solos estos dos años ! » (p. 162). A travers le dialogue de Fernando le lecteur apprend que le jeune couple est mis au ban de la société : « FER. —En ninguna parte estoy mejor que a tu lado. Además, ¿a qué negártelo? detesto a esa sociedad que se te ha mostrado tan hostil, a ti, a la más virtuosa y buena de las mujeres. » (p. 161)

Fernando pense que leur mise à l'écart est due à la différence de classe entre eux, comme il l'explique :

Doctor —Cuando conociste a María era una pobre niña que se ganaba penosamente la existencia. Te cautivó su gracia y su bondad, quisiste hacerla tu esposa, y ella te confesó francamente su situación... (p. 172)

FER. —Estúpidos prejuicios de clase que afortunadamente cesarán hoy. El querer mi hermana reconciliarse con nosotros es una prueba de que empieza a hacérsete la justicia que mereces. (p. 161)

Fernando n'a pas compris la véritable raison du rejet manifesté par sa mère à l'annonce de son mariage avec María :

[...] Pero doctor, mi madre murió sin querer verme, por... por haber manchado nuestra casa... nuestro nombre, uniéndome a María... ¡Mancha por traer a mi vida esa santa criatura, que la llena de luz y de felicidad! ¡La amo tanto! (p. 172)

Il désirerait que sa femme ne reste pas recluse à la maison, profite de la vie, car il souhaiterait avoir une vie sociale :

FER.—Sufro de verte siempre retraída, alejada de la sociedad. (Atajándola) Sí; ya sé que al lado mío nada echas de menos, pero sería grato para ambos salir, reunimos con nuestros amigos... ir al teatro... Vivir la vida, María mía, para luego apreciar mejor el encanto de la soledad y la paz de nuestra casita. (p. 161-162)

María est également très amoureuse de son mari. Contrairement à Fernando, elle ne souhaite pas sortir car elle craint le contact avec la société. Elle a, d'autre part, une vision très traditionnelle de son rôle d'épouse : « *Las mujeres tenemos un espíritu de domesticidad, legado por herencia; somos afectivas; el amor lo es todo para nosotras. Cuando se tiene un cielo en el hogar, ¿para qué salir de él?* » (p. 161)

María pressent, avec raison, que son mari a besoin de vivre au sein de la société dont il est issu : « [...] *FER.—Es preciso... no tengo valor para prescindir de la sociedad, del juicio ajeno... »* (p. 171), c'est pourquoi contrairement à bon nombre d'épouses, c'est elle qui pousse son mari à sortir :

MARÍA.—Sí; pero eso reza sólo con los hombres, no podéis prescindir de los negocios, los amigos, las distracciones. ¡Es tan natural! Por mucho que se discuta, es indudable que nuestros organismos y nuestras modalidades espirituales son muy distintos. ¿Por qué te empeñas en estar aquí siempre encerrado conmigo? (p. 161)

MARÍA.—¡Fernando mío! ¿Qué mayor dicha que oírte expresar así? Despójate de esas ideas... Ve tú a la sociedad, si no puedes renunciar a ella... Cuando

vuelvas a mi lado apreciarás mejor, como antes decías, la dicha de nuestra tranquila casita. Mientras estés lejos yo pensaré en ti, te acompañaré en espíritu; sin celos, sin amargura, sin envidia; gozando en tus triunfos; infundiéndote alientos si los necesitas; aplaudiéndote cuando lo merezcas. Te daré mi consejo si lo crees conveniente; mi opinión siempre que la solicites, y si algún día sientes amargura o desfallecimiento, los brazos de la esposa tendrán sedación de madre para darte el reposo con sus caricias. (p. 162)

María symbolise pour son mari la mère. Il gratifie María du diminutif de « *madrecita* » : « *FER.—María parece una madrecita. Es su gesto característico. Hasta a mí me trata con ternura maternal.* » (p. 164) María, quant à elle, a un discours très traditionnel aussi sur la maternité : « *MARÍA.—Hemos nacido para madres.* » (p. 165)

Fernando et María ont seulement deux amis : le Docteur Aguado (60 ans) et sa petite fille Angelita (18 ans). Le docteur, qui apparaît comme la voix de Carmen de Burgos, tient des propos plus féministes que María. Il convient de noter que Carmen de Burgos a choisi une voix masculine pour être le personnage le plus féministe de sa pièce de théâtre, ce qui lui permet de rappeler que tous les hommes ne sont pas hostiles à l'émancipation féminine :

DOCTOR.—Cuando el sentimiento cautiva la inteligencia, suele quedar olvidada... el instinto de servidumbre se exagera... nosotros abusamos, y el pobre ángel del hogar se convierte en una criada ignorante y pasiva que perpetúa el atraso en que nos encontramos. (p. 165)

Le docteur exalte la maternité, ce qui permet à l'auteure de rappeler une fois de plus que, contrairement à ce que les antiféministes affirment, on peut être féministe sans refuser la maternité :

DOCTOR.—Ese gesto es muy común en las españolas. Lo he observado en muchas ocasiones. Hasta en el teatro... La Duse, la gran Sarah Bernard, la Rejane, todas las artistas extranjeras, cuando hacen el papel de madres y tienen que abrazar a los hijos en escena, ponen en su abrazo coquetería de amantes; nuestras grandes actrices, cuando tienen que abrazar al amante ponen en su gesto apasionado algo de dulce y maternal. Fíjese usted. (p. 165)

Le docteur fait figure d'homme sage. Il est le confident du couple. Selon le docteur la réussite d'un mariage est due à l'éducation que le couple a reçue et non à l'amour :

DOCTOR.—Lo supongo. La garantía de paz y bienestar entre los matrimonios, cosa tan discutida, se basa, más que en el amor, en la educación de ambos... en la afinidad de espíritus. Existiendo esta condición, las consideraciones mutuas no dejan asomar á la discordia. ¡Cuánto menos aquí, donde el Amor estableció su morada! Á veces siento remordimientos de interrumpir el idilio... pero Angelita se empeña en venir... (p. 164)

Angelita est principalement l'amie de María. Leur amitié est encouragée par son grand-père: « *DOCTOR.—Jamás tuvo mi nieta amiga más de mi agrado (a Fernando). ¿Verdad que forman una pareja encantadora? » (p. 162)*. Ceci montre que le docteur n'attache pas d'importance au passé de María qui craint, elle, pour la réputation de la jeune fille, mais n'ose expliciter ses appréhensions :

ANG.—Sí; a riesgo de hacerme pesada. No sé prescindir de ver a María.
MARÍA.—¡Pesada tú! ¿Por qué dices eso? Lo único que siento es que venir aquí tanto te... te... perjudique.
FER.—¿Por qué?
MARÍA.—Las niñas en esta edad necesitan expansión, aire libre... distracciones. (p. 162)

Fernando vient d'être nommé Président du Centre Culturel National : « *Mi nombramiento de presidente del Centro de Cultura Nacional me obliga a salir, a alternar... no es cosa de renunciar a este cargo... » (p. 162)*. Cette nomination va faire revenir chez lui sa sœur et « la bonne société » qui l'avait rejeté. La situation théâtrale permet à Carmen de Burgos de montrer que la cupidité est plus forte que le prétendu « honneur ». Fernando est ravi de renouer avec sa sœur : « *FER.—Niñerías. La reconciliación con mi hermana colma mi dicha. ¡He deseado tanto veros unidas... » (p. 165)*

Cette réconciliation est également du goût de María : « *La reivindicación de María está en que mi hermana la reciba en nuestra familia. » (p. 171)*

Mais le docteur est réaliste et clairvoyant. Il exprime à Fernando ses doutes sur la sincérité de sa famille et de ses anciens « amis » :

DOCTOR.—Lo que sucede es natural. No será sólo ella... tu nombramiento de presidente del Centro despierta el cariño de amigos y parientes. Las gentes sólo acuden adonde pueden sacar algo... (p. 166)

La Señora Laura Solis et sa fille Pépita sont annoncées. María et Angelita ne les apprécient pas :

*CRIADO (anunciando).—La señora de Solís.
 MARÍA (a Angelito).—Vámonos.
 FER.—Quédate...
 MARÍA.—No... no... iremos al jardín.
 DOCTOR.—Déjalas.
 ANG.—No puedo resistir a doña Laura y a su inocente Pepita. (p. 166)*

Le docteur avait raison. Laura Solis vient demander une faveur à Fernando :

*LAURA (entrando seguida de su hija).—Amigo Lucena, ¿qué dirá usted?
 ¡Después de tanto tiempo!... Pero se impone darle la enhorabuena. (Le tiende
 ambas manos.) ¡Qué bien! ¡Qué bien!... ¡Han hecho justicia! ¡Cuánto nos
 alegramos! [...] Necesito de usted un favor muy grande... ya conoce usted a mi
 marido... es una alhaja... (p.166)
 [...] En fin, querido Fernando, se trata de que haga usted que el Centro le
 otorgue la subvención que tiene pedida para ir al extranjero. Nos dejará en
 paz... respiraremos... (p. 166-167)*

Habilement, Carmen de Burgos fait utiliser par son personnage des armes peu compatibles avec la vertu qu'elle proclame. En effet, elle essaie de charmer Fernando pour obtenir ce qu'elle désire :

*LAURA (sentándose muy cerca de Fernando) (p. 168)
 FER.—Yo estudiaré el asunto y...
 LAURA.—Usted todo lo puede... por caridad, Fernando. (Coqueta.) Figúrese...
 yo un espíritu tan delicado... tan amante de la poesía... con esta sed de ideal...
 Por caridad... se lo agradeceremos... la niña y yo... (Le coge la mano.)
 FER. (esquivo). — No me tiene que agradecer nada. (p. 169)*

Néanmoins Fernando n'est pas dupe : « *FER.—¡Qué gente! Harían reír, si no entristeciera contemplar sus miserias.* » (p. 170)

Avec ce personnage, Carmen de Burgos revient à l'un de ses thèmes favoris : contrairement aux femmes des classes défavorisées et classes moyennes, ce que des femmes comme Laura désirent n'est pas vital. Leur survie n'en dépend pas. Pourtant ce sont ces femmes qui, tout en n'hésitant pas à le faire elles-mêmes, sont les premières à critiquer et marginaliser des femmes comme María, obligée de se vendre, non pas pour un caprice, mais pour simplement survivre. Ce constat sera résumé par Angelita : « *ANG.—¡Loca! Según tú, en el mundo sucede lo contrario que en el Evangelio. Los que tienen mancha arrojan la primera piedra.* » (p. 175)

Laura est un prototype de la femme traditionnelle. Sa famille l'a mariée jeune et son mari, qui semblait bon au départ, s'est révélé être un mauvais père et mari :

LAURA.—Ya usted conoce a mi familia... a mi abuelo... ¡Qué desdicha!... ¡Qué casamiento el mío. Parecía tan bueno... ¡Qué veinte años! ¡De gloria me sirvan! ¡yo era muy niña!... Me salió un diamante... ¡Un diamante Boro! (p. 168)

Laura souhaite éloigner son mari du domicile : « *LAURA. —Sin sentimientos... sin... [...] Nos dejará en paz... respiraremos... ».* (p. 168-169)

Laura est une femme mondaine et coquette et elle enseigne à sa fille la frivolité :

PEPITA.—Mamá, son las seis y nos espera el modisto.
LAURA.—Es verdad... lo olvidaba... la compañía es tan grata. ¡Qué tiranía de modas y sociedad!... Ahora a casa del modisto... nos hace una preciosidad de trajes... eso sí... Me gusta lo más chic... Vamos... vamos, niña... (p. 169)

Carmen de Burgos, à travers l'attitude de Laura envers sa fille, critique l'éducation que les mères traditionnelles donnent aux filles. Les lecteurs peuvent noter un contraste entre l'éducation, futile et ignorante de Pepita (fille de Laura), et celle plus libérale et plus formatrice d'Angelita (petite-fille du docteur qui est un homme éclairé) :

LAURA.—¿Tiene usted por ahí un álbum? ¿Algo que pueda distraer a una muchacha?... Para las niñas, ciertas cosas...
DOCTOR.—La señora de Lucena ha puesto una nota amena en el severo despacho de su marido... Abundan libros, música, flores... álbumes... y hasta un lindo estereoscopio.
LAURA.—Pero que sean cosas que pueda mirar una niña como Pepita... ¡tan inocente!...
FER.—Las mira mi esposa.
LAURA.—Natural... pero... ¡Vamos, su esposa es casada!...
DOCTOR.—¿Y Angelita... también?
LAURA.—¿Qué son? (Se levanta y mira.)
DOCTOR.—Son copias de los principales cuadros de los museos célebres.
LAURA.—¡Uy! ¡Qué desnudo!... Vamos, Doctor, ¿y deja usted que vea esto Angelita?
DOCTOR.—Los pintores clásicos usaban pocas gasas, amiga mía... Pero aun llevan ustedes menos a los saraos... y no se escandalizan las niñas.
LAURA.—¡Qué malo!... En fin, Doctor, en usted confío... Enséñele... los menos... clásicos...
DOCTOR.—No tenga cuidado, señora; la malicia solo existe en el cerebro del que mira, y Pepita, por fortuna, lo verá todo blanco. (p. 167-168)

Il est à noter que María aime les arts et la science (tout comme Lucrece Borgia), néanmoins son éducation de « *señorita* » ne lui a pas permis de gagner sa vie honnêtement :

DOCTOR.—La señora de Lucena ha puesto una nota amena en el severo despacho de su marido... Abundan libros, música, flores... álbumes... y hasta un lindo estereoscopio. (p. 167)

L'éducation de la mère de Fernando (qui ressemble à la Mère de famille qui dialogue avec la courtisane, dans le premier *Dialogue* que nous avons analysé, est également dénoncée par l'auteur. C'est Fernando qui est chargé d'informer les spectateurs (lecteurs) du caractère de sa mère, ainsi que de celui de sa sœur (qui ressemble, tout comme Pepita, à la jeune ursuline dialoguant avec Lucrece Borgia). L'auteur en profite pour critiquer à nouveau les mariages de raison :

FER.—Es cierto. Mi pobre madre era una buena señora, de carácter duro, seco. Sólo se ocupaba de casar a mi hermana... Mi cuñado Roberto es un buen marido, rico, esportman, frívolo... que da toillettes a su esposa y la deja en elegante libertad. Lo que conviene a una linda muñeca de boudoir, como Águeda... Pero doctor, mi madre murió sin querer verme, por... por haber manchado nuestra casa... nuestro nombre, uniéndome a María... ¡Mancha por traer a mi vida esa santa criatura, que la llena de luz y de felicidad! ¡La amo tanto! Su alma, hermana de la mía, me envuelve en dulce ternura, a cuyo calor mi alma florece... Mi trabajo tiene un objeto: ella... El triunfo una satisfacción: su aplauso. (p. 172)

Le docteur est chargé de tenir le lecteur en haleine en ne dévoilant qu'une partie du passé de María :

DOCTOR.—Pues eso es lo interesante, y no te debe preocupar ya más el pasado, ni estúpidas ridiculeces. Cuando conociste a María era una pobre niña que se ganaba penosamente la existencia. Te cautivó su gracia y su bondad, quisiste hacerla tu esposa, y ella te confesó francamente su situación... No era viuda, como la creían... Había en su vida una mancha... Acaso fue víctima de un engaño... La explotación infame de las mujeres que trabajan... La historia tan triste, tan vulgar y tan repetida... Tú has tenido grandeza para sobreponerte a las preocupaciones y ser feliz. Después de todo, nadie sospecha de su virtud. Yo mismo te aconsejé que obedecieras a tu corazón, cuando me lo consultaste. (p. 172-173)

Le docteur amène progressivement le sujet qui a donné le titre à la pièce (*El peso del recuerdo*) :

DOCTOR.— María es la más santa de las mujeres; una esposa ejemplar. ¿A qué martirizarte con el peso de los recuerdos? El pasado ha muerto. [...]
DOCTOR.—No; pero en todo caso, ¿qué te importa el juicio ajeno? (p. 173)

Fernando est préoccupé par le passé de sa femme. A ce stade de la pièce, il ne semble pas connaître le passé de María dans sa totalité. Il est persuadé que c'est la condition humble de sa femme qui a provoqué le rejet de la société :

FER.—¿Y cree usted que nadie sabe que en su pasado había una mancha?
DOCTOR.—No; pero en todo caso, ¿qué te importa el juicio ajeno?
FER.—Pero ¿cómo mi amor y mi nombre no han hecho borrar su humilde origen? (p. 178)

Carmen de Burgos, par le jeu de la double énonciation, donne son opinion sur la société: « *DOCTOR.—Es que la sociedad, hijo mío, sólo perdona a los que tienen bastante habilidad para engañarla.* » (p. 178). On peut penser que ces propos, dans la bouche du docteur, expriment l'amertume de l'auteure envers la société d'Almeria qui l'a tant fait souffrir quand elle s'est séparée de son mari.

María est également préoccupée par les mauvais souvenirs du passé impossibles à effacer de la mémoire collective :

MARÍA.—¡Oh! ¡Los recuerdos no mueren!
ANG.—¡Parece que lo dices con pena!
MARÍA.—Sí; tú no sabes... ¡Ojalá no lo sepas nunca! ¡qué fardo tan pesado son algunos recuerdos! (p. 174)

María souhaite soulager sa conscience. Elle aimerait savoir si l'amitié d'Angelita est une amitié inconditionnelle :

ANG.—¡Pobre María! ¡Has debido sufrir!
MARÍA.—¡Mucho!
ANG.—¡Tan buena!
MARÍA.—¿Crees que he sido buena siempre?
ANG.—¿Qué duda cabe? Te conozco bien, y por eso te quiero tanto.
MARÍA.—¿Acaso si no hubiera sido siempre buena no me amarías!
ANG.—¿Qué dices?
MARÍA.—Escucha... ¿No te ha llamado jamás la atención el modo cruel de rechazarme la familia de mi marido... el mundo?... ¿No has pensado que debe haber en mi vida una mancha... una culpa...
ANG.—No... Pero ¿por qué me dices eso?
MARÍA.—No sé... Acaso porque te quiero mucho y deseo que me conozcas bien... Que me ames como soy... con mis defectos...
ANG.—Te querría siempre lo mismo.

MARÍA.—¿Aun... siendo culpable?
ANG.—Eso no es posible.
MARÍA.—No; supón... supón que he sido culpable...
ANG.—¿Qué locura!
MARÍA.—No; supónlo. ¿Me quieres?
ANG.—¿Más que nunca, madrecita! (La abraza). (p. 174-175)

María est enchantée par la réponse innocente d'Angelita (qui porte bien son nom). :

MARÍA.—¿Qué nobles son las almas puras, las conciencias sin mancha! ¡Sólo ellas saben perdonar! (La besa.)
ANG.—¿Loca! Según tú, en el mundo sucede lo contrario que en el Evangelio. Los que tienen mancha arrojan la primera piedra. (p. 175)

La remarque d'Angelita sur l'Évangile met l'accent sur la contradiction de ceux qui se disent croyants. María représenterait « la femme adultère », mais elle n'aura pas de Sauveur qui la protège de la société.

María appréhende de voir sa belle-sœur. Fernando va recevoir sa sœur seul. Les autres acteurs quittent l'espace scénique. Le frère et la sœur sont heureux de se revoir : « FER.—¿Águeda! (Se abrazan estrechamente un rato. Ella llora, él está conmovidísimo.) Siéntate. ¿Vienes sola? (La conduce al sofá y se sienta con las manos juntas.) » (p. 177)

Águeda a été envoyée par son mari : « ÁGUEDA.—Y yo. Sólo hacía falta un pretexto... Bueno o malo... Yo dudaba si me recibirías mal al darte la enhorabuena... Roberto me decidió. » (p. 177), ce qui montre la soumission de l'épouse.

Tout au long de sa discussion avec son frère, Águeda ne va cesser de faire des allusions au passé de María. Fernando ne comprend pas tout de suite les intentions de nuire de sa sœur :

ÁGUEDA.—No; dudar, no; pero estarías ofendido... otras influencias.
FER.—No conoces a María. Su influencia es de paz y de amor siempre.
ÁGUEDA.—Así debe ser cuando tú la amas a pesar de todo...
FER.—No hablemos más del pasado... Nuestro enojo fue un sueño. Voy a llamarla. (p. 177)

Águeda a deux enfants, un fils et une fille. Elle ne cache pas son soulagement de savoir que son frère n'a pas d'enfant avec María. Ces répliques rappellent le discours de la courtisane avec la mère de famille de la première partie du livre :

ÁGUEDA.—*El niño cuatro años, la niña tres.*
FER.—*¡Qué ricos! Nosotros no hemos tenido hijos.*
ÁGUEDA.—*Más vale así.*
FER.—*No lo creas. Dan molestias, mas ¡se les debe querer tanto!*
ÁGUEDA.—*Sí... pero a veces...*
FER.—*Amaremos a los tuyos. El gesto de María más de madre que de mujer de sociedad. Se apasionará de ellos.*
ÁGUEDA.—*Yo les enseñaré a que te quieran y tú los protegerás.*
FER.—*Como hijos míos. Trámelos en seguida*
ÁGUEDA.—*Te los traeré mañana.*
FER.—*Te robaremos la niña.*
ÁGUEDA.—*No; el niño mejor, los chicos no pierden nada y las niñas... (p. 178)*

C'est par le biais de ce dialogue que le lecteur va peu à peu découvrir le passé de María:

ÁGUEDA.—*Comprendo que a veces la pasión ciega... Después de todo es tu mujer... pero... hay cosas...*
FER.—*Águeda, no hablemos de esto. Si María era de familia humilde, mi nombre la ennobleció; Es una santa.*
ÁGUEDA.—*Sí, si sólo fuera eso... mira..., yo... ya ves... te quiero y transijo con todo... pero aquí entre nosotros... en público no es posible...*
FER.—*¡Cómo!*
ÁGUEDA.—*Hay cosas... la sociedad... ya sabes... su pasado... (p. 179)*

Fernando l'ignorait :

FER.—*¿Qué hay en su pasado? ¿Qué sabes?*
ÁGUEDA.—*¡No; no te quiero ofender! ¡Has necesitado amarla mucho, Fernando!... La pobre, sola... el desamparo... pero ya ves, se le han conocido tantos...*
FER.—*¡Qué dices! (Se levanta violento y la agarra del brazo.) ¡Habla, habla, infame!*
ÁGUEDA.—*¡Dios mío!... Yo... tú... ¿Tú no sabías?*
FER.—*¿Qué?*
ÁGUEDA.—*No quiero hablar de esto.*
FER.—*No; ya no puedes callar. Habla; te lo exijo.*
ÁGUEDA.—*Pero ¿tú creías en su pureza? ¿En que vivía sólo del trabajo? ¡Pobre Fernando!... ¡Pero ya eso no tiene importancia! Ella es hoy virtuosa, la amas...*
FER.—*Dime, dime... me has dejado entrever un abismo. ¿Qué sabes de...?*
ÁGUEDA.—*Es una tontería hablar de esto.*
FER.—*¡Lo necesito; habla... habla!... (p. 179-180)*

A travers l'histoire de María, Carmen de Burgos dénonce la condition des femmes obligées de se prostituer pour subvenir à leurs besoins :

ÁGUEDA.—*El dueño del almacén... en que empezó a trabajar...*
FER.—*Ahora comprendo; un infame que explotó la inocencia... ¡Y ha muerto!*
¡Maldición!
ÁGUEDA.—*Después otro... luego... en fin, muchos... la pendiente... Ya no tiene remedio... pero comprende que en público no es posible... Fernando... ¿no me respondes?... ¿Lloras? ¡Hermano!* (p. 180)

Fernando passe de l'abattement à la fureur :

FER.—*¡Hermana... me has desgarrado el alma con tus palabras!... ¡Me has matado!*
ÁGUEDA (llorando). — *¡Fernando mío! (Quiere abrazarlo.)*
FER.—*¡Vete, vete!... Ahora veo claro ya... Es imposible que volvamos a tratarnos... imposible. Ha sido un sueño venturoso el mío... ¡necio... ciego!*
ÁGUEDA.—*Fernando, por caridad, cálmate... yo pensaba...*
FER.—*Calla y vete... Están rotos todos los lazos, todos... Me has lanzado una palabra más dolorosa que un balazo. Te perdono... pero vete.*
ÁGUEDA.—*¡Hermano!...*
FER.—*¡No soy tu hermano! ¡Vete, o no respondo de mí! (Amenazador.)* (p. 180)

Fernando accuse sa sœur et ses semblables d'être les responsables du malheur des femmes comme María du fait de leurs préjugés : « FER.—*¡Desgracia ella! Infeliz. La desgracia la traéis vosotras, las santas, las impecables... las esclavas de ridículas preocupaciones sociales...* » (p. 181)

Désormais plus rien ne sera comme avant pour Fernando. Águeda a semé le doute dans son esprit :

FER.— *¡Dios mío! ¡Mi hermana! ¿Qué dijo?... ¡Tantos!... ¡Misericordia.* (p. 181)
FER.—*Todo eso será cierto... pero yo sólo sé que no volveré a ser feliz nunca, nunca... Mi hermana me ha herido en el alma con una frase terrible, brutal... ¡Son tantos! ¡Refiriéndose a María!... ¿Comprende usted? ¡Tantos!... ¡Miserables!... Esa frase resuena sin cesar en mis oídos. ¡Madre! ¡Madre mía! ¡Cómo has tenido en tus entrañas un ser capaz de pronunciarla?* (p. 183)
FER.—*Yo no podré ya acercarme a María... no podré acariciarla... sin verla envuelta en una ola de infamia... sin oír la voz maldita... ¡Son tantos!...* (p. 183)

Fernando avoue son désarroi au docteur :

*FER. —¿Pero usted sabe todo el alcance del pasado de María?
DOCTOR.—Sé lo que tú me has dicho, pero conozco tanto su corazón de ángel,
que siempre veré en ella una segunda madre de mi adorada nietecita.
FER.—¡Oh! ¡Qué bien me hace el oírlo! (p. 182)*

Le docteur qui est, rappelons-le, la voix de Carmen de Burgos, défend des valeurs plus nobles (la droiture, la tolérance, le travail) que ceux qui médissent sur María :

DOCTOR. —Esto es consecuencia de mi pasado. Mi padre fue un obrero que sostenía que cada cual era hijo de sus actos, y jamás se preocupó de lo que las gentes dijeran... Para él las debilidades sexuales no constituían deshonor. En cambio heredé otros atavismos.- No sería capaz de abusar de la confianza de nadie... de sufrir una humillación... de vivir sin trabajar. Es cuestión de herencia. (p. 182-183)

Mais c'est le sentiment d'humiliation qui domine Fernando :

*DOCTOR.—Pero antes de casarte sabías...
FER.—Jamás imaginé esto. Creía en un amor muerto. Tener celos de un hombre... matarlo o morir... ¿Cómo pensar en la abyección de aquella mujer tan casta, ver en ella la mujer de una hora... en la madrecita?
DOCTOR.—¡Fernando!...
FER.—¡Sentir celos de todo... de todos!... ¡Es horrible, horrible! ¡Me han matado! Cada persona con quien cruce en la calle, cada uno que me mire en el casino... el criado del hotel... ¡todos!... ¿Cuál será? ¡Son tantos!
FER.—No puedo vivir así. La veré siempre rodeada de desconocidos... que se mezclan en sus ensueños... que se confunden en sus besos... Yo debo morir o irme lejos, lejos...
DOCTOR.—No seas niño, ten voluntad de ser feliz. ¡Es todo tan subjetivo!
FER.—¡Imposible!... ¡Imposible! Los veré a su lado... en nuestro lecho... Viven... no es uno... ¡Son todos! (p. 183-184)*

María a trouvé un défenseur en la personne du docteur qui veut raisonner Fernando :

*DOCTOR.—Piensa que es una santa. Su espirita no está mancillado, sean cuales quiera sus desgracias. (p. 184)
DOCTOR.—Ten calma, Fernando; piensa que María no debe saber nada de esto... Cree en la grandeza de tu perdón... No la desengañes. (p. 184)*

Mais Fernando est incapable de pardonner à María : « *FER.—¡No puedo!* » (p. 184).

Par cette réplique, Carmen de Burgos suggère que Fernando est éloigné des préceptes chrétiens car Jésus avait pardonné à « la femme adultère. Si Jésus a pu le faire, comment se fait-il qu'un simple mortel ne le puisse pas ?

Le docteur se range du côté des femmes marginalisées par la société (prostituées, courtisanes). Il dénonce l'hypocrisie de cette société qui ne pardonne pas à ces femmes d'emprunter un chemin autre que celui que le hasard de la vie leur avait tracé. María est condamnée pour avoir transgressé son destin en épousant Fernando :

DOCTOR. — ¡Pobre mujer! ¡Su delito ha sido arrepentirse!

FER. — ¡Cómo!

DOCTOR. — Sí; nadie debe arrepentirse jamás de nada. Hay que seguir el camino que la suerte nos ha trazado hasta el final. El peligro está en retroceder.

FER. — ¿Qué dice usted?

DOCTOR. — Piensa en el absurdo que cometes... Humillas a María por querer ser honrada en vuestro mundo... Por serlo...

FER. — Pero... (p. 184-185)

Le docteur dénonce la double-morale et la vanité des hommes, fiers d'être les amants d'une courtisane notoire, mais qui ne les épousent pas. Il retourne l'accusation contre eux et dénonce également la jalousie, seule motivation, des « épouses vertueuses » :

DOCTOR. — Si en vez de cambiarse en esposa amante fuera una gran cocota...

FER. — ¡Calle usted!

DOCTOR. — No tendría que humillar la frente... Tú, tú mismo estarías orgulloso de ser su amante; y tu hermana, dona Laura, todas esas, la verían pasar con envidia. (p. 185)

Dans la scène IX, le docteur et sa petite-fille vont quitter la scène, laissant seuls María et Fernando. Cette scène est très courte, une demi-page. Par contre la scène X où María explique à Fernando son passé est la scène la plus longue de la pièce de théâtre : cinq pages et demie.

Par l'attitude de Fernando, María comprend très vite qu'il s'est passé quelque chose de grave pendant la visite d'Águeda : « *MARÍA. — Sí. Tu voz es la del juez que acusa; en tus ojos brilla la desconfianza; el rayo no se ha hecho esperar. Pregunta.* » (p. 186).

María appréhende l'évocation de son passé :

FER. — No sé... María. No quiero ofenderte... y no te puedo engañar.

MARÍA. — ¿Qué deseas?

FER. — Me dijiste que en tu pasado...

MARÍA. — ¡Misericordia! (Hace un movimiento de retirarse.)

FER. — ¿Te espantas?

MARÍA. — ¡Oh! (p. 186)

Tout comme il l'avait exigé d'Águeda, Fernando exige des explications de la part de María :

FER.—Habla, María; lo exijo...

MARÍA.—Obedezco... Escucha.

FER.—¡Calla!... Sí, te escucho. (p. 187)

En mettant ces exigences dans la bouche de Fernando, Carmen de Burgos souligne la domination masculine de la société. Elle invite le lecteur à passer du cas particulier de ses personnages à la réalité de la société. L'histoire de María est l'histoire classique d'une jeune fille de la classe moyenne sans protection masculine. Elle le dit elle-même : « *MARÍA.—Mi vida es vulgar... inútil, como casi todas las señoritas de la clase media..* » (p. 187)

Par le biais du personnage de María, Carmen de Burgos dénonce l'attitude contradictoire de la société patriarcale envers les femmes de la classe moyenne espagnole. Cette société refuse de leur donner une formation professionnelle, elle les laisse sans protection sociale, tout en leur demandant de maintenir les apparences bourgeoises. Comme nous l'avons vu précédemment dans notre étude, si à cette époque le travail des femmes de la classe ouvrière ou paysanne est relativement admis, celui des femmes des autres classes ne l'est pas. Les femmes de l'aristocratie n'ont pas, *à priori*, de problèmes financiers et peuvent si elles le désirent ne pas travailler. Par contre, les femmes de la petite bourgeoisie, lorsqu'elles n'ont plus la protection d'un homme (père, mari ou frère), se trouvent dans une situation économique dramatique ; ce fut le cas de María : jeune fille de la classe moyenne, elle a été élevée comme une « *señorita* ». Elle a reçu une éducation qui lui permet de briller dans un salon à la chasse au mari, mais qui ne lui permet pas d'affronter le monde du travail, car une « *señorita* » ne doit théoriquement pas travailler.

Carmen de Burgos dépeignait déjà parfaitement le genre d'éducation inutile que les jeunes filles reçoivent, à travers le personnage de la « *ursulina* » dialoguant avec Lucrèce Borgia. Ces jeunes filles de la classe moyenne n'ont pas de formation professionnelle et, si elles se retrouvent dans l'obligation de travailler, doivent se cacher pour sauver les apparences. Les possibilités sont donc réduites : donner des cours de langues, de musique, de broderie ou être dame de compagnie ou chaperon. Parfois

certaines arrivent à trouver un travail d'employée ou d'institutrice, sans pour autant avoir reçu de formation propre à ces métiers. Ces jeunes filles deviennent ainsi des proies faciles à tromper, ce qui explique qu'un certain nombre rejoint les rangs des prostituées ; ce qui a été le cas de María¹⁵⁴³, comme elle le raconte à Fernando :

MARÍA.— [...] al morir mi padre el hambre entró en mi casa. No; no quiero disculparme contándote cuadros de miseria y dolores... ingratitud de amigos... días sin pan...

FER.— ¡Desdichada!

MARÍA.— Mi madre enferma... no me admitían en ningún taller... no sabía hacer nada. ¡Ah! Si las mujeres que no han luchado jamás vieran el trabajo que cuesta ser honrada cuando el hambre nos atormenta... cuando se ve agonizar a una madre.. y no hay más moneda que la belleza...

FER.— ¡Oh!

MARÍA.— ¡Tuve que sacrificar mi pudor!

FER.— ¡Calla!..- ¡Era verdad. (p. 187-188)

María ajoute qu'il lui était impossible de faire autrement :

MARÍA.— [...] Ser virtuosa era condenar a mi madre a muerte. ¡La virtud es bella! ¡Pero es tan hermosa la vida a los dieciséis años!

FER.— ¡Qué horror!

MARÍA.— Mi espíritu no se mancilló. ¿Acaso había más virtud en un sacrificio repugnante que en seguir la natural inclinación a la pureza? (p. 188)

Ce discours sur la vertu fait écho à celui que tient la courtisane à la mère de famille dans les dialogues que nous avons étudiés précédemment. Fernando, s'il a de la compassion pour María, est surtout préoccupé par son honneur. C'est lui qui se sent offensé. Il a épousé María en pensant que l'homme qui l'avait déshonoré était mort et qu'il n'y avait, par conséquent, plus de témoins pouvant se moquer de lui. Fernando et Maria se sont donc mariés sur un quiproquo. Maintenant Fernando a honte d'avoir épousé María car il craint de côtoyer un des hommes qui ont connu María avant lui, notamment dans son entourage (son beau-frère et son ami le docteur, car celui-ci, ayant défendu Maria, lui semble maintenant suspect). La remarque de Fernando montre que la double-morale ne pose pas de problème aux hommes :

¹⁵⁴³ En 1915 dans *El abogado*, Carmen de Burgos par le biais du personnage de Manolita explique clairement le problème des jeunes filles de la classe moyenne. BURGOS, Carmen de, *El abogado*, 1915, *Los contemporáneos*, n° 340, Chapitre III p. 7.

*FER.—No, no... Oye... Perdona... es preciso... para no hablar jamás de esto.
 ¿No hemos hallado nunca á ningún... a ningún... conocido?...*
MARÍA.—No.
FER.—Recuerda bien... oye... ¿Roberto?
MARÍA.—No.
FER.—Ni... ni otro...
MARÍA.—¡Dios mío!...
FER.—Di...
MARÍA.—¡Fernando!...
FER.—Di...'
MARÍA.—No...
FER.—¿El Doctor?
MARÍA.—No... ¡Estás loco!
FER.—¡Maldición! ¡Sí, loco... loco! ¡De dolor... de vergüenza!... (p. 189)

La construction des dialogues laisse penser que Fernando semble amoureux de sa femme : « *Así...Te quiero... Te adoro... esposa mía..., mía solo... Calla... No hables... ¡Mía!* » (p. 191), mais l'auteure a l'habileté de suggérer qu'en fait il en a surtout besoin :

MARÍA.—¡Mátame, Fernando! Han destrozado nuestra felicidad. (Llora desconsolada.)
FER.—¡Oh! ¿Matarte? ¿Morir tú?... ¡No!... ¡Te necesito! ¡Cálmate! ¡Te vas a poner mala! En realidad eres inocente de todo. (p. 189)

Désormais, sous la plume de Carmen de Burgos, Fernando n'est plus qu'un jaloux incapable de faire abstraction du passé de María :

FER.—Déjame que te bese las uñas de ópalo...
MARÍA.—¡Qué feliz soy!
FER.—¿No lo has... sido... con... otras... caricias?...
MARÍA.—¡Oh! ¡Fernando! (Se aparta de él bruscamente.)
FER.—No; no te vayas... ven... ¡Te quiero tanto! Por eso tengo celos... otros brazos...
MARÍA.—¡Oh! esas caricias me hacen daño... No sé...
FER.—¿Comparas... (Ella hace un gesto de horror.) (p. 190-191)

Ce que propose alors Fernando est une solution confortable pour lui : « *FER.— ¡Perdóname! Yo quería morir... dejarte... ahora siento ansias de vida... para ti... para que no llores... nos iremos lejos... juntos... solos...* » (p. 190)

Une grande habileté de l'auteure réside dans les termes qu'elle fait employer par ses deux protagonistes : jusqu'à la révélation, Fernando et María utilisaient entre eux un vocabulaire relevant de l'amour mère/enfant, Fernando voulant voir en María la mère,

la pureté (María porte le prénom de la Vierge) il l'appellait « *madrecita* » et María s'adressait à lui comme à un enfant :

FER [...] *¿Acaso no veo en ti la madrecita?*

MARÍA.—*Sí... eso... tu amor de niño bueno que sana mi alma.*

MARÍA.—*Me gusta acariciar tu cabellera... entre tus rizos mi mano es más pequeña... más blanca... ¡Mi leoncillo!*

FER.—*Dame un beso en los labios... (Bajo.) ¡Tantos! (Alto.) No... no... espera... así... así... en la frente... un beso puro... como no lo has recibido nunca... Así...*

MARÍA.—*Niño... (Se enlazan y entran en la alcoba. (p. 190-191))*

Cet amour entre eux fait écho à l'amour maternel de Lucrece Borgia envers son troisième mari : « [...] *Le amé en madre. Es de la única manera que puede sentirse el verdadero amor.* » (p. 119-120) Néanmoins lorsque Fernando connaît l'histoire de María, il ne peut plus l'appeler « *madrecita* » car il la juge désormais souillée :

FER. (aparece poniéndose el abrigo, vestido con desorden; mira con terror en torno suyo).—*Están ahí... al lado de la cama... él... ellos... ¡Tantos!... Imposible luchar... todos... todos... María... No es, ya la madrecita...*

[...] *No... no quiero verla... Sin mi amor casto... (p. 192)*

Fernando tentera de pardonner à María: « *FER*.—*Aceptemos lo irremediable... Resignarse... Vamos a descansar...* » (p. 191), mais il ne pourra pas.

Avant d'aller se coucher, María, comme toute bonne épouse traditionnelle, veut prendre soin de son mari, comme s'il ne s'était rien passé :

MARÍA.—*Deja que mire...*

FER.—*¿Qué?*

MARÍA.—*Como siempre... El vaso de tu agua.*

FER.—*Deja eso... lo hará la criada... (p. 191)*

L'eau symbolise le désir sexuel que Fernando exprime concrètement. Pour lui, il n'est plus question d'amour chaste et maternel. Il traite déjà María différemment. Peut-être voit-il María comme une courtisane ? Par contre María continue à traiter Fernando de « *niño* ». Le couple n'est plus en phase. Fernando est dans l'amour charnel (comme don Juan) et María est toujours dans l'amour maternel :

FER.—*Deja eso... lo hará la criada... Yo necesito que me ames mucho... mucho, con pasión... Me ha dado sed de besos...*

MARÍA.—*Niño... (Se enlazan y entran en la alcoba.). (p. 191)*

La dernière scène commence sans acteurs visibles. Ceux-ci se trouvent dans l'espace contigu d'où nous parviennent leurs voix :

Queda sola la escena; se oye murmullo de voces.
Voz DE MARÍA.—¿Apago la luz?
Voz DE FERNANDO.—Sí... Duerme.
(Se apaga la luz y queda la escena en silencio y obscura un buen rato.). (p. 192)

Puis Fernando apparaît seul sur scène avec ses doutes. Le spectateur ne verra plus María sur scène, seule sa voix lui parviendra. Malgré ses bonnes résolutions d'accepter l'irréversible, Fernando ne peut oublier le passé de María. Il est hanté et obsédé par les anciens amants de María qu'il voit partout autour d'elle :

FER. (aparece poniéndose el abrigo, vestido con desorden; mira con terror en torno suyo).—Están ahí... al lado de la cama... él... ellos... ¡Tantos!... Imposible luchar... todos... todos... María... No es, ya la madrecita... Debo irme... (p. 192)

Fernando quitte María. Il lui laisse la maison. Cette décision offre au lecteur plusieurs interprétations : elle permet de penser que le personnage ne souhaite pas la laisser dans le besoin. Une autre possibilité construit un Fernando plus retors : cette solution lui permettra de revenir à son aise comme il le ferait avec une courtisane.

FER— Le dejo una casa muy grande... nada le faltará... (Adelanta a la puerta; se para.) ¿No verla más? María... Se queda con todos... desde lejos la amaré como ellos... No... no quiero verla... Sin mi amor casto... La mujer de una hora... ¡Me da fiebre de besos!...
Voz DE MARÍA.—¡Fernando! (p. 192)

Fernando quitte la scène sur une indécision laissant les lecteurs imaginer la fin de la pièce. Va-t-il revenir ou non ? L'amour sera-t-il plus fort que les préjugés et l'ambition sociale de Fernando ?

FER.—¡Ella!... (Se adelanta; la voz calla en un suspiro.) No... sueña... ¡ellos están ahí!... Debo irme... Estoy resuelto... (Solloza.) ¿No verla más?... ¡Quién sabe! Acaso vuelva mañana... Acaso no vuelva nunca... (Sale con paso vacilante.). (p. 192)

La pièce se termine sur María qui reste dans l'espace privé tandis que Fernando rejoint l'espace public (la rue). C'était ce que María souhaitait au début de la pièce. Chaque sexe se trouve à la place que la société lui a assignée.

Les pièces de théâtre ressemblent à des cas pratiques développés à partir des dialogues de la première partie du livre. Carmen de Burgos y dénonce là-aussi :

- Les mariages de raison,
- L'impossibilité de divorcer,
- Les mariages de jeunes filles avec des hommes plus âgés,
- Le manque d'éducation des filles,
- La mauvaise éducation des filles par leurs mères et par les institutions,
- Le manque de solidarité féminine,
- La contradiction de la société patriarcale,
- L'ignorance des femmes qui perpétuent la domination masculine,
- Les préjugés de classe et de genre,
- L'injustice envers les femmes des classes moyennes,
- Le manque de charité chrétienne,
- La cupidité et le manque d'honneur de la « bonne société »,
- La croyance qui attribue aux féministes le rejet de la maternité.

Il est à noter que *El peso del recuerdo* évoque *Entre naranjos* de Blasco Ibañez, auteur que Carmen de Burgos appréciait tout particulièrement¹⁵⁴⁴. Carmen de Burgos, comme nous l'avons vu, éprouvait beaucoup d'admiration pour le personnage féminin de Leonor de *Entre naranjos*. Notons les ressemblances : Leonor a un père libéral médecin qui a éduqué sa fille dans l'amour de la musique. (Le docteur de *El peso del recuerdo* éduque sa petite-fille dans l'amour de l'art). María, tout comme Leonor, a été abusée. Les deux femmes ont été des courtisanes et ont cessé de l'être pour l'amour d'un homme. Toutes deux également sont abandonnées par l'homme qu'elles aimaient. Fernando ressemble à Rafael de *Entre naranjos*. Il est, lui aussi amoureux, mais tout comme Rafael, il va quitter (ou risque en ce qui concerne Fernando) celle qu'il aime pour retrouver son milieu et ses ambitions. (Rafael quitte Leonor par ambition politique, et Fernando risque de quitter María par ambition sociale puisqu'il a été nommé Président du *Centro de Cultura National*).

Dans la première partie de son livre, Carmen de Burgos a choisi pour énoncer « ses vérités » qui sont, selon elle, proches de celles de Socrate, Platon, Leopardi et Parini, des dialogues irréalistes entre un mort et un vivant et le genre théâtral dans la deuxième partie du livre. La première partie est plus philosophique que la deuxième, par conséquent plus hermétique pour un public féminin peu instruit. On peut donc penser que, pour faciliter la compréhension de « ses vérités » et les mettre, comme elle le souhaite à la portée de tous, elle choisit de les mettre en scène dans la deuxième partie. Il s'agit de cas concrets illustrant les dialogues de la première partie.

Les Espagnols de ce début de XX^{ème} siècle sont familiarisés avec le théâtre. Si le théâtre est un divertissement, il est également un moyen éducatif relativement accessible. En immergeant les lecteurs/spectateurs dans les situations représentées, le théâtre permet

¹⁵⁴⁴ *La voz de los muertos* a été édité chez Sempere y Compañía, maison d'édition fondée en 1900 par Francisco Sempere, grand ami de Blasco Ibañez qui était également co-proprétaire de la maison d'édition.

une meilleure identification. Nombreuses seront les femmes qui se reconnaîtront dans les personnages. Néanmoins ces pièces de Carmen de Burgos ne seront pas représentées. Il s'agit donc d'un théâtre lu. La lecture nous semble pouvoir être dynamique et facile car il y a très peu de didascalies et le langage est simple et courant.

Les sujets débattus, aussi bien dans les dialogues que dans les pièces de théâtre, tournent autour des préoccupations majeures de Carmen de Burgos (mariage, divorce, paternité, prostitution, double-morale, éducation des femmes, égalité entre les sexes...).

L'auteur dénonce à nouveau les injustices faites aux femmes par une société patriarcale hypocrite qui les condamne à la misère ou à la prostitution en leur refusant le droit à une éducation convenable. Elle dénonce également la complicité de l'Eglise et la complicité de la grande majorité des femmes elles-mêmes qui, par leur manque de solidarité et leur passivité, facilitent cette domination masculine.

Par le biais des deux personnages qu'elle fait s'affronter dans les *Dialogues* ou par celui du médecin dans *El peso del recuerdo*, elle montre clairement qu'elle est proche du mouvement féministe. Elle présente les féministes comme des femmes fréquentables qui ne remettent pas en cause leur rôle de mère et d'épouse (ce que les antiféministes leur reprochent essentiellement). Elle tente de les réhabiliter en montrant que leurs revendications sont légitimes, et de faire peur à ses lectrices en leur rappelant qu'aucune femme n'est à l'abri de la misère. En suivant son raisonnement, il apparaît logique qu'il faut que les femmes prennent leur destin en mains et obtiennent le droit de vote pour participer à l'élaboration de lois plus justes.

La voz de los muertos participe donc bien au combat de Carmen de Burgos pour l'égalité homme-femme tout en mettant en évidence de grandes qualités d'écriture. Les dialogues (dans les deux parties du livre) sont vifs, bien menés. On perçoit, en plus de la volonté de démontrer et de convaincre, de l'humour ainsi qu'une réelle capacité à créer des personnages fictifs ou à redonner vie à des personnes ayant existé. Les uns et les autres ont en général de l'épaisseur, un langage qui les caractérise, une densité dramatique. Ce sont ces qualités que nous allons retrouver dans les textes de fiction de Carmen de Burgos qui sont l'objet de notre troisième partie.

TROISIEME PARTIE : CARMEN
DE BURGOS ET LA
LITTERATURE DE FICTIONS

Carmen de Burgos a mené toute sa vie, comme nous l'avons vu, un combat contre les injustices faites aux femmes. Dans ce but, elle utilise tous les moyens qui sont à sa portée. Son objectif est de faire prendre conscience à ces concitoyennes de leur état de dépendance et d'asservissement vis-à-vis des hommes et de les inciter à intégrer les différents mouvements de revendications féminines pour faire changer les lois.

Ses articles de presse, ses essais, ses traductions, ses manuels d'économie domestique, ses livres de voyages, ses conférences, son salon littéraire¹⁵⁴⁵, ses différentes campagnes dans la presse, sa manifestation de rue et, très certainement aussi, ses cours à l'Ecole Normale¹⁵⁴⁶ sont les armes qui sont à sa portée et dont elle se sert.

Mais il se trouve que toutes les femmes n'ont pas le droit (ou la possibilité car beaucoup vivent trop éloignées des grandes villes) de se rendre à ses conférences ou de lire des essais, la stratégie de Carmen de Burgos est donc de profiter de toutes les occasions pour insuffler des idées féministes à ses lectrices, même lorsqu'elle écrit des livres ou des articles apparemment frivoles ou destinés à des conseils sur la vie domestique, comme on le voit dans l'exemple suivant :

Hay un punto en el cual el feminismo nocivo, que tiende a separar a la mujer de sus naturales ocupaciones, ha hecho mucho daño. Me refiero a los delirios igualitarios que preconizan las carreras masculinas como ocupación de la mujer. No hay que exagerar jamás las doctrinas que bien entendidas pueden ser vivificantes. Querer a la mujer instruida lo mismo que al hombre; a la mujer consciente de sus derechos y deberes, lo mismo que él debe estarlo; a la mujer igual a su compañero ante los códigos, son aspiraciones justas y legítimas. Asimismo es también de justicia que la sociedad nos abra las puertas de todas las carreras, artes y profesiones, y que libremente puedan acudir a ellas las que lo necesiten o estén dotadas de aptitud excepcional. Hasta aquí llega mi credo feminista¹⁵⁴⁷.

¹⁵⁴⁵ Le cercle étant très fermé, il n'était pas à la portée de toutes les femmes.

¹⁵⁴⁶ Dans son autobiographie Carmen de Burgos écrit : « ¿Otra de mis vidas? La de profesora... [...] Yo pienso en las almas de mujer que con una frase puedo libertar del obscurantismo » - BURGOS, Carmen de, *Al balcón, Op., Cit.*, p. X.

¹⁵⁴⁷ BURGOS, Carmen de, *Las artes de la mujer*, Valencia, Ed. Sempere s.a., 1911. Introducción.

Elle va donc chercher les lectrices là où elles se trouvent, souvent loin des regards masculins, et bien souvent à leur insu.

Mais c'est avant tout par l'écriture, journalistique et fictionnelle qu'elle s'adresse aux femmes. Le journalisme, qu'elle avait pratiqué au début essentiellement pour des raisons économiques, mais qui lui sert d'espace de parole et de propagande, l'accapare énormément. Déjà le 14 octobre 1908, elle se plaignait de manquer de temps pour l'écriture à Juan Ramón Jiménez : « *Ahora estoy haciendo una novela. Ni aun para escribir despacio la prosa tengo tiempo*¹⁵⁴⁸ ». De plus, selon ce qu'elle affirme, le journalisme ne lui apporte pas que des bénéfices : « *A mí me ha perjudicado [...] la mayor parte de la labor periodística a que la lucha por la vida me obligó*¹⁵⁴⁹ [...] », par conséquent elle le quitte, du moins partiellement, dès qu'elle en a l'occasion, car son souhait est : « *Dejar el periodismo [...] retirarme a Portugal [...] a escribir exclusivamente*¹⁵⁵⁰ ... »

Sa vocation première est la littérature. José Francés dira d'elle : « [...] *era novelista, esencialmente novelista*¹⁵⁵¹ », car même avant d'être une journaliste, elle avait commencé à écrire. Elle l'avoue lors d'une interview : « *-¿Hace mucho que empezó usted a escribir? Señora -Mucho... mucho... Le diré a usted; los mismos años que tiene mi hija*¹⁵⁵² » (qui est née en 1895). Cependant nous avons localisé les traces de son écriture fictionnelle en 1888 dans *La Luz del Porvenir*¹⁵⁵³. Il s'agit d'un conte bref intitulé « *María* » où elle exprime son anticléricalisme par le biais d'une anecdote qui semble très anodine, mais qui lui permet de dénoncer certaines pratiques des prêtres et de l'Eglise¹⁵⁵⁴. Elle a compris très jeune, car elle a alors 21 ans, le parti qu'elle peut tirer de l'image « inoffensive » des contes et de la littérature fictionnelle en général.

¹⁵⁴⁸ NÚÑEZ REY, *Op., Cit.*, p. 250.

¹⁵⁴⁹ *La Esfera*, le 24/10/1922 - Interview de E. Gonzalez Fiol.

¹⁵⁵⁰ *Ibid.*

¹⁵⁵¹ *La Libertad*, le 23/10/1932.

¹⁵⁵² *Nuevo Mundo*, le 11/08/1916 – Interview de Adela Carbone.

¹⁵⁵³ *La luz del Porvenir*, le 03/05/1888 – “*María*”.

¹⁵⁵⁴ [...] *una joven inexperta y sencilla que vivía frente a un convento de frailes capuchinos, bella y encantadora por su propia inocencia, poníase a ataviarse modestamente tras de una reja que daba vista al monasterio. Como por casualidad aparecía el padre Vicente de negros ojos, esbelta figura y simpática mirada, que aprovechando las horas en que la pobre María ejecutaba su limpieza para dedicarse a las faenas de su modesto hogar [...] Sonrojóse María una de aquellas mañanas por lo significativo de una sonrisa que cual dardo venenoso hirió de muerte a la cándida niña. Más tarde y a medida que pasaba el*

On peut toutefois considérer que son premier «vrai livre » date de 1900. Il s'agit de *Ensayos literarios* dont nous avons étudié dans notre deuxième partie l'essai intitulé «La educación de la mujer». *Ensayos literarios* sera suivi d'un recueil de poèmes *Notas del alma*¹⁵⁵⁵ en 1901. Puis elle se lancera dans sa première *novela corta* en 1907 : *El tesoro del castillo*¹⁵⁵⁶.

Carmen de Burgos confie à la journaliste Adela Carbone son amour de l'écriture : «*Escribir sin ser profesionales de la escritura es un deleite supremo que consuela todos los dolores. [...] ¡Si yo pudiera escribir sin profesionalismos*¹⁵⁵⁷! », mais elle ne se lancera pas tout de suite dans l'écriture d'un roman, car elle considère le roman comme un genre supérieur : « *Miro la novela con miedo. Es la diosa de la literatura*¹⁵⁵⁸. » Elle peaufinera son écriture durant deux années avec quelques *novelas cortas*. Puis, ayant pris confiance en elle¹⁵⁵⁹, en août 1908 elle avoue à Galdós « *Me voy a atrever a publicar mi primera novela grande (en tamaño). Tengo miedo. La novela es la diosa de la literatura*¹⁵⁶⁰. » C'est ainsi qu'elle donnera naissance à son premier roman *Los Inadaptados*, qu'elle publie en 1909. A cette époque, Carmen de Burgos est déjà célèbre

tiempo procuróse el padre Vicente la ocasión propicia de enviar con uno de los porteros del citado convento, un bonito ramo de violetas y otras olorosas flores, y entre ellas unas poesías dedicadas a María [...] María se dijo: —el padre Vicente es joven, y si como me dice sale del claustro y renuncia su carrera será libre y entonces podrá casarse. [...] pero siguiendo el tiempo notó que aquel santo padre de escuela maestra, solo tendía a la seducción y deshonor de unos honrados labradores tenidos por buenos en aquella comarca, y entonces tiñéronse sus mejillas de un vivo carmín que no pudo ocultar a sus padres [...] Pues bien; hace un año que el padre Vicente [...] Desde entonces procuré no asomarme a la reja ni pisar los umbrales del monasterio para no tener la consecuencia de encontrarme con un ser tan inmundo y que mi alma rechazaba. Esta es padre mío, la verdad de los acontecimientos y lo que me tiene entregada a la tristeza [...] - Yo te prometo que en breve marcharemos a la aldea inmediata. [...]

La réponse du père de María est sans appel :

Por eso me habréis oído en diversas ocasiones sentar como principio que ellos son en España la semilla más dañosa, y sin embargo tu buena madre y tú me hacíais la oposición. Más ya estarás convencida que si todos opinaran como yo, no habría de quedar ni uno, porque ellos según contaba un gran filósofo, fueron origen de grandes perturbaciones en Europa haciendo durante la Inquisición lo mismo de jueces que de verdugos.

Ce qui ouvre les yeux de la jeune fille :

—Me horroriza lo que acabáis de contarme, y jamás hubiera podido abrigar la creencia de tal perturbación por los encargados de sembrar el evangelio de Jesús; mas desde hoy rechazo con toda la fuerza de mi alma a esos seres depravados que solo tienden a convertir el bien en un lodazal inmundo, en vez de propagar la sana doctrina de la verdad.

¹⁵⁵⁵ A notre connaissance, unique recueil de poèmes de Carmen de Burgos.

¹⁵⁵⁶ BURGOS, Carmen de, *El tesoro del castillo*, Madrid, *El Cuento Semanal*, Año 1, n° 25, 21/06/1907.

¹⁵⁵⁷ *Nuevo Mundo*, le 11/08/1916 – Interview de Adela Carbone.

¹⁵⁵⁸ *Al balcón*, *Op. Cit.*, p. 12.

¹⁵⁵⁹ Dans *Los Inadaptados*, elle avoue dans sa dédicace avoir eu du temps pour se consacrer à l'écriture : « *A D. Fautino Rodríguez Sampedro, al que ni admiro ni estimo, en agradecimiento de haberme proporcionado ocasión de escribir este libro, destinándome a Toledo durante su desdichada etapa en el Ministerio de Instrucción Pública* ».

¹⁵⁶⁰ NÚÑEZ REY, *Op.*, *Cit.*, p. 218.

en tant que journaliste et a quelques expériences en tant que romancière. Le livre recevra majoritairement un bon accueil :

*Carmen de Burgos es una reputación en la república de las letras españolas; es una firma de crédito en el mercado literario nacional [...] Los Inadaptados es un hermoso libro almeriense desde el principio hasta el fin [...] Carmen de Burgos, que ya reveló sus felices disposiciones para otras labores literarias, [...] es un novelista de cuerpo entero*¹⁵⁶¹.

Les compliments manquent certainement d'impartialité car ils viennent de son ami et compatriote de « *Patria chica* », José Jesús García Gómez¹⁵⁶², qui signait *Perico el de los Palotes*, pseudonyme qu'elle même reprend, comme nous avons vu, pour certains articles littéraires dans *El Heraldo de Madrid*.

Le journaliste de *El País*, Carlos Cerrillo Escobar, a une critique plus objective:

*Tan inspirada y laboriosísima escritora, publicará en breve una novela, fiel reflejo de su alma bizarra y un tanto bravía. [...] De un asunto sencillo, y hasta vulgar ha sabido Carmen de Burgos hacer una novela interesante, ingeniosa y de novedad exquisita e ingenua*¹⁵⁶³.

Tandis que le journaliste Domingo Tejera de Quesada¹⁵⁶⁴ est plus critique :

[...] leo lo que dice Colombine: "Adoro la novela, y dentro de sus diversos géneros la sana novela naturalista"¹⁵⁶⁵". A. D. Ramon de Campoamor me atengo, para decir a mi vez: "Primera confesión, primer problema". No es sana la novela naturalista por ser naturalista; pero la novela naturalista puede ser y debe ser de un naturalismo sano. Esta es mi opinión. [...] Colombine, acordándose sin duda de que es mujer, y siendo como es mujer de talento, salva con habilidad algunas veces –no siempre- puntos escabrosos de su novela, y casi casi se halla bien acomodada dentro del sentido ecléctico"¹⁵⁶⁶.

¹⁵⁶¹ *El Radical de Almeria*, le 20/04/1910.

¹⁵⁶² José Jesús García Gomez (1865-1916), directeur de *El Radical de Almeria*, écrivain et avocat espagnol. Républicain et anticlérical. Ami intime de Salmerón.

¹⁵⁶³ *El País*, le 29/09/1909.

¹⁵⁶⁴ Domingo Tejera de Quesada (1881-1944), journaliste, écrivain et politicien traditionnaliste espagnol originaire des Canaries. Directeur de *Nuevo Mundo* à partir de 1911 qu'il quitte pour aller à Séville en 1920 travailler au sein du journal catholique *El Correo de Andalucía*, puis il dirige *La Unión*. Très antirépublicain il ne cessa de faire campagne contre la République. Il intégra « *Los Requetés de Andalucía* » dès juillet 1936.

¹⁵⁶⁵ Citation de Carmen de Burgos dans le prologue de *Los Inadaptados*.

¹⁵⁶⁶ *Nuevo Mundo*, le 03/03/1910.

Il reproche à Carmen de Burgos sa subjectivité : « *El prejuicio es el sobado problema de la lucha de clases con su afán consiguiente de ver siempre la perversión en los de arriba y el monopolio en los de debajo de la bondad y la honradez.* » et relève ce qu'il pense être une anomalie. Selon lui, Carmen de Burgos aurait fait une erreur dans ses descriptions physiques. Elle dépeint le cacique qui a violé Dolores comme un homme au physique imposant, cependant l'enfant, fruit du viol, est victime de : « [...] "anemia congénita", *de sangre degenerada, pálido, sombreado de ojeras, sin los molletes de su hermano mayor (el hijo de Víctor [le mari]), que es "cachigordete y coloradote"* »¹⁵⁶⁷. Par conséquent, selon lui, ces descriptions manquent de réalisme. Le journaliste conclut :

*Aquí está el lapsus; porque si ese segundo-génito de Dolores es hijo de D. Manuel, lo natural sería que saliera a su padre: corpulento, de cuello fuerte y macizo, de amplio tórax, etcétera, etc. Y no pareciéndose el chico a su padre legal, a Víctor, ni tampoco, aunque esa es la intención de Colombine, al odioso violador de su madre. la pobre Dolores sale muy mal parada de estos trances, porque el lector queda en la duda de si habrá un tercero en discordia y no será tanta ni tan pura la honradez de aquella hija del pueblo*¹⁵⁶⁸.

Mais le journaliste semble oublier que le problème peut venir de Dolores, car nous pensons qu'il peut s'agir des conséquences de cas de consanguinité puisque Carmen de Burgos présente Rodalquilar comme un endroit isolé, où les habitants vivent entre eux :

*Se pasaban los años sin ver un rostro nuevo, sin que ni un solo transeúnte cruzara los caminos polvorientos, ni una visita se detuviese ante la puerta*¹⁵⁶⁹. [...] *La intervención de gentes ajenas era escasa en el valle. Cualquiera anciano podría recordar sin esfuerzo todas las personas que había visto durante su vida*¹⁵⁷⁰.

Elle évoque d'ailleurs les problèmes de santé des autres enfants :

De los hijos, el mayor, Cinco Peroles, completamente idiota, era un zascandil que recorría los cortijos de la vecindad mendigando el sustento a cambio de grotescos bailes, canciones y cómicas escenas. [...] Los cinco muchachos,

¹⁵⁶⁷ *Nuevo Mundo*, le 03/03/1910.

¹⁵⁶⁸ *Ibid.*

¹⁵⁶⁹ BURGOS, Carmen de, *Los Inadaptados*, Valencia, F. Sempere y Compañía Editores, 1909, p. 19.

¹⁵⁷⁰ *Ibid.*, p. 28.

*raquíticos, cieguzuelos, zaparrastrosos, medio idiotas, inútiles para el trabajo*¹⁵⁷¹ [...].

Nous relevons, pour notre part, le manque d'objectivité de l'homme journaliste Domingo Tejera de Quesada. Il avait, en effet, implicitement mis en doute le viol même de Dolores, car selon lui : « *Aparte de que, o es mucha bestia don Manuel o es mucho desmayo el de Dolores*¹⁵⁷² ». Et il concluait son article :

Sin algunos excesos de baratos colorines – la inocente enemiga contra los curas, la ponderación del amor libre, etc., etc.. – y el equívoco apuntado, este libro, escrito por una hija de Eva, no tendría pero, aun conteniendo como contiene el daño de la simbólica manzana.

Mais Carmen de Burgos avait prévu la critique dans son prologue de *Los Inadaptados* :

[...] *esto me obliga a defenderme de la acusación de falsedad que pudieran arrojar sobre mi libro las personas desconocedoras de la región levantina*¹⁵⁷³ *que en él describo, y ya me parece que oigo exclamar a más de uno: “¿Pero qué Andalucía nos pinta aquí Colombine?” Yo puedo asegurarles, con la fe de una pluma incapaz de mentir, que nada hay en él de falso o exagerado. Lo he escrito para satisfacer una necesidad de mi espíritu: la de exteriorizar una impresión recibida en la infancia. [...] casi todas las personas llevan sus verdaderos nombres, y en la descripción del paisaje no alteré el de los sitios que sirven de escenario al drama. Hechos ciertos son el naufragio del vapor Valencia y cuantos forman la trama urdida por mi mano. No he tenido que modificar el lenguaje de los moradores del valle, para darle una entonación andaluza que allí no se usa y que será siempre escollo de novelistas. El habla andaluza no puede representarse gráficamente. [...] La cadencia del lenguaje castellano en boca andaluza no puede reproducirse en la escritura [...] Tanto me molesta el andaluz escrito, que de haber tenido que escribir en él los diálogos, hubiera renunciado a la novela*¹⁵⁷⁴[...].

Carmen de Burgos aime la littérature et le monde littéraire. En 1911, elle consacre un livre à Giacomo Leopardi qu'elle a découvert lors de son voyage en Italie en 1905-1906. Mais c'est surtout une admiratrice passionnée de Mariano José de Larra, à qui elle

¹⁵⁷¹ *Ibid.*, p. 106.

¹⁵⁷² *Nuevo Mundo*, le 03/03/1910.

¹⁵⁷³ Effectivement Domingo Tejera de Quesada n'est pas originaire d'Almeria, et par conséquent ne connaît pas Rodalquilar. Néanmoins la description est très explicite.

¹⁵⁷⁴ BURGOS, Carmen de, *Los Inadaptados, Op., Cit.*, p. IX-X.

« rendra visite » au cimetière dès son arrivée à Madrid le 2 novembre 1901. Elle lui dédiera un article dans *Diario Universal* le 22 mars 1904 et, en 1919, une étude intitulée *Figaro*¹⁵⁷⁵.

Carmen de Burgos aime à s'entourer d'écrivains, elle tient chez elle un salon littéraire *Los Miércoles de Colombine*¹⁵⁷⁶, où elle reçoit de jeunes auteurs encore méconnus, mais également des auteurs confirmés comme Blasco Ibañez. Elle organise des banquets en l'honneur d'écrivains comme Sofía Casanova ou Antonio de Hoyos. En 1910, elle laissera un témoignage de cette vie de bohème dans *El veneno del arte*¹⁵⁷⁷.

Elle rencontre certains grands noms de la littérature comme Galdós, Rubén Darío, Unamuno, Azorín, Juan Ramón Jiménez... et partage sa vie avec un écrivain Ramón Gómez de la Serna, qui lui doit en grande partie sa célébrité.

Et comme nous le savons, en 1908, elle crée également sa revue culturelle *Revista Crítica*, car selon l'affirmation de don Carlos¹⁵⁷⁸, un participant au salon littéraire de Carmen de Burgos : « *Hoy no hay ninguna revista literaria digna de ese nombre*¹⁵⁷⁹ » .

¹⁵⁷⁵ Etude qui est une source intéressante aujourd'hui encore pour les chercheurs.

¹⁵⁷⁶ Le salon se tiendra le dimanche pendant son « exil » à Tolède.

¹⁵⁷⁷ BURGOS, Carmen de, *El veneno del arte*, Los Contemporáneos, año II, n° 57, 28/01/1910.

¹⁵⁷⁸ Peut-être s'agit-il du plus jeune frère de Carmen de Burgos ?

¹⁵⁷⁹ CANSINOS ASSENS, Rafael, *Op., Cit.*, p. 401.

1. Las Novelas Cortas : Tremplin et opportunité pour Carmen de Burgos

En janvier 1907 Eduardo Zamacois va révolutionner le monde de la littérature en fondant *El Cuento Semanal*, la première collection de ce qu'on appelle *la novela corta*¹⁵⁸⁰ et qui perdurera :

*Se consolida hacia 1910 con La Novela Corta dirigida por José de Urquía, y su auge culminará hacia 1932*¹⁵⁸¹, *década en la que empieza a decaer su popularidad, debido a la competencia con otros productos de ocio y consumo como : el cine, la radio o el cómic*¹⁵⁸².

Cette collection dure donc 25 ans, ce qui correspond pratiquement à la période d'écriture de Carmen de Burgos.

Tout comme Bénédicte FOIN-ROSSET nous préférons garder le terme *novela corta* car : « [...] *la préservation de l'expression espagnole accentue le caractère unique de cette production et fait de ce phénomène une exception dans l'Europe du début du XXème siècle*¹⁵⁸³ ».

Les diverses collections de *novelas cortas* (*Cuento Semanal, Novela de Ahora, Los Contemporáneos...*) sont un véritable phénomène littéraire du début du XXème

¹⁵⁸⁰ Bénédicte FOIN-ROSSET définit la *novela corta* ainsi : « *Le mot français « nouvelle » est la traduction de l'expression espagnole que proposent les dictionnaires bilingues. Cependant, si l'on considère la définition générique de chacun des deux termes, on constate qu'ils correspondent à deux formes très différentes. La « nouvelle », souvent associée à d'autres sous forme d'un recueil, n'obéit pas à une trame romanesque classique; elle est davantage un récit court, dont la forme intéresse autant, voire plus, que l'histoire racontée. A l'inverse, la « novela corta » est un roman à part entière (incluant diverses actions, des dialogues et des descriptions, sans souci réel de véracité), dont le volume a délibérément été réduit pour s'adapter aux exigences des collections destinées à être vendues en kiosques et à bas prix.* » *DEVIANCE, NEVROSE, EXTRAVAGANCE, EROTISME DANS QUELQUES «NOVELAS CORTAS» PUBLIEES ENTRE 1916 ET 1925* - Thèse de Doctorat espagnol, Université Charles de gaulle (Lille III), 2004, p. 3.

¹⁵⁸¹ Les *novelas cortas* se terminent en 1932 avec *La Novela de Hoy*.

¹⁵⁸² Ana Cabello – « *La mercantilización de la literatura: concursos literarios y colecciones de literatura breve en España (1907-1930)* » in DELRUE, Elizabeth, *La narrativa española (1916-1931) Entre historia cultural y especificidades narrativas*, Paris, Indigo & Côté-femmes éditions, 2015, p. 18.

¹⁵⁸³ FOIN-ROSSET Bénédicte, *DEVIANCE, NEVROSE, EXTRAVAGANCE, EROTISME DANS QUELQUES «NOVELAS CORTAS» PUBLIEES ENTRE 1916 ET 1925*, Op., Cit., p. 3.

siècle¹⁵⁸⁴. Certaines de ces collections sont spécialisées comme, par exemple, des collections érotiques, politiques, théâtrales, cinématographiques, qui correspondent aux différents goûts des lecteurs. Il y avait de nombreux thèmes mais : « [...] le thème principal reste bien entendu l'amour, sous toutes ses facettes, cocasse, impossible, dramatique, partagé mais contrarié, canaille, sensuel, vénal, spirituel et même divin. On perçoit pourtant dans les années 20 une préoccupation croissante pour les problèmes sexuels, sans parler des nombreuses nouvelles consacrées à la prostitution¹⁵⁸⁵ ».

Au grand dam de Carmen de Burgos, les *novelas cortas* érotiques avaient beaucoup de succès. Les noms de ces collections étaient évocateurs : *La Novela Sugestiva*, *La Novela Exquisita*, *la Novela Pasional...* et leur publicité sans équivoque :

Ningún lector de La Novela Picaresca debe dejar de leer La Novela Exquisita la más erótica y sugestiva. Todos los sábados, un tomo con una novela completa. Precio: 60 céntimos.

*La Novela Pasional: las más sugestivas novelas galantes de los mejores autores contemporáneos del género erótico*¹⁵⁸⁶.

Les revues sont économiquement intéressantes : petits formats¹⁵⁸⁷, environ 24 pages, et coûtant entre 5, 10 voire 30 cts (Par exemple *La que se casó muy niña* coûte 20 cts), contrairement au prix du livre moyen¹⁵⁸⁸. Si peu de personnes pouvaient s'offrir des livres d'auteurs (environ 200.000 à 300.000 Espagnols sur 23.5 millions¹⁵⁸⁹, nombreux sont ceux et celles, et quelle que soit la couche sociale, qui accéderont à la lecture par le biais des *novelas cortas*. De sorte que les *novelas cortas* contribuèrent à améliorer l'éducation (tout du moins la lecture) des Espagnols car, grâce à leur prix attractif, la lecture était devenue un passe-temps peu onéreux à la portée de nombreuses bourses, chose impossible avant.

¹⁵⁸⁴ Environ 250 collections et 499 titres entre 1916 et 1925. La demande sera supérieure à l'offre, c'est dire l'engouement.

¹⁵⁸⁵ SERRANO, Carlos, SALAUN, Serge, *Temps de crise et "années folles"- Les années 20 en Espagne*, Op., Cit. p. 41.

¹⁵⁸⁶ GUEREÑA Jean-Louis, "La producción erótica española en los siglos XIX y XX", Actas XIII Congreso AIH (Tomo II) Centro Virtual Cervantes.

¹⁵⁸⁷ 250 x 150 mm et jusqu'à 137 x 82 mm pour *La novela del bolsillo*.

¹⁵⁸⁸ En 1922, le prix moyen d'un livre est de 3.5 pesetas, ce qui correspond à plus de la moitié du salaire journalier d'un instituteur, d'une dactylo : 5 à 7.5 p. par jour – SERRANO, Carlos, SALAUN, Serge, *Temps de crise et "années folles"- Les années 20 en Espagne*, Op., Cit. p. 41.

¹⁵⁸⁹ *Ibid.*, p. 42.

Ana Cabello le confirme :

Todas estas revistas consiguieron « atraer la curiosidad y luego el interés de nutridas masas de lectores, imponiéndolos en sectores sociales hasta entonces por completo desintegrados de la literatura, y ello no tanto por razones económicas como por motivos propiamente culturales (Granjel¹⁵⁹⁰ 1980; 47)¹⁵⁹¹.

Ces collections permirent de faire connaître de jeunes auteurs comme Carmen de Burgos qui publie le 21 juin 1907 *El tesoro del Castillo*. Bien que les collections de *novelas cortas* soient considérées comme de la littérature populaire, écrire et publier une *novela corta* dans une des collections n'était pas vu, à cette époque, comme un déshonneur. Au contraire, certains auteurs confirmés collaborent à diverses collections comme, par exemple, Galdós, Valle-Inclán, Pío Baroja, Pardo Bazán, Azorín¹⁵⁹². Certains tirages atteignirent des records comme *Sor Simona* de Galdós avec 250000 exemplaires, voire 300000 exemplaires selon Sainz de Robles¹⁵⁹³ pour certains titres.

Le témoignage de Galdós résume clairement la situation :

Poco, muy poco, leían los españoles de mi tiempo. Una edición de dos mil ejemplares tardaba en venderse ¡qué sé yo el tiempo! Y el precio de los libros mejores era irrisorio: dos, tres pesetas... Ahora, estos jóvenes (se refería a los novelistas de El Cuento Semanal) hacen tiradas de cuatro y cinco mil ejemplares y las agotan en menos de un año. Han logrado el milagro de que el pueblo se apasione por las novelas. De rechazo nos han beneficiado a los escritores de mi tiempo, que ya también vendemos bastante más... ¡Yo les estoy muy agradecido, muy agradecido¹⁵⁹⁴!

Pour sa part, Carmen de Burgos a écrit environ 115 *novelas cortas* qui, à ce jour, ne sont pas toutes localisées. Dans son étude sur la *novela corta*, Luis Sánchez Granjel affirme que « [...] *casi la tercera parte de los títulos aparecidos en las colecciones de novela breve durante el primer tercio de siglo, que no son obra de novelistas eróticos,*

¹⁵⁹⁰ GRANJEL, L. S., *Eduardo Zamacois y la novela corta*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1980.

¹⁵⁹¹ Ana Cabello, *Op., Cit.*, p. 20.

¹⁵⁹² SAINZ DE ROBLES, Federico Carlos, *La promoción de "El cuento semanal"*, Madrid, Ed. Prensa Española, 1971, p. 500.

¹⁵⁹³ Federico Carlos Sainz de Robles (1898-1983) essayiste et écrivain espagnol.

¹⁵⁹⁴ SAINZ DE ROBLES, Federico Carlos, *La promoción de "El cuento semanal"*, in URIOSTE AZCORRA, Carmen de, *Narrativa andaluza (1900-1936) Erotismo, feminismo y regionalismo*, Sevilla, Publicación de la Universidad de Sevilla, Imprenta A. Pinelo, 1997, p. 37.

*pertenecen a Colombine*¹⁵⁹⁵ ». Par conséquent étant donné le succès des *novelas cortas*, nous pouvons supposer que Carmen de Burgos a été une auteure très lue.

Mais quelles sont les lectrices de Carmen de Burgos ? A partir des récits littéraires analysés, il ressort que la cible principale de Carmen de Burgos est la femme de la classe moyenne, une classe qu'elle critique très souvent, comme nous l'avons vu, pour son comportement suicidaire envers les femmes. L'aristocrate n'apparaît presque pas dans ses fictions. Carmen de Burgos ne semble pas s'y intéresser, car celle-ci n'a pas besoin de travailler, et car elle pense que la majorité ne souhaite pas changer son mode de vie. Quant aux ouvrières, qui apparaissent également très peu dans ses fictions, on peut supposer que Carmen de Burgos considère, comme il est communément admis, qu'elles doivent travailler et n'ont certainement ni le temps, ni les moyens, ni la capacité de lire. D'autre part, il existait des collections de *novelas cortas* publiées, entre autres, par les anarchistes et on peut imaginer que les lectrices ouvrières les choisissaient en priorité.

C'est donc les femmes de la classe moyenne qu'elle veut convaincre de changer les choses. De plus, celles-ci constituent un public idéal car elles sont souvent instruites, certaines travaillent, et ont des disponibilités pour le loisir et l'engagement associatif ou politique. Mais il nous semble que sa cible principale ce sont les institutrices, pour leur rôle de formatrice auprès des jeunes filles qu'elles peuvent influencer. C'est donc un effet boule de neige que Carmen de Burgos recherche. De plus, elle les connaît bien car ce sont ses collègues, et elle connaît les lacunes de l'école. Elle est donc persuadée que la classe moyenne et les institutrices serviront de passerelle pour propager les idées avancées, qu'en tant que régénérationniste elle tente de leur diffuser avec sa plume pour que, par le biais de l'éducation, on améliore la condition féminine.

Carmen de Burgos va ainsi tenter, au moyen de ses textes de fiction, de faire progresser l'éducation de l'ensemble des femmes, ainsi que leur accès à des emplois mieux rémunérés. Elle veut surtout leur ouvrir d'autres horizons que le mariage.

¹⁵⁹⁵ « *La novela corta en España (1907-1936)*, Cuadernos Hispanoamericanos n° 223, julio 1968, pp. 14-49) in ESTABLER PÉREZ, Helena, *Mujer y feminismo en la obra de Carmen de Burgos "Colombine"*, Almería, Instituto de Estudios Almerienses, 2000, p. 15 note 9.

Nous allons donc analyser comment Carmen de Burgos tente de faire réagir ses lectrices par leur identification avec certains de ses personnages et/ou le rejet de certains autres car, comme nous le verrons, elle choisit souvent des héroïnes et des situations dans lesquelles la femme n'a aucune chance de s'en sortir, compte tenu des lois et coutumes d'alors. Mais nous verrons aussi comment, dans la mesure du possible, elle propose des remèdes, de manière implicite ou explicite.

Si Carmen de Burgos met ses fictions au service de la cause féministe, il nous semble que pourtant ses écrits de fiction ne se limitent pas à ce que l'on nomme de la littérature engagée ou de propagande. Pour cette raison, nous consacrerons la fin de cette étude à l'analyse de son écriture et à une étude approfondie de *Puñal de Claveles*.

Carmen de Burgos cherchait à influencer ses lectrices. Il est donc légitime de se demander si la littérature peut influencer les lecteurs et, par-delà, la société toute entière. Les récits littéraires permettent de réfléchir, de se poser des questions, ils invitent leurs lecteurs à une prise de conscience et parfois à agir, comme l'exprime si clairement Vincent Jouve :

Le propre du roman, c'est en effet de nous faire réfléchir sur des situations dans lesquelles il nous implique affectivement. Il autorise ainsi ce que Michel Picard appelle, dans La lecture comme jeu, une « modélisation par une expérience de réalité fictive ». Modéliser une situation, c'est, pour le lecteur, tirer des scènes imaginaires auxquelles il est confronté dans la lecture, un certain nombre de conclusions valables pour la vie réelle. Il est ici question du rôle pédagogique de la lecture. [...] Il lui suffit de remplacer les éléments du monde romanesque par leurs équivalents dans son monde de référence. La lecture [...] espace intermédiaire entre le dedans et le dehors, entre le moi et le non-moi, entre le sujet et les autres, entre l'imaginaire et la réalité, elle est ce lieu de l'entre-deux où se poursuit la construction jamais achevée de notre identité.

C'est donc parce qu'elle se fonde sur la représentation, passe par l'interrogation et intègre le vécu affectif que la signification romanesque permet ce réinvestissement personnel qui fait de la lecture bien plus que l'accès à un savoir : un vécu à part entière dont le sujet sort transformé¹⁵⁹⁶.

L'existence de la censure (et surtout les autodafés) sur la littérature prouve que les textes littéraires peuvent influencer les lecteurs et changer leur vision du monde, ou du

¹⁵⁹⁶ JOUVE, Vincent, « Le lecteur et la construction du sens » in *La question du lecteur*, XXXIème congrès de la Société des hispanistes français - mai 2003, Marne-la-Vallée, Presses Universitaires de Marne-la-Vallée, 2004, p. 97.

moins que les gouvernants le craignent. Comme nous l'avons vu, l'ensemble de l'œuvre de Carmen de Burgos a été censurée pendant les années de dictature et serait tombée dans l'oubli sans la persévérance de certains chercheurs, et notamment d'Elizabeth Starcevic. Mais ces œuvres de fiction lui avaient déjà valu des ennuis de son vivant comme elle l'explique dans l'interview faite par E. Gonzalez Fiol :

- *Las novelas darán menos disgustos que la literatura ¿verdad?*
- *A mí no [...] también las novelas me han proporcionado, además de éxito, contrariedades y molestias no para componerlas, sino después de publicarla ; por una, El abogado, me procesó Barriobero, por creerse retratado en ella, hasta que se cansó y retiró la demanda, y por otra, una señora de Toledo se querelló contra mí, porque atribuyó la ruptura de relaciones con su novio a un retrato suyo que creía ver en dicha obra, y me exigía una indemnización de 50000 pesetas. ¡Cincuenta mil pesetas por un novio¹⁵⁹⁷!...*

Ce qui montre bien que l'identification des lecteurs peut aller au-delà de toutes les espérances.

Rafael Cansinos nous apprend également qu'Antonio de Hoyos n'aurait pas apprécié de se retrouver sous les traits du personnage Luis de Lara dans *El veneno del arte* : « *Ese bobo de Hoyos se ha molestado por su novela El veneno del arte y le ha escrito una carta, llena de quejas y de insinuaciones de amenazas... Llega a hablar de injuria y calumnia¹⁵⁹⁸ ...* », mais ce qui est amusant c'est que Carmen de Burgos avait pris conseil auprès de Barriobero : « *Pero Eduardo (Barriobero) me ha dicho que puedo estar tranquila. En la novela no lo nombro y, además aunque lo nombrara personalmente, como la homosexualidad no está penada en código, no hay base para una querrela por injuria¹⁵⁹⁹* ».

Dans l'ensemble des fictions de Carmen de Burgos, nous trouvons des thèmes récurrents : l'amour (heureux, malheureux, impossible, tragique... au cœur de toutes les intrigues), le mariage, le divorce, la maternité, la guerre, l'homosexualité, l'art, la drogue, la corruption. A partir de ces thèmes, elle émettra de multiples dénonciations, celles que nous avons déjà signalées dans ses autres écrits :

¹⁵⁹⁷ *La Esfera*, le 24/06/1922.

¹⁵⁹⁸ CANSINOS ASSENS, Rafael, *La Novela de un literato 2*, Alianza Editorial, Madrid, 2009, p. 40.

¹⁵⁹⁹ *Ibid*,

- Le poids des coutumes (d'où les nombreux récits situés en Andalousie)
- Le mariage (surtout arrangé), comme aliénation de la femme
- L'impossibilité de divorcer
- Le manque d'éducation des filles et leur impossibilité à devenir indépendante
- Le viol, y compris le viol conjugal
- La complicité de l'Eglise avec les hommes
- L'emprise de l'Eglise sur les femmes
- La double morale
- La bêtise des femmes complices des hommes qui les aliènent
- Le manque de solidarité féminine
- L'obscurantisme en matière d'hygiène
- L'hypocrisie de la société qui ferme les yeux sur les mariages des très jeunes filles (voire des enfants) avec des hommes plus âgés
- Les dangers du romantisme
- Le manque de loyauté des amis et de la famille
- La fraude et la violence en politique
- Les inégalités dues au Code Civil et au système politique
- La non-représentation des femmes dans les tribunaux
- L'impossibilité de voter
- Les mauvaises conditions de travail des femmes
- La guerre

Comme nous l'avons dit, Carmen de Burgos a écrit environ 115 *novelas cortas* et 11 romans, qu'elle a repris et publiés selon les contraintes de la *novela corta*, comme par exemple : *Los inadaptados* (1918), *La rampa* (1921), *El último contrabandista* (1922), *La mujer fantástica* (1923), *Los anticuarios* (1921). Certains ont été republiés sous un autre nom comme *Los espirituados* qui sont devenus *Los endemoniados de Jaca*¹⁶⁰⁰.

Comme il nous était impossible de traiter tous les titres de son œuvre fictionnelle, nous nous centrerons plus particulièrement sur les œuvres répertoriées dans le tableau suivant, car elles nous ont semblé très représentatives, sans pour autant exclure les autres :

Année	Nom de l'œuvre	Statut de l'œuvre
1907	<i>El tesoro del castillo</i>	<i>Novela corta</i>
1908	<i>¡Triunfante!</i>	<i>Novela corta</i>
1908	<i>Alma de artista</i>	<i>Novela corta</i>
1908	<i>Aroma de pecado</i>	<i>Novela corta</i>
1908	<i>Como flor de almendro</i>	<i>Novela corta</i>
1908	<i>El último deseo</i>	<i>Novela corta</i>
1908	<i>En la sima</i>	<i>Novela corta</i>
1908	<i>Historia de Carnaval</i>	<i>Novela corta</i>
1908	<i>La incomprendible</i>	<i>Novela corta</i>
1908	<i>Los que no vivieron</i>	<i>Novela corta</i>
1908	<i>Por las ánimas</i>	<i>Novela corta</i>
1909	<i>En la guerra</i>	<i>Novela corta</i>
1909	<i>Los inadaptados</i>	Roman

¹⁶⁰⁰ On appelle cette manière de faire « *el refrito* ». Il semblerait que cela se faisait beaucoup, mais Carmen de Burgos l'a peu utilisée.

1910	<i>El veneno del arte</i>	<i>Novela corta</i>
1911	<i>El honor de la familia</i>	<i>Novela corta</i>
1911	<i>El peso del recuerdo</i>	<i>Novela corta</i>
1914	<i>Sorpresas</i>	<i>Novela corta</i>
1914	<i>Malos amores</i>	<i>Novela corta</i>
1915	<i>El abogado</i>	<i>Novela corta</i>
1916	<i>Los miseros</i>	<i>Novela corta</i>
1916	<i>Ellas y ellos o ellos y ellas</i>	<i>Novela corta</i>
1916	<i>El hombre negro</i>	<i>Novela corta</i>
1917	<i>El perseguidor</i>	<i>Novela corta</i>
1917	<i>La rampa</i>	Roman
1917	<i>El permisionario</i>	<i>Novela corta</i>
1919	<i>El fin de la guerra</i>	<i>Novela corta</i>
1919	<i>Los anticuarios</i>	Roman
1920	<i>La flor de la playa</i>	<i>Novela corta</i>
1920	<i>Confidencias</i>	<i>Novela corta</i>
1920	<i>La misionaria de Teotihuacán</i>	<i>Novela corta</i>
1921	<i>Artículo 438</i>	<i>Novela corta</i>
1921	<i>El silencio del hijo</i>	<i>Novela corta</i>
1921	<i>La entrometida</i>	<i>Novela corta</i>
1921	<i>Luna de miel</i>	<i>Novela corta</i>
1922	<i>El último contrabandista</i>	<i>Novela corta</i>
1922	<i>La mujer fría</i>	Roman
1923	<i>El anhelo</i>	<i>Novela corta</i>
1923	<i>La malcasada</i>	Roman

1923	<i>La mujer fantástica</i>	<i>Novela corta</i>
1923	<i>La que se casó muy niña</i>	<i>Novela corta</i>
1924	<i>Hasta renacer</i>	<i>Novela corta</i>
1924	<i>La que quiso ser maja</i>	<i>Novela corta</i>
1925	<i>El brote</i>	<i>Novela corta</i>
1930	<i>Vida y milagros del pícaro Andresillo Pérez</i>	<i>Novela corta</i>
1931	<i>La ironía de la vida</i>	<i>Novela corta</i>
1931	<i>Quiero vivir mi vida</i>	Roman
1931	<i>Puñal de claveles</i>	<i>Novela corta</i>

2. Critiques de l'image de la femme véhiculée dans la littérature romantique et propositions de Carmen de Burgos

Nous venons de le voir, les diverses collections de *novelas cortas* ont permis un regain d'intérêt pour la lecture impossible auparavant. Mais cette magnifique explosion littéraire a, selon Carmen de Burgos, également sa part d'ombre : elle donnerait une image erronée de la femme.

Cinq ans après ce démarrage fulgurant des *novelas cortas*, elle tient à faire part de son mécontentement. Elle le fait à travers des articles de journaux et une conférence en 1912. Mais, comme nous le verrons, elle ne fustige pas uniquement la littérature érotique. Nous avons tenté de cerner, à travers ce qu'elle écrit sur les personnages féminins, ce qu'elle considère comme de la bonne littérature.

2.1. Les articles de journaux

En juin 1910, Carmen de Burgos publie un article « *Las mujeres y la literatura*¹⁶⁰¹ » dans *Prometeo*, la revue « *social y literaria* » fondée par Javier Gómez de la Serna en 1908. Si la revue comprend des articles politiques, notamment de son fondateur, elle se veut essentiellement littéraire, surtout à partir du moment où Ramón Gómez de la Serna prend les rênes. C'est donc bien dans une revue littéraire qu'elle écrit un article sur le traitement de la femme dans la littérature.

Carmen de Burgos commence par une rapide rétrospective de la littérature espagnole et analyse le traitement que celle-ci donne aux femmes. Selon elle, l'âme féminine se retrouve dans la littérature de chaque époque. Elle affirme que, jusqu'à l'apparition de la littérature picaresque, seule était représentée la femme noble capable d'inspirer la

¹⁶⁰¹ BURGOS, Carmen de, *Las mujeres y la literatura*, *Prometeo*, 01/06/1910, n° 18, p. 366-370.

passion. Il n'y avait pas de figures de femmes repoussantes, ce qui nous semble une affirmation hâtive, car par exemple il n'y a pas que des femmes nobles dans le *Libro de Buen Amor* (1330 ou 1343) ou *La Celestina* (1499).

Elle précise qu'avec l'apparition des livres de chevalerie, l'exaltation de la femme est à son apogée. Elle rappelle avec une certaine nostalgie que, dans ces romans, les femmes : « [...] *son musas y señoras inspiradoras y dueñas. Toda mujer es reina, y las Cortes de Amor les rinden vasallaje* » (p. 366). Puis brusquement, elle interrompt son discours sur le sujet de l'article pour divaguer sur le thème du féminisme : « *Se ha discutido en tiempo de feminismo y de tranvías (yo creo que los enemigos de la mujer son los tranvías y el feminismo, porque en ellos nos disputamos el sitio), si la galantería medieval era o no adversa a nuestro sexo [...]* » (p. 368), confirmant ainsi son mode opératoire : tout est prétexte à introduire le sujet du féminisme.

Après cet aparté de quelques lignes, elle reprend le cours de sa réflexion en faisant le lien entre le féminisme et le sujet de l'article. Elle constate avec regret que les dames de la littérature chevaleresque sont plus intéressantes pour la littérature que : « [...] *las que disputamos el voto en el torneo sin gloria de nuestra vida social* » (p. 367).

De tout temps, écrit-elle, la femme est présente dans la littérature. Elle note que les écrivains, quel que soit le genre de leur littérature, se conduisent en tant qu'hommes puisque même dans la littérature mystique on perçoit l'influence de la sexualité. Selon elle : « *San Juan de la Cruz cantó a María con el mismo entusiasmo neurótico con que Teresa de Jesús canta a Cristo* » (p. 367).

Carmen de Burgos s'en prend ensuite à la littérature pornographique en des termes très durs. Elle l'accuse de prostituer la femme : « *Hija bastarda de la literatura, aborto monstruoso de la preclara obra de picardía, aparece la novela sicalíptica prostituyendo a la mujer.* » (p. 367). La dénonciation de ce genre de littérature est l'objectif principal de son article¹⁶⁰².

¹⁶⁰² Dans « *Diálogos Triviales* » du n° 15 de *Prometeo* en 1910, elle avait refusé de s'exprimer sur Felipe Trigo : « *Yo no puedo hablar de esto porque no figura entre mis clásicos Felipe Trigo* ») ou Antonio de Hoyos y Vinent (qui est Luis de Lara, l'un des personnages de *Veneno del Arte* écrit en 1910). Felipe Trigo était un médecin et écrivain espagnol (1864-1916). L'érotisme était le sujet principal de ses œuvres. Son livre *Las Ingenuas* eut beaucoup de succès.

Antonio de Hoyos y Vinent, Marquis de Vinent (1884-1940), écrivain et journaliste, appartient au courant « décadentisme ». Il fut rejeté de la société aristocratique du fait de son homosexualité qu'il ne cherchait pas à cacher. Il fréquentait le salon littéraire de Pardo Bazán et de Carmen de Burgos. Militant à

Elle a des paroles très acerbes contre les auteurs de littérature pornographique :

Desmoralizando el gusto, asqueando de la mujer, la novela sicalíptica de nuestros días es obra de niños estragados, de viejos eunucos y de jóvenes invertidos. No saben sentir a la mujer, y en sus libros no está la mujer, sino un efebo o una querida complaciente que no sienten verse desflorados en páginas de imprenta, como cebo de una lujuria cerebral. (p. 368)

Selon elle, les femmes dépeintes par ces écrivains sont dépourvues d'intériorité : « *No hay intimidación en estas mujeres que nos pintan. Más que la intimidación es en ellas importante el traje y los neumáticos* » (p. 368). Elles sont dépréciées, infantilisées et dénuées de réflexion. Leur beauté intérieure et leur bonté sont délaissées au profit de leur beauté plastique dont les écrivains veulent tirer profit¹⁶⁰³. Carmen de Burgos semble donc apparenter ces écrivains à des proxénètes. Elle poursuit son discours en affirmant que ces écrivains ne s'intéressent pas à la Vénus de Milo, qui est pourtant une femme d'une grande beauté : « *sana, hermosa, fuerte* » (p. 368). Pour eux, cette beauté est inutile car déjà nue, elle ne peut pas nourrir les fantasmes érotiques. Ils lui préfèrent une vulgaire : « [...] *tísica de huesoso armazón, ojeras moradas y labios cárdenos, perversos (este es el lenguaje), que sepa desnudarse, caer con gallardía* » (p. 368).

Carmen de Burgos refuse donc que ces hommes soient qualifiés d'écrivains car, selon elle, leur art ne consiste qu'à savoir « déshabiller » fictionnellement les femmes, sans se préoccuper de leur âme. Elle affirme qu'une fois ces femmes déshabillées, leurs livres sont vides de sens, c'est pourquoi elle ne considère pas ces fictions comme de la littérature. Pour elle, ces écrivains ne savent qu'aviver la luxure de leurs lecteurs, ils ne sont donc ni grands, ni nobles. Leurs livres (écrits par des hommes) sont destinés exclusivement aux hommes, ils n'ont rien de chevaleresque car ils font du tort aux femmes. Nous pensons qu'aujourd'hui Carmen de Burgos aurait qualifié cette littérature de « *literatura basura* ».

la FAI il sera emprisonné et mourra à la prison de Porlier en 1940. Almudena Grandes en fera également un personnage dans son livre *Las tres bodas de Manolita* (2014).

¹⁶⁰³ Les écrivains de littérature érotique comme Felipe Trigo gagnaient très bien leur vie. Bénédicte FOIN-ROSSET précise : « *Lorsque l'on sait que Felipe Trigo a gagné dans ses années les plus fastes jusqu'à 60000 pesetas alors que le salaire annuel d'un professeur d'université comme Ortega y Gasset était à la même époque de 3500 pesetas, on peut aisément imaginer que le public de Trigo ne se réduisait pas qu'à de "vieux pervers" et à de "jeunes baveux"* ». *Op.*, *Cit.*, p. 12.

Nous pensons que c'est la raison pour laquelle, lorsqu'elle décrit des amants en train de faire l'amour, Carmen de Burgos le fait avec une délicatesse très éloignée des fictions pornographiques qu'elle incrimine. C'est le cas, par exemple, dans *El artículo 438*¹⁶⁰⁴, où toute la page 46 est un hymne à l'amour. A la page précédente la romancière vient de préciser que les deux amants, María de las Angustias et Jaime, se trouvent dans le jardin et, comme elle ne veut pas les décrire faisant l'amour, elle utilise un subterfuge. Le lecteur assiste à l'accouplement de la nature qui est la métaphore des deux amants :

Era todo un poema de pasión de las plantas, que se fecundaban enviándose a distancia besos de polen, de los nenúfares que subían a la superficie de los estanques para cumplir bajo la luz de las estrellas el misterio de su fecundación. Era todo madurez y plenitud en aquel otoño espléndido. Las higueras, henchidas de savia, lechosa, esparcían y dejaban escapar gotas de almíbar, donde se engendraban millones de mosquitos.

Libaban las guerreras abejas de cobre la miel que se escapaba de las flores y las frutas maduras; abrían las alozas sus conchas de veludo para mostrar la madera endurecida que cubría su fruto; las vides, con las ubres de los racimos llenas de zumo, doblaban los sarmientos bajo su peso; se partían las granadas maduras, con sonrisa de coqueta que entre los labios jugosos muestra la simetría de sus dientes; los olivos dejaban caer en torno la aceituna, con fuerte olor a óleo; mostraban los maizales la esbeltez de sus cañas, coronadas del florón de sus cabos, llevando en cada nudo una panocha vestida de seda y cubierta por el manto de estameña, bajo el que se vislumbraban las cabellera de oro.

A la orilla del río gemían los cañaverales, con su melancólico rumor de hojarasca, y los sauces, los enamorados del agua, eternamente atormentados por alcanzarla, tendían hacia ella las largas hojas, tentáculos sedientos y ansiosos en su tormento insaciable.

La description terminée, l'auteure évoque Jaime et Maria de las Angustias :

*Jaime, hijo de labradores, acostumbrado al campo en su infancia, conocía todas las plantas y experimentaba la influencia del encanto de la Naturaleza, con un deseo de quedar siempre allí, cerca de María de las Angustias, en el ambiente apacible y sano*¹⁶⁰⁵.

Il n'y a donc pas d'ambiguïté. Elle fait une description d'une tout autre nature que celle du viol de Dolores dans *Los Inadaptados*, où, étant donné les circonstances, elle ne décrit que l'attitude de l'homme :

¹⁶⁰⁴ BURGOS, Carmen de, *El artículo 438*, La Novela Semanal, Año I, n° 15, 01/10/1921 p. 46.

¹⁶⁰⁵ *Ibid*, p. 48.

Sucedió una cosa repugnante; el hombre, convertido en fiera, cayó como lobo hambriento sobre la presa que la casualidad le ofrecía. La desenvolvió del mantón, arrojándola con violencia contra la alfombra, y sin para mientes en su estado, sin piedad al dolor que paralizaba los latidos de su sangre, antes bien excitado, temeroso de la resistencia, profanó el sagrario de aquel cuerpo hermoso, una y otra vez, rugiendo y clavando los dientes en los torneados brazos que se dibujaban bajo el corpiño¹⁶⁰⁶.

Elle choisit donc très habilement le langage qui convient aux circonstances.

Après avoir critiqué les écrivains de *novelas cortas* pornographiques, Carmen de Burgos poursuit son discours mais ses propos sont contradictoires¹⁶⁰⁷ car elle s'intéresse aux lectrices de ce type de livres. Elle regrette que certaines femmes se soient laissées bernier par ces écrivains, et fustige celles qui les acclament. Elle présente les premières comme des ingénues et les deuxièmes comme des nymphomanes, d'où, à son sens, la nécessité urgente d'éduquer les femmes¹⁶⁰⁸.

Elle souligne le quiproquo qu'engendre ce genre de littérature. Selon ses propos, les femmes pensent que les hommes de fiction imaginés ressemblent aux hommes réels. Elle déplore qu'elles n'aient pas l'intelligence de comprendre que dans la vie réelle, les hommes ne ressemblent pas à ceux décrits par ce genre de littérature, et qu'elles-mêmes sont très éloignées de l'image qui y est véhiculée. Carmen de Burgos semble donc dire à ses lecteurs que toute littérature qui n'est pas réaliste est préjudiciable aux femmes et accentue la méconnaissance entre les deux sexes. Ce quiproquo qu'elle dénonce est primordial à ses yeux, d'où son intérêt pour la littérature réaliste.

Puis elle fait part de la préoccupation que lui inspire le mouvement futuriste naissant. Elle a des mots très virulents envers lui : « *El futurismo nos encamina a un país de asexuales o de onanistas* » (p. 369). Nous comprenons fort bien qu'elle ne soit pas favorable au futurisme, étant donné que ce mouvement est antiféministe : « *En la primera parte del texto se hace responsables de la pérdida de la hegemonía de España*

¹⁶⁰⁶ BURGOS, Carmen de, *Los Inadaptados, Op., Cit.*, p. 100.

¹⁶⁰⁷ Puisqu'elle vient de dire que cette littérature écrite par les hommes s'adresse aux hommes.

¹⁶⁰⁸ Sujet sur lequel elle dissertera longuement dans son discours de Logroño en 1912.

sobre todo a las “mujeres” y a los “frailes”¹⁶⁰⁹». De plus, comme le manifeste de Marinetti n'écarte pas l'utilisation de la guerre, il ne peut que déplaire à Carmen de Burgos qui est pacifiste¹⁶¹⁰.

Carmen de Burgos s'en prend également aux autres romanciers qui, selon elle, s'acharnent à créer de mauvais types de femmes : « *Los lamartinianos hacen madres y hermanas que no son amantes y los otros hacen amantes que no son ni madres ni hermanas* » (p. 369). Selon ses dires, elles ont toutes en commun le fait de ressembler plus à des demi-mondaines qu'à des femmes au foyer, et sont donc très éloignées du stéréotype de l'« ange du foyer » préconisé par la société. Pour elle, les écrivains qui créent ce type de personnages sont très loin de la réalité car : « *Las preparan para el espectáculo* » (p. 369), c'est la raison pour laquelle elle les apparente tous à des impresarios de l'Edén-Concert¹⁶¹¹, qui ne s'intéressent qu'à la plastique des femmes.

Elle n'apprécie pas non plus les écrivains qui s'inspirent d'histoires d'amour réelles pour leurs romans. Elle les trouve offensants et estime que c'est une sorte d'infidélité¹⁶¹² par rapport aux personnes romancées.

Pour toutes ces raisons, elle encourage donc les lectrices à protester contre une telle représentation de la femme et à rejeter ce type de littérature : « *Por eso las mujeres debemos protestar* » (p. 369). Et sans attendre elle ajoute : « *Y protestamos* ». Elle parle donc au nom du collectif en s'incluant dans celui-ci. Elle s'explique : « *protestamos de figurar así en una literatura que es la vergüenza de un siglo.* » (p. 369).

C'est donc un appel à la mobilisation féminine contre la représentation dégradante de la femme et le manque de réalisme dans la littérature qui présente des femmes éloignées de ce qu'elle appelle les femmes « réelles ». C'est également une protestation contre la marchandisation du corps de la femme.

¹⁶⁰⁹ LENTZEN Manfred, “*Marinetti y el futurismo en España*”, Université Münster, Centro Virtual Cervantes, p. 310.

¹⁶¹⁰ Ce mouvement est introduit en Espagne par Ramón Gómez de La Serna dans *Prometeo* n° 6 en avril 1909 et dans le n° 20 en 1910. La plupart des suiveurs de ce mouvement se rapprochèrent du fascisme après la première guerre mondiale. Carmen de Burgos ne devait pas partager l'enthousiasme de Ramón Gómez de La Serna sur le futurisme.

¹⁶¹¹ Célèbre café-concert parisien (1881-1895) qui se situait 17, bld. Sébastopol.

¹⁶¹² Carmen de Burgos pense certainement à Gabriel D'Annunzio, comme elle l'expliquera dans *Influencias reciprocas entre la mujer y la literatura* en 1912.

Carmen de Burgos veut néanmoins rester optimiste, elle veut croire à un phénomène de mode passager qui laissera place à la bonne littérature : « *Volverán a imperar el Arte y la Naturaleza y con ellos lo sano.* » (p. 369). Contrairement à ce qu'elle espère, ce genre de littérature ne disparaîtra pas, au contraire. En revanche, lorsqu'elle affirme : « *Pasarán sin dejar huellas todos estos libros estúpidos y mal escritos, en los que no hay ni un centello de ingenio ni un momento de arte* » (p. 369) nous savons aujourd'hui qu'elle n'avait pas tout à fait tort.

Après avoir critiqué ce qu'elle considère comme de la mauvaise littérature, elle décrit ce que devrait être, à son sens, la bonne littérature lorsque celle-ci aura repris ses droits : « *Entonces, en vez de figulinas buscaremos personas de carne y hueso. Las mujeres y los hombres con sus vicios y pasiones, pero siempre humanos, honrados. No contra natura* » (p. 369).

Fidèle à ses idées, elle ne dédouane pas les femmes de leurs responsabilités. Pour elle, c'est aux femmes qu'il revient d'éduquer les futurs hommes, afin que ceux-ci devenus adultes les respectent et ne les prostituent pas, comme le font aujourd'hui avec leurs mères, leurs sœurs, leurs épouses, les écrivains qu'elle considère comme des obsédés sexuels : « [...] *por vender unos cuantos libros más, explotando la bestialidad de los inexpertos* » (p. 369-370).

Elle affirme également que l'amour entre deux êtres ne doit pas toujours être le sujet principal de la littérature¹⁶¹³. Elle pense qu'on peut faire de grandes œuvres sans décrire tout un florilège de jalousies et de vengeance qui vont de pair avec certaines passions, car selon elle : « *Hay mucho que estudiar y que escribir más importante, la humanidad tiene misión más alta que la de ocuparse sólo en las uniones sexuales* ». (p. 370).

Néanmoins, affirme-t-elle, dans toute œuvre écrite par un homme, et quel qu'en soit le sujet, il y a toujours l'amour d'une femme : « [...] *De madre que amamanta, de compañera que alienta, de hermana que acaricia.* » (p. 370) Elle ajoute : « *La influencia femenina se siente en toda obra de hombre-hombre, aunque no se hable de*

¹⁶¹³ Pourtant hormis ses essais, toutes ses fictions ont pour sujet l'amour.

ella. Es como el sol, como la luz, que genera los colores. Hablamos de los colores sin hablar de la luz, pero ella está en todo » (p. 370).

Carmen de Burgos termine son article en interpellant l'ensemble des lecteurs et en leur « ordonnant » de faire le premier pas: « *Empecemos* » (p. 370) s'exclame-t-elle, en s'incluant dans cette injonction. Elle leur demande d'abhorrer et de rejeter cette littérature, non pas au nom d'une fausse morale qui change en fonction des convenances, mais : « [...] *por su falta de corazón, de verdad y de delicadeza intelectual.* » (p. 370).

Elle a ensuite des mots très sévères envers les femmes qui se rangent du côté de ce type d'écrivains : « *Los aplausos de ciertas hembras que envían tarjetas y cartas a los escritores sicalípticos (1) son sólo aplausos de pobres ninfómana.* » (p. 370).

Carmen de Burgos ajoute une note de bas de page au sujet des « *escritores sicalípticos* ». Elle écrit :

Me parecen antagónicos los términos de escritores y sicalipsis. Los uso sólo como se usan las palabras admitidas en léxico para hacerse entender de los otros; porque en nuestro idioma interno tenemos otras palabras nuestras para nosotros. Palabras hechas para nuestra idea, que no es la idea de los demás. La idea mía quiere un signo representativo. Dios, virtud, moral, lialipsis¹⁶¹⁴, son del idioma de los demás. No de mi idioma. Entiendo otras cosas en estas palabras y tengo otras palabras para mis cosas. (p. 370)

Carmen de Burgos rejette donc ces écrivains à qui elle refuse ce dénominateur. Ils ne font pas partie de son monde, et ne parlent pas le même langage qu'elle.

En 1910, Carmen de Burgos a encore très peu publié et ce qu'elle a écrit est de veine réaliste/naturaliste, comme nous le confirme José Jesús García lors de sa présentation de *Los Inadaptados* :

Los Inadaptados es un hermoso libro almeriense dese el principio hasta el fin. [...] pinta un pedazo de nuestra vida. La sedienta campiña del campo de Nijar, con los oasis de sus huertecitas verdes, abrigadas en los repliegues de los barrancos, y el paraje costero de Rodalquilar, abierto sobre el horizonte

¹⁶¹⁴ Ce mot ne se trouve pas dans le dictionnaire de la Real Academia, il doit s'agir de sicalipsis.

marino en perpetua pesquisa, como quien siente medrosa curiosidad frente a las soledades del piélago inmenso, son el teatro de la novela.

El libro todo, no es sino un estudio de tipos, caracteres y pasiones, vistos y observados sin intención artística, y quizá en esto estriba el principal encanto de la novela. Carmen de Burgos no ha inventado nada; ni siquiera la sencilla fábula que sirve de núcleo al estudio naturalista. Carmen de Burgos vio de niña la vida que ahora retrata. [...] ha ido pintado de oro la vida rudimentaria y bravía de ese rincón del campo que se llama Rodalquilar. [...] Carmen de Burgos nos describe el paisaje con sencilla brillantez de colorista instintiva, observa cómo florece allí la vida; cómo apuntan las pasiones de aquellas gentes incultas [...] Es la novela la pintura de esa vida¹⁶¹⁵.

D’ailleurs c’est ce qu’elle a écrit elle-même dans son prologue de *Los Inadaptados*.

Carmen de Burgos est donc convaincue que ce qu’elle écrit fait partie de la bonne littérature car, à ses yeux, la mauvaise littérature est celle qui ment sur l’amour, assujettit la femme, donne et renvoie une mauvaise image de la femme, ce qui n’est pas, bien évidemment, le but de ses propres écrits.

Nous verrons dans la suite de cette étude, si ses personnages se rapprochent de ce qu’elle qualifie de bonne littérature.

Nous avons analysé un deuxième article de Carmen de Burgos sur l’image de la femme dans la littérature, afin de connaître l’évolution de sa pensée, et mieux cerner sa vision des personnages féminins. L’article « *Hacia la serenidad*¹⁶¹⁶ » est écrit deux ans après *La mujer y la literatura* et est publié également dans *Prometeo*¹⁶¹⁷. Dans cet article, elle centre son attention sur la littérature moderne (XIX^{ème} siècle et début du XX^{ème}) et plus particulièrement sur le roman.

Elle débute son article par une affirmation brève qui traduit son inquiétude, notamment par l’emploi d’un verbe très fort comme « *destrózar* » : « *La mujer novelable está destruyendo a la mujer real.* » (p. 122).

¹⁶¹⁵ *El Radical de Almería*, le 20/04/1910.

¹⁶¹⁶ *Prometeo* n° 37, janvier 1912, pp. 122 à 128.

¹⁶¹⁷ Comme nous le verrons, l’article de Carmen de Burgos ressemble pour beaucoup à la partie consacrée à la littérature de la conférence qu’elle fera à Logroño le 24 mars 1912. Etant donné que celle-ci a eu lieu postérieurement à l’article de *Prometeo*, on peut penser que Carmen de Burgos s’est inspirée de cet article pour sa conférence à Logroño.

Elle reproche aux écrivains de méconnaître les femmes faites de chair et d'os, et de concevoir des types de femmes irréalistes à qui ils donnent les mêmes traits que les femmes de la « vie réelle ». Néanmoins, elle tient à bien préciser à ses lecteurs que ces femmes ne sont que le produit de l'imagination des écrivains et qu'elles n'existent pas dans la réalité. Elle accuse donc ces auteurs de créer la confusion dans les esprits des hommes et des femmes qui lisent leurs fictions. Elle insiste : « *La novela moderna, no tiene una mujer real* » (p. 122). Cette insistance, proche de l'obsession, montre bien sa préoccupation et nous indique l'objectif principal de l'article.

Ce qu'elle reproche également aux écrivains, c'est qu'en créant ces femmes types : « *Lo han exagerado todo en ellas; perversidad o virtud* » (p. 122), et ont seulement créé des caricatures.

Mais Carmen de Burgos n'est pas tendre non plus avec les écrivaines. Elle les accuse de complicité avec leurs confrères car, selon elle, elles ne corrigent pas la fausse représentation de la femme, au contraire souvent elles renchérisent. Voici ses reproches : « [...] *han retratado la mujer de los hombres, hecha y cortada a su patrón* » (p. 122). Elle regrette donc qu'elles soient sous l'influence des écrivains et des hommes en général.

Nous remarquons que Carmen de Burgos, qui aime à s'appuyer sur des célébrités pour étayer son argumentation, ne donne ici aucun exemple d'écrivaine. Elle demande donc implicitement à ses lecteurs de la croire sur parole.

Elle fait part ensuite de sa vision des personnages féminins dans la littérature. Ce qu'elle souhaiterait, c'est que l'on représente dans les romans les femmes telles qu'elles sont « réellement », c'est-à-dire que l'on puisse voir plus souvent le portrait de mères dévouées, de femmes simples, telles qu'on les croise dans la vie, ce qui permettrait une bonne identification des lectrices et éviterait la confusion des esprits.

Puis elle poursuit sa démonstration en élargissant sa réflexion à la littérature européenne. Elle fait remarquer qu'au XIX^{ème} siècle apparaissent des héroïnes type, parées de tellement de vertus, que cela frise l'impudence : « *Sobre los comienzos del siglo XIX proyectaron su sombra soberana influencia las ásperas mujeres [...] como la Clara Harlevre de Richardson, y toda esa familia de impecables, dueñas de sus*

*pasiones, que se hacen más temidas que amable y nos asustan con una santidad tan heroica y extremada que las hace aparecer cónicas de virtud*¹⁶¹⁸ » (p. 123).

Elle cite ensuite quelques héroïnes célèbres faisant partie de la littérature universelle comme la Marguerite de Faust et la Charlotte de Werther qui, selon elle : «[...] *son falsas y perjudiciales* » (p. 123). Elle s'en prend également à l'école française qui présente des types de femmes frivoles telles que la Marguerite Gauthier de Dumas, la Carine de Georges Sand, Mme Bovary de Flaubert¹⁶¹⁹, et la Ninon de Zola.

Elle déplore à nouveau dans cet article que les écrivains créent des types de femmes ressemblant plus aux femmes de l'Eden-Concert, qu'à celles de la « vie réelle » (on remarque la récurrence de cette expression), et qu'ils donnent plus d'importance à ce qui se voit, comme le costume, qu'à ce qui est invisible comme l'intériorité des personnages. Elle leur reproche donc d'attacher plus d'importance à l'apparence qu'à l'essence de la femme. Ces arguments sont chers à Carmen de Burgos car on les retrouve dans son article de *Prometeo* du 1^{er} juin 1910, ainsi que dans son discours de Logroño le 24 mars 1912.

Carmen de Burgos critique également la mode qui consiste à mettre une pléthore de femmes dans les romans¹⁶²⁰, mode qui se retrouve également dans la peinture¹⁶²¹ :

Pero el fenómeno que quiero hacer notar es el de cómo aumentan las mujeres en los libros a medida que la literatura decae. Se puede estudiar esta plétora de formas en la decadencia de todo arte. Se ve a Leonardo de Vinci y a los excelsos maestros primitivos sintetizar, dando todo el realce a una figura sobre un marco de ensueño, y profundizar con el pincel dentro del lienzo para pintar un alma detrás de una sonrisa o de unos ojos, y vemos después a los maestros flamencos y holandeses, con su centelleo de color perderse en esos cuadros de composición y retratos, donde no se olvida un detalle, y muchos de los cuales se harían insoportables sin la luz que los envuelve y los avalora. En literatura no pueden hallarse recursos a lo Rembrandt. (p. 124)

¹⁶¹⁸ Idée reprise dans la conférence de Logroño en mars 1912.

¹⁶¹⁹ Elle l'attribue bien à Flaubert et non pas à T. Gautier comme elle le fera dans son discours de Logroño.

¹⁶²⁰ Thème qu'elle reprendra dans son discours de Logroño en 1912.

¹⁶²¹ Carmen de Burgos faisait également de la critique d'art, notamment dans ses récits de voyages.

Puis elle poursuit en constatant le même phénomène dans le monde de la sculpture qui, à l'en croire, serait passée progressivement de la colonne grecque au churrigueresque¹⁶²², symbole du baroque et donc de la décadence à ses yeux :

En la arquitectura se ofrece el mismo fenómeno, perdido el módulo de la columna griega; rota la severa esbeltez del gótico primitivo entre las cargas de ornamentación de los estilos compuestos y el flameante, llegamos a lo churrigueresco, a la decadencia, no por escasez, sino por un exceso de formas, cuya riqueza, indica, por rara paradoja, el mayor de los empobrecimientos. (p. 124)

C'est donc très naturellement qu'elle passe à la littérature et qu'elle prétend :

Del mismo modo la multiplicación de la mujer en los libros pierde las líneas puras de la mujer. Las últimas que nos aparecen sanas y fuertes en la literatura del pasado siglo son las de Rousseau, con su bondad de mujeres sencillas, de mujeres de campo, de mujeres de hogar, que marcan el camino en el amor y la naturaleza. Pero bien pronto las desvirtúa la bucólica y el idilio a lo Pierre de Saint Victor o a lo Lamartine. (p. 124)

Le rapprochement de cette littérature peuplée de femmes avec le style baroque, conduit le lecteur à déduire que cette littérature est un signe de décadence.

Elle revient, une autre fois, sur l'excès de personnages féminins¹⁶²³ dans la littérature pour montrer que le résultat est inévitablement de provoquer l'excès inverse :

Tal vez este exceso de mujer trae la reacción que tiende a los libros sin mujeres. Tenemos pocas novelas sin mujer. Aparte las aventuras de cazadores a la Maine Reid, los sueños científicos de Julio Verne o el árido Robinsón de Daniel Defoe, no se encuentran muchas novelas sin mujeres como precedente. (p. 126)

Mais selon son analyse elle affirme qu'il est impossible d'écrire un roman réaliste sans représentation féminine, car dans la « vie réelle » la femme est partout, elle est

¹⁶²² Style baroque exubérant qui a marqué l'architecture et la sculpture espagnoles des premières décennies du XVIIIe s. (du nom de José Benito Churriguera (1665 - 1725), architecte et sculpteur espagnol qui donna son nom à un style baroque espagnol, On peut en voir un très bon exemple dans le retable de l'église dominicaine de San Esteban, à Salamanque (1693).

¹⁶²³ Dans *El veneno del arte* il y a pourtant beaucoup de personnages féminins.

incontournable¹⁶²⁴ : « *Para la vida completa es necesaria la mujer. Ella está en todo, aunque no se la nombre como está virtualmente la luz en todo color* » (p. 126).

Puis elle change de sujet. Elle affirme qu'il n'y a pas dans la littérature espagnole et italienne de création équivalente à Dulcinée qui, comme nous le savons, « n'existe » que par l'imagination de Don Quichotte de la Manche, qui est lui-même un personnage imaginaire. Il peut sembler étrange qu'elle choisisse comme modèle littéraire un phénomène d'emboîtement de poupées russes, alors qu'elle défend une littérature qui reproduirait fidèlement la réalité. Elle poursuit en déclarant qu'aucune femme « réelle » n'aurait laissé de trace dans la littérature¹⁶²⁵, mais elle atténue son affirmation : « *Sólo una mujer real está immortalizada por el grito de pasión sentida que diviniza a un poeta: Teresa de Espronceda* » (p. 124-125). Il s'agit de Teresa Mancha¹⁶²⁶ immortalisée grâce au poème *Canto a Teresa* de José de Espronceda.

Nous en déduisons que pour Carmen de Burgos, la protagoniste du roman réaliste est, selon ses critères, une protagoniste copiée sur le roman idéaliste. Elles auraient donc des valeurs morales.

Tout comme dans ses autres articles et discours, Carmen de Burgos fustige l'exploitation des femmes dans la littérature, notamment à travers les révélations intimes inspirées d'histoires réelles : « *Empieza una literatura de explotación. Los hombres¹⁶²⁷ explotan sus emociones y venden a sus amadas de un día o de toda la existencia, en un escaparate de librería. Hay primero cierto pudor en disfrazarlas, luego se las deja adivinar, por último se comete el adulterio espiritual de publicar sus nombres y sus cartas* » (p. 125).

Bien qu'elle ait précédemment vilipendé les écrivaines, elle cite deux romancières françaises qui pourraient être prises pour modèles dans la littérature. La première est

¹⁶²⁴ Thème repris dans son discours de Logroño en mars 1912.

¹⁶²⁵ Ce qui est bien entendu une exagération que les lecteurs érudits décèleront facilement.

¹⁶²⁶ Maîtresse de José Espronceda, morte très jeune. A la demande de José Ortega Gasset, Rosa Chacel en a fait le personnage de sa fiction *Teresa*, roman écrit, à partir de 1929 dans *Revista de Occidente*, en se basant sur le poème d'Espronceda. Terminé en 1936 il sera publié en 1941 à Buenos Aires.

On peut remarquer l'ironie du nom de Mancha après que Carmen de Burgos ait évoqué Dulcinée !

¹⁶²⁷ Les femmes pouvaient en faire de même, par exemple Georges Sand, qui après la mort de son ex-amant Alfred de Musset, narre ses amours dans *Elle et Lui* en 1859. Le frère d'Alfred, Paul de Musset ripostera en écrivant *Lui et Elle* et Louise Colet (une ex-maîtresse d'Alfred de Musset et poétesse française) renchérit avec *Lui*.

Colette¹⁶²⁸, qui occupe une bonne place parmi ses auteurs préférés. Dans son article, elle la décrit ainsi : «*Colette Willy, esa admirable escritora, de delicado temperamento, templada a todas las exquisiteces y neurosis de nuestro tiempo marca un camino* » (p. 125). Elle la nomme Colette Willy, puisqu'à cette époque Colette n'avait pas encore pris son indépendance et séparé son nom du pseudonyme de son mari¹⁶²⁹.

Elle trouve que son écriture est sincère. Peut-être admire-t-elle l'audace de Colette lorsque celle-ci évoque l'homosexualité et le lesbianisme, ainsi que le refus de la maternité (sujets qu'elle-même traitera dans des fictions). Elle commente les *Claudine* de Colette¹⁶³⁰ qui, précise-t-elle, sont à la fois l'œuvre de Colette et de Willy. Willy apportant, selon elle, le côté négatif des *Claudine*¹⁶³¹ :

*Pero he dicho que la obra de Colette no es sólo suya. A su lado aparece la figura del hombre que la explota y la transforma. Las impresiones de Claudina tienen el valor enorme de expresar los matices de un alma de mujer cantadas por una mujer que sabe analizar su propia alma. Pero la mano del hombre las hace duras, las hace obscenas, las mercantiliza y las despoja de sus valores naturales. El sentimiento de Colette llega a nosotros a través de Willy*¹⁶³². (p. 125-126)

Elle considère que la véritable écriture de Colette se trouve dans son livre intitulé *Retiro Sentimental*¹⁶³³, car à cette époque elle n'est plus sous l'emprise de Willy¹⁶³⁴. Nous en

¹⁶²⁸ Ecrivaine française (1873-1954). Colette était à la mode au début du XX^e siècle en Espagne. Elle est la seule écrivaine traduite dans *El cuento semanal* comme par exemple *Mi alma era cautiva* (Colette Willy, *El Cuento Semanal* n° 185, Imp. Artística española, 15/07/1910. Traduction de Antonio de Hoyos y Vinent. En 1924 Ramon Gómez de la Serna écrira le prologue de *Querido (Chéri)*.

¹⁶²⁹ Willy étant le pseudonyme de son mari Henry Gauthier Villar qui utilisait Colette comme nègre littéraire. Carmen de Burgos évoquera Colette dans son discours de Logroño.

¹⁶³⁰ Colette se retrouve brièvement comme personnage dans *El veneno del arte* n° 57 de Los Contemporáneos, 28/01/1910. BURGOS, Carmen de, *La Flor de la playa y otras novelas cortas.*, Madrid, Editorial Castalia, 1989, p. 239.

¹⁶³¹ Extrait du discours de Logroño sur la littérature de Colette :

“*Asusta que una mujer levante el velo de intimidación como lo hace Colette. Téngase sin embargo en cuenta que la autora de las Claudinas está casada con un escritor poco escrupuloso y que éste la explotó para comerciar con el cinismo. En realidad, obra de Colette era obra de hombre. Tenía el fondo de enorme verdad de la sensación femenina narrada por una mujer, y el atrevimiento del hombre que la presentaba en toda su crudeza*” BURGOS, Carmen de, *Influencias reciprocas entre la mujer y la literatura*, Logroño, Imprenta La rioja, marzo 1912, p. 18.

¹⁶³² Les manuscrits de *Claudine en ménage* et *Claudine s'en va* ont été retrouvés. Des annotations de Willy y figurent. Julia Kristeva dans son livre sur Colette *Le génie féminin*, Tome III, *Colette*, Fayard, Paris, 2002 p. 55, écrit que Willy “*corse les épisodes saphiques, apporte des corrections stylistiques [...] ou bien ajoute des calembours salaces [...]*”. Les manuscrits des autres *Claudine* n'existent plus. La récupération des manuscrits et leur étude prouvent que Carmen de Burgos avait raison.

¹⁶³³ *Retraite Sentimentale* a été écrit en 1907. Colette met en scène la libération de la femme du pouvoir masculin. Claudine devenue veuve se libère de l'homme comme Colette s'était libérée de Willy. Voici le

déduisons donc que c'est lorsque les personnages de Claudine et Annie vivent sans homme (Claudine est veuve et Annie a divorcé, donc toutes les deux sont en dehors de la domination masculine), qu'elles deviennent des protagonistes idéales, et de bons modèles de femmes qu'elle incite à suivre. Elle défend également le naturalisme dans l'écriture de Colette, elle considère que : « *El naturalismo no es el impudor; y la vida tiene muchos sentimientos nobles, muchos amores puros, muchas amistadas honradas y leales.* » (p. 126). Elle-même dira dans son autobiographie : « *Yo soy naturalista romántica*¹⁶³⁵ ».

Elle cite ensuite la deuxième romancière mais ne la nomme pas. Elle la décrit seulement :

También una mujer nos da el ejemplo. Es otra escritora francesa, una obrera que va hacia la literatura guiada por la fuerza superior que la obliga a contar su vida, sus pensamientos: la necesidad de la confesión. Y su vida es pura, sencilla, honrada, transcurrió entre el trabajo, el dolor y el abandono; no hay melodrama ni grandes hechos; y el candor de su pluma que no aprendió preceptiva ni se preocupó de saber hacer, nos enseña la orientación nueva hacia lo que debe ser la literatura del porvenir en el escaso tiempo en que aún tenga valor la novela. (p. 127)

Est-ce un oubli de sa part ? Cela paraît vraisemblable puisque, selon Ramón Gómez de la Serna, elle ne se relisait pas. Il nous a semblé important de chercher à savoir qui est cette écrivaine, car selon Carmen de Burgos, elle indiquerait la voie à suivre. Nous pensons qu'il s'agit de Marguerite Donquichotte¹⁶³⁶, plus connue sous le nom de plume de Marguerite Audoux¹⁶³⁷ (elle prendra en 1895 le nom de sa mère). Etonnante

résumé de l'intrigue de ce roman : Claudine à la mort de son mari (Renaud) éprouve un besoin de liberté. Elle ne se libère pas totalement de son « maître » puisque son mari reste toujours présent dans son esprit. Néanmoins elle vit sans homme autour d'elle (père, mari ou amant) ; elle s'assume donc en dehors du système patriarcal. Il est à noter que Claudine ne veut pas être mère ce qui contraste avec le mode de pensée de Carmen de Burgos.

¹⁶³⁴ Séparation en 1906 ;

¹⁶³⁵ *Al balcón, Op., Cit.*, p. 12.

¹⁶³⁶ Nom donné à son père par un employé de mairie car son père était un enfant trouvé.

¹⁶³⁷ Marguerite Donquichotte, connue sous le pseudonyme de Marguerite Audoux, écrivaine française (1863-1937), orpheline de mère et abandonnée par son père. Elle est obligée de travailler pour survivre, d'abord bergère puis servante de ferme en Sologne. Elle s'établit ensuite à Paris où elle devient couturière puis travaille à la Cartoucherie de Vincennes et dans la buanderie de l'hôpital Laennec. Elle va perdre un enfant ce qui la laissera stérile. Elle élèvera la fille de sa sœur. C'est Octave Mirbeau (auteur de *Journal d'une femme de chambre*) qui la fera connaître. Le 2 décembre 1910 elle obtient le Prix Femina pour son roman *Marie-Claire* qui se vendra à plus de cent mille exemplaires et sera traduit en plusieurs langues (dont l'espagnol). Le roman est en partie autobiographique.

coincidence que le véritable patronyme de la romancière, Marguerite Donquichotte, rappelle le personnage de Cervantès et vienne aussitôt après l'évocation de Teresa Mancha ! Le roman le plus célèbre de Marguerite Audoux, publié en 1910 et couronné par le prix Femina le 2 décembre, s'intitule *Marie-Claire*¹⁶³⁸. Il sera suivi en 1920 de *L'atelier de Marie-Claire*.

Carmen de Burgos fait part à ses lecteurs de son inquiétude quant à l'avenir du roman :

Este admirable género está herido de muerte por su propia perfección. Al hacerle bello y literario le dimos la puñalada que lo desangra. La llamada novela de enredo, de inverosimilitudes, la de aventuras raras, la de bandidos españoles célebre, la de detectives y crímenes era la novela llena de vitalidad; la que se dirigía a un público que aún gustaba de entretenerse y leía con más fruición el grotesco Tristán Shaudy de Sterne, con su escudero moldeado en nuestro Sancho Panza, que el Quijote de Cervantes, con su mezcla de filosofía irónica. Hemos desechado esa novela y no tardaremos en desechar esta que se mantiene por su belleza. La humanidad cada vez más pesimista, y especulativa, se refugia en la indiferencia o en la investigación. (p. 127)

Elle termine son article en prophétisant que le monde littéraire s'oriente vers des livres qui recherchent la vérité, des livres de critique ou de philosophie.

Comme nous l'avons vu, elle-même écrira différents essais, mais leur nombre est nettement inférieur à celui de ses fictions. Les raisons nous semblent faciles à comprendre. Ayant eu l'opportunité d'écrire dans différentes collections de *novelas cortas*, elle pouvait gagner sa vie plus aisément. De plus, l'écriture des fictions devait être plus facile et prenait moins de temps que celle des essais et, surtout, cette littérature de « masse » que représentent les *novelas cortas*, lui permettait d'atteindre un maximum de lectrices, à qui elle avait l'opportunité de distiller ses idées féministes, sans même que celles-ci fassent des efforts.

Cet article de Carmen de Burgos porte donc bien sur la représentation de la femme dans la littérature moderne, mais nous pouvons également le classer parmi ses articles

¹⁶³⁸ Le journal *Marie-Claire* paraît en 1937, date de la mort de Marguerite Audoux. Il se pourrait que le nom du magazine vienne du roman de Marguerite Audoux <http://livre.fnac.com/a2599748/Marguerite-Audoux-Douce-lumiere>, consulté le 05/05/2012

féministes. La revendication féministe de Carmen de Burgos, que nous percevons en filigrane, porte sur l'atteinte à l'intégrité des femmes à travers une image volontairement erronée dans la littérature. Carmen de Burgos s'insurge contre cette fausse représentation. Ces portraits, impropres à ses yeux, la préoccupent beaucoup car elle considère qu'ils ont des répercussions sur la « vie réelle » des femmes. Ce thème est récurrent chez elle, et on le retrouve souvent dans ses articles et ses conférences.

Les courants réaliste et naturaliste sont ceux qu'elle affectionne plus particulièrement, car ce sont ces mouvements qui, selon elle, dépeignent le plus fidèlement la réalité, sans artifice et sans idéalisation. Mais ce sont surtout ces mouvements qui peuvent lui servir pour dénoncer les injustices envers les femmes.

2.2. A travers la conférence de Logroño en 1912

Comme nous l'avons vu dans la première partie de ce travail, le but de la conférence est de persuader les femmes de l'importance de l'éducation, elle y aborde donc le thème de la littérature. Elle considère en effet que seule une éducation adéquate permettra aux femmes d'échapper à l'influence néfaste d'une littérature qui diffuse, voire impose, des modèles à rejeter. Carmen de Burgos conseille : « *Hay que ir a una literatura sana que sea capaz de formar el espíritu de la mujer, y hay que formar mujeres capaces de inspirar esa literatura* »¹⁶³⁹ (p. 7), car il existe, selon elle, « *influencias recíprocas [...] entre la mujer y la literatura* » (p. 7), d'où le titre de la conférence.

Comme nous l'avons vu, différents articles de journaux se firent l'écho de cette conférence mais la plupart ne reprisent pas, ou très partiellement seulement, la partie consacrée au féminisme¹⁶⁴⁰. Le *Centro Obrero* de Logroño la publia, certainement pour

¹⁶³⁹ BURGOS, Carmen de, *Influencias recíprocas entre la mujer y la literatura*, Logroño, Imprenta La Rioja, mars 1912, Conferencia. (Edition de référence)

¹⁶⁴⁰ « *Qué dijo [Carmen de Burgos] yo no lo sé? Sólo me acuerdo de que me gustó mucho : que pensaba como yo pienso, aunque no sepa decirlo como ella [...] Pero yo sé que al empezar y al concluir nos hablaba de la necesidad de salir de la obscuridad, de instruirnos, de intervenir en la vida, pero no para*

des raisons pédagogiques, car les livres de pédagogie étaient encore rares. Carmen de Burgos a souligné elle-même à diverses reprises l'importance de laisser une trace écrite des conférences car, comme elle l'explique, la lecture pénètre tranquillement les esprits.

L'analyse de la conférence nous confirme que Carmen de Burgos agit selon son mode opératoire habituel. Elle profite du fait de disposer d'une tribune, notamment face à un public d'institutrices et de futures institutrices, pour parler de l'émancipation féminine à travers l'éducation via la littérature. Nous ne traiterons ici que ce qui concerne la littérature.

La conférence débute par cette affirmation : « *Cuando no hemos sido productoras hemos sido inspiradoras* » (p. 7) et Carmen de Burgos fait immédiatement la distinction entre la bonne et la mauvaise littérature. Elle poursuit alors son raisonnement en décrivant une réaction en chaîne. Grâce à la « bonne » littérature, les femmes seraient mieux éduquées et seraient capables d'inspirer les écrivains, ainsi les personnages féminins seraient fidèles à ce que sont les femmes « dans la réalité ». Car, comme nous l'avons vu précédemment, elle aimerait retrouver dans les fictions des femmes conformes à ce qu'elle nomme « la réalité ».

Parmi les auteurs de ce qu'elle appelle la bonne littérature se trouvent Dante, Leopardi, Saint Jean de la Croix, Espronceda, Byron, Becquer, Zorilla, Campoamor, Ruben Darío, Juan Ramón Jiménez, Musset, Heine (p. 12-13). Nous remarquons qu'il n'y a aucun écrivain réaliste ou naturaliste et que tous sont des poètes, mais il est vrai qu'elle les a nommés lors de son développement sur la poésie.

Elle montre tout au long de sa conférence son érudition. Elle met en garde son auditoire féminin contre le danger des légendes qui sont loin de leur être toutes favorables. Selon elle, ces légendes ont forgé une image erronée de la femme. Ce malentendu est loin d'être innocent car cette méprise perdure malgré les années et influence leur vie quotidienne. Elle explique à son assistance combien la frontière entre légende et réalité

subir, porque arriba hay muchas espinas, más que rosas [...] Tenemos que estudiar, que prepararnos, sin temor a las lecturas, que un libro no cambia un temperamento, ni derroca una virtud... [...] pero si tenemos una razón que conducir, unas pasiones que combatir, una voluntad que educar, lo mismo que los hombres, no sé porque razón ha de ser en nosotras malo aquello que estiman ellos necesario. La Rioja, le 28/03/1912.

se confond parfois. Elle dénonce à nouveau l'utilisation du corps des femmes, certains mythes ayant des visages féminins comme Eve, Maya, Isis, Mylitta et Tanit.

Très anticléricale, elle saisit également toutes les occasions pour dénoncer les abus de l'Église. Elle explique donc que la religion catholique a poétisé la légende de Marie, qui est devenue par antonomase la figure de la mère, une mère épanouie dans ses occupations humbles et anéantie de douleur au pied de la croix. Elle souligne que c'est ce modèle de femme qui est promu par l'Église catholique dans l'ensemble de la société espagnole. Il est par conséquent très difficile de lutter contre cette image de la mère, aussi bien dans la vie que dans la création littéraire. Nous pensons qu'essayer, dans ce contexte, de présenter une autre image de la mère devient une gageure, ce que Carmen de Burgos n'hésitera pourtant pas à faire, comme par exemple dans *La que se casó muy niña*¹⁶⁴¹ où le personnage de Clarissa est celui d'une mère qui considère ses enfants comme une charge, ou encore dans *Luna de miel*¹⁶⁴². Dans ce roman, Ketty ne veut pas d'enfant car la maternité lui fait peur et la rebute, elle ne se sent pas prête à jouer le rôle que la société attend d'une mère :

Sentía ella el miedo de llevar otro ser dentro de su ser. Era la amenaza de la muerte. El hijo se le aparecía como el fin de su juventud y hasta de su amor [...] Esos seres iban al fin a ser una realidad, a imponerle un yugo espiritual, esa ciega atención irracional que hace amar al hijo y ofrendarle toda nuestra felicidad (p. 21-22)

Clarissa et Ketty sont donc des personnages de mères très transgressives.

Carmen de Burgos rappelle aussi que, paradoxalement, certaines légendes présentent la maternité comme quelque chose d'impur, d'où la sublimation des vierges et la sacralisation des vestales et des religieuses. Elle explique ainsi implicitement l'importance dans la société espagnole de la virginité qui, en ce début de XX^{ème} siècle, a une valeur marchande.

Elle poursuit son argumentaire en affirmant que, non seulement les légendes ne sont pas anodines mais qu'elles peuvent s'avérer dangereuses pour les femmes et, très pédagogue, elle cite l'exemple de celle où Eve séduit Adam : « *A la leyenda de Eva*

¹⁶⁴¹ BURGOS, Carmen de, *La que se casó muy niña*, Madrid, La Novela Corta, Año VIII, n° 384, 14/04/1923.

¹⁶⁴² BURGOS, Carmen de, *Luna de miel*, La Novela Corta, Año VI, n° 267, 29/01/1921.

seduciendo a Adán por instigación de la serpiente se han debido largos años de esclavitud femenina » (p. 9) dénonçant donc, de manière détournée, la nocivité du christianisme sur les femmes et elle cite Saint Ambroise¹⁶⁴³ qui justifie la domination masculine en se basant sur cette légende : « *Eva dió la manzana a su compañero y causó por su ligereza la perdición del género humano; es justo que la mujer viva sujeta al hombre en lo sucesivo, para que no le pierda su imprudencia por segunda vez.* » (p. 9).

Puis elle passe aux légendes païennes, celles qui décrivent des faits surnaturels (histoires de sorcières, d'enchanteuses, sirènes...), qui elles aussi ont fait du tort aux femmes. Dans ces légendes, les femmes sont présentées comme maléfiques, telles les sirènes d'Ulysse dans *L'Odyssée*. Carmen de Burgos prétend que ces légendes auraient contribué à la méfiance des hommes vis-à-vis des femmes et servi d'alibi à l'Inquisition pour brûler des femmes en les accusant de sorcellerie. Mais, en contrepartie, les légendes ont également créé, affirme-t-elle, des visionnaires et des saintes telles que Sainte Thérèse et Bernadette Soubirous, de grandes héroïnes comme Jeanne d'Arc ou Catherine de Sienne.

Carmen de Burgos souligne également le caractère dangereux de certaines légendes romantiques d'amoureuses malheureuses mortes de chagrin d'amour comme, par exemple, Isabel (Isabel de Segura - *Les amants de Teruel*) et Julieta (Juliette Capulet – *Roméo et Juliette*)¹⁶⁴⁴. Elle suppose que ces légendes sont à l'origine de nombreux suicides d'anonymes, certaines femmes plagiant les héroïnes. Ces exemples lui permettent donc d'insister sur l'importance de la caractérisation des personnages féminins dans la littérature.

Elle poursuit son argumentation en dénonçant la littérature du Moyen-Âge, notamment *La Celestina*. Elle prétend également que les livres de chevalerie et l'amour courtois sont défavorables aux femmes, car dans cette littérature il y a bon nombre de femmes stéréotypées qui ne correspondent pas à la réalité :

Surgió la dama hipócrita de las comedias de capa y espada [...] Abunda más en nuestra literatura el tipo de esas damas traviesas, calderonianas, falsamente

¹⁶⁴³ Saint Ambroise est un des quatre Pères de l'Église d'Occident.

¹⁶⁴⁴ Dans les exemples cités les hommes meurent également donc, selon son raisonnement, la caractérisation des personnages masculins est aussi importante.

ingenuas, muy apasionadas, que son las mismas que aparecen después comunes a Molière y a Moratín: esas mujeres honradas y fuertes en el fondo, pero a las que se las oprime de tal modo que bajo su capa forzada de exasperado candor guardan una endiablada malicia femenil. (p. 12)

Nous notons donc une évolution de sa pensée, car dans son article de 1910, *La mujer y la literatura*, elle semblait trouver à son goût les livres de chevalerie et l'amour courtois.

Puis elle défend la poésie. Elle précise que les préjugés envers la poésie font qu'on en éloigne les femmes parce qu'il est communément admis qu'elle exalte leur imagination de manière exagérée. Carmen de Burgos se veut rassurante : « *No temed a la poesía* » (p. 13), car selon elle, la véritable poésie comme celle de Juan Ramón Jiménez, ne peut faire que du bien. Elle termine en plaisantant : personne n'irait commettre un crime après avoir lu ce genre de poésie. Elle affirme donc que la poésie ne fait pas de tort aux femmes, qu'elle leur est au contraire, bénéfique.

Après avoir étudié les effets de la poésie, Carmen de Burgos passe au roman. Elle rappelle le pouvoir de la littérature qui peut influencer certains événements, et parfois en être à l'origine, comme par exemple la Révolution Française qui est le fruit des écrivains des Lumières, mais constate que, plus prosaïquement, elle peut également influencer le comportement des femmes, comme par exemple le comportement des mères suite à la publication de *l'Emile* de Rousseau.

Puis Carmen de Burgos reprend bon nombre des sujets de son article *Hacia la serenidad* comme par exemple :

- le danger des représentations vulgaires à travers les personnages types féminins,
- la fictionnalisation d'histoires intimes tirées de « la réalité », comme par exemple Gabriel d'Annunzio¹⁶⁴⁵ avec la Dusse dans *Il fuoco* (Le Feu) en 1900,
- l'élimination des femmes dans certaines œuvres littéraires,
- l'exagération des vertus et des vices des personnages féminins,

¹⁶⁴⁵ Gabriel d'Annunzio, écrivain italien (1863-1938), principal représentant du décadentisme italien. Il soutient le fascisme à ses débuts mais s'en éloignera par la suite. Ramón Gómez de La Serna fera traduire des textes de d'Annunzio dans *Prometeo*.

- l'absence de représentation de la mère « réelle » dans la littérature,
- le mimétisme des écrivaines avec les écrivains,
- l'évocation de Colette.

Elle insiste sur l'image fautive véhiculée par les romanciers modernes et souligne le paradoxe :

Hacen sólo vulgares maniqués que respondan a la pasión que les asignan; las hacen mujeres de Eden-Concert y les fabrican una plataforma para exhibirlas. El traje tiene más importancia que ellas, y en lugar de preocuparse de su alma se preocupan de que se sepan vestir... y desnudar. No se les da intimidad de mujeres y se quiere luego que existan en la vida mujeres de intimidad. (p. 15)

Puis elle met l'accent sur l'inégalité de traitement entre les hommes et les femmes dans la littérature. Elle note que les portraits des hommes sont plus proches de la réalité que ceux des femmes.

Carmen de Burgos évoque ensuite la responsabilité de l'écrivain vis-à-vis de ses lecteurs. Elle met en garde à nouveau son auditoire contre la littérature qui embellit la réalité. Elle insiste sur la nécessité d'apprendre aux femmes à décrypter les conventions littéraires, afin qu'elles ne s'identifient pas aux personnages qui leur portent préjudice. Nous pensons donc qu'elle préconise un apprentissage à la critique littéraire par le biais de l'éducation. Sa proposition, face à un auditoire d'enseignants, va donc bien au-delà d'un simple apprentissage à la lecture.

Elle souligne l'importance des personnages types parce que : « *Son personas que hablan, que se mueven, que toman relieve y asiento en nuestros hogares y se nos hacen amigas y familiares.* » (p. 18). Ils deviennent donc pratiquement des êtres de chair et de sang, d'où la nécessité de personnages proches de « la réalité ».

Elle insiste sur la puissance de la littérature car : « *Como la novela no se lee de una vez, el pensamiento vuelve sobre ella en los intervalos de reposo, y su valor crece para nosotras y nos va poco a poco ganando y dominado* » (p. 18).

Elle explique ensuite ce qui fait que la femme romanesque ne ressemble pas à la femme « réelle » : « *Indudablemente se toman elementos reales de varias mujeres para "la mujer tipo"; pero el resultado es tan convencional que hasta la mujer que ha servido de modelo no se reconoce cuando se copia a sí-misma* » (p. 18). Elle en conclut : « *Pocas*

veces la novela es espejo. Examinadlas bien; los libros de caballería enseñan pronto su falsedad y como todos los románticos envenenan arteramente con su mundo de perfecciones o de perversidades que disgustan del mundo real » (p. 18-19).

Puis elle compare les pièces de théâtre aux romans. Elle considère que la représentation théâtrale n'est pas dangereuse car les spectateurs savent d'emblée que la pièce de théâtre n'est pas « la réalité ». Ils connaissent les conventions liées au théâtre. D'autre part, si identification il y a, elle ne peut être que passagère ; elle ne dure que le temps de la représentation : « *Se ve la obra teatral como se ven las escenas de la vida.* » (p. 19). Elle n'a donc pas la même influence que la lecture qui s'ancre progressivement dans la tête des lecteurs.

Carmen de Burgos revient (pour la troisième fois) sur le pouvoir de la littérature et l'influence de l'écrivain :

Es preciso dar a la mujer un grado de cultura tan amplia y tan sólida que la haga capaz de elegir sus lecturas, de seleccionarlás y de dominarlás, en vez de quedar dominada por ellas. ¡Se introduce, se infiltra y se apodera de tal modo del ser la lectura lenta y continuada! [...] Las ideas recogidas en la lectura, van penetrando poco a poco en nuestro ser, el pensamiento del escritor encarna en el nuestro, que bajo su influencia, evoluciona y se transforma [...] Lo que la impresión dure y la fuerza con que se produzca depende de la cultura y del temperamento [...] Así las ideas germinan en el cerebro o resbalan sin penetrar en él. (p. 21)

A nouveau, elle met en garde son auditoire contre la dangerosité de la littérature, tout dépendant de son interprétation :

Cuando sólo se ve en la literatura, conjunto de palabras más o menos galanamente ordenadas que pueden causar placer o indiferencia, se la mira con amigable tranquilidad; pero cuando se ven en ella carne, sangre, músculo, sensaciones, en una palabra, alma y vida del ser que la engendra al calor de sus afectos íntimos, hay que mirar el papel escrito con cierto terror supersticioso. (p. 21-22)

Mais elle ne veut pas que son auditoire se méprenne sur ses propos. Elle ne demande surtout pas qu'on éloigne les femmes de la lecture, mais plutôt qu'on les éduque afin que, grâce à leur esprit critique, elles soient capables de choisir la « bonne » littérature, c'est-à-dire celle qui les respecte.

Selon Carmen de Burgos, les femmes bien éduquées peuvent, par leur libre arbitre, influencer sur la production littéraire : « *Entonces la mujer elegirá las lecturas de arte y rechazará los libros que la explotan y la extravían* » (p. 22), par conséquent : « *Los autores que por un deseo mercantil cultivan esta literatura perversa, se acogerán a la literatura sana o dejarán de escribir* ». (p. 22) Nous nous trouvons donc face à une incitation à exercer ce pouvoir.

Mais, pour ne pas affoler son auditoire, notamment les jeunes étudiantes, elle tient à mentionner le côté très positif de la lecture. Pour elle, la lecture représente une forme de liberté qui permet aux femmes ayant le privilège de lire d'accéder aux idées nouvelles qui leur permettraient de se défendre contre l'obscurantisme et l'injustice dont elles sont victimes. Elle prétend donc que : « *La mujer ha de influir con su cultura en que tengamos una literatura moral y sana ; y ha de librarse de los gérmenes morbosos de la literatura, asimilándole las enseñanzas útiles* » (p. 22).

Elle termine sa conférence en encourageant une nouvelle fois ses auditrices à se cultiver, à se méfier d'un certain type de littérature qui peut leur porter préjudice et, surtout, à veiller à bien jouer leur rôle d'épouse et mère car, comme elle le souligne : « *Nada más grande que la madre! Es preciso que sepamos ser madres, dar la vida del espíritu, sacrificarnos y amar* ». (p. 23). Nous notons que, malgré ses critiques, Carmen de Burgos reste proche de l'image de la mère chrétienne. Nous pouvons penser qu'elle se doit de rester vigilante dans ses propos pour ne rebuter son auditoire, car l'image de la mère est un sujet tabou.

Nous avons vu que, pour bien imprégner son auditoire de sa pensée, Carmen de Burgos utilise la technique du disque rayé. En tant que pédagogue, elle n'hésite pas répéter volontairement plusieurs fois le même sujet tout au long de sa conférence. Son but est d'élever le niveau culturel des femmes, afin que celles-ci influencent le monde littéraire, et peut-être également de les inciter à écrire une autre littérature qui reflèterait leur quotidien, une littérature en quelque sorte miroir.

Nous comprenons parfaitement que Carmen de Burgos ait besoin d'une littérature réaliste pour défendre sa cause, néanmoins peut-être certaines lectrices ont-elles

justement envie de s'évader de leur quotidien, pour pouvoir rêver à un autre monde, plus juste, plus respectueux envers elles, et surtout plus beau.

2.3. Les modèles de Carmen de Burgos

C'est également par un article « Las mujeres de Blasco Ibañez¹⁶⁴⁶ » paru dans *Prometeo* que Carmen de Burgos indique à ses lecteurs quels sont ses personnages féminins préférés, personnages qu'elle qualifie de réalistes qui sont, comme nous l'avons vu, ceux qui l'intéressent. Elle s'en explique à travers une analyse des personnages féminins de la littérature de Blasco Ibañez, dont elle est, comme nous le savons, une fervente admiratrice.

Elle affirme : « *Creo en la influencia que la novela, diosa de la literatura ejerce sobre la sociedad cuyas costumbres retrata*¹⁶⁴⁷ » et émet l'hypothèse que les livres de Blasco Ibañez pourraient servir à des études sociologiques¹⁶⁴⁸ : « *Mucho tendrá el pensador que estudiar desde este aspecto en las obras del genial escritor valenciano* ».

Par conséquent, partant de ce postulat, nous en déduisons qu'elle considère que ses propres romans et nouvelles, réalistes ou naturalistes, peuvent influencer la société (et c'est ce qu'elle veut faire), au même titre que ceux de Blasco Ibañez. Ses livres peuvent par conséquent être étudiés eux aussi pour connaître les us et coutumes de l'époque où ils se situent.

¹⁶⁴⁶ *Prometeo*, le 04/02/1909.

¹⁶⁴⁷ N'oublions pas que Carmen de Burgos est une passionnée de Larra un des principaux représentants du « costumbrismo ».

¹⁶⁴⁸ Blasco Ibañez donne raison à Carmen de Burgos. En 1905 dans le prologue de *La horda* il apporte quelques précisions au lecteur sur les personnages de ses romans : « *En estos paseos, que tenían algo de exploraciones, ya que me sirvieron para descubrir un mundo nuevo ignorado por la generalidad de las gentes, fui conociendo a los más de los personajes que figuran en la presente novela, o más exactamente dicho, a los seres reales que empleé como modelos de mis tipos imaginarios. Ninguna de mis obras tiene una base tan amplia en la realidad. No existe un solo personaje en La horda, ni aun los más secundarios, sin su correspondiente hermano de carne y hueso. Ninguna tampoco de mis novelas fue precedida de una preparación tan minuciosa. Durante un año examiné las diversas agrupaciones acampadas en torno a Madrid, con una observación sin objeto, por puro recreo de paseante, y sólo pasado ese tiempo se me ocurrió la idea de escribir La horda.* ».

Carmen de Burgos précise qu'elle ne va pas faire dans son article une étude complète de l'œuvre de Blasco Ibañez, elle laisse ce soin aux critiques littéraires ; elle ne s'intéresse qu'aux personnages féminins, et encore exclusivement dans l'optique qui l'intéresse, à savoir si les personnages créés par le romancier rendent compte de ce qu'elle considère être « la réalité » : « *yo, en la esfera de lo que a la mujer conviene, he procurado recoger las síntesis del sentir femenino en los tipos dibujados en sus libros, y dejando a la crítica el cuidado de juzgar, con más o menos competencia, lo que yo admiro, tracé la silueta de las mujeres que retrata* ». ».

Elle divise les types de femmes représentées dans l'œuvre de Blasco Ibañez en deux catégories, celles qui sont pleines de vie, presque à l'état animal, et les autres femmes, simples, ordinaires que l'on rencontre partout au quotidien :

[...] un tipo de una realidad admirable: la Neleta de Cañas y Barro; la Pepita de La barraca; la Dolores y la Rosario de Flor de Mayo; sometida la segunda de estas dos a la esclavitud del fuerte; de alma tortuosa y de pasiones vulgares la primera, mientras Roseta presenta el tipo de la hembra en la tranquila inocencia de su animalidad.

A este tipo vulgar y sencillo, responde la dulce Fila de La Horda, la triste Sagrario de La Catedral y la graciosa María de la Cruz de La Bodega. Vulgares, tomadas del montón anónimo, son: Doña Manuela de Arroz y Tartana, y la esposa de Morreta en El Intruso, así como toda la serie de hembras que desfilan por las páginas de sus libros.

Mais sa préférence va à Leonora (et non pas Eleonora comme elle l'écrit), protagoniste de *Entre Naranjos* écrit en 1900 :

El tipo de creación suya, anhelo de su alma hacia mi ideal de mujer superior, es la Eleonora [Leonora] de Entre Naranjos, aquella figura de neurótica, aturdida y buena, equilibrada y caprichosa, que se detiene un día de primavera en el vergel valenciano, para tender de nuevo sus alas en la estación de muerte sin saber adónde se dirige ni en dónde cesará su vuelo. Aquella mujer que siente entre el perfume de los naranjales el amor del diputado rural, y entreabre para él las puertas de cielo desconocido en una voluptuosidad de artista, y que después de despertar de su sueño le azota la cara con la frase: "Antes que tuya, del portero del teatro", es la creación admirable, sublime del maestro.

Selon elle, Leonora serait une création littéraire inspirée d'une femme « réelle¹⁶⁴⁹ ». Par femme supérieure, nous pensons que Carmen de Burgos veut dire à ses lecteurs que le genre de femme représentée par le personnage de Leonora, se distingue de la majorité des autres femmes et se rencontre rarement dans « la vie réelle ». Elle considère donc que, comme ce serait le cas dans la « vie réelle », le personnage de Leonora constitue, du fait de ses qualités, une exception parmi les personnages de Blasco Ibañez. En effet, selon son analyse, la majorité des personnages féminins du romancier sont fidèles aux femmes que l'on rencontre couramment « dans la réalité¹⁶⁵⁰ » et qui sont du type :

[...] *de mujer sencilla, de mujer dulce; de esas que ofrecen paz y calma, y tienden la celada mayor: la de la costumbre, que halla el hombre en el bienestar de una morada tranquila, cuando ya las luchas y los placeres estragaran su alma y rindieran su cuerpo.*

Etant donné que Carmen de Burgos considère Leonora comme la femme idéale, dont elle s'inspirera à plusieurs reprises, il nous a semblé important de tenter de cerner son personnage, en faisant une analyse rapide du roman *Entre Naranjos*¹⁶⁵¹ dont voici un bref résumé. Le roman raconte l'histoire de Rafael Brull, fils unique du cacique le plus puissant d'Alcira (Valence). Après la mort de son père, un politicien corrompu et vicieux, Rafael reprend l'orangeraie paternelle. Rafael est dominé par sa mère, Bernarda¹⁶⁵² qui rêve d'en faire un député et de le voir épouser une jeune fille riche pour remplir les caisses de la famille. Rafael qui, au début du roman, est un jeune homme honnête et romantique (il aime follement Leonora, chanteuse d'opéras), se transformera en un politicien sans conviction qui épousera Remedios pour sa valeur marchande. A la fin du roman, il regrettera amèrement ses choix, notamment lorsque huit ans plus tard il reverra Leonora ; mais il sera trop tard pour faire marche arrière. Il

¹⁶⁴⁹ Selon certains biographes de Blasco Ibañez, il s'agit de la chanteuse Nadina Buliciof qui aurait été la maîtresse du romancier.

BLASCO IBÁÑEZ, Vicente, *La Voluntad de vivir*, Ediciones Cátedra, Madrid, 1999, p. 41.

¹⁶⁵⁰ Les lecteurs de Blasco Ibañez avaient l'habitude de reconnaître certains personnages réels dans ses fictions : On peut lire dans le prologue de *La voluntad de vivir* écrit par Libertad Blasco-Ibañez la fille de Blasco Ibañez : « *En el año 1907 se anunciaba, en toda la prensa de Madrid y en las librerías de toda España, la nueva novela de Blasco Ibañez, titulada La voluntad de vivir. El público, dispuesto a ver en todos los personajes de Blasco seres reales, esperaba impaciente su publicación* » BLASCO IBÁÑEZ, *Ibid.*, p. 159.

¹⁶⁵¹ BLASCO IBÁÑEZ, Vicente, *Entre Naranjos*, Marston Gate, Amazon.co.uk, Ltd, version moderne. (Livre de référence). L'original a été publié à Valence en 1900.

¹⁶⁵² Le personnage de Bernarda de *Entre Naranjos* a des points communs avec la Bernarda de Lorca. Toutes deux sont veuves, froides, autoritaires, économes, trompées par leur mari et surtout soucieuses de l'honneur de la famille, ce qui les oblige à cacher la réalité.

perd pour toujours Leonora qu'il avait abandonnée au profit de l'argent et du mirage de la politique.

Leonora est une chanteuse d'opéra qui a vécu loin du village d'Alcira. Sa mère est morte à sa naissance. Elle a été élevée par un père médecin, passionné de musique, anticlérical et républicain (admirateur de Castelar) aux idées avancées¹⁶⁵³. D'après ceux qui ont bien connu le père, la fille lui ressemble : « [...] *tan chiflada como él: su mismo carácter. [...] es muy guapa; se parecerá a su madre, que era una rubia, la más buena moza de estos contornos* » (p. 51), par conséquent le lecteur comprend que tout ce qui a été dit sur le père constitue autant d'indices sur la personnalité de Leonora.

A la mort de sa femme, le docteur Moreno quitte le village en compagnie de sa fille : « *¡Se marchó tan lejos! [...] se había ido con la niña, lejos, muy lejos, a aquella ciudad [...] a Milán, que, [...] es el mercado de todos los que cantan. Quería que su Leonora fuese una gran tiple. Ya no le vimos más. [...] La cosa debió marchar bien* » (p. 51-52).

L'enfance, l'éducation de Leonora et sa vie à l'étranger, très loin d'Alcira, apparaissent comme ce qui explique sa différence avec les femmes du village soumises aux coutumes traditionnelles et à la religion. Le lecteur est donc conduit à en déduire qu'il faut que les femmes puissent s'échapper de leur milieu pour être libres.

Léonora, est la parfaite antithèse de Remedios, la jeune fille que Rafael épousera (le prénom choisi par le romancier la prédestine à n'être qu'un pis-aller, tandis que celui de Leonora, qui en grec veut dire « compassion », est également le prénom de plusieurs reines¹⁶⁵⁴). Remedios est le stéréotype de la femme dont les seules ambitions sont le mariage, la maternité et l'honneur de la famille (comme beaucoup de jeunes filles de son époque). C'est une copie de Bernarda avec quelques années en moins. Blasco Ibañez la construit donc comme une reproduction du schéma établi. C'est un type de femme qui rassure les hommes, car avec elle le système phallogocentrique n'est pas remis en cause.

¹⁶⁵³ Il y a dans ce portrait une certaine ressemblance avec Blasco Ibañez lui-même, hormis le fait d'être médecin.

¹⁶⁵⁴ C'est aujourd'hui le prénom de la Princesse des Asturies, normalement future Reine d'Espagne.

Bernarda est le type même de la femme traditionnelle, représentante de l'Espagne obscurantiste que Carmen de Burgos abomine. Nous retrouverons de nombreux personnages de ce genre dans ses fictions, souvent dans la fonction d'opposant.

De retour à Alcira, Leonora fait scandale par sa seule présence. Très transgressive de l'ordre établi, elle s'attire la haine de la bourgeoisie conservatrice. Bernarda fait tout pour la séparer de Rafael car elle exècre et jalouse les femmes libres :

[...] ya cantaba en los teatros [...] su hija se ha dado la gran vida por esos mundos. Se ha divertido la maldita [...] Hasta cuentan que se ha acostado con reyes. Y de dinero no digamos. ¡Qué modo de ganarlo y de tirarlo, hijos míos! [...] ¡Si cree que aquí la van a admirar y mimar como en el extranjero! ¡La hija del doctor Moreno! [...] Anoche se hablaba de su llegada en todas las casas decentes y no hubo señor que no prometiese abstenerse de todo trato con ella. Si cree que Alcira es como esas tierras donde se baila el can can y no hay vergüenza, se lleva chasco. [...] Aquí hay mucha moral, y sobre todo, mucho miedo al escándalo [...] esa mujer [...] como dice tu madre es la deshonra de Alcira. (p. 53 - 54)

Tout comme les autres artistes à cette époque, Leonora ne reçoit aucune considération car l'opinion publique les considérait comme des demi-mondaines :

Y ¿sabe Usted lo que han dicho de mí esas buenas gentes? Pues que soy una mujer galante más bien que una artista; una especie de cocotte que canta y se exhibe en el escenario como en un escaparate. [...] no carece por completo de fundamento. He sido algo de eso que dicen; pero a los hombres les corresponde más culpa que a mí... He sido una loca sin freno en mis caprichos, dejándome tentar unas veces por el esplendor de la riqueza, otras por la hermosura o por el valor [...]. (p. 104-105)

Mais Leonora est une femme libre, qui se moque des ragots. C'est une femme sincère, car, bien qu'elle soit amoureuse de Rafael, elle tente de l'éloigner d'elle en lui racontant ses diverses aventures amoureuses.

Blasco Ibañez a créé un personnage féminin victime des hommes, pour montrer combien il est difficile pour une femme, même à l'esprit libre, de s'affranchir de la domination masculine avec les lois et coutumes en vigueur à cette époque. Le roman explique le mal-être de Leonora par ce qu'elle a subi pendant sa jeunesse, car beaucoup d'hommes lui ont fait du mal, à commencer par son maître de musique qui a profité de son innocence, à l'insu de son père :

Y Leonora seguía sus lecciones acariciada por las manos ardorosas y húmedas del viejo cantante, permaneciendo horas enteras a solas con él, gracias a la inmensa confianza del doctor, hasta que una tarde, en mitad de una romanza,

el tembloroso sátiro que todo lo hacía por el arte, cayó sobre ella. [...] Calló por miedo a su padre, temiendo su explosión de cólera al ver engañada la ciega confianza que tenía en el maestro. (p. 114-115).

Le récit poursuit l'enchaînement d'événements malheureux : la première aventure amoureuse de Leonora ne sera pas plus épanouissante car son amant la prostitue : « [...] *comprendía que aquel hombre era un rufián que cautelosamente preparaba sus aventuras con hombres poderosos presentados por el mismo, para sacar provechos [...]* » (p. 118).

Le narrateur fait comprendre que c'est à la suite de cette aventure que Leonora s'endurcit encore plus. Elle ne croit plus à l'amour et reprend sa vie de bohème. Elle a de nombreux amants sans jamais les aimer. Elle considère que se donner à plusieurs hommes la prémunit d'en aimer un seul et souffrir à nouveau. Elle accepte l'adversité : « *Su suerte estaba echada; pasaría de brazo en brazo. Su vida era el canto y dejarse adorar por los hombres. Sería en su lecho como en la escena; de todos y de ninguno. »* (p. 119). Elle se persuade que l'amour n'est pas fait pour elle.

Le narrateur la décrit ainsi :

Aquella era Leonora; la walkiria arrogante, la hembra fuerte y valerosa, capaz de darle de bofetadas al más leve atrevimiento y de manejarle como un niño. Bajo el casco de acero brillante como un espejo, con sus dos alas de blancas plumas, caían los rubios bucles, brillaban con salvaje furor los ojos verdes y parecían palpitar las aletas de la nariz con indomable fiereza. [...] Estaba allí con la majestad de la diosa; era una Palas de la mitología septentrional, hermosa como el heroísmo, terrible como la guerra [...] Aquella mujer caprichosa, aventurera y alocada, de cuya vida de artista tantas cosas se contaban, había paseado por el mundo la arrogancia de la virgen guerrera soñada por Wagner consiguiendo inmensos triunfos. (p.91)

Mais Leonora aura beau lutter contre elle-même, elle finit par succomber à Rafael. Un soir, alors qu'elle se trouve dans le jardin aux orangers en fleurs, Leonora, influencée par la nature, qui joue le rôle de déclencheur dans l'intrigue, laisse son cœur parler et accepte l'amour de Rafael : « *La naturaleza, al embriagarla abatiendo su resistencia »* (p. 157).

Rafael, prisonnier de son éducation bourgeoise, et pensant faire céder plus facilement Leonora, lui promet de l'épouser mais le mariage ne fait pas partie des choix de vie de la jeune femme : « *En medio de su embriaguez vio cómo la artista abría con extrañeza sus ojos, cómo pasaba por su boca una sonrisa triste. - ¡Casarnos! ¿Y para qué?... Eso es para otros. Quiéreme mucho, niño mío, ámame cuanto puedas... Yo sólo creo en el Amor*¹⁶⁵⁵. » (p. 157). La construction du personnage ne laisse pas de doute : il n'y a pas de calcul dans l'amour de Leonora qui est une femme honnête. Pour elle, le mariage n'est pas une profession comme il l'est pour beaucoup de jeunes filles telles que Remedios. Leonora est une femme indépendante économiquement, elle peut donc et veut faire le choix de ne pas se marier.

La relation amoureuse entre les deux amants va durer quelques semaines au grand scandale de Bernarda et des autres villageois.

Rafael est construit comme un jeune homme influençable et vaniteux. Malgré ses promesses d'amour, il se laissera convaincre par Don Andrés (l'homme à tout faire de sa mère) de quitter Leonora et d'épouser Remedios la jeune fille riche que sa mère a choisie pour lui, et qui lui permettra de devenir député. Il choisit l'ambition politique à l'amour.

Blasco Ibañez complète le tableau négatif du personnage en faisant de Rafael un lâche puisqu'il n'ose même pas se présenter devant Leonora pour rompre, il se contente de lui adresser une fausse lettre d'excuses.

Le romancier tient cependant à faire de Leonora un personnage complexe : après cette rupture, la désillusion est trop forte et Leonora souffre, malgré sa force de caractère. Une fois de plus les hommes l'ont déçue.

Leonora est une femme d'honneur, mais elle ne pardonne pas (le symbolisme du prénom ne fonctionne plus à ce moment de l'intrigue). Huit ans après elle se venge de Rafael pour l'avoir abandonnée. Il y a donc une ellipse de 8 ans (symboliquement le 8 est le nombre de l'équilibre). Le lecteur retrouve Rafael en homme marié (mais il a des maîtresses qu'il n'aime pas) et père de trois enfants. Il a donc le rôle du « *señorito* »

¹⁶⁵⁵ La réponse de Leonora est celle de Blasco Ibañez. Lors de l'enquête sur le divorce il avait répondu à Carmen de Burgos : « *Soy partidario decidido del divorcio, por lo mismo que creo en el amor y no en el matrimonio* » dans BURGOS, Carmen de, *El divorcio en España*, op. cit., p. 13.

classique. Son mariage l'ennuie car Remedios n'aime pas l'amour. Remedios a le rôle de l'épouse vertueuse pour qui, faire l'amour est uniquement un devoir conjugal dans le but de procréer. Rafael est désormais un homme riche et un député conservateur respecté. Un jour, alors qu'il défend sans conviction au Congrès de Madrid les bienfaits de la religion catholique sur la société espagnole, il aperçoit une femme magnifique dans la tribune. C'est Leonora qui n'a pas changé physiquement alors que lui a beaucoup vieilli. En la revoyant, Rafael se rend compte qu'il en est toujours amoureux et qu'il est passé à côté du bonheur en renonçant à l'amour de sa vie.

Leonora fait monter Rafael dans sa berline et c'est dans cet endroit très intime, où Rafael ne peut se dérober, qu'elle ravive par la parole, pour se venger, la passion de Rafael afin de mieux le rejeter. Et c'est avec dureté et sarcasme qu'elle lui fait regretter amèrement sa lâcheté passée :

Esto se acabó. [...] Nuestra pasión murió porque debía morir. [...] Tú naciste burgués, yo llevo en las venas el ardor de la bohemia. [...] Tú tienes los apetitos de tu gente. Ahora te crees infeliz, pero ya te consolarás [...] Esto del amor por el amor, burlándose de leyes y costumbres, despreciando la vida y la tranquilidad, es nuestro privilegio, la única fortuna de los locos a los que la sociedad mira con desconfianza desdeñosa. Cada uno a lo suyo. [...] Si vuelvo, serás uno de mis innumerables amigos; nada más. Y no creas que soy ahora una santa. La misma que antes de conocerte; pero de todos, ¿sabes? Del portero del teatro, si es preciso, antes que de ti. Tú eres un muerto... Adiós, Rafael. (p. 214-220).

On perçoit beaucoup de douleur dans les propos de Leonora. Elle n'a toujours pas cicatrisé sa blessure et son honneur lui interdit de revenir sur le passé. Mais peut-être est-elle désormais incapable d'aimer ?

L'histoire se termine avec un retour à l'équilibre, annoncé par le chiffre « 8 ». Rafael restera définitivement dans sa vie bourgeoise, tandis que Leonora retournera à sa vie d'artiste et de bohème.

Il nous a paru intéressant de chercher à connaître les raisons de l'intérêt de Carmen de Burgos pour le personnage de Leonora.

Leonora est un personnage féminin qui, selon ses critères, a un bon degré de vraisemblance. Elle est transgressive, car elle rompt avec les usages traditionnels par son refus des conventions sociales et son rejet du mariage. C'est surtout un personnage

qui n'a pas seulement une apparence mais une psychologie, ce qui contribue à accentuer « l'effet du réel » tel que le définit Vincent Jouve : « *L'intérêt du portrait psychologique est de créer un lien affectif entre le personnage et le lecteur : il suscitera, selon les cas, admiration, pitié ou mépris. C'est aussi à travers lui que se joue " l'effet de réel"*¹⁶⁵⁶ ». C'est une femme cultivée, qui n'est pas sous l'emprise de la religion et est indépendante financièrement. Elle a une ouverture d'esprit certainement acquise à l'étranger. Elle est représentative de la vie d'artistes et de la liberté. Elle est surtout l'antithèse des femmes traditionnelles, gardiennes de l'ordre établi, qui empêchent les idées féministes de prendre racine en Espagne.

Nous pensons que Carmen de Burgos apprécie certainement aussi les codes d'honneur de Leonora qui, pour sa part, ne cantonne pas l'honneur féminin à la virginité.

Mais, puisque Leonora est censée représenter une « femme réelle », et pour que l'histoire soit vraisemblable, elle paie très cher sa liberté. Elle est victime de la société bourgeoise hypocrite et surtout victime des hommes (un pédophile, un proxénète, de nombreux amants qui la traitent en « cocotte » et un jeune bourgeois ambitieux). Pour Carmen de Burgos, ce rôle de victime des hommes correspond certainement à « la réalité », telle qu'elle même la perçoit.

Comme nous le verrons dans cette étude, Leonora inspirera à plusieurs reprises Carmen de Burgos. Nous la retrouvons (mais aussi les autres types de personnages de *Entre naranjos*) dans plusieurs de ses personnages de romans et nouvelles.

Mais Carmen de Burgos ne peut pas s'intéresser uniquement à un personnage comme Leonora car, comme elle l'a dit elle-même, Leonora est une femme d'exception. Elle s'intéresse donc à une deuxième héroïne de Blasco Ibañez. Margalida ou Flor de Almendro¹⁶⁵⁷ (symbole de fragilité) est l'héroïne du roman *Los muertos mandan*¹⁶⁵⁸. Selon Carmen de Burgos, Margalida est une de ces femmes simples que l'on rencontre

¹⁶⁵⁶ JOUVE, Vicent, *La poétique du roman*, St Just-la-Pendue, Armand Colin, 2003, p. 59.

¹⁶⁵⁷ En 1908, elle reprendra elle-même ce symbole de fragilité dans une de ses *novelas cortas* dont le titre est *Como flor de almendro*.

¹⁶⁵⁸ *Los muertos mandan*, écrit en 1909 par Vicente Blasco Ibañez.

Livre électronique : <http://www.gutenberg.org> – (livre de référence)

dans « la vie réelle ». C'est une jeune villageoise qui habite Ibiza¹⁶⁵⁹. Elle a dix-sept ans et est arrivé pour elle le moment de se marier. Blasco Ibañez décrit, avec pléthore de détails, la coutume du « *festeig* », qui est la période où une jeune fille est courtisée. Margalida va avoir une trentaine de courtisans dont Jaime Febrer (qui est un personnage construit avec une certaine complexité), un jeune seigneur de l'île de Majorque complètement désargenté. L'irruption incongrue de Jaime, dans un milieu qui n'est pas le sien, provoquera des querelles entre les prétendants, allant jusqu'à la mort de l'un d'entre eux. C'est aussi une évocation de la civilisation contre la barbarie. Jaime représentant la civilisation.

Margalida est jeune et belle, mais c'est une femme passive qui accepte les usages sans les remettre en question :

No tenía ganas de casarse. Ni el Cantó, ni el Ferrer, ni nadie. Había aceptado el cortejo porque todas las muchachas hacían lo mismo al llegar a cierta edad. Además — y aquí enrojecía vivamente —, la proporcionaba cierta satisfacción humillar a sus amigas, que rabiaban viendo el gran número de sus pretendientes. Ella estaba agradecida a los atlots que venían a verla de grandes distancias a Can Mallorquí. ¿Pero quererlos? ¿Casarse con ellos?... (p. 156)

¡Hermosa «Flor de almendro»! Febrer la encontraba más bella al compararla con sus amigas, morenas y curtidas por el sol y el trabajo. Su piel blanca, de una suavidad de flor, sus ojos húmedos y brillantes de animalillo dulce, su cuerpo esbelto y hasta la suavidad de sus manos, la separaban, como si fuese de una raza distinta, de aquellas compañeras negruzcas, seductoras por su juventud, enérgicas y guapotas, pero que parecían talladas a hachazos. (p.135)

Margalida ne ressemble pas à Leonora de *Entre Naranjos*, elle n'a pas son tempérament, ni son âge, ni son passé et encore moins son éducation. Néanmoins, l'auteure montre qu'elle est capable d'inspirer, par son côté naturel et rassurant (elle n'est pas le type de femme qui remet en cause le système phallogentrique), suffisamment d'amour à Jaime Ferrer pour que celui-ci désire l'épouser en dépit de leurs origines sociales très éloignées. C'est pour elle que Jaime risque sa vie :

Margalida valía más que las hembras que él había conocido antes: era la primera, la única. Todo en su historia pasada le parecía falso y artificial, como la vida que se muestra en los escenarios, pintada y cubierta de oropelas bajo una luz engañosa. Nunca había de volver a ese mundo de ficción. La realidad era lo presente. (p. 179)

¹⁶⁵⁹ Ibiza est alors une île sauvage bien loin de la tourmente touristique d'aujourd'hui.

Le roman raconte la lutte d'émancipation de Jaime contre le poids oppressant de ses aïeux¹⁶⁶⁰, donc de ses morts, d'où le titre du roman. Il y parviendra en épousant Margalida. C'est donc un personnage masculin positif contrairement à Rafael.

Néanmoins, nous pensons que cette histoire ressemble plus à un conte de fée qu'à une histoire tirée de « la réalité », notamment avec son « *happy end* ». Nous pensons que l'attrait de Carmen de Burgos pour le personnage de Margalida est certainement dû à son côté simple et naturel, capable d'inspirer un amour sincère. C'est aussi un personnage qui s'en sort, mais grâce à un homme car elle n'est pas économiquement indépendante. C'est peut-être aussi le côté « *naturalista romántica*¹⁶⁶¹ » de Carmen de Burgos qui ressort à travers le personnage de Margalida.

Carmen de Burgos à travers cet article fait donc comprendre qu'il faut considérer ses propres livres comme des témoignages réalistes, ou comme un reflet du monde du début de XX^{ème} siècle. C'est ce qu'elle aurait aimé. Mais y a-t-elle réussi ? Il est difficile de répondre à cette question. Ce que l'on peut affirmer c'est qu'elle a essayé de créer des personnages qui ressemblent à ses lecteurs et lectrices et qui sont proches de leurs préoccupations. Dans ses romans et *novelas cortas*, les lecteurs et lectrices peuvent retrouver toute sorte de dramaturgie de l'existence comme l'amour, la douleur, l'honneur, la maladie, la violence... et chacun pourra ainsi vivre sans risque différentes expériences par procuration. Elle pense que certains adhéreront, d'autres non... Mais que tous méditeront, ce qui est un de ses buts. Elle veut amener ses lectrices (et dans une moindre mesure ses lecteurs), à réfléchir sur leur mode de vie, à prendre conscience des injustices dont les femmes sont victimes, à acquérir d'autres connaissances et si possible leur ouvrir d'autres horizons.

¹⁶⁶⁰ Ce poids l'avait déjà empêché de se marier avec une jeune juive de Majorque qu'il n'aimait pas mais qu'il souhaitait épouser pour s'enrichir, alors que cette fois Jaime aime Margalida. C'est donc l'amour qui triomphe.

¹⁶⁶¹ BURGOS, Carmen de, *Al balcón, Op., Cit.*, p. XII.

2.4. Réflexion méta-littéraire dans les fictions de Carmen de Burgos

Comme nous venons de le voir, Carmen de Burgos apprécie le réalisme et le naturalisme qui donnent, selon elle, une image « réelle » des femmes, mais également une description objective de ce qu'elle pense être « la vie réelle ». Nous pensons également que si elle apprécie ce courant littéraire, c'est parce qu'il s'oppose au romantisme qu'elle accuse de porter préjudice aux femmes en exaltant leur imagination, leur faisant croire à un monde imaginaire et, surtout, en donnant une image erronée de l'amour et du mariage¹⁶⁶². C'est la raison pour laquelle elle a toujours souhaité retranscrire « sa réalité » dans ses romans et nouvelles afin d'influencer ses lecteurs et lectrices par l'identification à ses personnages. Elle ancre donc ses personnages dans un univers qu'elle veut proche de la réalité de son temps ; ce ne sont pas des personnages invraisemblables ou fantastiques comme ceux qu'elle dénonce dans ses différents articles de journaux et discours. Ces récits informent et montrent, par l'exemple, l'inégalité entre les sexes et les méfaits du romantisme sur les femmes. Ces romans et *novelas cortas* sont donc didactiques : elle y pratique l'éducation par l'exemple et le contre-exemple. Selon elle, le romantisme exacerbé aurait des conséquences néfastes sur les femmes. Le romantisme des jeunes filles, nourri en particulier par leurs lectures, les empêche de voir la vie telle qu'elle est réellement. Ces jeunes filles passent donc leur vie à courir après des chimères qui leur font plus de mal que de bien (tout comme à leur entourage). Carmen de Burgos veut donc corriger ces jeunes filles de leur romantisme en leur faisant peur à travers certains personnages et certaines situations. Clarisa de la *novela corta* « *La que se casó muy niña* »¹⁶⁶³ est un exemple de ce type de jeune fille.

¹⁶⁶² Ce qui n'empêche pas Carmen de Burgos d'apprécier, et de publier une étude, sur deux représentants du romantisme : Mariano de Larra et Giacomo Leopardi.

¹⁶⁶³ BURGOS, Carmen de, *La que se casó muy niña*, Madrid, La Novela Corta, Año VIII, n° 384, 14/04/1923.

On constate d'ailleurs que la lecture est très présente dans les fictions de Carmen de Burgos. Certaines protagonistes sont représentées en train de lire, ou ayant un fort attachement pour la lecture, ainsi par exemple dans *La que quiso ser maja*¹⁶⁶⁴, le narrateur dit de Carola : « [...] *leía cuatro novelas a la vez* », ou encore Elisa dans *La flor de la playa* :

*Elisa había aceptado, no sin repugnancia de compararla con las habitaciones de los hoteles a que se habían acostumbrado, pero estaba aquel lugar tan impregnado del sabor clásico de la vida primitiva, que acabó por encontrarse a su gusto, recordando todas las novelas románticas de pescadores que había leído en las largas noches de invierno madrileño, para entretener a Remedios, mientras cosía*¹⁶⁶⁵.

Mais la lecture de littérature romantique n'empêche pas Elisa de lire aussi les journaux.

Carmen de Burgos présente parfois également la lecture comme un baume. Soledad de *El honor de la familia*, est orpheline. Alors qu'elle était petite et manquait d'amour :

*Se refugió en la lectura: las vidas de los santos exaltaban su fantasía. ¿Acaso no podría ella realizar un hecho maravilloso, para gloria de la familia? No se la podía sacar fácilmente de sus libros. Las tardes que doña Solita y su familia iban a la Huerta del Cardenal, la buena señora se quejaba de aquel afán desmedido de la niña a la lectura. La prefería a todo*¹⁶⁶⁶.

Mais ses lectures religieuses lui ayant donné le sens du sacrifice, elle accepte le destin que sa tante lui a tracé en devenant institutrice: « [...] *dedicada a su alta misión de sostén de una familia noble*¹⁶⁶⁷ », jusqu'à ce qu'elle découvre que sa famille souhaite la faire avorter au nom de l'honneur, car elle serait mère célibataire si elle gardait l'enfant qu'elle attend. Cette prise de conscience est le déclencheur qui la décide à rompre ses chaînes et s'enfuir de Tolède.

Solita¹⁶⁶⁸ la grand-tante qui élève Soledad est une bigote qui néanmoins pousse Soledad à avorter. Elle aussi est caractérisée par ses lectures : « *Mucho tarda hoy Soledad – dijo*

¹⁶⁶⁴ BURGOS, Carmen de, *La que quiso ser maja*, Sevilla, Editorial Renacimiento, 2000, p. 11 (Première édition dans *La Novela Pasional*, 1924).

¹⁶⁶⁵ BURGOS, Carmen de, *La flor de la playa*, Madrid, Editorial Castalia, 1989, p. 320.

¹⁶⁶⁶ BURGOS, Carmen de, *El honor de la familia*, *Op., Cit.*, p. 205.

¹⁶⁶⁷ *Ibid.*, p. 207.

¹⁶⁶⁸ Soledad et Solita sont également caractérisées par leur prénom. Soledad est abandonnée moralement et Solita porte seule sur ses épaules la destinée de la famille.

*doña Solita cerrando el libro de Las horas, en cuyas grasientas hojas leía mientras las otras tres mujeres revolvían entre la manos las agujas de tricot*¹⁶⁶⁹ » .

Le narrateur démontre donc implicitement que les livres de religion ne contribuent pas à mettre en pratique la charité chrétienne et que, dans le cas de Soledad, ils inhibent sa volonté jusqu'à ce qu'elle comprenne que tout est mensonge autour d'elle.

Clarisa, l'héroïne de *La que se casó muy niña* lit beaucoup elle aussi ; c'est même sa principale occupation :

Y Antonio, que adivinaba el peligro [que Clarisa tenga amantes], se complacía en el derivativo que presentaban las novelas. Le compraba cuantas quería. Clarisa, entretenida con ellas, no salía apenas de su casa, no trataba a nadie. Se la citaba como la esposa modelo. Pero ella, en su soledad, vivía una vida intensa: amaba y sufría con las heroínas. Era como ellas a veces mística y virtuosa, a veces perversa y depravada. Vivía todas aquellas vidas, gozaba con todas aquellas ficciones. Era como si su vida real no hubiera de vivirlas nunca.
(p. 6).

Le narrateur montre bien que Clarisa s'invente d'autres vies grâce à l'identification aux personnages des romans qu'elle lit et qui sont certainement des fictions à l'eau de rose, dans une des collections de *novelas cortas*. Carmen de Burgos rappelle ainsi implicitement les dangers d'une identification à des personnages « irréels », ainsi que la puissance de la littérature et l'impact de celle-ci sur les lecteurs.

En revanche, dans *La Malcasada* les livres jouent un rôle transgressif, ils changent de destination car ils servent de lien entre les « amoureux » :

*Me los da el señorito Pepe, y como sabe que son para usted, me escoge los mejores. ¡Ese sí que es bueno! Dolores enrojeció; pero desde entonces leía más deprisa. En cada nuevo libro que recibía buscaba, con no sabía qué secreta esperanza alguna frase con lápiz, algún papel, alguna flor marchita*¹⁶⁷⁰ .

Carmen de Burgos présente aussi des personnages masculins ayant un lien avec la lecture. Leur relation avec celle-ci participe aussi à leur caractérisation. Par exemple, dans *El honor de la familia*, le maire Don Manuel est un confiseur qui n'a aucune

¹⁶⁶⁹ BURGOS, Carmen de, *El honor de la familia*, Op., Cit., p. 191.

¹⁶⁷⁰ BURGOS, Carmen de, *La Malcasa*, Valencia, Editorial Sempere, 1923, p. 110.

culture, lui et sa femme Carolina del Portillo de Benegalini¹⁶⁷¹ sont des parvenus qui doivent leur richesse et leur position à Antonio Maura. Carolina a honte de la condition modeste de son mari et cherche à la faire oublier. Le narrateur subjectif ironise : « *A instancias de su esposa, don Manuel leía todas las noches el Diccionario, y las palabras aprendidas las soltaba luego a la primera ocasión*¹⁶⁷² ». Il ironise et critique également le prêtre :

*Aquel día no tardó en llegar, acompañado de don Mariano Morenas y Río Seco, cura de una parroquia cercana, gran carlista, que dirigía desde la sombra un asqueroso periódico el cual habían de sostener las hijas de confesión, condenadas a su lectura*¹⁶⁷³.

Le narrateur subjectif apparaît clairement comme la voix de Carmen de Burgos qui a des comptes à régler avec l’Eglise, les conservateurs et les journaux catholiques.

Les héroïnes des fictions de Carmen de Burgos sont, pour la majorité, victimes du complexe de Cendrillon¹⁶⁷⁴. Il nous a donc semblé intéressant d’analyser plus amplement le personnage de Clarisa car *La que se casó muy niña* est la *novela corta* où Carmen de Burgos critique le plus ouvertement la littérature.

Le récit peut se diviser en trois parties qui représentent les moments clés de la vie de Clarisa. Dans la première partie, elle a 14 ans, elle est enceinte de son cousin Antonio, qui a dix ans de plus qu’elle et qui l’a violée. Elle l’épouse et a cinq enfants les uns derrière les autres. Encouragée par son mari, qui ne voit dans la lecture qu’un passe-temps inoffensif, elle lit beaucoup de romans. Clarisa : « [...] *estaba en la edad en que*

¹⁶⁷¹ Nous notons l’ironie de Carmen de Burgos. Le nom correspond bien au personnage qu’elle décrit ainsi : « *Era una mujer gorda, voluminosa, con aspecto de carnícera ; lleva un gran abrigo de caracul, una corbata y un manguito de Mongolia. El sombro, pequeñín y empenachado de tres plumas, puestas tiesas sobre el ala delantera, se mecía sobre la cabeza [...] Las manos desenguantadas, lucían una profusión de sortijas de brillantes; un valioso aro de estas piedras le rodeaba la muñeca, y los solitarios de las orejas despedían un vivísimo fulgor. Por fuera del abrigo, una gruesa cadena de oro sostenía multitud de medallas y dijes que se entrechocaban sonando en el undoso pecho* ». (p. 193)

¹⁶⁷² BURGOS, Carmen de, *El honor de la familia*, Op., Cit., p. 194.

¹⁶⁷³ *Ibid.*, p. 194-195.

¹⁶⁷⁴ Nous empruntons cette expression à l’ouvrage de Colette DOWLING *The Cinderella Complex : Women’s Hidden Fear of Independance*, traduit en français et publié par Grasset en 1982 sous le titre *Le complexe de Cendrillon*. Colette Dowling y analyse la tendance de nombreuses femmes, y compris des intellectuelles, des femmes économiquement indépendantes etc. à attendre l’homme (le Prince Charmant) qui donnera un sens à leur vie et les « sauvera ».

*es mayor el romanticismo que la sensualidad*¹⁶⁷⁵ », elle cherche le grand amour, le Prince Charmant car elle ne l'a pas trouvé en la personne de son mari qui lui : « [...] *atendía más a mi sensualidad que al romanticismo*¹⁶⁷⁶ ». Les romans sentimentaux de l'écrivain Serafin lui servent de référence et d'apprentissage de l'amour : « *Ella no toleraba la unión sin amor. Lo había aprendido en las novelas de Serafin*¹⁶⁷⁷ ».

Carmen de Burgos présente donc à ses lectrices les conséquences de ce romantisme : Clarisa se fait une fausse idée du mariage ce qui provoque l'apparition d'une névrose. Elle ne sort pas, ne vit pas dans le monde « réel » mais, par procuration, toutes les histoires d'amour de ses romans. Elle s'approprie la vie des héroïnes et joue leurs rôles. Sa propre vie ne l'intéresse pas. Elle délaisse son mari, ses enfants, son foyer. Elle ne cherche pas à s'instruire, n'apprend pas à éduquer ses enfants... ni même à les soigner, Carmen de Burgos suggérant que les enfants sont donc en danger avec une telle mère.

Clarisa apprend dans les romans qu'il n'existe qu'une forme d'aimer : l'amour absolu. Elle y apprend aussi la souffrance, la perversité, la dépravation, la jouissance. Elle part donc en quête de ce type d'amour et d'émotions, sans se préoccuper de « la réalité » et, lorsqu'elle atteint l'âge de 24 ans, elle décide de ne plus lire, mais de mettre désormais en pratique les histoires des héroïnes. Telle une adolescente, elle veut profiter de la vie et chercher l'amour absolu auprès de différents hommes et, notamment, auprès de son romancier préféré. Elle trompe donc son mari.

Clarisa voudrait faire table rase de son passé. Elle se refuse à son mari, car elle pense que par cette chasteté, et en se réservant désormais pour l'homme qu'elle aimera (le futur Troubadour ou Prince Charmant), elle pourra retrouver une certaine « virginité ». Cette décision crée des problèmes au sein de son couple et pousse son mari à la violenter et la battre.

Dans la deuxième partie de la fiction Clarisa rencontre son écrivain préféré. Elle est persuadée que cet homme, capable d'écrire de si belles histoires d'amour, la comprend (au contraire de son mari). Elle voit cet écrivain comme l'homme idéal. Elle lui confesse que ses romans préférés sont : *Paul et Virginie* et le drame lyrique *Werther*. Ces deux drames sont donc ses références en matière de romantisme.

¹⁶⁷⁵ BURGOS, Carmen de, *La que se casó muy niña, Op., Cit.*, p. 6.

¹⁶⁷⁶ *Ibid.*

¹⁶⁷⁷ *Ibid.*, p. 14.

Clarisa tombe immédiatement amoureuse de l'écrivain. L'écrivain, bien qu'il ne soit pas amoureux, est flatté par cette adulation et finit par accepter l'amour de Clarisa qui veut incarner les héroïnes de ses romans. Le récit nous montre qu'alors elle perd tout sens commun. Elle délaisse ses enfants et son mari pour se consacrer entièrement à son amant. Elle souffre de romantisme hyperbolique¹⁶⁷⁸. La lecture des romans (surtout l'amalgame entre fiction et réalité) l'a rendue « folle¹⁶⁷⁹ » : « *Y a renglón seguido estallaba su cólera, de manera que tiraba los bibelots que encontraba a mano, se arrancaba los cabellos y se desgarraba las ropas en una crisis de furor nervioso*¹⁶⁸⁰ » p. 17). Elle lit à son amant des passages des romans dont il est l'auteur et elle se dit prête à mourir, plutôt que de céder à son mari. Elle finit par faire peur à son amant qui préférerait plus de modération, car Clarisa lui fait continuellement des scènes de jalousie. Elle exige d'être aimée par Serafín comme le font les héros des livres qu'il a écrits. Elle attend de lui dans la « vraie vie » un comportement similaire. On peut imaginer que Carmen de Burgos, en plus de son désir de créer un parfait exemple des dangers de la mauvaise littérature, prend un certain plaisir à se venger par fiction interposée des auteurs qu'elle déteste en faisant vivre à l'un d'eux « dans la vraie vie » les excès qu'il se complait à faire vivre à ses personnages. C'est sans doute la raison pour laquelle elle a accumulé dans sa propre fiction les exagérations et invraisemblances qu'elle dénonçait dans ses articles.

Clarisa a fait de sa maison un enfer. Antonio la bat devant les enfants, les serviteurs, les voisins. Son foyer devient objet de scandale pour le voisinage. Elle s'est fait ainsi son propre roman de femme martyrisée. Le narrateur omniscient apprend alors aux lecteurs que Serafín n'aime pas Clarisa ; elle vit donc dans un leurre et parle de se tuer. Elle est prête à quitter son mari et ses enfants, alors que le divorce n'existe pas en Espagne, et que la séparation est quelque chose de très difficile à obtenir¹⁶⁸¹. Elle finit par menacer Serafín de tout révéler à son mari afin que celui-ci les tue tous les deux, car elle ne se sent pas aimée correctement. Elle devient hystérique.

¹⁶⁷⁸ Tout comme *Emma Bovary* de Gustave Flaubert.

¹⁶⁷⁹ Tout comme *Don Quichotte de la Manche*.

¹⁶⁸⁰ BURGOS, Carmen de, *La que se casó muy niña, Op., Cit.*, p. 17.

¹⁶⁸¹ Comme Carmen de Burgos le montrera dans *La Malcasada*.

En fin de compte, Clarisa est à nouveau déçue. Elle se rend compte que Serafin ne correspond pas à l'homme idéal qu'elle recherche et n'a pas du tout le comportement des amoureux qu'il décrit dans ses romans.

A travers ce personnage et ces situations, Carmen de Burgos met bien en évidence le divorce entre fiction et réalité. Elle ne lésine pas sur les moyens narratifs (car son personnage atteint des sommets dans la confusion entre fiction et réalité) pour inciter ses lectrices à ne pas prendre au pied de la lettre les fictions, et à garder toujours un esprit critique sur celles-ci.

Dans la troisième partie, Serafin finit par tomber amoureux à son tour, mais Clarisa n'est pas satisfaite car il a brisé l'enchantement en voulant vivre une situation stable qu'elle juge sans intérêt. Son amant est devenu comme un second mari, et donc elle le quitte.

Clarisa poursuit sa quête d'amour et sa recherche du Prince Charmant. Elle croit le rencontrer dans la figure du médecin qui soigne son fils. A nouveau elle aime plutôt un « personnage ». Ici c'est de la figure du médecin dont elle tombe amoureuse, plutôt que de l'homme. Le fait que le médecin soit marié exacerbe sa passion. Elle devient jalouse de l'épouse légitime et exige de son amant qu'il n'ait plus de relation avec celle-ci. Mais, malgré la promesse que le médecin lui avait faite, l'épouse attend un bébé. Clarisa, de dépit, quitte le médecin car elle est toujours à la quête de l'amour romantique, unique et absolu.

Cette quête transforme Clarisa en une sorte de « Don Juan en jupons », mais elle ne trouve pas le bonheur. Elle devient égoïste. Elle veut profiter de la vie et ne s'intéresse toujours pas à ses enfants. Néanmoins elle reprend la vie conjugale avec Antonio. Clarisa ne pense plus qu'à son plaisir charnel. Elle se drogue car elle n'est pas heureuse. Elle multiplie ses aventures, provoque des affrontements entre ses amants, des scandales avec les autres femmes. Lassée par la vie qu'elle mène, elle finit par se donner sans amour, seulement par habitude. Elle est donc loin de l'amour romantique. Elle a perdu ses illusions.

A la fin de l'intrigue, Clarissa ressemble aux héroïnes de la « mauvaise » littérature du type de celles de Felipe Trigo que Carmen de Burgos exècre. Clarisa est donc un contre-exemple, un archétype de lectrice à ne pas suivre ; elle est un antidote contre la fiction romantique. On peut penser que la lectrice doit également déduire de cette histoire que Clarisa aurait dû être prévenue des dangers qu'il y avait à jouer avec son cousin, qu'elle n'aurait pas dû épouser un homme qu'elle n'aimait pas et que ses parents n'ont pas joué leur rôle de protecteurs. Elle doit également penser que Clarisa aurait mieux fait de s'instruire et de travailler pour acquérir son indépendance et ne pas chercher désespérément un Prince Charmant. Le roman de Carmen de Burgos veut démontrer que le Prince Charmant n'existe pas et que ceux qui semblent l'être, aux yeux des jeunes filles romantiques, ne sont pas à la hauteur des attentes.

Dans *La que se casó muy niña*, on trouve un autre personnage intéressant qui se situe aux antipodes de Clarisa. Il s'agit de Concha la cousine de Serafin, qui joue les entremetteuses. Au contraire des autres femmes, Concha, la garçonne, n'est pas une femme romantique, c'est une femme libre qui se moque du romantisme : « *La cantinela romántica de la que no me fio*¹⁶⁸² », « *yo no amo más que el arte*¹⁶⁸³ », « *Pero al menos el Arte me ha librado de enamorarme de nadie*¹⁶⁸⁴ ». Néanmoins, le narrateur subjectif émet un doute : « [...] *concluyó ella como para consolarse*¹⁶⁸⁵ » et Serafin la présente comme une « vieille fille », ou une homosexuelle :

[...] *se goza del encanto de estar cerca de una mujercita preciosa [Concha], que no sabe que es preciosa... ni quizás que es mujer*¹⁶⁸⁶ [...] *miraba su cuerpo de efebo, su cabellera cortada y su rostro de líneas puras, pensando que era una nueva desgracia para la joven el conservar cerrado el corazón, condenado a una austera virginidad, por pasar la vida haciendo aquellas tentativas de un arte débil y fracasado*¹⁶⁸⁷.

¹⁶⁸² BURGOS, Carmen de, *La que se casó muy niña*, Op., Cit., p. 11.

¹⁶⁸³ *Ibid.* Nous remarquons que cette réplique de Concha ressemble pour beaucoup à ce que Carmen de Burgos dit d'elle dans son autobiographie : « *Hoy sólo creo en el arte y no siento amor más que por los artistas.* » , *Al balcón*, Op. , Cit., p. 10.

¹⁶⁸⁴ BURGOS, Carmen de, *La que se casó muy niña*, Op., Cit., p. 11.

¹⁶⁸⁵ *Ibid.*

¹⁶⁸⁶ *Ibid.*

¹⁶⁸⁷ *Ibid.*, p. 12.

Elle est dérangeante. Elle est présentée par le narrateur et par Serafin comme une anomalie, puisqu'elle vit sans homme. Le personnage n'est donc pas construit pour encourager les lectrices à suivre son exemple, ce qui peut sembler étonnant. On peut considérer néanmoins que Carmen de Burgos maintient une position ambiguë vis-à-vis de son personnage ; il n'y a, en effet, jamais de focalisation interne sur Concha, mais le lecteur peut remarquer que ses réparties sont en contradiction avec l'opinion du narrateur et de Serafin.

Les dangers du romantisme se retrouvent également dans d'autres *novelas cortas* ou romans dont ce n'est pas le thème principal, mais où les lectrices peuvent néanmoins sentir en filigrane l'avertissement contre les dangers du romantisme. On peut citer, entre autres Matilde dans *El extranjero*¹⁶⁸⁸ et Elvira dans *El hombre negro*¹⁶⁸⁹ dont il est dit : «*La vida de paz, de unión, de compenetración con el marido que se había forjado en sus sueños de muchacha no se realizaba*¹⁶⁹⁰». Le cas le plus significatif est celui de María de las Angustias dans *Artículo 438, novela corta* que nous analyserons plus bas compte tenu de son intérêt particulier : l'héroïne qui pourtant n'a pas lu de littérature sentimentale croit elle aussi au Prince Charmant qui ne la sauvera pas, bien au contraire. La lectrice doit en conclure qu'il faut se méfier des pièges de l'amour. Dans cette *novela corta*, les Princes Charmants ne sont pas non plus à la hauteur des attentes.

Dans *La Malcasada*, Dolores a, elle aussi, épousé un beau parleur qu'elle ne connaissait pas. Lorsqu'elle découvre la supercherie de son mariage, elle attend un sauveur en la personne de son avocat : «*Estaba convencida de que éste la defendía con tesón, persuadido de su inocencia, de un modo noble y desinteresado [...] era como un protector, que aparecía en el momento preciso*¹⁶⁹¹ ». Mais Pepe ne la sauve pas. Il la laisse tomber lorsqu'il perd les élections, préférant son intérêt personnel à son amour pour Dolores. Se retrouvant seule, celle-ci retourne chez son mari et le tue. Carmen de Burgos construit ainsi avec Dolores un personnage qui, du fait de son romantisme, tombe deux fois dans le piège de l'amour. La moralité que les lectrices sont invitées à

¹⁶⁸⁸ *El extranjero*, La novela semanal, año III, 28 de abril de 1923.

¹⁶⁸⁹ *El hombre negro*, La novela corta, n° 27, Madrid, 8 juillet 1916.

¹⁶⁹⁰ *Ibid.*, p. 5.

¹⁶⁹¹ BURGOS, Carmen de, *La Malcasa, Op., Cit.*, p. 183.

tirer de l'histoire est que, tout comme María de las Angustias, elle aurait dû se former pour acquérir son indépendance et ne pas épouser, contre la volonté de ses parents, un homme qu'elle ne connaissait pas: « *Yo nada puedo hacer – le decía [su padre] [...] Tú lo has elegido. Ya sabes que siempre te he dicho que con la cuchara que eligieras comerías*¹⁶⁹²», dans un pays où le divorce est impossible. Carmen de Burgos va plus loin puisque son personnage n'a pas su saisir non plus l'opportunité que le juge lui donnait lorsqu'elle voulait se séparer de son mari. Elle aurait dû accepter la pension alimentaire, s'instruire et chercher son indépendance économique, et surtout quitter la ville. Dans ce roman, les Princes Charmants ne sont pas non plus à la hauteur des attentes.

Si Carmen de Burgos a souhaité mettre en garde ses lectrices contre les dangers du romantisme, c'est qu'elle-même a été victime du complexe de Cendrillon. Elle l'avait raconté à Adela Carbone lors de son interview du 11 août 1916 de *Nuevo Mundo* :

*Al verse en la casa, frente a la biblioteca paterna, Carmen se inicia en las más arbitrarias lecturas, entremezclando los piadosos doctores con los modernos novelistas y los escépticos emoladores [sic] con los románticos poetas. Iba creciendo, se iba haciendo cada vez más bella. Un hombre la habló de amor, y, como los padres se oponían, en su corazón de quince años vivió el dolor de Julieta, y Almería tan poética como Verona, escuchó sus lamentaciones, y en vez de morir de amor... vivió sin amor una vida monótona y angustiosa bajo el yugo matrimonial*¹⁶⁹³.

La naissance de sa fille est le déclencheur de sa prise de conscience : « *Al nacer su hija, como ella dice, Carmen de Burgos nació también. Comprendió que su misión no era vivir sometida, sino volando como la joven águila dantesca*¹⁶⁹⁴ ».

Les parents de Carmen de Burgos auraient donc manqué eux aussi à leurs devoirs de protection, car elle n'a pas reçu de mise en garde contre les « dangers » d'une certaine littérature.

¹⁶⁹² *Ibid.*, p. 111.

¹⁶⁹³ *Nuevo Mundo*, le 11/08//1916.

¹⁶⁹⁴ *Ibid.*

Malgré ses critiques de la littérature romantique la première *novela corta* de Carmen de Burgos, *El tesoro del castillo*, écrite en 1907, est une histoire romantique. L'intrigue est la suivante : Dolores est fiancée au vieux Gaspar qui est un riche meunier. C'est elle qui l'a choisi. Elle a accepté ce mariage car il lui permet de vivre sans travailler. Juanillo, petit paysan désargenté, est amoureux de Dolores. Il lui raconte qu'il a vu en songe un trésor dans le château de Rodalquilar. Ce trésor permettrait à Juanillo d'être riche et ainsi d'épouser Dolores, puisque celle-ci veut épouser un homme riche. Arrivés dans le château ils ne trouvent pas de trésor, mais se rendent compte que c'est leur amour qui est le véritable trésor. Le père de Dolores les y découvre, Juanillo avoue alors son amour pour Dolores, et Dolores pour Juanillo. Le père accepte de donner la main de Dolores à Juanillo, et se charge de rompre les fiançailles avec Gaspar. Le père a donc un rôle très positif. Avec ce « happy end », *El tesoro del castillo* ressemble beaucoup à un roman à l'eau de rose.

3. Des personnages au service de la cause défendue

Yo he creído siempre la confesión basada en la necesidad natural que sentimos de exteriorizar las cosas que nos atormentan el espíritu, esa necesidad que nos impulsa a desgarrarnos el alma y verterle sobre el papel, y que ha dado origen a todas las obras de arte. Claro que no se me ha ocurrido nunca ir a contarle las exquisiteces más íntimas de mi ser a un señor vulgar e indiferente por entre la rejilla de un confesonario. Se las revelé a las personas queridas que supieron entenderlas... o las entregué al público bajo el disfraz de un libro. Para el escritor que es sincero, y no siéndolo no vale la pena de ser escritor, la vida no es más que una confesión a voces¹⁶⁹⁵.

Comme nous le savons, Carmen de Burgos a été victime des injustices de la loi et des traditions. Ecrire, semble-t-elle dire, est une sorte de thérapie¹⁶⁹⁶, mais cela va au-delà de son propre bien-être. Nous avons vu à quel point elle était engagée dans la société où elle vivait et souhaitait contribuer à l'avènement d'un monde plus juste et, surtout, mettre en garde les autres femmes contre les dangers auxquels rien ne les préparait.

Ses fictions vont donc contribuer elles aussi à dénoncer les lois injustes faites par les hommes et pour les hommes, avec la complicité de l'Eglise. En 1911 dans *La voz de los muertos* elle affirme : « *Escribo para el pueblo más que para los eruditos. Hay que divulgar la verdad en forma sencilla, que pueda llegar a todas las almas*¹⁶⁹⁷ ». Elle souhaite donc mettre ses récits à la portée d'un maximum de lectrices. Ses récits se veulent très souvent didactiques car elle s'adresse à des lectrices qui n'ont pas forcément accès à ses essais, et/ou qui nécessitent des exemples plus concrets pour bien comprendre le sens de certaines lois. Mais, comme nous le verrons, ceci n'enlève rien à la qualité de son écriture.

Pour permettre à ses lectrices, et dans une moindre mesure à ses lecteurs, une identification aux personnages de ses récits, elle crée toute une panoplie de personnages

¹⁶⁹⁵ BURGOS, Carmen de, *Al Balcón, Op., Cit.*, p. 8.

¹⁶⁹⁶ Dans ces fictions, nous retrouvons des traces de son autobiographie.

¹⁶⁹⁷ BURGOS, Carmen de, *La voz de los muertos, Op., Cit.*, p. 12.

féminins et masculins qu'elle met au service de sa cause. Le personnage de la femme mal mariée : « *la malcasada* » a sa prédilection. Pour appuyer ses différentes thèses (sur l'éducation, le mariage, le divorce...), elle met en scène dans ses différents écrits une multitude de femmes mal mariées qui cherchent à se libérer de la domination masculine mais qui, par manque d'éducation et d'autonomie financière, n'auront que deux solutions :

- soit suivre un destin tracé par les hommes et la société (le mariage ou le couvent), et accepter leur condition le plus souvent de femme trompée, battue, bafouée, et rentrer dans « le troupeau » des femmes résignées.

- soit transgresser l'ordre établi en cherchant des solutions personnelles, car les lois et les usages ne leur laissent pas d'autre option. Elles recevront donc l'opprobre de la société qui n'est pas tendre avec les rebelles et, pour la plupart, connaîtront une fin tragique.

Le recensement des personnages féminins dans les récits de fiction de Carmen de Burgos nous conduit à penser que, comme beaucoup de ses consœurs, elle a préféré créer des héroïnes victimes de leur absence d'éducation et de préparation à la vie mais aussi d'une société qui refuse le divorce et accepte la double morale, plutôt que de narrer les vies heureuses et épanouies de femmes cultivées, autonomes et responsables. Si, comme le prétend le dicton, « Les gens heureux n'ont pas d'histoire », il est plus facile de raconter des drames et des malheurs. On retrouve ainsi, parmi les personnages féminins de l'œuvre de fiction de Carmen de Burgos, une importante proportion de femmes malheureuses dans leur mariage, victimes de maris infidèles et violents qui, de plus dilapident leur fortune, comme par exemple Josefina dans *¡Triunfante!*¹⁶⁹⁸ dont on nous dit qu'elle était « *Huérfana al nacer, educada en un convento de monjas [...] Llegada a la pubertad, su tutor concertó el matrimonio con un aristócrata viejo, borracho y grosero, doró sus blasones con el dinero de la muchacha inocente y plebeya*¹⁶⁹⁹ ».

¹⁶⁹⁸ BURGOS, Carmen de, *¡Triunfante!*, publié dans le recueil *Cuentos de Colombina*, Valencia, Sempere Editor, 1908.

¹⁶⁹⁹ *Ibid.*, p. 105.

Carmen de Burgos représente souvent le mariage comme une prison d'où il est impossible de s'échapper. C'est certainement la raison pour laquelle le mariage peut sembler parfois traité comme un personnage à part entière tant il est envahissant, comme nous l'analyserons plus bas.

Carmen de Burgos montre également, à travers ses personnages, l'injustice et la duperie de lois censées protéger les femmes car, comme l'écrivait Pierre Bourdieu en 1998 dans *La domination masculine*, la perpétuation du rapport de domination masculine se trouve principalement « [...] dans des instances telles que l'Ecole ou l'Etat, lieux d'élaboration et d'imposition de principes de domination qui s'exercent au sein même de l'univers le plus privé » et « [...] non principalement, dans un des lieux les plus visibles [...], c'est-à-dire au sein de l'unité domestique¹⁷⁰⁰ ». C'est donc bien sur ces lieux que Carmen de Burgos concentre sa lutte féministe et tente d'y faire adhérer ses lectrices.

Comme dans ses textes théoriques, Carmen de Burgos ne s'en prend pas qu'aux hommes et aux lois, elle s'en prend également aux mères qui perpétuent les traditions, telle Antonia (la mère de Pura dans *Puñal de claveles*¹⁷⁰¹) qui n'a pas éduqué sa fille pour lui donner une conscience féministe, au contraire c'est elle qui la pousse à se marier au plus vite, bien qu'elle-même ait une mauvaise expérience du mariage. Carmen de Burgos critique ou remet en cause également une certaine forme d'amour maternel : peut-on parler d'amour lorsqu'une mère ne trouve pas anormal de marier sa fille à un homme plus âgé qu'elle, qui n'aime pas sa fille et que sa fille n'aime pas ? Avec la mère de Pura, la romancière critique explicitement ces mères qui ne voient en leur fille qu'une marchandise permettant d'augmenter leurs richesses et qu'il faut vendre au meilleur prix : « [...] con esa impudicia con que las familias preparan la entrega de la hija » (p. 53-54). Le personnage de la mère est construit comme immature, dans la mesure où elle semble jouer à la poupée avec sa fille, mais aussi calculateur: « Se divertía en vestir y adornar a la hija para que llamase la atención entre todas las mozas, porque a ella le alcanzaba también el triunfo » (p. 14), Elle suggère ainsi que la « mise sur le marché » des filles à marier n'est pas très différente des pratiques d'une tenancière de lupanar.

¹⁷⁰⁰ BOURDIEU, Pierre, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998 (et 2002 pour la préface), p. 15.

¹⁷⁰¹ BURGOS, Carmen de, *Puñal de claveles*, Madrid, La Novela de Hoy, Año XI, n°495, 12/11/1931.

Carmen de Burgos crée aussi des personnages de jeunes filles tellement gâtées qu'elles en deviennent odieuses, telles Santita dans *El anhelo*¹⁷⁰² ou Luisa dans *Hasta renacer*, «[...] *demasiado enamorada de sí misma para reparar en ningún hombre*¹⁷⁰³ », qui traversera le récit en faisant preuve d'un égoïsme et un égocentrisme à toute épreuve.

Elle accuse également les femmes d'être passives et de manquer de solidarité, car ce sont elles qui acceptent et perpétuent la société patriarcale. On en trouve un exemple particulièrement éloquent dans *Una bomba*¹⁷⁰⁴. Dans ce récit, elle met en accusation l'hypocrisie de la bonne société qui affiche une religiosité de façade et ignore la charité chrétienne. L'auteur s'amuse à décrire pendant plusieurs pages les vieux vêtements et objets inutiles que ces bonnes âmes réunissent pour une vente de charité. Mais le ton devient plus grave à la fin du récit lorsque ces bonnes âmes découvrent qu'une petite bonne, Concha, attend, un enfant, fruit de ses amours avec Juanito, le fils de la maison. « *La resolución fue de gente honrada y sensata. Concha se marcharía, un esfuerzo pecuniario para evitar el escándalo, y a Juanito se le haría entrar en razón*¹⁷⁰⁵ ». Juanito renâcle bien un peu mais il se laisse convaincre : « *Juanito estaba vencido. Hizo promesa de callar, de negar su paternidad*¹⁷⁰⁶ ». L'excipit du roman montre que tout est rentré dans l'ordre bourgeois et que Juanito : « *Ya era el hombre digno de su familia, capaz de guardar las conveniencias, de respetar el nombre ilustre de Morán. Se sentían todos unidos en aquella comunidad de intereses tan compactos y tan inmutables*¹⁷⁰⁷ ».

La critique est tout aussi acerbe dans *El honor de la familia*. Soledad, qui a été élevée très strictement dans la religion par sa tante Solita, se retrouve enceinte. Celle-ci veut la convaincre d'avorter, comme le curé Mariano qui utilise la religion comme argument :

Malditos, como lo son todos los hijos del vicio, como lo sería tu hijo si naciera. [...] Es preciso que tomes un abortivo... - ¡Un crimen! - No, aun no es una criatura consciente [...] La mujer tiene derecho a disponer del fruto de su vientre para evitar mayores males. (p. 219)

¹⁷⁰² BURGOS, Carmen de, *El anhelo*, Publicaciones Prensa Gráfica, n° 106, Madrid, año III, 21 juillet 1923.

¹⁷⁰³ BURGOS, Carmen de, *Hasta renacer*, Madrid, La Novela Corta, Año IX, n°422, 5-I-1924. p. 6.

¹⁷⁰⁴ BURGOS, Carmen de, « *Una bomba* », *novela corta* publiée dans le recueil *Ellas y ellos o Ellos y ellas*, Imprenta de alrededor del mundo, Madrid, 1917.

¹⁷⁰⁵ *Ibid.*, p. 244.

¹⁷⁰⁶ *Ibid.*, p. 245.

¹⁷⁰⁷ *Ibid.*, p. 248.

Le récit montre que les prêtres et les dévots sont capables d'accepter, si cela les arrange, des solutions que le catholicisme interdit absolument. L'ensemble de la *novela corta* est également un pamphlet contre l'église. On y voit, d'une part, que les femmes de la famille sont complètement asservies et abêties par la religion :

Aquella mañana había ido, como de costumbre, a oír la misa que decía don Mariano en la capilla muzárabe de la catedral, y luego recorrió con las otras devotas todas las demás capillas, deteniéndose a rezar al Santo Cristo de las Coberturas. Este y el de las Cucharillas tenían más número de creyentes. Tres credos, dando otros tantos golpes en las coberteras de hierro colgantes de la reja, bastaban para que la imagen concediera una de tres peticiones, siempre que éstas no hubieran de dañar las almas. (p. 201)

[...] *Al pasar por delante de la ventana enrejada de la Virgen de los Alfileres depositaban los novios uno ante la Soledad, que tenía fama de hacer y deshacer matrimonios por la piadosa ofrenda de un alfiler blanco para conceder la boda, o de un negro para dar la felicidad de la viudez*¹⁷⁰⁸. (p. 210)

Mais le narrateur ne manque pas, d'autre part, de faire des curés des être libidineux qui profitent de leur position : « *Su Eminencia [...] iba acercándose cada vez más a ella y tropezándola con los pies y con las manos; fingía distracción para apretar su talle o rozar su seno.* (p. 217)

Ni les religieux, ni les dévots ne pratiquent la charité chrétienne. Ils sont tous présentés comme des profiteurs, comme par exemple :

Se trataba de la Sociedad de Santa Cita, protectora de criadas, y merced a la cual todas las damas piadosas tenían sirvientas de balde, a cambio de enseñarles el camino del cielo, pasando por el confesonario y con auxilio de algún canónigo. (p. 195)

On retrouve là les accusations de ses écrits journalistiques et de ses essais contre l'Eglise, qu'elle présente souvent comme malhonnête, « castratrice » pour les femmes, et complice des hommes. C'est le cas de presque tous les personnages féminins de *El honor de la familia*. Toutes les femmes de la maisonnée, qui vivent sans homme et entièrement dévouées à la religion, ont reporté leur amour maternel sur une statuette de l'enfant Jésus qui est présenté comme une poupée : « *El niño Jesús de la Dolorosa del*

¹⁷⁰⁸ A plusieurs reprises dans la *novela corta* Carmen de Burgos reprend les descriptions de son article du 08/07/1907 publié dans *El Pueblo* dont le titre est « *La ciudad de los Cristos* » et que nous avons étudié dans la première partie de cette étude.

*salón era el juguete sobre el que habían reconcentrado el instinto de su amor maternal. Todas aquellas mujeres le cuidaban, le besaban, le cosían vestiditos, y en las noches de frío, alguna le abrigaba amorosa contra su pecho*¹⁷⁰⁹. »

Les personnages féminins de certaines *novelas cortas* sont particulièrement antipathiques, comme doña Isabel, dans *El brote*, une vieille fille rance qui a fait fuir tous les hommes :

*Doña Isabel era la rica de la familia, la habían educado de un modo egoista en el que todo estaba subordinado a su capricho. Desde niña adquirió una alta idea de sí [...] Tenía una religiosidad fanática y exaltada, pero acomodada a sus deseos. [...] Su característica era el odio al macho, de todas las especies. Joven había sido una virgen bárbara, inasequible, ante la que habían retrocedido todos los que dirigieron los ojos a su belleza y a su fortuna*¹⁷¹⁰.

Elle choisit comme héritière une lointaine parente dont on lui a loué les qualités: « *Era muy seriecita, muy casta y muy buena*¹⁷¹¹ ». Mais elle prend ses précautions en ajoutant une clause à son testament : « *Si se casaba perdería su herencia que pasaría a emplearse en un asilo de viejas solteras, regido por monjas*¹⁷¹² ».

Dans *El honor de la familia*, la construction du personnage de Solita est plus complexe. En effet, l'auteure a construit ce personnage à la fois comme doña Isabel « *Solita tenía odio a los hombres y al matrimonio, con los ejemplos de su hermana y su sobrina. En su vida habían aparecido los hombres siempre como perturbadores*¹⁷¹³. » (Elle accuse les pères de ses nièces et petites nièces d'avoir séduit les mères et d'être les responsables de la mort de celles-ci.) Mais, comme à la suite de ces décès, elle s'est retrouvée seule pour élever ses nièces et petites nièces alors qu'elle n'en n'avait pas les moyens, Solita a une caractéristique que n'avait pas doña Isabel : elle a besoin de l'aide économique de sa petite nièce, Soledad, elle lui fera donc faire des études, lui offrant ainsi une possibilité d'autonomie.

¹⁷⁰⁹ BURGOS, Carmen de, *El honor de la familia* Madrid, El Cuento Semanal, Año V, n°238, 21-VII-1911.p. 225.

¹⁷¹⁰ BURGOS, Carmen de, *El brote*, La novela corta, n°491, Madrid, año X, Avril 1925, p. 2-3.

¹⁷¹¹ *Ibid.*, p. 5.

¹⁷¹² *Ibid.*

¹⁷¹³ BURGOS, Carmen de, *El honor de la familia Op., Cit.*, p. 189.

Avec le personnage de Soledad, Carmen de Burgos développe un autre thème qui lui est cher : exalter la maternité et défendre ces « filles mères » que la société rejette. Soledad, étant donnée l'éducation qu'elle a reçue, ne connaît rien de la vie et se laisse séduire par le premier homme qui lui procure un peu d'amour car, orpheline de mère, elle a manqué d'affection et surtout de contacts physiques :

Toda aquella familia que la amaba, que hubiera hecho un sacrificio por ella, tenía como manifestación de su cariño y entereza la rudeza de no acariciarla jamás. La pobre niña sentía hambre de ternura, sed de un beso tibio y largo...
(p. 203)

L'auteure en fait un personnage sensuel, ce qui est original et justifie la facilité avec laquelle elle se donne à Manuel :

Y más de una noche, en la soledad de su triste alcoba fría, la pobre muchacha acariciaba los tesoros de su cuerpo desnudo, con un deseo vago de caricias inciertas que le hacía prorrumpir en sollozos. (p. 207)

Mais si Soledad est heureuse d'attendre un enfant et pense l'élever avec un père : « *Se sintió unida a su amante, elevada hasta él por un milagro del amor mismo, capaz de ser su mujer en el triunfo de la pasión* » (p. 211), Manuel n'est qu'un vulgaire séducteur qui refuse violemment la paternité :

¡Su amante se asustó de la paternidad! Prorrumpió en frases de cólera y rabia al verse padre; en seguida, sin reparar en su dolor, formuló un consejo brutal para que el hijo no naciera. El negaría una paternidad que, después de todo, a nada lo comprometía: ella era la mayor de edad, ¡Y tan mayor! [...] jamás habría en sus labios un beso para aquella criatura, testigo importuno de su aventura. (p. 211)

Lorsqu'elle comprend que Manuel ne reviendra pas sur sa décision et qu'il l'a définitivement quittée, elle reporte tout son amour sur l'enfant, car Soledad déborde d'amour :

Sentía abrirse todas sus entrañas en amor por el ser que palpitaba en ellas. Se operó un fenómeno en su alma. El amor de la amante se apagó para dar vida al amor de la madre, potente y avasallador. No le arrebataría nadie aquel ser, que era lo único suyo. Con él viviría o con él habría de morir. (p. 212)
La sostenía en su desesperación el cariño a aquella criatura que se agitaba en sus entrañas. (p. 214)

La création de personnages défendant la maternité hors mariage est ambiguë : progressiste dans la mesure où elle implique une défense de toutes les mères mais aussi assez traditionnelle en plaçant la fonction maternelle au-dessus de toutes les autres.

Nous avons noté, dans les articles de presse et essais sur la condition féminine, l'évolution de Carmen de Burgos vis-à-vis des féministes radicales. Cette évolution est perceptible dans ses *novelas cortas*. Ainsi, dans *La tornadiza*¹⁷¹⁴, *Aroma de pecado*¹⁷¹⁵ ou *Siempre en tierra*¹⁷¹⁶ qui se passent totalement ou partiellement à Paris, les Françaises apparaissent toutes comme des demi-mondaines, terme dans ce cas synonyme de femme libre. On peut lire dans *Siempre en tierra* : « *Las cocotas son la bandera de Francia*¹⁷¹⁷ ». Dans *Aroma de pecado*, Adelina, une jeune Espagnole qui était venue à Paris pour étudier l'organisation d'associations charitables mène une vie de plus en plus libre. Un soir, gagnée par l'atmosphère de la vie parisienne, elle se déguise en cocotte, prend un amant. A son retour à Madrid, elle décide de continuer sa double vie : avoir un amant en cachette et mener une vie pieuse aux yeux de la société.

Le ton commence à changer dans *El dorado trópico*¹⁷¹⁸, qui se déroule à Cuba et met en scène des personnages qui profitent de la liberté des femmes qu'ils côtoient, tout en étant choqués :

De noche iban a los clubs y se sucedían las cenas con las lindas mujercitas de piel de niño y hablar meloso [...] Abundaban aquellas muchachas lindas que se apasionaban por ellos unas horas, como si hubiese de ser para toda la vida, y que sabían luego ser comprensivas y alejarse sin protestar [...].

*Algunas veces, Manuel se sentí herido en su amor propio por aquella excesiva libertad de costumbres*¹⁷¹⁹.

*Se quedó sin ella*¹⁷²⁰ offre une vision encore plus mesurée. Le récit semble, au début, réitérer l'image négative des femmes libres à travers l'exemple des Étatsuniennes apparemment très dévergondées, en particulier dans les passages évoquant les mœurs

¹⁷¹⁴ BURGOS, Carmen de, *La tornadiza*, collection "Los contemporáneos", Año XV, n° 772, 8 novembre 1923.

¹⁷¹⁵ *Triunfante* et *Aroma de pecado* ont été publiés dans le recueil *Cuentos de Colombine* Valencia, Sempere Editor, s.d.

¹⁷¹⁶ BURGOS, Carmen de, *Siempre en tierra*, collection *Los Contemporáneos*, abril 1912.

¹⁷¹⁷ *Ibid.*, p. 3.

¹⁷¹⁸ BURGOS, Carmen de, *El dorado trópico*, La novela de hoy, n° 404 Madrid, février 1930.

¹⁷¹⁹ *Ibid.*, p. 9.

¹⁷²⁰ BURGOS, Carmen de, *Se quedó sin ella*, La novela de hoy, Madrid, 1929.

« dissolues » des actrices d'Hollywood. Mais le propos devient plus nuancé avec le personnage de Perpetua. Au début du récit, celle-ci apparaissait, à travers les opinions émises par Ricardo, le protagoniste, comme une femme assez légère et dont les propos ne semblaient pas devoir être pris au sérieux : « *Aquí todo está hecho para proteger a la mujer, para ampararla: leyes, costumbres*¹⁷²¹. [...] *El hombre es una prenda que aquí devuelven pronto. Hasta los casamientos se deshacen por la cosa más trivial*¹⁷²². » Cependant, lorsqu'elle donne en exemple le mode de vie de Sichard et Lucy, aucun commentaire d'un autre personnage ou du narrateur ne vient contredire ce qui apparaît comme un système idéal : « *se casaron hace siete años. Unas veces vive él en casa de ella y otras ella en casa de él. A veces cada uno en su casa. El matrimonio así no cansa*¹⁷²³ ».

Perpetua change clairement de statut à la fin de la fiction. A Ricardo que sa femme, devenue une star à Hollywood, a quitté et qui déclare « *Las mujeres pierden con el triunfo la idea de su pareja. Esto no ha sucedido nunca con los hombres* », elle répond : « *No. No es eso. En la mayoría de los casos, el marido, después del triunfo se separaba moralmente de su mujer. Lo que sucede es que nosotras nos resignábamos y no resultábamos una carga demasiado pesada* », et plus loin : « *No es más que el choque de los sentimientos nuevos y de los convencionales que, contra lo que se creía, son más fuertes en los hombres que en nosotras. Se necesitan aún muchos lustros para acostumbrarse a una igualdad que no separe*¹⁷²⁴ ».

Et l'évolution de la vision négative des femmes « libres » se poursuit avec le personnage de Pura dans *Puñal de claveles* qui abandonne l'homme qu'elle devait épouser et s'enfuit avec celui qu'elle aime le jour de son mariage. Pura symbolise la femme nouvelle refusant les coutumes ancestrales préjudiciables à la femme. Le choix d'une jeune paysanne n'est certainement pas anodin. La liberté que défend Pura (la bien nommée) n'a rien à voir avec le libertinage des femmes de la ville. Carmen de Burgos parie sur la force morale et la fougue des filles de la campagne. Le personnage de Pura symbolise la femme nouvelle qui refuse les coutumes ancestrales préjudiciables à la femme. Ce personnage rappelle, par certains aspects, celui de Dolores dans *Los*

¹⁷²¹ *Ibid.*, p. 13.

¹⁷²² *Ibid.*, p. 37.

¹⁷²³ *Ibid.*, p. 37-38.

¹⁷²⁴ *Ibid.*, p. 62-63 (pour les deux citations).

Inadaptados. La vision du monde andalou rural (l'histoire se passe à Rodalquilar) met à nouveau en avant la perpétuation d'usages que la romancière condamne. Pour faire libérer son mari, injustement emprisonné, Dolores doit céder aux avances de don Manuel, le riche propriétaire terrien. Dolores a un enfant, fruit de ce viol mais, lorsque son mari est libéré, Dolores revit pleinement. Pura récupère la sensualité et la pugnacité de Dolores, qui brave le monde « civilisé » pour récupérer son mari Victor qui est en prison.

En ce qui concerne les personnages masculins, il est parfaitement logique que les mauvais maris pululent. *Por las ánimas* traite le sujet sur un mode ironique et moqueur. Manuel est le principal narrateur puisqu'il raconte à son ami Álvaro le doute qui le ronge. Il a jusqu'alors trompé sa femme avec Matilde et il justifie sa conduite :

*A pesar de mi amor a Amparo... yo tenía una amante.
El sagrado de mis afectos, de mi consideración, de mi aprecio, eran para el hogar, para la esposa... las locuras de la fantasía iban a satisfacerse al lado de la otra. [...] No me creía culpable por tener estos amores; era un rato empleado agradablemente, que en nada perjudicaba a mi esposa*¹⁷²⁵.

Matilde, lui a expliqué qu'elle fait croire à son père qu'elle va à l'église pour justifier le temps qu'elle passe avec son amant et qu'elle fait des dons à son confesseur pour s'assurer de sa complicité. Or, en rentrant chez lui après des heures passées avec Matilde, Manuel a trouvé la maison vide et, à son retour, sa femme a utilisé les mêmes excuses que Matilde pour justifier son retard. Manuel est donc persuadé que sa femme le trompe et en est horrifié.

Une autre *novela corta* joue également la carte de la moquerie, il s'agit de *Madre por hija*. Ici, la cible est l'homme qui considère la femme uniquement comme une bonne à tout faire. Le récit se passe dans le monde rural, María la Molinera est une femme radieuse et en pleine santé depuis la mort de son mari. Elle a élevé deux fils et vit paisiblement mais un soir Manteca vient frapper à sa porte furieux. Il accuse un des fils de María, Frasquito, de lui avoir volé sa fille Isabel. Mais ce n'est pas le rapt en lui-même qui préoccupe Manteca pas plus que l'atteinte irréparable portée à la réputation d'Isabel. Ce qui le fâche c'est de ne plus avoir de domestique gratuite à son service. Il

¹⁷²⁵ *Por las ánimas*, in *Cuentos de Colombine*, op. cit., p. 27-28.

est veuf et Isabel avait assuré toutes les tâches domestiques depuis la mort de sa mère. Manteca veut tuer Frasquito mais il se calme lorsque María accepte de venir remplacer Isabel. Le récit n'absout pas pour autant María qui renonce à sa vie de « veuve heureuse » en expliquant que sa décision n'est pas seulement un sacrifice ; elle aurait agi comme « *hembra resignada a la doble cadena de la fuerza del macho y de sus propios deseos*¹⁷²⁶ ».

Certains hommes, non contents de mépriser et tromper leur femme, sont en plus malhonnêtes, tel Bernardo dans *El hombre negro*¹⁷²⁷. Mais on trouve également des personnages masculins positifs dans cette *novela corta*, entre autres avec Manuel Hidalgo et Federico Castro qui sont, au début du roman, des amis de Bernardo ; cela peut sembler étrange mais Bernardo est présenté comme un beau parleur, un menteur hors pair, qui fait illusion auprès de tous ceux qu'ils rencontrent.

Pour approfondir cette étude, nous avons choisi d'analyser en profondeur les personnages de deux fictions, la *novela corta Artículo 438* (1921) et le roman *La malcasada* (1923), étant donné que nous y retrouvons les principaux types de personnages qui permettent à l'auteure d'aborder ses chevaux de bataille.

3.1. Les personnages de *Artículo 438*

Cette *novela corta*, en plus d'être une illustration de l'article 438 du Code Pénal, est une dénonciation de la société du début du XX^{ème} siècle, mais également un plaidoyer en faveur du divorce et, implicitement et indirectement, en faveur du droit de vote. C'est un récit didactique, explicatif à l'aide de l'exemple du personnage de María de las Angustias. Nous considérons que, par ce récit, Carmen de Burgos espère influencer les

¹⁷²⁶ BURGOS, Carmen de, *Madre por hija, ibid.*, p. 49.

¹⁷²⁷ BURGOS, Carmen de, *El hombre negro*, La novela corta, n° 27, Madrid, 8 juillet 1916.

hommes, et surtout inciter les femmes à se regrouper¹⁷²⁸ pour exiger le droit au divorce. Son objectif également est de mobiliser les femmes contre la double morale et de les pousser à exiger l'annulation de cet article 438 infamant et dangereux. C'est un appel à la rébellion contre l'hégémonie masculine.

Tout est presque dit dans le premier chapitre. Le narrateur (qui, ici, est indubitablement la voix de l'auteure puisqu'on retrouve les mêmes termes et le même ton que dans les articles de presse) explique que : « *María de las Angustias era la víctima de las leyes y las costumbres españolas....* » (p. 12). C'est l'explication de la genèse des problèmes de la protagoniste. De là, le récit ne fait que se développer autour de l'article 438 jusqu'à son application. Le récit est surtout utile aux femmes qui n'ont pas vu toute la portée de l'article, ou qui ne le connaissent pas.

Derrière une histoire d'amour qui ressemble à première vue à un vaudeville (Alfredo, le mari, María de las Angustias, l'épouse, et Jaime, l'amant, forment le trio habituel), ou à un fait-divers, se cache un récit très engagé. Voici un bref résumé de l'intrigue : María de las Angustias a épousé un beau parleur et déchanté très vite : son mari est un homme volage qui de surcroît la ruine. Elle voudrait divorcer mais la loi l'en empêche. C'est alors qu'elle rencontre un autre homme dont elle s'éprend. Cet homme est un vieil ami de son mari, bien qu'il ne lui ressemble en rien. Devinant l'attrait que Jaime exerce sur sa femme, Alfredo profite de cette aubaine. Il part en Angleterre et confie sa femme à son ami. Ceux-ci deviennent amants et le mari peut alors les surprendre, tuer en toute impunité l'épouse infidèle et hériter de sa fortune car il a la bénédiction du Code Pénal avec son article 438 qui donne le titre de la *novela corta*¹⁷²⁹.

Le roman n'est pas seulement une démonstration et un texte de propagande pour l'abolition de l'article 438 du Code Pénal et l'instauration du divorce, il contient également des messages très transgressifs par rapport aux normes sociales car cette *novela corta* dénonce :

¹⁷²⁸ Nous sommes en 1921, Carmen de Burgos a déjà créé *Las Cruzadas de las Mujeres Españolas*, et organisé sa première manifestation de rue.

¹⁷²⁹ Mercedes Fórmica reprendra une intrigue presque identique dans son roman *A instancia de parte, Premio Cid* en 1954, publié en 1955, lorsqu'elle tentera à son tour de faire changer la législation injuste vis-à-vis des femmes.

- l'impuissance des femmes face à la loi. L'élaboration des lois par les hommes, pour les hommes, les femmes ne pouvant pas les changer puisqu'elles n'ont pas le droit de vote,
- l'injustice de la loi sexiste, car les femmes, non représentées dans les tribunaux, sont jugées par des hommes,
- la complicité de l'Eglise qui refuse le divorce, encourage et conditionne les femmes à la résignation, pour qu'elles ne fassent pas de vagues,
- l'absurdité de la loi, qui interdit le divorce,
- la double morale,
- l'absence ou l'inadaptation de l'éducation des filles,
- l'isolement des filles et la division des sexes,
- le manque de solidarité entre femmes car certaines se rangent du côté des dominants (hommes, état, église...) pour une question de commodité, de tranquillité, de facilité, mais aussi par jalousie ou manque d'éducation.

C'est donc une critique en règle de la société espagnole dans son ensemble qui se lit à travers les personnages (notamment ceux de l'épouse et du mari). Précisons que l'histoire se situe à Grenade.

3.1.1. L'épouse : María de las Angustias Lozano

Carmen de Burgos a choisi pour son héroïne un prénom et un nom au symbolisme opposé. Elle l'a appelée María de las Angustias Lozano. La définition de *Lozano*, selon la *Real Academia Española*, est : « *dicho de una persona de aspecto saludable* ». *Angustias*¹⁷³⁰ est synonyme de Dolores qui signifie « *Aquella que sufre de dolor* », ce qui caractérise parfaitement le personnage : « [...] *temiendo molestar a Jaime y decidida a sufrir todas las injusticias, con tal de conservar su cariño* » (p. 36) ». Elle a,

¹⁷³⁰ María de las Angustias est la patronne de Grenade et est également la Vierge des gitans de Séville.

de plus, fait de son personnage une femme dépendante psychologiquement qui n'essaie pas de s'en sortir seule et a besoin d'un amant car elle n'envisage pas de vie sans homme. Le récit construit une femme ayant toujours besoin de chaînes (parents, mari, amant), incapable de vivre autrement. C'est une femme traditionnelle qui a adopté les valeurs bourgeoises de son milieu et n'a pas été préparée à s'assumer seule : « [...] *la habían educado de la manera que se acostumbra a educar las hijas en Andalucía* » (p. 12). Aucun des personnages de la fiction ne remet en cause le modèle de la femme au foyer, ni l'héroïne, ni son mari, ni son amant, ni ses parents.

Au début du récit, María de las Angustias est présentée comme une bourgeoise, mariée depuis 5 ans et mère d'une petite fille (Pepita), malheureuse avec son mari. Elle aimerait divorcer. Elle le dit clairement à son mari : « [...] *No quiero vivir contigo* (p. 7) », elle le menace : « [...] *Pediré el divorcio... Acudiré a los Tribunales* » (p. 8), ce qui provoque le rire d'Alfredo, très sûr de ses droits : « [...] *El soltó una carcajada - ¡Pobrecilla! ¡El divorcio! ¿Qué puedes alegar contra mí?* » (p. 8) Il ne voit d'ailleurs pas ce qu'elle pourrait lui reprocher : « [...] *Soy un buen marido que no hace ni más ni menos que lo que hacen los demás hombres en mi caso* » (p. 8). Il est donc sûr de son impunité malgré une violence que ne peut pas prouver María de las Angustias : « [...] *No seas niña. Nadie es capaz de atestiguar nada de eso* » (p. 8). Carmen de Burgos joue très habilement avec ses lecteurs en faisant prononcer par son héroïne une phrase de provocation : « [...] *Prefiero que me mates* » (p. 8) ; cette dernière ne se doute pas qu'il la prendra au mot, tandis que le lecteur peut l'envisager à cause du titre du livre. Néanmoins, à ce moment précis du récit, le meurtre ne fait pas encore partie des projets d'Alfredo. Il pense que c'est un piège de María de las Angustias pour demander la séparation : « [...] *Tú quisieras una escena violenta. Que yo te hiciese daño... Algo que justificara tus quejas... No soy tan tonto...* » (p. 8). Les premiers événements de la fiction font donc planer au-dessus de la tête de l'héroïne cette épée de Damoclès qu'est l'article 438 pour toute Espagnole, malheureuse en ménage et ne pouvant divorcer, si elle rencontre quelqu'un susceptible de la rendre heureuse. La romancière ajoute un autre élément narratif : dans le couple c'est María de las Angustias qui a de l'argent.

María de las Angustias cherche alors à se libérer de l'emprise de son mari en achetant sa liberté. Elle consent à vendre une partie de ses biens et à lui donner les bénéfices de la vente : « [...] *dando a Alfredo repetidas veces la firma para que vendiese fábricas o*

propiedades » (p. 16), à condition qu'il s'éloigne d'elle en partant vivre à Londres et, pour que le lecteur comprenne bien sa décision, le texte précise : « [...] *Tal vez me atreva a comprar mi tranquilidad... de esta manera* » (p. 11).

Le personnage apparaît atterré par sa propre impuissance : « [...] *exclamó con desesperación : ¡Dios mío, Dios mío! ¿Por qué no he de poder yo romper este lazo?* » (p. 11), cette question étant, bien sûr, adressée surtout aux lecteurs et lectrices de 1921. Mais c'est surtout une invitation à une prise de conscience de l'injustice face à l'impossibilité de pouvoir divorcer d'un tel mari.

Bien que María de las Angustias soit riche et qu'il soit précisé « *Sus padres millonarios, poseedores de una de las primeras fortunas de la provincia* » (p. 12), elle ne peut, comme toute femme mariée, administrer directement ses biens. Néanmoins elle en est propriétaire car Alfredo : « [...] *no engañó al suegro* » (p. 15) et que son père « *dejó bien arreglado el testamento para que no pudiese disponer del capital de la hija* » (p. 15). Cette disposition oblige le mari à solliciter la signature de sa femme pour vendre une partie des biens mais ne règle pas vraiment le problème. Cet épisode est une illustration de ce que Carmen de Burgos dénoncera dans *La Mujer Moderna y sus derechos*¹⁷³¹. Elle démontre ainsi que la loi n'est pas facilement applicable si l'environnement dans lequel vit la femme n'est pas modifié et que ses effets peuvent être catastrophiques. En effet, cette disposition, qui est censée protéger María de las Angustias, est certainement à l'origine de la décision du meurtre, que son mari pourra commettre en toute légalité en s'appuyant sur l'article 438. Il lui suffira de mettre María de las Angustias en conditions de céder à l'adultère pour se débarrasser d'elle et disposer de ses biens à sa guise.

Carmen de Burgos construit un personnage féminin toujours sur la défensive et qui ne s'exprime avec son mari que par la négative :

- *No lo necesito [...] No tengo el derecho [...] No cuentas con mi firma [...] No quiero saber nada de eso. No te recrimino; pero no puedo seguir*

¹⁷³¹ «*En puridad y salvando limitaciones excepcionales, el marido puede hacer de la dote de su mujer lo que mejor le parezca, pues aunque le estén vedadas algunas enajenaciones sin el consentimiento de la mujer, todos sabemos a lo que queda reducida la libertad de ésta cuando tropieza con un marido violento capaz de amedrentarla con amenazas dirigidas a ella o a sus hijos*» *La Mujer Moderna y sus Derechos, Op., Cit.*, p. 148.

consintiendo [...] No quiero salir de Granada [...] ¡No quiero! ¡No quiero!
(p. 4-5)
No me separo de mi hija (p. 7), [...] *No me conformo con todo eso [...] No dejaré que me quites mi hija [...] Yo no puedo consentir esto [...] No quiero vivir contigo.* (p. 8)

L'auteure souligne bien la différence lorsque la jeune femme parle avec son amant puisque nous assistons à un véritable échange.

Le récit montre également, autant par les paroles prononcées par María de las Angustias que par les commentaires du narrateur, la peur qu'elle a de son mari violent : « *Me has maltratado* (p. 8), [...] *al verla temblorosa y sin atreverse a levantar los ojos* » (p. 7), [...] *exclamó ella con terror* (p. 9) [...] *la maltrataba, la insultaba, le hacía sufrir sus borracheras [...] llegaba a todas las violencias* » (p. 16).

Les lectrices ont fait la connaissance de María de las Angustias par deux descriptions opposées, celle du narrateur et celle d'Alfredo. Le récit démarre *in medias res*, María de las Angustias est définie en premier lieu comme une voix « [...] *dulce y firme de mujer* » (p. 4) qui contraste avec la voix d'Alfredo. Le lecteur découvre ensuite l'aspect physique de la jeune femme :

Ella era una mujercita de estatura regular, de formas finas, redondeadas y graciosas, con esa gracia un poco felina de las mujeres de Granada, todas ritmo y ondulación. La línea de los hombros era perfecta y unía, por medio de una garganta firme y torneada, el busto a la cabeza de cabellos castaños y ondeados. La tez tenía ese tono pálido y ardiente de las morenas-blancas; el rostro, de la misma suavidad de líneas, ofrecía un aspecto de la cándida pureza humana de las vírgenes de los primitivos italianos. Tenía los labios muy rojos, en corazón, gordezuelos y jugosos, y los ojos grandes, pardos, llenos de luz, con las pestañas espesas, arqueadas, sombreándolos intensamente y velando la luz, que se escapaba en un chispear luminoso de puntitos de oros de sus pupilas. La ligera bata blanca, escotada, que se rosaba con el transparente de su carne, permitía admirar el cuerpo armónico y juvenil. (p. 6)

La description faite par Alfredo est bien différente de celle du narrateur. Il qualifie sa femme de : « *mujer rica y ñoña [...] provinciana, [...] sin cultura y sin distinción* » (p. 9). Cette description péjorative montre le peu d'estime qu'il a pour son épouse, mais « *mujer rica* » indique clairement pourquoi Alfredo l'a épousée.

Carmen de Burgos a besoin d'un personnage candide. Elle dépeint une jeune femme qui n'a pas été préparée à affronter les vicissitudes de « la vraie vie ». María de las Angustias n'a pas reçu d'éducation et a vécu dans une bulle pleine de fantaisie :

[...] la habían educado de la manera que se acostumbra a educar las hijas en Andalucía [...] habían procurado que la niña tuviese una ignorancia absoluta de todas las cosas [...] Ella era la pequeña tirana a la que todos obedecían [...] No tuvo amigas, sino servidoras, y no vivió la vida en el concierto de las demás gentes, sino una vida aparte (p. 12).

Cette vie isolée, protégée de tout danger l'a fait vivre dans un monde idéal, loin des réalités comme dans un conte de fée :

Aquel ambiente, aquella soledad moral, de la que no se daba cuenta, la hicieron hermética. Elaboró sueños que escondió dentro de su alma y anhelos que se fueron reconcentrando en ella de un modo apasionado (p. 12) [...] permaneció inadaptable, entregada a su fantasía. (p. 14)

Le narrateur présente une jeune femme bigote et frivole, donnant ainsi en partie raison à Alfredo : « [...] *salía sólo con su madre para ir a misa y al rosario en las Angustias [...] a dar la vuelta por la plaza de Ribarrambla y la Carrera del Darro para ver los escapates* » (p. 14). En décrivant « les loisirs » de María de las Angustias, l'auteure facilite l'identification des lectrices qui, pour la plupart, se reconnaîtront sans doute dans ce portrait.

Le message destiné aux femmes construit par la fiction est donc clair. L'absence ou l'inadéquation de l'éducation, ainsi que le confinement des jeunes femmes loin des hommes sont très préjudiciables et peuvent entraîner des conséquences aussi désastreuses que celles décrites dans la fiction.

Le récit suggère également qu'à cause de son ignorance de la vie, María de las Angustias est leurrée par le succès qu'elle a auprès des hommes : « *Los piropos brotaban como flores a su paso, y cada día la seguían en la calle media docena de muchachas. Llovían cartas de declaración* » (p. 14). Mais il en fait également une simple spectatrice de son futur mariage. Comme la plupart des jeunes filles de cette

époque, María de las Angustias ne prend pas part au choix de son futur mari, ce qui peut apparaître comme une des raisons, mais pas la seule, de l'échec de ce mariage¹⁷³² :

[...] *no pudiendo tratar a ninguno, y no llegaba a enamorarse de nadie. Ella necesitaba conocer y estimar a alguno para elegir, y los padres la separaban del trato de todos, reservándose el buscar ellos el marido conveniente cuando juzgasen que había llegado la edad a propósito.* (p. 14)

Carmen de Burgos se plaît à développer le processus qui conduit María de las Angustias à croire qu'elle est tombée amoureuse¹⁷³³ : « [...] *se abrió su corazón con el prestigio del forastero. [...] El era el héroe de la fiesta y atraía la atención de todas las muchachas* » (p. 14). Le récit montre le mécanisme qui, flattant la vanité féminine, crée un sentiment de fierté chez celle qui a été élue parmi le parterre de jeunes filles : « [...] *y él la prefirió entre todas. [...] Fue un triunfo que le agradeció en el fondo de su alma, con puerilidad femenina* » (p. 15). Seule l'apparence d'Alfredo et sa propre vanité de jeune vierge ont été les critères de María de las Angustias pour « s'amouracher » du coureur de dot, ce qui montre aux lectrices le côté déraisonnable de María de las Angustias, et l'imprudence des parents.

Une fois mariée avec Alfredo, la jeune femme comprend vite, comme les lectrices ingénues, qu'elle a été victime de son romantisme : « [...] *era sólo el amor lo que yo amaba. He pagado bien cara mi equivocación. ¡He sufrido tanto!* » (p. 30). Carmen de Burgos fait alors passer son personnage par différentes étapes. La première est un sentiment d'écoeurement quand elle prend conscience de son erreur : « [...] *no le inspiró ya celos, sino asco* » (p. 16). Puis elle découvre que le mariage est devenu sa prison, et que le statut de femme mariée la dépossède de la gestion de ses biens : « *Aunque el carmen perteneció a sus mayores, ahora era la casa de D. Alfredo Sánchez, a cuyo nombre iban dirigidos todos los asuntos* » (p. 34), et qu'elle-même lui appartient, comme le souligne le nom qui est désormais le sien : « *Angustias Lozano de Sánchez* » (p. 34). C'est grâce à cette prise de conscience que María de las Angustias rejette le mariage qui transforme la femme en propriété de l'homme et qu'elle devient favorable au divorce.

¹⁷³² Ce qui n'est pas le cas de Carmen de Burgos qui a choisi son mari contre l'avis de ses parents.

¹⁷³³ Carmen de Burgos n'a sans doute eu qu'à convoquer ses propres souvenirs.

L'étape suivante, dans le récit, est que, ne pouvant divorcer, María de las Angustias se réfugie dans la maternité : « *Su corazón, libre del amor del marido, se refugió en aquel nuevo amor* » (p. 16). Sa fille devient sa seule raison de vivre, c'est pour elle qu'elle lutte : « *Aquella criaturita [...] era su defensa y su fortaleza. Fue la madre la que tuvo perseverancia para revisar papeles y cuentas [...]* » (p. 16). La situation du personnage devient inextricable car l'idée d'être séparée de sa fille lui est insupportable. Conditionnée par son éducation, l'épouse se sent investie d'une mission : « *María de las Angustias tenía la certeza de que era ella sola la llamada a velar por su hija* » (p. 17), [...] *se abrazaba al amor de la hija con el ardor y la fe con que los místicos se abrazan a la cruz* » (p. 16).

Carmen de Burgos présente, dans cette première partie du roman, une femme qui ne remet pas en cause le rôle de mère que la société lui a assignée, ce qui permet à un grand nombre de femme de s'identifier plus facilement à l'héroïne. Le personnage de María de las Angustias étant ainsi moins choquant, elle évite le possible rejet de certains lecteurs et lectrices.

Néanmoins, Carmen de Burgos fait évoluer son personnage tout au long du récit. Lorsqu'après le départ d'Alfredo pour l'Angleterre, María de las Angustias vit avec Jaime, la société lui tourne le dos sous prétexte qu'elle porte préjudice à son mari et surtout à sa fille qui devient alors, pour la *vox populi* « *la pobre hija* » (p. 43). L'auteure fait alors se rebeller sa protagoniste qui remet en question le rôle maternel que la société assigne aux femmes. Carmen de Burgos, par la voix de María de las Angustias, s'insurge donc contre le fait que l'amour maternel doive primer sur toutes les autres formes d'amour qu'une femme puisse ressentir : « *¿Para qué ese absurdo de pretender que la maternidad borre nuestra ansia de amar? [...] Se habla del amor de los hijos para oponerlo a la pasión, sin ver lo distintas que son ambas cosas* » (p. 43). Amoureuse, María de las Angustias n'accepte pas de renoncer à sa vie de femme parce qu'elle a un enfant et dresse un triste tableau de l'amour filial : « *Los hijos no nos pueden amar, no nos aman nunca. Pequeños, son incomprensivos, están fuera de nuestros sentimientos y de nuestra vida. Mayores, se separan por el egoísmo poderoso de los suyos* » (p. 43) ; selon elle, l'amour maternel est à sens unique : « *Los adoramos, los protegemos, pero es una pasión sin reciprocidad* » (p. 43). La position de María de las Angustias est très transgressive pour son temps et tout permet de penser que c'est

celle de l'auteure. En effet, au moment où le personnage fictif s'exprime, Pepita, sa fille est encore très petite, María de las Angustias n'a pas, par conséquent, l'expérience du comportement d'un enfant devenu adulte. Ce n'est pas le cas de Carmen de Burgos dont la fille a alors, en 1921, 26 ans¹⁷³⁴ et fait souffrir sa mère. Il nous semble donc que Carmen de Burgos, emportée par son désir de faire part de sa réflexion, ait fait une erreur en mettant ses propres mots dans la bouche de María de las Angustias.

Avec le personnage de María de las Angustias, l'auteure crée un cas typique de contre-exemple pour mettre en garde les lectrices romantiques contre les dangers de ce qu'elles croient être l'amour. Mais la romancière montre à ses lectrices qu'on peut commettre plusieurs fois la même erreur.

A nouveau victime de son romantisme, María de las Angustias est attirée par un autre homme que son mari. Elle le rencontre à l'église, ce qui était alors assez courant, nombreuses étaient les rencontres amoureuses dans les églises. L'attrance mutuelle des deux futurs amants est symbolisée par la chaleur : « *Sentía sobre su cabeza el calor de una mirada* » (p. 19). Jaime lui offre l'eau bénite, qui dans la tradition chrétienne est source de vie et de mort, créatrice et destructrice¹⁷³⁵ : « [...] *le ofrecía el agua bendita* » (p. 21), « [...] *sus ojos lo buscaban y su mano se tendía para humedecer los dedos en el agua que él le ofrecía* » (p. 21). Cette eau est donc prémonitoire. Mais tout cela frôle le sacrilège et montre bien que María de las Angustias, malgré son éducation religieuse laisse parler ses sens. Elle se persuade que l'inconnu est amoureux d'elle : « *Iba por ella, no le cabía duda [...] la unía una gran simpatía a aquel hombre [...] ella sabía que estaba allí por ella, que la conocía y la amaba* » (p. 21). María de las Angustias apparaît à ce moment-là comme une personne fragile, prête à aimer et à se laisser aimer par un inconnu : « *Nunca le había dicho nada [...] No sabía quién era él* » (p. 21), elle est donc, à nouveau, construite comme une proie facile pour un prédateur. L'existence de cet inconnu la console des mauvaises attentions de son mari et la rassure : « [...] *como un consuelo [...] Se sentía menos sola, como protegida por él* » (p. 21).

¹⁷³⁴ Lorsque Carmen de Burgos écrit *Artículo 438*, María sa fille a 25 ans : « *María se va a Argentina con su marido sin despedirse de Carmen* » NÚÑEZ REY *Op., Cit.*, p. 673.

¹⁷³⁵ CHEVALIER, Jean, GHEERBRANT, Alain, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Editions Robert Laffont, 2004, p. 376.

La romancière ajoute un nouveau rebondissement compliquant encore l'intrigue. María de las Angustias découvre vite que Jaime est un ami de son mari ; elle craint donc qu'il lui ressemble : « *Sentía, además, un desencanto al ver a Jaime en su casa, amigo de su marido, tal vez igual a él en carácter y en costumbres* » (p. 25). Elle s'offusque : « *¿Pensaba que era una mujer vulgar en cuya casa podía introducirse para seducirla?* » (p. 25) et va jusqu'à soupçonner : « *¿Era una nueva acechanza de Alfredo ?* ». Le récit montre que ses soupçons étaient infondés : Jaime n'est pas le complice volontaire d'Alfredo mais il va le devenir malgré lui. Comme nous l'avons dit, Alfredo part à Londres et Jaime devient l'amant de María de las Angustias qui aimerait pouvoir fonder un nouveau foyer avec lui. Elle doit néanmoins se rendre à l'évidence « [...] *nuestras leyes no aceptan el divorcio* » (p. 31), ce qui provoque chez elle un nouveau mouvement de rébellion. Elle redevient alors le porte-parole de la romancière : « *¿Y por qué yo, que he sido víctima de una equivocación, que la he expiado con mis sufrimientos, no puedo formar un nuevo hogar feliz contigo, con el que amo, con el que me comprende y me hace dichosa?* » (p. 31). Le récit démontre que c'est cette impossibilité de divorcer qui « oblige » la jeune femme à avoir une relation adultère alors qu'elle se voudrait franche et sincère : « *Pero si al menos pudiéramos lograr la separación... Yo no quiero el engaño* » (p. 31). María de las Angustias demande à Jaime : « - *¿Y no puedo yo pedir la separación ?* » (p. 30). Jaime, qui occupe la fonction d'informateur dans le récit explique à María de las Angustias : « - *No, porque no hay pruebas y testigos de los malos tratos y de los vicios de tu marido.* » María de las Angustias se fait son propre avocat : « - *Pero tú sabes, todo el mundo lo sabe, que se emborracha, que me martiriza, que me arruina [...] que tiene una querida* » (p.30). Alfredo l'avait déjà avertie de l'impossibilité d'une séparation. Connaissant très bien ce que la loi lui permet, il évite de vivre avec ses maîtresses afin de ne pas être incriminé. De plus il connaît l'hypocrisie de la société : tout le monde sait, mais personne ne dit rien. C'est la loi du silence et il ne risque rien car comme le rappelle Jaime : « -*No vive con ella* » (p. 31), « *Eso lo hacen todos los hombres* » (p. 31). C'est également l'amant, Jaime, qui souligne la différence de traitement envers les femmes: « *Sería motivo para que él procediera en contra tuya. Te podría llevar al convento o al manicomio que, en los tiempos modernos, ha venido a substituirle* » (p. 32-32).

Par ses personnages Carmen de Burgos dénonce l'absurdité de cette double morale et l'injustice envers les femmes. Pour les femmes, le mariage est une chaîne indestructible,

elles ne peuvent ni divorcer, ni avoir d'amant, ni se remarier, sous peine de châtement, alors que le mariage n'empêche nullement les hommes de mener une vie parallèle exempte de toute entrave. Les lectrices peuvent donc s'interroger sur l'étrange signification du mot « *esposas* » pour désigner les menottes, « *esposos* » serait un terme plus adéquat.

Jaime qui a toujours le rôle d'informateur auprès des lectrices, est chargé d'explicitier la loi à María de las Angustias. C'est donc une voix masculine qui critique la façon dont se font les lois : « *Con la ley no podría defenderte [...] porque la ley la hicieron los hombres y es toda contraria a las mujeres* » (p. 32), ce qui conduit les lectrices à prendre conscience de l'importance pour les femmes d'obtenir le droit de vote afin qu'elles puissent également prendre part à la politique et faire voter des lois en leur faveur. C'est un plaidoyer déguisé de Carmen de Burgos pour le droit de vote des femmes.

María de las Angustias a du mal à admettre qu'elle ne puisse pas refaire sa vie avec la personne qu'elle aime. Désormais elle a évolué, elle fait l'apologie de l'amour libre et condamne le mariage : « *Pero es absurdo que sea delito amarse y darse libremente. No ya sólo en este caso, sino en todos. No se puede consentir que las personas sean propiedad unas de otras por toda la vida, que lazos que crea el amor se impongan si el amor pasa* » (p. 37).

Le thème du divorce revient dans la bouche de María de las Angustias : « *¡Qué felices deben ser las naciones donde existe el divorcio!* » (p. 38). Jaime lui cite des exemples de cas aberrants : « [...] *un hombre casado se hubiese vuelto a casar alla en América [...] otro se había casado en Suiza, perdiendo la nacionalidad española, para acogerse a las leyes que permiten el divorcio* » (p. 38). Néanmoins ces possibilités ne s'adressent pas aux femmes : « *Hasta en estos casos en que ellos se han libertado, ellas siguen casadas y sometidas a su potestad* » (p. 38), ce qui montre bien l'absurdité et l'injustice des lois misogynes, où les femmes peuvent se retrouver mariées, à leur insu, à un bigame.

Alfredo, ayant quitté Grenade depuis longtemps et ne revenant pas auprès de sa femme, les deux amants se conduisent comme s'ils étaient un couple légitime. Jaime dort chez María de las Angustias et s'occupe de sa fille. Ils sont donc imprudemment sûrs de leur impunité : « *Tenían como la impresión de que un día iban a ser libres y dueños de unir legalmente su destino* » (p. 48). Pense-t-il à la mort d'Alfredo ou à une future loi sur le divorce ? Les lecteurs, lectrices pourront choisir une des deux possibilités.

3.1.2. Le mari : Alfredo Sánchez

C'est lui aussi d'abord une voix « *voz de hombre, de tono agudo e imperativo* » (p. 4), puis un physique décrit par un narrateur subjectif :

Era un hombre muy alto, regular de carnes, de color moreno, con el cabello negro alisado en torno de la frente ancha ; la nariz prominente, los labios groseros, un bigote poblado, con las largas guías hacia arriba y unos ojos grises, indecisos, rodeados de un halo morado, donde se marcaban esas hinchazones y esas arrugas que graban las orgías y el cansancio de los placeres. Era un tipo de hombre guapo y buen mozo, capaz de inspirar ardientes pasiones a mujeres vulgares, pero antipático, repulsivo, con su aire de petulancia y degeneración, para un espíritu un poco delicado. (p. 6)

Le contraste avec sa femme qui, elle, est petite et délicate, est flagrant. La romancière a pris soin de montrer que le mari est marqué par sa vie de débauche (« *su vida de depravación* ») et que, très vite « *se desentendió de ella para alternar libremente con amigos degenerados y mujeres de baja estofa* » (p. 15). Elle va plus loin dans une mise à nu de sa fiction puisqu'elle reconnaît textuellement qu'Alfredo est la métaphore de la loi et, en particulier, du fameux article 438 : « *No era un hombre lo que tenía frente así. Eran la ley y la sociedad toda hechas carne. ¡Era el marido! [...] No era un hombre que lo atacaba y contra el que podía defenderse* » (p. 52).

D'ailleurs, elle l'a appelé Alfredo Sánchez, prénom et patronyme très courants ; c'est donc « monsieur tout le monde ». Elle en fait un bourgeois peu fortuné qui s'est marié par pur intérêt. Pepita, l'enfant qu'il a eu avec sa femme, lui sert « d'otage » pour l'obliger à faire ce qu'il souhaite. Il ne s'intéresse pas à sa fille : « [...] *la niña se*

quedará en un colegio... Nosotros saldremos para Madrid » (p. 7), « [...] *aquella criatura, de la que no se ocupaba el padre [...] Alfredo fingía querer a la niña* » (p. 17).

A travers Alfredo qui a, lui aussi, un rôle d'informateur auprès des lectrices, Carmen de Burgos dénonce l'injustice de l'autorité exclusivement attribuée au père, la mère n'ayant pas son mot à dire sur l'éducation de ses enfants et devant suivre son mari où bon lui semble, hormis à l'étranger (ce dernier point est essentiel dans la fiction puisque Alfredo part seul en Angleterre).

Le récit illustre parfaitement la réalité : Alfredo fait valoir ses droits de mari sur tous les plans. En tant qu'homme et mari il n'a que des droits, alors que María de las Angustias, en tant qu'épouse, n'a que des obligations.

Tú me seguirás, - ¿Y si no quiero? – Te obligaré. Tú olvidas que yo soy el marido, el hombre. Tengo el derecho de administrar los bienes y de elegir el domicilio que me acomode (p. 5). [...] *Soy el hombre, el marido, el padre, y tengo el derecho de educarla como me plazca* (p. 8).

Mais, pour donner encore plus de « vérité » à son personnage, la romancière lui attribue aussi des traits de caractère. Ainsi fait-il, en cas de besoin, du chantage à l'amour « [...] *ya sabes que, a pesar de todo, te quiero... No hay otra como tú para mi... Intentó acariciarla y ella retrocedió* » (p. 9). En l'occurrence, il s'agit d'obtenir l'argent de sa femme pour vivre sa propre vie de débauche loin d'elle. On le voit également capable de promettre tout ce qu'elle désire à María de las Angustias : « [...] *Si tu los deseas...* (p. 9) [...] *Te lo prometo [...] Te juro cumplirlo* (p. 10) [...] *¡Te juro, también, que no! [...] ¡No lo dudes!* (p. 11) ». Le narrateur efface tous les doutes qu'une lectrice naïve pourrait encore avoir sur le personnage : « *Alfredo tuvo una sonrisa de triunfo y salió de la estancia* » (p. 11) et montre que María de las Angustias n'est tout même pas dupe : « [...] *No te creo...* (p. 10) ».

Le lecteur a, d'ailleurs, été conduit à constater que, dès le début de son mariage, Alfredo avait su faire preuve d'hypocrisie pour arriver à ses fins :

Pensaba ahora en el absurdo de aquellos dos primeros años de su matrimonio, viviendo sus padres, cuando su marido se negaba a admitir nada más que el modesto sueldo de secretario de su suegro para sus gastos personales [...]. En cuanto se vio dueño había cambiado de conducta (p. 15).

Progressivement Alfredo a fait le vide autour de sa femme afin de l'avoir à sa merci : « *Se veía aislada, sola, no tenía verdadera amiga, porque las costumbres de su marido habían alejado a toda la severa sociedad que frecuentaban sus padres* » (p. 17).

Il la fait surveiller par des domestiques choisis par lui :

El había ido despidiendo uno a uno todos los antiguos servidores y substituyéndolos por otros, que le obedecían ciegamente, comprados a fuerza de dádivas, y que la aborrecían a ella por la disciplina que imponía en la casa y a la que se veían obligados a someterse (p. 17)

par conséquent María de las Angustias n'aura aucun soutien, ni parmi les amis, ni parmi les domestiques qui se retourneront contre elle, ce qui montre la préméditation du crime d'Alfredo.

Dans le second grand épisode, la romancière confère à Alfredo une attitude étrange pour un époux, ce qui devrait orienter la suspicion des lectrices. Il se montre très pressé de confier sa femme et sa fille à son ami Jaime alors qu'il ne l'a pas revu depuis fort longtemps et que sa femme ne le connaît pas : « *Debes quedarte – dijo Alfredo con apresuramiento. Yo me pienso marchar a Inglaterra y me iría más tranquilo si tú estuvieses aquí para velar por María de las Angustias y la niña* » (p. 24). Le bon accueil qu'il a réservé à Jaime fait partie de ses plans. Le lecteur en reçoit la confirmation quelques lignes plus loin lorsqu'Alfredo feint un rendez-vous pour laisser seuls sa femme et Jaime : « *Necesito marcharme. Tengo una cita... [...] Pero tú Jaime, puedes quedarte acompañando a María de las Angustias* » (p. 24). Néanmoins, pour le moment, Jaime déjoue le piège et quitte la maison : « *[...] esta noche tengo yo también una ocupación* » (p. 24).

Après le départ de Jaime, Alfredo revient à nouveau sur sa proposition de partir à Londres et de laisser María de las Angustias seule à Grenade. María de las Angustias n'est pas dupe et craint de succomber à Jaime, elle dit à son mari : « *No quiero que te vayas de mi lado ahora* » (p. 25). Le narrateur confirme les intentions d'Alfredo :

Se veía descubierto en la intención que le había hecho llevar Jaime a su casa. No era ya la primera vez que presentaba a su mujer amigos que pudiesen interesarla. Le estorbaban su pureza, su dignidad, el buen concepto social de que disfrutaba, para imponerle mejor su capricho y dominarla más. Si delinquiera estaría completamente a merced suya (p. 25).

Ces dernières révélations du narrateur confirment l'intention cynique d'Alfredo, montrant ainsi aux lecteurs que la sentence envers María de las Angustias sera d'autant plus injuste. Selon l'article 438 Alfredo aurait dû être puni par la loi pour avoir favorisé la rencontre des deux amants : « *El beneficio de este artículo no aprovecha a los que hubieren promovido o facilitado la prostitución de sus mujeres o hijas* » (p. 3), car Alfredo agit en proxénète mais, comme le dit Jaime à Maria de las Angustias, c'est impossible à prouver.

Alfredo arrive cependant à ses fins : María de las Angustias achète sa liberté temporaire, mais elle ne veut surtout pas qu'Alfredo la touche car son corps est son ultime bien. Néanmoins Alfredo la détrompe, il lui appartient comme tout le reste :

[...] *reclamaba sus derechos de esposo* (p. 16), [...] *Eres muy hermosa. Me gustas... Eres mi mujer. Me perteneces... Tienes que ser mía... Es tu obligación* (p. 26), [...] *Eres mi mujer... Tengo derecho* (p. 27).
Se acercaba a ella con un gesto apasionado [...] Había comprendido. Alfredo le iba a imponer la mayor de las torturas. Era mejor acceder a sus deseos de firmar la venta del cortijo. Que se fuera, que la dejase en paz, pasase lo que pasase; todo, menos aguantar aquellas caricias (p. 27).

Il part pour Londres laissant María de las Angustias seule dans le but qu'elle succombe au charme de Jaime, ce qui lui permettra de faire appliquer l'article 438. Là encore, le récit évacue les doutes possibles du lecteur quant à la préméditation d'Alfredo en montrant que celui-ci est au courant de l'adultère de sa femme car il la menace de revenir auprès d'elle : « *Si quieres que siga haciendo el sacrificio de estar lejos de tí [...] envíame, inmediatamente y sin vacilaciones, la autorización de venta de tal o cual propiedad. Sino me verá precisado a poner fin a esta situación y regresar a tu lado* » (p. 40). Alfredo est donc à nouveau construit comme un proxénète, ou un maître chanteur car, pour son silence, il obtient un bénéfice financier qu'il touche directement de sa femme et non pas de l'amant puisque ce dernier, dans le récit, n'est pas au courant des demandes répétées du mari.

3.1.3. L'amant : Jaime González

Lors de ses premières apparitions le lecteur ne connaît pas le nom de ce personnage, le narrateur, jouant le suspens avec le lecteur par le biais du lieu commun du dévoilement. Le personnage n'est d'abord qu'une silhouette : « *Un hombre está allí de pie* » (p. 18), puis un regard : « [...] *el calor de una mirada* » (p. 19). Mais, de fait, l'instance narratrice adopte le point de vue de María de las Angustias qui sent « [...] *la mirada de aquel hombre abrasarle la nuca* » (p. 21), puis entend un bruit de pas : « [...] *oía luego sus pasos* » (p. 21). Finalement nous découvrons, par la focalisation interne, le physique très avantageux de ce nouveau personnage : « [...] *aquel hombre de fisonomía abierta, franca, y hermosos ojos oscuros y leales* » (p. 21). Puis l'homme devient : « él », « *él no estaba* » et, très vite : « *él estaba allí* » (p. 23). María de las Angustias, le narrateur et les lectrices apprendront en même temps le nom de Jaime, par l'intermédiaire d'Alfredo. En effet, la romancière a réservé à ses lecteurs un « coup de théâtre », car on retrouve l'inconnu chez María de las Angustias en compagnie du mari de celle-ci, qui fait les présentations : « *Mi amigo Jaime González, un antiguo compañero, al que quiero fraternalmente y que no sabía que estuviese en Granada. Te ruego que lo trates como la familia* » (p. 23). Il semble évident, qu'à ce niveau de la narration, les lectrices, tout comme María de las Angustias, peuvent se demander s'il n'y a pas une connivence entre Alfredo et Jaime. Mais le dénouement viendra prouver le contraire.

Il est à noter que les deux futurs amants avaient prié ensemble dans l'église avec un « *Ruega por nosotros* » (p. 22) alors que le mari dit : « *Te ruego* ». Carmen de Burgos oppose donc déjà un « nous » collectif à un « je » individuel.

Le narrateur présente Jaime ainsi : « *Él era granadino. Sus padres, labradores ricos, lo habían enviado a estudiar a Madrid [...] Había vuelto a Granada después de quince años de ausencia, y no sabía aún si marcharse de nuevo o si quedar allí* » (p. 24).

Contrairement au mari, Jaime ne fait pas partie des *Señoritos de Granada*. Il doit son ascension sociale à son intelligence, au courage et au travail de ses parents qui lui ont permis de faire des études, certainement de droit, car c'est lui qui est chargé d'expliquer les textes de loi dans le récit : « [...] *con ese empeño de los labriegos andaluces de librar a sus hijos de la esclavitud* » (p. 24). Pour les lectrices, c'est le garant de

l'information. Jaime est donc un nouveau venu dans cette société bourgeoise de Grenade¹⁷³⁶ qui le considère sans doute comme un parvenu, ce qui ne va pas jouer en sa faveur lors du procès. Cela constitue un facteur aggravant au fait qu'il est l'amant de María de las Angustias.

Malgré ses promesses à María de las Angustias : « [...] *te defendería hasta morir o matar por ti... Con la ley no podría defenderte* » (p. 32), il s'enfuit à l'arrivée d'Alfredo : « *Le acomete un miedo cerval, inevitable... El instinto de conservación imponiéndose a todo... [...] huye atropelladamente, como el ladrón que se ve sorprendido en casa ajena, loco de dolor y de vergüenza* » (p. 54). Jaime n'a même pas l'étoffe d'un héros romantique : « *Su huida, tan justificada y tan humana, en el momento de peligro, lo hacía más impopular. Las gentes vulgares tal vez se hubiesen dejado seducir por un acto de temerario valor* » (p. 58). C'est donc dégoûté de tout qu'il va en prison. Il préfère être : « [...] *revuelto en el montón anónimo de criminales se sentía más tranquilo, casi más feliz, que en la soledad [...] en torno suyo* » (p. 59).

La romancière, a choisi de créer un personnage qui n'est pas héroïque et éprouve des émotions «courantes et humaines». Elle montre ainsi à ses lectrices que le Prince Charmant n'a pas de pouvoirs magiques et ne peut les sauver contre la loi des hommes.

Il est à noter que Jaime a des idées aussi rétrogrades que la plupart des autres hommes de son époque, il n'envisage pas, par exemple, que María de las Angustias puisse travailler afin d'acquiescer son indépendance. Au contraire, il veut l'entretenir : « [...] *para ti seré yo dichoso trabajando y nada te faltará* » (p. 49) car, à l'opposé d'Alfredo, il n'est pas un coureur de dot. María de las Angustias qui a été dépouillée de ses principaux biens par Alfredo ne représente plus un parti avantageux. Il conçoit donc lui aussi la femme comme l'« ange du foyer », cette conception n'est d'ailleurs pas remise en cause par María de las Angustias. Il s'agit là certainement d'une stratégie de Carmen de Burgos : elle ne veut pas présenter des personnages aux idées trop avant-gardistes qui empêcheraient toute identification.

¹⁷³⁶ « *En Granada se agita la peor burguesía de España* » avait dit Federico García Lorca.
<http://www.juntadeandalucia.es/educacion/webportal/web/garcia-lorca/su-vida> consulté le 17/08/2016

Dans *Artículo 438* son cheval de bataille est avant tout le droit au divorce et l'abrogation de cet article du Code Pénal, elle laisse donc volontairement en filigrane les autres revendications féministes pour des lectrices plus performantes.

3.1.4. L'entourage du couple

3.1.4.1. La fille : Pepita

L'enfant n'a pas été désirée. C'est une naissance « subie » : « *Fue por entonces cuando nació su hija* » (p. 16). Ses parents se servent d'elle pour régler certains de leurs problèmes. Pepita n'interviendra dans aucun dialogue. Elle n'a pas de voix contrairement à ses parents et à Jaime. Ce que le lecteur sait d'elle, il l'apprend par le narrateur et par sa mère.

Le narrateur la décrit ainsi : « *aquella criaturita blanda y rosa, de grandes ojos turquesa, era su defensa y su fortaleza* » (p. 16). Mais, lorsque sa mère vit avec son amant, elle manifeste de l'humeur contre Jaime et sa mère : « [...] *A pesar de ser tan pequeña, manifiesta hacia mí y hacia ti misma una hostilidad peligrosa* » (p. 30). Le texte ne donne pas d'explication et laisse le lecteur supposer que, peut-être, la petite est-elle incommodée par l'insistance de Jaime à prendre la place de son père : « *Jaime se ocupa de la educación de la niña, de sus maestros, de sus estudios, como si se tratase de su propia hija* » (p. 48) et le désir de sa mère d'en faire la fille de Jaime : « [...] *la adoro como si fuera hija tuya... y lo es en realidad, porque era tuyo el ensueño de mi amor aun antes de conocerte* » (p. 30).

Pour renforcer l'inextricabilité de son intrigue Carmen de Burgos fait que Pepita préfère son père à Jaime. Le narrateur le rappelle : « [...] *que quería a papa con los puños y los dientes apretados, para dar idea de la vehemencia, y a Jaime lo quería volado* » (p. 34). Mais elle montre aussi que les servantes l'influencent dans ce sens :

El ama seca ponía un cuidado especial en inculcar a la niña el culto al padre ausente y la frialdad a la madre cercana. Todo lo que le prohibían se lo

prohibían en nombre de ésta. [...] Así la criatura se acostumbraba a pensar en el papa como en un ser fantástico y bondadoso. Rezaba ante su retrato, lo besaba, lo acariciaba y procuraba huir de la madre, que representaba las severidades. (p. 35-36)

En attribuant à l'enfant des réactions hostiles à la mère et à l'amant de celle-ci, Carmen de Burgos montre à ses lecteurs qu'elle ne nie pas les possibles difficultés que peut avoir un couple recomposé. Elle souhaite peut-être aussi anticiper d'éventuelles critiques de ceux qui s'attendent à une sanction envers la mère, d'où très certainement la réflexion de María de las Angustias sur l'amour des enfants envers les parents.

3.1.4.2. Les parents de María de las Angustias

Carmen de Burgos a choisi d'en faire de riches bourgeois andalous, typiques de la fin du XIX et du début du XX^{ème} siècle. Comme la majorité de leurs semblables, ils ont donné à leur fille l'éducation qu'ils pensent être adaptée à son niveau social, mais qui ne lui permettra pas de faire face à la vie. Ils ne sont pas progressistes, au contraire ils maintiennent les traditions.

L'éducation qu'elle a reçue a isolé María de las Angustias du monde réel ; elle ne sort qu'avec sa mère et fréquente assidûment l'église, ce qu'elle continuera de faire une fois mariée. L'Eglise apparaît comme son refuge car c'est un des rares lieux que les femmes peuvent fréquenter seules.

En précisant que María de las Angustias n'a reçu aucune préparation à sa vie de femme adulte, ni à sa future vie d'épouse et mère, rôles que la société attend pourtant d'elle, le récit construit des parents qui ont donc manqué à leurs devoirs de protection. La suite est du même ordre : ce sont eux qui, comme il convenait, lui choisissent un mari. La fiction montre alors qu'ils ne sont pas infaillibles dans ce domaine-là non plus puisqu'ils se sont en partie laissés duper par le beau-parleur qu'est Alfredo. Mais comme ce ressort dramatique est indispensable à la construction de l'intrigue, la romancière décide que, pour réparer son erreur, le père tente de mettre sa fille à l'abri de la cupidité d'Alfredo : « *Por fortuna no engañó al suegro aquella hipocresía y dejó bien arreglado el testamento para que no pudiese disponer del capital de la hija* » (p. 15). Carmen de

Burgos critique à travers les parents de María de las Angustias le fait que ce soient les parents qui choisissent le mari sous prétexte qu'ils ont plus d'expérience.

Elle prend cependant bien soin de montrer que les parents de María de las Angustias ne sont pas de mauvais parents, ils sont seulement représentatifs des parents que peuvent avoir bon nombre des lectrices. Ils participent donc à l'identification des lectrices avec María de las Angustias.

Carmen de Burgos, par le biais de cette *novela corta*, critique clairement l'éducation donnée aux filles qui les met à la merci des hommes. L'exemple de María de las Angustias parle de lui-même pour provoquer un rejet de cette éducation par les lectrices.

3.1.4.3. Le personnel de maison

Les servantes et la nourrice de Pepita sont contre les amants. Elles ont été engagées, et sont payées par Alfredo, par conséquent elles se rangent automatiquement de son côté. Elles font en sorte que la petite fille rejette sa mère et idolâtre son père, on peut supposer qu'elles ont dû recevoir des directives en ce sens, ce qui montre l'utilisation de l'enfant par le père pour arriver à ses fins.

Dans le récit il est clair que les servantes et la nourrice se sentent humiliées par l'attitude des deux amants mais aucune explication n'est donnée de cette réaction. Peut-être craignent-elles de ne pas retrouver du travail dans des maisons « convenables », mais sans doute réagissent-elles ainsi car elles ont le sentiment d'appartenir à la maison dont la réputation est, selon elles, entachée par l'attitude des amants : « *No veía la especie de hostilidad de toda aquella gente, que se creía humillada con la falta de respeto al dueño; algo así como si la señora les faltase a ellos también y creyera que los engañaba con aquella hipocresía* ». (p. 41)

A aucun moment du récit le lecteur n'apprend que le personnel soutenait l'épouse quand celle-ci était bafouée par son mari. Il est donc conduit à déduire que les servantes et la nourrice, témoins des brutalités d'Alfredo, pensent que ce comportement est normal,

contrairement à celui de María de las Angustias qui devrait se résigner sans se plaindre, comme le font les autres femmes.

Le rôle de la nourrice de Pepita est essentiel dans l'économie du récit puisque c'est elle qui préviendra Alfredo, elle sera sa complice : « *Fue un telegrama del ama seca el que le avisó y le hizo volver para sorprender a los amantes* » (p. 56). Le manque de solidarité féminine symbolise l'asservissement absolu de la nourrice par rapport à son maître.

3.1.5. Le comportement des femmes et des hommes

La fiction développe un autre aspect des comportements masculins en montrant que les hommes de l'entourage de María de las Angustias, quand ils sont au courant de sa liaison adultère, se croient autorisés à la traiter comme une femme facile : « [...] *los hombres se atrevían a dirigirla miradas y frases desacostumbradas, con unas risitas que parecían aguardar su turno. A veces el rumor de las injurias llegaba a oídos de los amantes* » (p. 42). Le lecteur est donc amené à en déduire que les Espagnols de cette époque considèrent qu'une femme « sans mari » est à tout le monde.

Dans cette *novela corta*, Carmen de Burgos montre également qu'il n'y a pas de solidarité féminine, les femmes de l'entourage de María de las Angustias se rangent du côté des hommes, socialement les plus forts, et tiennent le même type de propos :

¡Pobre hombre! decían las comadres [...] lo habían juzgado mal. [...] –Pero ella no era así antes - solía decir algunas [...] Era monstruoso que una mujer se negara a pagar el debito conyugal. ¿Para qué se había casado? Las mujeres que no cumplen su obligación son las responsables de cuanto puede hacer el marido. Seguro que si se confesara no le echarían la absolución -Y tendiendo una hija decían, en el colmo del escándalo (p. 42).

Carmen de Burgos suggère même une certaine jalousie de leur part face au bonheur de María de las Angustias :

[...] *Se sentían felices de poderse vengar de la superioridad de su belleza, con la superioridad de una virtud que no existía a veces más que gracias al misterio en que envolvían sus deslices o por la fealdad que las había hecho respetables.* (p. 42)

Finalement : « *Todas habían dejado de ir a visitarla, y volvían la cabeza para no saludarla en la calle* » (p. 42). Ces femmes-là sont donc complices des hommes. En définitive, elles ne veulent pas que la condition féminine change.

Malgré cela, Carmen de Burgos tente de les convaincre par le biais de ses fictions. Elle espère que l'identification à ses héroïnes, qui font partie de leur monde, fonctionnera suffisamment pour provoquer une prise de conscience et leur donner l'impulsion nécessaire à revendiquer un monde plus équitable. Elle espère également qu'elles comprendront que ce sont elles qui risquent le plus de se voir appliquer l'article 438, car si elles ont de l'argent, elles peuvent rencontrer des Alfredo.

L'identification au personnage de María de las Angustias ou à celui de Jaime a une fonction cathartique, voire thérapeutique, car elle donne la possibilité, soit de revivre une situation agréable (l'amour partagé), soit de surmonter un traumatisme (l'amour non partagé, la violence dans le couple, la morale absurde, l'injustice...)

3.2. Les personnages de *La Malcasada*

La Malcasada est également une critique du mariage, un plaidoyer en faveur du divorce et, implicitement, du droit de vote. La taille du roman, qui compte 269 pages, indique l'importance que donne Carmen de Burgos au thème du divorce.

Par le biais de ses personnages féminins Carmen de Burgos illustre à nouveau les conséquences de l'éducation donnée aux filles, qu'elle accuse d'être la principale

reponsable des problèmes des femmes. Par le biais de cette fiction, elle veut à nouveau mettre les lectrices en garde contre cette éducation qui les pousse à penser qu'elles n'ont pas d'autre salut que le mariage et contre le faux romantisme qui les empêche de voir la réalité. Elle s'en prend également à l'Eglise qui a fait du mariage un sacrement, ce qui le rend indissoluble.

Le mariage est pratiquement un personnage dans *La Malcasada* (tout comme dans *Puñal de claveles*). Toutes les femmes en parlent, les mariées, les non-mariées, les mères, les voisines. Quant aux lectrices elles sont amenées à en voir les conséquences désastreuses car la plupart des mariages décrits dans la fiction sont de véritables catastrophes pour les femmes. Pas pour les hommes qui continuent à vivre comme s'ils étaient célibataires. Il semble, dans ce roman, que la ville d'Almeria est pour eux comme un grand harem¹⁷³⁷, ils ont une épouse légitime, une favorite et des maîtresses temporaires, sans que cela soit remis en cause, ni par les lois, ni par l'Eglise, ni par la société, ni même par bon nombre de femmes, celles qui sont transgressives, dont fera partie Dolores, refusent de rentrer dans le moule mais bien évidemment elles le paient car la société patriarcale n'admet pas les rebelles.

Ce roman de Carmen de Burgos est certainement en partie autobiographique et il lui permet de régler ses comptes avec la bourgeoisie d'Almeria qui l'avait mise au ban de la société quand elle s'était séparée de son mari. Son héroïne Dolores sera également mise au ban de la « bonne » société d'Almeria.

Connaissant bien la société qu'elle décrit, Carmen de Burgos fait en sorte que la caractérisation des personnages les fasse ressembler à ceux de ce qu'elle appelle « la vie réelle », en leur donnant des comportements reconnaissables, du moins par ses lectrices. Ce type de personnages a donc pour fonction de favoriser l'identification et bon nombre de lectrices cibles sont censées s'y reconnaître. L'intrigue renvoie à leur monde : mariages de convenance, femmes trompées, manque d'éducation, divorce impossible, omniprésence de l'église, hommes politiques véreux... L'environnement familial, participe également à l'identification, il offre un cadre précis dans lequel l'imagination des lectrices pourra placer les personnages.

¹⁷³⁷ Carmen de Burgos a toujours reproché aux Andalous les comportements qu'elle juge hérités des Arabes.

Dans *La Malcasada*, le lecteur assiste à une métamorphose de l'héroïne, Dolores : celle-ci passe du modèle de la femme résignée qui accepte une vie morne, à celui de femme révoltée qui tente de se séparer de son mari par les voies légales. Mais, devant l'abandon de Pepe (l'amoureux) et l'impossibilité de divorcer, elle se résigne à retourner chez elle à condition que son mari ne la touche plus. C'était une sorte de pacte entre eux mais Antonio l'ayant rompu, elle ne voit pas d'autres choix que de le tuer pour protéger son corps.

Voici les données de la fiction au début du livre : Dolores est une jeune bourgeoise madrilène qui a épousé Antonio un « *señorito* » d'Almeria. Conformément au Code Civil, elle a suivi son mari et vit avec lui à Almeria. Malgré plusieurs grossesses : « *Dos veces había dado a luz hijos muertos, uno de ellos abraquío y diforme* » (p. 33), elle n'a pas réussi à garder un enfant et s'ennuie... Elle semble accepter sa condition tant qu'elle est persuadée que son mari l'aime, car elle refuse les mariages de convention. Elle n'admet que le mariage d'amour et refuse l'hypocrisie de la société.

Dès le premier chapitre Dolores est présentée comme différente des autres femmes, elle est donc, selon les critères de Carmen de Burgos, la seule qui puisse transgresser l'ordre établi. Néanmoins, le manque de solidarité des autres femmes, l'égoïsme de Pepe, le poids de la religion, de la coutume, ainsi que l'inégalité de traitement des hommes et des femmes devant la loi, la feront renoncer à toute rébellion.

3.2.1. L'épouse : Dolores

L'héroïne n'a qu'un prénom. Comme Dolores est un prénom très fréquent en Espagne, on peut considérer qu'elle représente toutes les « Dolores espagnoles » de sa classe sociale. Le choix du prénom est bien sûr hautement symbolique du personnage qui aura son lot de souffrances.

Bien que Dolores soit très présente dans le roman, puisqu'elle apparaît dès la première page, le lecteur n'aura sa description physique qu'à la page 14, soit 11 pages après le début du roman :

Alta, esbelta, graciosa, tenía el cutis ambarino, ligeramente róseo, con los cabellos y los ojos color tabaco y los labios del rojo brillante de la granada zafari, y sobre todo, el encanto de su gran distinción, aumentado con un aire de amable melancolía. (p.14)

Dans les 11 pages précédentes, elle est caractérisée par sa différence avec les femmes de son entourage. Nous en déduisons que son attribut principal est cette différence, et que sa psychologie est pour l'auteure plus importante que son apparence. Il est, d'autre part, indispensable qu'elle soit différente des autres pour pouvoir jouer le rôle transgressif que Carmen de Burgos lui confie. Quelles sont donc les différences de Dolores avec son entourage ? Si elles ne semblent pas fondamentales aux lectrices du XXI^{ème} siècle, elles devaient le sembler aux lectrices de 1923. En effet, Dolores remet en cause tous les usages locaux à commencer par l'obligation de se travestir pour assister à la procession : « *Encontraba ridículo engalanarse para ir a los sitios de siempre, con las personas que se veían todos los días* » (p. 4). Elle détonne par son élégance¹⁷³⁸ (contrairement aux autres femmes qui semblent endimanchées et habillées avec beaucoup de mauvais goût) : « [...] *un traje hecho en la Corte no tuviera adornos, encajes, nada llamativo y vistoso. La sobriedad, la gracia del corte, de la línea del color eran cosas que no estaban [a las otras mujeres] a su alcance* » (p. 6-7).

L'instance narrative nous montre également qu'elle ne s'intéresse pas à cette bourgeoisie endimanchée, qu'elle lui préfère les gens du peuple qui lui semblent plus nobles, ce qui suggère aux lectrices plus performantes l'innocence et le romantisme de Dolores :

Dolores no veía las burguesas endomingadas, la sociedad mediatizada que atraía la atención de las otras. De la multitud sólo la atraía el pueblo que rimaba con el paisaje y con la tradición, el pueblo que era como un fruto de la tierra. (p. 12)

¹⁷³⁸ C'est une jeune madrilène. L'auteure souligne donc la différence entre la madrilène et les provinciales.

C'est peut-être aussi le côté « *naturalista romántica* » de l'auteure qui s'exprime ici et qu'elle transmet à son personnage.

En bon personnage modèle, Dolores ne prête pas attention aux ragots : « *Todas aquellas observaciones intrigaban y divertían mucho a las compañeras de Dolores, la cual ya no prestaba atención a lo que comentaban* » (p. 10) elle est pourtant sensible au fait d'être elle-même l'objet de la critique des autres femmes : « *Dolores se sentía molesta, porque sabía cuánto le criticaban sus cuidados de tocador, sus baños y su elegancia* » (p. 5). Mais le récit nous la montre surtout perdue dans son monde intérieur et donc ne remarquant pas les envieux et envieuses : « *No se fijaba tampoco en la expectación que su belleza despertaba* » (p. 14). Il est donc suggéré ainsi qu'elle est en train de se faire des ennemis à son corps défendant.

Dolores est également caractérisée par son ennui. Contrairement aux autres femmes, elle ne montre aucune excitation à l'approche de la procession : « *se vestía lentamente, perezosa, sin gana* », « *estaba obligada a no faltar la fiesta y le molestaba ya despertar del amodorramiento que le producía la ciudad* » (p. 4). L'auteure semble suggérer que Dolores, la madrilène, ne trouve rien d'intéressant à faire à Almeria, une ville qui n'offre, à ses yeux, d'autres « loisirs » que ceux proposés par l'Eglise.

Mais le problème essentiel construit par le récit est que Dolores n'arrive pas à communiquer avec son mari. Elle se sent inadaptée en cette terre mauresque qu'elle ne comprend pas. Carmen de Burgos en fait un personnage complexe ; à la fois femme d'une grande sensibilité et personnalité bien moins ingénue qu'il pourrait paraître car elle la dote d'un père dont l'exemple lui a permis de connaître les agissements des hommes avant de se marier.

Au début du roman elle ignore (ou ne veut pas voir) l'infidélité de son mari, et veut se persuader qu'il est différent des autres maris :

A su marido no se le conocía querida, allí donde las queridas eran una especie de institución; ni la humillaba yéndose a buscar de noche a las criadas, que se gozaban en rivalizar así con sus señoras, y se dejaban tomar agradecidas. El amor propio de Dolores estaba a salvo y ella se acogía a aquel débil asidero para buscar disculpa a su marido. ¿De qué se podía quejar? No le faltaba el necesario. (p. 33)

Quand les premiers problèmes se manifestent dans son couple, une autre caractéristique, qui ancre bien le personnage dans son époque, est que sa sensibilité et son ignorance totale en matière de sexualité la font se sentir coupable de ne pas donner d'enfant à son mari : « *Pensaba que tal vez el desamor de Antonio era debido a la esterilidad de sus entrañas* » (p. 33). Le sentiment de culpabilité la plonge dans une sorte de dépression :

Se consideraba culpable de robarle a su marido los goces de la paternidad. Era aquello lo que le quitaba fuerza moral y le hacía encerrar la protesta de su naturaleza noble en lo más íntimo de su corazón para seguir adormilada en aquella vida embrutecedora y enervante. Y esa era su vida, día por día, con la misma monotonía desagradable; sin nada de íntimo ni afectuoso (p. 34).

Mais le récit introduit un retournement de situation : Dolores découvre qu'elle n'est pas la coupable et que c'est Antonio qui, par sa vie de débauche (et les maladies vénériennes qui en sont la conséquence), la prive de la maternité. Le personnage passe alors de la dépression à la rébellion et une colère saine. Or, rappelle la fiction, la maternité est le rôle que la société attend d'une femme, ce que Dolores a parfaitement bien intégré comme devant être le schéma articulante sa vie :

Sentía un rencor, casi un odio, por su marido. La madre se alzaba en ella para reprocharle la muerte de sus hijos. Una idea terrible se delineaba en su cerebro - ¡Si no hubieran sido hijos suyos! Era un crimen que se uniera una muchacha sana e inocente a un hombre pervertido, gastado por los vicios, incapaz de cumplir los fines de la reproducción. (p. 105)

C'est par le biais de la focalisation interne sur Dolores que l'auteure compte faire prendre conscience aux lectrices des dangers représentés par les maladies vénériennes transmises par les hommes qui fréquentent des prostituées sans prendre de précautions. Dans un même ordre d'idée, l'instance narrative présente aussi des personnages n'ayant aucune connaissance des règles d'hygiène et de santé publique comme, par exemple, Juanita la voisine bigote qui ne suit pas les ordres du médecin et continue ses pratiques d'un autre âge : « *Los médicos mandan, mandan todo lo que se les antoja, decía, pero luego una sabe mejor que ellos lo que conviene. Yo no estoy conforme con todas esas pamplinas de desinfección; ni con esa exageración de matar al enfermo de hambre* » (p. 93-94), mettant ainsi la vie de Dolores en danger. Par le biais de son instance narrative, Carmen de Burgos rappelle que, pour ces bigotes, le corps n'avait pas d'importance, il

fallait uniquement se préoccuper de l'âme ! « *Pero su gran preocupación era salvar el alma del paciente, a lo que concedía más importancia que a salvar el cuerpo* » (p. 94). En présentant Juanita comme un danger pour la santé publique, l'auteure espère éloigner les lectrices de ce genre de personnes. Elle montre aussi la difficulté qu'ont les médecins pour imposer les pratiques scientifiques au sein de la population.

Le récit insiste beaucoup sur le fait que Dolores est l'étrangère : « *la llamaban la Madrileña*¹⁷³⁹ » (p. 26) et qu'elle n'a pas davantage sa place dans son foyer, qui est la maison de son mari, que dans la société d'Almeria :

Y luego, ya en su casa, una casa en la que se sentía extraña, veía que no rimaban sus gustos ni sus costumbres. Estaba obligada a un continuo sacrificio de renunciación para acomodarse al ambiente y a los hábitos de Antonio. (p. 27).

Carmen de Burgos revient, avec Dolores, sur son thème favori car son personnage n'a pas reçu l'éducation adéquate pour affronter la vie : « *Dolores desconocía la vida* » (p. 27). Jeune fille, elle rêvait d'avoir son propre foyer, un foyer idéal, idéalisé, qui serait l'opposé de celui de ses parents : « *Y en aquel triste hogar paterno había soñado con otro hogar modelo, feliz, con una base de igualdad, de compañerismo, de afinidad de espíritu* » (p. 111). Tous les éléments sont réunis pour en faire une vaincue d'avance. Orpheline de mère, elle s'est mariée très jeune avec son premier amour sans rien connaître de lui : « *Antonio había sido su primer novio; se casó entusiasmada, soñando con el idilio de la vida provinciana, en una perpetua y mutua adoración* » (p. 27).

L'auteure, en montrant l'incompatibilité de caractère entre les deux époux, souligne l'erreur qu'ils ont commise. Dolores, la romantique, aime la lecture, la contemplation des paysages, les fleurs... alors que son mari aime l'alcool, faire la fête et les combats de coqs : « *Él hubiera deseado que Dolores le ayudase en el difícil cuidado de los gallos, a los que era necesario dar de comer callos crudos, mal olientes, cortados con las tijeras* » (p. 31). C'est donc un nouvel avertissement de l'auteure aux lectrices contre les dangers du romantisme qui produisent des unions vouées à l'échec.

¹⁷³⁹ Tout au long du roman, Madrid apparaît comme une ville de perdition aux yeux des provinciaux, mais il faut se rappeler que ce fut un oasis de paix pour Carmen de Burgos puisque c'est à Madrid qu'elle se réfugie lorsqu'elle fuit son mari Arturo, faisant en quelque sorte le trajet inverse du personnage de fiction.

Dolores avait passé son adolescence à rêver : le verbe « *soñar* » est souvent employé dans le récit pour parler d'elle. Mais la réalité étant tout autre chose, elle doit y faire face dès le premier jour de son mariage :

Cuando el mismo día de la boda tomó el tren, con su marido, para ir a Almería, comenzó su desencanto. No encontró en la brusquedad del deseo de Antonio la dulce ternura y la suave caricia que había esperado. No podía olvidar la sensación de miedo que sintió, el deseo de huir y cómo tuvo que replegarse y que esconderse en sí misma ante la ruda acometividad de su marido, que no se preocupó para nada de su pudor alarmando ni de su espíritu. (p. 27)

La nuit de nocce est racontée comme un véritable viol et le narrateur montre que la conséquence en est que Dolores devient une femme frigide dans les bras d'Antonio :

Aquella aspereza, aquella desconsideración, la humillación continua, habían acabado por apagar el amor de Dolores y desvanecer sus ilusiones [...] Se apoderaban de ella un desencanto y cansancio profundos. Cuando su marido iba a buscar sus caricias de un modo rutinario, Dolores se sentía incapaz de corresponderle. Antonio, tan buen mozo y tan jacarandoso, le causaba una repugnancia invencible. Lo prefería enfadado a amoroso (p. 32).

En évoquant la brutalité de la nuit de nocce de Dolores, Carmen de Burgos espère à nouveau une identification des femmes pour que celles-ci se mobilisent pour réclamer le droit à une éducation sexuelle et, peut-être pour certaines, plus de liberté sexuelle.

La suite du roman montre l'évolution rapide de Dolores qui comprend très vite le décalage entre le rêve et la réalité, qu'Antonio et elle n'étaient pas faits pour vivre ensemble : « *Ella comprendía que el espíritu de Antonio y el suyo no se habían casado. Estaban el uno lejos del otro* » (p. 31). S'ajoute un fait plus grave : progressivement elle prend conscience qu'elle n'aime plus son mari¹⁷⁴⁰. Toutefois le récit indique une limite à son changement : l'expérience désastreuse qu'elle a eue avec son mari ne l'a pas guérie de son romantisme. Et Carmen de Burgos la fait tomber à nouveau amoureuse au contact de Pepe... pour la confronter à une autre désillusion car, là aussi, la réalité ne sera pas à la hauteur du rêve.

¹⁷⁴⁰ Dolores ressemble à *María de las Angustias* qui, tout comme elle, était amoureuse de l'amour, pas de son mari

Les étapes traversées par le personnage s'enchaînent : lorsque Dolores avait appris que son mari la trompait, elle s'était bien entendu effondrée car jusqu'alors elle avait accepté de poursuivre sa vie morose auprès de lui, persuadée qu'il l'aimait :

Ella disculpaba siempre en el fondo de su espíritu a Antonio, creyendo que eran las costumbres, la educación y el ambiente, los que le influían para ser brusco y desagradable; pero se creía amada a la manera que él podía amar. Creía no tener más rival que la pasión política. Jamás se le había ocurrido la idea de que la engañase con otra mujer. (p. 74)

Mais à partir de cette révélation sa vie avait pris une autre dimension. Comprenant son immense erreur, elle avait commencé à se révolter ouvertement. Antonio est, par contre, construit comme un personnage n'ayant aucun sentiment de culpabilité :

¿Te has ofendido? Te atufas por cualquier cosa. Ella lo rechazó de nuevo - ¡Dejame! Entonces él hablo con tono frívolo: no tenía Dolores motivo para ponerse así. Aunque fuera cierto que iba un rato de francachela, aquello no tenía importancia, lo hacían todos sin dejar por eso de querer a sus esposas. ¡Cosas de hombres! - ¡Cállate! Le ordenó. (p. 75)

Carmen de Burgos n'a pas dépeint Dolores comme une bigote, elle lui a, néanmoins, attribué une éducation religieuse, ce qui contribue à l'identification des lectrices et permet de complexifier le personnage qui pardonne à son mari sa première infidélité : « *con un último resto de recuerdos y de amor que la inclinaban a perdonarlo* » (p. 77) mais déçante très vite lorsqu'elle s'aperçoit qu'Antonio quitte la maison pour rejoindre le groupe de prostituées.

Pour être convaincant et crédible, le personnage doit être un « être » d'émotions. Ce n'est qu'après avoir fait le deuil de son premier amour, que Dolores peut passer à autre chose, être ouverte à un autre avenir. Celui que le récit lui attribue se présente sous les traits de Pepe. Mais elle reste une grande romantique. Dans le triangle dramatique de Karpman, Pepe est le sauveur : « *Estaba convencida de que éste la defendía con tesón, persuadido de su inocencia, de un modo noble y desinteresado [...] era como un protector, que aparecía en el momento preciso* (p. 183).

Autre habileté de l'auteure, qui aborde ainsi une autre de ses priorités : l'absence d'issue pour les femmes par manque de préparation. Après sa séparation d'avec son mari,

Dolores évoque, à plusieurs reprises, le désir de travailler pour subvenir à ses besoins, mais elle ne dit jamais comment elle l'envisage concrètement :

*Vivir lejos de él... Trabajando... Como pueda... (p. 137).
No, señor juez, yo no quiero que me den nada. – Tiene usted un derecho –
Renuncio a él. ¿Cómo vivirá usted? – No me preocupa – Piense bien lo que
hace. – Lo tengo pensado. No quiero nada, nada. [...] Consigne usted que la
señora renuncia a su derecho a los alimentos, por ahora. ¡Quién sabe lo que
puede suceder en lo porvenir! (p. 200).*

Ces paroles ressemblent ainsi plus à une bravade qu'à quelque chose de rationnel, n'ayant pas reçu l'éducation qui lui permette de travailler, Dolores est donc encore loin de la réalité¹⁷⁴¹, ce qui dénote un être immature. Le récit ne suggère aucune solution concrète et le lecteur ignore si elle pense vivre chez Pepe. C'est sans doute le cas car elle lui déclare peu de temps après : « ¡Pepe por caridad, no me abandone usted! [...] ¡Ocúlteme usted! ... ¡Lléveme de aquí! » (p. 250).

En fait, la fiction ne donne à Dolores aucune ressource pour s'enfuir seule d'Almeria puisqu'elle ne peut pas non plus compter sur son père, n'a pas préparé son départ pour subvenir à ses besoins. Le narrateur suggère que c'est donc une vie de misère qui l'attend si elle quitte son mari. Lorsqu'elle était chez Anita¹⁷⁴², elle n'a jamais pensé étudier pour trouver un emploi. Pour que l'exemple soit plus convaincant, Carmen de Burgos construit Dolores comme son parfait contraire et la fait agir à l'opposé de ce qu'elle fit dans la même situation. On peut supposer que la romancière ne veut pas se donner en exemple, qu'elle a mesuré à quel point elle est différente de la majorité des femmes et donc pensé qu'une « anti-héroïne » sera plus efficace auprès des lectrices. Ainsi, Dolores n'est absolument pas une « *mujer moderna* » et compte, elle aussi, tout comme les femmes d'Almeria qui lui font pourtant horreur, sur un homme pour s'occuper d'elle. Donc grande sera sa désillusion (et celle des lectrices « fleur bleue ») lorsqu'elle s'apercevra que Pepe est trop égoïste pour penser à elle, il ne l'aime pas assez pour renoncer à ses ambitions politiques et professionnelles. La boucle narrative semble bouclée : Dolores n'a d'autre solution que de retourner chez son mari, et accepter, tout comme les autres femmes, la double vie de celui-ci. Mais Carmen de

¹⁷⁴¹ Face à cette innocence le juge tente de la protéger financièrement.

¹⁷⁴² La personne où Dolores a été temporairement assignée pendant les tractations sur la séparation.

Burgos réserve un nouvel élément qui lui permet de dramatiser son récit tout en donnant à son personnage une certaine force morale. En effet, la seule chose que Dolores refusera à son mari c'est son propre corps, qu'elle défendra en le tuant.

Les lectrices doivent comprendre que tout ceci ne serait pas arrivé si Dolores et Antonio avaient pu divorcer, mais également si Dolores avait reçu une autre éducation qui lui permette d'envisager l'avenir en ne dépendant pas d'un homme.

Carmen de Burgos, par la voix de Dolores, l'explique clairement à ses lectrices en faisant dire à Dolores en réponse à Doña Carolina qui lui demande pourquoi elle s'est mariée :

Porque era una niña ignorante de la vida. Si las mujeres nos educáramos de otro modo, si supiéramos todo lo que representa el casamiento, si pensáramos en ser madres y en la responsabilidad de darles a los hijos padres enfermos y degenerados, no habría tantas desdichadas. Es un crimen que exija la pureza, el candor, la inocencia en una niña, un hombre enfermo, degenerado, vicioso.
(p. 180)

Carmen de Burgos montre que c'est ainsi qu'une jeune fille romantique et amoureuse de son mari devient une mal mariée (« *malcasada* »), frigide, battue et trompée. En se résignant, Dolores rentre à son tour dans le moule, peut-être comprend-elle mieux à ce moment-là les autres femmes et sa mère, qu'elle avait pourtant décriées lorsqu'elle se sentait à l'abri d'une infidélité.

Carmen de Burgos espère que l'identification à Dolores fonctionnera auprès de ses lectrices et que celles-ci rejoindront le bataillon des associations féministes qui dans les années 20 commençaient à se développer.

3.2.2. Le mari : Antonio

Il n'apparaît qu'à la page 15. Tout comme Dolores il n'a qu'un prénom, par conséquent il peut représenter tous « les Antonio espagnols » de sa classe sociale.

Il n'y a pas de description physique dans le premier chapitre, les lectrices apprennent seulement qu'Antonio se promène heureux avec ses amis. Il n'est pas avec Dolores pour assister à la procession. Il a donc un comportement d'homme célibataire. Les lectrices devront attendre la page 19 pour avoir la première description d'Antonio par un narrateur subjectif : « *Estaba pálido, con el halo de los ojos rojizo, hundido, y ese aspecto de cansancio de los hombres viciosos después de las francachelas* ». Son état physique trahit sa vie dissolue. C'est de plus un homme rustre et violent avec son épouse : « [...] *alzó la mano y la dejó caer sobre el rostro de su esposa* » (p. 76). C'est donc un personnage négatif.

Tout comme dans *Artículo 438* la première rencontre du lecteur avec les époux est une scène de ménage. Antonio ne cesse de reprocher à Dolores d'être différente des femmes d'Almeria, par ses tenues, son parfum : « *no puedo soportar tu perfume* » (p. 20), « *No era dueña de elegir un traje, un color o un perfume sin sufrir toda clase de prohibiciones* » (p. 31) et même son romantisme : « *A ti para tenerte contenta, habría que ser siempre un trovador, diciéndote ternezas* » (p. 21). Il lui reproche ses goûts pour la lecture et le piano car, selon lui, tout cela ne sert à rien si ce n'est à briller en société lorsqu'on est une jeune fille, ce qui sous-entend quand on est sur le marché du mariage pour servir d'appât. Bien qu'elle fasse d'Antonio un personnage négatif, Carmen de Burgos, critique par sa voix l'éducation des jeunes bourgeoises qui ne les prépare à vivre dans « la réalité ». Mais elle lui attribue aussi des traits de caractère qu'elle réproouve : « *No es extraño que mi mujer no se cuide de nada. Se va a volver tonta de tanto leer. ¡Yo no sé qué tendrán que leer las mujeres! Sería mejor no enseñarlas, porque no sacan nada bueno y se vuelven novelera* » (p. 32).

La réflexion d'Antonio¹⁷⁴³ ne peut que provoquer un rejet du personnage de la part des lectrices qui sont justement en train de lire. Cette réflexion participe donc elle aussi à l'identification des lectrices avec Dolores.

Le premier rebondissement du récit se produit lorsqu'Antonio est pris en flagrant délit d'adultère¹⁷⁴⁴ par sa femme. La réaction que l'auteure lui attribue est très révélatrice : il ne comprend pas pourquoi sa femme se fâche puisque tous les hommes agissent de

¹⁷⁴³ Cette réflexion d'Antonio était courante. Elle rappelle le projet de loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes de l'écrivain français Sylvain Maréchal en 1801.

¹⁷⁴⁴ Comme nous le savons, appelé infidélité dans le Code Pénal, pour le mari.

même et leurs épouses se résignent sans faire de scandale. Il soutiendra cette thèse jusqu'au bout : il n'a rien fait qui pourrait offenser sa femme. C'est même lui qui se sent offensé par sa demande de divorce : « *Se sentía humillado Antonio, como marido engañado, con la petición de divorcio de su mujer* » (p. 189). Le personnage va jusqu'à refuser la séparation au nom de l'honneur et non de l'amour : « *Si me opongo a la demanda, no es más que por dignidad* » (p. 239).

Le narrateur est clair quant à ce qu'Antonio attend du mariage : « *Para Antonio, como para casi todos los hombres de aquel país moruno, la esposa era una servidora más. Se casaban porque era una cosa que se debía hacer por comodidad, para tener una especie de ama de gobierno* » (p. 29). C'est bien Carmen de Burgos qui s'exprime ici car on remarque au passage que, comme dans ses articles, elle explique le comportement masculin par l'influence arabe (« *aquel país moruno* »). Dans la suite du commentaire formulé par le narrateur on retrouve d'autres idées de l'auteure :

Se educaban los hombres en aquella desigualdad, viendo tratar a sus madres peor que a las criadas, vejadas, sin influencia. Los jóvenes no tenían costumbre de tratar a las señoritas. No acompañaban a las madres en sus visitas, y huían a esconderse cuando venían amiguitas de las hermanas. Así es que luego se sentían molestos, en presencia de señoras: no sabían alternar más que con muchachas fáciles y con las criadas, a las cuales requerían de amores. (p. 29)

Comme dans ses articles et ses essais, Carmen de Burgos invite donc implicitement ses lectrices à prendre conscience de leurs responsabilités dans l'éducation des garçons.

Les lectrices devraient se ranger du côté de Dolores car Antonio a plusieurs maîtresses, dont Paca et sa fille âgée d'une douzaine d'années : « *Paquilla debía sustituir a Paca, sin que nada cambiara en la casa. Paca se iba ya ajamonando y la muchacha tenía para Antonio un atractivo casi de incesto* » (p. 195). Le texte est suffisamment ambigu pour que les lectrices puissent se demander si Paquilla ne serait pas la fille d'Antonio. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui Antonio serait considéré comme pédophile, néanmoins à l'époque du récit ce n'était pas le cas, puisque la loi permettait à une petite fille de 12 ans de se marier.

L'auteure présente également Antonio dans ses activités publiques puisque nous le voyons soutenir la campagne de son oncle. Elle le montre faisant la chasse aux voix : « *El primero [Antonio] hacía ya ocho días que andaba por los pueblos cercanos, empeñado en su propaganda en busca de votos* » (p. 129), ce qui permet de dénoncer la fraude et la corruption électorales :

Antonio pasaba la vida convidando a todos los vagos, gentes maleantes del Puerto, de la Cañada o de las Maravillas, de taberna en taberna. Eran estas las Bolsas de aquellos contratos. No se podían soltar los electores, y había algunos agentes que, un par de días antes de la votación, los encerraban en masa como un rebaño, y no los dejaban salir sino con ellos para ir a la urna, aturcidos de tanto comer y beber. ¡Y aun así les solían hacer traición! (p. 190).

Le personnage d'Antonio est présenté par l'auteure comme un beau-parleur dont les jeunes filles doivent se méfier. Son personnage constitue donc une invitation permanente à la vigilance. De plus, l'absence de focalisation interne sur Antonio contribue à provoquer son rejet, puisque les lectrices ne savent rien de ce qu'il pense. Cette technique de la part de l'auteure empêche toute compassion des lectrices envers celui qui apparaît clairement comme le persécuteur du triangle de Karpman.

3.2.3. L'amant : Pepe Suárez

Comme c'était déjà le cas dans *Artículo 438*, la première évocation de Pepe se fait par le biais d'une focalisation interne sur le personnage féminin qui perçoit un bruit de pas¹⁷⁴⁵ : « *Entre aquellos pasos distinguía Dolores siempre unos pasos amigos, unos pasos de enamorado. Aguien pasaba todas las noches a la misma hora* » (p. 78).

Puis le récit donne une série d'informations sur le personnage : Pepe est le petit-fils et fils des voisins d'Antonio (Don Felipe et Gertrudis). Il est avocat, il a donc la profession qui convient à l'intrigue. Il est le garant de l'information auprès des lectrices. C'est

¹⁷⁴⁵ Tout comme Jaime dans *Artículo 438*. Carmen de Burgos semble avoir une prédilection pour les pas. Nous retrouvons également les pas de l'amant dans l'église dans *La que se casó muy niña* page 16 et nous pouvons faire la même remarque pour l'eau bénite qui se retrouve dans plusieurs fictions.

toujours à travers les yeux de Dolores que le narrateur décrit le personnage : « *Dolores se fijó en su hermosa cabeza y en los cabellos castaños, rizosos, que le caían sobre la ancha frente* » (p. 97). Il a fait ses études à Madrid et il aime cette ville, ainsi, contrairement à Antonio, il a des goûts communs avec Dolores et il est, de plus, très courtois.

C'est au début du roman un ami d'Antonio, jusqu'à ce qu'il se présente aux élections dans le camp adverse. A partir de ce moment, Antonio interdit à Dolores d'avoir le moindre contact avec leurs voisins :

No quiero que vuelvas ni a cambiar el saludo con esa gente, de quien te has hecho tan amigota [...] no me da la gana de que mi mujer tenga trato con mis enemigos [...] el hijito se ha afiliado al partido liberal ¡Hijo de su padre! Un viejo sinvergüenza. (p. 116)

Carmen de Burgos en profite pour évoquer au passage la tension dans la ville lors des élections. Mais ce qui scelle définitivement l'hostilité entre Antonio et Pepe c'est lorsque ce dernier prend la défense de Dolores en tant qu'avocat, car il s'occupe personnellement des tractations de la séparation. Est-ce une provocation de la part de l'auteure que de faire signer à Dolores sa demande de séparation dans une église ? Le narrateur par le biais d'une focalisation interne sur Dolores explique ce choix :

[...] le entregó [Pepe] un pliego de papel y una pluma estilográfica. – Aquí, dijo marcando un lugar [...] Sin ser devota era creyente y le parecía cometer un sacrilegio con aceptar la cita de un hombre en la casa de Dios. Pero la corrección de Pepe, su ausencia de galantería, la tranquilizaron. Le pareció que había sido un acto de piedad elegir aquel sitio para firmar la demanda de divorcio. Ir ante el Dios en cuyo nombre los habían unido a pedir la separación, puesto que Él sabía la razón que la asistía. (p. 160)

Pepe, qui est parfois la voix de Carmen de Burgos, a un discours très féministe. Il explique à Dolores en quoi consiste la séparation :

La separación, que aquí llamamos divorcio, no se llega a fallar casi nunca. La pobre mujer que salió de la patria potestad para quedar bajo la autoridad el marido, cambia ésta por la de un depositario. Entre nosotros la mujer es una verdadera esclava. No es esto una frase vana, no. Es una eterna menor. (p. 222)

Pepe est très explicite puisque ses propos doivent instruire les lectrices ignorantes des lois. Il a cependant une autre fonction dans l'intrigue puisqu'il tombe amoureux de Dolores¹⁷⁴⁶ : « *Pepe con aquel silencio, le hacía conocer qué inmenso era el amor que podía inspirar, que le había inspirado* » (p. 226). Néanmoins la romancière n'en fait pas un personnage totalement positif, ce qui serait contre-productif dans son entreprise de démolition des rêves romantiques de ses lectrices. Elle introduit donc un nouveau rebondissement : lorsque Pepe perd les élections, il se rend compte qu'il n'y aura pas de loi sur le divorce puisque les conservateurs y sont opposés. Son égoïsme et son ambition sont donc plus forts que son « soi-disant » amour pour Dolores :

Su amor luchaba con su egoísmo, su miedo de comprometer su vida, de sacrificar su tranquilidad. La amaba; si fuese libre no vacilaría en arrostrarlo todo por ella, pero la mujer casada lo asustaba. Veía la reprobación de su madre, las dificultades que se le crearían, las necesidades a las que no podría atender. (p. 253)

Pepe sait qu'il ne peut pas faire carrière dans le monde politique s'il vit notoirement avec une femme séparée. D'ailleurs la loi ne permet pas à une femme séparée de refaire sa vie. Il devrait donc vivre dans la clandestinité. Mais il est fort probable qu'il se mariera avec une jeune fille dont la famille lui servira de tremplin politique. Pepe, tout comme Rafael, le personnage de *Entre Naranjos*, abandonne la femme qu'il aime pour la politique.

Dolores se sent à nouveau trahie, elle comprend qu'elle ne peut rien contre son destin de « *malcasada* » : « *es inútil luchar* » (p. 253) dira-t-elle. Pour Dolores, cette nouvelle situation est donc pire que la première car désormais elle est au ban de la société pour avoir tenté de se séparer d'Antonio.

Pepe est un personnage double : il a eu un rôle positif dans la fiction car c'est lui qui a donné la force à Dolores de demander la séparation. En tant qu'avocat, et peut-être pas en tant qu'amoureux, il l'a défendue contre son mari. Cette situation fictionnelle a peut-être pour finalité de montrer aux lectrices que Dolores n'aurait pas dû faire l'amalgame entre amoureux et avocat mais il nous semble que Carmen de Burgos veut surtout, avec ce dénouement, éveiller la méfiance des lectrices envers des hommes qui pourraient leur

¹⁷⁴⁶ C'est ce qu'attendent certainement les lectrices.

apparaître comme d'éventuels sauveurs et les convaincre de ce que leur salut ne dépend que de leurs propres forces. Ce personnage sert également à montrer, que si la séparation est possible en théorie, le processus ne fonctionne pas dans la réalité : l'homme est toujours vainqueur. Il y a donc divorce entre théorie et réalité. Nous pensons qu'en montrant l'échec de Pepe et Dolores, Carmen de Burgos invite ses lectrices à bien réfléchir avant de se lancer dans cette entreprise, car elles auront beaucoup d'obstacles à passer¹⁷⁴⁷.

Par l'intermédiaire du personnage de Pepe l'auteure rappelle également aux lectrices que la loi sur le divorce est soumise aux caprices de la politique :

Su caso era, en el fondo, no una cuestión que había de resolverse con el Código, sino con las eventualidades de la política. Si los liberales triunfaban, Pepe conseguiría salvar a su cliente; si venían los conservadores, Antonio triunfaría. (p. 190)

Implicitement, elle leur demande de se mobiliser pour exiger également le droit de vote, pour qu'elles aussi prennent part à l'élaboration de lois plus équitables envers elles.

3.2.4. L'entourage du couple

3.2.4.1. Le père de Dolores

Il est veuf. Il s'est peu occupé de sa fille : « *sin más familia que su padre rico, viudo y joven, demasadio ocupado en sus asuntos para dedicarse a ella* » (p. 27).

Dolores trouvera peu de consolation auprès de lui. Il lui demandera de se résigner à accepter son sort, lui rappelant au passage que c'est elle qui a choisi son mari :

¹⁷⁴⁷ Néanmoins la propre vie de Carmen de Burgos est un exemple pour beaucoup de femmes. Contrairement à Dolores qui n'étudie pas pour s'en sortir, Carmen de Burgos avait, comme nous le savons, préparé minutieusement son départ d'Almería.

Yo nada puedo hacer - le decía - Le he escrito a tu marido aconsejándole y me asegura que te quiere y procura hacerte dichosa. Tú lo has elegido. Ya sabes que siempre te he dicho que con la cuchara que eligieras comerías. Antes de casarte ya sabía cómo era. Antonio no es malo. Las mujeres exageráis las cosas, queréis que el marido esté siempre en trovador y eso es imposible. Tienes que quebrar de tu derecho. Él es el hombre y a vosotras os toca ceder. (p. 111)

Il se range donc du côté des hommes mais le récit nous apprend également que cet homme avait eu la même attitude qu'Antonio vis-à-vis de la mère de Dolores : « *El recuerdo que le quedaba de su madre era el de una mujer martirizada. Su padre, con fama de buen marido, había tenido devaneos, que ella sufrió como cosa obligada* » (p. 111). La connaissance de cette attitude souligne l'inconscience de Dolores.

3.2.4.2. Tío Eduardo

Il est l'homme politique de la famille : « *El tío Diputado* » (p. 44). Il est l'adversaire de Pepe, c'est donc un conservateur. Il possède toute une cour autour de lui. Il est très pédant, il aime parler des personnalités qu'il dit côtoyer : « *Me dijo la Marquesa, me preguntó el general, Maura me echó el brazo por el hombro, Yo estaba al lado de D. Alfonso...* » (p. 45). Carmen de Burgos le présente comme le typique politicien de province que bien des lectrices doivent connaître.

Il est remarié à une jeune veuve, ce qui ne l'empêche pas de faire la cour aux autres femmes, dont Cecilia et Dolores. Il propose même à Dolores de devenir sa maîtresse et tente de la violer alors qu'il est censé la protéger :

Quiso huir, pero el hombre la aprisionó entre sus brazos y buscó, en su violento arrebató, la frescura de su boca, sin que ella, paralizada de sorpresa, asco y espanto pudiera defenderse. Dolores se sentía desfallecer, llena de desesperación, sin fuerzas. p. (211)

Ce personnage suggère sans doute à quel point il est difficile de vivre seule pour une femme sans protection masculine, qu'elle est à la merci des autres hommes¹⁷⁴⁸ qui considèrent les femmes séparées comme des catins.

Son rôle dans le récit, en plus de servir d'exutoire à Carmen de Burgos, est surtout de montrer l'usurpation de la politique par les hommes et leur corruption :

Se preparaban elecciones para nuevas Cortes, y el tío Eduardo aspiraba a ser reelegido diputado. Los sobrinos que disfrutaban el cargo, como una especie de consortes, no pensaban más que en preparar la votación. Eran constantes las juntas en casa del tío. Todos intrigaban, buscaban listas de electores; iban de casa en casa comprometiendo votos; adulando pequeños caciques, ofreciendo dinero o futuras mercedes. Los más fervorosos eran Antonio y Luis. El primero apenas se ocupaba esos días de sus gallos, y, naturalmente, mucho menos de su mujer. (p. 112)

La campagne électorale du Tío Eduardo permet à l'auteur de dépeindre la violence des campagnes électorales¹⁷⁴⁹ :

La pandilla política de tío Eduardo estaba indignada de la oposición que encontraban en el joven [Pepe]. Hablaban de acecharlo, de darle un tiro, de propinarle una paliza. A pesar de la costumbre de oír bravatas, aquellas amenazas asustaban a Dolores. (p. 120)

¹⁷⁴⁸ Récit autobiographique : Carmen de Burgos avait eu la même aventure avec son oncle à son arrivée à Madrid. Son oncle est aussi un homme politique.

¹⁷⁴⁹ Almería était réputée pour ses fraudes électorales, voici ce qu'écrit Javier Tusell dans *El sistema caciquil andaluz comparado con otras regiones españolas* (1903-1923) :

« [...] en 1918, en Almería, hubo una sección que con 124 electores dio 9015 votos al candidato oficial. También es frecuente la existencia de “embolados” o “micos” (personas que sustituyen a los electores) especialmente en Almería y Cádiz. [...] Ya en el siglo XX la compra de votos era bastante abundante en Almería, Cádiz y Granada, combinándose a veces con el reparto de vino y aguardiente» (p. 10) [...] El candidato oficial recorría el distrito en una verdadera “excursión” (así lo denominaba la prensa, por lo menos) en la que no había discursos de contenido ideológico, sino banquetes en el curso de los cuales se aludía, por ejemplo, a la belleza de las mujeres de la región o la patrona del lugar” (p. 12) [...] Este incluía también la violencia, sobre todo en las provincias de Almería y Granada, en donde el caciquismo parece haber tenido un aspecto “sudamericano” : en ambas provincias es muy probable que todas las elecciones hasta 1916 supusieran, al menos, muerte, y, desde luego, fue siempre habitual la presencia de lo que la prensa describe como “cuadrillas de escopeteros. Lo más grave de esta corrupción generalizada es que resultaba muy difícil de probar. (p. 13) [...] No hay por supuesto, diferencias de comportamiento entre distritos conservadores y liberales, porque estas distinciones no significan nada a nivel local. A lo sumo, cabe establecer una cierta vinculación entre los distritos con mayor propensión a la violencia electoral, de un lado la pobreza, de otro (cosa que sucede en Almería), o entre el elevado nivel de analfabetismo (superior al 80 por 100) y la nula competitividad » (p. 14).

http://www.reis.cis.es/REIS/PDF/REIS_002_04.pdf consulté le 28/09/1911.

Era un barrio de matones, que se pasaban la vida jugando groseros juegos de cartas, esperando que los políticos de uno u otro bando solicitasen sus servicios. Hasta las mujeres, las barrialteras, tenían fama de bravas. (p. 123)

La lucha era empeñada; todo se volvían riñas, asechanzas, intrigas. Venían a las manos los del uno y el otro bando. Hasta las mujeres peleaban. Había hembra en el Barrio Alto que ya les había arrancado el moño a varias vecinas por sus convicciones políticas. (p. 190)

3.2.4.3. César

C'est l'ami intime d'Antonio, mais il n'hésite pas à le trahir car il convoite sa femme : « *Le he dicho que aborrezco a Antonio, que un día fue, en efecto, mi mejor amigo, porque la amo a usted* » (p. 150). Il tente d'embrasser Dolores : « *Se acercó a ella con las manos tendidas, tremantes, el semblante descompuesto y los ojos encendidos de lujuria* » (p. 151).

Dolores le déteste, elle le jalouse car Antonio passe plus de temps avec lui qu'avec elle. De plus elle sent qu'il a une mauvaise influence sur son mari. Il est très pédant : « *César Lope había tomado en serio su nombre. Quien llevaba nombre de héroe y de artista genial tenía que ser un hombre grande* » (p. 22). Carmen de Burgos en a fait un journaliste, qui ne peut que travailler dans un journal conservateur, voire catholique. C'est donc une mauvaise image du journaliste de droite qu'elle souhaite donner à ses lectrices. Nous pouvons noter la subjectivité du narrateur qui appelle César : « *el saltacharquillos* » (p. 23).

César joue deux fois le rôle de déclencheur. Il est celui qui annonce à Antonio que sa femme veut le quitter : « *Tu mujer acaba de marcharse, en un coche, con el juzgado [...] Ha pedido el divorcio, y el niño Pepito Suárez ha presentado la demanda* » (p. 174). Puis, pour se venger de Dolores qui a repoussé ses avances, il déclenche le drame final en poussant Antonio à faire valoir ses droits d'époux auprès de sa femme : « *César es un excelente amigo... No es lo que tú te crees... Él mismo me ha acompañado a la puerta y me ha obligado a venir a verte* » (p. 264), provoquant ainsi la mort de celui-ci et, très certainement, celle de Dolores, ou du moins son emprisonnement à vie. La fiction ne donne pas de précisions à ce sujet puisqu'elle s'arrête avant le procès.

3.2.4.4. Paca et Paquilla les maîtresses d'Antonio

La maison de Paca est le deuxième foyer d'Antonio, ses amis vont chez elle. Paca, contrairement à Dolores est une femme mûre :

Ponía aquella mujer, con su presencia, una nota de sensualidad. Era una mujer apetisosa, en plena sazón, con carne fresca, muy limpia y enjabonada, sobre cuya morenez no se disimulaba la capa de polvos de arroz. [...] Aun vestida de trapillo, llevaba desde la mañana sus alhajas, sus muchas pulseras y, en las orejas, las grandes orlas, que formaban su orgullo. (p. 193-194)

Le récit nous donne une autre explication de son rôle auprès d'Antonio ; elle le tient par l'estomac : « *Era la querida de las meriendas* » (p. 191). Mais nous découvrons également qu'Antonio se sert d'elle comme appât pendant les élections, ce qui montre que ce dernier n'a pas plus d'amour pour sa maîtresse qu'il n'en a pour sa femme : « *Cuando se acercaba (Paca) a servir, con la manecilla pequeña, corta, mantecosa, de uñas cuidadas, oliendo a colonia, más de un elector se quedaba mirándola con un deleite que no desagradaba a Antonio* ». (p. 194)

Paquilla est la fille de Paca, une gamine entre 12 et 14 ans qu'Antonio va convoiter. Cela ne semble choquer personne, pas même la mère de Paquilla. La petite deviendra un jouet sexuel pour Antonio :

La muchacha era una especie de esclava sumisa. Los dobles celos de Antonio y de su madre la tenían encerrada allá en el fondo de la casa, esperando que el señor se dignase acordarse de ella, pero sin tomar jamás parte en sus francachelas y sus fiestas (p. 261).

Le personnage de Paquilla sert aussi à montrer que les fillettes sans éducation n'ont souvent pas la possibilité de décider de leur destinée. Elles deviennent des prostituées parce que la vie ne leur laisse pas le choix. Ce sont des victimes de la société patriarcale.

3.2.4.5. La Tía Pepita

C'est le chef de la famille, ce qui est paradoxal dans une société patriarcale. C'est une femme riche et tous lui font la cour pour avoir une part de l'héritage : « *La tía Pepita, la parienta rica, se había constituido en el jefe de la familia, que se sometía a sus caprichos, adulándola y disputándole su herencia* » (p. 35). Elle a eu cinq maris, mais n'a jamais été heureuse avec aucun d'eux, ce qui donne aux lectrices une piètre image du mariage, car son opinion n'est pas basée que sur une seule expérience. Certainement pour justifier sa résignation et ses discours, le texte en fait une bigote : « *su vida toda se ajustaba a la más estricta observancia religiosa* » (p.38) ; elle est surnommée « *la catequista* ».

Contrairement aux autres membres de la famille d'Antonio, elle est la seule à avoir accueilli correctement Dolores : « *Esta niña es tibia en la fe – decía tía Pepita a veces; pero es muy buena, hay que encauzarla* » (p. 38). Elle tente de la comprendre, néanmoins sa bigoterie l'empêche d'accepter la moindre idée de divorce : « *El divorcio, la separación de los matrimonios, ofende a Dios* » (p. 182). C'est également la Tía Pepita qui vient chercher Dolores chez Anita pour la ramener au domicile de son mari. Elle lui rappelle : « *Lo que Dios junta no lo pueden los hombres separar* » (p. 258). C'est donc une femme, et non un homme, qui « remet l'agneau égaré dans le troupeau » des femmes résignées ; on peut donc voir dans ce cas une nouvelle dénonciation du manque de solidarité féminine par Carmen de Burgos.

Avec le personnage de la Tía Pepita, Carmen de Burgos montre les conséquences d'une religion exacerbée : celle-ci transforme les personnes ; elle empêche Pepita de raisonner puisqu'elle ne sait que répéter ce que les curés lui ont inculqué. Carmen de Burgos, par la caractérisation de ce personnage critique l'Eglise et sa main mise sur la conscience des femmes. Elle suggère également aux lectrices, par les propos qu'elle lui fait tenir, que le mariage ne doit pas être un sacrement et qu'elles devraient remettre en question une religion si peu clémente à leur égard.

Le personnage de la Tía Pepita permet aussi à Carmen de Burgos de dénoncer l'utilisation des femmes par les politiciens, ceux-la même qui leur refusent le droit de vote. La Tía Pepita fait de la propagande en usant de sa notoriété et de sa richesse, telle une cacique en jupon... ou en soutane :

La gran galera se detenía ante míseros tugurios o en la puerta de las tabernas, y mujeres, chicos y hombres acudían a saludar a la señora, que era la madrina de todos los que se casaban y de todos los chicos que había que bautizar. Y tía Pepita misma, influenciada por aquella ansiedad que la pasión política ponía en torno suyo, era la que les comprometía los votos. (p. 124)

Tía, solía decirle el sobrino tartajoso, que conocía su flaco – Es preciso que mandemos nosotros para evitar las impiedades y la falta de religión que fomentaran los liberales. (p. 124)

Las señoras sentían despertarse con aquellas palabras su fervor, su fe de catequistas, y aprovechaban el paseo para ayudar a la propaganda de la candidatura de tío Eduardo. (p. 124)

Carmen de Burgos veut donc faire prendre conscience à ses lectrices de la mauvaise « utilisation » des femmes. Selon elle, la femme doit pouvoir s'exprimer librement et dignement à travers son propre vote, et non servir la cause masculine d'une façon impropre et immorale.

3.2.4.6. Cecilia

Il est difficile à une lectrice inattentive d'identifier ce personnage, en effet, page 129, le narrateur décrit : « *una señora madrileña, muy gran señora y muy considerada, según afirmaba tío Eduardo, y de una influencia, pues Clotilde¹⁷⁵⁰ Saíz era viuda de un rey de armas, algo pariente de su excelencia* » (p. 129) puis, à la page suivante il n'est plus question que de Cecilia. Mais il nous semble bien que ce soit le même personnage, car le texte poursuit : « *Tío Eduardo se había reservado su sitio al lado de la hermosa viudita, en la berlina, adonde ella tripó con una soltura que no dejó de escandalizar un poco a las damas* » (p. 130).

Ce personnage qui disparaît ensuite complètement du roman n'a qu'une seule fonction, celle de tirer Dolores de sa léthargie. C'est la seule qui tente de consoler Dolores lorsque son mari apparaît publiquement ivre avec sa maîtresse :

Cecilia se acercó a Dolores, la cogió del brazo, la sacó a la calle y le dijo:

¹⁷⁵⁰ C'est nous qui soulignons le prénom.

- *Llore usted , llore usted, no se contenga. La joven permaneció silenciosa. -
¡Pobre criatura! – continuó la viudita. - ¡No esté usted más aquí! Pida el
divorcio y escape...* (p. 135)

Cecilia est donc le déclencheur du processus. Le mot divorce ne pouvait être prononcé que par Cecilia, une madrilène qui semble faire partie des « *mujeres modernas* ». Ce mot apparaît à la page 135, soit à la moitié du livre, faisant basculer le récit. Dolores se métamorphose en une rebelle.

3.2.5. Le comportement des femmes et des hommes

Dès le premier chapitre, les lectrices comprennent que Dolores ne doit pas compter sur la solidarité féminine. Très peu de femmes se rangeront de son côté : Cecilia, la madrilène, Anita (chez qui Dolores habitera), Gertrudis (la mère de Pepe) tant que Dolores ne compromet pas son fils mais qui finit par lui tourner le dos à son tour, Enriqueta (la coiffeuse de Dolores qui fera le lien entre Dolores et Pepe) qui est néanmoins vénale car ses services ne sont pas gratuits et enfin, dans une moindre mesure, la Tía Pepita, qui tente au moins de ne pas « mettre de l'huile sur le feu ». Sa bigoterie l'empêchera toutefois d'épauler Dolores lors de sa demande de divorce.

La très grande majorité des femmes du roman ne remettent pas en cause l'ordre établi. Leur immobilisme se traduit même dans leur attitude :

Eran dos pobres víctimas de aquellas costumbres morunas, que obligan a las niñas a crecer sin juegos, en una existencia sedentaria, sentaditas todo el día, con el pedazo de cañamazo en la mano para hacer un marcador. Se reían de ellas todas las otras gordas, porque era país de mujeres propensas a la obesidad. (p. 40)

La krausiste Carmen de Burgos se sert donc de ces personnages pour dénoncer implicitement le manque d'éducation physique dans les écoles et les dangers de la sédentarité.

Dans le roman, les personnages féminins manifestent un manque d'éducation flagrant. De plus, hormis celles du peuple, aucune de ces femmes ne travaillent, car aucune n'a fait d'études lui permettant de subvenir à ses besoins. D'autre part, leurs préjugés de classe leur interdisent de travailler dans l'espace public. Les deux seules occupations auxquelles elles se livrent consistent à « chasser » le mari et à prier, comme le souligne le texte avec une formulation d'une ironie féroce : « *todas esas niñas que andan a caza de maridos para hacerse un seguro de vida* » (p. 146). L'auteure montre des mères complices de la perpétuation des coutumes de la société, poussant leurs filles à se marier sans amour et les éduquant dans ce sens. Elle dénonce leur attitude proche de celle d'une tenancière de lupanar, alors que ces femmes sont persuadées de faire partie d'une « bonne famille » :

La madre daba codazos a las niñas si se distraían, para que no dejaran de saludar a los señores que se quitaban el sombrero a su paso, y el codazo era más fuerte cuando se trataba de alguno de los ricos uveros de los pueblos, a los que asediaban todas las chicas casaderas. (p. 9)

L'auteure, par le biais du narrateur subjectif, montre les femmes dans leur deuxième grand « travail ». Aller prier semble être une habitude pour certaines : « *Había varias devotas arrodilladas, rezando unas y leyendo otras en esos libros de oraciones, donde todos los días leen las mismas cosas, con una paciencia inacabable, para acabar por no enterarse a fuerza de tanto repetir* » (p. 157). Carmen de Burgos sème le doute chez ses lectrices. On ne sait plus pourquoi ces femmes prient. Est-ce par conviction, par habitude, pour assouvir leur besoin de paraître, ou simplement pour avoir un peu de liberté hors du foyer ? Une autre utilité, encore plus profane de l'église est également suggérée : « *Había oído contar a su cuñada como la de Garcia tenía allí sus entrevistas con un concejal, cambiándose cartas casi a la vista del marido, y como doña Paquita colocaba allí su reclinatorio, frente al coro, para ver a un canónigo, su amigo, a las horas de rezo* ». (p. 158)

3.2.5.1. Les bourgeoises (hormis Dolores) :

Elles apparaissent ridicules, grotesques, seulement préoccupées par leur apparence et la chasse au mari :

Hay que coger sitio, exclamaron todas a un tiempo mientras se precipitaban hacia el tocador. – ¿Tienes polvos? (p. 5)

Estaban disfrazadas, con aquellos vestidos de telas ricas, de colores claros: celeste, rosa, crema y blanco; llenos de botones, lazos y encajes con profusión [...] excesivamente pomposos y empenachados. (p. 5-6)

la madre daba codazos a las niñas si se distraían, para que no dejaran de saludar a los señores que se quitaban el sombrero a su paso, y el codazo era más fuerte cuando se trataba de alguno de los ricos uveros de los pueblos, a los que asediaban todas las chicas casaderas. (p. 9)

La plupart viennent à la procession pour se faire admirer et montrer leur richesse. Tout le monde joue la comédie, c'est le grand théâtre du monde. Le narrateur précise : « *la sociedad mediatizada* » (p.12). Ces femmes ressemblent aux héroïnes de *Arroz y Tartana* de Blasco Ibañez.

Lorsque Dolores demande le divorce, la famille d'Antonio se préoccupe plus des potins que du bonheur des intéressés :

Acudieron las cuñadas para ofrecerle su perdón si hacia cesar aquel escándalo, impropio de una familia distinguida. (p. 191)

La familia estaba desolada ¡Un escándalo semejante y una demanda de divorcio en una familia tan respetable y tan católica! ¡Y en qué momentos! Cuando la lucha electoral era más reñida y se hacía arma de todo en una provincia como aquella. (p. 177)

Complices souvent involontaires des hommes car peu instruites, certaines femmes se donnent pour mission de faire revenir Dolores chez son mari. Elles préconisent la résignation, par exemple Doña Carolina¹⁷⁵¹ : « *¡Hay que sufrir, hija mía – le aconsejaba. Nadie es feliz si no limita sus deseos y sus aspiraciones* » (p. 179). De plus, elle culpabilise Dolores : « *Pero no dudes de que Dios te pedirá cuenta de los pecados de tu marido, abandonado por ti...* » (p. 179). Le narrateur n'intervient pas pendant l'échange verbal entre Dolores et Doña Carolina, ce qui donne encore plus de vivacité aux propos. Mais ceux-ci sont tellement injustes et révoltants que la lectrice devrait réagir et se

¹⁷⁵¹ Tante d'Antonio.

solidariser encore plus avec Dolores. Les paroles de Doña Carolina ressemblent à des phrases toutes faites, tout droit sorties d'un confessionnal. Doña Carolina à force de les avoir entendues et répétées depuis de longues années, les a totalement intégrées. Nous pensons que le but de l'auteure est que ses lectrices rejettent ces propos, qu'elles même doivent entendre, voire répéter et donc, une fois encore, de les inciter à échapper à l'emprise de l'Eglise.

Carmen de Burgos offre toute une série d'exemples de bourgeoises à ses lectrices. *La Señora de Martínez Gómez* (p. 9) : fière et dédaigneuse, aime montrer de façon ostentatoire sa richesse : « *desdeñosa, sin saludar a nadie, deslumbrante de lujo* ». *La Viudad Pérez*, est une parvenue, elle s'est mariée à un homme âgé pour sa fortune : « *se gozaba en ostentar su fortuna* » (p. 9). L'épouse du cacique, une femme riche mais malheureuse en mariage qui se drogue : « *la más rica heredera de la ciudad, con la que eran proverbiales sus riñas, de las que ella usaba el refugio en la morfina* » (p. 10). La *gobernadora* et la *alcadesa* (femmes proches du pouvoir), se montrent ensemble lors de la procession : « *ostentando la importancia de los cargos* » (p. 10). Quant à l'épouse d'un riche armateur, elle a un amant : « *iba sola en el coche, que había hecho parar bajo los balcones del doctor Nuñez, con el que era fama que se entendía* » (p. 10).

Les lectrices sont donc invitées à en déduire que, malgré les apparences, ce sont toutes des *malcasadas*.

3.2.5.2. La famille et voisines de Dolores :

1. Les belles-sœurs et nièces

Celles-ci sont surtout préoccupées par leurs toilettes : « *¿Tienes polvos?, ¿Qué bien huelen estos polvos?* » (p. 5) Elles ont le goût du paraître, de l'ostentation : « *Hay que coger sitio.* » (p. 5), « *Estaban disfrazadas [...] con aquella indumentaria que no acostumbraban a usar; pero satisfechas de su lujo y de la admiración de la criadita* »

(p. 5-6). Elles s'intéressent aux potins d'Almeria : «*Todas aquellas observaciones intrigaban y divertían mucho a las compañeras de Dolores* » (p. 10).

Le narrateur les présente comme des femmes frivoles, ridicules qui acceptent parfaitement le rôle que la société patriarcale leur a donné. Elles sont l'exemple à ne pas suivre.

2. *Les voisines et les bonnes*

La voisine critique Dolores : « *Yo no me hecho en la cara más jabón y agua [...] no me gusta de fililí* » (p. 5). Néanmoins le narrateur prend soin de rajouter : « *afirmó con cierto orgullo la vecina de cutis embastecido y pecoso* » (p. 5). Le narrateur prend donc le parti de Dolores, il oriente le lecteur, il suggère de plus que la voisine est jalouse du bon goût vestimentaire de Dolores: « *Es bonito... [...] pero la verdad es que no tiene nada de particular* » (p. 6).

Une autre voisine, celle qui est qualifiée de « *forastera* » est également jalouse de la finesse de la taille de Dolores : « *¡Qué talle ! [...] ¡Puede usted respirar así? Si me apretaran a mí de esta manera me moriría* » (p. 6).

La pire des voisines est Juanita. Elle est très envahissante. Carmen de Burgos dresse un portrait très péjoratif de Juanita. Curieusement, alors que ce roman est un plaidoyer contre le mariage, la romancière utilise elle aussi le stéréotype de « *la solterona* ». Elle dépeint donc une vieille fille, bigote qui passe son temps à aller de maison en maison pour colporter les ragots.

Bien que célibataire elle donne son avis, très prosaïque, sur le mariage à Dolores et son désir de séparation : « *Tú, créeme, has hecho mal en abandonar tu casa. Aquel era tu puesto. Antonio podía andar de acá para allá, pero tú eras la señora... y, al fin y al cabo, cuando pasan los años, los hombres vuelven a su casa y a su mujer, ya desengañados*», ce à quoi répond Dolores : « *Cuando necesitan una hermana de la caridad que cuide sus toses y sus reumas* », mais Juanita conclut : « *¿Y qué somos más que eso?* » (p. 184). Ces propos auraient donc pour but de ramener les lectrices à la « réalité » telle que la voit l'auteure qui fait ainsi, curieusement, à ce moment de Juanita son porte-parole.

Juanita sert également d'informateur aux lecteurs, par exemple : « [...] *aquí sola toda la noche, cuando tu marido sabe Dios a qué hora vendrá. Muchas veces lo oigo llegar ya de día* » (p. 24). Mais il est clair, dans cet exemple qu'elle prend plaisir à rappeler à Dolores son infortune. C'est donc bien, en fin de compte, une caricature de vieille fille jalouse des femmes mariées.

Les lectrices sont donc amenées à comprendre que Dolores ne pourra pas compter non plus sur la solidarité des voisines et de la famille. Cela se confirmera tout au long du roman. Ces femmes, bien qu'elles-mêmes malheureuses en mariage, ne veulent pas de changement.

« *La criada* » est ironique. Elle montre qu'elle n'est pas dupe de l'hypocrisie de la voisine envers Dolores. Elle imite « *La vecina* » quand celle-ci déclare: « *Es bonito [...] pero la verdad es que no tiene nada de particular* » (p. 6). Elle lui répond : « *¿Verdad?* » (p. 6) mettant ainsi en doute ce que la voisine vient de dire.

Les servantes concurrencent leurs maîtresses, elles aiment choyer leurs maîtres. Elles ne peuvent donc pas être solidaires de leurs maîtresses : « *La turbación de Petrilla no le dejó lugar a dudas : sus criadas la espiaban en su propia casa. ¿Cómo contar con ellas para nada?* » (p. 146).

3. *Les femmes du peuple*

Elles contrastent avec les bourgeoises d'Almeria. Le narrateur, en les décrivant à travers le regard de Dolores, ne leur attribue que des qualités, aussi bien physiques que morales :

Mujeres buenas mozas, bien plantadas, prematuramente maduras por el ardor del clima. [...] Se adivinaba, dentro de su reserva exagerada, la voluptuosidad latente, lánguida, llena de ardores secretos [...]. Se engalanaban con trajes de faldas claras, [...] y graciosos delantales. [...] Todas tenían una elegante distinción de raza noble, raza patricia, raza aborigen de España. Las casadas cubrían sus cabellos con pañuelos de seda de colores chillones [...] pero las solteras mostraban descubiertas las airosas cabezas de rizos negros [...] entre los que lucían aquellas flores tan fragantes que dominaban todos los olores y ponían en el ambiente la embriaguez de los jazmines. (p. 12-13)

Néanmoins cette idyllique description est mise à mal par le narrateur objectif et par le discours d'une des maîtresses d'Antonio :

En aquel momento la puerta de uno de los cuartos reservados se abrió con violencia, y una mujer, con el cabello y las ropas en desorden y las mejillas encendidas, se acercó al grupo y cantó [...] Era una mujer hermosa, de mirar canalla. Su voz acusaba la embriaguez que la dominaba. – Vamos – gritó batiendo palmas - ¡Venga de ahí! Yo no he hecho nada para que me tengan ahí dentro encerrada como un loro, porque haya aquí marquesas. (p. 134)

3.2.5.3. Les bourgeois et hommes du peuple

Les hommes vivent très souvent dans l'espace public, séparés de leurs épouses. Ils restent entre eux :

Aunque Dolores, sus dos cuñadas, la vecina y la forastera eran casadas, ninguno de los maridos las acompañaba. Era allí costumbre que los hombres fuesen sueltos y no pegados a las faldas de la mujer. Ya se encontrarían en el paseo para volver a casa. (p. 7)

La plupart de ces hommes se rangent du côté d'Antonio lorsque Dolores veut divorcer, à l'exception du grand-père de Pepe, Pepe et des amis d'Anita qui sont, pour la plupart, des esprits libéraux (le seul à être monarchiste se remettra en cause lorsqu'il verra le drame que vit Dolores), voire pour certains des anarchistes.

Ils tiennent pour la plupart des propos très féministes. Nous remarquons à nouveau l'utilisation fréquente par Carmen de Burgos de voix masculines pour énoncer ses propos féministes :

El matrimonio es una cosa que tiene que desaparecer. Se ha perdido la idealidad de la constitución de la familia, y los fines económicos que la sostenían son ya otros. La mujer se emancipa y no necesita aguantar al hombre, y al hombre no le conviene tener mujer si no se resigna a ser sierva, Para luchar contra eso sería preciso que los jueces fueran también mujeres. Vamos... vamos... Un poco de paciencia, y ya veremos. (p. 145)

Effectivement cette prémonition du grand-père de Pepe allait bientôt se réaliser : en 1924 Victoria Kent et Clara Campoamor deviennent avocates et, en 1925, toutes deux ouvrent leur cabinet. Kent est la première juriste espagnole. Ces événements ont lieu très peu de temps après l'écriture du roman.

Mais le roman montre cependant qu'il n'y a pas que des femmes qui se marient pour occuper une position avantageuse, les hommes n'hésitent pas non plus à le faire : « *Se casa con Elvira. El que el padre sea diputado ha decidido el yerno, que se quiere meter en política. Es una buena boda. Tiene dinero, y el dinero lo da todo* » (p. 244). Luís, le cousin d'Antonio, a besoin d'argent, il courtise une vieille veuve cubaine mais celle-ci l'ayant laissé, il consent à loger Dolores chez lui pour toucher la pension que lui verse Antonio : « *Ya la cubana se había marchado, prometiéndolo volver, pero ni siquiera había escrito. [...] No te apures, hijo mío – le había dicho el tío Eduardo – Y a ver si Dios te depara otra* » (p. 178). Les lectrices pourront noter le peu de cas des femmes que font les hommes.

Les hommes (en plus du Tío Eduardo, de César et de Luís) se croiront tout permis lorsque Dolores sera séparée d'Antonio : « *La pobre joven sentía la tragedia de la persecución amorosa de todos los D. Juan de la población, que había comenzado el amigo íntimo de su marido y continuado su propia familia* » (p. 240).

La famille d'Antonio se sent offensée, elle aurait aimé qu'il lave l'affront dans le sang, comme le veut la coutume :

En su impotencia y su rabia todos se volvían contra Antonio. Podía no querer a su esposa, como aseguraba, y, sin embargo, tener vergüenza de hombre, matarla antes de que lo pusiera en ridículo delante de toda la ciudad, allí donde las costumbres rechazan todos los actos de rebeldía de las mujeres. (p. 220)

et comme la loi le permet, selon l'article 438 :

[...] ya debía haberle dado un tiro hace mucho tiempo, pues por quitar de en medio a una mala mujer no le pasa nada a un hombre. Lo que debe hacer ahora – recomendaba Luis – es vigilarla, y a la menor sombra, que no faltará, sobre todo con el abogadillo, darle un tiro a él y encerrarla a ella en un convento. (p. 220)

Le narrateur suggère que cela arrangerait bien la famille d'Antonio qui pourrait faire d'une pierre deux coups : se débarrasser de l'adversaire politique et de la femme transgressive. Ces mots dans la bouche de Luís sont paradoxaux, car Antonio pourrait les appliquer à la lettre et tuer Luís qui a tenté de s'introduire dans la chambre de Dolores... seulement deux pages auparavant dans le roman. Les lectrices sont donc au courant des mauvais agissements de Luis. Antonio n'apparaît donc pas comme le pire des personnages masculins mais plutôt, lui aussi, comme « une victime » des coutumes et du manque d'éducation des hommes.

Parmi les bourgeois, hormis Antonio, trois autres hommes sont évoqués :

Le cacique : il roule dans une voiture splendide, il a épousé la femme la plus riche de la contrée, mais lui et son épouse se disputent sans cesse, ce qui fait que sa femme trouve un refuge dans la morphine (p. 10).

Le député Garcia : lui aussi affiche sa richesse (il a une automobile) (p. 10), c'est un homme hautain, mais sa femme le trompe : « [...] *la de García tenía allí (église) sus entrevistas con un concejal, camniándose cartas casi a la vista del marido* » (p. 158).

Le Docteur Nuñez : il a une maîtresse : « *la rubia esposa del rico armador Rivera* » (p. 10).

Tous vivent pour paraître, dans l'ostentation de leur richesse mais le narrateur indique que ce n'est pourtant que de la poudre aux yeux et que la réalité de leur vie est tout autre puisqu'il indique aux lecteurs leurs défauts et la misère de leur vie intime.

Quant aux hommes du peuple, le narrateur les décrit avec le regard de Dolores, il ne montre ainsi que des qualités, aussi bien physiques que morales : « *Hombres cetrinos, enjutos, de músculos tallados y ojos negros, de movimientos tardos, rítmicos, algo solemnes y reposados, muy atentos a la compostura y a la dignidad de su porte* » (p. 12).

Mais ces propos ne seront pas confirmés par le narrateur lorsque celui-ci décrira les affrontements des hommes lors des élections.

Après avoir lu l'ensemble du roman, le lecteur peut rester sur sa faim, car il n'a pas d'explication claire sur les raisons qui obligent Dolores à retourner chez son mari. Certes Pepe et les libéraux ont perdu les élections ; il n'y aura donc pas de possibilité de divorcer puisque les conservateurs n'instaureront pas le divorce. Mais lorsque Dolores entame sa procédure de séparation, c'était déjà le cas, alors qu'y a-t-il de plus ou de moins dans le fait que les libéraux aient perdu les élections ? Ce n'est pas très clair. Dolores retourne-t-elle chez son mari pour que Pepe puisse poursuivre sa carrière politique, car celui-ci ne veut plus par peur s'opposer frontalement au camp adverse très violent ? Retourne-t-elle chez Antonio uniquement parce qu'elle s'aperçoit que Pepe n'est pas amoureux au point de se compromettre avec une femme non divorcée ? Pepe ne se serait-il pas servi d'elle pour affaiblir l'autre camp ?

De fait, la lectrice de *La Malcasada* peut se reconnaître plus facilement dans la plupart des personnages de jeunes filles que dans celui de Dolores qui apparaît trop transgressive. Mais ce personnage les invite à se poser beaucoup de questions, c'est, du moins, nous semble-t-il, le but recherché par Carmen de Burgos.

Sur un autre plan, avec le recul historique¹⁷⁵², le lecteur d'aujourd'hui se rend bien compte que Carmen de Burgos a proposé une photographie relativement fidèle des élections à Almeria. Pour sa part le lecteur de 1923 reconnaît le paysage électoral. Il faut donc saluer son courage pour oser écrire « la réalité », là où bien des journalistes, du style de César, n'osent pas, d'autant plus que la fiction est publiée pendant la dictature de Miguel Primo de Rivera. Carmen de Burgos utilise donc l'écriture romanesque, par le biais de ses personnages, pour faire passer plus facilement, ses messages féministes et politiques, déjouant ainsi la censure.

¹⁷⁵² Notamment avec les explications de Javier Tusell que nous avons vues ci-avant.

4. Intrigue et dénouement au service de la cause défendue

Comme nous le savons les grandes causes que défend Carmen de Burgos sont le droit à l'éducation, le droit au divorce, le changement des Codes Civil et Pénal et, très vite également, le droit de vote, quand elle prend conscience de ce que la femme ne peut espérer de changements qu'en participant elle aussi à l'élaboration des lois.

Les diverses péripéties de l'intrigue et le dénouement sont donc mis le plus souvent, comme la construction des personnages, au service de la cause défendue, comme nous l'avons déjà entrevu dans l'analyse précédente. Ainsi de nombreuses fictions racontent-elles les déboires de jeunes femmes sans instruction ni formation, donc incapables de s'en sortir en cas de difficultés. C'est le cas, entre autres, dans *El abogado* et *Una bomba*. Dans *Una bomba*, comme nous l'avons vu, Concha, la petite bonne est congédiée parce qu'elle s'est laissée séduire par le fils de la maison. Certes, elle a obtenu une compensation financière mais, comme elle l'avait dit elle-même à son séducteur : « *Me echarán.[...] No me querrán en ninguna parte*¹⁷⁵³ », car elle sait bien qu'elle n'aura pas de lettre de recommandation et ne trouvera plus d'employeurs.

Dans *El abogado*, Manolita a été la victime d'un lâche séducteur, Santiago. Toutes les données d'entrée du personnage, orpheline élevée par sa sœur qui s'est sacrifiée pour elle mais ne lui a rien enseigné d'utile ou de rentable, s'ennuyant dans une petite vie monotone, en font la victime idéale. Quand elle se retrouve enceinte, sa sœur meurt d'une crise cardiaque : « *Elvira se murió de aquello, de aquella espina, de aquel dolor, de aquella vergüenza*¹⁷⁵⁴ ». Santiago n'a jamais eu l'intention d'épouser Manolita mais il continue de la voir jusqu'à ce qu'il épouse une jeune femme de son milieu et l'abandonne. Manolita envisage alors de travailler mais, comme le lui fait remarquer la concierge de son immeuble : « *Trabajar [...] Eso se dice fácil...; pero ¿usted? sabe coser, bordar, tocar el piano, dar lecciones? ¿No? Ya lo sabía yo... Usted no sabe nada de nada, ni sirve para ponerse a servir*¹⁷⁵⁵ ». A cours de ressources et en possession de

¹⁷⁵³ *Una bomba*, op. cit., p. 239.

¹⁷⁵⁴ BURGOS, Carmen de, *El abogado*, Imprenta de alrededor del mundo n° 340, Madrid, 21 juillet 1923, p. 4.

¹⁷⁵⁵ *Ibid.*, p. 5.

lettres dans lesquelles Santiago lui parle de leur fils, Manolita s'adresse à un avocat qui doit lui obtenir une reconnaissance de paternité et une pension. Mais, nouveau rebondissement, l'avocat est véreux, il se fait acheter par Santiago et Matilde perd son procès. Lorsqu'elle va demander conseil à un autre avocat, celui-ci lui apprend qu'il n'y a plus rien à faire, que les délais pour faire appel sont dépassés et qu'elle doit se résigner. L'épilogue est clair, pour subvenir à ses besoins et à ceux de son enfant Manolita n'a qu'une solution :

Comprendía que ella había gastado su vida y que no podía ya aspirar a la independencia que sólo se obtiene con una larga preparación o con una gran fortuna...

[...] *Entre sus pretendientes los había que podrían darle el bienestar perdido con Santiago Aledo... Acaso la amarían más que él... Seentreabrían en sus labios una sonrisa de esperanza... aquellos hombres que le repugnaban como logreros que iban a abusar de su desgracia, le parecían ahora menos negros¹⁷⁵⁶.*

Le dénouement est le point d'orgue de la démonstration. L'absence de préparation de Manolita en faisait la victime de tous les prédateurs : elle n'a pas su se défendre du premier séducteur, été incapable de voir que son avocat l'abusait. Ne sachant toujours rien faire, elle sera entretenue ou prostituée.

Quelques fictions, plus rares, montrent au contraire les bienfaits de l'éducation féminine puisqu'au bout de nombreuses péripéties dramatiques, l'héroïne se trouve, malgré tout, en position d'assumer son existence. C'est le cas de la protagoniste de *El extranjero*. Le parcours de Matilde a été conforme à celui de nombreuses héroïnes de Carmen de Burgos, elle s'est laissée séduire et se retrouve seule avec son enfant. Mais au lieu de se résigner elle s'insurge :

Por qué no había de ser honrada la madre soltera, lo mismo que aquellas casadas que paseaban con orgullo de triunfo sus vientres plenos, creyéndose acreedoras por ello, a una mayor consideración?

Sentía la rebeldía inmensa contra los arraigados prejuicios sociales, que, por un hecho realizado entre dos personas, arrojan todo el baldón, el oprobio y el deshonor sobre una sola¹⁷⁵⁷.

Su situación económico, asustadora, no la espantaba. Era joven, saludable, instuída. Trabajaría¹⁷⁵⁸.

¹⁷⁵⁶ *Ibid.*, p. 21.

¹⁷⁵⁷ BURGOS, Carmen de, *EL extranjero*, La novela semanal, Año III, n° 94, Madrid, 28 Avril, 1923, p. 59.

¹⁷⁵⁸ *Ibid.*, p. 61.

Le lecteur a d'ailleurs vu Matilde travailler tout au long du récit. Quant à l'adjectif « *instruída* » il fait toute la différence avec Manolita.

Souvent le dénouement est l'occasion de se moquer de la double morale. Celui de *Por las ánimas* est très efficace à cet égard. Nous l'avons vu, le récit commençait sur un ton goguenard, le mari infidèle découvrant soudain que sa propre femme avait des agissements comparables à ceux de sa maîtresse. Or le dénouement a une tout autre tonalité. Manuel raconte à son ami Álvaro qu'en entendant sa femme lui expliquer qu'elle était allée faire une offrande à son confesseur (ce que fait sa maîtresse pour avoir un alibi) il l'a violemment insultée :

*¡Infame! ¡Infame! [...] ¡Tú también! ¡Tú también pagas a un jesuita con el dinero del trabajo del hombre a quien traicionas la absolución del pecado! No puedo describirte la expresión de aquel rostro y de aquellos ojos: terror, sorpresa, miedo... La hubiera matado a no entrar los criados*¹⁷⁵⁹ [...].

Álvaro tente de le raisonner: « *No seas niño, todo eso son quimeras; ninguna prueba cierta acusa a tu esposa. Su conducta es perfectamente natural*¹⁷⁶⁰. » Mais Manuel ne veut rien entendre. Il est pris à son propre piège et sait qu'il ne pourra plus vivre avec sa femme : « *Sin fe no son posibles el amor y la felicidad... Prefiero el alejamiento a la continua mentira, al disimulo constante, al espionaje de la desconfianza*¹⁷⁶¹. » Il est toutefois rongé par le doute : « *Aquella mirada [...] ¿Era de la inocencia sorprendida? ¿Era del criminal descubierto*¹⁷⁶² ». »

Autre cheval de bataille de Carmen de Burgos, les lois injustes pour les femmes. Dans sa « critique et illustration » des aberrations du Code Civil, elle va jusqu'à inventer parfois des intrigues et un dénouement totalement abracadabrants. C'est le cas de *Cuando la ley lo manda*¹⁷⁶³. Matilde vit à Madrid et travaille dur comme « *mecanógrafa en el ministerio de Hacienda*¹⁷⁶⁴ » pour subvenir à ses besoins et ceux de sa mère malade. C'est donc une héroïne moderne positive, courageuse et autonome. Elle rencontre Guillermo, un voisin dont elle tombe amoureuse. Il l'aime aussi, c'est un

¹⁷⁵⁹ BURGOS, Carmen de, *Por las ánimas*, op. cit., p. 36.

¹⁷⁶⁰ *Ibid.*

¹⁷⁶¹ *Ibid.*, p. 37.

¹⁷⁶² *Ibid.*

¹⁷⁶³ BURGOS, Carmen de, *Cuando la ley lo manda*, La novela de hoy, Madrid, 1932.

¹⁷⁶⁴ *Ibid.*, p. 4.

jeune homme très bien sous tous rapport mais... il est anglais. Or, bien qu'ayant hérité d'une vieille lady qu'il prenait pour sa bienfaitrice et qui lui a avoué sur son lit de mort être sa grand-mère, il s'est ruiné en faisant des recherches de paternité car il pensait être le fils d'un lord alors qu'il n'était que celui d'un jardinier ivrogne. Si Matilde épouse Guillermo, selon le Code Civil elle doit prendre la nationalité de celui-ci et donc perdre son emploi. Elle ne pourra plus aider sa mère et toutes deux se retrouveront dans la misère. Matilde décide donc de vivre avec Guillermo sans l'épouser. L'intrigue a accumulé les éléments pouvant justifier l'épilogue (la mère malade, l'emploi de l'héroïne dans la fonction publique, les rêves nobiliaires de Guillermo qui ont conduit à sa ruine) et la morale de l'histoire est donc que Matilde, une jeune femme bien sous tous rapports et qui rêvait de se marier, choisit une situation que la société réproouve à cause de textes législatifs élaborés par cette même société :

-*Si te casas conmigo [...] dejarás de ser española y perderás tu destino.*
 -*Es cierto... Pero..., yo no te quiero perder.*
 -*¡Qué remedio!*
 -*Si no puedo ser tu esposa ante el mundo, lo seré ante Dios.*
 -*Luisa... ¿Serás capaz?*
 -*De todo, por ti.*
 -*No me atrevía a proponértelo. ¿Sabes lo que te expones a perder en el concepto social?*
 -*Nada me importa sino perder en el tuyo.*
 -*En el mío ganas como la más noble y desinteresada de las mujeres, pero... y tu madre...*
 -*Me quiere lo bastante para desear mi felicidad... No somos nosotros los culpables... Cuando la ley manda...*¹⁷⁶⁵

Dans un genre plus léger, *Perdónanos nuestras deudas* accumule les rebondissements invraisemblables pour montrer qu'il ne faut pas vivre au-dessus de ses moyens et qu'il faut se montrer conciliant pour que le couple perdure. A la fin du récit, Marta et Eduardo se reconcilient, contre toute attente logique. La morale de l'histoire est un hymne à la tolérance : (Marta) « *comprendía entonces qué insoportable sería una Humanidad perfecta donde todos quisieran estar siempre dentro de la rectitud, sin ninguna tolerancia*¹⁷⁶⁶ ». ».

¹⁷⁶⁵ *Ibid.*, p. 61-62.

¹⁷⁶⁶ BURGOS, Carmen de, *Perdónanos nuestras deudas*, La novela de hoy, año XX, 11 septembre 1931, p. 64.

L'attitude ambiguë de l'auteure vis-à-vis du mariage est très visible dans ses fictions. Carmen de Burgos n'est pas absolument opposée au mariage. Ainsi, dans *El perseguidor* le mariage apporte l'équilibre à l'héroïne. Matilde, pour échapper à l'ennui de la vie familiale en Andalousie, s'est mariée jeune « *con el primer señorito de Córdoba que la requirió de amores y que le habló de vivir en Madrid*¹⁷⁶⁷ ». Mais elle perd son mari au bout de trois mois de mariage : « *Libre, sin hijos, dueña de una posición sólida y acomodada, quiso ser libre*¹⁷⁶⁸ ». Elle s'installe alors à Madrid, s'y ennue très vite et se met à voyager partout dans le monde. Chaque chapitre la montre dans une ville ou un pays différent : Venise, Naples, la Suisse, la Norvège, Copenhague, Londres etc. Si elle se sent heureuse quand elle arrive dans un nouvel endroit, très vite elle voit, l'épiant, un homme vêtu d'une étrange pelisse, toujours le même lui semble-t-il. Prise de panique elle s'enfuit et parvient toujours à lui échapper. Elle finit par comprendre que cet homme n'existe pas et analyse le problème ainsi : « *Aquello era un desequilibrio de su soledad, tal vez una protesta de la naturaleza contra el aislamiento*¹⁷⁶⁹ ».

Le dernier chapitre commence comme les précédents, Matilde est dans un train, mais une surprise attend le lecteur qui la découvre : « *asomada al vagón cerca de Daniel*¹⁷⁷⁰. » Daniel n'est pas un inconnu pour le lecteur, il est apparu régulièrement au cours du récit comme un ami et soupirant de l'héroïne. Il lui a souvent proposé le mariage, ce qu'elle refusait au nom de sa liberté. Or Matilde a changé d'opinion :

*Su matrimonio no mataba su libertad, la agrandaba [...] Había ocultado cuidadosamente a su marido la parte que el deseo de verse protegida, tomaba en su casamiento, y al crearse su hogar libre, sereno, sano en el que no era la sacrificada, se sentía dichosa*¹⁷⁷¹.

On voit bien les conditions que pose explicitement la romancière à ce mariage heureux. Elle va cependant jusqu'à condamner le désir de vivre seule de son héroïne (et sans doute à travers elle de certaines *modernas*) : « *Era un delirio el deseo de independencia, que la llevaba hasta el egoísmo. Queriendo estar sola, había creado el fantasma de su*

¹⁷⁶⁷ BURGOS, Carmen de, *El perseguidor* in *Ellas y ellos...*, op. cit., p. 253.

¹⁷⁶⁸ *Ibid.*

¹⁷⁶⁹ *Ibid.*, p. 299.

¹⁷⁷⁰ *Ibid.*, p. 300.

¹⁷⁷¹ *Ibid.*, p. 300 et 301.

*miedo, siguiéndola y persiguiéndola a través del mundo, bajo la forma del hombre vestido de la pelliza*¹⁷⁷² ».

Dans une autre nouvelle, *Alma de artista* le mariage n'a pas eu lieu et les conséquences de l'union libre sont catastrophiques pour la protagoniste. Le récit se déroule en trois temps. Dans le premier, on découvre Selma avec son amant, un vieux ténor à l'agonie. On apprend qu'elle a tout quitté pour le suivre, tout supporté par amour. Il lui dit qu'il veut l'épouser car sa sœur et son neveu sont deux corbeaux mais il meurt avant d'avoir pu le faire. Dans le second temps, la sœur et le neveu expulsent Selma de la villa qui appartenait au ténor. Ils font main basse sur tous les biens du défunt et prient pour le salut de son âme. Dans le troisième et dernier temps, on découvre Selma désespérée et quittant Malaga sur un bateau pour rentrer, sans ressources ni perspectives, en Italie : « *Un sollozo agitó el pecho de la desdichada, que emprendía la dolorosa peregrinación sola, triste rechazada por los hipócritas que elevaban en aquel momento vanas preces por el hombre que ella supo hacer feliz*¹⁷⁷³ ».

Ce dénouement allie à la défense du mariage utile, dans certains cas, pour préserver les intérêts d'une femme, une violente attaque contre les catholiques hypocrites. De longues pages sont consacrées à la rapacité de la sœur et du neveu ainsi qu'aux réactions scandalisées de la bourgeoisie de Malaga quand elle découvre que le ténor et Selma n'étaient pas mariés et que celle-ci n'a pas appelé de prêtre pour donner l'extrême onction à son amant.

Dans certains cas, en revanche, l'union libre est la seule solution comme par exemple dans *El brote*. Isabel ne doit pas se marier, sous peine de perdre l'héritage de sa tante mais elle rencontre un jeune homme ; ils tombent amoureux et ne veulent pour rien au monde perdre le magnifique jardin de la propriété. En conséquence : « *Jorge no se marchó. Ocupó el cargo de administrador. [...] El espíritu de doña Isabel, queriendo imponerse después de muerta, para prohibir el amor, nolograba aflojar las leyes de la Naturaleza. Obligaba al pecado*¹⁷⁷⁴ ».

¹⁷⁷² *Ibid.*, p. 302.

¹⁷⁷³ BURGOS, Carmen de, *Alma de artista* in *Cuentos de Colombine*, *op. cit.*, p.63.

¹⁷⁷⁴ BURGOS, Carmen de, *El brote*, *op.cit.*, p. 22.

Mais parfois, c'est cette même union libre, qui avait pu apparaître, dans la bouche d'un personnage, comme une magnifique idée, qui a des conséquences négatives pour l'héroïne. Dans un premier temps, le personnage d'Alfredo, le sculpteur italien dont Matilde tombe amoureuse dans *El extranjero*, apparaît comme un opposant fort sympathique au mariage. On pourrait lui attribuer le rôle de porte-parole de l'auteure :

Yo debo irme de Madrid y de tu lado, Matilde, porque te amo tanto que no quiero verte desgraciada [...] Yo no me puedo casar nunca; mis ideas me lo impiden y sé que no te avendrás, con tus tradiciones de familia, y tu carácter de española, a ser la compañera de mi vida [...] Y sin embargo, hace falta más honradez para proponerse ser leales en la unión libre, que teniendo que garantizarse con la ley¹⁷⁷⁵.

Mais un rebondissement de l'intrigue fait perdre à ses propos beaucoup de crédibilité lorsque l'on découvre, avec Matilde, que c'est un menteur qui se contente d'accumuler les aventures, a eu des enfants avec une autre femme qu'il a abandonnée. Son beau discours ne visait donc qu'à convaincre la jeune femme de devenir sa maîtresse.

La flor de la playa suggère que la meilleure solution, pour un couple, est de vivre ensemble avant de se marier pour voir si l'on en est capable et d'en tirer les conclusions. Les deux protagonistes, Elisa et Enrique qui sont fiancés depuis trois ans, décident de profiter d'une augmentation de salaire inespérée d'Enrique pour s'offrir des vacances au Portugal. Ils s'y font passer pour mari et femme or la vie commune s'avère désastreuse : ils n'ont aucun goût en commun et s'ennuient au bout de quinze jours. La fiction suggère ainsi qu'il vaut mieux faire un essai avant le mariage puisque le divorce est impossible et que les fiançailles à l'espagnole ne permettent pas de se connaître vraiment.

Les fictions de Carmen de Burgos défendent, en général, le divorce. Cependant *El último deseo* introduit quelques réserves en suggérant que la possibilité de divorcer ne réglerait pas tous les problèmes. Le début de l'histoire se présente comme un nouveau plaidoyer en faveur du divorce. Rafael a quitté sa femme pour vivre avec Julia. Ils s'aiment mais ne peuvent se marier. Ils partent à Londres, où Rafael a vécu avec sa femme, alors qu'il était en exil à cause de ses idées libérales, dans la plus sordide misère. Rafael emmène Julia sur les lieux où il a vécu :

¹⁷⁷⁵ BURGOS, Carmen de, *El extranjero*, op. cit., p. 16.

*Le señaló el balcón de un piso bajo. ¡Aquella era su alcoba, allí había muerto su hijo! [...] Tembló Julia al recomponer la escena. La pobre familia viviendo en aquella casita; el padre, yendo desesperado a buscar trabajo o a pedir un pedazo de pan; la mujer y el hijo ansiosos [...] Y después la enfermedad del niño, sin médico, sin medicinas, sin recursos*¹⁷⁷⁶.

Ils vont ensemble au cimetière où est enterré le fils de Rafael ce qui provoque un changement d'attitude de Julia : « *el recuerdo de la pobre mujer abandonada en recompensa de su bondad la atormentaba*¹⁷⁷⁷ ». Elle décide donc de quitter Rafael et lui écrit une lettre où elle lui demande de retourner auprès de sa femme. Le dénouement suggère que le divorce ne résout pas tout, qu'il n'effacera pas les souvenirs ; il s'y ajoute aussi l'idée que cette solution ne serait pas forcément toujours très morale. L'épouse de Rafael a partagé avec lui les années difficiles ; il l'a quittée quand il a réussi. Précisément c'est parce qu'elle considère que certaines valeurs sont plus importantes que son bonheur personnel que Julia renvoie Rafael auprès de sa « femme légitime ».

On le sait, Carmen de Burgos a toujours vanter les unions basées sur ce qu'elle appelle la *compenetración*, c'est-à-dire l'entente entre deux esprits et deux âmes, mais elle en donne très peu d'exemples dans ses fictions. Si le dénouement de *El persegidor* montre une union basée sur ces valeurs, le récit s'arrête sans donner à lire la vie du couple sur le long terme.

Là où Carmen de Burgos ne change jamais d'opinion c'est pour condamner les mariages de raison, les mariages mal assortis à ses yeux, c'est-à-dire entre un vieillard et une jeune femme. Dans *El anhelo*, don Felipe qui, après une vie exemplaire de veuf dévoué à l'éducation de sa fille, tombe amoureux d'une jeune fille, meurt d'une crise d'apoplexie après une dernière rencontre avec sa future épouse qui l'a trop excité. Le dénouement, pas plus que les épisodes successifs de l'intrigue n'implique de condamnation morale. Après tout don Felipe semble mériter un peu de bonheur après une vie de sacrifice. Il suggère simplement que la vieillesse impose des limites.

Il faut cependant préciser que certaines intrigues et, surtout, certains dénouements nous ont laissée perplexe car la morale de l'histoire s'avère on ne peut plus conservatrice,

¹⁷⁷⁶ BURGOS, Carmen de, *El último deseo, Cuentos de Colombine, op. cit.*, p. 128.

¹⁷⁷⁷ *Ibid.*, p. 129.

pour ne pas dire réactionnaire. Ainsi dans *Hasta renacer*, une de ces *novelas cortas* qui se passent à Paris et présentent les Françaises comme des femmes légères, Renée qui, dans sa jeunesse « *era entonces la mujer a la moda, de la que se hablaba en todas partes [...] Había viajado por todos los países, en triunfo, con su belleza y sus escasos dotes de actriz*¹⁷⁷⁸ » finit-elle morphinomane, amoureuse désespérée d'un jeune homme qui ne l'aime pas et abandonnée de tous.

Il est clair que Carmen de Burgos tient à mettre en garde ses lectrices contre la vacuité d'une vie de débauche, qu'elle associe à celle des « femmes libérées », comme Solange (encore une Française...) qui, après avoir accumulé les aventures absurdes et rocambolesques car elle s'ennuie si elle mène une vie trop bien réglée avec le même homme et rêve de gloire, finit par épouser un dompteur, surnommé « *el gigantón* » qui l'a menacée « *Si me engañas, te mataré*¹⁷⁷⁹ ». Cette menace a eu un étonnant effet sur l'intéressée : « *Aquella promesa hacía la felicidad de Solange*¹⁷⁸⁰ ». Le dénouement s'avère, dans son ironie, très moralisateur :

*Solange se había casado en Milán, con velo blanco y flores de azahar. [...] En el próximo invierno podrían ver a Solange con el gigantón en el Circo Medrano, dentro de la jaula del león. [...] Tal vez había encontrado el medio de llegar a la celebridad tan deseada por este camino*¹⁷⁸¹.

Le développement de l'intrigue et le dénouement de *Luna de miel* sont également déconcertants. Le début de la fiction semble être un plaidoyer pour l'éducation sexuelle des jeunes filles. L'héroïne est présentée comme « la hembra virgen asustada de la proximidad del macho¹⁷⁸² ». En bonne logique, la nuit de noce est présentée comme un viol, d'abord lorsque le narrateur nous dit de l'héroïne : « *Temblaba como la hembra dominada por un macho fuerte que le imponía su masculinidad* » (p. 4), puis lorsqu'il décrit le comportement du mari :

Sintió una especie de rabia que hizo despertar ferozmente al macho; mordió más que besó los labios rojos, húmedos y temblantes y sumergiendo la mirada dura con una expresión bestial, que ella no había visto jamás, en los pobres

¹⁷⁷⁸ *Hasta vencer*, op. cit., p. 2

¹⁷⁷⁹ BURGOS, Carmen de, *La tornadiza*, Los contemporáneos, Año XV, n° 772, Madrid, 8 novembre 1923, p. 24.

¹⁷⁸⁰ *Ibid.*

¹⁷⁸¹ *Ibid.*

¹⁷⁸² *Luna de miel*, op. cit., p. 4.

ojos asustados, la arrastró, gimiendo hacia el centro de aquella celda en la que quizás, siglos pasados, había sollozado también un fraile de amor, de deseos o de lujuria, aterrado por la imagen del pecado que ahora se enseñoreaba triunfante en el profanado recinto. (p. 5)

Mais, comme le suggère le titre, le sujet de la *novela corta* est la nouvelle mode du voyage de nocces que Carmen de Burgos censure violemment. L'intrigue évolue de façon surprenante : les jeunes mariés n'ayant rien d'autre à faire que de se livrer à des débats amoureux, l'héroïne apprend vite et nous dit le narrateur : « *la pasión iba degenerando en vicio, en una ansiosa búsqueda de placeres*¹⁷⁸³ » et « *la novia pura se había transformado en mujer experta en pocos días*¹⁷⁸⁴ ». La conclusion est sans appel : « *No era aquella imprudente luna de miel el comienzo de una nueva vida, casta, honrada, de compenetración el uno en el otro, de colaboración y de ayuda*¹⁷⁸⁵ ». On a beau connaître les bases sur lesquelles repose la véritable entente du couple aux yeux de la romancière, on reste cependant perplexe devant une condamnation aussi sévère de leur entente sexuelle.

Pour compléter cet inventaire des intrigues et dénouements mis au service de la cause que veut défendre Carmen de Burgos, il nous a semblé indispensable d'analyser quelques exemples en profondeur.

Les intrigues de ses fictions ont pour la plupart une structure selon un « schéma quinaire¹⁷⁸⁶ ». L'intrigue débute avec un état initial qui ancre les protagonistes dans un monde que l'auteure espère faire passer pour « réel », non seulement à travers les personnages comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, mais également avec un environnement propice à rendre crédible l'intrigue. A partir de cet état initial, elle choisit un ou plusieurs déclencheurs qui viennent perturber cet état initial en fonction de la cause qu'elle veut défendre. Le but recherché des fictions est de montrer à ses lectrices que si rien ne change dans leur environnement, il n'y aura pas d'amélioration dans leur vie et que toute tentative individuelle est vouée à l'échec. Il nous a donc

¹⁷⁸³ *Ibid.* p. 5.

¹⁷⁸⁴ *Ibid.*, p. 14.

¹⁷⁸⁵ *Ibid.*, p. 22.

¹⁷⁸⁶ Selon le modèle de Paul Larivaille in Vincent Jouve, *La poétique du roman, Op., Cit.*, p. 47.

semblé intéressant de mettre en parallèle l'état initial et l'état final et d'analyser la structure de quelques fictions, plus particulièrement en lien avec le chapitre précédent, *Artículo 438, La Malcasada, El honor de la familia et Puñal de Caveles*

4.1. Les héroïnes qui ne s'en sortent pas

4.1.1. La *novela corta* Artículo 438

Le récit démarre avec une première transgression : l'incipit rompt le pacte de lecture de l'épigraphe. La lectrice s'attendait à un commentaire juridique de l'article 438 qui serait une suite logique au titre et à l'exposition de l'article 438 dans l'épigraphe. Or il découvre la description d'une chambre dans un carmen¹⁷⁸⁷, description idyllique qui plante le décor où va se dérouler l'histoire, dans une maison bourgeoise au sein de la classe aisée. Le lecteur se trouve donc désorienté. Mais en fait l'auteure va illustrer cet article par un exemple précis, celui de María de las Angustias que nous avons évoquée précédemment.

L'incipit indique que la *novela corta* doit être lue comme une fiction réaliste. Nous connaissons le lieu de l'intrigue : Grenade, ainsi qu'une indication temporelle : après 1870 et avant 1922 (code pénal de 1870 et écriture de la *novela corta* 1921), car il est très important pour l'auteure que la lectrice s'ancre dans la « réalité » pour qu'elle s'identifie à l'héroïne.

Après la description de la chambre qui ressemble à un tombeau : « [...] *cortinas recorridas, semiobscuridad, un refugio agradable contra aquel calor* » (p. 3), (importante dans l'intrigue car ce sera le lieu du crime, par conséquent ce ne sera pas un refuge pour l'héroïne) et de la maison, le récit démarre, comme nous l'avons signalé précédemment, *in medias res* par une scène de ménage. Le lecteur se trouve immédiatement plongé au cœur du problème.

¹⁷⁸⁷ Maison andalouse avec de grands murs et un jardin intérieur.

Par une analepse, l'auteure permet à la lectrice de connaître l'histoire de María de las Angustias, et la situation dramatique qui est la sienne et pourrait donc durer très longtemps (du moins tant que María de las Angustias a de l'argent) car Alfredo a la même attitude depuis cinq ans : « *En cinco años de casados ha desaparecido cerca de la tercera parte del capital que me dejaron mis padres* » (p. 4). Mais l'auteure n'est pas intéressée par la description de cette vie monotone. Elle introduit donc rapidement¹⁷⁸⁸ un déclencheur en la personne de Jaime.

Comme nous le savons, María de las Angustias et Jaime deviennent amants et ne peuvent pas se marier, car le divorce n'existe pas en Espagne. Cet épisode permet à l'auteure, par l'intermédiaire des personnages, de faire l'apologie du divorce et d'indiquer à ses lectrices qu'avec l'instauration du divorce, María de las Angustias ne serait pas une femme infidèle et que sa vie ne serait pas en danger.

L'auteure introduit l'explication de l'article 438 au centre de la *novela corta*, soit au chapitre V, sur neuf chapitres au total. C'est également dans ce chapitre, juste après l'exposition des termes et conséquences de cet article par Jaime, qu'est annoncée la mort de María de las Angustias de façon métaphorique par le biais du décor qui l'entoure. La lune, qui peut symboliser la mort, est très présente : « *La noche de luna iluminaba dulcemente el bosque [...] Un banco, en el claro de luna, los invitó al reposo [...] La blancura de la luna le daba una palidez de estatua* » (p. 28-29). Suit l'évocation de bruits : « *La campana de la Vela, con su sonido lento y evocador, hacia estremecer el silencio del bosque, e interrumpía el martilleo rumoroso y cristalino del agua* » (p. 32-33). Mais il ne s'agit pas de n'importe quelle cloche, c'est celle de la tour de la Vela de la Alhambra qui est très symbolique à Grenade. L'auteure ironise amèrement car la croyance populaire veut que les jeunes filles qui la font sonner le 2 janvier se marient dans l'année. Juste auparavant l'auteure avait fait dire à María de las Angustias : « - *Maridito, maridito mío : guárdame tú escondidita dentro de tu corazón, y no tendré miedo* » (p. 32), ce qui se réalisera. Alors que Jaime est emprisonné, le narrateur confirme la mort de l'héroïne : « *Le parecía vivir en el penal un segundo idilio, con los recuerdos de aquella mujer y de aquel amor a los que la fuerza del crimen daba un valor magnífico* » (p. 59).

¹⁷⁸⁸ Les exigences techniques de la *novela corta* l'imposaient également.

Le chapitre se ferme sur des paroles prémonitoires de María de las Angustías qui s'était exclamée :

¡Pobres ruiseñores! Siempre que hay una noche de viento en la Alhambra tengo la impresión que va a amanecer el bosque cubierto de pajarillos que caen de los árboles, como caen las hojas de estos olmos en que hay más ruiseñores que hojas. Tengo intención de rezar por los pobres pájaros, como se reza por los caminantes en noches de tempestad. (p. 33)

Le rossignol, selon le dictionnaire des symboles est : « [...] *l'intime lien de l'amour et de la mort*¹⁷⁸⁹ », les petits oiseaux étant les âmes des morts, les âmes libérées¹⁷⁹⁰. C'est ainsi que progressivement María de las Angustias va vers son destin, car l'auteure veut montrer qu'il n'y a pas de solution individuelle avec les lois actuelles.

Mais la romancière a l'habileté de montrer la perversité de l'article 438. Le roman ne s'achève pas sur la mort de l'héroïne, il laisse au narrateur le soin de bien faire comprendre ce qu'il permet au mari dans quelques lignes à l'ironie ravageuse. En effet nous voyons Alfredo : « *absuelto, dueño de la fortuna de su víctima, en poder de la patria potestad para educar a su gusto a su hija* » (p. 58). Et l'instance narrative précise : « [...] *podría pasar por un hombre honrado* » (p. 58). En vertu de l'article 438, il n'a pas été poursuivi puisqu'il avait le droit pour lui : « *Alfredo no tuvo que entrar en la cárcel; puso fianza con el dinero de la muerta* » (p. 55).

Ainsi, après la sanction infligée non à l'assassin mais à la femme transgressive, le récit rétablit le retour à l'équilibre, la vie peut reprendre le cours interrompu. D'une certaine manière, l'utilisation d'une structure narrative on ne peut plus classique s'avère très efficace puisque l'équilibre et le « cours normal » de la vie reposent sur ce que tout lecteur comprend être une injustice. En faisant triompher l'immoralité, Carmen de Burgos dynamite la morale bourgeoise.

L'intrigue de cette *novela corta* sert à Carmen de Burgos, en plus de montrer l'urgence qu'il y a à éduquer les femmes et à leur donner les moyens de se défendre, à dénoncer l'injustice des lois et la complicité des jurés : « *La ley, promulgada por hombres, favorecía siempre a los hombres y humillaba a las mujeres* » (p. 55). Le récit rappelle l'absence de femmes parmi les jurés : « *El Jurado, aquella institución incompleta y*

¹⁷⁸⁹ CHEVALIER, Jean, GHEERBRANT, Alain, *Op., Cit.*, p. 826.

¹⁷⁹⁰ CHEVALIER, Jean, GHEERBRANT, Alain, *Op., Cit.*, p. 698.

defectuosa, porque no formaba parte de ella ninguna mujer » (p. 56) et la partialité des tribunaux : « *Fueron inútiles todos los esfuerzos del defensor de Jaime, verdaderamente empeñado en hacer brillar la verdad* » (p. 55). Elle indique donc explicitement que la justice est la garante des privilèges masculins et veille à perpétuer cette injustice : « *Los jueces se cuidarían mucho de no quebrantar aquel principio de autoridad que era como su privilegio, la lección indirecta que daban ellos mismos a sus propias mujeres* » (p. 55). Elle dénonce donc une parodie de justice : « *Fue en vano que se trajesen al tribunal pruebas y testigos de los vicios del marido, de sus borracheras, de su comercio con las hembras más bajas, de los malos tratos dados a su mujer y de la dilapidación de su fortuna* » (p. 56). Alfredo l'avait prévenue dans le premier chapitre : « *Soy un buen marido que no hace ni más ni menos que lo que hacen los demás hombres en mi caso* » (p. 8), ce qui est entériné par le tribunal : « *Todo aquello no tenía importancia; eran cosas de hombres, sin la gravedad que una falta femenina* » (p. 56).

Elle dénonce aussi la différence de traitement en ce qui concerne l'honneur. En montrant que la « justice » prend en compte l'honneur du mari et bafoue celui des femmes. Le mari peut donc tuer son épouse pour : « [...] *lavar su honor mancillado* » (p. 55). Il est clair que Carmen de Burgos souhaite faire réagir surtout ses lectrices qui savent à ce stade de la lecture que c'est l'honneur de María de las Angustias qui a été bafoué en premier. Jaime est le coupable idéal. Il est l'amant qui a trahi l'ami et qui apparaît même comme un profiteur : « *Los valores de ella, que pretendía salvar de la prodigalidad de Alfredo, constituían una acusación* » (p. 58).

L'excipit a une valeur dramatique : l'histoire qui vient d'être racontée peut se renouveler à l'infini. Il rappelle que l'article 438 du Code Pénal de 1870 est un véritable appel au meurtre, une invitation à tuer sa femme en toute légalité : « [...] *aquel funesto artículo 438, vigente aún en el Código Penal, como invitando a causar nuevas víctimas* » (p. 60). La conclusion est sans appel, l'article 438 est une : « [...] *arma absurda que ofrecía a la inmoralidad y a la codicia aquel funesto artículo 438* » (p. 60).

Le récit s'était ouvert sur l'énonciation de l'article 438, il se termine par son application. Le choix par l'auteure d'une structure circulaire est parfait pour montrer aux lectrices qu'il leur est impossible de s'en sortir avec les lois actuelles.

La comparaison entre l'état initial : une femme bafouée et dominée par son mari et l'état final : l'épouse morte et le mari vainqueur grâce à la loi, montre bien que la

transgression individuelle est vouée à l'échec et qu'il faut que les femmes se regroupent pour exiger le droit de vote. Nous avons donc là une *novela corta* très didactique et très efficace.

4.1.2. Le roman *La Malcasada*

Selon la *Real Academia Española*, une « *malcasada*¹⁷⁹¹ » est une femme infidèle ou une femme qui ne vit pas en harmonie avec son conjoint, donc qui est malheureuse au sein de son mariage. De ce fait, le titre indique clairement aux lectrices que l'intrigue va s'organiser autour d'une figure féminine mariée et malheureuse.

Comme l'article défini « *La* », peut également avoir une valeur de généralité¹⁷⁹², l'histoire de cette *malcasada* est représentative de toutes les femmes mal mariées. Les lecteurs, et dans ce cas il convient de préciser surtout les lectrices, sont donc invités à considérer que ce qui va arriver à l'héroïne peut arriver à toutes les femmes. Carmen de Burgos pense certainement que nombreuses seront celles qui se reconnaîtront dans le titre qui peut ainsi être interprété comme une mise en garde de l'auteure.

De plus, immédiatement au-dessus du titre, se trouve le pseudonyme de l'auteure, les lectrices pourront penser qu'il s'agit d'un roman autobiographique¹⁷⁹³ de « *Colombine la Malcasada* », car celle-ci n'a jamais caché son mariage malheureux.

Néanmoins l'illustration de la couverture, un combat de coqs contemplé par des visages humains à demi masqués, ne correspond pas au titre du roman. Il y a donc dès le premier abord une rupture dans le contrat de lecture. Ce n'est que par la lecture complète du roman que la couverture aura une signification pour les lectrices. Il est permis d'y voir une allégorie du combat entre Dolores et Antonio, combat contemplé et

¹⁷⁹¹ « 1. adj. Dicho de una persona: Que falta a la fidelidad hacia su consorte que le impone el matrimonio.

2. adj. Dicho de una persona: Que no vive en armonía con su cónyuge ».

¹⁷⁹² POTTIER Bernard, *Grammaire explicative de l'espagnol*, Paris, Editions Nathan, 2000, p. 134.

¹⁷⁹³ Ce qui n'est pas complètement faux.

avivé par l'entourage des deux personnages (comme lors d'un combat de coqs), et qui se termine par la mort d'Antonio :

Antonio, al sentir el dolor perdió por completo la razón [...] las tijeras... No se dio cuenta de nada... Fue un segundo... aleteó de odio, el deseo de librarse del único modo que podía hacerlo... gracias al crimen... [...] Sintió la impresión de la sangre tibia y pegajosa como un líquido azucarado. (p. 270-271)

Mais on peut également y voir une représentation des batailles électorales¹⁷⁹⁴ :

Encarnación, una de las infinitas comadres de tía Pepita, una mujer pequeña, renegrada y enclenque, tenía fama por cómo saltaba, igual que un gallo, y se colgaba de la cabellera de sus rivales, dirigiéndoles los golpes a los ojos. Ella era uno de los grandes agentes electorales. (p. 190)

Les deux hypothèses sont intimement liées car le sort de Dolores, comme nous l'avons vu plus haut, dépend des élections. L'illustration de la couverture du roman est au bout du compte l'image finale du roman : Dolores et Antonio qui se battent à mort.

L'auteure a fait le choix d'une intrigue linéaire et progressive car, selon Vincent Jouve : « *plus les arguments sont nombreux et alambiqués, plus le narrataire est difficile à convaincre et moins la thèse défendue se présente come allant de soi*¹⁷⁹⁵ ».

Carmen de Burgos ancre son roman dès l'incipit dans un monde familier des lectrices. Tous les ingrédients sont présents pour nouer un pacte de lecture qui amène les lecteurs à penser que cette histoire est réelle. Le nom d'Almeria n'est pas mentionné dans les deux premiers chapitres, il apparaît seulement au chapitre III (p. 26) : « *en pocas ciudades del mundo tenían más afán de casarse que en Almeria* ». Toutefois, la description de la ville ne laissera aucun doute aux lecteurs avertis : *La Virgen del Mar* (Patronne d'Almeria) (p. 4), *Paseo del Malecón* (p. 8), *La vieja fortaleza almenada de la Alcazaba* (p. 11)... La ville est qualifiée de « *mora* » : « *que seguía siendo mora*

¹⁷⁹⁴ Car cette dernière citation est à rapprocher d'une des descriptions de la bataille de coqs :

« *El gallo rubio sintió más excitada su rabia con la herida. Acometió a su enemigo, dirigiéndole los golpes a los ojos, con una intención aviesa muy humana [...] Era un espectáculo innoble el de las dos aves zancudas, peladas, feas, acometiéndose de aquel modo miserable y desangrándose delante de una multitud ebria de crueldad y de avaricia, excitada por la sangre y por el juego, que se complacia en azuzar, para divertirse, las malas pasiones de los animales* » (p. 171)

¹⁷⁹⁵ JOUVE, Vincent, *La poétique des valeurs*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, p. 126.

hasta en lo que hubiera querido no parecerlo » (p. 12) car, comme nous le savons, le passé arabe est, pour Carmen de Burgos, la cause des conduites des Andalous avec les femmes. Cet élément est précisé dans le roman pour permettre de comprendre les mentalités de ses habitants.

Le début de l'histoire coïncide avec le début d'une « nouvelle année » à Almeria, car la vie de la ville est rythmée par la feria : « *se podía afirmar que el día 15 de agosto era día de fin de año y comienzo nuevo en la provincia* » (p. 4). Le lecteur sait donc qu'il assiste au début de quelque chose. Pour Dolores ce sera une nouvelle vie, la fin de ses illusions et le début de sa rébellion.

L'indication temporelle se fait grâce aux références du Code Civil de 1889, car la situation de la femme décrite est conforme à celui-ci. Le deuxième indicateur est donné par le biais des élections. L'histoire a lieu après 1890, car tous les hommes peuvent voter, donc cela ne peut-être qu'après l'instauration du suffrage « universel » masculin. Les élections gagnées par les conservateurs (comme dans *La Malcasada*), sont celles de 1891, 1896, 1899 et 1903. Nous situons donc l'intrigue à la fin du XIXème siècle, certainement lorsque Carmen de Burgos quitte Almeria pour Madrid.

L'auteure insère un récit enchassé qui, d'une part, ralentit le récit comme elle le souhaite, mais a également une valeur prémonitoire pour la suite du roman. Le narrateur raconte sur près de trois pages la légende de *La Virgen del Mar*, patronne d'Almería. Selon cette légende, *La Virgen del Mar* est une Vierge échouée par hasard à Almeria. Elle a perdu un procès dont elle était l'enjeu ce qui fait que : « *Aquel pleito lo falló la voluntad de la imagen, que se escapó de la Catedral cuantas veces la llevaron. Al fin la colocaron sobre una mula con los ojos vendados, equidistante de los dos templos* » (p. 17). Le récit suggère ainsi qu'à Almería, même la Vierge n'est pas une « femme libre ». Le premier chapitre se ferme sur le retour de la Vierge dans son église, qui est gardée par des moines à la mine peu engageante :

[...] *donde esperaban los monjes, unos monjes de Zurbarán [...] el incienso envolvió la imagen en una humareda de incendio. El interior del templo lucía como un ascua ardiendo o más bien como un horno lleno de llamas. La imagen se internó allí, se perdió, se desvaneció en la luz como si se quemara y se consumiera.* (p. 18)

La légende racontée par le narrateur s'avèrera prémonitoire de ce qui va arriver à Dolores et, alors qu'elle ne s'intéresse pas à la procession, elle éprouve une émotion au passage de la Vierge :

Dolores se sentía presa de una emoción que las otras no podían ni siquiera adivinar. [...] Respiró, como el que se libra de un peso enorme, cuando vió penetrar la imagen en la iglesia, entre el repiqueto de las camapanas y el alegre estallido de los cohetes. (p. 18)

Tout comme la Vierge, Dolores tentera de s'échapper, mais elle aussi sera reconduite dans la maison de son mari qui ressemble à l'enfer, comme l'église de la Vierge : « *El interior del templo [...] horno lleno de llamas* (p. 18). Elle aussi : « *Se iría consumiendo lentamente* » (p. 256), et se perdra dans le crime de son mari. La Vierge est donc la métaphore de Dolores.

Le roman démarre lentement. Cette lenteur du récit contribue à montrer l'ennui de Dolores et de toutes les « *malcasadas* ». La possibilité du divorce n'apparaît qu'au onzième chapitre, soit à la page 135. Le divorce qui est pourtant le sujet principal du roman tarde à entrer en scène, ce qui peut être interprété comme le symbole parfait du cheminement mental du personnage. Dolores met en effet longtemps à envisager le divorce¹⁷⁹⁶ et encore, il lui faudra un déclencheur. Nous l'avons vu dans le chapitre précédent, l'auteure fait intervenir un personnage de femme libre qui fait prendre conscience à Dolores de cette possibilité.

L'intrigue s'accélère après la première évocation du divorce. Il en sera question (tentative et conséquences) pendant 15 chapitres. L'évocation du divorce est pratiquement au centre du roman. Il y a donc bien un avant et un après.

¹⁷⁹⁶ Néanmoins elle émet l'idée très vague de séparation à la page 112 : « *¿Por qué no separarse y tratar de rehacer cada uno su vida, en vez de obstinarse en mantener una unión deshecha?* Mais à ce moment-là ce n'est qu'une vue philosophique. Cecilia sera le véritable déclencheur, et celle qui prononce le mot divorce.

Nous avons reconstruit le récit *La Malcasada* sous forme de tableau pour montrer une meilleure visibilité de l'enchaînement des étapes :

Chapitre	Titre	Thème	Pages	Nb de pages
1	¡Biznagas !	Incipit, Présentation des lieux, de Dolores, de la société d'Almeria étouffante. Poids de la religion. Comportement frivole des femmes	3 - 18	16
2	Las cuñas	Présentation d'Antonio et de la vie quotidienne et morne du couple. Mécontentement du couple.	19 – 25	6
3	Resignación	Désillusion de Dolores pour le mariage. Critique de l'éducation des filles et des garçons ainsi que du mariage. Culpabilité de Dolores de ne pas donner d'enfant à son mari.	26 - 34	9
4	La familia	La famille d'Antonio hostile à Dolores (sauf Tía Pepita).	35 - 49	14
5	Flores de luz	Les jeunes filles et la chasse au mari.	50 - 67	17
6	La pita	Coutumes lors des élections – Dolores apprend qu'elle est trompée.	68 - 81	13

7	La tregua	Dolores tombe malade, mais ne pense pas à quitter Antonio. La maladie la protège de son mari.	82 - 91	10
8	Las cometas	Apparition de Pepe et de sa famille. Brutalité des jeux.	92 - 103	12
9	La caricia insoportable	Analepse : nuit de noce brutale. Enfants morts nés. Dolores se refuse désormais à son mari qui la brutalise. L'idée de séparation commence à germer, mais elle n'est pas retenue car Dolores n'a pas de « sauveur ». Elle sait que son père ne l'aidera pas. Rapprochement de Dolores et Pepe à travers la lecture.	104 - 114	11
10	Complicidad	Divergences politiques entre la famille d'Antonio et celle de Pepe. Complicité qui s'installe entre Dolores et Pepe.	115 - 127	13
11	En « La Garrofa »	Nouveau scandale d'Antonio. Dolores est bafouée publiquement. A la fin du chapitre 1ère évocation par Cecilia d'un divorce possible.	128 - 136	9
12	Hacia la liberación	Rébellion de Dolores. Explication de la loi du divorce par Pepe. Prise de conscience de l'Article 438	137 - 147	11
13	El amigo íntimo	César tente d'abuser de Dolores.	148 - 154	7

		Antonio ne croit pas Dolores, il fait confiance à « son ami » César.		
14	El obispo de piedra	Rencontre des femmes malheureuses à l'église où Dolores retrouve Pepe.	155- 167	13
15	La riña de gallos	Combat de coqs barbare . César apporte la nouvelle à Antonio : Dolores a demandé officiellement la séparation.	168 - 176	9
16	Las catequistas	Toutes les dames « bien pensantes » essaient de dissuader Dolores de demander la séparation. Dolores évoque la possibilité de travailler après le divorce.	177 – 188	12
17	El serrallo	Antonio et son « harem » de maîtresses. Vie de débauche.	189 - 195	6
18	La ratificación	Prononciation de la séparation. Dolores refuse une pension alimentaire.	196 - 201	6
19	Amor que nace	Dolores est au ban de la société. Elle est « prisonnière » chez Luis qui lui interdit même d'aller à la messe. Dolores est amoureuse et se persuade que son amour est partagé.	202 - 207	6
20	Los protectores	Tío Eduardo et Luís essaient de violer Dolores.	208 – 218	11
21	La traición	A la demande de Pepe, Dolores	219-228	10

		est transférée chez Anita, qui ne fait pas partie de la famille d'Antonio. Ce transfert permet à Dolores de rencontrer Pepe. Explication par Pepe des inégalités hommes/femmes dans le code civil. Dolores malgré la séparation ne peut pas refaire sa vie, contrairement à Antonio.		
22	La paz	Acalmie dans l'intrigue. Dolores trouve un peu la paix auprès d'Anita et ses amis. Pepe peut lui rendre visite. Discours très féministe de Pepe.	229-238	10
23	Los perseguidores	Attitude grossière des hommes vis-à-vis d'une femme séparée. Tío Eduardo a gagné les élections. Dolores va devoir retourner à la maison.	239-245	7
24	La despedida	Déception de Dolores. Pepe n'est pas aussi amoureux qu'elle le pensait. Lui aussi lui demande de se résigner. Egoïsme de Pepe qui ne veut pas compromettre sa carrière politique avec une femme séparée. Effondrement de Dolores.	246-256	11
25	Una Tregua	Résignation de Dolores. Elle rentre à la maison. Antonio ne change pas ses coutumes, il vit	257-262	6

		avec ses maîtresses. Accord entre les deux époux. Progressivement Dolores se transforme en femme mariée qui accepte d'être trompée à condition que son mari ne la touche plus. Dépression de Dolores car elle est abandonnée de tous. Elle cherche la tranquillité.		
26	Contra lo indisoluble	Antonio rentre ivre. Il veut faire valoir ses droits d'époux. Dolores refuse, elle se défend en tuant Antonio. Seule solution pour ne pas subir un viol de la part de son mari et protéger sa vie. Le livre se termine sur un cri de Dolores, elle voudrait pouvoir redonner vie à Antonio car elle connaît la sanction qui l'attend. Dolores perd la tête.	263-271	9

Il y a deux chapitres au titre pratiquement identique : Chapitre 7 – *La tregua*, Chapitre 25 – *Una tregua*, avec un article différent. Le « la » a-t-il aussi une valeur de généralité pour montrer que l'attitude de Dolores est la même que celle que prennent les autres « *malcasadas* » ?

Dans l'état initial de l'intrigue nous avons une jeune femme sans instruction qui s'ennuie. Elle est résignée car elle ignore l'infidélité de son mari

La reconstruction du récit montre que la trame de l'histoire est plus complexe que dans celle d'*Artículo 438*. Plusieurs déclencheurs sont venus perturber l'état initial :

Chapitre	Déclencheur	Conséquences
6	Dolores apprend que son mari la trompe	Dolores tombe malade. Elle comprend que son mariage est une duperie. L'idée de séparation commence à germer. Rapprochement de Dolores et de Pepe
11	Evocation du divorce par la femme moderne venue de Madrid.	Rébellion de Dolores. Demande officielle de séparation. Prononciation de la séparation. Assignation de domicile chez Luis.
20	Tío Eduardo et Luis tentent de violer Dolores chez Luís.	Transfert de Dolores chez Anita. Naissance de l'amour entre Dolores et Pepe.
23	Tío Eduardo gagne les élections et Pepe les perd.	Dolores doit rentrer chez elle. Egoïsme de Pepe qui s'éloigne de Dolores. Effondrement de Dolores
26	Antonio rentre ivre chez lui et poussé par Cesar prétend faire valoir ses droits d'époux en tentant de violer sa femme.	Dolores se refuse, elle essaie de le raisonner. Elle n'a d'autre choix. Elle le tue en légitime défense.

C'est au chapitre 25 que nous pouvons faire le parallèle entre la situation de Dolores et celle de *La Virgen del Mar*. C'est un retour en enfer pour Dolores. Elle est conduite chez Antonio par une bigote qui représente l'inflexibilité de l'Eglise ; la Tía Pepita est le pendant des : « *monjes de Zurbarán* » (p. 18) gardiens de la Vierge.

Lorsque nous comparons l'état initial, qui va du premier chapitre jusqu'au milieu du chapitre six, à l'état final du dernier chapitre, nous nous rendons compte que Dolores s'est libérée de son mari, par la seule voie que lui laissait la société. Le narrateur le confirme : « *La habían obligado al crimen, negándole todo medio de separarse de aquel hombre* » (p. 271). L'enchaînement des séquences de l'intrigue tend donc bien à montrer que la mort d'Antonio aurait pu être évitée avec une loi sur le divorce.

Le roman se termine sur la folie de Dolores. Il n'y a pas de fin explicite, c'est aux lectrices de l'imaginer, mais Dolores donne des indices : « *La cárcel se presentaba con todo su horror y toda su promiscuidad. Se vería vilipendiada, despreciada de todos* » (p. 271). La focalisation interne nous apprend qu'elle sait qu'elle est condamnée d'avance par la « justice » des hommes : « *Nadie se daría cuenta jamás de que la mujer casada pudiese llegar al crimen para defender su castidad, el derecho a la posesión de sí misma, frente a su marido* » (p. 271). On ignore quelle mort attend Dolores : sera-t-elle lynchée par la famille d'Antonio ? Sera-t-elle condamnée par la « justice » ? L'auteure avait annoncé sa mort métaphorique au moment où Pepe la quitte : « *Su ánimo, amedrentado, le apreciaba ver latir sobre ella las alas del pájaro de la muerte* » (p. 254).

Un doute persiste cependant : Antonio est-il bien mort ? Dolores en est persuadée, mais il est permis d'avoir des doutes. Si nous nous penchons sur le combat des coqs du chapitre 15, nous remarquons, tout comme ont pu le faire les lectrices performantes de Carmen de Burgos, une similitude entre le combat des deux coqs et la fin du roman, mais il nous paraît important de souligner l'inversion des protagonistes ou des situations. Le narrateur souligne dans le récit la personnification des coqs : « *Los dos gallos parecían dos personas* » (p. 172). Il nous semble qu'Antonio est dépeint par le narrateur sous les traits du coq prétentieux, sûr de lui. C'est le « *gallo ceniza* » :

Uno de los campeones saltó a la arena de un vuelo, escapando a las manos

de su amo. Al verse dueño del terreno tuvo un movimiento de alegría. Levantó las alas hacia arriba, se empinó sobre la punta de sus patas, estiró el pescuezo, que creció como una goma elástica, y después aleteó con furia mientras lanzaba un cacareo retador: le faltaba a su felicidad un enemigo de su raza con quien combatir. (p. 169)

Quant à Dolores, selon la description, elle serait le « gallo rubio » :

Al otro gallo tuvieron que empujarle para apartarlo de la barrera. Avanzó con pasitos lentos, enarcando la cabecita y sin levantar una pata hasta después de asegurar la otra. Daba idea de una solapada seguridad frente a la fanfarronería del otro. (p. 169)

Le narrateur accentue la ressemblance d'Antonio avec le « gallo ceniza » :

Tenía un movimiento de gallo, inclinando el pescuezo de un lado a otro, y estirándolo hacia delante, de un modo que parecía crecer y salirse de la tirilla del cuello de su camisa. (p. 268)
Lo veía allí, a sus pies, livido, con los ojos vidriosos, con aquella cosa de gallo que tanto le había repugnado (p. 271)

Nous avons mis en parallèle les similitudes des coqs et des humains sur le tableau suivant :

Les coqs	Dolores et Antonio
Le « gallo rubio », est celui qui attaque en premier : « <i>Del primer golpe clavó una puñalada con su espoló en el costado de su contrincante</i> » (p. 171).	Antonio est celui qui frappe le premier : « <i>Entonces él la soltó le descargó con la mano derecha un bofetón que le hizo tambearse</i> » (p. 270)
La vue de la blessure de son adversaire l'excite encore plus : « <i>El gallo rubio sintió más excitada su rabia con la herida. Acometió a su enemigo, dirigiéndole los golpes a los ojos, con una intención aviesa muy humana</i> » (p. 271).	Antonio : « [...] <i>perdido el freno, ciego, excitado, comenzó a golpearla gritándole injurias</i> » (p. 270), puis blessé : « [...] <i>perdió por completo la razón. Alzó la silla de la costura para aplastarla con ella de un golpe</i> » (p. 270)

<p>Le « gallo rubio » croît qu'il a tué le « gallo ceniza » : « <i>De pronto se vio al gallo rubio zarandear al otro como un pellejo y arrojarlo a un lado. —¡Lo ha matado! Resonó aquel grito de aplauso</i> ». (p. 172)</p>	<p>Dolores tue Antonio : « <i>Dolores vió el peligro [...] queriendo escapar ; estaba allí la canastilla de los hilos... el dedal... las tijeras... No se dio cuenta de nada... Fue un segundo... aleteó el odio, el deseo de librarse del único modo que podía hacerlo... gracias al crimen...</i> » (p. 271).</p> <p>Lorsqu'elle prend conscience de son geste: « <i>Tuvo un grito de terror - ¡Lo he matado !</i> » (p. 270-271)</p>
<p>Le « gallo rubio » pousse donc un cri de triomphe : « <i>El animal sacudió las alas de nuevo, se irguió, con todas las plumas erizadas, en punta, y con el cuello de medio lado entonó un canto de victoria, un alegre y triunfante quiquiriquí. Estaba lleno de sangre. En torno suyo, como en torno del otro, había un charco de sangre, coagulada, que no adsorbió la arena</i> ». (p. 172)</p>	<p>Quant à Dolores c'est un cri de terreur : « <i>[...] comenzó a gritar desesperada, loca de pavor [...] ¡Antonio! ¡Antonio! ¡Antonio!</i> » (p. 271)</p>

Mais l'instance narrative réserve un « coup de théâtre » le « gallo ceniza » n'est pas mort, il a encore l'énergie de tuer le « gallo rubio » :

De pronto el gallo ceniza saltó, perfilándose para dar la puñalada, de un modo tan certero, que metió su espolón por el ojo del gallo rubio y le atravesó la cabeza. La mancha blanca de los sesos apareció sobre la rala cresta bermeja.
(p. 171)

Et finalement ce sont les deux coqs qui meurent :

*Los dos cayeron a sendos lados.
El entusiasmo de la multitud fue delirante. Los dos habían muerto; pero todos creían vencedor al gallo ceniza, que había recogido las últimas energías para*

Dans le récit l'auteure choisit de faire tuer Antonio par avec une paire de ciseaux qui est un attribut féminin, mais qui aussi symboliquement sert à couper le fil de la vie¹⁷⁹⁷.

La fin du roman laisse la lectrice en plein désarroi, ce qui est certainement le but recherché par l'auteure qui veut l'effrayer pour la faire réagir.

L'intrigue montre bien les difficultés que rencontrent les femmes et, dans un moindre mesure, les hommes. Il y a donc beaucoup de choses à combattre :

- le manque d'éducation des femmes et des hommes,
- l'absence d'éducation sexuelle,
- le viol conjugal,
- les coutumes discriminatoires,
- les préjugés de classe pour permettre aux femmes de la classe moyenne de travailler dans l'espace public,
- les lois injustes,
- la prostitution,
- la double-morale.

Pour les besoins de la fiction et pour sa démonstration, l'auteure crée une héroïne qui ne peut pas s'en sortir seule dans un tel environnement et sans éducation. Dolores est condamnée d'avance. Le dénouement logique est que l'héroïne va payer sa transgression, certainement avec sa vie. Le roman montre aussi qu'il ne faut pas compter sur un sauveur providentiel.

¹⁷⁹⁷ Dans le roman *Quiero vivir mi vida*, l'héroïne Isabel, bien que pour d'autres raisons que Dolores, tue son mari Julio avec une paire de ciseaux : « *Entonces Isabel el brazo. Su mano sintió el frío del metal como tentación. Dio un grito salvaje y clavó las tijeras en el pecho de su marido* ». BURGOS, Carmen de, *Quiero vivir mi vida*, New York, Edition Stockcero, 2009, p. 243 (version moderne). Version originale publiée en 1931.

Carmen de Burgos avait également besoin pour son intrigue que les libéraux perdent les élections, car il lui était impossible, pour des questions de vraisemblance, de permettre à Dolores de divorcer, dans ce cas le roman aurait été de la science fiction.

Tous les personnages féminins de ce roman sont victimes du Code Civil, de la religion, de la prostitution et de la double morale. Les deux femmes qui ont un rôle positif, Anita et Cecilia, sont veuves, donc « libérées des hommes¹⁷⁹⁸ ».

Le message qui ressort du roman est relativement clair. Peut-être qu'avec une meilleure éducation, Dolores aurait réussi à s'en sortir, mais sa vie n'aurait pas été facile. Ce sont donc les lois qu'il faut changer. Carmen de Burgos sous-entend donc à nouveau qu'il faut que les femmes s'éduquent, sortent du carcan de l'Eglise et se regroupent pour faire changer les choses collectivement. C'est un appel à la mobilisation pour exiger de prendre part à l'élaboration des lois par l'intermédiaire du droit de vote. Le message ici est plus complexe car la vie politique est présentée dans *La Malcasada* de manière très négative. L'auteure pense, peut-être, que la présence des femmes contribuerait à assénir la vie politique. Quoi qu'il en soit, elle suggère que le vote libéral est porteur d'espoir : si les libéraux avaient gagné les élections, Dolores aurait eu l'espoir de divorcer. Il y a donc une orientation politique à suivre. En conclusion l'auteur suggère à nouveau que pour faire évoluer la société, il faut obtenir le droit de vote et voter contre les conservateurs. Dans ce roman, en plus du message féministe, l'auteure a également un message très politique.

¹⁷⁹⁸ Comme Claudine et Annie dans *Retiro sentimental* de Colette.

4.2. Dénouements dramatiques et dénouements ouverts

*El honor de la familia*¹⁷⁹⁹ est une *novela corta* écrite en 1911. Carmen de Burgos l'a écrite après son passage à l'école normale de Tolède. Elle a gardé beaucoup de rancœur contre cette ville où elle a eu beaucoup de problèmes avec l'Eglise et l'Instruction publique. Dans *El honor de la familia* elle fait une critique féroce de ces institutions.

L'illustration de la couverture de la *novela corta* représente une jeune femme une valise à la main dans l'entrebaillement d'une porte ouverte. Bien que la lectrice ne comprenne pas la signification de l'illustration, elle présage que l'héroïne devra partir. Associée au titre, l'illustration lui suggère que ce départ va être lié à l'honneur d'une femme, étant donné que ce sont les femmes qui en sont dépositaires. La clé de la signification de l'illustration sera donnée à la fin de la lecture, puisque celle-ci représente le dénouement de la *novela corta*.

Bien que la *novela corta* ne fasse que 41 pages¹⁸⁰⁰, c'est un condensé de critiques de la part de l'auteur sur :

- l'endoctrinement de la religion et son fanatisme,
- la concupiscence de certains hommes d'église,
- l'honneur qui passe avant tout sentiment,
- la double-morale de la société, mais également de l'Eglise,
- le manque d'instruction et d'éducation sexuelle,
- l'abandon des mères célibataires,
- la non reconnaissance des enfants adultérins,
- l'absence de recherche de paternité,
- le manque de liberté de conscience,
- le droit d'avoir un enfant ou d'avorter,

¹⁷⁹⁹ BURGOS, Carmen de, *En la guerra*, Valencia, Ed. Sempere, 1912 contient *El honor de la familia* (ouvrage de référence).

¹⁸⁰⁰ Le récit débute à la page 185.

- l'hypocrisie de la société de Tolède,
- les manigances politiques,
- le manque de professionnalisme de la presse catholique,

La *novela corta* est aussi un pamphlet contre la décadence de la noblesse et de la bourgeoisie.

Ce qui frappe le plus dans cette *novela corta* c'est le peu de dialogues. Le narrateur est pratiquement le seul à prendre en charge le récit. La première phrase vient de la tante Solita (à la septième page) qui s'inquiète du retard de Soledad : « *Mucho tarda Soledad* » (p. 191). Quant à Soledad, alors qu'elle est le sujet de nombreuses conversations, elle est complètement muette jusqu'à la page 213. Sa première intervention est un cri qui la caractérise : « - *Dios mío, usted !* » (p. 213), soit à la vingt-huitième page après le début du récit. Elle pousse ce cri alors qu'elle vient d'être agressée par Gerardo, « l'ami » de Manuel (l'amant) alors qu'elle venait lui demander de l'aide pour retrouver Manuel. Soledad, mère célibataire est passée dans la catégorie des catins. Cette agression sera le déclencheur qui transforme Soledad. Elle retrouve son honneur. Le narrateur précise que :

Entonces se levantaron en su alma todas las energías de los sanos principios olvidados, los atavismos de la ilustre familia de Girón revivieron. Se alzó severa, majestuosa, se secó con dignidad las lágrimas, y dijo [...] : - Le ruego a usted que olvide todo esto! Yo he podido caer... pero no puedo arrastrarme. »
(p. 213)

La famille de Soledad, les Girones de Tolède fait partie d'une très ancienne noblesse qui remonte aux wisigoths. Elle est caractéristique de l'aristocratie décadente qui veut sauver les apparences. L'honneur de la famille passe avant tout autre sentiment. Dans la famille il n'y a eu que des soldats ou des ecclésiastiques. Les aïeules qui ne pouvaient pas avoir de dot rentraient au couvent. Dans cette famille il ne reste que des femmes. Comme son nom l'indique, la grand-tante Solita doit s'occuper seule de ses nièces et petites nièces, soit six femmes à la maison. Elle n'a pas les moyens de les envoyer au couvent car, selon ce que le narrateur nous apprend, les temps ont changé et les couvents exigent eux-aussi une dot. Pour subvenir aux besoins de toute la maisonnée

Solita doit vendre les quelques biens de famille qui lui restent et louer une partie de la maison. Elle peut ainsi sauver les apparences et l'honneur de la famille qui est le leitmotiv de la *novela corta*. Une des petites nièces (Matilde) travaille dans un collège¹⁸⁰¹ et une autre (Soledad) fait des études pour devenir institutrice. Par décision de Solita, c'est Soledad qui devra la remplacer comme « chef de famille ». Tous les espoirs reposent donc sur Soledad. L'élément déclencheur est que Soledad tombe amoureuse d'un jeune homme qui s'appelle Manuel. Il est peintre et a une fiancée qu'il pense bien épouser, ce qui ne l'empêche pas de prendre Soledad comme maîtresse. Il n'a jamais envisagé d'épouser Soledad qui a 8 ans de plus que lui. Soledad, pour sa part, est amoureuse de Manuel et pense que celui-ci va l'épouser, quoi qu'elle connaisse l'existence de cette fiancée. Nous l'avons vu, quand Soledad se retrouve enceinte, elle décide de garder l'enfant, malgré l'abandon de Manuel et la décision familiale de la faire avorter. On le voit, la fiction n'épargne pas les rebondissements.

Pour comprendre les problèmes de Soledad le narrateur subjectif, qui est la voix de Carmen de Burgos tout au long du récit, décrit l'ambiance dans laquelle elle vit, ainsi, dans l'incipit, la maison de Soledad qui est un vrai couvent où le temps semble s'être arrêté : « *Las viejas sillas* » (p. 185), « *antiguos azulejos* » (p. 186), « *aquel vetusto palacio* » (p. 187). Cette description montre la décadence de la famille ; elle montre aussi que le progrès n'est jamais rentré dans cette maison, et encore moins le progrès des idées :

La gran obra de doña Solita tenía en Soledad su continuación para vivir como viviera sus mayores, sin admitir nada de progreso en las ideas que les habían bastado a ellas para ser grandes y felices. Se había de perpetuar todo como sus padres lo dejaron, y [...] en lo íntimo nada había cambiado, ni mobiliario, ni costumbres. (p. 191)

Le récit marque de nombreuses pauses pour présenter les caractéristiques de la famille des Girones chez qui les filles ne doivent normalement pas recevoir d'instruction, et faire de Soledad une exception : « *Su tía la monja infiltró en el alma de las dos niñas [Solita y Aldonza] el soplo de la fe, prohibiéndoles todo estudio y toda lectura que no*

¹⁸⁰¹ « *Tenía una plaza en el colegio de Doncellas, y perdida la esperanza de casarse, era una excelente tía de cuartos* » (p. 190) Matilde est complètement absente du récit.

fuese la de devocionarios y libros piadosos » (p. 187). Solita perpétue cette éducation : « *Solita educó a las niñas como la habían educado a ella: ni paseos, ni amigas, ni lecturas, sin más mundo que el suyo ni más norte que la fe de Cristo* » (p. 188), ce qu'elle semble regretter par la suite, comme nous l'apprend le narrateur par la focalisation sur Solita : « *Ninguna de sus sobrinas servía para nada; eran seres anulados por su obediencia, sin pensamiento, sin voluntad, incapaces de toda iniciativa. La única que aun tenía vida y energía era Soledad* » p. 190, et ce qu'il confirme quelques pages plus loin : « *las tres mujeres obedecieron sin murmurar, acostumbradas a su papel secundario* » (p. 193).

Une autre pause narrative permet de critiquer l'enseignement que reçoit Soledad :

La pobre Soledad había de pasar los días enteros en la escuela. Oía explicaciones pesadas, incongruentes, incomprensibles, de las profesoras distraídas, y había de aprenderlas de memoria. La vida del establecimiento no era como ella la había soñado. Respiraba una atmósfera de chismes, enredos, malevolencias, que se extendía desde las profesoras a las alumnas. Todo envidias, miserias, luchas de mala ley y pequeñeces (p. 206).

L'image de l'école présentée comme un passe-temps pour jeunes bourgeoises qui attendent seulement de se marier n'est pas du tout positive :

Ella les veía al salir, esperando en las esquinas [los novios]; se saludaban con risas, y las que no iban con personas de familia que las acompañasen, escapaban a pasear un momento con sus amados. Hasta las que pasaban por más formalitas. (p. 206-207)

Cette évocation sert cependant l'intrigue : l'école apparaît comme une possibilité de s'évader de la maison et de la surveillance familiale, facilitant les rencontres amoureuses, ce qui est le cas pour Soledad.

Carmen de Burgos introduit, par l'intermédiaire d'intrigues secondaires, une nouvelle critique du mariage. Bien que l'honneur de la famille interdise à ses membres de se marier avec quelqu'un qui n'est pas de son rang, deux femmes ont transgressé la coutume : Aldonza, la sœur de Solita s'était mariée à un homme qui ne plaisait pas au patriarche de la famille, Don César. Cet homme est mort d'une chute de cheval ce qui a entraîné la mort d'Aldonza (morte de chagrin) en laissant trois orphelines, qui viennent

vivre avec Solita. L'une d'elle, qui s'appelle également Aldonza, se marie avec un lieutenant et n'est pas heureuse :

Se casó con un teniente a pesar de la oposición y el escándalo de todos. Bien caro lo había pagado. No quería recordar Solita cuántos disgustos en aquellos doce años que duró el matrimonio de su sobrina, la cual, al morir, le dejó la enorme carga de otras dos¹⁸⁰² muchachas huérfanas (p. 188-189).

Les deux mariages de la famille ne sont donc pas des mariages heureux car les deux Aldonza¹⁸⁰³ en meurent.

Tout comme dans ses autres fictions, Carmen de Burgos malmène l'institution du mariage. Le narrateur s'amuse à le critiquer et le présente comme une véritable obsession des filles et des mères, comme par exemple :

Llegá acompañado de su esposa y de sus dos hijas, conocidas en Toledo con el sobrenombre de Las Monas Inquietas, a las cuales no sabía cómo colocar, por más que la buena mamá iba de acá para allá como Moisés con las tablas, enseñandos a sus pimpollos. (p. 195)

La multitud de niñas casaderas, suspirantes al lado de su mamá. (p. 207)

Niñas anémicas acompañadas de la mamá en constante exhibición. (p. 201)

Les jeunes filles se fiancent très jeunes : « *Todas la niñas creían una moda de buen tono tener un novio cadete* » (p. 208), « *Al principio, Soledad vió con algo de sobresalto que sus dos amiguitas tenían novio. Lo tenían todas las muchachas de la escuela* » (p. 206). Ce qui surprend Soledad car elle et ses sœurs ont toujours vécu recluses à la maison à vivre comme des nonnes. Cette remarque du narrateur explique son inexpérience de la vie, et bien sûr des hommes, et avec quelle facilité elle tombe dans les bras de Manuel.

Le récit insiste sur le poids des ancêtres : Ils sont à l'origine des codes d'honneur que les femmes de la maison ont l'obligation de perpétuer. On nous dépeint donc une classe sociale victime de ses propres préjugés. Dès la première page les ancêtres sont présents. Ils sont décrits à partir des tableaux qui se trouvent dans le salon :

¹⁸⁰² Il y a une erreur, en fait c'est 3 filles.

¹⁸⁰³ Nous remarquons le choix par l'auteure du prénom d'Aldonza, qui est le prénom de *Dulcinée*, personnage qu'elle affectionne particulièrement, comme elle l'avait écrit dans son article « *Las mujeres y la literatura* » en juin 1910.

Caballeros en uniformes, hábitos santiagueses o antiguos vestidos de gran señor. Todos serios, en actitudes correctísimas, los pechos llenos de cruces y bandas [...] no faltaba alguna dignidad eclesiástica y severas damas, con los cabellos ceñidos, honesto el descote, negro el traje [...] Todos graves, todos poseídos de su alta dignidad, de su nobleza [...]. (p. 186)

Pour montrer la continuité entre les ancêtres et les vivants, le narrateur précise :

Imágenes escapadas de aquellos lienzos parecían las damas silenciosas cerca de la mesa camilla [...] Eran cuatro mujeres, todas vestidas lo mismo, con cuerpos ceñidos y vueludas faldas de marino negro. [...] Representaban tres generaciones de la familia de los ilustres Girones de Toledo, la más rancia nobleza de Castilla; (p. 186)

Dans la dernière partie, le récit se centre sur Soledad, qui change de statut : désormais, elle ne s'exprimera plus en tant que femme mais en tant que mère seule contre tous. De nombreux personnages entrent alors en scène pour montrer la solitude et le désarroi dans laquelle se retrouvent les mères célibataires et, surtout, le manque de solidarité féminine.

Lorsqu'elles apprennent que Soledad est enceinte, toutes ses « amies » hypocrites l'abandonnent :

Soledad se vió abandonada. Además todas las amistades, después de ir a curiosear, se fueron retirando. Las mamás no dejaban ya ir a sus hijas con Soledad; Isabel y Juana¹⁸⁰⁴ fueron las últimas en retirarse, y las Monas Inquietas, a pesar de que su conducta no era de la más moral, rehuían el saludo cuando encontraban en la calle a alguna de la familia. (p. 215)

Une seule femme essaie de justifier Soledad, il s'agit de la directrice du Centre de Culture, c'est-à-dire une femme cultivée : « *Pero las muchachas se reúnen a estudiar luego y se entretienen... Eso es natural – agregó bondadosa la directora.* » (p. 198)
Soledad n'a plus confiance en sa famille : « *Desde entonces, Soledad temía algo, no salía de su cuarto, no se atrevía a tomar más alimento que huevos pasados por agua. Pensaba en una droga que le arrebatara el hijo* » (p. 220).

¹⁸⁰⁴ Filles du médecin et de l'instituteur

Le rebondissement essentiel de l'intrigue tourne autour d'un personnage secondaire. C'est Herminia la sœur aînée qui est chargée de faire avorter Soledad en lui administrant des médicaments : « *Sacó Herminia la caja que llevaba en el pecho. Era preciso tomar aquella medicina libertadora* » (p. 223). Celle-ci agit sous l'influence du curé Mariano : « *Don Mariano es un sacerdote, y cuando él lo hace es para evitar mayores males, para librarte de la deshonra.* » (p. 223). Lorsque Soledad l'apprend elle sort de ses gonds :

¡Conque aquello era cosa de don Mariano! Un sacerdote indigno que quería abusar de su situación. Y su propia familia iba a proponerle la infamia. Se creían que se recobraba la honra así, faltando a los deberes naturales más sagrados, cometiendo el crimen de asesinar a una criatura, dándole por sepulcro sus entrañas (p. 223)

Herminia est surprise par la virulence des propos de sa sœur : « *¿un crimen dices? ¡Pero si esa criatura no vive aún!* » (p. 223) car elle a été persuadée par le curé Mariano que l'enfant n'était pas encore un être vivant, mais lorsqu'elle sent le bébé, elle se range immédiatement du côté de sa sœur : « *Herminia se levantó temblorosa, abrió la ventana y vertió en el aire los polvos fatales* » (p. 224). Elle l'aide à quitter Tolède pour se rendre à Madrid où elle pourra élever seule son enfant grâce à son salaire d'institutrice et dans l'anonymat¹⁸⁰⁵.

C'est donc grâce au revirement de l'attitude d'Herminia que Soledad puise encore les forces nécessaires pour s'enfuir de Tolède. Herminia endosse le rôle de protecteur de la mère : « *¡Nena, nena mía, cálmate!* » (p. 223) et lui procure l'argent pris dans la caisse de *La Junta de Santa Cita*, ainsi que les vêtements de la « poupée » Jésus :

Toma; aqui tienes la ropa... y el bolsillo... son tres mil pesetas que había en la caja... La tía tiene medios de evitar que esto se sepa... Lo repondrá con cualquier rifa... Es más justo que sean para ti... para nuestro niño... el otro no siente el frío (p. 225)

¹⁸⁰⁵ Ce dénouement rappelle un épisode de la vie de Carmen de Burgos lorsqu'elle quitte son mari pour se rendre seule à Madrid avec sa petite fille.

Et surtout lui indique un refuge pour femmes désespérées : « *En Madrid busca a doña Dolores...* » (p. 225).

A ce moment du récit, le personnage d'Herminia semble peu crédible. Comment, dans les conditions d'enfermement dans lesquelles elle vit, a-t-elle pu connaître Dolores à Madrid ? Ni elle, ni le narrateur ne donne aucune information à ce sujet.

Alors que l'auteure a dénoncé le manque de solidarité féminine, ce sont deux femmes qui vont aider Soledad. L'auteure, par la voix d'Herminia ironise : « *Dolores... Ella no cree en Dios, pero es muy buena. Te dará colocación* » (p. 225). Elle indique ainsi aux lectrices que cette femme, qui ne fréquente pas les églises, pratique la charité chrétienne contrairement aux bigotes de Tolède.

Au début du récit Soledad est une jeune femme résignée qui accepte d'être le futur soutien de famille : « *Una idea se le agarró al cerebro: ella no debía amar; la ilustre sangre que corría por sus venas le marcaba una alta misión de sacrificio. Necesitaba ser el sostén de la familia* » (p. 205), alors qu'à la fin du récit Soledad est une future mère célibataire qui quitte seule la maison pour aller à Madrid.

La comparaison entre les deux états montre que, pour sauver l'honneur de la famille, Soledad n'a plus sa place dans la maison. L'auteure dénonce donc clairement la mise au ban de la société des mères célibataires. Nous pensons qu'elle aimerait voir les mentalités changer.

Il nous semble également que cette fiction est construite dans le but de faire relever la tête aux mères célibataires. Tout comme Soledad, elles doivent retrouver leur honneur : « *Yo he podido caer pero no puedo arrastrarme* » (p. 213), car ce sont avant tout des victimes des traditions, des lois et de l'Eglise qui les empêchent de se protéger d'un environnement hostile.

Soledad n'est pas un cas particulier, c'est peut-être ce que semblent suggérer les paroles du jeune cocher : « - *Señorita Soledad, suba usted al coche. ¿Va usted a Madrid, también ?* » (p. 226). Cette question fait rebondir le dénouement : Herminia aurait-elle fait le même chemin que sa sœur ? Peut-être est-ce la raison pour laquelle elle connaît Dolores ? A moins qu'il ne s'agisse de Matilde ? Ce qui expliquerait son absence du récit. Dans ce cas, peut-être qu'Herminia avait-elle déjà été chargée de donner les médicaments abortifs par le curé, ce qui expliquerait son changement d'attitude

lorsqu'elle s'aperçoit que l'enfant de Soledad est bien vivant. Elle ne voudrait peut-être pas renouveler deux fois la même erreur.

La *novela corta* se termine sur une fin ouverte. Soledad chemine vers son nouveau destin. Le passage à une nouvelle vie est symbolisé par l'aube : « *La mañana amaneció fría y lluviosa ; apenas la luz primera de la aurora empezó a aclarar el campo* » (p. 225), par le pont que traverse Soledad : « [...] *no se detuvo hasta pasar por el puente de Alcántara* » (p. 226) et par le nouveau siècle¹⁸⁰⁶ : « [...] *una cruz alta, con los brazos tendidos al aire, puesta en medio del campo para conmemorar la entrada del nuevo siglo* » (p. 226).

Cette croix symbolise-t-elle le chemin de croix qui attend Soledad à Madrid, loin des préjugés de Tolède, perdue dans l'anonymat de la capitale ? « *Le pareció que aquella cruz sellaba su corazón como un epitafio [...] Soledad iba a la vida con la muerte en el alma. Obedecía a la funesta necesidad de vivir* » (p. 226).

C'est donc un conseil qu'elle donne à toutes les mères célibataires ou séparées.

Cette fiction montre également que les femmes doivent préparer leur avenir et s'entraider. C'est donc implicitement un appel à s'engager pour participer à l'avènement d'une femme libre de ses propres choix.

Une autre *novela corta*, *Puñal de claveles*, propose un dénouement ouvert et non dramatique en choisissant la fuite de l'héroïne comme issue positive. Nous ne développerons pas ici l'analyse de cette *novela corta* qui, par son originalité, nous a semblé mériter une étude spécifique. Précisons seulement que Pura, l'héroïne de l'histoire, qui était destinée à un mariage arrangé qui s'annonçait désastreux, s'enfuit quelques heures avant son mariage avec celui qu'elle aime. La structure de l'histoire suit un modèle classique du « schéma quinaire » mais l'auteure introduit une transgression dans la 5^{ème} partie : l'équilibre « attendu » n'est pas atteint puisque les deux amoureux ne reçoivent pas de sanction de la part de la société. Nous pouvons interpréter cet écart par rapport au modèle comme un choix délibéré de Carmen de Burgos qui signifie ainsi que l'équilibre véritable est bien rétabli car, pour elle, le

¹⁸⁰⁶ C'est la seule indication temporelle de la *novela corta*. En ce qui concerne le temps de la fiction nous comprenons qu'elle se déroule à un moment où Maura est au pouvoir, donc 1903-1904 ou 1907-1909.

déséquilibre se trouvait sans aucun doute dans la première partie. Elle transgresse donc la « moralité » attendue de l'histoire car elle s'oppose à la moralité officielle.

Contrairement à Soledad, Pura n'est ni seule, ni enceinte mais elle aussi assume l'opprobre dont elle sera l'objet. Comme dans *El honor de la familia*, l'auteure abandonne sa protagoniste au moment où elle s'enfuit, laissant au lecteur le soin d'imaginer ce que sera sa vie. Tout permet de supposer que les deux personnages connaîtront bien des difficultés mais le récit leur a donné des atouts importants, le courage et la volonté. Si Soledad dispose d'une formation qui lui permettra de subvenir à ses besoins, ce n'est pas le cas de Pura qui n'a elle que son amour pour l'homme avec qui elle s'enfuit. Pura constitue donc une exception dans les personnages féminins de Carmen de Burgos « qui s'en sortent ». L'expression française « s'en sortir » prend dans ces deux *novelas cortas* une saveur particulière car Pura et Soledad « s'en sortent » en sortant de la demeure familiale. Pour Carmen de Burgos il est clair que la seule solution, quand le milieu familial et/ou les traditions sont par trop contraignants, est de partir.

Il est également intéressant de constater que les héroïnes de Carmen de Burgos qui ne s'en sortent pas sont les femmes mariées, celles qui s'en sortent le font en échappant au mariage, ou en acceptant son impossibilité. On ne saurait exprimer plus catégoriquement la totale opposition à cette institution.

4.3. L'instance narrative

Un dernier élément contribuant à rendre parfaitement clair le message reste à aborder, c'est celui de l'instance narrative. Nous ne l'aborderons que rapidement afin de synthétiser ce qui ressort déjà de nombreuses citations dans nos analyses précédentes. Comme nous l'avons signalé au passage précédemment, ce narrateur est le plus souvent omniscient et, pourrait-on ajouter, omniprésent. Il se caractérise par l'importance de sa fonction explicative et, plus encore, de sa fonction idéologique.

Les idées transmises par ce narrateur nous conduisent à affirmer qu'il est le porte-parole de l'auteur. Citons, entre mille exemples possibles, ces remarques dans *Siempre en tierra* à propos des Parisiennes :

las parisinas [...] con vestidos audaces de faldas ceñidas, cortadas abiertas al lado [...] para fejar ver la pantorilla. [...] La risa y las miradas eran las de todas para todos.
*No era la expresión cándida y apasionada de las mujeres andaluzas [...] sino la risa forzada, la mirada fingida, maliciosa*¹⁸⁰⁷.

Dans la même *novela corta*, cette sentence nous semble exprimer, là encore, l'opinion de l'auteure : « *El aburrimento es el peor consejero de la mujer*¹⁸⁰⁸. » Nous ne nous attarderons pas plus sur ce narrateur omniscient dont nous avons déjà souligné le rôle dans la manière dont sont présentés les personnages et commentées les intrigues. Nous voulons cependant signaler quelques *novelas cortas* où le rôle du narrateur est plus ambigu.

La *novela corta*, *Ellas y ellos o...Ellos y ellas*¹⁸⁰⁹ au titre déjà chargé de sous-entendus pose en effet un problème quant au rôle du narrateur. Le récit se déroule à Paris, dans les milieux homosexuels et laisse souvent la parole à un personnage pour émettre un jugement comme par exemple : « *Si las mujeres no tuvieran de que escandalizarse un poquito, se aburrirían... este aroma de pecado las tonifica* » (p. 16) ou « *Ahora nos hemos vuelto tolerantes, comprensivos, es que, quizás, en el fondo no rechazamos nada que proporcione un placer... inmoralidad, éter, morfina, ¿Qué mas da?* » (p. 23) ou encore : « *Es el mal de esta generación heredada de todas las virtudes de nuestros antepasados... esas virtudes que han formado esta degeneración, esta debilidad, estos seres indecisos que no se sabe sin son Ellas o Ellos... Sufrimos una equivocación de la naturaleza que nos dio alma de sexo distinto al nuestro... no somos viciosos, somos doloridos* » (p. 55). On peut penser que Carmen de Burgos intervient par le choix du mot « *degeneración* » mais on a du mal à l'imaginer justifiant l'emploi de la morphine. En revanche c'est bien l'instance narratrice qui déclare : « *Había un placer perverso en aquel triunfo de ellas y de ellos contra las leyes de la naturaleza.* » (p. 36) et qui,

¹⁸⁰⁷ BURGOS, Carmen de, *Siempre en tierra*, abril 1912, p. 3.

¹⁸⁰⁸ *Ibid.*, p. 11.

¹⁸⁰⁹ BURGOS, Carmen de, *Ellas y ellos o ellos y ellas*, Madrid, Imprenta de Alrededor del Mundo, 1917 (ouvrage de référence)

à la fin du récit, après que Manuel, un personnage considéré comme faible, amoureux de Juana, a assassiné cette dernière quand il l'a découverte en compagnie d'une femme, fait ce commentaire: « *Allí estaba, atónito, pasmado en su venganza, viendo muerta a Luisa [...] Había matado como un héroe de la España antigua y sin embargo no tenía en favor suyo la simpatía que hay siempre para el hombre que venga su honor. [...] No se comprendía el drama; no se concebía cómo aquel hombre débil y sin voluntad, había podido matar por celos, unos celos ridículos, de otra mujer* » (p. 88).

Ce dernier commentaire ne manque pas d'ironie pour évoquer les « crimes d'honneur » que Carmen de Burgos a toujours combattus. L'apparente neutralité de l'instance narrative dissimule, nous semble-t-il, une critique de l'opinion générale de la part de l'auteure. Mais que penser de ces lignes qui concluent le récit ? :

Se veía con estupor que en aquellas relaciones tan frívolamente consideradas, había algo más que un vicio o un placer. Era preciso prevenir, era menester atajar aquella enfermedad, aquella fiebre, aquella viruela, aquel tifus, aquel cáncer, que aparecía tan arteramente. Se componía aislar, vacunar, curar a los enfermos. No podía consentirse la tolerancia si no se quería que la enfermedad se ramificase para corroer y comerse toda la belleza del ser moral: sus ojos, su boca, su corazón; llegando a convertirlo en algo descarnado o trágico. (p. 89)

On peut considérer qu'au début de cette citation, il s'agit à nouveau de reproduire ironiquement l'opinion publique d'un pays qui se vante toujours d'être libéral et d'avoir les idées les plus avancées. Mais le doute s'insinue dans les dernières lignes, le ton est autre quand un hymne à la vie s'oppose à ce qui est présenté comme une attitude suicidaire.

Cependant, quelques *novelas cortas* présentent la particularité d'une instance narrative discrète, presque totalement dépourvue de fonction idéologique ; la transmission d'idées et d'opinions est faite par des personnages. Elles ont ainsi une valeur beaucoup plus relative et l'on peut même voir exprimées des opinions contradictoires sans que rien ne vienne appuyer l'une ou l'autre.

Nous avons vu un exemple, plus haut, lorsque Ricardo et Perpetua, dans *Se quedó sin ella*, échangent leur point de vue sur le comportement des femmes émancipées aux Etats Unis. Ces *novelas cortas* sont précisément celles dont le dénouement est ambigu, dépourvu d'une moralité claire. Dans celle que nous venons de citer, Ricardo est abandonné par sa femme. Tout au long du récit le narrateur les a dépeints comme un couple idéal. Ils sont Chiliens, il

est blanc, elle est métisse. Ils ont lutté ensemble contre les préjugés racistes de leur famille respective et de la société. Mais à Hollywood Marta devient une grande vedette et quitte Ricardo :

*Marta había recobrado su libertad con el fácil divorcio, alegando que él se oponía con violencia a sus inclinaciones y se había ido a Washington a filmar una película que se consideraba la más notable superproducción de Cinelandia*¹⁸¹⁰.

Ce départ est sans doute exprimé par une focalisation interne sur Ricardo mais ce n'est pas sûr et les faits sont énoncés sans commentaire. L'excipit est tout aussi neutre. Certes il s'agit de l'expression des sentiments de Ricardo :

*En su desesperación iba perdiendo poco a poco la conciencia de todo. Se sentía asesinado lejos de la mujer a la que había sacrificado toda su vida y que la sacrificaba en su triunfo. Ya no sabía, si quiera, si tenía o no la razón al obrar así. No tenía más que la idea fija, resumen de toda su vida: se había quedado sin ella*¹⁸¹¹.

Cet excipit est dépourvu de tout élément moralisateur. On peut d'ailleurs se demander si toute l'intrigue et le dénouement ne sont pas comme un pied-de-nez de Carmen de Burgos montrant qu'en d'autres pays, avec d'autres lois, les hommes découvrent les sentiments qui ont été réservés pendant des siècles aux femmes, cependant rien ne permet de l'affirmer.

On retrouve la même neutralité dans *Dos amores*. Cette *novela corta* se déroule à Florence et, si l'on peut déceler la présence de l'auteure derrière l'instance narrative, c'est dans les nombreuses descriptions de la ville et de ses musées. En revanche, toute l'histoire sentimentale qui constitue l'intrigue est racontée du point de vue du protagoniste, Mauricio, un jeune homme parti étudier l'histoire de l'art en Italie, laissant en Espagne sa fiancée, Margarita. Il lui écrit tous les jours mais il tombe amoureux d'une jeune Italienne, Blanca. Il ressort clairement que le jeune homme aime les deux femmes et ne sait laquelle choisir. Il finit par rentrer en Espagne épouser celle qui l'attend. Et voici l'excipit :

¹⁸¹⁰ *Se quedó sin ella, op. cit.*, p. 62.

¹⁸¹¹ *Ibid.* p., 63.

Ya no podría jamás ser feliz. La abandonada sería siempre el ideal inolvidable que se sublimaría en el recuerdo. La intransigencia de las costumbres en lucha con el sentimiento natural llenaría ya para siempre su vida de la tristeza de un anhelo incumplido. Sentía mutilada su vida. Había elegido el peor camino, pero el más lógico y el único además que podía elegir¹⁸¹².

Le lecteur ne sait pas trop si la phrase « *La intransigencia...* » exprime la pensée du personnage ou une généralisation à attribuer à l'instance narrative mais il est difficile d'imaginer qu'en 1919, Carmen de Burgos fasse l'apologie de la bigamie. Nous en déduisons donc qu'il s'agit là du simple constat d'une réalité : un homme peut aimer deux femmes à la fois d'amours différents mais sincères. Le récit, s'il a donné à lire les pensées de la fiancée espagnole par le biais de ses lettres, donc ses craintes d'être abandonnée, ne s'attarde pas sur la douleur de celles qui sont quittées, seulement sur celle de l'homme qui a dû choisir. De plus le protagoniste part de Florence sans avoir le courage de dire à Blanca qu'il la quitte. Comme Manuel de *El honor de la familia* il lui envoie une lettre mais rien dans *Dos amores* ne condamne cette attitude. Au lecteur, et à la lectrice, de tirer leurs propres conclusions et la morale de l'histoire.

Nous citerons un dernier exemple. Dans *Lo inesperado* deux personnages féminins donnent une image opposée du même homme. La première image dont dispose le lecteur est celle de son épouse, Luisa : « *Es apático, indiferente; no se ocupa para nada de mí*¹⁸¹³ ». Le couple vit à Albacete et, selon Luisa son mari ne s'intéresse qu'à la chasse, à ses amis et à ses chiens. Elle est venue passer quelques temps chez sa tante à Madrid et profite de cette aubaine et de son amie Rosario, une jeune femme célibataire sérieuse et rangée qu'elle utilise pour cacher ses frasques, pour mener joyeuse vie et tromper son mari. Or l'amie rencontre Fernando, le mari, et en dresse un portrait bien différent : « *¿Pero es éste el marido de Luisa? – se había preguntado Rosario con asombro, ante aquel hombre distinguido, afectuoso, de continente noble, tan distinto del tipo que las descripciones de su amiga le habían hecho concebir*¹⁸¹⁴ ». Le lecteur n'aura pas l'occasion de se faire sa propre opinion. Mais bientôt Rosario s'éprend du mari et devient sa maîtresse. Elle en éprouve quelques remords mais, après tout, l'épouse légitime a, elle aussi un amant. Le narrateur n'émet jamais le moindre jugement sur les

¹⁸¹² *Dos amores*, La novela corta, año IV, n° 180, Madrid, 14 juin 1919.

¹⁸¹³ *Lo inesperado*, in *Ellas y ellos...*, op.cit. p. 98.

¹⁸¹⁴ *Ibid.*, p. 109.

personnages, il se limite à décrire les actions et leur cadre, à reproduire les dialogues. Il y a de nombreuses focalisations internes sur les deux personnages féminins mais, là-encore, elles ne donnent lieu à aucun commentaire. Le dénouement est, lui aussi, dépourvu d'une quelconque moralité. La maîtresse qui voudrait avoir Fernando pour elle seule et qui ne supporte plus qu'il soit persuadé de l'innocence et de la vertu de sa femme décide :

*Mejor era revelarlo todo a Fernando; él la amaba, comprendería cuánta pasión había en aquel acto, cuanto celo por su amor y por su dignidad. Él se separaría de Luisa para siempre. Sería suyo. Escribió la carta y la envió a su destino*¹⁸¹⁵.

Elle attend pendant deux longues semaines que son amant se manifeste et finit par apprendre, chez des amies, que le couple repart à Cáceres :

*-El marido está tan enamorado de ella que no se separa de su lado un momento.
-Son un matrimonio ejemplar.
-Dan envidia.
-Se parecen novios*¹⁸¹⁶.

Aucun commentaire du narrateur. Les commères qui transmettent les informations sont-elles trompées par les apparences ? Le mari ne se sépare-t-il plus de sa femme pour mieux la surveiller ? Sont-ils tombés amoureux l'un de l'autre après cette escapade ? Au lecteur de se faire sa propre opinion. La seule moralité implicite est que Rosario s'est trompée en pensant gagner l'exclusivité de Fernando par une lettre de dénonciation. La dernière phrase est teintée d'une certaine ironie. Rosario décide de revenir à la vie sage qu'elle menait auparavant et, alors qu'elle avait adopté le parfum de Luisa, elle décrète : « *Hice mal en imitarla...otra vez... cambiaré de perfume*¹⁸¹⁷ ».

¹⁸¹⁵ *Ibid.*, p. 128.

¹⁸¹⁶ *Ibid.*, p. 129.

¹⁸¹⁷ *Ibid.*, p. 138.

4.4. Défense du pacifisme

On l'a vu, dans ses articles et ses essais, Carmen de Burgos a toujours défendu la justice sociale et le pacifisme, il était donc normal que ces thèmes apparaissent également dans son œuvre de fiction.

Le premier de ces thèmes ne constitue pas le noyau des récits. La misère, la vie difficile des classes sociales défavorisées apparaissent plutôt comme un élément dans lequel se situe l'histoire, qui intervient dans les choix des personnages.

En revanche, la réflexion sur la guerre est au centre de plusieurs *novelas cortas*. Nous avons signalé que Carmen de Burgos avait écrit, pendant qu'elle se trouvait à Melilla du 23 août 1909 à mi-septembre 1909, plusieurs articles de presse sur la guerre du Rif. Mais la censure lui interdisant d'écrire tout ce qu'elle voulait, comme elle le dit elle-même dans son prologue¹⁸¹⁸ de *En la guerra*¹⁸¹⁹, elle choisit la fiction pour s'exprimer :

Lector : he escrito esta novela en el campamento, con el mismo brazo que acaba de curar heridas de verdad... [...] Impresionada por las desgarraduras y crudezas de la guerra vista frente a frente, sin telégrafo ni censura por medio, necesitaba una sangría que me aliviara de todo el exceso de sangre que bebieron mis ojos, y de cuya carga deplorable no sabía cómo aligerarme... A esa necesidad urgente se deben estas cuartillas atormentadas y cruentas, que hasta como obra de artista son algo accidental y en el fondo labor de periodista, momentánea, envuelta en la emoción atropellada, y un poco llena de convencionalismos a los que no podía sustraerme. Tal vez no retrate en ella todo el horror que la guerra me inspira ni toda la tristeza de las cosas contempladas en la ciudad, en el hospital y en el campamento [...]. (p. 165)

Le prologue est signé avec une date de la Hégira («*Melilla, Chaaban año 1287 de la Hégira*»), ce qui correspond à août 1909 (chaaban correspond au 8^{ème} mois du calendrier musulman) de l'ère chrétienne. Par conséquent elle prend la référence du pays où elle écrit (Maroc). La date identifie clairement la période où Carmen de Burgos se trouvait comme correspondante de guerre au Maroc.

¹⁸¹⁸ Dans le prologue c'est l'auteur qui s'exprime et non pas le narrateur.

¹⁸¹⁹ BURGOS, Carmen de, *En la guerra* in *La flor de la playa y otras novelas cortas*, Madrid, Editorial Castalia, 1989 (version moderne – *novela corta* écrite en 1909) – (ouvrage de référence).

Comme nous l'avons vu dans la première partie de notre étude Carmen de Burgos reprend quelques articles de presse publiés dans *El Heraldo de Madrid*, qu'elle inclut dans sa *novela corta* *En la guerra*, comme par exemple l'article du 10 septembre 1909, où elle décrit la messe dans un campement. Nous retrouvons cet événement au chapitre III de *En la Guerra*. Néanmoins dans la *novela corta* elle rajoutera plus de détails que dans les articles de presse. Par le biais de la fiction, elle décrit les ravages de la guerre comme dans l'exemple suivant :

Allí, en las largas salas del viejo hospital, se le presentaba [a Alina] todo el horror de la guerra en aquellos despojos. Los heridos leves iban a la Península, los graves, los atravesados de pecho y vientre, los que tenían rota de un balazo la cabeza, quedaban allí y gemían en lechos, suspirando por la visión lejana de su patria. Veía a muchos inmóviles con los ojos cerrados sobre los aparatos que indicaban haber sufrido la amputación de piernas o brazos. Un obrero de los que fueron víctimas de la primera agresión, origen de la guerra, y que escapó herido, ocupaba una de las camas y aun se estremecía de terror recordando la carrera loca sobre las arenas abrasadas para salvar la vida, perseguido por los rifeños y procurando dominar el desfallecimiento de la muerte. (p. 197)

Elle prouve ainsi que la guerre est loin d'être romantique ou épique comme la presse veut bien le montrer. Elle veut donc rétablir la vérité auprès de la population à qui l'Armée cache la vérité.

Nous avons vu également qu'elle s'était trouvée, malgré elle, correspondante de guerre en 1914. Or, elle retourne à Paris en 1917 et ce séjour lui inspire quelques *novelas cortas* qui constituent un témoignage émouvant et intéressant. La première, *Pasiones*¹⁸²⁰, a été publiée en juillet 1917 ; elle commence à Paris au moment de la déclaration de guerre et décrit le départ joyeux des soldats « la fleur au fusil ». Le récit se centre ensuite sur Solange, une jeune femme qui veut se rendre utile et propose ses services comme infirmière militaire. Les pages suivantes maintiennent un ton léger pour évoquer la préparation de ces jeunes femmes à la tâche qui les attend. Mais le ton change avec l'arrivée des premiers blessés :

Se abrían las portezuelas, y entre los hombres y llas sacaban los heridos [...] Veía pasar en las camillas unos con los párpados cerrados y la cabez envuelta en trapos manchados de sangre..., otros con los ojos abiertos, espantados, llenos de agonía; otros delirando, presas de la fiebre; algunos que le parecían demasiado cortos

¹⁸²⁰ BURGOS, Carmen de, *Pasiones*, Madrid, La Novela Corta, Año II, n°81, 21-VII-1917 (ouvrage de référence)

atrajeron su atención ¡No tenían piernas! Al destapar a otros aparecían los muñones que quedaban de sus brazos. (p. 8)

Solange tombe amoureuse d'un grand blessé qui meurt, puis d'un second, Román qu'elle réussit, en suppliant le médecin et par ses soins dévoués, à sauver de l'amputation. On suit la convalescence de Román et les ruses de Solange pour éviter qu'il retourne au front : elle augmente sa température, minimise ses progrès. Mais « *la guerra, fiera monstruosa, voraz, insaciable, siempre con las fauces abiertas, se lo tragaba todo. Se necesitan hombres..., hombres..., más hombres; la victoria había de alzarse sobre un montón de cadáveres*» (p. 23) et Román repart au front. Le récit se termine sur le désespoir de Solange.

On retrouve bien dans ce texte le pacifisme de Carmen de Burgos, son attention à la douleur des victimes de la guerre. *El desconocido*¹⁸²¹ est plus complexe. Le texte commence par une description originale de Paris, puisqu'il s'agit d'une ville triste et sans lumière. Le récit se centre également sur des infirmières ou des femmes travaillant pour la Croix Rouge pour mettre en contact les blessés rapatriés et leur famille. Là encore les « désastres de la guerre » sont au centre du récit. Un chapitre est intitulé « Los hombres troncos » et il donne lieu à des descriptions terribles. Nous n'en citerons qu'une, très brève : « *En ocasiones no podían reconocerse siquiera aquellos troncos. Habían volado, como alas lejos de ellos, los brazos arrancados por la metralla. [...] ¿Cómo se reconocería aquel tronco con el rostro mutilado?*» (p. 13)

C'est précisément autour de cette idée qu'est centrée l'histoire des personnages principaux. Alfredo qui avait été porté disparu, est identifié grâce à sa médaille militaire et sa femme vient le retrouver. Le lecteur assiste à une conversation entre infirmières qui craignent la réaction de son épouse car Alfredo fait partie des gueules cassées à qui les chirurgiens ont essayé de reconstruire un visage :

- *La metralla se llevó la nariz y una mandíbula.*
- *¿Tan horrible está?*

¹⁸²¹ BURGOS, Carmen de, *El desconocido*, Madrid, Los Contemporáneos, Año IX, n°459, 12-X-1917 (ouvrage de référence).

-No es eso... Su rostro está recompuesto de manera que apenas se conoce nada.» (p. 16)

Elle retrouve en effet un inconnu : *« Blanca temblaba ¡Era él! Lo había reconocido en la voz... sólo en la voz, y eso no sin trabajo, porque su voz era una voz quebrada, con una nota extraña que no podía escaparse a su oído... Era como si su voz también hubiese estado herida » (p. 18).*

Blanca s'insurge: *« Sí, era un desconocido, no era Alfredo. ¿Por qué habían tenido la idea de colocarle aquella máscara? Si hubiera quedado mutilado, lleno de cicatrices, horrible, ella lo hubiera reconocido mejor [...] así estaba suplantado por otro hombre» (p. 19)* Elle finit par accepter : *« No podía retroceder ante aquel hombre, tenía que aceptarlo en recuerdo del otro » (p. 20).*

Blanca n'est pas un cas unique, est-il rappelé :

Cuánta abnegación en las almas de las mujeres a las que la guerra devolvía aquel despojo de hombre en lugar del marido fuerte y lozano que les arrebató. Hombres terriblemente mutilados, ciegos, mancos. ¡Hasta aquellos lamentables hombres troncos que no tenían ni piernas, ni brazos y algunos estaban además ciegos y mudos! (p.13)

On retrouve la tonalité de la *novela corta* précédente et une critique des horreurs causées par la guerre. Mais l'histoire parallèle d'un autre couple oriente différemment la lecture. Matilde et Raúl (français contrairement à ce que suggère son prénom) se trouvaient en Espagne pour affaires au moment de la déclaration de guerre et Matilde veut protéger la vie de Raúl :

Su deseo era librar a su Raúl de todos aquellos peligros. Le parecía una estupidez luchar contra los que no le habían causado un daño personal y directo. Todos los soldados, de uno y otro bando, eran unos infelices, llevados al matadero por las ambiciones de los grandes, disfrazados con la máscara pomposa de Razón de Estado o de Causa de la Civilización. (p. 11)

On retrouve là les arguments des pacifistes et antimilitaristes mais la suite est bien différente :

Raúl cedió a sus ruegos y se quedó en España, mientras ella iba a terminar sus asuntos para abandonar definitivamente a Francia; pero desde su llegada a París sus sentimientos habían cambiado. Le ganaba el amor a Francia, a la Francia esforzada, noble, que improvisaba todos sus medios de defensa, que desplegaba aquel espíritu altísimo de reacción contra el frívolo París de otros días. Ahora París se regeneraba, dejaba ver el fondo admirable, espiritual de su carácter. El espíritu de sacrificio era igual para todos, eran todos héroes; sentía veugüenza de que su marido fuese un emboscado. (p. 11)

On peut penser que derrière le narrateur c'est Carmen de Burgos qui s'exprime, impressionnée par l'ambiance qu'elle découvre à Paris. *El desconocido* est publié trois mois après *Pasiones*. On peut supposer qu'elles n'ont pas été écrites au même moment et que Carmen de Burgos avait évolué. D'ailleurs, en évoquant l'ambiance qui règne en Espagne, le narrateur n'était pas très tendre : « *España estaba pletórica de un espíritu prudente, casi egoísta, en su deseo de paz y bienestar.* » Rappelons que les secteurs progressistes espagnols étaient favorables aux Alliés, Carmen de Burgos, qui avait déjà manifesté son peu de sympathie pour les Allemands dans ses articles de journaux abandonne sans doute à ce moment son pacifisme, tout en ne voulant rien occulter des réalités du combat.

Une remarque laisse toutefois perplexe, montrant que Carmen de Burgos est parfaitement consciente du changement qu'implique cette guerre dans la condition féminine qui la laisse dubitative :

Muchas mujeres no volverían a aceptar el yugo del marido borracho o tirano porque habían visto que solas podían ganar su vida, que no necesitaban de él. Era en verdad lastimoso el ejemplo de las pobres mujeres, ocupadas en todos los oficios de fuerza propios de los hombres. ¿Constituía aquello una liberación o era por el contrario el mayor signo de esclavitud? ¿Qué generación se preparaba de aquellas mujeres agotadas por un trabajo para el que no estaba preparado su organismo? (p. 13)

Il nous semble que ces dernières *novelas cortas* sont particulièrement éclairantes quant à la richesse, la profondeur et la complexité de sa pensée mais aussi quant à la qualité de son écriture. Et c'est ce dernier point que nous allons étudier à présent.

5. Au-delà du pamphlet, une œuvre littéraire

*¿Tendencias? Yo soy naturalista romántica, variable como mis yoes. Me gusta lo bello y la libertad de hacerlo sin afiliarme a escuelas*¹⁸²².

Dans son autobiographie Carmen de Burgos a exprimé son refus d'être prisonnière d'un style, d'une école. Son esprit rebelle refuse tout dogme quel qu'il soit y compris littéraire.

Cette difficulté à la définir a peut-être contribué à ce que Carmen de Burgos soit rarement citée pour la qualité littéraire de son œuvre. Selon Helena Establier : « *No ha conseguido este reciente interés por la producción literaria de Colombine mitigar la severidad de la crítica a la hora de valorar su contribución a la narrativa española*¹⁸²³ ». Effectivement plusieurs critiques n'apprécient pas son style d'écriture, comme par exemple José María Marco dans son prologue de *Los Anticuarios* qui lui reproche : « *el didactismo de raíz regeneracionista, el acercamiento excesivo de sus novelas al cuadro de costumbres y el tratamiento naturalista del caso patológico*¹⁸²⁴ ». Mais Carmen de Burgos ne s'est jamais intéressée aux critiques comme on le comprend dans son article sur « Las mujeres de Blasco Ibañez¹⁸²⁵ » : « [...] *dejando a la crítica el cuidado de juzgar, con más o menos competencia* ». Mais le propos de notre étude n'est pas de rentrer dans ce débat d'experts. Nous retenons que Carmen de Burgos aime ce qui est beau et aime la liberté.

Dans le premier numéro de *Revista Crítica*, alors qu'elle présente sa *novela corta La sima* elle définit une de ses manières d'écrire : « [...] *tomé la pluma impulsada por la necesidad de crear que atormenta el cerebro y tracé esos pequeños cuadros de la vida real o esos estados del alma, solo para satisfacción de mi espíritu*¹⁸²⁶ ».

¹⁸²² BURGOS, Carmen de, *Al balcón, Op., Cit.*, p. 12

¹⁸²³ ESTABLIER PEREZ, Helena, *La mujer y feminismo en la obra de Carmen de Burgos « Colombine »*, Almería, Instituto de Estudios Almerienses, 2000, p. 17.

¹⁸²⁴ ESTABLIER PEREZ, Helena, *La mujer y feminismo en la obra de Carmen de Burgos « Colombine »*, Op., Cit., p. 18.

¹⁸²⁵ *Prometeo*, le 04/02/1909.

¹⁸²⁶ SERVÉN, Carmen, IVANA, Rota, *Escritoras españolas en los medios de prensa (1868-1936)*, Sevilla, Editorial Renacimiento, 2013, p. 106

Effectivement, nous avons bien remarqué que ses fictions sont consciemment très didactiques, mais c'est normal puisqu'elles sont écrites pour défendre des causes. Ses récits n'ont certainement pas tous la même valeur littéraire car elle écrivait aussi pour gagner sa vie¹⁸²⁷. Elle ne s'en cache d'ailleurs pas : *La cocina moderna* : « [...] *trabajando como obrera, hace de la pluma aguja para ganar el sustento*¹⁸²⁸ ». Elle aurait aimé pouvoir : « *Escribir sin ser profesionales de la escritura [...] ¡Si yo pudiera escribir sin profesionalismos*¹⁸²⁹! ».

Malgré cette obligation alimentaire et militante, ses fictions ne semblent pas dépourvues d'intérêt d'un point de vue strictement littéraire. Il nous semble qu'elle connaît et utilise de nombreuses techniques d'écriture, peut-être acquises avec ses différentes traductions. Elle a en particulier traduit Léon Tolstoï et John Ruskin. Sans compter ses innombrables lectures et ses contacts permanents avec des écrivains et poètes.

En plus des figures de style, c'est surtout dans ses descriptions qu'elle peut montrer son talent. Alors qu'elle emploie un langage simple dans ses dialogues, la plupart du temps ses descriptions sont écrites avec un langage raffiné, voire poétique.

5.1. Techniques d'écriture

5.1.1. Les descriptions

Elle écrit dans un article¹⁸³⁰ qu'elle admire les descriptions de Georges Sand. A-t-elle été son modèle ? :

En sus obras [de Jorge Sand] descuellan las descripciones de los paisajes, que anima con su imaginación y puebla de formas vagas, al mismo tiempo que los reproduce con pintoresca exactitud por los mil recursos de artes. A estas

¹⁸²⁷ Mais selon ses propos son travail ne la pas enrichi. En 1931 dans une lettre à Marcelino Domínguez elle écrit : [...] *A pesar de mi vida de trabajo no posee nada. Trabajo hoy para vivir como cuando comence.*» BNE – PS Madrid C 1043 Exp. 84

¹⁸²⁸ BURGOS, Carmen de, *La cocina moderna*, Valencia, Prometeo, 1918, p. 1.

¹⁸²⁹ *Nuevo Mundo*, le 11/08/1916.

¹⁸³⁰ L'article a été republié dans *El balcón*. Selon les propos de l'article nous pensons qu'elle a dû l'écrire en 1904.

*cualidades superiores debe el tributo de admiración que su país le prodiga en su primer centenario*¹⁸³¹.

Carmen de Burgos a aussi une bonne pratique de la description, d'une part avec ses articles journalistiques et d'autre part par ses récits de voyages.

Comme nous l'avons vu, elle sait adapter son langage selon les circonstances, comme par exemple lorsqu'elle décrit dans *Artículo 438* María de las Angustias et Jaime en train de faire l'amour dans le jardin, son langage est très différent de celui du viol de Dolores dans *Los Inadaptados*.

Dans *Luna de miel*¹⁸³² les descriptions sont très importantes. La fonction de ces descriptions est d'insister sur la sensualité débordante du paysage de cet îlot de verdure extraordinaire que constitue au milieu de l'Aragon le *Monasterio de piedra*. Cette sensualité joue sur les sens des amants.

L'auteure a souvent recours à l'hypotypose pour faire rentrer de plein pied ses lecteurs, lectrices dans ses récits. Elle donne une impression de mouvement¹⁸³³ et décrit tel un guide (*al lado, arriba, a la izquierda, en el lado derecho, en el otro lado...*) et dessine tel un peintre des paysages, des décors :

En el otro lado del cuadrilátero, que hacía ángulo con aquel, se veía una gran puerta que daba al campo y al recinto amurallado. Por bajo de ella salía una gran acequia de agua clara que cruzaba la plaza, cerca de la entrada, y desaparecía por un oculto cauce. Al lado del portalón, las ruinas de la Iglesia tomaban un aspecto imponente.

En el lado derecho, donde los frailes tenían la portería, se veía una casa con galería de arcos románicos, y a su lado otra casa vivienda de los dueños, que la sencilla gente debía mirar como un pequeño palacio. En frente, una tapia blanca, con dos grandes puertas modernas, daba entrada al célebre convento del que nada anunciaba la grandeza. Se veía al fondo, un camino de verdura o especie de calle de jardín, en el que se vislumbraban altos árboles.

Pero en cuanto cruzaron la puerta se sintieron impresionados por la grandeza austera de aquella larga galería, abovedada, cuyo final no se distinguía desde allí. Cruzaron otras enormes puertas y otras galerías inmensas, larguísimas, que se cortaban; y llegaron a la gran escalera monumental, que descansaba sobre arcos de medio punto y arcos rebajados, en la parte de la meseta, la cual formaba como un gran puente sobre el anchó patio. Se elevaba la bóveda, inmensa, adornada de recias nervaduras de bóveda de crucería, con un

¹⁸³¹ BURGOS, Carmen de, *Al Balcón, Op., Cit.*, p. 242.

¹⁸³² BURGOS, Carmen de, *Luna de miel*, Madrid, *La novela corta*, Año VI n° 267, 29/01/1921 (ouvrage de référence).

¹⁸³³ Aujourd'hui nous pourrions parler d'un effet caméra.

contraste de estilos que daban fecha posterior a la escalera, que al entrecruzamiento de magníficas galerías románicas, donde estaban las antiguas celdas, convertidas en cuartos de hotel. (p. 3)

Les descriptions lui servent à créer une atmosphère et transmettre les émotions de ses personnages.

Toujours dans *Luna de miel*, le narrateur décrit un lieu austère, menaçant, plein de portes, de murs ; les chambres sont d'anciennes cellules de moines. En effet, le monastère s'est reconverti en hôtel, spécialisé d'après Carmen de Burgos dans les voyages de noces. On peut imaginer que la description sert le discours anticlérical de l'auteure, mais elle joue surtout un rôle dans la construction du récit et de ses personnages ; c'est la première désillusion des jeunes mariés : « *La llegada al Monasterio los impresionó, sacándolos de aquella preocupación vaga que los poseía. No acusaba nada allí al llegar la maravilla de vegetación de que les habían hablado* » (p. 2).

Elle joue avec les contrastes. Pour montrer l'intimidation des jeunes mariés elle emploie un vocabulaire qui rapetisse les jeunes mariés au milieu d'un décor immense :

la grandeza austera de aquella larga galería, abovedada, cuyo final no se distinguía desde allí, [...] otras enormes puertas y otras galerías inmensas, larguísimas, [...] a la gran escalera monumental, [...] un gran puente sobre el anchó patio. Se elevaba la bóveda, inmensa. (p. 3)

Elle emploie la même technique avec la description du monastère qui est présenté comme un véritable labyrinthe, ce qui n'a rien d'engageant pour une nuit de noces :

[...] cruzaron la puerta [...] Cruzaron otras enormes puertas y otras galerías inmensas, larguísimas, que se cortaban y llegaron a la gran escalera monumental, que descansaba sobre arcos [...] al entrecruzamiento de magníficas galerías. (p. 2)

Dans *Luna de miel* les descriptions occupent les trois quarts du récit. Elles jouent une fonction de ralentissement de l'action en accord avec les émotions des deux jeunes mariés qui veulent eux-aussi repousser autant que possible le moment où ils devront accomplir « le devoir conjugal » : « *Prolongaban sus paseos por allí como si tuviesen cierto miedo de verse solos* » (p. 3).

Les descriptions se poursuivent et sont de plus en plus affligeantes pour les lecteurs, lectrices qui s'attendent à un autre cadre pour une lune de miel :

Había allí un ángulo tapiado, que había comunicado con la iglesia, en ruinas, donde aun se veían estatuas mutiladas, santos de piedra sin cabeza unos, como aquel cuerpo de fraile Bernardo que se veía en el altar más grande, de lo que había sido capilla, y que debía ser imagen del santo patrón de la antigua comunidad. A otros les faltaban las caras, o los brazos, o pedazos de cuerpo, pero en los pedestales se leían aun sus nombres: «Santa Gertrudis», «Santa Eco las tica». ¿Quién serían aquellas cuyos nombres se habían perdido ya? Daba ganas de rezarle a las desconocidas, de las cuales se veían los restos entre las paredes desconchadas, donde lucían vestigios de pinturas de la ornamentación, de alicatados que formaban una complicada flora de ramajes, tallos y flores.

Al lado la vieja y magnífica sacristía gótica, sostenida en la columna central, servía de sala de billar. Había en medio de ella una vieja mesa empolvada, con el tapete verde manchado y roto. Arriba, en una gran habitación, quizás escuela de novicios, unas cuantas sillas viejas y un piano desainado, formaban el salón.

El grito de una campana, agrio, discorde, chillón, con aquel eco ronco y potente que repercutía de un modo extraño de unas a otras galerías, los llamaba a comer con un loco repique. (p. 3)

Le cadre sinistre ne présage rien de bon pour les jeunes mariés.

Au milieu de tous les édifices il y a un peu de nature qui semble, tout comme les jeunes mariés, tenter de s'échapper :

Ketty miraba la gran plaza, en cuyo centro no había ningún espacio libre, porque los seculares olmos crecían en medio de ella de un modo irregular, elevando los recios troncos y las frondosas copas por cima del conjunto de los edificios. (p.2)

Le monastère symbolise le mariage, l'obligation de le consommer, alors que la nature extravagante de l'extérieur symbolise la liberté d'aimer.

L'auteur indique par la focalisation interne sur Ketty qu'elle aimerait pouvoir aimer librement Ricardo sans les liens du mariage. Le mariage lui enlève son désir d'aimer. Pour symboliser les pensées de Ketty l'auteure utilise l'eau, symbole du désir sexuel. Elle crée donc un contraste entre l'eau « domestiquée » qui s'échappe du monastère pour rejoindre la rivière, et les cascades débordantes de vie à l'extérieur du monastère. Le message nous semble clair, le plaisir se trouve à l'extérieur et non dans le mariage.

[...] se veía una gran puerta que daba al campo y al recinto amurallado. Por bajo de ella salía una gran acequia de agua clara que cruzaba la plaza, cerca de la entrada, y desaparecía por un oculto cauce. (p. 3)

[...] Y entre todo aquello, como brazos ansiosos que separaran el ramaje de la selva en su caída, se precipitaban los brazos del río, despeñado, en chorros de agua batida, tan batida contra las piedras que se tornaba blanquecina, lechosa, coior de ópalo, cascadas de ópalos que rodaban con su ruido de xilofón golpeado por las quebraduras y las piedras, y vistiendo las rocas de ovas, musgos, ajomates, en una prodigalidad asombrosa. Cada cascada de aquellas tenía su nombre. [...] Y aquellas aguas no eran destructoras, eran creadoras: dejaban sedimentos a su caída, que rodeaban las plantas, las petrificaban, quedaban suspendidas revestidas de su corteza de tierra como estalactitas, y así, en todas aquellas cascadas, y en los sitios por donde habían corrido otras se veían grutas, preciosas con esas cúpulas de salón árabe, que se encuentran imitadas en el palacio de la Alhambra, palacios de divinidades del bosque. Y todas las cascadas corrían en acequias y en arroyos cruzados por puentecillos rusticos de madera, y se juntaban para formar de nuevo el río, despeñándose en el maravilloso salto de 40 metros que llamaban "La Cola del Caballo". Poderosa cola de Pegaso, formada de luz de estrella que se hubiese liquidado. (p. 8)

Le chapitre trois est entièrement consacré à la description d'un jardin (trois pages). L'auteure oriente la lectrice vers le jardin d'Eden avec l'allusion au fruit défendu. Elle présente Kitty comme une tentatrice :

Allí, donde nadie la veía, Kitty triscaba como una cabra para coger las negras moras de las zarzas, en las que se desgarraba los vestidos y se arañaba los brazos. Ricardo venía en su ayuda temeroso de que se cayese y ella le ofrecía el negro y dulce fruto entre sus labios no menos jugosos y dulces. (p. 10)

Le chapitre se termine par la seule phrase de dialogue prononcée : « [...] con un ruido atronador que les hacia exclamar : - Sería terrible el efecto de una tempestad en estos lugares » (p. 10). Peut-être pourrions-nous rapprocher la remarque de la perte du paradis perdu ?

On peut voir ici combien ces descriptions servent de contre-point à la vision très négative des rapports sexuels imposés par le mariage et la nuit de nocces que nous avons analysée plus haut.

Dans *Los que no vivieron*¹⁸³⁴, un couple Lola et Enrique se retrouve à côté d'un ermitage en pays valencien (Alcira). Ils s'aiment mais ils sont pauvres. Alors, Enrique part à Madrid pour travailler avec son oncle et faire fortune par le biais de la politique tandis que Lola l'attend à Alcira. Enrique revient de temps à autre. Les années passent. Au cours d'une de ses visites l'auteure décrit une scène d'une grande sensualité : Lola veut se donner à Enrique mais il refuse de la déshonorer, il attendra d'avoir « réussi » en politique. Le récit fait alors une longue ellipse d'environ 26 ans et les lectrices retrouvent les deux amoureux vieilliss. Lola s'est mariée à un bourgeois (qui vient de mourir) et a eu deux filles (Asunción qui veut être artiste et Remedios qui va se marier avec son cousin pharmacien) ; Enrique est resté seul, il est usé. La rencontre a lieu devant le même ermitage et les deux personnages font le point. Ils s'aiment encore mais il est maintenant trop tard, Enrique a conscience qu'il a sacrifié son amour à une ambition ; il le regrette. Chacun retourne à sa vie, une vie qu'ils ont oublié de vivre par la faute de l'ambition politique d'Enrique.

Dans cette *novela corta* l'ermitage symbolise le mariage, l'enfermement, la douleur et la religion catholique, alors que la nature représente la liberté et le panthéisme. Les descriptions d'une nature libre vont décrire les états d'âme de la jeune femme. Au début de l'histoire, Lola est une jeune fille libre qui aime la nature et qui s'y épanouit. Enrique voudrait entrer dans l'ermitage, alors que Lola refuse de s'y enfermer et préfère rester dans la nature :

Le invadía la sensación poderosa de la Naturaleza plena, libre, salvaje, la potente grandiosidad del azul que les envolvía, la sensación pagana de la estética y la atracción incontrastable del panteísmo.

La ermita, con su triste luz de aceite, su pequeño recinto y sus santos nacidos y sufrientes, no resistía la comparación con aquel gran templo sin límites, entre la tierra, el éter y el mar; inundado de luz, rebosante de vida, donde plantas, insectos, animales u hombres, se confundían con las piedras mismas, para demostrar que no hay nada inanimado en la creación, cuando todo se suma y se une al gran himno armónico del alma universal. (p. 146-147)

Quand ils se revoient à la fin du récit environ 26 ans après, l'auteure montre la transformation de Lola par son simple changement d'attitude envers l'environnement :

¹⁸³⁴ BURGOS, Carmen de, *Cuentos de Colombine*, Valencia, Ed. Sempere, 1908 (ouvrage de référence).

« *Lola había salido del santuario, sin reparar en el paisaje* » (p. 154). Lola ne s'intéresse plus au paysage, la nature ne lui évoque plus rien, elle est allée à l'ermitage. La « rebelle » est devenue « soumise ».

On peut remarquer que dans les deux *novelas cortas* que nous venons de citer l'opposition espace clos/religieux s'oppose à la nature extérieure exubérante. Cette opposition prend une valeur symbolique.

5.1.2. Symboles et métaphores

Il y a de très nombreux symboles dans les récits de Carmen de Burgos, nous n'en citerons que quelques-uns.

Nous avons a de très nombreuses reprises le symbole *des portes*¹⁸³⁵. Nous l'avons déjà vu dans *El honor de la familia* et nous le retrouvons aussi dans *Luna de Miel*. Il y a de très nombreuses portes dans le monastère :

A la izquierda de la puerta de entreta [...] En frente, una tapia blanca, con dos grandes puertas modernas, daba entrada al celebre convento [...] en cuanto cruzaron la puerta se sintieron impresionados [...] cruzaron otras enormes puertas. (p. 2-3)

Dans *Luna de miel*, les portes symbolisent le passage de l'état de jeune vierge à celui de femme mariée.

Nous trouvons également le symbole de la lune maléfique. Dans *Alma de artista*¹⁸³⁶, Ángel, le vieux ténor demande à Selma de jouer du piano pour fêter leur futur mariage mais, alors que Selma joue, la lune apparaît : « *La luna dejaba caer sobre ellos su luz*

¹⁸³⁵ « Symbole le lieu de passage entre deux états, entre deux mondes, entre le connu et l'inconnu. [...] la porte ouvre sur un mystère » CHEVALIER, Jean, GHEERBRANT, Alain, *Dictionnaire des symboles, Op., Cit.*, p. 779.

¹⁸³⁶ BURGOS, Carmen de, *Cuentos de Colombine*, Valencia, Ed. Sempere, 1908 (*Alma de artista* se trouve dans *Cuentos de Colombine*).

macilenta dándoles tonalidades de oro y de acero y envolviendo su silueta en sombras de contornos vagos y misteriosos » (p. 54), puis peu de temps après cette apparition Ángel meurt. Pendant que Selma pleure la mort d' Ángel la lune réapparaît :

La luna alumbraba el grupo de muerte, que parecía un grupo de amor. La labor comenzada por Selma estaba a su lado, el piano abierto, la luna reía juguetona, dibujando franjas de plata en las aguas del mar, que venían á reflejarse en los cristales produciendo suaves espejismos... (p. 57)

Dans *Los que no vivieron*, l'auteure joue avec les cinq éléments : l'eau, le vent, le feu (la passion amoureuse), la terre et l'éther : « [...] *aquel gran templo sin límites, entre tierra, el éter y el mar* » (p. 146), qui font référence au panthéisme¹⁸³⁷ : « [...] *la atracción incontestable del panteísmo* » (p. 146). L'eau symbolise le désir sexuel d' Enrique pour Lola, désir qu'il a du mal à contenir : « *Por un momento sintió impulsos de arrojar sobre ella, de envolverla en sus brazos... de beber la vida de sus labios sobre aquella tierra húmeda* » (p. 151). A ce moment précis du récit la terre symbolise le désir de Lola pour Enrique. Mais finalement Enrique réussit à réprimer son désir. Le narrateur poursuit son récit : « *El agua de la acequia corría murmurando un cuento o una conseja; sus cristalillos quebrados contra los guijarros fingían voces humanas* » (p. 152).

Lors d'une des visites d' Enrique, Lola s'offre clairement à lui :

« - *¡Enrique, Enrique!* – exclamó ella rodeándole los brazos al cuello - *¡amame, no me abandones más, soy tuya!* » (p. 152), mais Enrique résiste à nouveau : « - *No, no... cuando haya vencido... Entonces tú serás el premio* » (p. 152). A la suite du dialogue, le narrateur poursuit :

Guardaron silencio... El murmullo del agua parecía alejarse con su misterioso acento ; la brisa sopló una fuerte bocanada, perdiéndose entre los naranjales, como si la felicidad se fuese con ella y la Naturaleza lanzara su anatema contra los que resistían a sus leyes. (p. 153)

¹⁸³⁷ Mais également à d'autres religions comme l'hindouisme.

Quand les deux amoureux se retrouvent 26 ans après, le désir amoureux est encore là, le narrateur reprend les mêmes éléments :

La brisa se había hecho más viva; los naranjos, despojados de sus frutos en la reciente recolección, tenían un verdor sombrío, y la acequia corría con rumor cristalino, chocando contra los chinorros y obstáculos hallados en su curso. (p. 155)

Après qu'ils se sont avoués qu'ils s'aiment toujours, le narrateur précise : « *De cuanto les rodeaba, sólo ellos habían envejecido : el agua de la acequia corría cantando su canción de vida y el aire sacudía el polen de las palmeras y las ramas de los naranjales* » (p. 158).

On retrouve le symbole de l'eau dans *Puñal de claveles* avec le puits (*el aljibe*). D'après la *dictionnaire des symboles* : « *Le puits est symbole de secret, de dissimulation, notamment de celle de la vérité, dont on sait qu'elle en sort nue*¹⁸³⁸ » et c'est près du puits que José s'arrête lorsqu'il apporte des fleurs à Pura : « *Al llegar al aljibe se apeó y dejó la jaca amarrada de una de las argollas cercanas al pilón* » (p. 42).

Dans les mêmes passages que nous venons de citer de *Los que no vivieron*, nous avons la présence du vent. Il symbolise la vanité, l'instabilité et l'inconstance¹⁸³⁹. Au fur et à mesure du récit le vent s'intensifie. Au début c'était une brise : « *La brisa, algo viva, que agitaba sus cabellos, traía rumor froufrouante de sedas y glases, producidos por el viento, entre cañaverales y naranjos.* » (p. 146), puis lorsque Enrique refuse de prendre la virginité de Lola « [...] *la brisa sopló una fuerte bocanada* » (p. 153). Après la longue ellipse : « [...] *la brisa se había hecho más viva* » (p. 155), lorsque Lola et Enrique s'avouent s'aimer toujours : « [...] *el aire sacudía el polen de las palmeras y las ramas de los naranjales* ». (p. 153). Mais lorsqu'ils se quittent : « *Se alejaron en direcciones opuestas. Soplaban con violencia el viento; negros nubarrones parecían islas perdidas en un mar tempestuoso que azotaba sus costas* » (p. 158-159), on peut

¹⁸³⁸ CHEVALIER, Jean, GHEERBRANT, Alain, *Dictionnaire des symboles*, Op., Cit., p. 788

¹⁸³⁹ *Ibid.*, p. 997.

penser que c'est pour toujours car la lune apparaît : « *La luna se había hundido en profundidades de sombra [...]* » (p. 159).

Cette présence maléfique de la lune évoque García Lorca, nous y reviendrons et nous voyons dans cet exemple le glissement du symbole à la métaphore, figure qui n'est pas totalement absente des récits de Carmen de Burgos.

Nous avons vu l'utilisation de la métaphore pour annoncer la mort de María de las Angustias dans *Artículo 438*. Dans *La Malcasada*, nous avons signalé plusieurs métaphores : la *Virgen del Mar* qui est la métaphore de Dolores, ainsi que le combat de coqs qui est la métaphore du couple formé par Antonio et Dolores et qui annonce de façon prémonitoire la mort des deux protagonistes.

Dans *El honor de la familia*, alors que les jeunes amoureux se promènent dans Tolède ceux-ci évitent de passer devant : « *La capilla del Cristo, terror de los amantes infieles, que fue testigo del amor de Diego Martínez e Inès de Vargas* » (p. 208). Cette légende n'est pas racontée par l'auteur elle fait donc appel à ses lecteurs, lectrices performants, car il convient d'y lire un signe prémonitoire de ce qui arrivera à Soledad. Tout comme Inès de Vargas, elle sera abandonnée par son amoureux.

5.1.3. Récits enchâssés

Carmen de Burgos est une admiratrice de Cervantes, son écriture montre qu'elle apprécie la technique des récits enchâssés de *Don Quichotte de la Manche*. Nous avons déjà commenté l'histoire de la *Virgen del Mar* dans *La Malcasada*. Mais dès sa première *novela corta* *El tesoro del Castillo*¹⁸⁴⁰ Carmen de Burgos insère déjà plusieurs récits enchâssés. Il y a trois contes enchâssés dans la *novela corta*, mais dans le

¹⁸⁴⁰ BURGOS, Carmen de, *El tesoro del castillo*, Madrid, El Cuento Semanal, Año 1, n° 25, 21/06/1907 (ouvrage de référence).

deuxième conte il y a aussi plusieurs contes. Nous avons donc choisit de le décrire ci-après.

Le Tío Manolo (père de la protagoniste Dolores) aime raconter des histoires lors des veillées où prennent part tous les villageois. Il raconte notamment l'histoire d'un berger, qui après avoir vu en rêve : « [...] *un hombre nonagenario, de barba blanquísima, que le decía con voz autoritaria: "Ve á Sevilla, y en el puente de Triana hallarás esto"* » (p. 4) part à la recherche d'un trésor. Après bien des péripéties, il arrive à Séville où il mendie pour gagner sa vie. Alors qu'il se trouve sous le pont de Triana, un autre mendiant s'assied à côté de lui : « *un ciego de larga barba blanca y aspecto patriarcal ; tenía en el rostro una extraña bondad, un aire de iluminado, y sus ojos sin luz* [...] » (p. 6). Ce mendiant lui raconte son rêve :

[...] le reveló que había soñado con un tesoro maravilloso, cuya revelación le hizo un viejo de barba blanca, vestido de estrellas [...]

El tesoro está muy lejos, muy lejos, en la provincia de Almería; ¿cómo ha de ir a buscarlo un pobre ciego? —¿En la provincia de Almería? — Sí; yo no he estado jamás allí, pero el viejo de mi sueño me lo ha explicado todo: a ocho leguas de Almería hay un lugarcito que se llama Rodalquilar; no es siquiera una aldea [...] y allí, en una pobre choza de pastores, el tesoro más grande que guarda la tierra. Mudo, respirando apenas, oyó el pastor describir su casa, su familia y su ganado; era en el ángulo izquierdo del corral, en donde dormía su cabra negra: allí estaba oculta la riqueza. Al día siguiente [...] emprendió con las mismas fatigas de la ida el viaje de vuelta. [...] A las primeras claras del día, mientras todos reposaban á su alrededor, se levantó cauteloso, cogió el pico y salió al corral. [...] Era verdad! ¡Allí estaba el tesoro! » (p. 6-7)

Ces récits enchâssés sont au service de l'intrigue principale. Juanillo raconte à Dolores son rêve dans lequel ils trouvent ensemble un trésor (lien avec le 1^{er} conte : Juanillo et Dolores ont été choisi par une âme maure) :

Me dejaste ver tu corazón, y yo quise ser rico para llegar a él. Un viejo muy viejo, se me apareció [lien avec le deuxième conte] y me dijo :

Venid los dos. .. - Y los dos le seguimos . . . — ¿A dónde? — preguntó ella alentando, pendiente de los labios de su compañero. — Al castillo de la playa. — ¡Al castillo de la playa! — Sí, subimos la rampa y entramos en el patio; cruzamos la plataforma hasta llegar a la capilla. [lien avec le troisième conte] — Y ¿qué pasó? — Cerca del altar, en la tercera losa, donde la tradición cuenta que estaba enterrada la condesa, hay una señal blanca y roja ; debajo un agujero que suena a hueco; en aquel muro, detrás de la losa, un cajón de collares, de brazaletes y de ajorcas de oro y perlas para ti y una orza de

monedas de oro para los dos...— ¡Qué sueño! — Y los dos fuimos y sacamos el tesoro. — ¿Y por qué no me has dicho antes ese sueño? — Pensé que te reirías de él. — No; yo creo en eso como mi padre, y ya sabes que no es el primer tesoro encontrado en el contorno. (p. 12)

Dans *Luna de Miel* le narrateur raconte la légende du monastère qui a un lien avec les difficultés rencontrées par Ketty et Ricardo pendant leur nuit de noces et leur lune de miel. On y trouve également en filigrane les problèmes de la virginité qui est un des thèmes de la *novela corta* :

Ambas leyendas ejercían su sujestión en el espíritu de los recién casados, tan bien dispuestos para compadecer las desdichadas historias de amor. [...]
Fray Ponce había sido un trovero pobre, enamorado de la hija de un señor feudal que se negó a dársela. Por su amor guerreó el poeta y se hizo caballero, pero el padre, inflexible como el rey Lais de las canciones de Nancy, no accedió a sus ruegos y entregó la infortunada joven a otro señor con el que por razón de sus alianzas había concertado el matrimonio.
Aquel día desapareció el enamorado, del que no se volvió a saber más y apareció en el convento de Bernardos del Monasterio de Piedra un nuevo fraile tan piadoso que edificaba a toda la comunidad con sus martirios y sus virtudes. [...] No era tampoco dichosa la pobre enamorada. Ella confesó a su marido su amor por el joven trovador guerrero y su decisión de dejarse matar antes de consumir su matrimonio. Y el marido [...] la encerró en una torre donde de vez en cuando iba a preguntarle si había olvidado su amor y deseaba la libertad.
—Le amo y le amaré mientras viva—respondía la infortunada.
Pero un día su astucia de mujer halló medio de burlar la vigilancia del carcelero y escaparse de la torre. [...] llegó como guiada por una mano fatal, [...] a la puerta del Monasterio de Piedra. Fue precisamente Fray Ponce quien se encontró con aquella mujer que imploraba auxilio. [...] —¡Soy yo! ¡Te amo! ¡Sálvame! ¡Huyamos!— suplicó su voz acariciante, tendiéndole los brazos.
El fraile tuvo fuerzas para decir: —Yo no soy el que tú crees. Ese infeliz murió. Yo no soy más que Fray Ponce ; huye, mujer, y sigue tu camino sin turbar la paz de un siervo de Dios. A la mañana siguiente los frailes encontraron a la enamorada en la puerta del convento, envuelta en el sudario de la nieve y a Fray Ponce que había expirado en su celda a los pies del crucifijo [...]. (p. 10-11)

Dans *Puñal de claveles* on trouve deux récits enchâssés. Le premier permet d'expliquer la fortune des parents de Pura :

Aquel cortijo del Monje pertenecía a un viejo carlista que al ver perdidos sus ideales había ido a enterrarse en la soledad, y con los últimos restos de su

patrimonio había construido allí su panteón de familia, declarando que deseaba vivir y morir siempre en sus dominios. [...] (p. 13)

Les parents de Pura ayant réussi à supporter le mauvais caractère de Don José (le vieux carliste) se voient confier le soin de la propriété lorsque celui-ci abandonne son isolement : « *Cuando menos lo esperaban, don José decidió marcharse a la ciudad, y dejó la finca a Frasco Cruz, para que la fuese pagando a plazos, sin más condición que la de la respetar y cuidar a toda la familia que dejaba sepultaba en el cementerio* » (p. 14). Ce premier récit permet d'expliquer l'étrange configuration du *cortijo* qui a une importance dans le récit. L'endroit est lugubre : « [...] *en el cementerio, unido al cortijo como un corralón, lleno de cipreses y con una gran cruz sobre la puerta* » (p. 13). Il est complètement isolé et il n'y a pas de voisinage :

Pura apareció en la puerta del solitario cortijo [...] tendió la vista a lo largo del camino, que se extendía zigzagueando entre los declives de las montañas (p. 9). Los caminos, a fuerza de no ser pisados, se iban convirtiendo en veredas y borrándose bajo la hierba. (p. 13)

Il est présenté par le narrateur comme un « tombeau » : « [Don José] *Había convertido el cortijo en una especie de monasterio aislado de todo* » (p. 13), un lieu d'enfermement : « *El cortijo era grande [...] y tenía cierto aspecto de claustro* » (p. 29).

Le second récit enchâssé concerne l'histoire de l'*aljibe* qui a sa part de mystère et de superstition car un cadavre y a été découvert : « *Las aguas habían ocultado un cadáver, no caído casualmente, sino asesinado* » (p. 29). Ce récit enchâssé donne une vision contradictoire de l'*aljibe*. D'une part le puits est un élément indispensable dans ces terres arides d'Andalousie, il est donc porteur de vie. Il se trouve un peu isolé de la maison, c'est donc un espace de liberté où hommes et femmes se retrouvent. C'est un lieu chargé d'érotisme : « [...] *no dejaba de ser divertida para mozas y mozos, cuando iban juntos* » (p. 29). La *Tía Antonía* se voit obligée d'accompagner Rosa afin que celle-ci n'y retrouve pas son fiancé, Juan : « *No podía dejarla ir por agua al aljibe sin que la acompañara alguien de su confianza y, a veces, a pesar de sus diez arrobas [...] se*

veía obligada a subirse en la burra » (p. 28). D'autre part la découverte du cadavre lui donne un aspect funeste.

On peut imaginer que certaines légendes où l'amour intervient devaient plaire aux lectrices romantiques de Carmen de Burgos. La légende a donc plusieurs fonctions ; c'est aussi une mise en garde contre le romantisme.

5.1.4. Intertextualité

Carmen de Burgos, nous allons le voir, introduit implicitement ou explicitement des similitudes entre ses fictions et celles d'autres auteurs. Parfois elle semble même se citer elle-même. En effet, le mort de l'*aljibe* de *Puñal de claveles* pourrait bien être celui de *Los inadaptados*. Les deux fictions se passent à Rodalquilar et, comme nous l'avons vu, Victor le mari de Dolores tue le violeur de sa femme et fait disparaître le corps dans le puits et, comme nous l'avons signalé, il a été trouvé les restes d'un cadavre dans le puits qui alimente *el cortijo del monje*.

Mais nous avons trouvé des traces de possibles hypotextes (pour utiliser la terminologie de Gérard Genette dans *Palimpsestes*) dans d'autres fictions.

Nous pensons qu'il est possible de voir l'influence de *La Regenta* de Clarín dans *La Malcasada*. Clarín critique Vetusta (Oviedo) et la ville est très présente dans le roman, tout comme le fait Carmen de Burgos avec Almeria dont elle ne transforme pas le nom. Dolores, comme Ana Ozores, appartient à la bourgeoisie décadente et hypocrite. Elles n'ont pas d'enfant et vont devenir adultères, bien que Dolores en reste à l'amour platonique. Enfin l'une et l'autre connaissent une fin tragique.

La *novela corta* *Los que no vivieron* est indubitablement un hypertexte du roman de Blasco Ibañez, *Entre naranjos*, que nous avons évoqué précédemment. Les deux histoires se situent à Alcira. Tout comme Rafael et Leonor, Enrique et Lola se retrouvent à la *Ermita de San Salvador*. Les orangers sont présents dans les deux récits.

Enrique perd Lola pour la même raison que Rafael perd Leonor, par ambition politique. Tous deux regrettent leur décision lorsque, âgés, ils retrouvent la femme qu'ils aiment et qu'il est trop tard pour renouer l'idylle.

On trouve également des similitudes dans les prénoms. Lola a deux filles qu'elle a appelé Remedios et Asunción, Remedios étant le prénom de la femme qu'épouse Rafael dans le roman de Blasco Ibañez. De plus, l'aînée Remedios est décrite par Lola comme une femme traditionnelle comme sa « sœur jumelle » inventée dans *Entre naranjos*, alors que Asunción veut être artiste comme Leonor.

En reprenant ces personnages de l'hypotexte, l'auteure, par la voix de Lola défend les artistes :

Yo soy vieja, y puedo hablarte claro... Las grandes artistas hacen alarde de vicios, porque el mundo se los tolera cuando saben imponerse ; nosotras, las burguesas, somos hipócritamente tan viciosas como ellas... y a la vejez ellas están satisfechas... nosotras, martirizadas por los deseos irrealizables, por la vida que no hemos vivido... (p. 157)

Les rapports intertextuels évidents entre certaines *novelas cortas* et certaines pièces de théâtre de Federico García Lorca sont plus problématiques. En effet, *Bodas de sangre* (1933), *Yerma* (1934) et *La casa de Bernarda Alba* (1936) sont postérieures à toute l'œuvre de Carmen de Burgos. Nous n'aurons pas l'audace de prétendre que les hypotextes sont de Carmen de Burgos et les hypertextes de Lorca. Notre supposition est plutôt que ces fictions se situant dans un même espace, l'Andalousie rurale, à une même époque, et basées sur une réalité référentielle bien connue des deux auteurs, il n'y a rien d'étonnant à ce que nous retrouvions des similitudes tant dans les descriptions que dans les personnages et que les intrigues présentent d'évidentes parentés.

Dans *Artículo 438* le début de l'incipit ressemble à une didascalie d'une œuvre théâtrale. Il rappelle la première didascalie de *La Casa de Bernarda Alba* de Lorca.

Nous avons relevé les nombreuses ressemblances dans le tableau ci-dessous :

Carmen de Burgos	Lorca
<p>Paredes muy blancas (p. 3)</p> <p>Symbole de pureté et de virginité</p>	<p>Habitación blanquisima</p>
<p>Las cortinas de yute corridas (p. 3)</p>	<p>[...] con cortinas de yute rematadas</p>
<p>(description d'un paysage paradisiaque p. 3-4)</p> <ul style="list-style-type: none"> - la lozana floración de los cármenes - todo el adorno eran jardineras, alcarrazas y jarros con ramos de flores, colocados en las hornacinas, que unían su perfume el fuerte olor de jazmines, madreselva, reseda y albahaca que subía la jardín. 	<p>Cuadros con paisajes inverosimiles</p>
<p>L'héroïne s'appelle María de las Angustias. Son mari l'a épousé pour son argent.</p>	<p>Une des sœurs s'appelle Angustias, Pepe el Romano va l'épouser pour son argent.</p>
<p>La lune apparaît tout au long de l'œuvre. Elle a un rôle néfaste.</p>	<p>Nous retrouvons la même chose chez Lorca.</p>

Nous pouvons également faire des rapprochements entre *La malcasada* et *Yerma*. Nous retrouvons la frustration, l'ennui, le conflit intérieur d'une femme qui ne peut avoir d'enfant, l'attirance pour un homme qui n'est pas le mari, et la fin tragique de celui-ci.

El honor de la familia rappelle par bien des points *La Casa de Bernarda Alba*. Il n'y a que des femmes dans la maison. Solita est la femme forte tout comme Bernarda, et Soledad rappelle Adela (toutes deux sont enceintes). Elle aussi reçoit en cachette un homme chez elle, néanmoins la fin de l'intrigue est moins violente chez Carmen de Burgos. Soledad fuit le foyer alors qu'Adela se pend. Dans les deux histoires, l'honneur de la famille est très important et les maisons sont des tombeaux pour les femmes. Les femmes prient beaucoup mais Solita montre plus de dépendance vis-à-vis de la religion que Bernarda. Bernarda est veuve et Solita est célibataire mais l'une et l'autre ont plusieurs femmes à leur charge.

Nous avons cependant trouvé dans *Puñal de claveles* des emprunts subtils non pas au théâtre mais à l'œuvre poétique de García Lorca. Nous les évoquerons dans le dernier chapitre de cette étude que nous consacrons à la révolution que nous semble constituer cette *novela corta* dans l'œuvre de Carmen de Burgos.

5.2. La novela corta *Puñal de claveles*

*Puñales de claves*¹⁸⁴¹ paraît le 12 novembre 1931 dans la collection *Novela de Hoy*¹⁸⁴². Il nous semble que la date est importante pour son interprétation car il s'agit d'un hymne à l'amour librement consenti. Comme *Bodas de sangre*, *Puñal de claveles* est inspiré d'un fait réel. D'après les journaux qui l'ont relaté, le fait divers se produisit le

¹⁸⁴¹ Elle comprend 49 pages divisée 5 parties .

¹⁸⁴² BURGOS, Carmen de, *Puñal de Claveles*, Biblioteca Virtual de Andalucía (version moderne) – Ouvrage de référence.

28 juin 1928 à Nijar, au *cortijo del fraile*. Juste avant son mariage avec Casimiro Pérez, Francisca Cañada Morales s'enfuit sur une mule avec son cousin Curro Montes Cañada. Il semblerait que c'était elle qui avait pris l'initiative de la fuite. Curro fut tué de quatre coups de fusil par son propre frère, José, et Francisca fut victime d'une tentative d'étranglement par sa sœur. José fut condamné à sept ans de prison, la sœur ne fut pas inquiétée car Francisca ne la dénonça pas. Cette dernière passa le reste de sa vie seule dans le *Cortijo*, tandis que Casimiro épousa une autre femme.

Contrairement à ce qu'elle censurait dans ses articles sur la littérature, Carmen de Burgos s'inspire d'amours réelles mais, comme nous le verrons, pour en changer le dénouement.

Le premier problème que pose *Puñal de claveles* au lecteur est son titre. L'auteure l'a habitué à des titres limpides qui le plus souvent annoncent et résument l'intrigue : *La que se casó muy niña*, *La indecisa*, *El honor de la familia*... or, le titre *Puñal de claveles* n'annonce rien, si nous prenons le sens de bouquet pour le mot « *puñal* », il devient presque incompréhensible si nous comprenons le mot « *puñal* » comme poignard. Carmen de Burgos associerait dans cette seconde option une fleur et une arme. Si nous cherchons l'étymologie du mot « *clavel* », nous apprenons qu'il vient du catalan « *clavell* », lui-même dérivé de « *clavell d'olor* » qui désigne le clou de girofle. Le choix du mot clou s'expliquerait par la ressemblance visuelle du bourgeon avec un clou. D'après Corominas, c'est l'odeur de l'œillet (la fleur) aussi forte que celle du clou de girofle qui explique le choix du mot « *clavell* ». Quoi qu'il en soit, le résultat est qu'en catalan comme en espagnol, la fleur suggère par son nom quelque chose de pointu et qui peut blesser. Rappelons que selon le dictionnaire de la *Real Academia Española* « *puñalada* » a trois significations :

1. *Golpe que se da clavando¹⁸⁴³ el puñal u otra arma semejante.*
2. *Herida que resulta de este golpe.*
3. *Pesadumbre grande dada de repente.*

On retrouve ici associés les sons «*clavo, clavar*» au «*puñal*».

¹⁸⁴³ C'est nous qui mettons en caractères gras

Il convient d'ajouter que dans le langage des fleurs, l'œillet et, en particulier l'œillet rouge, signifie l'amour, la passion. Certains dictionnaires dans ce domaine ajoutent le désir sexuel. Offrir des œillets rouges pourrait même signifier : « je suis votre esclave ».

Si nous associons toutes ces données nous pouvons penser que le titre choisi par Carmen de Burgos est métaphorique et qu'il annonce une passion mortelle, ce qui n'est pas très étonnant pour le lecteur qui connaît le fait divers réel.

Nous nous intéresserons dans un premier temps à l'étonnant revirement narratif qui se produit dans la *novela corta*. En effet, au début de *Puñal de claveles* nous retrouvons tous les ingrédients qui semblent faire de ce récit une énième version des mariages arrangés. La protagoniste se prénomme Pura qui est le diminutif de Purificación. Ce prénom l'apparente à la Vierge. Elle ne porte pas le prénom de la mère (Antonia) comme le veut la coutume.

Elle a 20 ans : « *Había ya cumplido los veinte años y veinte años eran muchos años allí, donde las mujeres, prematuramente maduras, se casan a los quince o dieciséis*¹⁸⁴⁴, *lo más tarde. No estaba ya en edad de descuidarse* » (p. 15). Il est donc presque urgent qu'elle se marie. Sa description physique la présente comme une belle jeune femme :

Pura tenía fama de guapa, y, al decir de las gentes, prometía parecerse a su madre. Pero por el momento no se le asemejaba en nada : Tenía una belleza carnosa, escultural, con la tez muy blanca y los ojos tan azules que parecían teñidos de añil, en contraste con la negrura de cejas, pestañas y cabellos (p. 12).

Au début du récit elle ne prend pas son destin en main, elle semble résignée. Pourtant elle se sait belle : « *¿Pero que valía todo eso en su vida cansada y monótona? ¿De qué servía ni siquiera ser hermosa en aquel desierto?* » (p. 12), mais elle n'a pas trouvé «l'âme soeur». Ne souhaitant pas rester célibataire, car à cette époque c'est un état encore plus détestable : « *Una solterona allí tenía también una renuncia obligatoria de las fiestas, acompañada del ridículo de que se libraba la casada* » (p. 24), elle accepte le mariage que lui propose ses parents, puisque, comme nous l'avons déjà signalé, le mariage est la seule perspective proposée aux jeunes filles : « *Así es que cuando su*

¹⁸⁴⁴ Comme Carmen de Burgos et sa mère.

padre le habló de que la había pedido en matrimonio Antonio el Peneque [...] ella lo aceptó sin alegría y sin repugnancia » (p. 15), « *Y tenía la sensación que era preciso casarse* » (p. 24), « *Casarse era preciso* » (p. 24). Malgré cela elle a du mal à accepter les contraintes imposées par les fiançailles: « [...] *con aquella amonestación lejana estaba presa. Su cautividad le impedía ya salir a la calle* » (p. 20).

Comme beaucoup de futures *malcasadas* elle est vaniteuse. C'est ainsi que le récit explique pourquoi elle a accepté ce mariage : « *Le había gustado triunfar de un solterón recalcitrante y de todas las que lo deseaban* » (p. 25), « *El goce de ver la admiración y la envidia de sus amigas* » (p. 28).

Le récit en fait également une jeune femme coquette et capricieuse : « *La conciencia de su hermosura y de la riqueza de su padre, uno de los labradores más acaudalados del contorno, la habían hecho coqueta y caprichosa* » (p. 12) et, bien évidemment, elle est romantique.

Le futur mari correspond lui aussi au personnage habituel du mari plus âgé et dépourvu de charme. Le portrait d'Antonio est peu flatteur :

Antonio tenía un tipo moreno, moruno; se recordaba al verlo que la tierra fronteriza africana se divisaba desde lo alto de las montañas de la costa, cuando al salir el sol reflejaba sobre ellas. Era fuerte, sanguíneo, con una rojez que recordaba la sangre de toro. Eso hacía murmurar que le gustaba tomar un vaso de vino algo más de lo corriente; pero nadie podía decir que lo había visto embriagado. (p. 15-16)

Il n'a pas de patronyme, seulement un surnom :

*Se le conocía sólo por Antonio el Peneque, apodo que llevaban ya sus antepasados, y que era el único apellido que podían ostentar, pues el único que sabía su verdadero apellido fue un abuelo que se ahogó en el mar una noche de alijo. Cuando llamaron al hijo a declarar no pudo decir su apellido; solo pudo decir, casi llorando:
—El apellido se ha ahogado en el mar con mi padre. (p. 16)*

Pura va donc accoler à son propre patronyme un surnom de surcroît assez ridicule qui rappelle son goût pour l'alcool : Antonio *el Peneque* qui se manifeste en particulier la veille de son mariage : « *Se oían los ronquidos de Antonio, que había abusado un poco del peleón y del aguardiente del suegro* » (p. 48).

Il n'est pas tout jeune: « *No era muy joven; andaba cerca de doblarle la edad a Pura [...] El noviazgo tenía que ser corto, dada la edad y posición del novio, que no era de pasatiempos* » (p. 16), mais il est riche. Sa richesse est toutefois présentée comme douteuse : « *En cuanto a Antonio, no era más que un contrabandista enriquecido sabe Dios cómo* » (p. 16). Autre défaut qui ne le rend pas sympathique aux lecteurs, il aime étaler sa richesse et offrir des bijoux de prix à Pura : « [...] *Antonio te ha comprado una que vale más que ésa [...] Pues es de oro macizo [...] Y con una gran perla¹⁸⁴⁵ verdadera. Es la que te pondrá cuando os velen* » (p. 18-19).

Quoique courtoisé, il n'a pas eu de fiancée avant Pura, c'est donc un célibataire endurci, ce qui flattera la vanité de Pura.

L'amour et le romantisme n'ont pas de place dans la vie d'Antonio, et on nous le montre s'ennuyant pendant l'époque de ses fiançailles : « *Por fortuna he hecho mi última visita [...] Lo había martirizado en su noviazgo la necesidad de pasar aquellos caminos* » (p. 37).

Antonio est le futur époux, mais est présenté comme le futur « maître » de Pura : « *Le pareció que los ojos de Antonio la miraban con expresión distinta, con algo de amo, de vencedor, como si la valuase y tomase posesión de su cuerpo* » (p. 20).

Il est évident à la lecture des premiers chapitres de *Puñal de claveles* que les deux fiancés n'ont rien en commun.

Les parents de Pura sont eux aussi parfaitement conformes aux personnages qui ont peuplé jusque là les fictions de Carmen de Burgos. La mère n'est qu'une parvenue :

[...] *pero Antonia comenzó a engordar, a tomar importancia y a hacerse dar el tratamiento de tía Antonio, que equivale allí al de doña Antonia en la ciudad. Se diría que había heredado el orgullo y la dignidad de los antiguos dueños* (p. 14).

Qui vit par procuration à travers sa fille : « *Se divertía en vestir y adornar a la hija* » [...] *los deseos irrealizados de la juventud de la tía Antonia venían en encarnar en*

¹⁸⁴⁵ Si on se réfère à *La Casa de Bernarda Alba* de Lorca, le choix de la perle n'est pas judicieux : « *Las perlas significaban lágrimas [...] los anillos de pedida deben ser de diamantes* », c'est ce que disent Prudencia et Adela à Angustias.

Pura» (p. 14). Elle suit les coutumes en ce qui concerne les étapes et préparatifs du mariage, et sur l'attention portée « au quand dira-t-on » : « [...] *y la madre tenía que quedarse para guardar a los novios* » (p. 21). On le constate également dans son attitude vis-à-vis de son mari ; elle ne se fait pas d'illusions sur sa fidélité, mais ce qui lui importe ce sont les apparences : « [...] *vejete y todo, siempre le gusta echar una cana al aire* [...] *no me va a traer ningún chico a casa* » (p. 21). Bien sûr, comme d'autres mères créées par l'auteure, malgré sa mauvaise opinion du mariage elle encourage sa fille à se marier.

Le père de Pura s'appelle Frasco Cruz. Frasco est le diminutif de Francisco, mais le mot « *frasco* » signifie également un verre. Ce prénom caractérise le père de Pura qui aime boire : « [...] *y el futuro suegro, que había comenzado a hacer uso del aguardiente, se preparaba a convidarlo* » (p. 47). Le nom de Cruz rappelle qu'il vit entouré de morts dans le *cortijo*. La richesse ne l'a pas affecté, il a gardé ses anciennes habitudes : « *Frasco continuó su vida sencilla y de trabajo* » (p. 14). Il mène la vie de la plupart des hommes de son époque. Il a fait son travail de père, c'est lui qui a annoncé à sa fille la demande en mariage d'Antonio, ce mariage permettant d'associer deux propriétés.

Quant aux autres personnages féminins et masculins secondaires qui constituent l'entourage de Pura, ils complètent ce tableau. Les femmes sont des cousines de Pura ou des servantes, elles s'appellent Cándida, Isabel, Rosa, Encarnación. Aucune n'est instruite et toutes ne se préoccupent que du mariage : « *Las mozas se preparaban para la fiesta con la secreta esperanza de que se realizara el refrán de que siempre de una boda sale otra* » (p. 16). On peut considérer qu'avec ces personnages, Carmen de Burgos critique le manque d'éducation des filles en accumulant les scènes où l'on assiste à des conversations futiles comme celles de l'épilation ou du bal... On peut également penser qu'elle montre les efforts qui attendent la jeune République en matière d'éducation si elle espère changer les mentalités. Toutefois dans *Puñal de claveles* l'instance narrative n'émet pas de critique explicite et suggère plutôt que ces jeunes filles ont vécu dans un lieu isolé, éloigné de toute école.

Elles ont peu de liberté et subissent la loi de l'homme. Le récit souligne qu'il s'agit là d'une manière de respecter les traditions car deux autres personnages féminins sont mentionnés, l'épouse et la fille de l'ancien propriétaire (Don José) qui étaient mortes de

tristesse, après avoir été enfermées dans le *cortijo del Monje* : « *La primera en ocupar nicho en el cementerio [...] fue la pobre esposa de don José, a la que no tardó su hija. Se murieron como flores architas, faltas de ambiente, en aquel encierro a que don José las había condenado* » (p. 13). Aucun personnage féminin n'a de rôle positif.

Le groupe des hommes est constitué du *buhonero*, du Tío Santiaguico, de Ceferino, un cousin d'Antonio, de Juan et de trois autres serviteurs. Ils ont différentes fonctions dans le récit : le colporteur (*El buhonero*) indique aux lecteurs les coutumes andalouses : « *La hospitalidad del campo de Níjar exigía que el viajero se quedase a dormir en el lugar donde se le ponía el sol, ya que la distancia de cortijo a cortijo era siempre larga* » (p. 19). Il fait également office de messenger en colportant les différentes informations de village en village, de domaine et domaine.

La présence de Ceferino est nécessaire pour montrer les jeux amoureux des jeunes et désorienter le lecteur : « *Aquella tarde los acompañaba también Ceferino, un primo de Antonio, al que no le parecía costal de paja Cándida. Esto parecía indicar que José se inclinaría a Isabel* » (p. 18).

Juan (le serviteur) a pour fonction de montrer qu'il peut exister des couples vraiment amoureux, comme celui qu'il forme avec Rosa : « *Donde iba Rosa, allí aparecía Juan, y no era que el muchacho la perseguía, porque cuando él no venía lo buscaba ella* » (p. 28).

Les autres serviteurs ne sont là que pour indiquer la richesse des parents de Pura qui peuvent se permettre le luxe d'avoir autant de serviteurs.

Un dernier personnage masculin est mentionné dans le récit, comme nous l'avons vu plus haut, il s'agit de Don José, l'ancien propriétaire du *Cortijo del Monje* et ancien maître des parents de Pura qui est à l'origine de leur richesse.

Or, rien ne se passe comme prévu à cause d'un personnage perturbateur, José. Sa première apparition dans la fiction est assez insignifiante, c'est l'ami du fiancé et il vient très souvent au *Cortijo*, apparemment attiré par les cousines de Pura :

no faltaba jamás Joseíyo, cuya visita no parecía desinteresada, pero que no acababa de decidirse por ninguna de las dos primas. Aquella tarde los acompañaba también Ceferino, un primo de Antonio, al que no le parecía costal de paja Cándida. Esto parecía indicar que José se inclinaría a Isabel. (p. 18)

Il est présenté comme un beau parleur : « *Su imaginación le hacía inventar cosas fantásticas que suspendían de sus labios al auditorio* » (p. 33), « *Todo la tarde estuvo locuaz, excesivamente nervioso, causando la risa de cuantos lo oían con sus graciosas salidas* » (p. 47), mais aussi comme un beau garçon :

Estaba en verdad interesante el muchacho, en contraste con el novio [...] No muy alto, bien proporcionado, de un moreno rubianco, como tostado y trigal ; con el cabello rizado y los ojos pardos, grandes y dulces, tenía una expresión franca y risueña que atraía. (p. 47)

José a en plus un diminutif affectueux : *Joseíyo*, alors qu'Antonio, comme nous l'avons vu a pour seul nom propre un surnom désobligeant : *El Peneque*.

Contrairement à son ami José n'est pas un adepte du mariage car il ne se sent pas capable de rendre une femme heureuse : « *Yo no quiero hacer desgracia a nadie [...] Tengo un carácter inquieto. Seguramente le daría disgustos a mi mujer* » (p. 47). Ce qui en fait un personnage lucide et conscient de ses limites. Néanmoins il n'exclut pas l'amour : « *Para yo enamorarme se necesitaría una cosa muy grande, muy extraordinaria y que me pillara de sopetón, sin lugar a pensarlo* » (p. 47).

Dernier trait de caractère décisif, José a soif d'aventures et de liberté et d'ailleurs il prépare son départ vers Oran comme il l'explique à Pura dans la première conversation à laquelle le lecteur assiste, à Pura qui demande : « —*¿Has estado en Almería?* » (p. 19), il répond : « —*Sí...; me quiero ir a Orán y fui a preparar el viaje* » (p. 19).

Le premier indice susceptible d'alerter le lecteur est la réaction de Pura : « —*¿Qué suerte irse lejos! ¡Ver tierras!* —dijo Pura—. *¿Cuándo te vas?*» (p. 19).

En effet l'événement qui fait basculer l'histoire que l'on attendait et qui explique le titre se produit dans le deuxième chapitre lorsque José apporte un bouquet d'œillets à Pura :

*—Te traigo este encargo de parte de Antonio —dijo—. Él no puede venir este domingo. Me encarga que te lo diga. Está haciendo las particiones y ese día llega de Sorbas su hombre bueno.
—¿Y cómo me manda esto? —preguntó Pura un poco extrañada de tanta*

galantería.

—*¡Como dijiste el domingo pasado que te gustaban tanto las flores naturales!*

—*Es verdad.* (p. 32)

A première vue, il s'agit là d'un non-événement puisque José est le messenger d'Antonio, cependant la réaction de Pura montre bien que cette délicatesse n'est pas du registre d'Antonio. Mais les oeilllets ont un effet étrange sur Pura :

—*¡Son tan rojos que parecen negros!*

—*¡Parecen contrahechos!*

—*¡Como si fueran de papel picado!* (p. 32)

Pura los olía tan ansiosamente que casi había ocultado el rostro entre los pétalos. Cuando levantó la cabeza estaba pálida y parecía que se había encendido en sus pupilas azules una luz extraña. (p. 32)

Le troisième chapitre apporte un nouvel élément perturbateur. Lors d'une visite d'Antonio Pura lui fait remarquer : « *Los claveles están frescos todavía, ¿sabes ?* » (p. 36). Cette phrase innocente contient une information étonnante les fleurs sont encore fraîches alors qu'une semaine s'est écoulée depuis que la jeune fille les a reçues.

Mais il se produit alors un coup de théâtre avec la réponse d'Antonio :

—*¿Qué claveles?*

—*Los que me enviaste con Joseíyo.*

—*¿Yo?*

—*¡Ah!* (p 37)

Mais le récit désamorce immédiatement ce coup de théâtre grâce à une rencontre entre Antonio et José :

—*Oye, José, entre hombres no hay que andar con rodeos. ¿Qué es eso de llevarle tú flores a Pura de mi parte?*

Se escuchó la sonora risa de Joseíyo.

—*¡Calla, pues es verdad! No te he visto después para advertirte. ¿No le habrás dicho que no habías sido tú?*

—*No te comprendo...*

—*Pues es sencillo. Cuando me enviaste a decir que no podías venir el domingo pasado, me di la vuelta por la Hortichuela y todo el huerto de Montano estaba lleno de claveles. Me acordé de que Pura dijo que le gustaban, y pensé que llevándole un ramo de tu parte se le quitaría el amargor de boca de saber que tú no ibas.*

—*¡Podías haberme advertido!*

- ¿Es que has dicho que no eran tuyos?
 —No. Me sentó mal. ¿A qué negarlo? Pero creo que ella no ha comprendido...
 —Puedes creer que no he tenido ninguna intención. Soy tu amigo.
 —Hombre, ni que decir tiene..., te lo agradezco. (p. 38-39)

A ce niveau du récit le lecteur n'a pas de raison de mettre en doute la parole de José et à la fin du chapitre tout semble rentré dans l'ordre, c'est sans tenir compte du quatrième chapitre, intitulé « La revelación ». Le récit suit maintenant José et découvre qu'il a volé les œillets offerts à Pura :

Cruzó el arenal de la rambla, entre las lujuriantes adelfas y los rosales silvestres, y llegó a la tapia de Montano, la única finca cultivada como jardín de todo el contorno. Estaba materialmente llena de claveles. Se apeó de la jaca, sacó la faja que llevaba entre la faja y comenzó a cortar flores, sin hacer caso de los perros, que ladraban desafortadamente, transmitiendo el aviso de su presencia a los cortijos cercanos, cuyos perros ladraban también, en respuesta. Cuando tuvo un brazado grande de flores sacó del bolsillo de la chaqueta un listón y las amarró fuertemente. Satisfecho de su robo volvió a montar y emprendió a todo galope el camino del cortijo del Monje. (p. 41-42)

Cet acte nous rappelle le personnage d'Antonio El Camborio du *Romancero Gitano* : « A la mitad del camino / cortó limones redondos / y los fue tirando al agua / hasta que la puso de oro¹⁸⁴⁶ ». Certes, l'acte d'Antoñito n'a d'autre finalité que créer de la beauté et de la poésie mais il nous semble que peut-être inconsciemment Carmen de Burgos a voulu doter son personnage d'une dimension poétique empruntée à Lorca.

Le récit poursuit avec une autre information qui accroît la dimension romantique de José car le lecteur apprend qu'il revient régulièrement changer les œillets sur la fenêtre de Pura pour qu'ils restent toujours frais. Si l'on se rappelle la signification des œillets dans le langage des fleurs on peut commencer à envisager les rebondissements de l'histoire. Nous voyons José arriver devant la fenêtre de Pura : « Él llegó, se empinó, tomó el puchero, quitó el ramo y puso en su lugar el que traía.» (p. 42), celle-ci ne dormait pas, elle s'approche et demande : « —¿Quién está ahí? ¿Antonio? » (p. 42). A ce niveau du récit Pura croît encore que c'est son fiancé qui a eu l'initiative de lui faire apporter des fleurs. Le narrateur se focalise alors sur José : « Era ella... Allí, cerca, blanca y

¹⁸⁴⁶ GARCÍA LORCA, Federico, *Romancero Gitano* in *Obras Completas*, Madrid, Aguilar, 1963, p. 445-446 (œuvre de référence).

desnuda, como había saltado del lecho. Se sintió sobrecogido de una angustia sin nombre» (p. 42). Le lecteur le plus naïf comprend alors l'amour et le désir qu'éprouve José pour Pura. Ce premier rebondissement est suivi d'un autre, José, pour ne pas être découvert s'enfuit : « *amparándose en la sombra huyó como un forajido hacia el aljibe para buscar su jaca.* » (p. 42), mais Pura a compris :

*Entretanto, Pura, con la ventana abierta, bebía con todo su ser aquella fragancia renovada de los claveles. Había visto y conocido a José, o mejor, lo había adivinado. Era él quien le llevaba las flores. Ahora los claveles tenían un nombre, un rostro, un aliento. No era Antonio el que la hacía temblar de amor, era José el que la envolvía en su caricia con **aquel perfume penetrante como un puñal que penetraba en su carne**¹⁸⁴⁷.* (p. 43)

On retrouve comme souvent chez Lorca le symbole du désir sexuel avec le mot « *jaca* », et on remarque au passage que Carmen de Burgos a remplacé la mule du véritable protagoniste du fait divers par une monture plus noble et plus romanesque. Quant à la phrase qui termine le chapitre il nous offre la première clé pour comprendre le titre et l'étrange association entre les œillets et le poignard. C'est le bouquet d'œillets qui casse (qui coupe d'où la métaphore du *puñal*) l'ordre établi. Il engendre le désordre. Il est le déclencheur de la prise de conscience de la passion qu'éprouve Pura pour José. De plus, la découverte de sa passion pour celui qui lui avait offert les fleurs est une blessure pour la protagoniste qui n'a connu jusque là que des relations paisibles et sans parfum. On avait déjà cette évocation dans le chapitre 3 page 36 : « [...] *la poseían los claveles, con el aroma que la penetraba como un puñal. Entonces pensaba en un hombre* ». C'est une évocation érotique, les œillets sont la métaphore de l'homme qui la pénètre. Nous décelons dans l'association entre « *puñal* » et « *clavel* » des réminiscences lorquiennes. Très fréquemment dans le *Romancero gitano* la blessure est associée à une fleur : - « *Juan Antonio el de Montilla / rueda muerto la pendiente / su cuerpo lleno de lirios / y una granada en las sienas*¹⁸⁴⁸ » [est-ce un hasard si le choix du patronyme du propriétaire du champ d'œillets, Montana, rappelle phonétiquement *Montilla* ?] - « *¡No ves la herida que tengo / desde el pecho a la garganta / trescientas rosas morenas / lleva tu pechera blanca*¹⁸⁴⁹ ». D'autre part, Lorca associe le mot « *clavel* » à la

¹⁸⁴⁷ C'est nous qui mettons en gras.

¹⁸⁴⁸ GARCÍA LORCA, Federico, « *Reyerta* » *Romancero gitano, Op., Cit.* p. 429.

¹⁸⁴⁹ « *Romance sonámbulo* », *Op., Cit.* p. 431.

masculinité comme, par exemple dans les vers : - « *Voz de clavel varonil* » qualifiant Antonio el Camborio¹⁸⁵⁰ .

Le dénouement est donc une suite logique de cet avant-dernier chapitre. Pourtant le cinquième chapitre commence comme si rien ne s'était passé. Nous sommes à la veille du mariage. Tout le récit préparait ce « grand » jour : « *Había llegado al fin el día de la boda* » (p. 45). Le choix de « *al fin*¹⁸⁵¹ » au lieu de « *en fin*¹⁸⁵² » ne montre pas qu'on attend un événement heureux. Ce choix de « *al fin* » peut s'interpréter comme l'aboutissement d'un contrat commercial (le mariage de Pura et d'Antonio est bel et bien un contrat « commercial » et non un mariage d'amour). Nous sommes dans l'après-midi, et un détail est donné sur le comportement de José : « *Toda la tarde estuvo locuaz* » (p. 47). Est-ce pour donner le change ? Nous suivons par le menu les événements tout au long de la journée jusqu'au soir. José qui va être le témoin d'Antonio est resté au *cortijo* et tout le monde va se coucher tôt puisqu'il faut se lever à deux heures du matin pour s'occuper des bêtes car le départ pour le mariage est prévu à quatre heures du matin : « [...] *al acabar de comer cada uno se fue a acostar. Era preciso salir a las cuatro de la mañana. Había que levantarse lo menos a los dos y tener a las bestias bien pensadas* » (p. 48).

Antonio après avoir trop bu s'endort. José se lève avant minuit, il pense tout d'abord à se sauver et ne pas assister au mariage :

Salió de la casa, fue a la cuadra, y en lugar de dar pienso a su caballo lo aparejó
- *Es mejor que me vaya se decía furioso - no podré soportar ver que este animal se lleva a Pura. ¡Y pensar que soy yo, yo sólo, quien se la ha entregado, por mi cobardía y mi idiotez!* (p. 49)

Le récit nous apprend alors par une analepse que José est amoureux de Pura depuis la visite du colporteur (en fait depuis le début de la fiction), mais qu'il n'avait pas osé se déclarer car Pura était déjà promise à Antonio : « [...] *no había pensado nunca en ella,*

¹⁸⁵⁰ « *Muerte de Antoñito el Camborio* », *Op., Cit.*, p. 447.

¹⁸⁵¹ « *al fin* : I. loc. adv. Por último, después de vencidos todos los obstáculos. » R.A.E.

¹⁸⁵² « *en fin* : I. loc. adv. Finalmente, últimamente. » R.A.E.

hasta aquella tarde en que hablaron con el buhonero [...] luego sentía vergüenza de su doblez con el amigo, miedo de la repulsa de la muchacha » (p. 49).

Le lecteur très attentif avait pu deux pages auparavant, dans une scène où étaient réunis tous les personnages, découvrir avec lui que Pura partageait ses sentiments : « [...] *sus ojos buscaron a Pura. Ella lo miró un momento y los dos temblaron* » (p. 47). Malgré cette découverte : « *acababa de recibir la certeza de que ella también lo quería* » (p. 49), il ne sait que faire : « *¡Está tan loca por mí como yo por ella ! – se decía -. Pero ¿Qué hacer?* » (p. 50). La situation devient inextricable, par conséquent José choisit la fuite car il a peur de commettre un meurtre s’il va au mariage : « *Si seguía allí ocurriría una barbaridad. No podría ver que un hombre, fuese como fuese, ponía la mano sobre Pura. Sólo de pensarlo sentía impulso de matar* » (p. 50). Il ne lui reste donc que la nuit de samedi à dimanche pour s’éloigner de celle qui l’aime : « *Precisamente salía el domingo barco de Almería para Orán [...] Caminando toda la noche podría llegar a tiempo* » (p. 50). Malgré sa décision il cherche à la voir une dernière fois : « *¡La vez última* » (p. 50). Lorsqu’il s’approche de la fenêtre de Pura celle-ci l’ouvre pour lui parler. Tout va basculer à partir de cette question : « *¿Me esperabas ?* » (p. 50) et cette réponse : « *Sí* » (p. 50). Ils vont laisser libre court à leur amour à travers un dialogue fait de questions et réponses : « - *¡No te vayas, José ! ¡No me dejes ! [...] ¡Me moriría de pena ! -¿Me quieres ? - ¡Más que a mi vida ! - ¿Y te vas a casar?* » (p. 51). Pura est fataliste : « *¡Qué remedio me queda !* » (p. 51). A ce moment précis José n’envisage toujours pas de partir avec Pura, il lui demande simplement de refuser de se marier avec Antonio en répondant « non » au curé : « *Puedes decir no al pie del altar. Para eso pregunta el cura* » (p. 51). Néanmoins comme Pura craint de manquer de courage, José pour ne pas la perdre définitivement, décide donc de l’emmener avec lui : « *¡Vente conmigo ! – propuso él en una resolución súbita* » (p. 51). José a pris sa décision en un éclair. Il choisit de partir avec Pura et sacrifie son amitié pour Antonio et son honneur car il sera au ban de la société. Encore quelques minutes d’hésitation pour le couple : « *¿Dónde ? - ¡No sé.... ! ¡Lejos... ! ¿Quieres ? - ¡Yo ! ¡ No sé... ! ¡No sé !* ». L’accélération du récit se note à travers le discours immédiat, l’auteure n’a plus le temps de mettre un verbe introducteur au discours. La ponctuation marque les secondes de réflexion entre les réponses (on « entend » les silences). Pura doit réfléchir très vite car il leur reste très peu de temps avant le mariage : « *No hay tiempo que perder, Pura ! Tenemos los minutos contados. Sí o no. ¡Para siempre!* » (p. 51), quelques minutes pour

changer le cours de sa vie. La réponse doit être brève, c'est oui ou non, mais c'est une réponse définitive.

Pura ne répondra ni par « oui » ni par « non » à José, elle n'aura, d'ailleurs pas plus l'opportunité de répondre à la question du curé, car il semble que l'auteure s'est amusée à créer une sorte de parodie de la cérémonie du mariage, puisque ce type de réponse ressemble à celle que doivent donner les futurs mariés au prêtre. Elle lui dira seulement: « ¡*Voy contigo!* » (p. 51), réponse qui est moins solennelle. Pura ne sait pas où, ni pourquoi, mais elle lie définitivement son destin à José.

Contrairement à ce qui se passait dans toutes les autres fictions de Carmen de Burgos, l'héroïne ne se marie pas avec le fiancé prévu et fait, avec la bénédiction évidente de l'auteure tout ce que celle-ci condamnait jusque là : partir sans ressources personnelles, avec un roturier, certes séduisant mais sans fortune ni avenir très clair. Elle réalise un rêve romantique en s'enfuyant à cheval avec un « Prince Charmant ». La *novela corta Puñal de claveles* a sans doute, comme d'autres fictions de Carmen de Burgos une fonction cathartique. Elle permet aux lectrices de vivre la passion dont elles rêvent, sans la sanction finale (la mort) comme dans le fait divers *El crimen de Níjar*.

Pura apparaît donc comme une héroïne qui a été capable de braver les conventions. Elle ne peut que paraître sympathique aux lectrices, qui comme nous l'avons vu grâce à la qualité de l'écriture du récit ont pu ressentir la tension de Pura avant sa fuite. Cet « *happy end* » a dû contribuer au succès de la *novela corta* auprès des lectrices, notamment auprès de celles qui connaissent le fait divers *El crimen de Níjar* et qui apprécient le dénouement choisi par Carmen de Burgos.

Mais nous pouvons également qualifier ce dénouement de révolutionnaire dans l'œuvre de Carmen de Burgos, en effet, même si dans *El tesoro del castillo* l'héroïne change de fiancé elle le fait avec le consentement du père. Dans le cas de *Puñal de claveles* la fiancée s'enfuit avec celui qui deviendra sans aucun doute son amant, il n'est fait aucune allusion à leur mariage et, comble du changement, Carmen de Burgos semble approuver ce qu'elle avait toujours condamné, le rapt à l'andalouse.

Ce dénouement original nous apparaît comme la conclusion logique d'une volonté de refondation romanesque de la part de l'auteure. Pendant longtemps *Puñal de claveles* apparaît comme une *novela costumbrista* on ne peut plus classique.

Le premier chapitre, intitulé « *La primera amonestación* », est le plus long de tous (17 pages contre 7 au second, 5 au troisième, 3 au quatrième et 11 au cinquième et dernier). Il compte près de dix pages de descriptions purement *costumbristas* avec le récit d'un dimanche après-midi et de sa soirée. On apprend presque incidemment que Pura va se marier par la remarque de sa mère excédée par la venue des colporteurs : « —*Esto es una plaga. Estas gentes no nos dejan parar. Desde que se sabe que se casa Pura parece que se han dado cita aquí* » (p. 10), puis que les bans du mariage qui donnent leur nom au chapitre sont ceux de Pura et Antonio par une intervention de la mère précisant que sa fille ne peut sortir pour aller danser car : « *Esta mañana se ha corrido en Níjar la primera amonestación* » (p. 20). Cette remarque entraîne une autre, cette fois, faite par le narrateur comparant les fiançailles à une prison : « *Su cautividad le impedía ya salir a la calle. Una mujer amonestada no se presentaba en ninguna parte ni salía de su casa* » (p.20). On voit ici déjà que l'évocation d'une tradition locale est connotée négativement par l'auteure.

Les innombrables descriptions ralentissent beaucoup le rythme, il y a très peu d'action et plusieurs analepses (vie de l'ancien propriétaire et vie des parents de Pura).

Il nous semble que Carmen de Burgos a eu l'idée remarquable d'utiliser ici le récit *costumbrista* pour exprimer la monotonie de cette journée et de cette soirée qui sont le prélude à la vie matrimoniale qui attend Pura : « [...] *las horas se hacían a Pura interminables. [...] Recordaba los triunfos a que renunciaba, y sentía la tristeza que acompañaba en su casamiento a la campesina andaluza, obligada a dejarlo todo* » (p. 24). Elle donne aussi la mesure de l'immobilisme et, donc du conservatisme, de ce monde figé dans la tradition et la répétition. De plus, le *costumbrismo* a toujours ici une valeur symbolique : énumération de biens matériels (les bijoux qu'Antonio offre à Pura, le trousseau, les repas...). Ces énumérations construisent ainsi un univers matérialiste, dépourvu de poésie.

A partir de l'offrande du bouquet le récit change de rythme et de genre. Du *costumbrismo* nous passons au récit d'aventure et au roman d'amour. Par ce choix d'une rupture entre deux genres totalement différents, Carmen de Burgos traduit son

rejet de ce monde qu'elle exècre pour se tourner vers un autre horizon. Dans le dernier chapitre il n'y a plus qu'une seule description *costumbrista* au second paragraphe :

Las mulas en que cabalgarían Pura y la comadre debían llevar silletas, altas como un castillete, recubiertas de bordados. Era preciso que se distinguieran en toda la cabalgata, que había de ser numerosa, según las comitivas anunciadas que vendrían para unirse a ella de los lugares cercanos. (p. 45)

qui sert très ironiquement à souligner l'ostentation de la famille Cruz et à anticiper le contraste avec le cheval qui enlèvera Pura.

Les dialogues très vifs remplacent les descriptions permettant surtout de faire mieux connaissance avec José dans un échange de ce dernier avec les cousines, puis les parents de Pura. Ces dialogues occupent deux pages sans presque aucune intervention du narrateur. Suit une longue pause qui certes ralentit le récit mais permet de découvrir la complexité et la richesse des sentiments de Pura :

Ella misma no sabía lo que le pasaba. Sentía abrasarse sus entrañas en una ansiedad desconocida. Todo su ser de virgen se estremecía de pasión no sentida, que despertaba con la boda, pero no para el novio: hubiera dado la vida entera por estrechar contra su pecho a José. Era como un suplicio tener cerca a Antonio. Se estremecía de repulsión al más leve contacto suyo, como si todo su ser protestara. Se sentía morir de angustia al pensar en que iba a pertenecerle; y aquel odio y aquella pasión nacían en la víspera de la boda, como un producto de la sensualidad que la preparación del casamiento y la entrega de la virgen al hombre había puesto en el ambiente.

—Quizá el perfume de los claveles estaba embrujado —pensaba con miedo— o me ha dado algo para que lo quiera. ¡El olor de esos claveles ha sido para mí como una puñalada!

El regalo de aquellas flores había sido la confesión del amor de José. Pero ¿por qué no se lo había dicho antes? ¿Por qué había dejado que llegara aquel momento inevitable que dentro de algunas horas la haría esposa de Antonio? (p. 48)

On remarquera la finesse de l'analyse, la richesse lexicale mises en œuvre ici. Aucune ironie n'est perceptible. Carmen de Burgos se lance avec talent dans l'écriture d'un roman d'amour. Elle semble orienter le lecteur sur le « mythe de Tristan et Iseult » buvant un filtre d'amour qui ne leur était pas destiné, lorsque Pura croît le bouquet d'œillets ensorcellé. Elle inscrit donc Pura et José dans la grande lignée des amoureux mythiques, rappelons qu'elle avait critiqué les histoires d'amour mensongères comme celle de Roméo et Juliette.

Nous l'avons déjà souligné, le rythme du récit change totalement dans les dernières pages, il s'accélère, permettant au lecteur d'avoir la sensation de partager la fuite éperdue des deux protagonistes. Si le lecteur connaît, de plus, le fait divers dont l'auteure s'est inspirée, il pense que l'épilogue sera dramatique. Or, par un travail sur le rythme –haletant– et l'emploi systématique des techniques de suspens, elle oriente la sympathie vers les fuyards.

Dès que Pura a pris la décision de partir le récit s'est accéléré de plus en plus, même dans le sens des mots : « ¡Corre ! », (p. 51) ordonne José car bientôt il sera trop tard.

Alors que le lecteur pense qu'il n'y a plus d'obstacle à l'amour de Pura et José, il découvre à la page suivante que Pura est enfermée : « *Mi madre ha cerrado la puerta que da a la cocina* » (p. 52). Il assiste donc à un nouveau suspens. Pura ne peut pas non plus passer par la fenêtre parce qu'il y a des barreaux en fer, mais heureusement il y a une autre sortie. Pura prévient José : « *Tendría que atravesar el cuarto de mis primas* » (p. 52). Il y a donc double précaution de la part des parents de Pura. Mais l'amour lui donne des ailes, elle est décidée à franchir tous les obstacles pour se retrouver dans les bras de José : « [...] *tomó los zapatos en la mano y echó a andar hacia el interior resueltamente* » (p. 52), « *Al fin apareció Pura* » (p. 52). Cette phrase rappelle : « *Había llegado al fin el día de la boda* » (p. 45). Le choix de « *al fin* » semble étymologiquement approprié. José et Pura choisissent l'amour libre à la raison. Nul besoin de se marier. Un baiser vient sceller leur alliance : « *Sus brazos se enlazarón y un beso apasionado y largo selló los desposorios*¹⁸⁵³ » (p. 52). Mais pour l'instant il faut fuir la maison de Pura : « *No hay tiempo que perder. La tomó a la grupa y espoleó la jaca* » (p. 52) car ils risquent d'être tués s'ils sont retrouvés.

Une analyse rigoureuse de *Puñal de claveles* permet de voir qu'aucune phrase n'est inutile et que la romancière a semé tout au long de son récit une série d'indices. La première page annonçait une promesse de renaissance :

La tarde, de primavera, estaba llena de promesas de fecundidad. El campo ofrecía ya la plenitud de la cosecha con las mieses que comenzaban a enrubiar

¹⁸⁵³ « Promesa mutua que el hombre y la mujer se hacen de contraer matrimonio, y, en especial, casamiento por palabras de presente » R.A.E.

y mecían las espigas de granos hinchados y luciente [...] Después de los días grises del invierno reseco, árido y triste, se dejaba sentir con más fuerza al despertar de la Naturaleza en pleno campo, como si se escuchasen las pulsaciones de un corazón que cobraba nueva vida con la circulación de la savia que lo reanimaba todo. (p. 9)

Et Pura semblait guetter quelque chose : « *Pura apareció en la puerta del solitario cortijo, puso la mano derecha como toldo a los ojos y tendió la vista a lo largo del camino, que se extendía zigzagueando entre los declives de las montaña* » (p. 9). Or, après ces lignes pleines de lyrisme ou créatrices d'attente le personnage qui apparaissait était le colporteur et la description des colifichets rompait le charme précédemment créé.

Tous ces indices ne prennent leur sens qu'à la fin de l'histoire. Nous sommes donc devant un texte très élaboré et très pensé. De la même façon qu'elle glisse ses remarques féministes dans un article anodin, Carmen de Burgos glisse toutes les informations essentielles de manière imperceptible, par exemple lorsque le colporteur nous apprend : « *Usted no tiene más hija que esa, Tía Antonia* » (p. 11), faisant ainsi comprendre que le beau mariage de Pura est une occasion unique d'augmenter le patrimoine. C'est également la mère qui découvre involontairement à sa fille ce qu'elle cherche réellement et annonce le dénouement quand elle déclare à Pura : « *Parece que esperas algún príncipe* » (p. 15). Choisir ce personnage conformiste et un peu niais comme informateur est extrêmement habile car le lecteur ne peut guère accorder de crédit à ses propos.

Non contente d'adopter des genres romanesques qu'elle avait jusque là décrié, le roman d'amour et le roman d'aventures, Carmen de Burgos réactive ici une écriture de la sensualité qui était présente dans d'autres *novelas cortas* mais ne servait que de contrepoint à l'écriture de la déception ou du malheur. Une scène est très révélatrice, celle où José va cueillir les œillets. La description de la nature est très bucolique, elle a une fonction sémiosique mais également ornementale, esthétique et poétique. Nous notons les effets du modernisme chez Carmen de Burgos : « *En los balates crecían el trébol amarillo y, a su sombra, las graciosas orquídeas silvestres, con sus flores de aspecto de candiles y de abejas ; mientras que en los riciales lucían las amapolas y los jaramagos, formando las bandas rojo, verde y amarillo [...]* » (p. 41).

Cette évocation est précédée d'une comparaison avec les terres entourant le *cortijo del monje* :

Allí, en la solana, el aspecto de la Naturaleza cambiaba. La nota triste y fosca de la hondonada se borraba en el dilatado horizonte, en cuya lejanía distinguíase el mar azul. (p. 41).

On connaît la sécheresse du *Campo de Nijar* et on est fasciné par l'apparition de la mer, symbole de liberté. La description qui suit du jardin de Montano semble irréaliste avec la découverte du champ d'œillets : « *Cruzó el arenal de la rambla, entre las lujuriantes adelfas y los rosales silvestres y llegó a la tapia de Montano, la única finca cultivada como jardín de todo el contorno. Estaba materialmente llena de claveles* » (p. 41-42). Est-il vraisemblable qu'à cette époque quelqu'un gâche une bonne terre pour y cultiver des œillets ? Nous en doutons et pensons qu'il s'agit là d'une invention de l'auteure pour donner une dimension poétique à son récit. Celle-ci nous offre un festival d'odeurs :

[...] el perfume del amanecer y en los olores a jabón y a colonia que emanaban las ropas de la muchacha, mezclados con los efluvios de la carne morena y primaveral. La clave de la pasión andaluza estaba en la sensualidad de los perfumes de su tierra. (p. 54)

Les éléments olfactifs sont très importants, ils expriment la communion entre les hommes et la nature. Cette perception olfactive jouait certes un rôle important dans les romans réalistes, mais il s'agissait rarement de perceptions agréables ou d'exalter les sentiments par les sens. Carmen de Burgos ajoute une dimension magique car c'est par l'odorat que s'est produit l'enchantement de Pura : « *Despiertos sus sentidos con el penetrante perfume de los claveles* » (p. 54). La *novela corta* se termine également sur le rappel de l'odeur des œillets : « *[...] por el puñal afilado del aroma de los claveles* » (p. 55).

Tous ces éléments s'associent pour faire de ce dénouement transgressif un véritable hymne à l'amour et à la liberté. Pura et José ne seront pas rattrapés :

Sólo respiraron al comprender que llevaban ya delantera bastante para poder escapar hacia otro continente hacia la promesa de una vida nueva, olvidados de todo, cegados de luz, en una ingratitud suprema para el pasado y envueltos en la ola de aquella pasión duplicada por el triunfo sobre todos los convencionalismos y por el puñal afilado del aroma de los claveles. (p. 55)

Carmen de Burgos semble ainsi utiliser la fiction pour corriger la réalité. Le seul détail qu'elle conserve du fait divers est que Pura s'enfuit vêtue de sa robe de mariée ce qui vu, les circonstances de sa fuite, semble totalement invraisemblable. On peut imaginer que l'image de la fiancée fuyant dans sa belle robe a frappé l'auteure et qu'elle n'a pas voulu la perdre. Elle donne ainsi une dimension encore plus romanesque à son épilogue. Un dernier détail a attiré notre attention, le choix d'Oran par les deux amoureux. N'oublions pas que Carmen de Burgos attribuait à l'influence arabe tous les défauts des hommes andalous. Mais l'explication est fournie dans la fiction, à diverses reprises José a parlé d'Oran comme d'une terre de progrès et de modernité :

Les contaba las grandezas de aquella tierra; las cosas, casi milagrosas para ellos, que allí existían. Se ganaba el dinero sin trabajar y se divertía uno. Su imaginación le hacía inventar cosas fantásticas que suspendían de sus labios al auditorio.

—Figúrese usted, tío Frasco, que todo se hace con máquinas: la siembra, la siega, la trilla, todo. Pero máquinas que no hay más que tocar un botón y estar sentadito mirando cómo se hace.

—¡Caballeros!

—¡Digo!

Exclamaron con asombro los oyentes.

—He visto una máquina que se metía la mies por un lado y ella la trillaba, la aventaba, molía el grano, cernía la harina, amasaba y cocía el pan. Así, en un santiamén, en menos que dice misa un cura loco, entraban las gavillas por un lado y salía el pan calentito por otro. (p. 33)

Nous trouvons dans ces lignes des exagérations mais ce qui peut apparaître invraisemblable à des paysans andalous de 1931, est une réalité dans les pays modernes (les semeuses, les moissonneuses batteuses...). En fait, Oran qui fait partie de la République française est maintenant parée de toutes les vertus par la romancière. Pour les deux amoureux l'Algérie est loin de l'Espagne, a d'autres lois et constitue une terre d'asile où ils pourront vivre leur passion.

Force est de constater que, dans *Puñal de claveles*, contrairement à ce qu'elle défendait jusqu'alors, Carmen de Burgos donne raison à la folie amoureuse et à une certaine irresponsabilité. Comment expliquer ce retournement ? Il nous semble que l'explication se trouve dans la date de composition de cette œuvre, n'oublions pas qu'elle a écrit cette *novela corta* en 1931. *Puñal de claveles* peut être vue comme la métaphore de la jeune République naissante où une nouvelle vie est possible, et où la loi serait plus forte que

les coutumes ancestrales. L'incipit que nous avons cité plus haut peut, par certains termes, évoquer les manifestations d'allégresse du 14 avril¹⁸⁵⁴, avec le terme « *promesas* » de la phrase d'incipit, l'évocation d'un éveil : « *se dejaba sentir con más fuerza al despertar de la Naturaleza en pleno campo, como si se escuchasen las pulsaciones de un corazón que cobraba nueva vida con la circulación de la savia que lo reanimaba todo* » (p. 9). Il suffit de changer le mot « *naturaleza* » par « *el Pueblo* » et « *savia* » par « *esperanza* ».

Cette *novela corta* est une des dernières écrites par Carmen de Burgos. Elle peut être considérée comme faisant partie de son testament littéraire et féministe. Alors qu'elle écrit *Puñal de claveles* elle se sait malade, elle écrit le 20 avril 1931 à Manuel de Castro : « [...] *No he podido ir por ahí porque padezco un poco del corazón y mi alegría me puso enferma. Ya Marañon alivió mi dolencia*¹⁸⁵⁵ [...] », pourtant si leçon il y a c'est une leçon d'optimisme. L'auteure avec elle-même écrit dans *Mujer* : « *Creo que el porvenir nos pertenece. Nuestra maravillosa jornada del 14 de abril así lo hace esperar*¹⁸⁵⁶ ».

La *novela corta* garde des aspects didactiques, mais elle les dépasse par le souffle joyeux des jeunes amoureux, par le choix de la liberté. Il nous semble que cette fiction exprime les espoirs de l'auteure depuis la proclamation de la République. Pouvons-nous penser que les bouleversements stylistiques que nous avons analysés annonçaient une transformation dans son écriture ? Il nous est impossible de répondre à cette question puisque la vie en a décidé autrement.

¹⁸⁵⁴ Comme nous l'indique Mercedes Yusta : « *En el ambiente de fiesta popular que caracterizó los primeros días de fervor republicano, la presencia de las mujeres en las calles fue muy importante numérica y simbólicamente : una de las imágenes que más vivamente evoca aquellos días de abril es la de los grupos de modistas en Madrid, paseando cogidas del brazo y engalanadas con gorros frigos y escarapelas tricolores. Esta novedosa libertad femenina, esta ocupación del espacio público pasó a representar la apertura del nuevo régimen. La República "era mujer", como en el cuadro de Miguel Pradilla expuesto desde ese mismo mes de julio y que fijó iconográficamente la representación del nuevo régimen como "la niña bonita" ».* MORANT, Isabel, (Dir.), GÓMEZ-FERRER, G. (Coords), *Historia de las mujeres en España y américa latina* Vol. IV, Madrid, Cátedra, 2006, p. 102.

¹⁸⁵⁵ Lettre manuscrite de Carmen de Burgos se trouvant aux Archives de la Franc-maçonnerie à Salamanca réf. : PS Madrid C2408 Exp. 54.

¹⁸⁵⁶ « La mujer en la política », *Mujer*, n° 4 , 27/06/1931 in NÚÑEZ REY, *op., Cit.*, p. 593.

CONCLUSION

En quoi Carmen de Burgos a-t-elle évolué dans ses prises de position sur la condition féminine ? Nous avons constaté que certains thèmes seront constants dans son combat, à commencer par celui du divorce. Comme nous l'avons vu elle était bien placée pour connaître les conséquences désastreuses d'un mariage mal assorti et indissoluble. Il est clair qu'elle a su faire d'une expérience personnelle un combat collectif. Elle avait pris conscience qu'elle ne pouvait rien faire seule mais aussi qu'elle n'était pas la seule victime. Consciente également du fait qu'elle avait la chance d'être instruite et de posséder un certain talent pour l'écriture elle a décidé de s'en servir pour elle-même et pour les autres. Nous avons montré combien ses articles, ses conférences, ses essais, ses fictions avaient servi la cause du divorce.

La constatation qu'elle avait faite des atouts dont elle disposait pour s'en sortir mieux que beaucoup d'autres est à l'origine d'autres combats qui l'ont animée toute sa vie : l'accès à l'éducation pour toutes les filles, la possibilité d'acquérir l'autonomie par l'exercice d'un métier.

Cependant elle a conscience également de s'être forgée les instruments de sa propre libération et c'est encore un axe permanent de son combat : convaincre les femmes de ne pas se complaire dans un rôle de victime, leur montrer leur part de responsabilités par leur conformisme, leur passivité et parce qu'elles reproduisent à cause de l'éducation traditionnelle qu'elles donnent à leurs propres enfants les usages et les coutumes qui les oppriment.

Le dernier grand thème sur lequel Carmen de Burgos n'évolua pas est celui de l'anticléricalisme, or, il nous semble que c'est ce qui explique les réticences qu'elle a manifestées pendant de nombreuses années vis-à-vis du suffrage féminin. Elle y était peu favorable, comme nous l'avons constaté dans les écrits de sa première période, car elle pensait sans doute, comme de nombreux militants de gauche, que les femmes soumises à leur confesseur, voteraient majoritairement pour les partis conservateurs.

Nous pensons qu'elle a commencé à changer d'avis après sa première enquête sur le vote en 1906 et qu'elle s'est confortée dans son opinion lorsque le débat arriva les deux années suivantes au Congrès. Lors de sa conférence en 1907 à Valence elle s'exprime déjà clairement en faveur du droit de vote et sa volonté ira *crescendo*.

Elle a évolué sur d'autres sujets : la maternité et le rôle de la femme.

Nous avons vu qu'elle a défendu longtemps le rôle traditionnel de la femme et répété à de nombreuses reprises que la maternité était la seule mission de la femme véritable et noble. Mais elle a progressivement évolué sans doute en constatant par sa propre expérience que la maternité ne remplissait pas toute une vie de femme, qu'elle pouvait même être source de déception et de douleur (nous avons vu comment elle plaçait des propos désabusés dans la bouche d'une de ses héroïnes¹⁸⁵⁷). Nous pouvons supposer que sa propre expérience explique en partie son évolution. Sans doute le bonheur d'être reconnue comme journaliste, essayiste, conférencière et romancière a-t-il également contribué à lui faire relativiser le poids de la maternité comme seule source d'épanouissement féminin. On peut encore ajouter ses nombreux voyages qui lui ont permis de découvrir d'autres formes de vie.

Cette évolution vis-à-vis du rôle de la femme est, nous semble-t-il, parallèle à celle vis-à-vis des féministes, et en particulier des féministes radicales. Pendant longtemps, aussi bien dans ses articles de journaux, ses conférences, ses essais et ses fictions, elle les critique violemment et en fait des épouvantails.

Nous avons expliqué cette violence à la fois par la peur évidente d'être confondue avec elles et d'être rejetée et donc inutile dans ses combats. Nous pensons aussi qu'elle a éprouvé pendant longtemps une réelle antipathie pour ces femmes trop criardes, trop excessives et qui donnaient à ses yeux une mauvaise image des féministes. Comme nous l'avons montré, elle change progressivement d'opinion en constatant que les actions spectaculaires et violentes des suffragettes ont obtenu des résultats et qu'elles peuvent donc servir non de repoussoirs, mais de modèles.

Le bouleversement visible que signifie *Puñal de claveles* dans l'œuvre de fictions de Carmen de Burgos nous a conduit à nous interroger sur ce qu'elle aurait pu écrire si elle en avait eu le temps. Nous avons laissé cette question sans réponse car il nous a semblé plus juste d'en formuler une autre : aurait-elle continué à écrire des fictions ? En effet, l'évolution que nous avons soulignée dans les choix de Carmen de Burgos nous suggère

¹⁸⁵⁷ En 1921 elle consacra la *novela corta* *El silencio del hijo* à la déception maternelle et à la revendication des mères d'avoir une vie à soi.

que peut-être allait-elle abandonner l'écriture pour se consacrer à la politique. Peut-être pensait-elle que l'heure des paroles était révolue et qu'il fallait passer aux actes. Nous avons souligné l'absence de ses commentaires dans la presse lorsque l'Assemblée vota le droit de vote féminin. Peut-être pouvons-nous interpréter ce silence par l'effarement qu'elle a éprouvé devant le refus de Victoria Kent et de nombreux députés de centre-gauche. Peut-être est-ce au contraire l'expression de son sentiment du devoir accompli (elle a enfin récolté ce qu'elle avait semé) et le désir de passer à autre chose : utiliser ce droit. Nous savons qu'elle a consacré beaucoup de temps dans sa dernière année à la formation civique des femmes et que ses activités prenaient de plus en plus une dimension politique. Sa présence au *Círculo Radical Socialista* où elle est morte consoliderait cette supposition.

Si tel avait été le cas, nous n'en aurions gardé de toute façon que peu de traces. En revanche, il nous reste tous ses écrits. Nous leur avons consacré ce travail dans l'intention de lui rendre justice et de montrer leur importance. Ce travail reste ouvert car beaucoup de pistes sont encore à explorer.

BIBLIOGRAPHIE

I. ECRITS DE CARMEN DE BURGOS

1. Ecris théoriques

- Influencias reciprocas entre la mujer y la literatura*, Logroño, Imprenta La Rioja, 1912. (conférence)
- La mujer en España*, Valencia, Sempere, 1906. (conférence)
- La Mujer Moderna y sus Derechos*, Valencia, Sempere, 1927.
- La protección y la higiene de los niños*, Imprenta de Manuel Alufre, 1904.
- Misión social de la mujer*, Bilbao, Sociedad “El Sitio”, février 1911. (conférence)

2. Mémoires et divers

- Confidencias de artistas*, Madrid, V. H. de Sanz Calleja Editores, 1916.
- El balcón*, Valencia, Sempere, 1913.
- El divorcio en España*, Madrid, s.n., 1904.
- Ensayos literarios*, Almeria, s.n., 1900.
- Giacomo Leopardi (su vida y sus obras)*, Valencia, Sempere, 1911.
- “*Figaro*”, Madrid, Imprenta de Alrededor del Mundo, 1919.
- Amadis de Gaula*, Valencia, Ed. Sempere, s.a., 1923.
- Hablando con los descendientes*, Madrid, Ed. Renacimiento, 1929.
- Gloriosa y desdichada muerte de Don Rafael del Riego (un crimen de los Borbones)*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1932.
- Notas del alma*, Madrid, Imprenta de Fernando Fe, 1901. (poèmes)
- Por Europa*, Barcelona, Casa Ed. Maucci, 1906.
- La voz de los muertos*, Valencia, Ed. Sempere, 1911.
- Cartas sin destinatario*, Valencia, Ed. Sempere, s.a. (1912)
- Impresiones de Argentina*, Almeria, H. Navarro de Vera, 1913.
- Perigrinaciones*, Madrid, Imprenta de Alrededor del Mundo, 1916.
- Confesiones de artistas*, Madrid, Ed. Sanz Calleja, s.a. (1917), 2 vols.

3. Fictions

a) Romans

- Los inadaptados*, Valencia, Ed. Sempere, 1909.
- La rampa*, Madrid, Ed. Renacimiento, 1917.
- El última contrabandista*, Barcelona, Biblioteca Sopena, vol. 51, s.a. (1918)
- El retorno*, Lisboa, Lusitania Editora, s. a. (1922).
- La malcasada*, Valencia, Ed. Sempere, 1923.
- Los espirituados*, Madrid, Ed. Rivadeneyra, 1923.
- La mujer fantástica*, Valencia, Ed. Sempere, 1924.
- El tío de todos*, Barcelona, Ed. Riba y Ferrer, 1925.
- Quiero vivir mi vida*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1931.
- Los anticuarios*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1989.
- La mujer fría*, Madrid, Ediciones Torremozas, S. L., 2012 (version moderne) (1922)

b) Novelas Cortas

- *El tesoro del castillo*, Madrid, El Cuento Semanal, Año I, n°25, 21-VI-1907.
- *En la sima*, incluido en *Cuentos de « Colombine »*, Valencia, Ed. Sempere, 1908.
- *Senderos de vida*, Madrid, El Cuento Semanal, Año II, n°81, 17-VII-1908.
- *En la guerra*, Madrid, El Cuento Semanal, Año III, n°148, 29-X-1909.
- *El veneno del arte*, Madrid, Los Contemporáneos, Año II, n°57, 28-I-1910.
- *El honor de la familia*, Madrid, El Cuento Semanal, Año V, n°238, 21-VII-1911.
- *Siempre en tierra*, Madrid, Los Contemporáneos, Año III, n°172, 11-IV-1912.
- *En la guerra*, Valencia, Ed. Sempere, s.a. (1912). Le volumen comprend *La indecisa*, *Siempre en tierra*, *La justicia del mar*, *El veneno del arte*, *El honor de la familia*.
- *La indecisa*, Madrid, El Libro Popular, Año I, n°10, 12-IX-1912.
- *La justicia del mar*, Madrid, El Libro Popular, Año I, n°24, 19-XII-1912.
- *Malos amores*, Madrid, El Libro Popular, Año III, n°11, 17-III-1914.
- *Sorpresas*, Madrid, La Novela de Bolsillo, Año I, n°8, s.a. (1914).
- *El abogado*, Madrid, Los Contemporáneos, Año VII, n°340, 2-VII-1915.
- *Los usureros*, Madrid, Los Contemporáneos, Año VIII, n°371, 4-II-1916.
- « *Villa-María* », Madrid, La Novela Corta, Año I, n°8, 4-III-1916.
- *Ellas y ellos o ellos y ellas*, Madrid, Los Contemporáneos, Año VIII, n°388, 2-VI-1916.
- *El hombre negro*, Madrid, La Novela Corta, Año I, n°27, 8-VII-1916.

- *Lo inesperado*, Madrid, La Novela con Regalo, Año I, n°5, 11-XI-1916.
- *Don Manolito*, Madrid, Los Contemporáneos, Año VIII, n°416, 15-XII-1916.
- *El perseguidor*, Madrid, La Novela Corta, Año II, n°59, 17-II-1917.
- *El permisionario*, Madrid, Los Contemporáneos, Año IX, n°437, 11-V-1917.
- *Pasiones*, Madrid, La Novela Corta, Año II, n°81, 21-VII-1917.
- *El desconocido*, Madrid, Los Contemporáneos, Año IX, n°459, 12-X-1917.
- *Ellas y ellos o ellos y ellas*, Madrid, Imprenta de Alrededor del Mundo, 1917. Le volume comprend *Lo inesperado*, *La travesía*, *Una bomba*, *El perseguidor*.
- *¡Todos menos ese !*, Madrid, La Novela Corta, Año III, n°117, 30-III-1918.
- *Venganza* (otro título de *Frasca, la tonta*), Madrid, La Novela Corta, Año III, n°137, 17-VIII-1918.
- *Los inadaptados*, Madrid, Los Contemporáneos, Año X, n°518, 5-XII-1918.
- *La mejor film*, Madrid, La Novela Corta, Año III, n°155, 21-XII-1918.
- *Dos amores*, Madrid, La Novela Corta, Año IV, n°180, 14-VI-1919.
- *El fin de la guerra*, Madrid, Los Contemporáneos, Año XI, n°559, 18-IX-1919.
- *Los negociantes de la puerta del Sol*, Madrid, La Novela Corta, Año IV, n°195, 27-IX-1919.
- *La flor de la Playa*, Madrid, La Novela Corta, Año V, n°231, 29-V-1920.
- *Los amores de Faustino*, Madrid, La Novela Corta, Año V, n°254, 30-X-1920.
- *Luna de miel*, Madrid, La Novela Corta, Año VI, n°267, 29-I-1921.
- *Confidencias*, Madrid, Los Contemporáneos, Año XII, n°623, 30-XII-1920.
- *La entrometida*, Madrid, La Novela Corta, Año VI, n°292, 16-VII-1921.
- *La rampa*, Madrid, Los Contemporáneos, Año XIII, n°655, 11-VIII-1921.
- *El artículo 438*, Madrid, La Novela Semanal, Año I, n°15, 1-X-1921.
- *La ciudad encantada*, Madrid, La Novela Corta, Año VI, n°310, 19-XI-1921.
- *Los anticuarios*, Madrid, Los Contemporáneos, Año XIII, n°671, 1-XII-1921.
- *El silencio del hijo*, La Novela Femenina, Año I, n°20, Barcelona, Publicaciones Mundial, s.a. (ca.1921).
- *La mujer fría*, Madrid, La Novela Corta, Año VII, n°328, 25-III-1922.
- *El último contrabandista*, Madrid, Los Contemporáneos, Año XIV, n°689, 6-IV-1922.
- *El suicida asesinado*, Madrid, La Novela Corta, Año VII, n°339, 3-VI-1922.
- *La prueba*, Madrid, Los Contemporáneos, Año XIV, n°708, 17-VIII-1922.
- *La princesa rusa*, Madrid, La Novela Corta, Año VII, n°356, 31-IX-1922.
- *Los huesos del abuelo*, Madrid, Los Contemporáneos, Año XIV, n°724, 7-XII-1922.
- *La pensión ideal*, Madrid, La Novela Corta, Año VIII, n°371, 13-I-1923.

- *La que se casó muy niña*, Madrid, La Novela Corta, Año VIII, n°384, 14-IV-1923.
- *El extranjero*, Madrid, La Novela Semanal, Año III, n°94, 28-IV-1923.
- *La mujer fantástica*, Madrid, La Novela Corta, Año VIII, n°398, 21-VII-1923.
- *El anhelo*, Madrid, La Novela Semanal, Año III, n°106, 21-VII-1923.
- *El hastío del amor*, Madrid, La Novela Corta, Año VIII, n°410, 13-X-1923.
- *La tornadiza*, Madrid, Los Contemporáneos, Año XV, n°772, 8-XI-1923.
- *El novenario*, Madrid, Publicaciones Nuevo Mundo, Prensa Gráfica, s.a. (1923). Ilustraciones de Ernesto Durias.
- *Hasta renacer*, Madrid, La Novela Corta, Año IX, n°422, 5-I-1924.
- *Las ensaladillas*, Madrid, La Novela Corta, Año IX, n°438, 26-IV-1924.
- *La miniatura*, Madrid, La Novela Corta, Año IX, n°457, 6-IX-1924.
- *La que quiso ser maja*, La Novela Pasional, 1924. Ilustraciones de Loygorri.
- *La melena de la discordia*, Madrid, La Novela Semanal, Año V, n°193, 21-III-1925.
- *El brote*, Madrid, La Novela Corta, Año X, n°491, 18-IV-1925.
- *La nostálgica*, Madrid, La Novela Semanal, Año V, n°222, 10-X-1925.
- *La misionera de Teotihuacán*, Madrid, La Novela Mundial, Año I, n°21, 5-VIII-1926.
- *El « Misericordia »*, Madrid, La Novela Mundial, Año II, n°73, 4-VIII-1927.
- *Se quedó sin ella*, Madrid, La Novela de Hoy, Año VIII, n°352, 8-II-1929.
- *El dorado trópico*, Madrid, La Novela de Hoy, Año IX, n°404, 7-II-1930.
- *¡La piscina, la piscina!*, Madrid, La Novela de Hoy, Año IX, n°417, 9-V-1930.
- *Vida y milagros del pícaro Andresillo Pérez*, Madrid, La Novela de Hoy, Año IX, n°450, 26-XII-1930.
- *La prueba*, Barcelona, La Novela Femenina, Año I, n°3, Publicaciones Mundial, s.a. (ca. 1930). Editada anteriormente en Los Contemporáneos en 1922.
- *El novenario* (en *Floria del Lago*, de Ortega Munilla y otros), Madrid, Publicaciones Nuevo Mundo, Prensa Gráfica, s.a. (ca. 1930). Ilustraciones de Ernesto Durias.
- *Puñal de claveles*, Madrid, La Novela de Hoy, Año XI, n°495, 12-XI-1931.
- *Guiones del destino*, Madrid, La Novela de Hoy, Año XI, n°510, 4-III-1932.
- *Cuando la ley lo manda*, Madrid, La Novela de Hoy, Año XI, n°513, 29-IV-1932.
- *Los endemoniados de Jaca*, Madrid, Novelas y Cuentos, Año IV, n°207, 18-XII-1932. Es otro título de la novela larga *Los espirituados*.

4. Manuels pratiques

- La mujer en el hogar*, Valencia, Ed. Sempere, s.a. (1909).
- Modelos de cartas*, Valencia, Ed. Sempere, s.a. (1909).
- El tocador práctico*, Valencia, Ed. Sempere, s.a (1911).
- Las artes de la mujer*, Valencia, Ed. Sempere, s.a (1911).
- La mujer jardinero*, Valencia, Ed. Sempere, s.a (1912).
- ¿Quiere usted ser bella y tener salud?*, Barcelona, Ed. R. Sopena, s.a. (1916).
- ¿Quiere usted comer bien*, Barcelona, Ed. R. Sopena, s.a. (1917).
- ¿Quiere usted conocer el secreto del tocador?* Barcelona, Ed. R. Sopena, s.a. (1917).
- ¿Quiere usted ser amada?* Ed. R. Sopena, s.a. (1917).
- Arte de elegancia*, Valencia, Ed. Sempere, s.a. (1918).
- La cocina moderna*, Valencia, Ed. Prometeo, s.a. (1918).
- Salud y belleza*, Valencia, Ed. Sempere, s.a. (1918).
- Vademecum femenino*, Valencia, Ed. Prometeo, s.a. (1918).
- El arte de ser mujer*, Madrid, Ed. Sociedad Española de Librería, s.a. (1920).
- La cocina práctica*, Valencia, Ed. Minerva, s.a. (1920)
- Arte de saber vivir*, Valencia, Ed. Sempere, s.a.

5. Traduction

MOEBIUS, P.J. *La inferioridad mental de la mujer*, Valencia, Ed. Sempere, 1904.

6. Articles de journaux

ABC du 05/12/1903 au 03/11/1905.

Álbum Ibero-americano (el) du 07/05/1901 au 22/12/1904.

Arcoiris du 31/01/1907 au 28/02/1907.

Correspondancia de España (la) du 02/11/1902 au 25/09/1904.

Diario Universal du 11/01/1903 au 03/01/1906.

Esfera (la) du 19/12/1914 au 01/12/1928.

Globo (el) du 24/04/1901 au 29/12/1902.

Heraldo de Madrid (el) du 08/10/1904 au 31/12/1934.

Luz del Porvenir (la) du 15/07/1886 au 17/05/1888.

Nuevo Mundo du 08/07/1909 au 05/12/1924 et 24/10/1931.

Prometeo du n° 4 au n° 37 de 1909 à 1912.

Pueblo (el) du 03/06/1906 au 07/08/1908.

Radical de Almeria (el) du 04/04/1909 au 27/08/1911.

II. OUVRAGES CONSACRES A CARMEN DE BURGOS

1. Essais

BRAVO CELA Blanca, *Carmen de Burgos (Colombine) Contra el silencio*, Madrid, Espasa Calpe, 2003.

CASTAÑEDA, Paloma, *Carmen de Burgos "Colombine"*, horas y HORAS, 1994.

DAGANZO-CANTES, Esther, *Carmen de Burgos: Educación, viajes y feminismo*, Jaén, Universidad de Jaén, 2010.

ESTABLIER PÉREZ, Helena, *Mujer y feminismo en la obra de Carmen de Burgos "Colombine"*, Almería, Instituto de Estudios Almerienses, 2000.

GÓMEZ DE LA SERNA, Ramón, *Automoribundia 1888-1948*, (Vol. I et II) Madrid, Ediciones Guadarrama, 1974.

GUALLART, Alberto, *Carmen de Burgos, La Colombine Libre y Luchadora*, Málaga, Imagraf Impresores, 2011.

IMBODEN, Rita Catrina, *Carmen de Burgos "Colombine y la novela corta"*, Bern, Peter Lang San Editorial científica europea, 2001.

NÚÑEZ REY Concepción, *Colombine en la Edad de Plata de la literatura española*. Sevilla Fundación José Manuel Larra, 2005.

STARCEVIC, Elizabeth, *Carmen de Burgos defensora de la mujer*, Almería, Editorial Cajal, 1976.

UTRERA, Federico, *Memorias de Colombine La primera periodista*, Madrid, Imprenta Fareso, S.A., 1998.

2. Fictions où apparaît Carmen de Burgos

CHACÓN, Inma, *Tiempo de Arena*, Barcelona, Editorial Planeta, 2011.

DE PRADA Juan Manuel, *Mascaras de héroes*, Madrid, Edición Valdemar, 1996.

III. HISTOIRE ET SOCIETE ESPAGNOLES (livres et articles)

AGUADO A., CAPEL R., GLEZ T., *Textos para la historia de las mujeres en España*, Madrid, Cátedra, 1994.

AGUILERA SASTRE, Juan, LIZARRAGA VIZCARRA, Isabel, Barcelona, Icaria editorial, 2010.

ÁNGULO EGEA, María, LEÓN GROSS, Teodoro, *Artículo femenino singular*, Cadix, Ediciones APM, 2011.

AYALA ARACIL, M.^a de los Ángeles, *Costumbrismo y reivindicación feminista*, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes.

BALLARIN DOMINGO, Pilar, “*La educación de la mujer española en el siglo XIX*”, *Historia de la educación*, Revista Interuniversitaria, n° 8, 1989.

BARRACHINA, Aline, BUSSY GENEVOIS, Danièle, YUSTA, Mercedes, coord., *Femmes et démocratie (1868-1978)*, Nantes, Editions du Temps, 2007.

BELMONTE, Florence, coord., *Femmes et démocratie : les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Paris, Ellipses, 2007.

BER, Alejandro, *El caso del periodista español*, Madrid, Imp. De “La mañana”, 1917.

BUSSY GENEVOIS, Danièle, Coord., *Les Espagnoles dans l'histoire Une sociabilité démocratique (XIX^e-XX^e siècles)*, Saint-Denis, PUV, 2002.

- « Carmen de Burgos aprendizajes », Dialnet.

<https://dialnet.unirioja.es/download/articulo/2564487.pdf>

CANSINOS ASSENS, Rafael, *La novela de un literato (I-II-III)*, Madrid, Alianza Editorial, 2009.

CAMPOAMOR, Clara, *La revolución española vista por una republicana*, Bellaterra, Universitat Autònoma de Barcelona, Servei de publicacions, 2002.

CANO, Gabriela, *Se llamaba Elena Arizmendi*, México, Tusquets Editores México, 2010.

CAPEL, Rosa Maria, *El trabajo y la educación de la mujer en España (1900-1930)*, Madrid, Ministerio de Cultura – Estudios sobre la mujer, 1982.

COSTA, Joaquin, *Apuntes sobre instrucción: la mujer labradora*, Archivo Histórico Provincial de Huesca, carpeta 26.

DEL MORAL, VARGAS, Marta, *HISPANIA, Revista Española de Historia*, 2007, LXVII, n°226, mayo-agosto.

-*Acción colectiva femenina en Madrid (1909-1931)*, Universidad de Santiago de Compostela, 2012.

DEL RUE, Elisabeth, coord., *Femmes et démocratie Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1968)*, Paris, Indigo & côté-femmes éditions, 2008.

DÍAZ FERNÁNDEZ, Paloma, *La dictadura de Primo de Rivera. Una oportunidad para la mujer* – UNED Serie V, Historia Contemporánea, t. 17, 2005.

- DOMINGO, Carmen**, *Histoire politique des femmes espagnoles de la II^e République à la fin du franquisme*, Presses Universitaires de Rennes, 2008.
- DURAN, María-Ángeles**, *Mujeres y hombres la formación del pensamiento igualitario*, Madrid, Castalia Instituto de la mujer, 1993.
- DURAN, María-Ángeles**, LÓPEZ-CORDÓN CORTEZO M.Victoria, *Mujer y sociedad en España 1700-1975*, Ministerio de Cultura Estudios sobre la mujer, 1982.
- EGIDO, Ángeles**, **FERNÁNDEZ, Ana**, *Ciudadanas militantes feministas*, Madrid, Editorial Eneida, 2011.
- FAGOAGA, Concha**, *LA VOZ Y EL VOTO DE LA MUJER –El sufragismo en España 1877-1931*, Barcelona, Editorial Icaria, 1985.
- *Clara Campoamor la sufragista española*, Madrid, Ministerio de cultura Instituto de la mujer, 1986.
- *La española ante las urnas*, Madrid, Pecos Editorial, 1977.
- FAUS, Pilar**, *Emilia Pardo Bazán, su época, su vida, su obra* Tomo I, Valladares, Fundación Pedro Barrié de la Maza, 2003.
- FLECHA GARCÍA, Consuelo**, *Las primeras universitarias en España*, Madrid, Narcea Ediciones, 1996.
- GARCÍA MÉNDEZ, Esperanza**, *La actuación de la mujer en las Cortes de la II República*, Madrid, Ruan ed., 1979.
- GÓMEZ BLESA**, *Las Intelectuales Republicanas - la conquista de la ciudadanía*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2007.
- *Modernas y vanguardistas – Mujer y democracia en la II República*, Ediciones del Laberinto, S.L., 2009.
- KIRKPATRICK, Susan**, *Mujer, modernismo y vanguardia en España (1898-1931)*, Madrid, Ediciones Cátedra, 2003.
- MAGRO BAHAMONDE**, de, Ángel, Dr., *14 de abril La República*, Barbera del vallès, Limpergraf, 2011.
- MANGINI, Shirley**, *Las modernas de Madrid*, Barcelona, Ediciones Península, 2001.
- MARECHAL, Sylvain**, *Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes*, Paris, Massé éditeur, 2007 (1^{ère} édition en 1801).
- MARTÍNEZ SIERRA, María**, *Ante la República : conferencias y entrevistas (1931-1932)*, Logroño, Ddad. Coop. De Artes Gráficas Librería General, 2006.
- MARINA, José-Antonio**, *La conspiración de las lectoras*, Barcelona, Anagrama, 2009.
- MORANT, Isabel, dir.**, *Historia de las mujeres en España y América Latina* T. III, T.IV, Madrid, Cátedra, 2006.
- MONTERO, Mercedes**, *La conquista del espacio público – Mujeres españolas en la universidad (1910-1936)*, Madrid, Minerva Ediciones, 2009
- NASH, Mary**, *Mujer, Familia y Trabajo en España, 1875-1936*, Barcelona, Editorial del hombre, 1983.

- NASH, Mary, TAVERA, Susana**, *Experiencias desiguales: conflictos sociales y respuestas colectivas (Siglo XIX)* Madrid, Ed. Síntesis, 1999.
- NEREA ARESTI, Esteban**, *El ángel del hogar y sus demonios, Ciencia, religión y género en la España del siglo XIX*, Universidad del País Vasco/Euskal Herriko Unibertsitatea.
- NIEVA-DE- LA PAZ, Pilar, Coord.**, *Roles de género y cambio social en la literatura española del siglo XX*, Amsterdam, Rodopi B.V., 2009.
- ORTIZ ALBEAR, Natividad**, *Las mujeres en la masonería*, Málaga, Servicios de publicación de la universidad de Málaga, 2005.
- PANADES Y PÖBLET, J.** La educación de la mujer según los más ilustres moralistas e higienistas de ambos sexos, Barcelona, Ed. Seix i Cia, 1878.
- RAMIREZ GOMEZ, Carmen**, *Mujeres escritoras en la prensa andaluza del siglo XX (1900-1950)*, Sevilla, Universidad de Sevilla, 2000.
- SAIZ OTERO, Concepción**, *La revolución del 68 y la cultura femenina – Un episodio nacional que no escribió Pérez Galdós*, (Edición de Carmen Colmenar Orzaes), Madrid, Editorial Biblioteca Nueva, 2006 (Edition originale : 15/04/1929).
- SÁNCHEZ DE TOCA, Joaquín**, *El matrimonio: su ley, su historia, su importancia social*, Madrid, A. de Carlos e hijo, 1875, in **JAGOE, Catherine, BLANCO, Alda**,
- ENRIQUEZ, SALAMANCA de, Cristina**, *La mujer en los discursos de género*, Barcelona, Icaria editorial, 1998.
- SANFELIU, Luz**, *Republicanas: Identidades de género en el blasquismo (1895-1910)*, Valencia, Imprenta Lluís Palàcios, 2005.
- SANTIAGO FUENTES, Magdalena**, «La lectura », *Revista de ciencias y artes – Año 4 n° 45, septiembre 1904*.
- SAWA, Miguel et BECERRA, Pablo**, *Crónica del Centenario del Quijote*, Madrid, Tipogr. De Antonio Marzo, 1905.
- SCANLON M. Geraldine**, *La polémica feminista en la España contemporánea (1868-1974)*, Madrid, Siglo XXI de editores, 1976.
- SEÑAN, ALONSO**, *La educación de las niñas*, Granada, Familia, 1882.
- SERRANO, Carlos, SALAUN, Serge**, *Temps de crise et “années folles”- Les années 20 en Espagne*, Paris, Presses de l’Université de Paris Sorbonne, 2002.
- SERVÉN, Carmen, IVANA, Rota**, *Escritoras españolas en los medios de prensa (1868-1936)*, Sevilla, Editorial Renacimiento, 2013
- SOLDEVILLA, Fernando**, *El año político 1909*, Madrid, Ed. Ricardo Rojas, 1910.
- TOLL, Gil**, *Heraldo de Madrid – Tinta catalana para la II República española*, Sevilla, Renacimiento, 2013.
- TUSELL, Javier**, *El sistema caciquil andaluz comparado con otras regiones españolas (1903-1923)*, http://www.reis.cis.es/REIS/PDF/REIS_002_04.pdf

J. ULL PONT, Eugenio, *El sufragio universal en España (1890-1936)* in Revista Facultad de Derecho de la Universidad Complutense, Vol. XV. Núm. 42.

URIOSTE AZCORRA, Carmen de, *Narrativa andaluza (1900-1936) Erotismo, feminismo y regionalismo*, Sevilla, Publicación de la Universidad de Sevilla, Imprenta A. Pinelo, 1997.

VALCÁRCEL, Amelia, *El debate sobre el voto femenino en la Constitución de 1931*, Congreso de los diputados, 2001.

VÁZQUEZ RAMIL, Raquel, *Mujeres y educación en la España contemporánea, La Institución Libre de Enseñanza y la Residencia de Señoritas de Madrid*, Madrid, Ed. Akal, 2012

VIDAL MANZANARES, Gustavo, *Masones que cambiaron la Historia*, Madrid, Ed. EDAF, 2007

IV. FEMINISME (théorie et histoire du)

ARENAL, Concepción, *La Mujer del porvenir*, Vigo, Ur Indo Edicións, 2000. (1ère édition 1869).

BARD, Christine 2010 : *Une histoire politique du pantalon*, Paris, Seuil, 2010.

BOURDIEU, Pierre, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998 (et 2002 pour la préface).

CAMBRILS, María, *Feminismo Socialista*, Bilbao, Publicaciones Clara Campoamor, 1992. Première édition en 1925.

CAMPO ALANGE, María, *La mujer en España. Cien años de historia. 1860-1960*. Madrid, Aguilar, 1964.

CAMPOAMOR, Clara, *El derecho de la mujer*, Publicaciones Clara Campoamor, Barcelona, 1991, version moderne, – (1ère édition : Mai 1936).

– *El pensamiento vivo de Concepción Arenal*, Buenos Aires, Editorial Losada, 1939.

– *El voto femenino y yo, mi pecado mortal*, Madrid, horas y HORAS, 2006.

CLARAMUNT Teresa, *La “Virgen Roja” barcelonesa*, Barcelona, Imprenta Luna, 2006.

– *La mujer. Consideraciones generales sobre su estado ante las prerrogativas del hombre*, Mahón, Imprenta El Porvenir del Obrero, 1905.

DUBY, Georges, PERROT, Michelle, *Historia de las mujeres – Siglo XX*, Madrid, Grupo Santillana, 2006.

FRAISSE, Geneviève, *La Muse de la Raison – Démocratie et exclusion des femmes en France*, Saint-Amand, Gallimard, 1995.

GONZÁLEZ, Anabel, LÓPEZ, Amalia, *Los orígenes del feminismo en España*, Madrid, Edita : ZERO, 1980.

JIMENO, Ambrosio, *La mujer ante el hombre*, Zaragoza, C. Ariño, 1882.

JIMENO DE FLAQUER, Concepción, *El problema feminista, Conferencia en el Ateneo de Madrid*, 26/05/1905.

– *La mujer española*, Madrid, Imprenta Miguel Guijarro, 1877.

– *Una Eva Moderna, El Cuento Semanal*, 26/11/1909.

MARTÍNEZ SIERRA, Gregorio, *Feminismo, feminidad y españolismo*, Madrid, Renacimiento, 1917.

MARTÍNEZ, Candida, PASTOR, Reyna, *Mujeres en la historia de España – Enciclopedia biográfica*, Barcelona, Planeta, 2000.

NELKEN, Margarita, *La condición de la mujer en España*, Madrid, CVS Ediciones, 1975 (1ère version 1919).

OYARZÁBAL, Isabel, *Mujer, voto y libertad*, Valencia de la Concepción, Ed. Amparo Quiles Faz, 2013.

PERROT, Michelle, *Les femmes ou les silences de l'Histoire*, Flammarion, 1998.

PARDO BAZÁN, Emilia, «*La educación del hombre y de la mujer. Sus relaciones y diferencias*». Memoria leída en el Congreso pedagógico de 1892.

POSADA, Adolfo, *FEMINISMO*, (Version moderne) Amazon.co.uk. (1ère édition en 1899).

ROSANVALLON, Pierre, *Le sacre du citoyen*, Saint-Amand, Gallimard, 1992.

TURGEON, Charles, *Le féminisme français, l'émancipation individuelle et sociale de la femme*, 1902.

V. ANALYSES LITTÉRAIRES, LINGUISTIQUES, DICTIONNAIRES

ALDARACA, Bridget, *El ángel del hogar: Galdós y la ideología de la domesticidad en España*, tra. Vivian Ramos, Madrid, Visor, 1992.

CHEVALIER, Jean, GHEERBRANT, Alain, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Editions Robert Laffont, 2004

DELRUE, Elizabeth, *La narrativa española (1916-1931) Entre historia cultural y especificidades narrativas*, Paris, Indigo & Côté-femmes éditions, 2015.

FOIN-ROSSET Bénédicte, *Déviance, Névrose, Extravagance, Erotisme dans quelques «Novelas Cortas» publiées entre 1916 et 1925*, - Thèse de Doctorat espagnol, Université Charles de Gaulle (Lille III), 2004.

GARCÍA LÓPEZ, *Historia de la literatura española*, Barcelona, icens Vives, 2004.

GENDARME DE BEVOTTE, Georges, *La légende de Don Juan*, Paris, Université Paris, 1906.

GENETTE, Gérard, *Palimpsestes*, Paris, Le Seuil, 1992.

GRANJEL, L. S., *Eduardo Zamacois y la novela corta*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1980.

GUEREÑA Jean-Louis, “*La producción erótica española en los siglos XIX y XX*”, Actas XIII Congreso AIH (Tomo II) Centro Virtual Cervantes.

JOUVE, Vincent, « *Le lecteur et la construction du sens* » in *La question du lecteur*, XXXIème congrès de la Société des hispanistes français - mai 2003, Marne-la-Vallée, Presses Universitaires de Marne-la-Vallée, 2004.

- *La poétique du roman*, St Just-la-Pendue, Armand Colin, 2003.

-*La poétique des valeurs*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001.

KRISTEVA, Julia, *Le génie féminin*, Tome III, *Colette*, Paris, Fayard, 2002.

LENTZEN Manfred, “*Marinetti y el futurismo en España*”, Université Münster, Centro Virtuel Cervantes.

POTTIER, Bernard, *Grammaire explicative de l'espagnol*, Paris, Nathan Université, 2000.

SAINZ DE ROBLES, Federico Carlos, *La promoción de “El cuento semanal*, Madrid, Ed. Prensa Española, 1971.

VI. AUTRES ŒUVRES LITTÉRAIRES

AUDOUX, Marguerite, Marie-Claire, *Les cahiers rouges*, Paris, Bernard Grasset, 1987 (édition de référence).

BLASCO IBAÑEZ, Vicente, *La Voluntad de vivir*, Madrid, Ediciones Cátedra, 1999. (1907 publié en 1953).

- *Entre Naranjos*, Marston Gate, Amazon.co.uk, Ltd (version originale 1900).

- *Los muertos mandan*, Livre électronique : <http://www.gutenberg.org> (version originale 1909).

- *La Catedral*, Technibook Ediciones, (version originale 1903).

"CLARIN" (Leopodo Alas), *La Regenta* (I-II), Madrid, Castalia, 1987.

COLETTE, *Romans-Récits-Souvenirs (1900-1919)* – V. I., Collection Bouquins, Paris, Robert Laffont, 1989.

- *Romans-Récits-Souvenirs (1920-1940)* – V. II., Collection Bouquins, Paris, Robert Laffont, 1989.

- *Romans-Récits-Souvenirs (1941-1949)* – V. III, Collection Bouquins, Paris, Robert Laffont, 1989.

- *Critiques dramatiques (1934-1938)* – V. I., Collection Bouquins, Paris, Robert Laffont, 1989.

FÓRMICA, Mercedes, *A instancia de parte*, Madrid, Castalia Ediciones, 1991 (édition de référence).

FLAUBERT, Gustave, *Madame Bovary*, Flammarion, 2014.

GARCÍA LORCA, Federico, *Obras completas*, Madrid, Aguilar, 1963 (édition de référence)

LIZARRAGA VIZCARRA, Isabel, *Cándida*, Logroño, Editorial Buscarini, 2012.

PÉREZ GALDÓS, Benito, *El crimen de la calle Fuencarral : cronicón de 1888-1889*, Madrid, Ed. Prensa Moderna, 1928.